

LES

ORATEURS SACRÉS CONTEMPORAINS

CHOIX

DE CONFÉRENCES, SERMONS, HOMÉLIES, PANÉGYRIQUES, INSTRUCTIONS, RETRAITES, DISCOURS DE CIRCONSTANCE, ETC.

PRONONCÉS

Par les plus remarquables Orateurs de notre époque, tant du Clergé régulier que du Clergé séculier.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

MONSEIGNEUR RICARD

Prélat de la maison de Sa Sainteté,
Professeur de théologie dogmatique aux Facultés d'Aix et de Marseille.

TOME HUITÈME





MARSEILLE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE SAINT-THOMAS D'AQUIN

MINGARDON & Cie, EDITEURS

11, Place Sébastopol, 11

LES

ORATEURS SACRÉS CONTEMPORAINS

SERMONS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

Par le R. P. ALLEQ,

Missionnaire apostolique, de Notre-Dame du Laus

SECTION I

Le chrétien, ses droits, ses rapports avec l'Église

PRIX DE L'AME

Quam dabit homo commutationem pro anima sua? (Matth., XVI, 26)

Il semble ridicule de commander à l'homme l'amour qu'il se doit à lui-même. La nature ne lui a-t-elle pas intimé ce précepte d'une façon impérieuse? Et tout ce qu'on peut ajouter ne sera-t-il pas superflu et inutile? Cependant il faut convenir que la multitude ne pratique pas ce commandement. On aime ce qui est étranger: l'or et la fortune, les honneurs et les emplois l'estime et la considération; on aime ce qui est temporel, ce qui périt en un jour: la matière, le plaisir, les fêtes, les festins, le corps en un mot, avec sa vie triviale et vulgaire. Mais nous, c'est-à-dire cet être noble qui pense et réfléchit; cet être qui vit d'intelligence et d'amour; nous, c'est-à-dire notre âme: non Mes Frères, nous n'en connaissons pas le prix Essayons donc de comprendre notre dignité, en méditant les trois vérités suivantes. Notre âme est·

1° Le travail de Dieu

2° L'image de Dieu.

3° Le prix du sang de Dieu.

I. — *Notre âme est le travail de Dieu.* — S'il est vrai qu'à l'œuvre on reconnaît l'ouvrier, il n'est pas moins incontestable qu'on peut juger d'un travail par l'ouvrier qui en est l'auteur. Un

grand maître ne fait d'ordinaire rien que de beau. Il suffit qu'il ait mis la main à un ouvrage pour le faire estimer et même le rendre célèbre. Avez-vous nommé un tableau de Raphaël, une statue de Michel-Ange, un morceau de musique de Mozart, aussitôt l'on s'incline pour admirer les productions des « maîtres » de la peinture, de la sculpture et de la musique. Or quel ouvrier a travaillé à la formation de notre âme? C'est le premier grand Maître du monde, celui dont toutes les œuvres sont parfaites, Dieu en personne: *Faciamus hominem ad imaginem nostram.*

C'est Dieu et lui seul. Il n'a pas confié à la terre le soin de la roduire. De la terre viennent les plantes et les arbres; de la terre, ces trésors de richesses qui décorent le monde et préparent un palais au Roi qui viendra l'habiter.

Il n'a pas donné à une créature le ministère de coopérer à sa formation. Terrestre et matériel, le corps pouvait être engendré par une créature: il l'a été. Mais personne ne pouvait recevoir la puissance de créer une seule âme. Dieu lui-même ne pouvait se départir de ce droit ni donner ce pouvoir à un être en dehors de lui. Il est Créateur parce qu'il est Dieu, et notre âme existe parce qu'il est Créateur, et elle ne pouvait exister autrement. Elle est son ouvrage: *Faciamus hominem.*

Et comment l'Éternel a-t-il accompli cette œuvre? Est-ce d'une parole, d'un regard, d'un signe de sa main? Qu'y a-t-il de plus grand qu'un mot sorti de la bouche du Très-Haut? Une de ses paroles a créé l'univers: *Dixit et facta sunt.* Dieu a dit: *Fiat lux*[1], et la lumière a été créée. Il a dit: « Que les astres parcourent les immensités de l'espace; » et les astres lui ont répondu: « Nous voici: *Ecce adsumus.* » Il a dit à la mer: « Tu viendras jusque-là et tu n'iras pas plus loin; » et l'océan respecte les bornes établies par la parole divine, et il vient briser au rivage ses flots courroucés. Ce n'est pourtant pas d'une parole de Dieu que notre âme est venue.

Qu'y a-t-il de plus puissant qu'un regard du Seigneur? Il n'a qu'à faire un signe de ses yeux et il fait trembler la terre. D'un regard il dissout et anéantit les peuples: *Aspexit et dissolvit gentes*[2]. Ce n'est pourtant pas d'un regard divin que notre âme est sortie.

Qu'y a-t-il de plus puissant qu'un signe de la main du Très-Haut? Il n'a qu'à toucher la montagne, et des flancs de la montagne aussitôt s'élancent des tourbillons de fumée: *Tange montes, et fumigabunt*[3]. De son doigt il soutient les mondes, il atteint les cœurs et il les brise de douleur, il incline les volontés

1. Gen., I, 3. — 2. Habac., III, 6. — 3. Is. CXLIII, 5.

les plus rebelles, il courbe les fronts les plus altiers. Ce n'est pourtant pas d'un geste de la main divine que notre âme est sortie.

L'Éternel se recueille, les trois personnes se consultent. Elles ont dit : « Faisons l'homme, » et c'est alors que, l'œuvre étant conçue, un souffle parti du cœur de Dieu vient animer la face de l'homme : *Et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ.*

Ce souffle divin annonce quelque chose de singulièrement grand, quelque chose d'extraordinaire, et partout où il paraît dans nos saints Livres, il précède un travail de la Toute-Puissance divine. Dieu veut-il donner à ses prophètes l'intelligence de l'avenir et la connaissance des mystères cachés, il souffle sur eux. Il les députe vers les rois infidèles, vers les peuples ingrats, et il leur dit : « Marche sans crainte sous mon inspiration. »

Le Christ, Fils de Dieu, veut-il communiquer sa mission et son pouvoir, il souffle sur eux, et il leur dit : « Allez comme des agneaux au milieu des loups, prêchez, baptisez, remettez les péchés. La victoire est à vous. » Convertir le monde, affronter les tyrans et les dompter, braver la mort et la vaincre, attaquer les erreurs et les broyer, user la dent des loups ravisseurs et en faire des agneaux, étaient des œuvres admirables, sans doute : Dieu y prépare ses apôtres par un souffle de son cœur : *Hæc cum dixisset, insufflavit in eos*[1].

Qui n'admirerait la grandeur de l'âme humaine sortie du cœur du Très-Haut et formée d'un souffle de sa bouche ? Elle partage cet honneur avec toutes les grandes œuvres de Dieu ; que dis-je ! elle participe par son origine à la noblesse de la Sagesse incarnée ; comme le Verbe divin conçu avant les siècles, elle peut dire en toute vérité : « *Ego ex ore Altissimi prodivi.* »

II. — *Notre âme est l'image de Dieu.* — Il est une autre gloire qui n'élève pas moins notre âme au-dessus de tous les êtres de la création et la fait remonter à des hauteurs divines. Elle est l'image de Dieu, le tableau vivant de sa grandeur, le miroir animé de sa majesté, la photographie de ses perfections.

Approchez de ce miroir, vous en reconnaîtrez l'exacte fidélité. Étudiez cette photographie, elle vous paraîtra d'une ressemblance étonnante.

Dieu est esprit. Notre âme est esprit. Ange lié à un corps, elle a ses opérations indépendantes de la matière, et quand le corps succombe, elle vit de sa propre vie, sans avoir besoin du secours des sens livrés à la dissolution du tombeau.

1. Joan, XX, 22.

Dieu est partout. Notre âme est tout entière dans son corps et dans chaque partie de ce corps qui est un monde en abrégé, dit un Père de l'Église. Elle assiste à toutes les opérations de tous les sens, les préside, les commande, les dirige, les anime.

Dieu est intelligence. Faites briller à votre âme les rayons de la vérité, elle voit, comprend, examine. Faites briller les splendeurs de la beauté, elle est ravie, elle juge, elle apprécie. Faites briller les perfections de la vertu, elle est séduite, elle loue, elle glorifie. C'est vrai ! C'est beau ! C'est bien ! Nous disons cela parce que notre âme est un reflet du Dieu qui est vérité, beauté et bonté.

Dieu est amour : *Charitas est.* Que de fois notre âme a dit à l'oreille d'un ami, au cœur d'une mère, à Dieu lui-même : Je vous aime ; j'ai besoin d'affection. Je m'attache fatalement et je ne puis vivre sans amour !

Dieu est liberté. Notre âme est entre les mains de son conseil. Le Créateur a mis devant elle la vie et la mort, et il a dit : « Choisis, ce que tu auras voulu te sera donné. Le chemin est ouvert. A droite ou à gauche, passe où il te plaira, sois libre et marche. »

Dieu est roi. L'âme est reine, le sceptre lui a été donné. Son corps est esclave, il doit obéir. Quand les sens prennent l'autorité, l'ordre voulu et établi par la nature est renversé. Il y a usurpation et empiétement.

Dieu est infini. Qui le croirait ? Notre âme ne peut se borner. Rien ne la satisfait, toute borne la gêne, toute limite l'importune. Elle dit : Toujours, toujours connaître, toujours aimer, toujours jouir, vivre toujours. Il lui faut l'infini.

Ah ! chrétiens, avez-vous jamais compris votre grandeur ? En parcourant le monde que vous habitez, vous trouverez des vestiges de Dieu, vous seuls vous êtes ses images. Vous rencontrez ailleurs des traces de la Divinité. Dieu a passé par là et l'on reconnaît l'empreinte de ses pieds, comme le voyageur aperçoit, sur le sable de la route, les vestiges de ceux qui ont passé avant lui. Et que ces traces sont brillantes ! Que cette empreinte est belle ! Il est beau le soleil, quand il brille au milieu d'un ciel sans nuage, quand il pare la plaine des couleurs du printemps ! C'est un rayon de la gloire de Dieu. Il est beau l'océan avec ses vagues majestueuses, et ses abîmes sans fond, et ses tempêtes frémissantes, et les navires sillonnants, et les orages éclatants ! C'est un vestige de l'immensité divine : *Vestigia Dei.* Il est beau l'orage avec les roulements de ses tonnerres et les traînées immenses de lumière projetées par l'éclair des nues, et ses nuages sombres et noirs qui

passent comme des messagers de la colère du Ciel ! C'est un vestige de la puissance de Dieu : *Vestigia Dei.* Elle est belle la montagne qui s'élance vers les cieux avec ses roches de granit, ses sommets inaccessibles, ses glaciers inabordables, et ses précipices effrayants, et ses côtes abruptes où l'aigle du désert trouve à peine un asile à ses aiglons ! C'est un vestige de la majesté divine : *Vestigia Dei.* Mais tout cela n'est qu'une trace ; votre âme seule est un miroir et une image. Et il y a plus de différence entre ces beautés et votre âme, qu'entre votre photographie et l'empreinte de votre pied laissée sur la poussière des chemins. Oh ! qu'il avait raison ce païen qui appelait l'âme humaine un océan de beauté sans rivages ! *Immensum pulchri pelagus.* On rencontre ailleurs de petits ruisseaux, de légers écoulements de la beauté divine. L'âme est un océan, une vaste mer, un abîme sans fond. Ni l'éclat des diamants, ni l'émail des prairies, ni la richesse de l'or, ni les tendres nuances de la fleur, ni la lumière des astres, ni aucune autre beauté matérielle, ne saurait entrer en comparaison avec une seule âme. Et que dirai-je de l'âme élevée par la grâce jusqu'à la possession de la vie divine, glorifiée du titre d'enfant de Dieu, sœur du Christ, temple du Saint Esprit ? Ici la raison se tait, la foi s'étonne, l'œil se trouble, l'intelligence est éblouie, et la parole ne sait plus dire qu'un seul mot : A genoux !

Aussi bien, à votre corps, être matériel, une nourriture matérielle suffit : l'herbe des jardins, le grain de froment, les viandes grossières. A votre âme les célestes aliments de la vérité, les douceurs de l'amour, les jouissances du bonheur ; à votre âme, le corps et le sang du Fils de Dieu.

A votre corps, être matériel, un vêtement de la terre suffit : la toison de l'animal, la dépouille du lin qui croît dans les champs. A votre âme le Christ : *Christum induistis.* Le Christ est descendu en elle, l'a couverte de sa gloire et environnée de sa divinité ! Dieu est son vêtement.

A votre corps, être matériel, pour demeure, quelques pierres suffisent, un toit de chaume, le creux d'un rocher. Après la mort, un cercueil et une tombe. Mais votre âme ne se contente pas de ces prisons. Elle parcourt le ciel et la terre en un clin d'œil, la nature entière est son domaine. Elle ne s'enferme pas dans un tombeau, et quand les bourreaux viennent prendre le corps des martyrs, elle répond : « Laissez-moi passer, je suis libre, je suis l'image de Dieu, et je vais à Dieu. »

Gloire à l'homme ! Gloire à son âme ! Gloire à cet être tombé qui se souvient des cieux !

III. — *Notre âme est le prix du sang de Dieu.* — Tombée ! oui, mais elle a été rachetée, et c'est sa plus grande gloire. L'homme peut se tromper dans ses appréciations, mais les jugements de Dieu sont infaillibles. Il donne à toutes choses leur valeur et les pèse dans la balance de la plus rigoureuse équité. Dieu ne fait rien d'inutile, Dieu n'exagère rien. Que pense-t-il donc de notre âme ? Jugez-en par ses œuvres. Faut-il exécuter les lois physiques qui gardent l'ordre dans l'univers, transporter les astres dans le ciel, diriger les rayons de la lumière, les fluides électriques, faire circuler la vie dans le monde, il laissera ce soin à ses anges, dit S. Thomas. Ce sont les ministres de la Providence dans le gouvernement des créatures.

Faut-il cultiver la terre, en extraire les richesses, faire croître les plantes et les arbres, l'homme est chargé de ce devoir. Il est roi de la nature, tout lui a été soumis, et le monde est laissé à son empire : *Tradidit disputationibus eorum.*

Mais quand il est question des âmes défigurées par le péché, le Fils de Dieu lui-même descend. Il les a vues dépouillées de la grâce, privées de toute justice et gisant sur toutes les plages du monde comme, des brebis sans pasteur. Il a eu pitié d'elles et il a dit : « *Ego veniam.* Moi, l'Éternel, l'Immense, l'Infini ; moi qui habite les splendeurs des cieux ; moi à qui l'univers doit rendre hommage, je viendrai en personne et je leur rendrai la santé et la vie ; je serai leur serviteur et leur médecin : *Ego veniam et curabo eum.* »

Dieu avait un peuple qu'il s'était choisi entre tous. Pour le délivrer de l'Égypte, il envoie Moïse ; pour l'instruire de ses volontés, il suscite les prophètes ; pour l'arracher à des armées ennemies, il députe l'ange exterminateur ; pour le ramener de Babylone, il appelle Cyrus. Mais quand il a vu nos âmes gémissant dans la servitude du péché et ignorant leurs destinées immortelles, il n'a osé s'en remettre ni à Moïse, ni aux prophètes, ni à Cyrus, ni même à un ange de sa cour, et il s'est fait lui-même notre Rédempteur : *Ego veniam.*

A Bethléem, un Dieu naît dans la pauvreté ; à Nazareth, un Dieu travaille dans la pauvreté ; à Jérusalem, un Dieu prêche dans la pauvreté. Toutes ses actions ont un mérite infini, et toutes sont le prix de nos âmes : *Tanti vales.* Au Calvaire, un Dieu souffre et meurt de la mort des criminels. Chaque goutte de sang versé a une valeur infinie. Recueillez-les toutes jusqu'à la dernière, elles sont le prix de nos âmes : *Tanti vales.*

Oubliez tout le reste, dit un apôtre, mais souvenez-vous que vous avez été rachetés par le sang de l'Agneau immaculé. Oubliez ce que vous êtes par les droits de votre naissance. Riche ou pauvre, noble ou simple ouvrier, ce n'est pas la plac

que vous occuperez qui fera votre grandeur. On l'a dit mille fois: tous les états sont nobles, toutes les conditions sont glorieuses, quand le crime ne s'y mêle pas.

Oubliez ce que vous êtes par les qualités de votre esprit, par vos talents, par votre science. Cette pensée ne produit souvent qu'une vaine et criminelle complaisance.

Oubliez ce que vous pouvez être par les qualités du cœur: l'affabilité, la douceur, la bonté, la bienfaisance, la miséricorde. Les qualités sont d'autant plus parfaites qu'on les étale moins aux regards indiscrets, et le cœur est d'autant plus vaste que l'on cherche moins à en faire parade.

Mais souvenez-vous du Calvaire, de la croix, de ce sang qui a été le prix de votre rachat, de ce Dieu qui s'est donné pour vous. Rien ne vous prêchera avec plus d'éloquence, rien ne vous rappellera avec plus de force au respect de vous-même. Vous marchandez à votre âme quelques instants de prière, vous lui regrettez quelques sacrifices. Dieu vous a donné d'autres leçons: il n'a pas marchandé le travail et la souffrance; il n'a pas regretté une seule goutte de son sang: *Tanti vales*.

Je suppose que le plus célèbre des peintres trouve un tableau dans la boue du chemin. Il le redresse, il le retouche soigneusement, il donne toute sa fortune pour le posséder. Et je vous demande ce que vous pensez de cette toile? Vous ne connaissez rien en peinture ou peu de chose, et cependant vous me direz: « Le meilleur des peintres sacrifie tout son avoir pour ce tableau gâté et défiguré: donc c'était un chef-d'œuvre. »

Voilà notre histoire. Photographie de l'Éternel, mais photographie tombée dans la boue, Dieu, qui avait formé en nous le tableau de ses perfections, nous rencontra un jour dans la poussière de la terre. Il s'inclina vers nous, il nous purifia dans son sang, il se donna pour nous. J'ai le droit de conclure: Ou Dieu se trompe, ou mon âme a un prix infini.

Et vous vous étonnez après cela des pénitences des solitaires de la Thébaïde, de ces anachorètes qui vivaient trente, quarante ans, soixante et dix ans, dans le creux d'un rocher, ou au sommet d'une colonne, ou au fond d'une grotte déserte! Je n'en suis pas surpris. Là ils pensaient à leur âme, ils méditaient sur leur grandeur, ils travaillaient à leur perfection. Et pour une âme rachetée par le sang d'un Dieu on ne peut pas trop faire, on ne fera jamais assez!

Et vous vous étonnez du renoncement absolu des cloîtres de nos jours! Et vous dites que ces religieux sont des êtres inutiles à la société, des citoyens nuisibles à la patrie, des malfaiteurs qu'il faut expulser! Non, non, j'en atteste le sang du Christ, quand on sauve son âme, quand on prie pour les

am's de ses frères, on ne fait point tort au monde, on n'est pas inutile au milieu des hommes.

Et vous vous étonnez de la générosité de l'apôtre qui abandonne sa patrie, sa mère, sa sœur, ses amis! sa patrie dont le nom seul faisait frissonner son cœur! sa mère dont le souvenir lui arrachera tant de larmes sur la terre lointaine! sa sœur qui a tant pleuré en lui demandant sa dernière bénédiction! ses amis dont l'âme était à l'unisson de son âme! Ce courage je l'admire, je regrette de ne pas l'avoir, je n'en suis pas surpris! Là-bas, sur ces plages inhospitalières, il y a des âmes; il y a la photographie de Dieu qu'il faut tirer de la boue! Il y a le prix du sang de Dieu qu'il faut recueillir. Pour des âmes rachetées par le sang d'un Dieu, on ne peut pas trop quitter, on ne quittera jamais assez.

Et vous vous étonnez de la sainte obstination du prêtre à lutter contre le torrent qui nous entraîne! Vous le voyez toujours haï, toujours insulté, toujours méprisé et souvent victime jusqu'à la mort, mais toujours debout, calme et fier en face des persécutions. Vous voyez à côté de lui, dans les cercles, les universités, les congrès, les pensionnats, les collèges, les villes et les campagnes, de pieux laïques qui travaillent avec lui et se font mépriser comme lui. Ce zèle vous surprend, vous scandalise! Je le demande à Dieu, je le prie de l'accroître où il existe déjà, je n'en suis pas étonné! Prêtres et laïques, en travaillant pour les âmes, nous servons la plus noble des causes; en souffrant pour les âmes, nous nous dévouons avec le Christ, et comme lui, et pour lui. Nous complétons l'œuvre du Calvaire: *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi*. Pour des âmes rachetées par le sang d'un Dieu, on ne peut pas trop souffrir, on ne souffrira jamais assez.

Mais je m'étonne, moi, de voir le siècle tourmenté, remuant, fiévreux pour tout ce qui s'appelle le gain, la matière, le plaisir; pour l'esclave, pour le corps. Et la reine! et l'âme! qu'en fait-on? grand Dieu! On lui jette en pâture de vils journaux maculés d'encre et de mensonge, des romans trempés dans la boue!

Cette reine! on lui jette sur l'épaule le suaire des cadavres, les haillons du vice, le lambeau de pourpre sale et déchiré qui revêtit le Christ en sa Passion.

Cette reine! on lui arrache son sceptre pour lui donner le roseau brisé, on la couronne d'épines, on la garotte, on la couvre d'ignominies.

Cette reine! on la force à mendier des affections qui la dégradent, elle est à genoux au pied de toutes les idoles. L'avarice la courbe vers la terre, la luxure l'ensevelit dans les

honteuses jouissances; une fausse science la déshonore en la détournant du ciel. Ce n'est plus une reine, c'est une esclave; ce n'est plus l'affranchie du Christ, c'est une pauvre déshéritée plongée dans toutes les servitudes.

Travaillons, Mes Frères, à rétablir l'ordre voulu par Dieu. Rendons à notre âme sa couronne et son sceptre. Qu'elle gouverne sa propre maison! Qu'elle règne sur les autres par l'autorité de l'exemple! Et au vice qui se présente avec la parure d'un masque séduisant, elle répondra avec fierté: « Je viens de Dieu et je ne me baisse pas vers la matière, je porte en moi l'effigie divine, le sang du Christ m'a empourprée. Ainsi ennoblie, je ne puis traîner parmi la vile populace. Laisse-moi passer, je vais à Dieu. » *Amen.*

VIE CHRÉTIENNE

Fundamentum enim aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus. (I Cor., III, 11.)

Les Géraséniens, frappés des miracles du divin Sauveur et ne voulant pas accepter son autorité doctrinale, le prient de quitter leur pays. D'autres Juifs, plus acharnés et plus cruels, se sont portés à des actes de violence que leur honnêteté réprouve; plus modérés et plus sages, ils viennent tout simplement le prier de passer la frontière: *Et rogabant eum ut transiret a finibus eorum.* N'avez-vous pas reconnu, dans ce passage de l'Évangile, l'histoire du monde de nos jours? Il y a les scribes et les pharisiens, hypocrites et méchants persécuteurs de la vérité; il y a les lâches Géraséniens qui n'osent pas le recevoir chez eux, qui l'éconduisent des frontières de leur existence. Ceux-ci se rangent à peu près tous sous deux étendards: l'étendard de la peur et l'étendard de l'indifférence. A ceux qui vivent loin du christianisme par timide respect humain, je viens montrer que la vie chrétienne est une gloire, et qu'ils ne doivent point trembler de se la procurer. A ceux qui s'éloignent de Jésus-Christ par indifférence, je viens dire que la vie chrétienne est un devoir, et qu'ils doivent être fidèles à ses rigoureuses obligations.

I. — *La vie chrétienne est une gloire.* — Si je recherche les titres qui peuvent séduire les hommes, j'en rencontre trois

principaux : la naissance qui donne la fortune ou les honneurs, la science qui orne l'intelligence et la vertu qui perfectionne la volonté. On est fier d'être un noble, ou un savant, ou un grand cœur. Dans la vie chrétienne, vous avez tous ces avantages et toutes ces gloires: gloire de la naissance, gloire de la science, gloire de la vertu.

Gloire de la naissance. Qu'est-ce qu'un chrétien? C'est une âme qui a reçu le bienfait du saint baptême. Là, dans cette piscine, elle est née de Dieu et de la grâce, et depuis, sa naissance spirituelle peut prendre place à côté de la génération éternelle et de la naissance temporelle du Christ Fils de Dieu. Le baptême nous a donné à tous le droit d'être appelés les enfants du ciel. Nous sommes de la famille de Dieu, notre blason porte le caractère de l'éternité. Et ce n'est pas un beau nom sans ressources qui nous est légué. La vie chrétienne nous ouvre les trésors et la fortune de l'Église, qui ne sont autre chose que les trésors et la fortune de Dieu.

Gloire de la science. Un chrétien est baptisé et professe les enseignements de Jésus-Christ. Or ces enseignements ont résolu les plus graves problèmes qui peuvent intéresser l'homme ici-bas. Les sages du monde s'étaient égarés, les philosophes s'étaient trompés. Ils n'avaient pu trouver la somme de vérités nécessaire à une vie honnête. Ils s'étaient écriés dans leur impuissance : « Il faut qu'un Dieu vienne du ciel ! » Ce Dieu est venu, c'est le nôtre, le Dieu des sciences : *Deus scientiarum Dominus*. Il nous a communiqué son savoir par la foi, et la foi est le partage de tous. La foi donne la vérité sans mélange d'erreur ni altération de mensonge. Elle la donne au riche et au pauvre, au savant et à l'ignorant, au vieillard et à l'enfant. Avec elle l'intelligence marche sûrement et traite avec certitude les questions les plus ardues. Vous admirez le génie qui a calculé les lois du monde physique, compté le nombre des étoiles du ciel et dirigé les fluides de la nature. Ce sont des merveilles sans doute, mais je connais un prodige qui me surprend davantage: c'est l'intelligence d'un enfant du catéchisme chrétien. A toutes les questions qui regardent le Créateur et les créatures, l'homme et sa destinée, cette intelligence à peine éveillée répond avec toute la précision des plus grands génies. Il sait qu'il est fait pour connaître, aimer et servir Dieu. Il sait que Dieu est le plus sublime des esprits et la providence de tout ce qui existe. Il sait que son âme est libre, responsable de ses actions et créée indestructible. Il sait que son corps va à la tombe, de là à la résurrection, puis à l'immortalité. Il sait que la fortune n'est qu'un dépôt d'un jour, et dont l'usage sera contrôlé au soir de la vie. Il sait que la souffrance est un

creuset où Dieu épure les âmes, une aire brûlante où le divin Semeur mûrit les gerbes de l'éternelle moisson. Il sait enfin que la mort est l'heure du triomphe après le combat, l'arrivée au port après une pénible navigation, un adieu de quelque temps avant l'éternelle réunion. La science ! la voilà tout entière dans ces leçons de la doctrine catholique. Auriez-vous scruté les profondeurs du ciel et les entrailles de la terre, si vous n'avez pas la foi du chrétien, vous ne possèderez jamais la vraie et l'utile sagesse. Vous ne savez ni ce que vous êtes ni pourquoi vous fûtes créé. Le mystère de votre destinée reste pour vous un mystère scellé. Pauvre aveugle, vous cherchez la voie qui ne s'ouvrira jamais devant vous.

Gloire de la vertu. Un chrétien est baptisé, il professe la doctrine du Christ, et il met en pratique ses enseignements Après la croyance, la pratique; après la foi qui éclaire l'intelligence, la pratique qui ennoblit le cœur; après la foi qui montre la vérité, la pratique qui épure les mœurs et la conduite. La vie chrétienne se résume en deux mots : *Estote perfecti*: Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. De même que par la foi nous connaissons Dieu et nous aspirons à le contempler, ainsi par la pratique nous aimons Dieu et nous travaillons à lui ressembler. Qu'y a-t-il de plus grand et de plus glorieux?

Il y a dans la vie chrétienne des âmes ordinaires et des âmes d'élite. Les âmes qui ne dépassent pas les limites de la vie commune sont occupées à l'observance des commandements de Dieu et de la sainte Église. Elles suivent toutes les prescriptions qui règlent la fréquentation des sacrements. Pour elles, la confession est un devoir, la communion un bonheur. Tous les états pourraient nous montrer de ces chrétiens. La chaumière du laboureur, l'atelier de l'artisan, le comptoir du négociant, le cabinet de l'homme d'étude, la toge de l'avocat, le palais du magistrat, le trône de ceux qui commandent, auraient des exemples à nous fournir. Mais partout, avec la profession sincère du christianisme, on peut admirer la gloire de l'honnêteté et de la vertu. On n'est chrétien qu'à la condition d'immoler ses penchants, de faire la guerre à ses passions, de renoncer au scandale, en un mot, de devenir un autre Christ: *Christianus alter Christus*. Or, quand on ressemble, même de loin, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, on est toujours assez noble et assez grand.

Les héros de la vie chrétienne ne portent pas le glaive matériel, mais le glaive spirituel, pour les combats de la chair et du vice. Ils ne vont pas sur les champs de bataille égorger leurs semblables, mais ils ont fait de leur âme une arène sanglante où ils ne cessent de sacrifier leurs penchants désor-

donnés. Ce n'est pas de loin en loin qu'ils exposent leur vie, c'est à tout instant qu'ils meurent à eux-mêmes. Leur existence est une immolation continuelle.

Vous me demandez où sont de pareils courages? Et moi je vous montre François d'Assise renonçant aux espérances du siècle pour ne garder que les sandales de la pauvreté, le mépris du monde et l'amour de Jésus-Christ.

Je vous montre Ignace de Loyola brisant, par son austère discipline, la volonté de l'homme, pour la mettre entre les mains de Dieu et de son Église par une soumission sans borne et sans réserve.

Je vous montre Benoîte Rencurel[1] ajoutant les rigueurs des cilices et de la discipline à une vie que les mesquines tracasseries des hommes et les atroces persécutions de l'enfer rendaient déjà si effrayante et si épouvantable.

Je vous montre enfin ce religieux à qui les biens du monde paraissent méprisables et qui, dans l'humble retraite du cloître et la solitude de la prière, prépare des avocats aux égarements du pécheur, des éducateurs à la jeunesse, des consolateurs à l'affliction et des serviteurs à la souffrance.

L'histoire a-t-elle quelque chose de plus glorieux à enregistrer? Vous nous vantez vos grands hommes : les Alexandre, les César, les Napoléon. Pour arriver à leur taille, il ne faut souvent qu'un peu d'ambition, et tel régla les destinées d'un peuple, qui n'avait pour lui qu'un talent ordinaire, le génie du crime et l'audace de tout oser. Mais pour être un saint dans l'Église de Dieu, il faut remporter la plus grande victoire que l'homme puisse compter : il faut se vaincre soi-même; et c'est ce qu'il y a de plus sublime, disait un orateur païen : *Seipsum vincere maximum est.* La vie paraît toujours longue quand il est nécessaire de se livrer à une guerre continuelle. Devant les François d'Assise, les Dominique, les Xavier, les Ignace de Loyola ; devant le dernier de nos saints religieux, tous vos grands hommes ne sont que des héros de théâtre.

Je sais que des doctrines impies nous représentent la vie religieuse comme une superfétation dans l'Église de Dieu. Triste ressource de dénigrer un état quand on n'a pas le courage de le suivre ! Ils voudraient étouffer la fleur dans son germe pour affirmer que la tige est stérile. Ils n'y arriveront pas. Sous le soleil vivifiant de la grâce divine, malgré eux, la fleur de la vie religieuse épanouira sa brillante corolle. Toujours on pourra la cueillir au parterre de l'Église catholique, et toujours la vie religieuse sincèrement pratiquée nous

1. C'est la fondatrice du pèlerinage de Notre-Dame du Laus; déclarée vénérable en 1871.

montrera jusqu'à quelles hauteurs le christianisme peut élever les âmes dociles.

Pourquoi donc, Mes Frères, rougir de la vie chrétienne? Est-ce un déshonneur d'être les fils de Dieu? d'avoir la science de Dieu? de ressembler à Dieu? Vaudrait-il mieux être ensevelis dans la roture du vice? Serait-ce préférable d'être des aveugles de naissance? Ah! c'était avec une noble fierté que nos Pères dans la foi répondaient aux tyrans persécuteurs : « Nous sommes les enfants du Christ et les frères des Saints. » Depuis quand ce qui faisait leur gloire serait-il devenu un sujet de confusion?

II. — *La vie chrétienne est un devoir.* — La vie chrétienne n'est pas seulement un honneur, elle est de plus un devoir sacré. L'abandonner, c'est trahir son Dieu, c'est trahir Jésus-Christ, c'est forfaire à la plus simple honnêteté et conspirer pour le malheur de la patrie.

1° On ne rencontre que trop souvent de ces hommes qui regardent le christianisme comme une grande et sublime chose, mais comme une institution facultative et un bienfait qui n'oblige pas. Dans leur idée, l'Évangile est une belle théorie dont on peut faire abstraction, et la croix, l'enseigne d'une école à laquelle on peut s'affilier ou se soustraire. Profonde et déplorable erreur! « Dieu, dit l'éminent cardinal Pie, en nous appelant à la vie surnaturelle, a fait acte d'amour, mais aussi il a fait acte d'autorité. Il a donné, mais il veut qu'on accepte, et nous n'avons pas le droit de refuser ses avances. Si l'argile n'a pas le droit de dire au potier : Pourquoi fais-tu de moi un vase d'ignominie? elle est infiniment moins autorisée à lui dire : Pourquoi fais-tu de moi un vase d'honneur? »

Or, renier les devoirs et les pratiques de la vie chrétienne, c'est dire à Dieu : « Seigneur, par mon baptême, vous vous êtes mis en communication avec moi, votre chétive créature, vous m'avez appelé à une destinée surnaturelle. Par un accident divin qui s'appelle la grâce, vous avez laissé déborder en mon cœur le trop plein de votre nature infinie. Malheureux mendiant du chemin, vous m'avez convié aux noces de votre Fils, vous m'avez assigné une place au delà des astres et vous m'avez commandé de la conquérir : tout cela me déplaît. Il y a des sacrifices à faire : ces sacrifices me pèsent plus que les bienfaits accordés ne me sourient. Je sais que vous avez le droit d'appeler qui vous voulez à la vie et surtout à la vie surnaturelle, mais vos droits m'inquiètent fort peu. Parlez, je ne croirai pas! Commandez, je n'obéirai point! » Est-il langage plus criminel? Et combien, cependant, dont la conduite révèle

une pareille trahison ! Ah ! chrétiens, ils peuvent outrager leur dignité, dissiper l'héritage de leur foi, engager et perdre le patrimoine sacré dont les titres furent remis entre leurs mains, au jour de leur spirituelle régénération ; mais les droits de Dieu demeurent et demeureront éternellement. Éternellement le caractère de leur baptême, souvenir de leur première vocation, restera pour leur confusion et leur supplice. Baptême oblige bien plus que toutes les noblesses du monde. Celui qui, étant baptisé, perd la foi du Christ ou refuse les pratiques de la vie chrétienne, ressemble à l'héritier d'un grand nom qui s'en va dans les bouges infects déshonorer le souvenir de ses ancêtres et outrager leur mémoire. En le voyant passer au milieu de cette populace ignoble[1], on murmure des paroles de dégoût et d'horreur. Ainsi lui, l'infidèle baptisé, sera relégué parmi les rebuts du monde de la gloire, et les anges de Dieu et les élus du ciel contempleront avec effroi l'affreux cortège des démons devenus son éternelle société. Il a trahi l'amour qui se donne sans réserve, il sera sous les étreintes de la justice qui frappe sans pitié.

2° Le Christ, Fils de Dieu, est venu. Il a donné son sang et sa vie. Il a fondé une Église, institué des sacrements, ordonné des prêtres. Croyez-vous qu'inintelligent ouvrier, il se soit exposé sans but à tant d'opprobres et voué sans motif à tant d'ignominies? Croyez-vous qu'il ait dépensé tant de forces sans une fin digne de son ouvrage? Non, Mes Frères, mille fois non, cela n'est pas possible. L'Incarnation entraîne des conséquences sérieuses, et l'Évangile s'est chargé de nous renseigner en cette question : « Allez, enseignez. Qui vous croira sera sauvé et qui ne vous croira point sera condamné. » Et ce n'est pas une foi stérile qui nous est demandée, car le Maître ajoute : « Apprenez-leur à garder les préceptes que je vous ai confiés. »

Cela, c'est l' *a b c* du christianisme. « Il faut que tout genou fléchisse devant le Sauveur, au ciel, sur la terre et dans les enfers. Il a plu à Dieu de récapituler toutes choses en Jésus-Christ, afin que tout se soumette à son empire. Il n'y a pas d'autre nom donné en qui et par qui nous puissions être sauvés. Le Christ est le centre de tout[1]. » Malheur à celui qui l'abandonne! Il ne veut pas fléchir le genou sur la terre, il le fléchira dans les enfers, et jamais il ne lui sera permis de chanter la gloire du nom de Jésus sur les parvis de l'éternelle béatitude.

3° Mais laissons le langage de la foi et parlons au nom de l'honnêteté humaine. Je crois qu'on ne saurait trop protester

1. Ép. de S Paul.

contre la prétention de ces hommes qui veulent, sans le secours de notre sainte religion, s'adjuger un brevet de complète honorabilité. Non, il n'y a pas de sainteté purement humaine; il y a des vertus isolées, des actes bons et louables, mais, sans la vie chrétienne, il n'y a pas d'existence sans tache.

Il est certain que sans la foi l'homme ne peut pas connaître toutes les vérités, même de l'ordre naturel, nécessaires à la moralité de la vie. L'intelligence s'obscurcit, la conscience se couvre de brouillards, les passions préviennent les jugements de l'esprit, et l'erreur se glisse au fond des âmes. Il est certain que sans la grâce, fruit de la prière et des sacrements, l'homme ne peut pas longtemps réprimer de coupables penchants. La volonté a été inclinée vers le mal par le péché originel, la liberté amoindrie. Le vertige saisit facilement l'imagination, et celle-ci entraîne dans des chutes lamentables. La victoire constante demande des efforts héroïques qui ont besoin de trouver un point d'appui dans les pratiques chrétiennes. Il y a en nous deux hommes, et il ne faut pas une longue expérience pour reconnaître que l'homme selon la chair et le sang ne peut être régi que par l'homme selon la grâce. Otez la foi et les pratiques, il ne reste, pour gouverner, que la raison humaine. La raison est un maître dont l'autorité est bien fragile, l'empire bien éphémère et surtout très accommodant.

Ils le savent ceux qui vivent loin de l'Église et des sacrements. Hommes sérieux et austères en public, ils ne sont plus, dans le secret, que des victimes du plaisir. Justes aux yeux des autres, ils ne le demeurent pas à leurs propres yeux, et ils connaissent, dans l'histoire de leur vie, plus d'une page bien humiliante. Si vous le voulez, prôneurs de belles doctrines, prêcheurs de moralité au milieu des assemblées; dans l'intimité de leur existence, disciples d'Épicure, ils ont mis le pied dans la boue.

J'irai même plus loin et je dirai que nos pratiques n'ont, règle générale, d'autres ennemis que les esclaves du vice. Et si nous en venions à supprimer la loi et la religion naturelle, à les retrancher de nos dogmes; si nous cessions de proclamer les préceptes de la justice et de la chasteté, la foi catholique ne trouverait partout que des admirateurs, et la confession elle-même des adeptes convaincus. En vérité, ce qui gêne, c'est ce qui fait l'âme et l'essence de la vie chrétienne: c'est le devoir que la pratique suppose, l'obligation qu'elle impose. D'où je conclus, et avec raison, que les déserteurs de la vie chrétienne sont des traîtres à eux-mêmes et à leur dignité, qu'ils ont forfait à l'honneur ou marchent sur le chemin d'une forfaiture.

Ils se trompent donc et ils vous outragent ceux qui viennent vous dire: la liberté de penser est un de vos droits les plus

sacrés. Conquête du monde moderne, c'est un de vos plus glorieux apanages. Oui, la liberté de suivre les lumières de notre conscience, la liberté de travailler à notre perfection, sans être inquiétés par les autorités de la terre, est un droit que nul décret et nulle loi ne pourront nous ravir, mais c'est un droit bien vieux, et les martyrs des premiers siècles le réclamaient déjà en face des tyrans de la Rome païenne. Ce droit, nous le réclamons de toutes les forces de notre âme, et nous le réclamerons tant qu'il restera un soupir dans notre poitrine

Ce droit, pères de famille, vous apprendrez à vos enfants à le revendiquer. Vous leur direz ce que nous disaient nos mères quand elles nous racontaient les tristes jours de la patrie : « Il est glorieux de mourir sur les échafauds en répétant : Je suis chrétien ! » Mais la liberté de trahir son Dieu, sa parole donnée au baptême, ne peut pas être et ne sera jamais un droit. Elle n'est pas un crime en face des lois humaines parce que les hommes n'ont pas le droit d'imposer une foi quelconque; mais au-dessus des lois humaines, il y a les lois divines qui nous jugeront quand les tribunaux de la terre seront écroulés et les gouvernements tombés. Dieu réserve son empire pour juger et sans appel et sans conflit.

4° Non, Mes Frères, la liberté de penser et de vivre selon les caprices de la volonté ne sera jamais un droit ni pour les individus ni pour les peuples. Elle ne sera jamais un bonheur. Ces doctrines subversives d'une licence sans frein et sans limites produiront fatalement de tristes résultats. On ne sauve pas les nations avec l'impiété ; toute doctrine qui n'est pas chrétienne est impie. Un jour viendra où les multitudes, perverties par ces élucubrations irréligieuses, se lèveront pour réclamer ce droit de tout oser qu'on leur avait promis. Leurs poignards aiguisés par la haine de l'Église, gardienne de la moralité, ajouteront une page sanglante à l'histoire de l'humanité.

Ce que je dis en ce moment, les siècles passés l'ont proclamé dans un langage plus éloquent Quand Luther eut renversé la barrière de la soumission à l'Église, l'Allemagne fut couverte de sang et de ruines. Lorsqu'Henri VIII et Catherine eurent secoué le joug du « papisme », l'Angleterre fut remplie de deuil et de carnage. Quand le philosophisme du XVIIIe siècle eut perverti chez nous l'esprit chrétien, la Révolution trouva les chemins battus pour promener à travers la France le couperet sanglant de la guillotine Quand les divines sources de la grâce cessent de couler sur un peuple, le torrent des passions le dévaste. Ce peuple est prêt pour tous les crimes. Vous l'avez compris, Mes Frères, la vie chrétienne, dans sa foi et ses pratiques, est assurément le parti du devoir : devoir d'obéissance

envers le Créateur; devoir de reconnaissance envers Jésus-Christ; devoir de simple honnêteté humaine, devoir d'amour envers la patrie qu'il faut sauver de la ruine. De plus, c'est le parti de l'honneur, car il a pour lui les gloires de la naissance, de la science et de la vertu. Ce parti vous l'avez embrassé, soyez fiers de votre choix! Demeurez-y fidèles, et jamais de compromis sur ce terrain avec votre conscience. Nous savons où aboutissent les capitulations : elles énervent les caractères, elles abaissent le niveau des intelligences, elles scindent les âmes pour n'y laisser que des demi-volontés dont il n'y a rien à attendre, ni pour la vie présente ni pour la vie future.

Portons donc l'étendard du christianisme, mais d'un christianisme sans amoindrissement, d'un christianisme qui rayonne dans la conduite. C'est le seul qui mène à Dieu. *Amen.*

ABUS DES GRACES

Si scires donum Dei (Joan., IV, 10.)

A quel siècle cette parole s'appliqua-t-elle plus tristement qu'aux temps où nous vivons? Où sont-ils ceux qui savent encore apprécier le « don de Dieu »? Des bienfaits du Seigneur, on ne veut plus que la graisse de la terre, les jouissances de la fortune, les plaisirs de la vie; mais la rosée du ciel qui féconde les âmes, on la méprise, on la laisse tomber et retomber sur une terre ingrate et stérile. Abus criminel s'il en fut jamais, car la grâce est le don de l'amour de Dieu, le don du sang de Dieu, le don de Dieu lui-même.

Abus désastreux, car il entraîne la privation des grâces, la dévastation de l'âme et sa réprobation.

I. — *Crime de l'abus des grâces.* — La grâce est le don de l'amour divin. — Par la grâce, Dieu ne commande pas, il supplie. Il ne parle pas au nom de son autorité, de ses droits imprescriptibles, de sa puissance, mais au nom de sa bonté, de sa munificence et de ses tendresses infinies. Il quitte, pour ainsi dire, le trône du souverain pour prendre l'attitude du père et de l'ami. Il se place à la porte du cœur et attend que nous daignions lui ouvrir : *Ecce sto ad ostium et pulso.* Il pourrait entrer de force dans notre âme; il l'a créée, elle est sa propriété;

mais il la respecte trop pour violer sa liberté, même en lu imposant ses bienfaits. Il se contente d'offrir les richesse impérissables de sa nature infinie. Et avec quelle délicatesse l'amour divin se présente à nous! Jamais il ne violente, jamais il ne brise. Il s'accommode à nos inclinations, à notre caractère, aux qualités de notre esprit, aux tendances de notre cœur, à nos talents, à notre faiblesse. La grâce nous engage à être saints comme nous voudrions l'être si Dieu nous en donnait le choix. Elle ne demande point d'autre naturel que le nôtre. Elle peut se greffer sur toutes les âmes, et pour que la soudure se fasse sans efforts, elle revêt toutes les formes· *Multiformis gratiæ Dei.*

Dieu a soif de notre salut, il ne nous l'impose pas. Nous pouvons l'éloigner, le chasser: son cœur en saignera, mais il demeurera près de nous, continuant à mendier notre coopération. Aussi bien, n'est-ce pas un crime de dire à cet amour: « Va-t-en, je ne te connais pas et je ne veux pas de tes avances »? Hé quoi! Dieu vient par sa parole faire la lumière dans nos intelligences; il nous éclaire touchant nos destinées immortelles; par ses sacrements, il soutient notre faiblesse, nous relève de nos chutes et nous préserve de nouvelles défaillances; par ses inspirations, il nous excite au bien; par ses remords, il nous rappelle au devoir. Cela, c'est l'amour, l'amour prévenant, gratuit, constant, généreux. Et nous aurions le droit de lui répondre: Votre parole! je n'en veux pas: vérités surannées. Vos sacrements! je n'en use pas : pratiques ridicules. Vos inspirations et vos remords! je ne les connais pas: absurdes bigoteries. Non, Mes Frères, ce droit, nulle créature ne l'a jamais eu, nulle créature ne l'aura jamais, et ce sera toujours une révolte impie et une suprême ingratitude de repousser avec dédain un Dieu qui nous recherche en père, quand il pourrait se contenter de commander en maître.

La grâce est le don du sang de Jésus-Christ. — Le péché avait tari la source des faveurs surnaturelles ; nous étions morts pour toujours à la vie divine : le Rédempteur nous ressuscita en donnant son sang. Pour nous faire comprendre le prix de ses bienfaits, il employa à ce travail de restauration trente années de souffrances et d'humiliations. Chacune de ses actions avait un mérite infini à cause de l'union de la nature divine avec la nature humaine. Dieu le Père exigea trente ans d'abnégations et de douleurs, et il voulut que le sacrifice se consommât dans les ignominies du Calvaire, avant de rendre la grâce perdue: *Gratia per Christum facta est* La grâce nous arrive donc enrichie du sang du Christ; la mépriser, c'est commettre une espèce de sacrilège. Oserai-je le dire, avec l'apôtre S. Paul?

c'est jeter le sang de l'Agneau immaculé dans la boue du chemin; c'est fouler aux pieds le Fils de Dieu lui-même.

Nous étions condamnés à mort. Pour nous un ami s'expose à la justice, pour nous il monte les degrés de l'échafaud; quelqu'un recueille le sang versé pour notre délivrance et il nous offre de le conserver comme une relique d'amitié : et nous, au mépris de toute pudeur, nous prenons ce sang et nous allons le jeter dédaigneusement sur les places publiques. Voilà le crime de l'abus des grâces. Le sang d'un bienfaiteur, d'un ami, d'un sauveur, nous est présenté; la reconnaissance nous commande de le recueillir; nous devrions orner notre cœur, l'enrichir de l'or de la charité; les anges du ciel viendraient y verser ce sang du Christ comme dans une coupe précieuse. Et notre âme reste fermée à l'action divine, la fange du vice l'enlaidit, le désordre la déshonore. C'est une terre souillée qui reçoit les bienfaits du ciel : *Væ ei qui sanguinem testamenti pollutum duxerit !*

La grâce est le don de Dieu. — *Donum Dei!* C'est la dernière excellence de la grâce. Entre Dieu et l'âme il y a un abîme: toute la distance qui sépare le fini de l'infini, la terre du ciel, le néant de l'Être par essence. Dieu habite une lumière inaccessible. Nul homme ne l'a jamais vu, nul ne le verra jamais par ses propres forces. Le plus fervent des Séraphins est impuissant à atteindre ces sublimes hauteurs où réside la divinité. Et la grâce, c'est Dieu se donnant à la créature. Dieu s'incline vers nous, il ente son intelligence, sa volonté, son cœur, sur notre intelligence, notre volonté, notre cœur.

Oh! si nous savions apprécier un si grand bienfait! *Si scires!* Mais le ciel seul pourra nous donner une juste idée des merveilles qui s'opèrent en nous.

Voyez ce pauvre mendiant que le plus grand des rois recueille un jour sur le chemin de la misère. Il le revêt de pourpre, il lui bâtit un palais, il l'environne de tout l'éclat des princes de la terre. Est-ce là une image de la grâce? Non. Ce pauvre reste à jamais séparé de la famille du roi : il n'est pas de sang royal, il ne le sera jamais. Par la grâce nous sommes greffés sur le Christ : *Christo inserti;* le sang divin coule dans nos veines; nous sommes de la famille de Dieu.

Le miroir, de lui-même, est obscur : mais le soleil l'a pénétré de ses rayons. Il le change en un autre lui-même. Le miroir étincelle, il est lumière. Ainsi Dieu brille dans nos cœurs. Ce qui en lui est clarté infinie, en nous est reflet accidentel. Sans doute nous ne sommes pas dieux, jamais la substance divine ne deviendra notre substance; mais nous sommes divins et nous exprimons la nature divine comme une photographie exprime

votre physionomie; infiniment mieux encore, car votre photographie n'est qu'une froide représentation; elle ne jouit pas de votre vie, et par la grâce nous possédons la vie divine; nous devenons propres à contempler Dieu dans son essence, l'aimer de son amour, jouir de son bonheur: *Videbimus eum sicuti est.*

Jetez un morceau de fer dans la fournaise: il prend toutes les propriétés du feu, on ne connaît plus sa nature, il est « embrasé ». Telle est l'union opérée par la grâce. Dieu jette notre âme dans la fournaise de son amour, la transforme, l'embrase et en fait son image vivante.

Nous sommes un vaste édifice où la lumière divine resplendit de toutes parts. Le fondement de cet édifice, c'est Jésus-Christ; l'architecte, c'est l'Esprit Saint. Chaque pierre a été taillée et polie par la main divine et porte l'empreinte divine; les appartements sont habités par Dieu : *Ad eum veniemus.*

Et que dirai-je encore? La grâce est une communion continuelle. La communion sacramentelle ne dure que quelques instants, les espèces se consomment, et la présence de Jésus-Christ se continue par la grâce; l'union se perpétue tant que nous n'avons pas le malheur de le chasser par le péché mortel.

Après cela, est-il difficile de comprendre combien le mépris de la grâce est criminel? Avoir dit les magnificences de ce don, n'est-ce pas stigmatiser son abus? Avoir dit que la grâce n'est autre chose que Dieu, n'est-ce pas affirmer que le crime atteint des proportions infinies? S'il est vrai que la reconnaissance doit grandir avec les bienfaits, de quel nom flétrir une ingratitude qui repousse le Créateur lui-même et le vilipende? Autant de grandeurs d'un côté, autant d'abaissements de l'autre; autant de richesse dans un cœur fidèle, autant de pauvreté dans une âme qui dédaigne. Là, c'est la gloire de Dieu qui rayonne; ici, la misère de l'ingrat qui rebute et fait pitié.

II. — *Malheur de l'abus des grâces.* — 1° La privation des grâces. — Dieu donne à d'autres, par un mystère de substitution effrayante, les bienfaits que nous avons méprisés. Ce mystère est affirmé à chaque page de nos Livres saints. Caïn est maudit de Dieu. Seth prend sa place dans la première famille, il est le substitué divin, il hérite des bénédictions que le fratricide a repoussées.

Esaü vend son droit d'aînesse. Dieu tient pour bien fait ce qu'il a fait et, par une ruse de Rébecca, il fait descendre sur la tête de Jacob la bénédiction paternelle.

Saül est rejeté. Il en reçoit l'annonce du prophète Samuel. Au même temps, le même prophète s'en va trouver la famille de

Jessé et verse sur la tête de David l'huile de la consécration royale.

Judas est réprouvé. A S. Mathias sont accordés les privilèges de l'apostolat. Il occupera le douzième trône au jour du jugement.

Enfin les Juifs sont délaissés. Par eux cependant avait commencé la prédication de l'Évangile. « Il fallait, dirent les apôtres, vous offrir tout d'abord le royaume divin, mais puisque vous n'en voulez pas, voilà que nous nous tournons vers les Gentils. Ils auront les grâces qui vous avaient été destinées. »

Partout se manifeste cette économie de la Providence. La grâce est offerte, elle ne remontera pas vers Dieu sans avoir produit ses résultats de sanctification. Repoussée d'un côté, elle s'en va frapper à d'autres portes. Tant pis pour qui n'en a pas voulu. Elle ne revient pas par le même chemin. Les invités dédaigneux ne seront pas au festin, mais les boiteux, les estropiés, tous les oisifs des places publiques iront s'asseoir aux noces du Roi. Les enfants d'Abraham sont chassés du royaume, et les fils de l'Orient et de l'Occident seront admis dans la Jérusalem céleste.

La réalisation de ce plan commença avec la chute de l'ange, et elle se poursuit depuis lors incessamment. Dieu créa l'homme pour prendre la place de l'ange déchu. Tous les trônes restés vides seront occupés. Il ne tient qu'à nous d'entrer et de choisir une couronne dans cette noble assemblée des prédestinés divins. Dieu nous appela tous à ce bonheur. Il donne à tous une somme de grâces réellement, effectivement suffisante; mais du moment que nous n'en voulons pas, il nous laisse hors la voie. Il se prépare d'autres créatures pour les glorifier à notre place et les enrichir des trésors que nous n'avons pas acceptés.

Aussi, Mes Frères, je vous dirai avec l'Écriture: *Tene quod habes.* Gardez les dons spirituels qui sont en votre possession, gardez le flambeau de la foi, de peur que Dieu ne le change par un effet de sa justice: *Movebo candelabrum.*

Ah! combien à qui ce malheur est arrivé! Ils avaient cru un jour, ils avaient espéré, ils avaient aimé et vécu de la vie divine, et, nourris de la substance de Dieu, ils n'ont pas compris leur dignité. Ils n'ont pas voulu du souverain bien, le bien s'est retiré; ils n'ont pas voulu de la lumière, la lumière a disparu. Ils se sont endormis dans leur indifférence, ils se reposent dans leur impiété. Triste repos, sommeil fatal, c'est le calme des tombeaux. Avez-vous passé le soir près du champ des morts? Vous vous rappelez quel silence lugubre régnait en ces demeures, quel calme sinistre vous donnait d'involontaires frissons. Cette herbe qui se nourrit d'ossements, quand le vent

de la nuit l'agite, vous remplit de frayeur. Telle la paix de l'impie qui abuse de la grâce. Cette âme est un cadavre gisant au milieu des ruines, ce cœur ressemble à la pierre froide, ce chrétien dort du sommeil de l'éternité.

2° Mais à ce mystère de sévérité s'ajoute un mystère de justice plus grand encore, la dévastation de l'âme. — « J'avais une vigne plantée sur une colline d'oliviers, je l'avais entourée d'un fossé profond, je l'avais effondrée avec soin; j'avais bâti une tour et construit un pressoir, et j'attendais un vin délicieux: elle n'a produit qu'un verjus âpre et dégoûtant. »

Vinea electa: une vigne choisie, cultivée avec soin et environnée d'un fort rempart. Voilà bien l'âme chrétienne séparée du monde corrupteur et entourée des soins de l'Église sa mère. Le rempart, c'est la loi d'amour et de douceur; l'échalas où elle repose, c'est la croix du Christ.

Lapides elegit: une vigne effondrée. Ne reconnaissez-vous pas sous cette image la main des ouvriers de l'Évangile qui s'en vont travailler à la culture des âmes, les purifier, les débarrasser des passions?

Ædificavit turrim et fodit in ea torcular. Cette tour sacrée, ce pressoir miraculeux, c'est l'autel catholique où chaque jour et à toutes les heures coule le sang de l'Agneau immaculé. C'est le tabernacle où la parole sacramentelle exprime le vin qui fait germer les vierges.

Et voilà cette âme placée sur le coteau miraculeux, à l'abri des oliviers de la miséricorde, de la bonté et de la paix, exposée de toutes parts au soleil de la grâce, ornée des plants qui doivent mûrir pour le ciel. Dieu attend, il en a le droit; il peut espérer les meilleurs fruits d'un terrain si soigné. Il revient et il ne trouve que le verjus du désordre et du crime. Croyez-vous qu'il laissera sa vigne dans l'état favorable où il l'avait placée? Croyez-vous qu'il se contentera de porter à d'autres terres la rosée du ciel? Détrompez-vous. Il a juré de dévaster la vigne infidèle et il la dévastera. Plus de remparts, plus de fossé, plus de clôture. Il enlèvera toute haie protectrice. Pauvre vigne! Elle ne sera plus ni taillée ni effondrée: *Nec putabitur nec fodietur.* Il laissera croître les ronces et les épines, il fermera les nuées des cieux, et la grâce longtemps outragée ne tombera plus, et bientôt cette terre qui avait rejeté la pluie ne sera qu'un désert aride et brûlé. Telles ces vastes plaines où un insecte méchant et cruel a promené la désolation. L'œil ne voit que des signes de mort, des sarments étiolés, des feuilles rougeâtres, à la place de cette noble verdure qui faisait la gloire de l'été et l'espoir de l'automne. Est-ce que vous n'en avez jamais vu de ces âmes ravagées par la justice de Dieu? Autrefois zélées,

pieuses, ardentes, elles étaient dans nos temples, elles glorifiaient nos réunions, elles ne pouvaient se rassasier de nos mystères, et aujourd'hui vous les rencontrez partout où il y a une œuvre de mal à accomplir, un attentat à consommer. Laissez ces triomphes insolents! laissez-les à leur malheur. C'est la vengeance de Dieu. Il faut que le torrent achève de dévaster cette terre qui n'a pas voulu de la douce rosée; il faut que le dernier cep planté de la main divine disparaisse sous le pied de la bête féroce: *Singularis ferus depastus est eam.*

3° La réprobation de l'âme dévastée. — Et certes on n'accusera pas la justice de Dieu. Assez longtemps l'amour avait pris patience; quand viendra le tour de la colère, les anges pourrons s'écrier: « Seigneur, vous êtes juste, et vos jugements équitables. » Voici une âme créée. Dépouillée par le péché originel, elle est condamnée à périr. Dieu passe près de cette misère; Dieu dit à cette infortunée: Lève-toi et vis: *Projecta eras super faciem terræ in abjectione animæ tuæ, in die qua nata es.* Dieu étend son manteau, la grâce descend par le baptême, une transformation merveilleuse s'opère: l'enfant de colère est devenu un fils du ciel. A une heure solennelle de cette existence déjà si favorisée, Dieu vient de nouveau. Il vient substantiellement et en personne. Il dit: « Sois à moi, je serai à toi, » et dans un jour qui n'a point de pareil ici-bas, il se donne par le mystère de l'Eucharistie. Que de chemin parcouru depuis le baptême à travers les sentiers de la tendresse et de l'amour! Regardez le vêtement de cette âme: c'est l'or de la charité; contemplez sa beauté: c'est la beauté divine; goûtez sa nourriture: c'est le miel de toutes les douceurs célestes; voyez sa couronne: c'est la couronne d'immortalité, elle est reine de l'éternité: *Perfecta eras in decore meo, profecisti in regnum.*

Mais que se passe-t-il au lendemain de ces grandes démonstrations de la bonté? Dieu est oublié, ses bienfaits détournés de leur fin, le cœur dévoyé ne peut se rassasier d'ingratitudes: *Multiplicasti fornicationem tuam et nec sic satiata es.* Plus de prière, plus de communions, plus de sacrifices, plus rien de surnaturel. L'âme baptisée tombe plus bas que les infidèles eux-mêmes, car enfin étudiez l'histoire du monde, et vous verrez que jamais le paganisme n'en vînt à dire à Dieu: Je ne te connais pas. Les païens priaient, les chrétiens ne prient plus. Les païens offraient des sacrifices, les chrétiens n'en veulent plus. Les païens avaient des temples, les chrétiens ne connaissent que les temples de la débauche: *Justificasti Sodomam et Samariam sorores tuas, sceleratius agens ab eis.* Et cependant le long des sentiers, le pécheur rencontre son Dieu: Dieu qui ne cesse de le solliciter, Dieu qui se compare à l'ouvrier éveillé dès la

première aurore pour vaquer à son travail : *Mane surgens*. Et son travail c'est la miséricorde, la grâce et l'amour. Peines perdues : il n'aura jamais le droit d'entrer ; on lui fermera la porte comme à un visiteur importun. Cela dure vingt ans, soixante ans, toute une vie, mais voici la revanche de Dieu : *Væ tibi, Corozaïn!* Malheur à toi, âme baptisée, coupable Corozaïn, Bethsaïde infidèle, cité favorisée, mais ingrate! car si j'avais appelé un païen de Tyr et Sidon, il aurait su rendre gloire à sa vocation. Et Jésus-Christ ira prendre au fond de quelque forêt sauvage une âme de bonne volonté ; il montrera qu'avec infiniment moins de lumières, elle a pratiqué infiniment plus de vertus ; que loin de l'Évangile elle a été chrétienne par le cœur, tandis qu'au sein du christianisme on est païen par les œuvres ; et les infidèles seront traités avec moins de sévérité que les apostats, et ils se consoleront en voyant les privilégiés du ciel tombés dans un abîme plus profond et un malheur plus désespérant : *Portabis ignominiam tuam et confunderis in his quæ fecisti, consolans eas.*

Fasse le Ciel que ce malheur ne soit jamais le nôtre, que les dons de Dieu ne se retournent pas contre nous, et que son amour ne nous écrase pas du poids de la justice vengeresse! Recueillons les bienfaits avec reconnaissance. Dieu les multipliera, il en sera prodigue ; nous serons inondés de ses faveurs ici-bas ; au ciel nous nagerons dans sa lumière

---

LA CROIX, ÉTENDARD DU CHRÉTIEN

Et erit requies ejus honor.

Et le lieu de son repos sera sa gloire.

La religion est divine. Les preuves de son origine céleste surabondent et sont évidentes. Les prophéties l'ont annoncée des siècles avant sa fondation, les miracles l'ont marquée du sceau de la Toute-Puissance. Son établissement rapide et sa durée inébranlable au milieu de toutes les persécutions la distingueront toujours de toutes les entreprises humaines. Les peuples n'ont qu'à ouvrir les yeux, ils voient, ils sont éblouis, ils s'écrient : Le doigt de Dieu est là.

Le doigt de Dieu est là, la religion est divine : tel est le mot qui s'échappe de nos lèvres quand nous considérons l'étonnante

vitalité de la croix du Christ. Souffrez que je vienne méditer ce sujet avec vous, et vous prouver la puissance de la croix par les hommages qu'elle a reçus, les œuvres qu'elle a accomplies et la haine dont elle est environnée.

I. — *Hommages rendus à la croix.* — Qu'était la croix il y a dix-huit siècles? L'instrument du supplice des derniers scélérats, l'exécration de la terre. Le bûcher et la lapidation étaient relativement honorables, le crucifîment était l'opprobre suprême. Par respect pour la dignité de ceux qui avaient été ses fils, la vieille Rome ne condamnait jamais à cette honte ses citoyens devenus infidèles à leurs devoirs. Quarante siècles durant, la croix avait été dressée au milieu du monde comme un symbole de dégradation et d'ignominie. Mais le Christ arrive, il choisit pour mourir cet infâme gibet. Aussitôt tout change : la croix resplendit, elle brille, elle rayonne, elle est glorieuse. Elle brille sur la poitrine du soldat qui a vaincu aux champs de bataille, elle s'appelle la croix d'honneur. Elle brille sur la poitrine du missionnaire qui va convertir les âmes et se nomme la croix du dévoûment. Elle brille sur la poitrine de l'évêque catholique, et c'est la croix de la juridiction et de la puissance.

La croix resplendit sur le diadème des rois, elle rayonne sur la pourpre des empereurs. Elle assiste à toutes les prières, à toutes les communions, à toutes les ordinations, à tous les combats, à tous les sacrifices, et encore à toutes les décisions de la justice humaine.

La croix a sa place dans les repas chrétiens, elle couvre les campagnes de sa protection, elle règne au sommet des montagnes couronnées de neige. Les forêts, les collines, la mer et ses navires, les îles, les armes, les vêtements, les temples, les maisons, les autels, la paix et la guerre, la vie et la mort, tout a salué la croix, tout s'est incliné devant elle.

Il y a, aux bagnes des justices de la terre, bien des instruments de supplice : des chaînes, des menottes, des boulets ; il y a en France bien des couperets de guillotine. Quel est celui qui voudrait se prosterner et leur rendre un culte? Quel est celui qui accepterait l'entreprise de les promener à travers le monde, et de mettre l'univers à genoux devant une guillotine? Eh bien! l'univers est à genoux au pied d'un instrument de supplice! La croix est adorée! Il y a plus que cela : elle est aimée. On la recherche avec avidité, on se la dispute, on regarde comme un grand honneur d'en avoir obtenu la plus petite parcelle. Ce bois est le terme de tous les hommages, le centre de tous les cultes, l'inspirateur de tous les dévouements. Il a pris la place

de l'ancien temple de Jérusalem vers lequel étaient tournés les regards d'Israël. Jésus-Christ l'avait prédit : « Il ne restera pas pierre sur pierre, et moi, élevé, j'attirerai tout à moi. » Les annales de l'histoire sont la confirmation de cette prophétie.

Figurez-vous, Mes Frères, un immense édifice tout resplensant d'or et de pierreries ; l'art y a épuisé toutes ses ressources. et la nature entière a fourni son tribut pour le décorer. Il a traversé plus de six cents ans d'existence. Tout un peuple l'environne de son respect et ferait, pour le défendre, un rempart des poitrines de ses enfants. Un fils de charpentier arrive, il regarde ce superbe monument : « Voyez-vous tout cela? dit-il; je vous jure que bientôt il n'y aura plus rien ici ; non, rien, pas même deux pierres l'une sur l'autre. Une simple croix de bois aura remplacé les gigantesques constructions, et ce ne sera plus une nation, mais toutes les nations qui entoureront cette croix de bois jusqu'à lui sacrifier et leur sang et leur vie. » Que pensez-vous de cette affirmation audacieuse? Le Christ tint un jour ce langage, le temple des Juifs est tombé, ils n'ont pu le reconstruire ; la croix s'est élevée, ils n'ont pu la faire tomber. Eux qui avaient vaincu tant de peuples, qui s'emparaient des villes sans combattre, eux qui avaient érigé tant de trophées, ils n'ont pu rebâtir un temple ni coucher par terre une pauvre croix. Ils l'ont essayé pourtant. Un apostat les secondait. Cet apostat était un empereur. Ils se sont mis à l'œuvre sans douter du succès ; ils ont achevé la prophétie en complétant la démolition ; mais quand il a fallu reconstruire, Dieu s'y est opposé, et il a fallu y renoncer. Et aujourd'hui, pourquoi ne tenteraient-ils pas un suprême effort? Ils trouveraient encore des apostats pour les encourager. Que leur manque-t-il? Ne sont-ils pas les rois de la finance? Sur les bords de Babylone, autrefois ils avaient suspendu leurs lyres silencieuses. On leur disait : « Chantez-nous les cantiques de Sion. » Et ils répondaient en pleurant : « Comment chanterions-nous le cantique du Seigneur loin de son temple, sur une terre étrangère? » Et il n'y avait plus de fêtes, plus de joies pour eux. Aujourd'hui, pourquoi se consolent-ils si facilement? Pourquoi aucun n'a-t-il le courage de restaurer un édifice indispensable à leurs rites et à leur loi? pourquoi? Parce que le Christ ne veut pas, parce que le Christ est Dieu, et ce que Dieu détruit, l'homme ne le réédifiera jamais; ce que Dieu élève, l'homme ne le renverse pas. Le Christ a vaincu, et c'est par la croix : *Et erit requies ejus honor.*

II. — *Œuvres de la croix.* — 1° La croix a glorifié le Christ. Quand les grands de la terre s'en vont de ce monde, leur mémoire s'éteint avec eux, leurs images tombent dans le mépris,

leur nom est oublié et leurs lois abrogées. Ils n'avaient qu'à parler, ils terrifiaient les peuples, ils changeaient le sort des villes et des républiques, ils disposaient de la vie et de la mort de leurs sujets... ils meurent, toute cette gloire disparaît dans leur tombeau, leur dernière heure sonne leur déchéance. Jésus-Christ au contraire date sa prospérité et sa gloire du jour de sa mort. Pierre l'a renié, Judas l'a trahi, les apôtres l'ont abandonné, Caïphe l'a insulté, Pilate le livre par une suprême lâcheté. La croix s'élève. Tout est dit : *Consummatum est*. C'est la consommation de la gloire autant que de la miséricorde. Demain le nom de ce crucifié traversera le monde. Les villes et les hameaux, les cités et les déserts entendront prêcher son martyre, ils viendront à lui. Rois, généraux, princes, consuls, esclaves, philosophes, tout ce que la terre nourrit, tout ce que le soleil éclaire, tout acceptera ses lois, se soumettra à sa domination, « parce qu'il est mort ! » Jeux étranges de la puissance infinie, la vie jaillit du tombeau, la force éclate dans la faiblesse, un Dieu règne par la croix : *Christus regnat !*

2° La croix a glorifié les serviteurs du Christ. Ces pauvres pécheurs de Galilée que le monde méprisait, que le pouvoir traquait comme des bêtes fauves, depuis qu'ils se sont rangés autour de l'étendard de leur Maître, deviennent plus honorables et plus grands que les premiers potentats. Pierre, Paul, tous les apôtres, tous les martyrs, tous ces « enchaînés, » *Vinctus Christi*, vont au supplice avec la croix à la main, et le contact de ce bois les transforme, les divinise, entoure leur front d'une auréole qui éclipsera toutes les gloires de la terre. A Constantinople, les empereurs avaient choisi pour sépulcre le seuil de leurs temples : ils se faisaient leurs « portiers », dit S. Chrysostome. A Rome, il y a mieux encore : leurs prisons sont des temples, les cendres des tyrans sont ensevelies dans l'oubli, les reliques des martyrs sont la vénération de l'univers, et la croix, plantée sur l'arène où les serviteurs du Christ sont tombés, apparaît dans toute sa faiblesse et aussi dans toute sa gloire. Elle dit : « Tout s'en va, tout s'écroule, moi seule je reste debout, moi seule je fais vivre ceux qui se sont appuyés sur ma faiblesse, et je leur donne l'immortalité. »

3° La croix a ramené ceux qui ne connaissaient pas le Christ. Ce que n'avaient pu faire les plus grands prodiges, elle l'a accompli. Le passage de la mer Rouge, la manne du désert, le Sinaï, les trois années d'apostolat du Sauveur, les miracles prodigués n'avaient pas converti le monde ; la prédication du Christ crucifié a réussi dans cette entreprise. Le symbole de la malédiction a porté la bénédiction, le symbole de la honte a donné la grandeur, le symbole de l'esclavage a rendu la liberté,

le symbole de la dégradation a fait régner la civilisation. La terre, semblable à un désert stérile, est devenue un paradis riche de fécondité. La terre, semblable à une veuve désolée, est devenue la mère de tous les dévouements et de tous les héroïsmes; la terre où la barbarie promenait chaque jour son drapeau taché de sang, est devenue la patrie de la charité et du sacrifice. Quels cris sauvages retentissaient au sein de cette pauvre humanité! *Panem et circenses!* c'est le cri des passions affamées. *Ave, Cæsar, morituri te salutant!* c'est la réponse de l'avilissement qui se courbe devant César jusqu'à la mort pour son plus grand plaisir! Et ce monde-là secoue les haillons du crime, il déchire le bandeau de son aveuglement, et, d'un pied sûr, il reprend sa marche à travers les sentiers de la civilisation et de la vertu. Et c'est la croix qui le conduit. O politiques, vous nous vantez votre liberté, votre grandeur, tous vos progrès. Inclinez-vous! A genoux! saluez la croix qui vous a tout donné!

III. — *Haine des ennemis de la croix.* — Tout ce qui est grand et puissant a le privilège d'être poursuivi par la rage impuissante du crime. Tout ce qui est divin attire les fureurs de l'enfer. La croix a eu cet honneur. Sur le rocher du Golgotha, les païens avaient bâti un temple à l'idole des passions infâmes. Ils voulaient effacer le souvenir de la mort du Christ, et la volupté recevait un culte là où Dieu et l'homme avaient accompli le plus grand sacrifice. C'était le premier essai, il ne réussit pas. Constantin vainqueur renversa le monument qui insultait à Dieu. La guerre fut reprise à travers tous les siècles et n'eut pas un plus grand succès. Au VIIIe, les Iconoclastes crurent en avoir fini. Ils avaient fait quelques apostats, beaucoup de martyrs, et la croix était encore debout quand le protestantisme arriva sept cents ans après. Luther avait sans doute trop médité dans son cloître les leçons du Calvaire. L'étendard de notre Rédemption lui parlait de renoncement, de sacrifice, d'immolation. C'était un témoin trop puissant de son apostasie. Il en proscrivit le culte comme une impiété. Le protestantisme de Luther n'était pas de taille à prévaloir. Je ne vous signalerai pas les jours sanglants où les séides de la Révolution fermèrent les églises et proscrivirent à tout jamais ce qui rappelait les anciennes « superstitions ». Cet « à tout jamais » ne dura pas vingt ans. La Révolution accomplit son travail de destruction, tout sombra dans les abîmes, et la Croix surnageait à tous les naufrages, et ses ennemis se tuèrent de leurs propres mains pour venger sa gloire outragée.

La haine n'a pas dit son dernier mot. C'est au nom de la liberté qu'elle recommence aujourd'hui : haine mesquine, odieuse,

cruelle, révoltante! Car enfin, quel mal peut faire au monde sur le frontispice d'un temple, ou sur le cercueil d'un chrétien, ou sur la tombe d'un juste mort victime des méchants, l'image de Celui qui a demandé pardon pour ses bourreaux? Est-ce un grand péril pour la fraternité?

Qu'y a-t-il de dangereux dans ce symbole planté au détour d'un sentier ou au sommet d'une colline? Au travailleur qui passe, de son bras puissant, elle montre le ciel, elle lui prêche la patience et la résignation, elle lui donne la paix avec l'espérance. Est-ce un grand péril pour la société?

Qu'y a-t-il de dangereux dans cette croix quand, au champ des morts, elle étend ses deux ailes pour protéger des cercueils? Là, elle parlait d'immortalité; elle disait comment le Christ a vaincu la mort et comment le chrétien triomphe de cet implacable adversaire. Là, ceux qui n'étaient point assez riches pour avoir une tombe venaient déposer une couronne et prier à ses pieds pour leurs amis qui ne sont plus. Est-ce un grand péril pour la fraternité?

Qu'y a-t-il de dangereux dans ce monument érigé au centre de quelque place publique ou à l'entrée de quelque cité? Là, elle parlait à tous de charité, de concorde, d'union. Et quel temps eut un plus grand besoin de l'oubli des injures? Quel siècle fut plus fécond en haines implacables et en hostilités irréconciliables? Là, aux esclaves de l'industrie, de l'ambition, de la cupidité, de tout ce qui abaisse l'homme et le dégrade, la croix parlait de détachement, de noblesse, de grandeur. Elle rappelait la Rédemption, le Christ, la grâce, l'éternité. Est-ce un grand péril pour la dignité humaine et pour le progrès?

Qu'y a-t-il enfin de dangereux dans ce symbole offert à l'adoration du jeune âge, sur les murs d'une salle d'école ou d'asile? A l'enfant qui entre dans la vie, elle apprend ce que Dieu a fait pour l'homme. Elle montre la noblesse de notre origine et la sublimité de nos espérances. Elle le prévient contre les illusions qui l'attendent au seuil de la carrière. Elle lui indique la voie royale qu'il aura à suivre : la voie du devoir, du travail, de la peine et du sacrifice. Est-ce un grand péril pour l'éducation?

Pourquoi donc proscrire la croix? Ah! c'est qu'elle est un symbole et un drapeau: le symbole de l'honneur qu'ils ont abdiqué, le drapeau de la foi qu'ils ont renié. Mais cette haine prouve la vitalité de la croix. Ils voudraient en arracher le souvenir : ils n'y arriveront pas. Ce bois sec a jeté de trop profondes racines dans les cœurs, les branches coupées par les bourreaux du Calvaire ont fleuri sur toutes les plages du monde, et le parfum de ces fleurs a embaumé les âmes, et

vous ne les empêcherez pas d'en savourer les douceurs. Il a plu à Dieu : *Per stultitiam prædicationis salvos facere credentes. Nos prædicamus Christum crucifixum.* Quand une chose plaît à Dieu, peu importe qu'elle déplaise à quelque satrape d'aventure. Pour inscrire son nom au temple de mémoire, il pourra ressusciter les vieilleries de la proscription ; il pourra refaire l'histoire des Césars ; mais un jour vient où César est forcé de se courber. La croix brille dans le ciel, le bois proscrit sort des entrailles de la terre, les temples des divinités infâmes disparaissent, et l'image du Crucifié est arborée en face de l'univers.

Pour notre vengeance, souhaitons à ceux qui proscrivent la croix, de la saluer à leur dernière heure, comme un gage de réconciliation. Qu'ils puissent, malgré leur crimes, la serrer encore sur leurs lèvres expirantes, avec les larmes du repentir ! Ah ! sans doute, leurs iniquités sont de celles qui ferment le chemin de la miséricorde, mais l'amour de Dieu peut triompher de tous les obstacles. Le péché contre le Saint Esprit est irrémissible, et certes, s'il est un péché contre le Saint Esprit, c'est la guerre faite à la vérité connue et prêchée par la croix, c'est la résistance à la grâce dont la croix est la source, c'est l'obstination dans l'impiété, malgré les miracles accomplis par la vertu de la croix, c'est enfin cette fureur jalouse de toutes les œuvres opérées par la puissance de la croix. Mais, du haut de ce bois méprisé, insulté, jeté dans la boue, hélas ! traîné peut-être dans les égoûts, l'amour divin demandera pour les bourreaux un dernier miracle de conversion, et ce sera sa dernière victoire.

Pour nous, chrétiens, le triomphe est plus certain, il sera plus glorieux : *In hoc signo vinces.* Après la défaite de Malplaquet, Louis XIV, refusant de consentir aux humiliantes conditions de paix qu'on lui imposait, mande vers lui le général Villars et il lui dit : « Je n'exige pas que vous repoussiez l'ennemi, mais j'ordonne que vous l'attaquiez. » L'événement justifia la confiance du grand roi, ce noble désespoir sauva la France par une victoire glorieuse du général fidèle aux ordres de son souverain. Nous sommes plus heureux, le roi que nous servons exige le combat continuel, mais il a déployé son étendard : c'est le drapeau de la victoire. *In hoc signo vinces.* A la suite de la croix, nous irons de triomphe en triomphe, nous ne subirons jamais une défaite, et un jour nous verrons à ses pieds nos ennemis enchaînés et vaincus. Et nous, nous vivrons pour l'éternité auprès du Christ régnant dans les siècles des siècles.

Amen.

ÉDUCATION CHRÉTIENNE

Si habueris filios, educa illos.

Placés comme intermédiaires entre Dieu et leurs enfants, les parents tiennent entre leurs mains les destinées de la famille. Ils règnent par les charmes du sacrifice et l'autorité du dévouement. Tout dépend de la manière dont ils auront rempli leurs devoirs. Ils peuvent faire le bonheur des âmes qui leur furent confiées, les conduire au port de la vérité et de la vertu. Ils peuvent, hélas! devenir leurs mauvais génies, les abandonner à de tristes naufrages et conspirer avec l'ange de Satan pour accélérer leur ruine : mission importante, s'il en fut jamais. Je veux vous en dire les gloires, les responsabilités, les devoirs.

I. — *Les gloires de l'éducation.* — 1° Dans l'éducation de vos enfants vous avez l'honneur insigne d'être les images vivantes de Dieu le Père dans la création. « Avez-vous remarqué, dit S. Jean Chrysostome, que le Créateur ne se contente point de former les premiers éléments de l'univers? Ce chaos primitif où tout existait en confusion, il le débrouille, il en chasse les ténèbres et place au firmament les astres illuminateurs. Il creuse le lit des fleuves et des rivières, il sème la plante et dresse l'arbre sur la souche qui lui servira de base. En un mot, il coordonne, féconde et orne son ouvrage. » Telle est votre mission, parents chrétiens; et votre gloire, c'est d'imiter le Créateur. Vous ne pouvez ignorer que l'âme de vos enfants est plus grande et plus précieuse que le monde, mais c'est tout d'abord un monde en confusion. Les éléments de la vie y sont en germe : c'est à vous de les développer. Il faut faire la lumière où il n'y a que les ténèbres du péché originel, faire descendre immédiatement les sources de la grâce par le bienfait du saint baptême. Tout retard serait un crime, tout délai pourrait devenir infiniment préjudiciable à un enfant dont la vie est quelquefois en danger, sans que vous vous en rendiez compte. Le précepte de l'Église est aussi sage que rigoureux, tôt ou tard on se repent de l'avoir violé. Puis, il faut semer le froment de la vertu dans cette terre préparée par le baptême, faire éclore, au soleil de la grâce, les fleurs de modestie, de piété, de prudence, d'obéissance, dont le parfum embaumera toute la famille. C'est une véritable création que l'éducation d'un enfant, et voyez combien elle est

sublime! Quand Dieu tirait l'univers du néant, il préparait une demeure à l'homme. Tout a été fait pour nous: *Omnia vestra sunt.* Lorsque vous cultivez l'âme de vos enfants, c'est pour offrir une demeure à Dieu, et Jésus-Christ lui-même viendra habiter ce cœur que vous aurez façonné à la vertu.

2° Par l'éducation de vos enfants vous êtes les coopérateurs de Dieu le Fils dans la Rédemption. On vous a rappelé bien souvent ce passage de l'Évangile où le divin Sauveur s'entourait des enfants et les bénissait. Ces innocentes créatures étaient ses privilégiées. Les mères connaissent sa tendresse pour le jeune âge, elles se pressaient à sa rencontre.

Écoutez-le dans ses menaces terribles contre les corrupteurs de l'innocence. Lui, si doux, si miséricordieux, si tendre, il prend un front triste, un regard foudroyant, une parole d'anathème: « Malheur à celui qui scandalise un de ses petits! Il vaudrait mieux pour lui qu'on le précipitât au fond de la mer. » Plus tard, il se servira de la même formule contre Judas. Attaquer un enfant dans sa vie spirituelle, c'est commettre le crime du traître disciple: c'est s'attaquer à Dieu lui-même, détruire l'œuvre de la rédemption, blesser le Christ à la prunelle de l'œil: c'est être déicide.

Jésus est remonté au ciel, il ne peut plus faire entendre ses reproches sensibles, il n'est plus le gardien visible des enfants: *Custodiens parvulos Dominus;* mais il se sert du ministère des parents chrétiens. Il vous les a confiés, c'est pour lui que vous remplissez ces augustes fonctions. A vous de les bénir; à vous de les couvrir du manteau de votre protection, de peur que la main du séducteur ne vienne les arracher à l'innocence. Si vous veniez à trahir vos devoirs, c'est contre vous que tomberait la menace foudroyante: *Væ homini illi!* car, ne vous y trompez pas, permettre le scandale est chose aussi coupable que de le donner. Abandonner une âme qu'on pouvait et devait arracher à des mains homicides, ou l'égorger soi-même, devant Dieu c'est le même forfait.

3° Par l'éducation de vos enfants vous facilitez l'œuvre du Saint Esprit. Quelle est la mission du Saint Esprit? Éclairer, fortifier, sanctifier et consoler. Il ne descendit qu'une fois d'une manière visible, il transforma les apôtres. Ce qu'il fit alors s'opère tous les jours, d'une façon invisible, au seindes familles chrétiennes. Quand vous suggérez à un enfant les pensées de la foi, c'est l'Esprit Saint qui par vous éclaire. Quand vous défendez le mal, l'Esprit Saint par vous sanctifie. Quand vous les formez à une austère discipline, par une sage correction, l'Esprit Saint fortifie par votre intermédiaire. Et y a-t-il des consolations plus douces que les consolations qui tombent

du cœur d'un père et d'une mère? Ce cœur où réside l'amour le plus fort et le plus pur que la terre connaisse, est le plus doux refuge de l'âme brisée. O heureux enfant qui pouvez encore, dans vos douleurs, déverser vos plaintes dans le sein d'une mère, dire vos souffrances à l'oreille toujours attentive d'un père compatissant! On sent bien, Mes Frères, que la mission des parents a quelque chose de suave, comme la mission de l'Esprit consolateur. Tant qu'ils sont près de nous, en cette terre de larmes, le foyer paternel est le trait d'union des enfants dispersés, on aime à revenir vers ce toit de chaume qui abrita les premières joies de la vie. Mais quand Dieu les a ravis à notre affection, les frères se sentent étrangers dans la maison de leurs frères, ils vont bâtir d'autres foyers, ils vont chercher ailleurs les consolations qu'ils ne trouvent plus auprès de leur première famille.

Vous êtes donc les mandataires de Dieu, ses aides, ses fondés de pouvoir. Vos enfants sont un dépôt sacré que vous devez garder en son nom et pour lui. Glorieuse mission! Et quand donc aurons-nous des parents qui la comprennent comme les Blanche de Castille, les S. Louis, les Charlemagne, les Félicité, les Perpétue, les Éléazar, les Tobie? héros de la foi qui n'eurent d'autre souci que d'inspirer à leur famille l'horreur du vice, l'amour du devoir et le courage du sacrifice!

II. — *Les responsabilités de l'éducation.* — Nous avons tous charge d'âmes par rapport à notre prochain. Règle générale, nous ne nous sauverons point seuls, comme aussi nous ne nous perdrions pas sans entraîner de pauvres victimes à notre suite. Semblable à ces arbres géants qui dominent la forêt, le chrétien est placé aux sommets de la création. Si l'arbre résiste, il met à l'abri de la tempête les tiges plus délicates. Dompté par l'orage, il entraîne dans sa chute une infinité d'autres arbres brisés, avec un épouvantable fracas. Triste ou malheureuse, nous exerçons une influence tout autour de nous, et plus notre autorité s'étend, plus notre responsabilité s'étend avec elle. Il y a une responsabilité pour l'écrivain, le journaliste; il y a une responsabilité plus grande pour le maître qui enseigne, le juge qui rend des arrêts, le souverain qui commande. Plus grande encore elle est pour le prêtre, l'évêque, le souverain Pontife; mais il n'y en a pas de plus sacrée que celle du foyer. L'enfant étant la propriété des parents, immédiatement après les droits de Dieu viennent les droits du père et de la mère; mais aussi, par une conséquence rigoureuse, leurs devoirs et leur responsabilité.

Vous avez charge d'âmes autant et plus que le pasteur de la

paroisse. Moins étendue, elle est plus directe, plus étroite et plus nécessaire. L'abandon des devoirs de cette charge est un crime qu'on ne saurait trop déplorer. Ah! vous accuseriez le ministre de l'Église des infidélités à sa mission! S'il négligeait le catéchisme de ses enfants, le ministère de la prédication, l'offrande du sacrifice, le soin et la visite des malades, l'administration de la pénitence et des autres sacrements, vous n'auriez jamais assez de foudres à lui lancer, ni de malédictions à lui envoyer! Et, de bonne foi, vous vous croyez en sûreté de conscience, quand vos enfants, arrivés à dix ans, ne savent pas les premiers éléments de la prière, quand ils n'assistent point à la messe, quand ils ne se sont jamais confessés et n'ont paru ni à l'école ni au catéchisme. Acceptons chacun notre responsabilité. Nous avons la nôtre et nous en sentons le poids. La vôtre n'est pas moins lourde, et si vous ne la comprenez, la justice de Dieu se chargera de vous instruire.

Que d'aveuglements! Qu'un enfant soit chargé de riches et élégantes parures, aliments d'une pernicieuse vanité, on s'en préoccupe. Que ce jeune homme fasse de brillantes études et entre dans une noble et opulente carrière, on s'en préoccupe. Que cette jeune fille ait parcouru toutes les classes d'un pensionnat, et sorte de là coiffée d'un brevet élémentaire ou supérieur, pour devenir la victime des romans et des rêves, on s'en préoccupe. Un enfant est frêle, on l'environne de soins; il est malade, on l'accable de remèdes. Mais Dieu! l'âme! l'éternité! Qui en a le moindre souci? Avez-vous songé à faire de vos jeunes gens des hommes de devoir et de sacrifice? de vos filles, des chrétiennes modestes et simples, qui seront plus tard des épouses fidèles?

Permettez-moi d'emprunter la pensée d'un de nos grands évêques. Un enfant vient au monde, on le baptise avocat, ingénieur, notaire; on fonde sur lui des espérances purement humaines. Devant ce roi sacré d'avance, on se met à genoux, on l'encense, on l'adule, on l'énerve. Vingt ans ont sonné: qu'est devenue la foi de ces fils qui devaient être des prodiges? Où sont-ils? Que font-ils? Que croient-ils? Où sont-ils! Ils peuplent les clubs des conspirateurs, les loges des sociétés secrètes. Que font-ils! Ils ruinent leur santé, leurs forces, leur intelligence, leur avenir. Que croient-ils! Les mauvais journaux, les mauvais livres, les mauvais amis, les mauvais conseils: tout, excepté leur Dieu, leur Église et leur mère.

Responsabilité de l'éducation, redoutable pour vous et vos familles!... C'est une erreur de croire que l'amour se transmette de l'enfant aux parents aussi facilement qu'il va des parents aux enfants. L'amour coule à pleins bords du cœur du père et

de la mère; il remonte péniblement. La piété filiale est une vertu plus rare, elle ne vit qu'auprès de la religion et de la piété divine.

Oui, l'enfant est reconnaissant tant qu'il est vertueux, et comme alors tout est charmant dans ces petits anges de la terre! Leur sourire, leurs témoignages de tendresse, leurs démonstrations affectueuses, leurs questions pleines de naïveté, tout plaît à ravir. Comme il est facile de se faire aimer quand on a mis au cœur l'amour du bon Dieu! Comme il est facile d'être obéi quand on a inspiré l'horreur de ce qui offense le bon Dieu!

Voulez-vous conserver dans vos familles l'ordre et la soumission, les tendresses affectueuses et la plus cordiale union, conservez-y l'innocence; mais si vous venez à manquer à cette mission, vous n'irez pas loin sans porter la peine de votre infidélité. La piété filiale, rongée par le vice, se dessèchera comme une plante atteinte dans sa racine, et de tristes jours se lèveront pour des parents oublieux de leurs devoirs. Est-ce que vous n'avez jamais entendu les plaintes d'un cœur maternel blessé à mort par les débauches d'un fils, s'exhaler en regrets déchirants et en souvenirs pleins d'amertume? Est-ce que vous n'avez pas entendu cet amour méprisé s'écrier en rappelant les sacrifices passés: « Qui aurait cru à tant d'ingratitude? J'avais tant fait pour lui! » Eh! oui, pauvres parents, vous aviez beaucoup trop fait pour un enfant qu'il eût fallu plier au devoir avec moins de complaisance. L'Esprit Saint en savait plus que vous, quand il disait: « Celui qui épargne la verge déteste son fils. » Dieu en savait plus que vous, quand il disait: « Courbez dès la jeunesse les fronts rebelles, de peur que plus tard ils ne méprisent vos avis et ne vous comblent d'amertume. » Dieu en savait plus que vous, quand il disait: « Le cheval indompté résiste au frein et jette son cavalier dans le précipice, et l'enfant élevé dans la mollesse court à l'abîme et y entraîne les auteurs de ses jours. » Aujourd'hui il n'est plus temps de méditer ces enseignements. Sans reconnaissance de vos lâchetés, votre fille vous abreuve de chagrin, votre fils use sa vie dans la débauche, c'est votre faute.

Si vos enfants avaient été obligés, à la moindre faute, de recourir aux vivifiants aveux de la confession; s'ils avaient expérimenté les douceurs d'une communion saintement préparée; si la religion avait imprégné votre famille de foi et de piété, vous auriez auprès de vous des hommes de devoir, des filles de dévouement, ils réjouiraient les cheveux blancs de votre vieillesse: *Ut lætetur in novissimo*. Ils vous glorifieraient au milieu de vos amis, et vos ennemis, réduits au silence, seraient

forcés d'envier votre bonheur. Vous pourriez mourir avec la joie au cœur, avec l'espérance de laisser après vous des gardiens de l'honneur de votre foyer! Mais vous avez laissé le poison s'infiltrer goutte à goutte par des lectures immorales ou irréligieuses, par des discours perfides et d'inconvenantes fréquentations; vous avez permis de chercher des idoles au détriment de la conscience et de la vertu; vous avez craint les plus légères blessures d'une prudente correction; vous avez défailli devant les larmes d'un enfant. Aujourd'hui vous vous heurtez à sa honte. Vos ennemis triomphent, vos amis vous plaignent, et vous, vous pleurez ces larmes que vous n'avez pas voulu faire verser. Pleurez pour toucher le cœur de Dieu qui punit, par les désordres du fils, l'aveuglement de la mère. Pleurez, mais n'accusez point tant les mauvaises compagnies: le coupable, c'est vous!

III. — *Les devoirs de l'éducation.* — Je n'en dirai qu'un seul, il les résume tous: l'éducation doit être religieuse. Au premier printemps de l'existence, à la première aurore de la raison, vous apprendrez à vos enfants à connaître Dieu. Ils furent envoyés sur la terre pour cette fin. C'est leur destinée, et vous devez les mettre en mesure de l'atteindre.

Mais que comprendra un enfant à peine entré dans la vie, à l'explication des mystères si profonds et si abstraits de la foi catholique? Deux livres sont ouverts devant ses yeux: le monde et le crucifix. Enseignez-lui à déchiffrer les pages de ces livres, il vous comprendra.

Dites-lui que Dieu a créé cet univers où il habite, le soleil qui étincelle, la fleur qui ouvre son calice, les astres perdus dans l'immensité: il comprendra que toutes ces splendeurs révèlent un ouvrier sage et puissant, il saura le mystère de l'existence divine et de la création.

Dites-lui que ce Dieu est présent partout, que le regard de sa providence examine toutes choses, pénètre au plus profond de son âme; dites-lui surtout qu'un jour il rendra compte de ses pensées, de ses désirs, de ses actions, que le bien sera infailliblement récompensé et le mal inévitablement puni: il vous comprendra et il saura le mystère de la Providence et de la vie future.

Montrez-lui le crucifix, faites-lui l'histoire du péché, du fruit qui perdit l'humanité, de la bonté du Dieu qui vint nous sauver du paradis terrestre et du Calvaire: il saura le mystère de l'Incarnation.

Tracez souvent sur son front le signe de la croix et apprenez lui à faire cette prière, la première de toutes: il saura le

mystère de la Trinité ; et si vous ajoutez quelques leçons élémentaires, il connaîtra rapidement toutes les vérités nécessaires au salut. La conscience se formera avec l'intelligence. La foi infuse par le baptême s'épanouira, et vous aurez un chrétien prêt pour les combats de la vie.

Bientôt votre enfant doit être confié à des mains étrangères, l'Église l'attend pour le former à la science surnaturelle. Le catéchisme est le développement des premières leçons de l'amour maternel ; c'est l'école du respect, de la soumission, de la modestie, de la patience et de toutes les vertus. C'est la préparation rigoureusement nécessaire à la digne réception des sacrements. Et n'est-ce pas manquer de foi que de pousser un enfant vers la première communion, peser sur les décisions du ministre de Dieu, se plaindre, s'irriter, quand on n'a pas même eu le sens de les obliger à la fréquentation et à l'étude du catéchisme ? Que deviendront-ils au lendemain d'une première communion, ces pauvres ignorants admis sans la connaissance des mystères chrétiens ? Que deviendront-ils ? Des blasphémateurs, des profanateurs du dimanche, des libertins fieffés, des impies insulteurs d'une religion qu'ils n'ont pas approfondie ; tout, excepté des chrétiens ! tout, excepté des hommes d'honneur !

A côté du catéchisme, deux écoles peuvent s'ouvrir à vos enfants : l'une où, avec la science, ils trouveront la sécurité de l'âme et le respect des principes religieux ; l'autre où la science leur arrivera mêlée d'incrédulité et de blasphème. D'un côté, c'est la vie ; de l'autre, c'est la mort. Inutile de dire que vous devez à tout jamais répudier les écoles impies. Une éducation irréligieuse serait la perte morale de vos enfants, la perte complète du pays.

La perte de vos enfants ! La vertu est en nous à l'état de germe, mais le vice est à côté, et l'ivraie pousse plus facilement que le bon grain. Supprimez la religion, de quoi vous servirez-vous pour développer le bien et comprimer les passions naissantes ? Parlerez-vous à l'enfant de la conscience, de l'honneur et des lois ? Mais à nous qui sommes réfléchis, ces motifs ne suffisent pas, à plus forte raison, ils seront sans effet auprès de l'enfant qui ne calcule pas toujours la portée de ses actes. Une seule chose peut le retenir : le regard de Dieu et la pensée de l'enfer. La perte du pays ! Le pays ! ce n'est pas le ciel, ce ne sont pas les montagnes, les fleuves, les rivières, les maisons Le pays ! c'est la multitude qui peuple ce sol sacré qu'on appelle la patrie, et cette multitude, vos enfants la composeront un jour. Et cette multitude à qui vous aurez enseigné que la religion n'est qu'un tissu de légendes, d'immoralités, de

dogmes et pratiques répugnants; cette multitude qui, dans les écoles sans Dieu, aurait appris à fouler aux pieds la croix du Christ, à traîner dans la boue ce signe de liberté et de respect, comment parviendrez-vous à la contenir dans les limites du devoir? Quand elle ne craindra plus la justice divine, devant quoi se courbera-t-elle? Devant la justice humaine et les lois de la force? c'est-à-dire qu'il ne restera plus d'autre frein au vice que les verroux, les barreaux et les grilles de fer. Mais si les verroux se brisent, si les barreaux cassent, si les grilles de fer ne résistent pas au marteau démolisseur, le torrent des passions n'aura plus de digue. Il dévastera la patrie, il ravagera la société, en l'inondant de sang et de boue. Si c'est là ce que vous désirez, patrons de l'athéisme, dites-le franchement. Apôtres du progrès, saluez votre œuvre!

Vous répudierez donc à tout jamais une instruction ennemie de votre foi. D'autant plus qu'un enfant irréligieux sera très rarement un grand travailleur et une intelligence d'élite. L'étude a plus besoin de la vertu que la vertu de l'étude. Sans la science, on peut être homme de bien, on peut être un saint; jamais, sans la pureté de mœurs, on ne fera de grands progrès dans les sciences. Vous avez été quelquefois surpris de l'étonnante réussite des écoles congréganistes et vous avez attribué leur succès à la méthode, à la science des maîtres. Sans doute c'est une cause, mais ce n'est pas la seule. L'enfant de ces écoles est religieux, il pratique; il a des faiblesses, mais il se purifie; son intelligence est plus libre, son imagination mieux réglée, son temps parfaitement employé. L'enfant vicieux, au contraire, penche, vers des livres devenus odieux, un front appesanti par la débauche. L'austère rigueur du devoir l'épouvante, les honteuses préoccupations du désordre l'absorbent, et son temps est dévoré par les plaisirs et la volupté. Tous les grands hommes furent des modèles de vertu.

Je ne dirai qu'un mot de l'époque où l'enfant, affranchi de la tutelle de la famille, est entré dans une carrière au milieu de la société. N'allez point croire que tout devoir ait cessé. Il reste votre enfant et a droit à vos soins. Celui qui néglige le soin de sa famille, dit S. Paul, est pire qu'un infidèle. Ce texte s'applique à tous les âges! A tous les âges, la prière et la parole maternelles ont une influence réelle et vitale. Je dirai mieux: « Quand toute autre puissance pèse, celle-là seule demeure intacte et respectée; nous entendons toujours la vérité d'une mère aimée de Dieu, et si nous ne nous décidons pas immédiatement à suivre l'impulsion donnée, sa parole laisse dans nos cœurs une impression profonde et, au besoin, ses larmes creusent des sillons que le désordre ne ferme

jamais [1]. » Laissez-moi donc vous dire : ô parents chrétiens avertissez toujours, rappelez au devoir, un enfant qui s'égare Vous êtes arrivés aux sommets blanchis de la vieillesse et il est, lui, dans la vigueur de l'âge. Ne craignez pas : la parole environnée de la majesté des derniers jours, a un ascendant qui domine. Ces derniers avis sont, comme le testament moral de votre amour maternel, testament que l'on ne déchire jamais sans remords.

A l'époque de la Terreur, une scène d'étrange barbarie se déroula aux environs de Nantes. Carrier, le sauvage Carrier, avait réuni cinq cents enfants des grandes familles. Il les amène dans une vaste plaine et les entoure d'un peloton de soldats. Il commande le feu. A la première décharge, une foule de ces innocentes victimes nagent dans le sang; quelques-uns blessés poussent des cris lamentables, tandis que d'autres vont se réfugier aux pieds des égorgeurs. Les soldats attendris n'ont pas le courage de continuer l'exécution; mais le fougueux révolutionnaire ordonne le massacre. C'est alors un spectacle écœurant : on traque ces pauvres victimes, on les déchire, on les immole sans pitié pour leur âge, sans égards à leurs supplications déchirantes. Et tous, ils paient de leur vie le crime d'avoir appartenu à de nobles aïeux.

Chrétiens, voyez-vous ces enfants? Ils sont eux aussi d'illustre famille: le baptême en a fait les fils du ciel, les Saints et les martyrs sont leurs aïeux, l'Église est leur mère et le royaume de Dieu leur héritage. Mais l'impiété ne peut rien souffrir de noble, elle se prépare à tuer le Christ dans leur âme. Le permettrez-vous? Au moins, les pères des martyrs de 93 n'étaient plus là pour défendre leurs enfants. Ils étaient tombés, glorieusement tombés. Leurs mères avaient donné leur vie pour Dieu et la patrie. Et vous, assisterez-vous, témoins impassibles, à l'égorgement de vos familles? Commanderez-vous l'exécution en les livrant à l'impiété et à l'irréligion? S'il en était ainsi, le sang du Christ retomberait sur vous. Il a coulé dans l'âme de vos fils, et si vous les livrez, c'est le Christ que vous livrez, et c'est Dieu qui vengera son Christ. Mais non : ils trouveront en vous des défenseurs. Dussiez-vous y mettre votre vie, non, vous ne les abandonnerez pas. Vous serez là, pour en faire des chrétiens héritiers de vos traditions, des Français de la France catholique, de la fille aînée de l'Église, des élus qui seront votre couronne dans l'éternité.

1 Lacordaire

DIGNITÉ DU CHRÉTIEN

Maxima et pretiosa nobis promissa donavit.
(II Pet., I, 4.)

Oui, Mes Frères, elle est grande la noblesse du chrétien. Rien de si excellent aux yeux de la foi. Disciple du Christ, éclairé des lumières célestes, nourri de l'Évangile, instruit des vérités d'une religion qui n'est pas de la terre, il ravit d'admiration les anges de Dieu et le Créateur des anges lui-même. L'âme est un chef-d'œuvre; mais l'âme appelée à la vie de la grâce, l'âme telle que le baptême l'a faite, c'est la dernière perfection dans les œuvres de Dieu. Nous pourrons en juger par la magnificence des titres dont le chrétien est honoré, par l'abondance des richesses qui forment son patrimoine, par la noblesse des sentiments que lui inspire sa condition.

I. — *Titres du chrétien.* — 1° L'Évangile raconte qu'au baptême du Sauveur, les cieux s'ouvrirent, l'Esprit Saint descendit sous la forme d'une colombe, et la voix du Père laissa tomber, du séjour de l'éternité, les paroles qui devaient glorifier le Christ en face de ses ennemis. Or cette voix disait: « C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances: *Hic est Filius meus dilectus.* » Un miracle semblable s'est passé à notre baptême: le ciel s'est abaissé, la grâce, divine colombe, est descendue dans nos cœurs, apportant quelque chose de la vie de Dieu, et, en présence des anges qui environnaient les fonts sacrés, le Créateur a dit: « Voici un fils. *Hic est filius.* » — Voici un fils! Dieu qui tient ce langage aura pour nous la tendresse et le cœur d'un père. S'il frappe par l'infortune, s'il éprouve par la misère, s'il visite par la maladie ou la mort, confiance! Un père travaille toujours dans l'intérêt de ses enfants. Serrons-nous auprès de lui, et répétons la prière de notre adoption: « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite! »

Hic est Filius. Enivrés par la coupe des passions, nous sommes tombés sur le chemin, et nous voilà, comme le prodigue, assis sur la pierre, dévorés par le remords et gémissant sur notre pauvreté. Nous avons dissipé notre patrimoine dans les excès, et notre âme se meurt de misère et de faim; levons-nous avec confiance, allons montrer à notre père les tristes haillons de notre infortune. Un père ne sait pas rejeter un fils repentant.

Hic est Filius. Vous n'êtes pas les favorisés du sort. Pour

vous la terre a bien des épines et les jours bien des larmes, et vous êtes tentés de jeter sur le sort du riche un regard de convoitise. Mon frère le pauvre, mon frère l'ouvrier, montez plus haut. Le domaine de Dieu vous appartient et son ciel est votre ciel. Un fils hérite légalement des biens de son père; par la loi éternelle, vous êtes les citoyens de l'éternelle patrie. Courage et confiance !

Hic est Filius. Que d'avantages dans ce titre ! et ce n'est pas ici un beau rêve, une agréable fiction, une ravissante imagination, c'est le sens littéral de votre nom de chrétien. « Voyez, dit l'apôtre S. Jean, combien Dieu nous a aimés, en nous permettant de nous appeler ses fils et surtout en nous donnant de l'être en réalité ! *Ut filii Dei nominemur et simus.* » — « Reconnais, ô chrétien, dit à son tour le grand pape Léon, reconnais ta dignité, et, devenu participant de la nature divine, ne dégénère pas de la noblesse de ton origine et ne t'abaisse jamais vers la matière et les sens. »

Les apôtres et les Pères de l'Église, l'Écriture et la tradition s'accordent à le proclamer : chrétien et enfant de Dieu, c'est tout un.

2° Le chrétien est frère de Jésus-Christ. L'homme par le péché était esclave, et quel esclave ! Il n'avait pas un seul maître, mais des milliers de tyrans. Vendu au vice et au démon, Satan l'avait livré à toutes les convoitises. Satan avait dit à ses émissaires : l'orgueil, la luxure, l'avarice, l'intempérance, l'envie, la colère et la paresse : « Gardez-moi cette victime, je vous la redemanderai. Vous me la rendrez au terme de sa course. » Et voilà celui qui avait ambitionné une place à côté de Dieu, le voilà dans les fers de honteuses servitudes, étranger à la vie céleste, sans Dieu en ce monde, sans espérance d'une existence meilleure, le front courbé, la face chargée de rides et labourée par la douleur. Le voilà, passant son chemin avec cette idée lugubre : « Je vais à la mort et à l'enfer, je suis esclave et je le serai toujours. »

Pauvre victime ! dit le Fils de Dieu au ciel, j'ai pitié de ce malheur et je veux que l'homme soit mon frère. — Mais il ne vous appartient pas, ô Verbe divin, cet esclave dont vous demandez la liberté. Il appartient à la justice qui le poursuit, au prince du mal qui l'a asservi. Si vous le voulez, il faudra que vous l'achetiez et il vous coûtera bien cher. — Dût-il m'en coûter tout mon sang, j'irai me faire semblable à lui, et il sera mon frère. Et vous connaissez, Mes Frères, l'histoire de notre délivrance : c'est l'histoire du Calvaire et de la croix. Le Fils de l'Éternel engage la lutte, il saisit corps à corps chacun de nos ennemis, il tue le péché, il arrache à la mort son aiguillon, il

dépossède Satan. Il nous introduit dans la maison de son Père. Lève la tête, ô fils infortuné du premier des coupables, le second Adam t'a sauvé. Te voilà libre, te voilà maître de ton âme, tu t'appelleras chrétien. Chrétien et frère de Jésus-Christ, c'est tout un.

3° Le chrétien est le temple du Saint Esprit. Quels sont les matériaux qui entrent dans la construction de ce temple? Ce sont les facultés de notre âme et les fibres de notre corps. D'où vient l'huile qui a servi à la consécration? Du ciel; c'est la grâce de Dieu.

Quels sont les ornements de ce temple? Toutes les vertus chrétiennes qui élèvent l'homme à la ressemblance divine : la foi qui cherche Dieu, l'espérance qui aspire à Dieu, la charité qui unit à Dieu; tous les dons du Saint Esprit qui nous est communiqué à la confirmation: les dons d'intelligence, de conseil, de sagesse et de science, vitraux merveilleux qui éclairent le temple de la lumière du ciel; les dons de crainte, de piété et de force, qui forment le caractère, piliers inébranlables qui soutiennent l'édifice appuyé sur leur fermeté.

Enfin, qui réside en ce temple? C'est Dieu, le même que celui de nos tabernacles, le même que celui du ciel. Il y est, et il parle, et vous avez entendu la voix de ses inspirations qui s'adressent au cœur: *Loquar ad cor ejus*. Il y va et vient, par les opérations de sa grâce, illuminant notre intelligence, fortifiant notre volonté, réchauffant notre cœur. Il a les yeux toujours ouverts sur nos besoins, il écoute nos prières. Notre âme est sa maison, non pas une maison de visite où il ne serait que de passage, mais sa résidence habituelle, *Mansionem faciemus*, sa demeure de tous les jours. O délicieuse présence! et malheur au chrétien qui voudrait renverser cet édifice et y accumuler les ruines du vice! Le prophète pleurait sur les remparts de la grande ville désolée par la guerre. Des hordes de barbares avaient souillé le saint des saints, renversé le temple, détruit les chérubins, le propitiatoire, les tables de pierre et l'urne d'or, et Jérémie jetait à tous les échos de la Judée le cri de ses lamentations. Je sais, dit S. Chrysostome, une calamité plus attristante, une dévastation plus digne de larmes: c'est le vice dans l'âme chrétienne. Quelles profanations souillent ce temple divin, quand il tombe au pouvoir de Satan! Quels sacrilèges font pleurer les anges de Dieu! Les ornements de cet édifice sacré ont disparu, sa magnificence n'est plus. La porte ouverte à tous les vents laisse passer les reptiles et les bêtes malfaisantes. C'est une masure en ruines où l'oiseau de nuit bâtit son gîte hideux et sa dégoûtante demeure. A quoi comparer encore ce temple démoli? *Cui comparabo te?* Il y a,

quelques années, des hommes, poussés par le génie du mal, décrétèrent l'abolition du christianisme. On vit alors nos édifices sacrés changés en profanes habitations, et à la place de l'autel renversé,... oserai-je le dire? Pourquoi ne le dirions-nous pas, puisque vous avez pu rencontrer les vestiges de ces sacrilèges?... Sous ces voûtes de nos basiliques, dans ces chapelles de nos couvents, l'être sans raison vint chercher sa demeure habituelle. C'est un spectacle qui navre encore, lorsque, dans un de ces temples à demi renversés, on regarde ce reste d'architecture chrétienne, et qu'on se dit: Ici nos moines récitaient les psaumes, ici ils célébraient le sacrifice, ici Dieu habitait. C'est triste, sans doute! mais, anges du ciel, que devez-vous dire à l'aspect d'un chrétien qui a méconnu sa dignité? Qu'est devenue cette habitation du Saint Esprit? Elle est tombée. Dieu a dû se retirer et le prince du crime est entré. Tous les vices s'y promènent par les sentiers où la grâce avait passé. Êtres immondes, ils trônent où le Créateur avait régné. C'est un temple saccagé par la révolution. Mais pourquoi lui conserver ce nom auguste? Non, ce n'est pas un temple, c'est un enfer.

II. — *Richesse du chrétien.* — La richesse du chrétien, c'est la communion des Saints. On a souvent réclamé une fraternité universelle, on a gravé, sur toutes les pièces de monnaie, ces mots enchanteurs: liberté, égalité, fraternité. On a demandé la réunion de tous les peuples, confondus dans une même pensée, courbés sous le même régime et jouissant d'une portion égale de biens. Ils ont dit: Étendons le bras par-dessus les montagnes et donnons la main à nos frères des autres nations: plus de divisions, partageons la terre, elle a de quoi nourrir tous ses enfants; plus de riches ni de pauvres. C'est un rêve, un rêve impie, car c'est Dieu qui a voulu la séparation des peuples, et la patrie sera toujours la patrie, c'est-à-dire, après la famille, ce qu'il y a de plus sacré; c'est un rêve criminel, car c'est Dieu qui a voulu la diversité des conditions, et la propriété sera toujours la propriété, c'est-à-dire, après la vie spirituelle et corporelle, ce qu'il y a de plus inviolable; c'est un rêve absurde, car plus que jamais les passions règnent dans les cœurs. Ils disent: « Soyons unis, » et la haine déchire leurs entrailles; « Soyons égaux, » et ils aspirent à être les maîtres; « Partageons nos biens, » et ils ne sont jamais assez riches. Il faut monter à une charge plus lucrative, monter encore, monter toujours. Si l'harmonie universelle devait un jour régner sur la terre, non, ce n'est pas à eux que le Ciel aurait donné de l'établir.

Mais que dis-je! La fraternité existe en réalité, le malheur est qu'on la cherche où elle n'est pas, et on ne la voit pas où elle se trouve. La vraie égalité, c'est la communion des Saints, et les vrais frères sont les chrétiens. Dans le christianisme, il n'y a qu'une famille et un héritage, et les biens de chacun sont les biens de tous. Lorsque nous entrons dans la vie, l'Église nous marque d'un caractère sacré, elle nous admet au nombre de ses enfants; dès lors nous avons part aux richesses de tous nos amis dans la foi.

Mesurez, Mes Frères, la hauteur, la largeur et la profondeur de ce trésor. Tout ce qu'a fait Notre Seigneur Jésus-Christ, notre Maître et notre Sauveur; tout ce qu'a fait Marie, notre Reine et notre Mère : œuvres divines, œuvres sublimes, tout est à nous; c'est une mine que nous pouvons exploiter : *Omnia vestra sunt.*

Tout ce que les martyrs ont fait de pénitences, les anachorètes de sacrifices, les confesseurs et les vierges d'actes héroïques; tout ce que les justes de tous les temps ont pratiqué de vertus : tout cela vient grossir le trésor commun, et ce trésor est le nôtre : *Omnia vestra sunt.*

Il n'y a pas de soupir d'un juste qui ne soit une épargne, il n'y a point de larme ni de goutte de sueur qui ne devienne une perle précieuse; et cette épargne est gagnée au nom de tous les chrétiens et pour tous les chrétiens de la terre : *Omnia vestra sunt.*

Et par-dessus tout, le sacrifice de la messe offert chaque jour sur des milliers d'autels. La sainte messe, cet arc-en-ciel tout-puissant contre la justice céleste, cette mine inépuisable de grâces et de bénédictions, cet océan toujours plein de mérites; la messe qui d'un pas assuré monte vers Dieu, qui ne rencontre obstacle ni au ciel ni sur la terre; la messe, c'est-à-dire le sang du Fils de Dieu toujours versé et toujours fécond; la messe se célèbre pour tous les fidèles chrétiens, et tous y ont une part. *Omnia vestra sunt.*

Voilà le vrai partage, voilà, permettez-moi ce mot, le socialisme divin. Ce n'est pas tout encore. Quand vous ne pourrez plus ni acquérir ni posséder; quand vos parents et vos amis auront quitté votre tombe, peut-être, hélas! pour n'y revenir jamais plus; quand votre tombe sera brisée et que le fossoyeur aura relevé vos ossements sans les reconnaître; quand vous n'aurez plus ici-bas ni tombe, ni descendant, ni souvenir; si vous êtes mort en chrétien, vous pourrez encore augmenter vos richesses. Vous aurez au ciel des louanges et des actions de grâces, et les offices de l'église se célébreront en votre honneur, ne serait-ce qu'une fois l'an, le jour de la Toussaint. Le chrétien ne meurt pas. Vous aurez, si votre âme achève son expiation, des soulagements et des prières, une part à tous les

De profundis qui sortiront de toutes les lèvres pieuses ; au sang de Jésus-Christ, en quelque lieu qu'il soit versé. Partout où se récitera la prière du fidèle, partout où le prêtre se signera en commençant l'*Introït* de la messe, partout où il dira dans le sacrifice: « Souvenez-vous de ceux qui dorment le sommeil de la paix, » vous aurez une part à cette prière, à cet *Introït*, à ce *Memento*. Cette portion qui vous sera appliquée des biens communs, Dieu seul la connaît, Dieu seul l'a déterminée : mais vous l'aurez sûrement parce que vous pourrez la réclamer en vertu de votre caractère, parce que dans la famille chrétienne il n'y a que des frères, parce que le chrétien digne de son baptême ne meurt pas devant Dieu. L'impie et l'apostat peuvent mourir, le juste est toujours vivant, il est toujours de la famille. Voilà ce que l'Église appelle du beau nom de la Communion des Saints; voilà ce que j'ai appelé la richesse du chrétien.

III. — *Sentiments du chrétien.* — Le vrai chrétien est toujours libre. Considérez son indépendance en face du monde et des choses de la terre. Comme il jette autour de lui un regard de souverain mépris ! Les biens d'ici-bas ! ce qui s'appelle la gloire, l'or, le plaisir, l'ambition ! c'est de la poussière, c'est la balayure du chemin ! Et il en use comme n'en usant pas; s'il pleure, il est insensible à la douleur ; s'il est dans la joie , il n'y fait pas attention ; pauvre, il bénit son indigence; riche, il est heureux de distribuer sa fortune à qui manque du nécessaire; méprisé et calomnié, il élève en haut ses mains suppliantes et s'en remet au jugement de Dieu ; insulté et persécuté, il surabonde de consolations ; malade , il emprunte à Job sa patience et sa prière. Le vrai chrétien plane comme l'aigle au-dessus des horizons terrestres, le regard tourné vers la croix , son étendard, vers le ciel, sa patrie, il passe à travers le monde comme un pèlerin et un étranger ; le monde n'est pas digne de lui : c'est l'aigle du désert auquel il faut l'immensité.

Liberté en face de lui-même. Mépriser le monde, c'est beaucoup ; se mépriser soi-même, c'est plus encore ; s'élever au-dessus de la terre, c'est grandeur d'âme ; s'élever au-dessus de soi, c'est héroïsme. Le chrétien saura , quand il le faut, s'élever à la gloire de ce souverain mépris et couper jusqu'à la racine du mal , il saura refouler dans le néant les pensées mauvaises, les désirs criminels, les imaginations perfides , les souvenirs dangereux et tout ce qui croît dans notre pauvre cœur de suspect et de coupable. Ah ! qu'il est beau de le voir traiter son corps en ennemi, et faire de son être tout entier une victime immolée sur l'autel de la charité ! Qu'il est beau de le voir, comme un Jérôme, macérer son corps par les épines

et les cailloux du chemin, ou, comme une Benoîte Rencurel, verser son sang sous les meurtrissures du cilice, de la discipline et des bracelets garnis de pointes de fer! comme tous les élus, imposer à ses sens le régime austère de la mortification et de la vigilance! Est-il courage pareil à celui-là?

Mais voici Satan qui viendra lui fournir un nouveau sujet de triomphe. C'est à la montagne de la tentation que se manifeste la noblesse des sentiments du chrétien, c'est là qu'il se montre fils du Ciel et de Dieu. Satan conduit sur cette montagne toute génération qui passe sur la terre. L'âme fidèle est tentée comme tous les autres. Le Christ ne le fut-il pas? Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Le tentateur fait ses propositions. Écoutez: «Regarde, dit-il, ces richesses, ces plaisirs, ces enivrements des coupables voluptés; regarde ces divertissements, vois ce théâtre, entends ces discours: *Hæc omnia tibi dabo;* je te donnerai tout cela, mais il faut m'adorer, il faut secouer le joug de Dieu, il faut abjurer ton baptême.» Et le chrétien se relève avec fierté: «Je suis roi, répond-il; garde tes plaisirs, garde tes coupables émotions, garde tes richesses. Laisse-moi passer, je vais au ciel.»

Liberté en face de la mort. Certes, Mes Frères, quand on a vécu de sacrifices, il n'en coûte plus de quitter la vie; quand on a travaillé à mourir sans cesse à soi-même, le dernier pas n'est point difficile, et la mort a perdu son aiguillon. «Quel est donc ce genre d'hommes? disait-on des martyrs. Si on les défère à nos tribunaux, ils s'y présentent d'eux-mêmes; si on les condamne à mort, ils se réjouissent; si on les conduit au supplice, ils chantent l'hymne de la victoire.» A mon tour, je vous le demande, Mes Frères, quel est ce genre d'hommes qui répondent aux tyrans: «Nous ne sommes sur la terre que pour mourir; nous avons un corps qui succombe, mais une foi qui triomphe; toute notre ambition est de mourir de la mort des élus. Frappez, brûlez, déchirez, vous croyez nous faire du mal, et pour nous, c'est la vie qui commence, c'est la couronne qui s'achève»? Quel est ce genre d'hommes pour qui la dernière heure n'a plus de terreurs? Ce sont les chrétiens. Le chrétien ne connaît qu'une chose: le devoir. «Il est esclave de la justice dit S. Paul, et il ne tremble qu'à l'approche du crime.»

Que c'est grand, l'homme du devoir, de la justice, de l'honneur! l'homme esclave du bien et de la vertu! *Servi facti estis justitiæ;* l'homme enchaîné à la volonté divine, à la loi du Créateur! Il passe sous le regard du Ciel qui le contemple. Il est souvent méconnu de ses semblables, mais il est toujours grand devant Dieu. Il est roi parce qu'il sert Jésus-Christ Laissez-le passer, hommes de ce siècle, esclaves de vos

passions, indignes serviteurs des jugements du monde. Laissez-le passer, apostats du respect humain! Ne lui montrez ni vos plaisirs, ni vos fêtes, ni vos sarcasmes, ni vos sourires. Vous ne l'arrêterez pas. Vous êtes courbés, il est debout! Vous êtes des serfs, il est affranchi! Laissez-le passer, il va au ciel!

Noblesse oblige! C'est à nous que doit être appliqué ce proverbe souvent répété, et c'est nous qui devons en réaliser la signification. Nous portons un grand nom et nous le porterons toujours; ne faisons rien qui soit indigne de sa grandeur. Nous portons sur le front une couronne immortelle et indestructible, n'allons pas la jeter dans la poussière des rues.

Noblesse oblige! Nous sommes des rois. N'allons pas traîner notre pourpre dans les bas-fonds d'un monde corrupteur. Ah! que nous serions mal à l'aise dans ses réunions, à ses théâtres, à ses soirées, à ses spectacles! Là, on rivalise d'ardeur pour Satan à qui nous avons renoncé, on se dispute qui se donnera à lui plus complétement et qui le servira plus fidèlement. Il faudrait aussi nous baisser, courber le front, subir le joug, et le baptême a passé dans nos âmes pour les délivrer de la servitude.

Noblesse oblige! Fils de l'Éternel, gardons la sainte liberté des enfants de Dieu, honorons notre frère Jésus-Christ par nos vertus, par notre foi et notre charité, par notre vigilance et notre pureté, par notre dévoûment et notre patience. Honorons-le par une vie digne de son Évangile et de sa vie, de ses leçons et de ses exemples.

Noblesse oblige! Temples du Saint Esprit, gardons-nous de chasser cet Esprit d'amour par le péché mortel. Respectons-le chez nos frères, et que jamais nos scandales ne le banissent de leur âme! Que Satan ne puisse jamais dire à l'hôte céleste de nos cœurs: « Va-t-en, sors, laisse-moi commander.» Travaillons au contraire à devenir les organes de l'Esprit Saint. Qu'il se serve de notre œil pour voir, de notre main pour agir, de notre esprit pour penser, de notre cœur pour aimer; qu'il vive en nous et par nous; qu'il soit l'auteur de toutes nos œuvres! *Quicumque spiritu Dei aguntur hi sunt filii Dei.*

COURAGE CHRÉTIEN

Viriliter agite, confortamini.
(Deut., XXXI, 6.)

Le courage chrétien est cette vertu qui dispose l'âme à vaincre toutes les difficultés qui s'opposent à l'accomplissement du devoir; il chasse la crainte, réprime la témérité qui est un genre de faiblesse mêlée d'orgueil; il adhère au bien avec constance et fermeté; il ne cède à aucune pression, il ne recule devant aucune intimidation; il n'a qu'une seule devise: « Fais ce que dois, et advienne que pourra! » et cette devise, il la traduit en exercice continuel, et même en face de la mort.

Le courage chrétien est cette vertu qui dit à l'homme, dès son entrée dans la carrière: « Sur la voie évangélique tu rencontreras des privations, des croix, des sacrifices; il faudra te renoncer, faire abnégation de toi-même, immoler ta volonté personnelle: mais la foi ouvre le chemin des préceptes divins; là est le devoir. » Et l'homme s'engage dans cette route, malgré ses austérités, il la suit, malgré les cailloux qui lui déchirent les pieds, il arrive au terme, malgré les fatigues qui ont brisé ses forces.

Le courage chrétien est cette vertu qui dit au jeune homme: « Les passions bouillonnent comme des volcans, des flammes de luxure fomentent dans ton cœur. Maîtriser les passions et les dompter, c'est le devoir. » Et le jeune homme, d'une main hardie et puissante, étouffe ces lionceaux qui rugissent au fond de son âme.

Le courage chrétien est cette vertu qui dit aux époux: « A certaines heures, la patience et le support mutuel deviennent difficiles; les concessions répugnent à des caractères fiers et altiers; mais partout où la vie doit réunir plusieurs volontés dans les mêmes sentiments, il y a des concessions à faire, c'est le devoir. » Et les époux, résignés dans le sacrifice, vivent de cette harmonie tendre et persévérante qui fait le bonheur de la famille.

Le courage chrétien est cette vertu qui dit au citoyen: « La noble carrière où la société t'avait placé un jour pouvait capter ton estime; jusqu'ici tu l'avais fournie avec autant de science que de mérite; tu pouvais y respecter et faire respecter les lois sacrées de la justice, du droit, de l'honneur. Mais une heure

bien triste vient de sonner, le droit est sacrifié : la balance incline du côté du mal. On te réclame des services qui répugnent à ta conscience : brise ta carrière, un fort légitime amour-propre en souffrira, ta famille y perdra sans l'avoir mérité, et ton avenir sera relégué dans le domaine des incertitudes, mais c'est le devoir. » Et le citoyen brise sa carrière, plutôt que de forfaire à l'honneur.

Le courage chrétien est cette vertu qui dit au soldat : « Les canons vomissent la mort, les bombes et les obus pleuvent sur les rangs qui combattent, et demain ton cadavre, enseveli au milieu d'un monceau de cadavres, sera recueilli pour être jeté dans une fosse commune. Une simple croix indiquera le lieu où dorment les vaillants qui sont tombés, ni une mère ni une sœur ne viendront prier et pleurer auprès de cette croix. Tu pourrais par une trahison échapper à cette mort, à cet oubli, mais la patrie appelle, c'est le devoir. Et le soldat vole à la mort, plutôt que d'acheter la vie par un crime.

Ce courage chrétien nous est absolument indispensable, car nous sommes :

1° Les fidèles de Jésus-Christ;
2° Les témoins de Jésus-Christ;
3° Les défenseurs de Jésus-Christ.

I. — *Le courage nécessaire aux fidèles de Jésus-Christ.* — Être fidèle à quelqu'un, c'est le suivre, s'attacher à ses pas, l'aimer toujours. Or Jésus-Christ est une victime et un conquérant. Victime, sa vie tout entière n'est qu'un long martyre. Dans cette existence obscurcie des ombres de la souffrance, c'est à peine si le Thabor laisse tomber un rayon du ciel ; mais le Thabor n'est qu'une éclaircie au sein de l'orage, le reste, c'est l'immolation. Conquérant, Jésus-Christ a vaincu le monde, le péché, l'enfer. Sa vie est une lutte continuelle, un combat sans trêve ni merci; combat qui s'achève dans les ignominies, et qui fait jaillir la gloire et la vie des anéantissements et de la mort.

Victime et conquérant, son sacrifice et son triomphe se complètent au Calvaire. La croix en est le principal instrument. C'est là qu'il le faut suivre : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me.*

Il n'a pas manqué de prédire à ses disciples les souffrances qui les attendaient : « *Eritis odio omnibus :* Vous serez l'objet de la haine générale, et il viendra un temps où ceux qui vous mettront à mort, croiront avoir bien mérité du ciel et honoré la divinité. » Bien plus, j'ai remarqué dans l'Évangile que notre divin Sauveur parle plus souvent de souffrance aux apôtres

qu'aux autres disciples, et j'en ai conclu que plus on est près de Jésus, plus il faut s'immoler.

Voulons-nous donc être les fidèles de Jésus-Christ, n'hésitons pas à entreprendre la lutte contre les passions qui s'opposent au règne de Dieu; armons-nous de courage et déployons la force de notre bras! L'orgueil vous porte à monter au-dessus de vos semblables, à les écraser de vos calomnies pour vous faire un piédestal de leur ruine. Mais Jésus arrivant prit le sentier de l'humilité. C'est là qu'il le faut suivre; ayez le courage du renoncement et de l'humilité.

L'avarice recherche les biens de ce monde avec une insatiable avidité. Elle ne dit jamais : Assez ; elle n'a qu'un cri et qu'une devise : De l'or! encore de l'or! toujours de l'or! Mais Jésus suivit le chemin aride de la pauvreté : « Il n'avait pas une pierre où reposer sa tête. » Pour être ses fidèles, ayez le courage du détachement.

La colère s'irrite, murmure, blasphème, injurie; la rancune voudrait anéantir une grandeur qui offusque, elle suscite les fratricides jalousies, elle nourrit les aversions irréconciliables, elle fait du monde un champ de bataille. Mais Jésus fut patient, et il pardonna; son dernier soupir et sa dernière prière furent pour ses bourreaux. C'est là qu'il le faut suivre et montrer le courage de la charité, de la patience et de la douceur.

Les passions honteuses invitent à d'ignobles jouissances, et le monde appelle aux festins éblouissants de la volupté. Mais Jésus est la sainteté même, il s'est entouré des âmes pures, il se plaît au milieu des lis : c'est là qu'il demande le courage et le sacrifice. Au milieu des épines, pour être ses fidèles, il faut cultiver et soigner la fleur sans tache de la modestie chrétienne, et de la continence nécessaire à tous les états.

Il en est ainsi de toutes les vertus chrétiennes : toutes demandent des sacrifices, toutes sont des victoires remportées sur nous-mêmes; et qui veut être le fidèle de Jésus-Christ doit être comme lui un conquérant et une victime.

L'Église nous rappelle ces devoirs par les deux sacrements qui établissent en nous la vie du Christ et de la foi : le baptême et la confirmation. Là elle trace, avec l'huile sainte, le signe de la croix sur notre front, nos lèvres et notre épaule. Par ce signe de croix, notre front est aguerri contre les outrages; nos lèvres sont fermées aux discours mondains, et nos épaules se courbent sous le joug de l'Évangile : et nous voilà des victimes ornées des bandelettes sacrées et préparées pour l'immolation. Par les onctions de l'huile des catéchumènes et du saint chrême, nos bras sont dressés au combat, nous sommes destinés aux luttes de l'arène sanglante. L'athlète va

entrer dans la lice, conquérant parti pour les triomphes éternels. Victimes, le courage est une nécessité de notre condition; conquérants, le courage est un devoir d'honneur.

II. — *Le courage nécessaire aux témoins de Jésus-Christ.* — Un témoin se lève. Devant Dieu et devant les hommes il dit la vérité, dût-elle lui coûter quelque sacrifice, fallût-il vaincre un préjugé, faire violence à une affection. Il doit à la justice le témoignage de sa parole, sous peine de forfaire à sa conscience: *Eritis mihi testes*[1]. Nous sommes les témoins de l'Évangile, la vérité que nous avons reçue doit s'affirmer. Beaucoup trop prétendent être chrétiens en déguisant leurs convictions. L'heure présente est aux compromis, aux lâches servilités. Le monde est plein de valets qui s'aplatissent; les valets habitent les chaumières et les ateliers; les valets hantent les cours et les palais; vous ne pouvez faire un pas sans coudoyer la multitude de ces êtres hideux. Notre siècle s'est orgueilleusement intitulé le siècle de la liberté, débaptisez-le de ce nom trop glorieux, et lisez: siècle d'aplatissement. Or la foi qui ne s'affirme pas ne fut jamais vraie. Il est écrit: « Le cœur croit pour être justifié, mais, pour être sauvé, la parole doit proclamer les convictions du cœur: *Corde enim creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem*[2]. » Et ce n'est pas assez de la parole, il faut y ajouter les œuvres: *Ostendam ex operibus fidem meam*[3].

Le témoin se lève, et cette attitude indique le courage et la fermeté. Témoins du Christ, il faut vous lever. Debout au milieu de cette cohue d'esclaves qui se courbent devant toutes les tyrannies! Le témoin parle avec une noble franchise. Par votre foi soumise et confiante, vous direz à l'incrédule que l'Église est la messagère de la vérité, le pape, le vicaire du Christ et son délégué. Par votre dévoûment à la religion chrétienne, vous direz à tous ceux qui refont l'histoire du Calvaire, ce que disait l'apôtre Pierre, au jour de la Pentecôte: « Oui, ce Jésus que vous avez persécuté, mis à mort, exécuté; ce Jésus que vous avez rejeté comme un vulgaire criminel; ce Jésus est vraiment le Fils de Dieu, et nous l'adorons publiquement. C'est notre Roi et nous le suivrons malgré vos efforts d'Antéchrist pour nous détacher de lui. » Par votre fidélité aux pratiques chrétiennes, vous direz à tous les indifférents, à tous les esclaves d'un lâche respect humain, ce que disait le même apôtre et le même jour: « Il est nécessaire d'être baptisé du baptême de la pénitence; l'autel et la Table sainte sont les sources divines de la grâce, de la vertu et de la gloire. »

Ce qui a perdu les chrétiens de notre siècle, c'est la peur de se

1. Act., I, 8. — 2. Rom., X, 10. 3. Jac., II, 18.

montrer, de prêcher d'exemple. On s'enferme pour prier, on cherche les ténèbres pour s'agenouiller au saint tribunal, et avant de venir à la Table sainte, on regarde vingt fois les murs de l'église pour s'assurer qu'ils n'ont pas d'yeux, qu'ils n'ont rien vu et ne diront rien. Trop longtemps nous avons redouté les injures des méchants, nous avons pâli là où il n'y avait pas lieu de craindre. Le salut, pour nous comme pour nos aïeux, demande du courage et des efforts.

Et que craindriez-vous de vous montrer chrétiens? Qu'on vous traite de rétrogrades ou d'esprits faibles? Est-ce l'épithète de jésuite ou de clérical qui vous fait peur? Laissez dire autour de vous: c'est le propre de la vérité d'être vilipendée. Il est des insultes qui honorent, il est des outrages reçus auxquels Dieu réserve une récompense infinie. Et puis, fallût-il donner votre sang à la vérité, ce ne serait point trop. Vous êtes les fils des martyrs, vous fûtes engendrés à la foi par des martyrs: l'Église met dans tous ses autels les ossements de ses martyrs. Témoin et martyr, dans la langue profane, comme dans la langue de l'Évangile, signifient la même chose. Vous êtes les témoins du Christ, vous devez l'être jusqu'au sacrifice de votre vie, et la foi, dit Tertullien, quand c'est la foi divine, se doit au martyre: *Debitrix martyrii fides.*

III. — *Le courage est nécessaire aux défenseurs de Jésus-Christ.* — C'est déjà quelque chose d'être les témoins de Jésus-Christ, ce n'est pas assez. Notre Maître est attaqué, sa religion traînée dans la boue; il faut défendre nos convictions. Certes, je n'ai pas besoin de vous prouver combien violentes sont les attaques dirigées contre notre sainte foi; je dois plutôt vous demander si vous avez toujours su résister pour votre part et si vous n'avez jamais passé du côté des assaillants. Depuis les sectaires de la franc-maçonnerie dénoncée par Léon XIII, jusqu'au dernier avocat de village qui s'érige en docteur d'impiété, que de soldats pour la cause du mal! Jamais l'impiété eut elle à son service une armée plus nombreuse? La franc-maçonnerie a des millions d'adeptes, plus de dix mille loges. Beaucoup sont dupes, il est vrai; tous sont contribuables. A l'heure qu'il est, ils comptent sur le triomphe définitif, ils ont soulevé un coin du voile, et on a pu apercevoir l'horrible réalité de leurs projets de destruction. Ils l'ont dit: « La Révolution a creusé un gouffre: ce n'est pas un gouffre, c'est une fosse. Il y a un cadavre sur le monde: ce cadavre c'est l'Église. Il n'est pas encore dans la fosse, mais nous l'avons soulevé et nous l'en avons approché de quelques pas. » Et ailleurs. « Tous, tant que nous sommes ici, maçons, nous sommes excommuniés, nous

sommes disposés à tout entendre; devant vous, je puis tout dire, la distinction entre cléricalisme et catholicisme est purement officielle, subtile, pour les besoins de la tribune, mais ici en loge, disons-le hautement pour la vérité: catholicisme et cléricalisme, c'est tout un. »

Voilà leurs projets. Leurs journaux écrivent, les libertins dévorent ces articles ineptes et blasphématoires, quelque magister répète et commente ces insanités et ces turpitudes. On le croit comme parole d'Évangile; à voir la facilité avec laquelle on accueille toutes les élucubrations qu'il plaît à un cerveau éhonté de produire, on douterait du sens de la plupart des hommes. La vérité est tenue en suspicion, le mensonge est accueilli et recherché. Le dévouement est méprisé, l'égoïsme est en honneur. La science véritable est calomniée, le savoir contrefait est porté en triomphe.

Aussi bien, je vous supplie d'avoir le courage de défendre vos convictions quand vous serez témoins de ces attaques malsaines. Vous entendez des voix sans autorité qui prêchent l'athéisme. En votre présence, sous vos yeux, on insulte l'Église, et un lâche respect humain vous ferme la bouche, et vous n'osez pas imposer silence à ces bavardages impies qui vont tuer la foi dans les âmes crédules! Les préceptes du Christ et des apôtres sont publiquement foulés aux pieds, et vous, par une servile timidité, vous allez grossir les rangs des infracteurs! Il y a plus: les apôtres du mal recrutent des fidèles pour les conduire aux temples maçonniques, et vous ne tenteriez aucun effort pour les conduire aux temples de la vérité, et vous êtes les premiers à déserter les cérémonies de la religion catholique! A côté de ces faux amis qui pervertissent, vous ne voudriez pas être l'ami qui éclaire, avertit, retient et conduit, l'ami que l'on bénira dans le temps et l'éternité!

Il y a plus encore! des pères abusent de leur autorité pour la perversion de leur famille. A quinze ans, ils conduisent leur fils aux pieds d'un comédien jouant le sacerdoce, pour les initier à de ridicules cérémonies, et vous, chrétiens, vous n'aurez pas assez de zèle pour conserver à votre famille, et par vos leçons, et par vos exemples, et par vos préceptes, les consolations de la foi et les espérances de l'avenir! Vos enfants! c'est auprès d'eux surtout que je vous adjure d'être les défenseurs du Christ! Ils vous appartiennent, ne les cédez pas. Il faut déchoir aux yeux du monde, il faut sacrifier une position: ayez le courage de déchoir, mais ne livrez jamais vos enfants à la déchéance morale d'une éducation sans foi et d'une vie sans Dieu; mais ne sacrifiez pas votre gloire de représentant du ciel et de mandataire du Christ; mais ne perdez pas votre

noblesse de fils de l'Église ni le trône que Dieu vous a préparé dans son royaume.

Et qu'on ne nous parle pas de concession. Sans doute, un chrétien ne doit jamais oublier les règles de la charité, mais quand il s'agit des principes, de la vérité, de la morale, il ne peut hésiter. Nous ne savons que trop où mènent ces lâches compromis. Quiconque ne résiste pas immole sa conscience. Les concessions ! nous en connaissons la longue et douloureuse histoire. Le premier désastre qui perdit le genre humain fut une concession de notre premier père. Pour faire des concessions, Aaron érigea le veau d'or, Darius jeta Daniel dans la fosse aux lions, Hérode accorda à une danseuse la tête de Jean-Baptiste, et Pilate condamna le Christ à la croix ; pour tout dire en un mot, les concessions sont les ressources des lâches et des apostats.

On dira peut-être que nous sommes des imprudents, que nous allons compromettre notre cause par un zèle démesuré, que nous allumerons la guerre par un apostolat irritant. Répondez que la prudence de la chair est réprouvée de Dieu, et il vaut mieux compromettre sa cause par une sainte audace que de la sacrifier par une odieuse désertion.

On vous dira peut-être encore que nous sommes les fils de la charité, que les gens de bien ne doivent point tant faire de bruit, mais gagner les âmes par une sainte vie, comme le soleil attire par le pureté de ses rayons. Répondez encore que la charité n'est point paresseuse, et qu'il y a un combat imposé par le Christ même ; que la vie de l'homme n'est qu'une milice ; qu'il y a des jours où le soleil brûle, consume, dévore, et ne se contente pas d'éclairer. Répondez que sous le masque de l'amour, ils veulent imposer les honteuses capitulations et céder au mal les droits de la vérité.

Viriliter agite. Du courage pour servir le Christ, pour être les témoins du Christ, pour défendre le Christ ! Le succès est certain. Ce x qui parlent du cadavre et de la fosse n'ont pas lu les psaumes de David, mais nous, nous les chantons, nous savons qu'ils contiennent les paroles du Ciel, et nous avons lu que les ouvriers occupés à creuser la fosse y sont tombés pour ne pas se relever : *Foderunt ante faciem meam foveam, et inciderunt in eam*[1]. Et nous croyons à la véracité de ses promesses divines. Eux, ils croient en avoir fini avec Dieu, et Dieu se moque de leur ridicule audace : *Irridebit eos.* Ils se prétendent habiles et forts ; il n'y a qu'une habileté et qu'une force : c'est de servir Dieu avec constance. Par là on triomphe de tout sur la terre, et l'on marche vers le triomphe éternel. *Amen.*

1. Ps. LVI, 7.

COMBAT CHRÉTIEN

Militia est vita hominis. (Job, VII, 1.)

Il est grand dans sa dignité, le chrétien fidèle à sa vocation Fils de Dieu, frère du Verbe divin incarné, temple du Saint Esprit, ses titres sont des plus glorieux. Uni par la foi et la charité à tous les justes de tous les siècles et de tous les pays, en parfaite communauté de biens avec les Saints de l'Église triomphante, souffrante et militante, sa fortune est des plus brillantes. Au-dessus du monde, de la chair, du démon et de la mort, libre de toutes les entraves qui embarrassent l'homme du siècle, ses sentiments sont des plus nobles. Il arrive sur la terre comme un roi dans son empire, mais comme un roi toujours en guerre. Ses ennemis ne le quittent pas. Il faut qu'il tienne le sceptre d'une main et l'épée de l'autre. D'une main il élève et orne le temple de son cœur, de l'autre il est forcé de le défendre. Sa vie, c'est la lutte et le combat; le champ de bataille, c'est le monde; l'enjeu de la bataille, c'est le ciel; l'ennemi, c'est Satan.

I. — *Champ de bataille.* — Représentez-vous, dit S. Jean Chrysostome, une armée immense composée de fantassins, de cavaliers et de navires de guerre. La mer est couverte de vaisseaux, la plaine et la cime des montagnes, de bataillons. Le bruit des armes et le hennissement des chevaux montent jusqu'au ciel. On ne voit plus ni terre, ni océan. En face, les ennemis féroces et terribles, des guerriers semblables à des géants, ardents à la lutte, impatients de combattre. L'action est engagée, la mêlée commence. Ce n'est plus alors qu'une grêle de traits, une nuée de projectiles meurtriers. Sous cette nuée épaisse et sombre comme la mort, les rayons du soleil s'obscurcissent. Le sang coule à flots, les mourants poussent des clameurs plaintives, les combattants des cris de guerre. Les cadavres s'amoncellent, les roues des charriots baignent dans le sang, chevaux et cavaliers trébuchent sur des victimes gisantes. La terre n'offre plus qu'un pêle-mêle affreux d'armes brisées et de membres palpitants. Sur la mer, des vaisseaux en feu, les vagues frémissantes, les matelots qui s'agitent, des cadavres qui s'abîment, d'autres que les eaux ensanglantées portent jusqu'au rivage. Partout l'aspect de la mort.

Tel serait, continue le même Père, le spectacle que vous

auriez sous les yeux, s'il vous était donné de contempler le monde des âmes. L'univers entier vous apparaîtrait comme un vaste champ de bataille où entrent tous les enfants d'Adam, et, sur ce champ de bataille, la mêlée des forces ennemies de Satan et de Jésus-Christ, et dans cette gigantesque et horrible mêlée, la multitude des morts et des blessés. Vous verriez une lutte si acharnée, qu'à côté d'elle, tous les combats de ce monde ne sont que des jeux d'enfants. Vous verriez des défaites et des malheurs capables de vous arracher des larmes et de vous faire frissonner. Vous verriez aussi des victoires conquises dans les situations les plus délicates et aux heures les plus désespérées.

Vous ne la voyez pas, Mes Frères, cependant cette lutte existe et chacun de nous doit soutenir le choc. Se retirer du champ de bataille, demander trêve ou suspension d'armes, quitter son drapeau, c'est être déjà vaincu. Personne ne peut rester dans la neutralité. Le démon reconnaît pour ses soldats tous ceux qui ne voudraient appartenir à aucune armée. Jésus-Christ traite comme ses ennemis tous ceux qui ne sont pas résolument et franchement avec lui : *Qui non est mecum contra me est*. Personne ne peut servir les deux maîtres à la fois. Il faut se déclarer, choisir et passer à droite ou à gauche. Les âmes boiteuses sont répudiées. Baal ou Jéhova, la lumière ou les ténèbres, le monde ou Jésus-Christ, mais pas d'hésitations ni de compromis : *Ut quid claudicatis in duas partes.*

II. — *Enjeu du combat.* — L'enjeu du combat c'est la vie: *Apprehende vitam æternam* [1]. Notre paresse s'accommoderait volontiers d'un bonheur qui ne demanderait pas d'efforts pour l'acquérir, d'un ciel où l'on nous transporterait endormis dans un lâche repos. Mais Dieu n'entend pas ainsi l'honneur de ses élus. Il veut tenir ses fidèles toujours en action et il a mis notre félicité au prix d'exercices laborieux et constants. Il fait du ciel une place forte à conquérir et il exige que nous soyons toujours sur la brèche. Quelle gloire en effet de posséder un royaume que nous n'aurions pas gagné? L'enfant peut-il à bon droit se vanter de l'héritage qu'il a reçu de son père, s'il n'y a rien ajouté de son travail ? Quel honneur de porter une couronne que nous aurions rencontrée sur notre chemin et ramassée sans efforts ni souffrances ?

D'ailleurs, n'est-ce pas un proverbe cent fois répété, que les choses valent ce qu'elles coûtent ? Nous apprendrions bien

1. I Tim., VI, 12.

vite à mépriser les dons du ciel, et son trône, et ses récompenses, si nous arrivions sans obstacles ni sacrifices. Mais nous sommes en chemin et nous rencontrons l'ennemi. Il est armé, il tend des embûches, il nous harcelle, il nous poursuit. Nous concluons des difficultés qui se présentent à nous, à la valeur des promesses qui nous ont été faites.

Le bonheur donc, cette félicité à laquelle nous aspirons de toute l'étendue de nos désirs, ce repos que réclament toutes les puissances de notre être : voilà l'enjeu du combat qui se livre et le fruit du triomphe remporté. Vaincre, c'est vivre : *Apprehende vitam.* Être vaincu, c'est mourir. Quelle vie et quelle mort ! D'une part, la paix de la conscience, les charmes de la vertu, les douceurs de la grâce, les espérances immortelles ; de l'autre, le remords, la dégradation, les tyrannies des passions, le jugement de Dieu, les tortures du cœur, les supplices qui n'ont pas de terme. Il vaut la peine de s'enrôler. Engagés volontaires du Christ, il vaut la peine de combattre.

Pour s'attirer des éloges qui naissent et se dissipent comme la fumée, le soldat, en face des bataillons ennemis, se précipite sur des milliers de baïonnettes, il entend gronder les canons sans pâlir, il affronte la mitraille sans se plaindre. Et pour ceindre notre front des lauriers impérissables, pour porter l'immortelle et incorruptible couronne, nous ne voudrions pas même déployer la force de notre bras ! Il s'agit de la conquête de la vie divine et nous jetterions les armes au premier signal du combat ! Nous voudrions la gloire du triomphe sans porter sur la poitrine les nobles cicatrices de la lutte ! Passe qu'il y ait des déserteurs quand on vous parle de guerres qui n'ont d'autre but que ce monde. Après tout, comme on l'a dit, tout l'enjeu des batailles n'est ici-bas qu'une motte de terre. Je sais que si la motte de terre s'appelle la patrie, elle est sacrée, elle a droit à notre sang. Je le sais et je le proclame au nom de la religion qui bénit et encourage le patriotisme. Mais enfin, supposez qu'une désertion fût explicable et permise quand il s'agit de ce monde, elle sera toujours un mystère et un crime quand il est question du ciel. On peut renoncer au sol natal, au village témoin des premiers jours, à sa montagne, à son clocher. L'expatrié retrouve d'autres habitations, il se fait une autre famille d'amis, un autre chez-soi ; mais ce sera toujours une folie d'abdiquer la patrie éternelle. Loin d'elle, il n'y a plus rien, et l'homme n'est plus qu'un exilé sans amis, sans famille, sans consolation, sans espoir. Loin d'elle, il n'y a plus de jours heureux, plus de moments agréables, plus d'instants de repos. Loin d'elle, c'est le vide, c'est la torture, c'est la désespérance !

III. — *L'ennemi du chrétien.* — C'est une bonne fortune pour une armée de dévoiler les manœuvres de l'ennemi, découvrir ses forces, reconnaître ses positions, chercher à surprendre ses intentions. Les éclaireurs qui arrivent à ce résultat font peut-être autant, pour le succès de la bataille, que les soldats postés, tout un jour, à l'affût du canon. Aussi l'apôtre S. Paul ne cessait d'avertir ses chers fidèles. Il ne cessait de leur dévoiler le plan de bataille et les volontés perverses de l'armée satanique. « Mes Frères, leur disait-il, la grande lutte n'est pas avec les passions et la chair, ni même avec le monde qui nous environne et nous séduit. Elle est avec les principautés et les puissances répandues dans les airs, les esprits de malice qui manœuvrent contre nous par la chair et les passions, le prince de ténèbres qui se met à la tête du monde. »

Principatus et potestates. Voilà la force de nos adversaires. Partout la divine Écriture parle de ce pouvoir de Satan. Partout il est appelé le « fort ». Ici on le nomme le roi des fils de l'orgueil; ailleurs le prince de ce monde; en d'autres pages, le lion rugissant, et Tertullien, commentant ces paroles, nous dit qu'il est le premier « magistrat du siècle ». Voulez-vous écouter un prophète quand il décrit ses funestes exploits? Spectacle épouvantable! Les filles des nations les plus robustes, c'est-à-dire les âmes que l'on croyait le plus solidement trempées, sont tombées à ses pieds. Les rois, c'est-à-dire ceux qui avaient mission de donner le bon exemple, dorment autour de lui couchés dans la poussière. Le peuple des âmes vulgaires compte plus de victimes que de vivants. Il est lui-même au milieu de ce carnage, il se réjouit, il contemple, avec un bonheur cruel, ces soldats qui ne se relèveront plus. Il savoure avec ses complices les atroces satisfactions du massacre et de la mort. Il ne faut pas, je vous prie, vous étonner de ce pouvoir. Le démon de l'enfer fut un jour l'ange du ciel. Le tentateur a été le premier ministre de la Providence. Chassé de la cour céleste, il n'a rien perdu, ni de sa nature, ni de son intelligence, ni de sa volonté, seulement il a tout employé au mal. Il reste armé contre nous de toutes les facultés naturelles que possède le pur esprit, de tous les avantages que donne l'habitude des combats. Il y a six mille ans qu'il s'exerce à perdre les âmes. Il connaît tous les secrets de la victoire. Rien en lui n'est matière ni pesanteur d'un corps, tout est dégagé, tout est force et vigueur, dit Bossuet, et cette force est constamment dirigée contre nous. Jamais il ne suspend la lutte; il est toujours en activité: *Circuit quœrens;* et le moment où nous aurons cessé de l'attendre sera certainement celui de notre défaite.

Spiritualia nequitiæ. Notre ennemi n'est pas la faiblesse, mais

il est la malice consommée, immuable, éternelle. L'homme, quelque mauvais qu'il soit, n'est jamais tout entier au désordre. Il a ses jours de bonté, ses heures de retour. Une émotion soudaine, un événement imprévu ramollira le cœur le plus dur; une âme de fer vous paraîtra de cire et le plus grand scélérat aura l'air d'un agneau. Mais Satan ne pense qu'au crime, ne désire que le crime, ne veut que le crime. La haine de Dieu est l'atmosphère où il respire, l'élément où il vit. Ne pouvant rien contre Dieu, il attaque en nous l'image de la Trinité. Il veut la souiller, la détourner de sa fin. Il nous poursuit comme la bête féroce guette sa proie, et il jubile quand il a réussi dans ses infâmes projets. Écoutez-le au moment où il vient d'arracher un crime à une pauvre âme déchue: « Enfin, dit-il au Tout-Puissant, nous ne serons pas les seuls, voici des compagnons. Voici des hommes que tu avais voulu nous égaler, ils seront avec nous dans les tourments: cette égalité nous plaît; puisque tu as voulu des supplices, soûle ta vengeance sur eux. D'autres seront avec les juges, mais ceux-ci viendront avec les criminels, et nous pourrons en eux déchirer ta ressemblance, ô Dieu qui nous poursuis de ta colère; nous pourrons les insulter éternellement: ces insultes nous plaisent! D'autres iront occuper le trône que nous avons perdu, ils s'empareront de notre place, ils seront substitués à nous dans toutes les gloires qui devaient être les nôtres, mais ceux-ci seront condamnés aux mêmes déchéances que nous, ils souffriront comme nous, et nous serons là pour les tourmenter: ce ministère de cruauté nous est agréable! » Ainsi parle et agit Satan en sa fureur. Il ne cherche qu'à se venger de Dieu sur nous. Il n'est capable que de cette maligne joie qui revient à un esprit mal fait, de voir des malheureux, à un méchant d'avoir des complices. Hélas! comment trouve-t-il parmi nous des insensés qui se laissent prendre à ses mensonges? Comment peut-il rencontrer des hommes qui veulent entrer dans ses vues, faire société avec lui et se jeter dans les serres cruelles de ce vautour avide de proie?

Ah! c'est qu'il est aussi perfide que cruel, aussi fourbe que méchant, il sait dorer la pilule, couvrir le poison, cacher le poignard égorgeur, il est le prince des ténèbres: *Rectores tenebrarum*. Vous croiriez peut-être qu'avec tant de force et de rage, il viendra vous attaquer en face! Vous vous trompez : le superbe envieux ne marche que par de secrètes menées. Il ne brille pas comme l'éclair, il ne gronde pas comme le tonnerre, il se glisse comme une vapeur pestilentielle, comme une contagion imperceptible. Il rampe comme le serpent, et, à notre insu, il déverse son venin dans notre sang. Voyez ce reptile hideux

qui s'appelle la vipère: il ne se déroule jamais tout entier, il cache sa tête sous les fleurs de la prairie. Il est en embuscade contre le voyageur qui viendra mettre le pied sur le gazon, le long de l'aubépine des chemins. Ainsi fait le tentateur, il craint de paraître, il montre ce qu'il appelle le plaisir, il cache la laideur du vice, il déguise le remords qui le suivra, il est ennemi du jour et de la clarté, il n'agit que par artifices, il n'attaque que par des machines imprévues. Sans cesse il dresse des pièges, il tend des embûches. Vipère détestable, il se rabaisse pour mordre plus à son aise et plus cruellement.

Habile tacticien, il se sert de nous-mêmes contre nous-mêmes. Êtes-vous déjà porté à la vivacité, il suscitera contre vous une contrariété blessante. Êtes-vous passionné pour la gloire, il fera miroiter à vos yeux quelque louange humaine pour vous enivrer d'ambition. Êtes-vous d'un tempérament assez calme, il vous peindra la nonchalance et l'apathie avec les couleurs de la vertu, et il appellera charité, prudence et savoir-faire, ce qui, en réalité, n'est que timidité, faiblesse, lâcheté, capitulation et trahison des devoirs de votre charge.

Il vous trouve loin du crime et jouissant des saintes douceurs d'une bonne conscience: ce ne sont pas les jouissances grossières qu'il vous proposera tout d'abord, mais une entrevue réputée innocente, un divertissement où le monde ne voit point trop de mal, une lecture dont il vous dissimulera le danger, un regard, une complaisance, un agrément, une parole, et le feu passe dans les veines, il donne la fièvre, il mène à la mort. C'est l'histoire de David.

Vous êtes attaché aux biens de ce monde et peu préoccupé du soin de votre salut: il sait remplir l'esprit et le cœur de l'amour de la matière. Il sait allumer la fièvre des richesses. Il pousse au vol, à l'injustice, de l'injustice il mène à l'endurcissement, de l'endurcissement il conduit à l'impénitence finale. C'est le crime et la fin de Judas.

Vous avez juré fidélité à Dieu, et il vous a entendu répéter hautement à la Table sainte les serments les plus solennels : Mourir plutôt que de trahir le Seigneur ! *Etiamsi oportuerit me mori tecum non te negabo.* Aussitôt, de vous endormir par la tiédeur, de vous éloigner de Jésus-Christ et de la fréquentation des sacrements, de vous conduire au milieu des occasions, d'abord par un sentiment de vaine curiosité, puis par complaisance et enfin par passion, et vous voilà apostats, parjures, prévaricateurs ! Il ne vous le disait pas tout d'abord, le perfide, mais il vous entraînait insensiblement. C'est le reniement de Pierre, c'est l'histoire de tous ceux qui, sous la conduite de Satan, se jettent dans les occasions de péché.

Et, pour comble de malheur, le méchant trouve chez nous de lâches auxiliaires. Nous traînons à notre suite toute une armée de traîtres prêts à conspirer avec l'ennemi. Le corps de l'homme a juré de le faire périr. Il préfère les brasiers de Satan aux douces rigueurs de la vertu. Pourvu qu'on lui jette en pâture de grossières satisfactions, il sacrifie son éternité. Pourvu qu'on l'abreuve de jouissances, il consent à être broyé par la justice infinie du Tout-Puissant. Aide de camp du démon, il est toujours en guerre contre l'esprit. Il tend à le réduire en servitude. Je sens dans mon cœur une loi qui répugne à la loi de Dieu, et l'ange de Satan se sert de mon bras de chair pour me souffleter.

Et le monde n'est pas moins à redouter. Jésus-Christ l'a maudit, nous ne le craignons pas assez. A notre insu, il fait pénétrer dans notre âme des maximes contraires aux maximes de l'Évangile. Il détrône Jésus-Christ pour y faire régner le prince de l'enfer !

Le monde ! combien, même parmi les plus chrétiens, ont adopté ses jugements ! Combien regardent les choses de la foi, de l'Église, de l'éternité, à travers ce prisme qu'il leur a prêté ! C'est étrange, le nombre d'idées fausses, absurdes, ridicules, qui courent les assemblées religieuses, dénaturant la religion et ses pratiques ! Et, pour ne prendre qu'un exemple, n'en avez-vous jamais vu qui pensent être fort dévots quand ils récitent leur prière chaque jour et vont à la messe deux ou trois fois l'année? Ils croient avoir bien mérité de Dieu, quand ils ne blasphèment pas son nom ou ne persécutent pas ses serviteurs, et ne les gênent pas dans leur croyance. C'est le monde qui a fait ce travail pour Satan. Les batteries de l'adversaire sont là ! *Expergiscimini.* « Justes, réveillez-vous, dit S. Paul, ne vous laissez point envahir par les maximes du monde, et ne vous livrez jamais à ses illusions. Le monde est le très humble serviteur du prince de l'enfer. »

Tels sont nos ennemis, Mes Frères chrétiens, telle est leur puissance. Ils ont pour eux la force, la malice et la ruse. Et cependant le triomphe est assuré si nous voulons combattre avec les armes de la foi. N'avons-nous pas la Toute-Puissance divine à notre service, et S. Paul ne disait-il pas : *Omnia possum in meo qui me confortat... ?* Remarquez-vous l'énergie de cette expression : *Omnia possum...?* L'antiquité païenne avait divinisé des héros, les hommes illustres étaient placés sur les autels, jamais elle n'eut le courage de leur accorder la toute-puissance. Ces divinités secondaires avaient un empire restreint : l'une présidait au foyer, l'autre régnait sur les bois et les forêts, d'autres commandaient en d'autres royaumes, pas une n'avait

un pouvoir illimité. Et le chrétien revêtu de la grâce, fidèle aux conseils de Dieu, peut s'écrier : *Omnia possum;* et il ne se trompe pas. Viennent les démons, viennent la chair et les passions! que l'univers se conjure! ni le ciel, ni la terre, ni les anges, ni les hommes, ni les principautés, ni les puissances, ni la vie, ni la mort, rien ne pourra le séparer de la charité de Jésus-Christ. Il est par la grâce revêtu de la toute-puissance divine, et tout fléchit devant sa volonté solidement affermie en Dieu.

La victoire dépend de nous, tout notre avenir dépend de la victoire. Il est raconté qu'un général d'armée, attaqué dans son propre pays et vaincu sur tous les champs de bataille, résolut de tenter un coup de désespoir qui devait à jamais sauver ou perdre sa patrie. Il équipe une flotte, fait mettre à la voile, traverse la Méditerranée, et conduit ses soldats sur les côtes de l'Afrique. Arrivé sur le rivage, il réunit toutes les galères qui ont servi la navigation, ordonne d'y mettre le feu et les réduit en cendres jusqu'à la dernière. Quand tous les vaisseaux guerriers ont péri devant l'armée stupéfaite, il prend la parole, et d'une voix puissante : « Regardez, leur dit-il : voilà en face de vous la citadelle des ennemis qui combattent chez nous. Il s'agit de l'attaquer, de vaincre, de l'anéantir. Il n'y a plus d'espoir de salut que dans le triomphe. Si vous venez à fuir, vous rencontrerez les abîmes de la mer. Nos galères n'existent plus. Si vous redoutez de périr par le fer, vous périrez ignominieusement dans les flots où vos adversaires enseveliront vos cadavres. Il n'y pas de milieu : vaincre ou mourir! » Chrétiens, regardez au-dessus de vous, par delà les limites du temps : c'est le ciel, c'est la patrie à conquérir! Partis des rivages du néant, il ne nous est plus permis de rétrograder, et nous sommes immortels. Entre le néant et notre âme s'étend le vaste océan de la Puissance divine, nul ne pourra jamais traverser cet océan. Les méchants diront : « Collines, tombez sur nous! » et les collines ne les écraseront pas. Si nous venons à reculer devant les difficultés du combat, nous tomberons dans les abîmes de la justice et de la colère. Nous y resterons honteusement ensevelis pour notre malheur, et nous y serons avec l'éternel remords de n'avoir pas remporté une victoire facile; et nous y serons écrasés par le pied de barbares vainqueurs à qui notre seule volonté aura donné le plaisir du triomphe. Il n'y a pas hésiter. Il faut conquérir la citadelle, démolir les remparts qui nous barrent le passage, forcer les portes : vaincre ou mourir!

DEUX MAITRES

Nemo potest duobus dominis servire.
(Matth., VI, 24.)

Deux monarques puissants, a dit S. Augustin, deux grands généraux d'armées se disputent l'empire du monde. Ils travaillent à nous enrôler sous leurs étendards et à faire de chacun de nous un des braves de leur garde. A droite, c'est Jésus-Christ qui nous appelle à lui par sa grâce et ses ministres; à gauche, Satan qui veut nous séduire par ses tentations et ses suppôts. Ils sont en hostilité et guerre continuelles. Point de trêve, ni paix, ni suspension d'armes. La lutte qui est celle de la vérité contre l'erreur, du bien contre le mal, dure depuis le commencement du monde et se perpétuera jusqu'à la fin des siècles. Il faut nécessairement combattre, et pour tous la lutte dure autant que la vie: *Militia est vita hominis.* Il faut nécessairement embrasser l'un des deux partis; personne ne peut rester dans la neutralité, personne ne peut servir les deux maîtres à la fois. Entrons dans le champ de bataille, tâchons de faire la reconnaissance des deux armées et de leurs chefs. Quels sont les compagnons, les promesses, les dons, les droits de Satan et de Jésus-Christ?

I. — *Satan et son armée.* — *Ses compagnons.* — Avec le prince du mal, tout ce qu'il y a de plus corrompu, de plus vil, de plus ignoble, de plus pervers. Avec lui, Caïn qui a tué son frère, Judas qui a livré son Dieu, le mauvais riche qui se divertissait des souffrances du pauvre et lui refusait les miettes de sa table opulente. Avec lui, les athées, les incrédules, les indifférents, les blasphémateurs, les profanateurs du dimanche, les avares, les adultères, les parricides, les voleurs, les assassins, les hypocrites, tous ceux qui ont trafiqué des sueurs des peuples et du sang des nations. Avec lui, tous les pères dénaturés, toutes les mères sans entrailles, tous les jeunes gens sans réserve, toutes les filles sans pudeur, les scélérats, les calomniateurs, les révolutionnaires, tout ce qui a méconnu le respect dû à la famille, à la patrie, à l'Église; tout ce qui est l'artisan du crime et du mensonge; tout ce qui est digne de peupler le bagne et l'enfer: les impies de tous les temps et de tous les lieux, les scandaleux entourés de leurs complices, suivis de leurs victimes. Voilà son cortége hideux, voilà son affreuse

armée. Vous est-il arrivé quelquefois d'assister à un débat de nos cours d'assises? Avez-vous rencontré un de ces misérables qui ont trempé leurs mains dans le sang et qui se sont habitués avec l'assassinat? Il y a quelque chose de cruel sur leur front, quelque chose de hagard dans leur physionomie. Ce calme sinistre, cette impassibilité sombre et calculée vous fait frémir. On se reporte malgré soi à ce détour du sentier, à cette forêt, à cette nuit où le sang a été versé sous le poignard égorgeur. On frissonne comme si l'on avait peur de rencontrer un jour un être semblable à celui que la société va flétrir. Grand Dieu ! qu'est-ce donc que l'armée de Satan? Elle se compose de tous les malfaiteurs qui ont passé sur la terre et se sont obstinés dans leur crime. Rivés au mal, ils se déchirent dans le séjour des ténèbres : *Ubi sempiternus horror inhabitat.* Cloués au désordre, ils ne respirent que la haine, ils sont incapables d'amour. Voudrais-tu être heureux? demandait-on dans une évocation pratiquée par le spiritisme. — Non, parce qu'il faudrait aimer, et j'ai besoin de haïr!!!...

Le drapeau. — Voyez-vous, chrétiens, ce drapeau planté sur tous les sentiers du monde? Il resplendit, il fascine, il éblouit par ses vives couleurs ; il abrite l'immense foule des niais qui se laissent prendre aux apparences et des misérables qui ont besoin de tromper pour parvenir. Il porte une devise séduisante : « Honneurs, plaisirs, richesses! » Et cette devise est gravée en caractères pompeux. Mais à ces dehors orgueilleux, à ce clinquant fragile, à cet étalage préparé, ne sentez-vous pas la représentation théâtrale? ne reconnaissez-vous pas un drapeau de comédie, hissé au sommet de quelques planches revêtues de misérables couleurs?

Les promesses et dons. — Écoutez: « Venez, vous tous qui habitez la terre, couronnez-vous de roses; demain elles seront flétries. Enivrez-vous de délices et hâtez-vous de jouir. La vie n'est qu'un souffle qui s'exhale de votre poitrine, une étincelle que la moindre brise éteint à tout jamais. Et quand ce souffle aura passé, quand l'étincelle sera morte sous la cendre, votre corps ne sera plus rien et votre âme n'existera nulle part[1]. » Votre passage ne laissera aucune trace et vos jours seront écoulés comme le brouillard dispersé par les rayons du soleil. Hâtez-vous donc, la vie est à vous. Usez et abusez de ce qui vous appartient. Jeunes gens, la carrière s'ouvre, la fleur s'épanouit, et vous êtes au printemps: portez à vos lèvres la coupe des voluptés grossières, donnez partout le spectacle de vos fêtes enchanteresses. Courez, hommes mûrs, courez à la

1. Sap., II, 1-5.

recherche de la fortune, c'est l'heure où la vie vous doit un règne, une domination, un empire. Ne reculez devant rien pour l'acquérir. Et vous, vieillard, ne remarquez-vous pas que ce monde vous échappe? Efforcez-vous de le ressaisir, cramponnez-vous à la terre et prolongez les jouissances. Rassasiez-vous de désordres, foulez aux pieds les lois du Christ. Et pourquoi ces préceptes importuns qui viennent, comme un bagage inutile, vous gêner dans votre marche, ou, comme un frein malfaisant, s'opposer à la liberté de vos allures? Pourquoi un Évangile plein d'austérités et de sacrifices? Folie que tout cela! pure invention des hommes! Revendiquez votre indépendance. Là est le bonheur. »

Et je les vois, les esclaves de Satan, se précipiter à la poursuite de tout ce qui est défendu. A travers tous les sentiers du crime, je les vois demander au plaisir ce bonheur qu'on leur a promis. Leur âme est enfiévrée, leur poitrine haletante, leur cœur a des pulsations qu'il ne peuvent contenir. Ils cherchent, ils réclament, ils soupirent. Ont-ils rencontré ce qu'on leur avait promis? Jamais! jamais! Si vous ne voulez m'en croire Mes Frères, montez sur les échafauds, descendez dans les bagnes, interrogez ces misérables que le crime a perdus. Avant de tomber sous les coups de la justice humaine, avaient ils été heureux? Jamais. Ils vous le diront, les uns avec le sourire de l'impénitence sur les lèvres, les autres avec le désespoir du malheur; tous, avec cet accent de conviction qui vous frappera et que vous ne pourrez oublier.

Entrez dans ces hôpitaux où la charité a ramassé les esclaves du désordre. Je les ai vues, ces salles d'incurables où l'ange du Calvaire veille au pied d'une victime déjà vouée à la décomposition du tombeau. Je les ai vues, et mon âme a été navrée. Ce cadavre de vingt ans, ce jeune homme tué par ses incontinences, ce cœur étouffé par les brutales émotions de la chair, a-t-il palpité un seul jour au souffle du bonheur? Jamais! jamais!

Descendez dans l'enfer de la justice divine. Là vivent en mourant les amateurs du monde, les partisans du démon, les affamés de crimes, vêtus de flammes, respirant une atmosphère de feu, assis sur des trônes ardents : *Vivendo moriuntur*[1]. Du fond de cet abîme où l'espérance a fait naufrage sans retour, pourraient-ils se lever et vous dire que le désordre fait le bonheur de l'âme chrétienne? Entrez « dans cette prison des maudits, dans la nuit sans étoiles où gémissent ceux qui n'ont plus de larmes, plus de repentir. Écoutez le bruit

1. S. Aug.

de leurs soupirs inénarrables, lamentations, imprécations, hurlements de la douleur et de la haine, mélange horrible de toutes voix et de toutes langues, tumulte frénétique pareil aux tourbillons que roule l'ouragan »; osez donc, interrogez ces victimes et demandez-leur si elles furent heureuses dans la course qui devait aboutir à un abîme si sombre. Elles vous répondront : Jamais ! *Lassati sumus in via iniquitatis.*

Ou plutôt descendez au fond de votre cœur, ô vous qui fûtes un jour les esclaves de vos passions, traînant les lourdes chaînes de l'iniquité (Hélas ! qui n'a fait la triste expérience de la révolte contre Dieu ?) ; et, si vous voulez être sincères, vous conviendrez que la vie du péché est rude, que la joie du vice est une joie forcée, féroce, barbare, une joie qui dévore le cœur où elle s'est engendrée. La coupe brille de loin, mais le breuvage déchire les entrailles. Les promesses sont brillantes, mais la réalité ne correspond jamais à ce qui avait été annoncé. La devise est séduisante, mais elle est faite de mensonges, et à la place il faut écrire en caractères de deuil : remords, souffrance, enfer. Voilà la vérité.

Les droits. — En vertu de quels droits le bourreau de nos âmes les livre-t-il à de pareilles tortures ? Quels titres peut-il produire pour se faire obéir ? Les droits du mercenaire sur le troupeau qu'il égorge. Les titres du voleur sur l'objet dont il s'est emparé par ruse ou avec violence. Nous ne lui devons rien : nous l'avons formellement renié à la face du ciel et de la terre. Nous avons abjuré ses pompes et ses œuvres et renoncé à tout ce qui vient de lui. Tant que nous refusons d'accéder à ses sollicitations, il ne peut rien, et nous devenons ses victimes par un acte libre de notre volonté. Il acquiert alors les tristes droits d'un maître sur l'esclave qui s'est vendu à lui. Aussi bien, avec quelle rage il cherche à nous arracher ce consentement qui nous livrera à son pouvoir ! Écoutez le prince de l'enfer s'adressant à ses satellites : « Chassés pour toujours du palais de la lumière et de la vie, repoussés par la main qui nous créa, révoltés contre l'Éternel et incapables de l'atteindre dans sa personne, vengeons-nous de lui contre les créatures ses privilégiées. L'homme est destiné à nous remplacer, notre ciel lui a été promis, empêchons par tous les moyens la réalisation de ce projet. Partez, esprits d'orgueil, allumez autour de vous la soif de la gloire, l'ambition des honneurs, l'incrédulité et la révolte. Partez, esprits d'avarice, dégradez le cœur de l'homme, inspirez-lui le matérialisme, soufflez le désir de l'injustice et de la rapine. Partez, esprits de colère et de vengeance, ôtez la charité du milieu des hommes pour y faire régner les discordes, les haines, les calomnies et les

blasphèmes. Partez, esprits de luxure, vous êtes les plus puissants, vous causerez le plus de désastres, répandez-vous dans tous les coins de l'univers, pénétrez dans toutes les conditions. Attirez les âmes par les divertissements, les bals, les théâtres, les discours et les chants, comme on prend le poisson dans les filets ou l'oiseau à la glu. Ravagez la famille et la société, semez l'adultère et la fornication, et les scandales et les abominations de toute sorte. Partez, l'homme ébloui vous écoutera, vous arracherez au Christ les âmes qu'il a conquises. Nous n'avons plus qu'un seul droit et qu'un seul pouvoir: le pouvoir de faire commettre le crime, et le droit de régner sur les insensés qui nous écoutent: *Qui facit peccatum servus est peccati.* »

II. — *Jésus-Christ et son armée. — Ses compagnons.* — A droite, nous pouvons saluer une autre armée, un autre chef, d'autres promesses et d'autres droits. A droite, c'est Jésus-Christ, et avec lui les victimes de toutes les oppressions et les héros de tous les dévouements. Avec lui la très sainte et très pure Vierge, S. Joseph, les patriarches et les prophètes de l'Ancien Testament, les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges du Nouveau. Avec lui les époux vertueux et fidèles, les pères dévoués et laborieux, la jeunesse chaste et prudente. Avec lui les mères immolées au soin de leur famille, les religieuses qui ont ambitionné l'honneur de servir les pauvres et les malades, les soldats tués sur les champs de bataille, les justes attachés à la croix. Avec lui enfin, les saints prêtres, les magistrats intègres, les gouverneurs chrétiens et tout ce qu'il y a de saint au ciel et sur la terre. Quel admirable cortège! Quelle glorieuse armée! Est-ce que vous n'avez jamais vu sur votre chemin de ces âmes angéliques dont la vertu inspire le respect et l'amour, dont le dévoûment gagne l'estime des plus pervers eux-mêmes? Invinciblement vous vous sentiez attirés vers ces cœurs, et il vous est arrivé de dire: Je n'aurais qu'un désir, et ce serait de vivre auprès de tant de perfection. Elles seront près de Jésus ces âmes si pures, si belles, si grandes, si nobles, elles formeront sa cour. Ici elles marchent à sa suite, au ciel elles seront au pied de son trône, elles brilleront de sa lumière. Et nous sommes destinés à partager leur bonheur et à goûter les douceurs de leur société. Le maître nous appelle à les imiter, l'Église nous a marqués du même caractère et la même demeure nous attend: *Filii sanctorum sumus.*

Étendard. — Jésus-Christ a aussi un étendard, et cet étendard est une croix, mais il a porté ce gibet avant de nous l'imposer. Il ne voulait pas qu'il fût trop lourd à nos épaules affaiblies

par la douleur, et il l'essaya sur ses épaules meurtries par les verges de la flagellation et les chaînes du prétoire. Il ne voulait pas que nous eussions peur de ce drapeau, et il y étendit ses deux bras, il s'y laissa clouer vivant, et dans les plis de cet étendard nous le retrouverons tout entier.

La devise. — Jésus-Christ a une devise. Elle n'est pas brillante, elle est le contraire de la devise de Satan. Elle dit : humilité, détachement, pénitence. Mais cette devise, il l'a traduite dans sa vie, avant de la chercher dans la nôtre. Il dit : « Soyez humble, » et lui, Fils de l'Éternel, il naquit dans une étable, travailla dans la boutique d'un charpentier, mourut dans les opprobres d'un Calvaire. Il prit la fuite devant le peuple qui voulait le faire roi et il vint à la rencontre de Judas qui voulait le trahir. Il dit : « Soyez pauvre d'esprit et de cœur, » et lui, la richesse même, le créateur des mondes, il n'avait pas une pierre où reposer sa tête ; il vint au monde dans une grotte qui ne lui appartenait pas, vécut du pain de la charité et fut enseveli dans le tombeau d'un étranger. Il dit : « Faites pénitence, » et lui, la félicité et la gloire même, il n'eut pas un jour de trêve dans ses souffrances, il fut l'homme de toutes les douleurs, de tous les sacrifices et il nous appelle : *Si quis vult post me venire, tollat crucem suam* ; c'est-à-dire, si le sentier vous paraît trop rude, si les cailloux de la route déchirent vos pieds, si le sable les brûle, placez-les où je les ai placés moi-même, vous y trouverez du sang pour les rafraîchir, et ce sang, je l'ai versé. Ah ! chrétiens, quand on parle au nom de ses douleurs, quand on parle au nom de toute une vie d'abnégation, quand on parle du haut d'une croix ensanglantée, on a le droit de s'adresser à tout ce qui traverse les chemins pénibles de la souffrance, à tous les cœurs broyés, à toutes les âmes déchirées ; on a le droit de leur dire : Venez, immolez-vous et gardez le calme de la résignation.

Les promesses. — Jésus-Christ fait des promesses, mais elles ne doivent point avoir leur réalisation sur la terre. Ce royaume est trop étroit pour contenir l'abondance des biens qu'il se propose de nous donner. Ici la lutte, au ciel la couronne ; ici le sacrifice, au ciel la récompense ; ici la peine, au ciel le repos ; ici le travail, au ciel les vacances éternelles. J'ai interrogé les sectateurs du démon, et il n'ont eu qu'une voix pour me dire : « Le misérable, il nous a trompés ! » L'heure est venue de faire parler les serviteurs du Christ, et je frappe à la porte de l'éternelle béatitude, et je les appelle en témoignage : « Élus de mon Dieu, dites-nous, vous a-t-il trompés ? » Oui, oui, il nous a trompés, saintement, divinement trompés ! Jamais, pauvres créatures, nous n'aurions espéré tant de bonheur. Notre cœur

demandait beaucoup, jamais il n'aurait eu l'idée de si ineffables jubilations. L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu; nous sommes ravis, enivrés, et nous ne pouvons vous dire qu'un seul mot : Courage, et vous goûterez le charme d'être trompé par le Dieu de toute bonté. Oui, oui, il nous a divinement surpris: il ne nous avait promis le bonheur que pour l'éternité, il nous l'a accordé dans les quelques jours de notre pèlerinage; et dans nos tribulations, nos épreuves, nos croix, nos martyres, partout et toujours nous avons goûté des joies surabondantes: *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* Heureux ceux qui ont le Christ pour maître et la croix pour étendard !

Les droits. — Jésus-Christ parle au nom des droits les plus authentiques, les plus sacrés, les plus inaliénables. Il est Maître, depuis le jour où il souffla sur notre corps à peine formé une âme vivante et immortelle, jusqu'à l'heure où la mort nous rendra à lui dans l'éternité. Pas un moment de notre vie qui ne soit sa propriété, pas une fibre de notre corps, pas une faculté de notre âme qui ne tombe sous son empire. Avons-nous cherché à lui ravir un instant de notre existence, un éclair de notre intelligence, un battement de notre cœur, nous avons été des voleurs, nous sommes entrés dans un domaine étranger pour le dévaster.

Jésus-Christ est Maître, il le sera toujours. Sur la terre, il y a des rois qui abdiquent, des empereurs qui capitulent, des présidents de république qui donnent leur démission. Le Christ-Roi ne capitule pas, n'abdique jamais, il ne cède son pouvoir à personne, il ne le peut pas.

Jésus-Christ est Maître, et il le sera, quoi que nous puissions tenter contre son empire ! Ici-bas, le voleur prescrit par dix ou vingt ou trente ans contre le légitime propriétaire. On ne prescrit pas contre l'Éternel, et pour lui trente ans sont comme une heure, et mille ans comme le jour d'hier qui est déjà écoulé. Le révolutionnaire jette son arme et il passe la frontière. On ne passe pas la frontière du royaume du Christ, car l'immensité lui appartient, et l'immensité n'a pas de frontières.

Dieu est Maître, et il le sera malgré la mort elle-même. Il y a un moment où l'on échappe à toutes les puissances de ce monde : tous les sceptres se brisent sur la pierre du tombeau, tous les empires finissent à la porte du cimetière. Les martyrs le savaient bien, et ils disaient à leurs persécuteurs : « Encore quelques instants et nous serons délivrés de votre cruauté. Vous n'aurez devant vous qu'un cadavre. Vous pourrez déshonorer ces restes abandonnés, les jeter aux bêtes féroces, aux oiseaux du ciel. Que nous importe ! Ce cadavre, ce n'est pas

nous ! » Mais l'heure dernière, c'est Dieu qui la sonne, et nous commençons à lui appartenir plus que jamais. Alors son domaine est sans dispute, alors la liberté n'est plus rien contre lui, alors nous sommes entre ses mains, les victimes de sa colère si nous avons enfreint ses lois, les élus de son amour si nous avons été fidèles..... Il est notre Maître, et il le sera toujours.

Et cependant il ne s'est pas contenté des droits de son autorité, il a voulu conquérir les titres de l'amour. Et il est venu, et il a été le pasteur dévoué qui recherche et ramène la brebis égarée, le père qui attend le prodigue et le reçoit à sa table, le bon Samaritain qui panse les blessures du malheureux, l'ami qui donne son sang pour la délivrance de son ami, en un mot le Sauveur du Calvaire et de l'autel : *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* Il est venu nous redonner la vie, l'abondance de la vie, la plénitude de la vie : *Ignem veni mittere.* Il est venu allumer le feu de la charité, répandre les douceurs de la charité, communiquer les saintes ivresses de la charité. Il est venu nous appeler à lui comme la poule ramasse les petits poussins sous ses ailes, pour les mettre à l'abri de l'orage, et les réchauffer contre le froid. Et du fond du tabernacle où il réside, il nous exhorte, il nous sollicite, il nous presse : « *Filioli*, nous dit-il, mes petits enfants, demeurez dans mon service, là est la paix, la tranquillité, l'espérance. Ne vous laissez pas séduire, ne vous laissez pas tromper. Moi seul je suis la voie, la vérité et la vie ; moi seul je vous ai aimés et je veux vous aimer toujours : *Venite ad me.* Je suis maître, mais dans la maison de mon Père les serviteurs sont des enfants, ils ont droit à l'héritage des enfants, ils sont reçus à la table des enfants. Venez. »

Pourrions-nous résister à un appel si touchant et si doux ? Aurions-nous le courage de dédaigner le service d'un Maître si tendre, pour tomber dans l'esclavage d'un tyran ? Quand les anciens patriarches s'en allaient à travers les peuples, on leur demandait : Qui êtes-vous ? Quelle est votre profession ? Quel est votre pays ? Où allez-vous ? *Quod est opus tuum ? Quæ terra ? Quo vadis*[1] ? et ils répondaient : « Je suis le serviteur du Dieu du ciel : *Dominum cœli timeo.* » Réponse admirable qui sera toujours notre réponse à toutes les tentations de l'enfer, à toutes les sollicitations du monde ! Oui, que les autres se vantent d'être grands, riches, puissants ; qu'ils prennent les titres de conquérants, de vainqueurs, de héros ! Moi je ne veux qu'une seule gloire : serviteur de Dieu, voilà mon nom, mes titres,

1. Joan., I.

mon blason, mon espérance. Serviteur de Dieu, je ne suis que cela sur la terre, je serai tout cela dans l'éternité. *Dominum cœli timeo. Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. VI, p. 378; t. IX, p. 312

ARMURE DU CHRÉTIEN

Grand par ses alliances, ses droits et son indépendance, le chrétien est plus grand encore par ses combats. Soldat enrôlé au jour de la confirmation, il ne vit que pour faire la guerre. Qu'il ne se lasse jamais, car l'ennemi veille et ne se fatigue pas! Qu'il ne tremble point cependant, toutes les chances de la victoire sont pour lui. Son adversaire, quoique furieux et méchant, puissant et fort, est un adversaire déjà vaincu. C'est un chien à la chaîne: il peut aboyer, faire trembler le passant, mais il ne peut faire de mal à ceux qui ne se livrent à discrétion: *Latrare potest, mordere non potest.* D'ailleurs, le Tout-Puissant est du côté de son serviteur, la grâce le suit partout, et la grâce opère des miracles..... Cependant, comme tout soldat, le chrétien a une armure à porter: elle se compose d'un bouclier, d'un casque, d'un glaive et d'une ceinture.

I. — *Bouclier.* — Le bouclier était une armure composée de peaux et de fer. Il abritait la poitrine du soldat et le défendait contre les traits de l'ennemi. C'était l'armure d'honneur. Il ne fallait ni le sacrifier, ni le perdre, ni même le livrer au milieu du danger. Il était alors ce qu'est aujourd'hui le drapeau pour un régiment. Le drapeau ne doit jamais passer à l'ennemi tant qu'il y a au régiment un seul soldat pour le défendre. Alors il fallait revenir avec son bouclier ou mourir couché sur son bouclier.

Le bouclier du chrétien, c'est la foi, armure nécessaire, armure d'honneur. Voulez-vous comparer le salut à un vaste édifice, la foi en est le fondement; préférez-vous en faire un tissu d'or, la foi en est le premier ourdissage; faut-il le regarder comme un arbre aux fruits les plus exquis, la foi en est la racine: *Initium, radix, fundamentum justificationis nostræ*[1]. Aussi, à votre première présentation au temple chrétien, on vous demanda la profession solennelle de votre croyance: vous l'avez renouvelée au jour de votre première communion, et

1. Conc. Trid.

depuis, le ministre du ciel ne cesse de raviver cette flamme que les apôtres de l'erreur cherchent continuellement à éteindre. Votre bouclier, c'est la foi de l'Église catholique, apostolique et romaine : *In omnibus sumentes scutum fidei* [1].

Que sont-ils devenus ceux qui ont jeté cette défense? Où sont-ils ceux qui ont affronté la lutte sans cette armure divine? Pauvres insensés qui se croyaient plus sages et plus forts que Dieu, ils sont tombés comme des colonnes jetées dans le vide, comme des maisons que rien ne soutient. Corrompus, dégradés, leurs voies sont couvertes de souillures en chacun de leurs jours. Vous les rencontrerez dans tous les théâtres de dissolution, mendiant sans dignité les adorations de l'idole de chair. Toute grandeur a disparu. Vous les entendrez vanter leur dévouement à la famille et à la patrie, répéter, après mille autres, ce qualificatif devenu banal : « Je suis honnête homme, c'est ma seule gloire. » Triste gloire! L'honnête homme sans la foi! Il y a longtemps que l'Esprit Saint a fait la géographie du pays qu'il habite, et il l'a partagé en trois départements : département de l'orgueil : *Superbia vitæ* ; département de l'avarice: *Concupiscentia oculorum ;* département de la luxure, *Concupiscentia carnis.* Quand il n'y a plus les immortelles espérances pour encourager et les immortels supplices pour retenir, on est bientôt fatigué de soutenir les assauts du combat. Quand on s'est habitué à se croire semblable à l'être sans raison qui passe à côté, le regard fixé à la terre, on n'est pas loin de se baisser comme lui. Le vrai bouclier, c'est la foi: *In omnibus sumentes scutum fidei.*

Ce n'est pas que la foi empêche la tentation. Non, le juste, comme l'impie, est sur le champ de bataille. Mais la foi démonte toutes les batteries de Satan, résiste à tous ses traits, émousse tous ses javelots.

Tentation d'orgueil! La foi montre au chrétien le néant d'où il est sorti, l'anéantissement du Fils de Dieu sur le Calvaire, l'abaissement du Christ jusqu'à la forme de l'esclave et du condamné. Elle lui dit: « Qui es-tu pour t'exalter, et qu'as-tu de toi-même? *Quid habes quod non accepisti?* »

Tentation de vengeance! La foi dit au chrétien : « C'est un frère qui t'a offensé, vous êtes les héritiers du même royaume, vous appartenez à la même famille; comme lui, tu as besoin de miséricorde et tu as dit au Père commun: Pardonnez-nous comme nous pardonnons. »

Tentation de volupté! Le bouclier se consolide, la foi redouble de force et crie avec S. Paul: « Quoi donc ! tu ferais servir au crime un corps qui est le temple de Dieu ! les membres du

1. Eph., VI, 16.

Christ seraient ensevelis dans les ignominies de la luxure! *Tollam membra Christi et faciam membra meretricis! Absit.* »

Tentation d'incrédulité! Croire à l'Église, à des hommes, à des mystères! Quelle folie! C'est le bouclier lui-même dont on veut s'emparer: mais la force de résistance lui vient de sa propre solidité, il ne cèdera point. C'est alors que la foi dit au chrétien : « Tu crois à Dieu; Dieu sait plus et mieux que l'homme; sa parole est infaillible, sois confiant, il ne t'égarera jamais. »

Enfin à toutes sortes de suggestions mauvaises, la foi a un mot qui décide de la victoire en faveur de toute âme qui l'écoute : « Ou le ciel, ou l'enfer, choisis. »

Revêtons cette défense, et surtout n'oublions pas que la foi, comme le bouclier, est l'arme d'honneur. Il faut la conserver intacte jusqu'au jour où Dieu viendra nous la redemander. Dût-il nous en coûter notre sang, il faut la porter immaculée au jugement de l'Éternel. Disons-le surtout à notre siècle qui l'ébranle de toutes parts: La foi se doit au martyre: *Debitrix martyrii fides*[1]. La conduite des premiers chrétiens en face des persécuteurs n'était point un héroïsme de surérogation, mais l'essence des devoirs les plus rigoureux. Placés à la même épreuve, nous devrions les imiter. La même grâce serait à notre disposition et la même réponse devrait sortir de nos lèvres: « Je suis chrétien! Un chrétien ne renie jamais sa foi! *Debitrix martyrii fides.* »

II. — *Le casque, c'est l'espérance. — Et galeam salutis assumite.* Le casque protège la tête, il l'orne et lui donne une attitude martiale, un air guerrier. On ne pouvait choisir un symbole plus parfait de l'espérance qui relève l'homme et le tourne constamment vers le ciel par ses aspirations et ses désirs.

C'est l'espérance qui dit: « Patience, mon frère l'ouvrier; vos journées sont dures et vos nuits quelquefois sans sommeil. On pleure autour de vous, en vous demandant du pain. Mais vous êtes chrétiens et vous servez Dieu. Attendez, Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité. Encore quelques jours, et viendra le repos éternel, et vous serez rassasié de bonheur avec tous ceux qui auront travaillé comme vous. »

C'est l'espérance qui dit : « Patience, mon frère malade; vous souffrez beaucoup, la douleur a brisé tous vos membres, la vie est un martyre Mais vous êtes chrétien et vous aimez Dieu. Attendez, toutes ces épreuves auront un terme: viendra l'éternelle santé. Plus vous aurez enduré ici-bas, plus vous serez enivré de délices. »

C'est l'espérance qui dit : « Patience, mon frère visité par

1. Tert.

l'infortune. Vous êtes tenté de murmurer, de vous plaindre; vous vous demandez souvent: Comment vivrons-nous et que feront nos enfants? Mais vous êtes chrétien et vous vous confiez à Dieu. Attendez, Dieu afflige sur la terre pour glorifier au ciel. Le juste ne meurt pas de faim. Vous gémirez quelques jours dans les tristesses de l'exil et de la pauvreté, puis viendra l'éternelle fortune. »

C'est l'espérance qui dit: « Patience, mon frère assailli par la tentation. Vous êtes souffleté par l'ange de Satan; la chair livre de terribles assauts, et vous trouvez que c'est humiliant de subir de pareilles luttes. Mais vous êtes chrétien et vous combattez pour Dieu. Attendez, bientôt viendra l'heure où la chair tombera en dissolution et l'âme prendra son essor vers le ciel. Le Seigneur ne permettra point que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. La grâce vous suffit: *Sufficit tibi gratia mea* [1]. »

Enfin c'est l'espérance qui dit au moribond: « Courage, mon frère, la mort n'est qu'une apparence, le corps seul va au tombeau, mais l'esprit retourne à Dieu. Les esprits ne meurent pas. »

Heureux celui qui possède l'espérance, ferme comme le roc au milieu de la tempête, solide comme la montagne de granit, inébranlable comme le chêne au milieu de la forêt! Heureux celui qui dans les peines, les maladies et les revers, sait attendre le jour de Dieu!

Le prisonnier attend l'heure de la liberté, il n'oublie jamais le moment de la délivrance. Le pilote pense à la tranquillité du port et ses yeux recherchent instinctivement le rivage où il abordera. Courbé sous le poids de la chaleur et du jour, le serviteur s'encourage par l'espoir du salaire promis, il travaille pour la récompense qui lui fut offerte lorsqu'il se présenta chez l'étranger.

Pauvres prisonniers de la justice divine, passant sur la terre comme des condamnés qui subissent leur peine, quand notre détention nous paraît dure, ne perdons pas de vue le moment où, sortant de la servitude du péché, nous recouvrerons pour toujours la liberté des enfants de Dieu. Revêtons le casque de l'espérance. Au ciel, plus de chaînes, plus de verroux, plus de tentation: *Galeam salutis assumite.*

Pauvres matelots, toujours au milieu de l'orage, regardons le port. Au ciel, plus de tempêtes, plus de récifs, plus de naufrages. Revêtons le casque de l'espérance: *Galeam salutis assumite.*

Pauvres mercenaires, courbés vers un sol ingrat, déchirés par les ronces et les épines, souvenons-nous du salaire promis

1. II Cor., XII, 9.

à nos sueurs. Au ciel, plus de fatigues, plus de labeurs, plus de pénibles journées. Au ciel, les vacances. Revêtons le casque du salut : *Galeam salutis assumite.*

Qui êtes-vous, mon frère qui pleurez? Un père de famille sans ressources? Une mère sans soutien? Un orphelin sans abri? Un cœur trahi dans ses affections? Un juste écrasé par la calomnie? Vous êtes chrétien. Courage! Revêtez le casque du salut : *Galeam salutis assumite.*

III. — *Le glaive, c'est le Verbe de Dieu.* — *Gladium spiritus quo est Verbum Dei.* Le glaive est l'arme offensive. Le casque et le bouclier mettent à l'abri; le glaive attaque et transperce les ennemis, il décide de la victoire. Au dire de S. Paul, cette arme, c'est le Verbe de Dieu. Or le Verbe de Dieu se communique à nous dans la prière, dans la prédication et dans les sacrements.

Le chrétien doit donc porter le glaive de la prière. C'est l'arme offensive par excellence, et le nombre des victoires remportées se mesure sur la ferveur de nos entretiens avec le Ciel. Celui qui connaît le secret de bien prier a trouvé le secret de bien vivre : *Ars bene orandi est ars recte vivendi.* Vous avez en ces quelques mots de S. Augustin, l'abrégé et la formule de toute vie chrétienne. Qu'on cherche tant qu'on voudra, on ne trouvera jamais rien qui puisse contredire. Prières bien faites : vie pleine de droiture et de sainteté; prières tièdes et languissantes : vie languissante et cousue de chutes et de rechutes. Plus de prière, plus de vertu.

Aussi quelle n'est pas la joie de nos ennemis quand ils sont parvenus à nous inspirer le dégoût de nos exercices de religion! Comme ils tressaillent d'allégresse quand ils peuvent dire : « Cette âme ne sait plus prier »! L'Écriture rapporte qu'un jour les Israélites, cherchant dans toute la nation, ne trouvèrent pas un ouvrier capable de travailler le fer ni l'acier. Les Philistins, leurs ennemis, étaient parvenus à les faire disparaître jusqu'au dernier : ainsi ils les avaient réduits à l'impuissance de fabriquer des lances ou des glaives, et ils les tenaient sous leur domination. C'est la tactique et l'habileté de Satan. « Qu'ils ne fassent ni glaive ni lance, dit-il, qu'ils n'aient jamais recours au Dieu des batailles, qu'ils ne prient plus, et je suis assuré de leur défaite : *Ne forte facerent Hebræi gladium aut lanceam*[1]. »

Le glaive spirituel, c'est encore la prédication évangélique. Cette parole descend du cœur de Dieu et va jusqu'au cœur des fidèles. Écoutée avec de saintes dispositions, elle pénètre

1. I Reg., XIII 19.

dans les âmes, elle en dissèque les jointures, elle coupe les chaînes que le démon y aurait jetées, elle attaque l'ennemi jusque dans ses derniers retranchements. Quelle puissance dans cette arme, et que de combattants lui ont dû leur victoire! Depuis les apôtres que le *Veni sequere me* du Maître Jésus détache de la barque du pêcheur, jusqu'au dernier des missionnaires qui a trouvé, dans une parole tombée de la chaire chrétienne, le secret d'une vocation héroïque; depuis le premier des coupables, que le Verbe divin chercha derrière le feuillage où il cachait sa déchéance, jusqu'à ce converti d'hier qu'une retraite a conduit au Seigneur, au moment où il s'y attendait le moins, que de retours à la vérité n'eurent pas d'autre principe! Après la prière, la parole de Dieu est le moyen le plus ordinaire de sanctification. *Gladium spiritus quod est Verbum Dei.*

Le glaive spirituel enfin, c'est la pratique chrétienne et la fréquentation des sacrements. Nulle part, la grâce ne nous est donnée avec plus d'abondance qu'à ces sources instituées par le Verbe Incarné lui-même. Nulle part le Fils de Dieu ne se communique plus parfaitement à l'âme chrétienne, et je ne sache pas aussi qu'il y ait rien de plus terrible à Satan que le cœur muni du pain des forts. Où en est le monde de nos jours par rapport à cette arme? La porte-t-il bien haut? vient-il la retremper, quand elle est émoussée au milieu des dangers de la vie? Parlons sans figures : où en sommes-nous, Mes Frères, par rapport à la confession et à la communion, ces deux forts soutiens de l'âme qui lutte contre la tentation? Avez-vous jamais entendu un chrétien faire ce raisonnement : Je suis assailli de toutes parts, je suis exposé au péril d'une défaite, encore un pas, et je roule dans la poussière ; je dois m'approcher du foyer de l'amour, je dois aller à la source de la force...? L'avez-vous entendu? Aux yeux du grand nombre, — et je parle même de ceux qui veulent rester chrétiens, — ce serait se ridiculiser que d'aller au delà de ce qui est strictement obligatoire. Le précepte pascal accompli, quels que soient les dangers à courir, tout est dit. On travaille pour la conversion, on ne fait rien pour la persévérance, et chaque année l'absolution du prêtre retombe sur des têtes également coupables. On pardonnera encore à une épouse, à une fille, de venir, aux fêtes de l'Église, renouveler la jeunesse de leur âme. L'amour divin, permettez-moi le mot, est tarifé selon les sexes, et l'homme qui est le premier en tout ira prendre la dernière place dans la religion qui est la première de toutes les choses. L'égalité sera peut-être admise de douze à dix-huit ans : le frère et la sœur viendront alors avec une ferveur égale au banquet

céleste. Mais, dix-huit ou vingt ans sonnés, la séparation se era pour toujours. La jeune personne continuera, si elle veut, à vivre avec son Dieu dans les termes de la plus douce intimité. Quant au jeune homme, l'exhorter à cultiver l'amitié de son Sauveur semblerait une prétention exagérée, et la mère la plus chrétienne devra s'estimer heureuse si son enfant ne devient pas bientôt complètement étranger à la foi. Et pourtant, qu'est-ce qu'un cœur de vingt ans sans le secours des pratiques chrétiennes ? Une ville sans défense que l'ennemi rançonnera, démolira, brûlera à son gré ; un soldat qui au plus fort de la mêlée jette son glaive. « Vous ne savez pas, disait un jour le père Lacordaire, ce que c'est qu'une communion de moins dans une vie de vingt ans ! » Nous ne savons que trop ce que devient la vie d'une jeunesse sans communion. Le cœur humain a besoin d'affection, et si vous ne lui donnez des objets qui l'élèvent et purifient ses flammes, il se penchera vers les créatures, et ira brûler un encens coupable au pied des idoles qui le dégraderont.

IV. — *La ceinture, c'est la tempérance.* — *Sobrii estote.* Enfin, le soldat porte la ceinture. C'est le symbole de la vie dure et austère, remplie de travaux et d'exercices, et sevrée de toute douceur efféminée. C'est le symbole du détachement absolu qu'il doit pratiquer à tout instant. La ceinture resserre son vêtement et retranche ce qu'il y a de superflu, tout ce qui pourrait le gêner dans sa marche ou le fatiguer dans la manœuvre. Tempérance, sobriété, travail, exercices continuels, détachement absolu des choses d'ici-bas, telle est la vie du vrai soldat de Dieu : *Succincti lumbos in veritate*[1]. Le démon venant au combat ne possède rien, dit S. Grégoire. S'il nous trouve embarrassés dans les jouissances, la partie est tout entière à son avantage. Que sont toutes les choses de ce monde : les jeux, les théâtres, les spectacles, les divertissements, les bals, la fortune, les emplois ?..... Que sont-elles ? Un vêtement qui retarde notre marche, une tunique flottante qui nous gêne. Sous peine de périr, il faut se dépouiller de tout cela. Portons la ceinture de la mortification chrétienne, vivons sobrement. Voyez l'athlète : il n'est plus question pour lui ni de vin ni d'ivresse, il s'abstient de tout en vue d'une couronne corruptible. Parce que tout excès brise les forces de l'âme et du corps, il vit dans la tempérance la plus complète. C'est le modèle du chrétien : *Succincti lumbos in veritate.*

Souffrez, Mes Frères, que je vous demande encore où nous en sommes de cette vie austère. Que pense-t-on aujourd'hui

1. Ephes., VI, 14.

de la mortification, du détachement, de la vigilance, de la retraite, de la crainte; en un mot, de tout ce qui s'appelle les épines de la vertu, de tout ce qui rend étroit le chemin du ciel?

Que le ministre du Seigneur parle de jeûnes et d'abstinences, on sourit. Qu'il explique les saintes lois de l'Église, on se révolte comme s'il était question d'un abus de pouvoir. Au XIX° siècle, les hommes ne sont plus faits pour la pénitence. Ils peuvent impunément se livrer au crime, ils sont dispensés à tout jamais de donner satisfaction au Seigneur outragé.

Que l'on entende faire l'éloge de la pauvreté et du désintéressement. — « Bon pour les cloîtres! Mais que venez-vous nous parler de détachement, aujourd'hui que, sur tous les chemins du globe, on court après la fortune? L'or est le dieu du siècle. Commerçants, industriels, savants et professeurs, sacrifient sur ses autels, et vous ne pouvez prohiber ce « culte très pieux ». Il n'est pas jusqu'à l'homme des champs qui n'aspire à une vie plus lucrative, et vous ne comprimerez pas cet élan qui soulève son cœur. Que venez-vous nous dire que la terre n'est rien, aujourd'hui que l'argent est le ressort de la société, et que du sommet de l'échelle à ses plus bas degrés, on ne travaille que pour l'argent?

« Enfin, si au nom de Dieu, de Jésus-Christ et de son Église, le prêtre flétrit des usages que la religion réprouve, des divertissements que la modestie condamne, des réunions que la pudeur flétrit, des bals qui séduisent l'innocence, des jeux qui la corrompent, des ajustements et des modes qui tendent des pièges, la religion ne sait pas se faire avec le temps, elle ne sait pas s'accommoder aux circonstances. Le prêtre, du moins, devrait mettre ses enseignements en rapport avec la société; s'il fallait faire tout ce qu'il dit, on passerait pour un extravagant et un insensé. » Et cent autres bonnes raisons que l'on ne manque pas d'invoquer pour se dispenser des sévérités de l'Évangile, élargir le chemin du ciel, et faire un alliage de piété et de mollesse. Et avec ces prétextes, on rencontre à chaque pas des soldats du plaisir; mais des soldats de Dieu, des chrétiens tels que le furent les saints, tels que l'étaient nos pères dans la foi, il n'y en a plus.

Courage donc, Mes Frères, ne jetons pas nos armes. Ceignons nos reins de la ceinture de la mortification, chaussons les sandales de la pénitence et les éperons de la bonne volonté. Couvrons-nous du bouclier de la foi, de la cuirasse de la justice et du casque de l'espérance. Saisissons d'une main vaillante le glaive de la prière, de la parole de Dieu et des sacrements, et marchons avec ardeur au combat proposé. Notre ennemi est fort, mais il ne peut rien contre les courageux: c'est un

pent, mais nous lui écraserons facilement la tête; c'est un lion, mais Dieu lui a mis un frein dans la mâchoire, dit Bossuet. Serrons ce frein, et nous le ferons servir à notre salut, comme le cavalier emploie le cheval dompté. *Amen.*

FIN DU CHRÉTIEN

OU IMITATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Gloria magna sequi Dominum.
(Eccli., XXIII, 38.)

out être sur la terre a un point de départ, un développement et un terme de perfection où il aspire; et ce terme, ce dernier épanouissement de ses attributs, est la fin pour laquelle Dieu l'a créé. La plante n'était d'abord qu'un germe, l'activité de ce germe a été mise en exercice dans le sillon où il est tombé. Il s'est levé en verdure, de cette verdure est née une fleur, puis un fruit. Voilà la fin de la plante, le Créateur l'a formée pour cela. Comme hommes, nous avons un but à atteindre: connaître, aimer et servir Dieu, pour le posséder un jour. C'est la noble destinée où notre intelligence et notre cœur aspirent, mais au-dessus de la dignité de la créature raisonnable, il y a celle du chrétien et aussi sa destinée. Le chrétien est enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ, temple du Saint Esprit, membre de l'Église. Ces titres lui imposent des devoirs en lui donnant des droits; ces qualifications supposent une mission à remplir, un rôle à jouer et une fin à chercher. Dieu ne fait rien sans but: ce serait indigne de sa sagesse infinie. Plus les dons accordés sont larges et généreux, plus la carrière à fournir est vaste. Pourquoi donc le chrétien? et que fera-t-il pour entrer dans les vues du Seigneur qui l'a ennobli?

1° Il doit imiter le Christ;

2° Il doit le reproduire dans son intelligence, son cœur, et dans tout son extérieur.

I. — *Obligation d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — Comme chrétiens, nous partons du baptême, et à ce commencement de notre route on nous a dit où elle doit aboutir. Là, en effet, en présence du ciel et de la terre, nous avons fait le serment de nous attacher à Jésus-Christ. Nous avons renoncé à Satan, l'ennemi du Sauveur, et volontairement accepté l'obligation de

suivre le divin Rédempteur lui-même, de le copier dans notre conduite et de retracer sa vie dans notre vie.

Depuis ce jour on nous appelle chrétiens, disciples du Christ, comme on appelait autrefois Platoniciens les disciples de Platon; Aristotéliciens, les disciples d'Aristote; Épicuriens, les disciples d'Épicure. De même que ces philosophes offraient dans leur doctrine la continuation de la doctrine de leurs maîtres, ainsi nous devons offrir dans notre vie la continuation de la vie de Celui que nous appelons le divin Maître. Il faut que nous présentions en nous l'image parfaite du Verbe incarné; il faut qu'on dise en nous voyant passer: « Oui, c'est bien là un autre Christ: *Christianus alter Christus.* »

Au baptême, Dieu nous a marqués d'un caractère sacré, ineffaçable. Ce caractère est une image de Jésus déposée en nous et imprimée par l'Esprit Saint, et nous emportons des fonts bénis le devoir de conserver cette impression merveilleuse, et de la perfectionner tout le long de notre existence terrestre. Désormais nous sommes des peintres occupés à faire le tableau du Christ en notre âme. De même que, par le péché, nous avions été formés à la ressemblance du premier des coupables, nous devons passer nos jours à reproduire trait pour trait la figure de l'Adam céleste, c'est-à-dire notre Sauveur: *Christianus alter Christus.*

Il vous souvient, Mes Frères, de l'histoire d'Ésaü et de Jacob: le premier part pour la chasse, espérant, à son retour, la bénédiction du vieil Isaac, mais, pendant qu'il est à la campagne, son frère se revêt de ses habits, oint ses cheveux de ses parfums, il s'entoure les mains de peaux de chevreau et, grâce à cette transformation, il ravit la bénédiction paternelle. Ce mystère reçoit en nous son entier accomplissement. Vêtus du Christ, devenus la bonne odeur de Jésus, *Christi bonus odor*, par lui nous avons accès auprès du Père et en lui nous sommes bénis des bénédictions spirituelles et célestes. Se vêtir de Jésus-Christ! Comprenons bien ce langage. Qu'est-ce qui paraît le plus dans l'homme, sinon le vêtement? Ainsi doit paraître en nous la vie du Sauveur. L'apôtre S. Paul revient sans cesse à cette figure: « Dépouillez-vous du vieil homme, et revêtez-vous du nouveau. Laissez là l'homme de convoitises et de dissolutions, et renouvelez dans votre être spirituel l'homme créé selon le modèle de Dieu, dans la justice et la sainteté. » Le modèle de Dieu, sa ressemblance parfaite, la figure de sa substance, la splendeur de sa gloire, n'est-ce pas le Fils de Dieu[1]? Et voilà le modèle dont nous devons multiplier les copies en le renouvelant dans notre âme.

1. Hebr.

Ainsi le chrétien reçoit des mains de l'Église le portrait du Christ avec l'obligation de le refaire. C'est le travail de toute la vie, et la perfection de ce travail décidera de son éternité. Qu'est-ce qui lui sera demandé à la porte de la céleste patrie? Que réclamera-t-on de lui pour son entrée au royaume des prédestinés? La conformité de la copie avec l'exemplaire, la ressemblance de la reproduction et de l'archétype : *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* Est-il un autre Christ, a-t-il retracé, dans son existence, cette vie qui commença à Bethléem pour se terminer au Calvaire, a-t-il imité l'humilité et l'obéissance de Nazareth, la charité et la pénitence de la Passion : c'est un élu ! Mais s'il n'a de commun avec Jésus-Christ que le nom; s'il n'a eu du christianisme que le baptême, le caractère reçu au premier jour devient le sceau de sa réprobation. Le chrétien sans Jésus-Christ, c'est une fleur qui n'est pas éclose, elle n'a pas rempli sa fin, elle sera arrachée par le jardinier et brûlée; c'est un arbre qui n'a pas donné de fruits, il a occupé inutilement la terre, il sera coupé et jeté au feu. C'est un soleil qui n'éclaire pas; astre sans but au sein du firmament, il périra. Au lieu de briller dans les éternelles splendeurs, il roulera honteusement dans les ténèbres de la justice divine.

Fils de Dieu par adoption, il a dépouillé les livrées qui annonçaient la grandeur de son origine : il sera dégradé. Les anges du ciel et les élus de Dieu se détourneront de lui avec horreur et dégoût, comme on passe en méprisant, au milieu d'une populace ignoble, l'héritier dégénéré d'un grand nom, le coupable dissipateur d'une grande fortune.

Frère de Jésus-Christ et membre de son corps mystique, il n'a pas vécu de sa vie; il a plus ressemblé aux esclaves de la maison qu'à son propre frère : il sera condamné à vivre parmi les esclaves, et les enfants de la famille contempleront « avec douleur et avec effroi le sceau de son baptême devenu le stigmate de sa honte, le cercle brûlant de flamme qui l'investira, au lieu de l'auréole de la félicité et de la gloire, enfin l'affreux cortège des démons et des damnés devenus la société de son existence malheureuse[1] ».

Donc, ou renoncer au divin Sauveur, à ses promesses, à sa rédemption, à la vertu de son sang, ou imiter ses vertus, ou abjurer l'Évangile, ou en suivre les maximes : il n'y a pas de milieu, cette vérité est inscrite dans le testament du Fils de Dieu. Certes, qu'y a-t-il de mieux respecté qu'un testament? Expression des dernières volontés d'un père, d'un allié ou d'un

1. Monseigneur Pie.

ami, il devrait être ce qu'il y a de plus sacré, et s'il ne l'est pas toujours, c'est un malheur qu'on ne saurait trop déplorer. Or Jésus allait mourir. Ami qui se dévoua comme nul autre ne se dévouera jamais, il allait donner sa vie pour ceux qu'il aimait, et avant de partir pour le Calvaire, il laissa ses dernières recommandations ; je dirai le mot : il fit son testament qu'il devait le lendemain signer de son sang. Ce testament est court, substantiel, d'une clarté inattaquable, d'une perfection infinie : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même. Vous m'appelez maître et vous faites bien : je le suis. Si moi je vous ai lavé les pieds à tous, à votre tour vous devrez remplir ce devoir de charité les uns à l'égard des autres, car le disciple n'est pas au-dessus du maître : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis.* » Travaillez, âmes chrétiennes, le chemin à parcourir est long. Il s'agit d'arriver à l'infinie perfection, il s'agit de réaliser des mérites semblables à ceux du Fils de l'Éternel : *Quemadmodum ego feci.*

Au reste, ce n'est pas seulement le testament du Christ, c'est tout le dessein et tout le plan de Dieu. En nous créant, dit un Père de l'Église, le Tout-Puissant nous avait destinés à être des miroirs de ses attributs. — Où retrouvez-vous une ressemblance plus parfaite de vous-même que dans un miroir? — Mais nous ne pouvions voir Dieu qui est un pur esprit, et, partant, c'était impossible de l'imiter. Il s'abaissa à la forme de l'esclave, pour nous montrer sous l'enveloppe humaine toutes les vertus qu'il exigeait de nous. Il se fit homme pour que nous fussions divinisés : *Factus est homo ut homo fieret Deus.* Qu'il soit descendu sur la terre, qu'il ait pris une naissance semblable à la nôtre, qu'il ait vécu trente ans avec nous, qu'il soit mort pour nous, il n'y a que la moitié de son ouvrage terminée, il n'y a que la moitié de son plan réalisé; reste la seconde moitié que nous devons parachever nous-mêmes. Il a vécu en homme : à nous, dit Tertullien, d'agir en Dieu; il a montré l'idéal de la vérité, du bien, du beau : à nous d'en être l'expression vivante; il a été le Christ Fils de Dieu par nature : à nous de l'être par adoption : *Christianus alter Christus.*

Cette doctrine est fondée sur la doctrine et sur l'exemple de tous les Saints. A peine Jésus est-il monté au ciel qu'il se trouve des hommes de tous les âges et de toutes les conditions pour rappeler la nécessité indispensable de l'imiter. Un S. Paul ne cesse de répéter à ses fidèles : « *Imitatores mei estote :* Soyez mes imitateurs, parce que je le suis du Christ. » Un S. Léon nous avertit qu'en vain nous porterons le nom de chrétiens, si nous n'avons les vertus de notre Sauveur. Un

S. Basile nous dit que la définition du christianisme c'est l'imitation de Jésus-Christ : *Definitio christianismi imitatio Christi est*. On ne saurait trouver parole plus saisissante. Dans la définition, rien d'accidentel ni de superflu ; pas de redondances de mots ni d'idées, c'est la simple et correcte expression de l'essence des choses. On peut mettre la chose définie à la place de la définition, l'une vaut l'autre. Prenez l'imitation du Christ, prenez le christianisme, c'est tout un : *Definitio christianismi imitatio Christi est*.

D'ailleurs les Saints pratiquent ce qu'ils enseignent, ils suivent la route qu'ils montrent. S. Antoine prend le chemin de la pauvreté, S. François-Xavier, celui du zèle des âmes, S. Vincent de Paul, celui de la charité. Tous se font gloire de vivre à l'école du Maître. A la même école, sainte Thérèse a reçu l'esprit d'oraison, sainte Catherine de Sienne, l'amour de la pénitence, sœur Benoîte, la passion du sacrifice. Tous nous montrent dans leur personne quelques-uns des traits de l'existence du Sauveur ; tous nous disent avec S. Paul : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi*.

II. — *Pratique de l'imitation de Jésus-Christ*. — Reste donc établie l'obligation indispensable d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ. Précisons encore davantage la question et, avec l'aide des lumières de la foi, disons jusqu'où va cette obligation. Où doit en nous paraître le Christ ? Qu'est-ce qui dans nos personnes doit être semblable à lui ? Absolument tout : notre esprit recevra ses maximes, notre cœur se pénètrera de ses sentiments, et notre corps se revêtira de sa vie extérieure.

Le disciple pense comme le maître, il reçoit ses opinions, il embrasse ses jugements. Toute école se forme à l'effigie de celui qui l'a fondée et de ceux qui ont enseigné après lui. Les idées reçues entrent si profondément dans les âmes, que les esprits les plus développés ne se débarrassent jamais de la première éducation. Quand celle-ci est bonne, elle laisse dans la vie une trace brillante ; quand elle est mauvaise, elle reste comme une ombre désagréable qui ne s'effacera jamais. Le chrétien doit donc prendre les vues de son Maître Jésus, et rejeter comme erronées et pernicieuses toutes les doctrines qui ne s'accordent pas avec les doctrines de l'Évangile.

Heureux les riches ! maxime du monde. Heureux les pauvres d'esprit ! maxime de Jésus-Christ. Le chrétien ne s'attachera jamais aux richesses, il ne les recherchera point avec avidité. S'il les possède, il ne sera que l'usufruitier et l'économe de la Providence.

Heureux ceux qui se livrent aux emportements et à la violence !

maxime du monde. Heureuses les âmes patientes ! maxime de Jésus-Christ. Le chrétien cherchera toujours à dompter la colère; il calmera les tempêtes et les orages du cœur; il frémira à la moindre parole de blasphème qui insulte l'Éternel.

Heureux ceux qui se réjouissent! maxime du monde. Heureux ceux qui pleurent! maxime de Jésus-Christ. Le chrétien évite les folles joies et accepte les revers ; il est résigné dans le malheur. Les accidents, la mort de ses proches, les événements imprévus trouvent toujours sur ses lèvres la parole de son Maître : *Fiat voluntas tua!* Que votre volonté soit faite !

Heureux les cœurs purs ! L'amour de la pureté est un port assuré et tranquille où l'âme chrétienne se réfugie dans les tentations. Elle se souvient que son Maître Jésus s'entoura de la virginité et lui fit une place à part dans sa vie. Le monde traite de bagatelles les folies de la volupté; elle se garde de ses jugements pernicieux, et conserve toujours une profonde horreur de tout ce qui pourrait ternir l'innocence et la modestie.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! C'est toute la soif du chrétien, son âme brûle du désir d'être juste : juste à l'égard de Dieu, du prochain, de l'Église, de son âme. Il dit avec Jésus : « Il faut remplir toute justice, » et ne se croit libéré de cette obligation qu'au moment où il ne lui reste pas le moindre devoir à accomplir. Il met au premier rang les graves préceptes, il ne néglige pas les moins importants. Il est rigoureusement fidèle aux pratiques de la religion, mais il ne se dispense jamais des devoirs de la charité, de la politesse et de l'urbanité; il respecte les droits du prochain, il ne viole pas ceux de son Créateur; il ne se contente pas d'être un honnête homme, il veut être un saint.

Heureux ceux qui savent faire miséricorde ! Ne dites pas au vrai chrétien qu'il est difficile de pardonner. Il se souvient de la leçon du Calvaire : il entend le Sauveur priant pour ses bourreaux, et il écoute l'Esprit Saint qui lui dit : « Regarde, et suis l'exemple qui t'a été donné sur la montagne : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est*[1]. »

Heureuses les âmes pacifiques ! La paix ! le sentiment cher au cœur de l'âme chrétienne, elle l'estime, elle sacrifiera bien des susceptibilités pour la conserver. Elle ne se plaît pas au milieu des cris et du tumulte : *Non contendet neque clamabit*[2]. Elle n'éteint pas la mèche qui fume encore, elle n'achève jamais le roseau brisé.

Heureux enfin ceux qui souffrent persécution pour la justice !

1. Exod., XXV, 40. — 2. Matth., XII, 19.

Le chrétien se réjouit au sein des tribulations. Les yeux fixés au ciel, il n'oublie pas que les afflictions de la terre passent rapidement et produisent un poids immense de gloire. Insulté outragé, calomnié, il entend les cris féroces du prétoire, il voit son Maître jugé et condamné. A cette école, il apprend la valeur des mépris et des humiliations. Il se plaît dans sa bassesse, dans ce néant où on l'a relégué, et où il trouve la croix de son Dieu et la ressemblance parfaite avec le Crucifié

Et telles sont, en huit paroles consignées dans l'Évangile, les maximes du Sauveur; tels sont les enseignements qui forment ce qu'on appelle l'esprit chrétien. Hors de là, il ne reste que le naturalisme, l'école mondaine, directement opposée à l'école du Christ.

Cependant l'imitation de Notre-Seigneur Jésus ne se contente pas de former l'intelligence, elle perfectionne la volonté, et, sous son influence, le cœur devient comme une lettre écrite par l'Esprit de Jésus : *Epistola estis Christi scripta non atramento, sed spiritu Dei vivi ; non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis carnalibus*[1]. Une lettre ! Quelle admirable expression ! Où traduit-on mieux ses sentiments que dans une lettre envoyée à un ami ? Là, on s'épanche tout entier, on révèle ses pensées intimes, on met à nu toute son âme. Ainsi passent dans notre cœur tous les secrets de Jésus, et c'est l'Esprit de Dieu lui-même qui est l'auteur de cette merveille, et il le fait pour offrir en nous d'autres images du Père qui aime à trouver sa ressemblance dans les créatures, comme il la trouve dans son Fils unique. O brillante et merveilleuse destinée de l'âme chrétienne ! Devenir, par l'imitation du Christ, une lettre pleine des secrets d'un Dieu, écrite par un Dieu, envoyée à un Dieu !

Aussi bien, tous les sentiments du Sauveur passeront dans ce cœur ainsi façonné. Recherche de la gloire du Père, amour des âmes, zèle pour leur salut, amour de l'Église, amour de la Sainte Vierge, pureté d'intention, désir de la croix ; cherchez dans l'Évangile tout ce qu'il y a de plus noble, cherchez dans la vie du Rédempteur ce qu'il y a de plus intime : toutes ces perfections viennent se refléter dans l'âme comme dans un miroir, ou comme l'âme elle-même se produit dans une lettre : *Epistola estis Christi.*

Il n'est pas jusqu'à notre corps qui n'ait aussi sa part de toutes ces gloires. Lui aussi doit être, pour les anges et pour les hommes, l'image de l'Homme-Dieu. Et il le sera par la mortification, par l'immolation continuelle de ses passions et le sacrifice de ses mauvaises habitudes. Par la mortification,

1. II Cor., III, 3.

le corps humain devient une victime, il participe aux souffrances du Christ, il complète ce qui manque à la Passion du Sauveur : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.* Il écrase la tête au serpent de la volupté; il devient le très humble serviteur de l'âme qui lui est proposée; il travaille à se vaincre pour être chaste, à vaincre les instincts pervers, pour porter un jour la couronne du Christ qui a vaincu la mort et le péché; ses yeux ne s'ouvrent que pour contempler la croix; son oreille est toujours attentive à la parole du Ciel et aux chants inspirés de Dieu ; ses pieds se refusent à le transporter dans les conventicules d'impiété et les assemblées scandaleuses ; ses mains ne s'ouvrent que pour donner et ne s'étendent que pour bénir. N'est-ce pas la photographie vivante de la vie extérieure de l'Homme-Dieu ?

N'allez pas le chercher dans les rendez-vous de l'iniquité ; il n'y est pas. Il s'est levé de ces tombeaux de l'innocence qui s'appellent les fréquentations, les liaisons, les assiduités, les lectures immorales ou irréligieuses, les romans et les bals. Il a quitté tous ces sépulcres de la vertu, il y a laissé son suaire et ses chaînes : *Surrexit, non est hic.*

N'attendez pas de ces lèvres les discours qui flétrissent la pudeur, les paroles qui altèrent la foi ou corrompent les mœurs : sa langue, touchée par le sel du baptême et rougie du sang qui coula sur le Calvaire pour purifier le monde, n'a plus que des conseils dictés par la sagesse. Ce n'est pas la langue qui tue comme l'aiguillon de l'insecte venimeux, mais c'est un ouvrier de charité qui travaille sans relâche à l'édification du prochain. Et l'on peut dire ce que l'on disait de Jésus : « *Nunquam locutus est homo sicut hic :* Non, l'homme du monde ne parle jamais comme le chrétien. »

Ne croyez pas qu'il aille rougir de sa foi et démentir par sa conduite extérieure les convictions de son intelligence : son front marqué par la croix ne sait pas se courber à ces déguisements qui humilient, à ces hypocrisies qui dégradent. Il est tout entier ce qu'il est. Il sait honorer son drapeau, obéir à l'Église, pratiquer sa religion. Ni la confession, ni la communion, ni l'abstinence du vendredi, ne l'épouvantent. Il est ouvertement un autre Christ : *Christianus alter Christus.*

Il est raconté dans la vie de la vénérable Benoîte Rencurel, fondatrice du pèlerinage de Notre-Dame du Laus, qu'aux premiers jours des apparitions de la Vierge, elle fut charmée de la beauté de l'Enfant Jésus que Marie tenait dans ses bras. Dans sa simplicité, elle prend un des enfants de sa maîtresse : « Il est fort laid, dit-elle naïvement, et je vais l'échanger contre le poupon de la belle dame. » Vous pouvez bien croire qu'elle

ne réussit guère. Mais nous, chrétiens, nous avons à tenter la même entreprise, et le succès est assuré. Notre âme a été enlaidie par le péché : la figure du Christ est belle, elle rayonne de toutes les vertus. Il n'y aura pas d'échange, mais, par la vie chrétienne et l'imitation de Jésus-Christ, la perfection divine nous sera communiquée. L'esclave défiguré aura disparu, il sera remplacé par l'enfant du royaume, qui portera tous les traits resplendissants de la famille de Dieu. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XII, pp. 384, 390.

LE TRAVAIL CHRÉTIEN

Homo nascitur ad laborem. (Job, V, .)

Il n'est pas rare de rencontrer des hommes incessamment courbés vers la terre, qui murmurent contre leur condition. Ils s'irritent, se plaignent du sort, ils se regardent comme les déshérités de la vie, les parias de la création. Ces plaintes ont leur principe dans une fausse idée qu'on s'est faite du travail, et dans une erreur complète sur l'état de l'homme ici-bas. Je viens aujourd'hui vous dire que le travail est :

1° Une loi universelle ;
2° Une pénitence obligatoire ;
3° Le seul gardien de la vertu ;
4° La première de toutes les gloires ;
5° Une source de bonheur ;
6° La plus grande des fortunes.

I. — *Le travail, loi de nature.* — De sa nature, l'homme est actif, la loi du travail est gravée au fond de son être en caractères ineffaçables, elle est écrite dans son intelligence, son cœur et ses sens. Il n'a qu'à s'étudier pour en être convaincu, il n'a qu'à s'interroger lui-même pour entendre cette réponse : Il faut travailler.

Son intelligence est à la recherche de la vérité, elle la demande à tout ce qui l'entoure, elle veut connaître, elle désire savoir, elle ne peut rester un instant oisive, elle ne voudrait de mystères nulle part.

Son cœur aime nécessairement le bien : il se porte vers son objet par des élans que rien ne saurait comprimer. C'est une flamme qui demande sans cesse de nouveaux aliments. Non, ne défendez pas l'affection à votre cœur, il ne pourrait pas vous obéir.

Et le corps! Au premier abord, on voit qu'il est au service de l'âme, machine organisée pour le travail. La souplesse des nerfs, la mobilité des muscles, la structure des membres, des bras, des mains, des yeux, de la tête, des pieds, le mouvement continuel de la vie, tout nous dit qu'il est fait pour l'action. Le repos n'est qu'une exception, un remède destiné à réparer les forces usées par une application trop longtemps soutenue : mais lorsque le remède a été sagement employé, il devient fastidieux et nuisible. Un corps qui se traîne dans l'oisiveté languit et s'étiole comme la plante privée des rayons du soleil dans une caverne souterraine. Aussi nos Saints Livres nous disent que l'homme naît pour travailler comme l'oiseau pour voler. Contemplez un instant l'oiseau sur la branche : il va, il vient, il s'agite, il voltige, il s'élève dans les airs, il descend pour s'élever encore : *Nascitur ad volatum;* il est fait pour cela, et lui enlever la liberté de ses ailes serait le condamner à périr infailliblement. Ainsi l'homme naît pour le travail, et aussitôt qu'il cesse d'exercer les facultés que le Ciel lui a départies, il se fait en lui et autour de lui un vide profond, tout devient stérile. Il néglige la culture de ses domaines ; nos plus fertiles campagnes ne produisent que des ronces, il abandonne l'étude, son intelligence se couvre de ténèbres ; comme un vaisseau sans gouvernail, elle vient échouer contre les écueils de l'ignorance, ou sombrer dans les abîmes du doute ; il renonce au soin de son âme ; les mauvais désirs l'envahissent, les passions le dominent ; il perd le fruit de ses travaux, tous les mérites acquis ; il descend l'échelle de la dégradation et du désordre. Rien sans peine : les sociétés, la civilisation, les sciences, les arts, le bien-être, les richesses, la grandeur et la vertu, tout naît d'un travail opiniâtre.

L'homme vient au monde pour travailler, et cette destinée lui fut faite à l'origine des choses. Avant la chute, Dieu lui avait donné cette loi. Les jours de l'innocence — si l'innocence dura des jours — ne se passèrent point dans l'oisiveté, mais dans « l'harmonieuse activité de l'âme et du corps, » dit S. Augustin. Ah ! sans doute, au paradis terrestre, nous ne devons pas envisager l'homme tel qu'il se présente à nous dégradé par le péché, sillonné de rides, épuisé de fatigues, rembruni par la tristesse, courbé sous le poids de toutes les douleurs, découronné et déchu. L'homme aujourd'hui n'est plus qu'une ruine, mais quand il était grand encore, Dieu lui avait révélé la nécessité du travail. L'Éternel l'avait placé dans un jardin de délices pour le cultiver et le garder : *Posuit hominem in paradiso voluptatis ut operaretur.* D'où nous devons conclure que l'innocence et la sainteté ne dispensent point du travail, et que nulle piété n'est

agréable au Seigneur si elle n'est basée sur une vie active et laborieuse.

II. — *Le travail, loi de pénitence.* — Nous sommes des condamnés. La sentence a été prononcée contre nous aussitôt après la désobéissance, elle a retenti sur le théâtre même du crime. Pour nous tous furent prononcées ces terribles paroles : « La terre se couvrira de ronces et d'épines, et tu mangera ton pain à la sueur de ton front jusqu'au jour où tu retourneras à la terre qui fut ton origine. » A tous le travail fut donné comme moyen d'expiation ; le travail avec les sueurs qui l'accompagnent, le travail contre les ronces et les épines, images frappantes de la souffrance qui en est la condition. Voilà le jugement, à nous de l'exécuter. Nous devons être contre nous-mêmes les ministres de la justice de Dieu. Sans doute le lieu de l'exécution peut changer, l'arrêt est le même pour tous. Les uns font leur peine d'une façon, les autres la font autrement: l'artisan à son établi, le négociant à son comptoir, l'homme de la science à son bureau, le laboureur à sa charrue, les magistrats et les rois dans leur palais, le soldat à la guerre, la femme dans l'intérieur du foyer domestique. Différent est le système, universelle est la loi. L'anathème pèse sur tous, depuis le roi qui porte la couronne jusqu'au pauvre le plus grossièrement vêtu; depuis le Souverain qui est assis sur le trône jusqu'au dernier des sujets qui rampe dans la poussière: *Occupatio magna creata est omnibus hominibus, ab eo qui portat coronam usque ad eum qui operitur lino crudo.*

Bien des gens s'imaginent que Dieu fit des exceptions au partage de la vie. Ils croient que la Providence destina les grands et les riches à la douceur du repos et condamna les pauvres à la misère et à la servitude; qu'il fit grâce aux premiers et traita rigoureusement les seconds; qu'il dit au pauvre: « Vous arroserez la terre de vos sueurs, » et au riche : « Vous recevrez le tribut du travail des autres, sans payer de votre personne. » Illusions, chrétiens ! La justice de Dieu ne pensa jamais à faire des exceptions, elle nous condamna tous aux pénibles labeurs, et du berceau qui nous reçut coupables, à la tombe qui sera la dernière expiation ici-bas de la faute héréditaire, il ne vous montra qu'une voie: la voie rocailleuse du travail: *In sudore vultus tui.*

Et cependant l'illusion est moins rare qu'on ne le penserait. Les faveurs de la fortune semblent donner droit à l'oisiveté et à l'inutilité. Le riche partage ses moments entre le plaisir et l'ennui. Les spectacles, les jeux, les divertissements, absorbent son existence: il vit pour se récréer. Les femmes mondaines

n'ont d'autre exercice que de consulter un miroir, étudier la mode, parer leur personne, courir de visite en visite, passer d'une frivolité à une autre frivolité. L'aisance semble diminuer le prix des heures, et la multitude des jouisseurs n'a d'autre souci que de tuer le temps.

Tue le temps, quel crime! Est-ce donc parce que Dieu ne vous enchaîna point à la terre du matin au soir, que vous vous attribuez le droit d'abuser de la chose la plus précieuse? N'avez-vous donc pas des enfants à élever, à instruire, à former? des enfants confiés à des étrangers qui n'ont nul souci de leur perfectionnement? des enfants dont l'éducation se trouve sacrifiée à des parties de plaisir, à l'amour du repos, à la paresse et à l'indolence?

Tuer le temps! Et vous-même êtes-vous bien instruit de votre religion? En connaissez-vous bien les mystères sublimes? Ne l'insultez-vous pas, parce que vous n'en savez pas le premier mot? La science n'a-t-elle plus de régions à explorer, de secrets à découvrir?

Tuer le temps! N'y a-t-il donc plus d'œuvres de charité à accomplir, de pauvres à soulager, de malheureux à consoler, de malades à visiter? La miséricorde n'a-t-elle plus de carrière à ouvrir à votre zèle?

Tuer le temps! Et peut-être non loin du toit que vous habitez, quelque famille se meurt de misère et de faim. Vous êtes riche, c'est-à-dire l'économe de la Providence; vous êtes chrétien c'est-à-dire le disciple de la charité: et votre vie s'écoule dans les jeux, et vous passez insouciant et dur près de l'infortune de votre frère.

Tuer le temps! Et pendant que vous vous divertissez la nuit. pour livrer les jours au sommeil, non loin de vos bals insultants, quelque déshérité veille, faute de couche pour dormir; il a froid, il manque de vêtements. Vous êtes le disciple de Celui qui a dit: « Le pauvre me ressemble, le pauvre c'est moi, » et vous ne savez pas à quoi occuper votre vie!

Tuer le temps! Et pendant que vous vous livrez à des folies devenues fastidieuses à force de se renouveler, il y a des malheureux qui pleurent: une parole sortie de votre bouche leur rendrait la vie moins amère; il y a des malades qui souffrent et agonisent: votre présence adoucirait le terrible passage. Vous êtes le disciple de Celui qui ne rencontra jamais une infortune sans la soulager, qui pleura sur la tombe de Lazare, et vous ne savez pas comment rendre vos journées moins longues et moins pesantes, et vous croyez qu'il serait indigne de votre grandeur d'être au pied de la couche des

agonisants pour diminuer les tristesses d'un membre du Christ!

Tuer le temps! Oui, vous tuez en vous la vie par un repos mortel. La vie a besoin d'exercice, vous vous condamnez à l'étiolement, et c'est un crime. Dieu ne vous demande pas les sueurs de votre front, mais il exige les fruits de votre charité. C'est votre part à la pénitence obligatoire imposée à toutes les conditions: *In sudore vultus tui vesceris pane, donec reverteris in terram de qua sumptus es.*

III. — *Le travail, loi de préservation.* — Oui, chrétiens, quand l'Esprit de Dieu ne nous aurait rien révélé touchant cette vérité, il n'en serait pas moins certain que l'oisiveté est la mère de tous les vices, l'infernale institutrice de tous les désordres : *Multam malitiam docuit otiositas.* C'est un fait acquis à l'expérience.

Demandez aux Juifs pourquoi ils se sont prosternés au pied du veau d'or, tandis que Moïse est sur la montagne? C'est parce qu'ils ont cessé de prier comme le serviteur de Dieu le leur avait ordonné. Ils se sont livrés à une coupable oisiveté. Ils ont passé le temps à des festins profanes et à des jeux prolongés, et quand ils ont quitté la table de leurs divertissements, ils se sont trouvés idolâtres.

Demandez à Sodome comment elle est devenue si savante dans ces abominations qui ont attiré sur elle le feu du ciel? Les Livres saints vous répondent: « Le malheur des villes coupables est venu de la criminelle oisiveté de ses enfants: *Hæc fuit iniquitas Sodomæ otium ejus.* »

Demandez à David pourquoi il est dans un instant homicide et adultère? L'Écriture vous répondra : « David se promenait oisif sur la terrasse de son palais, il était à Jérusalem au moment où les généraux d'Israël combattaient contre les ennemis du Seigneur. »

Que de naufrages à déplorer qui n'eurent pas d'autre cause! Que de pauvres navires ont sombré dans le gouffre de l'inaction! Jeunes gens que la compagnie des séducteurs entraîna, femmes chrétiennes qui cessèrent d'imiter la femme forte pour suivre les errements que flétrissait déjà l'apôtre S. Paul, courir de maison en maison, oisives, bavardes et curieuses; jeunes filles qui n'eurent d'autre occupation que d'apprendre les nouvelles peu édifiantes : le travail les eût gardés, l'oisiveté les a perdus.

L'âme du paresseux est semblable à son champ : ouverte à tous les passants, c'est-à-dire à tous les démons; pleine de plantes vénéneuses, c'est-à-dire de vices et de mauvaises habitudes. Son cœur ressemble à une porte qui tourne sur ses

gonds; il est incapable de se fixer dans le bien, il s'épuise à former des souhaits qu'il ne réalise jamais. Notre âme est active de sa nature, et si vous ne lui donnez le travail qui l'élève, elle se replie sur elle-même, et, comme les passions dominent dans l'homme déchu, elle accepte le joug des passions.

IV. — *Le travail, source de gloire.* — Bien qu'il soit une punition, le travail a sa gloire, et sa gloire est de nous rendre semblables à Dieu. Dieu est l'activité même, l'acte par essence, un acte pur. En lui tout est action et rien ne demeure à l'état de simple puissance. La production éternelle de son Verbe épuise à la fois et entretient son activité infinie. Hors de lui, pas une action des créatures à laquelle il n'ait sa plus large part; pas une oscillation de la feuille que le vent agite; pas un mouvement de la pierre qui tombe, de l'eau qui s'écoule, du nuage qui passe, de l'éclair qui sillonne la nue, de la flamme qui monte, auquel il n'ait coopéré le premier: *Pater meus usque modo operatur.*

Vous me direz: « Ce travail est facile, c'est le produit de la Toute-Puissance. Le nôtre est pénible, à raison de notre infirmité. » Qu'importent les peines et les sacrifices! nous n'en avons pas moins la gloire de ressembler à Dieu. Au surplus, Dieu n'a-t-il pas subi la peine du travail? Venant en ce monde, il est né pauvre, il a passé trente ans dans l'obscur atelier, il a mangé comme nous le pain de la douleur. Et les trois années de son apostolat ne sont-elles pas des années laborieuses, héroïquement laborieuses? Le jour, il catéchise, console, guérit. La nuit, il va prier dans la solitude des montagnes. Si on l'invite au repos, il répond que le Fils de l'homme est venu pour servir: *Non venit ministrari sed ministrare.* Si on le prie d'accepter un peu de nourriture, il répond que sa nourriture à lui est de faire la volonté de son Père: *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* Et vous! vous avez porté le poids de la chaleur et du jour, vous arrivez le soir accablés de fatigues, incertains du lendemain, ne vous plaignez pas, ne vous croyez point humiliés. Vous n'avez été que les serviteurs de vos frères, tant mieux. Le Fils de Dieu vînt pour servir, vous lui ressemblez. Vous n'avez pu faire votre volonté un seul instant, tant mieux encore. Le Christ ne fit jamais sa volonté. Vous lui ressemblez, c'est votre gloire!

Ah! Je sais qu'aujourd'hui on ne comprend plus guère ce langage de la foi catholique. Des misérables ont excité la cupidité, l'ambition et l'orgueil. Au lieu de laisser à l'ouvrier les consolations de la religion et de lui dire: « Le travail est

glorieux, méritoire, divin, » ils lui ont dit : « Vous n'êtes rien, à tout prix il faut devenir quelque chose. Et pourquoi n'auriez-vous pas votre place au banquet de la vie, votre part aux faveurs du sort ? Revendiquez vos droits à la jouissance, et, s'il le faut, vengez-vous de vos humiliations contre ceux qui vous tenaient en servitude ! Mais quelle a été la conséquence de ces élucubrations ineptes et impies ? Ils ont fait déserter nos campagnes et encombré les chemins qui mènent aux emplois. Ils ont rempli la France d'écrivains soudoyés qui, chaque jour, soit dans les brochures, soit dans les journaux, livrent à toutes les classes de la société les principes les plus absurdes et les poisons les plus dissolvants. Ils ont jeté sur les voies publiques une foule d'ouvriers qui n'ont plus ni foyer, ni famille, ni lendemain, qui comptent sur un jour de révolution et déjà se disposent à faire main basse sur tout ce qu'ils rencontreront. Ils ont énervé une foule de bras qui ne savent plus se faire à la peine et qui ne retrouveront leur énergie qu'au jour où ils iront s'enrôler sous des drapeaux sanglants, pour être, le lendemain, ramassés par la police de quelque parvenu, et conduits sur les bords de quelque île lointaine. Que je préfère ma religion quand elle me dit : « Mon frère, vous souffrez et vous souffrez beaucoup dans les travaux pénibles et les labeurs qui brisent les forces. Regardez l'atelier de Nazareth, votre Dieu y travaillait ; regardez la croix, votre Dieu y souffrit. Vous lui ressemblez, c'est votre gloire. »

V. — *Le travail, source de consolations.* — Le cultivateur est roi ; sa maison, un palais ; son domaine, un empire. Il exerce la souveraineté sur toute sa famille, il possède une indépendance que vous ne rencontrerez nulle part, il retrouve à chaque pas les heureux souvenirs de son enfance. C'est là que la vie commença pour lui sans peine ni sollicitude. Il rencontre à tout instant la mémoire d'un père, d'une mère qu'il aimait, et qui ne sont plus. Il semble que l'empreinte de leurs pieds se reconnaît encore sur la terre où il passe ; il semble que de tous les coins de son héritage, leur voix s'élève pour lui dire : « Courage ! nous avons été à la peine, mais aujourd'hui nous sommes à la récompense. Travaille, et notre bonheur sera le tien. »

L'ouvrier apporte un salaire, il l'a gagné, c'est son bien ; il est le soutien de son épouse, la providence de ses enfants, le bras droit d'un père infirme, d'une mère exténuée. Il éprouve les jouissances qu'éprouve toute âme bien née en faisant du bien à ceux qu'elle aime. L'espérance le soutient dans l'épreuve, la probité l'a compagne partout. Dieu le bénit, il est heureux.

Il en est ainsi de toutes les conditions ; toutes apportent leur

contingent de consolations à côté de sacrifices véritables; jamais la tristesse n'exclut totalement l'espérance, jamais la joie n'est exempte de peines. Dieu a uni le plaisir et la douleur dans toutes les situations. Par là, il nous dit : « Le travail est un devoir, mais la terre n'est point la fin dernière. Si le corps se courbe, que l'âme s'élève! Les sentiers de la peine sont la voie de l'éternité. »

VI. — *Le travail, source de mérites.* — Eh! oui, Mes Frères, le travail est une précieuse semence pour l'éternité. Vous ne savez pas maintenant quels trésors vous portez dans ces mains durcies par la terre, le fer et le bois; vous le saurez un jour. Ces gouttes de sueur qui tombent de votre front sont des perles précieuses qui ornent une couronne. Vos heures, vos minutes, vos secondes sont comptées, vos plus petites actions pesées dans la balance de Dieu. Les anges vous suivent et mesurent vos pas. Que vous serez riches au terme de la course! Cessez donc de vous plaindre et de murmurer. Le cordeau pour vous a tracé la plus large part à l'héritage du Seigneur : *Funes ceciderunt in præclaris.*

Travailleurs, vous êtes les privilégiés de Dieu. Je vous adjure de reconnaître votre bonheur. Je vous supplie de ne pas rendre vos labeurs infructueux par le crime et le désordre. Je vous demande de réserver à Dieu un moment pour la prière de chaque jour, un jour pour le sacrifice de chaque semaine. Je vous conjure d'offrir vos travaux au Dieu qui vous les impose. Ainsi ils se trouveront sanctifiés, vos peines adoucies, vos sacrifices plus légers. Ainsi le joug sera moins dur, l'espérance plus ferme, la récompense plus assurée, et le triomphe éternel. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. I, pp. 545, 569; t. XII, p. 384; t. XV, p. 428.

HORS DE L'ÉGLISE, POINT DE SALUT

Non est in alio aliquo salus (Act., IV, 12)

Je ne veux point, au premier abord, choquer votre foi et l'embarrasser. Je ne viens pas blesser les sentiments d'équité naturelle déposés par Dieu même au fond de vos cœurs. Je saurai toujours respecter l'œuvre de Dieu. N'avez-vous pas à la parole de mon texte répondu par ce raisonnement élémentaire:

« Hors de l'Église, il y a des innocents, celui qui n'est pas coupable ne doit jamais être condamné. Comment concilier la justice divine avec un dogme si intolérant » ? Expliquons le sujet que nous allons traiter, ce sera le plus sûr moyen d'arriver à une preuve convaincante.

I. — *Explication de la vérité : Hors de l'Église, point de salut !* — C'est un fait. Il y a hors de l'Église des innocents et des âmes de bonne foi. Je veux même donner à l'objection toute son étendue, et j'aime croire qu'il y a beaucoup d'âmes vertueuses et dignes de Dieu, parmi les pauvres sauvages de l'Amérique, de l'Australie, de l'Inde, de la Chine ou du Japon. Leur existence privée d'instructions, de lumières, de relations sociales, s'écoule loin des chaires, des livres et du prêtre. Au milieu des rudes travaux, ils n'ont ni le temps ni la pensée d'examiner leur croyance. Ils vivent dans l'infidélité, sans savoir ce que c'est que l'infidélité. Oui, il y a des innocents hors de l'Église. J'aime a croire qu'il y en a beaucoup dans les peuples abrutis par les fausses doctrines du Coran, ou égarés par le schisme de Photius et de Michel Cérullaire, ou confirmés dans l'erreur par les hérésies de Luther et de Calvin. Le fils de Mahomet adore un Dieu unique, croit faire œuvre agréable au Ciel quand il assassine un chrétien, et se courbe sous l'autorité du grand prophète du Très-Haut. Le peuple grec végète dans les illusions d'une croyance tronquée, il est persuadé de la légitime institution de ses pasteurs et déplore les égarements de l'Évêque de Rome. Sur les vastes plages de la Russie, le fidèle est broyé par le knout du Czar, il se garde bien de douter de son autorité religieuse, il respecte les popes comme les envoyés du Christ. Enfin le peuple des protestants, trompé par les préjugés de l'éducation, se confine pieusement dans l'étude de sa Bible et le chant des psaumes sacrés. Pourquoi ne seraient-ils pas de bonne foi ? Et ne voyons-nous pas chaque année des ministres de ces religions se convertir après un examen sérieux des doctrines catholiques, et avouer que jamais ils n'avaient eu le moindre doute sur la fausseté de leur culte ? S'il en est ainsi des chefs, que doit-il en être des sujets ?

Sans doute l'innocent ne doit point périr. Aussi bien, Dieu ne condamnera jamais l'hérétique, le schismatique, l'infidèle, ni même l'incrédule qui a suffisamment cherché la vérité sans la reconnaître, et qui a vécu d'une manière conforme aux principes de sa propre raison éclairée de la grâce. Dieu ne frappera jamais ceux qui, élevés loin de la véritable Église, ont persévéré de bonne foi dans l'erreur et se sont efforcés de servir le Créateur par une vie pieuse et pure. Dieu ne demande

pas l'impossible, il ne leur fermera pas le ciel pour d'involontaires égarements.

Ce chinois, ce mahométan, ce schismatique, ce pauvre ignorant, n'ont pas su et n'ont pu savoir où est la vérité. Trompés par leurs parents ou par de faux amis, ils se sont éloignés de la religion catholique et romaine. Ce n'est pas leur faute, et s'ils n'appartiennent pas au corps, ils sont à l'âme de l'Église; ils n'ont pas repoussé la grâce divine, ils ne se sont pas eux-mêmes séparés de ce grand arbre qui étend ses rameaux dans l'univers, ils ne seront point privés de la sève; Jésus-Christ l'infusera lui-même directement dans leur cœur par une inspiration divine, un éclair de lumière surnaturelle; il les rattachera par des liens invisibles à la souche qui nourrit les fleurs et les fruits. Ces âmes de bonne foi sont des nôtres; nous les comptons parmi nos frères. Multipliez-en le nombre tant qu'il vous plaira, plus vous en trouverez, plus nous nous réjouirons, car vous aurez élargi le champ de nos espérances et augmenté le peuple de nos amis. Je les salue, ces frères que l'ange de la miséricorde ira chercher sur les terres les plus ingrates, au sein de tous les naufrages, pour les ramener sous le toit de la famille, au port de le bienheureuse éternité!

Il n'en est pas ainsi de l'hérétique, de l'incrédule, de l'infidèle de mauvaise foi. J'entends celui qui connaissait l'Église catholique, apostolique et romaine, qui l'avait entendu prêcher, qui avait reçu son baptême, et qui l'a outragée et persécutée. J'entends celui que l'Église avait convié à ses mystères, comme le père aux noces de son fils, et qui lui a répondu: « Je ne veux pas de vos doctrines, je n'ai pas besoin de vos lisières, je suis de mon siècle et je suis libre penseur. » J'entends celui que l'Église voulait garder au nombre de ses enfants, et qui s'en alla, dans les bassesses de l'apostasie, trahir son baptême et sa première communion, et jusqu'à l'heure dernière refusa tout secours, disant au prêtre du Christ: « Laisse-moi, ton ministère m'importune, je le hais et je n'en veux pas. » J'entends enfin celui que l'Église voulait réconcilier avec le Ciel, et qui vécut loin des pratiques saintes, ne permit au prêtre de l'approcher qu'à la dernière extrémité, et encore par pure cérémonie, et pour n'avoir pas le lendemain le déshonneur d'une sépulture infamante.

Ceux-là demeurent absolument sans excuse. Ils ont vu la lumière, et ils ont fermé les yeux; ils ont entendu la vérité, et ils n'ont pas voulu la recevoir. On leur a dit: « Voilà le chemin, » et ils ont obstinément refusé de le suivre. Comment pourrait-on plaider leur cause? Ne sont-ils pas les seuls responsables de

leur perte? C'est à ces aveugles volontaires, à ces sourds, à ces obstinés, que s'applique la maxime : « Hors de l'Église, pas de salut ! »

II. — *Preuves de la maxime : Hors de l'Église, pas de salut !* — Un Dieu ! une foi ! un baptême ! telle est la devise du salut formulée par S. Paul[1]. Hors de l'Église, on ne trouve ni le vrai Dieu, ni la vraie foi, ni les vrais sacrements. Donc on est sans espérance.

Unus Dominus. Quel est ce Dieu qu'il faut posséder, avec lequel il faut marcher dans les jours de notre pèlerinage terrestre ? Quel est ce Dieu sans lequel on cherche, mais on ne trouve pas, on travaille, mais on ne gagne rien ? Ce Dieu qui nous créa pour sa gloire et nous racheta au prix de son sang, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est le seul Sauveur. « Je suis la voie, dit-il, la vérité et la vie : la voie où il faut passer, la vérité qui montre le chemin, la vie qui est le terme du voyage. Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il échappera à la damnation. Je suis la vigne et vous êtes les branches. Celui qui se sépare de moi tombera dans les flammes, et il sera consumé. » Première vérité incontestable : Jésus-Christ est le seul Rédempteur, et il n'y a pas d'autre nom donné aux hommes pour les introduire en l'éternelle patrie. Seconde vérité que personne ne peu contredire : Jésus-Christ appartient à l'Église catholique, elle seule l'a reçu, elle seule le possède comme un dépôt, un héritage qu'elle est chargée de léguer à ses enfants. « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. » Jésus-Christ s'est incarné dans l'Église, c'est par elle qu'il agit, qu'il continue ses courses à travers les nations. Elle est son corps et sa plénitude. Jésus-Christ et l'Église sont inséparables, un mariage spirituel a été conclu, il est indissoluble. Où n'est pas l'Église catholique, on ne trouve ni le festin de noces ni l'époux des âmes. D'où il suit que se séparer de l'Église, c'est abjurer Jésus-Christ lui-même, se séparer du tronc comme le sarment coupé. Le sarment retranché de la vigne ne sert ni pour les travaux de l'agriculture ni pour ceux de la construction. On le ramasse en faisceaux ; il est impitoyablement condamné au feu. Point de milieu : ou la vigne ou les flammes. Dans la vigne spirituelle, la sève, la grâce, la gloire, le ciel. Hors de ce côteau béni, la sècheresse, la stérilité, l'inutilité, l'enfer. Hors de l'Église, pas de salut ! *Non est in alio aliquo salus.*

1. Ephes., IV, 5.

Una fides! Une foi. Dieu est comme nous : il n'admet chez lui que des personnes agréables, et sans la foi il est impossible de lui plaire : *Sine fide impossibile est placere Deo.* Celui qui veut s'approcher doit partir de là, et poser comme pierre fondamentale de l'édifice, une croyance inébranlable : *Oportet accedentem ad Deum credere.* Anathème à qui ne garde pas la foi du Christ! « Mais comment l'auront-ils, dit S. Paul, s'ils ne l'ont entendu prêcher, et qui prêchera, sinon celui qui a été envoyé? » Il nous est permis de compléter ces questions et de dire : Qui a été envoyé? Qui a reçu mission d'instruire les peuples? Les apôtres et leurs successeurs. C'est à eux qu'il fut ordonné de prêcher l'Évangile à toute créature, et toute créature humaine a reçu l'ordre de recevoir avec soumission leurs enseignements et leur doctrine : *Qui crediderit salvus erit, qui vero non crediderit condemnabitur.* Donc hors de l'Église, point de foi véritable, et, partant, pas de salut!

Unum baptisma! Rien d'impur n'entrera jamais au ciel. Entre Dieu et le péché il y a opposition essentielle. La lumière et les ténèbres ne peuvent se mettre d'accord et vivre ensemble. Le jour et la nuit se succèdent, mais l'un chasse l'autre et le repousse. Ainsi Dieu hait le mal et le rejette. Quand le péché entre, Dieu sort. Or quel est l'homme qui n'a jamais succombé sous le poids des passions, qui n'a ni faute à se reprocher ni faiblesse à expier? Coupables, nous avons tous besoin de pardon et de réconciliation ; malades, nous avons besoin de remèdes. Le pardon, la réconciliation, les remèdes, appartiennent à l'Église et sont une propriété inaliénable. Quand l'Église retient sur la terre, Dieu refuse sa grâce au ciel.

Écoutez cette vérité tomber des lèvres du Sauveur. C'était sur les bords du lac de Tibériade : « Que dit-on dans le monde du Fils de l'homme, et vous, qu'en pensez-vous? » Pierre de répondre : « Seigneur, vous êtes le Fils du Dieu vivant. » — « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, d'avoir reçu cette révélation de mon Père. Et voici que je te donnerai les clés du royaume du Ciel ; ce que tu délieras sera délié. » Le voilà bien celui qui possède en propre le droit d'ouvrir et de fermer. C'est Pierre, c'est le Pape, c'est le représentant du Christ et son délégué pour la réconciliation de la terre. Hors de l'Église où réside ce céleste portier, personne ne peut ouvrir et fermer. Hors de l'Église, pas de salut!

Ainsi parle la divine Écriture, ainsi ont parlé tous les docteurs témoins de la vérité divine. S. Paul déclare anathème même l'ange du Ciel qui viendrait changer sa doctrine.

S. Cyprien ne veut pas qu'on ait Dieu pour père quand on n'a pas eu l'Église pour mère ; et il refuse la grâce du martyre à

toute âme qui est en dehors du bercail du Christ. Là on peut mourir, on ne peut pas être martyr : *Mori potest, martyr esse non potest.*

S. Augustin résume toute la tradition par un mot aussi énergique et aussi frappant : *Totum potest præter salutem :* Hors de l'Église, vous pourrez tout ce que vous voudrez excepté l'accomplissement de votre destinée surnaturelle, excepté votre salut.

Ainsi parle la raison affranchie des préjugés. En effet, si l'Église n'est qu'une sorte d'école libre où entre qui veut, pourquoi le Fils de Dieu est-il venu l'établir à tant de frais ? pourquoi l'a-t-il achetée au prix de son sang? pourquoi lui a-t-il recommandé d'enseigner, ajoutant : « Qui ne vous croira point sera condamné » ? Si vous faites de l'Église une institutrice qu'on peut écouter ou mépriser à volonté, dites-moi, comprenez vous que le Christ ait travaillé, souffert et soit mort pour elle ? Comprenez-vous qu'il lui ait promis son assistance et conféré ses pouvoirs ? Autant valait-il rester au ciel. Il y avait des religions existantes ; si l'on peut se sauver indistinctement dans tous les cultes, pas n'était besoin d'en établir de nouveaux. Ainsi la croix n'est plus qu'une folie, le symbole, une page à déchirer, la Rédemption, une absurdité. De conséquence en conséquence, il faut dire que Dieu a travaillé et souffert inutilement, ou dire avec Jésus-Christ, la tradition et la foi : Hors de l'Église, pas de salut !

J'en atteste l'Histoire, et je l'invoque en confirmation de cette vérité. Est-ce pour mieux vivre que l'on déserte l'Église catholique, pour se ranger sous le drapeau de l'incrédulité ? Est-ce par délicatesse de conscience que l'on abjure son baptême et que l'on apostasie sa foi ? Quand on commence à outrager le prêtre qui passe, son bréviaire à la main, oserait-on dire · « Aujourd'hui j'ai commencé à être vertueux »? Non, Mes Frères on dresse l'étendard de la révolte, quand les passions ont dévasté le cœur et qu'il n'est plus capable de nobles et généreux sentiments. On brise le joug, quand il paraît trop lourd à une âme asservie à la débauche.

Arius avait longtemps convoité le siège patriarcal. Il trouvait, par modestie, qu'il n'était point à la place due à son mérite. Le peuple préféra un saint à un orgueilleux : « Je bâtirai une Église de ma façon, dit alors Arius, et j'en serai le Pape. » Et le voilà hors du bercail. Il blasphème le Verbe de Dieu, il cherche des partisans, il emploie la calomnie et l'outrage. Hypocrite et menteur, il simule des réconciliations, et, dans une cérémonie sacrilège, il va tromper une dernière fois le Vicaire du Christ, quand Dieu le frappe soudain, et sa mort tragique, trop sem-

blable à celle de Judas, est une leçon pour tous les hérétiques futurs, et une preuve donnée par la justice céleste à cette vérité: Hors de l'Église, pas de salut !

Luther trouvait que le Pape avait fort mal fait de ne pas le préférer aux religieux des autres monastères. On ne l'avait pas choisi pour prêcher les indulgences. Son humilité lui disait que le Pape avait tort. Depuis longtemps ce volcan frémissait derrière les murs du cloître ; il bouillonne, il éclate en révolte. Luther, après tant d'autres, essaiera de faire une Église à sa mode, mais le protestantisme ne sera pas plus heureux que les hérésies ses devancières. Et le moine apostat, que devient-il? Est-il un modèle de perfection, de continence et de vertu? La pureté de l'Évangile commence-t-elle à rayonner dans sa vie? Vous le savez. Il déserte le couvent qui avait reçu les serments les plus sacrés ; il se fait l'esclave d'une créature avilie ; il entraîne les peuples dans les orgies du sang et de la débauche; il enlève de la religion tout ce qui gêne son libertinage : la confession, le célibat, la pénitence, les bonnes œuvres ; et quand il a glorifié toutes les convoitises, adoré et fait adorer tous les instincts dépravés, moine « défroqué », il regarde le ciel: « Il n'est pas pour moi, ma religion est bonne pour vivre, mais pour mourir, celle du Pape vaut mieux. » En regardant son passé, il a peur. Du jour où il a quitté l'Église, il n'a plus que des crimes à compter et des égarements à déplorer, et l'anathème du Concile de Trente ne cesse de retentir à son oreille, et l'ange de la justice a gravé dans son souvenir la triste destinée d'une âme qui sort du bercail. Hors de l'Église, pas de salut !

Et de nos jours, où sont-ils ceux qui se donnaient la mission de réformer l'Église? « Elle sera plus conciliante, elle abritera sous son toit les doctrines les plus disparates. Plus d'ennemis. » Le Pape qui ne change pas, leurs évêques gardiens de la tradition censuraient leurs erreurs. Ils ont répondu : « C'est nous qui sommes la vérité, nous sommes plus anciens que vous, nous sommes les « vieux catholiques », et c'est par nous qu'on se sauvera. » Où sont-ils à l'heure présente? Anges tombés, ils cachent leur honte dans un pli de montagnes qui abrite toutes les apostasies. Astres éteints sous l'épaisse fumée du vice, ils traînent péniblement le malheur de leur déchéance morale, et l'anathème qui les a rejetés pèse sur eux de tout son poids et tarit la source de la vertu et du dévoûment. Hommes de Dieu devenus les hommes du sensualisme le plus grossier, on dirait qu'ils écrivent une fois de plus aux siècles à venir: « Oui, oui, hors de l'Église, la dépravation, la ruine, la honte. Hors de l'Église, l'homme né de la grâce s'étiole, languit et meurt, et l'esclave de la chair cède à tous les appétits dépravés

qui ravalent la pauvre dignité humaine. Hors de l'Église, pas de salut! »

Ainsi, Mes Frères, on insulte la religion catholique quand elle pèse sur un cœur avide de jouissances égoïstes et de grossières satisfactions. On s'en va, parce qu'on était une plante gâtée ou vénéneuse, indigne du champ du père de famille. « Quand le Pape sarcle son jardin, il jette les mauvaises herbes par-dessus les murs. » C'est le mot d'un protestant, c'est le langage de l'histoire commentant les affirmations de la foi et les jugements de la raison.

III. — *Conclusion de cette vérité : Hors de l'Église, pas de salut !* — Gloire donc à vous, Mes Frères, qui avez su porter et qui porterez toujours le joug de la foi chrétienne! Ce joug est celui de la vérité, de la vertu et de l'honneur, et l'homme n'est jamais plus grand que lorsqu'il se soumet noblement et avec courage. Vous l'avez compris, gloire à vous!

Vous respecterez toujours cette divine autorité. Vous saurez en toute circonstance lui faire hommage, qu'elle enseigne les dogmes depuis longtemps définis ou qu'elle proclame ceux qui ne l'étaient pas encore. Qu'elle impose à vos convictions l'Immaculée Conception, ou l'infaillibilité du Pape, vous lui direz comme le jeune Samuel: « Parlez, votre serviteur écoute » Qu'elle condamne les erreurs anciennes ou qu'elle anathématise les égarements du monde moderne, vous n'aurez qu'une devise: « Parlez, votre serviteur écoute, approuve ce que vous approuvez, rejette ce que vous rejetez: *Audit servus tuus.* »

Ce n'est pas assez : vous aimerez l'Église. Comment ne l'aimeriez-vous pas? C'est une mère, une mère qui a fait toute votre grandeur, tout votre bonheur dans cette terre, source de tant de petitesses et de tant de larmes. Cette mère vous reçut à la première aurore de la vie. Le voyage commençait, elle vous tourna vers le ciel. Elle bégaya avec vous les premières leçons de la science divine. Elle vous donna ce jour qui restera dans vos plus chers souvenirs, parce qu'il s'appelle la « première communion ». Et depuis elle ne vous perd point de vue, elle vous suit partout, elle vous convoque chaque semaine dans son temple. Et quand vous ne pourrez plus venir à elle, elle ira vous trouver à votre couche de souffrances. Elle vous enverra son prêtre, vous donnera son Dieu, vous laissera son Christ et ses espérances. Oh! vous comprendrez alors tout ce qu'elle apporte de consolations à l'âme qui souffre, tout ce qu'il y a d'amour dans son cœur! Puis, elle bénira votre cercueil, et, seule entre tous, elle ne vous oubliera jamais. Vous n'aurez plus ici ni tombe, ni cercueil, ni parents, ni amis; elle aura

pour vous des *Memento* et des *De profundis*. Elle restera votre mère, et une mère se souvient toujours.

Vous l'aimerez. Ce n'est pas assez : vous l'assisterez. On lui a dressé un Calvaire comme au Christ son maître. Des Judas l'ont trahie, des disciples l'ont abandonnée, des scribes l'ont crucifiée, des Pilates se sont lavé les mains de son supplice. Assistance pour votre mère qui souffre! N'auriez-vous que vos prières, donnez-les généreusement; la prière monte au ciel. Au ciel, il y a Dieu et la foudre : Dieu qui a promis de secourir son Église, de vivre avec elle, la foudre qui tombe des mains de Dieu pour écraser tous les persécuteurs.

Mais surtout vous espérerez. Il y a de ces époques où le mal et l'erreur semblent destinés à des triomphes qui étonnent la conscience et déconcertent la foi. Patience et espoir! Le dernier mot est toujours resté à l'Église, le dernier mot lui restera toujours. On peut tuer des papes, les vingt-six premiers ont été martyrisés : la papauté ne meurt pas. Les évêques peuvent tomber sous la balle des meurtriers : l'épiscopat ne meurt pas. Les prêtres peuvent être proscrits, traqués, assassinés : il y aura toujours des prêtres pour faire l'œuvre de Dieu et de son Christ. Dieu n'abdiquera pas plus en notre siècle que dans les temps passés. Dieu ne capitule jamais. Confiance, courage, espoir! le dernier mot et la dernière victoire nous resteront. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXVII, pp. 1, 72.

S. JOSEPH, PATRON DE L'ÉGLISE

Constituit eum dominum domus suæ.
(Ps. CIV, 21.)

Tous les Saints ont eu leur mission. Dieu, qui appelle certaines âmes à une gloire exceptionnelle, leur donne ordinairement un ministère correspondant à cette grandeur. La mission de S. Joseph fut d'être le gardien du Fils de Dieu lui-même. Singulière chose! Dieu n'est venu qu'une seule fois en ce monde et il a eu besoin d'un protecteur! Ne nous étonnons pas que l'Église, incarnation vivante du Christ, doive être protégée, et ne soyons pas surpris que S. Joseph gardien du Christ ait été donné comme patron à la chrétienté. Entrant dans cette idée, je viens vous dire que jamais la nécessité d'une intervention efficace ne s'est fait sentir comme aujourd'hui, que la mission

de S. Joseph correspond précisément à ces temps critiques où nous vivons. Notre mal, c'est de nous éloigner de Jésus, sa gloire sera de nous le garder : *Custos Domini sui glorificabitur.*

I. — *Notre malheur est de nous éloigner de Jésus-Christ.* — 1° Le mal de notre siècle, c'est l'oubli de Dieu. L'Écriture a dit quelque part ces paroles : « *Unus orans et alter maledicens :* L'un prie et l'autre blasphème, » et quel sera le résultat ?

Unus orans ! Oui, il faut le proclamer pour la gloire de la vertu et du bien, il y a encore des ouvriers occupés à construire, il y a encore des âmes appliquées à préparer le triomphe de la bonne cause, Dieu compte des serviteurs fidèles, l'Église des travailleurs infatigables, la religion, de sublimes dévoûments. On prie encore dans les pèlerinages, dans les sanctuaires, dans les temples, dans les monastères; on prie dans les familles qui ont gardé les traditions de la foi catholique, on prie même dans les casernes et sur les champs de bataille.

Mais pour un chrétien sincère et pieux, combien d'indifférents étrangers à toute pratique et sans Dieu en ce monde ! Combien se passent de Jésus-Christ et du surnaturel ! *Alter maledicens.*

Il fut un temps où ceux que la terre absorbe pendant six jours de la semaine, et qu'elle matérialise trop souvent, se retrouvaient le dimanche au pied des autels où l'âme est nourrie des pensées de la foi. Le jour du Seigneur leur rendait la liberté, ouvrait à leur regard les horizons de la vérité divine. Alors les sentiers qui conduisent au sanctuaire étaient remplis des flots pressés de la population restée fidèle à son Dieu.

Que les temps sont changés ! Pour un grand nombre, plus de repos. On travaille dans les ateliers, on travaille sur les chantiers, on travaille à l'établi, au métier, au comptoir; on travaille dans les puits souterrains, on travaille dans les campagnes couvertes des dons du ciel. Partout s'affiche la révolte contre la volonté du Créateur.

Pour un plus grand nombre, plus de prière : cette demi-heure de chaque semaine, on la regrette au Dieu de l'Eucharistie, on la reprend pour le moindre prétexte, et il n'est pas jusqu'aux plus dévots qui ne la sacrifient plusieurs fois dans l'année. Que de temples déserts ! Que de chrétiens, voués à une religion de fantaisie, ne fréquentent l'église qu'à certains jours de l'année, distinguant ce qu'ils appellent les dimanches ordinaires et ce qu'il leur plaît de nommer les « bonnes fêtes » : distinction absurde que ni Dieu ni l'Église n'autoriseront jamais quand il s'agit du précepte de la sainte messe !

Et la loi de la communion, qu'en a-t-on fait ? Ces pratiques sont par trop gênantes, et les passions ont secoué le joug. La

multitude voudrait encore la foi, mais une foi qui n'oblige à rien, et l'on porte l'enseigne d'un christianisme que nos pères eussent regardé comme une flétrissure. Notre mal, c'est l'oubli de Dieu.

2° C'est l'obstination contre Dieu. Les faiblesses sont de tous les âges et de tous les temps. En tous temps l'homme est tombé, en tout siècle il a été ingrat. Mais s'ils tombaient profondément, nos pères chrétiens savaient se repentir avec éclat, les larmes d'une pénitence exemplaire purifiaient les coupables scandaleux, la justice divine trouvait une compensation et elle n'osait frapper. Quand Dieu voulait forcer les peuples au repentir, il s'armait de la verge de sa justice, il frappait un de ces coups que sa miséricorde tient en réserve et qu'elle apporte comme remède aux grandes maladies. Alors les nations, leurs princes en tête, se précipitaient dans les temples de l'Éternel. Elles s'humiliaient sous la main qui les avait frappées et reconnaissaient la justice du châtiment. Valons-nous mieux aujourd'hui? Hélas! le vice s'étale et on s'en fait presque une gloire. Pourvu que l'on n'ait pas abdiqué tout honneur ou sacrifié ostensiblement toute pudeur, on traite les plus grands crimes de faiblesses très pardonnables. La société est désorganisée, la famille ravagée par des désordres qui atteignent les sources de la vie. L'avarice n'a plus de frein, l'orgueil plus de bornes et la luxure plus de barrières. Et la justice de Dieu a passé, et si vous prêtez l'oreille, vous n'entendez que des murmures ou des cris plaintifs.

L'agriculture se plaint. Courbé vers des sillons ingrats, le laboureur se demande avec inquiétude comment il évitera la ruine et ce qu'il tentera pour laisser à ses fils l'héritage qu'il a reçu de son père.

Le commerce se plaint, et le négociant gémit à la vue de ses magasins remplis de marchandises dédaignées. Heureux si le plus riche, immobilisant des capitaux immenses, ne dévore pas son avoir, pour sombrer dans le gouffre de la faillite!

L'industrie se plaint. Les métiers chôment, l'ouvrier est condamné à un repos forcé. Le patron anxieux cherche quelle solution ranimera la confiance et ramènera le travail.

Et de temps en temps les fléaux destructeurs viennent jeter l'épouvante dans les nations. Le phylloxera désole nos plus belles contrées, le choléra les dépeuple, la guerre les ravage la tempête les dévaste, les inondations les engloutissent.

Dieu l'avait prédit : « Le ciel sera de bronze et la terre d'airain. Vous sèmerez et vous ne récolterez pas; vous planterez et d'autres recueilleront les fruits. »

Vastabitur vermibus: La vigne sera dévorée par les vers. La

science a vu cet insecte, elle le suit, elle ne peut le tuer: châtiments de l'agriculture.

Consumetur incassum labor: Le travail inutilisé disparaîtra sans laisser aucune ressource. Il sera frappé d'anémie: *Consumetur.* Il ne produira ni à celui qui le fait ni à celui qui le commande: châtiments de l'industrie.

Civitates dirutæ : Vos cités, qui étalaient un luxe déplacé, seront rasées jusque dans les fondements. Il n'y restera que la misère, la famine et le désespoir: châtiments du commerce.

Mittam pestilentiam. Voilà le choléra. Un de vos ennemis en tuera mille d'entre vous: voilà la guerre avec ses honteuses défaites, avec ses capitulations humiliantes.

Ces coups de la justice, qu'ont-ils fait au milieu de nous? Qu'ont-ils produit? Les bons ne se sont pas réveillés et les méchants ont blasphémé. Les impies se sont cabrés contre le châtiment, ils se sont révoltés sous la verge de la discipline. Nouveaux Antiochus, plus forcenés et plus incorrigibles que le premier, ils n'ont pas daigné avouer qu'il ne sied pas à un mortel de s'égaler au Très-Haut. Étendus sur le grabat de leur décomposition fétide, ils se sont levés de leur pourriture pour insulter la religion du Christ.

A côté des impies obstinés, la multitude n'a rien compris ni rien voulu comprendre. Allez donc trouver ceux qui se plaignent, ceux qui se lamentent sur l'état de la société, et dites-leur: « Mon frère, c'est peut-être le châtiment de Dieu contre notre ingratitude; peut-être pour conjurer le malheur faudrait-il nous rapprocher de lui! » On s'étonne, on se regarde avec stupeur, on se demande si vous ne sortez pas du tombeau, si vous n'êtes pas quelque revenant du moyen âge qui a appris, en un autre siècle, à croire à la Providence. Notre mal, c'est l'obstination contre Dieu.

3° C'est la haine de Dieu. « Prophète, disait un jour le Seigneur, ce peuple ne t'aime pas, ce n'est pas toi qu'il déteste, c'est moi: *Oderunt te quia oderunt me.* » Redisons cette parole, jamais elle ne fut plus vraie. Jésus avait aimé l'Église, la croix, l'Eucharistie, les âmes. C'est là tout ce que l'impiété déteste, tout ce qu'elle poursuit.

Jésus-Christ avait aimé l'Église pour elle il avait donné son sang. C'était son épouse, la continuation de sa vie, son corps mystique, un autre lui-même: *Plenitudo ipsius.* Qui ne connaît les haines de notre siècle contre l'Église? Elles s'incarnent dans ces milliers de feuilles malsaines qui vont parcourir jusqu'aux hameaux les plus reculés et déverser le poison dans les âmes. Elles ne s'en cachent plus, elles s'appellent hautement la Révolution. Elles ont le génie de la ruine et le désir

bien arrêté d'en finir avec nos vieilles traditions. N'est-ce pas la haine de Jésus-Christ? *Oderunt te quia oderunt me.*

Jésus-Christ avait aimé sa croix. Avec quelle effusion de tendresse il saisit au Calvaire cette planche du salut universel, il l'étreint, il l'embrasse! Là, il voit la régénération du monde, le bonheur de la terre entière; il a désiré ce supplice comme le laboureur désire sa moisson : *Baptismum habeo baptisari et quomodo coarctor usquedum perficiatur!*

Et aujourd'hui je l'ai vue cette croix aimée du Christ, je l'ai vue bafouée par l'impie, brisée par les Vandales. Portée un jour en triomphe par les soldats de la révolte, elle n'a pas trouvé grâce devant les Iconoclastes d'avant-hier. N'est-ce pas la haine de Dieu? *Oderunt te quia oderunt me.*

Jésus-Christ avait aimé l'Eucharistie: *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* Désir infini comme la bonté qui se révèle dans ce sacrement! C'était le terme de sa vie mortelle. Après l'Incarnation, le Calvaire; après le Calvaire, l'Eucharistie; après l'Eucharistie, il n'y a que le ciel. Qu'est-ce donc que cette guerre faite au Très Saint Sacrement? Ces processions que l'on prohibe, ces ciboires que l'on brise, ces tabernacles que l'on fracture, ces hosties que l'on profane, n'est-ce pas la haine de Dieu? *Oderunt te quia oderunt me.*

Enfin, Jésus-Christ avait aimé les âmes : *Veni ut vitam habeant.* Pour les âmes l'Église; pour les âmes, la croix; pour les âmes, l'Eucharistie. L'impiété les trompe, les pervertit, les enchaîne. Les sociétés secrètes les enrôlent dans leurs cadres souterrains pour les conduire à l'apostasie. De barbares philantropies iront barricader la couche de l'agonisant contre l'intervention du prêtre. De cruelles fraternités, après avoir chassé Dieu d'une vie entière, raviront le dernier instant à sa miséricorde et à son amour. N'est-ce pas la haine de Dieu? *Oderunt te quia oderunt me.*

II. — *La gloire de S. Joseph sera de nous redonner le Christ. — Custos Domini sui glorificabitur.* Voilà donc notre mal, il va de l'oubli à l'obstination et il arrive jusqu'à la haine de Dieu. Faut-il en prendre notre parti et faire un pacte avec la mort? Laisserons-nous Dieu cueillir ses élus comme on glane, après la moisson, les épis échappés de la main du moissonneur, ou comme on cueille les grappes après la vendange? Dirons-nous enfin ce que j'ai entendu trop souvent de la part de chrétiens fort vertueux : « Après tout, chacun pour soi, le salut est personnel, et tant pis pour qui n'aura pas voulu des grâces de Dieu »?

Non, Mes Frères, je ne pense pas que nous puissions ainsi nous désintéresser de tout ce qui nous environne. Le chrétien

est avant tout l'homme de la charité. La charité est comme le grand fleuve, elle tend à se répandre : *Amor est sui diffusivum.* Tout chrétien est apôtre, et s'il existe un apostolat de la parole, il y aussi l'apostolat de la prière qui n'est pas moins efficace et puissant. L'apostolat de la parole est le partage d'un petit nombre, celui de la prière est le devoir de tous.

Vous me direz : « Qu'attendez-vous de la prière dans une situation aussi désespérée et aussi critique ? Ou vous avez assombri le tableau, ou le mal est sans remède... » J'attends tout, puisque tout est à refaire, et un des motifs de mon espérance se trouve dans le titre de patron donné à S. Joseph. Je suis chrétien, de ceux qui croient à la grâce donnée au Pape, vicaire de Jésus-Christ. Je me confie en la parole du Pape qui envoie un médecin à la société. On n'envoie pas un médecin quand le malade est à l'agonie et qu'il n'y a plus d'espoir de soulagement ni de guérison.

La société est malade ; le Christ est sa vie, elle n'en veut plus. Quand un peuple répudie l'Évangile, il déchoit ; sa civilisation n'est qu'un château de cartes que le moindre souffle renverse, et l'on entend sur le sol le pied du barbare qui trouvera dans cette nation déchristianisée un excitant à son ambition et une proie facile à ses conquêtes. Il faut redonner le Christ à notre société ; il le faut à tout prix. Incapables de réussir par nous-mêmes dans cette noble entreprise, cherchons des aides dans les protecteurs que le Pape nous envoie.

Entre tous brille S. Joseph. Il a gagné la grâce de secourir l'Église en ses jours de deuil. Il veilla sur le Christ humilié, persécuté, méprisé. Ne nous étonnons point trop, Mes Frères, de voir le Sauveur abandonné et rejeté. Ce fut la première réception qu'on lui fit sur la terre. Jésus était le Messie désiré. Quarante siècles l'avaient attendu ; il vint au milieu de son peuple, à l'heure indiquée par les prophètes, dans cette ville de Juda, désignée pour sa naissance. Personne ne voulut le recevoir et on lui jeta avec dédain cette parole insultante : « Passez, il n'y a pas de place pour vous : *Non erat eis locus.* » Joseph alla lui préparer une demeure dans une grotte abandonnée, il reçut les bergers et les Mages au pied de la crèche, il veilla sur les premiers instants de ce Messie né dans la pauvreté et l'abandon. C'était sa mission, ce fut sa gloire : *Custos Domini sui glorificabitur.*

En ce temps-là commençaient aussi les persécutions. On aurait dit que le Fils de Dieu s'incarnait pour se livrer en butte à la haine des méchants, car voyez : la bassesse de sa naissance ne le sauve pas. Le Ciel lui-même trahit le secret. Il découvre le Sauveur par une étoile. Il amène des adorateurs de l'Orient

pour lui susciter des persécuteurs en son pays. Hérode se trouble : tous les chefs du peuple, vils adulateurs du pouvoir, se troublent avec lui. Leur résolution est prise, la mort du nouveau roi des Juifs est décrétée. Et qui donc sauvera le Messie enfant ? Encore Joseph. C'est à lui que l'ange s'adresse : « Prends l'Enfant et sa mère, et pars pour l'Égypte. » Épreuve pénible, s'il en fut jamais ! Quoi donc ! pouvait dire le saint Patriarche, est-ce là le Rédempteur qu'on m'a promis ? Il vient pour sauver les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! il vient pour régner, et il est réduit à fuir ! Joseph ne s'arrête pas à ces objections et, bien qu'il n'ait d'autre ressource que son travail de charpentier, il abandonne ses instruments, l'humble ville où il est connu, et il part. Combien durera l'exil ? il durera ce que Dieu voudra. Que feront-ils pour vivre ? ils feront ce que Dieu voudra. Comment seront-ils traités ? comme Dieu voudra. Pour lui, il ne connaît et il ne regarde qu'une chose : son ministère de gardien visible et protecteur d'un Dieu humilié et persécuté : *Custos Domini sui glorificabitur.*

L'exil dure trois ans. L'ange avertit de nouveau le Patriarche. L'heure du retour a sonné, Hérode est mort. Vous croyez que Dieu va immédiatement dédommager son père nourricier des sacrifices qu'il lui a imposés ? Vous croyez qu'il va se faire reconnaître par son peuple et déployer la puissance de son bras ? Non, Mes Frères, il cachera sa divinité dans la vie d'un pauvre artisan. Joseph ne verra pas un seul miracle de Jésus ; il sera mort à l'heure où commencera la prédication de l'Évangile avec les prodiges qui l'accompagnèrent. Pour lui, Dieu se dérobe, il s'anéantit, il reste pauvre et méprisé. C'est un Dieu qu'il faut protéger, et sa gloire est d'en être le gardien. Et veuillez le remarquer, Mes Frères, il le garde pour ce peuple qui le repousse, au milieu de cette nation qui ne veut pas de lui et qui finira par le crucifier : *Custos Domini sui glorificabitur*

C'est ainsi que notre saint a mérité la gloire de protéger l'Église en ses jours de deuil. Ces époques de tristesse reviennent trop souvent pour elle. Toujours le navire est ballotté par quelque tempête. Les premiers siècles ont eu leurs hérésies, les siècles modernes ont leurs impiétés. Jésus se dérobe, on dirait qu'il part pour l'exil. Mais Joseph est là. La prière, ange de la terre, lui donne le signal, et il nous ramène le Sauveur de la terre d'Égypte, et de nouveaux jours de gloire se lèvent pour les enfants de Dieu. C'est là mon espérance dans les malheurs présents.

Voulez-vous que je confirme cette espérance par une figure de l'ancienne loi ? C'était aux tristes jours de la famine que l'ancien patriarche Joseph, le vertueux fils de Jacob, exerçait

son pouvoir en Égypte. Quand les peuples se rendaient en cette contrée pour acheter le blé des greniers d'abondance, le Pharaon leur disait : *Ite ad Joseph.*

Ces jours de disette sont venus. Les peuples affamés demandent la vérité et ne la trouvent pas, le repos et ils ne le trouvent pas, la paix et ils ne la trouvent pas. Le peuple du Christ est réduit au plus complet dénûment. On lui mesure un reste de vie. Mais le Roi du ciel nous dit : *Ite ad Joseph.* Celui qui a nourri le Créateur du monde saura nous conduire aux festins de la vérité et de la grâce ; il rendra la ferveur à l'indifférent et le repentir au coupable ; à celui qui s'obstine, il fera connaître la puissance du remords ; aux cœurs qui meurent de la haine du bien et de la rage du mal, il redonnera la charité du Christ et l'amour de la vérité.

Allons donc à lui, et que nos cœurs chrétiens s'épanchent dans son cœur de père, de protecteur et d'ami ! *O Joseph, depositum custodi :* O Joseph, gardez le dépôt sacré de la foi ! Gardez-nous Jésus, afin que nos petits-neveux puissent encore le prier et le bénir, et que jamais l'impiété triomphante ne vienne nous jeter à la face ce mépris insultant : Ils avaient espéré en leur Christ, où est leur Dieu ? *Ubi est Deus eorum ?*

L'incrédulité et la franc-maçonnerie se sont promis des triomphes que les siècles passés n'avaient pas encore vus ; elles se moquent des promesses d'immortalité laissées à l'Église et à son chef. Que notre prière conjure tous les malheurs et réduise à néant leurs infâmes projets ! *O Joseph, depositum custodi :* O Joseph, gardez l'Église qui est l'œuvre du Christ, gardez-nous ses enseignements et sa foi, et que jamais le flambeau de la vérité surnaturelle ne s'éteigne chez nous pour être porté à d'autres nations !

Sans doute, Mes Frères, le mal est immense, mais le bien n'est pas à dédaigner. Est-ce que notre pays n'est pas encore le centre de tous les dévoûments ? Est-ce que nos missionnaires ne vont pas, au péril de leur vie, porter la vérité à des contrées lointaines ? Est-ce que nous, nous ne donnons pas notre argent pour les œuvres et nos fils pour les combats de la foi ? Et Dieu pourrait-il traiter en ennemie une nation qui lui fournit tant et de si vaillants soldats ? Quelles armes pour notre prière ! Comme nous pouvons encore nous présenter fièrement au pied du trône de la miséricorde et dire avec confiance : *O Joseph, depositum custodi !* O Joseph, votre Sauveur est intéressé à nous conserver la vérité pour avoir des apôtres, gardez-nous ces sublimes dévoûments qui nous sauveront.

L'heure du péril a sonné, Mes Frères, de sinistres lueurs s'échappent de l'horizon assombri. Il faut nous préparer au

sacrifice. Il faut lutter pour conjurer la tempête, mais lutter avec les armes inoffensives de la prière, du zèle et de l'amour. Ne craignons pas, il ne nous reste plus que notre prière, et la prière de Marie, et la prière de Joseph, et la prière des martyrs. La nôtre est faible, boiteuse, impuissante, celle de nos divins protecteurs est forte, efficace, parfaite. L'heure est à la prière, l'avenir aux soldats du Christ. J'en ai pour garant le patronage de S. Joseph. Le Vicaire du Rédempteur nous l'a donné. Prions, prions encore, prions toujours, nous sommes assurés de la délivrance. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. VIII, p. 312; t. XII, pp. 363, 458; t. XX. p. 252; t. XXI, p. 563; t. XXII, pp. 659, 665; t. XXX, p. 667.

ENNEMIS DE L'ÉGLISE

Trois choses recommandent une doctrine au respect de ceux qui l'entendent : la science de celui qui la patronne, le désintéressement et la probité avec laquelle il sert sa cause, et la loyauté dans les moyens qu'il emploie. Trois choses, au contraire, la rendent suspecte et doivent la faire réprouver : l'ignorance de ses fauteurs, l'intérêt qu'ils ont à la défendre, et la mauvaise foi dans leurs manœuvres. L'impiété, ennemie de la religion, a-t-elle droit à nos respects? L'impie, adversaire du chrétien, a-t-il pour lui la science, la probité, la loyauté? Poser la question, c'est la résoudre.

I. — *L'impie a-t-il pour lui la science?* — Il semble que pour attaquer la religion il faudrait préalablement l'avoir étudiée, la connaître à fond, en avoir éprouvé le fort et le faible. Cette religion, des siècles l'ont respectée, les grands génies, les plus profonds penseurs se sont courbés devant elle et l'ont pratiquée. Les Augustin, les Anselme, les Chrysostome, les Thomas d'Aquin, les Bossuet, les Descartes, les François de Sales, les Mallebranche, étaient des personnages éminents, personne n'en disconviendra. Ils ont acclamé la doctrine catholique; après une vie entière d'études et une infatigable application, ils se sont soumis à ses mystères avec la docilité de l'enfant. Pour en appeler de ce tribunal où passèrent tant de grands hommes, pour s'élever contre tant de siècles, tant de témoignages, tant d'ouvrages de talent et de génie, il faudrait avoir trouvé quelque raison nouvelle bien décisive et bien

évidente. Il faudrait au moins avoir fait les plus opiniâtres recherches et consacré sa vie à une étude approfondie de la religion. Parler de ce qu'on ne sait pas, et surtout critiquer ce que l'on n'a jamais étudié, est la marque d'un esprit léger ou pervers.

Or qu'en est-il de nos modernes incrédules? Devons-nous croire à leur science religieuse? Sauf quelques rares exceptions, ils ne sont pour la plupart que des ignorants.

Ils furent, comme vous, formés aux sources chrétiennes. Comme vous, hélas! peut-être moins que vous, ils avaient répondu à ces questions qui donnent la connaissance des vérités surnaturelles. Après un examen où ils avaient fait preuve d'une science strictement suffisante, ils furent admis à une première communion. Mais depuis, que s'est-il passé? Nous les avons vus occupés de fortune, de commerce, d'industrie. Ils ont étudié les moyens de parvenir, l'art de conquérir des suffrages et de se jouer de la crédulité publique. Il y en a même qui se sont jetés à corps perdu dans la débauche, jusqu'au jour où un impie est venu solliciter leur collaboration à un mauvais journal. Mais qu'ont-ils fait pour arriver à une connaissance approfondie de la foi? Ont-ils jamais pâli sur ces savants recueils où le dogme chrétien est établi par des faits irrécusables? Non. Ont-ils ouvert quelques-uns des livres qui nous tracent l'histoire de l'Église avec ses divins caractères? Non. Ont-ils pénétré dans le sanctuaire de la théologie pour se rendre compte de ces raisonnements invincibles qui conduisent à la certitude du christianisme? Non. Du moins ont-ils suivi ces instructions familières qui consolident le chrétien dans sa foi par une parole simple, mais en même temps sérieuse et convaincante? Non encore, non toujours.

Au lendemain de leur première communion, ils se hâtèrent de quitter nos assemblées et de déserter cette table de la parole divine qui nourrit les âmes des célestes aliments de la vérité. Alors ils ont suivi tous les conventicules où la religion est ridiculisée; ils n'ont lu, touchant la foi, que les brochures ou les romans perfides de quelque mécréant ignare et effronté. Je vous le demande, est-ce là le moyen de connaître le christianisme?

Aussi bien, écoutez ces audacieux qui vous vantent leurs doutes et vous défient d'y répondre, et vous trouverez qu'ils n'ont pour tout bagage de science religieuse, que des objections cent fois pulvérisées, pauvres redites qui traînent au fond de toutes les boutiques d'impiété! Misérables plagiaires qui n'ont pas même le mérite de l'invention, ils savent comment il faut parler pour être les ennemis de la religion, ils répètent ce

qu'ils ont entendu de leurs devanciers. Permettez-moi le mot, ce sont les perroquets de l'incrédulité.

Toute leur doctrine consiste à imputer à l'Église des erreurs qu'elle a condamnées, des malheurs dont elle ne fut jamais la cause, des superstitions qu'elle juge plus sévèrement que personne. Tout leur mérite est d'inventer ou de ramasser dans la boue quelque scandale retentissant, pour en rendre la religion responsable, comme si la religion pouvait être responsable de l'inconduite de ceux qui la pratiquent incomplètement.

Voilà leurs lumières et leur mérite, voilà leur bagage de science et de doctrine. Mais de la religion, que savent-ils? Qu'en sait-il cet avocat de village, quand, au milieu des frivolités d'une conversation immorale, il viendra trancher sans appel la question de nos mystères, réformer notre *Credo*, citer à sa barre l'Église et tous ceux qui la gouvernent? Qu'en sait-il ce débauché impertinent, quand, à l'impudique feuilleton d'un journal révolutionnaire, il effeuille, d'une main salie par le désordre, les fleurs de nos célestes vérités et jette à la religion la boue qu'il a ramassée dans sa vie? Ils nous accusent de crédulité, nous qui avons l'autorité des prophètes et des apôtres, l'évidence des miracles, le témoignage de dix-huit millions de martyrs, la tradition de deux cent soixante papes et de tous les évêques de la catholicité, et ils ne sont pas crédules, eux dont toute la science consiste à répéter les insanités de quelque libertin, ou les turpitudes de quelque débauché!

Mais, me direz-vous, il est parmi eux des savants, il est des génies qui ont enrichi notre siècle d'admirables découvertes. Des savants? Oui, mais en quoi? En physique, en astronomie, en histoire, en mathématiques. Il me semble que cette science ne leur donne guère le droit de parler religion. La religion ne traite ni des lois qui régissent les corps, ni du mouvement des astres, ni de la succession des empires, ni de la manière de former les nombres. Sans être étrangère à ces sciences, elle en est complètement distincte, et celui qui sait parfaitement aligner des chiffres n'est pas pour cela un expert dans la foi. Celui qui a découvert, dans les creusets et les cornues de la chimie, quelque corps nouveau ou quelque gaz impondérable, n'a point pour cela la clé du dogme ni de la morale chrétienne. La science qui étudie la nature du plomb, de l'étain, du zinc, du cuivre, du soufre,... ne vous donnera pas une grande connaissance des commandements de Dieu ou de la sainte Église. Avec elle, vous ferez des télégraphes, des locomotives, voire même des allumettes chimiques, mais je ne crois pas qu'au milieu de tout cela vous ayez rencontré une théorie de nos mystères. Pour tout dire en un mot, on peut être un savant

naturaliste et un profond ignorant en fait de religion, on peut être un habile politique et un pauvre théologien. C'est ce qui arrive la plupart du temps. Nos savants ont demandé à la nature tous ses secrets, et ils n'ont pas fait à la foi de leur mère l'honneur d'une étude sérieuse.

Est-ce donc à eux que vous devez vous adresser pour la solution des divins problèmes? Dans les affaires temporelles vous n'agissez point ainsi. Là, vous consultez invariablement un homme de l'art. C'est le médecin qui vous soigne en cas de maladie, et c'est l'avocat qui plaide vos procès. Une maladie grave menace vos jours, et je viens frapper à votre porte avec un homme de loi. « Mais, vous dis-je, c'est un habile entre tous, il a gagné des causes désespérées. Il a délivré des prévenus que tout le monde avait condamnés d'avance. Confiez-vous à lui : il plaidera, et votre fièvre ne pourra résister à son éloquence. » Un conflit grave s'élève entre votre voisin et vous, et je vous amène un médecin pourvu de tous les diplômes de l'Institut, vous disant : « Soumettez-lui votre affaire. Il a opéré des cures merveilleuses, il a guéri des malades abandonnés, c'est un praticien distingué. Ses consultes ne peuvent manquer de faire réussir votre procès. » Votre réponse est un sourire, et le bons sens qui court les rues m'a dit : A chacun sa spécialité, au docteur ses malades, à l'homme de loi ses plaidoiries. Et dans l'affaire de la religion, c'est-à-dire dans l'affaire la plus difficile, la plus délicate, la plus importante, vous réglez votre conduite sur l'opinion des hommes qui ne s'en sont jamais occupés et qui ignorent les plus simples éléments de la foi! Et dans cette question qui dépasse toutes les autres, vous jetez une fin de non recevoir au prêtre qui a scruté les dogmes divins, sous prétexte qu'il fait son métier! Eh bien! oui : j'accepte le mot, si inconvenant qu'il soit. L'Église fait son métier divin de proclamer la vérité divine, et c'est pour cela que vous devez l'écouter comme ici-bas vous vous adressez à tous les hommes de l'art.

II. — *L'impie a-t-il pour lui la probité?* — Mais je vous entends me dire: « Cessez ce mode de raisonnement, car si le grand nombre ne connaît pas la religion, vous ne pouvez disconvenir qu'une petite minorité l'ait étudiée. » Ce sont ces défections-là qu'il faut expliquer. Comment se fait-il que des hommes vraiment experts en la matière, méconnaissent le christianisme et le combattent?

D'abord il reste acquis et démontré que l'immense majorité de nos ennemis n'a pas la science de ce qu'elle attaque.

Ensuite je ne disconviendrai pas de la vérité de l'objection proposée. Il y en a qui ont étudié la religion avant de lui déclarer la guerre, mais il se sont voués à ce travail avec un parti pris d'étouffer la lumière aussitôt qu'elle viendrait à briller. Ils ont cherché à tranquilliser leur conscience et à endormir le remords. Il n'est pas surprenant que ceux-là restent dans l'erreur. Dieu a ménagé à sa révélation assez de clarté pour que les âmes de bonne volonté puissent sûrement diriger leur marche, assez d'ombres pour que les esprits mal disposés restent dans leur doute.

Et d'où vient donc ce parti pris de l'erreur? Ah! Mes Frères, le voici, en toute sincérité, dans une parole de David: *Noluit intelligere ut bene ageret.* La religion catholique demande des sacrifices, impose des devoirs: n'ayant le courage ni du sacrifice ni du devoir, on prend le parti de contredire, c'est plus simple, plus facile, mais est-ce un acte de probité? Il paraît cependant que c'est bien vieux, puisque le saint roi avait déjà vu passer de ces prodiges de courage.

Et qu'on ne nous accuse pas de calomnier nos adversaires pour avoir plus facilement raison contre eux. Nous n'exagérons rien, et, pour le prouver, nous n'avons qu'à ramener l'impiété à son origine ou la conduire à son terme. Les premiers et les derniers jours de l'impie témoignent de son improbité.

D'où viennent les ennemis de la religion? où et quand se forment-ils? L'Écriture nous l'apprend par la conduite de deux infâmes vieillards. Les passions les poussèrent à l'oubli des jugements divins: *Declinaverunt oculos ne recordarentur judiciorum Dei.* C'est l'histoire de toute incrédulité. L'œil se ferme quand le cœur se trouble, l'intelligence s'obscurcit quand les ténèbres du vice sont au fond de l'âme. Quelle fermeté dans la croyance à l'époque d'une première communion saintement accomplie! Comme la raison plie facilement alors sous le joug de la foi! Comme la religion paraît auguste, respectable et divine! Et cette situation douce et tranquille dure autant que l'intégrité de la vie.

Est-ce étonnant que le changement de mœurs amène le changement de croyance? Il est dur de vivre dans les voluptés que le remords empoisonne. Il est dur de lutter continuellement avec soi-même et sa conscience. Il faut étouffer cette voix importune et calmer une âme asservie à la débauche. Le moyen le plus court et le plus radical est de lui dire: « Allons! c'est inutile de bien vivre, il n'y a rien au delà de la tombe. Les prétendues vérités de la foi! pure invention des hommes. L'Église! tyrannie des consciences. Les dogmes de la vie future! vains épouvantails. L'âme! elle n'existe pas. Dieu!

c'est un mytne. » *Dixit impius in corde suo : Non est Deus*

Comme on n'arrive pas facilement à se persuader tout cela, on le répète, on le crie bien haut, on l'écrit dans les feuilles publiques, on le colporte dans les réunions. C'est imiter l'enfant qui chante et siffle dans les ténèbres quand il a peur. On cherche à se rassurer, on tâche de s'étourdir, on méprise avec toute l'audace d'un sectaire convaincu.

Ainsi l'impiété est suspecte dans son principe. Fille du crime, enfant du désordre, elle n'a droit qu'à notre pitié.

Cependant vous me permettrez une remarque qui vient à l'appui de notre thèse. Je ne suppose pas chacun de nos ennemis coupable de tous les crimes et entaché de tous les désordres. Les uns ne croient qu'à eux-mêmes et à la puissance de leur esprit, ils ne veulent pas faire à Dieu l'honneur de savoir plus de choses et de les savoir mieux que nous, et comme la religion impose la foi aux mystères, ils sont incrédules par orgueil. Les autres, esclaves des sens, se plongent dans la volupté, ils ne peuvent se refuser aucun plaisir, et comme la religion réprouve les excès, ils sont impies par libertinage. D'autres, amis de la bonne chère, ne sauraient supporter la moindre privation, et comme la religion prêche la pénitence, ils sont irréligieux par sensualité et mollesse. Celui-ci, dévoré par la soif des richesses, ne songe qu'à grossir le produit de ses fraudes, et comme la religion disait : « Respect à la probité ! » il est incrédule par avarice. Celui-là voulait parvenir. A défaut de vrais mérites, il a trouvé que la profession d'impiété réussirait à merveille, il est incrédule par ambition. Enfin là-bas c'est un sectaire dont le parti a écrit sur son drapeau : Guerre au catholicisme ! Père de famille honnête d'ailleurs, citoyen probe et intègre, il ne veut pas déchoir, l'esprit de parti l'aveugle : il est ennemi de la foi par politique.

Cherchez tant qu'il vous plaira, consultez l'histoire, et de cette vérité l'histoire contemporaine aura bien des exemples à vous fournir. Remontez à l'origine de l'impiété, vous y trouverez invariablement une passion. C'est la racine génératrice de l'erreur. En vain on voudrait faire parade de son honorabilité, secrète ou politique, il y a une brèche à la vertu, et je mets au défi de me trouver un saint qui n'ait pas profondément aimé l'Église et sa foi ! Que ce qui est gangrené, gâté, vermoulu, la méprise, ce n'est pas étonnant. Encore une fois, c'est difficile de croire des vérités qui montrent des abîmes toujours ouverts. C'est plus commode de fermer les yeux.

Une autre preuve de ce que j'avance peut être prise dans la conduite de ces prétendus incrédules à l'heure dernière. Ils ne rougissent pas alors de faire appeler un prêtre et de solliciter

es secours de la religion. Je sais qu'il est à cette démarche de ristes exceptions, mais ces exceptions confirment la règle Voyez en effet quel déploiement de forces pour arriver à ces ares singularités. Ils ont organisé des sociétés. Nous, prêtres nous n'avons pas besoin de faire des associations pour l'instant le la mort. Nous avons nos congrégations de jeunes filles, nos confréries d'hommes et de jeunes gens : mais elles sont instituées pour garder les âmes en cette vie. Les passions, les illusions du monde, les séductions de toute sorte, pourraient les ravir à Dieu, nous essayons de les fortifier en les unissant. Mais quand un chrétien a suivi les sentiers de la foi, nous n'avons pas peur qu'il nous renie en face de l'éternité. Le monde peut venir, il n'a plus de prise. Eux ! le moment de la mort les pousse tellement vers l'Église, qu'ils ont dû barricader la couche de l'agonisant contre l'intervention du prêtre, ministre de la foi ! Là chacun se sent trop faible, et il a dit à un étranger : « Tu veilleras sur le seuil de ma porte et tu repousseras l'homme de Dieu. » Allez, satellites de l'enfer, fermez cette porte que le zèle aurait voulu forcer ! Votre violence sera votre condamnation. Vous redoutez que la mort ne vous ravisse un des vôtres, vous craignez qu'il ne vous renie à cet instant suprême de la vérité. Votre impiété prouve que vous n'êtes pas convaincus.

Mais, je le répète, ce sont là des exceptions plus dignes de mépris que d'une sérieuse attention. La généralité reçoit les secours du christianisme. La cloche qui sonne leur agonie les ramène à la foi du Christ. Ne faudrait-il pas appeler en témoignage cet ennemi déclaré de nos principes et le faire déposer contre lui-même ? Lève-toi, âme fière de ton incrédulité ! l'heure est décisive, et les chrétiens s'en rapportent à ton jugement. Toutes tes démarches doivent être inspirées par la prudence : ni la superstition ni la mauvaise foi ne sont de mise en présence de la mort. Dis-nous ce que tu penses de tes blasphèmes d'autrefois : *Consiste anima in medio a te testimonium flagitant christiani*. Mais qu'ai-je entendu ? Des rétractations ! des prières ! des actes de repentir !... Ah ! si l'éternité n'est rien, pourquoi ces mains suppliantes levées vers le ciel ? Si l'enfer est un rêve, pourquoi ces démarches pénibles et cette condamnation de toute une vie de plaisirs ? Mais que vois-je ! un prêtre, un confesseur ! des mystères ! des sacrements !... Ah ! si l'Église n'est qu'une institution humaine occupée à tromper les peuples et à violenter les consciences, pourquoi la convoquer à votre couche funèbre ? pourquoi la prier d'assister à vos derniers moments et de bénir votre cercueil ?

Le dernier moment devrait être la consécration officielle de

toute l'existence ; s'il ne l'est pas, c'est que l'impiété n'était pas sincère, la foi était restée au fond du cœur. On avait essayé de tout pour l'arracher ; elle avait résisté à toutes les manœuvres. Par une grâce de la miséricorde divine, toutes les tentatives avaient échoué devant les convictions des premiers jours. L'intérêt des passions était en jeu; pour le soutenir, on n'avait rien trouvé de plus commode que de s'étourdir dans un tourbillon d'incrédulité affectée : *Noluit intelligere ut bene ageret.* C'est toujours la réalisation de la parole de Tertullien : « Esprits forts ! pauvres esclaves dont les épaules n'ont pu porter le glorieux joug de la vérité, ils combattent ce qu'ils n'aiment pas : *Malunt nescire quia oderunt.* »

III. — *L'impie a-t-il pour lui la loyauté ?* — Aussi bien, l'ingratitude de la cause qu'ils défendent les oblige à se servir de moyens que l'honneur et la bonne foi réprouvent. Le mépris, arme de la lâcheté basse et triviale; la haine, arme de l'envie fratricide qui tue pour anéantir une grandeur qui offusque.

Voltaire raillait, les fils de Voltaire persifflent. Où les grands génies parlent avec réserve, ils pérorent avec la légèreté du sourire. Où des prêtres vénérables n'abordent qu'en tremblant, eux qui n'ont pas donné à ces abîmes un fugitif regard, ils apprécient, ils jugent, ils condamnent, ils se font les moqueurs de Dieu. Hérode faisait revêtir le Christ de la robe d'ignominie : c'est toujours le même supplice qui est réservé à la vérité : on la dénature, on la défigure par des articles infâmes, on l'enveloppe de noires calomnies ; les cantiques de Sion sont chantés sur les rivages de Babylone et sur ses places publiques par des saltimbanques et des histrions. Pardonnez-moi ce langage. Mais n'est-ce pas une intolérable chose qu'au milieu des facéties d'un journal, des docteurs sans doctrine, des juges sans mandat ni bonne foi, des voix sans autorité, donnent sur la plus haute des sciences leurs téméraires élucubrations ? N'est-ce pas une intolérable chose qu'il soit permis au premier venu de salir et de ridiculiser tout ce qui porte un caractère sacré et divin ?

La haine ! histoire de Caïn et d'Abel. Abel offre des sacrifices agréables, Caïn le mène traîtreusement à l'écart. Abel, c'est l'Église ; Caïn, c'est l'impie. L'histoire est là pour le dire : son front est marqué du signe des homicides et des assassins : *Nunc autem homicidæ socii furum*[1]. L'Église vit, elle fait du bien, elle règne par les bienfaits ! Voilà son crime.

L'Église vit ! ils avaient juré de l'anéantir; ils avaient annoncé sa mort, prédit son dernier jour, réglé ses funérailles. Ils se

1. Is., I, 23.

croyaient plus forts et plus habiles que leurs devanciers : plus forts que Néron, quand il voulut la noyer dans le sang; plus habiles que Julien l'Apostat, quand il voulut l'étouffer dans ses replis de vipère. Et, en dépit de leurs efforts, l'Église jouit d'une impérissable vitalité, ils la rencontrent sur tous leurs chemins, ils ne peuvent faire un pas sans se heurter à ses œuvres et à ses institutions.

L'Église fait du bien ! Elle seule produit le dévouement, ils n'ont que des mercenaires à montrer au monde. Le sacrifice naît dans les temples de la religion, la vénalité s'engendre aux sources de l'impiété. Les chrétiens sont les disciples des martyrs, ils donneront jusqu'à leur sang pour le triomphe de la bonne cause; les impies sont les frères de Judas, ils vendront jusqu'à leur conscience pour de l'argent et des places : *Loculos habebat, fur erat et latro.*

L'Église fait du bien ! Quand ses religieux et ses prêtres évangélisent, les âmes sont ennoblies et purifiées. Quand ses religieuses veillent auprès des malades, les douleurs sont soulagées. Ses asiles sont mieux tenus, ses collèges plus florissants, ses écoles plus fréquentées. La foule vient à elle. Le père qui ne veut pas de la religion pour lui, l'appelle au secours de sa famille.

L'Église fait du bien ! Elle crée des œuvres fécondes où l'incrédulité a échoué. Y a-t-il une infortune à soulager, la religion fait appel à la charité, et la charité se multipliant opère des prodiges où la philantropie n'aurait pu se promettre que de maigres et ridicules résultats. Le siècle ne connaît pas le chemin du cœur. L'Église seule avec sa foi peut pénétrer là-dedans.

L'Église fait du bien ! Y a-t-il un concours public, ses enfants paraissent à côté de leurs rivaux et montrent, par leurs succès et leurs triomphes, que le disciple de la foi sait aussi trouver le chemin de la science. Les élèves des pauvres Frères ignorantins et des misérables Jésuites peuvent briller près des fils des hautes lumières du siècle.

L'Église fait du bien ! Voilà son crime : crime affreux, car par là elle domine. Faire du bien, c'est gagner les âmes, régner sur les volontés. Mais ce règne a le privilège de n'être point agréable, l'envie des Pharisiens lui préparera un Calvaire. Quand le Christ passa à travers le monde, il opérait des prodiges pour le soulagement des infirmités humaines, il consolait toutes les douleurs, il adoucissait toutes les souffrances, il faisait le bien : *Transiit benefaciendo.* C'était plus que suffisant pour le signaler à la haine jalouse. Il fallut ameuter ce pauvre peuple, et un jour un *tolle* général s'éleva des dernières couches

de la société. Le Christ devait mourir ! Cette triste histoire, tous les siècles l'ont refaite, et le nôtre plus que les précédents. L'Église a passé, elle a enlacé le monde dans le réseau de ses ministères bienfaisants. Elle a jeté dans l'intérieur des familles, et jusqu'au plus intime des âmes, de profondes racines. Sa doctrine courbe les intelligences, sa loi dirige les cœurs, le dévoûment lui a gagné les nations, les peuples l'aimaient. « *Tolle*, *tolle*, s'écrie l'impiété, débarrassez-nous de ces dévoûments qui nous offusquent. Enlevez cette importune qui vaut mieux que nous. Nous ne voulons plus de cette charité. »

Ce spectacle ne m'étonne pas. Le Maître nous avait prédit un pareil sort : *Eritis odio omnibus*. Je ne vois attaquer ainsi ni le juif, ni le mahométan, ni le schismatique, ni le protestant : preuve qu'ils ne viennent pas du Christ. Moi, catholique, je passe au milieu de ce siècle pervers, l'impie me méprise, me calomnie, me déteste. Tant mieux ! Il est des insultes qui honorent. C'est ma gloire de les subir.

Oui, c'est la gloire de l'Église d'avoir contre elle des ignorants qui attaquent ce qu'ils ne connaissent pas et calomnient ce qu'ils n'ont jamais étudié ! C'est la honte de l'impie !

Oui, c'est la gloire de la religion de vivre au fond du cœur quand il est pur et aussi longtemps qu'il reste pur, et de subir les attaques d'hommes voués au dérèglement et à la licence de l'esprit ou du cœur ! C'est la honte de l'impie !

C'est la gloire de l'Église d'être méconnue par ce qu'elle fait trop de bien, parce que sa morale est trop sainte, ses dogmes trop fermes et ses institutions trop brillantes ! C'est la honte de l'impie !

Enfin c'est la gloire de l'Église d'être combattue par les armes de la raillerie et de la haine ! La raillerie, pauvre raison de ceux qui n'en ont pas ! La haine, frappant témoignage de la puissance de ce qu'on déteste ! C'est la honte de l'impie !

Étendard de l'impiété, drapeau sali par le vice, maculé par le sang que les ignobles révolutions ont fait couler, porté par des mains fratricides ! en mon nom, au nom de cet auditoire chrétien, je te renie, je te maudis.

Saint étendard de ma foi, drapeau du courage et de l'honneur, empourpré du sang des martyrs, aimé de tout ce que l'humanité a compté de plus illustre ! en mon nom, au nom de cet auditoire chrétien, je te révère et je te bénis ! Je te défendrai comme le soldat défend son drapeau, jusqu'à la mort ! Fallût-il y laisser ma vie, je le promets, je le jure, je veux que mon dernier soupir me trouve prosterné devant toi ! Dans les plis de ce drapeau j'emporterai mon âme et ma foi jusqu'aux pieds du Christ triomphant dans les siècles des siècles ! *Amen.*

OBLIGATION DE CROIRE A L'ÉGLISE

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus.
(Matth., XXVIII, 20.)

L'homme a besoin d'être enseigné, dit S. Thomas. Occupé pour la plupart du temps à des travaux qui l'absorbent, il n'a ni le temps ni les moyens d'arriver à la science du salut. Si nous avions été obligés de chercher la vérité et de nous former une religion, combien peu seraient parvenus à la connaissance des dogmes chrétiens! Aussi bien, Notre-Seigneur Jésus-Christ ne nous a point abandonnés à notre pauvre raison et à nos faibles lumières, il est venu se faire notre premier docteur et, avant de monter au ciel, il a chargé son Église de continuer son œuvre en son nom et avec son assistance.

L'Église nous enseigne de la part de Jésus-Christ: nous devons croire à sa parole sous peine de damnation.

L'Église nous enseigne avec l'assistance de Jésus-Christ: nous pouvons croire sans crainte de nous tromper.

I. — *Nous devons croire à l'Église.* — L'Église est la règle de notre foi. Quiconque dévie ou s'écarte de cette règle divine, n'a plus qu'une foi tronquée et imparfaite, une croyance de fantaisie incapable de justifier aux yeux du Seigneur. « Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, dit l'apôtre S. Paul. » Et il parle de la soumission entière aux définitions des successeurs de Jésus-Christ, de l'assentiment d'esprit et de cœur à leurs enseignements. Ne répondez pas: « Je crois à l'Évangile, mais je ne veux pas me courber devant les décisions d'une assemblée d'évêques qui s'appelle un concile, ni adhérer aux bulles dogmatiques d'un homme qui s'appelle le Pape. » Ce *Credo* n'est qu'un mensonge impudent, et votre conduite est condamnée par l'Évangile lui-même.

L'Église est le chemin où brille la lumière céleste, la source de la science surnaturelle, le flambeau des âmes, la dépositaire de toute vérité révélée. Celui qui ne marche pas avec elle demeure dans les ténèbres, l'ignorance et la mort; c'est une victime vouée d'avance à la damnation et à l'enfer.

En voici la preuve authentique, le témoignage contresigné par Jésus-Christ lui-même: « Allez, dit le Maître à ses apôtres, enseignez toutes les nations: *Docete omnes gentes;* parcourez le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature. Point d'exception ni de privilège! annoncez aux petits et aux grands, aux

peuples et aux rois, ce que je vous ai appris et ce que mon Esprit vous suggèrera. Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous croira sera sauvé. » Voilà donc quels sont les élus du Nouveau Testament : les hommes de foi qui écoutent l'Église, gardent sa parole et suivent ses leçons avec fidélité.

Or quels seront les réprouvés? Les tyrans qui ont persécuté les apôtres? Les Nérons qui voulaient étouffer l'Église dans le sang? Les voleurs qui l'ont dépouillée de ses biens et de ses propriétés légitimes? Les hérétiques qui ont déchiré sa robe sans couture?... Sans doute, le divin Maître condamne tous ces crimes et il réserve sa colère aux auteurs de ces attentats ; mais, il ne faut pas le dissimuler, d'autres qui paraissaient plus irréprochables aux yeux du monde, qui paraissaient même tout à fait innocents, auront une égale part à ses vengeances. Il suffit, pour être condamné, d'un doute volontairement consenti, d'une hésitation délibérée : *Qui non crediderit condemnabitur.*

Vous vous écartez de cette foi simple et aveugle qui est la gloire du fidèle, vous prétendez faire un choix entre ce que vous appelez les dogmes rationnels et les dogmes vieillis, vous adoptez ce qui vous plaît et non ce qu'imposent les représentants du Christ, vous rejetez telle vérité qui a eu le malheur d'offusquer votre courte raison : dès ce moment, l'anathème tombe sur vous, et vous vous mettez par votre doute, serait-il le seul, vous vous mettez hors la voie du salut. *Qui non crediderit condemnabitur.*

Continuons à lire l'Écriture, cette vérité ressort à toutes les pages. Les expressions employées contre celui qui n'adhère pas aux enseignements de la sainte Église ne sauraient être plus énergiques. N'est-ce pas de ce révolté que parle le divin Sauveur quand il dit : « C'est un païen par sa conduite, un publicain par ses crimes, et vous pouvez le regarder comme un infidèle, car il me méprise moi-même »? *Si quis Ecclesiam non audierit sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* N'est-ce pas de lui que parle l'Apôtre quand il le traite d'excommunié à éviter, d'hypocrite vivant de mensonges, de naufragé condamné à la mort éternelle? *Circa fidem naufragaverunt* [1]. N'est-ce pas lui encore que le même S. Paul compare à un édifice en ruines, à une masure démolie à un criminel qui n'a pas besoin de jugement pour être condamné? *Subversus est et proprio judicio condemnatus* [2].

Je n'invente rien, je cite textuellement la doctrine de nos saints Livres, et, certes, les limites de cette instruction m'obligent à me restreindre et à glaner dans le champ si vaste de la

1. I Tim., I, 19. — 2. Tit., III, 11.

révélation. Toutes les lettres de l'Apôtre aux fidèles rappellent la nécessité de la foi et y reviennent si souvent, que les protestants en ont abusé pour affirmer que la foi seule suffit sans les œuvres.

Ajoutez à ce témoignage ceux de la tradition universelle, vous aurez, depuis Jésus-Christ, une série immense d'apôtres, de martyrs, de docteurs, de prédicateurs, d'évêques, de fidèles, dont le consentement est unanime. « Voulons-nous confondre ceux qui n'ont pas la foi, dit S. Irénée, nous n'avons qu'à leur montrer l'organisation et la doctrine de l'Église : ils se sont séparés d'elle, donc ils n'ont ni la vérité ni Dieu pour eux. » « Vous n'avez pas le droit de raisonner, ajoute Tertullien, cherchez où sont les évêques successeurs des apôtres et le pontife sucesseur de Pierre, écoutez leur parole et croyez. » Dans ces deux illustres docteurs vous avez toute la tradition.

II. — *Nous pouvons croire sans crainte.* — La loi de croire est donc la première imposée aux enfants de Dieu, et la foi le premier sacrifice exigé pour le salut. Que dis-je ! un sacrifice ! La foi, pour qui se rend compte des choses, est moins un sacrifice qu'un bonheur, une gloire, une nécessité.

Car, enfin, nous avons soif de la vérité, nous la demandons à tous ceux qui nous approchent. L'enfant, par mille questions naïves, la réclame de son père. Le père exige que son enfant ne le trompe jamais. Le jeune homme, pour posséder la vérité, s'adresse au maître qui enseigne, et le vieillard est encore heureux quand son intelligence ne l'a point abandonné dans la recherche de ce trésor. Nous ne voulons pas être dupes du mensonge et de l'erreur; quand nous sommes sûrs de ne pas être trompés, il ne nous en coûte rien de donner notre assentiment et de dire : « Je crois. » Mais la vérité, où est-elle ? Les hommes la rencontrent quelquefois, souvent ils en sont privés, les plus savants se sont égarés, et la sagesse humaine est toujours courte de quelque côté, a dit un philosophe. La vérité qui la dit ? Les hommes quelquefois, mais ils la trahissent aussi souvent et le mensonge sort de leurs lèvres si bien paré, si bien vêtu, si bien déguisé, qu'il se fait accepter des plus habiles. Que de fois, engagés dans de fausses démarches, jetés dans des entreprises funestes, nous avons laissé tomber cette plainte amère : « Le malheureux ! il m'a trompé, » et cette accusation flétrissait un ami en qui nous avions eu toute confiance. Non, les hommes n'ont pas toujours la vérité, ils ne la disent pas toujours. Ils peuvent s'égarer, ils peuvent mentir.

Or il n'en est point ainsi de l'Église du Christ. Épouse bien-aimée du Dieu fait homme, elle est la colonne et le soutien

inébranlable de la vérité, elle la possède tout entière, elle la proclame toujours, elle ne la déguise jamais, elle ne peut ni la taire ni l'obscurcir, elle ne peut ni se tromper ni nous tromper.

« Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Que signifient ces paroles, *Ecce ego vobiscum sum*, sinon que Dieu couvre ses apôtres d'une protection spéciale, qu'il veille sur eux et les seconde dans leur enseignement ? On ne peut pas se tromper quand Dieu lui-même dirige, assiste, suggère les paroles, inspire les idées, gouverne les travaux. On ne peut dévier quand, par une grâce irrésistible et toujours efficace, le Verbe de Dieu retient dans le chemin de la vérité. On ne peut enseigner l'erreur quand l'Esprit de Dieu parle avec celui qui enseigne. Aussi bien, vous ne trouverez jamais l'Église en défaut, parce que Jésus-Christ ne l'a point abandonnée. Il est avec elle tous les jours, à toutes les heures, à toutes les minutes, et cela, sans autre terme que la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.*

Qu'elle soit dispersée dans le monde pour le gouvernement des âmes, ou réunie en concile pour les définitions de la foi, vous pouvez aller en toute confiance et lui réclamer la vérité : elle ne peut vous la refuser, c'est votre droit, et ce droit, c'est Dieu qui vous l'a fait. Si l'Église venait à vous tromper, vous pourriez vous adresser à Jésus-Christ et lui dire : « Seigneur, j'ai interrogé vos pasteurs et votre Vicaire sur la terre. Je leur ai demandé ce qu'il faut croire, ce qu'il est nécessaire de pratiquer. Je croyais rencontrer sur leurs lèvres des décisions sûres et certaines, car vous aviez promis d'être avec eux. J'ai été induit en erreur. C'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez trompé. Je regardais l'Église comme un édifice inébranlable, vous aviez promis de le soutenir : il est tombé dans l'abîme, les portes de l'enfer ont prévalu. C'est votre faute, ô mon Dieu, vous avez manqué à votre parole. » Ainsi le divin Sauveur se doit à lui-même, à son honneur, à sa fidélité, il doit à chacun des chrétiens de donner à ses ministres la grâce de l'infaillibilité.

Je dis « l'infaillibilité », et non « l'impeccabilité ». Il y a une différence essentielle à bien noter : l'une est une grâce de l'intelligence, l'autre une grâce de la volonté; l'une préserve de l'erreur, l'autre préserve du péché.

L'impeccabilité est la confirmation de la volonté dans l'innocence, et alors on ne peut plus offenser Dieu ni commettre aucune faute. Cette grâce-là n'est promise à personne, pas même au Pape ni aux évêques. Comme le dernier des fidèles, le chef de l'Eglise peut secouer le joug de la vertu et tomber

dans le vice; à la rigueur, il pourrait y persévérer et se damner. Il n'a reçu aucune assurance qui le dispense de veiller ; il n'y a dans l'Évangile aucune parole qui lui réponde de sa prédestination. Il est pape, mais il reste homme, serviteur des serviteurs de Dieu, exposé aux faiblesses humaines et aux défaillances de la terre.

L'infaillibilité, au contraire, est la confirmation de l'intelligence dans le vrai, et c'est un don en vertu duquel le Pape seul ou les évêques réunis au Pape ne peuvent jamais enseigner l'erreur dans les choses du salut. Et qu'y a-t-il de plus juste ? Il sont pasteurs des âmes : si le pasteur donne aux brebis un breuvage empoisonné, que deviendra le troupeau ? Ils sont médecins : si le médecin, chargé de guérir, distribue des potions malfaisantes, que deviendront ses malades ? Jésus-Christ nous a dit en propres termes : « Je veux que vous croyez d'esprit et de cœur à ces hommes que je vous envoie, » et ces envoyés du Christ pourraient mentir ! Et le Fils de Dieu nous obligerait, sous peine de damnation, à croire le mensonge, à nous soumettre à l'erreur ! Non, cela n'est pas possible : si je dois adhérer sans cesse, croire sans réserve, il faut que je sois sûr d'avoir la vérité. Que Dieu s'arrange comme il l'entendra, les ressources ne lui manqueront point, mais, encore une fois, c'est mon droit de n'être point trompé !

Je sais, Mes Frères, que ce sont des hommes comme nous qui enseignent dans l'Église. Dieu n'a pas confié aux anges le ministère de la prédication. Mais ces hommes sont les ambassadeurs de Dieu, les échos de la parole divine qu'ils ne peuvent altérer, ils répètent ce que Dieu a révélé, comme l'écho de la montagne redit votre parole avec son timbre et son intensité : *Neque adulterantes Verbum Dei*[1]. Ces hommes sont des instruments, la main de Dieu les soutient et les fait agir. Plus ces instruments paraissent faibles, plus on verra la main de Dieu qui les conduit et les dirige. C'est le propre de Dieu de faire les grandes choses de rien. Ces hommes sont des miroirs : des miroirs à travers lesquels resplendit la lumière divine, comme brillent les rayons du soleil à travers le pur cristal. Dieu resplendit dans nos cœurs, afin que nous puissions éclairer les âmes : *Ipse illuxit in cordibus nostris*[2].

Vous dirai-je quels privilèges sont accordés au chef de ces mandataires divins, et pourquoi le Pape possède à lui seul le don de l'infaillibilité ? Le Pape est la pierre fondamentale de cette Église contre laquelle les portes de l'enfer sont impuissantes : or, pour que l'édifice soit durable, il est nécessaire que

1. II Cor., II, 17. — 2. II Cor., IV, 6.

le fondement ne s'ébranle pas. Le Pape est le vicaire pour qui le Christ a prié, et quand Satan crible les apôtres, il est là pour consolider ses frères: or, pour confirmer les autres, il ne faut pas défaillir soi-même. Le Pape est le pasteur chargé des agneaux et des brebis : or, pour garder le troupeau, il est urgent de ne pas vivre comme un loup dans la bergerie. Enfin, le Pape est ce régisseur du domaine à qui furent livrées les clés de la maison ; et quand il lie sur la terre, Dieu ratifie au ciel, quand il délie, Dieu délie à son tour: or, pour voir ses sentences confirmées par l'Éternel, il est indispensable qu'elles soient toujours conformes à la justice et à la vérité.

Ah ! nous sommes bien d'accord: tant que nous n'aurons en face de nous qu'un homme laissé à ses propres lumières, nous pourrons suspendre notre assentiment, et avant de répondre: Je crois, — soumettre sa parole à un examen sérieux. Révoquez en doute les décisions de la science humaine: la science fut souvent défectueuse; mais quand il s'agit de l'Église et du Pape, ce n'est pas la science humaine qui parle, c'est l'autorité divine qui s'impose; Dieu est avec ceux qui définissent, il resplendit en eux : *Ipse illuxit in cordibus nostris.*

Oh! que je prends en pitié l'incrédulité moderne quand, au nom de la raison humaine, elle veut jeter le mépris sur les vrais fidèles! Ils nous conduisent à Rome, au Vatican. Ils ouvrent les portes et nous montrent dans ce sanctuaire un frêle vieillard: hier, c'était Pie IX, de grande et sainte mémoire, aujourd'hui, c'est Léon XIII glorieusement régnant. Ils nous le représentent courbé sous le poids des années, chancelant sous le fardeau de l'âge, et ils nous disent, avec le dédain dans l'âme et le sourire sur les lèvres : Quoi donc ! C'est là votre oracle ! C'est ce pauvre prisonnier que vous croyez avec un fanatisme inconcevable! C'est par trop de simplicité.

En vérité, ils ont la vue bien courte et paraissent fortement atteints de crétinisme intellectuel! Non, Mes Frères, ce n'est pas ce frêle vieillard, quelque respectable qu'il soit par sa vertu et sa science, par le martyre qui l'environne, par les cheveux blancs qui couronnent un apostolat de cinquante ans; non, ce n'est pas Pie IX ou Léon XIII qui nous impose sa manière de voir, ses sentiments, ses idées. Ce n'est point sa parole qui nous fait tomber à genoux: c'est Jésus-Christ que nous entendons par lui et que nous écoutons avec la docilité de la foi. Jésus-Christ resplendit en lui. Tandis qu'ils vont chercher quelques restes de vérité aux réservoirs desséchés du rationalisme, nous puisons largement aux sources divines, nous buvons à longs traits le céleste élixir de la foi qui désaltère les âmes. Cette foi est simple, c'est vrai; mais, dans

sa simplicité, elle dépasse toutes les connaissances humaines, elle nous fait monter jusqu'à ces hauteurs où habite la Divinité, car l'Église et le Saint Esprit sont inséparables. Pierre revit en Léon XIII, Pierre et Jésus-Christ, c'est tout un.

Gardez-la donc cette foi, Mes Frères chrétiens, et que rien ne puisse jamais vous détacher de cette unité qui part de Rome pour enlacer le monde dans un indissoluble faisceau! Je n'ai pas besoin de vous dénoncer comme impie et absurde une distinction que l'on a bien voulu jeter au milieu de notre pauvre société, pour l'égarer et la corrompre. Je n'ai pas besoin de flétrir cette différence que l'on a voulu faire entre le catholicisme et le cléricalisme : le catholicisme, espèce de religion bâtarde qui, à leur avis, se confinerait dans chaque province, et le cléricalisme qui reçoit ses ordres de Rome. Non, il ne peut y avoir de catholiques là où manque la soumission au chef de la chrétienté. « Où est le Pape, là est l'Église : *Ubi papa, ibi Ecclesia,* » disait il y a plusieurs siècles un grand saint. Cette parole est devenue et doit être la devise de tout fidèle. Catholiques! Nous le disons avec une courageuse fierté, nous sommes tous ultramontains et cléricaux! Le Pape est le centre de la vérité et de la vie, et si vous ne rayonnez plus vers Rome, vous manquerez de vérité et de vie. Vous n'appartiendrez plus à cette circonférence divine qui réunit toutes les nations dans la même foi. Vous pourrez garder quelques débris de vos croyances, mais ce ne seront que des ruines, et un jour on les jettera hors du champ du Père de famille.

La foi est une, et quand il s'agit d'un dogme, elle ne distingue pas entre ce qu'elle doit adopter et ce qu'elle peut contredire, entre ce qui paraît déjà vieilli et ce qui s'accommode avec les idées du siècle. L'Église a parlé, cela suffit.

D'ailleurs ce n'est pas à la foi de s'accommoder avec nos idées, ce sont nos principes qui doivent prendre le ton de la foi. Voudriez-vous donc que Dieu vînt se mettre aux genoux de l'homme? Parce qu'il nous a plu de proclamer une vingtaine d'absurdités sous le nom de modernes principes, voudriez-vous qu'il dise à son Église : Tais-toi, déguise la vérité que je t'ai confiée, fais des concessions et débite des mensonges?... — Parce qu'il nous a plu de définir ce que nous avons pompeusement appelé les droits de l'homme, faut-il que les droits de l'Éternel soient sacrifiés? Encore une fois, c'est à nous de conformer nos idées aux vérités révélées, et si le siècle contredit Jésus-Christ, abjurer le siècle pour devenir les enfants du ciel

State in fide : Fortifiez-vous dans la foi. Il ne faut pas le dissimuler, de tous côtés on cherche à la démolir, de tous côtés le marteau de l'impiété cherche à entamer cette vieille tour qui

avait défié les orages du temps. *Viriliter agite, confortamini.* Brochures, journaux, feuilletons, chansons, à cinq centimes, romans orduriers, mépris, sourires, sarcasmes, railleries, violences, rien ne sera épargné pour vous arracher cet héritage de votre baptême. Laissez faire et fortifiez-vous contre les attaques des suppôts de l'enfer : *Confortamini.*

On vous dira peut-être que l'Église a cessé de vivre, que c'est une pauvre décrépite à qui il reste à peine le souffle ; on vous dira que le siècle des lumières va la balayer à tout jamais du sol que foulent les peuples : n'en croyez rien. L'Église a vu passer d'autres tempêtes et elle a survécu. Tous nos modernes persécuteurs ne sont que des pygmées en face des géants qui l'attaquèrent en d'autres temps. Je me suis figuré quelquefois le moucheron à qui Dieu, par miracle, prêterait des siècles de vie. Il s'attaque à la grande pyramide, et après des mille ans, il en détache un grain de poussière à peine visible au microscope, et, tout fier de son succès, il regarde le colosse avec dédain : Nous y arriverons bien. — Le moucheron avec le temps pourrait arriver au terme, les ennemis de l'Église, je les en défie. L'Église ! c'est la puissance divine, c'est la majesté divine incarnée dans une société : tout ce qui s'attaque à Dieu sera brisé. Dieu laisse le mal à son triomphe. La tempête mugit sur l'océan des passions humaines, les flots s'élèvent comme des montagnes de boue, ils se précipitent avec l'assurance de tout engloutir. L'Éternel arrive, il place au rivage trois grains de sable et il dit : *Non amplius.* C'est fini, le pouvoir des méchants a péri avec tous leurs projets : *Desiderium peccatorum peribit.*

Le navire était ballotté par le courroux de la mer, le voilà qui vogue dans le calme sous le ciel azuré de la vigilance du Christ.

State in fide. La foi fera votre gloire et votre bonheur pendant la vie, votre consolation et votre espérance à l'heure dernière. Qu'il vous sera doux alors d'entendre au pied de votre couche d'agonie la prière qui cherchera à fléchir Dieu, au nom de vos inébranlables croyances ! Seigneur, cette âme a eu des faiblesses, elle en convient, elle s'est repentie, mais elle n'a jamais hésité dans sa foi : *Licet peccavit et tamen credidit ;* elle n'a pas su éviter toute chute, mais elle est demeurée à l'abri de toute erreur ; elle fut souvent misérable et pécheresse, incrédule, jamais. Sa foi simple, ferme, invincible, lui donne droit à vos miséricordes. Enfant de l'Église militante, elle demande une place dans les rangs de l'Église triomphante, et vous ne la lui refuserez pas : *Licet peccavit et tamen credidit*[1]. —

1. Rit. Rom.

Oh! alors vous bénirez la foi et l'Église qui vous la donna Vous vous attacherez à la foi comme à une ancre assurée, vous vous environnerez de la foi comme d'une cuirasse invincible Elle vous consolera dans les dernières souffrances et les séparations suprêmes; elle vous ouvrira les portes du ciel. Là elle jettera le voile dont elle se couvrait sur la terre, et elle plongera vos âmes dans l'océan de l'éternelle vision et de l'éternelle félicité. *Amen.*

PRATIQUE CHRÉTIENNE

Justus ex fide vivit. (Galat., III, 11.)

Il vécut de la foi, le juste Abraham qui, à la parole de Dieu, quitta sa famille et son pays pour aller demander un asile à une terre inconnue, et plus tard conduisit sur la montagne de l'immolation l'unique espérance de sa postérité. Il vécut de la foi, le juste Noé, quand il travaillait à la construction de l'arche qui devait le sauver du déluge annoncé. Il vécut de la foi, le juste Moïse, quand il quitta les délices de la cour de Pharaon, préférant les afflictions du peuple de Dieu aux honnneurs et aux richesses de l'Égypte. Il vécurent de la foi, tous ces justes du désert dont le monde n'était pas digne, et dont les souffrances resteront comme un mystère d'héroïsme et d'abnégation. Vivre de la foi est le devoir de tout homme qui veut être le juste de Dieu: *Justus meus ex fide vivit.* Il y a le juste de Dieu et le juste du monde. Celui-ci se contente des vertus que réclame la bienséance du siècle pour ne pas déchoir, il dispose sa vie de manière à conserver l'intégrité des mœurs aux yeux de la société, et une réputation généralement intacte. Le juste de Dieu a plus de devoirs : la foi ouvre à son zèle une autre carrière et l'oblige à des pratiques sans lesquelles il verra s'éteindre en lui la vie surnaturelle. Les principales sont l'assistance à la messe, la confession, la prière et la communion. Je viens vous dire aujourd'hui qu'il faut pratiquer et pratiquer sans faiblesse.

I. — *Il faut pratiquer.* — Consultez votre raison: elle a le droit de parler et quelquefois celui de se récrier et de se plaindre. Elle a le droit de nous instruire; peut-être, hélas! celui de nous accuser et de nous condamner. C'est la raison qui le

prochaine. Lorsqu'on s'est mis soi-même aux ordres d'un général, il faut exécuter le plan de conduite qu'il trace, aller où il commande et suivre son maître jusqu'au bout. Donner sa foi et abandonner celui à qui on s'est livré a toujours été regardé comme une lâche félonie et une odieuse trahison. Or Mes Frères, c'est à Jésus-Christ que vous vous êtes engagés c'est à lui que vous avez juré obéissance. Le premier et le plus solennel contrat de votre vie fut entre lui et vous. Engagement indissoluble! Contrat éternel! Le caractère de votre baptême en est le témoignage authentique. Jésus-Christ est votre roi votre commandant; son armée est la vôtre. Vous lui devez soumission et respect absolus. C'est librement et de plein gré que vous lui avez fait hommage de votre vie à peine commencée, c'est librement et de plein gré que vous vous êtes mis à son service. Vous êtes un volontaire au milieu de ses soldats et, partant, vous êtes lié par votre propre parole. Or voici les ordres de votre général: « *Sine intermissione orate:* Priez sans relâche. *Ostende te sacerdoti:* Montrez votre âme au prêtre... Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang un breuvage.. Prenez et mangez,... faites ceci en mémoire de moi. » En ces quelques mots vous avez les principales obligations chrétiennes: la messe, la communion, la confession, la prière. Elles font partie des préceptes de votre Roi. Si vous les enfreignez vous n'êtes plus son disciple et son serviteur. Il vous renie soldat déserteur et transfuge, vous avez cessé de combattre dans les rangs de son armée, vous avez passé à l'ennemi. Vous n'êtes plus chrétien.

Que vous dit la raison? Lorsqu'on a prêté serment de fidélité à un drapeau, il faut partout et toujours le tenir haut et ferme l'honneur y est engagé. Le drapeau est un signe, il représente la patrie sur les champs de bataille, et celui qui l'abandonne a méconnu le premier de tous les devoirs du citoyen : le patriotisme. C'est un lâche et un forban. Ce drapeau pour vous, chrétiens, est celui de la sainte Église catholique apostolique et romaine. Vous vous y êtes ralliés dès votre entrée dans la vie et vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la vertu. Or lisez la devise inscrite en caractères lumineux: « Les dimanches messe ouïras. Tous tes péchés confesseras. Ton créateur tu recevras. » Si vous n'êtes fidèles à cette devise sacrée, en vain feriez-vous profession de croire à l'Église, de respecter ses enseignements, de glorifier sa doctrine, d'exalter sa mission, de défendre ses ministres, vous n'êtes plus ses véritables enfants: des enfants vivant de la charité et de la grâce. Vous êtes, au milieu des branches de cet arbre gigantesque, un bois sec et mort. La sève ne circule plus

dans votre âme. L'Église catholique vous renie comme le Christ son Maître. Vous vous êtes excommuniés vous-mêmes en vous éloignant de la maison du père de famille et en vous retirant de sa table. Déserteur de votre drapeau, vous appartenez à la cité de Satan, à la société des réprouvés.

Que vous dit enfin la raison? Lorsqu'on a trouvé une religion, la seule bonne, juste et vraie, il faut en accomplir les devoirs. La religion n'a pas d'autre but que de relier la créature intelligente à son Créateur par un ensemble de pratiques convenues d'avance. C'est le témoignage public et officiel de la dépendance de l'homme, l'expression authentique de sa reconnaissance, la preuve extérieure de son amour. Hors de là, je ne comprends plus ce que l'on veut dire quand on parle de religion. C'est un mot vide de sens, c'est quelque chose d'indéfinissable comme une loi qui n'oblige pas, un œil qui ne voit rien, une faculté qui n'atteint jamais son but.

Inutile de vous dire que le christianisme est le seul culte agréable à Dieu. Il n'y a de salut et d'espérance que par le christianisme. Mais ne savez-vous pas aussi que cette religion n'a pas d'autre sacrifice que la messe? Ne savez-vous pas qu'un de ses principaux mystères est l'Eucharistie? Ne savez-vous pas qu'elle offre pour moyen indispensable de réconciliation avec Dieu la prière et les sacrements? Ne vous vantez donc pas d'être catholique si l'on ne vous rencontre jamais dans les temples chrétiens, si vous désertez et la prière, et la pénitence, et la communion. Je veux que vous remplissiez bien d'autres devoirs, ceux-là négligés suffisent à vous condamner. Évitez l'homicide et l'adultère, gardez-vous de la calomnie et du scandale, ayez en horreur le blasphème et les rancunes. Soyez bon époux, bon citoyen, bon père, honnête homme tant qu'il vous plaira : en vous éloignant des pratiques religieuses, vous signez l'arrêt de votre réprobation, vous prenez place parmi les apostats. La religion vous renie après l'Église et le Christ. Vous n'avez plus qu'un culte de fantaisie, une espèce de christianisme moulé à vos caprices. Semi-chrétien et semi-infidèle, chrétien dans la foi, infidèle dans la conduite, vous ne pouvez plus vous compter parmi les partisans de la vraie religion.

Au reste, toutes les religions se sont traduites dans la pratique de la vie. On n'appartient pas à un culte parce qu'on sera ravi d'admiration en voyant l'élévation de sa doctrine et la majesté de ses cérémonies. On lui appartient quand on s'unit à la foule de ses fidèles et que l'on participe à ses rites et à ses mystères. Croyez-vous donc être catholique parce que vous aurez dit à qui veut l'entendre : Les dogmes de l'Église sont

réellement bien beaux, les vertus qu'elle commande bien utiles, la foi, la pureté, la charité, sont de sublimes perfections...? — Croyez-vous que Jésus-Christ ait établi sa foi pour vous arracher ces stériles hommages, et qu'il sera très flatté d'avoir au moins reçu votre approbation? Non, Mes Frères, mille fois non. La religion existe pour nous aider à dompter nos passions, et vous n'arriverez à ce résultat que par la pratique. Il faut donc que les camps se tranchent : ceux qui veulent être au Christ, le seront franchement; mais les indécis qui voudraient être à Bélial, sans trop indisposer le Christ, sauront qu'il n'y a de salut que dans la profession de sa foi : *Omnis qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo.* Les centres qui oscillent entre tous les partis sont en religion, comme en politique, ce qu'il y a de plus détestable. Assez de ces mollusques hybrides qui se traînent sur tous les bancs de rochers! Assez de ces timides qui, avant de se montrer, ont cent fois examiné d'où vient le vent et dans quelle direction il soufflera!

Certes, le moment serait bien mal choisi pour se soustraire aux obligations de la foi chrétienne. Voyez deux armées en présence. L'une d'elles dispose ses troupes, serre ses rangs et commence l'attaque. Que fait le camp opposé? Laisse-t-il ses soldats courir à la débandade, sans ordre et sans union? Laisse-t-il ses forces s'épuiser dans une coupable oisiveté et dans une indiscipline énervante? Et s'il agissait ainsi, n'aurait-il pas bientôt à déplorer une honteuse et sanglante défaite? Soldats de l'Église et du Christ, nous ne pouvons nous le dissimuler, les ennemis de la foi ont serré leurs rangs, les princes de Babylone sont conjurés contre la puissance de Jérusalem, et les chefs de ténèbres veulent s'asseoir sur le trône de la lumière. « Leurs arcs sont bandés, leurs flèches sont tendues pour tuer, dans l'ombre de leurs iniques projets, ceux qui ont encore le cœur droit: *Paraverunt sagittas suas, ut sagittent in obscuro rectos corde*[1]. »

Le prophète avait vu de loin une cité fidèle, temple de la justice et de l'équité, devenue, par le crime, le repaire du vol, l'antre de l'injustice et le théâtre de la force brutale qui écrase le faible. On ne saurait mieux caractériser l'impiété moderne: *Meretrix facta est.* Elle a prostitué la raison et le cœur de l'homme. *Nunc autem homicidæ et socii furum :* Elle est devenue homicide. Journalistes, brochuriers, caricaturistes, ne s'accordent que pour tuer : tuer la foi, le Christ, la patrie, arracher l'âme de la France. En détournant les yeux de la loi éternelle qui devait être la règle de leur conduite, ils sont

1. Ps. X, 3.

devenus, par une conséquence inévitable, les compagnons et les égaux des malfaiteurs: *Principes tui infideles, socii furum*[1]. Jetez-leur en pâture ces iniques présents et ces places qui peuvent flatter leur ambition, ils n'hésitent pas à vendre la justice et à sacrifier la cause du plus faible, surtout quand cette cause est celle de la religion: *Omnes diligunt munera, sequuntur retributiones*[2].

Que faire en présence de ce débordement d'impiété, en face de ces attaques multipliées? Se taire? se cacher? plier son drapeau? dissimuler ses convictions? Bien au contraire, répond l'apôtre, *Viriliter agite:* Agissez, agissez, et avec courage. Soyez des hommes de cœur. A l'unanimité dans la foi ajoutez l'union dans la pratique. Gardez-vous de toutes sortes d'abaissements.

II. — *Il faut pratiquer sans faiblesse.* — Notre siècle, qui se vante d'être le siècle des forts, est peut-être par-dessus tout le siècle des pusillanimes. Les âmes sont sans ampleur, les caractères sans dignité, et même parmi les partisans de la vérité il en est trop qui cherchent dans de lâches concessions une prudence nécessairement réprouvée de Dieu. Ils cèdent peu à peu le terrain à l'esprit du mal, semblables au soldat chargé de défendre une ville qui ne voudrait pas livrer les clés de la forteresse, mais laisse l'ennemi entrer pas à pas, et lui permet de s'introduire furtivement dans la place.

De tout temps l'impiété, doublée de stupidité et de haine, inventa certains mots pour faire trembler les timides et les éloigner de leurs devoirs. Autrefois il suffisait d'avoir jeté à la face d'un homme les mots de dévot ou de jésuite pour le couvrir d'une flétrissure; aujourd'hui l'injure suprême est l'épithète de clérical. Quand il l'a prononcée, le sourire sur les lèvres, l'incrédule se redresse de toute sa hauteur, satisfait de lui-même comme un général au lendemain d'une victoire.

Abordons franchement cet épouvantail à trois syllabes, et voyons ce qu'il renferme de si odieux.

Clérical! Que signifie ce mot? car, enfin, il faut se rendre compte des termes que l'on emploie, et avant de parler, savoir ce que l'on veut dire. Je doute fort que les ennemis de la religion soit bien fixés là dessus. J'ai cherché dans le *Dictionnaire de l'Académie*, et j'ai trouvé qu'il est synonyme de *savoir. Clergie* veut dire science. Un clerc ou clérical est un homme initié aux connaissances libérales. On peut avec une certaine fierté porter une pareille flétrissure, et si je voulais chercher l'origine

1. Is., I. 23. — 2. *Ibid.*

de la libre pensée, ne trouverais-je pas une tout autre signification ? La liberté de croire fut inventée pour autoriser la licence dans la conduite; le libre penseur n'est qu'un libre sectateur de l'immoralité et du vice, sa doctrine, un paganisme honteux, couvert du brillant manteau du progrès. Notre nom vient des hautes régions de la lumière et de la vérité, le leur fut ramassé dans ces ornières où le désordre traîne ses haillons couverts de fange et de boue.

Que signifie le mot de clérical ? Il veut dire un homme qui se rapproche du sacerdoce. Acceptez-le encore avec orgueil. L'apôtre S. Pierre nous dit que nous sommes une race d'élite, une nation choisie, un royal sacerdoce, une tribu chargée de publier la puissance de Celui qui nous a appelés de la mort à la vie. D'ailleurs, toute homme remplit une espèce d'apostolat; toute vie a une influence sur la société. Bons ou funestes, elle porte des fruits. Sacerdoce pour sacerdoce, je préfère celui de la religion à celui de l'impiété ; il vaut mieux être un clérical qu'un scandaleux apostat !

Enfin, que signifie le mot de clérical? Un homme qui remplit un rôle dans la maison de Dieu, un des ministres voués à son service. Pourquoi le répudierions-nous ? Il est beau de porter les livrées du Christ ! Le servir, c'est régner ! Pourquoi ne dirions-nous pas avec une sainte martyre : « La plus haute noblesse est celle qui a fait ses preuves au service du Roi du Ciel[1] »? Laissons les impies trouver leur gloire à ramper devant les tyrans, de quelque nom qu'ils s'appellent. Nous n'avons pas besoin de courber l'épaule ni de ramper terre à terre. Notre origine est assez noble, nos espérances assez sûres et notre destinée assez glorieuse. A qui sourit à côté de nous, nous pouvons répondre: « Oui, je suis clérical, je sers Dieu, il vaut mieux obéir à ce Maître qu'à des hommes sans élévation. A qui se moque de notre foi, nous pouvons répliquer avec fierté : « Vous n'avez que le temps, j'ai l'éternité ! Rira bien qui rira le dernier. »

— Mais, me direz-vous, quelque signification que vous lui donniez, aux yeux du monde, ce mot a le sens d'une injure. Il jette dans le discrédit celui qui le porte. Crayonné sur le dossier de l'homme public, il lui ferme le chemin des avantages temporels.

Permettez-moi de vous faire observer que vous ne faites pas l'éloge de votre société. Un pays où il faudrait avoir failli à son devoir, si l'on veut y compter encore pour quelque chose, serait un pays bien à plaindre. Je ne crois pas qu'il en soit

1. Office de sainte Agathe.

ainsi. La vertu garde encore un reflet de grandeur qui lui attire les hommages des méchants eux-mêmes. C'est une arche d'alliance; jusque chez les Philistins, elle commande le respect et l'admiration. Si cela n'était plus, je vous dirais en montrant les martyrs : Voilà vos modèles. — Ce n'est pas la première fois que les chrétiens sont les proscrits de ce monde. Depuis les catacombes où la religion abrita son berceau, tous les siècles ont eu assez de fécondité dans le mal pour enfanter quelque tyran d'aventure qui s'est donné la triste mission d'opprimer les gens de bien. Rappelez-vous les époques de glorieuse mémoire où les Chrysostome, et les Athanase, et les Hilaire, languissaient dans l'exil, loin de leurs sièges épiscopaux; où les Anselme sacrifiaient leur repos à la défense de leurs Églises; où les Pothin, les Irénée, les Saturnin, les Victor, les Démètre, les Martial, les Denis, donnaient leur sang à la conversion des Gaules; où les Grégoire VII, les Boniface VIII, les Pie VI, les Pie VII, étaient traînés loin de la ville des Papes par les oppresseurs qui s'appelaient Henri d'Allemagne, Philippe le Bel, la Terreur, et Napoléon. Personne alors n'avait encore barbarisé les mots et martyrisé la langue française pour donner au titre de clérical un sens infamant. Mais alors comme aujourd'hui, la fidélité était un crime, et ces héros de la foi ne jugèrent point à propos de courber la tête devant les proscriptions qui avaient la force et le pouvoir. Encore une fois, voilà les modèles du chrétien : *Viriliter agite.* Mieux vaut être renié par les hommes que par Dieu. Hé quoi ! C'est à l'heure où tout le monde délaisse votre Roi que vous revendiquez la liberté de l'abandonner! Parce qu'il est seul, vous voulez vous en aller! Ah ! vous vous croiriez coupable de trahison en méprisant un ami tombé dans l'infortune et l'isolement, et ce ne sera plus une félonie quand cet ami s'appelle Jésus! Un bienfaiteur insulté par l'ingratitude de ses obligés exciterait votre commisération, et vous irez vous joindre au nombre des renégats quand ce bienfaiteur est le Dieu de votre baptême ! S'il en est ainsi, mon frère, il ne reste plus à l'Église que la douleur de pleurer votre apostasie, et au Christ le droit de vous renier comme un transfuge et un forban.

Mais il est un autre genre de faiblesse contre lequel je veux vous prémunir. Quand on lit les paroles d'un certain chapitre de l'Évangile, on croit déjà entendre multiplier les condamnations sur notre siècle. Il y est parlé d'un grand nombre qui viendront au jugement dernier en disant : Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom et chassé les démons? — C'est bien le langage qui se répète autour de nous : Oh ! pour moi, je ne suis pas un ennemi de la religion, tout le monde

chez moi jouit de la plus grande liberté, je me garderais de gêner aucune croyance. Je serais le premier à encourager mon épouse, et mes enfants savent fort bien que mon désir est de les voir pratiquer. *In nomine tuo prophetavimus:* Je suis une sorte de prophète dans ma maison, je cherche à diminuer l'empire du mal, je me donne la qualité d'exorciste, je combats et chasse le démon : *Dæmonia ejecimus...* — Quelle sera donc la réponse du Maître ? *Nunquam novi vos :* Je ne vous ai jamais connu. — Vous trouverez cette sentence intolérante et peut-être entachée d'injustice ! Et depuis quand les devoirs changent-ils avec l'âge? Le Dieu de votre épouse n'est-il pas votre Dieu? La religion de vos enfants, votre religion? leurs obligations, vos obligations? Vous croyez qu'il y a trop de sévérité à vous condamner? Mais c'est vous-même qui prononcez le plus terrible jugement qu'on puisse vous imposer. Chez le païen on peut supposer la bonne foi ; dans l'impiété, une certaine ignorance qui l'excuse. Jésus-Christ disait au Calvaire : *Nesciunt quid faciunt.* Mais vous, en exhortant les vôtres, vous montrez que vous trahissez votre conscience en connaissance de cause. Et si vous ne voulez pas connaître votre Dieu, pourquoi lui refuseriez-vous le droit de vous méconnaître à son tour? Il est facile de conseiller à d'autres les devoirs qui s'imposent personnellement ; on peut avec cela se donner des airs de grandeur, de noblesse, de liberté, de tolérance, mais on ne satisfait pas le Dieu qui a ordonné à tous les pratiques chrétiennes, sans égard pour l'âge, ni pour la position, ni pour le talent, ni pour la fortune; le Dieu, qui est le Roi universel et qui veut des serviteurs dans toutes les conditions.

Quant à vous, femmes chrétiennes, qui avez toujours été les premières dans les devoirs religieux, je vous en supplie, restez fidèles à vos saintes habitudes. Que l'Église puisse toujours vous réserver ses illustres témoignages et convenir que vous avez la dévotion en partage ! *Devoto femineo sexu.* On veut vous éloigner de l'autel parce qu'on sait que vous tenez le cœur et l'âme de la France. Des hommes criminels ne peuvent voir sans une explosion de colère ces femmes françaises encore soumises à la vieille foi catholique. Ils ont tout déchristianisé, tout dépravé, mais la mère reste pieuse. Par la mère, l'enfant recevra les leçons fondamentales d'une religion qu'ils traitent de superstition et de fanatisme; par la mère, l'enfant sera catholique, ils ne le veulent pas. Cette attitude d'une épouse ferme dans les principes condamne leur apostasie. Ils enragent et ils vont tenter la déchristianisation de la jeune fille. Oh ! souvenez-vous de cet esclavage humiliant où le christianisme vous trouva dès sa naissance, souvenez-vous de cette servitude

où sont retombées les femmes des nations infidèles au Christ. Je le sais, de par Dieu et de par l'Église, vous n'avez que la seconde place au foyer domestique, mais cette place est celle d'une reine environnée de majesté et d'amour. Ah ! cette douce majesté de la mère chrétienne, qui donc a pu la contempler sans émotion et sans larmes? Cette noble et sainte figure que l'Église a faite si grande, ce cœur qu'elle a créé si noble, qui a pu le connaître sans l'aimer? Une mère! une mère chrétienne! A ce mot je me tais, mon front s'incline, j'admire, j'admire encore et j'aime toujours! Eh bien! Il n'y a à choisir qu'entre cette dignité de la mère restée fidèle à la religion et reine par la foi, et les dégradantes ignominies d'un sérail. Ou chrétiennes, ou esclaves, il n'y a pas de milieu, l'Histoire l'a prouvé. Restez donc ce que vous ont faites dix-huit siècles de christianisme. S'il le faut, pour défendre votre foi, élevez-vous jusqu'à la hauteur d'un courage viril : *Viriliter agite.* Ce n'est pas assez, soyez apôtres. En venant au temple chrétien, conduisez ceux à qui la Providence confia votre destin. Faites-vous une gloire d'être, à la Table eucharistique, tout près de vos maris et de vos jeunes gens. Vous aurez bien mérité de la famille, de la patrie et de Dieu. *Amen.*

Voir un autre discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. I, p. 400.

LA FOI CHRETIENNE

CONSOLE DANS LE MALHEUR

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.

(Matth., XI, 28.)

Laissez-moi vous dire que je viens en toute confiance réclamer votre bienveillante attention ; c'est votre cause que je veux plaider aujourd'hui. En parlant des âmes souffrantes, je m'adresse à tout le monde, car tous nous sommes voués à la douleur par le fait seul de notre entrée dans la vie. Depuis que la terre, frappée de malédiction par le péché, est devenue une vallée de larmes, quel est celui des enfants des hommes qui n'a point goûté l'eau amère du torrent des afflictions? « L'humanité tout entière est comme une famille où l'on porte toujours des vêtements de deuil, les espérances de la vie se flétrissent, se décolorent et tombent comme la feuille d'automne. Le cœur

est un abîme où chaque jour il se fait place pour un nouveau gémissement. A mesure qu'on avance dans le sentier de l'existence et que se mûrissent les années, le soleil semble devenir plus ardent et le ciel plus enflammé, et l'on comprend pourquoi l'homme devient sérieux en vieillissant, pourquoi le front ne conserve pas toujours le gracieux épanouissement de l'enfant qui se joue avec de fraîches pensées. Qui sait d'ailleurs ce que réserve l'avenir? Chacune des années qui nous restent à vivre apportera un nouveau commentaire à cette parole du Prophète : « Les jours de l'homme sont comme ceux du mercenaire: *Homo sicut mercenarius præstolatur finem*[1]. » Les revers de fortune, les maladies, les ennuis, les trahisons, les disgrâces, la perte de nos proches, la séparation des êtres qui nous sont chers, tout conspire à rendre le sentier plus dur et la vie plus amère. Permettez donc que je vienne vous dire où est le remède à cette triste situation, et je ne crois pas me tromper en affirmant que loin de la religion vous ne trouverez rien, et que dans la foi chrétienne vous aurez tout ce qui peut consoler l'homme ici-bas.

I. — *Hors de la religion, rien ne peut consoler le cœur souffrant.* — Otez la religion et ses croyances surnaturelles, que reste-t-il? La raison, les biens d'ici-bas, nos amis : nous-mêmes, ce qui est au-dessous de nous, ce qui est à côté de nous.

Pouvez-vous compter sur la raison? Je ne la crois pas capable d'adoucir une seule souffrance, de guérir une seule blessure; à un cœur ulcéré, les raisonnements ne suffisent pas, et quand vous aurez dit ces paroles aussi froides que cruelles : O mon âme, il faut souffrir, c'est la nécessité de ta condition, inutile de mordre la chaîne, tu ne la briseras pas! — serez-vous parfaitement réconfortés? Et pourtant ce sont là les raisonnements opposés aux afflictions par ceux qui n'ont plus la foi, et quand je les ai rencontrés sous le pressoir de la maladie ou de l'infortune, si je voulais les consoler, ils m'ont répondu : Que voulez-vous, puisqu'il le faut?

Eh bien! croyez-vous que cette concession faite à une impitoyale fatalité relève beaucoup? Croyez-vous qu'elle fasse succéder le calme à la fièvre, la joie aux tristesses, la douce résignation aux pleurs désespérés? Pour moi, je n'en crois rien, et je suis persuadé que ces pauvres cœurs restent avec tout le poids de leur misère.

La raison! elle suffira peut-être dans ces jours où l'adversité frappe ses coups adoucis, où elle mesure ses rigueurs et semble

1. Monseigneur Landriot.

ménager notre faiblesse ; mais que la main de Dieu s'appesantisse ! que le calice soit versé jusqu'à la lie ! savez-vous ce qu'elle fera ? Il lui restera assez de force pour affronter les désespoirs éternels par l'épouvantable folie du suicide.

Hélas ! hélas ! c'est de l'histoire, et jamais elle ne trouva plus d'applications. Depuis que la foi disparaît, vos journaux vous servent chaque matin une longue série de crimes, et le suicide, comme l'assassinat, n'y tient pas la dernière place.

Voici une jeune fille que des romans perfides ont trompée Elle s'est formé un idéal dont la terre ne lui offrira jamais la réalité. Elle cherche, elle cherche encore, elle ne trouve rien de ce qu'elle avait espéré ! Cette pauvre âme retombe sur elle même. Elle a beau consulter sa raison, la raison sans la croyance surnaturelle ne lui dit qu'une chose : La vie n'est rien, tu y serais trop malheureuse, il faut en sortir. — Et le lendemain une feuille publie la catastrophe, une famille est déshonorée, un scandale de plus afflige la société. Voici un homme qui s'était promis un avenir de merveilles, il avait travaillé pour la fortune, le dieu de l'or lui avait souri, et il se croyait enfin au terme de ses laborieuses recherches. Par un beau matin, il se réveille en face d'un monceau de ruine et ses yeux s'ouvrent pour contempler ses espérances englouties dans la fange. Que fera-t-il, s'il n'est pas chrétien ? Il consultera sa raison; et sa raison, obscurcie par les troubles de son âme, ne lui dira qu'un mot, un mot cruel, un mot épouvantable : C'est trop fort : prends ce poignard, avale ce poison, et finissons-en.

Pourrez-vous davantage compter sur les richesses? D'abord ne savez-vous pas que les richesses sont vaines, fragiles, inconstantes? Un jour amène la fortune, le lendemain la voit se dissiper comme la fumée. Un coup de vent pousse au rivage le vaisseau qui la porte, un autre coup de vent le brise contre un rocher et le jette dans l'abîme. La fortune est un courrier toujours en voyage, elle ne reste pas longtemps au même lieu : c'est un étranger qui passe, elle ne séjourne pas sous le même toit. Et si vous venez à perdre vos biens sur lesquels vous comptez avec tant d'assurance, qui vous consolera ? Et l'immense multitude qui n'a jamais eu, qui n'aura jamais la richesse en partage, vous croyez donc que le Ciel l'a condamnée à souffrir sans adoucissement?

Et puis, les richesses sont impuissantes. Il est des misères qu'elles diminuent, mais combien d'autres où elles ne font rien ne peuvent rien ! Je vous le demande, quand vous vous trouverez en face du cercueil d'un enfant chéri, seul espoir d'une famille jusque-là prospère, quelles pensées de résigna-

tion vous inspireraient les trésors entassés? Quand la mort viendra sans pitié vous ravir un père qui avait veillé sur vos premiers jours, une mère qui était la moitié de votre âme, si vous les avez aimés, oseriez-vous dire, sur le bord de leur tombe : Ils s'en vont, mais ils m'ont laissé un héritage pour consolation...?

Enfin, les richesses elles-mêmes sont un fardeau. Il y a longtemps que le sage disait, en parlant de la fortune : Vanité des vanités! J'ai bâti des maisons, planté des vignes et des jardins, j'ai eu des milliers de serviteurs et des troupeaux immenses. L'or et l'argent surabondaient chez moi, et tout cela n'était qu'affliction de l'esprit. — Et depuis quand la peine guérit-elle la peine? Depuis quand l'affliction est-elle un remède à l'affliction? Ah! vous le palperez ce néant des biens de ce monde en face de la douleur, vous qui êtes les privilégiés du sort! Un jour, de son bras puissant, la souffrance viendra vous étreindre, vous chercherez alors au milieu de vos vastes domaines ou d'un brillant commerce, vous contemplerez cet or amassé, et vous vous retournerez sur vous-mêmes en disant : Hélas! malgré tout cela, je suis bien triste et je suis bien seul.

— Mais, me direz-vous, non, nous ne serons pas seuls, nous aurons soin de nous faire des amis qui viendront partager nos infortunes.

Des amis! des amis dont la foi ne cimente pas l'affection! des amis dont la fidélité n'a pas Dieu pour objet et pour terme! Je vous en prie, au risque de vous étonner, défiez-vous-en toujours. Est-ce que vous n'avez pas vu combien le monde a horreur des cérémonies lugubres où il faut verser le baume de la compassion? Combien il est obligé de se contraindre pour prendre part à la souffrance? Je n'en cherche pas la cause, mais je constate un fait. Parle-t-on de divertissements et de fêtes, nous sommes toujours disposés à les partager. Est-il question de souffrances et de peines, nous rentrons chez nous, nous fermons soigneusement la porte afin de ne pas voir ces larmes importunes; nous irons, si vous le voulez, jeter à une douleur poignante quelques mots de cérémonie, une visite plus froide que la glace, et tout sera dit.

Des amis qui viendront à vous sans vous parler le langage de la foi! n'y comptez pas. Leur main sera rude pour vos blessures, leurs encouragements importuns à votre âme brisée. « Il est des heures dans l'existence où le souffle glacial de ce monde semble arrêter la pulsation de la vie morale. Ces troubles, ces angoisses, ces froids intérieurs, n'ont pas toujours de motif déterminé; ce sont des brumes d'hiver qui viennent

on ne sait d'où, qui s'étendent sur toute la surface de l'âme et la penétrent jusque dans ses replis les plus intimes. A ces heures critiques, n'abaissons pas nos regards sur la terre, la parole de nos meilleurs amis ne ferait qu'effleurer notre âme sans descendre à ces régions profondes d'où la vie semble se retirer. Ne les accusons pas, ne demandons à la créature que ce qu'elle peut donner. Il est des limites que l'infirmité humaine ne peut franchir, il est des secrets du cœur qui échappent à son influence, et l'âme, surtout quand elle souffre, a des profondeurs que la sonde ne peut atteindre. Mes amis sont pleins de paroles, dit le prophète, ce sont des consolateurs qui me fatiguent[1]. »

II. — *Avec la foi chrétienne vous avez tout ce qui peut consoler.* — Ainsi, Mes Frères, sans la religion, vous ne trouverez une réponse suffisante à vos douleurs ni au-dessous, ni a côté de vous, ni en vous-mêmes; il me reste donc à chercher ce que la révélation chrétienne peut nous dire pour adoucir les souffrances et cicatriser les blessures. Car, enfin, je ne puis me résoudre à un martyre sans espérance ni à des tortures sans allégement.

Ce que dit la foi catholique, vous le savez et vous l'avez entendu. Elle prend l'homme par la main, elle le raffermit, elle lui fait considérer en face toutes ses misères, puis elle ajoute. Courage ! La douleur expie, la douleur mérite, la douleur convertit, la douleur passe avec la rapidité de l'éclair ! — et avec ces quatre mots : Pénitence, mérite, dévoûment, espérance ! — elle répond à toutes les plaintes du cœur broyé.

La foi chrétienne nous dit : La douleur est une expiation. Il ne faut pas l'oublier, Mes Frères, nous sommes des condamnés, et, dans le cachot, les choses ne vont pas toujours et ne peuvent aller au gré du prisonnier. Nous sommes des exilés ! et sur la terre étrangère il y a toujours une pensée d'amère tristesse, qui laisse tomber partout une goutte d'absinthe : *Amara quasi absinthium.* « La vie toute entière est une souffrance médicinale, a dit S. Augustin : *Dolor medecinalis.* » La volonté a goûté de coupables délices loin de Dieu et contre Dieu, elle ne peut être ramenée que par l'expiation. Les droits de l'innocence ne lui seront rendus qu'au prix d'exercices laborieux et pénibles. Et telle est la pensée qui doit nous accompagner dans les revers : « Je souffre, mais ces légères tribulations ne sont rien en comparaison des flammes vengeresses de la justice éternelle; je souffre, mais ces courtes épreuves en face de l'enfer ne sont qu'une goutte d'eau jetée dans l'océan ; je souffre,

1. Monseigneur Landriot.

mais qu'est-ce que la vie la plus malheureuse, si mon Dieu me fait miséricorde? Qu'importe d'être affligé, torturé, broyé! Seigneur, frappez, brûlez, retranchez, pourvu que votre majesté cède de ses droits et qu'un jour vous ayez eu pitié de ma misère: *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas*[1]. »

La foi chrétienne dit mieux encore, car elle ajoute: La douleur mérite. — Quand, il y a dix-huit siècles passés, la mère des fils de Zébédée s'approcha de Jésus et lui demanda pour ses enfants une place dans son royaume temporel, le Maître répondit d'un air indigné: « Femme, vous ne savez pas ce que vous demandez. » Puis, se tournant vers Jacques et Jean: « Pensez à partager mon calice, cela vaut plus qu'un empire: *Potestis bibere calicem.* » Que de fois nous imitons cette pauvre femme de la Judée! Nous accepterions volontiers une place au royaume, une part des consolations; nous voudrions que tout se succède au gré de nos désirs, qu'il ne se rencontre ni contrariété, ni tribulation, ni épreuve, mais, en vérité, nous en savons pas ce que nous demandons. Et où se forme le soldat? Est-ce dans l'oisiveté des casernes ou aux exercices de la manœuvre? Est-ce dans les délices de la paix qu'il gagne la croix d'honneur, ou sur les champs de bataille, en face de l'ennemi? Ainsi, pour nous, la couronne se prépare dans le sacrifice, le bonheur de régner ne peut précéder le temps de souffrir: *Tempora patiendi non potest prævenire felicitas regnandi.* Supprimez les tourments des martyrs, vous avez enlevé au ciel la plus noble portion de son armée: *Tolle certamina, tulistis coronas.* Écoutez donc le Christ qui vous dit, comme aux enfants de Zébédée: « *Potestis bibere calicem:* Mon ami, accepte ce calice, c'est maintenant que tu te rapproches de moi; reste là, tout près de ton Dieu, par la patience et la résignation, tes larmes seront des perles précieuses; tes épreuves, des mérites; tes afflictions, des victoires. »

Oh! que je plains celui qui n'entend plus ce langage! Souffrir sans profit, quelle triste condition! Figurez-vous le laboureur courbé dès la première aube vers son sillon. Il a remué avec efforts cette terre ingrate, il a arraché, au prix de bien des sueurs, ces ronces hérissées d'épines, il a gémi sous un soleil brûlant, et le soir il se redresse pour contempler son œuvre, tout est à refaire. Je ne sais quel mauvais génie détruisait à mesure le fruit de ses travaux. Figurez-vous le négociant qui a subi les servitudes d'un pénible commerce, dépensé avec profusion les plus précieuses marchandises, essuyé à toutes les heures la mauvaise humeur de ses clients. Au bout d'un

1. S. Aug.

mois, il ouvre le coffre de ses revenus et il le trouve complètement vide !..... Telle est l'âme sans la foi chrétienne, ses souffrances sont des sueurs tombées sur une terre maudite, un commerce infructueux, des trésors jetés dans l'océan. Effroyable destinée !!!

La révélation chrétienne va plus loin encore et elle nous dit : Non seulement la souffrance expie et mérite pour vous, mais elle peut convertir et sauver vos frères. Qu'est-ce que le Calvaire? Le sacrifice d'un Juste qui profite à tous les coupables du monde. L'épreuve de tous les justes peut devenir une nouvelle Rédemption que Dieu accepte pour les âmes égarées. Combien de Saints dont la vie fut un martyre continuel, enduré pour la conversion des pécheurs ! Une sœur Benoîte s'immolait dans cette fin sublime, et l'ange du ciel venait lui rendre témoignage, et il lui nommait d'autres malheureux pour qui elle devrait multiplier ses jeûnes et ses austérités.

Et ne voyons-nous pas tous les jours de simples enfants, de jeunes filles, s'offrir en victimes pour le salut de leurs parents? Ne les voyons-nous pas demander à Dieu la mort pour délivrer de l'impiété des existences qui leur sont chères? Dieu souvent accepte ces immolations, et un angélique enfant, partant pour l'éternité, ouvre les voies de la grâce à des cœurs fermés depuis longtemps. Heureuses victimes moissonnées au printemps de leur vie, pour la plus grande gloire de Dieu, pour le plus grand bonheur de ceux qu'ils laissent après eux sur cette terre !

Eh bien ! Mes Frères, nous avons peut-être sous notre toit de ces âmes glacées par le souffle de l'incrédulité, de ces cœurs rebelles aux touches bienfaisantes de la grâce. Et qui nous empêche de faire de nos souffrances un dévouement perpétuel? Pourquoi ne serions-nous pas des victimes sans cesse offertes à Dieu : victimes de nos sacrifices journaliers et de nos constantes douleurs? Vous dites que ces âmes vous sont chères ! Elles périssent, vous le savez ; elles s'en vont à l'abîme par les chemins de l'indifférence ou de l'irréligion. Cela se passe sous vos yeux, et il n'y a rien dans ce malheur qui excite votre zèle et qui enflamme votre charité ! Et vous n'auriez pas le courage de faire à Dieu la prière et la promesse de Monique pleurant sur son Augustin : « Seigneur, vous daignez quelquefois faire des pactes et des alliances avec vos serviteurs, vous passez des contrats avec eux : acceptez celui que je vous propose. Je serai soumis, résigné, patient, et vous dont la grâce courbe les fronts et touche les cœurs, vous dont la puissance incline les volontés, vous me donnerez et vous sauverez les âmes que j'aime. » Oh ! quelle consolation dans les sacrifices

quand on peut regarder la croix et dire : J'imite le Rédempteur, je suis sur le Calvaire, et comme lui je travaille au salut du monde !

Ainsi parle la foi chrétienne, mais elle monte plus haut encore, et d'un mot elle étouffe tous les murmures ; elle impose silence à toutes les plaintes quand elle ajoute : La douleur n'a qu'un temps, la vie s'écoule rapidement et le ciel guérira tout. — Quelle torture peut résister à cette pensée ?

Je rencontre un jour sur mon chemin un pauvre malheureux sans abri, sans soutien, sans espoir. Il est déshérité de tout ; il souffre de la faim, du froid, de la chaleur, de l'indigence, de la misère. Je voudrais le consoler et, pour ne pas éteindre la mèche qui fume encore, pour ne pas achever le roseau brisé, je cherche à m'insinuer doucement dans son cœur et je commence par témoigner de la compassion : Frère, vous êtes bien à plaindre ! — Mais bientôt je m'aperçois que l'ange de la foi catholique avait pansé toutes ses blessures : « Moi malheureux ! Jésus-Christ n'a-t-il pas béni les pauvres en leur promettant son royaume ? » et il ajoute avec Benoît-Labre : Malheureux ceux qui vont en enfer. Le pauvre ne se plaint pas avec la pensée du ciel.

C'est un malade cloué sur un lit de douleur, il est accablé, triste et abattu. Que la vie lui pèse ! Que les jours sont pénibles et que les nuits sont longues ! Mais le ministre de la foi est venu, il a glissé, en passant, un mot de l'avenir surnaturel, et les soupirs ont fait place à l'espérance, et le cœur s'est dilaté au souvenir du bonheur qui l'attend, et l'âme a tressailli à ces mots : « Il est une éternité et le Ciel guérira tout. »

C'est une victime de la calomnie, outragée malgré son innocence, perdue dans l'estime générale malgré ses mérites et ses vertus. L'épreuve est dure, il faut en convenir. Voir son honneur traîné dans la boue de tous les mensonges, le martyre est cruel. Mais la foi chrétienne vient encore se répandre comme un baume rafraichissant dans ce cœur ulcéré. Jésus-Christ avait dit un jour : « Réjouissez-vous quand les hommes vous persécuteront, Dieu vous bénit et vous prépare une récompense infinie au séjour des élus : *Ecce merces vestra multa est in cœlo.* »

Avez-vous jamais rencontré le vieillard aux cheveux blanchis dans les inquiétudes ? L'avez-vous contemplé dans cet isolement où l'infirmité et la mélancolie l'ont relégué ? La vieillesse a ses ennuis, ses regrets, ses terreurs. Elle n'est presque plus de ce monde, et tout lui annonce que la mort achèvera bientôt les destructions rapides du temps ; elle a peu de part aux joies et aux fêtes de la famille, encore moins à ses travaux ; son front

courbé, ses pieds chancelants, cherchent déjà le coin de terre où ils reposeront à l'ombre de la grande croix, et le souffle qui fait encore palpiter la poitrine, ressemble déjà au souffle glacé de la mort. Et cependant le vieillard chrétien n'est pas sans espérance, et sa vie se termine comme le soir d'un beau jour qui éclaire l'horizon de ses feux jaunissants, et il voit tomber sans amertume la maison de son corps pour retrouver une autre demeure bâtie de la main divine, et il quitte sans désespoir sa famille de la terre pour rejoindre la famille des élus, et il voit sans pâlir la tombe qui se prépare, parce que la tombe est la porte du temple éternel.

Je vais plus loin, et je trouve au pied d'un cercueil un enfant qui pleure son père, une mère qui se lamente sur la perte d'un fils chéri, un frère qui a dit le dernier adieu à sa sœur bien-aimée. Comment rassurer les âmes brisées par les dernières séparations? Comment leur dire : Consolez-vous? — Ah! si vous venez avec des considérations humaines, n'entrez pas dans cette maison fermée par la mort! Laissez couler ces larmes jusqu'à ce qu'un oubli cruel vienne les tarir! Laissez à ce cercueil ses ténèbres! Laissez à ce marbre qui demain là-bas recouvrira les restes d'un être adoré, laissez-lui son froid glacial! Ces larmes, vous ne les tarirez pas! ces ténèbres, vous n'avez pas même un rayon d'espérance pour les illuminer! cette pierre sépulcrale, vous n'avez pas même un rayon d'amour pour la réchauffer. Mais nous, chrétiens, nous, prêtres du Christ, nous entrerons au nom de notre foi, avec nos promesses d'immortalité, et, si les larmes ne tarissent pas, elles seront plus résignées et, partant, moins amères. Oh! qu'elles doivent être brûlantes les larmes versées sur une tombe par un cœur qui ne croit plus! Qu'ils sont doux et calmes les pleurs d'une fille, d'une sœur, d'un frère, d'une mère qui, les yeux fixés vers l'éternelle patrie, ont dit à l'objet de leurs regrets : Nous nous reverrons!

Ainsi la foi chrétienne a des consolations pour tous les états, et, quelle que soit la nature des disgrâces, l'amertume des chagrins, l'opiniâtreté des maladies, le murmure expire sur les lèvres et l'espérance renaît au cœur affligé à ces mots : Il est une éternité, et le Ciel guérira tout.

Il le savait, le divin Sauveur, que nous avions besoin de regarder plus haut que la terre pour nous consoler des misères de la terre, et la dernière pensée qu'il légua à ses apôtres, après leur avoir prédit les souffrances qui les attendaient, fut la pensée du Ciel : « Je vais vous y préparer une place. » Ils partent alors, ils vont porter la parole de Dieu aux peuples et aux rois, aux nations barbares et aux contrées civilisées.

Partout se dressent les gibets et les croix. Le sang et la mort, les tortures et les menaces, conspirent pour éteindre le zèle qui les anime. Tout fléchit devant leur courage, tout cède à leur persévérance, ils viennent, ils parlent, ils souffrent, ils meurent. Pas de timidité dans leur langage, pas de faiblesse dans leur supplice, pas de crainte dans leur immolation! « *Video cœlos apertos*, disent-ils, je vois les cieux ouverts, cette pensée absorbe mon âme, je n'ai pas un instant pour songer à la douleur. Les souffrances sont d'un jour, le ciel a l'éternité. »

Nous le savions un jour, que la foi chrétienne est notre seule amie, et nous avions appris à réciter la prière du Maître *Adveniat regnum tuum;* et, dans nos détresses, nous élevions en haut et nos mains et nos cœurs. Pourquoi donc l'homme s'est il emprisonné dans ce monde? Pourquoi n'a-t-il gardé une porte ouverte vers des horizons plus larges? Pourquoi l'ouvrier qui mange son pain trempé de tant de larmes, a-t-il fermé sa demeure aux anges de Dieu qui lui apportaient l'espérance? Ne sont-ils pas dignes de toutes les vengeances de la justice, ceux qui ont travaillé à lui arracher ce patrimoine de son baptême? Car, enfin, que devait-il arriver et qu'est-il advenu? Vous avez habitué ceux qui souffrent à ne considérer que la terre. Quand la terre leur semblera trop dure et leur condition trop ingrate, vous les entendrez rugir comme le lion qui demande une proie. Vous les verrez promener à travers les rues de nos villes des instincts féroces et sanglants. Il ne reste plus que des instincts dans un cœur qui a cessé de battre vers le ciel. Ce n'est plus l'ange réhabilité par la grâce, c'est l'être sans raison qui se réveille tout entier avec ses appétits et sa cruauté, c'est la bête qui veut déchirer, tuer, boire du sang! Vous l'avez vu, et il a fallu, pour la honte de votre siècle, vous armer du canon des batailles; il a fallu comprimer avec le fer et le feu les émeutes de ces sauvages d'une civilisation déchristianisée. Et ces révoltes comprimées, seul avec la misère et la faim, le barbare médite d'autres catastrophes ou se jette lui-même d'un coup de désespoir dans l'océan de l'éternité. Nous sommes voués à la souffrance, rendez-nous donc notre foi, notre espérance, rendez-nous notre ciel!

Alors nous pourrons élever le regard de notre âme, nous apercevrons un terme. Cette vue consolera notre cœur, raffermira nos pas, dilatera nos poitrines; nous marcherons sans faiblesse, nous souffrirons sans abattement, nous mériterons en expiant, nous nous dévouerons en nous sauvant. *Amen.*

Voir un autre discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. I, p. 183.

INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE

L'indifférence religieuse est peut-être de tous les vices le plus commun en notre temps et celui dont on se défie le moins. Il y en a peu qui le prennent pour un désordre grave, et c'est à peine si on veut bien le regarder comme une imperfection. A l'encontre des aberrations qui courent notre société, disons que l'indifférence est un crime qui outrage Dieu, une déchéance qui dégrade l'homme, une folie qui le compromet, une illusion qui le perd.

I. — *L'indifférence est un crime qui outrage Dieu.* — L'indifférent ne daigne pas s'occuper de son Créateur, il le traite comme un étranger et un inconnu ; il ne s'inquiète ni de son culte ni de la manière de l'honorer ; il est athée en pratique. Je ne sais s'il peut y avoir des athées convaincus, c'est-à-dire des hommes qui, de bonne foi, se persuadent que Dieu n'existe pas et que tout en cet univers est l'effet du hasard : il paraît bien difficile de l'admettre. Mais il est certain que tous les indifférents agissent comme si, en réalité, Dieu n'était qu'un être imaginaire ; ils ne lui gardent pas la moindre place dans leur vie, et le bon sens populaire ne manque pas de les flétrir en disant : Celui-là ne croit à rien, c'est un athée.

L'idolâtre qui se prosterne aux pieds de ses dieux de bois et de marbre est coupable et condamné par la raison, mais au fond il conserve quelque respect de la divinité, il comprend que l'homme ne doit pas rester étranger à Celui qui l'a créé par un acte de bienveillance. Le mahométan qui se livre aux débauches permises par le faux prophète et attend son paradis d'infâmes voluptés, se trompe grossièrement ; mais au culte de Mahomet il joint celui de l'Éternel, et chaque jour ses prêtres viennent lui rappeler le respect dû à la souveraine Majesté en lui redisant la formule sacrée : « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. » Alors le disciple du Coran se prosterne, il tombe la face contre terre !

Le juif qui, malgré l'évidence des faits et de l'histoire, s'obstine à attendre un Messie venu depuis dix-huit cents ans, résiste à la lumière et se condamne par les prophéties dont il fut le dépositaire et dont il est encore le gardien scrupuleux ; cependant il adore Jéhovah, le Dieu véritable, Celui qui est et qui vit dans les siècles des siècles.

Le protestant enfin, en choisissant parmi les vérités définies

celles qu'il admet et celles qu'il rejette, méprise les envoyés du Christ, et ce mépris retombe sur le Sauveur lui-même, mais il a un temple, un culte, des pratiques. Tous ont conservé le souvenir de la Divinité, et ils regarderaient comme un crime de bannir le Créateur de leur vie. Il était donné à des chrétiens baptisés de commettre un forfait que l'idolâtrie et l'hérésie elles-mêmes repoussent.

Voyez l'indifférent. Dieu ! qu'est-il pour lui ? Rien. Il l'oublie et il veut l'oublier ; il le méconnaît par système ; il renverse les plans de sa sagesse qui a établi la religion pour sauver les âmes ; il insulte la bonté qui a révélé aux hommes les secrets de la Divinité ; il ne tient nul compte de ses lois ; il méprise ses enseignements et ses promesses ; il brave ses menaces ; il se moque de tout : de la vérité, de la vertu, du bien, de Dieu, de son amour.

Quel est l'outrage le plus sanglant qu'un ami puisse infliger à son ami ? Je n'en connais pas de plus terrible que l'oubli. La haine est quelquefois plus tolérable qu'une cruelle et systématique indifférence. On préfère un affront à une dédaigneuse froideur. Aussi bien, l'amour divin est cruellement insulté par l'ingratitude de l'homme qui affecte de l'éloigner de ses préoccupations. Ce chrétien baptisé était l'enfant du Ciel, il avait été nourri des bienfaits de Dieu ; ce soleil qui l'éclaire, cette terre qui le porte, ce toit qui l'abrite, cet air qu'il respire, cette vie qui circule dans ses veines, tout devait lui inspirer les sentiments de la piété et de la vénération, l'amener aux pieds de la Divinité, respectueux et reconnaissant ! Il devait, en jouissant des dons de l'existence, se dire : Je dois quelque chose à Celui qui m'a tout accordé. — Loin de là, il repousse cette idée de la dépendance, et chasse impitoyablement le Créateur comme un être importun et désobligeant. — Que d'autres, dit-il, gardent leur respect pour les mystères et les cérémonies, qu'ils fréquentent les églises où l'on prie, qu'ils aient une suite de rites, de sacrifices, de sacrements, de louanges et de pratiques, je ne m'y oppose pas. Moi ! mon lot, c'est d'oublier la Divinité.— Et vous viendrez après cela me dire que vous respectez toutes les convictions, que vous ne gênez personne dans sa foi, que vous ne dites ni bien ni mal de la religion, et que vous honorez de votre estime ceux qui en observent les devoirs ! Belle chose, en vérité, de mettre votre Dieu au-dessous de tout le reste, et de traiter sa religion comme le problème le plus indigne de votre attention ! Car, enfin, vous vous occupez de votre commerce, de vos travaux, de vos intérêts, de vos plaisirs. De Dieu ! vous vous bornez à n'en pas dire du mal et à respecter la liberté de ceux qui veulent encore lui faire

l'honneur d'un souvenir. Je veux que vous soyez plus généreux et que vous ayez en grande vénération les chrétiens pratiquants: cette vénération n'est qu'un hommage stérile rendu à la vérité, et cet hommage est la condamnation formelle de votre indifférence.

Quand le Fils de Dieu, arrivant sur la terre, vint demander à une petite ville de Judée la permission de placer son berceau à côté du berceau de ses nouveau-nés, on ne l'insulta point on se contenta de lui répondre : Passez, il n'a a pas de place pour vous recevoir : *Non erat eis locus.*

Tel est le crime de l'indifférent ! Dieu lui dit : J'ai fondé une société enseignante, interprète infaillible de ma parole et dépositaire de la vérité révélée, je lui ai donné la mission d'instruire les peuples, de les diriger, de les gouverner, je t'impose l'obligation de l'écouter et de lui obéir — Et l'indifférent de hausser l'épaule en souriant : Notre siècle ne croit plus aux mystères, nous n'admettons plus rien de divin ni de surnaturel. Passez, Dieu de vérité, il n'y a pas de place pour vous : *Non erat eis locus.*

Dieu dit à l'indifférent : J'ai mis entre les mains de mes ministres le pardon et la justification. Vous êtes faibles, et vous êtes tombés des sommets où la grâce vous avait placés. Venez au tribunal de la miséricorde, là, le cœur se purifie et l'homme se réhabilite. Approchez de la Table sainte, c'est la source de la vertu et de la grandeur ! — L'indifférent répond : Je ne nie pas l'efficacité de ces moyens de sanctification. A Dieu ne plaise que je détourne jamais une âme qui veut participer à ces mystères ! J'encouragerais même les autres, au besoin. Pour moi, je n'ai guère le goût de ces pratiques. Passez, Dieu de miséricorde et d'amour, il n'y a pas de place pour vous: *Non erat eis locus.*

Dieu dit à l'indifférent : Pour toi, je m'immole chaque jour au pied du tabernacle chrétien, mon sang répandu sur la croix coule invisiblement sur le marbre de l'autel ; je prie pour toi, je demande toutes sortes de prospérités matérielles et spirituelles. La messe est le grand acte de ma vie eucharistique, je désire et je te demande une visite tous les huit jours : ce n'est point trop, car pour toi je me suis voué à une solitude continuelle. — L'indifférent répond : Je ne comprends pas beni ce langage trop mystique, je laisse aux prêtres et aux dévots les cérémonies et les sacrifices, je fais valoir mes terres, je vais à mon comptoir à et mon bureau, je suis à mes plaisirs. Passez, Dieu du Calvaire et de l'autel, il n'y a pas de place pour vous : *Non erat eis locus.*

Il en est ainsi de tout ce que Dieu demande. A tout il répond

par une fin de non recevoir. Il dit à son Créateur: « Vous ne valez pas la peine que je m'occupe de vous. » N'est-ce pas un crime?

II. — *L'indifférence est une déchéance qui dégrade l'homme.* — L'homme se distingue de l'être sans raison par l'intelligence et le cœur. L'intelligence et le cœur nous furent donnés pour nous élever au-dessus de ce monde visible. Tant que l'âme ne monte pas vers le Dieu qui la créa, il lui manque quelque chose; c'est l'aigle auquel on a coupé les ailes. Quand l'aigle ne peut plus franchir les espaces, pour affronter du regard les rayons du soleil; quand il se traîne, pauvre captif, dans l'étroite prison d'une cage, ce n'est plus le roi des airs. Ainsi nous ne pouvons être les rois de la création qu'en nous rapprochant du Soleil de justice par le moyen de la religion. Les païens définissaient l'homme « un animal religieux ».

Ne m'objectez pas que l'on peut se grandir en cultivant la science et les arts. En définitive, à quoi aboutit une science vide de religion? Elle descend vers la matière, elle aboutit à la construction des chemins de fer, des télégraphes, des ponts, des machines; elle a pour but unique et pour terme final l'amélioration de la vie sensuelle, de la vie qui nous égale à la brute. Elle s'abaisse dans le domaine des réalités triviales, elle abaisse l'homme avec elle. Le vrai privilège de l'intelligence est de pouvoir connaître le Créateur et d'arriver par les créatures jusqu'à Dieu.

Or c'est à ce privilège que renonce l'indifférent, c'est à ce privilège que renoncent tous ceux qui nous vantent les bienfaits d'un régime qui a secoué le joug de Dieu. Ils revendiquent comme une gloire de ressembler à l'être sans raison. Comparez: la bête s'occupe exclusivement de son corps, ils ne pensent jamais à leur âme. La bête met son bonheur dans les jouissances sensuelles, ils placent leur félicité dans les basses satisfactions du plaisir. La bête ne recherche que le présent, ils bornent leur regard aux étroits horizons de la terre. L'indifférent mange, boit, dort. Il travaille pour manger, boire et dormir encore. Il s'épuise pour arriver aux commodités de la vie et jouir de toutes ses aises. Il économise pour se procurer des divertissements. Dans le succès, il se livre à la joie, dans l'adversité, il blasphème de rage. Pas un regard au delà de la vie. Son âme l'importune, sa dignité l'embarrasse, son immortalité lui pèse. Il s'est bâti un trône de boue, il regarde la terre avec complaisance. Il bondit de joie en disant au sépulcre: « Tu es ma destinée et je ne veux pas d'autre terme que la poussière de ma tombe. Dieu! Quelle indigne abjection! *Homo, cum in honore esset, non intellexit.*

Quand même la religion serait facultative, il faudrait l'embrasser par sentiment de dignité. Elle, elle seule grandit l'homme en lui apprenant que son origine est céleste et ses espérances immortelles. Elle seule lui présente l'idéal du bien et l'encourage au véritable progrès. Mais quelle gloire y a-t-il à borner sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets et douloureux? Et quelle âme a donc reçu l'indifférent des mains d'une nature peu favorable, quand il se traite comme un vil assemblage de boue, le descendant de quelque singe des bois, ou « le compagnon du bœuf et du taureau[1] »?

Aussi l'indifférence est un fait inouï dans l'histoire. Le paganisme avait donné dans bien des excès, jamais il ne méprisa la religion, jamais! Est-il menacé de quelque calamité publique, il court au temple apaiser ses dieux par des victimes. Revient-il des combats heureux, couronné des lauriers de la victoire, les temples s'ouvrent encore et les dieux immortels reçoivent les plus solennelles actions de grâces. Quand le christianisme apparaît, la lutte s'engage entre l'ancienne et la nouvelle religion, et trois siècles de persécution montrent combien le monde était attaché à son culte. Le catholicisme a triomphé: l'hérésie recommence la bataille et la société chrétienne se lève pour défendre sa foi contre les erreurs d'Arius, de Nestorius et des autres apostats. Mahomet dresse son étendard sanglant, les croisades commencent: combats de géants où des peuples entiers affrontent les périls d'un long voyage pour repousser l'ennemi de leur culte et reconquérir la terre qui fut la patrie du Sauveur. Le moyen âge est venu c'est le temps de la foi. L'architecture chrétienne lance dans les airs ses splendides cathédrales légères comme la prière imposantes comme la majesté du Dieu qui les habite. Luther veut établir le protestantisme: ce n'est pas sans bouleverser les nations ni verser beaucoup de sang. Une longue série de guerres commence, que l'on appellera toujours les guerres de religion. Tout cela est loin de ressembler à l'indifférence. Le genre humain comprend que la religion est digne de passionner l'homme, qu'il n'est pas de cause plus noble à défendre ni de bien plus précieux à conserver, et, d'un pôle des temps à l'autre, la religion est au commencement de toutes les entreprises, au fond de tous les travaux, au seuil de toutes les espérances. Exceptez, si vous le voulez, quelques rares singularités. Et que valent les exceptions? Ce que valent aujourd'hui nos adversaires: des hommes qui n'ont d'autre règles que leurs passions d'autres désirs que la cupidité. Des hommes

1. Massillon.

qui imitent les mœurs de l'être sans raison, et dès lors n'étonnent plus quand ils en revendiquent les destinées. Des hommes enfin sur le front desquels le vice a écrit ce mot flétrissant : Déchéance !

III. — *L'indifférence est une folie qui compromet.* — C'est être sage que de faire toutes choses avec maturité et réflexion, se rendre compte de ses actes et des motifs qui les inspirent, mais c'est être fou que de s'aventurer au hasard au milieu des plus graves dangers. Or voici comment raisonne l'indifférent : Il est possible qu'il y ait un Dieu, tout-puissant arbitre de mes destinées et souverain maître de mon sort, il est possible que je sois obligé de le servir pour me rendre ses jugements favorables, il est possible qu'il m'ait donné des commandements desquels dépend mon avenir et mon bonheur, mais je ne m'occupe pas de ces questions. Il est possible que mon âme survive à mon corps et que des bras de la mort je tombe dans l'océan de l'éternité, je ne m'occupe pas de ces questions. Il est possible qu'il existe un abîme de flammes où le damné souffre d'épouvantables tortures : tous les peuples y ont cru, l'enfer est au centre de toutes les religions, au fond de toutes les mythologies ; en éloignant le souvenir de ces châtiments, je suis sûr de les mériter et je me conduis de manière à m'y voir condamné, mais je ne m'occupe pas de ces questions. — N'y a-t-il pas dans ce raisonnement une aberration complète de l'intelligence, un renversement de toutes les lois ordinaires de la sagesse ? Car, enfin, je comprends le soldat chrétien quand il brave la mort et tombe sur les champs de bataille. Il travaille pour la patrie et il sait que ce sacrifice lui sera compté par delà la tombe où il va être enseveli. Je comprends les dévoûments de l'amitié et de la reconnaissance, je comprends même les extravagances de la passion : un motif les inspire. L'indifférent, au contraire, n'a aucun but, il n'attend rien. Il ferme les yeux et se jette dans l'abîme. Aux raisons les plus convaincantes, au zèle le plus dévoué, aux vérités les plus terribles, aux conseils les plus pressants, il répond par un sourire ou par une niaise plaisanterie.

La religion serait-elle un problème douteux, les plus vulgaires lois de la prudence nous commanderaient de la pratiquer. Supposez que l'Église se trompe et que la foi ait tort, que perd le chrétien fidèle ? Rien. Il vit avec honneur, probité et justice. Il est doux et affable, chaste et modeste, équitable et prudent. Il sacrifie des passions qui préparent bien des ruines et des plaisirs qui renferment de poignantes amertumes. Il jouit de la réputation de la vertu et de l'estime des peuples. « Il perd

l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, voluptueux, sans foi, sans mœurs, cruel, dénaturé, sans conscience, méprisé peut-être et déshonoré au milieu de son peuple [1]. » Quel grand malheur !

Que gagne l'indifférent ? Il satisfait ses passions, mais sa vie est empoisonnée par le remords ; il se livre à toutes les débauches, mais son âme est tyrannisée par toutes sortes de désirs qu'il ne peut satisfaire. Il arrive à la dernière heure, usé par le vice, et il est obligé de convenir que l'homme n'est pas fait pour les grossières jouissances. Là, si la religion dit vrai, il trouve un Dieu vengeur et irrité, des ardeurs dévorantes, des supplices sans fin et sans mesure, une éternité d'horreurs et de désespoirs. Grand Dieu ! quelle destinée ! Quel est l'homme sage qui ne parerait à telle éventualité, même dans le doute le plus rationnel ? Et n'est-il pas arrivé au dernier degré de la folie l'indifférent qui, n'ayant pour lui que des hésitations frivoles et voyant devant lui la foi, l'autorité, l'expérience, les exemples, la prescription, tous les peuples, tous les siècles, toutes les nations, prend le parti affreux de fermer les yeux, ne réfléchit à rien, vit tranquille comme s'il ne devait jamais mourir, laisse son éternité dans les mains du hasard et va sans crainte tenter une si redoutable aventure ?

III. — *L'indifférence est une illusion qui perd sa victime.* — Il n'est pas rare de rencontrer d'honnêtes hommes qui se figurent avoir mérité de grands égards par leurs qualités naturelles. Parce que leur vie est exempte de graves désordres, ils croient être dispensés de leurs devoirs religieux. Erreur ! « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, et celui qui n'écoute pas mon Église, je le regarde comme un païen et un publicain. » Il n'y a pas deux Évangiles l'un pour les indifférents et l'autre pour les âmes de bonne volonté. Les invités qui avaient remercié le maître du festin furent perdus comme celui qui entra sans la robe nuptiale. Cependant ils avaient prétexté de graves occupations : « J'ai acheté une ferme, je dois essayer une paire de bœufs, j'ai préparé moi-même une fête et terminé mes invitations. » Ni les uns ni les autres ne trouvèrent grâce devant le Seigneur qui avait voulu les associer aux noces de son Fils. Et c'est ainsi que vous aurez beau alléguer vos occupations, une vie absorbée par le travail ; en vérité, je vous le dis, il n'y a pas de place au royaume du ciel pour ceux qui refusent ici-bas les invitations de la religion, le serviteur inutile est condamné comme

1. Massillon.

ceux qui se rendirent coupables d'homicide : *Amen dico vobis, nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.*

Et Dieu, pour vous juger, n'aura qu'à vous mettre en face de vous-mêmes. Car, enfin, avec quelle sollicitude ne poursuit-on pas les moindres intérêts d'ici-bas? Pour la santé on s'environne de précautions, on pousse les soins jusqu'au ridicule; pour la fortune, on affronte les tempêtes, on brave les périls, on s'expatrie, on va d'un bout du monde à l'autre. L'homme de ce siècle n'est indifférent à rien, il veut tout connaître, il aspire à se rendre compte de tout; il demande aux astres pourquoi ils parcourent les espaces et en vertu de quelles lois ils accomplissent leurs révolutions constantes; il demande à la foudre pourquoi elle gronde et quelle est cette mystérieuse puissance qui ébranle l'atmosphère en un jour d'orage; il demande à la vapeur si elle ne pourrait pas devenir une puissance à son service, et la vapeur obéissante lui fournit des locomotives et de gigantesques machines. Que de soins pour adoucir une existence éphémère et se procurer les commodités du luxe et de l'agrément! Que de veilles pour arriver à une science frivole et de pure surérogation! Et, par une monstrueuse contradiction, la religion seule eut le privilège de n'être jamais étudiée! Cet homme qui voulait tout savoir ne se demanda jamais pourquoi il occupait une place sur la terre et ce qu il allait devenir à la fin de sa course mortelle. Cet homme qui ne reculait devant aucun obstacle quand il fut question de la gloire et des richesses, ne tenta pas le plus léger effort pour se procurer la gloire et les biens éternels. Et vous voulez que Dieu, objet de si insultants mépris, ait des égards pour lui. Ah! je comprendrais la commisération pour la faiblesse qui tombe dans un moment d'oubli, pour la passion qui aveugle l'intelligence; mais pour le mépris systématique, non, je ne comprends pas l'indulgence, et je vous jure qu'il n'y en aura jamais : *Amen, amen dico vobis, nemo virorum illorum gustabit cœnam....*

Au reste, il faut être conséquent. De quel droit condamneriez-vous les autres vices, si vous permettez aux hommes de se passer de Dieu? Enlevez la crainte du Seigneur, il ne reste, pour mobile de nos actes, que l'intérêt personnel, et l'avare qui grossit le fruit de ses rapines, l'intempérant qui se livre aux excès de la débauche, l'adultère, l'assassin, sont de très honnêtes gens parce qu'ils cherchent leur avantage. Il faut ou excuser tous les forfaits en bannissant Dieu de la terre, ou ramener le Seigneur en lui donnant le droit de se faire obéir. A défaut de la justice humaine, vous invoqueriez la justice divine contre le voleur qui vous a dépouillé, contre l'assassin homicide de ses frères. Mais prenez garde! Si l'on doit respecter vos

droits, à plus forte raison devez-vous respectez les droits du Créateur, et la justice qui punit les violateurs des droits de l'homme ne doit jamais épargner les violateurs des droits de Dieu, et je vous jure qu'elle pèsera toutes choses dans la balance de l'équité, et bon nombre de coupables que le monde accable de malédictions seront trouvés plus justes que certaines honorabilités humaines !

Revenons donc à la pratique de la religion. Là seulement est le devoir, la vertu, l'honneur, la sagesse, la prudence ; là est la tranquillité du présent et la sécurité de l'avenir. Oh ! laissez à d'autres le triste privilège de l'ingratitude envers le Créateur. Gardez vos vieilles traditions. Cette fidélité sera votre unique espérance à l'heure dernière : vous la lèguerez à vos enfants comme le plus précieux héritage et comme le trésor le plus doux. En les quittant, vous pourrez être assurés de leur souvenir. Ils avaient appris de vous le chemin du temple catholique, ils prieront pour vous tant qu'ils seront chrétiens. Fidèles, ils n'oublieront jamais ceux qui passèrent avant eux. La religion qui vous avait suivis à travers tous les sentiers de votre pèlerinage, vous accompagnera de ses suffrages, dans la prison de votre expiation, jusqu'au jour où les élus se trouveront réunis aux pieds du Dieu qu'ils prièrent ici-bas et dont ils chanteront la gloire dans les siècles éternels. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. II, pp. 246-276 ; t. XIV, p. 210.

LE SACERDOCE CHRÉTIEN

Sacerdos ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum
(Hebr., V, 1.)

C'est le propre de la sagesse de faire l'ordre. Dieu l'a établi dans la création. Il a soumis les êtres, il les a subordonnés les uns aux autres. Par le ministère des causes secondes, il distribue ses dons et ses grâces; par le même ministère, il fait remonter toutes les créatures jusqu'à lui : *Per superiora, ad se reducit inferiora*, dit l'Ange de l'école.

Le sacerdoce est un des moyens employés pour arriver à la réalisation de ce plan, et un double courant traverse la vie du prêtre : courant de prières qui va par lui des âmes jusqu'à Dieu, courant de grâces qui, par lui, descend de Dieu jusqu'aux âmes. Le prêtre est médiateur par les sacrifices qu'il offre, il

est sauveur par les richesses de vérité, de lumière, de force et d'amour qu'il transmet.

I. — *Ministère de médiation.* — De tout temps l'homme a cherché un médiateur entre la Justice divine et ses propres péchés. De tout temps il s'est adressé à des personnages d'élite, et il leur a dit : Nous avons confiance en votre sainteté, intercédez pour nous. — Ouvrez les annales du monde, vous verrez cette vérité consignée à toutes les pages. La tradition qui pousse l'humanité à se choisir des représentants chargés de messages de repentir et de prières, remonte aux premières heures de la création. Le paganisme jeta sur cette tradition la fange dont il avait souillé toutes les autres, mais il la conserva. Il fit de ses prêtres les pontifes de ses vices et les consécrateurs de ses dégradations, mais sa persistance à garder des hommes spécialement députés pour entretenir des relations avec le Ciel, montre bien que le cri de la conscience réclamait de toutes parts un médiateur.

Le Christ vint. Tous les sacerdoces avaient préludé à son sacerdoce. Il réalisa les figures. La croix le plaça entre le ciel et la terre. Il pria pour le genre humain dont il était le chef. Dieu l'exauça à cause de sa dignité, le monde fut sauvé.

Il semble que tout était dit après l'expiation du Calvaire. L'efficacité infinie de la médiation par la croix offrait au monde des ressources infinies. Le plan de la Providence devait avoir reçu son entier accomplissement.

Eh bien ! non, tout n'était pas terminé, et dans quelques jours l'apôtre S. Paul s'écriera : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea*[1]. Il manque donc quelque chose aux souffrances infinies du Christ ? Oui, il manque la coopération directe et volontaire de l'homme. Le Christ a expié, il nous a rendus puissants à expier ! Voilà en deux mots tout le dessein de Dieu. Les souffrances du Rédempteur demeurent sans effet tant que nous n'y ajoutons pas nos souffrances personnelles ! C'est la loi, et jamais la Providence ne se départira de cette loi.

Aussi, quand vous verrez dans un coin de terre les grâces se multiplier d'une manière insolite, les âmes se presser dans les voies du salut, les égarés revenir comme par enchantement au bercail de la vérité, si vous ne pouvez trouver dans leur conduite la raison de ces merveilles de sanctification et de retour, attribuez-les à la médiation de quelque ami de Dieu Non loin de là, une âme de bonne volonté aura placé entre le ciel et la terre ses prières, ses austérités, ses pénitences et, par la loi de la solidarité et de la reversibilité des mérites

1. Coloss., I, 24.

son intercession aura profité à ceux qui n'avaient nul droit de l'attendre.

Ce que fait pour des régions privilégiées la prière des Saints, le ministère du prêtre l'accomplit pour l'univers entier. Le prêtre est choisi parmi les hommes pour plaider la cause des hommes : *Ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur.*

Ex hominibus assumptus. Oui, Mes Frères, Dieu conféra aux hommes une dignité qu'il a refusée aux anges et aux archanges. Qu'importe la faiblesse de l'instrument ! Toute-puissante est la main qui le fait agir. Le sacerdoce a le droit de plaider la cause des pécheurs parce qu'il porte les livrées du Christ. il n'est qu'une continuation du sacerdoce éternel dont la croix fut le premier autel. La main qui s'élève en suppliante vers le ciel est toute fumante du sang du Verbe Incarné. Tout prêtre a le droit d'être écouté à cause de la dignité dont Dieu le revêtit : *Exauditus est pro sua reverentia.*

Personne n'a dépeint ce mystère de grandeur avec autant de magnificence que S. Jean Chrysostome. On l'accusait de refuser l'ordination par un sentiment de vaine gloire, et voici sa réponse : « Mais comprendriez-vous que le berger refusât l'empire du monde entier par un sentiment de vaine gloire? Et l'on me soupçonne de ce crime! J'ai redouté la charge. J'ai fui devant les honneurs trop pesants pour ma faiblesse. Autant le ciel est au-dessus de la terre, autant le sacerdoce est au-dessus des royautés temporelles. »

C'est ici que le grand docteur s'abandonne à l'inspiration de son génie. Il nous fait apparaître la dignité sacerdotale debout aux pieds du Très-Haut, immolant la grande victime, apaisant sa colère, éteignant ses foudres et attirant sur la terre la rosée des plus riches bénédictions.

« Voyez, dit-il, le Seigneur immolé et reposant sur la froide pierre de l'autel, le prêtre penché pour le sacrifice et la prière, toute l'assistance teinte du sang précieux. Êtes-vous encore au milieu des hommes? Êtes-vous sur la terre, patrie de tant de faiblesse? *An putas te adhuc cum hominibus et in terra esse?* Ah! plutôt n'êtes-vous pas transporté au ciel, libre de toute pensée matérielle, pur esprit, intelligence divinisée, assistant aux spectacles de la céleste patrie? *Annon potius in cœlum translatus, nudo animo menteque pura, quæ in cœlis sunt circumspicis?* »

Il continue : Le prêtre médiateur, c'est Élie sur la montagne La terre désséchée n'a reçu depuis trois ans ni pluie ni rosée La famine exerce ses ravages. Voici venir le prophète. Il provoque les prêtres de Baal. Il dispose une victime sur le bûcher. Il prie et tout le peuple attend. Tout à coup le feu du ciel est descendu. La victime est dévorée, les prêtres des faux dieux

humiliés. Les nuages s'amoncellent et la pluie féconde la terre. Tel le prêtre sur la sainte montagne. Il prie, et le Saint Esprit vient, de ses flammes sacrées, réchauffer les cœurs attiédis, et la grâce purifie les âmes comme le feu purifie l'argent au creuset. Il prie encore : sous les voûtes du sanctuaire chrétien, les nuées spirituelles se forment, la rosée bienfaisante tempère les ardeurs d'une terre dévorée par les passions humaines. Il prie, et, du haut de cette montagne, il peut se retourner vers les victimes de toutes les famines et leur dire: *Ascende, comede et bibe, quia sonus multæ pluviæ est.* Préparez-vous pour le festin céleste, approchez de l'océan de toute perfection: *Prospice contra mare;* et le résultat de cette prière est toujours celui du texte sacré: *Facta est pluvia grandis.* De l'autel et de la prière du sacerdoce, comme d'une source sacrée, découle pour le monde la pluie des grâces qui doivent le régénérer. De cette médiation divine, comme d'un nuage bienfaisant, tombe sur les âmes prosternées le torrent des bénédictions célestes : *Facta est pluvia grandis.* Ah! Mes Frères, le monde croit diminuer notre gloire en nous confinant dans le sanctuaire et fermant la porte sur nous. Il se trompe grossièrement. Par ces processions interdites, par ces démonstrations rendues impossibles, il prive la foi des peuples d'un aliment sacré; mais nous, il ne nous a point diminués. Tant qu'il nous restera un bréviaire et un autel, nous serons toujours assez grands. Tant qu'il nous restera un bréviaire et un autel, nous serons puissants sur le cœur de Dieu, et ce sera toujours pour le bonheur des peuples dont nous sommes les médiateurs.

II. — *Le sacerdoce est un ministère de salut.* — [illegible] même ajouter que, malgré le siècle, nous garderons toute notre influence auprès des peuples. Quand on est puissant auprès de Dieu, on l'est toujours auprès de ses créatures. Moïse descendit de la montagne rayonnant de lumière, les Hébreux se confondirent en hommages, ils n'osaient lever les yeux. Les communications avec la Divinité donnent à celui qui en est honoré une influence que d'autres ne pourront jamais usurper sans tomber dans le ridicule.

Quant à ce qui concerne le sacerdoce, cette influence n'a pas besoin d'être prouvée. Nos ennemis eux-mêmes sont d'accord pour la proclamer. Toutes les déclamations contre le moyen âge n'ont d'autre objet que le règne de l'Église, et pour eux, je crois, le moyen âge durait encore hier. Tous leurs discours proclament l'émancipation. Elle date de quelques années, elle n'est même pas parfaitement accomplie. Il y a encore du travail. Il y a des périls pour se défendre contre les

envahissements d'une puissance qui a duré dix-huit cents ans et quelques autres. L'histoire du présent est à la liberté de conscience, l'histoire du passé est au sacerdoce ou, si vous le voulez avec moins de respect, au cléricalisme.

Acceptons l'injure. La source d'où elle tombe me fait soupçonner que l'outrage révèle quelque nouveau titre de grandeur. Il est telles gens qui ne peuvent insulter sans glorifier. Oui, le sacerdoce a régné, et le Comte de Maistre, parlant de cette souveraineté, assure qu'elle a fait la France comme les abeilles font leur ruche. Et, si vous voulez une source moins empoisonnée de jésuitisme, le protestant Gibbon avoue que l'Europe est l'œuvre des évêques et des moines.

L'histoire est là pour le dire: aux premiers temps de notre ère, la férocité dévorait l'humanité, la barbarie la souillait tout entière. Tout ce qu'il y avait de grand et de noble avait disparu dans la fange du vice. Qui s'approcha de cette société en décomposition, de ce cadavre fétide, pour lui rendre la vie? Le sacerdoce chrétien. C'est lui qui ramassa les pierres éparses de l'édifice en ruines, il arrosa de son sang les chemins où il allait chercher ces matériaux trempés de boue. Voilà son règne.

Plus tard, les barbares descendirent des glaces du nord et menacèrent les peuples d'une destruction générale. Ils marchaient en conquérants, dévastaient, pillaient, assassinaient, déshonoraient. Qui arrêta au passage ces féroces natures? Le sacerdoce. C'est lui qui jeta dans le moule de la civilisation ces caractères d'acier. Il les fondit au creuset brûlant de sa parole et de sa charité. Voilà son règne!

Et quand les rois, pour de honteuses passions ou de cupides ambitions, voulaient rejeter l'humanité sur les voies souillées du paganisme, qui donc eut le courage d'affronter leur colère et de leur dire : *Non licet...?* Le sacerdoce. C'est lui qui, proclamant la double loi de la probité et de la chasteté, éleva sur le passage du torrent la seule digue capable d'en arrêter les furieux débordements. Voilà son règne!

Qu'ils viennent donc lui jeter la pierre ceux qui ont courbé l'épaule devant toutes les tyrannies : tyrannies des grands, tyrannies de la multitude! Qu'ils l'accusent ceux qui ont capitulé devant toutes les exigences et fait des concessions pour amnistier tous les crimes!

Et aujourd'hui encore, le monde a des maîtres, ils s'improvisent. On les ramasse au lendemain des échauffourées politiques comme les champignons au lendemain d'une pluie d'automne. Mais où trouver le père qui donne la vie aux âmes? non pas cette vie de fièvre qui les fait sortir des gonds de l'honneur,

mais la vie de grâce qui s'écoule dans le calme de la vertu. Où le trouver? Dans les rangs du sacerdoce.

Le monde a des pédagogues, leurs chaires sont dressées partout. Partout retentit la voix de ces docteurs de mensonge, prédicants d'insanités et de turpitudes. Mais la vérité, la vérité proclamée sans calcul ni égoïsme, la vérité enseignée sans mélange ni altération, où la trouverez-vous? A l'école du sacerdoce: *Neque adulterantes verbum Dei.* Voilà son règne!

Mais on dit: Le moyen âge est fini. — C'est temps. L'heure de l'émancipation a sonné. — J'ose répondre: Non, ils n'arriveront pas à détruire cette force morale que Dieu a consacrée de son autorité, et malheur aux peuples où le sacerdoce déconsidéré n'aurait plus aucune confiance!

Ils ont beau proclamer la fin du règne de la sacristie, ils ne sont pas convaincus de ce qu'ils affirment, et ce qui le prouve, c'est leur attention à confiner le ministre de la religion dans son temple et à le surveiller même dans l'exercice de ses fonctions. Ils nous disent: Votre sacerdoce! vos dogmes! votre Église! mais ce n'est qu'un château de cartes que le souffle d'un enfant renverserait, c'est un fantôme sans vie. — Pourquoi donc tant s'occuper d'un fantôme? Ne vous font-ils pas l'effet du héros de la Manche se battant contre des moulins à vent?

Mais que dis-je! Non, ils ne croient pas le moins du monde à l'impuissance du sacerdoce. Ils savent fort bien que la force peut embrigader les corps, mais que nous, nous possédons les âmes: *Habent qui in terra potestatem ligandi, verum corpora solum, hoc autem vinculum ipsam attingit animam*[1]. Nous enchaînons les âmes par le double lien de la vérité et de la grâce. La vérité et la grâce ont de mystérieuses et puissantes influences: il est difficile de s'en débarrasser.

« Ce merveilleux ascendant qui arrêtait Théodose à la porte du temple, Attila devant Rome, et Louis XIV à la table sainte; cette puissance encore plus merveilleuse qui peut attendrir un cœur encore pétrifié et le rendre à la vie; qui va dans les palais arracher l'or à l'opulent insensible ou distrait, pour le verser dans le sein de l'indigence; qui s'insinue doucement dans les cœurs pour y saisir des secrets funestes, pour arracher la racine des vices; organe et gardienne infaillible des unions saintes; ennemie non moins active de toute licence, douce sans faiblesse, effrayante avec amour; supplément inappréciable de la raison, de la probité et de l'honneur; source intarissable de réconciliations, de restitutions, de réparations, de tout ce que Dieu aime le plus après l'innocence; debout à côté du berceau

1. S. Jean Chrysost.

de l'homme qu elle bénit, debout encore à côté de son lit de mort et lui disant, au milieu des exhortations les plus pathétiques et des plus tendres adieux : *Profisciscere ;* » cette puissance surnaturelle que le Comte Joseph de Maistre a si bien caractérisée dans les paroles que vous venez d'entendre : non Mes Frères, ils ne sont pas de taille à lutter avec elle, et surtout ils ne sont pas de taille à la faire disparaître. Elle gardera son prestige malgré leurs calomnies et leurs outrages. Je l'espère pour notre pays, elle continuera son règne malgré leur travail de déchristianisation, malgré leurs efforts d'antéchrists.

Au reste viendraient-ils à réussir, que le châtiment ne se ferait pas attendre. Et par quoi donc remplaceraient-ils la voix du sacerdoce qui est celle de la vérité et de la grâce? Quand l'Évangile du Christ, qui est le fondement de toute moralité, n'aura plus de hérauts pour le proclamer, quelle digue opposeront-ils aux passions dans leurs furieux débordements?

Ah! je les entends : ils emploieront la morale civique et indépendante. Mais comprenez-vous bien une morale sans principes révélés, des devoirs sans fondement ni sanction? Comprenez-vous des lois sans législateur, des préceptes sans le maître qui commande? Et n'avez-vous point peur que ce nouvel Évangile ne moralise personne? N'avez-vous point peur que ces principes dont l'extrait de naissance porte une date si récente, ne soient bien élastiques? Et les peuples futurs ne seront-ils pas tentés d'appeler leur morale une morale complaisante?

Ils en appellent à la conscience, voix intime qui proclame à chacun ses droits et ses devoirs. C'est vrai, Mes Frères, la conscience est une lumière, un reflet de l'infinie clarté de Dieu La conscience est une règle : c'est une dérivation de l'intelligence divine, raison dernière de tout ce qui existe. Mais cette lumière, on peut l'obscurcir, l'étouffer dans les brouillards du vice. On peut faire dévier cette règle, et combien l'accommodent aux plus coupables existences ! Combien à qui la conscience ne montre que de prétendus droits sans laisser apercevoir un seul des devoirs les plus sacrés. La conscience ! Mes Frères, quand elle n'est plus en regard de la loi révélée que proclame le sacerdoce chrétien, est un vieux meuble que l'on fait servir à tous les usages.

— Eh bien ! nous disent les impies, quand la conscience déviera, nous conseillerons à ceux qui dirigent d'avoir recours à la force. Nous les inviterons à comprimer le vice par le châtiment. Voilà notre sanction. — C'est-à-dire, Mes Frères, qu'après avoir enlevé aux âmes tout horizon surnaturel, après les avoir matérialisées du haut en bas de l'échelle sociale, après leur

avoir prêché la légitimité de toutes les jouissances d'ici-bas, si un jour, des excès emportent ce peuple privé de sa foi et de sa religion, on s'armera contre lui et on le parquera dans les bagnes comme on parque dans les grilles une ménagerie de bêtes féroces! Et cela pour avoir tiré les conclusions des principes posés dans son éducation sociale! Et l'on décore ces inconséquences monstrueuses et ces tyrannies épouvantables des noms brillants du progrès et de la liberté!

Mais serait-ce une indiscrétion d'aller plus loin encore et de nous demander ce qu'il adviendrait le jour où le crime triomphant prendrait les rênes du pouvoir? N'y aurait-il que l'histoire d'Hérode, elle suffirait à nous montrer que le crime peut quelquefois porter une couronne. N'y aurait-il que l'exemple de Brutus, il suffirait à nous faire comprendre qu'à certaines heures, il n'y a pas loin de l'assassinat aux présidences. Alors, Mes Frères, on verrait les honnêtes gens traqués comme des malfaiteurs, rejetés de toutes les carrières et chassés de leurs demeures. Alors on verrait la magistrature avilie, la justice vendue à prix d'argent, le droit foulé aux pieds, et tout cela sans qu'aucune protestation s'élève de ces âmes avilies par le matérialisme et habituées à tous les esclavages. Si c'est là ce que veut l'impiété, je me contente de répondre: Nous revenons à la servitude, aux lois de proscription, à la barbarie; apôtres de la liberté et du progrès, saluez votre œuvre!

« Oui, dit l'éminent cardinal Pie, pour les nations au sein desquelles la voix du sacerdoce ne se fait plus entendre, soit parce qu'il a été rendu impuissant, soit parce qu'il est devenu muet et servile, le châtiment n'a pas besoin de venir du ciel, il jaillit de la nature même des choses. Quand la religion n'est plus la modératrice des rois et des peuples, le monde est alternativement victime des excès des uns et des autres. Le pouvoir, libre de tout frein moral, s'érige en tyrannie, jusqu'à ce que la tyrannie, devenue intolérable, amène le triomphe de la rébellion. Puis de la rébellion sort quelque nouvelle dictature plus odieuse encore que ses devancières. Après que plusieurs tyrans se sont succédé, dit l'Écriture, le diadème est allé se poser sur une tête que l'on n'aurait jamais soupçonnée: *Insuspicabilis portavit diadema.* » Il y aurait peut-être des études intéressantes à faire sur ce mot: « *Insuspicabilis* », mais je ne pourrais le faire sans entrer dans un domaine qui n'est pas le domaine de la chaire catholique, et je m'abstiens.

Pour en finir, Mes Frères, nous vous promettons de garder cette double puissance qui fait notre gloire et qui fera votre bonheur. Nous n'abdiquerons aucun de ces droits qui sont votre patrimoine autant que notre richesse, car si nous sommes

prêtres, c'est pour vous: *Ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur.* Nous sommes des vôtres et nous sommes vôtres. Nous nous garderons de cet évangile hybride qui voudrait enter la foi sur la révolution, et de ce libéralisme imbécile qui veut nous sauver en jetant à la mer la dernière planche de salut: la foi et le dogme chrétiens.

Et puis, si un jour devait venir où on rejetât la vérité et la grâce, nous garderions la puissance de la prière. Nous plaiderions la cause des élus que la Providence cueillerait comme les grappes après la vendange. Nous ferions avec Dieu cette œuvre dernière de miséricorde, et ce serait notre dernière consolation, notre dernière espérance: *Hoc enim faciens, et teipsum salvum facies, et eos qui te audiunt*[1]. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XVI, p. 157; t. XVIII, p. 591; t. XIX, p. 167; t. XXVII, p. 871.

SECTION II

La règle de la volonté chrétienne ou le Décalogue dans ses principales obligations

LOI DE DIEU

Dans l'univers, Mes Frères, tout est soumis à une loi: l'arbre de la forêt, le brin d'herbe de la prairie, le rocher de la montagne, le caillou du chemin, la chaleur, la lumière, l'électricité, le feu, l'air, et jusqu'au moindre atome de poussière; tout agit d'après cette loi qui est la manifestation de la volonté souveraine du Créateur. C'est en vertu de cette loi que les astres accomplissent leurs révolutions à travers les espaces. C'est en vertu de cette loi que les êtres demeurent dans les conditions où ils peuvent vivre et se développer. Étudiez comme l'*Écclésiaste* toutes les plantes de la création depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope de la vallée. Connaissez tous les animaux jusqu'à pouvoir, comme le premier homme, leur donner le nom qui leur convient. Fouillez les entrailles de la terre et les abîmes de l'océan, à la suite de nos savants modernes. Partout vous rencontrerez la loi invariable qui dans la variété maintient l'unité et forme la beauté de l'univers. Partout vous assisterez à son application. Les créatures ne la

1. Tim., IV, 16.

comprennent pas toujours, mais elles la respectent constamment ; elles ne savent pas s'en rendre compte, mais elles la suivent avec une docilité si merveilleuse, qu'on ne les trouve jamais en défaut. L'homme ne devait pas faire exception, il n'a pas reçu une intelligence pour vivre dans le désordre ni un cœur pour le déshonorer dans la révolte. Bien au contraire, il est chargé de présider à ce grand concert dont l'harmonie monte aux cieux, et il remplira ce rôle sublime en entrant lui-même dans l'ordonnance générale, par l'observance de la loi divine. — Quelle est cette loi? Faut-il être soumis en tout? N'est-ce point trop difficile de l'observer?

I. — *Le Décalogue.* — Le cœur humain fut la première table où la loi divine fut gravée par le doigt du Créateur, et Dieu lui-même le premier Maître qui l'enseigna. Mais bientôt dans ce cœur ravagé par le désordre, la voix du Ciel ne parvint plus à se faire entendre; l'homme étant devenu sensuel et terrestre, l'Éternel fut obligé de redescendre vers lui et de promulguer ses commandements d'une manière plus sensible et plus frappante. Rappelez-vous, Mes Frères, l'époque où le peuple du Seigneur fut convoqué pour entendre le récit de la loi.

C'était trois mois après la sortie d'Égypte, Israël arrive au désert et dresse ses tentes en face du Sinaï. Moïse réunit en conseil les anciens de la nation : « Vous savez, leur dit-il, comment votre Dieu vous a délivrés de la tyrannie des infidèles, comment il vous a portés ainsi que l'aigle porte ses aiglons sur ses ailes. Maintenant, si vous voulez écouter sa voix et garder son alliance, vous serez pour lui une nation sainte et le seul de tous les peuples qu'il regardera comme ses enfants. » D'une commune voix les vieillards répondirent : « Nous ferons ce que le Seigneur nous ordonnera. »

Trois jours donc, sur l'ordre du Créateur, le peuple se purifie, il lave ses vêtements, il se prépare à la grande manifestation qui va s'accomplir. Moïse trace au pied du Sinaï une ligne de démarcation. Personne ne la franchira, sous peine de mort.

Et le matin du troisième jour était arrivé, dit l'Écriture, la lumière s'étendait au désert entier. Des voix mystérieuses parlaient au sein de la montagne, et le tonnerre grondait à travers les rochers, et les éclairs les sillonnaient à chaque instant, et le son de la trompette retentissait au loin.

Moïse ordonna la marche en avant. Le peuple n'en pouvait plus de frayeur. Il s'arrêta au pied de la montagne; et la montagne présentait un aspect formidable, la fumée s'en échappait comme d'une fournaise, la trompette devenait plus

retentissante ! Une nuée épaisse et enflammée vint se reposer au sommet : c'était le char de l'Éternel.

Tout à coup une voix majestueuse et terrible couvrit le fracas de la montagne, et l'on entendit clairement ces paroles :

1° Écoute, Israël : je suis le Seigneur ton Dieu, vous n'aurez jamais d'autres dieux que moi.

2° Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur.

3° Souvenez-vous de sanctifier le jour de Jéhovah

4° Honorez votre père et votre mère.

5° Vous ne tuerez point.

6° Vous ne commettrez point d'adultère

7° Vous ne déroberez point.

8° Vous ne porterez jamais de faux témoignages.

9° Vous vous garderez des désirs impurs.

10° Vous ne convoiterez pas injustement le bien d'autrui.

L'Éternel avait parlé. Le tonnerre grondait encore, la trompette retentissait toujours, et la montagne, toujours étincelante et toujours fumante, s'ébranla jusque dans ses fondements !

Cependant les fils d'Israël étaient consternés à la vue des prodiges qui s'accomplissaient. Ils n'osèrent plus longtemps soutenir la vue de la majesté divine, et Moïse, montant sur la montagne, reçut sur deux tables de pierre les ordres qu'il devait transmettre à toutes les générations.

Vous, Mes Frères, vous n'avez pas entendu le son de la trompette mystérieuse, mais chaque dimanche l'airain sacré annonce le passage de l'Éternel, la cloche de votre église vous appelle au pied de la sainte montagne, et la parole divine retentit à votre oreille comme un écho de l'éternité.

Vous n'avez pas entendu les roulements du tonnerre, mais vous avez tremblé devant les foudres de la Justice infinie, à ces mots : jugement, enfer, éternité. Ce fut après la méditation de ces grandes vérités, dans la solitude de la retraite qui précéda votre première communion, en présence d'un autel illuminé comme par les feux du Sinaï, que la loi du Seigneur, Dieu Très-Haut, vous fut promulguée par son ministre. Vous n'entendîtes pas la voix de l'Éternel : pas plus que les Hébreux, vous ne pouviez l'entendre sans mourir; mais l'envoyé du ciel, votre conducteur à travers le désert de la vie, le prêtre du Christ, monta sur la montagne que lui seul a le droit de gravir, et, sans retrancher un iota, il vous transmit cette loi qui avait été proclamée au Sinaï. Il vous la transmit au nom de Dieu qui l'avait gravée dans le cœur de l'homme et communiquée aux fils d'Israël, au nom du Christ qui vint il y a dix-huit siècles pour la perfectionner et l'expliquer, au nom de l'Église qui l'a reçue de son Maître, et qui est chargée d'en procurer

l'observance : *Docentes servare omnia quæcumque mandavi vobis.* Depuis ce jour, il vous reste l'obligation de la connaître et le devoir de l'accomplir.

II. — *Il faut observer la loi de Dieu.* — 1° Devoir de soumission. C'est un Maître qui nous a dit : *Serva mandata;* c'est le Souverain du ciel et de la terre, le Roi immortel des siècles, l'Ancien des jours, le Créateur de l'univers : *Ego Dominus.* Un roi commande, on se soumet à ses ordres; un maître donne des ordres, il est obéi ; un ouvrier dit à son apprenti : Travaille cette pierre, polis ce bois, — il le fait ; un général d'armée parle, tout s'agite, et les bataillons, comme un seul homme, se mettent en marche au moindre signal qu'il a donné. Dieu prescrit : plus de volonté propre, dit S. Bernard : *Tolle propriam voluntatem.* Qui ne s'inclinera ? qui ne s'humiliera sous sa main puissante ? Dieu est roi, et son royaume est universel. A quelque tribu que vous apparteniez, à quelque religion que vous ayez voué votre culte, feriez-vous même la triste profession de n'en avoir aucune, vous êtes créature, cela suffit : vous êtes le sujet de Dieu. Vous êtes homme, vous trouvez sa loi inscrite au fond de votre cœur en caractères ineffaçables, et il faut l'observer sous peine de subir les châtiments réservés aux infracteurs. Car, ne vous y trompez pas, Dieu n'est pas un roi sans puissance, qui règne et ne gouverne pas ; s'il commande, il est en son pouvoir de se faire obéir, et personne ne peut lier son autorité ; il n'est pas l'élu d'un suffrage universel ; il est Roi par nature, Roi par essence, Souverain en tout et toujours; au ciel, sur la terre, dans le temps, dans l'éternité, le code divin est et sera toujours en vigueur : *Ego Dominus.*

2° Devoir de reconnaissance. C'est un père qui parle, et personne ne l'est autant que lui : *Nemo tam pater.* Que fait un enfant bien né ? Est-il besoin d'un commandement exprès pour l'engager à aimer son père et à lui obéir ? Le seul penchant de son cœur ne lui sert-il pas de loi ? Ingénieux à prévenir ses désirs, attentif à tout ce qui peut lui plaire, désolé s'il vient à lui manquer, il s'efforce constamment de lui donner des marques de sa déférence et de son amour. L'accomplissement de ses ordres fait son plaisir. Ne devrait-il pas en être ainsi à l'égard de Dieu ? N'est-ce pas l'amour, plutôt qu'une crainte servile, qui devrait nous porter à l'obéissance ? C'est au nom de ses bienfaits que le Seigneur la réclame.

Dieu n'agit pas comme les hommes. L'homme, pour récompenser et témoigner sa bienveillance, attend que sa volonté soit accomplie, il n'est généreux qu'après l'exécution de ses préceptes. Dieu, au contraire commence par faire du bien,

il gagne le cœur par ses libéralités ; il achète d'avance la soumission : ce n'est qu'après avoir placé Adam au milieu des richesses du paradis terrestre, qu'il lui défend l'arbre de la science du bien et du mal ; ce n'est qu'après avoir mis à la disposition de Noé les fruits et les animaux de la terre, qu'il lui interdit de se nourrir de sang. Et avant de nous imposer sa loi, il a établi chacun de ses commandements sur un bienfait accordé ; il met un frein à notre esprit et à notre cœur en nous défendant les pensées et les désirs coupables, mais notre intelligence et notre volonté viennent de lui, il les a formées à son image.

Il commande le respect de notre corps et de nos sens. Notre corps est son ouvrage, son temple et son autel : *Manus tuæ fecerunt.* Il réclame un jour par semaine, et nous ordonne de le consacrer à son culte : il en a livré six autres qui étaient son œuvre, et qu'il a mis à votre disposition.

Il défend le scandale et l'homicide. Lui-même est venu mourir pour nous rendre la vie et acheter notre âme en même temps que l'âme de nos frères : *Quam acquisivit sanguine suo.* Enfin, pour ne pas prolonger cette énumération, il défend de nous emparer des biens de notre voisin. Lui-même nous a donné ce que nous possédons, il a tout créé pour nous, et, de plus, il s'est engagé à être notre providence, à nous nourrir, à nous vêtir et à pourvoir à tous nos besoins.

Ainsi nous n'avons nul droit de nous plaindre, parce qu'à côté de ses préceptes, il a placé une multitude de bienfaits qui nous crient plus fort que lui : *Serva mandata.* C'est un père qui invite, c'est un ami qui supplie: plus d'égoïsme ni de volonté propre ! *Tolle propriam voluntatem*[1].

Au reste, nous devons ajouter qu'il y va de notre bonheur si nous sommes fidèles, et de notre malheur si nous devenons des révoltés. La preuve en est consignée dans les Écritures, au chapitre de la promulgation des préceptes. Le Seigneur n'a fait attendre ni les promesses de sa bonté ni les menaces de sa colère : « Écoute Israël, si vous marchez dans la voie de mes commandements, je multiplierai les récompenses, je donnerai la pluie à vos campagnes. Vos vignes se chargeront de raisins et vos arbres de fruits. Jamais la famine ne désolera les contrées que vous habitez, jamais la guerre ne les dévastera. Vous attaquerez vos ennemis et vous les exterminerez. J'habiterai au milieu de vous, je dresserai ma tente à côté de vos tentes. Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. Mais si vous êtes rebelles, je multiplierai les châtiments. La peste, la

1. S. Bernard.

guerre, famine, vous dévoreront, vous et vos enfants. Le ciel sera de bronze, la terre d'airain. Vous sèmerez et vos ennemis recueilleront, vous planterez et ils auront les fruits. Ils habiteront vos demeures après vous en avoir chassés, et ceux d'entre vous qui auront échappé au fer des batailles seront traînés dans les contrées lointaines de l'exil et de la captivité : *Ego Dominus :* Je suis le Maître et je ne souffrirai pas qu'on outrage impunément la majesté de mes lois. »

Sans doute, Mes Frères, nous ne sommes plus sous la loi de crainte, Dieu est plus patient à cause des mérites de son Fils : mais tôt ou tard sa justice atteint les coupables, tôt ou tard sa main s'appesantit sur les familles, les individus ou les nations qui ont secoué le joug de ses préceptes.

— Je veux bien observer les commandements de Dieu, me dira quelqu'un, mais, après tout, je ne suis ni un chérubin ni un séraphin, et je ne saurais prétendre aux premières places du ciel. Mon ambition ne porte pas si haut, et pourvu que j'arrive, je suis content. Je choisirai donc entre les préceptes et je mettrai la loi en rapport avec mes dispositions.

Ce sont au contraire vos dispositions qu'il est urgent d'accorder avec la loi. Celle-ci est inflexible, inaltérable, et pas un iota ne doit en être retranché. Il en est des articles du Décalogue comme des vérités du symbole. Il faut croire toutes les vérités sous peine de perdre la foi ; il faut obéir à tous les commandements sous peine de manquer le ciel. Ce n'est pas de l'ambition de prétendre à l'entière observance de la loi divine, c'est la plus rigoureuse des nécessités. La loi, toute la loi ; voilà la devise des élus et la formule de prédestination : *Si vis ad vitam ingredi serva mandata.*

Vous dites : Je ne suis ni médisant, ni calomniateur, je ne fais tort à personne, ni la haine, ni la rancune ne pénètreront jamais dans mon âme. Je ferme également mon cœur à la jalousie qui sème les discordes et à l'injustice qui désole les sociétés. — Mais vous ne venez que rarement à la messe le dimanche, vous faites profaner ce saint jour à vos subordonnés Vous souillez vos lèvres de discours licencieux, et votre esprit de pensées immorales. Vous êtes un séducteur et un libertin. Le même Décalogue qui commande la charité et la justice ordonne la religion et la chasteté.

Essayez de fléchir la loi, trouvez des subterfuges, inventez des prétextes. La loi ne fléchit point, pas plus que la règle destinée à diriger la main de l'enfant. Elle se redresse avec toute sa rigidité contre celui qui voudrait l'accommoder à ses passions. « Elle est dure quelquefois, mais c'est la loi, disait un ancien : *Dura lex sed lex ;* » et nous ajouterons avec Jésus-Christ

« Sans la loi et toute la loi, il n'y a point de salut : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* »

III. — *Facilité de l'observance de la loi.* — Que dis-je! Mes Frères, non la loi n'est jamais dure pour qui sait la comprendre; elle n'est jamais trop pesante à qui veut l'observer Les maîtres de la terre imposent des fardeaux sans donner la force de les porter, mais Dieu est un maître discret : en nous commandant, il nous avertit de faire ce que nous pouvons et de demander ce que nous ne pouvons pas. Je ne prétends pas sans doute qu'il nous soit possible d'observer la loi avec nos seules forces naturelles. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : *Sine me nihil potestis facere...?* Mais avec le secours de la grâce nous ne trouvons plus aucune impossibilité dans les commandements. « Ma loi, disait le Seigneur aux Juifs, n'est ni au-dessous ni loin de vous. Il n'est pas nécessaire de prendre des ailes et de monter au ciel, il n'est pas nécessaire de passer les mers et d'affronter les tempêtes, elle est près de vous, dans votre cœur, et il dépend de votre volonté d'y rester fidèles. » Depuis l'Évangile, nous sommes plus privilégiés encore, et le Décalogue est devenu une loi pleine de suavité et de douceur. L'esprit que nous avons reçu n'est plus un esprit de servitude, mais un esprit de douceur et d'amour. La loi est un joug léger, et celui qui le porte trouve le repos : *Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris.*

Sans doute le Décalogue n'est pas toujours agréable aux passions humaines : il étouffe les convoitises, il crucifie nos penchants; la croix, sous quelque forme qu'elle se présente, est un fardeau, mais, pendant les jours de l'épreuve, la croix est un fardeau qui délasse.

Avez-vous jamais contemplé le petit oiseau qui voltige sur la branche ou qui s'élève dans les airs? Il a des ailes, et c'est un poids qu'il emporte avec lui : *Sarcina pennas habet.* Débarrassez-le de ce poids, vous croyez l'avoir allégé, jamais il ne fut moins agile, car il est obligé de se traîner péniblement dans la poussière du chemin.

Avez-vous jamais vu un aérostat? Quel appareil incommode! Pourquoi cette nacelle? Pourquoi cette provision de sable emporté? Pourquoi tant d'ampleur à ce taffetas? Simplifiez! simplifiez! La science vous répond : J'ai tout combiné pour que l'ascension devienne le plus facile et le moins dangereux possible; j'ai mis dans mon travail bien des fardeaux, mais ce sont les ailes de l'homme : si vous voulez l'en débarrasser, il ne s'élèvera plus dans les airs : *Sarcina pennas habet.*

Ainsi l'âme dégagée du joug de la loi semble plus libre :

elle agit selon ses caprices, elle règle sa vie comme elle l'entend, elle s'épargne tout sacrifice. C'est alors pourtant qu'elle est esclave, et plus que jamais : attachée à toutes ses convoitises qui lui servent de chaîne, tourmentée par le remords qui lui sert de bourreau, ensevelie dans ses mauvaises habitudes qui lui servent de prison, livrée au péché qui lui sert de geôlier. Ah! vous vous trompez, faux adorateurs de la liberté humaine qui avez dit à Dieu : Retire-toi, je veux être indépendant et je ne t'obéirai pas. — Non, il n'y a personne d'indépendant sur la terre : vous servirez, et vous servirez malgré vous. Vous ne voulez pas la loi de Dieu, vous aurez celle de Satan; vous ne voulez pas le joug du Christ, vous porterez celui du péché; vous ne voulez faire aucun sacrifice pour obéir au Seigneur, vous en ferez pour obéir au monde, et sur le chemin du vice vous trouverez une croix qu'il vous faudra ramasser, croix honteuse et pesante : la croix du mauvais larron!

Au reste, Mes Frères, lequel des préceptes vous paraît-il trop dur? Que faut-il pour adorer Dieu, croire à sa parole, respecter son nom, sanctifier son jour? Une âme capable de se souvenir des bienfaits, et qui proportionne la reconnaissance aux dons accordés.

Que faut-il pour respecter les lois de la probité et de l'amour du prochain? Le souvenir de notre origine et de notre destinée communes, le sentiment de notre fraternité.

Que faut-il pour honorer ses parents et les respecter? Un cœur qui suive les inclinations de la nature.

Cherchez tous les articles du Décalogue, examinez tous les devoirs qu'ils imposent, et vous direz avec Jésus-Christ : *Jugum meum suave est :* Mon joug est doux et mon fardeau léger. Vous me direz peut-être : Qu'y a-t-il de plus dur et de plus difficile que la chasteté? — Eh quoi! Mes Frères, l'âme n'aurait pas la force de commander à la matière! Cette âme qui disait au martyr : Ne crains pas la persécution, brave les chevalets, le glaive, les amphithéâtres, les tortures et la mort! — cette âme qui dit au soldat : En avant sur des milliers de baïonnettes qui se dressent devant toi, en face de ces canons qui vomissent la mort! — cette âme n'aurait plus le courage de dire à vos yeux : Fermez-vous, — à votre oreille : N'écoute pas, — à vos sens : Respectez-vous! — Au premier signal de la volupté, elle descendrait dans la boue des jouissances grossières! Non, ce précepte n'est point impossible, il n'est pas même difficile, et c'est celui dont l'observance procure les joies les plus vives et le repos le plus doux : *Tollite jugum... et invenietis requiem.*

Telle est donc la loi divine. Loi juste, elle part du trône de

celui qui est la justice même, jamais nous ne pourrons lui dire : Vous avez commandé ce qu'il fallait défendre et défendre ce qu'il fallait commander.

Loi fidèle, elle ne trompe pas ceux qui l'observent, elle n'épargne pas ceux qui la méprisent. Aux premiers la récompense, aux seconds les châtiments. Aux premiers : « Venez, les bénis de mon père ; » — aux seconds : « Retirez-vous, maudits. »

Loi constante, elle demeure éternellement. Changez vos constitutions, royaumes de la terre, enterrez vos dynasties, modifiez vos lois : Dieu ne cesse de promulguer le Décalogue qui ne change pas. Les inventions de la science humaine passeront, les empires seront abolis avec leurs annales, le soleil éteint, l'univers brisé, le Décalogue planera sur toutes ces ruines. Ici nous le jugeons, au tribunal de Dieu il nous jugera, et de tous les enseignements, de tous les systèmes, de tous les livres, de toutes les paroles, il ne restera que les dix paroles du Décalogue qui ne change pas, commenté par les six paroles de l'Église qui ne passe jamais : *Veritas Domin manet in æternum.*

Moïse disait aux Hébreux : « C'est une question de vie ou de mort pour vous, et je vous prends à témoin que j'ai mis devant vous la bénédiction ou la malédiction. » N'oublions pas ces paroles, elles sont pour nous ! L'obéissance, c'est la vie. la révolte, c'est la mort ! A nous de choisir ! *Amen.*

LE PÉCHÉ, MAL DE DIEU

Blessé dans son amour-propre de souverain, Darius avait juré d'anéantir un peuple ennemi. Or il savait bien que tous les sentiments de l'âme s'affaiblissent avec le temps : l'amour s'attiédit, la haine s'émousse, l'espérance s'oblitère, la crainte s'habitue. Pour parer à cet inconvénient, il ordonna à un de ses officiers de le rappeler chaque jour à sa première résolution, et chaque jour le soldat passait devant lui en lui disant : Prince, souvenez-vous de vos plus mortels ennemis.

Chrétiens, vous souvient-il que l'on vous dénonça dès vos premières années un adversaire implacable ? Vous souvient-il de cette parole de vos pieuses mères : Le plus grand mal qui soit au monde est le péché mortel... ? Si j'interrogeais aujourd'hui votre conduite, combien n'en trouverais-je pas qui ont oublié

cette maxime importante! Ils ont fait la paix avec leur plus terrible adversaire, et même ont fini par l'aimer et s'associer avec lui. Pour eux le péché mortel est une bagatelle que l'on peut se permettre impunément, et une faiblesse que l'on a toujours le temps de rétracter. Une bagatelle! un rien! Le péché qui se révolte contre le Créateur, méprise la souveraine Majesté, outrage le plus généreux amour! Une faiblesse sans importance, le péché qui est le plus audacieux révolutionnaire et le plus méchant des ingrats!

1. — *Le péché mortel est le plus audacieux révolutionnaire.* — La raison et la foi s'accordent à le proclamer: il n'y a dans l'univers qu'un seul maître absolu et un seul souverain de ce qui existe: *Unus Dominus.* Ce roi est avant tout et au-dessus de tout: *Ipse est ante omnes et super omnia.* L'éternité est son âge, l'immensité est son palais, la terre est l'escabeau de ses pieds. Les anges sont ses ministres, les nuages et les vents son char glorieux, la lumière son manteau royal, la foudre son arme, l'orage et la tempête ses serviteurs.

Il est l'Être par excellence: *Qui est.* Les nations, en sa présence, ne sont qu'une goutte d'eau, l'univers un grain de poussière, et le genre humain un néant.

Toutes les créatures reconnaissent son domaine, publient sa grandeur, obéissent à son empire. Sur la terre, la mer respecte le grain de sable qu'il a placé au rivage. Il n'a qu'à parler et il calme les flots irrités; il n'a qu'à se montrer, et un de ses regards fait trembler le monde. Il paraît, et devant sa face les montagnes se fondent comme la cire; il touche la montagne et la réduit en fumée. L'animal sans raison obéit à l'homme parce qu'il l'a ordonné. Les vents, la pluie, les saisons, les plantes, les arbres, tout respecte les ordres qu'il a donnés et les lois qu'il a établies.

Montez au ciel. Il y a six mille ans qu'il appela les astres, et les astres lui dirent: Nous voici. Il leur commanda de parcourir les espaces pour y disséminer la lumière. En a-t-on vu un seul rebelle à ses lois, sortant de la voie qu'il avait tracée? Le soleil ne cessa qu'une fois de répandre ses rayons; c'était pleurer la mort de son Créateur: rien de plus juste.

Montez plus haut encore. Voyez-vous ces anges que les peintres nous représentent avec des ailes? Ils volent quand il s'agit d'obéir à Dieu. Voyez-vous ces milliers d'élus prosternés la face contre terre? Cette attitude nous indique qu'ils préféreraient cent fois être anéantis plutôt que de causer à Dieu le moindre déplaisir, par la moindre désobéissance.

Descendez en esprit dans les abîmes éternels! C'est la prison

de ce Roi. Sa justice commande, il faut obéir. Bon gré, mal gré, il faut se soumettre.

Devant la suprême autorité du Roi des rois tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Je me trompe, Mes Frères, un cri de révolte se fait entendre, et c'est le pécheur qui l'a proféré. L'étendard de la révolution est élevé, et c'est le pécheur qui l'a déployé : *Non serviam !* Que tout se soumette, moi jamais !

— Je sais, dit l'incrédule, qu'il faut adorer Dieu par la foi, l'espérance et la charité ; mais la croyance des choses que je ne comprends pas humilie mon intelligence ; l'attente d'un bonheur que je ne puis saisir m'importune dans les plaisirs du moment ; l'amour d'un Dieu que je ne vois pas combat et gêne l'attachement aux créatures. Je veux me passer de religion et de surnaturel : *Non serviam !*

— Je sais qu'il faut prier, mais la prière est assujettissante, je ne veux pas m'assujettir ; la prière est une pénitence, je ne veux rien souffrir : *Non serviam !*

— Je sais, dit le vindicatif, que la rancune est défendue : Dieu impose le pardon à l'offense et se réserve le soin de faire justice. Mais on m'en a trop fait : *Non serviam !* Je ne pardonnerai pas !

— Je sais, dit cette vaniteuse, que je suis misère et néant, poussière qui doit retourner en poussière, mais je veux briller, paraître et m'élever Faut-il pour cela étaler un luxe scandaleux et des ajustements déplacés, je le ferai. Dussé-je avec le goût de la toilette perdre celui de la piété ! dussé-je même faire des victimes ! je veux à tout prix être louée, flattée, remarquée. Dieu me commande la modestie : *Non serviam !*

La guerre est déclarée. Le Seigneur veut détourner de cette révolte inique et impie, il fait appel à son amour et aux promesses de sa bonté infinie. — Regarde le Ciel, dit-il au pécheur : le bonheur éternel est pour ceux qui observent ma loi. Quelle joie trouves-tu, dans le crime, qui ressemble à cette félicité ? Quelle satisfaction approchera jamais de la paix d'une bonne conscience et de l'espérance chrétienne ? — Je me moque de vos promesses, de votre ciel, de votre loi. Appelez, je ne répondrai point. Faites briller les perles de la couronne, je fermerai les yeux. Frappez à la porte de mon cœur, il restera insensible : *Non serviam !*

— Alors regarde, pécheur, vois l'enfer ouvert sous tes pas. Ceux que tu imites dans leur conduite y expient leur révolte. Le blasphémateur continue ses malédictions dans la rage ; le voluptueux y est couché sur un lit de flammes ; le profanateur du dimanche y cherche en vain le repos qu'il refusa sur la terre. A tous, les pleurs et le désespoir. Choisis ta place au milieu de

ces victimes. — Soit, je me suis moqué de votre ciel, je me moque de votre enfer et de votre justice : *Non serviam!*

Est-ce assez de révolte? Mes Frères, et ne dites pas que vous n'avez jamais tenu un pareil langage. Votre bouche ne le disait pas, mais votre cœur et vos actions parlaient. Le cœur n'est-il pas aussi éloquent que les lèvres? Les œuvres ne sont-elles pas plus outrageantes que les paroles?

Combien ne serait-il pas coupable celui qui, sans rien dire, enlèverait à un prince son diadème et, par mépris, en couronnerait un indigne valet! Le pécheur ravit à Dieu sa couronne et il la place sur la tête d'une idole. Il refuse au Seigneur l'obéissance qui lui est due et il se prosterne aux pieds d'une divinité qu'il a fabriquée de ses propres mains. Sa passion, c'est son dieu, son roi et son maître.

Comment se fait-il que le pécheur adore la créature? Écoutez et sondez toute la malice du désordre. Dieu se présente en concurrence avec un plaisir ou un intérêt. Dans la même balance se trouve, d'un côté l'infini, la loi éternelle, le ciel; de l'autre, des choses créées et périssables, une satisfaction d'un instant, l'enfer. — Tu peux choisir, dit le Seigneur, je t'ai donné la liberté et je ne te forcerai pas, mais ma volonté est que tu me donnes la préférence et que tu fasses passer mes commandements avant le plaisir. — Et l'homme choisit le néant et renonce à Dieu!... Dieu se présente en concurrence avec le premier des séditieux et des homicides, avec Satan, l'ennemi du Créateur et des créatures. Et l'homme ne rougit pas de donner la préférence à Satan. C'est toujours l'histoire de Pilate et des Juifs : — Que Jésus s'en aille, je ne veux pas de son règne! Que le démon soit rendu à la liberté, j'en ferai le roi de mon cœur : *Non hunc, sed Barabbam.*

— De l'or, dit l'avare! Arrière Dieu qui est la richesse même! Cet or, je ne le conserverai pas, la mort le fondra entre mes mains, n'importe! viens, ô toi qui me donneras par le vol ces biens d'un jour; viens, ô toi qui m'accorderas par la profanation du dimanche quelques heures de travail, apporte-moi de l'or, et règne sur mon âme : *Non hunc, sed Barabbam.*

— J'ai une idole, dit le voluptueux, je lui sacrifie mon intelligence et mon cœur. Pour elle je foule aux pieds ma fortune et mon honneur, ma volonté en est l'esclave, je ne puis renoncer à son affection. Reçois mon encens, démon du libertinage et de l'immoralité. Arrière Dieu qui m'a commandé le respect de ma vie! *Non hunc, sed Barabbam.*

Ainsi le pécheur, se trouvant dans la nécessité de perdre la grâce de Dieu ou de sacrifier ses plaisirs, préfère abandonner Dieu que l'objet de ses passions. Il voudrait même anéantir Dieu

et le chasser du monde entier. Ah! si on pouvait le débarrasser de cet être importun qui lui fait encore peur, malgré ses crimes!... Et il a dit dans son cœur, c'est-à-dire il désirerait que Dieu n'existât plus: *Dixit impius in corde suo: Non est Deus.* C'est à votre expérience, pécheurs, que je m'adresse. N'est-il pas vrai qu'au moment du crime vous auriez voulu que le regard de Dieu ne pût pénétrer dans vos actions? N'est-il pas vrai que vous auriez désiré qu'il fût indulgent pour vos crimes, qu'il n'eût ni assez de puissance pour vous faire souffrir ni assez de justice pour vous châtier? Or désirer un Dieu qui n'y voit pas, un Dieu qui favorise le crime, un Dieu sans puissance et sans justice, un Dieu muet qui ne sait pas même reprocher les infidélités à sa loi, un Dieu de pierre insensible à toutes les injures, n'est-ce pas anéantir Dieu dans votre cœur, en faire un dieu de théâtre pour vous moquer de lui? *Dixit impius in corde suo : Non est Deus.* Semblables aux Juifs qui, après avoir dépouillé le Christ de sa robe sans couture et jeté sur ses épaules un lambeau de pourpre sale et déchiré, le saluaient, en l'appelant encore par dérision le Roi d'Israël, vous dépouillez le Créateur de son autorité, de son manteau de Souverain, vous brisez son sceptre, et vous le nommez encore votre Dieu! C'est une dérision. Votre Dieu, c'est votre passion! Voilà ce que vous adorez.

Et ce crime se complique de tous les caractères qui peuvent rendre une révolte odieuse et impie. Caractère d'audace! On comprend qu'un égal attaque son égal, qu'un inférieur déclare la guerre à son supérieur : les hommes sont tous de même nature et de même faiblesse; mais la créature, qu'est-elle en face de l'Éternel? Une herbe desséchée, une feuille qui est le jouet du vent, une vapeur qui passe sur la terre et disparaît. Et cette plante demi-morte, la voilà qui se raidit contre le Créateur des mondes ; cette feuille débile, la voilà qui se mêle d'escalader le ciel; cette vapeur sans consistance, la voilà qui veut peser sur Dieu et le détrôner.

Caractère de témérité! L'ange du Seigneur prit un jour le prophète et le transporta dans les airs ; mais le prophète n'insulta point la main qui le retenait entre le ciel et la terre. Et vous, pécheur, n'êtes-vous pas suspendu par la main divine entre la vie et la mort, entre le ciel, la tombe et l'enfer, et, dès lors, n'est-ce pas une souveraine imprudence d'outrager Celui qui est l'arbitre de vos destinées et le Maître de vos jours?

Caractère d'impiété! L'homme s'abaisse devant ses semblables; pour parvenir, il s'incline devant un inférieur; il mendie des suffrages, il sacrifie sa liberté et son repos. Il n'y a que pour Dieu qu'il devient incapable de dévouement. Dieu est le

seul devant qui il devrait se mettre à genoux, le seul devant qui il ne se prosterne jamais.

Caractère d'injustice! L'homme commande, il est jaloux de son autorité, il veut être obéi. Père dans la famille, magistrat dans la société, prince dans la patrie, s'il a des subordonnés, il veut être respecté. Ne serait-il que le premier dans une assemblée d'ouvriers, il entend que l'on plie sous sa volonté. Qu'il revendique ses droits, il le peut, il le doit. Mais quand on est si jaloux du sien, ce serait bien la moindre des choses que l'on respectât les droits imprescriptibles du Créateur.

Caractère de trahison! L'homme est sur la terre pour bénir Dieu au nom de tous les êtres, pour chanter la gloire de Dieu au nom de toutes les créatures. Il est au milieu de ce monde comme un pontife chargé de porter aux pieds du Très-Haut les adorations universelles. Et il méconnaît sa mission, il se fait le général de la révolte, il fait gémir toutes les créatures sous le poids de ses crimes et les force à y participer. Premier ministre du Roi de gloire, garde d'honneur du Souverain immortel, il commence la guerre dans le palais où il a été reçu.

— O cieux, soyez dans l'étonnement, s'écrie le Seigneur, ils m'ont abandonné, moi, la source de tout bien, et ils ont préféré l'iniquité, la corruption et la mort. Ils ont secoué le joug de leur roi et ils ont accepté celui d'un tyran. Ils ont délaissé les eaux rafraîchissantes, et ils sont allés dans des terrains stériles se creuser des citernes où il ne recueilleront que la corruption et la boue. C'étaient des fils, je les avais nourris, je les avais élevés, je ne demandais que la soumission nécessaire dans toute famille, ils m'ont méprisé en retour de tous mes bienfaits: *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me.*

III. — *Le péché mortel est le pire des ingrats.* — C'est au milieu de la nuit. On frappe à votre porte, et vous courez au secours. Vous trouvez sur le seuil de votre maison un malheureux transi de froid, sans vêtements, dévoré par la misère et la faim. Vous le prenez dans vos bras, vous l'approchez de votre foyer, vous le réchauffez et vous lui donnez la nourriture dont il a besoin. Non content encore, vous lui offrez le lendemain une forte somme d'argent pour le soustraire à la mendicité, et une lettre d'adoption qui le met au nombre de vos enfants. Supposez que ce malheureux perde votre souvenir, oublie votre générosité et vous rende le mal pour le bien; supposez qu'il revienne quelques jours après vous prodiguer l'insulte et l'outrage: vous le flétrissez d'un nom qui le désignera au mépris public, et quand on vous parlera de lui, vous n'aurez pas d'autre injure à lui lancer: C'est un ingrat.

Le malheureux, l'indigent qui frappait à la porte du riche, c'est l'homme recueilli par Dieu dans les ténèbres du néant, l'homme qui puise la vie en Dieu comme le ruisseau à sa source, l'homme réchauffé au cœur de Dieu, vêtu des bienfaits de Dieu, enrichi des trésors de Dieu, l'homme enfin reçu par le baptême dans la famille de Dieu. Et en devenant pécheur, que fait-il? Il oublie tout cela. Il oublie son origine et la bonté qui le créa. Il oublie cette chaîne immense de bienfaits qui ont formé le tissu de sa vie. Il oublie que son corps a été pétri de la main divine, il oublie que son âme est le souffle de Dieu, et, comme s'il ne lui restait plus ni cœur, ni reconnaissance, ni sentiment, il répond à l'amour par l'insulte, à la condescendance par l'outrage, et il rend le mal pour le bien et le plus grand mal pour le plus grand bien.

Ce n'est pas tout encore. Supposez que le misérable dont nous parlions tout à l'heure se serve des biens reçus contre celui qui lui a rendu la vie. Il emploie l'argent à soudoyer des assassins pour le tuer ou acheter le poignard qui lui donnera la mort. Il ne trouve pas de gibet pour crucifier son ami, et il offre ses mains que cet ami a réchauffées, cette poitrine qu'il a restaurée, ce cœur qu'il a fait battre, il offre tout cela pour en faire un gibet vivant et il consent à mourir, pourvu qu'il soit homicide de son bienfaiteur. Oh! vous ne dites plus rien. Aucune expression humaine ne peut traduire l'horreur qu'inspire une pareille scélératesse.

Hélas! Mes Frères, c'est pourtant notre conduite, toutes les fois que nous nous livrons au péché mortel. Il n'y a rien à rabattre de sa noirceur, rien à retrancher de son énormité. Nous avons tourné contre Dieu les dons de sa libéralité infinie, comme pour le punir de nous avoir trop aimés. Nous nous sommes offerts pour devenir la croix où il serait immolé, et nous avons consenti à mourir pour le crucifier lui-même : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.*

Il est beau, n'est-ce pas? le privilège de la vue! il est à plaindre le pauvre aveugle qui n'a jamais connu la lumière. Il ne sait rien du monde, il n'a possédé aucune de ses richesses Enfermé, comme par une toile obscure, dans une nuit perpétuelle, il ne vit qu'à moitié. Nous aurions pu être de ce nombre Dieu ne l'a pas voulu, seul il nous préserva de ce malheur Qu'avons-nous fait du privilège de la vue? Nos yeux ne sont-ils pas devenus des portes ouvertes au désordre? N'ont-ils pas crucifié Jésus-Christ par des immodesties scandaleuses, des provocations criminelles, des lectures immorales et irréligieuses, et des regards pleins d'adultères? *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.*

Ils sont beaux les privilèges de l'ouïe et de la parole! Noble compagne de l'intelligence, la parole distingue l'homme de tous les êtres de la création. Il est à plaindre le pauvre sourd muet qui ne peut se faire comprendre que par de vagues signes ou des sons inarticulés! Il est privé de ces douces relations qui donnent à la vie d'exil le charme de la patrie. Nous aurions pu compter parmi ces déshérités du sort. Notre oreille! Dieu aurait pu la fermer à tout jamais. Notre langue! Dieu aurait pu la clouer au fond de notre palais. Seul il nous préserva de cette infortune. Quelle fut notre reconnaissance? Ne l'avons-nous pas crucifié par des discours obscènes, des chants criminels écoutés avec complaisance; par des médisances et des calomnies dont nous étions ou les auteurs ou les complices, par des parjures, des imprécations et des blasphèmes qui tombaient sur la face de notre Dieu comme les souffle s des Juifs déicides? *Rursum crucifigentes si imetipsis...*

Il est beau le privilège de la santé, et il est à plaindre le malade cloué sur un lit de souffrance! Enfermé dans une chambre qui lui sert de prison, je l'ai quelquefois entendu dire en montrant le seuil de cette triste demeure: Si je pouvais arriver jusque-là! — Pourquoi ne sommes-nous pas condamnés à gémir sur un grabat de douleur? Parce que Dieu l'a voulu et qu'il nous a aimés. Comment avons-nous répondu à cette tendresse? Nos mains ne furent-elles jamais des ouvrières d'injustices, de violences et d'iniquités? N'avons-nous pas semé la vie et la force sur les chemins de la débauche et de la luxure? L'innocence et l'honneur n'ont-ils pas sombré avec la santé dans les gouffres de l'immoralité? Notre vie était animée d'un souffle divin: ce souffle n'a-t-il pas voulu tuer la Divinité? *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.*

Enfin, il est beau et glorieux, par-dessus tous, le privilège de la raison! Reflet du ciel, l'intelligence fait de nous les rois du monde. La connaissance et l'amour nous égalent aux anges. Qu'il est à plaindre le malheureux qu'un accident a privé de ces bienfaits! Mon Dieu! enlevez-nous tout le reste, la richesse, la santé, la fortune, mais laissez-nous un rayon de votre face lumineuse! Laissez-nous la raison! Nous l'avions, Mes Frères, cet héritage incomparable, suprême temoignage de l'amour divin, et nous l'avons fait servir aux pensées impures et aux désirs sensuels. Des affections désordonnées profanèrent notre cœur, des doutes contre la foi dégradèrent notre intelligence, et l'impiété prostitua notre âme tout entière. La raison! nous l'avons forcée à méditer les raffinements du désordre. Il est des bornes que la brute ne franchit pas et que l'homme franchit, des lois qu'elle ne brise pas et que l'homme brise parce qu'il est raisonnable: *Rursum crucifigentes...*

Et le soleil qui nous éclaire, et la terre qui nous porte, et la nuit qui abrite notre sommeil, et la nourriture qui nous rend la vie! Autant de dons du ciel, autant d'armes dirigées contre notre Dieu, autant de Calvaires dressés pour le crucifier. *Rursum...*

Son Église qui nous instruit, les sacrements qui nous fortifient, la prière qui nous console, le temple où il demeure pour nous: c'est là que nous l'avons trahi par nos sacrilèges, abandonné par notre indifférence, insulté par nos immodesties, renié et livré par les lâches timidités du respect humain. Nous avons partout repoussé son amour. Nous avons jeté à tous les vents du ciel le cri des Juifs déicides : *Nolumus hunc regnare super nos.* Et le démon est entré pour s'établir en roi dans notre âme, et le Christ a dû se retirer emportant la croix de notre ingratitude: *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.*

Seigneur! Les enfants que vous aviez nourris, élevés, exaltés, vous ont méprisé et outragé, ce sont des fils dénaturés, les pires des ingrats. Ces chrétiens qui avaient été purifiés dans votre sang sont un peuple de coupables, une nation pleine de péchés: *Gens peccatrix, populus plenus peccatis*[1]. Il en est temps, levez-vous et prenez votre cause en main. Abandonnez cette fille de Sion, cette âme aussi coupable que Sodome et Gomorrhe. Assez longtemps elle s'est moquée de votre amour, délaissez-la, et elle ressemblera à la chaumière du vigneron après la vendange, ou à l'abri toujours désert que l'on bâtit dans un champ de concombres : *Sicut tugurium in cucumerario.* Ah! plutôt Seigneur, nous sommes coupables, c'est vrai. Vengez-vous, vous le devez, mais vengez-vous en Dieu, vengez-vous par la puissance de l'amour. Au lieu de nous frapper, convertissez-nous, au lieu de nous punir, pardonnez-nous. Sujets dévoués, nous vous servirons comme un maître. Enfants reconnaissants, nous vous aimerons comme un père. La suite de notre vie vous prouvera que si nous avons été faibles, nous ne voudrons plus être ingrats. Oui, pardonnez-nous et nous vous aimerons à la vie et à la mort: *Parce, Domine, parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis*

1. Is., I

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t XXVIII, p. 471; t. XXX, p. 162.

FRUITS DU PÉCHÉ DANS L'AME CHRÉTIENNE

LE PÉCHÉ, C'EST LA RUINE

Nil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. (Ps LXXV, 6.)

Une dame chrétienne écrivait à S. Jean Chrysostome de prier pour elle dans les malheurs que lui avait attirés son attachement inébranlable à la foi catholique. « Madame, lui répondit le saint docteur, j'ai compris toute votre lettre, et je me suis réjoui de votre fidélité à la sainte doctrine de l'Évangile, j'ai béni le Seigneur de votre constance si ferme. Un mot seulement m'est demeuré inintelligible. Vous parlez de malheurs, d'infortunes, de détresses. Mais quels malheurs ? Peut-il y en avoir pour ceux qui confessent Jésus-Christ ? On vous a privé de vos biens et de tout ce que vous possédiez ! tant mieux : votre cœur n'en sera que plus libre, lorsque vous n'aurez d'autre trésor que Dieu. On vous exile ! tant mieux encore : le chrétien est exilé partout, et il ne ne l'est nulle part ; il n'a point de patrie, et sa patrie est partout ; de tous les coins de la terre il peut prendre son vol vers les cieux : vous comprendrez mieux cette vérité ! On vous menace de la mort ! Pour le serviteur du Christ, la vie est un poids et la mort un profit. Allons, Madame, ne me parlez plus de vos malheurs et souvenez-vous de ce que je vous ai dit bien souvent : Il n'y a qu'un mal au monde : le péché. »

Ainsi parlait cet illustre docteur de l'Église, et il pratiquait lui-même ce qu'il enseignait aux autres avec tant d'éloquence. « Chrysostome ne craint qu'une chose, le péché, disait un courtisan à son souverain, et si vous voulez le punir, arrachez-lui un péché mortel. »

Et nous, quelle fausse idée n'avons-nous pas du désordre ? Si c'est un péché de pensée, qu'est-ce pour nous qu'une pensée fugace, une représentation, une imagination qui n'est saisissable par aucun côté matériel ? Nous la regardons comme un souffle qui passe et une ombre qui disparaît.

Si c'est un péché de parole, qu'est-ce qu'un mot emporté par le vent ? A peine proféré, nous l'oublions, et nous ne calculons pas tout le mal qu'il a pu causer et les scandales qui en sont peut-être résultés.

Si c'est un péché d'omission, qu'est-ce pour nous que de laisser une fois l'accomplissement du devoir? Qu'est-ce qu'une messe manquée? un jeûne omis? une confession ou une communion de moins dans la vie?

Et même, quand c'est un péché d'action, que de fois nous cherchons à en diminuer la malice, et que d'avocats en nous pour plaider la cause de ce que nous appelons une faiblesse, tandis qu'en réalité c'est un très grave désordre.

Essayons de comprendre la triste influence du mal moral dans notre âme, et, par ses effets, jugeons de la gravité. Le péché, c'est la ruine. Étudions les richesses de la grâce sanctifiante, et voyons comment elles disparaissent avec le désordre.

I. — *Trésors d'une âme en état de grâce.* — Rien de plus fortuné qu'une âme en état de grâce : l'amitié de Dieu, la beauté divine, la foi, la piété, le mérite, la liberté, la puissance, tout vient grossir son patrimoine et augmenter ses trésors. Ce cœur est un écrin précieux où les joyaux les plus brillants furent déposés par la main de l'Éternel.

Elle est riche par la grâce elle-même. Elle possède le prix du sang de Dieu, le fruit de la Rédemption du Calvaire; elle participe à la nature divine, comme un enfant à la nature de son père, sa misère est revêtue de la pureté et de la sainteté de Dieu. Héritière de l'Éternel, elle peut, en regardant le ciel, s'écrier : Voilà mon domaine, voilà ma fortune. La demeure des anges est ma demeure, les joies des anges seront mes joies et le bonheur éternel est ma propriété, Dieu n'a rien dans ses trésors que je ne puisse gagner, et à la fin de ma course mortelle, je pourrai m'approprier la parole de S. Paul : *Reposita est mihi corona justitiæ.*

L'âme en état de grâce est riche de beauté. Elle attire les regards de l'Éternel, elle a le pouvoir de ravir le cœur de Dieu. Le Créateur s'extasie en contemplant son ouvrage : O ma bien-aimée, lui dit-il, j'admire votre perfection! Rien de plus beau que cette justice qui vous environne comme un manteau royal! *Ecce tu pulchra es, amica mea* [1]. — Les anges du ciel prennent plaisir à la suivre dans les sentiers de l'exil, et le céleste gardien ne la saurait perdre de vue un seul instant. Les Saints l'appellent leur sœur et lui préparent une place dans leurs rangs glorieux. « O âme chrétienne, disait sainte Thérèse, si vous pouviez vous contempler lorsque vous êtes dans la possession de la grâce divine, toutes les plus parfaites créatures paraîtraient à vos yeux comme des fantômes et des spectres hideux; vous ne pourriez vivre un seul instant et vous mourriez de joie

1. Cant. I. 14

pour contempler éternellement les beautés que le Créateur a réunies dans votre intelligence et dans votre volonté.

L'âme en état de grâce est riche de foi. Elle marche au milieu des ténèbres du siècle, les yeux fixés vers le jour resplendissant de l'éternité ; elle spiritualise toutes ses actions par les considérations divines, elle surnaturalise toute sa vie. Ce n'est pas avec elle qu'il faut discuter la lumière des mystères et des dogmes divins, elle les goûte, elle les savoure, elle navigue à pleines voiles dans l'océan de la science sacrée, elle boit à longs traits le céleste élixir des vérités divines. Les dogmes les plus profonds n'ont presque plus d'obscurités pour son âme désenchantée des créatures.

L'âme en état de grâce est riche de piété. Elle aime à se trouver avec Dieu, la présence du Créateur est sa joie ; elle rencontre partout le bien-aimé de son cœur : dans la fleur de la prairie, dans les ravins de la montagne, dans les majestueux éclats de la foudre, dans les charmants ombrages des bois, partout elle rencontre les traces de la Providence. La solitude lui offre des éléments de bonheur qu'elle préfère mille fois aux joies bruyantes du siècle. Un rien suffit à la transporter dans ces régions débordant de lumière où réside la Divinité. Seule avec Dieu, elle habite le vestibule du Ciel.

L'âme en état de grâce est riche de mérites. Elle compte par milliers les actions inscrites au Livre de la vie éternelle. Chaque pensée de son intelligence, chaque désir de son cœur est un nouveau diamant ajouté à sa couronne. Tous les jours, toutes les heures comptent pour l'éternelle récompense; le soir arrivé, elle peut se dire, avec le sentiment de bonheur inspiré par la conviction de n'avoir pas travaillé inutilement : Voilà encore une journée que j'ai envoyée m'attendre auprès de Dieu, voilà encore une page écrite avec le sang du Christ et signée de sa main. La mort brisera les sceaux qui tiennent le volume fermé, et j'en lirai tous les secrets dans les gloires de la patrie.

L'âme en état de grâce est riche de liberté. Il n'y a qu'elle de libre au monde. Tout le reste est plus ou moins enchaîné, plus ou moins entravé, elle seule marche vers son but, dirige ses pas comme elle l'entend, et arrive à son jour. Revêtue de la charité comme d'un bouclier, elle porte le défi à toutes les puissances de ce monde et de l'enfer : *Quis me separabit a charitate Christi ?* Elle verrait la terre entière et tous les démons de l'abîme conjurés, qu'elle ne désespérerait pas de la victoire Oh ! non, ne lui dites pas de se courber ! *Incurvare ut transeamus* Elle sait fléchir, elle connaît les lois de la prudence, les charmes de la douceur ; mais céder, abaisser sa dignité, trahir sa conscience ! elle ne le sait pas, elle ne le fera jamais.

Enfin l'âme en état de grâce est riche de puissance. La puissance est un trésor bien appréciable. Dieu multiplie les mondes, il sème les dons, il prodigue les merveilles parce qu'il est le Tout-Puissant. Le juste lui ressemble, il peut à chaque instant augmenter ses mérites et continuer sa couronne. Sa vie est comme un arbre toujours chargé de fruits et toujours fleuri, comme une vigne toujours au printemps et toujours à l'époque de la vendange. Il regarde l'avenir et il dit : J'ai encore vingt, trente, quarante ans d'existence, c'est tout un espace de temps où je vais accroître la mesure de gloire que Dieu me réserve. Que d'échelons je puis encore gravir ! A chaque instant je puis doubler la somme des bonnes œuvres que j'ai accomplies, des grâces que je possède, du bonheur qui m'attend.

Oh ! Mes Frères, quelle fortune que la grâce sanctifiante ! Est-il négoce plus lucratif ? Est-il une mine plus riche et plus abondante ?

II. — *Ruine d'une âme en état de péché.* — Le péché arrive, c'est la faillite complète, la banqueroute universelle. Et le premier des biens qui disparaît, c'est la grâce qui était le principe et le germe de tous les avantages spirituels. Cette perle précieuse pour laquelle il faudrait tout abandonner, est dans la boue, le sang de Dieu est foulé aux pieds, dit S. Paul. Ce diamant, sans lequel tout ce qu'il y a de plus beau et de plus rare n'est rien, ce diamant, qui reluisait au front de l'âme juste, est sacrifié. Plus de grâce ! Au lieu d'être l'enfant du ciel, le pécheur est fils de Satan : *Vos ex patre diabolo estis.* Au lieu d'être l'ami de Dieu, il est son ennemi et son bourreau, il le crucifie. La porte du Ciel se ferme, comme celle du paradis terrestre, aux premiers coupables. L'ange de la justice vient en garder les portes, et Satan se dispose à ouvrir celles de l'abime. Désormais le prodigue traînera une existence misérable loin de la maison paternelle, il a tout dissipé en perdant l'amitié de son Créateur. *Nihil peccatore pauperius.*

La beauté de l'âme est sacrifiée. Cette âme est couverte d'une lèpre hideuse : arbre sans feuilles, rosier sans fleurs, astre sans rayons. Elle est maculée, une tache horrible la souille. Aux yeux du Seigneur elle n'est plus qu'un objet de dégoût. Il a beau être Père, il ne peut la souffrir en sa présence. Elle n'inspire que de la répulsion aux anges du ciel. L'ange gardien lui-même s'éloigne sans disparaître entièrement, et pour donner ses soins d'amitié intime à son privilégié, il attend que la grâce ait réparé tant de difformités. Les Saints ne voient plus en elle une sœur, mais une branche sèche du grand arbre de l'Église. La vénérable Benoîte voyait ces consciences noires comme la

nuit. Une puanteur insupportable s'échappait de ces pauvres malades, et souvent on ne put la résoudre à donner les signes de la bienveillance ordinaire, même à ses amies et à ses compagnes. « Pas maintenant, disait-elle, quand vous vous serez confessée. »

Sur la terre, le pécheur n'est qu'un membre gâté du corps mystique du Christ, la retraite et la demeure des esprits immondes, et un réprouvé en germe. Le damné de l'enfer, tout damné qu'il est, n'est ni plus défiguré, ni plus odieux, ni plus abominable. Il n'y a qu'une différence, c'est que le damné est définitivement confirmé dans sa malice, il restera toujours souillé, sa volonté ne peut changer, tandis qu'aux jours de l'épreuve on peut encore se purifier dans les eaux salutaires de la pénitence et de la miséricorde. Au reste, pour faire du pécheur un damné, il ne faudrait qu'un instant. Que la source de la vie vienne à tarir dans son cœur, le voilà en enfer. Pas n'est besoin d'ajouter un nouveau désordre, ni une nouvelle infidélité, ni un nouvel abus des grâces. Le pécheur est un réprouvé ambulant sur la terre. Quelle affreuse condition! et quelle doit être sa laideur! *Nihil peccatore pauperius.*

Avec le péché mortel, la piété s'en va, la prière fatigue, la solitude accable, l'idée de Dieu importune, l'église dont les parvis étaient arrosés de si douces larmes, rebute et ennuie. L'autel et la table sainte épouvantent; les sociétés chrétiennes que l'on fréquentait avec tant de bonheur, gênent et embarrassent; les sacrements que l'on recevait avec tant de joie, deviennent un tourment et un fardeau. Le cœur est dévasté, c'est une terre aride et sans eau, c'est un désert : *Nihil peccatore pauperius.*

Avec le péché mortel, la foi perd de sa lucidité. Je ne dis pas qu'elle soit anéantie aussitôt, l'Église a défini le contraire et le remords qui suit immédiatement le crime prouve que cette lumière céleste subsiste au fond du cœur. Heureusement, elle demeure même après bien des secousses, et quelquefois, par un trait de la miséricorde divine, elle est encore là que l'âme est déjà dans l'abîme le plus profond. Toutefois, il n'est pas moins vrai qu'elle perd de sa force à toutes les chutes. Quand on veut se livrer au désordre, on cherche à s'étourdir. La foi est un phare allumé, on préfère les ténèbres épaisses, la foi parle de la vengeance divine, et on ne veut pas entendre des menaces continuelles. La foi rappelle l'éternité, l'enfer, et on répugne à contempler des abîmes. Alors le coupable traite la foi comme une ennemie, il l'attaque, il lui dit: Tais-toi, tu m'importunes. — Il veut se persuader qu'elle trompe.

A la suite de ces luttes, souvent elle éteint son flambeau et

laisse le pécheur dans le doute. Si elle demeure, sa voix n'est plus qu'un soupir de mourant, sa clarté n'est plus qu'une lueur semblable à celle d'une lampe sans huile : *Non sumpserunt oleum secum.* On n'en tient nul compte : *Nihil peccatore pauperius.*

Avec le péché mortel, la liberté fait naufrage. Il est esclave le pauvre pécheur, et quel esclave ! Vendu et revendu par Satan à toutes les passions ! *Venumdatus sub peccato.* Ce maître impitoyable, ce tyran cruel l'a jeté dans une prison murée de toutes parts : *Circumædificavit adversum me girum.* Il l'a chargé de fers, il en a fait comme sa possession, son bien et sa propriété, ce qu'était l'esclave autrefois, *res*, une chose dont on dispose à son gré.

Écoutez S. Augustin nous décrivant le malheureux état de cette honteuse servitude : « Je souffrais et me torturais, dit-il, me retournant et me roulant dans mes liens. Je voulais rompre une chaîne qui ne me retenait presque plus, et cette chaîne me retenait toujours. Et vous me pressiez, Seigneur, et votre sévère miséricorde me flagellait à coups redoublés de crainte et de honte. Je me disais au dedans de moi-même : Allons, allons plus de retard, — et mon cœur allait agir, et il n'agissait pas. Et je faisais un effort pour arriver, atteindre, tenir ; il s'en fallait d'un cheveu, et je n'arrivais pas, et je n'atteignais pas, et je ne tenais rien, et j'hésitais toujours à vivre à la vie et à mourir à la mort. Et puis je soupirais, lié par ma volonté qui me tenait lieu de chaîne de fer : *Suspirabam ligatus ferrea mea voluntate*[1]. » Quel esclavage ! Ah ! que de fois aussi le pauvre pécheur s'est retourné, s'est roulé dans ses liens ! C'en est fait, disait-il, je vais renoncer à cette habitude, je veux quitter cette personne, je ne paraîtrai plus à ce divertissement, je travaillerai à éteindre cette flamme impure, je suis gagné au parti de la vertu. — Il faisait peut-être les démarches les plus édifiantes, il priait, il dressait des projets de conversion, il formait des résolutions pour l'avenir. Il s'en fallait d'un cheveu, et le lendemain Satan avait dicté ses ordres au pauvre esclave. Au plus léger souffle de tentation, tous les projets de retour s'étaient évanouis. Et il n'atteignait pas, et il ne pouvait mourir à la mort. Il s'était retourné dans ses chaînes, et il y avait ajouté un anneau de plus : *Suspirabam ligatus.*

Avec le péché mortel, les mérites acquis devant Dieu ne sont plus rien. C'était une armée pleine de vigueur et de force, ce sont des ossements secs et arides sur le champ de bataille. Actes de pénitence, mortifications, austérités, prières ferventes, sacrifices pénibles, efforts et combats soutenus, tentations rejetées, communions brûlantes, aumônes abondantes, médita-

1. *Confess.*

tions angéliques, lectures spirituelles, bonnes œuvres de toutes sortes : il est de foi que tout est annulé par une seule faute grave. Sans doute ces ossements peuvent revivre à la voix du prophète, mais tant que le péché subsiste, ce sont des ossements. Sans doute cette poussière peut être ranimée par le souffle du repentir, mais tant que le péché est là, c'est la poussière des tombeaux.

Cui comparabo te, filia Jerusalem? Pauvre âme! pauvre fille de Sion! A quoi donc la comparer? Hier c'était une vigne dont les sarments se chargeaient de raisins, elle promettait une vendange merveilleuse. Aujourd'hui l'orage est venu et il n'a laissé que la triste désolation de l'hiver. Hier c'était une ville opulente, la reine des cités par son commerce, son industrie et sa richesse. L'étranger venait admirer la magnificence de ses maisons et les splendeurs de ses temples. L'incendie a passé, il ne reste que des ruines et des débris couverts de fumée et de cendres.

Hier c'était une vaste plaine enrichie de moissons, l'espérance de toute une contrée, elle ravissait le voyageur qui contemplait l'abondance de ses produits : la grêle est tombée et vous ne voyez plus qu'un vaste monceau de paille broyée et couverte d'une odieuse poussière. Hier, enfin, c'était un jardin semé des plus belles fleurs, complanté des arbres les plus rares : une nuit de gelée en a fait un désert et demain l'horticulteur viendra, et, d'un œil triste et morne, il examinera ces banquettes ravagées, ces massifs désolés, ces allées détruites, et nulle part il ne rencontrera la moindre trace de vie ni le plus léger signe d'espérance : *Nihil peccatore pauperius.*

Enfin le péché mortel va plus loin et il anéantit jusqu'à la puissance de l'ame, il la condamne à l'inertie comme un cadavre, à la stérilité comme une plante atteinte dans sa tige par un ver rongeur.

Ah! Mes Frères, que des actions éclatantes et glorieuses selon le monde, mais vicieuses dans le fond, soient souvent indignes de récompense devant Dieu, je le comprends. Les rois et monarques païens, les César, les Alexandre, les Pompée, furent souvent loués pour des guerres qui n'étaient autre chose que des brigandages publics : *Latrocinia publica*[1]. On les admirait dans leurs entreprises, et leurs travaux n'étaient que d'énormes et criantes injustices.

Que des actions bonnes en elles-mêmes, mais faites avec une intention perverse, soient réprouvées encore, je le comprends aussi. Le souverain Juge ne peut accepter le bien quand il est fait pour le mal, la fin vicie les moyens, et Notre-Seigneur

1. S Augustin.

Jésus-Christ déclarait hautement que les Pharisiens avaient déjà reçu la récompense de leurs œuvres faites avec ostentation et vanité : *Receperunt mercedem suam.*

Que des actions louables et honnêtes, faites pour le bien mais dans des vues toutes naturelles et sans esprit de foi, ne soient ordinairement comptées pour rien dans l'éternité, je le conçois toujours. Ces œuvres sont toutes de la terre, le Seigneur les récompense par les biens de la terre : il y a proportion entre le gain et le salaire.

Mais que des actions bonnes, louables, surnaturelles, animées de l'esprit de foi, inspirées par de saintes intentions, réitérées à chaque instant pendant la plus longue des vies, ne méritent rien pour le ciel ! voilà ce qui étonne et ce qui me montre par-dessus tout l'énormité du péché. Car il en est ainsi : dans cet état, l'âme ne peut plus rien faire qui soit digne de l'éternelle félicité.

Elle peut, elle doit travailler, ses bonnes œuvres lui mériteront peut-être la grâce de la conversion, mais, quelque surnaturelles qu'elles soient, elles ne lui donneront nul droit à l'héritage des Saints ni à la couronne de justice. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que ces actions-là ne revivront jamais : frappées dans leur germe, elles seront éternellement stériles et infructueuses. Seriez-vous du nombre des prédestinés, Dieu ne vous donnera rien là-haut pour les années passées dans le désordre. Tout le monde connaît cette belle page de S. Paul : « Quand j'aurais la foi à transporter les montagnes, quand je parlerais le langage des anges, quand je distribuerais mes biens aux pauvres, quand je livrerais mon corps à tous les supplices, sans la charité et la grâce qui en est le principe, je ne suis rien et tout ne me sert de rien : *Nihil sum, nihil mihi prodest.* »

Ah ! si un serviteur perdait le salaire de dix ans, quelles larmes ! dit S. Chrysostome, et l'on perd sa vie entière, et l'on est insensible. La vie dans le péché n'est plus qu'un songe. Le pauvre quelquefois rêve à la fortune : dans le sommeil, il devient possesseur, il augmente ses revenus, il inscrit des créances, il accumule, il thésaurise; mais tout cela n'existe que dans son imagination, au réveil, il est aussi misérable que la veille. Le pécheur croit s'enrichir, il est assidu au service divin, charitable envers les pauvres, zélé pour le travail. Dans le sommeil du vice, tout cela n'est qu'un songe; au réveil de l'éternité, il se trouvera les mains vides : *Dormierunt somnum suum et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.*

Sans doute le coupable peut et doit prier. Hélas ! s'il ne priait plus, son malheur serait sans remède. Mais toutes ses prières

se résumeront dans celle-ci : Seigneur, je ne vous demande pas les récompenses pour prix de mes actions, je sais qu'en l'état, je ne saurais y prétendre, je vous supplie seulement de m'ouvrir les yeux pour que je voie le chemin, de fortifier ma volonté afin que j'arrive à la conversion. Alors je commencerai à vivre pour le ciel et pour vous. — Qu'il est triste de n'avoir à faire que cette prière-là ! Qu'il est désolant de n'adresser à Dieu que de telles supplications ! O péché ! voilà ton ouvrage !

Dieu dit un jour à son prophète : Va trouver le fils de Sellum, demande-lui son champ, achète-le, il te revient de droit. — Et le prophète acccomplit les ordres du Très-Haut, la vente fut consentie et signée par les deux parties. — Mais Seigneur, pourquoi donc m'avez-vous commandé d'avoir une propriété dans cette terre ravagée par des Chaldéens ? — Ton peuple avait prévariqué, dit le Seigneur, et je l'ai livré à la ruine, et les Babyloniens sont venus, et la terre d'Israël a été dévastée. Maintenant que la nation est purifiée, je lui rendrai son héritage, et l'on possèdera encore des champs et des maisons dans cette terre que vous dites déserte, et l'on y passera des contrats et dans la ville et à la campagne, et sur la montagne et dans la plaine, et je rendrai à Judas son ancienne prospérité et sa première grandeur.

Nous aussi, chrétiens, nous avons prévariqué et la ruine est venue avec la captivité ; faisons pénitence comme les Juifs, nos droits nous serons rendus ; Dieu l'a promis : *Convertam captivitatem eorum.* Je ferai cesser la servitude, et avec la liberté je leur restituerai toutes leurs richesses pour le temps et l'éternité : *Et adhuc possidebuntur agri in terra ista*[1]. *Ame.*

FRUITS DU PÉCHÉ DANS L'AME

LE PÉCHÉ, C'EST LA TORTURE ET LA MORT

Vœ eis cum recessero ab eis! (Ose., IX, 12.)

L'homme aspire au bonheur et à la vie ; il aime la fortune, mais ce n'est qu'un moyen pour se procurer le repos et les jouissances. Par-dessus tout et avant tout, il veut prolonger son existence dans la félicité. Or le péché mortel qui ruine dans

1. Jer., XXXII, 43.

l'âme tout ce qu'il y a de grand et de noble, s'attaque précisément à sa tranquillité et à sa vie; il ne se contente pas de voler, il torture et assassine.

I. — *Le péché mortel, c'est la torture.* — L'âme chrétienne est heureuse dans l'amitié de son Dieu. Pour nous donner une idée de sa félicité, l'Esprit Saint la compare à un festin continuel, à une noce perpétuelle: *Secura mens quasi juge convivium.* Il nous la montre reposant à l'ombre de ses vertus, comme le lion à l'ombre du chêne des forêts: *Justus tanquam leo confidens.* Là, en effet, point de crainte, point de trouble, point de terreur; le lion confiant en sa force ne tremble pas, le juste se confie en la force divine et il dort tranquille, bercé par les mains de la Providence. Son cœur est un nouveau paradis terrestre; le deuil n'y entre pas, ni les larmes, ni les tribulations, ni le désespoir. Les épreuves ne l'abattent point, parce que les afflictions sont toujours mêlées de douceurs. Dieu frappe d'une main et caresse de l'autre. Le juste redoute les jugements de Dieu aussi bien et plus que le pécheur, mais cette crainte n'exclut point l'amour qui se jette dans les bras de la miséricorde infinie. Rien, en un mot, ne peut troubler la sérénité de son âme.

Laissez entrer le péché, quel bourreau et quelles tortures! Elle ira, cette pauvre victime, traînant partout un cœur tremblant et une âme que le chagrin dévore comme une proie. Sa vie ressemblera aux flots agités par les tempêtes. Les angoisses sont entrées au fond de son être, le même jour que l'iniquité, et le remords, comme une flèche empoisonnée, s'est fixé au plus intime de son existence et ne le quittera point de sitôt.

La tristesse est le partage du pécheur. Il est triste partout; au milieu de ses plaisirs, il voit la main qui écrivait la condamnation de Balthasar, pendant un festin sacrilège. Au milieu des occupations sérieuses, il entend les reproches de sa conscience, qui sert contre lui de témoin, de juge et de bourreau: *Ipsa judex et testis et tortor*[1]. Dans le silence de la solitude, il porte comme Caïn la flétrissure de ses iniquités, et, dans le sommeil, son crime vient encore l'inquiéter par des songes sinistres et de menaçantes visions: *Terrebis me per somnia*[2].

Ils reviennent alors à la mémoire, ces jours où la religion prodigua ses plus grands et ses plus heureux bienfaits. Elles reviennent ces époques bénies où l'on reçut avec tant de fruit les avertissements d'une mère chrétienne et les instructions du

1. S. Bern. — 2. Job, VII, 14.

ministre de Dieu. La première communion surtout restera présente à son esprit pour lui arracher de mortels regrets. O jour heureux ! s'écriera-t-il, dans l'amertume de ses souvenirs, et je l'ai sacrifié pour un plaisir vide et déshonorant, pour une satisfaction passagère et dégradante ! *Quem fructum habuistis in quibus nunc erubescitis*[1] ?

Et les peines, Mes Frères, ah ! les peines, la douleur, la maladie, les souffrances ! Qu'elles sont tristes et désolantes pour le pécheur ! Il n'y a plus l'espérance qui adoucit les larmes, ni la pensée du ciel qui encourage, ni la main de Dieu qui soutient. Les peines ne sont plus, comme autrefois, des mérites, mais des coups de verge donnés à un esclave, des coups de poignard donnés à une victime. On en ressent toute l'amertume sans compensation ; les joies de l'âme, la paisible résignation, ne viennent point consoler ce cœur brisé que Dieu frappe sur la terre, en attendant de l'écraser dans l'éternité. Je ne m'étonne pas de l'entendre blasphémer dans les revers ; je ne m'étonne pas des malédictions qui sortent de ses lèvres coupables. Comment voulez-vous calmer l'irritation lorsqu'on est obligé de dire : Je souffre et mes peines sont perdues ; je suis broyé par la meule de la justice divine, et mes tortures ne me rapprochent pas du ciel ; ma vie est un martyre, mais un martyre sans espérance...? — O péché ! voilà ton ouvrage !

Mais, me direz-vous, tous les pécheurs ne ressentent plus ainsi les déchirements du remords. Cette pointe a singulièrement perdu de son acuité. A l'heure qu'il est, elle ne pénètre presque plus et les blessures faites se cicatrisent immédiatement. Combien avalent l'iniquité comme l'eau, multiplient leurs crimes et reposent tranquilles ! Ils persévèrent dans les débauches de toutes sortes et ils n'en ressentent plus la moindre peine morale.

Permettez-moi de répondre que je parle à des chrétiens qui n'ont pas encore perdu la foi, et pour ceux-là tout ce que je viens de dire subsiste entièrement. Et vous éprouveriez ces tortures, vous qui avez eu le bonheur de connaître les délices de l'amour divin, vous qui avez goûté les joies d'une conscience honnête et d'un cœur pur ! On n'arrive jamais au calme de l'endurci sans avoir passé par les tempêtes d'une âme qui lutte contre elle-même.

Quant à ceux qui ne connaissent plus leur malheur, qui n'ont plus le sentiment de leur état, je me contente de leur dire : Tant pis ! « Le remords est le dernier ami de l'homme, » a dit quelque part le père Lacordaire. S'il a disparu, c'est un

1. Rom., VI, 21.

désastre qu'il faut déplorer avec les larmes les plus amères. Quand les passions nous illusionnent, quand le monde nous séduit, quand l'enfer nous entraîne, le remords demeure là pour nous dire la vérité. Et c'est un trait de la miséricorde divine qui ne veut pas nous laisser dormir dans le désordre. Mais si cette grâce vous est enlevée, si vous êtes heureux avec le péché, si vous dormez tranquille avec cette vipère dans le cœur, mon frère, je vous plains et je vous supplie de trembler vous-même, car c'est un signe certain de la colère divine. Le péché est un bourreau. C'est le métier du bourreau de faire souffrir. Il faut que le péché torture en ce monde ou en l'autre, et si Dieu ne nous juge plus dignes de souffrances ici-bas, n'est-ce pas une preuve qu'il nous réserve à d'autres châtiments? Un pécheur que Dieu laisse en paix, heureux quand il médite le mal, emporté de joie quand il y court et content quand il a accompli ses détestables desseins! Juste ciel! quelle victime et quelle victime! La justice l'engraisse pour la vengeance éternelle : *Victimæ saginatæ ad supplicium*[1]. La colère l'abreuve de satisfactions et la nourrit de délices pour la préparer à des désespoirs qui n'auront plus de terme. Ah! Seigneur! frappez, brisez mon cœur criminel. Terrassez-moi sur la route; à ces grands coups je reconnaîtrai un père qui se souvient de moi et qui veut me ramener miséricordieusement! *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas*[2].

II. — *Le péché, c'est la mort.* — La mort, a dit l'apôtre S. Paul, est entrée dans le monde avec le péché, la mort est le salaire du péché. — Étrange salaire d'un ouvrier plus étrange encore! *Stipendia peccati mors.* Singulière récompense! Mais, en vérité, c'est là tout ce que l'on gagne. Elle pénètre dans le cœur avec le vice, elle y demeure avec lui, elle est inséparable du désordre. C'est même un des caractères distinctifs de l'offense de Dieu en matière grave, de tuer l'âme qui l'a commise avec un parfait consentement. On dit un péché mortel comme on dit une maladie mortelle, une blessure mortelle, un coup mortel.

Dieu, dit S. Augustin, est à notre âme ce que notre âme est à notre corps. Tant qu'il est présent par la grâce, la vie demeure avec lui; dès qu'il s'en va, la vie disparaît aussitôt. C'est l'Esprit d'en haut qui vivifie et anime : *Spiritus est qui vivificat.* Cet esprit étouffé par le désordre, l'âme est réellement cadavre dans l'ordre surnaturel.

Vous vous trompez, Mes Frères chrétiens, quand vous considérez le pécheur : vous le croyez vivant et vous agissez à son

1. Tert. — 2. S. Aug.

égard comme s'il en était ainsi : *Viventem putas*[1]. Ce qui vit en lui, c'est le corps. Une maison est debout. Elle est peut-être bien ornée, richement parée, l'extérieur ne porte aucun signe de deuil. L'habitant est mort, l'intérieur de ce palais cache un cercueil et des larmes : le cercueil d'une âme créée à l'image de Dieu et faite à sa ressemblance, les larmes des anges qui sont venus pleurer la mort d'une sœur : *Vivit habitaculum, mortuus est habitator.*

Je sais qu'il n'est point encore enveloppé du suaire lugubre ni couché sous les six pieds de terre mêlée d'ossements. Il travaille, il se divertit, il va, il vient, il anime les sociétés, il brille dans le monde, il est applaudi, il triomphe. *Mortuus est.* Tout cela n'est qu'une apparence de vie, c'est une ombre de vitalité ; c'est l'âme dans ses fonctions les moins nobles ; mais l'âme selon la grâce, l'âme revêtue de Dieu, l'âme faite pour posséder l'infini, l'âme telle que le baptême l'avait enrichie, cette âme-là est morte : *Vivit habitaculum, mortuus est habitator.*

Et quelle différence de grâce entre cette âme de pécheur et le cadavre que le fossoyeur vient d'ensevelir ? Triste suaire que les habitudes de l'iniquité ! Horrible cercueil que celui des passions !

Un cadavre ne voit plus. Tout devrait frapper les yeux du pécheur : l'état de son âme, la mort, le jugement, l'éternité, l'enfer. Il ne voit rien.

Il est de l'essence du péché d'être ténèbres, comme il est de l'essence de la vertu d'être clarté. Le juste est fils de la lumière, le coupable est enfant de la nuit : *Filii noctis.* Et dans cette nuit épaisse comme la nuit des tombeaux, ses yeux s'obscurcissent, son intelligence se voile et le jour disparaît. Il ne voit ni le bien qu'il ne fait pas ni le mal qu'il exécute ; il ne voit ni les vertus qu'il devrait pratiquer ni les vices qui le déshonorent ; il ne voit ni le triste état de sa conscience ni la colère divine prête à fondre sur lui ; il ne voit ni les dangers de la route ni le précipice épouvantable qui la termine ; il ne voit rien, et il ne sait pas qu'il ne voit rien, il ne se sent pas aveugle. L'aveugle ordinaire sait fort bien que ses yeux sont privés de leur faculté naturelle, il sait qu'il est un être disgracié au milieu des mortels. Vous l'avez quelquefois entendu s'écrier : Ah ! si je pouvais voir ! Si je pouvais jouir des beautés de la nature et contempler les merveilles du monde ! Si je pouvais me diriger sûrement dans les sentiers où je passe ! Il tend sa sébile, parce qu'il ne lui reste aucun autre moyen de subsistance, et l'étranger qui le rencontre lui offre l'aumône comme à un de ses frères les plus malheureux. Mais le cadavre ne se rend

1. S. Aug.

pas compte des ténèbres où la mort l'a enseveli. Le soleil projette ses rayons sur cette pierre sépulcrale, la nuit ramène à ce champ lugubre son triste silence, mais la victime qui est là-dedans n'a point senti la différence du matin et du soir. Tel est le pécheur. Vous ne l'entendrez jamais plaindre son sort, il se confie en ses lumières, il lui arrivera même de se croire plus sage que les serviteurs de Dieu, il lui arrivera de sourire en haussant les épaules en face des âmes fidèles à leurs devoirs. Ce n'est pas un aveugle ordinaire, c'est un cadavre. Est-ce que vous n'en avez jamais rencontré de ces hommes qui dirigeaient le monde, réglaient les destinées d'un pays, et qui sont venus sombrer au premier abîme, ont été engloutis dans des gouffres que la plus simple femme de village aurait évités avec sa foi et sa vertu? Dieu les avait doués de facultés brillantes, ils avaient acquis une certaine science; mais tous ces dons, ensevelis dans le désordre, ne servirent qu'à la ruine de ceux qui les avaient possédés. On s'étonnait de les voir chopper à toutes les pierres, on se réveilla un jour, stupéfait de leur chute et de leur déroute. C'étaient des cadavres ambulants, le tombeau les attendait, ils devaient y être enfouis. Un cadavre ne voit plus : *Stipendia peccati mors.*

Un cadavre est insensible. Je sais, Mes Frères, que le pécheur n'est point indifférent aux louanges humaines : il les recherche; ni à la fortune : il en est avide; ni aux plaisirs : il ne peut s'en rassasier; je sais qu'il n'est point endurci contre les injures et les mépris : la moindre insulte l'irrite, le moindre affront l'écrase; je sais qu'il ne ressemble nullement à ce juste que les païens même représentaient, dans une sublime impassibilité, sous les ruines du monde bouleversé. Bien au contraire, il a peur de tout, il est en sollicitude continuelle; la crainte ne cesse de le poursuivre; le passé, le présent, l'avenir, ses parents, ses amis, tout le fait trembler, sa vie est une existence enfiévrée; mais l'insensibilité que je déplore en lui, c'est l'endurcissement contre la vérité, contre le bien, contre Dieu, c'est la pétrification du cœur et de la volonté : *Cor lapideum* [1]. On n'y arrive pas tout de suite, mais on y arrive presque infailliblement. Il y a des luttes à soutenir, des remords à étouffer, des regrets à dévorer, mais on franchit rapidement les étapes qui séparent du champ des morts. La plaie ouverte par les premières infidélités est saignante, elle se cautérise peu à peu, et, sans amener la guérison, elle perd, avec la vie, tout sentiment et toute douleur.

Écoutons S. Bernard nous décrire les tristes phases de ce

1. Ezech., XI, 19.

phénomène épouvantable. Voyons comment l'enfer brûle peu à peu cette plaie vive afin de l'insensibiliser. Tout d'abord le péché semble une montagne, il vous écrase de son poids. Il tombe comme un rocher pour broyer le cœur et le meurtrir. On ne peut en supporter la vue, c'est une blessure affreuse, hideuse, dégoûtante: *Primum tibi importabile videbatur.* Oh! qui dira les angoisses d'une âme qui a le sentiment surnaturel, et qui se réveille pour la première fois de l'enivrement des passions et contemple l'abîme où elles l'ont fait rouler!

Mais le pécheur continue, et ce qui paraissait un monstre a pris un visage moins sévère, ce qui paraissait un géant s'est rabaissé à la taille ordinaire et commune, ce qui semblait une maladie incurable n'est plus qu'une infirmité sans péril. Le coupable excuse ses faiblesses. — Que voulez-vous, dit-il, j'ai été entraîné. Il fallait bien se conformer aux usages du monde. On ne peut pas se singulariser. J'étais dans une position bien délicate et qui recommandait la prudence en exigeant des concessions. — Il est séparé de Dieu et il n'en connaît plus le malheur, il établit des comparaisons, il ne met plus la grâce au-dessus de toutes les bagatelles de la vie. Il pèse l'infini, dans la balance, à côté du plaisir. Il place sa conscience un peu au-dessous de l'argent. En un mot, il ne trouve plus la même énormité dans le désordre: *Judicabis non adeo grave.* Première cautérisation.

Le pécheur continue encore, et le vice passe dans les habitudes, il devient une seconde nature. Le désordre est familier, et c'est à peine si le coupable en ressent le moindre ennui. Au tribunal de la pénitence, il ne lui en coûte plus de dévoiler les tristes secrets de sa vie: c'est quelque chose de si léger! Quand le ministre du Seigneur veut faire mesurer la profondeur de l'abîme, il le trouve singulièrement exagéré. Après tout, quel mal à recevoir cette visite, à faire cette promenade, à se trouver en telle compagnie? Quel mal à ce divertissement? Ne vaut-il pas mieux se récréer dans un bal que de déchirer la réputation de son frère le prochain? On peut se permettre cette parole, elle n'a d'autre but que d'exciter l'enjouement et la gaieté, on ne doit pas toujours en société inspirer la tristesse ni porter sur soi une morne inquiétude. Même il y a des familiarités que l'on peut se permettre sans scrupule, on n'est pas à un âge où la prudence et la crainte soient les seules sauvegardes de la vertu. S'il fallait croire tout ce que disent les prêtres, le monde serait pire que les couvents. — En un mot, l'âme habituée avec les plus graves infidélités s'étonne de sa délicatesse d'autrefois, accepte les jugements les plus erronnés au point de vue de la théologie et

de la loi morale, et traite de bagatelle ce qui est très désordonné : *Paulo post, et leve senties.* Seconde cautérisation.

Le pécheur contine encore, et l'horreur du vice va toujours diminuant ! C'est une lampe qui s'éteint faute d'huile pour alimenter la flamme ; c'est une plante qui meurt faute d'arrosage pour entrenir la sève. Bientôt le trouble cesse : doutes, craintes, inquiétudes, scrupules, tout s'est évanoui; le remords a fait silence. Plus de lutte dans la conscience du pécheur, c'est le calme froid de la maison où la mort a passé. Plus de retour de cette âme sur elle-même, plus de réflexion sérieuse. Pour vivre à peu près tranquille, en nourrissant le désordre, pour conserver le bien d'autrui, rechercher les satisfations grossières, entretenir de coupables affections ou des haines cruelles et n'être point trop bourrelé, il fallait se persuader que le péché n'est rien, que les avertissements de la religion ne sont que des fantômes vains et creux, que les vérités les plus terribles ne sont que des épouvantails d'enfant. Le coupable est arrivé à ce désolant résultat. Il a trouvé le moyen de ne plus rien sentir au fond de son cœur endurci : *Paulo post, nec senties.* Troisième cautérisation.

Le pécheur continue encore et voici le dernier pas qui met le comble et à la malice et au malheur : *Paulo post, etiam delectabit.* La joie du crime, la délectation du crime, la canonisation du désordre, c'est le terme où l'on doit aboutir. Oui, l'on se fait de ses égarements une joie : joie forcée et cruelle, si vous le voulez, mais enfin c'est une joie. On se fait du vice un titre de noblesse devant les libertins, et on ira jusqu'à se vanter des crimes que l'on n'a point commis. Au reste, ne sommes-nous pas les témoins attristés de ce phénomène effroyable ? Ces sociétés qui s'organisent pour renier le Dieu de leur baptême et de leur première communion, ces serments de repousser le prêtre à la dernière heure, ces testaments écrits au milieu des libations d'un banquet sacrilège, que l'on se passe les uns aux autres, et dans lesquels on voue son cadavre à un enfouissement ; ces divorces demandés et consentis avec l'intention de renouer des mariages qui seront des libertinages publics : qu'est-ce donc, si ce n'est la délectation du crime, la réhabilitation officielle et avérée du désordre ? *Paulo post, etiam delectabit.*

Et c'est ainsi que peu à peu le péché mortel étouffe les sentiments, c'est ainsi que, par des sentiers détournés, il conduit l'âme jusqu'à l'endurcissement, il l'insensibilise comme un cadavre : *Stipendia peccati mors.* Et dans ce cœur insensibilisé, que se passe-t-il ? *Quid est cor durum ?* dit encore S. Bernard. Le remords n'y pénètre plus, la piété et la prière ne peuvent le ramollir : *Nec pietate mollitur.* Il ne tremble plus devant les menaces, et

non seulement il ne tremble plus, mais il s'endurcit sous les coups de la justice : *Nec minis cædit, et flagellis duratur.* Les bienfaits sont incapables de le gagner, les dangers ne peuvent lui ouvrir les yeux : *Impavidum ad pericula, ingratum ad beneficia.* Il ne craint ni Dieu ni les hommes, et il est le seul à ne pas avoir horreur de son état, comme le seul à ne pas le connaître : *Ipsum nec Deum timet nec homines.* Et il va, tête baissée et de gaîté de cœur, jusqu'à l'impénitence finale, et jusqu'à l'enfer dont l'impénitence est la porte. Cadavre sur la terre, il le demeure pendant l'éternité : *Stipendia peccati mors.*

Fasse le Ciel que jamais ce malheur ne devienne le vôtre! Justes, que la grâce vous soutienne dans les voies de la persévérance! Pauvres pécheurs, que le remords vous réveille et que Dieu vous ramène à lui!

FRUITS DU PÉCHÉ DANS L'UNIVERS

Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.
(Jer., II, 19.)

Cecidit corona capitis nostri, væ nobis quia peccavimus! (Thre., V, 16.)

L'histoire raconte qu'un prince avait un fils plein de bonnes qualités, mais passionné pour la guerre et les combats. Ce jeune homme ne parlait que sièges, il ne rêvait que batailles, il ne soupirait qu'après le moment où il pourrait réduire les nations en servitude. Le père était sage et il comprit qu'il fallait de bonne heure réprimer cette humeur guerrière. Pour réussir infailliblement, il appelle à son secours un des peintres les plus habiles de son époque, il le prie de reproduire, sous des couleurs aussi sombres que possible, une scène des plus horribles batailles. Le tableau achevé, on l'expose dans la salle du jeune prince, au moment où il est sorti du palais.

Ce qui frappe à son retour le fils du roi, c'est la lugubre galerie! Sur le premier plan était représentée une véritable boucherie de jeunes gens décimés à la fleur de l'âge et enlevés à la tendresse de leurs parents. Un peu plus loin, on voyait des torrents de sang, des membres épars, des têtes séparées du tronc, des poitrines criblées de blessures, de pauvres agonisants foulés sous le pas des chevaux; d'autres rendant le dernier soupir au milieu d'un monceau de cadavres. Plus loin encore,

c'étaient des provinces ravagées, des villes et des villages incendiés, des campagnes dévastées, des moissons anéanties, des mères en larmes, des épouses inconsolables, des enfants orphelins, et au bas de chacun des tableaux, on pouvait lire ces mots gravés en caractères de sang : *Ecce fructus belli* Voilà les fruits de la guerre !

L'univers est un temple où la paix devait régner en souveraine. Dieu l'avait établie à l'origine des choses. Mais la guerre en força la porte, et la Justice divine, comme le peintre d'autrefois, a suspendu aux murs de ce temple la sombre galerie des ravages opérés par la révolte. Nous n'avons qu'à faire passer ces tableaux devant le regard de notre âme.

I. — *Le ciel dépeuplé.* — Transportez-vous par la pensée à l'origine des choses, alors que Dieu, sortant de son repos éternel, voulut créer le ciel et la terre. Voyez-vous cette phalange innombrable d'esprits bienheureux qui occupent le vestibule de la demeure de l'Éternel ? Que manquait-il aux Anges des cieux au moment où le Créateur venait de les tirer du néant ? La science ? Ils avaient été formés dans la lumière, et leur intelligence, libre des entraves de la matière, n'avait pas besoin de longs détours pour arriver à la connaissance de la vérité. L'autorité ? Ils étaient les premiers ministres de la Providence, chargés de présider au gouvernement du monde. La grandeur ? Ils brillaient comme le soleil ; purs esprits comme Dieu, ils étaient revêtus du manteau royal de la charité et de la grâce Le bonheur ? Ils avaient reçu une perfection dont nous n'avons pas l'idée, et il ne leur restait qu'un acte d'amour à faire pour voir cette perfection s'agrandir et se consolider à tout jamais. Mais voilà que tout à coup un combat se déclare : c'est la guerre du mal contre le bien, de l'erreur contre la vérité, du néant contre l'Être, du péché contre Dieu. Lucifer et une partie des anges sont frappés par la foudre, et les étoiles du ciel ne sont que des astres éteints, dont la fumée exhale une odeur pestilentielle. O Dieu ! quel changement ! Désormais l'ange si beau sera cet être horrible que toutes les langues désigneront par les noms d'homicide et de tentateur. Et pour ce déchu, plus d'autre occupation que de séduire les âmes, les tourmenter et les rendre malheureuses ; plus d'autre ministère que de haïr Dieu et de le faire haïr ; plus d'autre destinée que la rage et le désespoir !

Quelle révolution ! Et comment s'est-elle opérée ? *Quomodo cecidisti de cœlo ?* A-t-il fallu des siècles de désordre ? Non. Le désastre est survenu après la première faute. Est-ce du moins un de ces crimes qui révoltent la raison humaine et font

frissonner les âmes les moins honnêtes? Est-ce un parricide? un adultère? un sacrilège? Non, la foudre a éclaté après une faute de pensée. Lucifer a regardé le trône de Dieu et son propre trône, il a trouvé celui de l'Éternel trop élevé, le sien trop bas, et il a dit: Je monterai et j'irai à côté du Très-Haut, et je serai semblable à lui. — Cette résolution creuse l'enfer.

Un péché de pensée, et point d'intervalle entre le crime et le châtiment, pas un instant pour le repentir, pas une goutte du sang de Jésus-Christ pour effacer cette faute, pas une larme capable de l'expier!... Un péché de pensée ouvre l'abîme, et l'ange y est précipité à tout jamais. Jetez dans la balance, d'un côté l'enfer, et de l'autre le péché, il y a équilibre parfait. Le péché, l'enfer, deux termes d'une équation posée par la main divine au commencement des siècles. Un péché de pensée égale l'enfer éternel, et l'enfer n'a pas plus de tortures qu'une pensée désordonnée ne peut avoir de malice: *Ecce fructus peccati.*

II. — *La vallée de larmes.* — Arrivons immédiatement sur la terre. L'homme nous montrera plus près de nous ce que c'est que le mal moral et la révolte contre la loi de Dieu. Nous le rencontrons au paradis terrestre, tel qu'il sortit des mains du Très-Haut, créature si parfaite, que Dieu avait dû se recueillir avant de le façonner. Dans son intelligence, point de ténèbres, dans son cœur, point de désordre, dans ses sens, point de révolte. L'homme est divin, et pour sa demeure le Tout-Puissant lui a formé une image parfaite du ciel qu'il a appelée l'Éden, le ciel de la terre. C'est là que Dieu aime à descendre, c'est là qu'il vient converser avec son enfant comme un père avec ses fils, comme un ami avec son ami. Puis, après quelques années d'un séjour exempt de maladies, de tristesses, de labeurs pénibles, l'homme lèguera son bonheur à sa postérité avec ses espérances et ses privilèges, et il passera sans secousse et sans déchirement du temps à l'éternité, de la félicité initiale à la plénitude de la félicité. Qui de nous ne s'est rappelé avec émotion cette heure où, à genoux sur la terre de l'Éden, notre premier père entonna le premier hymne de reconnaissance au Créateur? Qui de nous n'a senti son âme tressaillir au récit des souvenirs du paradis terrestre?

Qui donc a brisé des espérances si brillantes et de si belles destinées? C'est la révolte contre la loi de Dieu, c'est la transgression du précepte de l'Éternel, c'est le péché. A peine le premier homme a-t-il cueilli le fruit défendu, que tout change. Tout à l'heure, il était fier des dons reçus, il aimait à converser avec le Ciel, et maintenant, il tremble, il a peur, il se cache

derrière le feuillage. Il rougit de lui-même, il redoute la voix de son Père, il s'enfuit.

Le voilà chassé du séjour délicieux qui lui avait été donné en héritage. Un ange vient en garder l'entrée, il ne passera plus. Il s'en va dresser sur la terre la tente de l'exilé, et le lende main il verra son fils Abel tombé sur le poignard fratricide. Il verra son fils Caïn marqué au front du signe des maudits et emportant partout les traces de la colère qui le poursuit.

La terre est condamnée à cause de lui : *Maledicta terra in opere tuo* [1]. Elle ouvre son sein pour lui offrir des ronces, elle demeure stérile malgré toutes ses sueurs, elle dévore ses larmes et ne lui donne pas de fruits.

Les créatures sont armées pour la vengeance : *Exarmabit creaturas ad ultionem.* A chaque pas il rencontre un ennemi où i trouvait un serviteur. Les plantes, les arbres, les insectes, les reptiles, le froid, la chaleur, tout conspire contre sa tranquillité et sa vie.

Un jour enfin, cet homme qui avait porté neuf cents ans le poids de l'exil, qui avait passé au désert les pieds brûlés par le sable de la route, tomba sur une couche de douleur, l'agonie le serra de ses dures étreintes. Il fallut céder, le corps rentra dans la terre, sa première origine, et l'âme, privée de la vision de Dieu, attendit quatre mille ans la venue d'un libérateur.

Et le premier péché ne mourut pas avec lui. Père coupable, il le légua à tous ses enfants avec la justice qui le poursuit. Et maintenant allez à droite, allez à gauche, parcourez le monde dans toutes les directions, vous trouverez de grandes cités, de pauvres hameaux, des maisons perdues au sein de la montagne. Si vous ne connaissez pas le nom de ces demeures de l'homme, gravez sur la première pierre ces deux mots que l'Église a empruntés au prophète : *Vallis lacrymarum* : Vallée de larmes : c'est le véritable nom. Là on pleure, là on verse des larmes, là on se lamente : un jour, sur la perte d'un parent, le lendemain, sur un revers de fortune ; et c'est la peine du premier péché, et ce phénomène étrange se reproduira jusqu'à la fin des siècles. Tant que sur la terre coulera une goutte du sang du premier coupable, la justice y punira le premier péché.

III. — *La justice de Dieu à travers les siècles.* — Elle a passé sur le monde cette justice, cherchant la révolte pour l'exterminer. Un jour elle s'appela le déluge. « Fais-toi une arche, dit le Seigneur à Noé, l'homme a corrompu sa voie et je me repens de l'avoir façonné. » — O Dieu, quelle puissance de destruction dans

1. Gen., III, 17.

le péché, puisqu'il arrache à Dieu le repentir de ses plus grandes œuvres! Noé travaille, cent ans s'écoulent. Une heure sonne à l'horloge des siècles. Les cataractes du ciel s'ouvrent et une pluie torrentielle descend des nuées. L'océan brise ses barrières et la mer vient promener ses grandes eaux sur la vaste étendue du globe. Supposez que du sommet de la plus haute montagne, vous eussiez assisté comme témoin à ce drame d'épouvantable destruction. Vous auriez entendu les habitants de la terre mêlés aux sauvages rugissements des animaux. Vous auriez vu vieillards, femmes, enfants, hommes robustes, fuir devant les poursuites de la colère infinie. Impossible! impossible! le flot monte, monte toujours. Bientôt le monde n'est plus qu'un vaste océan, et sur cet océan, des cadavres ballottés par la tempête. Nulle part le soleil n'éclaire plus ce théâtre de la mort, et le jour ne diffère de la nuit que par un sombre crépuscule. Et la justice de Dieu plane sur ces abîmes, et sur nos montagnes brisées par les redoutables courants de sa fureur, et sur les roches détachées de leur centre et jetées au loin dans la plaine, et sur ces monceaux de sable roulé, et dans ces bouleversements affreux en face desquels les plus incrédules diront: Une force étrange a passé par là, — partout, avec son crayon impitoyable, la justice écrit: *Ecce fructus peccati:* Voilà les fruits du péché.

Elle a passé sur le monde la justice, cherchant le péché pour l'exterminer. Un jour elle s'appela la famine. Voyez-vous ces squelettes vivants qui se promènent lentement à travers les rues des villes et les sentiers des campagnes? Ils tendent les mains à la charité que personne ne peut leur faire, ils cherchent un peu de nourriture et n'en trouvent plus, ils fouillent jusque dans les tombeaux pour arracher les ossements arides des morts et s'en faire un horrible aliment. Voyez la mère, en dépit de la nature, en dépit de l'amour que Dieu a gravé dans son cœur, prenant un poignard et l'enfonçant dans la poitrine de son nouveau-né pour le dévorer et retarder la mort de quelques heures. La famine, qui l'a faite? Qui lui a dit de répandre la désolation et de se jouer des pauvres enfants de la terre? Le péché: *Ecce fructus peccati.*

Elle a passé sur le monde la justice qui poursuivait le désordre. Souvent elle s'appela le choléra, la peste. Avez-vous remarqué ce nuage sombre et noir qui plane sur une contrée? Il éclate: à peine est-on frappé, que déjà l'on est victime. Quatre heures suffisent pour faire des centaines de cadavres. Et ces morts ne sont plus ensevelis avec gloire au milieu des bénédictions de l'Église. Plus de prières, plus de cérémonies, il disparaissent aussitôt qu'ils sont tombés et on les entasse

dans les sépulcres. Remarquez cette cité brillante, animée et joyeuse. Quel silence de mort dans ces quartiers bruyants! Quelles tristesses désolantes dans ces théâtres de plaisir! Quel affolement de terreur partout! Et que dirai-je de ces lazarets où la charité recueille les victimes du fléau? Là peu de guérisons, encore moins d'espérance, et presque tous, partant pour ce royaume de la désolation, se sont dit: Je vais au tombeau. — La peste, qui l'a faite? qui lui a dit d'arracher le fils à son père, le frère à sa sœur, la mère à sa fille? qui lui a dit de semer l'épouvante? Le péché : *Ecce fructus peccati.*

Mais pourquoi demander aux temps passés des enseignements que nous avons eus sous les yeux? Pourquoi remonter le fleuve des jours quand notre siècle et notre pays ont vu passer la justice de Dieu? Nous avons vu la guerre avec ses horreurs, la fleur de la jeunesse immolée, le sol jonché de cadavres, les villes et les villages incendiés, les habitants réduits à la mendicité, les enfants de la France partant pour la terre d'exil pendant que l'ennemi promenait sur le sol de la patrie ses armes victorieuses. Nous avons vu les soldats en face de la guerre civile, le frère en armes contre le frère, l'enfant ennemi et meurtrier de son père, le citoyen assassin de la patrie; soixante victimes immolées par le brigandage et l'impiété armées. Nous avons vu ce spectre hideux, abominable, exécrable, qui s'appelait la Commune. La guerre, qui l'a faite? Qui lui a dit de semer le désordre et la révolution? Qui lui a dit de bouleverser toute une nation, d'arrêter son commerce, de renverser son industrie? Qui lui a dit de boire le sang de la patrie? Le péché : *Fructus peccati.*

Nous avons vu et nous voyons..... Qu'est-ce donc qu'un hôpital? Entrez. C'est le rendez-vous de toutes les misères humaines, c'est le réceptacle de toutes les maladies. Là on ne voit que des grabats de douleur, on n'entend que des cris de détresse. Là on maudit une existence toujours déchirée par la souffrance. Écoutez comment on encourage ce mourant, voyez emporter ce cadavre, assistez à cette opération effrayante, entendez cette voix qui se plaint et murmure... Qui a fait les hôpitaux? La charité; mais, pour être vrai, il faut ajouter que le désordre en a creusé les premières fondations, car si jamais le péché n'avait existé, jamais la charité n'aurait eu le devoir de recueillir tant de misères : *Fructus peccati.*

— Mais, me direz-vous, je n'ai pas été le témoin de ces châtiments, je n'en suis pas la victime, le péché pour moi n'est rien. — La justice pour vous aura son jour, elle s'appellera la mort. Entrez dans cet appartement à peine éclairé par quelques lueurs blafardes et lugubres. Voyez-vous cette couche d'agonie,

cette sueur glaciale, ces traits qui se rident, ces yeux éteints, ce cadavre froid et immobile? Ce cadavre, c'est vous! c'est moi!

Attendez! Demain nous l'accompagnerons encore. Entrez dans ce champ où l'œil n'aperçoit que des cyprès, des croix et des tombes. C'est là que la mort a étendu son niveau égalitaire sur toutes les têtes humaines. Elle a creusé une fosse de six pieds pour en faire le palais du roi de l'univers. Un cercueil arrive, et la fosse se referme jusqu'à ce qu'un autre cercueil vienne lui disputer le domaine étroit qu'il ne pourra conserver. Ce cercueil, c'est le vôtre! c'est le mien!

Attendez encore! En dépit de la délicatesse humaine, il faut juger du travail de la mort et contempler son œuvre. Il faut voir, dit S. Chrysostome, ce linceul en lambeaux, ces chairs livrées à la pourriture, ce crâne démoli, ces membres dispersés, cette humanité en ruines. *Ecce homo:* Voilà l'homme. Est-ce l'homme tel que Dieu le créa? Non, Mes Frères. Dieu avait animé notre boue d'un souffle d'immortalité; son ouvrage était concerté avec tant d'ordre, qu'il aurait défié la durée des siècles. Mais le péché éteignit le souffle divin, sécha le germe d'immortalité, et fit entrer la mort dans l'univers. L'homme du sépulcre, c'est le péché qui l'a livré à la dissolution: *Frutus peccati.*

C'est ainsi que notre vie s'écoule tristement entre le berceau et la tombe. Le premier essai de notre poitrine est un soupir, le premier mouvement de notre paupière laisse tomber une larme. Le dernier effort de notre existence aux prises avec l'agonie sera encore un soupir, et la main amie qui viendra fermer notre paupière, trouvera encore une larme que la mort seule aura empêchée de couler. Et entre ces deux termes, toutes les fois que le péché entre dans notre âme, c'est toujours pour nous écraser de son pied barbare.

Et pourquoi tant de réputations flétries? Pourquoi la honte a-t-elle stigmatisé tant de fronts? Pourquoi les bagnes, et les prisons, et les échafauds, font-ils tant de victimes précoces? Demandez-le au bourreau que je dénonce à votre foi! Demandez-le au péché: *Fructus peccati.*

Pourquoi tant de misères et de souffrances? Pourquoi ces figures étiolées, ces fronts couverts de rides au printemps de la vie? Pourquoi ces cœurs épuisés à vingt ans? Demandez-le au bourreau que je voudrais vous faire haïr! Demandez-le au péché.

Pourquoi ces familles où règne l'anarchie, ces foyers où chacun dissipe, renverse, détruit, conspire, se révolte, où personne ne travaille, personne ne s'aime? Pourquoi ces maisons dont l'aspect fait horreur et dont la débauche est la

vie ? Demandez-le au bourreau que je flétris ! Demandez-le au péché.

Pourquoi enfin ces villages où la confiance ne trouve plus de place, où la haine et la jalousie introduisent des guerres continuelles ? Pourquoi ces sociétés bouleversées par les révolutions ? Demandez-le toujours à cet affreux artisan de malheurs ! Demandez-le au péché : *Fructus peccati.*

IV. — *La justice éternelle.* — Mais j'entends une voix, et j'écoute ! Elle part de ces prisons que le soleil de la miséricorde n'éclaira jamais de ses rayons bienfaisants. *Crucior in hac flamma.* Quelle est cette victime qui ne peut retenir ses cris ? C'est le mauvais riche, c'est Judas, c'est Caïn, c'est ce malheureux qui hier disait encore : Le péché n'est rien : *Peccavi et quid mihi triste accidit ?* — C'est ce libertin dont vous imitez les désordres, ce blasphémateur dont vous répétez les malédictions, ce profanateur du dimanche dont vous continuez l'avarice, cet adultère qui viola, comme vous, les serments les plus sacrés, cet injuste ravisseur du bien d'autrui qui vécut de fraudes et de rapines, ce calomniateur, qui, non content de répéter ce qui était un secret, inventa ce qui était un mensonge impudent.

Ils disaient ce que vous dites pour persévérer dans le désordre, ils se moquaient des avertissement du prêtre, ils renvoyaient leur conversion à des époques lointaines. Et la justice de Dieu les a saisis au milieu de leurs projets et de leurs plaisirs ! Et les voilà dans cet océan de flammes creusé pour l'ange prévaricateur...

Et le damné, dans son désespoir, s'écrie : Combien de temps faudra-t-il habiter avec le démon qui me torture, avec le ver qui me ronge, avec le feu qui me consume ? — Et il y a un bourreau qui lui répond : Toujours, toujours, toujours ! — Et ce bourreau n'est pas la justice de Dieu, ni le démon, ni un damné : c'est le péché que la victime emporta de la terre et que l'éternité ne pourra expier. Si le péché pouvait disparaître de l'enfer, l'enfer serait fini : *Fructus peccati.*

Et le damné, dans son désespoir, s'écrie : Quand finiront mes souffrances ? Quand pourrai-je voir Dieu ? Quand cesseront les flammes vengeresses ? Et il y a un bourreau qui lui répond : Jamais, jamais, jamais ! — Et ce bourreau n'est pas la colère divine, ni l'ange de Satan, ni le compagnon du réprouvé : ce bourreau, c'est le péché que la victime emporta de ce monde et dont elle ne pourra plus se débarrasser. Si le péché venait à disparaître de l'enfer, l'enfer serait fini.

Et pourtant, ô mon Dieu ! pour cette âme, vous étiez descendu dans les obscurités d'une étable, les pauvretés d'un atelier

les ignominies d'une croix ! Pour cette âme, vous aviez donné votre travail, vos souffrances, votre sang ! Fallait-il encore après le Calvaire rencontrer l'enfer ? et le péché aurait-il le pouvoir de détruire une œuvre infinie comme celle de la Rédemption ? Oui, Mes Frères, la croix sur le Calvaire, le damné dans l'enfer, et la croix sur la porte de l'abîme pour lui reprocher les abus de la grâce ! voilà le dernier mot de la justice de Dieu sur le péché : *Fructus peccati.*

Oh ! Mes Frères, nous sommes aujourd'hui les enfants de la miséricorde : *Filii misericordiæ.* Ne nous livrons pas à la colère, ne nous livrons pas à la vengeance, ne redevenons jamais ce que nous étions avant le baptême : *Filii iræ, filii gehennæ.* Gardons l'innocence, repoussons le péché. Sans doute, nous n'éviterons pas tous les châtiments ; nous avons nourri le désordre, il faudra porter la peine de nos infidélités, mais au moins ces peines seront une expiation, nous éviterons les châtiments éternels ! *Amen.*

LE PÉCHÉ VÉNIEL

Qui spernit modica, paulatim decidet.
(Eccli., XIX, 1.)

Dans la pratique de la vertu et l'observance de la loi divine, il n'est rien qui ne puisse devenir la source d'un grand mérite. La valeur d'un acte ne se mesure ni par la durée ni par l'éclat ou le retentissement qu'il peut avoir. Ce qu'il y a de plus humble, de plus caché, de plus vulgaire, est rehaussé par le prix de la grâce, divinisé par la charité, et prend place à côté des actions vraiment héroïques. Par contre, en fait de désobéissance et de révolte, les plus petites infractions ont une gravité et une importance majeures, et le péché, sous quelque forme qu'il apparaisse, est toujours le plus grand mal de la terre. Nous avons étudié et compris cette vérité, quand il a été question du péché mortel ; nous allons nous en convaincre pour le péché véniel, en l'étudiant dans son essence et ses conséquences.

I. — *Dans son essence, le péché véniel est un outrage à la Divinité.* — Sans doute, il y a une différence essentielle entre le péché mortel et le péché véniel. Le Concile de Trente l'a défini, c'est un dogme de foi catholique. Il y a des fautes qui ne donnent

pas la mort à notre âme, qui ne nous privent ni de la grâce sanctifiante ni de l'amitié de Dieu. Il y a des infidélités qui n'ouvrent pas l'enfer et retardent seulement l'entrée au ciel. Mais il n'en est pas moins vrai que le péché véniel est, après les fautes graves, un désordre qui dépasse tous les autres, et un malheur au-dessus de tous les malheurs. Quoi donc! Mes Frères, un mal plus grand que la maladie et la mort?... Oui, et même plus terrible et plus à redouter que la damnation du genre humain tout entier, et, au dire de S. Augustin, si nous pouvions avec un léger mensonge briser les verroux qui retiennent les réprouvés en leur prison, nous ne devrions jamais nous permettre cette infraction à la loi divine.

Ce serait un grand mal que l'expulsion de tous les élus de Dieu, des anges, de la Vierge sans tache, et cependant si le Créateur voulait les éloigner de sa présence, il le pourrait en restant dans l'ordre, car l'Infini ne doit rien à des êtres qui dépendent entièrement de lui. Mais si, avec une faute vénielle, nous pouvions rapatrier au ciel toutes ces âmes héroïques, nous ne devrions pas la commettre; ce serait un désordre et une violation formelle des préceptes divins.

Nous vivons dans d'étranges illusions à ce sujet, et nous traitons de bagatelle insignifiante ce qui outrage la Divinité. Avons-nous réfléchi sur le sans façon avec lequel le péché, même véniel, traite les perfections adorables de la Majesté infinie? Avons-nous réfléchi sur les insultes qu'il renferme?

Outrage à la justice. Dieu montre la prison où il punit les fautes vénielles, il découvre les feux du purgatoire. Voilà, dit-il, le prix de ce léger mensonge, de cette vanité, de ces murmures, de ces désobéissances, de ces impatiences, de ces médisances, de ces petites haines. — L'âme coupable brave la colère divine, elle traite sa justice comme elle ne ferait pas de celle des hommes: car enfin si les tribunaux de la terre menaçaient de la prison après chaque faute vénielle, quelle que fut la force de l'habitude, on finirait par en triompher, et une infraction qui nous amènerait devant une cour d'assises nous paraîtrait terriblement grave et souverainement à redouter. Mais en face du purgatoire nous avalons l'iniquité comme l'eau, nous remplissons notre dossier. Ni le tribunal ni les bagnes de la justice éternelle ne nous arrêtent. Les sentences de Dieu n'ont rien qui nous épouvante.

Outrage à la sainteté. Dieu a déposé dans nos âmes un rayon de sa gloire. L'innocence est le reflet de la majesté divine et de son infinie pureté. Cette image est souillée par les fautes vénielles, elle est couverte d'une lèpre hideuse, d'une rouille infâme, d'un chancre détestable. C'est un crime de prendre le

portrait des rois et de le traîner dans la poussière : ne serait-ce pas un désordre de prendre le tableau des perfections du Très-Haut, de le jeter dans la boue et de le profaner par le désordre?

Outrage à la miséricorde. Dieu attend, il est patient, il supporte des milliers d'infidélités et il se montre toujours généreux. Nous abusons de cette longanimité pour l'offenser. S'il avait mis des bornes à sa clémence, s'il frappait sans pitié après un certain nombre de fautes, nous serions sur nos gardes. Nous sommes hardis parce qu'il est plein de compassion, méchants parce qu'il est débonnaire.

Outrage à la bonté. Par compassion pour notre faiblesse, Dieu n'a pas réservé l'enfer au péché véniel. Il n'exclut du ciel que ceux qui se détournent complètement de leur fin. Tant mieux! lui répond notre ingratitude, je commettrai plus librement ces offenses qui ne me séparent point de vous, je les multiplierai sans scrupule et sans crainte, je les entasserai sans remords, et, malgré toutes mes infidélités, je posséderai un jour votre bonheur.

Enfin outrage à son immensité. Mes yeux sont si purs, dit le Seigneur, que je ne puis considérer le mal ni voir l'iniquité: *Respicere ad iniquitatem non poteris.* Je voudrais contempler dans ton âme la figure de mon Fils et dans ton cœur l'image de son Sacré Cœur. — Et pourtant, répond notre perversité, il faudra que vous soyez témoin du désordre : c'est en votre présence qu'il sera commis dans ce monde qui est votre maison, dans vos bras, et, pour ainsi dire, à la porte de votre cœur.

Que de malice dans une seule faute vénielle! Quels traits hideux composent sa physionomie! Quelle horrible figure! Je ne m'étonne plus après cela de voir le Seigneur traiter avec tant de rigueur des faiblesses relativement légères. Et cette conduite de la Providence est le plus sûr argument de la gravité des péchés véniels. Les hommes trompent dans leurs poids et mesures : *Mendaces filii hominum in stateris.* Les jugements de Dieu sont équitables. Le Seigneur ne frappe jamais à tort, il n'exagère pas le châtiment, il proportionne la peine aux désordres, et, dans ses œuvres, tout est marqué au coin de la plus rigoureuse justice.

La femme de Loth changée en statue de sel pour une curiosité; cinquante mille Bethsamites frappés de mort pour un regard téméraire; soixante dix mille hommes moissonnés par la peste pour un sentiment de vanité du roi David; tous les trésors d'Ézéchias pillés et ses fils mutilés parce qu'il a montré ses richesses à un étranger; Moïse à jamais exclu de la terre promise parce qu'il a frappé deux fois le rocher d'Horeb; Ananie et Saphire tombant aux pieds de S. Pierre parce qu'ils ont caché

une portion du prix de leur domaine : quels châtiments ! Voilà la mesure de Dieu à l'égard du péché véniel. Et que de fois ne nous est-il pas arrivé de parcourir ces livres et ces romans qui auraient dû être condamnés aux flammes ! Plus curieux que la femme de Loth, nous n'avons pas su détourner nos regards de ces brochures qui contiennent le germe des infamies de Sodome. Que de fois nous avons traité sans respect les choses saintes ! Aussi irréligieux que les Bethsamites, nous avons fait nos prières sans attention, nous sommes entrés sans recueillement dans le temple du Roi des rois, et nous avons apporté, en face du tabernacle, des airs de légèreté que les païens n'eurent jamais auprès de leurs idoles. Que de fois la vanité s'est glissée dans notre cœur ! Plus enflés qu'Ézéchias et David, nous avons tiré gloire de nos richesses, de nos talents, et peut-être de choses plus ridicules : de ces vêtements qui sont la dépouille des animaux. Que de mensonges enfin, de duplicités, de supercheries, de fourberies plus coupables que celles d'Ananie et de Saphire !

Que si les châtiments temporels ne nous instruisent pas, considérons le purgatoire et méditons-en les souffrances. La séparation de Dieu, l'exil de l'âme, la privation du bonheur, la prison de flammes, les rigueurs de la colère divine, tout cela n'est-il rien à nos yeux, ou n'est-il qu'une bagatelle indigne de considération ? Et quand on pense qu'il faudra peut-être des mois et des années pour l'expiation de fautes échappées à notre fragilité, n'y a-t-il pas de quoi nous faire trembler pour les misères volontairement consenties et acceptées sans scrupule et de gaieté de cœur !

II. — *Dans ses conséquences, le péché véniel entraîne la séparation de la Divinité.* — Je vais plus loin, Mes Frères, et j'oserai vous dire : Entrez dans les cachots éternels, contemplez les feux qui ne s'éteignent pas, les tourments qui ne finissent pas, beaucoup d'âmes y pleurent la négligence des petites choses ! Il est vrai que les péchés véniels ne suffisent point à nous damner ; quelques multipliés qu'ils soient, en aurions-nous commis des milliers, la foi nous enseigne qu'ils n'entament pas la grâce sanctifiante, qu'ils ne séparent point de Dieu et qu'ils ne mériteront jamais l'enfer ; mais il est vrai aussi que l'habitude des fautes légères enchaîne les puissances de l'âme, empêche l'effet des secours divins, prédispose au péché mortel et peut ainsi, quoique indirectement, amener la damnation. Il est vrai et l'expérience démontre qu'il y a des dangers redoutables à vivre d'une vie de tiédeur, de somnolence et d'infidélités : *Qui spernit modica, paulatim decidet.*

Dangers de l'affaiblissement. La volonté perd de sa vigueur à mesure qu'elle cède, le cœur s'ébranle, s'amollit et devient impuissant à combattre. Chacun des manquements est une chaîne qui lui enlève la faculté d'agir et de résister au démon; c'est un nouveau coup porté à ses forces, une nouvelle maladie qui use son tempérament, épuise sa vigueur et tarit la source de la vie. Est-il étonnant qu'une colonne dont on ébranle fréquemment la base finisse par se renverser? Est-il étonnant qu'un homme couvert d'ulcères et dévoré de toutes sortes de fièvres finisse par mourir? La charité, sans doute, n'est point atteinte dans son essence, mais cette flamme est enfouie dans la terre, elle périra faute d'air pour l'activer, faute d'aliments pour l'entretenir: *Qui spernit modica, paulatim decidet.*

Dangers de l'habitude. Hélas! oui, Mes Frères, on s'habitue avec tout, même avec le mal: aujourd'hui c'est une faute, demain une plus grande; aujourd'hui on laisse de côté une pratique, demain une plus importante; aujourd'hui c'est une petite médisance, demain une calomnie. On commence par un regard indiscret, on continue par une conversation oisive et dangereuse; on commence par des distractions volontaires, on finit par l'omission complète des devoirs religieux. On s'apprivoise peu à peu avec le désordre, en vivant dans l'infidélité. Ce n'est plus cette délicatesse d'autrefois qui s'alarmait à la moindre faiblesse, c'est l'endurcissement progressif qui se prépare; la conscience se cautérise, tout comme par le péché mortel, quoique avec moins de rapidité. Le penchant se forme, le joug de la vertu devient de plus en plus pesant, on le secoue autant qu'on peut, on ne le porte plus avec courage, on le traîne avec dégoût et le moment n'est pas loin où l'âme, fatiguée du bien, accoutumée avec le mal, s'en débarrassera totalement pour entrer dans la voie des graves transgressions: *Qui spernit modica, paulatim decidet.*

Dangers de la soustraction des grâces de choix et des faveurs de privilège. Nous comptons avec Dieu, nous marchandons avec lui, nous distinguons entre les grands et les petits préceptes. Dieu nous paie de retour: il distingue entre les grâces réservées aux âmes de dévouement et de bonne volonté et les grâces ordinaires que l'on accorde avec parcimonie aux cœurs lâches et négligents. Semblable à un soleil d'hiver, la charité ne donne qu'une faible chaleur, elle n'envoie que des rayons obliques et une lumière cendrée et incertaine. Le démon, qui sait profiter de tout, ménage à ce tempérament énervé une rencontre critique, une tentation violente: on hésite, on balance on succombe. Et voilà ce chrétien paresseux au fond de l'abîme, il s'y est traîné en rampant dans la poussière du péché

véniel. La maison est consumée, c'est une étincelle qui a causé ce vaste incendie. Le vaisseau est englouti, c'est une légère fissure qui a fait rentrer l'eau goutte à goutte. Il le savait bien, l'Esprit du mal, que telle serait la triste fin d'une âme habituée à de continuelles transgressions. Il ne lui a point proposé tout d'abord des désordres grossiers, il aurait craint de l'effaroucher, de la mettre en garde ; mais il lui a offert de frivoles amusements, des dissipations passagères, des fautes sans conséquence, une vie évaporée, des libertés suspectes, et il a réservé pour la fin le trait meurtrier. Habile voleur, il a détruit une clôture pour dévaster la vigne sans difficulté et sans danger; général intelligent, il a renversé le rempart à coups de canon, afin d'entrer dans la place et s'y établir en sûreté: *Qui spernit modica.....*

Dangers de l'illusion. Quand on laisse la voix droite pour s'engager dans les chemins tortueux, on cherche à se tromper, et on tâche de se rassurer. On veut se persuader à tout prix que l'on n'est pas encore tombé trop bas. Pour cela, il est nécessaire de fabriquer de faux principes et de fausses maximes, il est nécessaire de créer un symbole de faussetés, un décalogue de faussetés, un Évangile de faussetés. Peu à peu l'erreur entre dans l'intelligence qui l'adopte, l'illusion s'inocule comme un venin et l'âme empoisonnée arrive à confondre le péché mortel et le péché véniel. Elle n'a plus ce goût pratique qui distingue à première vue et par instinct ce qui contriste gravement le cœur de Dieu. Le palais est blasé et tous les aliments ont la même saveur.

Il est si facile d'ailleurs de se tromper! Qui peut se flatter de connaître les limites exactes qui séparent les faiblesses des lourdes chutes? Qui peut se faire fort de ne jamais s'égarer, surtout en jugeant dans sa propre cause? Les plus illustres théologiens sont très souvent dans l'hésitation et le doute, et leurs opinions sont discutées dans le silence de l'étude et de la méditation, et leurs intelligences sont libres de ces préjugés qui accompagnent toujours une conscience plaidant pour elle-même.

Que de choses peuvent concourir à préparer l'erreur, la déguiser et la farder pour la rendre acceptable! On dira : la matière est légère, le consentement n'est point parfait, l'advertance n'est pas complète, — et l'on aura sciemment et volontairement transgressé une loi importante, et dans des points essentiels.

Que de circonstances où l'on peut s'aveugler quand on le veut, quand on le désire, quand a l'habitude de marchander avec Dieu et la conscience! En matière de pureté, que de pensées

dangereuses, de désirs naissants, de regards inconsidérés, de conversations frivoles on traite de bagatelles, et sont cependant très graves et très coupables! Le cœur, hésitant entre le sentiment et le consentement, ne peut discerner ce qu'il craint ou ce qu'il aime, et lorsqu'il se croit encore sur le bord, il est déjà tombé au fond du précipice. La pente est glissante, il n'est pas besoin de secousses bien sensibles pour arriver à l'abîme.

En fait de charité, que de médisances, de critiques, de murmures, de censures, de railleries ont fait des blessures profondes! et on les regardait à peine comme des passe-temps. Habituée à passer en revue toutes les histoires scandaleuses d'une contrée, s'arrogeant le droit de juger tous ceux qui se présentent, l'âme peu charitable dépasse facilement la limite et va prendre place parmi les malheureux que désignait l'apôtre S. Jean quand il écrivait: *Qui non diligit manet in morte:* Celui qui n'aime pas, demeure dans la mort.

En fait de patience, que de brusqueries, de paroles aigres, de vives saillies, de malédictions, d'imprécations, ont une tout autre importance qu'on ne le pensait! Et d'où viennent les désordres dans les familles, les haines irréconciliables, les disputes amères, sinon de cette prédisposition à la colère qui ne sut se modérer, qui ne tenta pas même de se retenir?

En fait de piété, les attaques détournées contre la religion, les critiques de ses ministres, les omissions de ses devoirs, la paresse habituelle, la négligence constante, des jours sans prière, des familles sans habitudes chrétiennes, des enfants qui ne se forment pas à la vie de la foi, les traditions qui se perdent, le naturalisme qui nous envahit: que de conséquences d'une vie en apparence intègre, et cependant déjà fort coupable! que d'effets désastreux d'une routine qui se nourrit d'infidélités! Ainsi l'on s'aveugle, on s'égare, on se perd, et l'on reste endormi dans l'erreur et le vice. Il vaudrait cent fois mieux avoir commis quelque grave faute, avoir fait quelque lourde chute; la conscience aux abois réclamerait contre le mal et empêcherait une fatale prescription. Mais qu'espérer d'une âme blasée par la pratique habituelle du désordre? Qu'attendre d'un cœur qui vécut longtemps sur la limite des vices grossiers, sur les confins de la mort, et qui vient de franchir cette borne presque sans effort et sans notable changement?

Que d'âmes en sont arrivées à ce terme désespérant! Autrefois chastes, pieuses, modestes, aujourd'hui esclaves de toutes les mauvaises habitudes et de toutes les passions, infidèles aux plus graves devoirs, gémissant sous le poids de honteux désordres! On pleure leur défection, on plaint leur misère, on s'étonne de ces revirements qui désolent l'Église de Dieu, mais

le chemin qui les a conduits s'appelle l'habitude au péché véniel, et quiconque prendra la même route arrivera au même but. En vain vous voudriez vous mettre en garde, fixer d'avance le point où vous vous arrêterez, définir les faiblesses que vous vous permettrez et celles que vous rejetterez; en vain vous calculeriez les moyens d'être avares avec Dieu sans perdre votre âme: vous vous engagez dans le dédale des fautes légères, vous n'en sortirez pas, ou plutôt vous en sortirez par une porte détournée où Satan vous attendra pour vous poignarder dans l'ombre et le secret; vous vous perdrez malgré vous.

Au reste, je crois avoir fait l'histoire du plus grand nombre des damnés. Ils sont tombés du faîte de la grâce dans la poussière des infidélités, et de là dans la boue des fautes grossières, puis dans l'impénitence, et enfin dans la réprobation. De même qu'on tresse en détail la couronne céleste, ainsi peu à peu l'on prépare sa condamnation éternelle. On monte par degrés à la béatitude, on descend par degrés en enfer: *Nemo repente fit summus;* et il est vrai de dire: règle générale, le damné fut une âme tiède.

Ajoutez à cela, Mes Frères, les tristesses et les douleurs qui ne quittent jamais une pareille existence. Ce cœur partagé ne goûte ni les joies du monde ni celles de la vertu, Dieu lui refuse ses consolations, et le vice même ne lui donne pas ses jouissances égoïstes.

Ajoutez les pertes innombrables. Quand bien même l'infidèle n'arriverait pas à la dernière limite des fautes graves, en résistant à la tentation, il aurait mérité un degré de grâce et un degré de gloire; en succombant il le sacrifie. Et comme ces luttes sont de tous les instants, les pertes ne cessent pas.

Ajoutez enfin les angoisses d'une âme qui se demande sans cesse si elle n'est pas encore descendue dans le tombeau du péché mortel.

Douleurs, pertes, angoisses, périls, châtiments, rien ne manque pour exciter le regret de ces fautes et pour nous inspirer d'énergiques résolutions. Il faudra, pour conserver la délicatesse de conscience, une continuelle attention; il faudra renoncer à bien des satisfactions qui paraissent innocentes, mais on ne peut pas acheter trop cher le double avantage de moins outrager le Créateur et d'échapper aux redoutables suites du péché véniel.

TENTATIONS

Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem.
(Eccli., II, 1.)

De toutes les épreuves de la vie, la plus ordinaire et la plus dangereuse est la tentation. Elle est la plus dangereuse, car elle expose le salut de l'âme chrétienne. Les adversités, les maladies, la mort elle-même, ne compromettent que la vie du temps; les souffrances morales enlèvent le bonheur de cette terre; mais la tentation, de sa nature, tend à compromettre la vie et le bonheur de l'éternité. Elle est en outre l'épreuve la plus ordinaire: le monde qui la fait naître est l'élément au milieu duquel nous vivons, les passions qui l'engendrent sont venues avec nous et ne nous quitteront qu'au dernier soupir, le démon enfin, — car il faut toujours faire sa part, et dans ce qui conduit au mal, il a la plus large, — le démon qui la suscite, rôde sans cesse autour de nous. Aussi bien, l'Esprit Saint ne nous dit pas d'éviter la tentation, mais d'y préparer notre âme: *Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem;* et le divin Sauveur ne nous a point appris à demander la délivrance des tentations, mais la victoire dans ces combats nécessaires et périlleux: *Et ne nos inducas in tentationem.* C'est pour vous enseigner le secret du triomphe que j'offre à vos méditations les trois pensées suivantes:

1° Il ne faut pas se plaindre des tentations;
2° Il ne faut pas se décourager dans les tentations;
3° Il ne faut pas hésiter dans la résistance aux tentations.

I. — *Il ne faut pas se plaindre des tentations.* — Dieu a ses raisons de les permettre, et il le fait pour nous donner la mesure de nos forces et s'assurer de notre fidélité. Il veut savoir et nous faire savoir ce que nous sommes. L'or s'épure au feu et la vertu au creuset brûlant de la tribulation. Là s'éprouve la perfection de notre amour, le caractère chrétien déploie sa puissance, et la volonté témoigne de son énergie. Sous un ciel serein et sur une mer tranquille, il ne faut pas grande expérience au pilote pour diriger un navire; où il se montre habile et prudent, c'est au milieu des vagues mutinées, quand le ciel est sombre et que la tempête pousse les flots jusqu'aux nues. A la caserne et sous la tente, il ne faut pas beaucoup de

courage au soldat : où il se montre brave et intrépide, c'est au fort de la mêlée, au milieu des bombes et des obus qui promènent la mort tout autour de lui. Ainsi au moment de la tentation brillent la prudence et le courage chrétiens. La vertu est comme le grand chêne, elle a besoin de secousses. Sur la montagne, le vent qui agite le grand arbre l'oblige à jeter de plus profondes racines, et les orages qui ballottent la vertu sur les hauteurs du sacrifice la forcent à pénétrer plus intimement dans les âmes.

C'est l'exercice qui fait le soldat, c'est l'exercice qui fait le chrétien, et celui qui n'a jamais subi d'épreuves ne sait rien de la vertu : *Qui non est tentatus, quid scit?* Que voulez-vous qu'il sache de la patience, celui qui n'a jamais rencontré une seule contradiction ? de la mansuétude, celui qui n'a jamais eu l'occasion de s'irriter ? *Quid scit ?* Que saura-t-il de l'humilité, celui qui n'a jamais subi un affront ? de la charité, celui qui n'a jamais eu rien à pardonner ? enfin de la sainte chasteté, celui qui n'a jamais été en butte aux orages de la vie ? *Qui non est tentatus, quid scit ?* La vertu suppose le courage, et le courage naît au milieu des obstacles accumulés. Le mérite vient des actes répétés et les actes se produisent au moment de l'épreuve et de la lutte. Supprimez la tentation, il n'y a plus rien d'étonnant dans la vie la plus réglée. Quel mérite y a-t-il à suivre le véritable chemin, quand vous ne pouvez varier ni à droite ni à gauche ?

Otez la tentation, la vie des Saints les plus illustres est, du même coup, rapetissée aux plus ordinaires proportions. La foi d'Abraham brille dans la promptitude à immoler un fils unique qui devait être l'espérance de toute une postérité. La patience de Job est immortalisée par les maladies, les infortunes, les contradictions de ses amis, les insultes de sa femme. La charité de Job éclate dans les dangers qu'il affronte pour consoler les agonisants et ensevelir les morts. Enfin l'apôtre Paul est moins glorifié par les révélations qui lui sont faites que par les épreuves subies pour le nom du Christ. Paul élevé au troisième ciel est grand sans doute, mais il l'est par un privilège purement gratuit que Dieu peut accorder au dernier des mortels. Paul souffleté par l'ange de Satan est admirable, c'est lui qui fait son propre mérite par la force de résistance. De même, le chrétien studieux observateur des commandements de Dieu, à l'heure des consolations, est digne d'éloges, car il fait son devoir. Mais quand le Ciel semble s'éloigner, quand la nuit se fait en son âme, quand tout est bouleversé dans son imagination, s'il maîtrise les passions conjurées, s'il dédaigne les avances de Satan, s'il reste dévoué à la cause du Sauveur,

il devient l'admiration des anges. Dieu, du haut du ciel, le contemple avec amour. Il dit de lui ce qu'il disait de Job: « As-tu vu mon serviteur? il n'est pas de héros qui lui ressemble: *Numquid considerasti servum meum Job?* » Ne nous plaignons jamais de la tentation : c'est l'heure de témoigner à Dieu notre fidélité et de lui montrer ce que nous sommes. La vertu qui ne sait pas subir l'épreuve n'est qu'un faux semblant, c'est une monnaie de contrebande qui n'a point cours dans l'éternel royaume.

Au reste, la tentation nous avertit de notre misère et nous oblige à la vigilance. Elle nous dit à nous-mêmes ce que nous sommes. Il est curieux de voir comment l'apôtre Pierre présume de ses propres forces, tandis qu'il est encore loin du danger. Il est seul plus fort que tous et plus fort que la mort, rien ne l'arrêtera. En vain le Maître cherche-t-il à lui faire connaître sa propre faiblesse, en vain l'assure-t-il par serment d'une triple chute, il ose infliger un démenti formel à la parole de son Maître. Mais l'heure de la tentation a sonné, toutes ces belles protestations s'évanouissent, la voix d'une servante lui arrache un parjure. La vérité lui apparaît, son néant s'affirme, son impuissance se montre, il pleure, il s'humilie.

Et que de fois nous aussi, à la table des consolations spirituelles, nous nous sommes crus invulnérables! Nous ne sentons pas alors expérimentalement la fragilité de notre nature, ni les faiblesses de l'esprit, ni les défaillances de la chair. Nous nous faisons une haute idée de nous-mêmes et de notre perfection. Mais quelques heures après, la tentation arrive, et nous nous retrouvons en face de notre profonde misère. Des sentiments plus humbles de notre bassesse s'imposent à notre esprit. Nous commençons à redouter une chute, et nous nous hâtons de nous environner du bouclier de la vigilance : *Quum tentatione quatitur et quasi ultra quam sufficit fatigatur, ei contra hostis sui insidias, munimen humilitatis ostenditur.*

Humilions-nous, Mes Frères, mais, encore une fois, ne murmurons pas. Les plaintes refroidissent le cœur de Dieu, éloignent la grâce, énervent l'âme et la livrent sans défense au tentateur.

II. — *Il ne faut pas se décourager dans la tentation.* — Elle n'est pas un mal, elle peut même devenir un très grand bien.

Comment la tentation n'est-elle pas un mal? Faites attention à la doctrine que je vais développer, et vous en serez convaincus. Tous les théologiens distinguent le sentiment et le consentement. La première idée qui nous vient d'une chose est arrivée d'une manière inconsciente, elle a pris naissance dans je ne sais quelle retraite de l'intelligence où la réflexion ne pénètre pas.

Et l'âme quelquefois se nourrit assez longtemps de cette première idée, sans se rendre compte de ce qui se passe chez elle. Jusque-là, il n'y a pas d'acte humain et, partant, point de mérite ni de démérite. Ni on n'offense Dieu, ni on ne le bénit sans le vouloir et le savoir. Aussitôt que nous nous apercevons d'une idée mauvaise, de deux choses l'une : ou nous désavouons librement cette imagination et nous restons exempts de faute, quand même la tentation persisterait malgré nous ; ou nous donnons un consentement complet, et alors nous sommes coupables devant Dieu. La moindre adhésion pleinement volontaire à un objet gravement illicite est toujours un péché mortel, le consentement ne fût-il que d'une seconde. La responsabilité d'un acte commence avec l'advertance et finit avec elle. Permettez-moi d'appuyer cette doctrine d'un exemple. Il vous est arrivé de penser à la vengeance. Vous combinez votre plan d'attaque, vous cherchez en votre esprit les moyens de réussir. Vous vous réjouissez de voir votre ennemi vaincu, vous le considérez à vos pieds demandant grâce, écrasé, terrassé, abattu. Tous ces phénomènes intellectuels sont inconscients, c'est le sentiment. Mais la réflexion arrive : vous vous apercevez et des idées qui vous occupent, et du désordre qu'il y a à les nourrir, et vous continuez à savourer le plaisir de la vengeance, voilà le consentement et le péché. Que si, au contraire, vous vous hâtez de repousser ces malheureuses imaginations, la tentation demeure involontaire et, au lieu d'être une source de mal, devient un principe de mérites.

Appliquez cette doctrine à toutes sortes de préceptes et vous comprendrez pourquoi j'ai dit que la tentation n'est jamais une faute par elle-même. Il dépend de nous de ne pas ouvrir la porte de notre cœur. La volonté de l'homme est un sanctuaire fermé, personne n'a le droit d'y pénétrer que Dieu. Les anges des cieux eux-mêmes ne peuvent pas en forcer l'entrée ; à plus forte raison l'ange déchu. Si le sentiment n'est pas toujours en notre pouvoir, nous restons parfaitement maîtres du consentement. Satan peut nous dire : Jette-toi dans le précipice, — il ne nous y fera jamais tomber malgré nous. C'est un chien à la chaîne, il aboie de loin, il ne mord que ceux qui se livrent à discrétion : *Latrare potest, mordere non potest.* Il n'est pas toujours facile d'éviter ses cris furieux, rien de plus simple que d'éviter ses cruelles attaques.

La tentation n'est donc point un mal. Loin de là, c'est un bien pour le serviteur du Christ, et je trouve un double avantage à la supporter. D'abord, elle prouve que nous sommes les amis de Dieu. Animé d'une haine profonde contre le Créateur, l'Esprit de ténèbres s'attaque principalement à ceux qui appro-

chent de la Très Sainte Trinité. Il laisse les infidèles en paix. Pourquoi les tourmenterait-il? Un roi ne fait pas la guerre à ses propres sujets, un propriétaire ne dévaste pas son domaine. C'est la portion choisie du troupeau du Christ que ce loup ravisseur veut dévorer : *De Ecclesia Christi rapere festinat.* Il perd Judas, l'apôtre du Sauveur, il s'attaque à Pierre, le chef du collège apostolique, il tend ses pièges pour passer les disciples au crible de ses lâches suggestions : *Expetivit vos ut cribraret sicut triticum.* Nous qui le chassons de notre âme comme un usurpateur, nous qui refusons de nous soumettre à son empire tyrannique, nous qui lui déclarons la guerre comme à un révolté, nous pouvons nous attendre à ses plus terribles assauts et à son infernale malice : *Circa nos eo vehementius incitatur, quo ex corde nostro quasi ex jure proprio habitationis expellitur.* Je ne sais si vous avez entendu raconter l'histoire d'un saint anachorète transporté par son ange à la porte d'un monastère où la discipline était encore parfaitement observée. Une nuée d'esprits de ténèbres voltigeaient autour du monastère, c'était un vrai tourbillon : ils remplissaient l'église, le chœur, le dortoir, les cellules, le cloître, le réfectoire. C'était un hideux essaim de ces génies pervers, il les rencontrait à chaque pas, il les voyait mêlés à tous les exercices de la pieuse communauté, il en fut d'autant plus étonné que, non loin de là, à la porte d'une ville corrompue, un seul démon veillait nonchalamment assis. A ce spectacle, il interroge l'envoyé du ciel, et celui-ci de répondre : Que feraient plusieurs démons en cette malheureuse ville, lorsque tout le monde se soumet à un seul? Ici où sont les vrais serviteurs de Dieu, est aussi le centre de la bataille, et le prince du mal y a massé ses troupes. — Donc, Mes Frères, nous sommes tentés? tant mieux! C'est une preuve que nous ne sommes pas encore sous l'empire de Satan. Il n'est point de vie de Saint exempte de combats, et nous devrions nous défier d'une existence sans tentations.

Faut-il ajouter que la tentation nous fournit l'occasion d'un mérite précieux? Faut-il vous dire qu'à toute mauvaise pensée renvoyée, correspond un degré de grâce sur la terre, un degré de gloire dans le ciel? Ainsi nous nous servons de nos ennemis, nous les forçons de travailler à leur perte et à notre salut. Pareils à l'armée qui, sur les champs de bataille, ne se contente pas d'enclouer les canons ennemis, mais elle les prend et les fait servir à la victoire, nous retournons contre Satan ses propres armes et nous l'obligeons à préparer notre couronne. Heureux l'homme qui subit la tentation! *Beatus vir qui suffert tentationem!...* Quel étrange langage! Ne vaudrait-il pas mieux couler une vie tranquille et sans secousse, paisible comme le

fleuve qui étend sa grande nappe argentée sur la plaine? N'est-il pas plus doux d'être dégagés de ce monde comme des anges ignorant les mystères de la vie, et respirant une atmosphère de pureté et d'innocence? Non, Mes Frères, là n'est point le mérite ni la couronne. La couronne promise à ceux que Dieu aime, c'est dans la poussière du sacrifice qu'il en faut choisir les perles, c'est au vaste champ de la lutte qu'il en faut recueillir les fleurons: *Quoniam cum probatus fuerit accipiet coronam.* Vous trouvez qu'il est dur de lutter à chaque instant du jour; vous trouvez que la bataille se prolonge indéfiniment. Dans la jeunesse, vous comptiez sur l'âge mûr pour adoucir les combats que les passions avaient faits si rudes. L'âge mûr est venu, et la paix n'est point arrivée encore. Vous comptez maintenant sur la vieillesse pour éteindre les ardeurs du mal, la vieillesse viendra, et la tentation continuera toujours. Homme de la terre qui désirez le repos d'un moment, cette situation vous semble misérable et affreuse, et moi, prêtre de l'éternité, je vous réponds: *Cognosce quia paratur corona.* Vous êtes éprouvés? tant mieux! C'est une preuve qu'au ciel vous serez plus près de Dieu. Gardez-vous de croire que sa providence vous ait abandonnés, c'est au contraire un indice certain de son amour et de sa bienveillance: *Ne existimemus quod nos dereliquerit Dominus vel despiciat, si tentationes nobis inferuntur.* Ouvrons nos cœurs à la confiance. Ce n'est pas aux étrangers que le Seigneur promet la lutte, c'est aux enfants: *Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem.*

III. — *Il ne faut pas hésiter dans la résistance aux tentations.* — Inutile, Mes Frères, de vous prouver la nécessité de la résistance. Céder, c'est devenir l'esclave de Satan, c'est imiter les anges qu'il perdit, c'est apostasier et renier son baptême, enfin c'est renoncer à sa place du ciel et en choisir une parmi les damnés.

Il faut donc résister, mais avec calme, sans perdre la paix de l'âme et la tranquillité du cœur. Pourquoi nous troublerions-nous? Au plus fort de la tempête, un pilote dirige notre navire, et ce pilote c'est Dieu, et Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Deux vérités bien consolantes, Mes Frères: le démon ne peut que ce que Dieu veut, et Dieu ne veut que ce que nous pouvons. Au reste, rien n'affaiblit le tentateur comme ce calme assuré, cette confiance inébranlable. Le diable est femme, dit S. Ignace. — Je demande pardon de répéter cette comparaison, elle n'a rien d'offensant pour personne, car le type de la femme querelleuse n'est point ici, or le saint parle de celle-là. La femme que l'on redoute devient

insolente et hardie, cruelle comme un lion ; méprisez ses fureurs et riez de ses emportements, elle perd courage et s'en va dévorer en secret le frein de la colère. De même, résistez au diable, et il prendra la fuite. *Resistite diabolo et fugiet a vobis*[1].

D'ailleurs, pas de lenteurs dans la lutte. C'était le conseil de S. Jérôme: Ne permettez jamais aux pensées mauvaises de se fixer en vous. Immolez votre ennemi tandis qu'il est faible. Arrachez l'ivraie aussitôt qu'elle paraît. Que rien de mondain ou de dangereux n'ait la permission de croître dans votre imagination. Prenez le serpent quand il est jeune et sans venin, écrasez-lui la tête impitoyablement ; étouffez le lionceau dès sa naissance. Arrêtez le torrent à sa source, appliquez le remède au début de la maladie: *Dum parvus est hostis, interfice.* Ne donnez jamais le commencement, ce serait trop: *Initium diabolo satis est.* Une étincelle tombe sur votre vêtement, vous arrêtez-vous à la considérer d'un œil curieux ? Une vipère franchit le seuil de votre porte, vous attardez-vous à suivre ses replis sinueux? Avec la même promptitude écrasez la tentation au moment où elle tombe dans votre âme. Le diable, a dit le Dante, est impitoyable logicien, et il tire toujours les conséquences des prémisses que nous avons posées, le premier instant est le seul propice à la victoire.

Enfin dans la résistance il faut employer la prière: *Orate, ne intretis in tentationem.* La confiance en Dieu et la défiance de nous mêmes sont également nécessaires pour triompher, l'une et l'autre se traduisent par le même cri de l'âme: la prière qui s'humilie et appelle au secours. Le soldat a besoin de son arme au moment des dangers, et beaucoup de chrétiens sont tombés parce qu'ils ont négligé d'employer le glaive de la prière. C'est le moment alors d'adresser à Dieu de ferventes oraisons jaculatoires. C'est le moment de se réfugier dans le cœur sacré de Jésus. C'est le moment d'avoir recours à la Vierge immaculée. Il est très utile, quand on est seul, de tracer le signe de la croix avec l'eau bénite. Enrichie des prières de l'Église, l'eau détourne les malédictions du tentateur ; étendard du salut, la croix fait trembler l'enfer et enchaîne sa puissance. Mais il n'est jamais expédient de donner aucun signe extérieur d'affectation, c'est réjouir l'Esprit mauvais et lui faire savoir que ses impures suggestions sont arrivées à notre âme. Nous l'avons dit: notre cœur est un sanctuaire fermé, ne donnons aucun indice de ce qui se passe dans ce sanctuaire, gardons pour Dieu et pour nous les secrets de notre conscience.

Calme, promptitude et prière: voilà en trois mots la tactique des combats chrétiens. Cependant il en est une autre particulière

1. S. Jac.

qui varie avec les différents états. Il est des tentations qu'il faut mépriser, d'autres qu'il est nécessaire de repousser en face, d'autres enfin qu'il est urgent de fuir.

On rencontre bon nombre de personnes affligées par des idées de blasphèmes continuels, d'irréligions et d'impiétés excessives, et autres imaginations désavouées par le simple bon sens. Parfois elles se figureront consentir à toutes sortes d'obscénités, et, en d'autres temps, elles croiront blesser constamment la charité et ne faire que des jugements téméraires ou des calomnies. Il est évident que tout cela n'est pas sérieux, et nous devons traiter ces sortes de tentations comme un fou qui nous fatiguerait de ses cris importuns, ou comme ces mouches qui étourdissent notre oreille par leurs bourdonnements monotones. N'y attachons pas la moindre importance. Le résultat le plus sûr serait le découragement, et le démon seul y ferait son triste négoce.

Quand les tentations sont sérieuses et qu'il n'y a pas de danger à réfléchir sur l'objet de ces suggestions, on peut et on doit généralement les combattre par des actes de la vertu opposée. Ainsi, aux doutes contre la religion, opposez un acte de foi profondément accentué, aux pensées de haine un acte de charité, aux sentiments d'orgueil un acte d'humilité. Il est bon de fortifier notre âme par des considérations pieuses sur la folie de ces passions et leurs effets désastreux. Il est bon surtout de pratiquer des œuvres de la vertu qui est le plus attaquée et de les répéter souvent, même en matière légère.

Enfin il est des tentations qui demandent une autre tactique: ce sont les tentations contraires à la modestie chrétienne.

Elles trouvent en nous des auxiliaires trop puissants, et la seule chance de succès se trouve dans la fuite immédiate: éviter toutes les occasions et appliquer aussitôt les facultés de notre âme à un objet qui la captive entièrement. C'est ici surtout que la promptitude est nécessaire. Le moindre retard serait une défaite: d'autant plus que la persévérance volontaire à considérer une pensée impure est toujours un péché mortel. Après la tentation, ne jamais revenir pour savoir si le consentement a été donné. Ces retours sont un danger, et, de plus, ils sont inutiles. La conscience affirme carrément les faiblesses accomplies, et le doute sérieux est une preuve que nous sommes debout. Tout examen est hors de saison et ne servirait qu'à faire renaître le danger.

Je résume et je finis. S'affliger des tentations est une preuve de lâcheté. Un vrai chrétien embrasse la lutte avec courage. Se décourager dans la tentation est une timidité excessive et nuisible. Reste le dernier parti qui est celui des âmes

généreuses : combattre la tentation avec calme, la rejeter promptement, prier dévotement.

Alors elle nous rapprochera de Dieu, augmentera la somme des grâces que le Seigneur nous réserve et le trésor des mérites que nous pourrons obtenir. Ici-bas, la victoire donne à la conscience la paix et le bonheur; au ciel, elle donne la palme des élus : *Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam quum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ. Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t IV, pp. 593, 608, 621.

LA FOI

Oportet accedentem ad Deum credere quia ... benefacitis attendentes, quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco. (II Petr., I, 1..)

Elle est belle la lumière du soleil que la main de Dieu plaça comme un phare au sein du firmament! Elle communique la vie à l'univers entier, elle fait germer les plantes et les arbres, elle donne à la terre sa parure de fleurs qui se renouvelle sans cesse et ne vieillit jamais.

Plus belle encore est la raison qui luit dans l'esprit de l'homme comme un reflet de la face de Dieu. La raison découvre les charmes du beau, les splendeurs du vrai, la gloire du bien. La raison va jusqu'au ciel surprendre quelques secrets de la Divinité, pour nous en faire jouir sur cette terre d'exil. Servie par la parole, elle établit entre les hommes ce commerce d'intimité et d'affections qui forme le nœud des sociétés et l'agrément de la vie.

Mais au-dessus de ces lumières, il en est une troisième qui les surpasse en éclat et en beauté, qui s'ajoute à elles sans les détruire, comme la lumière de la raison s'ajoute à celle du soleil sans lui enlever un seul de ses rayons. Vous avez tous nommé la foi. « Vous ferez bien, dit l'apôtre S. Paul, de remarquer le cours de cet astre qui brille au milieu des ténèbres de la vie. Vous ferez bien de marcher à la lueur de ce flambeau. »

I. — *Qu'est-ce que la foi ?* — La foi, dit la théologie, est un don surnaturel par lequel nous accordons aux vérités révélées par Dieu, et proposées par son Église, une adhésion pleine, complète, universelle.

Pour avoir une idée exacte, expliquons chacune des parties

de notre définition. J'ai appelé la foi un don de Dieu. Elle ne vient pas de la chair et du sang, elle ne germe pas naturellement sur la terre, elle ne fait point partie essentielle ni intégrante de notre vie, elle descend de l'Éternel qui la fait naître dans nos intelligences quand il lui plaît : *Donum.*

C'est une chose de pure libéralité, une grâce qui nous est faite, et une grâce surnaturelle. Nulle créature, quelque parfaite qu'elle soit, ne peut la réclamer comme une propriété, nulle créature ne peut l'acquérir. Elle n'est ni une dette ni un salaire. Elle dépasse les exigences et les forces de toute nature créée ou possible : *Donum supernaturale.*

Ce don est le fruit du sang du Christ, le prix de la rédemption, c'est-à-dire un bien infini dans sa valeur : *Concessum intuitu meritorum Christi.*

Enfin elle nous porte à croire toutes les vérités que Dieu a révélées et que son Église propose. Trois intelligences concourent à son exercice : l'intelligence infinie de Dieu qui connaît tout et qui daigne nous faire part de sa science ; l'intelligence de l'Église qui est assistée de la grâce divine et nous transmet la révélation ; l'intelligence du chrétien qui, assuré de la véracité de Dieu et de l'infaillibilité de l'Église, répond : Seigneur, vous avez parlé, je crois.

II. — *La foi est-elle nécessaire?* — Oui, répond encore le saint Concile de Trente, elle est le commencement, la base et la racine de notre justification : *Initium, fundamentum et radix justificationis nostræ.* A toute entreprise il faut un commencement. Le soldat n'est pas tout d'un coup maître passé dans l'art de la guerre. Avant de se lancer au milieu des champs de bataille, il a besoin de se former aux manœuvres ; avant d'affronter les canons ennemis, il doit s'assujettir aux exercices de la caserne. L'enfant n'est pas tout de suite expert dans les sciences, il est obligé de s'initier aux premiers éléments des diverses connaissances humaines. La récolte ne se prépare jamais en un seul jour ; il faut semer avant de recueillir. A tout un commencement, et, sans ce commencement, point de continuation, point de fin ni de perfection. Donc sans la foi, inutile de rêver la justification et le salut, puisque, d'après le saint Concile, la croyance est le premier pas à faire dans cette voie délicate : *Fides est initium.*

Quand vous voulez construire un édifice dont la solidité défiera les orages et les tempêtes, vous pensez d'abord à lui donner pour fondement le roc ou la terre ferme; vous placez sur ce roc une première assise qui soutiendra toute la construction: *Fides est fundamentum.* La foi est cette première

ise, ce fondement indispensable sur lequel il faut construire. Là où elle manque, tout s'écroule, tout s'en va en poussière, ou, plutôt, c'est impossible de bâtir, car ce serait vouloir une maison sans fondations.

Avez-vous remarqué la plante qui pare la campagne de ses riches couleurs? Avez-vous vu comment elle va puiser la sève dans la terre? comment elle se sert de ses racines et de ses radicelles pour recueillir le suc nutritif? Otez la racine, la plante se fane, se flétrit, tombe en poussière. *Fides est radix:* La foi est cette source de la vie. C'est elle qui produit et alimente en nous les vertus chrétiennes, elle est leur divine nourrice, et prétendre au ciel sans la foi est chose aussi absurde que de faire croître les plantes en leur coupant tout ce qui peut leur apporter les éléments de nutrition.

Mais, me direz-vous, on peut bien vivre sans aucune croyance, et je connais tel homme qui s'inquiète peu du surnaturel et du symbole, et je le sais plus honnête que tel chrétien scrupuleusement attaché aux décisions de l'Église.

On peut bien vivre sans la foi! Il est certain que l'on vit sans mérite pour la gloire éternelle: les sacrifices les plus austères, les vertus les pl s héroïques, sont frappés de stérilité: la foi seule peut leur imprimer l'effigie de Dieu. Un lingot d'or (faites attention, Mes Frères, à cette comparaison de S. Chrysostome), un lingot d'or peut avoir une très grande valeur par lui-même, mais tant qu'il n'est pas frappé à l'effigie d'un prince ou d'une nation, il reste à l'état d'or brut et n'a point cours comme monnaie de commerce. De même, une action peut être louable en sa nature, elle peut être brillante et glorieuse, mais elle n'est point reçue et elle ne le sera jamais dans le divin négoce de la sanctification des âmes, tant qu'elle ne porte pas l'empreinte du surnaturel.

Tel homme vit mieux que les chrétiens! Je ne discute pas et je consentirai même à le croire charitablement: mais enfin, qu'il soit un ange par l'innocence et la pureté de mœurs, un martyr par le courage de la vertu, un apôtre par le zèle du bien, qu'il soit de granit par la chasteté, de flammes par la charité, s'il n'a pas l'humilité de la foi, la sincérité de la foi, la plénitude de la foi, je lui répondrai toujours avec S. Paul. *Sine fide, impossibile est placere Deo.* Sans la croyance ferme, simple, complète, il est impossible de plaire à Dieu. Il n'est pas le juste du Seigneur, il est l'honnête homme du monde. Il est juste tel que Satan le désire, il a des vertus telles que Satan les commande. Il possède toute l'intégrité qu'il faut pour s'endormir sur le bord du précipice : *Justus ex fide vivit.* Oui, Mes Frères, Dieu est venu pour se faire notre Maître, il nous a ordonné

la soumission à sa doctrine. Ce n'est pas à la créature de l'éconduire des frontières de son intelligence. Ce n'est pas au néant de se révolter contre la Majesté et la Science infinies et de dire : Parle si tu veux, je ne croirai pas ; commande, je n'obéirai pas.

Eh quoi ! Mes Frères, tous les jours, l'homme fait acte de foi à des docteurs qui peuvent le tromper. L'enfant croit à son père, l'écolier à son maître. On admet sans contrôle les affirmations d'un géomètre, d'un astronome, d'un mathématicien. Dieu vient du Ciel pour nous apprendre des vérités que nous n'aurions pas soupçonnées ; il vient raconter sur la terre les mystères de l'éternité : lui contesterez-vous la science ? lui contesterez-vous la véracité ? Alors il n'est plus Dieu. Et si vous admettez qu'il ne se trompe pas, qu'il ne vous induira jamais en erreur, de quel droit rejetterez-vous ses enseignements ?

Mais cette doctrine est pleine de mystères, et il répugne à ma raison de croire ce que je ne comprends pas. — Hé ! mon frère, vous ne pouvez faire un pas sans vous heurter à des obscurités, et vous prétendez que la science la plus haute devrait être à la mesure de votre courte intelligence ! Vous voyez la lumière, vous sentez la chaleur ! Qu'est-ce donc que la lumière ? qu'est-ce que la chaleur ? Vous voyez l'orage ! Qu'est-ce que la tempête, et où est l'outre qui renferme le vent et l'envoie à travers les espaces ? Vous voyez le pain qui fait votre nourriture ! Comment, sous l'action du feu, le froment s'est-il transformé ? Mystère que tout cela, et dans tous les êtres il y a un sanctuaire fermé à la raison humaine. Dieu seul remplit de sa majesté infinie ce sanctuaire de l'essence des choses. La créature voit la surface, elle arrive jusqu'à la porte du temple. Là, elle entend la voix de l'Éternel qui lui dit : Arrête, ici c'est mon domaine, et l'on n'entre jamais. — Eh bien ! mon frère, vous ne comprenez rien de ce monde, vous ne vous comprenez pas vous-même, vous ne savez le tout de rien, et vous voudriez embrasser dans votre intelligence l'Auteur de l'univers, le Créateur de votre âme, vous voudriez embrasser le ciel et Dieu !

III. — *Que faut-il croire ?* — Tout ce que l'Église nous propose comme révélé. Remarquez, Mes Frères, que je ne dis pas seulement tout ce qui est révélé par Dieu, mais ce qui est proposé par l'Église. L'Église est le canal par où la révélation arrive jusqu'à nos esprits, le moyen dont Dieu se sert pour nous instruire de sa parole. Admirez la bonté du Seigneur qui a choisi la voie la plus simple, la plus douce, la plus facile, pour nous faire monter jusqu'à lui. Il a mis ses enseignements

à la portée de toutes les intelligences ; il a chargé son Église de faire le travail de recherche et nous a laissé le profit de ses labeurs ; il nous a assurés de la vérité en se mettant lui-même à la disposition des apôtres par la grâce de l'infaillibilité. Puis il nous a dit : Écoutez et croyez. — Quoi de plus facile que d'écouter, comprendre et dire : J'ai entendu, je crois ! — Il nous a dit comme au centurion : Allez trouver Pierre, mon disciple et mon vicaire, — et Pierre nous instruit par Léon XIII. Il nous a dit comme à Paul, terrassé sur le chemin : Allez vers Ananie, — et Ananie, c'était ce prêtre du Christ, ce pasteur de la paroisse qui nous reçut des bras de notre mère et bégaya avec nous les premiers éléments de la doctrine surnaturelle, parlant au nom de l'évêque uni au Pape infaillible.

Or, parmi les vérités que l'Église propose, il en est qu'il faut connaître expressément. L'ignorance, même involontaire, de ces dogmes rend le salut impossible. Le mystère d'un Dieu en trois personnes, auteur de la nature et de la grâce, l'existence d'une éternité de bonheur pour les justes et de malheur pour les coupables, le fait de l'Incarnation du Fils de Dieu et de la Rédemption du monde ! tel est le bagage scientifique indispensable à tout chrétien. Quand un inconnu arrive dans un pays, pour savoir s'il est digne de confiance, on lui demande souvent quels sont les amis dont il pourrait citer les noms. A l'âme qui se présentera pour être jugée, Dieu demandera ce qu'elle connaît du monde surnaturel ! Sous peine d'être chassée comme l'étranger à la conduite suspecte, elle devra répondre : Au ciel, je connais Dieu le Père qui m'a créée, le Fils qui m'a rachetée, le Saint Esprit qui m'a sanctifiée. Je connais mon frère Jésus-Christ qui a donné son sang pour moi et qui veut me récompenser des vertus que j'ai pratiquées avec sa grâce.

Il y a d'autres vérités qui ne sont pas d'une nécessité absolue, mais que nous devons néanmoins savoir, sous peine de péché mortel : tels les articles du symbole, les commandements de Dieu et de l'Église, l'oraison dominicale, la salutation angélique; tels encore les actes de foi, d'espérance et de charité, et la doctrine relative aux sacrements que nous sommes obligés de recevoir. Et de là, Mes Frères, vous devez comprendre l'importance des instructions qui vous sont données et où, comme sur une table de vie, est dispensée la nourriture préparée par le Seigneur à votre âme. Vous avez goûté les mets délicieux accommodés par les mains de l'Église votre mère, soyez-en fiers et heureux et témoignez votre reconnaissance par la fidélité aux principes reçus. N'abreuvez point vos cœurs aux sources empoisonnées du doute et de l'incrédulité.

IV. — *Comment savons-nous que Dieu a parlé?* — Nous le savons par les prophéties, les miracles, les martyrs.

Les prophéties. L'homme ne connaît pas l'avenir. Il y a certains faits qui s'enchaînent et dont il peut prévoir l'arrivée, mais tout ce qui est contingent, tout ce qui dépend de la libre volonté, échappe entièrement au regard de l'intelligence créée. Et si quelqu'un se présente au milieu des peuples, déroule cent ans, mille ans à l'avance, la succession des empires, leur développement, leur ruine; s'il fait le portrait des personnages qui doivent se présenter sur la scène du monde, et si je vois l'événement correspondre à la prophétie, je dis aussitôt : Cet homme est un envoyé du Ciel et il parle au nom de Dieu, et sa parole est le Verbe divin communiqué à la terre.

Les miracles. Donnez-moi un médecin assiégé par les aveugles, les boiteux, les sourds, les paralytiques, les possédés. D'une parole il les délivre de leurs infirmités. Il dit aux uns : Soyez guéris, — et ils le sont; aux autres : Prenez votre grabat, — et ils le prennent; et des guérisons radicales s'opèrent en un instant, sans remèdes et sans artifices. Si ce médecin étrange me dit : Je parle au nom de Dieu, — je le croirai et vous le croirez comme moi.

Donnez-moi un étranger qui passe sur le chemin d'une bourgade. Il rencontre un convoi, il entend des larmes : une mère accompagne de son désespoir les restes d'un fils unique. Cette douleur le touche, d'une voix puissante et forte il appelle le jeune homme, et le mort se lève. Si cet étranger me dit : Je parle au nom de l'Éternel, — je le croirai et vous le croirez comme moi.

Donnez-moi enfin un ami sollicité par une famille en deuil. Il vient et on se plaint de son retard : Conduisez-moi au tombeau du frère que vous pleurez. — On le conduit. Depuis quatre jours le cadavre est enseveli, il est déjà livré à la corruption, et à la voix du thaumaturge, il se dégage de cette pourriture et il entre dans la maison de ses sœurs. Si cet ami me proteste qu'il parle et agit au nom de Dieu, je le croirai et vous le croirez comme moi. Le changement des lois de la nature n'appartient qu'au Créateur de l'univers, et toutes les fois que cette révolution s'opère par le travail d'un homme quelconque, cet homme-là n'est qu'un instrument de la puissance divine, il est l'envoyé de Dieu, et on peut le croire comme on s'en rapporte à Dieu lui-même.

Les martyrs. Toutes les années, à nos cours d'assises, sur la parole de quelques témoins, des condamnations sont prononcées. Deux témoins viennent vous dire sous la foi du serment : Nous avons vu un misérable se rendre coupable

d'assassinat avec préméditation, et dans un but de vol et de rapine. — Le coupable convaincu est livré au dernier supplice, et cependant rien de plus grave que ce jugement qui retranche pour toujours de la société et déshonore une famille à tout jamais, et les témoins qui déposent contre lui n'ont rien souffert pour faire la preuve de ce qu'ils avancent. Vous croyez donc, et le législateur, dans sa sagesse, a cru que le témoignage de l'homme affirmant un crime sur la foi du serment, suffit à faire autorité. Eh bien ! nous, catholiques, nous avons en faveur de notre foi, non pas deux témoins ni cent, mais dix-huit millions, et ces témoins ont donné leur sang pour affirmer la vérité de la révélation. Dieu a parlé, disaient-ils, et nous vous apportons ses enseignements. — On leur a répondu : Cessez de proclamer cette doctrine, ou vous mourrez, — et ils sont morts. Concluons, avec Pascal : « Je crois volontiers des témoins qui se font égorger. »

V. — *Péchés opposés à la foi.* — La foi est nécessaire. Elle embrasse toutes les vérités enseignées par l'Église catholique, elle a pour base une foule de motifs de crédibilité qui suffisent à rendre notre assentiment rationnel. Les principaux de ces motifs sont les prophéties, les miracles, le martyre. Il reste à passer rapidement en revue les vices opposés à cette vertu.

Le premier est l'incrédulité totale. Elle repousse toute idée de surnaturel, elle défend à Dieu de se mettre en communication avec sa créature. Si les passions n'étaient point là pour expliquer ce désordre, on pourrait dire: C'est une des folies de l'homme, tirons le voile sur cette misère et passons.

L'hérésie avoisine l'incrédulité. De parti pris, elle rejette un ou plusieurs articles définis. C'est faire disparaître le motif de la foi, lui enlever son vêtement divin, la détruire.

A côté de l'hérésie, le doute cherche une place et arrive aux mêmes désastres. Il tue la croyance. Est-ce donc un crime de douter ? Ne serait-ce pas plutôt un acte de prudence qui veut être sûre avant de donner son assentiment? Oui, c'est un crime de douter de la parole divine, car c'est dire à Dieu : Seigneur, vous pourriez fort bien me jeter dans l'erreur, je me défie de vous.

L'ignorance néglige de s'instruire des vérités à croire, la témérité s'expose à la perdre par des lectures irréligieuses ou par des discours impies, et le respect humain rougit de la confesser en face des hommes, et, disons-le avec franchise, jamais l'ignorance ne fut plus générale, ni la témérité plus audacieuse, ni le respect humain plus lâche. Vous rencontrez à chaque pas des fanfarons qui s'arrogent le droit de critiquer

nos mystères, et qui vous étonnent par leur ineptie au moment où vous les interrogez sur ce qu'ils condamnent ; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est la faiblesse des chrétiens qui se courbent en face de ces docteurs d'insanités, et n'ont plus le courage de soutenir leur foi et de la défendre.

Enfin, c'est une faute contre la foi de passer un temps considérable sans faire aucun acte de cette vertu. Les théologiens prétendent assez généralement qu'il faut accomplir ce devoir au moins tous les mois.

Vous l'avez reçu ce don divin et cette vertu si nécessaire Votre responsabilité est engagée de la manière la plus grave. Il ne dépend pas de vous de vous débarrasser de ses enseignements. La foi vous jugera ou vous condamnera. La foi restera avec ses promesses ou ses châtiments, avec ses obligations et vos devoirs, avec vos vertus ou vos crimes. Vous pourrez l'endormir, mais la faire disparaître, jamais ! Vous pourrez la tuer, mais l'empêcher de ressusciter, jamais ! Il y a en vous un caractère indestructible, inaliénable, immortel, qui parlera contre vous. Ce caractère dira que vous n'étiez ni un infidèle ni un païen. Puissiez-vous avoir honoré votre croyance, glorifié votre caractère et pratiqué les enseignements divins ! Le Maître a dit une parole qui doit profondément rassurer les cœurs attachés à leur religion : *Qui crediderit salvabitur :* Celui qui croira sera sauvé. *Amen.*

Voir d'autres discours sur la Foi dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine. t. I, pp. 156-196 ; t. III, p. 490 : t. VI. p. 612 ; t. XIII, pp. 134, 405 ; t. XV, pp. 474-536 ; t. XIX, p. 90 ; t. XX, p. 343 ; t. XXVI. pp. 585-672.

MIRACLES

Le miracle est une des bases les plus essentielles de la foi catholique. L'incrédulité n'a rien négligé pour la démolir, mais ses arguments ne sont pas de grande valeur. Tous ses coups ont porté à faux. Rien au-dessus des lois de la nature, dit-on, tout ce qui dépasse le monde visible est sans valeur, pas de surnaturel. — Et moi je réponds : Dieu peut faire des miracles, l'homme peut facilement connaître les miracles de Dieu. Le surnaturel existe et il ne saurait être mieux prouvé.

I. — *Dieu peut faire des miracles.* — Qu'est-ce que le miracle? La théologie le définit : un fait sensible qui fait exception aux lois de la nature et dépasse ses forces. Qu'une pierre tombe en vertu de l'attraction, voilà un fait dont nous sommes témoins

tous les jours, il est naturel. Que la même pierre demeure suspendue en l'air et sans support, voilà l'exception, le miracle. Qu'un homme étudie, apprenne et connaisse la vérité, voilà un phénomène de tous les temps; mais que cet homme découvre, dans les lointains de l'avenir, les événements qui dépendent de la volonté divine, c'est une dérogation aux lois intellectuelles, un miracle. D'un côté, c'est la nature qui agit, de l'autre, une puissance invisible, extraordinaire, qui ne peut être que Dieu lui-même.

Ainsi entendu, le miracle est-il possible? Évidemment oui. Disons d'abord qu'il n'y a absolument rien de nécessaire dans l'ordre des êtres créés. Dieu était libre de leur donner l'existence ou de les laisser aux abîmes du néant. Leur conférant la vie, il pouvait les soumettre à telles lois qu'il plaisait à sa sainte volonté. Ces astres que la science nous montre livrés à un mouvement continuel de rotation, pouvaient être plantés immobiles au sein des espaces. Ce liquide qui s'en va cherchant l'équilibre serait-il condamné à demeurer dans toutes les situations, qu'il n'y aurait absolument rien de répugnant ni de contradictoire. Il en est ainsi de toutes les lois physiques, il n'y a de nécessaire que les lois métaphysiques et mathématiques. Aussi bien, personne ne vous dira jamais que Dieu puisse obliger deux et deux réunis à composer le nombre cinq, ni forcer le cercle de former une figure de quatre côtés sans perdre sa première nature. Mais qu'un paralytique demeure soumis à son infirmité ou qu'il soit instantanément guéri, qu'y a-t-il là de nécessaire? Mais que le feu consume ou cesse de brûler à un moment donné, qu'y a-t-il d'indispensable?

Contesterez-vous à la puissance divine le droit de changer ce qui n'est pas nécessaire? Quoi! Mes Frères, la main qui alluma le soleil ne pourrait le retenir sur l'horizon! La parole qui donna le mouvement aux astres ne pourrait le leur retirer! La volonté qui communiqua la vie à ce qui n'était rien, ne serait pas libre de modifier l'existence d'une créature façonnée selon son bon plaisir! Celui qui a tout créé dispose de son œuvre comme le potier de l'argile qu'il a travaillée. La résurrection des morts est sans contredit un des plus grands prodiges, sinon le plus grand : mais le Dieu qui produisit l'être au moment où rien n'existait, ne pourrait-il pas reproduire l'existence dans un cadavre qui est encore quelque chose? Il me semble qu'il y a infiniment plus de distance du néant à l'être, que de la tombe à la résurrection.

On a beaucoup parlé, surtout de nos jours, du miracle opéré par la prière de Josué. La science surtout a protesté. Rien de plus facile à Dieu, et la science elle-même me sert à le prouver.

Elle reconnaît que les rayons du soleil sont refractes par l'atmosphère, qu'ils fléchissent et arrivent à nous quand le soleil n'est pas encore ou n'est déjà plus sur l'horizon, et nous voyons cet astre lorsqu'il devrait être caché par la montagne. Dieu put accentuer cette réfraction, doubler l'angle opéré par la densité naturelle de l'air, et donner aux combattants la lumière du soleil, quand cet astre était déjà sous les limites de l'horizon du soir.

Cherchez tant qu'il vous plaira, jamais vous ne ferez croire à un homme raisonnable que la puissance créatrice ne dispose pas de l'univers. Qui nomme Dieu, dit un être supérieur à la nature. Dieu est le surnaturel par essence, son pouvoir, infini comme lui, n'a d'autres limites que les limites du possible. Hormis ce qui implique contradiction dans les termes, tout est de son domaine.

Je dis plus et j'affirme qu'il était souverainement nécessaire que Dieu fît des miracles. Il avait formé des natures intelligentes, il devait se réserver les moyens de leur parler, de se faire comprendre, de leur intimer ses ordres et d'intervenir au milieu des événements qui mesurent leur vie. Un Dieu à qui on refuse le droit de parler, n'est plus qu'une idole. Quelle autorité prendrait un père sur sa famille, si, après avoir indiqué le travail et tracé le devoir, il ne pouvait plus s'approcher de ses enfants ni se mettre en relation avec eux? Nier la possibilité des miracles, c'est lier les mains à l'Éternel, le reléguer dans le fond de son ciel, espèce de roi fainéant, incapable de diriger son empire, souverain constitutionnel qui règne et ne gouverne pas.

Les lois du monde forment la constitution donnée par le Créateur au vaste royaume de l'univers. La Sagesse infinie respecte cette charte, et elle n'y touche point sans de graves motifs. Mais lorsque les intérêts de sa gloire ou le bien de ses sujets le demandent, elle intervient, suspend l'exercice de la loi, déroge volontairement à des règles établies volontairement. Alors l'homme comprend, il voit Dieu derrière le miracle, il écoute et se soumet à ses ordres. Au contraire, si vous supprimez le prodige, les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, la créature s'habitue à cette série de phénomènes, et Dieu n'apparaît nulle part.

Mais, me direz-vous, vous ne voyez pas les épouvantables conséquences de cette théorie. Comment? déroger aux lois de la nature! Quelle effroyable perturbation ne jetteriez-vous pas dans l'univers, si cela arrivait! Votre miracle! c'est le désordre, l'anarchie, le renversement complet de tout ce qui existe.

En vérité, Mes Frères, il faut être bien pauvre pour recourir

à de pareils expédients, et une cause qui n'a pas d'autre raisons pour se défendre, ne mérite pas qu'on la prenne au sérieux.

Quel désordre! dit-on, quelle anarchie! quelle perturbation! Je cherche les conséquences que l'on veut bien nous signaler, et j'avoue humblement que je ne les trouve nulle part, sinon peut-être dans le cerveau de nos contradicteurs. Le feu brûle de sa nature, mais, à un moment donné, il ne peut atteindre tel ou tel corps en particulier. Dieu enchaîne sa puissance; les combinaisons qu'exige la combustion ne s'opèrent pas. Quel malheur y a-t-il dans cet événement? Ce phénomène extraordinaire empêchera-t-il les autres feux de consumer en suivant les lois de leur existence? La mort a saisi une victime. Ordinairement elle est souveraine dans son empire; par suite des dispositions de la Providence, le cadavre se dissout et s'éloigne de plus en plus de la vie humaine. Or, à un moment donné, par une force divine, l'âme se réunit à ce corps en dissolution et la vie recommence. Quelle perturbation va-t-il se produire? Est-ce que tous les morts sortiront de leurs tombeaux, parce qu'un Lazare quelconque est ressuscité?

Non, Mes Frères, le miracle n'est pas un bouleversement général, mais une exception à la loi : exception que nous produisons nous-mêmes par d'autres moyens et proportion gardée entre la puissance limitée et un pouvoir infini. Tenez, Mes Frères, voici un homme affligé d'une forte cataracte: le médecin arrive, il fait disparaître la lentille qui fait converger les rayons de la lumière sur la rétine, puis il la remplace par un verre de lunette, et le phénomène de la vision recommence. Cet oculiste a fait une exception aux lois ordinaires, il a fait voir artificiellement. Et vous refusez à Dieu le pouvoir de guérir un aveugle, parce que ce serait déroger aux lois du monde et jeter le trouble dans la nature!

Mais, dit-on encore avec autant de succès, le miracle dérange les plans divins et change l'ordre des conseils de la Providence. Or pour Dieu il ne peut y avoir de changement: donc le miracle est impossible.

Non, il n'y a point de changement pour Dieu dans le miracle opéré. La même sagesse qui a fixé les lois qui régissent les corps, a déterminé en même temps les circonstances où il serait dérogé à ces lois. La même Providence qui a dit : Le soleil donnera la lumière aussitôt qu'il apparaîtra sur l'horizon, — a dit en même temps : A tel jour et à telle heure, je lierai son pouvoir, il n'ébranlera plus les molécules de l'éther, et sa présence coïncidera avec les ténèbres universelles. — L'ordre et l'exception entrent dans le plan divin. En Dieu, dit S. Augustin, tout est prêt d'avance. De tout ce qu'il semble produire par

une soudaine résolution, il n'est rien qu'il n'ait prévu de toute éternité.

Pour résumer : « Le miracle n'est ni une surprise, puisque Dieu fait ce qu'il a éternellement déterminé, ni une violation, puisque le Créateur laisse le cours ordinaire des choses, soustrayant momentanément à la loi tel ou tel phénomène dont il veut se faire un instrument, dans l'intérêt d'une loi plus haute ; ni un désordre, puisque l'ouvrier ne saurait être l'esclave de son ouvrage ; ni une contradiction, puisqu'il n'y a de nécessaire que les lois métaphysiques auxquelles il ne touche jamais [1]. » Or le miracle est le signe de l'intervention divine, donc la foi, qui nous montre des miracles à sa base, vient du ciel et transmet la parole et les révélations de l'Éternel.

II. — *L'homme peut connaître les miracles de Dieu.* — Il faut, Mes Frères, pour avoir la certitude d'un miracle, le distinguer des phénomènes naturels et des faits merveilleux qui seraient l'œuvre du démon. Comment reconnaître le miracle au milieu des choses qui arrivent naturellement et sont l'effet des causes secondes? D'après nous, chrétiens, pour constater un miracle il faut des yeux ou de la mémoire, et du bon sens : des yeux ou de la mémoire pour être témoin d'un fait ou s'en souvenir ; de la raison pour apprécier une loi, en reconnaître la constance et l'invariabilité ordinaire. Si le miracle est présent, voir et raisonner ; s'il est passé, écouter et raisonner : voilà tout. Donnons quelques explications. Un homme est mort le vendredi : c'est un fait naturel ; le dimanche suivant, il est plein de vie : c'est encore un fait naturel. Mais entre la mort du vendredi et la vie du dimanche, il s'est passé un phénomène important que je ne puis attribuer à une cause naturelle : la résurrection, le miracle. Pour s'assurer de la mort, que faut-il? Des yeux : voir ce cadavre, l'examiner, juger de son état comme nous jugeons de tous les cadavres. Pour s'assurer de la vie du dimanche, que faut-il encore? Des yeux : suivre cet homme, examiner s'il se meut, agit, respire, se nourrit et travaille. Enfin pour s'assurer de la résurrection, que faut-il? Du bon sens. Il faut que le témoin des deux faits se dise : Cet homme-là était mort, je le sais ; il vit, je le vois. Ordinairement les morts ne se ressuscitent pas. Évidemment une cause surnaturelle a opéré le prodige, et cette cause n'est autre que Dieu, l'auteur et le maître de la vie et de la mort. Dieu a fait un miracle.

Si le fait est passé, j'interroge l'histoire. Elle me dit que Lazare était mort depuis quatre jours, que le Christ arriva auprès de

1. Monseigneur Besson.

ce cadavre livré à la dissolution. Elle ajoute que le Christ commanda, et que Lazare revint à la vie. Aujourd'hui, comme alors, je sais que les cadavres ne peuvent s'arracher à la pourriture, je sais que nulle cause naturelle ne les délivre de la mort. Donc le Christ qui commanda était Dieu.

Y a-t-il rien de plus simple, de plus logique que cette méthode? Le dernier des illettrés, avec sa raison, peut être témoin d'un miracle et l'apprécier aussi sûrement que l'homme de toutes les sciences.

A cela, que répondent les incrédules? « Nous ne disons pas: le miracle est impossible, — mais il n'y en a pas eu jusqu'ici de constaté. Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté, qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort, que ferait-on? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique, serait nommée. Cette commission choisirait un cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'opération, règlerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, le miracle s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise en faveur du surnaturel[1]. »

D'accord avec les apôtres de l'incrédulité rationaliste, jamais miracle ne fut entouré de pareille mise en scène, et je ne m'en plains pas. Qu'est-ce donc, Mes Frères, que cet homme qui s'annonce comme pouvant faire une résurrection? Qu'est-ce que cette chambre choisie et cet appareil préparatoire à un prodige désigné d'avance? Tout cela ne vous fait-il pas l'effet d'une scène de prestidigitation où quelque jongleur émérite vient amuser le public par des tours combinés avec un compère? Non, ce n'est pas ainsi que Dieu agit. Il envoie ses apôtres en leur disant: Prêchez ma vérité, je vous donne mon pouvoir. Le but est d'instruire, de convertir, de sauver. — Si les peuples doutent de l'autorité de leur parole, alors ils font usage de la puissance divine, ils abordent le premier incurable qu'ils rencontrent, et, sans appareil, sans préparatifs, d'un mot, d'un signe, ils lui rendent la santé. Tout le monde peut être témoin de la guérison, et elle est moins sujette à chicane.

D'ailleurs, qu'est-il besoin de vos chimistes pour déclarer qu'un homme est aveugle ou paralytique? Convoquez-vous une réunion des savants de l'Institut avant de conduire le médecin à vos malades? Là-dessus, chacun en sait autant que les plus doctes, et la preuve en est que la dernière femme du

1. Renan.

village amène le médecin à ses malades et fait ensevelir ses morts sans dire mot aux lettrés de l'Académie.

Quoi qu'il en soit de cette préparation, de cette convocation de savants en toutes sciences, *et quibusdam aliis*, je serais curieux d'assister à la séance où ils vont citer à leur barre les œuvres de Dieu. Ils arrivent dans la salle désignée. Ennemis du surnaturel, ils sont tous plus ou moins disposés à la négation. Ils viennent moins pour constater que pour contredire. Et s'il plaît à l'Éternel de faire éclater sa puissance, vous entendrez les affirmations les plus disparates auprès de ce cadavre ressuscité : Il bouge. — Il vit. — C'est une apparence. — Il était mort. — Il n'était pas bien mort. — C'est un miracle. — Non, c'est un fait qui vient d'une force cachée... Puis ils sortent de là, et une probabilité presque égale à la certitude sera acquise au surnaturel : beau résultat, en vérité. Et moi, je vous dis que ce qu'il y a de plus probable, c'est leur obstination. Ils sortiront de là pour contredire encore, discuter, nier avec la fameuse formule de leur ineptie : En principe, je ne crois pas au surnaturel.

Hé ! mon Dieu ! n'ont-ils pas des miracles à constater les scribes de nos jours ? Il y eut une somme d'argent déposée pour qui prouverait la fausseté d'un certain nombre des prodiges de Lourdes. Lequel des pharisiens du judaïsme moderne s'est levé pour confondre la superstition, au nom de la science et de l'Université ?

Maintenant comment distinguer les faits divins des faits surnaturels, mais diaboliques ? Il est certain que le démon, ange déchu, a conservé un certain empire sur le monde, et peut opérer des merveilles qui dépassent les forces de l'homme. Il est certain aussi qu'il n'est pas le maître de la nature et qu'il ne peut pas la bouleverser à son gré. Il est incontestable enfin qu'il y a des moyens infaillibles de discerner son action et de reconnaître sa présence.

La fin. Le démon cherche à satisfaire une vaine curiosité. Il sème l'erreur, fomente le désordre et favorise la licence.

Dieu travaille au bonheur réel et solide de l'humanité, il confond le mensonge, enseigne le vrai, nourrit la piété et donne à la conscience humaine les plus douces satisfactions.

L'objet. Le démon n'offre aux regards que des objets puérils, ridicules, indignes de la raison humaine. Ce sont des tables qui tournent, qui dansent, qui écrivent, des patients qui subissent des passes souvent fort immorales, des sibylles qui s'agitent sur leur trépied, en mouvements désordonnés et convulsifs.

Dieu ne fait rien que de grave et d'utile : la guérison des

infirmités humaines, le soulagement des douleurs d'ici-bas ou la connaissance des événements futurs qui intéressent l'humanité au suprême degré.

Les instruments. L'esprit du mal emploie à son service des personnes qui lui ressemblent. Vouées au dérèglement et à la débauche, elles se font remarquer par leur inconduite et leurs désordres. Leurs prestiges ne sont ordinairement qu'un moyen de satisfaire leurs passions

L'Auteur de tout bien opère par ses amis, et ses amis tendent à lui être agréables par la perfection et la vertu. Ce sont ordinairement des Saints qui deviennent des thaumaturges. Ils n'arrivent à jouir d'un pouvoir divin qu'en se détachant des préoccupations matérielles, et se vouant à cette haute piété qui leur attire l'admiration des méchants eux-mêmes. Il suffit de nommer S. Paul, S. François d'Assise, S. Grégoire, S. Vincent de Paul.

Sans doute quelquefois Dieu se sert des impies eux-mêmes pour manifester la vérité et faire éclater sa sagesse, mais alors il environne leurs œuvres de telles circonstances, qu'il est impossible de se méprendre. C'est Balaam appelé pour maudire le peuple de Dieu, mais le Seignenr enchaîne sa langue, il ne prononce que des bénédictions. Une force invisible le tient, il l'avoue lui-même.

En un mot : « D'un côté, c'est le sourire de la miséricorde, à travers les magnificences de la main qui édifie, de l'autre, c'est le ricanement de la malice, à travers les ruines de la main qui renverse. D'un côté, c'est Dieu qui passe en faisant le bien, de l'autre, Satan apparaît en faisant le mal. Jamais l'homme ne s'y est mépris. Devant les œuvres de Dieu, il sent le respect, la confiance, l'amour. Devant les œuvres de Satan, l'étonnement, la crainte, la frayeur. A Dieu l'honneur, la liberté, la civilisation des nations chrétiennes ; à Satan les turpitudes, l'ignorance et les abominations des nations païennes ! Le discernement est fait à tout jamais [1]. »

III. — *Dieu a fait des miracles.* — Dieu a marqué sa religion du sceau des miracles. Il a imprimé à sa révélation le caractère de sa divinité en lui laissant son pouvoir. Les miracles de l'Église sont environnés de tous les caractères qui recommandent à l'admiration : le nombre immense, la certitude incontestable, le merveilleux éclatant, la durée perpétuelle.

Le nombre. A chaque page de l'Évangile on nous raconte quelqu'un de ces faits surnaturels. Fatigués de les relater en détail, les apôtres historiens finissent par dire en général que de toutes parts on apportait des infirmes et que nulle affliction

1. Monseigneur Besson.

corporelle ne pouvait résister à la puissance du Christ. Les disciples du Sauveur vont plus loin que le Maître : l'ombre de Pierre guérit les multitudes souffrantes : *Majora horum faciet.* Le Christ avait dit : Celui qui croit en moi fera des prodiges plus merveilleux que moi-même. — La prophétie s'est réalisée à la lettre.

La certitude. Ces phénomènes se sont passés devant des esprits prévenus, devant des ennemis. Les adversaires ont cherché à surprendre une fausseté, ils n'y sont pas arrivés. Ils se sont contentés d'attribuer des faits incontestables à la puissance du démon. Ainsi les Pharisiens traitaient Notre-Seigneur Jésus-Christ : C'est par Belzébuth qu'il chasse les mauvais esprits. — Ainsi les persécuteurs traitèrent les disciples du Christ : Ce sont des magiciens qui veulent détruire l'empire des dieux.

Les enquêtes les plus minutieuses ont été faites pour arriver à la négation, on n'y est point parvenu. Rappelez-vous l'histoire de l'aveugle-né. Les Pharisiens interrogent les parents : Est-ce bien votre fils que vous dites avoir été guéri ? — « Que vous dites : » un doute, style d'enquête. Ils interrogent le miraculé. — Comment ce Jésus a-t-il pu te rendre la santé ? — Il a fait de la boue avec sa salive, m'a frotté les yeux, je me suis lavé, je vois. — Les parents n'ont osé affirmer le prodige, ils avaient peur du pouvoir. Le malade le proclame hautement. Les Pharisiens sont outrés, ils menacent : Rends gloire à Dieu, nous savons que ce Jésus est un pécheur, et Dieu n'écoute pas les pécheurs. Il ne peut pas être l'auteur de ta guérison. — Je ne sais pas si c'est un pécheur, mais je suis assuré que je n'y voyais pas et j'y vois.

Le merveilleux. Dans tous les prodiges, il éclate à pleins bords. Ce ne sont pas des miracles de troisième ou quatrième ordre, mais de premier : la résurrection des morts, la guérison instantanée de maladies incurables, la multiplication des substances, les éclipses sans cause naturelle, en un mot une série de faits extraordinaires devant lesquels la raison confondue s'écrie : *Digitus Dei est hic.*

La durée. Enfin ces miracles n'ont jamais cessé dans l'Église catholique. Je ne m'arrêterai pas à vous parler des célèbres thaumaturges qu'elle peut montrer au monde, je veux établir ma thèse par deux faits plus généraux : la canonisation et les pèlerinages.

Dans tous les siècles, il y a eu des canonisations. Or nul serviteur de Dieu n'est inscrit au catalogue des Saints sans que sa vertu ne soit prouvée par deux miracles de premier ordre opérés depuis la mort jusqu'à la béatification, et deux autres de

même ordre opérés dans l'intervalle qui sépare le décret de béatification de la bulle de canonisation. De même que sur la terre l'âme se manifeste par les mouvements du corps, on la voit agir, travailler, étudier et s'instruire, ainsi la vie de l'âme glorifiée se manifeste par les phénomènes surnaturels et la puissance des miracles. L'Église a toujours rigoureusement exigé ce témoignage, avant de rendre un culte public à un de ses enfants. A quelque degré d'héroïsme qu'une âme soit parvenue, l'Église attend que Dieu même fasse éclater sa sainteté. Sans doute, quand elle a vu une existence pleine de mérites, d'abnégation, de pénitences, elle augure avec certitude que la mort aura été le couronnement de tant de vertus. Elle ne peut supposer que l'hypocrisie soit la cause d'une perfection si constante, l'hypocrisie ne se soutient pas. Elle inscrira sur une tombe: Mort en odeur de sainteté; — elle permettra à chacun de ses enfants de venir prier sur cette tombe vénérée: mais elle défend tout culte officiel. Jamais elle ne dit: Prenez ces ossements, placez-les sur mes autels, — jusqu'à ce que Dieu ait dit lui-même: Ces ossements sont des reliques, je m'en sers pour opérer des prodiges. — Que si, par un excès de zèle, un deses ministres venait à devancer son jugement, il serait sévèrement puni, et son imprudence serait un obstacle perpétuel à la canonisation du Saint qu'il voulait glorifier avant l'heure.

Vous dirai-je, Mes Frères, le nombre des merveilles qui s'opèrent dans les sanctuaires célèbres? Dieu, de tout temps, a choisi certains lieux pour faire briller la vitalité de son Église. Là il convoque les pauvres, les infirmes, les souffrants, et la main si douce de sa providence touche leurs plaies et les guérit. Il donne la santé corporelle afin de ramener les âmes à la grâce et de les sauver. Là, le miracle est pour ainsi dire à l'ordre du jour. Tout le monde peut constater la réalité palpable du surnaturel. Je vous citerai deux pèlerinages: Notre-Dame du Laus, et Notre-Dame de Lourdes.

C'était en 1661. Quelques habitants avaient construit une petite chapelle pour prier. Placée à l'extrémité d'un grand diocèse, elle était le plus humble des oratoires. Personne ne savait son existence, hormis les pauvres habitants de la plus pauvre des paroisses. Tout à coup on entend dire que la Reine du ciel a choisi ce vallon désert pour de grandes manifestations. On accourt. L'autorité ecclésiastique s'effraie, elle menace, elle examine, elle est forcée d'approuver, et cinquante quatre années durant, la vie d'une humble fille de la montagne est un tissu de prodiges opérés à tout instant. Cette fille est la servante de Dieu et elle possède la puissance de Dieu.

Deux siècles plus tard, Marie apparaît de nouveau. C'est encore la terre de France qui a l'honneur de sa visite, c'est encore une bergère qui est l'instrument de ses bontés. La guérison des infirmités corporelles est toujours le prélude des guérisons spirituelles. Les pèlerinages ont repris leur ancienne vitalité. On disait de telles démonstrations impossibles, et voilà qu'en plein XIX° siècle, sous le regard de l'impiété frémissante, sur les ailes de la vapeur, d'un bout du monde à l'autre, on vient demander à une grotte solitaire, à une source qui n'a rien d'extraordinaire en soi que son origine, des prodiges que la science n'avait pu faire, qu'elle n'attendait pas, qu'elle ne peut pas expliquer. C'est admis : il y a les convois de malades comme il y a les trains de plaisir. Vous pouvez les voir passer, et, au retour, vous pourrez encore compter le nombre des miraculés.

Cherchez dans les écrits hostiles. Que trouvez-vous ? Des négations et des railleries : la négation, arme facile et bonne pour le peuple des sots dont le nombre est infini ; la raillerie, pauvre raison de ceux qui n'en n'ont pas.

Et puis, quand tel médecin a constaté la gravité exceptionnelle d'une maladie et qu'on vient lui dire : Levez-vous donc, parlez, soyez le témoin de Dieu : le malade que vous aviez ostensiblement condamné vient de recouvrer la santé, — il vous répond par une fin de non-recevoir : En principe, je n'admets pas le surnaturel. — L'impiété tourne toujours dans le même cercle. Elle disait déjà du temps de Diderot : Quand même tout Paris viendrait me dire qu'un mort est ressuscité, je ne le croirais pas, car il est plus facile que tout Paris se trompe, que de voir un mort ressusciter. — A de pareilles insanités il n'y a qu'un mot à répondre, il est de Rousseau (un mot de famille) : « Il ne faut pas discuter avec celui qui vous dit : le miracle est impossible, — il suffit de l'enfermer. »

Adorons, Mes Frères, la puissance divine qui a glorifié sa révélation. Soyons fiers d'avoir reçu ce précieux héritage. La foi commence en nous la vie que nous aurons un jour dans la bienheureuse éternité : *Fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXVI, p. 261 ; t. XXVII, p. 293.

RESPECT HUMAIN

erubuerit me et meos sermones, erubes cam et ego eum coram Patre meo.
(Luc, IX, 26.)

S'il est un sentiment bizarre et incompréhensible, c'est la peur de bien faire, la crainte de remplir son devoir et d'être fidèle à sa conscience. Ce sentiment existe et il a un nom, un nom aussi étrange que la chose est absurde: il s'appelle le respect humain!

Je me figure quelquefois, a dit M. Hello, un de ces anges qui apportaient aux patriarches les ordres de la Divinité, un de ces esprits célestes qui descendaient sous la tente d'Abraham, d'Isaac ou de Jacob, apparaissant aujourd'hui au milieu des hommes et venant s'entretenir avec le premier venu d'entre les mortels.

L'homme commence la conversation: Ange du ciel, Dieu fait votre gloire et votre bonheur, vous adorez à chaque instant ses perfections ineffables, vous êtes plongé dans l'océan de sa lumière infinie, et ravi de son amour qui vous comble de délices; mais savez-vous les sentiments que les hommes éprouvent quand il s'agit du culte de la Divinité? — Oh! sans doute un sentiment de respect, de crainte, de soumission et de filiale tendresse! — Vous vous trompez, ils rougissent et, par honte, n'osent se dire les fils du ciel.

Ange du ciel, le Christ Fils de Dieu est venu apporter à la terre la vérité et la charité. Il a fondé au prix de son sang une religion qui instruit l'homme et le sanctifie; mais savez-vous ce que les hommes pensent de cette religion si pure et si admirable? — Tous, vous la pratiquez avec bonheur! — Vous vous trompez, il y en a, et un grand nombre, qui la répudient comme un déshonneur, qui la rejettent comme une flétrissure.

Ange du ciel, Dieu nous a traités avec plus d'indulgence que les esprits de sa cour. L'ange tombé ne se releva plus; coupables, nous avons la confession qui pardonne, la communion qui nous redonne notre Créateur. Mais savez-vous comment les hommes traitent ces sacrements si nécessaires et si consolants? — Vous vous pressez le plus souvent possible au confessionnal et à la table sainte! — Erreur! nous avons peur de paraître chrétiens, nous cherchons les ténèbres et la solitude pour pratiquer. Et cela s'appelle le respect humain.

Évidemment, Mes Frères, l'ange ne comprendrait rien à ce langage, il secouerait sur la terre ses ailes de feu. Étonné de la folie des hommes, il s'en irait aussitôt porter à son Créateur les adorations que le monde lui refuse.

Disons donc aujourd'hui, pour flétrir le respect humain, qu'il est une apostasie, une lâcheté, une servitude et une folie.

I. — *Le respect humain est une apostasie.* — Etre chrétien et professer sa foi, c'est tout un. La première chose que fit le prêtre, au jour de votre baptême, fut de placer sur vos épaules et sur votre front le signe de la croix. Il voulait vous dire par là que vous deviez porter ostensiblement le joug de Jésus-Christ et faire rayonner dans votre conduite la foi que vous avez reçue. Depuis ce jour, il y a pour vous obligation rigoureuse d'honorer votre croyance en face du monde, il y a un devoir absolu de suivre envers et contre tous le drapeau de Jésus-Christ. Or le respect humain est une négation complète de ce devoir, c'est la préférence accordée à l'étendard de Satan sur celui du divin Sauveur, aux considérations humaines sur les considérations divines, aux jugements des hommes sur les jugements de Dieu, aux maximes du monde sur les maximes du ciel, aux inspirations de la vanité sur les inspirations du Saint Esprit, aux folies populaires sur les devoirs essentiels de la religion. Dieu appelle, le monde retient : on désobéit à Dieu pour faire la volonté du monde. Dieu menace, le monde convie : on se moque de la justice du Seigneur, pour ne pas encourir la disgrâce des impies. On se fait gloire d'appartenir au siècle et l'on rougit d'être à Jésus-Christ. Peut-on, sous les dehors de la fidélité, concevoir une apostasie plus formelle et plus complète? Quelle différence y a-t-il entre l'esclave du respect humain et ces malheureux chrétiens qui abjuraient leur foi, aux temps des premières persécutions? N'a-t-il pas démoli, pièce par pièce, tout l'édifice de sa croyance ? N'en a-t-il pas insensiblement et jour par jour foulé aux pieds tous les tien, articles?

Vous me direz : Il croit intérieurement à ce qu'il n'ose professer devant les hommes. — Les apostats aussi croyaient dans le fond de leur âme, ils aimaient leur nom et leur titre de chré- mais ils n'osaient l'affirmer en présence des tyrans.

Il gémit en secret de sa conduite, il déteste et condamne les vices que la peur lui fait commettre. Les apostats aussi, en foulant aux pieds la croix du Christ, gémissaient de leur lâcheté, ils la réprouvaient absolument et la condamnaient dans leur conscience.

S'il y a une différence, elle est tout entière à la honte du

respect humain. Car, enfin, si les premiers chrétiens oubliaient leurs devoirs, c'était en face de la mort et des tourments qui font frémir la nature. Mais vous, qui vous arrête? Où sont les gibets, les roues, les chevalets, les grils brûlants, les poteaux enduits de poix fondante, les fosses pleines de serpents ou de cadavres? Où sont les chaudières d'huile bouillante? Où sont les tourments et la mort? Je ne vois à la place qu'un fade sourire et une raillerie de mauvais goût. Et vous voilà interdits et tremblants! En présence des premiers fidèles, on dressait un autel aux idoles et l'on disait: Sacrifie ou meurs. — Contre vous, qu'a fait le monde? Il a dressé un autel à Satan et il vous a dit: Sacrifie ou nous rirons de toi. — Et vous voilà à genoux, l'encensoir à la main, immolant votre conscience et votre âme. Vous voilà sans religion.

Oui, sans religion, mon frère. A quoi pourrait-on reconnaître votre christianisme? Je vois un homme, le front ceint d'un turban, prier sept fois le jour et crier: Dieu est Dieu, Mahomet est son prophète! — je dis: Voilà un mahométan. — J'en aperçois un autre qui commence tous ses repas par des libations à je ne sais quelle divinité; j'en conclus qu'il est païen. J'en trouve un troisième dans un temple, récitant des psaumes et lisant une Bible: c'est un protestant. Mais vous, quelle marque de religion avez-vous? Plus de prière en compagnie, plus de pratique en public. Vous ne savez qu'insulter la foi chrétienne, vous ne savez que désobéir à l'Église. En vérité, qui pourrait dire votre religion? Allez donc, apostat, effacez la croix que le prêtre imprima sur votre front; si vous le pouvez, déchirez la couronne de votre baptême. Traître, rougissez de votre drapeau, soldat déserteur et transfuge, reniez votre chef, viendra son jour. En présence de son Père, devant les anges des cieux, en face du monde assemblé, il rougira de vous et de votre lâcheté: *Qui me erubuerit et meos sermones, erubescam et ego eum.*

II. — *Le respect humain est une lâcheté.* — J'ouvre les annales du monde et je leur demande quel est le caractère des vrais serviteurs de Dieu; et l'histoire me répond: Toujours le monde admira leur générosité, leur bravoure et l'héroïsme de leur courage. C'étaient des braves ces Macchabées qui s'écriaient sur les champs de bataille: Il vaut mieux mourir les armes à la main, que de voir les maux de la religion et de la patrie. C'était une âme forte et généreuse cette mère d'une autre famille de Macchabées qui avait vu mourir ses fils au milieu des plus affreux supplices et encourageait encore le dernier à la résistance et au martyre. C'était un brave ce Joseph d'Arimathie qui, le lendemain de la mort du Sauveur, s'arme d'une

sainte audace, se rend chez Pilate et lui demande le corps de Jésus, sans s'inquiéter de ce que diront et la Synagogue et les Pharisiens. C'étaient des braves ces apôtres qui, traduits devant le conseil des Juifs et sommés de ne plus annoncer l'Évangile, répondaient avec fierté : Jugez vous-mêmes s'il vaut mieux obéir aux hommes qu'à Dieu. — Enfin, c'étaient des braves ces chrétiens qui, devant les tribunaux des empereurs païens, proclamaient hautement et leur nom et leur titre. — Qui êtes-vous? — Je suis chrétien. — Quel est votre pays? — Je suis chrétien. — Où allez-vous? — Je suis chrétien. — Mais cette religion est condamnée par nos princes, et, si vous ne l'abjurez, nous vous ferons mourir. — Je suis chrétien. — Parole sublime qui révèle la véritable liberté et le vrai courage!

Mais qu'il y a loin de cette générosité aux sentiments de l'homme dominé par le respect humain! Celui-ci est fier quand il est seul, il est courageux quand personne ne le voit, aussitôt qu'il est aperçu, il déguise sa foi et l'ensevelit, au fond du cœur. Il croit, il est même assez content de croire, mais il ne croit que pour un temps et selon le temps, fidèle jusqu'à la première raillerie, intrépide jusqu'au moment du combat! Véritable Nicodème, il aime Jésus-Christ, mais il n'ose le suivre que de nuit : chrétien en secret, hérétique en public. Il dit à Dieu : Seigneur, je ne voudrais pas vous désobéir, mais je n'ai pas le courage de déplaire au monde. Dans les ténèbres, à la bonne heure! vous serez mon roi. Au grand jour, j'ai un autre maître et une autre divinité. — A peu près comme un soldat dirait à son général : Comptez sur mon dévouement, mais si l'heure du danger sonne, si le clairon annonce l'arrivée de l'ennemi, je ne réponds plus de moi.

Ce chef de famille a des principes et des sentiments religieux, il prie même en secret. Il sait qu'il y a dans l'Église un tribunal où l'âme est justifiée, une table où le pain de vie est distribué aux enfants de Dieu. Il n'ignore pas qu'une fois l'année, il devrait venir déplorer ses faiblesses et participer au banquet eucharistique; il le sait, il le croit et, depuis vingt ans, il ne fait rien de ce qu'il comprend. Son épouse le presse par ses larmes, ses enfants l'encouragent par leurs exemples, sa conscience le tourmente par ses remords. Mais il faudrait se montrer, braver l'opinion publique, résister à l'entraînement général, il n'en a pas le courage. Ah! si tous se levaient en masse, il s'élancerait au premier rang, il porterait le drapeau de la foi. Il habite un pays d'indifférents, ses parents et ses voisins sont des impies, il n'ose les contredire. Quel nom lui donnerez-vous?

Cette jeune personne est naturellement faite pour la vertu, elle est dégoûtée de sa vie mondaine et de ses habitudes

coupables ; les soirées et les bals lui déplaisent, la compagnie des amies dissipées et frivoles lui devient fastidieuse. Ajoutez la grâce qui la sollicite et la conscience qui la poursuit. Elle voudrait se détacher du vice et commencer une vie plus réglée. Mais renoncer au monde, éviter les réunions où l'on figurait, se dépouiller d'un luxe qui attirait l'attention, n'est-ce pas s'exposer aux railleries et aux quolibets? Elle n'a pas assez de force de caractère pour s'élever au-dessus de jugements insensés. Elle continue à partager son âme entre Dieu et le monde, et si vous lui montrez le droit sentier, elle vous répondra : Je désirerais y marcher, mais je suis entraînée ailleurs et je n'ose pas résister. — De quel nom flétrirez-vous sa conduite?

Et ce jeune homme, pourquoi est-il si hâbleur? Pourquoi jacasse-t-il à tort et à travers, tranchant toutes les questions religieuses, riant, s'amusant, se moquant? Est-ce courage ou grandeur d'âme? Loin de là. Cette religion qu'il méprise, il l'a pratiquée. Arrive une maladie, il la pratiquera encore. Il fait le fanfaron parce qu'il veut être de son siècle et ressembler aux impies. C'est un hypocrite qui affecte d'être ce qu'il n'est pas, c'est un libertin qui n'ose point paraître ce qu'il est en réalité.

III. — *Le respect humain est une servitude.* — Voyez-vous d'ici, sur les sables brûlants de l'Afrique, cette multitude d'êtres à figure humaine qui portent sur leur front les traces de la malédiction divine? La justice du ciel poursuit encore sur eux le crime d'un père mort depuis des siècles. Ils sont déshérités et ils semblent nés pour servir. Arrive au milieu d'eux un maître dur, sévère, cruel, impitoyable : il dicte ses ordres, et tout ce peuple de se courber et de se mettre en mesure d'obéir. Ce sont les nègres, malheureux descendants de Chanaan. Aussi dégradée et quelquefois plus, aussi rampante, aussi esclave est la victime du respect humain. Elle-même s'est fabriqué un maître ; elle ne peut se dispenser de le servir. Ce maître est dur et exigeant, il n'est jamais satisfait : n'importe, elle obéit. Ce maître n'a point de droits : n'importe, elle se soumet. Ce maître sans pitié s'appelle le qu'en dira-t-on. Il n'a qu'à se montrer pour que l'âme et la conscience s'immolent à son orgueil. On désirerait se montrer catholique, on souffre de voir les prêtres calomniés, la religion insultée, l'Église outragée. On voudrait au moins ne point prendre part à ces conversations criminelles ; mais le maître a parlé. Qu'en dira-t-on? On s'incline, on baisse la tête, on fait comme les autres.

A l'aspect d'une table chargée d'aliments défendus, la foi

se révolte, elle voudrait observer les lois de l'Église, faire la distinction établie entre les jours ordinaires et les jours de pénitence; mais on est en voyage, en compagnie, le maître a parlé. Qu'en dira-t-on ? Sans mot répliquer, on courbe le front on cède, on commet un crime, on fait comme les autres.

Malheureux qu'en dira-t-on, que d'esclaves tu fais aujourd'hui! Que de chrétiens se sont imposé tes lourdes chaînes ! Que de chrétiens ne pensent plus, n'agissent plus, ne vivent plus par eux mêmes ! Ils ont abdiqué leur liberté devant un fantôme; ils sont réduits à régler leur religion sur les caprices des méchants ! Ce sont des instruments passifs entre les mains du public, des flûtes à la disposition du premier joueur qui passe : ils sont impies avec les impies, dévots avec les dévots, libertins avec les libertins, ou, plutôt, ils ne sont jamais rien du tout. Ils prient quand le voisin est à genoux ; ils se prosternent quand il se prosterne; ils font le signe de la croix quand il le fait lui-même; ils se confessent et communient quand ils peuvent se perdre dans la foule. On dirait ces nuées légères que la moindre brise chasse devant elle, ces roseaux de la vallée qui plient au moindre souffle, ou, mieux encore, dit S. Thomas, ces coqs surmontant les tours des églises, et dont la tête sans cervelle n'a pas d'autre mission que d'indiquer la direction du vent. On dirait enfin des statues ambulantes ; ils ont des yeux, et ils ne voient rien par eux-mêmes; une langue déliée, et ils n'osent parler; un esprit, et il est captif; un cœur, et il est esclave ; ils n'ont de lumières que pour les sacrifier, de raison que pour l'immoler, de sentiments que pour les dégrader, de liberté que pour la sacrifier.

IV. — *Folie du respect humain.* — En quoi est esclave la victime du respect humain ? Dans les choses où il est nécessaire d'être libre, où il est indigne de ne l'être pas, dans les choses où Dieu lui-même a respecté notre liberté, dans les grandes questions du salut. Que l'on cède dans des circonstances susceptibles de concessions, je le comprends ; mais dans des points essentiels, dans une affaire de vie ou de mort éternelle, se désister de ses droits ! folie !

De quoi est esclave la victime du respect humain ? De l'opinion. L'opinion ! rien de plus injuste. Elle s'arrête aux apparences, laisse de côté le vrai mérite ; elle juge des hommes par le dehors et non par les qualités de l'âme ; elle préfère le brillant au solide, l'accessoire au principal, l'extérieur à l'intérieur. Deux hommes passent dans la rue. Le premier, son bâton noueux à la main, son instrument de travail sur l'épaule, s'en va gagner honnêtement le pain de sa famille : c'est l'homme

du peuple, le roturier. Le second, bien vêtu, bien frisé, parfaitement arrangé, promène ses ennuis à travers la campagne, il s'est enrichi de fraudes et de banqueroutes : c'est la bonne compagnie, le monde comme il faut.

L'opinion ! rien de plus inconstant. Hier elle disait blanc, demain elle dira noir. Hier elle criait : Vive le roi ! — aujourd'hui elle chante : Vive la république ! — Hier elle portait un homme jusqu'aux nues, demain elle le traîne dans la boue. Hier c'étaient des couronnes de roses et des *hosanna*, aujourd'hui ce sont des couronnes d'épines et des *crucifigatur*.

L'opinion ! rien de plus imbécile. Elle a tout encensé, tout adulé. Elle a eu des éloges pour la vertu et pour le crime, pour la douceur et pour la cruauté, pour la civilisation et pour la barbarie, pour Jésus-Christ et pour Néron, pour Dieu et pour les idoles. Elle a tout servi, sauf ensuite à parodier et se moquer. Être esclave de l'injustice, de l'inconstance et de la sottise ! folie !

Pourquoi est esclave la victime du respect humain ? Pour empêcher les hommes de parler, impossible. A tout prix il faut que le monde parle. Lorsqu'il n'aura plus de vertus à critiquer il critiquera vos vices, il s'amusera de votre peur, il dira que vous manquez essentiellement de caractère, que vous êtes toujours de l'avis du dernier venu. Au lieu de ses calomnies vous aurez ses médisances ; à la place du mensonge, la censure et toujours le mépris. Être esclave à pure perte ! folie !

Pourquoi est esclave la victime du respect humain ? Pour se faire estimer. C'est précisément ainsi qu'il se fait condamner. Le monde, même le plus corrompu, estime le bien. Il n'a pas le courage de pratiquer la vertu, mais il veut la retrouver dans les autres ; vicieux par principes, il déteste le vice ; lâche il ne peut souffrir la lâcheté. Le monde veut des prêtres zélés des religieux austères, des magistrats intègres, des parents sévères, des filles modestes, des jeunes gens réservés. Si, pour lui plaire, vous faiblissez dans vos devoirs, il vous louera en votre présence, mais à peine aurez-vous passé, qu'il vous écrasera de ses critiques et de ses condamnations. Être esclave pour se faire censurer ! folie !

Enfin, la victime du respect humain craint les jugements du siècle, et le monde doit être pour le chrétien comme un étranger, le monde sera jugé par le chrétien. Descendre du trône pour ramper librement dans la poussière ! folie !

Oh ! Mes Frères, que jamais le fantôme de la peur ne vous éloigne du bien, que ce spectre imaginaire ne vous fasse jamais reculer quand il s'agit du devoir. Ne ressemblez pas à l'oiseau timide qu'un épouvantail à forme humaine chasse d'un terrain

ensemencé, ni à l'enfant que le buisson noir glace de frayeur à l'approche de la nuit. Le respect humain n'est rien de plus que le buisson de nuit ou l'épouvantail inoffensif, mais le monde l'a placé partout. Il est sur la porte de l'église pour vous en défendre l'entrée, au confessionnal pour vous le rendre odieux, à la Table sainte pour vous en éloigner. Dans quelque voyage, vous le rencontrerez auprès d'une table couverte de mets défendus, il tiendra dans ses mains les lois de l'Église pour vous les faire déchirer. Vous l'entendrez dans quelque société de libertins, et il vous dira : Parle à ton tour insulte la religion, outrage la pudeur. — Gardez-vous de vous incliner ! On parle de liberté : gardez celle de la conscience rendez gloire à Dieu, à votre foi, à votre baptême, à votre religion, à l'Église, et cette gloire vous sera rendue au centuple dans l'éternité ! *Amen.*

Voir un autre discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XII, p. 585.

MISÉRICORDE DIVINE

Dans l'œuvre importante de notre salut, il faut toujours allier la méditation des bontés divines à la considération de ses justices infinies. La justice nous pénètre de crainte : c'est la foudre qui calcine le roc ; la miséricorde ouvre nos cœurs à la confiance : c'est la flamme qui fond la cire exposée en sa présence : *Nihil tam durum quod non amoris igne vincatur.* La miséricorde est la base de notre espérance. Rien, en effet, ne peut s'opposer à l'accomplissement des promesses divines : Dieu est fidèle, il ne manquera jamais à sa parole. Mais le péché pourrait mettre obstacle à ses desseins. La seconde vertu théologale nous fait attendre le pardon de la clémence infinie de Dieu. Pour ranimer en nos cœurs cette confiance, étudions la miséricorde divine dans l'histoire du monde et dans l'histoire de notre vie.

I. — *La miséricorde dans l'histoire du monde.* L'histoire du monde nous montre des châtiments et des pardons. Dans les châtiments, il y a plus de bonté que de sévérité, plus de clémence que de justice. Si la colère frappe, ce n'est qu'à la dernière extrémité et lorsque la miséricorde a épuisé toutes les ressources. C'est quand l'amour a rencontré une volonté constamment rebelle et un cœur toujours ingrat. Vous aurez beau m'objecter les pages les plus tristes que les annales des siècles

puissent fournir, je vous répondrai toujours avec S. Paul : *Superat misericordia judicium.*

Oui, Mes Frères, Dieu ensevelit le genre humain dans les eaux du déluge, et ce n'est pas moi qui contesterai l'étendue et la rigueur du châtiment. Mais ce n'est qu'après un siècle de temporisation, cent années de lenteurs. Noé travaille à l'arche qui doit le sauver. Chaque coup de marteau est un appel adressé aux coupables. L'insensibilité et l'obstination seules les conduisent à la ruine. Et encore, disons-le à la gloire de la clémence divine, dans cet affreux cataclysme, bien des coupables revinrent et, en trouvant la mort temporelle, ils gagnèrent la vie de l'éternité. L'apôtre S. Pierre nous assure que le Christ visita aux limbes ceux qui avaient été incrédules aux jours de Noé : *Superat misericordia judicium.*

Dieu anéantit les cinq villes coupables, mais, avant de les frapper, il les avait pressées de revenir à lui. Il leur avait député Loth et sa famille pour mettre sous leurs yeux le spectacle de la vertu. Il leur envoie un dernier avertissement par les anges qui viennent délivrer le serviteur de Dieu. La colère sévit quand il ne se trouve pas même dix justes. Et qui sait si le feu temporel ne fut pas une suprême industrie de la commisération divine pour purifier les victimes du scandale, et les délivrer ainsi des flammes qui ne s'éteignent jamais? *Superat misericordia judicium.*

Dieu livre son peuple aux nations idolâtres, le temple de sa gloire est renversé, Jérusalem saccagée et détruite, et les douze tribus emmenées en servitude sur des rivages lointains. Mais que de prodiges avaient précédé cette catastrophe, que de prophéties avaient préludé à ce malheur! Il vivait de miracles ce peuple grossier, et des miracles de la bonté et de l'amour. Ah! certes, quand le Seigneur est décidé à punir, il faut avouer qu'on l'a forcé. Et encore, lorsque ce peuple, traîné en captivité ira pleurer sur les rives de Babylone, Dieu, touché de pitié, viendra s'asseoir sur les ruines de la cité déserte et faire entendre, par la voix du prophète, les lamentations de son cœur attristé : *Quomodo sedet sola civitas plena populo?* Il viendra près du temple humilié, prédire la résurrection, le retour, la réédification et la présence future du Messie dans le temple reconstruit : *Superat misericordia judicium.*

Enfin Dieu rejette pour toujours ces fils d'Israël qu'il avait aimés et protégés pendant deux mille ans. Mais avant de les vouer à la réprobation, il vient au milieu d'eux, il passe trente ans à les bénir, trois ans à les évangéliser, il multiplie les guérisons et les résurrections, il commande à la nature entière pour les servir. Il ne les abandonne qu'à l'heure où ils ont crié officiellement, et malgré tous ses efforts pour les ramener :

Nolumus hunc regnare super nos : Nous ne voulons ni de lui ni de son règne. — Et avant de les réprouver, il pleure sur la cité ingrate qui a méconnu le jour de sa visite. Il se compare à la poule qui réunit les petits poussins sous ses ailes. Il tend ses mains pleines de bénédictions, il ouvre son cœur plein d'amour, il supplie, il conjure, il attend. Si ce n'est point là de la miséricorde et de la miséricorde à outrance, je vous le demande, où en trouverez-vous? *Superat misericordia judicium.*

A côté de ces châtiments où la miséricorde a sa large part, que de pardons où elle règne seule et en souveraine!

Je pourrais vous la montrer dans la conversion de Ninive. Le prophète hésite. Ninive, le centre de toutes les prostitutions, la capitale de tous les désordres, ne mérite-t-elle pas que la colère l'écrase? Que fera-t-on d'une parole annonçant la pénitence? Que deviendra au sein d'un peuple déréglé l'envoyé du Très-Haut et le messager de ses volontés? Eh quoi! prophète! tu as planté le soir un arbuste dans ton jardin, le lendemain il est desséché et tu en es attristé, parce que c'était ton œuvre; et moi je ne pardonnerais pas à Ninive où vingt-six mille enfants ne savent pas distinguer leur main droite de la main gauche! — Qui a dit cette parole? La miséricorde.

Je pourrais vous la montrer dans la vocation des apôtres. C'est un pêcheur occupé à ses filets, c'est un concussionnaire qui pressure le peuple, c'est une âme oublieuse de sa dignité et de ses devoirs. *Veni sequere me* : cette parole croise la route à travers laquelle le malheureux s'en allait à la ruine. Le preneur de poissons est un pêcheur d'hommes, le publicain est un disciple. Cette parole, qui l'a dite? La miséricorde.

Je pourrais vous la montrer dans le retour de Magdeleine. La voilà, la coupable de la cité, pauvre âme flétrie par le crime, pauvre cœur dégradé par le vice! Elle sait prier, pleurer encore. Mais qui rendra à Dieu les enfants que ses coupables artifices lui ont enlevés? La bonté ne s'arrête point à ces considérations sévères et justes : *Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum.* Qui a dit cette divine parole de paix et d'espérance? La miséricorde.

Quelle commisération pour la femme adultère! « Femme, personne ne vous a condamnée? Ni moi non plus, allez et gardez-vous du péché. » — Quelle condescendance pour le mondain Zachée : « Aujourd'hui même, en descendant dans cette maison, je lui ai apporté le salut. » — Quelle tendresse dans le regard accordé à Pierre! Pierre sortit, il pleura et jamais le Maître ne lui parla de son reniement. Quelle promptitude à recevoir le bon larron et quelles industries pour ramener le traître Judas!

La miséricorde ! la voyez-vous assise sur les bords du puits de Jacob ? Lasse, épuisée de fatigues, elle n'en peut plus de rechercher les criminels, elle attend la Samaritaine.

La voyez-vous sur le chemin de Damas, brillant comme l'éclair, douce comme l'aurore ? C'est Paul qu'elle veut transformer en vase d'élection. Saul respire le carnage et le sang. Il lui fallait une permission pour persécuter et il l'a obtenue. Tremblez, serviteurs du Christ. Le lion bondit en rugissant ! Préparez-vous au martyre, âmes de bonne volonté... Mais que s'est-il passé ? Damas se réjouit ! les fidèles triomphent ! l'Église est en fête ! Vous le savez, Mes Frères, sur la voie où l'infidèle cherchait le crime, Jésus s'est montré. Jésus est le Dieu de la miséricorde, et sa voix est la voix du salut et du pardon.

La miséricorde ! la voyez-vous à la poursuite d'Augustin, cet autre génie qui, après le docteur des nations, remplira les siècles de ses leçons et de ses écrits ? Augustin ! De quels dons n'avait-il abusé ! A quels crimes n'avait-il prostitué son existence ! Ame d'autant plus criminelle que Dieu l'avait plus favorisée, Augustin avait concentré en lui-même toutes ses adorations. Et la voix du Seigneur l'appelait, et il ne répondait pas. Et Dieu le poursuivait, et il fuyait toujours. Et la bonté le poursuivit jusqu'à ce qu'elle parvînt à l'atteindre ; la miséricorde se souvint de lui jusqu'à ce qu'il daignât lui-même se souvenir de la miséricorde : *Persecutus es fugientem te et oblitum tui non es oblitus*[1].

II. — *La miséricorde dans l'histoire de notre vie.* — Mais si de ces traits historiques, pris au hasard au milieu d'une infinité d'autres récits, nous venons à l'étude de notre cœur, nous nous retrouvons en face des mêmes merveilles. La miséricorde a une page dans notre existence. Elle peut nous dire : Si tu vis avec l'espoir de voir Dieu, c'est à moi que tu en es redevable.

Cette page, je la résumerai en quelques mots : Dieu vient le premier, il attend longtemps, il pardonne tout de suite, il pardonne généreusement, il pardonne toujours.

Dieu vient le premier. Le péché est une route perdue, le coupable est un égaré, sur la pente de l'abîme où il tombe, ce serait à lui de crier, d'appeler au secours, il ne le peut pas. Mais à peine est-il sorti de la voie, que le remords éclate. Le remords n'est pas la voix du démon, puisqu'il nous invite à la vertu ; ni la voix des passions, puisqu'il en réprouve les jouissances ; ni la voix du monde, puisqu'il en condamne les exemples ; ni la voix du crime, puisqu'il en punit les égarements. Le remords est la voix de Dieu, et l'amertume de ses

1. S. Aug., *Confess.*

cris nous démontre péremptoirement l'émotion du cœur divin quand nous nous sommes séparés de lui.

Dieu attend longtemps. Nous lui avons dit comme Augustin Pas maintenant, plus tard, — et il a attendu. Mille fois la justice voulait déraciner cet arbre stérile, la colère voulait nous arracher du champ de l'Église, et il a attendu : *Dimitte illam et hoc anno.....* Les anges émus ont demandé la permission d'arracher cette ivraie qui déshonore le terrain où le Père de famille sema le pur froment ; ils ont dit : *Visimus et colligimus zizania*, — et il a attendu. Quelquefois à côté des grands coupables qui dévastent le monde, on s'irrite, on se plaint, on appelle l feu du ciel, et Dieu répond : *Nescitis cujus spiritus estis.* — et il attend. Et il faut qu'il pardonne jusqu'aux dernières limites du possible, et il faut qu'au jour où il frappera, le condamné lui-même reste stupéfait de son audace, et qu'il s'écrie dans les sentiments de la plus extrême confusion et du désespoir le plus affreux : C'est ma faute ! c'est ma très grande faute !

Dieu pardonne tout de suite. On dirait que le temps lui dure Le moindre retard est plus long que les siècles. Le père offensé dissimule quelquefois son amour, il feint la colère, et s'il prévoyait de nouvelles chutes, il différerait le pardon. Dieu ne craint rien d'une trop grande facilité, il ne diffère pas, il ne dissimule jamais. Nous sommes venus à lui, nous l'avons assuré de notre repentir, il voyait dans l'avenir des infidélités plus grossières, et il n'a pas retardé un instant l'effusion de sa grâce, le moment du retour a été celui de la miséricorde *Tardius ei videtur veniam dare quam ipsi peccatori accipere.*

Dieu pardonne généreusement. Ah ! le pardon des hommes manque presque toujours de cette qualité. Que ne faut-il pas de prières, de supplications, de menaces même, pour arracher à notre cœur une sincère réconciliation avec nos ennemis ! On dirait que la miséricorde nous déchire les entrailles. Et encore il restera toujours quelque froideur cachée dans je ne sais quelle retraite de l'âme, qui élèvera entre l'offenseur et l'offensé une barrière infranchissable. Donner à celui qui a été outragé les témoignages de la bienveillance ordinaire, on y consentira, parce que Dieu l'exige ; mais l'admettre dans son intimité et en faire son confident, on n'y est pas obligé et on ne le fera jamais Admirez ici l'étendue des générosités divines : le Seigneur perd jusqu'au souvenir de nos fautes, il les efface de sa mémoire comme il les efface de notre cœur : *Et iniquitatum ejus non recordabor amplius*, — et dès le jour de notre repentir, il nous rend tous nos droits et tous nos trésors. Et il y a un contraste que je vous prie de remarquer : les péchés pardonnés le sont

pour l'éternité, ils ne reparaissent plus; les mérites éteints, les bonnes œuvres tuées par le péché revivent dans toute leur perfection. Ce n'est pas assez: l'acte de contrition que nous faisons pour notre réconciliation est rémunéré lui-même, il ajoute aux mérites qui nous sont rendus, et quelquefois l'heure de la conversion comptera parmi les plus lucratives de notre existence. Si ce n'est point là de la générosité, dites-nous donc ce qu'il faut pour cette vertu!

Dieu pardonne toujours. Il l'a dit à son Église, et son Église s'en souvient. Jésus a dit: « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Il n'a point mis de restriction, l'Église n'en souffrira jamais. Elle ouvrira toutes larges les portes de la miséricorde, et malheur à celui qui voudrait contester ses droits! Il s'est trouvé parmi ses défenseurs de grands génies qui lui avaient rendu d'incontestables services. Du jour où ils ont voulu rapetisser sa mission en diminuant les effets de sa clémence, elle les a frappés sans pitié. Certes, c'était un grand génie que Tertullien. Astre planté par la main divine, il avait brillé au milieu des persécutions; Tertullien avait soutenu les martyrs et confondu les tyrans. A ceux-ci, il avait courageusement reproché l'iniquité de leurs entreprises et la folie de leurs espérances. A ceux-là, il avait montré le ciel, il les avait soutenus au champ de la lutte, en face de la mort, et lui-même avait désiré le martyre. Hélas! son âme ardente l'entraîna dans un excès de défiance: il contesta à l'Église le pouvoir de pardonner l'apostasie. Cette lâcheté répugnait à son caractère de fer. Ce fut trop pour sa gloire, il fut frappé, et l'Église préféra sacrifier le premier de ses apologistes plutôt que de jeter le découragement dans les âmes en se présentant avec une miséricorde amoindrie.

Aussi bien, Mes Frères, l'Église espère toujours. Quel que soit le coupable que vous lui présentez, elle l'aborde sans crainte, elle lui promet le pardon absolu, complet, éternel: voilà pour la vie.

Après la mort, elle ne condamne personne; elle peut trembler, gémir en secret, verser d'amères larmes, mais elle ne dira jamais: Cette âme est damnée. — Ce malheureux serait-il mort au moment du crime, non, elle ne le dira jamais.

Que faut-il à Dieu pour que sa miséricorde ait le temps de s'exercer? Un soupir, un désir efficace, un acte de volonté, le dernier élan du cœur, le dernier regard de l'âme quittant la terre. Jusqu'à l'heure décisive où finit le temps pour faire place à l'éternité, le pécheur peut revenir.

Judas est le seul dont la réprobation soit assurée, le seul des morts pour qui l'Église ne prie pas.

Mais si vous interrogez la foi sur la condition des malheureux qui ont fait l'opprobre de l'humanité, elle n'a qu'un mot à vous répondre, le mot de S. François de Sales : Nous ne savons. — Luther est-il damné? Luther qui dressa l'étendard sacrilège, Luther qui traîna sa vie dans la boue et le sang, Luther qui mourut dans le désespoir le plus écœurant, Luther est-il réprouvé? — Hélas! c'est à craindre, mais nous ne le savons pas. — Voltaire est-il damné? Voltaire qui se moqua de Dieu, des hommes, de la miséricorde, de la justice, de la vérité, du bien; Voltaire qui vécut dans l'ignominie et mourut dans les plus honteuses défaillances, Voltaire est-il réprouvé? — Hélas! c'est bien à craindre, mais nous ne le savons pas. — Ces misérables qui ont repoussé le prêtre jusqu'au bord de la tombe et dégradé leur cadavre par la demande d'un enfouissement civil, ces misérables qui se sont barricadés contre la bonté divine sont-ils damnés? — Hélas! c'est trop à craindre, mais nous ne le savons pas. Vos voies sont insondables, ô mon Dieu, vous faites miséricorde à qui vous voulez et à l'heure que vous voulez : *Miserebor cujus misereor*[1]. Rien ne peut borner votre clémence, et il y aura, dans les greniers éternels, des fruits cueillis au dernier instant par la main de cette bonté qui ne se lasse jamais.

III. — *Conséquences de cette doctrine, et péchés contre l'espérance.* — Et après cela, Mes Frères, vous seriez présomptueux, et vous ne comprendriez pas ce que vous devez à cette clémence infinie! Et vous répéteriez l'absurde et inepte parole de l'impie: Dieu est trop bon, il ne m'a pas créé pour me perdre, et il fera demain ce que je lui demanderais aujourd'hui! — Prenez garde! il n'y a rien de si pesant et de si terrible que l'amour! Il n'y a rien de si redoutable que la miséricorde! La Bruyère a répondu par un mot aussi effrayant que profond : « Quand on a beaucoup fait et beaucoup fait en vain pour un être aimé, il y a encore une ressource, c'est de ne plus rien faire du tout. » Et ce serait la ressource de Dieu.

Écoutez : voici un fils que vous aviez entouré de votre bienveillance. Vous vous étiez donné, dévoué sans réserve; vous vous étiez humilié pour mendier son affection. Peines perdues! vous avez créé un ingrat autour de vous. Vous pardonnez une fois, dix fois, cent fois. Sacrifices inutiles! vous n'y gagnez que le mépris. Qu'arrivera-t-il? Votre amour se transformera en colère, la haine débordera de votre âme; vous ne pourrez la contenir. Si elle ne va pas plus loin, elle fermera vos mains

1. Rom., IX, 15.

et votre cœur, et vous vous direz : Allons ! c'est trop de condescendance de ta part, c'est trop d'ingratitude de son côté. Prends son âme et va-t-en.

L'amour n'a ni deux lois ni deux essences. Au ciel et sur la terre il suit les mêmes sentiers, il produit les mêmes effets. Eh quoi ! mon frère, Dieu est venu placer devant votre regard sa personne, sa vie, ses bienfaits, son infinie tendresse, pour vous dire : Je suis la miséricorde, viens à moi ; — il avait peur de n'avoir pas assez fait, il dressa sa croix et s'y laissa attacher ; et cette couronne d'épines, et ces membres transpercés, et ce cœur ouvert, et ce crucifix planté sur tous les sentiers, vous ont dit : Je suis la miséricorde, viens à moi ; — il avait peur encore de ne pas vous gagner et il resta au milieu de vous, et il se cacha dans la prison d'un tabernacle sous les vulgaires apparences d'un sacrement, et, dans cette solitude de l'autel chrétien, il ne cessa de vous dire : Je suis la miséricorde, viens à moi. — Il avait peur encore d'être trop loin et il s'arma de sa grâce, de sa croix, de son amour, et il vous poursuivit jour par jour, heure par heure ; il se plaça à la porte de votre cœur, il monta la garde toute la vie à cette porte fermée ; et sa voix douce et suppliante ne cessa de vous crier : Je suis la miséricorde, ouvre-moi : — et vous, fils ingrat d'une piété si gratuite, vous avez fermé les yeux pour ne point voir, vous avez détourné la tête pour ne point entendre, vous avez abusé de sa longanimité pour vivre en paix dans le crime, et Dieu ne pourrait préparer les représailles de sa justice ! et il n'aurait pas le droit de reprendre ses dons, son amour, ses bienfaits et de s'en aller pour toujours ! Détrompez-vous ! Le Dante a écrit, dans la description de son enfer, cette parole que la foi approuve dans toute son étendue : « C'est l'éternelle justice qui me créa et le premier amour. » Oui, c'est l'amour qui a creusé l'enfer, l'amour méprisé, la bonté repoussée, la miséricorde dédaignée.

Et c'est ce qui ôte toute espérance. De la justice on pourrait en appeler à la miséricorde, mais quand c'est l'amour qui condamne, à qui en appellerez-vous ?

Mais aussi, Mes Frères, ne dites jamais : Mon péché est trop grand, il ne sera point pardonné. — Non, il n'y a pas de péché irrémissible, non, il n'y a pas d'heure où Dieu repousse le repentir.

Il nous l'a dit : Le bon pasteur a cent brebis. L'une s'égare, se perd ; il abandonne les fidèles et il se met à la poursuite de la malheureuse et il la ramène, et il est heureux de l'avoir trouvée. — Ce bon pasteur, c'est lui, c'est Jésus.

Il nous l'a dit : Le père du prodigue ne saurait être plus offensé de l'ingratitude de son enfant. L'infortuné gémit dans

une terre d'angoisses et de tortures. Le père ne l'a point oublié. Tous les jours son regard interroge les sentiers lointains. Des années s'écoulent, le misérable ne revient pas, et toujours il va l'attendre. Un jour enfin, il le voit à ses pieds, couvert de haillons, les pieds déchirés par les cailloux du chemin, le front souillé de poussière, couvert des rides de la débauche; il le relève avec amour, il l'admet à sa table, il lui rend sa place au foyer. — Ce père, c'est lui, c'est Jésus.

Il nous l'a dit : Quand même une mère oublierait son enfant, moi je ne vous oublierai jamais. — Une mère ! s'il est une personnification de la clémence, c'est bien celle-là. Une mère saura toujours excuser cet être chéri qu'elle a porté et nourri dans les faiblesses des premiers jours. Personne ne trouvera de prétexte à l'indulgence, son cœur saura lui en créer. L'enfant le voit bien et il va se jeter dans ses bras. Il sait que si la miséricorde s'efface partout, auprès de la mère il la trouvera sans mesure et sans bornes. Le père est souvent la justice, la sévérité, la fermeté, la mère est la bonté et l'amour: c'est sa mission, Dieu la lui a faite. Cependant la mère peut oublier sa dignité, les passions peuvent lui créer un cœur de marâtre Que ne font pas les passions quand elles traversent une âme! La mère peut descendre jusqu'à la haine de son enfant, — c'est très rare, — mais Dieu qui a créé ce cœur si grand, si vaste, si profond, Dieu est inaccessible au mal, et sa miséricorde ne peut subir aucune atteinte: *Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui*[1].

Il nous l'a dit enfin: Le Fils de l'homme est venu pour les pécheurs. *Non veni vocare justos, sed peccatores.* — Touchante parole! Plus je suis pécheur, plus il est venu pour moi. Plus je suis pécheur, et plus l'espérance m'est commandée. Plus je suis pécheur, et plus sa bonté se montrera clémente.

O mon Dieu, ô ma miséricorde! *Deus meus, misericordia mea*[2]*!* j'ai compris l'étendue de votre amour, je ne vous demande qu'un souvenir: *Memento mei.* Ce souvenir m'accordera une place dans votre royaume. *Amen.*

1. Is., XLIX, 15 — 2. Ps CXLIII, 2.

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t 555-587; t. XIV, p. 415; t. XV, p. 549.

LA PROVIDENCE

Ne dicas : Non est Providentia.
(Eccle., V, 5.)

Il y a un Dieu. Personne ne saurait en douter, et toutes les créatures s'inscriraient en faux contre le doute qui oserait se produire. Elles se lèveraient pour dire au coupable : Nous existons, nous ne sommes pas nécessaires, nous ne pouvions nous conférer la vie quand nous ne la possédions pas encore. Quelqu'un nous a donné l'être. Celui-là, c'est l'Être par excellence qui existe de lui-même et n'a jamais été créé. Celui à qui nous devons la vie, c'est Dieu. — Les païens se rendirent toujours à l'évidence de cette vérité, mais ils faisaient de leur Dieu un personnage oisif, rentrant dans son temple après avoir créé le monde, et abandonnant à elles-mêmes les créatures qu'il avait formées. Selon eux, la souveraine Majesté ne devait jamais descendre vers la terre, elle ne devait s'occuper de rien. Au risque de laisser ses œuvres sans loi, sans règle, sans direction, elle devait se tenir en dehors de toutes les vicissitudes qui apparaissent dans l'histoire de l'univers. Pour eux, ce que nous appelons la Providence était un mot vide de sens. Blasphèmes insensés que l'on renouvelle trop souvent dans notre siècle paganisé et matérialiste ! Coupables absurdités que l'on débite encore et contre lesquelles il devient nécessaire de protester ! De telles doctrines seraient la ruine de l'espérance chrétienne, car, enfin, si Dieu ne s'occupe pas de nous, inutile de le prier, d'attendre son secours ou ses récompenses. Si Dieu ne s'occupe pas de nous, la terre est une prison qui ne s'ouvrira jamais, et l'homme un condamné à perpétuité.

Les uns nient la Providence, d'autres ne la comprennent pas, d'autres encore veulent vivre en dehors de son influence. Nous nous proposons de montrer son existence aux premiers, d'expliquer quelques-uns de ses actes pour les seconds, et nous dirons aux troisièmes qu'il est nécessaire de tenir compte de ses lois et de se soumettre à sa volonté. C'est le sujet de trois instructions. Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de faire un appel au monde physique et au monde moral en faveur de la Providence.

I. — *Appel au monde physique en faveur de la Providence.* — Il suffit d'ouvrir les yeux pour être convaincus de l'existence

de la Providence, pour voir que Dieu s'occupe de nous, pour le rencontrer à chaque pas dans ce monde qui nous environne

Tenez : voici une famille bien réglée. Toute chose a son temps : repos, travail, délassement, prière ; la docilité des enfants répond à la bonté des parents. Tout concourt au bien général et à la prospérité de chaque membre en particulier C'est le ravissant spectacle de l'ordre et de l'harmonie qui charment toujours le regard. Eh bien ! si j'allais vous dire : Voyez-vous cette famille ? Admirez-vous cette union et cette concorde ? Vous croyez peut-être à un organisateur habile, à un directeur prudent et sage ! Il n'y en a pas. Personne ne commande, personne ne surveille ; rien n'est prévu d'avance, et chacun est libre d'agir selon son caprice, — m'écouteriez-vous ?

Vous avez rencontré sur votre route une armée manœuvrant dans la plaine. Les mouvements étaient exécutés avec une précision étonnante et une parfaite régularité, les bataillons s'ébranlaient comme un seul homme, les divers détachements arrivaient au moment où ils étaient nécessaires et à l'endroit même ou leur action allait être utile. L'attaque commençait avec ensemble, la retraite s'opérait avec ordre, et vous étiez émerveillé ! Et moi, je souris de votre étonnement, et je vous dis : Vous avez vu tous ces prodiges, vous croyez peut-être à un général intelligent, à des officiers experts. Non, c'est le hasard qui a tout conduit, les soldats ont fait ce qu'ils ont voulu. Cet ordre n'a point de cause réelle. — M'écouteriez-vous ?

En entrant dans une ville, vous remarquez partout la justice et le respect de la probité. Le crime est puni, le moindre acte de vertu récompensé ; chacun travaille de son côté, et chacun jouit du fruit de son travail; personne ne cherche à dépouiller son voisin, personne ne murmure ni ne se plaint. Vous n'avez rencontré nulle part ailleurs cette douce sécurité, ce bonheur tranquille qui fait la joie de tous les citoyens. Eh bien ! si j'allais vous dire encore : Pensez-vous qu'il y ait dans cette ville d'excellentes lois ? Pensez-vous qu'il se trouve dans ce pays une autorité indiscutable et indiscutée ? Croyez-vous enfin qu'il y ait des tribunaux chargés de veiller sur la probité et de réprimer le désordre ? — que me répondriez-vous ?

Enfin, traversez un domaine riche en toutes sortes de productions. Tout est admirablement disposé. Pas une plante inutile, pas un arbre fruitier qui ne soit taillé avec industrie Ici, des allées bien alignées et fort commodes; là, des banquettes garnies de fleurs ravissantes ; un peu plus loin, des corbeilles et des bouquets de gazon, des réservoirs où les poissons se jouent dans la limpidité des eaux, des bosquets où les oiseaux chantent leurs chansons délicates et variées

« Mille rayons de soleil jouent là-dedans et font des chansons de lumières, à travers les chansons de la verdure tendre qui s'épanouit partout, aussi variée que les oiseaux et les fleurs, et, parmi les herbes, on voit autant d'étoiles blanches le jour, qu'il en paraît au ciel la nuit[1]. » Comment accueilleriez-vous celui qui viendrait vous tenir ce langage : Voyez ces fleurs délicieuses et ces fruits exquis, contemplez cet ordre qui règne partout, cette symétrie merveilleuse. Comme le hasard a travaillé dans ce domaine ! Comme il a réussi dans son rôle d'artiste ! Mais gardez-vous de croire à un cultivateur intelligent, ou à un jardinier expérimenté. Personne n'y a rien fait... ?

Ainsi, selon vous et d'après les lumières de votre simple raison, partout où il y a une certaine harmonie, il faut quelqu'un qui ordonne et harmonise. Dans la famille, c'est le père, ou le chef qui remplace les parents ; dans la ville, c'est le gouverneur ; sur les champs de bataille, le général ; au milieu d'un vaste domaine, le propriétaire ; tout près d'un troupeau, le berger ; sur un vaisseau lancé en pleine mer, le pilote. Il y a quelqu'un, et il le faut, et non seulement il faut qu'il soit là, mais il le faut intelligent, sage, prévoyant et habile, il le faut toujours actif, il le faut toujours vigilant.

Eh bien ! Mes Frères, ne remarquez-vous pas, dans cet univers, un ordre plus parfait encore que tout ce que nous avons reconnu jusqu'ici ? Voyez comme dans cette vaste machine tout s'enchaîne, voyez comme chaque rouage a sa destination qu'il conserve toujours.

Qu'êtes-vous au milieu de cette innombrable multitude d'êtres qui peuplent le monde ? Qu'êtes-vous par rapport à l'immensité des cieux, de la terre et des mers ? Qu'est votre corps, la moindre partie de vous-même ? Un point dans l'espace, une ombre, un rien. Et cependant toutes les créatures concourent à le servir. Le grain qui le nourrit est venu du grain de froment. Le grain de froment a trouvé sa vie dans la terre. La terre a été fécondée par la pluie. La pluie des nuées a été puisée dans l'océan, c'est une vapeur qui est montée des abîmes de la mer et des fleuves. Le soleil a formé cette vapeur, le froid l'a condensée. Quand elle a été pelotonnée en nuages, les vents l'ont prise, ils l'ont suspendue comme une toison bienfaisante au-dessus des campagnes. A un moment donné, la foudre grondant a ébranlé l'atmosphère, et la pluie est tombée, et le froment a germé, et la moisson s'est préparée. N'admirez-vous pas cet accord unanime, toutes ces coïncidences merveilleuses? Et vous ne conviendriez pas qu'il y a une main occupée à régler le monde et à en diriger les éléments

1. L. Veuillot.

Je ne sais si vous avez, dans une nuit tranquille, réfléchi au spectacle enchanteur que vous offrait un ciel pur et serein Semés au firmament comme les grains de sable sur les bords de la mer, les astres marchent depuis plus de soixante siècles sans s'écarter de la voie. On peut annoncer d'avance leur arrivée sur l'horizon, on peut prédire leur passage au méridien, on peut calculer la durée de leurs révolutions inégales. A telle heure, tel astre doit paraître, le voilà qui brille. A telle heure il doit se coucher, et le voilà qui a disparu. Si une déviation insolite arrivait dans leur cours, quelle effroyable perturbation! Si ces mondes, qui sont des millions de fois plus grands que la terre, venaient à se rencontrer, quel cataclysme épouvantable! Mais ne craignez pas! Ils marchent comme une armée, et rien ne troublera la discipline dans ce vaillant corps des soldats de Dieu. C'est un concert d'harmonie, dit le prophète, et qui donc pourrait imposer silence à cette divine mélodie? *Et concentum cœli quis dormire faciet*[1]?

Avez-vous étudié la succession du temps qui mesure votre vie? Connaissez-vous les raisons de ses vicissitudes? Savez-vous pourquoi le jour et la nuit, pourquoi les diverses saisons de l'année?

L'homme serait bien vite à bout de forces et de vie s'il demeurait constamment courbé vers la terre, et si le repos ne dépendait que de sa volonté, l'avarice lui arracherait une persistance opiniâtre dans le travail. La nuit vient à propos lui donner le temps de refaire ses membres brisés, elle s'étend comme un voile bienfaiteur, ferme sa paupière, l'oblige au silence, et lorsque l'aurore reparaît, il se réveille plein de vigueur, sa jeunesse s'est renouvelée dans le sommeil réparateur.

La terre refuserait bientôt la nourriture que nous lui demandons, si elle était constamment forcée de produire. Il y aura pour elle aussi le temps du travail et le temps du repos. Quatre saisons se partagent l'année. On dirait qu'elles l'ont pesée dans la balance, on dirait quatre sœurs qui ont divisé l'héritage de leur père. Elles ont planté les limites de leur propriété et chacune se renferme dans son domaine. Au printemps, la verdure et les fleurs; à l'été, les moissons; à l'automne, les fruits; à l'hiver, le sommeil de la terre, sous un manteau éclatant de blancheur. Les variations de température pourront changer quelques accidents, l'ordre demeurera invariable dans sa substance, et vous rencontrerez toujours sur la terre la régularité que vous avez admirée aux cieux et le même concert d'harmonie : *Et concentum quis dormire faciet?*

1. Job, XXXVIII, 37.

Transportez-vous par la pensée sur les bords d'un océan ballotté par la tempête. Je vois des flots immenses qui s'élèvent, semblables à des montagnes. Ils mugissent, ils écument, ils frémissent, ils se roulent avec fureur, ils s'élancent au rivage. Mon Dieu! ils vont tout engloutir! Ne craignez rien. Trois grains de sable suffisent pour briser l'orgueil des flots. Ils viendront jusqu'à ces grains de sable, mais ils n'iront pas plus loin. Jusque-là, ils peuvent s'agiter, ils sont libres, c'est leur place, c'est l'ordre. Mais s'ils venaient à dépasser la limite, ce serait la désolation, la confusion, le bouleversement de toute loi. Ils n'iront pas plus loin: *Usque huc venies et non procedes amplius*[1]

Oui, Mes Frères, il faut être aveugle pour ne pas reconnaître l'ordre qui existe en toutes choses. Il faut toucher au dernier degré de la folie pour ne pas reconnaître l'empreinte de la divine Providence sur tous les points de ce vaste univers.

Et qui donc, dirons-nous avec l'Éternel quand il parlait à Job, qui a tendu le cordeau pour régler les mesures du monde? Qui conduit dans leur voie la lumière et les ténèbres, le jour et la nuit? Par quelle voie se répand la chaleur sur la terre? Qui a donné cours aux pluies impétueuses et un passage aux roulements du tonnerre? Qui est le père de la pluie et qui enfante les gouttes de rosée? Qui prépare au corbeau sa nourriture, lorsque ses petits vagabonds crient à Dieu de leur donner à manger? Qui a saisi la proie de la lionne? Est-ce par votre sagesse, enfants des hommes, que l'épervier se couvre de plumes, étendant ses ailes vers le midi? Est-ce à votre commandement que l'aigle va dresser son nid dans les rochers escarpés? Est-ce vous qui donnez au cheval sa force? Est-ce vous qui le ferez bondir comme la sauterelle?

Eh bien! si vous voulez refuser à la Providence l'hommage de vos adorations, d'accord avec vous. Mais auparavant imposez silence à cet admirable concert qui enchante l'univers. Éteignez les célestes flambeaux que la puissance divine alluma sur vos têtes. Renversez toutes les lois de la création, faites-y régner le désordre qui hante votre intelligence ou votre cœur. Pour moi, tant que je resterai sur cette terre, tant que je vivrai au milieu de ces prodiges d'harmonie, tant qu'il me sera donné de contempler une si parfaite régularité, tant que le monde sera une lyre dont toutes les cordes sont exactement ajustées, je serai forcé de conclure: oui, il y a quelqu'un qui gouverne l'univers, il y a un Dieu qui s'occupe de nous.

II. — *Appel aux lois du monde moral en faveur de la Providence.* — J'ai consulté le monde physique, et il m'a répondu: Partout

1. Job, XXXVIII, 11.

où il y a de l'ordre, il faut une intelligence. — Je consulte le monde moral, et il me dit : Partout où vous trouverez un ouvrier intelligent et sage, vous verrez qu'il protège son œuvre et en garde le souvenir. Partout où vous rencontrerez un père ou une mère, vous verrez qu'ils aiment leurs enfants et ne les perdent jamais de vue.

C'est la loi. Un ouvrier n'abandonne jamais son ouvrage. Le laboureur, après avoir jeté la semence dans son champ, s'en va de temps en temps examiner si elle peut germer. Il contemple avec délices ce froment qui lève, il se trouve avec une sorte de bonheur qu'il ne peut expliquer, au milieu de cette plaine qu'il a cultivée. L'horloger qui vous a remis une montre, vous redemandera encore si vous êtes content de son œuvre, et il sera fort heureux quand vous lui témoignerez votre satisfaction L'architecte et l'entrepreneur qui ont bâti un temple ou un château, viendront encore, vingt ans après, vous en vanter les magnificences et la solidité. Ils n'ont jamais prié sur les dalles de cette église, ils n'ont jamais habité une des mansardes de ce palais : n'importe, c'est leur travail, et ils l'aiment toujours Jamais un ouvrier ne se désintéresse de son travail. Par cela même que c'est notre ouvrage, on dirait que c'est une portion de nous-mêmes, et nous l'entourons de notre sollicitude, — pourquoi ne dirai-je pas le mot ? — nous l'environnons de notre providence. Dieu a mis ce sentiment dans nos cœurs. Or il n'y a pas une perfection de la créature qui ne soit dans le Créateur, et à un degré infiniment supérieur. Tout ce qui est richesse, bonté, grandeur, magnificence, est dans le cœur de l'Éternel. De quel droit lui refuseriez-vous assez de sagesse et de prévoyance, assez d'amour et de tendresse, pour suivre, dans les diverses phases de son existence, ce monde qui est le travail de ses mains ? De quel droit lui défendriez-vous de veiller sur l'homme, qui est le chef-d'œuvre de sa puissance ? Direz-vous qu'il est indigne de la suprême Majesté de s'abaisser à tant de détails ? Mais le Dieu qui créa le modeste ver de terre comme le lion superbe et fort, l'atome de poussière comme le granit de la montagne, ne s'humilie pas en dirigeant ce qu'il voulut bien former. Il est grand en tout, et il le semble davantage dans les petites choses. Il y trouve le moyen de s'incliner davantage, de répandre son amour plus loin des frontières de sa majesté. Il n'y a que les grandeurs d'emprunt, les noblesses de parvenu qui ne sachent point s'abaisser.

Dieu n'est pas seulement ouvrier, il est père. Est-il un père qui puisse traiter comme un étranger, et abandonner complètement un enfant qui est la chair de sa chair et l'os de ses os ? Est-il un père qui sans se dégrader engendre une famille pour

la jeter à la voirie et à la misère? Quand on rencontre de ces parents-là, on les méprise, on les maudit, on les déteste. Il y a un mot qui exprime sur toutes les lèvres l'abjection où ils sont tombés et l'abomination qui les environne : Père dénaturé ! — Donc il est dans la nature qu'un père soigne ses enfants. Donc l'Éternel ne peut abandonner l'homme, qui est le fils de sa droite : *Filius dextræ meæ*[1].

Dieu est mère et il aime, dans les Écritures, à prendre ce nom plein de bonté. Quand nous parlons de mère, il faudrait un monstre pour jeter sur les chemins, sans défense et sans abri, un fils à qui elle a donné le jour. La mère ne peut se séparer sans déchirement du fruit de ses entrailles. Elle a besoin de le réchauffer dans ses bras, de le serrer sur son cœur. Quand la vie imposera la dure nécessité des séparations, elle ne le perdra jamais de vue, elle le suivra par le cœur dans les climats lointains. Elle dévorera ces pages manuscrites qui lui apporteront des nouvelles de son bien-aimé, elle tressaillera à l'annonce de son prochain retour, et il est une parole qui sera le refrain de sa vie : Qui sait ce que fait mon enfant et où il est? Qui sait s'il ne souffre pas? Ah ! voilà bien notre Dieu ! Voilà sa continuelle providence. L'œil de son cœur est ouvert sur nous. Il ne laisse pas tomber un cheveu de notre tête sans sa permission. Il nous entoure d'une sollicitude toute maternelle. Il fait sa gloire et sa joie de notre grandeur et de notre félicité.

Aussi, Mes Frères, tous les peuples ont cru à cette tendresse de la Divinité. Ouvrez les yeux et voyez : partout des temples, des autels, des sacrifices, des prières. On s'adresse au Ciel dans les fléaux. Au commencement de la guerre, on lui demande la victoire. Dans les causes importantes qui intéressent la patrie, on le supplie d'éclairer l'œil et l'intelligence des magistrats, et de faire triompher la justice et l'équité. Il est évident que toutes ces démonstrations ne s'adressent point à une puissance indifférente et aveugle : inutile de parler à un sourd. Le paganisme lui-même qui reléguait quelquefois son Jupiter dans le fond des Champs-Élysées et lui défendait, au nom de sa dignité, de s'occuper des choses de la terre, le paganisme avait des dieux pour tout : pour la naissance et la mort, pour la paix et les combats, pour les astres, pour les mers, pour les moissons, les bois et les fontaines... C'est un amas d'erreurs sans doute, mais du milieu de ces superstitions une idée se dégage : on croit Dieu présent à tout, réglant toutes choses, présidant à tous les événements. On adore et on invoque sa providence.

1. Gen., XXXV, 18.

Vous-mêmes, Mes Frères, vous avez fait bien souvent des actes de foi à ce dogme Un malheur vous arrive, un accident vous frappe, aussitôt une plainte s'échappe de votre cœur: Mon Dieu ! — Vous criez vers lui comme l'enfant vers sa mèr c'est instinctif dans l'un et l'autre cas. Vous croyez que votre Créateur est là, qu'il vous entend, qu'il peut et qu'il veut vous soulager. C'est sa gloire d'avoir imprimé ce sentiment si avant dans nos âmes, que rien ne peut l'en arracher; c'est sa gloire d'obliger l'impie à des actes de foi instinctive, quand il ne veut plus les faire volontairement et pieusement. Je dis l'impie, car lui même ne se défendra pas de cette disposition. Aurait-il juré de ne croire à rien, il viendra un moment où Dieu le forcera à jeter ce cri vers sa providence: Mon Dieu! — Il ne le dira point avec amour, il l'accompagnera de ses blasphèmes, il le dira infailliblement.

C'est donc une vérité incontestable, les lois du monde physique et du monde moral la proclament. Il y a une Providence. Ne cherchons pas à vivre en dehors de sa volonté et de ses lois, nous n'aboutirions qu'à la ruine et au malheur. Combien aujourd'hui veulent bâtir sans Dieu, et ils s'agitent dans le vide ! Il y a cent ans qu'ils cherchent des systèmes de gouvernement, rédigent des constitutions, dressent des chartes en mettant l'Éternel à la porte, et le vent du lendemain renverse tout ce qu'ils avaient édifié la veille. On sait, et l'avenir dira mieux encore ce que valent ces projets d'où l'on exclut la Providence. Celle-ci laisse faire, il faut que l'homme connaisse son impuissance. L'homme commence: comme les géants de Babel, il se propose de détrôner l'Éternel et d'arriver au ciel. Dieu regarde, il dit: Descendons, et confondons leur langage. — C'est fait, les révoltés ne s'entendent plus et leurs révolutions demeurent à jamais flétris et stigmatisées. N'imitons jamais ces insensés, laissons-nous conduire par la main divine, dans les rudes sentiers de la vie. Nous n'échapperons point aux souffrances, mais à côté de la douleur, elle placera les consolations et les douceurs au terme de la route elle donnera le ciel.

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. VI, pp. 47. 391; t. XXVI, pp. 15, 206 220; t. XXVIII, pp. 230. 240.

OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE

Les raisons qui démontrent la Providence servent aussi de prétexte pour attaquer ce dogme. Nous avons cru trouver l'ordre et la régularité, l'harmonie et la justice, d'autres rencontrent le désordre dans l'inégalité des conditions, les fléaux qui ravagent l'univers, les prospérités du méchant et les afflictions des vrais serviteurs de Dieu. Nous avons fait appel aux lois du monde moral et sommé le Créateur d'avoir à s'occuper de nous, au nom de ses titres d'ouvrier, de père et de mère, c'est en vertu des mêmes titres que l'incrédulité attaque la vigilance divine. Sous un père infiniment bon, nous dit-elle, pourquoi les malheurs qui nous frappent? Sous un ouvrier infiniment sage, pourquoi tant de conditions et si peu d'uniformité? Enfin sous un Dieu infiniment juste, pourquoi ces récompenses décernées au vice et ces châtiments infligés à la vertu?

I. — *Inégalité des conditions.* — Si Dieu s'occupe de nous, pourquoi des riches et des pauvres? Des enfants du même Père, pourquoi les uns possèdent-ils d'immenses fortunes, tandis que les autres vivent du pain de l'aumône?

Je pourrais aussitôt vous répondre que, parmi ces enfants du Père commun, les uns travaillent et les autres passent leur vie dans l'oisiveté, les uns économisent, d'autres dissipent; les premiers laissent à leur postérité le fruit de leurs épargnes et de celles de leurs parents, les seconds ensevelissent dans la débauche l'héritage qu'ils avaient reçu. Il y a des gens vertueux, il y en a d'autres adonnés à la crapule. Ceux-ci sont insouciants et paresseux, ceux-là vigilants et actifs. Si l'on recherchait l'origine de l'inégalité des conditions, on y trouverait presque toujours les excès du jeu, de la table ou du libertinage. Au commencement, Dieu livra l'univers entier à la jouissance de l'homme. Il lui laissa pleine et entière liberté de s'en rendre maître : *Et præsit*[1]. Il lui ordonna même de travailler et de faire fructifier son domaine : *Posuit ut operaretur*[2]. Ce sont les enfants des hommes qui ont établi la différence dans les fortunes. Ils n'ont pas à se plaindre.

Mais je veux établir que cette inégalité est nécessaire pour le bien de la société. Figurez-vous, Mes Frères, un habitant de la

1. Gen., I. — 2. Gen., II, 15.

montagne qui n'est jamais sorti de son village et qui se trouve tout à coup sur un des grands chantiers de notre industrie moderne. Pour la première fois, le voilà en présence de ces machines gigantesques que la force de la vapeur fait mouvoir. Il examine dans tous les sens, il remarque des roues très larges, des volants plus larges encore, de tout petits engrenages, des chaudières, la boîte à vapeur, les pistons qui mettent la roue en mouvement, les échappements ou soupapes de sûreté, les sifflets d'alarme. Toutes ces complications l'étonnent ; il n'en connaît pas la raison; il voit les différentes pièces, mais il n'en comprend pas la destination, et aussitôt il se met en mesure de critiquer et l'inventeur de la machine et ceux qui ont la maladresse de s'en servir. Les insensés ! Pourquoi de grandes et de petites roues ? Pourquoi ces barres de fer et ces réservoirs d'eau ? Trois ou quatre pièces parfaitement égales n'auraient-elles pas suffi ? Ce serait bien plus facile à saisir et à manier.

Figurez-vous encore un homme qui n'a jamais ouvert un livre, par hasard, il lui en tombe un sous la main. Il l'examine. Il voit de longues lignes, de plus courtes, des mots de quatre ou cinq syllabes, d'autres de trois, de deux, d'une seule. Il remarque des points, des virgules : les uns sont placés sur la lignes, d'autres au-dessus. Il voit à la fin des alinéas un espace vide, des lettres majuscules au commencement, des accents tournés à droite, d'autres à gauche, d'autres moitié à droite moitié à gauche. Lui aussi de s'étonner, de critiquer, de trouver mauvais. Oh ! dit-il, quelle folie ! C'était bien plus facile de ne faire qu'une seule lettre, ce serait plus vite appris. Et puis pourquoi ce papier perdu ? etc.

Vous riez, Mes Frères, de telles appréciations vous paraissent tout simplement ridicules, si absurdes même, que vous ne les croyez pas possibles. C'est ainsi que vous raisonnez contre la Providence quand vous dites : Pourquoi des riches et des pauvres ? L'égalité ne serait-elle pas préférable ? — La société est un grand mécanisme, chacun y a sa place et y joue son rôle comme les diverses pièces d'une machine : le pauvre comme le riche, le roi comme le sujet remplissent des fonctions importantes pour le bien général. La société est un livre et on ne peut pas le composer avec une seule lettre ou des lettres toutes égales. Quelquefois nous ne comprenons pas pourquoi un tel est placé là et son voisin un peu plus loin : s'ensuit-il que nous ayons le droit de critiquer, comme l'ignorant dont nous parlions tout à l'heure ?

Dites-moi, si tout le monde était riche, qui voudrait s'assujettir aux pénibles labeurs ? Et s'il n'y avait pas de grandes fortunes, qui exploiterait les mines de charbon, d'argent, de cuivre, de

fer et autres métaux dont l'usage est si nécessaire et dont l'extraction demande des ressources immenses? Si tout le monde voulait se livrer au commerce, les campagnes resteraient incultes, et si tous les hommes étaient cultivateurs, les transactions seraient infiniment plus difficiles et l'écoulement des produits agricoles bien entravé. Enfin si personne n'avait le temps ni les moyens de cultiver la science, l'intelligence de l'homme serait restée à l'état primitif et notre siècle n'aurait jamais eu à se glorifier des illustres découvertes qui l'ont enrichi. Tous les rouages s'enchaînent dans la société : le pauvre est nécessaire au riche et le riche au pauvre, le laboureur est nécessaire au négociant et le commerçant à l'homme de la campagne. Le savant étudie pour celui qui n'en a pas le loisir, et tous nous sommes les serviteurs les uns des autres. Nous nous rendons de mutuels services comme les membres d'un même corps. Les membres d'un corps ne sont pas tous égaux. Tout n'est pas œil, ou main, ou pied, et c'est précisément pour cela que l'ensemble marche à merveille. De même, c'est précisément l'inégalité des conditions qui est le grand ressort de la société, et, loin de trouver argument contre la Providence dans cette diversité, j'y en rencontre une nouvelle preuve.

D'autant plus que cette inégalité n'est qu'à la surface, et qu'au fond des choses l'égalité désirée a été réellement établie par le Créateur. Oui, Mes Frères, ne vous arrêtez pas sur le seuil du temple, pénétrez dans l'intérieur, et vous trouverez ce que vous cherchez avec tant de sollicitude.

Égalité de nature. A tous un corps et une âme : un corps organisé, une âme spirituelle; un corps qui se dissout, une âme immortelle; un corps qui peut servir à la vertu ou au vice, une âme qui peut faire le bien ou le mal.

Égalité de bonheur. Le pauvre comme le riche, le roi comme le sujet, demeurent tributaires de la maladie et de la douleur, des peines morales et physiques. Souvent on rencontre plus de souffrances au sein de l'opulence que dans la disette. Tous sont sujets au remords dans le crime, tous ressentent la paix de la conscience dans la pratique des bonnes œuvres.

Égalité de privilèges surnaturels. Pour tous, la même Église, les mêmes sacrements, la même grâce. Le monarque viendra s'agenouiller au seuil du confessionnal et s'humilier comme le petit enfant. Il ira s'asseoir à la table sainte et il se trouvera à côté de l'habitant du hameau. Il peut dire à Dieu: Notre Père! — mais le pauvre le dit avec plus de confiance que lui. D'ailleurs, en faisant cette prière, il reconnaît pour ses frères tous les plus indigents de ce mond

Égalité de destinée. Au corps le sépulcre, après les funestes assauts de l'agonie, puis les gloires de la résurrection : pas un n'échappera. L'âme doit connaître, aimer et servir Dieu. Elle paraîtra devant Dieu, elle sera jugée, glorifiée ou condamnée par Dieu. C'est le partage de l'orgueilleux qui, dans le rang élevé où il se voit placé, oublie qu'il appartient à l'espèce humaine. C'est le partage aussi de l'artisan qui rampe dans l'obscurité et ose à peine fixer ses regards vers les grands de la terre. Ce mot, « égalité », est écrit partout. Non, vous ne l'avez pas inventé, faiseurs de systèmes que vous appelez modernes! Il y a vingt siècles que l'Église le prêche, il y en a près de soixante que la mort le redit plus de cinquante mille fois par jour. Et depuis votre apparition sur la terre, le baptême en a gravé le sceau sur votre front.

II. — *Fléaux dévastateurs.* — Mais, s'il est vrai que Dieu s'occupe de nous, pourquoi les fléaux dévastateurs : les gelées, les grêles, les inondations, les guerres, les incendies, et tout ce qui désole la pauvre humanité?

Je pourrais vous dire que ces malheurs sont quelquefois une conséquence des lois du monde, et que Dieu n'est pas obligé de bouleverser l'univers ni de faire des miracles pour les prévenir, mais c'est là un point de vue trop philosophique, et il n'arriverait peut-être pas à convaincre tout le monde. D'autant plus que cette réponse ne s'appliquerait pas à l'universalité des fléaux qui frappent la terre.

Avouons donc franchement que les seules lumières de la raison ne trouveront jamais des motifs suffisants pour expliquer des désordres réels. L'homme lui-même est une énigme et un mystère : mystère de grandeur et de faiblesse réunies. « S'il s'élève, je l'abaisse, dit Pascal, s'il s'abaisse, je l'élève. » Mais la foi, d'un seul mot, répond à ces tristes phénomènes. Elle nous apprend à connaître la justice de Dieu sur le péché.

Vous dites : Pourquoi la guerre qui s'abreuve du sang de nos enfants? — La foi réplique : Pourquoi avez-vous déclaré vous-mêmes la guerre à l'Éternel? Le péché est la première des révolutions, et la Providence le châtie par les sanglantes révolutions des peuples et par les haines qui dévastent les provinces.

Vous dites : Pourquoi la gelée et les grêles? — La foi répond : Mon frère, votre cœur s'est refroidi au service de l'Éternel, la glace du vice s'est étendue sur la superficie de votre âme, l'orage des passions volontairement satisfaites a promené dans votre vie ses tristes ravages.

Vous dites : Pourquoi les maladies et les fléaux? — La foi

répond : Demandez plutôt si votre cœur ne fut jamais dévoré par la fièvre de l'orgueil ou de la luxure. Demandez si vous n'avez jamais convoité injustement ces biens qu'un malheur vient de vous arracher, si le blasphème n'a jamais retenti dans ces campagnes désolées par la tempête, si le feu impur ne s'était jamais allumé dans cette maison consumée par l'incendie.

Les fléaux sont un châtiment contre le péché, un témoignage de la justice de Dieu et, partant, de sa providence. Ils sont encore une leçon donnée au coupable pour le convertir, et l'histoire est là pour nous dire qu'il n'est pas d'école plus puissante que celle du malheur et de la souffrance.

Il faut la prison aux frères de Joseph pour les faire rentrer en eux-mêmes. Dans le malheur, ils se souviennent de leur crime, le reconnaissent, et commencent à se repentir. « La punition ouvre les yeux que le péché avait fermés[1]. »

Il faut à Manassès la captivité de Babylone pour le ramener au Dieu de ses pères. Les fers de l'esclavage et la tyrannie des Assyriens le détachent des superstitions et des idolâtries du paganisme. La punition ouvre les yeux que le péché avait fermés.

Il faut à l'enfant prodigue les malheurs qui le frappent, pour lui rappeler le souvenir de son père. La trahison de ses faux amis, les disgrâces de la fortune, la misère et la faim lui arrachent ce cri de pénitence : *Surgam et ibo :* Je me lèverai et j'irai. — La punition ouvre les yeux que le péché avait fermés.

Oui, Mes Frères, les fléaux sont, entre les mains du Seigneur, ce que la verge est entre les mains du précepteur. Le monde est une grande école, dit S. Chrysostome, et il y a plus d'élèves rebelles que de disciples dociles. Notre correcteur, c'est la souffrance. La prospérité aveugle et endurcit, l'infortune réveille et amollit ; le bonheur illusionne et séduit, le malheur ramène à de sérieuses considérations et à des jugements plus sains. Dieu frappe avec amour, pour avoir le plaisir de pardonner avec tendresse. Toutes ces infortunes dont vous vous plaignez sont autant de verges coupées à l'arbre de la miséricorde qui fleurit en tous lieux, mais principalement sur les terrains dévastés par l'orage. Le Seigneur se sert de la verge un instant, puis il la brise, et la miséricorde reste. Voilà toujours sa bonté et sa providence.

Au reste, Mes Frères, n'accusons pas le Seigneur de ce qui est notre fait. Le désordre engendre toujours le désordre. Si nous voulons que tout soit parfaitement ordonné dans l'univers, commençons par bannir le vice, alors nous aurons le droit

1. S. Grég.

d'attaquer le Ciel. Jusqu'à ce moment heureux où le mal moral aura disparu de partout, la seule réponse aux plaintes réitérées contre le mal physique est celle de la foi et de l'Évangile : « Que celui qui est sans péché jette la première pierre ! »

III. — *Prospérité du pécheur, souffrances du juste.* — Ici, je suis arrêté par des objections plus graves ! Cette théorie, dit-on, serait vraie si nous voyions les plus coupables frappés dans la mesure de leurs iniquités, et si les bons étaient récompensés selon les mérites de leur vie d'abnégation et de dévouement. Or c'est précisément le contraire qui arrive : les justes souffrent, et les méchants règnent au sein de l'abondance. Phénomène si ordinaire, qu'il est passé en proverbe : Il n'y a de bonheur que pour les malhonnêtes gens.

Remarquons en passant que l'on exagère beaucoup, soit d'un côté, soit de l'autre. Pour l'homme de bien, on noircit le tableau à plaisir, et l'on fait miroiter comme un clinquant sans valeur les prospérités et les jouissances du pervers. Le juste est quelquefois malheureux, on répond qu'il l'est toujours. Le méchant n'est pas toujours châtié, le monde dit qu'il ne l'est jamais. Sans crainte d'être démenti, j'affirmerai qu'il y a des existences vertueuses où vous rencontrez le bonheur à côté du mérite ; il y a des existences déshonorées où la main de la justice divine se fait sentir à côté du désordre et de la débauche. Dieu est patient, mais il finit presque toujours par frapper le coupable, même en ce monde.

Le juste souffre ! Qu'en savez-vous, hommes de ce siècle, qui n'avez jamais goûté les douceurs de la grâce et les délices de l'amour divin ? Croyez-vous que le vrai chrétien accuse la Providence et se révolte contre elle ? La paix est dans son cœur, le calme règne dans son âme ; fort de la tranquillité de la vertu, il se réjouit, même au sein des tribulations ! Gardez votre pitié pour vous, il n'en veut pas.

Le pécheur est heureux ! En êtes-vous bien sûr ? Hélas ! ce bonheur n'est qu'à la surface. Le remords le déchire, l'envie le ronge, la volupté l'épuise, l'intempérance mine ses forces, la cupidité abrège ses jours. Il n'y a point de paix pour les impies. Donnez-leur des applaudissements, encouragez leur sottise, enviez leurs plaisirs. Pour moi, je redoute leur sort et je n'en veux pas.

Le juste souffre ! Oui, quelquefois la miséricorde divine le met au pressoir, mais c'est pour le sanctifier et le rendre digne d'une plus ample récompense. Quelque vertueux qu'il soit, l'homme a des faiblesses à expier, le plus parfait tombe sept fois le jour. Pour enlever cette rouille contractée au milieu

de l'atmosphère impure du monde, Dieu jette ses élus dans la fournaise de l'expiation ! Il les purifie par l'infortune, comme on purifie l'or par le feu. Et nous pouvons dire quand nous les voyons affligés et broyés par la douleur : Tant mieux ! Dieu éprouve ceux qu'il aime : *Quem diligit Dominus castigat* [1].

Le méchant est heureux ! Oui, il ne l'est que trop souvent, et tant pis pour lui ! Il n'est pas d'homme qui ne fasse quelque bien sur la terre. Le plus pervers a des retours heureux. Il n'est pas d'existence entièrement vide. Ces vertus naturelles qui se trouvent dans la vie du pécheur ne doivent pas rester sans récompense, elles ne méritent rien pour le ciel, elles ne sont pas dignes de l'éternelle couronne. Ne pouvant les rétribuer en l'autre monde, Dieu le fait en celui-ci, et la prospérité des méchants est le salaire du bien qu'ils pratiquent : salaire d'un jour pour des vertus toutes terrestres. Quant à leurs vices, Dieu attend. Nous estimons qu'il temporise trop longtemps, mais, comme l'a dit un païen, ce mot de longtemps n'a de sens que par rapport à nous, et la plus longue vie humaine pour le Créateur est un instant. Qu'un pécheur soit puni au moment du crime, ou trente ans après, c'est comme si la justice humaine, au lieu de l'exécuter le matin, ne l'envoyait au supplice que dans l'après-midi. En attendant, la vie pour le coupable est une prison qui ne laisse aucun espoir de fuite. Si, dans cette position, il est riche, il se divertit : c'est comme un condamné à mort qui joue aux échecs en attendant l'échafaud. Le crime est un hameçon, la volupté est l'amorce, le malheureux a avalé cette amorce, il est pris [2]. Un jour, l'éternité ouvrira ses abîmes, et la patience de Dieu, lassée par tant d'ingratitudes, cèdera la place à la justice. La Providence divine qui avait tout compté, tout pesé dans la balance, dira son dernier mot, et les nations convaincues répèteront : *Amen !* Oui, Seigneur, vous êtes juste, et vos jugements sont équitables : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*

Donc, tant pis pour le méchant s'il prospère : ce bonheur est le plus terrible châtiment de l'Éternel ! Dieu punit en l'amusant, il frappe en souriant et en se moquant de lui. Ames justes, consolez-vous ! Le temps est un rideau que la main du Créateur tire tous les jours, bientôt les rôles de comédie seront terminés, vous verrez le dénouement, vous vous applaudirez de n'être point montés sur ce théâtre où le vice joue les tristes scènes qui amusent un instant.

Vous comprendrez alors que vous aviez choisi la meilleure part. Un nouvel ordre de choses commencera, une terre nou-

1. Hebr., XII, 6. — 2. Plutarque, cité par le Comte de Maistre

velle et des cieux nouveaux vous seront donnés. Vous aviez semé dans les larmes, vous moissonnerez dans l'allégresse : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos*[1].

Vous bénirez Dieu de vous avoir cachés dans la terre des tribulations, parce que, semblables à un pur froment, vous y aurez germé pour l'éternelle moisson ! Le désir du pécheur périra, l'impie dira aux montagnes : Tombez sur nous. — Il maudira le jour où il entra dans la vie, il regrettera sans cesse l'heure où il tomba du faîte de la vertu souffrante dans les bas-fonds du vice triomphant, et vous, vous chanterez vos victoires passées, vous serez heureux de toutes vos épreuves, vous en remercierez l'Éternel et sa bonté et ce sera la dernière justification de la Providence ! *Amen.*

RÉSIGNATION A LA VOLONTÉ DIVINE

Expedit vobis ut ego vadam.
(Joan, XVI, 7.)

Quelques jours avant sa Passion, Notre-Seigneur Jésus-Christ parlait à ses apôtres de son prochain martyre. Ceux-ci, considérant la souffrance au point de vue naturel, cherchaient à le détourner de son projet. Ils avaient espéré en lui pour le prochain rétablissement d'un royaume terrestre. Ils ne comprenaient guère ce langage mystérieux : « Il est nécessaire que le Fils de l'homme soit livré au prince des prêtres, flagellé, condamné à mort, exécuté. » — Ils ne connaissaient point encore la mystérieuse puissance de la douleur. Et le divin Maître se contenta de répondre à leurs remontrances par cette parole qui explique toutes les afflictions : « *Expedit vobis ut ego vadam :* Si je vous quitte, c'est pour votre bien. » — Cette parole, Mes Frères, je voudrais vous l'expliquer en vous parlant de la soumission à la volonté divine, partie nécessaire de l'espérance chrétienne. Or la soumission n'est pas une indolence qui ne s'affectionne à rien et néglige toute prévoyance, c'est une sainte indifférence sur les moyens que Dieu voudra employer à notre sanctification : la maladie, la santé, les souffrances, la joie. Le christianisme ne défend pas de parer aux coups de la fortune, ni de prévenir les accidents, ni de nous opposer aux desseins

3. Ps. CXXV, 6.

perfides par des moyens légitimes. Mais quand nous avons fait ce qui est en notre pouvoir, il nous ordonne de recevoir avec patience tout ce que Dieu voudra nous ménager de contrariétés. La loi chrétienne ne nous empêche pas de ressentir la douleur, elle ne nous en fait pas un crime, et en cela elle montre qu'elle sait compatir à la faiblesse humaine, mais elle nous oblige à les supporter sans murmure, et en cela elle divinise et enrichit toutes nos peines. Entre toutes les raisons qui nous prêchent la résignation, j'en choisis deux :

1° Dieu agit toujours pour notre bien;

2° Quoi que nous fassions, nous n'empêcherons pas la volonté divine de s'accomplir.

I. — *La Providence travaille dans notre intérêt.* — En entrant dans une vaste plaine, le voyageur ne sait pas toujours où aboutira le sentier qu'il a choisi, mais s'il dominait la campagne du haut d'un monticule, il apercevrait parfaitement les issues de tous les chemins qui la sillonnent. Ainsi Dieu, des sommets de son éternité, voit la fin de toutes les existences, les aboutissants de toutes les situations. Nous, nous voyageons dans la plaine de la vie, notre vue est bornée de toutes parts, et bien des choses sont mystère, qui pour le Créateur ont des clartés infinies : *Omnia nuda et aperta sunt oculi ejus;* et, certes, ce n'est pas beaucoup d'honneur lui faire que de lui concéder une science plus étendue et plus parfaite que la nôtre. Ouvrier du monde, l'Éternel en a disposé toutes les pièces avec nombre, poids et mesure. Tout a son but en son travail. Le péché seul est un mal, parce qu'il est l'adversaire acharné de Dieu et le contrepied de sa volonté. Tout le reste peut s'encadrer dans les vues de sa providence et nous conduire à la possession de la véritable félicité.

Je ne chercherai pas à pénétrer les desseins du Créateur. Ils sont infinis, et il faudrait une sagesse infinie pour les expliquer. Quelquefois Dieu nous fournit l'occasion d'une prospérité temporelle : le plus souvent il a souci de notre âme et, par le chemin des expiations, il veut la conduire au bonheur éternel. Il y a toujours un mot qui peut servir de réponse à toutes les tristesses d'ici-bas, c'est le mot de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Expedit vobis.* Joseph est trahi par ses frères. Indignement vendu, il passe plusieurs années dans un dur esclavage, loin d'un père qui le chérissait tendrement. La calomnie le jette dans une prison, il gémit dans les fers plus de trois ans. Aurait-on jamais cru que ces épreuves fussent un trait de la bonté divine? Cependant la Providence s'est chargée de le prouver. Il l'avouait lui-même plus tard. La volonté de Dieu le

conduisit en Egypte pour sauver son peuple de la famine. Les humiliations servirent à lui frayer le chemin du trône: *Expedit vobis.*

Job perd en un jour ses enfants, ses biens, ses possessions, ses troupeaux. Un autre jour lui enlève la santé, et le livre aux injures de ses amis et aux outrages de sa femme. Dieu l'a voulu pour relever sa patience, ses infortunes préludent à une prospérité sept fois plus grande et à une gloire qui traversera tous les siècles: *Expedit vobis.*

Manassès tombe au pouvoir des ennemis du peuple de Dieu. On le dépouille de ses trésors et de son royaume. Le vainqueur lui ravit ce que l'homme a de plus précieux ici-bas, la liberté. Le voilà courbé sous le poids de l'ignominieuse servitude. Son bonheur d'autrefois augmente ses regrets. La sagesse humaine ne craint pas d'affirmer que ce roi déchu est un des plus malheureux souverains, mais la Sagesse éternelle répond: *Expedit vobis.* Cette déchéance est la plus heureuse des fortunes. Au milieu de ses angoisses, Manassès retrouve le secret de la prière qu'il avait oubliée, le chemin de la pénitence qu'il ne connaissait plus. Il rentre en lui-même, déteste ses fautes, revient au Dieu de ses pères et recouvre, avec son royaume terrestre, le royaume infiniment plus glorieux de l'éternité: *Expedit vobis.*

Naaman, chef des armées de Syrie, est affligé de la lèpre. Certes, voilà une épreuve d'autant plus cuisante qu'elle atteint à un rang plus élevé. N'est-il pas digne de pitié ce général honoré de son roi, estimé de son peuple, revêtu de puissance, comblé de richesses, puis tombant tout à coup dans le mépris à cause d'une maladie qui le couvre des pieds à la tête? *Vir fortis et dives, sed leprosus.* Naaman vient trouver le prophète Élisée. Quelques lotions dans le Jourdain suffisent pour lui rendre la santé. A l'école du saint prophète, il apprend à connaître le vrai Dieu, il l'adore: voilà bien la Providence qui fait servir les afflictions temporelles à notre bien spirituel: *Expedit vobis.*

Enfin, Mes Frères, — car je ne veux pas prolonger ces citations outre mesure, — un paralytique reste trente-huit ans sur les bords de la piscine du salut. A l'arrivée de l'ange, il a maintes et maintes fois essayé de se jeter dans le bain salutaire, d'autres l'ont prévenu. Cependant son malheur mérite compassion. La patience avec laquelle il revient solliciter sa guérison semblerait digne d'un meilleur sort. Mais Dieu attend que le Messie arrive, et le Messie apportera au malheureux la rémission des péchés avec la délivrance des infirmités corporelles. Le salut de l'âme ajouté au salut du corps est la récompense de la

résignation et de la fidélité. Ce n'est pas trop de quarante ans pour acheter un bien aussi précieux. Je respecte les conseils divins dans les guérisons précédentes, mais j'adore la sagesse et la bonté infinies qui conduisent le paralytique à la vie surnaturelle : *Expedit vobis.*

Et si maintenant nous voulions faire la contre-épreuve, ne trouverions-nous pas que souvent ce que nous regardons comme un bonheur est un véritable désastre? Ouvrons nos Écritures. En cette matière, le langage des faits est plus puissant que tous les raisonnements.

A force d'intrigues et d'audace, Aman a réussi à devenir premier ministre d'Assuérus. Il regorge d'honneurs et de délices, sa famille est comblée de privilèges, son pouvoir n'a pas d'égal après celui du roi. Mais c'est le lendemain qu'il faut considérer, et le lendemain, c'est l'accusation pour lui, la glorification de Mardochée, son plus mortel ennemi, et, en définitive, la potence et la mort.

Le mauvais riche a acheté le souverain pontificat dans la ville de Jérusalem. Tous les jours il voit à sa table une foule d'adulateurs empressés de le servir. Le Christ arrive, le coupable se trouve gêné par les enseignements de la probité, il obtient la condamnation. Le pauvre Lazare est dépouillé de ce qu'il possède, Lazare souffre et le mauvais riche se réjouit dans l'abondance et les orgies. Mais c'est le lendemain qu'il faut considérer, et le lendemain de cette opulence injuste et de ce faste orgueilleux, c'est la justice éternelle, la séparation de Dieu, les supplices qui ne finissent pas. Tout se termine par ces deux mots : *Sepultus est in inferno... Crucior in hac flamma :...* Il fut enseveli dans l'enfer..... Je souffre dans ces flammes.....

N'avez-vous jamais vu des histoires pareilles se dérouler devant vos yeux? Cet homme était inconnu, il n'avait d'autre ressource que la fourberie. L'injustice l'élève, l'audace et l'astuce lui apprennent à capter des suffrages ; il parvient, il dirige les destinées d'un peuple humilié de le servir, il pérore dans les réunions et il est acclamé, il fait un signe et on s'empresse de le servir ; tout le monde s'étonne de faire la volonté de ce tyran de bas étage, et l'on marche sous son étendard souillé de crimes. Il distribue des fortunes mal acquises, il se joue de la justice et du droit, il chasse le pauvre du Christ de sa demeure, et lui enlève tout recours contre ses oppressions : *Non zeles gloriam et opus peccatoris, non enim scis quæ futura sit illius subversio* [1]. N'enviez jamais les prospérités du méchant, car vous ne connaissez pas les représailles que la

1. Eccli., IX, 16.

justice de Dieu prépare contre ses insolentes fortunes. Holopherne était au comble de ses triomphes, quand la main d'une femme termina sa gloire dans les orgies d'un festin. La main d'une femme suffit à Dieu pour renverser les splendeurs du pervers, et demain, quand passera cette pourriture de l'impie, frappé au moment où il jouait avec le crime, vous direz avec confiance : Dieu a eu son jour.

C'est ainsi, Mes Frères, que souvent des malheurs apparents sont en réalité de véritables fortunes, et ce qui a les dehors du bien n'est qu'un faux brillant. Dieu voit tout. Pour notre bonheur, il ne regarde point tant notre volonté que notre utilité : *Nec tam attendit ad nostram voluntatem, quam ad utilitatem*[1]. Il nous prive de ces biens de mauvais aloi, il nous livre à une épreuve qui va directement à l'encontre de nos désirs et profite à notre félicité.

Vous aviez un enfant tendrement chéri, c'était l'objet de toutes vos sollicitudes, le terme de toutes vos affections et l'espérance de votre famille. La Providence divine aperçoit dans ce cœur l'innocence et la grâce conservées. C'est un élu que sa bonté peut couronner, c'est un fruit mûr que la main de sa miséricorde peut cueillir. Encore quelques années, cet élu se pervertira, l'innocence et la grâce disparaîtront, le fruit exposé aux froids de l'automne sera gâté. Que fait le Seigneur ? Il envoie la mort ravir ce trésor dont la terre n'était plus digne, l'ange que la malice du monde aurait séduit : *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus*[2]. La famille pleure : je respecte une douleur résignée. Elle murmure et blasphème : c'est un crime. — Ce que Dieu a fait, il l'a ordonné pour le bonheur de la victime, pour le bonheur de ses parents, et s'il avait voulu les châtier, il n'aurait eu qu'à exaucer leurs désirs immodérés et inintelligents.

Sainte Thérèse rendait un jour visite à sa sœur. Celle-ci de recommander à ses prières une petite fille bien malade, et la sainte de multiplier dans ce but les oraisons, les prières, les pénitences. Mais Dieu lui révèle que cette enfant, sur la terre, est destinée à se livrer au désordre, et, dans l'éternité, à l'enfer. — Ah ! ma sœur, dit-elle aussitôt, confiez-vous à Dieu. Il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Laissez-le choisir votre fille pour la placer en son royaume. Ne voudriez-vous pas en faire une prédestinée ?

Eh ! oui, Mes Frères, Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Il assigna sa place à chacun de nous, et il sait comment nous devons l'occuper. Il sait si la fortune, la tranquillité, la

1. S. Aug. — 2. Sap., IV, 11.

sante et la joie doivent concourir à notre perfection, ou s'il doit nous livrer à la calomnie et semer notre vie de larmes Gardons-nous de l'accuser comme des malades insensés qui murmurent contre les amertumes d'une potion. Laissons à ceux qui n'ont pas la foi les blasphèmes arrogants et les folles récriminations. Nous disons à Dieu : Notre père ! — Ayons pour lui la confiance et l'abandon des enfants reconnaissants il nous visitera par la douleur, il nous ravira une créature chérie, il nous écrasera par les revers : cherchons dans notre vie s'il n'y aurait pas quelque crime dont nous subissons les châtiments, et si notre existence est exceptionnellement pure disons encore : Dieu connaît mes vrais intérêts. C'est pour mon bien : *Expedit vobis.*

N'essayons pas non plus du découragement en jetant les regards sur l'avenir. Que ferons-nous? De quoi vivrons-nous? — Questions oisives et déplacés. Laissons aux païens ces inquiètes sollicitudes. Ils ne connaissent pas le Dieu qui revêt le lis des champs, ils ne connaissent pas la Providence qui donne à l'oiseau du ciel sa nourriture, ils n'ont pas lu ces consolantes pages de l'Évangile. Nous, nous les avons lues, et nous savons que le Père du ciel a compté les cheveux de notre tête, nous savons que le serviteur du Très-Haut ne sera jamais délaissé et que ses enfants n'iront pas mendier leur pain.

II. — *La volonté de Dieu est souveraine.* — Nous aurons beau faire, la volonté de Dieu s'accomplira malgré nos récriminations et nos injures. Elle est souveraine, rien ne peut la contre balancer. Ses décrets sont immuables, pas une virgule n'en sera retranchée. Cause universelle de ce qui existe, il est nécessaire que tout ce qu'elle a prévu arrive tel qu'elle l'a prévu. Nous sommes trop faibles pour faire dévier cette règle inflexible Essayez d'arrêter le rocher qui roule du haut de la montagne : le rocher vous écrase et il passe. Le pécheur veut quelquefois se soustraire à l'ordre divin, la justice tombe sur lui, l'écrase de son poids infini, et la volonté du Créateur s'exécute par le châtiment : *Incidit in ordinem divinæ voluntatis, dum per ejus justitiam punitur*[1].

Quand l'homme blasphème, murmure, se révolte, il me semble voir ce vieux roi qui, dans un voyage à travers la Méditerranée, avait essuyé une tempête redoutable. Arrivé sur le port, il fait distribuer des verges à ses soldats, et, dans son fol orgueil, il leur ordonne de battre la mer à coups de bâtons. Vous riez de les voir acharnés contre les flots insensibles.

1. S. Thomas d'Aquin.

Les anges du ciel se moquent de cette chétive créature qui va s'attaquer à l'océan de la puissance infinie ; ils nous prennent en pitié quand ils nous voient rebelles à la volonté du Dieu immuable, pour une tempête qu'il n'est pas en notre pouvoir de conjurer.

Il me semble encore voir l'enfant capricieux que la mère traîne par des lisières, tandis qu'il pleure, se roule dans la poussière et crie à gorge déployée. Il aura beau faire, la mère est plus forte, et il faudra bien céder. Telle la force divine nous emportera sur le chemin hérissé de ronces, et nous n'aurons réussi qu'à enfoncer les épines plus profondément en notre chair. En voulant ce que Dieu veut, nous trouverons partout les satisfactions du devoir accompli ; nous aurons la conscience d'avoir bien mérité du Souverain Maître ; rien ne pourra troubler la paix de notre âme et la sérénité de notre vie, et nous n'arriverons jamais à une tristesse désespérée : *Quidquid ei acciderit, non contristabit justum*[2]. En résistant, nous deviendrons les plus misérables des créatures. Interrogez tous ceux à qui la résignation fait défaut, vous les verrez sans cesse à l'affût d'un bien qui leur manque et tourmentés de cette privation. Celui-ci est riche, il voudrait les honneurs ; celui-là est noble, mais la fortune lui manque ; l'un a la santé, il est malheureux dans sa famille ; l'autre vivrait paisiblement au milieu des siens, mais il est cloué sur un lit de souffrances. Pas un dont les désirs soient comblés et les volontés satisfaites. Inutiles pour l'éternité, leurs peines sont pour la vie un martyre sans adoucissement.

Soyons bien persuadés, Mes Frères, que pour Dieu il n'y a pas de différence entre vouloir et accomplir, dire et exécuter. Dieu a voulu, et le monde a été créé ; il veut encore, et les événements se succèdent, la maladie arrive, l'infortune nous atteint, la souffrance nous brise. Dieu dit : *Fiat !* Que cela soit ! — c'est une parole de puissance, le *Fiat* divin ne subit jamais de retard. Il n'y a qu'une réponse à faire : Qu'il soit fait selon votre volonté ! *Fiat voluntas tua !* — C'est le seul *Fiat* digne de l'homme, le seul possible, c'est la parole de la soumission. Si cette parole n'est pas prononcée, tant pis pour nous ! La volonté divine nous emportera malgré nous, mais elle nous emportera infailliblement à travers les rocailles de la souffrance.

Laissez-moi donc vous engager à vous réjouir, comme les justes, dans le Seigneur. Que le méchant, dit S. Augustin, cherche le bonheur dans ce siècle, le siècle fini, sa félicité

1. Prov., XII, 21.

n'existe plus : *Injusti exultent in hoc sæculo, finito sæculo, finitur exultatio justorum.* Mais nous, chrétiens, nous devons plaire à Dieu, Dieu demeure, et notre bonheur avec lui. Or, pour plaire à Dieu, il faut que le Seigneur nous plaise dans ses œuvres, que ses ordres nous soient agréables. *Ille placet Deo cuit placet Deus*[1]. Il y a des âmes droites et des âmes courbées. Celles-ci ne regardent que la terre, l'écorce des événements. Celles-là dirigent leurs intentions plus haut, et quand la tempête passe dans leur vie, elles tournent leurs yeux vers le ciel. Le Christ à Gethsémani fut le modèle de ces âmes. En lui la volonté humaine répugnait au calice de la Passion. Elle disait : *Transeat!* Qu'il s'éloigne de moi! — Mais la volonté surnaturelle se soumit aux décrets de la Rédemption, elle ajouta : *Non sicut ego volo, sec sicut tu!* Cependant, ô mon Père, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne! — Il y a dans toutes les existences humaines un Gethsémani, quelque heure d'agonie morale, où le calice paraît impossible à supporter. Il nous est permis alors d'exposer à Dieu nos plaintes dans une prière soumise : *Proprium velle conceditur humanæ infirmitati*[2]. Mais aussitôt nous devons nous jeter aux pieds de Celui qui nous éprouve. Il est Créateur, nous sommes créatures. Il est roi, nous sommes sujets. Il est Maître, nous sommes serviteurs. A nos plaintes il y a un correctif obligatoire à ajouter : *Non sicut ego volo, sed sicut tu*[3].

Bénissons Dieu dans toute la suite de notre vie. Les biens de la terre nous sont distribués avec abondance : rendons des actions de grâce à Celui qui nous les a donnés. Servons-nous-en pour sa gloire. La Providence semble-t-elle nous avoir moins favorisés, cherchons encore la gloire du Seigneur dans la patience. La résignation est l'accent nécessaire de la douleur. L'homme frappé d'en bas dédaigne de se plaindre, celui qu est frappé d'en haut n'en a pas le droit. La souffrance est le lot de la vie et la vie n'en a pas de meilleur. La douleur, c'est l'expiation, l'expiation, c'est le pardon, le pardon, c'est la force et la lumière. La douleur est le don de Dieu, le désespoir, la faute de l'homme. Relève-toi, Dieu te tend la main : « Le chrétien qui souffre est moins un homme que Dieu a frappé, qu'un homme à qui Dieu a parlé, le Créateur ne parle que d'éternel amour et d'éternelle espérance[4]. » *Sursum corda!* En haut nos cœurs, au moment de la détresse! Les dons de la nature nous manquent, mais les dons de la grâce sont toujours à notre disposition, et par-dessus tout le donateur est à nous : *Non est ablatus qui dedit quamvis tibi ablatum fuerit quod dedit*[5]. Tout

1. S. Aug. — 2. S. Aug. — 3. Matth., XXVI, 39. — 4. Veuillot. — 5. S Aug.

nous abandonne, Dieu nous reste et il doit suffire à notre ambition. Que notre âme soit une lyre harmonieuse pour chanter ici-bas les accords de la soumission complète! Ce cantique est le prélude des chants éternels. *Amen*

AMOUR DE DIEU

Plenitudo legis dilectio. (Rom., XIII, 10.)

La charité est la vertu propre et comme le vrai caractère de la religion. Elle est la base, l'ornement, la vie et la plénitude de la loi.

Vertu aimable, elle fait le bien des cœurs, les charmes de la société. Vertu divine, elle élève nos âmes jusqu'au Créateur. Vertu consolante, elle nous procure les biens de la paix et de la concorde. Vertu féconde, elle est le germe de toutes les autres, elle les perfectionne, elle leur donne leur forme surnaturelle et méritoire.

Or la charité est fondée sur la réciprocité des sentiments et la communication mutuelle des biens de deux êtres qui se rencontrent. C'est un proverbe mille fois répété que l'amour appelle l'amour. Il suffira donc de dire comment Dieu nous aime pour en conclure la manière dont nous sommes obligés à son égard :

1° Dieu nous aime d'un amour désintéressé, nous devons l'aimer d'un amour de reconnaissance.

2° Dieu nous aime d'un amour vigilant et protecteur, nous devons l'aimer d'un amour de confiance et de soumission.

3° Dieu nous aime d'un amour dévoué, nous devons l'aimer d'un amour de sacrifice.

I. — *Amour désintéressé et reconnaissant.* — Dieu, Mes Frères, ne mène pas au fond de son être une existence solitaire. De toute éternité, il engendre son Verbe, il aime son Fils et produit son Esprit. Ces deux actes entretiennent et épuisent son activité infinie, ils complètent sa félicité. Rien ne manque à cette société auguste des trois personnes de l'adorable Trinité. Elle est à elle-même la vérité, la bonté et la perfection. Elle est sa propre fin comme son existence même. Dieu n'a besoin de rien et rien ne peut ajouter à son bonheur.

Cependant, de toute éternité aussi, ce Dieu, infiniment riche de sa propre grandeur, s'occupe d'un être qui ne peut rien

pour lui. Cet être sans charme, sans attraits, sans perfection, il l'a sans cesse devant les yeux, il l'entoure de son amour, il lui fait une place dans son cœur. L'heure venue, il va le chercher dans les ombres du néant, le comble de sa munificence et le forme à son image.

Oui, Mes Frères, quand personne ne songeait à nous, nous étions déjà dans l'intelligence et le cœur de l'Éternel. Il nous assignait une heure dans la succession des temps, une habitation au milieu de ses œuvres. « Je ne vous étais pas inconnu, dit le Prophète au Seigneur; quand j'étais moins qu'un étranger sur la terre, vous formiez le tissu de mes jours. Ma vie se trouvait écrite au livre de vos actes, quand pas un des habitants de ce monde n'existait encore : *Dies formabuntur et nemo in eis*[1]. »

Quand deux êtres viennent à se rencontrer sur la terre, ils sont d'abord assez froids et indifférents, ils se traitent en inconnus. S'ils trouvent, à mesure qu'ils se connaissent davantage, les qualités qui attirent les âmes, ils noueront ensemble ces relations dont l'amitié fait le charme et la douceur. Mais cette affection n'est point entièrement gratuite ni désintéressée. Le cœur est gagné, dit notre langue, dans son éloquente concision. Ce n'est pas ainsi que Dieu aime. Il ne rencontre point sa créature fortuitement, il la recherche, il n'est jamais gagné, il se donne de lui-même. Comme le fleuve répand ses vastes eaux sur la campagne, ainsi l'Éternel laisse déborder sur le monde les sources infinies de sa charité. Il n'est pas attiré, mais il vient, il s'incline, il s'abaisse. Le néant, qu'aurait-il pour attirer le cœur de Dieu ?

Ce n'est pas tout. Si le néant ne possède rien pour captiver, il n'a rien qui repousse. Il ne peut commander l'amour, mais il n'excitera point le dégoût. Il n'en fut pas ainsi de nous. Néant de notre propre fonds, nous devînmes pécheurs par le fait de notre existence. Le jour qui nous conféra la vie, nous retira l'innocence, et nous entrâmes dans le monde souillés, difformes et hideux. Tout provoquait en nous le mépris et la haine de l'Éternel. Tout lui disait : Voici un révolté, laissez-le, reprenez vos dons, retirez votre amour, il ne le mérite plus. — Et Dieu, que fit-il ? Il nous avait aimés néant; pécheurs, il nous aima encore. Pour cette situation malheureuse, il inventa le plus sublime des artifices : l'Incarnation de son Verbe, la Croix, l'Église, les sacrements et tout cet ensemble de dons merveilleux qui forment le trésor de la religion.

Avez-vous vu le torrent impétueux qui se précipite sur un

1. Ps CXXXVIII, 16.

obstacle? Les eaux s'amoncellent, elles bouillonnent, elles s'agitent, elles brisent la barrière, elles s'en vont avec une vitesse proportionnée au temps qu'elles furent contenues. Ainsi Dieu, repoussé par le crime, triompha de notre ingratitude par un excès d'amour, il nous poursuivit à travers nos résistances avec une intensité croissant à proportion de notre méchanceté.

Aimer qui peut vous enrichir ou vous rendre heureux, voilà l'amour mercenaire! Aimer qui ne peut rien pour vous, mais qui ne fera rien contre vous, voilà l'amour gratuit! Mais aimer qui vous veut du mal, qui vous a insulté, n'est-ce pas l'amour désintéressé au suprême degré?

Tel est l'amour de Dieu pour nous. D'où vous me permettrez de conclure que nous lui devons un amour de reconnaissance. Tout don est un lien, tout bienfait oblige, et plus il est gratuit, plus il enchaîne le cœur. Un amour entièrement désintéressé crée une dette imprescriptible. On le reconnaît pour les choses de la terre, et la reconnaissance est une loi que l'on proclame chaque jour. Je ne demande pour le Créateur que ce que vous demandez vous-même à vos frères. Est-ce que vous ne le pourriez pas? Que dis-je! Les êtres sans raison savent reconnaître un acte de bienveillance, on a vu des lions déposer toute leur férocité en face d'un bienfaiteur. Je ne demande de vous qu'une vertu dont les animaux eux-mêmes sont capables. Est-ce que vous ne le pourriez pas?

II. — *Amour protecteur et confiant.* — Dieu ne se contente pas de donner, il veille et protège. Ce ne serait point aimer que d'avoir formé des créatures pour les jeter à un coin des espaces, sans soutien et sans appui. L'ignorance des païens avait relégué la Divinité au fond du ciel, et l'impiété de nos jours répète cette absurdité. Arrière ces blasphèmes insensés! Dieu garde ses enfants, il les suit pas à pas dans les sentiers de cette triste vie, il est constamment penché vers eux, comme une mère vers le berceau de ses enfants. Il est attentif à nos besoins, il soulage nos douleurs et fortifie notre faiblesse. Un Dieu qui se tient à distance! non, ce n'est point là le Dieu des chrétiens. Il ne dort ni ne sommeille, le Seigneur qui garde Israël. Sa main demeure étendue sur nous, son manteau nous abrite. Le soleil ne pourra nuire pendant le jour, les ténèbres ne pourront être funestes: *Per diem sol non uret te, neque luna per noctem*[1].

Dieu veille sur tout, mais s'il est un être délaissé au milieu de la création, c'est celui-là que son amour entoure de plus de soins et couvre d'une sollicitude plus maternelle. Le pauvre,

1. Ps CXX, 6.

le travailleur, le malade, l'âme tentée et le pécheur lui-même deviennent l'objet d'une tendresse spéciale.

En dehors de Dieu, qui s'inquiète du pauvre et de l'orphelin? L'indigent est ordinairement victime de l'injustice et de la tyrannie, le fort opprime le faible, la cupidité sans entrailles dépouille l'innocence sans appui. Les justices de ce monde ne sont que trop souvent de connivence avec les injustices puissantes. Il suffit d'avoir des richesses pour s'élever fièrement en face du pauvre et l'écraser de son talon. Mais Dieu est là : à lui le malheureux fut abandonné, il lui appartient, il l'aidera. Dieu est là : tôt ou tard il vengera l'orphelin opprimé : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor*[1].

Voyez ce que Dieu a fait pour les déshérités de ce monde. Dans les sociétés païennes, on ramassait sur les chemins, comme un vil bétail, la multitude des misérables, on les marquait au fer rouge et on les jetait aux bêtes féroces. Le Seigneur arrive. Il naît dans une étable, il repose ses membres sur cette paille qui sert de couche à l'infortuné. Une fois pour toutes, il veut faire comprendre qu'en outrageant les créatures disgraciées, on s'attaque à la Souveraine Majesté. Après cela, il envoie son Église sur les chemins où le pauvre gisait, abandonné de tous. L'Église prend cet être si dédaigné, le porte dans ses temples, l'admet à sa table, le place même sur ses autels. Venez aujourd'hui. Comme tout a changé! Comme le pauvre est grand! Il frappe à la porte : on lui ouvre, on le salue comme un frère, on se recommande à lui comme à un avocat, on a confiance en ses prières, parce qu'on le sent plus près de Jésus-Christ. Et voilà une infortune réhabilitée par la charité du Dieu qui aime en protégeant.

Un peu plus haut que l'indigent, le travailleur est comme lui courbé sous le poids de la vie. Il remue la terre et l'arrose de ses sueurs. Et Dieu préside à ses efforts, il recueille ses soupirs, il inscrit ses actes au livre de l'éternité. Dieu compte ses pas et mesure ses fatigues, il lui met au cœur la patience qui élève au-dessus des misères ce monde.

Le peuple qui travaille! Oh! oui, Dieu l'aime, et, pour le comprendre, je n'ai qu'à regarder l'atelier de Nazareth : le Fils de l'Éternel devenu l'enfant de l'ouvrier et travaillant à l'échoppe de l'artisan. Puis, voyez ces prêtres que le Seigneur envoie vers lui pour l'instruire, visiter ses malades, sanctifier sa vie et adoucir sa mort. Voyez ces Frères des écoles chrétiennes qui se dévouent pour ses fils. Voyez ces religieuses de tout ordre qui moralisent ses filles. Voyez enfin ces œuvres de tout genre

1. Ps. X, secundum Hebræos, 14.

qui naissent au sein de l'Église de la charité que le Christ allume dans son cœur.

Ah ! ce n'est pas ainsi qu'ils traitent le peuple, ces honorables menteurs qui le flattent pour parvenir. Ils ne descendent pas du piédestal où la fortune les a placés, pour se faire les égaux du travailleur, et vous ne les trouverez pas, comme votre Dieu, dans l'atelier du charpentier. Ils se servent de la multitude pour se grandir, il lui enlèvent ses espérances et lui soufflent la haine au cœur. Ils en font le jouet de leur ambition et l'instrument de leurs coups de main. Le jour venu pour leurs crimes, ils jettent sur la société ce troupeau d'ouvriers trompés par les mensonges de leurs journaux. La révolution se fait, la Commune s'organise, des atrocités se commettent, la bête humaine déchaînée dévore et s'abreuve de sang. Quelque temps après, la justice a pris le dessus, l'équité surnage à la tempête, les instigateurs de crimes ont passé la frontière, et le peuple expie dans les chaînes le malheur de les avoir suivis.

En dehors de Dieu, qui s'inquiète des malades, et surtout qui peut efficacement les soulager? Quand le corps tombe en défaillance, quand la souffrance le brise, quand la fièvre l'étreint sans pitié sur une couche de douleur, quand il se débat avec l'agonie, nul ne peut alléger le fardeau de ses angoisses, et souvent personne ne veille dans cette mansarde où il expirera. Le Seigneur est là, de sa main puissante il relève, il fortifie, il guérit : *Dominus erigit elisos*[1].

Que j'aime le voir, aux jours de son Incarnation, compatissant aux infirmités de son peuple ! Il rencontre sur son chemin un paralytique, un boiteux, un épileptique ou un possédé, il ne lui dit qu'un seul mot : Voulez-vous être guéri? — Le malade répond : Je le veux, — et le miracle est accompli.

Que j'aime le voir arrêter le cercueil que l'on conduit à la tombe, pleurer sur la fosse de Lazare et ressusciter les victimes du trépas. Sans doute, ces miracles ne s'accomplissent pas toujours, mais il les a consignés dans son Évangile, pour nous laisser une preuve authentique de sa tendresse à l'égard de ceux qui souffrent.

Que j'aime l'entendre lorsqu'il envoie ses apôtres au milieu des nations ! « Allez, leur dit-il, convertissez les peuples et baptisez-les. Allez compatir à leurs misères et guérir leurs malades. Vous ferez des prodiges plus grands que les miracles de votre Maître. »

Que j'aime enfin suivre les industries de sa Providence, quand il envoie sa mère convoquer les âmes dans quelque

1. Ps. CXLV, 8.

vallon privilégié ! « O ma mère, dit-il, vous êtes la miséricorde et l'amour ; partez, descendez dans cette grotte ou sur le sommet de cette montagne, guérissez les corps afin d'arriver à la sanctification des âmes, attirez les pécheurs par la renommée des miracles et régnez par l'autorité des bienfaits. » Ces merveilles font la gloire de nos sanctuaires vénérés et y publient l'immensité de la charité divine. Lourdes, la Salette, le Laus, attestent cet amour. Là, des milliers d'ex-voto, des béquilles abandonnées, des tableaux réprésentant la Vierge auprès des malades, tout a une voix pour remercier l'Éternel et pour dire à ses enfants : Ayez confiance, Dieu a pitié de ceux qui souffrent.

Mais j'entends le monde : Nous aussi, dit-il, nous sommes accessibles à la compassion. N'avons-nous pas nos hôpitaux où nous avons réuni les infirmités humaines, où nous les soignons, où nous travaillons à les guérir ? — Soit, et je vous félicite de toute mon âme. Mais ces hôpitaux dont vous reconnaissez l'incontestable utilité, ces refuges où la souffrance trouve des cœurs qui la comprennent, qui les a bâtis, qui en a conçu et exécuté le plan ? C'est la charité allumée par le Christ dans le cœur de son Église : *Ignem veni mittere.* L'hôpital est une œuvre chrétienne, il ne vous appartient pas. Vous nous l'avez ravi à nous, les enfants de l'Évangile, vous êtes venus comme vous arrivez toujours quand nous avons fait une œuvre, vous êtes venus en revendiquer la gloire et vous l'attribuer. D'aucuns disent même que vous avez déjà singulièrement gâté notre travail et que les demeures de la souffrance sécularisées ne respirent plus cette atmosphère de tendresse qui réconfortait les poitrines affaissées par la douleur. Ce sont là sans doute des insinuations méchantes et trop cléricales, je consentirai à ne pas y croire et je me contente de faire constater que vous êtes chez nous, et dans la maison de la charité de notre Dieu.

Vous parlerai-je, Mes Frères, de l'amour qui veille sur le pécheur et sur l'âme exposée à la tentation ? Que fait le monde quand il rencontre un coupable ? De deux choses l'une : ou il l'applaudit et ainsi le confirme dans le mal, ou il le saisit, le jette dans un bagne et le déshonore à jamais. Est-ce ainsi que Dieu traite les criminels ? Non, Dieu commence à faire comprendre l'énormité de la faute, il cherche à faire naître le repentir : pour cela, il attend, il supplie des années entières ; quand la parole du retour est dite, il amène le malheureux à un tribunal de miséricorde et d'amour, il le convertit sans le déshonorer, il le réhabilite sans le flétrir, il le pardonne sans le dégrader : *Dominus erigit elisos.*

Mais où se montre l'impuissance des hommes, c'est en face de la tentation qui prépare le désordre. Le monde punit quelquefois le crime quand il le découvre. Que fait-il pour le prévenir? Rien. Au contraire, il l'encourage de ses doctrines, il l'autorise de ses exemples, il l'engendre par ses fascinations de toute nature. Ah! si le bagne renferme tant d'existences malheureuses, osons le dire franchement, les grands coupables ne sont pas toujours ceux qui l'habitent. Combien furent poussés à la scélératesse par les journaux qu'ils lisaient et les abominables romans qu'ils dévoraient! Pour moi, j'estime qu'il est aussi criminel de conduire les autres dans la voie des forfaits que de les commettre soi-même. Pendant que le siècle fait échec à la vertu, Dieu veille auprès de l'âme exposée à la tentation. Il est à ses côtés, il la soutient de sa grâce, il lui donne sa force : *Cum ipso sum in tribulatione.* Frêle esquif ballotté par l'orage au milieu des flots de l'océan, ce cœur n'avait pas de gouvernail. Dieu s'approche, il se fait le pilote de la barque, il la préserve des naufrages de la traversée et la conduit aux rivages du salut : *Eripiam eum et glorificabo eum* [1].

Ainsi l'amour de Dieu accompagne partout sa frêle créature. Plus elle se trouve délaissée, plus il se rapproche d'elle par une tendresse spéciale. Aimons-le donc d'un amour de soumission et de confiance.

Sommes-nous pauvres, il veille sur notre indigence et la fera tourner à notre gloire. Espérance et soumission!

Brisés par le travail, souvenons-nous que le premier il s'est assujetti à la loi. Sa providence nous suit au chemin de la peine. Il veille sur nous. Ses enfants se trouvent plus souvent près du métier que dans les riches palais. L'outil de l'artisan peut devenir l'instrument de la plus haute sainteté. Espérance et soumission!

Sommes-nous pécheurs, quelle que soit la multitude de nos iniquités, ne nous décourageons jamais. Sa bonté nous a conservé l'existence pour donner à sa miséricorde le temps de nous pardonner. Malades spirituels, il est notre médecin. Jamais son cœur ne passa devant une douleur sans être ému.

Enfin sommes-nous assaillis par les tentations, serrons-nous près de lui, il se tient près de nous. J'étais là dans ton cœur, disait-il à sainte Thérèse. — Luttons sans défaillance et avec la certitude de la victoire.

En un mot, à une charité qui veille, il faut une charité qui se confie. Et je ne demande pas d'autre disposition que celle du

1. Ps. XC, 15.

tout petit enfant qui, au moindre danger, va se jeter entre les bras de sa mère.

III. — *Amour immolé et généreux.* — La loi de la charité est telle : il faut se communiquer à l'être que l'on aime, s'immoler pour lui. On n'atteint la dernière limite qu'en sacrifiant sa vie, parce qu'alors il ne reste plus rien à donner, on s'est dépensé tout entier. Dieu ira-t-il jusque-là? Qu'il aime en donnant, en pardonnant, en ouvrant à ses élus les splendeurs de sa gloire ; qu'il aime en protégeant, en soulageant les infirmités, je le comprends ; mais comment la félicité éternelle pourra-t-elle aimer jusqu'au sacrifice? Comment la vie substantielle pourra-t-elle aimer jusqu'à la mort? Vous savez la réponse de votre Dieu à cette question : réponse étonnante et magnifique de charité : « Oui, j'irai dans cette vallée de larmes, j'irai revêtir les livrées des coupables, j'irai souffrir et mourir au milieu d'eux. » Puis un jour un cri partit du Calvaire, qui disait : *Consummatum est!* Tout est fini, Dieu est mort, il a été méprisé, ensanglanté, crucifié. Et depuis dix-huit siècles cette croix ne cesse de parler au nom de l'Éternel : Vois si je t'aime! J'étais riche, heureux, puissant, j'étais le Roi du ciel ; gloire, repos, grandeur, félicité, rien ne manquait à ma vie. J'ai tout quitté pour venir près de toi, et te dire combien ma charité est ardente. J'ai écrit avec mon sang l'histoire de ce sacrifice. J'en porte les témoins irrécusables dans les plaies gagnées à l'œuvre de la Rédemption.

Ce n'est pas tout : une immolation qui ne dure que trente ans ne peut satisfaire un amour infini, et à côté de la croix le Fils de Dieu a placé l'autel. C'est ainsi qu'il renouvelle et perpétue le sacrifice accompli au Calvaire. C'est ainsi qu'il donne sa vie à toutes les heures de la journée et dans tous les coins du globe. Ce mystère invisible d'anéantissement, celui qui n'en a pas compris la signification ne sait rien du christianisme, et quiconque est entré dans nos temples sans croire à l'amour de Dieu, est plus froid que le marbre et plus insensible que la pierre. Oui, il faut avoir déposé tout sentiment, toute tendresse, toute sensibilité, pour ne pas entendre cette voix qui sort de tous nos autels et de tous nos tabernacles, disant : Vois comme ton Dieu t'a aimé!

Et cependant Dieu est allé plus loin, il est venu plus près de nous encore. Il a consommé le sacrifice par une merveille que nous n'aurions jamais osé demander, que nous n'aurions pas même soupçonnée. Il a mis le comble par la sainte communion. Dites, chrétiens, l'amour peut-il conduire plus loin sur le chemin de l'immolation? Que reste-t-il à Dieu, lorsqu'il s'est

fait notre nourriture sous les apparences d'un pain vulgaire? Si la charité veut se donner à l'objet aimé, la charité infinie pouvait-elle se donner d'une manière plus intime, plus complète, plus absolue?

Et ce Dieu qui a fait tant d'avances, nous ne l'aimerions pas! Nous reculerions devant le sacrifice quand il l'a poussé si loin! Ni la croix, ni l'autel, ni la table sainte, ne parleraient à notre cœur!

Quand il vous demandera chaque jour une prière, chaque semaine une demi-heure de présence dans nos temples, chaque année une communion, vous trouverez cela trop exigeant, trop difficile!

Quand il vous demandera le sacrifice d'une pensée déshonnête, d'un coupable désir, d'une affection illégitime, d'une familiarité désordonnée, d'une criminelle volupté, vous prétendrez que ces commandements sont excessifs!

Et s'il vous dit: Aime ton frère, quand même ce serait un ennemi, aime ton prochain et fais-lui du bien, quand même tu en aurais reçu du mal, — pour lui être agréable, vous ne le feriez pas!

Non, Mes Frères, on n'aime pas, quand on ne veut rien subir de difficile pour le Dieu que l'on sert. On l'a dit cent fois: la preuve de la charité est le témoignage des œuvres: *Probatio dilectionis, exhibitio operis.* S'il en a tant coûté au Seigneur d'aimer sa créature, il doit nous en coûter à nous pour lui rendre quelque chose de ce qu'il a donné si généreusement. C'est logique. L'abîme appelle l'abîme, le sacrifice réclame le sacrifice. Dieu souffre, Dieu s'anéantit, Dieu descend tous les degrés de la douleur, ne reculons jamais devant la peine, quand il s'agit de l'accomplissement de ses volontés. Vous dites: c'est difficile de vaincre cette habitude, de surmonter ce respect humain; c'est difficile d'observer les commandements de Dieu et de l'Église. — Tant mieux! C'est ainsi que vous donnerez la preuve de votre reconnaissance. Mais si vous cédez à la première difficulté, ne dites jamais: Mon Dieu, je vous aime! — Il ne s'est pas contenté de parler, lui, il ne s'est pas contenté de vous dire: O ma créature, je t'aime. — Il a donné et il s'est donné. Toute charité qui n'arrive pas à cette limite n'existe pas.

Est-ce ainsi que l'on aime Dieu? Hélas! non. Quand tout succède au gré de nos désirs, quand le vent enfle la voile et que, sur l'océan, l'horizon est calme, on fait de magnifiques protestations. Quand le charme du bien nous attire, que les passions se taisent, que la concupiscence sommeille, on prête serment de fidélité; mais vienne la tempête, vienne l'heure

des combats, de l'immolation; que le divin Maître frappe à la porte du cœur, la croix du sacrifice à la main : que de faiblesses alors! que de capitulations! que de compromis au détriment de la charité!

On sert Dieu à cet âge où le cœur se sent porté naturellement vers le ciel, et où la terre n'a point opposé à cet élan généreux ses coupables voluptés. Mais quand la lutte commence, les défaites la suivent de près, et dans ces défaites la charité meurtrie et tuée par le vice doit disparaître de l'âme chrétienne.

Aimons jusqu'à la reconnaissance, ce n'est pas difficile, aimons jusqu'à la confiance, c'est plus heureux que pénible, aimons surtout jusqu'au sacrifice. Il en coûte, mais les plus douces consolations accompagnent la générosité, le ciel en est le prix. Le ciel est le couronnement de la charité qui a su se dévouer. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. VI, p. 487; t. XXX, p. 220.

LE SACRIFICE

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum. (Matth., XVI, 24.)

Le sacrifice est une partie intégrante de la charité. On n'aime pas sans se dévouer, on ne se dévoue jamais sans souffrir. Dieu a établi cette loi, il s'y est soumis et il la respecte encore tous les jours. La croix et l'autel en sont la preuve. Il n'en était pas ainsi aux jours de l'innocence : alors, comme une flamme vive et brillante, l'amour s'élevait naturellement au ciel, et naturellement aussi il s'étendait sur la terre. Le cœur, au lieu d'être brûlé par ce feu, était rafraîchi, restauré, ranimé. Il n'en sera point ainsi non plus dans la gloire éternelle : l'amour qui fut un mérite ici-bas, y deviendra une récompense et il enivrera les élus au torrent des félicités divines : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos*[1]. Mais, sur la terre, cette loi ne souffre d'exception ni pour la charité divine ni pour l'amour profane, et je mets au défi de trouver un mortel qui ait jamais aimé sans être immolé. Parlons donc aujourd'hui de ce sacrifice qui est la condition de la troisième des vertus théologales Disons-en la nécessité, les avantages la pratique.

1. Ps. XXXV, 9

I. — *Nécessité du sacrifice.* — Sans le sacrifice, la grâce est stérile, le vice indéracinable, la vertu impossible.

La grâce nous est donnée large et abondante. A toutes nos prières, à toutes nos actions, à tous nos moments correspond une nouvelle faveur du Ciel. Mais la grâce ne nous est donnée que pour vaincre la nature et la réduire en servitude : *Ad hoc datur gratia ut vincatur natura.*

La grâce est un contrat passé entre Dieu et l'homme. L'homme donne sa vie et ses œuvres, Dieu donne sa lumière, sa force sa nature et ses secours. La clause de ce contrat est la mort de la nature viciée par le péché : *Ut vincatur natura.*

La nature n'est pas mauvaise, mais elle est inclinée au mal. C'est un cheval indompté et fougueux auquel il faut mettre le frein, qu'il faut régir à coups d'éperons. C'est un arbre courbé qu'il faut redresser.

Il y a antagonisme continuel entre les forces de la nature et celles de la grâce. La nature se plaît dans la fourberie, les ruses, les diplomaties tortueuses, la grâce marche avec simplicité et droiture. La nature redoute les souffrances et les épreuves, la grâce aime les peines et les tribulations. La nature ne cherche que les avantages matériels, la grâce vit de désintéressement et de pauvreté. La nature aime le repos et la sensualité, la grâce ne soupire qu'après le travail et le mérite. Ce sont deux coursiers qui entraînent le char de notre vie, l'un à droite et l'autre à gauche. Impossible de suivre les deux impulsions, il faut paralyser une de ces forces. Ou la nature ou la grâce doit céder : de sorte que, si nous ne travaillons à vaincre la nature, l'influence de la grâce se trouve nécessairement anéantie.

De là vient, Mes Frères, qu'un grand nombre de secours spirituels sont demeurés sans efficacité. A une lecture spirituelle, dans une communion, la lumière a brillé comme le soleil au milieu d'un ciel sans nuage, mais le courage nous a manqué pour suivre la route désignée : *Ad hoc datur gratia ut vincatur natura.*

Cette vérité est d'autant plus à méditer que nous sommes pétris de défauts et de vices et que ces habitudes désordonnées forment pour ainsi dire une portion de nous-mêmes. Le premier ennemi que nous rencontrons dans la lutte, c'est notre corps Ce traître vit avec nous, il partage notre table ; il a juré de se condamner aux flammes éternelles, pourvu qu'il puisse se satisfaire ! Cet assassin demeure sous notre toit, il lui importe peu de se suicider, pourvu qu'il puisse donner la mort à notre âme. Je disais tout à l'heure : il y a antagonisme entre la nature et la grâce, — je dois ajouter : il y a inimitié entre l'âme et le

corps. Les sens deviennent la source de tous les vices, l'âme est l'auteur de la vertu. Si nous voulons avancer, il faut abattre cet ennemi, et cela s'appelle le sacrifice.

Je ne connais qu'une raison de nos imperfections et de nos désordres : le manque de générosité. Si nous avions corrigé seulement un défaut chaque année de notre vie, nous serions déjà à un degré suréminent ; mais nous avons redouté le combat, nous avons eu horreur des difficultés, et nous sommes restés bien loin de la perfection chrétienne : *Unum est quod multos retrahit a ferventi emendatione : horror difficultatis et labor certaminis.*

Nous étions sincères, quand, aux jours d'une retraite, sous l'œil de Dieu et l'impulsion de sa grâce, nous formions des projets de conversion et d'avancement spirituel. Nous avions disposé les ascensions les plus rapides dans notre cœur ; nous avions bien compris qu'une existence engourdie dans la tiédeur ne peut donner à notre âme que le dégoût et l'ennui. Lassés des situations équivoques où l'on ne trouve de sécurité ni pour le présent ni pour l'avenir, nous étions convenus de nous donner à Dieu sans partage et sans réserve. Et, encore une fois, toutes ces démarches étaient sincères ! Mais, plus tard, le service de Dieu s'est présenté à nous sous la forme d'une bataille. Les passions nous ont barré le chemin, il fallait nous armer du glaive, terrasser cet ennemi; il fallait tailler dans le vif, c'était la difficulté : nous l'avons eue en horreur ! C'était le sacrifice : il nous a fait peur ! et nous sommes demeurés avec nos vices et nos imperfections : *Unum est quod multos retrahit : horror difficultatis et labor certaminis.*

Enfin le sacrifice est la condition essentielle de la vertu. La vertu, c'est l'activité de l'âme appliquée au bien et au devoir. Le devoir est toujours pénible et laborieux. Quelque léger qu'en soit l'objet, il est toujours le fruit d'un long et difficile enfantement. La sagesse ne se trouve pas sur la terre de ceux qui vivent dans les délices. L'âme immortifiée est un terrain qui se repose. Celui-ci n'est pas un désert ! Il n'est point dénué d'une certaine fécondité, mais c'est la fécondité des ronces et des épines. Le froment n'y vient plus, l'herbe sauvage y pousse avec rapidité. Triste image d'un cœur qui ne sait plus se vaincre ! Les ronces du vice le désolent et le frappent de stérilité. Non, Mes Frères, la vertu ne vient pas sans efforts ! Elle commence là où le sacrifice commence, elle finit où le sacrifice finit. Voulez-vous comparer la vertu à un navire qui conduit les passagers de la terre au port de l'éternelle béatitude, le sacrifice est le pilote qui le dirige à travers les flots tumultueux. Est-ce une barque qui descend le fleuve de

la vie pour arriver à l'océan du bonheur, le sacrifice est la voile qui accélère la navigation. La vertu serait-elle un exilé de retour vers la patrie, le sacrifice est le guide qui lui indique la route : ils marchent ensemble jusqu'au terme du voyage ; ils ne doivent pas se quitter en chemin ; ils se diront adieu un jour, et un adieu éternel, mais alors la vertu, ayant bu l'eau amère du torrent et consommé les fatigues, relèvera la tête pour recevoir la couronne et entrera dans le repos définitif. Préférez-vous enfin comparer la vertu à un soldat, le sacrifice est son arme, elle ne jettera cette défense qu'au moment où la victoire sera complète, le triomphe indiscutable et indiscuté.

Oui, Mes Frères, dans cette entreprise que nous avons choisie en entrant dans la vie chrétienne, nous ne réussirons que par le dévoûment, la générosité et la croix. Il y a dans la carrière bien des assauts à donner, bien des assauts à soutenir. Malgré l'ardeur qui nous a conduits, malgré les redoublements de ferveur qui nous animent à certains temps, semblent doubler nos forces et rendre notre fermeté inébranlable, il y a des moments où cette constance se trouve rudement attaquée. Il y a des jours d'épreuve où le cœur sec et aride tombe dans une langueur mortelle, où l'esprit, inquiet et troublé, n'a que des pensées sombres et des vues affligeantes. Il y a des heures où l'on est à charge à soi-même et où la nature se réveille avec ses tristes défaillances. Voulons-nous sortir victorieux de ces luttes intestines, embrassons avec joie toute l'austérité de notre état, sans retour vers le monde : *Non congregabo conventicula eorum de sanguinibus*[1]. Faisons de la croix notre unique partage pour la vie, notre unique espérance pour le ciel. Serrons-nous auprès de la croix en toute occasion, en toute conjoncture, en tout emploi, en tout exercice. Soyons décidés à vivre au pied de la croix comme les Saints, et quand nous ne pourrons plus vivre, mourir sur la croix comme Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Aut pati, aut mori.*

Comme chrétiens, nous n'aurons d'autre grandeur ni d'autre mérite en face des hommes que la grandeur et le mérite de l'immolation. Nous ne trouverons grâce devant le monde qu'en marchant bien loin de lui sur le chemin du Calvaire. Nous n'accomplirons au milieu de lui la mission de salut à laquelle nous sommes destinés, que si notre vie sévère et mortifiée est une condamnation formelle de ses maximes et de ses usages.

II. — *Avantages du sacrifice.* — 1° Le sacrifice est le véritable amour de soi-même. — Vous ne direz pas du médecin qui s'approche de son malade avec les impitoyables prescriptions

1. Ps. XV, 4.

de son art, qu'il déteste ce malheureux et veut le torturer inutilement. Les potions amères et les opérations effrayantes sont une preuve de bonté. On expose à une souffrance passagère plutôt que de livrer à une mort certaine. Entre deux maux choisir le moindre est un acte de sagesse. Ainsi fait la mortification. Elle vient avec de rudes exigences, mais elle apporte la vie. En sacrifiant les sens à l'esprit, elle garde le corps et l'âme pour le ciel. Elle fait céder le temps à l'éternité, la matière à l'intelligence, la chair à la raison. Là est l'ordre et le véritable amour de soi-même.

La plus terrible punition de la justice divine contre une âme est de la livrer à elle-même. Dieu n'employa contre les nations idolâtres ni la foudre, ni la maladie, ni la honte et l'opprobre, ni la ruine. « Il les abandonna à leurs désirs impurs, dit S. Paul, il les assujettit à leurs passions d'ignominie. » Châtiment épouvantable! car alors un crime devient la peine d'un autre crime. Dieu n'est plus médecin, mais vengeur. Il engraisse des victimes, il traite sa créature humaine comme le médecin un malade désespéré à qui l'on permet tous ses caprices, parce qu'il est impitoyablement voué à la mort.

2° Le sacrifice est la véritable grandeur. La vie sensuelle n'est point la vie qui distingue l'homme et l'ennoblisse, c'est une vie qui le ravale. Elle lui est commune avec l'être sans raison. Le vêtement, la nourriture, les récréations, les sensualités, qu'est-ce que tout cela, sinon une commune part à l'héritage des créature privées de l'intelligence? La recherche de la vérité, la pratique de la charité, l'abnégation de soi, sont les seules gloires qui composent le cortège de la raison et de la foi. Elles sont une portion ravie à l'héritage de la nature angélique et de la nature divine. Par le sensualisme, l'âme se matérialise; par le sacrifice, le corps lui-même est spiritualisé; par les jouissances de la vie, l'esprit se laisse traiter en esclave; par le détachement, les sens eux-mêmes sont affranchis.

3° Le sacrifice est le véritable bonheur. Il met chaque chose à sa place: le corps soumis à l'âme, l'âme soumise à Dieu, celui-là au rang de serviteur, celle-ci sur son trône de reine. Lorsque, dans l'organisme humain, un membre n'est pas à sa place, quelles tortures de tout le système! L'immortification, c'est la dislocation de notre être, c'est un état de fièvre occasionné par la rupture de l'ordre établi par le Créateur. Voulez-vous en être convaincus, étudiez les âmes dominées par n'importe quelle passion.

Je vois l'orgueilleux sans cesse inquiet de son élévation. On n'a jamais assez d'estime pour son mérite, il redoute d'être blâmé, il est à la mort de recevoir la moindre injure, les éloges

qui honorent les autres le martyrisent lui-même. Voilà la fièvre : *Febris tua superbia est.*

J'aperçois le rancuneux qui ne peut dévorer une injure ni l'oublier. A force de méditations, il en aggrave les conséquences. Il médite la vengeance et il ne peut réussir dans ses sinistres projets. Il parle, il médit, il calomnie, et l'odieux de ses procédés retombe sur lui ; il désire le mal et ne peut le procurer. Le souvenir d'un affront le poursuit dans ses rêves comme un spectre de mauvais augure. Voilà la fièvre : *Febris tua invidia est.*

Ailleurs c'est le voluptueux à la recherche de grossières satisfactions. Il est esclave de la créature, il mendie des affections qui dégradent, il redoute d'infâmes trahisons. Le remords le poursuit, la honte l'accable, le vice le ruine, l'enfer l'attend. Voilà toujours la fièvre : *Febris tua libido est.*

Au contraire, l'âme humble ne désire que d'être abaissée, et les occasions ne manquent pas, le monde les fournit à chaque instant. L'âme charitable perd immédiatement le souvenir d'une injure, les insultes effleurent à peine son cœur. L'âme chaste domine les désirs qui creusent et dévastent une pauvre existence. Ceci est l'ordre, la liberté, le repos, le bonheur: *Pax est tranquillitas ordinis*[1].

III. — *Pratique du sacrifice.* — Le sacrifice diffère selon les états, et il doit être proportionné aux diverses conditions et s'accorder avec tous les devoirs. Que dis-je ! Il doit tendre uniquement à l'accomplissement parfait du devoir, sous quelle forme qu'il se présente.

Le sacrifice est intérieur ou extérieur. La mortification corporelle n'est qu'un chemin pour arriver à l'extinction des mauvais penchants de l'âme. Elle a une importance secondaire, « mais celui qui la méprise n'a jamais su ce que c'est que de se vaincre[2]. »

Le sacrifice enfin comprend trois degrés et comme trois états où il passe pour arriver à son apogée. Dans le premier degré, l'âme se trouve aux prises avec les souffrances nécessaires, elle doit les accepter avec résignation. Elles ne manqueront pas. Dieu envoie des maladies, il frappe, il éprouve, il afflige. La nature se révolte devant ces châtiments, elle se cabre sous la verge de la discipline. C'est l'heure où la mortification doit arriver avec son glaive : patience et soumission.

Le monde attaque volontairement ou involontairement. Ses quolibets outragent, ses mensonges flétrissent, ses délations

1. S. Augustin. — 2. S. Alph. de Liguori.

ravissent l'honneur, ses persécutions enlèvent le repos. C'est l'heure du sacrifice : charité et pardon.

Les personnes avec lesquelles nous sommes obligés de vivre nous déplaisent. Leur caractère nous est antipathique, leurs défauts nous irritent. Un mari est intempérant, une belle-mère est emportée et susceptible, un frère est dissipé et cruel, un enfant est léger et insoumis. C'est l'heure de se vaincre : charité et douceur.

Enfin le démon se met de la partie, les tentations nous assaillent, notre imagination est de feu. Le sang bouillonne dans nos veines. Nous voilà à la veille d'une chute. C'est encore l'heure du sacrifice nécessaire : courage et résistance.

C'est une erreur de croire que ces sacrifices-là n'aient pas leur mérite. Parce que les circonstances les imposent, ils ne perdent rien de leur valeur. Bien au contraire, l'obéissance qu'il faut pratiquer en se soumettant, les rehausse d'un éclat qu'ils n'auraient jamais eu s'ils avaient été librement choisis.

Au second degré, la mortification s'exerce sur ce qu'on est convenu d'appeler les petites choses. Ne les négligeons jamais : elles sont plus grandes que nous ne le pensons. Se suivre pas à pas, ne jamais se perdre de vue, éviter tout ce qui peut contrister le cœur de Jésus est un héroïsme digne de tous nos efforts. D'ailleurs, ce qui fait le mérite de ces sortes de sacrifices, c'est que là, comme dans les grandes choses, nous immolons à Dieu notre volonté personnelle. La volonté étant ce qu'il y a de plus parfait en l'homme, la victime est digne d'attirer le regard du Très-Haut. Au reste, cette attention continuelle occupe le diable qui ne songe plus à nous solliciter aux vices grossiers. Forcé de déblayer le terrain, il ne peut arriver à la place ni en forcer la porte.

Enfin, au troisième degré, le sacrifice s'exerce sur les choses permises et bonnes sans être nécessaires. Ici le champ est immense et il ne m'appartient pas de le circonscrire. Ce sera un regard, une parole, un repos, une fleur, un bon mot qui deviendra l'objet d'une privation. On se mortifiera dans la vue, le goût, le vivre, le vêtement, et Dieu sera honoré de toutes ces offrandes. Et peu à peu la nature se soumet, on devient maître de soi, on porte son âme entre ses mains, on réforme son caractère et sa vie.

Vaincre ou mourir est la devise des conquérants, se sacrifier ou mourir est la devise des Saints. Quand Dieu voit dans une âme une parfaite ressemblance avec son Fils crucifié, il abaisse sur lui ses regards de bienveillante affection, et cette âme est sauvée. Mais rien n'éloigne autant l'Esprit du Seigneur que le sensualisme et la mollesse, rien ne le dégoûte comme

les concessions faites aux penchants déréglés. Préparez-vous donc à la visite de Dieu, faites-lui place par le renoncement.

Renoncement à ces misérables intérêts de la terre que nos saints Livres comparent à la fumée ou à la vapeur : biens aussi fragiles que trompeurs, dont la possession est un fardeau pour la conscience, un danger pour le cœur et un sujet continuel d'affliction.

Renoncement à cette fausse gloire dont le monde environne ses esclaves, à ce brillant qui scintille d'un faux éclat au milieu des sociétés de la terre. Aux fils du siècle le soin de paraître, à ses filles le triste avantage de louer et d'être louées ; au chrétien la gloire de la retraite, du travail, de la solitude et de la prière !

Renoncement à cet égoïsme qui veut faire de soi la fin, le terme et le centre de tout ce qui l'environne, à cet esprit personnel qui veut tout attirer à soi, tout faire converger vers soi. N'oubliez jamais cette vérité que vous avez souvent méditée en lisant le livre de l'*Imitation :* « C'est peu d'abandonner ce que l'on possède, c'est peu de faire de rudes pénitences ou des actes de sublime dévotion ; après avoir tout quitté, tout sacrifié, tout rejeté loin de soi, il faut sortir de soi-même, ne rien garder de cette idole qui nous est toujours si chère : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.* » L'égoïsme est la ruine de toute vertu et le dissolvant le plus actif des opérations de la grâce. La charité, c'est-à-dire le sacrifice de tous les intérêts privés à l'utilité générale, est l'unique ciment de la vie chrétienne.

Qu'une vie entière de sacrifices ne vous rebute pas. Dieu lui a promis le centuple dès cette vie et la gloire de l'éternité.

Le centuple de cette vie sera dans les douceurs d'une sainte société, les secours de salutaires exemples, une noble indépendance du monde, la paix de la conscience et l'honneur d'être à Jésus-Christ. Il sera dans ce je ne sais quoi de suave, de céleste, de divin, dans ce parfum spirituel, dans ces consolations ineffables qui se rencontrent au service de Dieu et ne se trouvent que là.

Puis, quand les épreuves seront terminées, vous en appellerez à la croix tant aimée. Vous lui direz comme le martyr André : O croix ! mon unique espérance, viens que je te presse sur mon cœur, qu'une dernière fois je te prouve mon amour ! — Et la croix vous soutiendra encore dans les assauts extrêmes, elle vous accompagnera au tribunal du Christ pour vous protéger, elle vous ouvrira la porte des cieux. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XIV, pp. 176, 455; t. XV, pp. 81.

RELIGION

La quatrième vertu qui adore Dieu est la religion. La religion est l'ensemble des devoirs que la créature intelligente est obligée de rendre à son Dieu. Dieu est Créateur, nous sommes l'œuvre de sa toute-puissance : à ce titre, il a droit à notre existence et à notre vie entière, il a droit à un culte de dépendance. Dieu est bienfaiteur, nous sommes ses obligés : il a droit à un culte de reconnaissance. Dieu est Maître, nous sommes serviteurs : il a droit à un culte de soumission. Enfin Dieu est riche, nous sommes pauvres : c'est à lui que nous devons nous adresser, c'est lui que nous devons supplier de secourir notre indigence et notre faiblesse, il a droit à un culte de prière. L'ensemble de ces quatre obligations essentielles constitue ce qu'on appelle la religion. Je me propose de vous en démontrer la nécessité indispensable. Sur mon chemin, au milieu d'une foule innombrable de cultes, je rencontrerai l'honnête homme et je discuterai quelques instants avec lui. Enfin j'arriverai au chrétien et je prouverai que lui seul possède la véritable religion.

I. — *La religion est nécessaire.* — Pour qui l'ouvrier travaille-t-il ? A qui destine-t-il le fruit de ses ouvrages ? Une loi universelle et gravée au fond de sa nature l'oblige à travailler pour lui et à se rechercher dans toutes ses œuvres. C'est pour lui que le maçon passe les jours à pétrir le sable et la chaux, à façonner les pierres et les unir. Il n'habitera peut-être jamais cette maison qu'il construit, mais en bâtissant il se propose de gagner un salaire, et c'est la seule raison qui le courbe au travail. C'est pour lui que l'ébéniste rabote le bois, le sculpte, le vernit. Il ne se servira jamais du meuble qu'il a confectionné, mais il en retirera le prix, c'est le but de son ouvrage. C'est pour lui que le serviteur cultive le champ de son maître. Ni le terrain ni la moisson ne lui appartiennent, mais il a passé un contrat avec le propriétaire, et ses sueurs doivent lui procurer une somme d'argent qu'il emportera avec bonheur. Encore une fois, c'est la loi générale : l'ouvrier, dans ses œuvres, recherche son propre avantage. Or, Mes Frères, n'est-ce pas de Dieu que nous sommes sortis ? N'est-ce pas l'Éternel qui a créé notre âme et façonné notre corps ? Pour qui a-t-il travaillé en nous donnant l'existence ? Pour nous, sans doute, et pour notre

bonheur, mais pour lui-même, avant tout, et pour sa gloire. Il ne pouvait pas, sans cesser d'être Dieu, chercher en dehors de lui la fin de ses œuvres. C'est donc à lui que nous devons faire hommage de l'être qu'il nous a donné, de la vie qu'il nous a départie et du mouvement que nous tenons de sa libéralité.

Si une statue venait à s'animer, qui saluerait-elle d'abord? J'en suis persuadé, l'artiste qui la sculpta, elle lui doit tout, rien de plus juste. Si un tableau venait à recevoir la vie et l'intelligence, à qui adresserait-il ses premiers hommages? Au peintre qui le dessina, c'est raisonnable. Ainsi l'homme, créature du Seigneur, portrait vivant et photographie animée de la Divinité, l'homme doit à l'Auteur de ses jours le culte de sa vie entière. Le contraire serait une injustice condamnée par la raison et la foi. Au jardinier appartiennent toutes les plantes qui croissent dans son parterre, depuis les premières brises du printemps, jusqu'aux derniers vents d'automne; à Dieu toute notre existence, depuis le premier regard de notre raison à peine éveillée, jusqu'à la dernière pensée éclose entre les bras de la mort!

Il est devenu banal de dire que la reconnaissance est le premier des devoirs. L'enfant connaît ce précepte, les deux petites mains qui sortent d'un berceau disent: Ma mère, je vous aime. — L'être sans raison ne l'ignore pas, il flatte celui qui le caresse, il a sa manière de dire merci. Ce commandement est gravé dans notre cœur, et si nous voyons un pauvre quitter avec fierté et sans mot dire la maison charitable qui l'a abrité et nourri, nous sommes outrés, irrités, indignés. Et nous aurions le droit de vivre étrangers au Créateur! Nous, pauvres mendiants que le Dieu de toutes richesses recueillit au sein de tous les dénuements, nous aurions le droit de passer sur le chemin de la vie sans dire une fois merci à Celui qui nous a tout donné! Non, Mes Frères, cela n'est pas possible et cela n'est pas. Au jour où l'homme pourra dire sans mentir: Je ne tiens rien de Dieu, je n'ai rien reçu de lui, je me suffis à moi même et je me suis toujours suffi, — il sera indépendant et dispensé de tout devoir. Il sera son maître, la raison de son existence et sa fin dernière. Mais ce jour n'arrivera jamais nous serons éternellement les créatures et les obligés du Très Haut, et, partant aussi, nous lui devrons éternellement l'hommage de tout ce que nous possédons.

Au reste, avez-vous calculé les conséquences effroyables de cette doctrine qui prétend nous dispenser de tout devoir à l'égard de la Divinité? Si je puis vivre étranger au Créateur, je n'ai plus qu'à penser à moi et à rechercher mon avantage personnel. L'intérêt ou le plaisir sont les seuls mobiles de mes

actes. Si mon intérêt réclame une injustice, j'irai enfoncer le coffre-fort de mon voisin et je m'armerai d'un poignard contre celui qui s'opposerait à l'exécution de mes projets. Pour satisfaire de honteuses passions, un autre portera le déshonneur dans la famille de son frère. Pour arriver au faîte de la gloire, l'ambitieux fera des révolutions et plongera la patrie dans le sang. Et quand les vols, les brigandages, les parricides, les adultères, les trahisons pourront être utiles, on sera traître, infidèle, assassin, brigand et voleur sans scrupule et sans remords.

Vous me direz : Et la conscience! — Qu'est-ce que la conscience pour celui qui n'a plus rien à faire avec Dieu? C'est un préjugé, on l'étouffe, on l'écrase, on la tue.

Et l'honneur! — Que venez-vous parler d'honneur à celui qui se passe de tout rapport avec Dieu? L'honneur, c'est de parvenir, de vivre heureux, de se satisfaire. L'honneur, c'est ce qui garnit le coffre-fort ou ce qui ouvre le chemin des emplois. Examinez les idées du siècle. Est-on déshonoré pour manquer de délicatesse? Qui s'informe par quel chemin vous êtes parvenu? On rend hommage au favori de la fortune, on s'empresse de faire alliance avec lui, il est le puissant du jour, cela suffit. Tout le monde s'incline sans rougir des taches qui flétrissent sa vie. Voilà l'honneur!

Et les gendarmes! — Multipliez les brigades, il le faudra dans un peuple qui est étranger à la Divinité. Et tous vos soldats armés de pied en cap n'empêcheront pas le crime de se produire. Ils pourront arrêter quelque grand forfait, de plus grands se commettront malgré eux. Ils emprisonneront les petits voleurs, et les scélérats jouiront de tous leurs droits, de l'estime et de la considération publique. Vous connaissez la fable :

Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.

Quelle société qu'une société sans religion! Aussi il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais. Il serait plus facile de bâtir une maison sans fondations. C'est ce qui a fait dire à un philosophe païen : « L'homme est un être essentiellement religieux. Il se distingue de la bête par la religion autant que par la raison. La raison et la religion sont deux plantes qui naissent de la même racine, deux fleurs qui s'épanouissent sur la même tige : *Homo est animal religiosum.* »

II. — *L'honnête homme.* — Ici je rencontre l'honnête homme orgueilleusement drapé dans un manteau d'incrédulité affectée. Moi, dit-il, je n'ai ni tué, ni volé, je ne fais tort à personne, je

suis bon citoyen, bon époux, bon père et bon voisin, je fais du bien quand les circonstances le permettent : voilà ma religion. — je me hâterai de lui répondre : Vous n'êtes pas difficile, mon frère, quand il s'agit de Dieu, vous vous contentez de fort peu. Mais, si vous le permettez, nous allons discuter votre culte et voir jusqu'à quel point il peut être légitime.

Je n'ai ni tué ni volé, dites-vous. Ordinairement cela signifie que l'on a point volé en public ni assassiné sur les grands chemins, tous les autres crimes ne nuisent en rien à l'honorabilité.

Voici un jeune homme connu par sa vie licencieuse et son libertinage impudent. Toute sa vie se passe à séduire l'innocence et corrompre les mœurs. Demandez-lui s'il est honnête homme. Je n'ai fait tort à personne, vous répondra-t-il, il faut que jeunes e passe.

C'est un père de famille dissipateur et scandaleux. Il apprend à ses enfants la débauche et le blasphème. Il abuse de son autorité pour les pervertir. Il dévore leur vie dans les estaminets. Honnête homme ! jamais il n'a comparu devant un tribunal de première ni de seconde instance.

C'est un banqueroutier frauduleux. L'adresse et le vol l'ont aidé à se former un petit pécule soustrait à des créanciers légitimes. Il vit dans l'abondance, il ne manque de rien. Vainement on lui demanderait le paiement des dettes les plus sacrées. la justice humaine est impuissante. Les écritures étaient en règle. Honnête homme ! On peut être malheureux !!!

C'est un riche usurier. Il spécule sur l'indigence, il fait fortune de la misère d'autrui. Il prête à la petite semaine. Il achète selon les habitudes d'Achab. Honnête homme ! jamais il n'a paru devant une cour d'assises.

C'est un négociant scrupuleux. Il vend faux poids et fausse mesure, il fait des mélanges intéressés et perfides, il pratique le coup de pouce à la balance, il attrape la moitié de ses clients quand il ne peut les attraper tous. Il met de la dévotion à baptiser et rebaptiser consciencieusement le vin avant de le livrer à l'acheteur. Honnête homme ! Il vend en public et jamais on ne douta de sa probité.

Étrange religion que celle-là ! Si elle suffit, ce n'est point par le cœur que Dieu jugera les hommes, il n'aura qu'à fouiller les archives de tribunaux humains, et tous ceux qui n'auront pas été flétris par un verdict de condamnation, recevront leur passeport pour le ciel.

Discutons encore. Vous n'avez pas volé, dites-vous, dans la bourse de votre voisin, vous n'avez jamais dérobé ni argent ni créances, mais que de médisances et de calomnies lui ont

ravi sa réputation qui, au dire des sages et de l'Esprit Saint, vaut mieux qu'un trésor! Incomparable honnête homme, n'y aurait-il pas des familles dont les membres, injustement flétris par vos discours peu réservés, ne trouveront plus une place dans la société?

Vous n'êtes pas un assassin! Au détour d'un sentier, ou dans les ombres d'une forêt, vous n'avez jamais poignardé votre frère, vous n'êtes pas l'héritier direct de Caïn et d'Hérode. Mais que de discours licencieux, de sollicitations infâmes et de coupables séductions ont jeté ce pauvre prochain dans la boue du vice qui tue les âmes! Très saint et très digne honnête homme, n'y aurait-il pas des fronts qui se courbent sous le poids du déshonneur, pour des désordres dont vous fûtes l'instigateur et le complice?

Vous ne faites tort à personne, et vous faites même du bien quand vous pouvez! Dans les astuces d'un commerce frauduleux, vous n'avez pas surpris la bonne foi des simples; sous les fourches caudines d'un prêt usurier, vous n'avez pas étreint et étouffé le pauvre qui se trouvait dans la gêne; à l'indigent qui passe, vous avez ostensiblement jeté l'aumône du pharisien. Mais n'avez-vous pas arraché à votre âme ses mérites en lui volant la grâce du Christ? Ne l'avez-vous pas asservie à des passions d'ignominie? Ne lui avez-vous pas ravi son sceptre, son autorité, sa grandeur et sa vie? Et en sacrifiant ainsi ce qu'il y a de plus noble, en déshonorant l'image de la Trinité, vous vous croyez à l'abri de tout reproche! Très illustre et très glorieux honnête homme, le premier devoir est de ne pas se suicider soi-même.

Avançons toujours. Je suppose que vous n'ayez à vous reprocher aucun des vices que je viens de signaler, vous êtes même à l'abri de beaucoup d'autres que je pourrais énumérer. Vous êtes en réalité citoyen vertueux, père de famille intègre, ami dévoué. Si vous ne remplissez pas d'autres devoirs, je ne puis vous accorder le titre d'honnête homme. En effet on peut s'appeler honnête quand on n'a aucun reproche à se faire, quand on ne viole aucun droit, mais la moindre infraction est une brèche faite à l'honneur. Or au-dessus des droits de la famille et de la société, il y a les droits de Dieu. Et l'honnête homme qui n'a aucun culte ne s'en souvient pas, il les méprise, il les foule aux pieds. D'où je concluerai avec S. François de Sales que sa religion suffit pour n'être ni emprisonné ni guillotiné, mais qu'elle est absolument défectueuse et inutile devant Dieu. Saluons donc respectueusement ce personnage qui règne dans le monde et abordons le chrétien qour discuter ses titres et sa valeur.

III. — *Le chrétien.* — D'abord il est hors de propos de prouver qu'une seule religion est agréable à Dieu. De toutes celles qui se disputent l'empire du monde, pas une ne dit la même chose, elles s'anathématisent mutuellement en se réfutant. Or la vérité est une, elle ne change ni avec les climats ni avec les personnes, elle est la même pour tous et partout, et deux affirmations contradictoires ne peuvent être également vraies. S'il est certain que le Messie est venu, comme le disent les catholiques, il est faux qu'il doive venir encore, comme le prétendent les Juifs.

Dire que toutes les religions sont bonnes, c'est prendre Dieu pour un être indifférent au vice et à la vertu, à la vérité et à l'erreur; aimant le chrétien qui adore son Fils et le mahométan qui le blasphème, le catholique qui honore sa très sainte mère et le protestant qui l'outrage; souriant lorsque le Pape dit anathème à l'hérésie, souriant encore lorsque Luther ou Nestorius dressent l'étendard de la révolte; écoutant l'Église qui prêche la nécessité des bonnes œuvres, écoutant encore et applaudissant le ministre réformé quand il dit : Péchez tant que vous voudrez, la foi en Christ suffira pour vous laver de vos iniquités. — En un mot, c'est dire : il n'y a pas de Dieu.

Il est aussi hors de propos de prouver que la seule véritable religion est celle qui vient de Dieu. En effet, qui doit commander dans votre famille et régler la série des travaux de chaque membre? Qui doit marquer les heures de fatigue et les heures de repos? Vous, père, vous, chef de maison. Et si j'allais ce soir déterminer à chacun des vôtres les occupations du lendemain, vous me répondriez aussitôt : Je suis roi dans mon domaine, ma femme est ma reine, mes enfants sont mes sujets, à ma porte un gardien fait sentinelle. C'est à moi de disposer de mes journées et de faire des lois à ma famille. L'étranger qui commande est un usurpateur. — Ainsi à Dieu seul appartient de régler le culte qui lui est dû, à lui de déterminer la manière dont il veut être honoré, à lui de nous dire les prières et les sacrifices qui lui sont agréables, à lui enfin de fixer le temps de nos adorations. Tous les fabricants de religions ne sont que des aventuriers et des usurpateurs d'un pouvoir essentiellement divin.

Il est évident, par l'histoire, que la religion de Jésus-Christ est la seule qui vient de Dieu.

Jésus-Christ avait été annoncé quatre mille ans à l'avance. Les prophètes avaient prédit les circonstances de sa venue, de sa vie et de sa mort.

Jésus-Christ arrive à l'heure marquée, il se dit le Fils de l'Éternel, il le prouve par les miracles les plus authentiques.

Jésus-Christ meurt en proclamant sa divinité et la nature entière s'émeut, comme pour aller attester la certitude de ce dogme.

Jésus se ressuscite lui-même et met ainsi le comble à sa gloire en donnant le suprême témoignage de sa puissance. Enfin Jésus-Christ ressuscité envoie ses apôtres sous la conduite de Pierre en leur disant : Mon Père m'avait envoyé, je vous communique ma mission dans toute sa plénitude, prêchez ma doctrine à toute créature.

Il est évident encore que la religion catholique est la seule qui vient de Jésus-Christ. Seule, elle date de lui, seule, elle compte dix-huit cents ans d'existence. La religion schismatique vient de Photius, le protestantisme n'a que trois siècles, le judaïsme remonte trop loin.

Seule la religion catholique porte les traits et la physionomie de l'Église du Christ. Allez, dit le Maître, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups, on vous mettra à mort, mais ni les persécutions ni les supplices ne pourront rien contre vous. Je vous lègue ma puissance et vous ferez des œuvres que j'ai faites moi-même. — Voilà la photographie et le portrait de l'Église de Jésus-Christ : les persécutions, le martyre, les miracles.

La religion catholique a pour elle les persécutions. Elle naît au milieu des frémissements de l'univers révolté contre elle. Elle passe au milieu des outrages de toutes les puissances conjurées. Les rois, les hérésies, la science, la philosophie, tout s'est essayé contre elle et tout s'est brisé. Rocher inébranlable, elle contemple le flot qui laisse, en bouillonnant, une ceinture d'écume, et ses sommets ne sont jamais atteints.

La religion catholique a pour elle les martyrs. Dix-huit millions succombèrent dans les trois premiers siècles. A travers les temps elle a porté sa robe teinte du sang de ses enfants. C'était hier encore les martyrs de la Corée, du Thibet, de la Chine, du Japon, des contrées sauvages de l'Océanie. Et la parole du Maître s'accomplit : Vous serez au milieu des loups, mais en vous dévorant, pauvres agneaux, ils ne vous empêcheront pas de vous survivre, et le sang des martyrs est toujours la semence de nouveaux chrétiens.

La religion catholique a pour elle les miracles. Elle peut en montrer à toutes les pages de son histoire. Nulle autre n'en produirait un seul qui supporte la critique.

Enfin la religion catholique seule opère les œuvres de Jésus-Christ et continue sa mission : œuvres de sainteté, mission de salut. Avec une doctrine irréprochable et des sacrements qui purifient le cœur, elle conduit les âmes à la perfection.

Elle a apporté la civilisation aux peuples les plus barbares elle a balayé de la surface de la terre les atrocités qui l'avaient souillée. Elle n'a pas eu que des Saints pour sectateurs, mais elle a le privilège exclusif d'en posséder un grand nombre, et elle a montré à tous la voie, la vérité et la vie.

Oui, Mes Frères, c'est elle qui vient de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un seul fait suffirait à le prouver. Depuis que, tout autour de nous, la guerre est déclarée à cette religion, les crimes se multiplient dans des proportions effrayantes. La famille est désorganisée, il n'y a plus de fidélité mutuelle ni de respect. La société est bouleversée : des crimes abominables la minent sourdement et la poussent vers la ruine. Il n'y a plus de sincérité dans le commerce, plus de constance dans les amitiés, plus de vérité dans les paroles, plus de franchise dans les rapports. Des attentats affreux frappent le monde d'épouvante et de stupeur. La dynamite achève ce que le poignard et le pétrole avaient commencé. On sent qu'il manque cette base divine que les païens avaient réclamée pour porter toute société qui veut vivre. Il est urgent de replacer ce fondement inébranlable, et c'est le cas d'ajouter : A l'œuvre, pour Dieu et la patrie ! *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXVIII, pp. 53, 295-341.

L'HOMME ET LA RELIGION

Caput vir. (Eph., V, 23.)

I. — *L'homme est le premier partout.* — C'est un fait évident pour quiconque a jeté les yeux sur le monde. Partout l'homme apparaît le premier, partout il se montre au premier rang; il est le premier dans la création, il sortit des mains de Dieu et fut placé dans cet univers comme un roi dans son palais. La femme ne vint qu'en second lieu, créée pour lui, et à lui donnée comme compagne de son pèlerinage.

L'homme est le premier dans la famille. Depuis les anciens patriarches qui sur la même tête réunissaient la triple dignité de pontifes, de rois et de pères, jusqu'au dernier des ouvriers de nos villes, toujours il a commandé au foyer domestique. La femme exerce l'autorité, mais sous sa dépendance; elle n'est souveraine absolue qu'en l'absence de son mari, c'est l'ordre voulu par Dieu. Vous avez, Mes Frères, les rênes de ce gouvernement restreint, vous en possédez le sceptre et vous

devez en garder la direction. Vous occupez le poste d'honneur, s'il en était autrement, vous me permettriez de ne pas vous en complimenter, et je vous supplierais de reprendre votre place et votre empire.

L'homme est le premier dans la société. Roi, empereur ou président de république, il a la suprême direction des affaires de l'État. On n'a jamais permis chez nous à une femme de monter sur le trône.

Un peu plus bas, dans les départements, il administre et gère les intérêts du peuple, au nom du souverain. Plus bas encore, il choisit ses représentants. Vous n'avez jamais rencontré vos épouses ni vos filles à l'urne électorale, et lorsque quelque tête extravagante réclame ce droit pour les femmes françaises, le bon sens populaire hausse les épaules et il passe.

L'homme est le premier dans la magistrature, il rend la justice dans les tribunaux et les cours, il plaide pour les accusés, il défend le droit et la propriété. Des femmes avocats! On se plaint de voir nos parquets inondés par un déluge de mots qui engloutissent la vérité: que serait-ce si la femme, par nature si loquace, avait jamais la direction des causes judiciaires? La plaidoirie qui lui convient est celle de la famille. Elle est constituée par la religion le défenseur de son mari et de ses enfants. La mission est assez noble et assez glorieuse.

L'homme est le premier dans les sciences et les arts. Les grandes découvertes qui honorent notre société moderne viennent de lui; ces machines gigantesques qui vont arracher à la terre ses trésors, ces métiers qui remplacent des multitudes de bras, c'est lui qui en est l'auteur. Les grands maîtres des diverses connaissances humaines étaient des hommes: Raphaël, Michel-Ange, Mozart, Képler, Newton, Galilée, Copernic, Galvani, Franklin: la nomenclature serait infinie. C'est à peine si dans le domaine des lettres vous rencontrez quelque femme égarée par hasard.

L'homme est le premier au danger. Un incendie se déclare dans un quartier de nos villes, la cloche d'alarme donne le signal: hommes et jeunes gens bravent la mort sur la brèche des murs dévorés par les flammes. L'ennemi menace la patrie, les armes à la main; le cri de rappel se fait entendre: hommes et jeunes gens sont à la frontière, affrontant le canon et la mitraille pour le salut de leurs foyers et l'honneur de leur pays. Les fleuves et rivières ont brisé leurs digues et promènent leurs flots bouillonnants à travers la plaine. Le tocsin sonne: hommes et jeunes gens sont au milieu de la campagne inondée, roulant des rochers, bâtissant des remparts pour arrêter les fureurs du torrent.

Cherchez tant qu'il vous plaira, partout vous vous retrouverez les premiers, et c'est votre gloire. Je ne parlerai pas de la divine Rédemption : Dieu, voulant s'associer à notre nature et la régénérer, l'a prise dans son sexe le plus noble. L'homme a eu l'honneur de recevoir le Verbe divin, la femme a coopéré à notre salut, et elle devait y avoir une part, comme elle l'avait eue à la chute, mais cette part, quoique très noble, n'a été que la seconde. Continuer l'œuvre de la Rédemption par l'administration des sacrements est aussi votre devoir et votre propriété. C'est un des vôtres qui est choisi par Dieu, qui monte à l'autel, qui s'assied au confessionnal pour juger les causes spirituelles, qui prêche la parole sainte. C'est un des vôtres qui est sacrificateur et médiateur. Dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel, vous êtes les premiers, et c'est votre gloire.

II. — *En fait de religion, l'homme a la dernière place.* — Cependant, Mes Frères, j'ai commis une erreur et je regrette de toute mon âme d'avoir été obligé de la commettre. Il y a une chose où vous descendez de votre rang pour aller vous placer au plus bas degré. Cette chose est la plus importante et la plus nécessaire, et vous la traitez comme une pratique de surérogation. Elle est la plus noble et vous ne la jugez pas digne de votre étude. Vous l'avez nommée, c'est la religion.

Le fait est patent. Il m'étonne et il étonnait déjà S. Jérôme qui le regardait comme une honte : *Proh pudor! Sexus robustior a sæculo superatur.* Voit-on dans la famille un membre assidu au devoir pascal, c'est l'épouse ou la fille. Le père et le frère, même chrétiens, ne se feront point scrupule de manquer à ce grave précepte.

Aperçoit-on à la table sainte un certain nombre de fidèles heureux de se rendre aux pressantes invitations du Maître Jésus, la plupart sont des femmes. Heureux le pasteur qui a pu réunir ses hommes, une fois l'année, au banquet eucharistique !

Par qui le dimanche est-il parfaitement sanctifié ? par qui la prière du matin et du soir est-elle régulièrement récitée? Par vos épouses et vos filles. Vous vous contentez d'une messe basse où vous n'entendez ni instruction ni doctrine, heureux encore si vous pouvez dire à votre conscience : Je n'ai jamais manqué le saint sacrifice! — Chaque jour vous allez à votre travail après un seul signe de croix : ce pauvre signe de croix ! la prière de ceux qui n'en font plus.

Enfin si quelqu'un est encore scrupuleux observateur de l'abstinence prescrite par l'Église, ce sont vos épouses, vos sœurs et vos filles. Vous, sortis du foyer domestique, vous ne

savez plus compter les jours, vous ne distinguez plus le sixième de la semaine; et si vous ne violez pas la loi au foyer domestique, il faut en remercier la délicatesse de conscience de la ménagère, et bénir Dieu, si vous ne lui imposez pas votre coupable volonté.

Étrange vérité ! L'homme toujours le dernier dans la religion qui est la première de toutes les choses ! *Robustior sexus a sæculo superatur, et fragilior sæculum superat.*

Vous me direz : la religion est affaire de sentiment, la femme vit par le cœur, elle a besoin de ces émotions que procurent le christianisme, l'homme est plus positif.

Et vous, Mes Frères, ne vivez-vous pas aussi un peu et beaucoup par le cœur ? Et pourquoi vous rencontré-je partout : au théâtre, au café, au club, à la chambrée, aux spectacles, aux divertissements ? Que faites-vous dans ces réunions ? Vous êtes à la recherche d'émotions trop souvent criminelles, toujours dangereuses pour la paix et l'honneur de vos foyers. Y aurait-il grand mal à remplacer ces causes de démoralisation par les salutaires impressions de la religion ?

L'homme est plus positif ! Et qu'y a-t-il de plus positif que la religion ? Regardez la croix ! Qui a transformé ce signe d'opprobre, pour en faire un étendard glorieux ? C'est votre Christ ! Il a opéré ce miracle par son sang répandu. Or Dieu ne travaille pas en vain et surtout il ne souffre pas inutilement. Il a fondé un culte au prix de sacrifices immenses, et il en exige la pratique de tous ceux qui ont le bénéfice de son dévoûment.

L'homme est plus positif! Qu'y a-t-il de plus positif que ces questions : Ai-je une âme à sauver ? Vivra-t-elle toujours ? Que dois-je faire pour la rendre heureuse ? Y a-t-il quelque chose de plus sérieux que les idées contenues dans ces trois mots : jugement, enfer et éternité ? N'est-ce pas une folie de rester indifférent à ces problèmes qui nous intéressent au suprême degré !

L'homme est plus positif ! Qu'y a-t-il de plus réel que votre existence ? Vous vivez, et dès lors vous devez vous demander pourquoi vous êtes sur la terre. Que diriez-vous du serviteur qui tiendrait à son maître le langage suivant : Me voici dans votre maison. Tout va à merveille pour moi. Je suis nourri et vêtu ; je dors et je m'amuse, mais ne me parlez ni de l'obéissance ni de la culture de votre domaine... ? — Vous êtes serviteurs, Mes Frères, et vous habitez la maison de Dieu. Ce soleil qui vous réchauffe pendant le jour, ces astres qui vous éclairent pendant la nuit, sont les flambeaux de Dieu ; cette terre qui vous porte et vous nourrit, c'est le domaine de Dieu. Si vous ne voulez faire sa

volonté, sortez de sa demeure. Mais où irez-vous pour ne plus rencontrer votre Maître et ne pas vous trouver chez lui ? Résignez-vous donc à la soumission. Résignez-vous à lui dire: Me voici prêt à exécuter vos ordres, comme je jouis de vos bienfaits; me voici prêt à pratiquer cette religion qui est l'expression de vos désirs.

Résumons. L'homme, comme la femme, a une âme à sauver, un Dieu à honorer, un ciel à mériter, un enfer à éviter, des péchés à expier. Il a des passions à réprimer, des vertus à pratiquer; il trouve dans les rapports que nécessitent les affaires, plus d'occasions de manquer à son devoir; chef de famille, il a plus spécialement la mission de la conduire à son terme. L'homme est le premier en tout, donc il devrait marcher, dans les questions du salut, à la tête de ses enfants, comme un capitaine à la tête de sa petite compagnie.

La religion apprend à connaître le Dieu véritable qui est le Dieu de tout le monde.

La religion assure le salut de notre âme, ce qui est l'affaire de tout le monde.

La religion apprend à obéir à l'Église qui est la mère de tout le monde.

La religion conduit au ciel qui est la patrie de tout le monde.

Or quand il s'agit de ce qui regarde tout le monde, l'homme a toujours le premier rang, donc il devrait être le premier dans la pratique de la religion, et S. Jérôme n'avait pas tort de s'étonner de le trouver à la dernière place, encore moins de regarder cette conduite comme un déshonneur et une flétrissure : *Proh pudor ! Fragilior sexus sæculum superat et robustior a sæculo superatur.*

III. — *Comment l'homme arrive à déserter la religion.* — D'où vient donc qu'un si grand nombre ont abandonné les pratiques chrétiennes, pour aller grossir les rangs de l'impiété et de l'indifférence ? Écoutez, je vais faire de l'histoire contemporaine:

Règle générale, l'incrédule fut dès le commencement un parfait chrétien. Il apporta en naissant des principes de droiture et de vertu, et l'éducation vint corroborer ces sentiments. Les premiers noms qu'il prononça furent les noms de Jésus et de Marie. Son âme s'ouvrit instinctivement à la foi divine; son cœur était pur, et le nom de Dieu suffisait pour le retenir dans le sentier de l'innocence.

Le premier livre qu'il lut et comprit fut le catéchisme : livre admirable qui renferme plus de vérités que tous les ouvrages de nos philosophes incrédules. Ces vérités entrèrent naturellement dans son esprit.

.. était déjà habitué à la confession et il courait avec plaisir déclarer des fautes qu'il avait commises presque sans malice.

On lui parla de sa première communion, et cette annonce fit tressaillir son cœur. Dieu en moi ! Ces trois mots lui exprimaient le plus grand bonheur que l'homme puisse goûter ici-bas. Toutes les fois qu'on lui rappelait ce bonheur, il redoublait d'ardeur dans le travail, de ferveur dans la prière, de fidélité à la vertu.

Enfin, après une préparation de quelques années, le moment solennel arriva. Les cloches l'annoncèrent. Ah ! Mes Frères, il vous souvient du tressaillement qui passa dans vos âmes quand les joyeuses volées des cloches vous dirent que le lendemain serait votre première communion.

Il vous souvient de la bénédiction et du pardon demandés à vos parents, qui vous répondirent les larmes aux yeux : Mon enfant, prépare-toi parfaitement à la visite de ton Dieu et sois heureux. — Il vous souvient de ce lendemain tout de foi, d'amour, de flamme. Aux bienfaits de Jésus vous répondiez par les saints cantiques; à son ardente charité, par les promesses les plus solennelles. Fut-il dans votre existence moment plus fortuné ? Napoléon Ier le disait à ses généraux : « Le plus beau jour de ma vie fut celui de ma première communion. » Et comme ses généraux s'en étonnaient, il se tourna vers Drouot qui était excellent chrétien, et il lui dit avec un sentiment d'indignation manifeste : « Drouot, ces gens-là ne nous comprennent pas ! »

Telle fut la première existence de ceux qui vivent loin de la religion. Quelquefois ils la critiquent, l'insultent et l'outragent. Les ingrats ! ils ont oublié qu'elle fit les délices de leur jeune âge et que leur vie fut sereine tant que la foi chrétienne dissipa les brouillards.

Que s'est-il donc passé? A l'heure où l'on fait ses adieux à l'enfance, il sentit un feu qui s'allumait dans son cœur, un volcan qui bouillonnait. Les passions devenaient cruelles et annonçaient de tristes ravages. Il rencontra de faux amis plus avancés dans la carrière du crime, qui lui crièrent de loin : Viens avec nous. — Le monde développa ses charmes trompeurs et il commença, dans le secret de la vie, à baisser le front vers la terre.

Quitter la religion immédiatement, il n'osait pas. Le souvenir de la première communion était là. Le remords n'était pas encore réduit au silence. Il y avait des terreurs à étouffer, des lumières à éteindre, des conseils à mépriser; cependant le christianisme pesait à un cœur avide de jouissances, le joug devenait insupportable. Le malheureux infidèle ne priait que

rarement, il n'assistait à la sainte messe que par un reste d'habitude, il ne se confessait que par contrainte, et la communion, qui lui avait arraché des larmes si douces, n'était qu'une froide cérémonie et une nécessité gênante.

L'homme n'est pas fait pour la guerre et il ne peut vivre longtemps dans un état de violence: bientôt arriva le jour où les digues, attaquées par le flot des passions, se rompirent. Le torrent déborda, et quels ravages dévastèrent cette pauvre existence! « Chaque nouveau jour éclaire de nouveaux crimes, les vices communs ne suffisent plus à des habitudes sans frein. La religion seule enchaînait la passion et la retenait captive; la chaîne rompue, comment arrêter la prisonnière furieuse qui jouit de la liberté fatale après laquelle elle soupirait? Pourquoi, dit l'infortuné qui la prend pour guide, pourquoi m'arrêterais-je dans cette carrière où je me suis lancé? » Allons, brisons les derniers obstacles! Lois de Dieu, lois de l'Église, messe, sacrements, prières: mettons tout cela au rebut.

Enfin, debout sur un monceau de ruines, il en est arrivé à dire avec une joie stupide: Je suis libre, je vis sans crainte! Les remords! je ne les sens plus; les conseils! je ne les crains plus; l'enfer! je ne le redoute plus. La religion n'est rien. — Quel état! grand Dieu! et quel état! Quoi donc! A-t-il anéanti les vérités qui le faisaient trembler aux premiers jours? N'y a-t-il plus ni Dieu, ni ciel, ni âme, ni éternité? Non, Mes Frères, tout demeure autour de lui et au-dessus de lui. Rien ne changera les décrets de la Providence et de la Sagesse divines. L'épée de la justice reste suspendue sur sa tête; lui seul est changé. A douze ans, il était vertueux, et il ne l'est plus. A douze ans, il était libre, et il est esclave. A douze ans, c'était un ange, et aujourd'hui,... *Comparatus est jumentis insipientibus*,... il s'est dégradé. Voilà le mot de l'énigme, voilà l'explication de son indifférence.

Vous me direz: Le temps des folies passe et l'homme redevient sérieux, la raison qui avait fait naufrage remonte à flot et le cœur profané, dégradé, blasé, commence à se dégoûter de ses libertinages. Comment se fait-il qu'alors on ne recommence pas la pratique de la religion?

Hélas! quelquefois, par une juste punition de Dieu, la foi a étouffé dans le bourbier. La foi est la base de l'édifice, elle a disparu, c'est un affreux malheur, sans elle on ne construira plus rien.

Le plus souvent on demeure dans l'esclavage, malgré le sérieux de la vie. Il reste à vaincre une déplorable apathie pour tout ce qui est foi et pratiques pieuses. Il reste à vaincre des

passions tenaces qui dans le sanctuaire de la famille font de tristes ravages. Les éruptions du volcan sont plus rares, mais le cratère demeure béant. Il reste surtout sur la conscience ce fardeau de crimes que la confession n'a point enlevé et qui continue à peser après un mariage sacrilègement accompli. Il reste enfin la peur des sourires et des plaisanteries. On s'était fait une réputation d'esprit fort, on craint que le public ne dise : Le pauvre homme commence à baisser, il va à confesse. — On est sans cesse suivi et épié par la sentinelle du qu'en dira-t-on, et on la redoute plus que Dieu lui-même.

Le malheureux a peut-être uni ses destinées à celles d'une épouse qui apporte des habitudes chrétiennes et des traditions de famille. Celle-ci conjure, insiste, supplie, verse des larmes. Ses efforts demeurent stériles et ses pleurs deviennent chaque jour plus amers. Elle en est réduite à désirer qu'au moins à la dernière heure un rayon de lumière dessille les yeux du pauvre aveugle et qu'une grâce puissante triomphe de son obstination. Que les liens doivent être durs pour résister à de continuelles larmes ! Que le cœur doit être insensibilisé quand de continuelles supplications ne parviennent pas à le ramollir !

Permettez-moi, Mes Frères, de vous inviter à la méditation des vérités que je viens de vous développer. Examinez la distance qu'il y a de ce jour à celui de votre première communion. Faites la comparaison de votre cœur tel qu'il est aujourd'hui avec ce cœur tel qu'il était autrefois. Ainsi vous pourrez sainement apprécier le monde et Jésus-Christ. Si d'ailleurs vous vous souvenez que vous êtes les premiers en tout et que la religion est le premier des problèmes qui se présentent à votre étude, vous en concluerez qu'il faut reprendre cette place que vous occupiez autrefois avec tant de bonheur.

Oh ! Mes Frères, qu'il vous serait facile de vivre en paix avec vous-mêmes ! Et vous menez une vie agitée, bourrelée, pleine d'orages ! et votre âme ressemble à l'océan quand la tempête se déchaîne ! et vous portez en vous ce phylloxera spirituel qui dessèche le cœur comme le phylloxera de nos vignes leur enlève la sève et la fécondité !

Secouez donc les chaînes, quelles qu'elles soient. Brisez tous les esclavages et soyez libres de cette sainte liberté que Dieu bénit sur la terre, qu'il couronne au ciel de la couronne des vainqueurs. *Amen.*

LA PRIÈRE

Oportet orare.

La prière, dit la théologie, après S. Thomas, est une élévation de notre âme vers Dieu. Sur les ailes des saintes pensées et des sentiments suggérés par la foi, notre cœur s'arrache aux tourbillons de la terre. Comme l'aigle, elle prend son vol vers les régions célestes, arrive jusqu'au sein de la Divinité pour goûter les douceurs de la société des trois personnes adorables.

La prière est une chaîne d'or qui relie le Créateur et la créature. Quand nous pensons à Dieu, nous nous le figurons ordinairement éloigné de nous, nous le supposons à une distance incommensurable de nos demeures. C'est une erreur : il en est chacun de nous, en lui nous avons l'être, le mouvement et la vie. Mais l'imagination creuse des abimes entre lui et nous. Ce n'est que par la prière que la distance s'efface, les abîmes se comblent, et nous nous habituons à parler avec son Dieu comme un enfant avec son père, un ami avec son ami.

La prière est une échelle mystérieuse qui va de ce monde à l'éternité, de la terre au ciel. Sur cette échelle montent nos adorations, nos hommages, nos soupirs et nos demandes, et les miracles de la grâce descendent pour changer notre âme, la convertir à la vérité et la confirmer dans le bien.

La prière est un nouveau puits de Jacob : Jésus-Christ, assis dans sa miséricorde, attend la Samaritaine et lui fait savourer le don de Dieu.

Rien de plus nécessaire que de prier, rien de plus facile ni de plus puissant que la prière.

I. — *Rien de plus nécessaire que de prier.* — Sans la prière plus de christianisme. Pour être chrétien il faut obéir à Jésus-Christ. Cette vérité n'a pas besoin de preuves. Or Jésus-Christ a dit et répété à toutes les pages de son Évangile : « Priez, ne cessez jamais, ne vous lassez pas. » Ce n'est pas un conseil qu'il donne à quelques-uns, c'est un commandement qu'il fait à tout le monde : *Dicebat ad omnes.* Ce n'est pas une invitation facultative, il ne dit pas : Il est bon, juste, utile, salutaire de prier ; — c'est un précepte rigoureux : *Oportet*, Il faut. — Ce n'est pas un ordre formulé pour ceux qui vivent dans la retraite du sanctuaire

ou la solitude du cloître, c'est une obligation imposée à quiconque veut être le disciple du Rédempteur.

Pour être chrétien il faut imiter Jésus-Christ. Le disciple doit ressembler au Maître. Qui ne sait qu'après les rudes travaux de son ministère apostolique, après des journées entières consacrées à la prédication du saint Évangile, le divin Sauveur passait les nuits dans l'oraison? Il se retirait au sommet d'une montagne solitaire et, dans le silence, loin de la foule qui le suivait, il reposait son âme dans l'exercice de la prière. La veille de sa mort, au moment de son agonie, il redoubla d'instances dans la prière : *Oravit tertio eumdem sermonem dicens.* Sur la croix, son dernier soupir fut une prière. Certes, il n'avait pas besoin de prier, lui qui possédait tous les trésors de la science et de la sagesse réunies, lui qui ne ressentit jamais les atteintes du mal ni de la tentation. S'il remplit ce devoir, c'est pour nous donner l'exemple, afin que nous fassions comme il a fait lui-même : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* [1].

Pour être chrétien, il faut imiter les Saints, nos pères dans la foi : *Filii sanctorum sumus.* Ouvrez les annales du christianisme et lisez. A la première page, histoire des apôtres qui ont choisi des diacres pour la distribution des aumônes et les œuvres de charité : « Ils vaqueront eux-mêmes à la prière et à la prédication. Le ministère de l'oraison est le premier, celui de la parole ne vient qu'en second lieu : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus* [2]. » S. Paul rend à Dieu de continuelles actions de grâces pour les fidèles et les engage à le secourir de leurs suffrages.

A la seconde page, histoire des martyrs qui se préparent à rendre témoignage à l'Évangile. « Et les martyrs, dans les catacombes, les amphithéâtres, les prisons, sur les arènes sanglantes, n'ont qu'une seule pensée et une seule occupation : la prière. »

Plus loin, histoire des solitaires qui ont dit adieu au monde pour réaliser dans leur vie la perfection du christianisme : « Suivez-les au désert, pénétrez dans cette grotte sauvage, dans ce creux du rocher, regardez au sommet de cette colonne. Vous voyez un moine à genoux, vous entendez les accents de la prière. »

Plus loin encore, histoire des monastères qui vont peupler l'univers de leurs religieux de tout ordre et de toute condition : « Écoutez cette cloche qui retentit dans la solitude et le silence de la nuit, ces voix qui viennent du fond du sanctuaire comme

1. Joan., XIII, 15. — 2. Act., VI, 4.

l'un tombeau. Cette cloche appelle les religieux à la récitation des heures canoniales, ces voix sont les voix de la prière. »

Vous avez, Mes Frères, au milieu de vous, un témoin irrécusable de la nécessité de la prière dans le christianisme Le prêtre en entrant dans le sanctuaire reçoit des mains de son pasteur un livre qui ne le quittera pas un seul jour et le suivra jusqu'à la tombe : c'est le bréviaire, le livre de la prière officielle et récitée au nom de tous. Il est constitué avocat général de ses ouailles, et, pour qu'il ne trahisse sa mission l'Église lui a formulé par écrit la somme de supplications qu'il devra faire monter vers le Ciel, elle lui fournit la matière nécessaire de ce sacrifice de louanges qu'il sera obligé d'offrir à côté du sacrifice eucharistique.

Et en priant au nom de tous, le prêtre n'en peut dispenser personne; au contraire, il est chargé de prêcher la nécessité de la prière, d'en apprendre les formules. Il est même obligé de refuser les sacrements à celui qui ne saurait pas les premières et les plus indispensables : l'Oraison Dominicale et le Symbole des Apôtres. Tant il est vrai qu'on ne peut avoir part à aucun de nos mystères sans l'accomplissement de ce devoir rigoureux ! Tant il est vrai que sans la prière on n'a plus du christianisme que le baptême !

Les païens eux-mêmes l'ont compris. Dès le commencement ils appelaient les chrétiens « les hommes de la prière ». Aujourd'hui, lorsque dans les peuplades sauvages on compte une nouvelle conversion, « Il s'est, dit-on quelquefois, fait mettre de la prière. »

Sans la prière, plus de religion. Adorer Dieu, le remercier de ses bienfaits, lui demander pardon quand on l'a outragé, s'adresser à lui dans le besoin, voilà, si je ne me trompe, toute la religion, voilà l'essence et l'abrégé de nos devoirs envers Dieu. Or tout cela, c'est la prière qui le fait; c'est elle seule qui adore, remercie, invoque le Seigneur; elle seule qui rend hommage à ses perfections, à sa bonté, à sa libéralité, à ses amabilités infinies; elle seule qui s'afflige de l'avoir offensé; elle seule enfin qui forme dans le cœur et sur les lèvres les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition et de toutes les vertus chrétiennes.

Otez la prière, la religion disparaît d'une existence et Dieu est un inconnu pour sa créature. Pour nous en convaincre, il suffit d'entrer dans le domaine pratique d'une vie sans exercices de piété. Est-ce le négociant ou l'homme d'affaires ? Dès le premier réveil, il court à un magasin, il détaille des marchandises, il fabrique des reçus, il règle des comptes, il inscrit des dettes, il encaisse de la monnaie, et, pour refrain habituel, il

mange, boit et dort. Où est la religion et le souvenir de la Divinité ?

Est-ce le laboureur ? Dès l'aurore, il s'arme d'un instrument de travail ; au lever du soleil, il est à la campagne, il creuse des sillons, il tourne la glèbe, il arrache les mauvaises plantes, il sème le bon grain, il voit passer l'orage ou la grêle ou la pluie bienfaisante. Le soir, il arrive, dit quelques mots à sa famille et va prendre son repos. Où est la religion et le souvenir de Dieu ?

Est-ce une femme du monde ? Son foyer, son travail, les enfants, les journaliers, les domestiques absorbent sa vie entière. Plus favorisée de la fortune, une autre laissera de côté le soin du ménage : pour elle, la toilette et la manière dont on paraîtra, les visites et le costume qu'on y portera, le théâtre et les frivolités que l'on se permettra, et, dans le temps que ces futilités n'absorbent pas, les discours qui font la gazette du quartier, le feuilleton, le journal ou le roman : voilà l'existence d'une femme qui a abandonné le devoir sacré de la prière, mais voilà aussi du paganisme tout pur.

Que dis-je ! l'on n'est pas même païen, car, enfin, malgré ses erreurs et les plus profonds égarements, le sauvage trouvera un moment chaque jour pour rendre un culte à ses dieux. Ce culte est plein de superstitions et d'absurdités, cependant c'est une adoration et une prière. Le sauvage se prosterne aux pieds d'un être sans raison, il rend hommage à l'éléphant, au tigre, au crocodile, à la plante du jardin, à l'arbre de la forêt. Vous le trouverez à genoux au pied d'un vieux chêne chargé de branches parasites. Il est à genoux et il comprend que l'homme ne peut pas et ne doit pas vivre étranger à son Dieu, et il rejetterait comme un impie quiconque devant lui s'affranchirait du joug de la prière.

Sans la prière, plus de salut. S'il est une vérité incontestable, à l'abri de discussion et de doute, confirmée par les définitions de l'Église et la croyance des chrétiens, rappelée dans toutes les prédications, devenue banale à force d'être répétée, c'est que, sans la grâce divine, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut : ni éviter le mal, ni pratiquer le bien, ni effacer nos dettes ni acquérir des mérites, ni même nous disposer à recevoir les dons du Seigneur, ni même penser au ciel. De nous-mêmes nous sommes des troncs desséchés, des arbres stériles, un cep de vigne séparé de la souche. La sève et la vie de notre âme, c'est la grâce. Or, dans le cours ordinaire de la Providence, pour recevoir il faut demander, c'est la loi générale. Vous rencontrez un pauvre dénué de tout, mal vêtu, exténué de fatigues ; vous remarquez sur sa face une pâleur

mortelle et des traits ridés par la souffrance, mais il passe sans vous tendre la main, vous n'allez pas lui imposer une aumône. C'est surtout la loi du monde surnaturel! Dieu, qui connaît notre tendance à l'orgueil, a voulu nous tenir à notre place, dans la subordination et l'humilité. Il ne nous doit rien et il ne s'est engagé à notre égard qu'avec la condition expresse de la prière : « Cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. »

Aussi bien, je vous dirai avec un Père de l'Église que l'âme sans la prière est un monde sans soleil. Enlevez à ce monde l'astre qui lui donne sa lumière et sa chaleur, tout périt aussitôt. Plus de fleurs au printemps, plus de moissons en été, plus de fruits en automne. Plus de plantes au jardin, plus de verdure dans les champs, plus de vignes au côteau, plus d'arbres à la forêt : c'est la nuit, c'est la stérilité, c'est la mort. Otez à un chrétien la prière : plus de vertus, plus de bons désirs, plus de saintes inspirations; c'est la triste photographie du monde sans soleil, c'est la nuit de l'intelligence, c'est la stérilité du cœur, c'est la mort de la volonté.

Oui, c'est un vrai cadavre qu'une âme sans prière : *Is mortuus est qui non orat Deum,* dit S. Bonaventure. Un mort ne voit plus : elle n'a plus de lumière pour se guider, elle n'aperçoit plus le chemin du ciel. Un mort n'entend plus : elle ne comprend plus la voix des avertissements divins ni le langage du surnaturel. Un mort se décompose et se résout en poussière : ensevelie dans les choses de la terre comme dans un sépulcre fermé, elle s'abaisse, se dégrade, se matérialise, elle perd tout sentiment de ce qui est au-dessus des triviales réalités sensuelles.

Enfin, pour terminer par un mot de S. Jean Chrysostome, la prière est la ressource des ressources et rien ne peut la suppléer. On peut se sauver sans le baptême de l'eau. Un païen surpris par la mort, loin de tout secours humain, demande à Dieu le pardon de ses fautes, il désire tout ce que son Créateur demande de lui, il a la contrition parfaite : c'est un prédestiné. On peut se sauver sans la confession. Un chrétien est attaqué par un assassin dans une forêt solitaire, il a commis de très graves crimes, mais le prêtre n'est point là, il s'adresse au Ciel, demande et obtient la contrition parfaite : c'est un prédestiné. On peut se sauver sans la contrition. Une âme qui a eu l'heureux privilège de conserver la blanche robe de son innocence, meurt comme elle a vécu et n'a pas besoin de repentir. Mais se sauver sans la prière, on ne le peut pas, on ne le pourra jamais. Sans cet exercice, le juste ne saurait persévérer, ni le pécheur se convertir, c'est la ressource des ressources.

II. — *Rien de si facile que de prier.* — Il faut prier et toujours prier : *Oportet semper orare et non deficere*[1]. Ce précepte de Notre-Seigneur Jésus-Christ paraît difficile au premier abord et même impossible. Il devient des plus commodes, considéré à son véritable point de vue. Puisque cet exercice est à notre âme ce que la respiration est à nos poumons, ou ce que les muscles sont à nos membres et les nerfs au système sensitif, le Sauveur a dû le mettre à la portée de tout le monde. En coûte-t-il de respirer, de se mouvoir, de sentir? Ainsi doit être agréable et naturel le devoir de la prière. Et, en effet, un chrétien offre à Dieu, dès son réveil, la première pensée de son intelligence et le premier mouvement de son cœur; il tombe à genoux, se recueille quelques instants, demande au Seigneur que sa volonté se fasse, gémit à la vue de ses misères, implore le secours du Ciel pour l'heure de la tentation et du danger. Serait-il bien difficile de dire à Dieu : Je suis pauvre, donnez-moi les richesses de votre grâce, je suis faible, aidez-moi, je suis pécheur, pardonnez-moi.....? — Après la récitation d'une courte formule apprise dans les jours de l'enfance, notre chrétien offre à Dieu son travail et ses peines, il va se livrer à ses occupations ordinaires où il évite toute faute. Le soir venu, il rentre de nouveau en lui-même, demande le pardon des infidélités échappées à la fragilité humaine, fait sa prière du soir et consacre son repos, comme il avait consacré ses fatigues. Ce chrétien a rempli à la lettre le précepte de Jésus-Christ, il a toujours prié. Toutes les actions de sa vie, tous les mouvements de ses mains, toutes les gouttes de sueur de son front, toutes les pensées de son âme étaient une prière, et Dieu les a reçus comme une prière continuelle.

III. — *Rien de si puissant que la prière.* — « En vérité, en vérité, je vous le dis : tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé. » Voilà une promesse nettement formulée, une promesse appuyée du serment, une promesse qui n'excepte rien dans sa généralité. Elle signifie que l'homme devient, par ses supplications, plus puissant que le Ciel et la terre. Tout s'incline devant sa volonté, tout cède à ses désirs, et s'il faut des miracles, Dieu en fera pour réaliser ses espérances.

A la tête des bataillons, un général habile fait des prodiges, il triomphe des forces les plus redoutables et taille en pièces un ennemi vaillant et bien armé. Peut-il seul et sans armes décider du sort de la fortune? La raison dit non, la prière dit oui. Moïse sur la montagne est à genoux et il donne aux

1. Luc., XVIII, 1.

combattants de la plaine le succès et la victoire. La prière est plus forte que les bataillons.

A force de sagesse, l'homme peut imposer des vaisseaux à l'océan, et il l'a fait, il peut encaisser les rivières et diriger le cours des fleuves ; mais peut-il les arrêter dans leur marche, couper la mer et faire remonter les fleuves vers leur source? La raison dit non et la prière répond oui. Moïse étend la verge miraculeuse et la mer Rouge ouvre ses abîmes pour laisser un passage au peuple de Dieu. Josué fait avancer l'arche du Seigneur, et le Jourdain, remontant sur lui-même, donne aux Hébreux l'entrée de la terre promise.

Vous avez vu la mort coucher dans la tombe le plus puissant des monarques et le plus inconnu des hommes, et vous avez dit: Il n'y a rien de plus puissant que la mort. — La prière répond : Vous vous êtes trompés. Avec moi le Christ ressuscita le fils de la veuve de Naïm et la fille de Jaïre et Lazare lui-même. Avec moi les Saints obligeaient la mort à rendre ses victimes.

Vous avez entendu la foudre gronder à travers les cieux. Frappés d'épouvante en écoutant ces roulements terribles, en voyant ces traînées immenses de lumière qui sillonnent les nues au milieu d'une sombre nuit, vous avez dit : Il n'y a rien de plus puissant que la foudre. — La prière répond: Vous vous êtes trompés. J'étais au milieu de la légion fulminante; docile à ma parole, la foudre vint semer la terreur et la mort dans les rangs ennemis. Je l'avais vaincue et je m'en étais fait une arme.

Vous avez vu ces montagnes gigantesques placées à l'horizon comme autant de forteresses inexpugnables, vous avez contemplé cette structure merveilleuse, ces immenses roches de granit, et vous avez dit: Dieu seul peut transporter les montagnes. — La prière répond : C'est une erreur. Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous leur diriez de se jeter dans la mer et elles s'y jetteraient, et S. Grégoire un jour voulait bâtir une église, je lui prêtai appui, et la montagne se retira

Enfin vous avez médité les redoutables fureurs de la colère divine, les tout-puissants effets de sa vengeance, et vous croyez que rien n'arrêtera le courroux de l'Éternel quand il est prêt à sévir. La prière répond : C'est une erreur. J'étais avec Moïse sur la montagne. Jéhovah irrité avait juré d'exterminer le peuple infidèle et idolâtre. Il se fit un combat entre le Tout-Puissant armé de la foudre et le serviteur armé de la charité, mais bientôt la justice céda de ses droits, nous avions triomphé par la force de l'humilité.

Ainsi, Mes Frères, rien ne résiste à la prière. C'est le canal des grâces célestes, ouvrez-le et les bienfaits du ciel, comme

une source précieuse, viendront fertiliser votre âme. C'est la clé des richesses célestes: prenez-la et les trésors de Dieu vous appartiendront. C'est la maison de refuge au moment de l'attaque: entrez dans ce temple et le démon ne pourra rien contre vous. C'est l'armure des forts: revêtez ce bouclier et vous serez toujours victorieux des ennemis de votre salut. C'est une carrière inépuisable: exploitez-la et vous posséderez une fortune splendide. C'est une terre qui ne se lasse jamais: cultivez-la et elle produira de merveilleux fruits de salut. C'est la manne au désert de la vie: recueillez-en soigneusement votre portion, elle aura toutes sortes de goûts et des ressources pour tous les états. Elle donne au malade la résignation, à l'affligé la consolation, au malheureux l'espérance, au coupable le pardon, au juste la persévérance, à tous la gloire éternelle. Enfin c'est l'échelle du paradis: gravissez-en chaque matin un échelon, chaque soir un autre, et vous arriverez infailliblement.

LA PRIÈRE

Le chrétien sans la prière est un soldat sans armes en face des bataillons ennemis. Il ne peut résister à plus fort que lui, et n'a qu'à se déclarer prisonnier. Nous ne pouvons ignorer la quantité prodigieuse d'ennemis qui nous attaquent à tous les instants: le démon et ses tentations, le monde et ses scandales, la chair et ses révoltes, les objets sensuels et leurs attraits, la pauvreté et la fortune, l'adversité et la prospérité, tout peut devenir une occasion de ruine, tout servira à notre perte si nous ne sommes couverts du bouclier de la prière. D'un autre côté, nos adversaires essaieraient en vain de nous séduire et de nous dompter: si nous sommes assidus à ce saint exercice, la partie est gagnée pour nous. La victoire est toujours du côté de ceux qui invoquent l'Éternel.

Disons aujourd'hui que pour bénéficier de la puissance de la prière il faut bien prier, et que pour bien prier il est très utile de prier en famille.

I. — *Il faut bien prier.* — D'où vient qu'un grand nombre se mettent à genoux et n'obtiennent rien? S. Augustin remarque trois raisons capitales de ce phénomène: ou ces chrétiens sont mauvais, et ils ne peuvent parler au nom de Jésus-Christ: *Quia*

mali; ou ils demandent de mauvaises choses et en cela ressemblent aux païens : *Quia mala;* ou ils demandent sans dispositions et leurs formules ne sont plus des actes de religion : *Quia male*. *Quia mali.* Le divin Sauveur a promis de nous exaucer, mais à la condition que nous nous présenterons en son nom, et que nous serons revêtus de ses livrées. Le pécheur qui s'obstine dans ses iniquités ne peut plus agir au nom de Jésus-Christ. Comment votre ennemi juré viendrait-il solliciter une grâce par votre intermédiaire? N'aurais-je pas le droit de lui répondre : Mon ami, cette personne, sous la faveur de laquelle vous vous présentez, ne m'a rien demandé et ne me demandera rien pour vous, il ne vous aime pas...? — Ainsi répondra le Père céleste au coupable endurci : Mon Fils, que vous invoquez, ne peut intercéder pour vous. — Du moment que votre résolution est arrêtée de persévérer dans le crime, vous n'êtes plus son frère, mais son bourreau.

Remarquez d'ailleurs la contradiction de vos prières et de votre conduite. Vous direz à Dieu : Que votre nom soit sanctifié! — et chaque jour le blasphème monte de vos lèvres, de continuelles imprécations insultent aux perfections et à la majesté divines. Vous direz : Que votre règne arrive! — et vous établissez en permanence le royaume du démon de l'impureté, de l'avarice ou de l'orgueil ; — Que votre volonté soit faite! — et vous ne savez vous résigner à la moindre épreuve, vous voudriez tout réglementer dans l'ordre des événements. Vous ajouterez encore : Pardonnez-nous comme nous pardonnons et ne nous laissez pas succomber à la tentation. — Non loin de vous, un ennemi a sollicité sa grâce, votre âme est de bronze et votre cœur de fer. Il vous a tendu la main et vous avez détourné la tête. Vous roulez sans cesse dans votre esprit de coupables imaginations, vous êtes à la recherche de toutes les occasions dangereuses. Vous ne voulez quitter ni les fréquentations, ni le bal, ni les romans, ni les assiduités, ni les liaisons, ni le cabaret. Si vous tenez à être exaucé, commencez par désirer vous-même ce que vous demandez. Autrement, la sentence est prononcée contre vous : Dieu n'écoute pas le pécheur : *Peccatores non audit*[1]. — Est-ce à dire que le coupable doive cesser de prier? A Dieu ne plaise! Ce serait rejeter la dernière planche de salut. Il doit faire pénétrer dans son cœur le désir de la conversion. Au moins ses intentions seront bonnes et Dieu trouvera un fondement pour asseoir l'édifice de ses bienfaits.

Quia mala. On n'obtient pas parce qu'on demande de mauvaises choses. En s'engageant à présenter nos prières à son

1. Joan., IX, 31.

Père et à les faire agréer, le divin Sauveur a supposé que nous agirions en chrétiens, et que nos supplications ne ressembleraient point à celles des idolâtres. Ceux-ci, en présence de leurs divinités, n'ont en vue que des biens purement temporels: la réussite d'une entreprise, la fertilité des campagnes, un établissement heureux, quelquefois même la satisfaction de leurs passions et la mort de leurs ennemis. Ils ne songent ni à leur âme ni à leur éternité. Que de chrétiens leur ressemblent! Croirait-on rencontrer au sein de l'Église catholique des hommes qui ne rougiront pas d'implorer le Ciel pour le gain d'un procès injuste, le succès d'un commerce frauduleux ou d'une intrigue coupable? C'est le petit nombre, il est vrai, mais la multitude s'arrête à la terre et, même dans ses actes de religion, ne sait pas lever les yeux au-dessus de ce monde. La terre, encore la terre et toujours la terre! On priera pour obtenir une pluie favorable, on fera célébrer des messes pour arriver à une place longtemps convoitée, on demandera la guérison d'un père ou d'un enfant malade. Tout cela, c'est la bénédiction d'Ésaü: *De pinguedine terræ:* la graisse des biens de ce monde, et le salut n'est pour rien dans ces projets et ces suppliques. La pratique des vertus qui nous manquent, la victoire sur les tentations qui nous assaillent, la persévérance dans la foi et la charité, sont des biens d'un ordre supérieur, ils appartiennent à la bénédiction de Jacob, ils tombent avec la rosée du ciel: *De rore cœli.* Ce sont les seuls qu'il faudrait demander absolument, ils ne tiennent pas même le second rang. Les fils de l'Évangile ne sont pas plus nobles que les esclaves des idoles, ils ne sont pas plus grands qu'Antiochus lui-même. Celui-ci priait avec ardeur, mais en scélérat, dit l'Écriture: *Orabat scelestus.* Il ne sollicitait ni l'esprit de pénitence, ni le don de piété, ni le respect des choses saintes qu'il avait profanées, ni l'amour du peuple qu'il avait persécuté, ni l'attachement à la loi divine qu'il avait foulée aux pieds. Il demandait la santé qu'il préférait à tout le reste, même à la grâce de Dieu. Il n'obtint pas miséricorde. Nous ne sommes pas plus droits dans nos intentions que la mère des fils de Zébédée, nous nous contentons d'une place dans un royaume temporel, et cette place nous semble plus désirable qu'un trône dans la patrie éternelle. Nous ne sommes pas les disciples du Christ qui demanda pour ses apôtres la charité, la sainteté, la fuite des scandales et des contagions du siècle: *Ut sint unum... Sanctificati... Ut serves eos a malo*[1].

Quia male. Enfin on n'obtient pas parce que l'on prie avec de mauvaises dispositions. Pour le succès, une seule qualité

1 Joan., XVII, 19, 15.

répond de toutes les autres : la foi demandée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, le grand maître et le grand modèle de la prière : *Credite quia accipietis.*

Avec la foi, vous apporterez l'attention nécessaire, car vous vous souviendrez de la grandeur du Dieu à qui vous parlez et vous serez pénétrés de respect en sa présence. Certes, si les rois de ce monde veulent être traités en rois, si les convenances humaines exigent que vous honoriez même le dernier de vos amis, sera-t-il permis de mépriser la Souveraine Majesté ? Cet ami, pétri de chair et de poussière comme vous, veut être respecté quand vous lui adressez la parole, il exige que vous pensiez au moins à ce que vous lui dites, et vous n'aurez pas la même déférence pour le Roi immortel des siècles ! Dieu pourra-t-il vous écouter si vous ne vous écoutez pas vous-mêmes ? Au moment de l'oraison, votre âme est à ses plaisirs, à ses occupations, au négoce, dans la campagne, et votre corps seul fait tous les frais de votre prière, proférant des paroles et débitant des formules. Le Seigneur vous regardera comme une statue qui réciterait des phrases par un mécanisme artificiel. Votre culte partant d'un corps sans âme est un culte sans vie.

Avec la foi, vous apporterez l'humilité, car vous connaîtrez et la grandeur de Dieu et votre extrême bassesse. Vous donnerez au Seigneur sa vraie place, pour rester à la vôtre ; vous ne vous présenterez pas comme l'orgueilleux pharisien, debout en face de l'autel, pour raconter vos vertus et faire parade de vos qualités, vous serez à la porte, comme le publicain, gémissant sur vos iniquités, ou comme le pauvre qui demande l'aumône en suppliant. L'humilité ! voilà ce qui attire les regards et le cœur de Dieu, voilà ce qui fait descendre les bénédictions célestes. La pluie ne demeure pas sur les hautes cimes de la montagne, elle les dévaste et descend fertiliser les plaines et les vallons, et la grâce ne saurait pénétrer dans les âmes superbes, il lui faut les abaissements du cœur qui s'humilie. Dieu déteste le pauvre orgueilleux, et quand nous prions, nous sommes des pauvres dans l'extrême nécessité, nous n'avons pas le droit d'être arrogants.

L'humilité ! voilà ce qui manque souvent à nos prières. Si nous venons à l'Église, c'est affublés des livrées de la vanité et de tout un assortiment de luxe et de mondanité, c'est pour nous faire remarquer, pour faire admirer notre piété ou nos parures ; si nous prions dans le secret, nous demandons des grâces, non comme des faveurs, mais comme de véritables dettes, toujours prêts à murmurer si elles nous sont refusées, à nous plaindre si la Providence ne se rend pas au moindre de nos désirs ; toujours disposés au blasphème si tout ne succède

pas à notre volonté. Il semble que Dieu nous doit des égards ! Nous ressemblons plutôt à des maîtres qu'à des pauvres et des suppliants.

Avec la foi, nous apporterons à la prière une confiance inébranlable. La foi en effet nous rappelle la bonté de Dieu, ses promesses, ses miséricordes infinies. La foi nous dit que le Seigneur est un père toujours désireux de répandre sur nous ses bienfaits. La foi nous dit que Jésus-Christ est fidèle et qu'il ne manquera jamais à sa parole. Forts des engagements du Sauveur, du serment qu'il a prononcé, nous allons à lui sans la moindre hésitation. Au contraire, qu'arrive-t-il lorsque l'esprit de foi manque à nos prières ? Nous nous troublons, nous nous inquiétons, nous demandons, mais en même temps nous avons certains doutes, nous avons peur que Dieu ne soit infidèle, nous nous défions de lui au fond du cœur, nous semblons lui dire : Seigneur, je vous prie, mais c'est inutile, je n'obtiendrai pas ; je vous parle, mais vous n'écouterez pas. — Ou bien nous comptons plus sur nous que sur Dieu ; nous allons frapper à toutes les portes avant de nous jeter aux pieds de notre Créateur, et nous n'essayons de la prière qu'à la dernière extrémité, comme on hasarde un remède problématique quand tout est désespéré.

Enfin, avec la foi, nous saurons persévérer dans la prière. La foi nous dit que la grâce est le bien le plus précieux, qu'elle mérite d'être demandée souvent et longtemps, que le Seigneur veut nous faire apprécier ses dons en nous les faisant attendre. Pénétré de ces vérités, le chrétien supporte les lenteurs divines, il lutte avec le ciel et lui fait violence, il demande, il cherche, il frappe, il force la porte. Tel arrive l'étranger de l'Évangile demandant trois pains à son ami : Il m'est arrivé des amis, et je n'ai pas même du pain à leur donner. — C'est trop tard, répond le voisin, tout dort dans ma maison, et moi-même je ne puis me déranger de mon repos. — Mais ces connaissances viennent de fort loin, elles sont fatiguées, et je ne puis leur offrir la moindre nourriture. — Trop tard. — Mais que dira-t-on si je néglige les devoirs de l'hospitalité ? — L'autre se tait, et il refuse. Le suppliant continue à frapper et le force à se lever pour se débarrasser de ses importunités. Quelquefois aussi, Dieu est sourd à nos prières. Il est nuit, nous ne savons plus où nous en sommes ; personne ne répond à nos soupirs ! On dirait que le Seigneur s'est retiré dans son repos et nous a abandonnés ! Pas du tout, il veut tout simplement être importuné. Restons à la porte, frappons à coups redoublés, il viendra nous ouvrir et nous apporter le pain de la grâce dont nous avons tant besoin. Ne soyons pas

impatients ! Dieu sait l'heure et le jour où il doit nous exaucer pour notre plus grand bien. Il est des personnes qui, écrivant à leurs amis, mettent toujours sur l'adresse : Très pressée. — Vous savez le grand cas que l'on fait de ces recommandations, mais ne suivez pas cette ligne de conduite à l'égard de la Divinité. La prière est une dépêche envoyée au Ciel ; ne redites point constamment : Très pressée, ô mon Dieu ! — Laissez les anges vous apporter la réponse quand elle vous sera le plus utile.

II. — *Prière en famille.* La prière en famille est plus puissante, elle se fait mieux, elle a des résultats plus durables.

Le juste, dit l'Écriture, a beaucoup de puissance sur le cœur de Dieu et ses prières attirent presque nécessairement la bonté et les miséricordes du Seigneur : *Multum valet deprecatio justi assidua* [1]. Quand vous êtes seuls, vos prières ont-elles toujours cette qualité ? N'apportez-vous pas souvent un esprit attaché à la terre, un cœur flétri par le péché et une âme souillée d'infidélités, et n'avez-vous pas peur que Dieu ne rejette vos supplications comme partant d'une source viciée ? Mais quand vous priez en famille, il est pour ainsi dire obligé de les recevoir, parce que tout près de vous, il y a des anges d'innocence qui les lui présentent. Vos enfants, encore revêtus de la grâce du baptême, mêlent leur voix à votre voix ; ils parlent au nom de tous ; ils portent vos vœux au Très-Haut, en les faisant passer par leur cœur où ils se purifient. Leurs mains sont si blanches, leur âme si sainte, que Dieu ne saurait les rejeter. La prière en famille est donc plus puissante, parce que c'est la prière du juste : *Multum valet deprecatio justi.*

De plus, c'est l'union qui fait la force. Ce qu'un soldat ne peut tenter sur un champ de bataille, un corps d'armée le fera sans difficulté. Un poids que vous ne pourrez soulever ne résistera pas à la force de plusieurs personnes qui travaillent de concert. Il faut tout un chœur pour exécuter une belle harmonie. De même, la grâce que la prière d'un seul n'aurait pu mériter vous sera infailliblement accordée si vous vous réunissez pour faire une sainte violence au Ciel et si, dans la famille, vous n'êtes plus qu'un cœur et une âme devant Dieu.

Au reste, tout n'est-il pas commun dans la famille : les intérêts, les plaisirs, la douleur, la joie et la tristesse, les vertus et les vices ? Un membre ne peut souffrir sans que les autres ne soient affectés, l'un ne peut être heureux sans faire participer à son bonheur tout ce qui l'environne. La gloire et

1. Jac., V, 16.

l'opprobre des parents rejaillissent sur les enfants, les désordres comme les mérites des enfants sont écrits sur le front du père et de la mère. Unissez-vous donc pour demander à Dieu les grâces communes: la patience et la vigilance, la soumission et la docilité, la modestie et toutes les vertus qui font le vrai chrétien et rendent les familles prospères. Unissez-vous pour solliciter les biens communs: la réussite dans les affaires, la guérison dans la maladie, le courage dans les épreuves, la force dans les afflictions, et, par-dessus tout, la persévérance dans la foi. Unissez-vous pour livrer bataille à l'ennemi commun: ce Satan qui conspire pour la désolation de la famille et la perte de ses membres, qui travaille à semer l'indifférence, l'impiété, l'irréligion, l'incrédulité, la révolte, la discorde et le crime. Vous êtes un corps, vous avez les mêmes avantages et les mêmes dangers, ayez la même vie, les mêmes pratiques, la même prière. L'union fait la force.

Enfin la promesse de Dieu vient s'ajouter à tout cela, promesse claire, précise et formelle: « En vérité, en vérité, je vous le dis: là ou deux ou trois seront réunis ensemble, je serai au milieu d'eux. » Soyez deux, trois, huit, à genoux au pied de son image, plus vous serez nombreux, plus il se rapprochera de vous, plus il sera généreux dans son amour. L'union enfante la grâce.

La prière en famille se fait mieux. Nous ne sommes pas de purs esprits. Attachés à un corps, nous avons besoin de quelque chose de sensible pour nous exciter et nous ranimer dans le service religieux. Tout parle dans la prière commune: la voix de celui qui récite, la voix de ceux qui répondent, l'exemple mutuel de tous les membres, et surtout l'austère gravité des vieillards à genoux aux pieds du Dieu qui les jugera bientôt.

Cet exercice se fait plus complètement, on n'est point tenté de le tronquer, de le mutiler, de l'abréger. Il se fait toujours, il a son heure fixe, et il n'est pas oublié.

Enfin la prière en famille laisse des résultats plus durables.

Voyez en effet ce qui se passe dans une maison où cette pratique compte au nombre des usages de chaque jour. Il y a dans cette maison un autel domestique qui en forme le sanctuaire. Là, l'image de la Vierge ou un crucifix indulgencié, là, le cierge de la Chandeleur, le buis béni des Rameaux, le blé de la Noël, la couronne de fleurs de la Fête-Dieu. Au pied de cet oratoire on se prosterne, on récite la prière héréditaire, on offre à Dieu les peines et les joies, on n'oublie pas ceux qui ne sont plus, les morts ont leur souvenir et leur *De profundis*. La maison est un temple, le Père est le pontife; les enfants, les fidèles. Et il souviendra toujours à ses enfants, lorsqu'ils

seront à leur tour dans une autre famille, il leur souviendra d'avoir vu leur vieux père à genoux et leur mère priant, et alors ils diront: Mes parents me valaient bien, c'étaient des modèles de vertu, je dois les imiter. Ils priaient, je dois conserver cette habitude; ils faisaient prier leur famille, je dois garder la piété dans la mienne; ils faisaient présider la religion à tous leurs travaux, je ne dois pas l'exiler de la vie. — Ainsi la foi se conserve, les traditions se perpétuent et forment l'héritage de la famille. Passent les révolutions, viennent les jours mauvais! que l'Église soit persécutée, que le mal semble triompher! rien n'ébranlera des convictions depuis longtemps établies, et, s'il le faut, ceux qui habitent ce toit béni seront martyrs, parce qu'ils diront encore: J'ai vu la piété de mon père, et son attachement au christianisme; à ma place, je le sais, il serait mort pour défendre sa foi.

Entrez au contraire dans une maison où cette pratique est tombée en désuétude. Pas le moindre objet qui rappelle la présence de Dieu: ni croix, ni autel, ni statue de la Vierge, pas même quelques gouttes d'eau bénite pour asperger le lit d'un malade à l'arrivée du saint viatique. Jamais la famille ne s'est réunie en corps, jamais les enfants n'ont vu leurs parents s'incliner devant l'Éternel, jamais on ne leur a raconté les histoires de la piété des ancêtres. De temps en temps, leur mère leur a dit vaguement: Mon enfant, fais ta prière, — et ils n'obéissaient pas, et tout était fini. A quinze ans, ils ne faisaient que la prière de l'école, désormais bannie de l'enseignement. A dix-huit ans, ils partaient pour le travail, après un signe de croix, et ils terminaient leur journée par la même pratique aussi peu soigneusement remplie. Peu à peu, le signe de croix disparaîtra, et il n'y aura plus, dans cette famille, trace d'habitudes chrétiennes. Et la foi s'en ira: plus de convictions, plus d'espérances surnaturelles. On vivra dans la matière, on y demeurera enseveli. Les familles, comme les individus, sont frappées de mort aussitôt qu'elles cessent de prier: *Is mortuus est qui non orat Deum*[1].

Nous ne saurions donc trop vous engager à prier en famille.

Le matin, je l'avoue, il est plus difficile de se trouver réunis, mais le soir vous l'êtes par la force des choses. La nuit ramène au foyer le travailleur de la campagne, l'homme de bureau, l'enfant de l'école, la jeune fille de l'asile ou de l'externat. Si vous le voulez, il ne manquera personne à la prière commune. Oh! heureuse la maison où la prière domestique fut toujours en honneur! Dieu la bénira de ses bénédictions privilégiées;

1. S. Bonaventure.

l'ange du foyer étendra ses ailes d'amour pour la protéger; les enfants croîtront comme les jeunes plants d'olivier, forts, robustes et vertueux, et le sanctuaire de la famille sera le vestibule du ciel. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. I, pp. 270-342; t. V, pp. 380, 398; t. VII pp. 285, 339-396; t. IX, p. 230; t. XII, p. 344; t. XIV, pp. 163, 286; t. XXVI, pp. 233, 246; t. XXX, pp. 71, 87.

LE BLASPHÈME

Qui blasphemaverit moriatur.
(Levit., XXIV, 16.)

Je voudrais vous mettre en garde contre un des principaux ennemis de l'homme: le blasphème. Inconnu il y a quelques années, ce vice est sorti de je ne sais quelle région de barbarie. il s'est répandu au milieu de notre société moderne pour y dévorer les âmes, comme le monstre vient de la forêt jeter dans la bergerie la terreur et la dévastation. Je viens vous le montrer tel qu'il est, sous ses traits horribles, et vous armer contre lui d'une haine irréconciliable.

I. — *Qu'est-ce que le blasphème?* — Le blasphème, dit la théologie, est une parole injurieuse à Dieu, soit qu'elle contienne le mépris, soit qu'elle renferme l'expression d'une haine coupable.

C'est blasphémer que d'attribuer au Seigneur quelque défaut, ou lui enlever quelqu'une de ses perfections: dire, par exemple, qu'il n'est pas juste, qu'il ne se mêle pas de ce monde, qu'il gouverne mal l'univers, qu'il a tort de laisser la prospérité aux méchants et les épreuves aux chrétiens vertueux.

C'est blasphémer que d'attribuer à la créature ce qui est le propre de Dieu. Je ne citerai pour exemple que cette parole inspirée par la plus criminelle des passions: Vous êtes mon dieu.

C'est blasphémer que d'accoler le nom trois fois saint du Seigneur à des expressions injurieuses et humiliantes, à des paroles d'outrage qu'il n'est pas permis de répéter dans la chaire de vérité.

C'est blasphémer que de maudire le ciel, exécrer le Tout-Puissant, lancer des menaces contre l'Éternel. Pauvre insensé qui oublie la grandeur et la majesté divines, jusqu'à ce crime abominable! La malédiction qui part de ses lèvres retombe sur

lui comme une huile enflammée pour le dévorer. C'est une ceinture de fer à ses reins, un collier d'acier tranchant à son cou, un vêtement de plomb sur ses épaules.

Il ne faut pas oublier que l'on peut blasphémer la Sainte Vierge, les Saints et la religion, et vous pourrez ainsi juger de la diffusion de ce vice. Combien, en effet, inventent les plus atroces calomnies pour éloigner les peuples du christianisme! Ils s'élèvent contre l'Église et ses conciles, contre sa puissance et ses enseignements. Ils se moquent de la dévotion et de la piété: on dirait qu'ils éprouvent à ce mot une sorte d'agacement nerveux et de cauchemar. Ils ridiculisent nos cérémonies et nos saints exercices; ils déblatèrent contre nos retraites et nos missions; ils traitent de fables les miracles les plus authentiques. Pour excuser leurs folies et leurs crimes, ils prétendent hautement que l'on peut vivre sans religion ou choisir les plus accommodées à leurs caprices. Toutes ces injures et autres semblables retombent sur Jésus-Christ qui a dit: Celui qui vous méprise me méprise: *Qui vos spernit, me spernit.*

II. — *Ce qu'on a pensé du blasphème.* — Ouvrons l'histoire, elle nous dira combien, de tous temps, le blasphème fut odieux et exécré.

Chez le peuple Juif on n'osait pas le nommer et, pour en parler, on employait l'expression de bénir. Le dernier des prophètes ne se hasarde pas à le désigner ouvertement, il se contente de dire qu'il y a une autre manière de pécher par la langue que l'on ne doit jamais rencontrer dans l'héritage de Jacob. Le coupable de ce crime n'avait à attendre que la lapidation, on ne lui faisait jamais grâce; et cette horreur était si profondément enracinée dans les cœurs, que les plus scélérats, en entendant le blasphème, déchiraient leurs vêtements en signe d'indignation.

L'Église autrefois faisait de ce vice un cas réservé. Elle soumettait le coupable à la pénitence publique, elle lui interdisait l'entrée du temple pendant sept dimanches consécutifs, et lui ordonnait un jeûne de sept jours au pain et à l'eau. Les princes séculiers eux-mêmes prirent à cœur de faire respecter le nom de Dieu. Justinien condamnait le blasphémateur à la peine de mort; à ceux qui trouvaient cette peine trop sévère, il avait l'habitude de répondre que le blasphème est la source des calamités publiques, des pestes, des famines, des guerres, des inondations et de tous les maux qui affligent la société. Louis IX, roi de France, avait ordonné qu'on transperçât d'un fer chaud la langue du coupable. Pressé un jour de faire grâce à une personne de distinction: « Jamais! répondit-il, si on doit

des égards aux grands de ce monde, à plus forte raison au Roi du ciel et de la terre. »

Hélas! la sévérité de cette législation a disparu avec l'esprit du christianisme et le blasphème peut s'étaler en toute liberté. Mais Dieu qui avait inspiré les rois et les peuples, Dieu qui avait ordonné de punir impitoyablement tout blasphémateur, Dieu ne change pas dans ses appréciations et ses jugements, et il saura bien atteindre celui que les lois humaines ne frappent plus.

III. — *Malice du blasphème.* — Comprenez-vous bien ce que c'est que le blasphème? En avez-vous sondé la malice? Blasphémer, c'est attaquer Dieu de la manière la plus directe qu'il soit possible à l'homme sur la terre, c'est l'outrager dans sa personne divine et dans ses attributs. Sans doute l'usurpateur du bien d'autrui offense le Seigneur, mais dans ses créatures. Le voluptueux déplaît à Dieu, mais en péchant contre son temple. Le médisant est odieux au Créateur, mais il s'attaque aux enfants de Dieu. Tous sont coupables et méritent la colère du Souverain Juge, cependant c'est la créature qui est l'objet direct de leur mépris, et au fond ils gardent quelque sentiment de respect au moins extérieur pour la Majesté divine.

Plus grand serait le crime de celui qui insulterait Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son existence sacramentelle, qui foulerait aux pieds le corps et le sang du Sauveur dans la très sainte Eucharistie : c'est la profanation du sacrilège. Plus horrible encore serait l'attentat qui s'exercerait sur la personne même de Jésus-Christ : ce fut le crime des Juifs déicides, l'univers entier les a réprouvés, exécrés et maudits.

Mais, au-dessus de tous ces vices, le blasphème prend place à côté de l'infidélité et de l'apostasie. A lui, dit S. Thomas, assez d'audace pour raidir le bras contre le Tout-Puissant, à lui le triste privilège de plonger le poignard jusqu'au cœur de la Divinité.

Et, en effet, il est deux choses inséparables dans la commune appréciation: le nom et la personne qui le porte. Le nom représente la personne, ses vertus, ses défauts, ses qualités. Le nom contient pour ainsi dire la personne, il la désigne, il en réveille l'idée, il la reproduit là où elle n'est pas, et, s'il en est besoin, la fait revivre quand elle n'est plus. Comme l'on traite le nom, ainsi l'on traite la personne. Si on l'insulte, c'est la personne qui porte l'outrage; si on le loue, c'est encore la personne qui est glorifiée. Vous entendez prononcer votre nom, vous prêtez l'oreille aussitôt: quand on a des éloges pour lui, vous êtes flatté; quand on se permet de le vilipender, vous êtes

blessé. Pourquoi? Parce que ce nom est le vôtre, c'est vous qu'il exprime, et c'est vous qu'on attaque ou qu'on défend qu'on blâme ou qu'on applaudit.

Votre nom, c'est vous, vous ne faites qu'une chose avec lui. Ce n'est pas vous qui figurez dans les écritures de commerce: c'est votre nom, et il suffit pour vous engager; ce n'est pas vous qui figurez dans vos actes, promesses, testaments: c'est votre nom, et c'est assez pour vous créer de très graves obligations de justice et de fidélité.

Ces considérations s'appliquent d'une manière particulière à la Divinité. Les personnes divines habitent un palais de lumière inaccessible à nos regards, leurs perfections se dérobent à notre œil mortel et nous ne les connaissons que par les noms révélés. Si jamais nous n'avions entendu le nom de Dieu sur les genoux de notre mère, jamais aussi nous ne serions entrés en rapport avec lui; surtout quand il s'agit de l'Éternel, nous pouvons dire: le nom et la personne, c'est tout un.

Or que fait le blasphémateur? Il se lève avec audace, il attaque ce nom trois fois adorable, il le traîne dans la boue, il vomit contre lui l'écume d'un cœur plein de passions et de colère.

Le disciple bien-aimé, ravi en extase, vit un jour toutes les créatures à genoux pour bénir leur auteur, et toutes disaient: « A celui qui est assis sur le trône et à son Fils, l'Agneau immolé pour le salut du monde, gloire, honneur, salut et bénédiction, puissance et force dans les siècles des siècles! » Deux mille ans avant lui, le prophète royal avait entendu le ciel raconter la gloire du Très-Haut, il avait compris la voix du jour disant à la nuit des paroles de louange envers la Divinité. L'univers est un luth dont l'harmonie monte aux cieux. Mais, au milieu de ce concert unanime, un cri de révolte et d'outrage s'est élevé: J'ai passé devant l'homme, l'être privilégié de toute la création, et j'ai surpris sur ses lèvres, à l'adresse du Tout-Puissant,... dirai-je, Mes Frères, quel outrage? Non, je ne profanerai pas une parole toute de sainteté. On peut nommer l'assassin et le brigand qui poignardent au détour d'un sentier, ce sont des êtres dégradés que la justice humaine peut flétrir. On peut nommer le voleur qui arrache injustement le bien de son frère: la parole divine et la parole humaine ont le droit de stigmatiser ses usurpations. Mais, chrétiens, quand de pareilles expressions s'appliquent à Dieu, on ne doit pas les répéter, même pour les dénoncer à votre indignation. Dieu est trop grand, ces injures trop basses, pour paraître ensemble sur les lèvres d'un chrétien. Aussi bien, S. Jérôme nous dit qu'il n'y a rien de

plus monstrueux que le blasphème, que, dans la nature, il n'y a pas de fantôme plus horrible, ni, dans l'enfer, de spectre plus détestable : *Nihil blasphema horribilius.*

Et ne dites pas : Je ne mets point dans mes paroles tout le mal qu'elles pourraient avoir, je blasphème sans y penser. — Ne devez-vous pas réfléchir à ce qui peut blesser le cœur de votre Dieu ? N'est-ce pas vous condamner que de dire : Je blasphème sans attention... ? — N'est-ce pas faire preuve d'un souverain mépris de Dieu et avouer qu'à vos yeux injurier le Très-Haut est chose de si peu d'importance, que vous ne prenez pas même la peine d'y penser, que vous en faites un jeu et un passe-temps.

L'habitude pourrait-elle vous excuser davantage ? Circonstance aggravante, au contraire. On comprendrait encore un blasphème échappé par mégarde, mais l'abominable habitude de ce vice, quand on est chrétien, on ne la contracte pas ; quand on a eu le malheur de la contracter, il suffit d'avoir une volonté pour se vaincre au plus vite et se corriger par une habitude contraire. Mais j'en ai entendu qui me disaient : Je blasphème pour me faire craindre et obéir. — Horrible respect, crainte infernale que cette crainte et ce respect inspirés en faisant trembler le ciel et la terre par le blasphème ! Voici un homme qui veut dompter la résistance d'un enfant ou d'un serviteur indocile, voici un homme qui veut forcer le caprice d'un animal sans raison, il vocifère imprécations sur imprécations. On dirait un démon sorti de l'enfer pour épouvanter le monde de ses cris sauvages. Malheureux ! est-ce Dieu le coupable ? Pour te faire respecter, faut-il l'outrager ? Pour te faire obéir, faut-il le maudire ? Pour t'élever, faut-il le fouler aux pieds ? Prends-tu son nom sacré pour un épouvantail ? Est-il nécessaire que le blasphème te tienne lieu de verge pour corriger ton enfant, ou de fouet pour faire obéir ton cheval ?

IV. — *Caractères particuliers du blasphème.* — Le blasphème est une profanation de la parole. Jetez, blasphémateur impie, jetez un regard au milieu de cette campagne qui retentit de vos malédictions, dans ces montagnes qui répètent vos outrages. Y a-t-il une seule créature qui possède le privilège de la parole ? Cette bouche qui vomit l'insulte aurait pu rester muette, cette langue qui distille le venin des imprécations, aurait pu demeurer immobile. Dieu voulait, en vous favorisant, tirer de vos lèvres une hymne de reconnaissance, et c'est un sacrilège de les faire servir à l'insulte. Le blasphème est une profanation de la prière : quand vous priez, vous faites le signe de la croix et vous dites : Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit ! — C'est au nom du Seigneur que vous chantez ses

louanges. Le blasphémateur prend le contre-pied, il injurie Dieu par l'intermédiaire de son nom : n'est-ce pas une parodie de la prière? Il y a plus, quelquefois il emprunte les formules consacrées, les transforme et leur donne un sens exécrable. Sa bouche est un creuset infernal où l'or se change en un vil plomb, où le témoignage de l'amour devient l'expression de la haine, où l'accent de la reconnaissance prend le ton de l'insulte. Ah! mon frère, si vous ne savez plus louer Dieu, laissez à la prière son langage divin. Épargnez-nous la douleur d'entendre ces mots qui retentissaient dans le lieu saint, au milieu des parfums de la piété, monter vers le ciel, à quelque pas de là, avec l'accent de la colère et de l'amertume!

Le blasphème est une école publique de crimes. Ce caractère lui est propre. Ce vice ne recherche pas la solitude, il ne prend aucun soin de se dérober aux regards, il a pour lui l'audace et l'effronterie, il s'affiche sur les voies publiques, sur les places, dans les sociétés, dans la campagne, dans le sanctuaire de la famille; il s'étale dans toute sa nudité et partout il est une peste qui se répand, pervertit les âmes et les scandalise.

A cette école, les enfants d'une même famille s'instruisent dans l'art de maudire le Seigneur. Tout d'abord ils tremblaient en entendant les propos de la langue blasphématrice, mais leurs cœurs ont été imprégnés de ces impiétés, elles leur sont devenues naturelles. A peine savent-ils bégayer que déjà leur bouche vomit la malédiction. S. Paul disait que le père négligent est pire qu'un infidèle; de quel nom flétrirait-il ces parents ou plutôt ces monstres qui, par leurs emportements, inspirent la haine de Dieu, et dont la langue satanique dresse au foyer école commune de blasphème?

A cette école, les domestiques d'un maître coupable apprennent la funeste habitude de jurer à tout propos le nom du Créateur. Grands ignorants et libertins dépravés, ils ne veulent paraître ni moins hardis ni moins impies les uns que les autres. Par une sacrilège émulation, croyant se faire valoir par le blasphème, ils outragent à chaque instant le Dieu qui les comble de bienfaits, et si parmi eux il en est dont la vertu soit intacte, au souffle impur de leur bouche, elle se flétrira. Les tristes leçons entendues remplaceront bien vite les sentiments de piété qu'une mère chrétienne avait déposés dans son âme.

A cette école, les intempérants et les joueurs donnent et reçoivent les enseignements publics du désordre. Après avoir enseveli leur raison dans les vapeurs du vin, on dirait qu'ils veulent laisser au monde le spectacle d'une assemblée de démons. Avant de quitter la table de leurs orgies, ils se jouent au milieu des malédictions. Êtres dégradés et impies, ils ne

respectent ni la société où ils se trouvent ni même l'innocence d'un enfant qui les écoute. Ah ! malheur à ceux qui donnent de pareils exemples ! malheur à ceux qui abritent sous leur toit de si pervers scandales !

Le blasphème est une folie. Je comprends tous les autres crimes, ils ont un motif. Le voleur trouve son avantage dans cette pièce de monnaie qu'il dérobe, le voluptueux cherche un plaisir brutal, l'homicide veut se débarrasser d'un ennemi. C'est la honte qui ferme la bouche au sacrilège, c'est la sensualité qui gouverne l'intempérant ; mais le blasphémateur, quel plaisir, même brutal, trouve-t-il à accuser Dieu ? Quelle joie, même ignoble et sensuelle, peut donner le blasphème au cœur le plus grossier ? Non, il n'y a dans ce crime ni avantage, ni jouissance, ni intérêt ; c'est le crime pour le crime, le mal pour le mal ; c'est l'extravagance d'une âme sortie d'elle-même, c'est le délire de la fureur, c'est la folie.

Interrogez votre raison dans ces moments de calme, que vous dit-elle de vos blasphèmes ? Qu'ils sont l'exécrable produit d'une passion insensée. Car, enfin, connaissez-vous Dieu, ou ne le connaissez-vous pas ? Si vous ne le connaissez pas, allez vous instruire avant de vomir l'injure. Il sied mal à un ignorant de s'élever contre ce qu'il n'a jamais connu.

Si vous connaissez le Seigneur, pensez-vous nuire à ses perfections et porter atteinte à sa grandeur ? Ne savez-vous pas que ses perfections sont inaliénables et sa majesté au-dessus de tous vos efforts ? Pourquoi alors ces coups dirigés contre lui ? Pourquoi ces cris furieux et cette rage ridicule ? Ne dirait-on pas le fou qui s'acharne à frapper du poing une colonne qu'il ne peut renverser ?

Enfin le blasphème est le langage de l'enfer. C'est l'idiome usité dans les brasiers éternels, la langue que parlent les démons et les damnés. Leur temps est consacré à maudire la justice qui les frappe et à insulter la main qui les châtie. Leur cœur voué à la haine n'exhale que des malédictions. Or, Mes Frères, n'est-il pas vrai que l'on reconnaît un étranger à son langage ? L'inconnu qui parle l'Allemand passe à vos yeux pour un habitant de la Germanie. Et vous, blasphémateur, quelle est votre patrie ? Je devine en vous le concitoyen des démons et des damnés. Excusez-vous tant qu'il vous plaira : ni l'Église ni le Ciel ne sont votre pays, dans l'Église et au Ciel on bénit le Seigneur. Vous avez préféré vous-mêmes la malédiction, elle tombera sur vous, elle sera une ceinture autour de vos reins, un vêtement de feu sur votre épaule. Regardez les victimes de la justice éternelle, ce sont vos frères, et un jour vous partagerez leur sort ! L'expérience le prouve,

ceux qui l'ont faite nous l'ont dit, et on la fait chaque jour : le blasphémateur porte sur son front des caractères évidents de réprobation ! L'habitude de ce crime conduit à l'aveuglement, et la conscience endormie, la foi étouffée, ne se réveillent pas au moment de la mort. D'autres criminels, en face de l'éternité, sentent le poids de leurs forfaits, leur âme bouleversée atteste le repentir qu'elle conçoit et le regret qu'elle éprouve ; le blasphémateur ne comprend rien, même à l'heure dernière. Il vous dira froidement : Que voulez-vous? c'était une habitude. — Et il descend tranquillement dans la tombe, il traîne au tribunal du Souverain Juge une longue suite de crimes inexpiés. Il avait vécu en démon, il meurt en damné. Quelquefois, pour laisser un exemple, Dieu, plus terrible dans sa justice, ne lui laisse pas un instant pour se reconnaître, il frappe au moment où le blasphème sortait de ses lèvres et le convoque à rendre compte des outrages, à l'heure même de l'outrage.

Oh ! Mes Frères, pensez-y ! on ne peut maudire le saint nom de Dieu sur la terre et se bercer de l'espérance de le bénir dans le ciel. On ne peut, enfant dénaturé, traîner dans la boue le nom de son Père et nourrir l'espoir d'être admis un jour parmi ses fils privilégiés. Avez-vous renoncé à la consolation d'avoir Dieu pour ami, l'Église pour mère, la Religion pour consolatrice ? Si vous n'y avez pas renoncé, mettez un terme à vos blasphèmes, dominez votre colère, quittez les occasions : les jeux, l'intempérance et tous les excès qui vous enlèvent la réflexion et le respect de ce qu'il y a de plus sacré. Bénissez Dieu tous les jours de votre vie : le matin, le soir, dans la prospérité, dans l'adversité. Ainsi vous pourrez espérer de le louer dans l'éternité : *Benedicam Dominum in omni tempore, semper laus ejus in ore meo. Amen.*

Voir un autre discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine. t. XXVII, p. 651.

LE DIMANCHE

Après la loi du respect, vient la loi du repos. Celle-ci est méconnue comme la première, et la profanation du dimanche est un crime aussi universel que le blasphème. Essayons de réhabiliter le jour consacré au culte de l'Éternel, et de faire revivre l'observance d'un précepte qui est le pivot du christianisme. Nous dirons pour cela que la loi du dimanche est une loi juste et nécessaire.

1. — *Le dimanche, loi juste.* — C'était un riche créancier : il avait prêté sept fois de l'argent à un pauvre débiteur qui n'avait rien. Quand arriva l'heure où les créances furent échues, il lui abandonna les six premières et ne se réserva que la septième. Le débiteur pouvait aisément le payer, mais il refusa et il se contenta d'insulter son bienfaiteur. Ce créancier, c'est Dieu; l'obligé, c'est l'homme. Sept jours de la semaine appartiennent au Créateur : c'est lui qui a formé le soleil et l'aurore, le jour et la nuit. S'il nous avait commandé de les sanctifier tous par l'assistance à la messe, qu'aurions-nous eu à répondre? N'est-il pas le maître de son travail? Ne peut-il pas disposer à son gré des jours qu'il a faits, comme le potier de l'argile qu'il façonne. Il ne s'en réserve qu'un seul. Il livre les autres pour que vous demandiez à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, le pain de chaque jour. Quel est l'homme qui aura le droit de lui refuser ce qu'il exige par un précepte si équitable?

C'était un père : il avait comblé ses enfants de toutes grâces, il avait souffert toute sa vie pour leur procurer le bien-être et les jouissances de la vie, il leur avait donné la fortune et une position honorable au milieu de la société. Or, un jour, il leur envoya une lettre ainsi conçue : « Venez, mes enfants, réunissez-vous autour de moi, réjouissons-nous de votre bonheur. Pour vous, j'ai beaucoup enduré, que le témoignage de votre affection me dédommage des sacrifices passés, et que votre présence me console de toutes les épreuves subies! » Quelques-uns se rendirent à cet appel touchant, le grand nombre s'excusa sur des travaux à faire, des constructions à terminer, des invitations à recevoir... Le père, c'est Dieu; l'obligé, c'est l'homme... Que n'avait pas fait le divin Rédempteur pour nous donner le bonheur du temps et de l'éternité? Il nous a écrit par lui-même et par son Église : Le dimanche, nous dit-il, vous vous souviendrez de mes bontés, vous viendrez au pied de mes autels, dans ce temple où j'habite. Les prières échappées de vos lèvres, le chant des cantiques sacrés, l'union de vos âmes avec le prêtre qui sacrifie, voilà tout ce que je demande comme expression de votre reconnaissance. Quel est l'homme qui aurait le droit de lui refuser ce qu'il demande par un commandement si juste?

Oui, Mes Frères, c'est en mémoire des bienfaits divins que le dimanche a été institué. C'est en ce jour que le Père commença l'œuvre de la création, en faisant briller la lumière sur le chaos universel. C'est en ce jour que le Verbe incarné, la vraie lumière du monde, acheva par sa résurrection l'œuvre de notre rachat commencé par la mort du Calvaire. C'est en ce jour que le Saint Esprit descendit sur les apôtres, éclairant leur intel

.igence, échauffant leur courage et leur donnant la force de prêcher la vérité aux peuples et aux rois. Gloire au dimanche! s'écrie S. Jean Chrysostome, ce jour nous rappelle l'affranchissement de notre âme, la délivrance du péché, le passage de la mort à la vie de la grâce, notre vocation à la foi et au ciel, l'entrée dans la terre promise de la régénération et du salut. Gloire au dimanche! C'est le jour des libéralités divines!

Enfin Dieu est Maître, Jésus-Christ est roi, et à ce titre, comme tous les souverains, il doit pourvoir au bien de ses sujets par des lois bienfaisantes et protectrices. Or, s'il est parmi les ordres de ce Maître, un précepte authentique, c'est bien la loi du dimanche. Elle naquit le jour que naquirent les jours. Le Créateur l'établit par son exemple. Il consacra le septième de la semaine, le bénit, le sépara des usages profanes et le dédia à son culte. L'homme s'éveilla en plein repos. Les premiers moments qu'il passa sur la terre furent des moments sanctifiés, et la première prière, la prière du Sabbat. Cette loi, les patriarches l'emportèrent sous la tente. Sur le front du père brillait l'auréole du pontife, pour le sacrifice offert le jour du Seigneur. Elle survécut au déluge. De la terre de Sennaar les tribus humaines se dispersant emportèrent la division de la semaine en six jours de travail et un jour de repos. Contre cette division rien n'a prévalu.

Au Sinaï, Dieu promulgue ce précepte d'une manière toute particulière : *Memento*, souviens-toi. Il insiste, il se répète jusqu'à cinq fois, il fait la longue énumération des châtiments réservés aux infracteurs. Israël n'a pas encore franchi les limites de la terre promise, un des fils de Juda a été rebelle, il est condamné à mort.

Plus tard, les dix tribus sont convoquées, le Décalogue est solennellement promulgué : un commandement est distingué entre tous, l'observation doit être une source de bénédiction ou de malédiction, c'est affaire de vie ou de mort. Ce commandement est celui du jour consacré.

Demandez à Jérémie pourquoi Dieu irrité contre son peuple l'a livré aux nations étrangères, la réponse est invariable : Israël a imité les idolâtries du Chanaan et oublié le Sabbat. L'infraction du Sabbat et l'idolâtrie, voilà les deux grands crimes.

Le Christ arrive. Il est le Maître du Sabbat, Il change le jour, laisse l'obligation entière. Les premiers fidèles l'observent, ils se réunissent pour offrir la divine victime. Les tyrans ne veulent pas de ce culte et ils répondent avec fierté : Un chrétien ne peut vivre sans le dimanche. Les Conciles, les Pères, les Docteurs ne cessent de rappeller cette loi, et c'est encore de

notre temps le point de liturgie sur lequel on insiste de toutes parts.

Ah certes! si ce n'est point là un précepte, nous ne savons plus ce que c'est qu'un précepte. Si cette loi n'oblige pas, il faut dire que nulle puissance au ciel ni sur la terre n'a le droit de se faire obéir. Il faut dire que le principe d'autorité n'existe plus. Et si vous accordez à Dieu le droit de commander, vous devez convenir que le travail du dimanche est un crime quand il n'est pas une nécessité absolue. Heure par heure, de minuit à minuit, ce jour est à Dieu, toute œuvre servile est proscrite comme une impiété. Vous devez avouer qu'en imposant le travail, on se rend coupable d'irréligion et de scandale. Vous devez convenir enfin que l'assistance à la messe n'est point affaire de conseil dont vous puissiez vous dispenser à votre gré. En un mot, si vous acceptez l'autorité divine, il faut vous soumettre à la loi, à toute la loi du dimanche.

II. — *Le dimanche, loi nécessaire.* — 1° La loi du dimanche est nécessaire à la société. — Je pourrais vous dire que la société est à Dieu comme l'individu, et qu'en l'établissant, le Créateur lui a imposé les mêmes devoirs de prière et d'adoration. Je laisse de côté ce point de vue philosophique pour aborder la question par un côté plus pratique et plus saisissable. Le bonheur d'une société vient de l'accomplissement exact de tous les devoirs qui font le bon citoyen. Jésus-Christ, souverain de tous les États, a dicté ces devoirs dans son Évangile, et où se fait la promulgation de l'Évangile, sinon au pied de la chaire chrétienne? Quel jour pourra-t-elle avoir lieu, sinon le dimanche? Ici, le dimanche apprend à respecter la propriété, à étouffer les haines et bannir les discordes. Ici, le dimanche dresse les mains du riche à l'aumône qui console le pauvre, et enseigne au pauvre à bénir son indigence qui l'égale à Jésus-Christ. Ici, le magistrat apprend que toutes ses décisions seront révisées par la justice éternelle, et le souverain, qu'il est aux sommets du pouvoir pour faire le bonheur du peuple et non pour rechercher son propre avantage. Ici, le sujet apprend à vénérer les justes lois de son pays et à jurer une haine mortelle aux révolutions. Quel est celui qui médite les catastrophes où viennent s'ensevelir la paix des États? Le profanateur du dimanche, et toujours le profanateur du dimanche. Oui, Mes Frères, celui-là, vous le retrouverez partout: dans les clubs de ceux qui complotent, dans les réunions de ceux qui conspirent, dans les prisons, dans les bagnes, sur les échafauds. Vous le trouverez peut-être un jour sur la brèche d'une barricade, les mains fumantes du sang de ses concitoyens: partout,

excepte au chemin de l'honneur. Et ici, je vous porte le défi de me contredire, car je vous apporterais aussitôt des faits pour vous convaincre. Qui sont ceux qui naguère arboraient le drapeau sanglant de la révolte? qui, dans leur rage forcenée, insultaient à la patrie en deuil? qui attendaient au milieu des horreurs de la guerre civile nos soldats arrivant de la frontière et de l'exil? Qui sont-ils? Des vieillards dont les cheveux avaient blanchi dans le crime, loin de l'Église et de l'autel. Des femmes, des jeunes gens, des soldats qui ne connaissaient plus la loi sacrée du repos sanctificateur. Je vois d'ici soixante-quatre victimes immolées. Ces prêtres, ces religieux, cet évêque, étaient allés sur les champs de bataille recueillir les blessés. Honneur à leur charité et à leur courage! Qui a fait ces cadavres? Des profanateurs du dimanche.

2° Le dimanche est nécessaire à la famille. — Sans le dimanche, la famille n'existera plus que de nom; ce qui en fait la vie, l'âme et l'essence, l'union et les principes, en seront bannis. Le père est au travail dès la première aurore, il ne revient qu'au moment où la nuit ferme les chantiers de la peine, et la lassitude l'oblige à regagner au plus vite la couche de son repos. Pendant ce temps-là, les enfants étaient les uns à d'autres travaux, les autres à l'école. La mère restait au foyer devenu pour elle une solitude. Voilà la vie de famille aux jours ordinaires, et la semaine tout entière s'écoule dans cette désolante uniformité, et c'est là le sort du travailleur de la campagne, de l'ouvrier des villes, du commis de magasin, de l'employé des services publics. Si vous ne faites intervenir un jour de repos, il n'y aura plus d'union. Ces enfants n'ont jamais aimé leur père, ces frères ne se sont jamais aimés. Vienne le moindre choc d'intérêts, de passions, de cupidités, et vous verrez quelle effrayante désorganisation sera la conséquence d'une éducation sans fête religieuse. Le dimanche eût donné à ce père le temps de voir sa famille, de l'entretenir, de lui donner ces conseils que l'on n'oublie pas, parce qu'ils tombent d'un cœur où le dévouement coule à pleins bords. Tous les membres eussent été réunis de longues heures au même foyer, on eût aimé de cet amour qui est un reflet du ciel, de cet amour qui est toujours une noble et sainte passion, parce qu'il s'appelle l'amour filial et l'amour fraternel. Croyez-vous que la famille tout entière n'aurait pas gagné à ces saintes habitudes

Mais c'est surtout au point de vue moral que le dimanche est nécessaire à la famille. Ce qui la constitue à ce point de vue-ci c'est la vertu, ce sont les principes. Je connais bien une puissante école de vertu, mais je n'en connais qu'une: la chaire et le temple catholique. Je ne sache pas que vous en ayez fondé

qui vaille celle-là. Je regarde de tous côtés et je ne rencontre rien qui lui ressemble de loin, je ne trouve que des sources de vice et de démoralisation. Vos romans sont des fruits empoisonnés, vos journaux prêchent l'athéisme et le désordre, vos bals et vos soirées sont des scandales continuels, vos athénées qui promettaient merveille, n'étalent à nos yeux que la révolte et la pourriture sociale, vos cercles sont presque devenus de mauvais lieux. A l'œuvre donc, Messieurs du progrès, qui voulez supprimer le jour de Dieu! Le monde attend que vous ayez établi une école de vertu. La famille le réclame, le sort des générations futures en dépend. Si un jour vous réussissez dans cette délicate entreprise, nous verrons. Jusque-là il me reste le droit de vous dire : Quel père fera le tourment d'uue épouse et deviendra le bourreau de ses enfants? Quelle mère donnera de tristes leçons à ces êtres qui devaient recevoir la vie morale autant que la vie matérielle? Quelle jeune fille sera la croix de sa mère et l'opprobre de son père? Quel jeune homme, par son libertinage, comblera d'amertume les auteurs de ses jours? Et l'expérience, sûre interprète de la vérité, me répond : Règle générale, les profanateurs du dimanche. Otez ce jour, il ne reste plus dans la famille ni union, ni principe, ni vertu, ni concorde. Le foyer domestique est miné par le vice, il tombe en ruine comme les pierres d'une vieille masure que le ciment ne retient plus. Ce sanctuaire n'est plus l'habitation de Dieu : ce n'est plus un sanctuaire, mais un enfer.

Pauvre mère! Dans les douces illusions de la jeunesse, elle avait rêvé un avenir de pures et chastes affections. Elle avait cherché dans le serment prononcé au pied des autels un support à sa faiblesse et une consolation dans ses peines. Elle s'était dit que, si la vie a des jours tristes, la tristesse partagée serait moins amère et que des joies communiquées seraient des joies multipliées. Elle n'a rencontré qu'un profanateur du dimanche, bientôt elle n'aura autour d'elle que le froid glacial d'une indifférence qui brisera son cœur. Elle pleurera dans une effrayante solitude, tandis que le malheureux ira ensevelir dans le désordre le bonheur des siens et l'avenir de sa famille.

Pauvres enfants! ils avaient souri au sourire de leur mère, à la parole de leur père, et leurs premiers jours s'étaient épanouis au milieu de ces chastes tendresses qui pénètrent comme les rayons du soleil, comme la douce rosée des nuits du printemps, et la vigilante providence de leurs parents n'avait jamais trompé leur amour. Ils pouvaient espérer que cette providence augmenterait à mesure que la vie allait multiplier ses périls. Hélas! vint un jour la profanation du

dimanche, et la famille qui avait été un port assuré, devint une école de désordre. Ils furent abandonnés, comme un vaisseau sans gouvernail, au milieu de tous les orages : pauvres victimes que la foi ne gardait plus et que l'irréligion de leurs parents avait sacrifiées !

Pauvres parents ! vous avez dit : Je suis pauvre et j'ai besoin de travailler, — et vous avez sacrifié votre âme à un intérêt sordide ou à un amour désordonné. Ces enfants pour qui vous trahissez votre conscience, seront, entre les mains de Dieu, la verge qui vous flagellera. Ce jeune homme vous a vu loin de l'église et de la prière, il sait comment on méprise la volonté divine. Un jour, vous aurez atteint la dernière vieillesse, il sera à votre place, et vous verrez ce que c'est qu'un fils sans religion en face d'un père qui n'a plus rien à lui donner. Ah ! que de fois le ministre de Dieu a rencontré à ses pieds des vieillards qui lui disaient avec larmes : Mon père, je suis délaissé, insulté à toutes les heures, on me fait comprendre que je pèse, on me dit que je suis un être de rebut. C'est ma faute, car j'ai appris à mépriser le dimanche, mes enfants n'ont point de religion. — Homme de la miséricorde, le prêtre console, mais il se dit en lui-même : Hélas ! oui, c'est sa faute ; car, sans les leçons chrétiennes, un enfant sera presque toujours un être égoïste et ingrat.

3° Le dimanche est nécessaire au corps. — L'ouvrier qui fabrique une montre sait fort bien jusqu'à quelle heure elle peut marcher sans être remontée. Le mécanicien qui fabrique une machine sait quelle tension de vapeur elle peut supporter. Si vous dépassez les limites données, la montre s'arrête ou la machine éclate. Dieu qui a fabriqué cet admirable mécanisme du corps humain, lui a imposé six jours de travail et un jour de repos. La loi est calculée d'après ses forces, il ne peut la violer sans abréger sa vie en la rendant plus douloureuse. Voulez-vous vous en convaincre, transportez-vous dans une usine dirigée par un mécréant. Vous y rencontrez de pauvres ouvriers qui fonctionnent depuis le matin jusqu'au soir, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Ce sont des figures pâles, des corps étiolés, les rides de la vieillesse sur des fronts de vingt ans, ce sont des enfants qui, dès leur entrée dans la vie, furent condamnés à végéter, des jeunes gens usés par une application trop soutenue, presque point de vieillards. Comparez ces ruines avec les santés florissantes des campagnes où le dimanche est respecté, et vous me direz de quel côté est l'ordre et l'avantage ?

Je parle ici d'accord avec la science : c'est un médecin célèbre qui, au Parlement anglais, réclame la loi du dimanche

au nom du respect que l'homme doit à sa vie. Je parle d'accord avec l'expérience: tous les peuples l'ont faite, et nous avons voulu la faire à une époque de désordre et de délire. Et toujours la semaine est restée telle que Dieu la fit, avec son travail nécessaire et son repos plus nécessaire encore. Et partout où l'iniquité a voulu supprimer le jour du Seigneur, elle a été obligée de le remplacer par un jour de débauche, et au lieu de la prière sanctifiante, nous avons eu les orgies qui dégradent et les défaillances qui humilient: *Mentita est iniquitas sibi.*

Mais, me direz-vous, qui mange du pain tous les jours doit travailler tous les jours. — Est-ce que Dieu ne savait pas la nécessité de vivre chaque jour de la semaine? Il vous dispensa du travail: j'en conclus que sa sagesse vous donne assez de forces pour gagner en six jours le pain du septième. Il ordonna le repos sous les peines les plus terribles; j'ai le droit de vous dire: Prenez garde! bientôt peut-être vous comprendrez combien il est dangereux de se révolter contre la suprême autorité. Cloués sur quelque lit d'hôpital, ruinés par une application trop soutenue, usés par la fatigue et le désordre, vous verrez, mais trop tard, que pour manger le pain d'une longue et heureuse vieillesse, il eût fallu n'en jamais semer le dimanche. D'ailleurs l'expérience des siècles et la sagesse populaire ont formulé un proverbe dont notre temps ne contestera pas la vérité: Le bien volé et le travail du dimanche ne prospèrent jamais. — La raison fondamentale est la même pour les deux cas, car le travail du dimanche est un bien volé à Dieu.

4° Le dimanche est nécessaire à notre âme. — L'homme n'est pas seulement un corps vivant et organisé, il est avant tout une âme créée à l'image de la Divinité. Le dimanche détache cette âme de la glèbe, il lui rend la liberté, il lui donne le temps de penser à elle-même et à son salut, le dimanche brise les chaînes qui, pendant six jours, la tenaient attachée à la matière, il lui rend ses ailes pour voler au ciel. Supprimez ce jour libérateur, je ne vois plus que des esclaves et des œuvres serviles. L'homme n'est pas un roi qui domine le monde ni un pontife qui sanctifie la créature inférieure, c'est une bête de somme continuellement attelée au char, continuellement courbée sous le joug. Le négociant est l'esclave de son comptoir, le laboureur l'esclave de sa charrue, l'entrepreneur l'esclave de ses constructions, l'ouvrier l'esclave de son métier, et l'humanité n'est plus qu'un vaste troupeau d'esclaves.

Vous nous parlez de liberté! Si vous êtes sincères, rendez-nous notre dimanche avec ses cérémonies religieuses. Nous pourrons élever vers le ciel ces mains qui se sont chargées des produits de la matière, et notre âme, au lieu de se laisser

dépraver par les sens, saura toujours répondre à la noblesse de son origine et à la grandeur de ses destinées. Mais voilà qu'au jour où ce mot féérique est écrit partout, la liberté n'est plus nulle part. La voix de la religion n'est pas entendue quand elle dit à ses enfants : « Venez, vous qui êtes épuisés par la fatigue, et je vous soulagerai ; » mais une marâtre cruelle impose ses ordres barbares, la cupidité, fille de l'homicide, ne cesse de crier : Travaille ! travaille ! et travaille toujours ! — L'avarice ouvre ses chantiers à une multitude d'ouvriers enchaînés comme des ilotes, et le malheureux assez audacieux pour se souvenir de sa conscience, se verra refuser le pain de la semaine, il devra choisir entre le chômage du dimanche et celui des six autres jours. Ah ! vous n'aviez qu'une voix pour maudire les tyrannies du passé ! Eh bien, je vous le jure ! les siècles futurs se retourneront vers vous avec horreur. Ils regarderont avec un souverain mépris cette génération en délire qui, au nom de la liberté de conscience, organisa la pire de toutes les tyrannies, la tyrannie des âmes !

Vous profanez le dimanche ! Je ne vous demanderai pas ce que vous croyez. Que croirez-vous quand vous ne saurez rien, et que saurez-vous si vous ne recevez plus les enseignements de la vérité divine ?

Vous profanez le dimanche ! Je ne vous demanderai pas comment vous vivez ; je ne le devine que trop. Que deviendra votre âme sans le secours de la prière et du sacrifice ? Et votre conscience, que la parole du prêtre ne réveille plus, ne s'endormira-t-elle pas dans le désordre ? Non, ce ne sera plus cette fleur délicate, cette timide sensitive que le moindre grain de poussière affectait, mais ce vieil arbre à la rude écorce, qui reçoit impassible tous les orages et toutes les injures du temps.

Vous profanez le dimanche ! Je ne vous demanderai pas si vous priez en secret ; il est d'expérience que l'on a désappris de s'agenouiller sur le pavé du sanctuaire domestique, quand on ne vient plus se prosterner au pied de l'autel chrétien.

Vous profanez le dimanche ! Je ne vous demanderai pas ce que vous chercherez dans les êtres environnants. La création ne sera plus un livre aux pages d'or, qui parle de Dieu, de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté; mais un livre aux pages souillées qui vous prêchera d'ignobles doctrines. Vous n'y comprendrez plus cette voix angélique qui dit avec les accents du Ciel : Monte et monte toujours sur les chemins du sacrifice, — mais la voix de toutes les sirènes enchanteresses qui vous inviteront à descendre et à ravaler la pauvre dignité humaine dans les festins impurs de la volupté.

Vous profanez le dimanche ! Les jours, les semaines, les

mois, les années s'écouleront sans que vous entendiez parler de Jésus-Christ, de Dieu, de la vie éternelle, de la grâce, de la gloire. Que ferez-vous ? Vous vous agiterez au gré de vos passions, vous vous concentrerez dans des jouissances égoïstes. Vous mangerez, vous boirez, vous rirez dans le bonheur, vous blasphémerez dans l'infortune. Quelle vie, grand Dieu ! Quelle inutilité ! Ce n'était pas un pervers, dites-vous. — Non. Mais qu'a-t-il fait pour honorer le Créateur ? Rien. Que lui a-t-il manqué pour le Ciel ? Une chose, une seule : la sanctification du dimanche.

Je vous souhaite un meilleur sort, et vous l'aurez en pratiquant le repos commandé par Dieu. Cette loi bien accomplie sera une source de prospérités et de bénédictions, et quand vos restes mortels iront dormir à l'ombre de la croix du cimetière, vos âmes, initiées au culte divin, entrerons dans l'éternel dimanche de la gloire, dont celui-ci est la figure et l'apprentissage. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. I, pp. 577-678 ; t. XXIX, pp. 13, 20 ; t. XXX, p. 197.

PAROLE DE DIEU

Beati qui audiunt Verbum Dei !
(Luc., XI, 28.)

Quelle est la parole qui descend de la chaire chrétienne et dont le prêtre catholique est l'organe ? Quel est cet enseignement qui devient la source des vertus sociales, domestiques et individuelles, cette doctrine sans laquelle le vice ronge les peuples, mine les familles et dévaste les âmes ? C'est la parole de Dieu.

I. — *Origine de la parole du prêtre.* — Dieu, dit l'apôtre S. Paul, avait parlé d'abord aux patriarches et aux prophètes. Souvent il avait daigné s'entretenir avec les hommes par le ministère inspiré de ces envoyés célestes. Il avait communiqué ses ordres par leur organe. A la fin des temps, il députa son Fils, la splendeur de sa substance, la figure de sa gloire. Et trente-trois années entières, par ses exemples autant que par ses discours, le Verbe divin se fit le docteur des peuples et le précepteur des nations.

Avant de remonter au ciel, Notre-Seigneur Jésus-Christ confia sa mission à une société vivante et assistée de sa grâce ;

« Prêchez, lui dit-il, enseignez ce que je vous ai appris, parlez à toute créature et ne vous mettez point en peine de ce que vous aurez à dire, mon Esprit vous suggèrera toutes choses. Celui qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. Celui qui vous croira sera sauvé et celui qui ne vous croira pas sera condamné. Je n'ai point parlé de moi-même, je n'ai fait que transmettre les ordres de mon Père, ainsi vous continuerez mon ministère et ma parole[1]. »

Voilà l'origine de la parole du prêtre. Elle descend directement du ciel, elle est sortie du cœur et des lèvres du Fils de l'Éternel, elle vient, par l'Église, de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comment écouteriez-vous le Très-Haut s'il s'abaissait jusqu'à vous, pour lier conversation avec vous, et s'entretenir ainsi qu'un ami s'entretient avec son ami? Comment écouteriez-vous le Sauveur s'il apparaissait au milieu des hommes pour les instruire une seconde fois? Votre esprit, votre imagination, votre cœur, captivés par la majesté divine, seraient insensibles à tout ce qui est créé et terrestre. Semblable à la foule d'autrefois, vous oublieriez même votre nourriture pour savourer le bonheur de parler avec le Souverain de l'univers. Je demande le même respect et le même empressement pour les enseignements de la chaire catholique, et je les réclame au nom de notre mission et de celui que nous avons l'honneur de représenter : *Pro Christo legatione fungimur :* Nous sommes les lieutenants du Christ, notre doctrine est sa doctrine, nos ordres ses ordres, nos avertissements ses avertissements. Qu'importe que ces enseignements aient un vêtement simple ou éclatant! Auraient-ils un vêtement en lambeaux, qu'importent les formules si, à travers, vous savez voir le Fils de Dieu! L'Évangile que nous prêchons ne vient pas des hommes, et nous ne le pouvons changer à notre gré, et nous déclarons anathème à l'ange du ciel qui voudrait en altérer les dogmes: *Licet angelus de cœlo evangelizaverit vobis præterquam quod evangelizavimus, anathema sit*[2].

Mais, pour nous pénétrer davantage, étudions les caractères de cette divine parole. Sa puissance triomphe de tous les obstacles, sa liberté brave toutes les difficultés.

II. — *Puissance de la parole de Dieu.* — Voulez-vous connaître la puissance de la parole divine, ouvrez les yeux et contemplez ce monde qui vous environne. Dieu parle et l'univers est tiré du néant, le firmament parsemé d'étoiles, la terre couverte de plantes, les abîmes de l'océan peuplés de poissons: *Dixit et facta sunt.* Il parle encore: l'homme naît de la poussière et une

1. Evang., passim. 2. Gal., I, 8.

âme vivante, sortie de son souffle, anime cette boue façonnée de la main divine : *Faciamus hominem*. Il parle encore : les cieux s'abaissent, le Verbe se fait chair, il sauve le monde. Alors les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les paralytiques reprennent l'usage de leurs membres et les morts ressuscitent. Il parle toujours et les pécheurs les plus endurcis se convertissent, les liens de l'enfer se brisent, les âmes reprennent les ailes de la sainte liberté.

Le nombre des miracles de salut opérés par la puissance de la parole divine est infini, il commence avec les premiers jours du monde. Voyez-vous derrière le feuillage du jardin où il s'est révolté, le premier homme se débattant entre le remords et la honte? Il a perdu son bonheur et celui de sa postérité. Il ressent tout le poids de son crime. Autour de lui la création entière continue son hymne de joie, il est condamné à pleurer et il s'attend à mourir. Mais en reconnaissant sa faute, il ne s'est pas repenti. Autre chose est de mesurer la profondeur d'un abîme, autre chose de le remonter quand on y est tombé. Or voilà que Dieu fait entendre sa voix à cet infortuné : *Adam, ubi es?* Adam, où es-tu? A ces mots, le coupable avoue sa désobéissance, il s'humilie, il pleure, il obtient le pardon. L'humanité est sauvée par la parole de Dieu.

Ninive n'a plus que quarante jours d'existence. Déjà la justice éternelle est armée, la miséricorde est impuissante à retenir son bras. La foudre est prête à éclater; mais le prophète arrive, il prêche, il fait retentir les oracles du Très-Haut, publie ses décrets, annonce ses vengeances. Ninive est sauvée par la parole de Dieu.

L'histoire du peuple Hébreu est marquée d'une série de chutes et de rechutes, de châtiments et de pardons, de vengeances et de grâces. Quand Dieu veut frapper, il se retire du tabernacle, il quitte l'arche d'alliance, il ne répond plus aux prières des pontifes, et ce silence est un signe certain de la colère prête à sévir. Quand il veut pardonner, il suscite un prophète, il met sur les lèvres de ce prophète ses divins enseignements, les annonces de sa justice et les promesses de sa bonté, il lui ordonne de marcher sans crainte sous son inspiration : *Ad omnia quæ mittam te ibis*[1]. C'est Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel... Le prophète se lève, prêche la loi divine, il reproche aux coupables leurs égarements et leurs idolâtries. Israël est sauvé par la parole de Dieu.

Voyez-vous d'ici ces douze pauvres pécheurs qui sortent du Cénacle, le jour de la Pentecôte? Où vont-ils? Apôtres, frères du Christ persécuté et crucifié, où allez-vous? — Nous allons

1. Jer., I, 7.

changer le monde, remuer les nations, les ramener au vrai Dieu. — C'est une entreprise immense, mais quel sera le fondement de cet édifice? Où poserez-vous la première pierre? Car, enfin, à toute construction il faut de solides fondements et des assises inébranlables qui soutiennent le travail. Qu'avez-vous donc pour la conversion de l'univers? — Nous n'avons ni les armes, ni la grandeur, ni la science humaine, ni la protection des rois, ni les faveurs des peuples, ni les attraits de l'éloquence qui remue les masses. Nous avons été envoyés comme des agneaux au milieu des loups sans autre défense que la prudence du serpent et la simplicité de la colombe. — Mais attendez! On vous persécutera, on vous mettra à mort, les loups vous dévoreront. — C'est là tout notre désir. — Et vous voulez conquérir le monde? — Et nous sommes sûrs de la victoire. — Et vous voulez les ramener à une religion pleine de sacrifices? — Et bientôt ils seront à genoux au pied de la croix. — Qu'avez-vous donc pour réussir? — Une parole simple, familière, sans apprêts, sans pompe. Notre Maître nous a dit: Allez, enseignez: *Euntes docete*...— Et ils partent, armés de cette parole comme d'un glaive: Grecs et Romains, Juifs et Barbares, tout est vaincu, renversé, converti. La sagesse des philosophes, l'éloquence des rhéteurs, la force des armes, les menaces des tyrans, les chaînes, les prisons, les échafauds, rien ne peut prévaloir contre la parole de douze preneurs de poissons. Les idoles se brisent, les autels des faux dieux s'écroulent, les Césars se prosternent, le royaume du Christ est fondé. Le monde est sauvé par la parole de Dieu.

Aujourd'hui encore, passez les mers, suivez le missionnaire que vous avez vu s'éloigner de vos montagnes et dont vous avez apprécié le dévoûment et la générosité. Sur les plages arides de l'Afrique, dans les forêts du Nouveau Monde, dans les îles perdues de l'Océanie, que trouvera-t-il? De pauvres sauvages qui ne savent pas ce que c'est que Dieu, qui ne se doutent nullement d'avoir une âme créée à l'image de Dieu et passent leurs années dans le désordre et le crime. Il les rencontre à genoux au pied d'un vieux tronc d'arbre, il les aborde dans leur hutte sauvage, il les instruit de leurs devoirs, dans un langage qui n'est ni éloquent ni correct, qu'ils peuvent à peine comprendre; il leur parle de Dieu, du Christ, de la Rédemption, de la grâce, du ciel. Et bientôt une transformation complète viendra réjouir son cœur avide du salut des âmes. L'étranger asservi à toutes les passions deviendra un modèle de pureté, de modestie, de tempérance et de douceur. Le sauvage sera un grand saint, le barbare un héros de vertus, grâce à la parole de Dieu.

Il y a quelques années, dans une terre de misère, dans une région de douleurs et d'angoisses que je pourrais appeler l'enfer de la société civile, aux bagnes de Toulon, un miracle de cette parole s'est accompli en quelques jours. Des prêtres y sont descendus, et ils ont donné une conscience à ces êtres dégradés qui n'en avaient plus, ils leur ont fait connaître la puissance du remords et du repentir. Ils ont ressuscité à Dieu ces criminels flétris et morts à la société. C'étaient des scélérats, ils en ont fait des pénitents. Ils étaient rejetés du commerce des hommes et ils ont pu être accueillis à la table des anges. C'étaient des condamnés sans espérance sur la terre, et en quittant le prêtre, ils ont pu lui dire : Père, souvenez-vous de nous quand vous serez au ciel. — Et le prêtre, après les avoir enfantés à la grâce, a pu leur répondre : Oui, encore quelques jours d'expiation et vous serez au ciel avec nous. — Envoyez au bagne tous les représentants de la science humaine, ces grands parleurs de moralité, ces faiseurs de beaux discours, tous les apôtres de l'éloquence profane, et dites-leur de convertir un seul forçat et d'en faire un saint. Je les en défie. Ce miracle est réservé à la parole du prêtre, parce que son ministère est divin, sa mission surnaturelle, parce qu'il parle la parole de Dieu.

Mais pourquoi évoquer des souvenirs passés ou des faits lointains ? Vous-mêmes, n'avez-vous pas vu des changements qui étonnaient ? des familles reprenant leurs anciennes habitudes de foi, des paroisses entières à genoux à la table sainte, la jeunesse secouant la tyrannie des passions, l'âge mûr et la vieillesse rivalisant d'assiduité au pied des autels, les parents plus sévères dans leur vigilance, les enfants plus soumis dans leur respect ? Ces prodiges sont les fruits ordinaires des missions ou retraites : alors les cœurs froids s'embrasent, comme la cire en présence du feu, alors on s'écrie comme S. Paul sur le chemin de Damas : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — La conversion s'opère, l'esprit se soumet, la volonté se rend, l'âme se donne, et ce sont tout autant de miracles de la parole de Dieu.

O puissance de la parole sainte ! C'est un roi qui descend de son trône pour visiter et moraliser ses sujets : *Omnipotens sermo tuus de cœlo a regalibus sedibus venit.* C'est une semence qui lève, grandit, s'étend, devient un grand arbre, couvre de son ombre l'univers entier et offre un asile sur ses branches à tous les oiseaux du ciel : *Simile grano sinapis.* C'est un feu divin qui va dissoudre les montagnes, réduire en cendres les temples profanes et embraser les hommes de la charité divine : *Eloquia Domini igne examinata*[1]. C'est un levain mystérieux qui pénètre

1. Ps. XVII, 31.

la masse des fidèles, purifie l'univers et sanctifie tous les états: *Simile fermento.* C'est un glaive choisi dans les carquois inépuisables de la miséricorde divine, il pénètre jusqu'aux divisions de l'âme, il coupe les liens funestes qui nous retiennent aux passions et au péché : *Penetrabilior omni gladio ancipiti*[1]. C'est un marteau qui brise et broie les erreurs, qui écrase les superstitions, qui pulvérise le mensonge et l'hérésie: *Quasi malleus conterens petram*[2]. C'est un phare par sa lumière, un soleil par sa chaleur, une nourriture par ses dogmes vivifiants. C'est une pharmacie par ses remèdes appropriés à toutes les maladies. C'est le pivot essentiel de la vie chrétienne.

III. — *Liberté de la parole sainte.* — Cependant la parole de Dieu ne produira les merveilles qu'à la condition d'être libre de toute entrave. L'histoire raconte qu'un roi païen, ayant remporté la victoire sur un autre prince, pour augmenter son triomphe et le rendre plus éclatant, le fit revêtir de ses ornements royaux, lui mit le diadème sur la tête. Puis il lui ordonna d'approcher de son char et, en face d'une multitude immense de peuple : « Courbe-toi, lui dit-il, que tu me serves de marchepied pour monter. »

Il y a longtemps que l'on voudrait imposer à la parole sainte cet esclavage humiliant, il y a longtemps que l'on répète la même sommation au ministre de l'Éternel: Courbe-toi! Mets-toi au goût du siècle, suis le courant de l'opinion et descends au niveau des idées généralement répandues. Déjà les Hébreux commandaient à leurs prophètes d'en prendre leur parti et d'avoir à s'accommoder aux faiblesses de leurs auditeurs. « Pourquoi toujours faire retentir des menaces? Pourquoi rappeler sans cesse des jugements qui effraient? Prophète, dis-nous des choses qui nous plaisent et laisse de côté les enseignements du Très-Haut: *Loquimini nobis placentia*[3]. »

— Pourquoi, prêtre du Christ, dit à son tour le monde du XIX[e] siècle, pourquoi nous reprocher les vices qui nous dominent? Pourquoi nous faire comprendre que vous avez parlé pour nous? Pourquoi troubler nos fêtes et nos plaisirs? Un peu plus de condescendance! Un peu plus de ménagements! Condamner le bal, et la danse, et les soirées, et la toilette, et les théâtres, et les spectacles! Flétrir les abus du cabaret et les clubs où préside l'immoralité! Stigmatiser les divertissements voluptueux, alors que tout le monde pense à jouir! Allons! ce sont là des jérémiades du XII[e] siècle et des bigoteries du moyen âge. Courbe-toi, prêtre, sois l'esclave des idées modernes.

1. Hebr., IV, 12. — 2. Jer., XXIII, 29. — 3. Is., XXX, 10.

Dis-nous ce qui nous plaît, et non ce que Dieu veut: *Loquimini nobis placentia.*

Tu viens encore nous répeter les vieilles maximes: « Hors de l'Église, point de salut! Sans la foi, impossible de plaire à Dieu. Telle vie, telle mort. Ou la confession ou l'enfer. » Tu viens réclamer au nom de l'infaillibilité du Pape ou de son pouvoir temporel. Tu prêches des dogmes que nous ne comprenons pas: un Dieu en trois personnes, un Dieu fait homme, l'Immaculée Conception. Allons! tout cela n'est plus de ce temps. Tu parles de communion, de confession, de l'éternité, et même du démon: tout cela est bien vieux et on n'y croit plus guère. Mets-toi d'accord avec nous. Fais des concessions, déchire au moins la moitié de l'Évangile. Courbe-toi: *Loquimini placentia.*

— Là-dessus, dit Monseigneur Besson, chacun vous trace des règles. Il faut être prudent, disent les uns. Prêchez la doctrine; la pratique qui voudra. Gardez-vous de reprendre les abus, vous vous attireriez la haine des méchants.

Il déplaît aux maîtres d'entendre prêcher la condescendance à l'égard de leurs domestiques; au serviteur, qu'on lui demande le respect, la soumission et la probité à l'égard de son maître. Il déplaît au riche de comprendre la nécessité de l'aumône, et au pauvre d'aimer son indigence et de se contenter de peu. Il déplaît au voluptueux d'écouter la condamnation de son libertinage, et le voleur ne veut pas qu'on le trouble dans la possession d'un bien qui ne lui appartient pas.

Surtout, point de politique, dit le grand nombre, et si vous défendez les droits de l'Église et de la religion dont vous êtes les ministres, si vous revendiquez la libre possession de propriétés sacrées, si vous prêchez les devoirs de l'éducation chrétienne, si vous condamnez le blasphème social ou les usurpations de la force, vous avez fait de la politique.

Si vous dites au père de famille: Vous êtes le maître de vos fils et il ne vous est pas permis de les livrer à l'impiété des écoles sans Dieu; — si vous dites aux époux: Le lien qui vous unit est indissoluble et rien ne le brisera, — vous êtes l'adversaire des lois et vous avez fait de la politique.

Courbe-toi, dis-nous ce qui nous plaît et non ce que Dieu veut: *Loquimini nobis placentia.*

Non, Mes Frères, la parole sainte ne sera point esclave. Le prêtre dans la chaire est debout en signe d'autorité, assis comme un maître qui enseigne avec puissance. A genoux comme un vaincu! jamais! jamais! Non, il ne se courbera point et il saura librement proclamer le Symbole qui ne change en rien et le Décalogue qui ne passe pas. Il saura répéter la

célèbre *Non possumus, non licet*, que tous les Saints ont dit avant lui. *Non possumus:* Impossible de retrancher un article de foi! *Non licet:* Il n'est pas permis de supprimer un seul article de la loi. Il n'hésitera jamais à appliquer le remède aux maladies des âmes qui lui sont confiées et à dire avec le prophète: *Tu es ille vir:* Ce coupable que je flétris, c'est vous — Il faut que les pécheurs reconnaissent leur état dans les tableaux qu'il fait. S'il ne se sont pas reconnus, il a manqué son but.

L'orateur d'Athènes disait à son peuple: « Je voudrais vous plaire, je préfère vous sauver. » C'est la devise du prêtre prédicateur. Dût-il exciter des répugnances, s'attirer des haines, s'exposer à la calomnie, dût-il être sacrifié, il ne peut jamais sacrifier les droits et la liberté de la parole sainte. Il reprend avec l'accent de la prière; au besoin, il est obligé de réprimander avec la sévérité de la justice: *Argue, obsecra, increpa*[1]. Il use de patience, il ne doit pas manquer de fermeté. La parole de Dieu est libre, elle ne capitule pas: *In omni patientia et doctrina.*

Nous devons compte à l'Éternel des vérités dont nous ne sommes que les dépositaires: malheur à nous si nous les tenions dans une triste captivité! Nous répondrons un jour du bien que nous devions faire avec la parole sainte, et malheur à nous si nous enchaînions cette puissance qui enfante des miracles! Elle retomberait sur nous de tout son poids infini! Nous aurons le courage de prêcher l'Évangile, vous aurez le courage de l'entendre.

C'était dans un des plis des montagnes de la Loire. Nous avions convoqué les deux mille hommes de la paroisse à venir entendre une instruction simple et pratique, et déjà les chemins étaient remplis des flots poussés par le vent de la grâce. Et je me disais en voyant ces montagnards accourir: Qu'avons-nous pour gagner les intelligences, nous qui faisons profession de laisser de côté les attraits de l'éloquence et les appareils d'une littérature qui flatte l'oreille? Et il me souvint de la parole du prophète: *Veritas Domini manet in æternum.* Nous avons la vérité de Dieu, avec la toute-puissance qui l'accompagne. Alors mon âme s'éleva et il me sembla voir les nations accourir de tous les coins du monde au temple de l'éternité, appelées des tombeaux par la dernière parole de Dieu prononcée sur la terre: la parole qui chassera pour toujours les ennemis, la parole qui recueillera pour toujours les élus: *Venite, benedicti. Amen*

1. II Tim., IV, 2.

PAROLE DE DIEU

DISPOSITIONS POUR EN PROFITER

Beati qui custodiunt verbum Dei!
(Luc., XI, 28.)

La parole de Dieu est puissante, elle dispose en souveraine du salut des peuples et des individus. Elle accomplit des miracles à la condition d'être libre et de ne capituler devant aucune exigence. Quand Dieu parle, c'est en roi, et quiconque s'abaisse devant la créature, ne peut le représenter au milieu des hommes, et, dès lors, ne participe plus à son pouvoir. Cependant les enseignements divins réclament certaines dispositions de la part de ceux qui les entendent. Je diviserai le monde en cinq catégories.

I. — *De ceux qui ne veulent pas entendre la parole de Dieu.* — La première est de ceux qui dédaignent d'écouter le Seigneur parlant par le ministère de son Église : signe évident de réprobation ! La parole de Dieu est un moyen ordinaire de salut, le canal des grâces, et un des plus forts leviers pour nous retirer de l'abîme ; y renoncer, c'est s'obstiner dans le mal, fermer la porte de la miséricorde et ouvrir celle de l'enfer. Prenez-y garde, Mes Frères, c'est quand Israël se dégoûta de la manne, quand il regretta les viandes et les oignons d'Égypte, c'est alors, dis-je, que la colère de Dieu s'appesantit sur ce peuple ingrat, et ils tombèrent par milliers sur les sables du désert ! Ainsi, vous vous dégoûtez de la manne spirituelle, vous lui préférez les divertissements du monde, ses conversations inutiles et criminelles, ses discours obscènes, les lectures dangereuses et coupables, les romans, les feuilletons impies, attendez-vous à un châtiment de la justice éternelle : le plus terrible sera peut-être l'endurcissement et le mépris. Vous délaissez le Seigneur, vous ne daignez pas lui faire l'honneur de l'écouter, il vous abandonnera à vos crimes. La parole méprisée remontera vers lui pour accumuler les foudres de sa vengeance : *Non revertetur ad me vacuum*[1].

Mais, me direz-vous, je suis suffisamment instruit de mes devoirs et je sais d'avance tout ce que l'on doit annoncer dans

1. Is., LV.

la chaire catholique. Le prêtre ne dit rien de neuf, il récite constamment les mêmes formules. — Vous connaissez vos devoirs ! Peut-être y en a-t-il beaucoup que vous ignorez et dont le Souverain Juge vous demandera compte, parce que votre ignorance est coupable. Et, certes, si jamais le siècle manqua de science religieuse, c'est bien en notre temps ! D'ailleurs, êtes-vous bien pénétré de ce que vous connaissez spéculativement ? En êtes-vous profondément touché, et votre théologie ne serait-elle pas une de ces vaines abstractions qui enflent et enorgueillissent sans édifier ?

Oui, vous voyez le chemin, mais vous n'y marchez pas; vous avez la foi, et vous ne pratiquez rien ; vous êtes instruit des obligations de votre état, et vous n'en accomplissez aucune. De là pour vous la nécessité de nous entendre, car à la vertu de notre ministère sont attachées des grâces de conversion que vous ne trouverez pas ailleurs.

Au reste, disons toute la vérité : que sont la plupart de ceux qui méprisent les prédications chrétiennes ? Des endormis qui ne veulent pas se réveiller, des aveugles qui ne veulent pas ouvrir les yeux, des endurcis qui ne veulent pas comprendre pour ne pas être obligés de bien vivre. Semblables à ce roi d'Israël qui détestait le Prophète parce que celui-ci avait le courage de lui dire la vérité, ils évitent le prêtre de peur d'entendre sortir de ses lèvres les menaces du Seigneur contre leur orgueil, ou leurs injustices, ou leurs impuretés. Ah ! si nous fermions les yeux à tous les dérèglements, que d'ennemis parmi les chrétiens deviendraient les plus zélés de nos auditeurs !

II. — *De ceux que Notre-Seigneur Jésus-Christ compare à la voie publique.* — La seconde catégorie est de ceux que l'Évangile compare à un chemin public : *Viam.* Un chemin est un sol livré à la circulation : tout y passe, rien n'y reste. Il y a du vent, de la poussière, de la boue, des chars, des voitures, des animaux, des hommes, il y a quelquefois des choses d'un très grand prix ; mais rien n'y demeure, et le sol est toujours également stérile, quoi qu'il ait porté.

Tels certains esprits frivoles : ils sont ouverts à toutes les nouvelles ; ils ressemblent à ces Athéniens que l'apôtre rencontra sur la place, occupés à dire ou entendre quelque chose de nouveau : *Aut dicere aut audire aliquid novi*[1]. Chez ces âmes une impression efface l'autre, un sentiment chasse le premier tout dépend de l'inspiration du moment. C'est un chemin, et tout dépend de ce qui passe sur cette voie livrée à toutes

1. Act., XVII, 21.

sortes de circulations : aujourd'hui, c'est la piété, elle ne fait qu'effleurer le cœur, comme le pied du passant la poussière de la route ; demain, ce seront les jeux et les danses ; tout y passe, rien n'y reste.

Voilà que la parole sainte tombe sur cette terre durcie et inféconde, mais les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les démons, arrivent, la cueillent aussitôt, et l'empêchent de produire le moindre fruit de salut.

Le Verbe divin est une semence, elle a besoin d'être cachée profondément dans le champ de notre cœur, et c'est à la réflexion de la faire germer dans les sillons creusés par la grâce. Les enseignements du Sauveur convertirent les apôtres, et laissèrent insensible la foule qui entendait. En savez-vous la raison? Apprenez-la de S. Jean Chrysostome : « Les Juifs, après avoir quitté le Maître, retournaient à leurs frivolités, à leurs spectacles, à leurs travaux, sans faire plus de cas de ce qu'ils avaient écouté. Ravis un instant des paroles de Jésus-Christ, cette admiration disparaissait avec la présence du Maître. Les disciples, plus sérieux, se retiraient à l'écart sur quelque montagne solitaire, ils s'entretenaient ensemble des vérités reçues, ils demandaient l'explication de ce qu'ils n'avaient pas compris. » Ces deux classes se reproduisent au sein du christianisme. Les uns gravent encore les prédications saintes dans leur mémoire et dans leur cœur, ils y pensent dans leurs travaux, ils s'exhortent les uns les autres à les accomplir. Les autres, — hélas ! c'est le grand nombre ! — esprits superficiels et légers, sont touchés au moment où les oracles éternels retentissent à leurs oreilles, ils ont tremblé à ces mots : enfer, éternité, la mort, le jugement ; ils ont formé de pieuses résolutions, mais tout a échoué au premier écueil. A peine sortis de l'église, d'autres pensées et d'autres sollicitudes remplacent les premières, et ils s'en vont avec la même insensibilité à leurs visites, à leurs fréquentations, à leurs soirées et à leurs plaisirs. Que cet état m'épouvante, Mes Frères ! Autant de vérités qui ont fait sur leur âme des impressions passagères, autant de témoins qui déposeront contre eux ; autant de fois ils sont frappés sans être changés; autant ils sortent plus coupables et plus indignes de repentir. La parole qu'ils goûtent sans en profiter est un nouveau motif de condamnation contre eux ; des prédications qui ne les délivrent pas sont des boulets qui les retiennent dans un plus dur esclavage ; des résolutions qui avortent en naissant sont de tristes exercices qui blasent la volonté et la mènent à l'impénitence finale.

III. — *De ceux que l'Évangile compare aux buissons.* — La

troisième catégorie est de ceux que le divin Maître qualifie par les épines et les buissons du chemin : *Spinas.* Leur âme, comme les ronces, est toute hérissée de sollicitudes, d'affaires, de projets d'établissement, de commerce, de fortune, de famille ; il n'y a plus de place pour les méditations surnaturelles. Leur esprit, tout occupé de bagatelles du monde, n'a pas un instant pour se recueillir, et leur intelligence matérialisée n'a pas une heure pour s'élever dans les régions supra-sensibles.

Ce n'est pas qu'ils condamnent le prêtre qui leur annonce leurs devoirs, mais ils répondent que, pour le moment, ils ne sauraient s'adonner à la pratique de la religion, ils se font excuser comme les invités de l'Évangile : *Rogo, habe me excusatum.*

Remarquez la justesse de la comparaison : *Spinas*, les épines ! Pouvait-on mieux peindre les vaines sollicitudes du siècle, l'attachement désordonné aux biens de la terre, l'avarice et le matérialisme ? Les épines piquent et déchirent, et ces désirs inquiets ne laissent aucun repos aux âmes qui en sont possédées. Les épines sont stériles, et quel fruit nous reviendra-t-il de ces cinquante années passées au milieu de la matière ? Quel profit nous en restera-t-il quand nous n'aurons plus qu'un linceul et six pieds de terre recouvrant un cadavre ? Les épines étouffent le bon grain, et cette agitation fébrile empêche la parole sainte de germer et de s'épanouir en bonnes œuvres de sanctification. Les épines sont destinées au feu, et cette vie terrestre doit finir par les flammes de l'enfer.

Nous réclamons un esprit libre de toute préoccupation étrangère et un cœur détaché. Apportez votre âme tout entière et n'en laissez pas la moindre partie au dehors : c'est à votre âme que Dieu veut parler : *Loquar ad cor ejus.*

IV. — *De ceux que le divin Maître compare au rocher.* — La quatrième classe est de ceux que l'Évangile compare à la pierre : *Petram.* Ce sont les cœurs endurcis par les passions. Sur les rochers que les secousses ont détachés de la montagne et jetés au milieu de la plaine, il y a quelquefois une légère couche de terre qui reçoit la semence du laboureur, il y en a même assez pour qu'elle lève, mais, aux premiers rayons du soleil d'été, la plante, manquant de racine, se dessèche. C'est absolument ce qui arrive, par rapport à la parole de Dieu, dans les âmes asservies aux mauvaises habitudes et qui n'ont pas le courage de se convertir.

Parmi ces pécheurs, les uns viennent nous entendre, ils écoutent avec un certain plaisir, mais ils sont guidés par l'instinct de la curiosité. Ils veulent savoir si le prédicateur

parlera d'une manière plus ou moins agréable, plus ou moins éloquente. Ils désirent un discours qui flatte les oreilles; ils changent la parole de Dieu, la dénaturent et en font la parole de l'homme. Ils cherchent non les maximes, mais les phrases, non la vérité, mais l'habit qui l'environne. Sortant du lieu saint, ils s'épuisent en éloges ou en censures : Il a bien ou mal dit : — voilà toutes leurs réflexions. Quelquefois ils n'auront retenu de tout un sermon qu'un mot échappé par mégarde, qui aura le triste avantage d'être colporté et raillé de salon en salon, et jusqu'aux derniers cercles d'ouvriers qui, pour le critiquer, ne parleront pas correctement la langue de leur pays. Quant à la nécessité de traduire dans leur vie les enseignements reçus, il n'en fut jamais question, ils sont plus courageux pour la critique que pour la conversion. Pierre et diamant ils étaient à leur arrivée, pierre et diamant ils demeurent à l'issue des offices religieux : *Et aliud cecidit supra petram*[1].

Cependant il en est qui croient pour un temps, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils ont quelques désirs vagues, des velléités d'amendement, quelques sentiments de contrition, mais ils n'ont pas la volonté assez ferme pour effondrer le terrain de leur âme, la pierre reste : c'est un péché que l'on ne veut pas quitter, une occasion que l'on aime toujours, une tentation à laquelle on succombera; la pierre est là, et la parole divine ne germe pas.

Le plus souvent même, on ne veut pas voir ce rocher caché au fond du cœur, on ne s'avoue pas cette faiblesse qui est le fonds de toute une existence. On s'aveugle sur ses défauts en exagérant ceux des autres. On est tout disposé aux applications pratiques sur le compte du voisin, de telle personne de sa connaissance. A chaque reproche du prédicateur aux fidèles, à chaque tableau du vice, ces prodiges de piété désignent leur frère de l'œil ou tout au moins de la pensée : c'est bien pour un tel, pour une telle qu'il a parlé; c'est bien sa manière de parler et d'agir qui a été critiquée. Le sermon était un miroir de sa vie, c'était son portrait, sa photographie. Que n'était-elle à l'Église? elle se serait parfaitement reconnue! — Pharisiens superbes, ils regardent avec dédain le publicain à genoux, et les publicains, à leur avis, sont toujours les autres. Ils s'adjugent à eux-mêmes un brevet d'impeccabilité, ils se mettent à l'abri de toute censure et au-dessus de tout reproche, et, debout en face de l'autel, ils déclinent les avertissements du ministre de la vérité : Non, je n'ai pas les faiblesses du reste des hommes, ce n'est pas moi le coupable : *Non sum sicut cœteri hominum.*

1. Luc., VIII, 6.

Parle-t-on du blasphème ou de la profanation du dimanche. Non, ce n'est pas moi, cet homme emporté qui exhale en injures le fiel d'un cœur plein de colère. Ce n'est pas moi qui consacre le jour du Seigneur à des travaux coupables ou à des œuvres de péché : *Non sum.*

Parle-t-on du scandale, ils se hâtent d'en décliner la responsabilité. Non, ce n'est pas moi qui cherche à séduire l'innocence, l'initier au crime, la rendre complice de graves fautes. Quelques légèretés, quelques indiscrétions, quelques imprudences de langage, voilà tout au plus ce dont on pourrait m'accuser : *Non sum.*

Est-ce la volupté qu'ils entendent flétrir, vite de prévenir les accusations de leur conscience : Non, ils ne sont pas trop mauvais les objets sur lesquels je laisse mon esprit et mon imagination s'égarer, elle n'est pas trop dangereuse cette fréquentation, on n'est plus à cet âge où il faut tout craindre, on peut se permettre ces légères plaisanteries. Pourquoi condamnerait-on cette assiduité? *Non sum.*

Enfin, est-ce le vol que l'on condamne: C'est toi, leur dit le remords, qui cherches à parvenir par l'usurpation: ces fraudes, ces petites injustices de détail, ces mélanges intéressés et perfides, ces mesures incomplètes accumulent dettes sur dettes. — Et aussitôt d'étouffer la voix du remords et de répondre: Non, à bien réfléchir j'ai usé de mon droit, on m'a trompé le premier, pourquoi serais-je si délicat à l'égard des autres? *Non sum.*

Ne diriez-vous pas, Mes Frères, le malade qui jette un voile sur ses blessures, pour s'éviter la douleur d'une cautérisation? Ne diriez-vous pas la pierre qui renvoie le grain de froment échappé de la main du laboureur? *Et aliud cecidit supra petram.*

Ainsi ne firent pas les Ninivites: Le prophète n'avait désigné personne en particulier, il s'était contenté de dire: « Encore quarante jours et votre ville sera détruite. » Cependant ils se soumirent tous aux arrêts du Ciel. Depuis le roi jusqu'au dernier des sujets, chacun s'appliqua les menaces du Seigneur, ils reconnurent leur fautes et humilièrent leur front dans la poussière. Ils étaient auparavant aussi durs que le marbre, ils furent aussi malléables que le fer jeté dans la fournaise. La parole de Dieu amollit ces cœurs de pierre et en fit des cœurs de cire. Le désir et la volonté d'une sincère conversion les délivra de leurs iniquités et sauva leur puissance.

V. — *De ceux que l'Évangile compare à la bonne terre.* — Enfin il y a une cinquième catégorie: c'est la bonne terre, ce sont les âmes dociles. Elles viennent non pour critiquer et juger la

parole sainte, mais pour se faire juger par les enseignements de l'Évangile. Elles viennent sérieusement, en face des autels du Dieu vivant, se demander si elles ont fait fausse route ou si elles sont encore dans la voie du salut. Elles y demeurent non avec un esprit de curiosité, mais avec l'esprit de foi, examinant leur conscience à la lueur des vérités saintes, cherchant dans leur vie l'application de ce qu'elles entendent. Elles sortent toutes pénétrées des enseignements reçus. Elles ne vont pas, dans les occasions de péché, démolir d'une main ce qu'elles ont édifié de l'autre, mais elles continuent dans leur travail les méditations commencées au pied du tabernacle, de la chaire et de la croix.

Heureuse terre! dit le maître Jésus, terre fertile et riche, elle fructifie jusqu'au centuple pour la vertu et le ciel. Heureuses âmes! Elles écoutent: *audiunt;* mais elles font mieux encore: elles réduisent en pratique: *custodiunt.*

Quelquefois nous ne comprenons pas toute l'importance de la parole sainte. Eh bien! si elle ne nous sauve pas, règle générale, rien ne nous sauvera; si elle ne nous convertit pas, rien ne nous convertira.

Si la parole de Dieu échoue contre votre mauvaise volonté, qu'est-ce qui réussira? La puissance des miracles? Vous n'avez pas le droit de les attendre: Dieu vous a donné son Verbe, c'est le moyen ordinaire de salut; si vous en abusez, vous restez seul responsable de votre damnation. D'ailleurs, les miracles seraient aussi infructueux. Chose étonnante! l'Évangile en fait la preuve. Jésus-Christ mit en œuvre son souverain pouvoir au milieu des foules de la Judée: guérisons d'aveugles, de sourds, de paralytiques, résurrections de morts, calme des tempêtes, voyage sur les eaux, multiplication de pains; il multiplia les prodiges. Les Pharisiens avaient résisté à ses prédications, ils restèrent insensibles aux démonstrations de sa Divinité.

Si la parole divine ne vous convertit pas, qu'est-ce qui vous sauvera? Attendrez-vous que quelqu'un vienne d'entre les morts vous prêcher à notre place et d'une manière plus persuasive? Vous attendrez inutilement, personne ne viendra, Dieu ne vous le doit pas, il ne le permettra point. D'ailleurs, un mort viendrait-il, sa mission serait aussi stérile que la nôtre. L'Évangile est encore là pour en témoigner. Le mauvais riche demandait cette grâce pour ses frères: « Père Abraham, envoyez-leur Lazare, ils le croiront, et ils éviteront le malheur épouvantable qui m'a frappé. » Écoutez la réponse: « Ils ont Moïse et les prophètes; s'ils ne l'écoutent pas, ils n'écouteront pas davantage les morts. » Et vous, vous avez l'Évangile et le

prêtre. Indociles à leurs avis, quand même tous les damnés arriveraient d'outre-tombe pour vous prêcher la pénitence, vous ne reviendriez pas au Seigneur : *Neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent*[1].

Trois jeunes gens sortaient un jour d'une église où par hasard ils avaient entendu un sermon sur l'enfer. Chemin faisant, l'un d'entre eux se prend à blasphémer et à railler le prédicateur et les vérités annoncées, et il tombe foudroyé à l'instant même. Des deux survivants, l'un est pieux et il estime le moment favorable pour exhorter son compagnon. Quelle est la réponse? Quand bien même ce cadavre se ranimerait pour me dire qu'il y a un enfer, je n'y croirais pas! — Il y a des heures où la grâce endurcit, et le malheureux avait répété, sans le savoir, la parole de l'Évangile : *Neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*

Ah! Mes Frères, nous vous en conjurons par vos intérêts les plus chers, ne faites pas du ministère du prêtre un ministère de damnation. Laissez-nous travailler à votre salut, et offrez à notre parole un cœur docile et une âme bien préparée.

Venez à ce banquet spirituel, jeunes gens que le monde convie aux festins impurs de la volupté ; vous apprendrez à ne plus vivre d'illusions et de folies, mais de vertus et de mérites, de soumission, de modestie et de chasteté.

Venez-y, parents chrétiens, vous apprendrez avec quelle mesure de correction, jusqu'à quelle étendue de vigilance vous devez travailler à l'éducation de votre chère famille.

Venez, vieillards, vous apprendrez à joindre l'expérience de la vertu à celle des années, vous comprendrez que la plus honorable carrière est celle d'une vie sans tache, et vous saurez, à l'avenir, respecter vos cheveux blancs et les honorer.

Venez, chrétiens, goûter ce bonheur que notre Sauveur vous a promis : *Beati qui audiunt!* Cette béatitude est l'annonce de l'éternelle félicité où nous verrons, dans le Verbe divin, les vérités que nous aurons cherchées sous l'écorce de la parole créée : *Videmus nunc per speculum, tunc autem facie ad faciem. Amen.*

1. Luc., XVI, 31.

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. I, pp. 144, 325; t. IV, pp. 366-381; t. VIII, p. 424, t. XXX, p. 63.

DEVOIRS DES ÉPOUSES CHRETIENNES

Il faut bien vous persuader que la véritable félicité n'est point de la terre. Tous les états ont leurs peines, toutes les situations leurs ennuis. L'état que vous avez embrassé n'en est pas plus exempt. Un saint a même dit avec autant de vérité que d'esprit : « Le mariage est une espèce de sacrement où, s'il y avait le noviciat d'une année, il ne resterait guère de profès. » Le mot est de S. François de Sales, et on peut le répéter en chaire sans blesser personne. C'est assez vous dire qu'il ne faut pas compter sur un bonheur sans mélange et sans fin. La vie ne s'écoulera point comme un de ces fleuves que nulle tempête n'agite, dont nul orage ne trouble la limpidité. Quelquefois le soleil brille de l'éclat le plus pur au milieu d'un ciel sans nuage, puis des brumes chargent l'horizon et la pluie tombe: ainsi la vie s'écoule entre des alternatives de contentement et de tristesse ; ainsi nos jours passent de la claire transparence de la joie aux noires brumes de la tempête. C'est à vous, Mes Sœurs, de faire arriver au foyer domestique un rayon de lumière vivifiante : et pour cela l'apôtre S. Paul vous prêche des devoirs que vous ne pouvez oublier sans faire votre malheur et celui de votre famille. « Épouses, dit-il, obéissez à votre mari, comme l'Église obéit à Jésus-Christ. Prenez soin de la maison où vous êtes entrées par un libre choix de votre volonté. Montrez-vous pleines de bénignités, supportant en toute patience les défauts de votre mari, et travaillez en tout avec zèle à sa sanctification et à son salut. Soumission, diligence, patience et zèle : tels sont vos devoirs d'épouses. »

I. — *Soumission.* — La femme n'est point esclave, comme l'avait rêvé le paganisme, elle n'est pas même servante. Elle est compagne et reine, exerçant son autorité sous la dépendance de l'homme. L'homme est le chef de la famille, et tout conflit de pouvoirs entre le père et la mère est un malheur pour le foyer domestique. Partout la révolution est la ruine, et là plus qu'ailleurs. La moindre désobéissance de l'épouse à son mari est une leçon de révolte donnée aux enfants : triste et désolant enseignement qu'ils ne tarderont pas de mettre en pratique !

Vous êtes reines, et la main qui déposa sur votre front la couronne maternelle, a placé sur le front de votre mari le diadème

royal. Si vous voulez qu'on respecte votre autorité comme celle de Dieu, inclinez-vous humblement devant la majesté divine reflétée par le commandement de votre mari. Ainsi Dieu fonda la famille: le père a la plénitude d'autorité, l'enfant la plénitude d'obéissance; au milieu, la mère commande, mais à charge d'obéir.

Ah! il faut bien le répéter en notre siècle où de honteux et ridicules romans vont, dans tous les coins de notre société, prêcher ce qu'ils appellent la réhabilitation de la femme! Apprenez, disent-ils, à penser avec liberté, l'heure de l'indépendance a sonné. Le XIX[e] siècle vous a sacrées libres. Doctrines impies qui font abhorrer le joug sacré de l'obéissance! Elles préparent la guerre intestine; elles engendrent plus de séparations en dix ans que les temps de foi n'en auraient pu voir dans un siècle. Non, dit S. Paul, ce n'est pas la leçon que vous a donnée le Christ, et ce n'est pas impunément que l'on viole les ordres du Christ. L'épouse qui se révolte tombe, des sommets où la foi l'avait placée, aux dures servitudes et aux humiliants esclavages que le paganisme avait inventés. La soumission, au contraire, est une gloire! L'homme est chef comme Jésus-Christ et, en définitive, c'est devant Dieu que l'on s'incline.

Votre mari est d'un caractère doux, facile, agréable, il est vertueux et diligent. Depuis le matin jusqu'au soir, vous le voyez au travail qui nourrit votre famille. Ouvrier, soldat, négociant, industriel, magistrat, laboureur, c'est un homme dur à la peine et environné de l'estime de tous ses concitoyens. Ce sont là sans doute des motifs d'obéissance, mais la raison qui dépasse toutes les autres, c'est qu'auprès de vous il représente le Christ, comme vous êtes l'image de Dieu auprès de vos enfants: *Sicut Ecclesia subjecta est Christo, ita et mulieres viris suis in omnibus*[1].

Au contraire, vous ne trouvez dans votre mari aucune des qualités que vous espériez, en lui confiant vos destinées. Il est dur pour vous, négligent pour sa famille, il n'offre parfois à vos yeux que l'image repoussante du vice, il ne vous inspire que le mépris et le dégoût. Mais il n'abuse pas de son autorité pour vous imposer des transgressions à la loi divine: ses préceptes sont justes! Rien au monde ne peut vous dispenser de l'obéissance! Agrandissez votre sacrifice, rendez-le méritoire, ne vous vengez jamais par une révolte! Vous n'êtes point soumises à cause des mérites personnels de votre mari, mais à cause du Seigneur dont il tient la place: *Sicut Ecclesia Christo*.

Je vais plus loin: vos maris peuvent s'oublier jusqu'à vous ordonner des choses contraires à la volonté divine. Alors il est

1. Ephes., V, 24.

nécessaire d'être rebelles, et toute condescendance serait un crime. Cependant montrez que si vous désobéissez, c'est avec un profond regret et uniquement parce que le crime répugne à votre conscience. Que le devoir seul inspire votre conduite, que l'amour tempère vos résistances, et, s'il le faut, pour le convaincre, répétez la parole du poète :

. . . . Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, beaucoup plus que moi-même !

II. — *Diligence et travail.* — *Domus curam habentes.* Le Saint Esprit a loué la femme forte, et savez-vous en quoi il admire ses œuvres ? Va-t-il s'extasier devant la gloire du génie ? La femme forte que l'on recherche des extrémités de l'univers est-elle enfermée au fond d'un cabinet de travail intellectuel ? Faut-il qu'elle ait légué au monde un de ces ouvrages remplis d'une science sévère ou pétillant du plus agréable esprit ? Non, Mes Sœurs, la femme forte est au sein de sa famille, elle manie le fuseau, elle enrichit les siens du travail de ses mains. Tous ses enfants possèdent un double vêtement qu'elle a tissé elle-même. A peine si la lampe qui éclaire ses travaux cesse de briller pendant quelques heures de la nuit. Debout à la première aurore, elle a préparé la nourriture des serviteurs de la maison et commencé le commerce qui fait vivre sa famille. Son mari se repose sur elle du soin de l'intérieur ; l'activité et la diligence de son épouse valent mieux qu'un navire chargé de trésors, et, dans toutes les assemblées, il a le droit de prendre place parmi les principaux de la cité : *Nobilis in portis vir ejus quando sederit cum senatoribus terræ.*

Telle est l'appréciation divine sur les occupations de l'épouse au sein de la famille. Toutes habitudes qui s'éloignent de ce programme sont un malheur et un désastre.

Domus curam habentes ! A vous, Mes Sœurs, le soin de l'intérieur : dirigez les travaux du ménage, réglez les dépenses, maniez le ciseau et l'aiguille, soignez le foyer lui-même, ce temple domestique où doit régner la propreté, noble compagne de la sainteté des âmes. Enfin occupez-vous activement de tous ceux qui vivent près de vous.

Vous devez traiter vos serviteurs avec modération, les diriger avec prudence, les surveiller avec exactitude, les encourager avec bonté.

Vous devez préparer à vos enfants tout ce qui est utile à leurs intérêts bien entendus : les vêtir convenablement, les racommoder avec soin, les initier au travail, les habituer à une vie sérieuse, austère et réglée.

Vous devez tout disposer pour recevoir votre mari au retour de ses fatigues, et lui offrir un séjour de délassement et de repos.

Mais si, autour de vous, tout est désordre et confusion,... des serviteurs gaspillant leur temps, des enfants demi-vêtus et demi-malpropres, une maison qui ressemble beaucoup plus à une voie publique qu'à une habitation humaine, et là-dedans un mari réduit à la condition des esclaves, croyez-vous avoir fait votre devoir ?

Peut-être, à des intervalles déterminés, on vous verra sortir de ce domaine de la négligence, parée de toutes les livrées de la vanité, environnée d'enfants vêtus avec un luxe déplacé. Tout cela peut attirer les regards d'un monde volage, mais, quand on a l'indiscrétion de frapper à votre porte, on remarque bien vite que tout change. Cet extérieur, qui éblouissait tout à l'heure, n'est plus même la noble et digne simplicité d'un intérieur qui charme tout regard sérieux. Et l'on voit que vous pouvez être une femme vaniteuse et mondaine, mais que vous n'êtes pas la femme vertueuse et forte digne des éloges de Dieu.

Domus curam habentes ! La femme doit sortir fort rarement et pour de graves motifs. L'épouse dissipée et volage court de maison en maison, oisive, bavarde, curieuse ; elle se nourrit de vaines conversations, débite force inconvenances ; la meilleure portion de sa vie se dépense en visites ou en promenades; la censure est son art ! Tout a l'honneur de passer au laminoir : le commerce, la religion, la politique, les arts. Son existence d'aventures dessèche tout noble sentiment, le souffle brûlant du plaisir dévore son cœur ; son foyer lui est triste comme une prison, le devoir lui pèse comme une servitude, la famille l'accable comme un fardeau. Elle n'est pas une aide pour son mari, mais un fléau pour la maison qui a le malheur de l'avoir acceptée.

L'Esprit de Dieu ne tarit pas en éloges pour l'épouse vertueuse: elle est plus agréable que le soleil levant. Comme tout change dans le monde illuminé des rayons du soleil ! Aux sombres obscurités de la nuit, succèdent les douces nuances de l'aurore, les éblouissantes clartés du midi. Et l'univers se réjouit, la terre s'anime, les plantes germent, la vie se répand à flots. Ainsi fait la présence d'une épouse diligente : elle réjouit, elle orne, elle vivifie. Cunégonde, au palais des empereurs, étonne par ses labeurs incessants et sa vertu éprouvée ; Élisabeth transforme la cour de Hongrie ; Blanche de Castille donne à la France S. Louis. Elles peuvent être comparées au soleil ou à la lampe qui brillait à Jérusalem sur le candélabre sacré.

Au contraire, la femme légère démolit et détruit. Quand elle arriva, la maison était prospère, l'or y surabondait. Une honnête aisance faisait sa gloire. L'agréable et l'utile s'y

trouvaient réunis dans un harmonieux accord. Peu d'années se sont écoulées depuis, et la pauvreté est venue, l'horrible indigence a montré son triste visage. Le pain de chaque jour manque à des enfants qui pleurent de misère et de faim. Attendez, cruelle épouse! Le châtiment de vos infidélités n'est pas loin. Votre mari est dégoûté de ce foyer en ruines, il n'y rentre que pour devenir votre bourreau. Les maisons de débauche l'ont reçu. Vos enfants rougissent du dénûment où les a réduits votre paresse. Ils s'apprêtent à quitter ce toit sous lequel ils n'ont jamais rencontré l'image séduisante de la vertu. Ils s'apprêtent à vous renier. Seule bientôt, vous pleurerez toutes les larmes d'un cœur désolé et personne ne vous plaindra. Et l'étranger dira avec mépris, en souriant de votre misère : C'est là, oui c'est là le juste châtiment d'une femme négligente, paresseuse et volage.

III. — *Patience. — Benignas!...* Partout où plusieurs personnes se trouvent réunies, il y a diversité de caractères et de goûts, et, partant, des sacrifices obligatoires. Ces sacrifices deviennent indispensables, lorsque deux existences sont enchaînées l'une à l'autre par le lien indissoluble du mariage. Chaque caractère a du bon et du mauvais, nul n'est absolument parfait. La fermeté est précieuse, elle peut dégénérer en obstination. La bonté est aimable, elle peut devenir de la mollesse. Les hommes laborieux sont quelquefois sombres, ils aiment la solitude. Un autre sera plus expansif, il est léger. La timidité touche de bien près à la modestie et l'orgueil avoisine la fierté. Il y a des ressources dans toutes les âmes, il peut s'y rencontrer des défaillances. Mélange de bien et de mal, de misère et de grandeur : voilà le fonds de toute nature humaine. On dit que deux horloges ne peuvent longtemps être d'accord, moins encore deux âmes peuvent avoir les mêmes idées, les mêmes goûts, les mêmes impressions. Bien moins les pulsations des cœurs seront uniformes.

De plus, le caractère ne change pas. La grâce l'améliore et le corrige. Ce qu'il y a d'anguleux, de raide, de dur, se polit sous la main de la Providence, mais le fond se retrouvera toujours. La vivacité de S. François de Sales se montre sous les témoignages de la plus tendre douceur. La fierté de François-Xavier brille à travers les humiliations de la vie religieuse et les assujettissants labeurs de l'apostolat. Un changement complet de caractère est un miracle de premier ordre, jamais Dieu ne le fait. Il faut donc chercher un moyen pour accommoder dans la même existence deux caractères qui ont des dissemblances et quelquefois des antipathies. Je ne sais qu'une méthode pour

arriver à cet heureux résultat : la patience : *Supportantes invicem.*

Patience et accord sur le terrain de la tolérance mutuelle. On se pardonne ses défauts. On n'est pas indifférent, ce serait un manque de charité réprouvé par le christianisme. Si le chrétien doit à un chrétien l'aumône d'un conseil et d'un avertissement, à plus forte raison l'épouse à son mari. Le désintéressement complet à l'égard des fautes ou des défauts serait une trahison. Il vous a donné son nom, vous lui avez donné votre cœur, c'est bien le moins du monde de vous avertir l'un l'autre. Lorsqu'on agit avec cette pureté d'intention, cette sincérité de vues qui met partout une pensée de foi, il est facile d'arriver à une complète harmonie.

Patience et accord sur le terrain de la prudence. Tous les moments ne sont point opportuns pour les avertissements. Il est des heures où un conseil exaspère, où une prière endurcit. L'épouse chrétienne est douce, prévenante, attentive aux désirs et aux dispositions de son mari. Dieu ne brise jamais, il attend le moment favorable; elle imite la Providence. Elle fléchit, elle revient, elle s'accommode de tout, elle ne désespère de rien, elle garde le silence à propos. Elle regrette par-dessus tout d'aliéner un esprit, d'aigrir un cœur, de cabrer une volonté contre le devoir. Un mari prodigue revient du théâtre de ses dissipations, elle saura maîtriser une légitime indignation et attendre l'occasion propice à une douce leçon. Un homme colère s'emporte, elle priera dans le secret du cœur, et, l'effervescence passée, elle inspirera adroitement l'horreur des violences : *Supportantes invicem.*

Les concessions sont fort méritoires et souverainement efficaces. Elles font sentir à un mari qu'il a une femme capable de dévouement et de sacrifice. Elles l'obligent à avouer au fond du cœur qu'en réalité sa compagne vaut mieux que lui. D'une faute que l'on s'avoue à l'amendement véritable, il n'y a pas loin. Au contraire, la lutte augmente la résistance et les chocs deviennent d'autant plus durs que le combat est plus opiniâtre. On s'irrite à la moindre contrariété, à la plus légère observation on éclate. L'injure suit de près la colère, des journées entières se passent dans un sombre silence, ceux qui doivent vivre en époux se traitent en ennemis. Enfin le mari, fatigué de ces froideurs calculées, s'en va chercher des distractions à l'étranger. Quand il sortit, un mot de douceur aurait suffi pour le retenir, désormais les plus affectueuses tendresses le laisseront insensible. La raideur et une fierté déplacée ont compromis à jamais le bonheur que la patience eût conservé : *Supportantes invicem.*

Patience et accord sur le terrain du sacrifice. Si l'accord n'est

pas possible sur le terrain des concessions prudentes, il doit se faire sur celui des sacrifices absolus. Et à qui le premier devoir de l'immolation? A vous, épouses chrétiennes. Vous aimez plus que personne, c'est une loi de votre cœur. L'amour porté à sa plus haute limite s'appelle le sacrifice. Qui ne sait pas se renoncer ne sut jamais aimer. Un grand cœur ne se recherche pas : il se prodigue, il s'oublie au profit de ceux qu'il aime. Et pourquoi ne vous dirais-je pas que votre âme doit arriver à ces sublimes hauteurs, quand la paix de la famille le demande? L'apôtre S. Paul revient à trois reprises sur l'affection que la femme doit à son mari : *Ut viros suos diligant.* Et cette affection doit aller jusqu'à cette limite où la conscience, éclairée par le directeur de vos âmes, vous dira : C'est assez! tu ne peux plus rien sacrifier. — Goûts de toilette et simplicité, relations anciennes et agréables, plaisirs et divertissements, visites et soirées, correspondances fréquentes avec les parents qui vous ont le plus aimée, tout doit céder à la volonté expresse d'un mari. Il y a des choses mauvaises, c'est son devoir d'en exiger le sacrifice. Il y en a d'indifférentes, c'est son droit de les proscrire. Il y en a de bonnes, la concorde est un bien plus précieux. Il vous en coûte, il vous en coûte beaucoup. Aimez plus encore : l'amour vous conduira à la patience et la patience à l'immolation.

Ce dévoûment exige même l'oubli des plus délicates susceptibilités. Il est des douleurs intimes qu'il faut ensevelir dans le plus profond secret. Il vous est permis, commandé même d'avertir, de supplier, de conjurer, mais qu'un regard étranger ne surprenne jamais des révélations imprudentes. Qu'espérez-vous de ces plaintes réitérées sur les mauvais traitements, sur les procédés cruels dont vous êtes l'objet? Qu'espérez-vous de ces récriminations contre une conduite suspecte? Le secret de votre force est dans la douceur. Est-ce que la goutte d'eau n'est pas victorieuse du roc le plus dur? Elle le creuse, elle y laisse des empreintes que les siècles n'effacent plus. Votre puissance est celle de la goutte d'eau qui tombe lentement, longuement, doucement, sur le rocher. Êtes-vous résignée, aimable et gracieuse dans les larmes qu'un époux égaré vous arrache, cette parure de tristesse calme, d'abnégation sans amertume vous donnera des ressources incomparables. Tôt ou tard vous triompherez. Au contraire, répondez-vous à un mari qui vous a justement froissée, par de capricieuses humeurs, des jours sombres et irrités, des froideurs insultantes, c'en est fait, vous avez brisé vos armes. Vous affrontez la lutte, vous serez vaincue, la vie de famille empoisonnée et tout espoir de retour sacrifié. Patience et immolation!

IV. — *Zèle.* — La femme fidèle sanctifiera le mari infidèle. Jamais cette mission des femmes chrétiennes ne fut plus nécessaire qu'en notre temps, parce que jamais il n'y eut plus d'apostasies, de défaillances et d'infidélités. Regardez autour de vous et comptez le nombre de ceux qui pratiquent leur foi; comparez cette poignée d'élus à l'immense multitude qui court à sa réprobation par la voie de l'indifférence et de l'impiété religieuse, et dites si les champs ne sont point trop vastes pour le nombre d'ouvriers occupés à semer la vérité et la grâce. Les travailleurs évangéliques ne suffiront jamais à la tâche, si le terrain n'est préparé par des aides dévoués qui agiront au sein des familles.

Sanctifier l'âme de vos maris, personne ne le peut mieux que vous. Je ne résiste pas à la tentation de vous citer là-dessus une belle page de S. Chrysostome: « Le navire que ne secoue pas la tempête, vogue sous un vent favorable: l'âme vide des tumultes du monde est dans un port tranquille et sûr. La femme toujours occupée de son intérieur peut beaucoup plus aisément que l'homme vaquer aux choses divines. Au dehors, le mari est assailli par les affaires comme autant de flots impétueux. Calme dans son foyer, la femme peut se livrer à la prière, aux saintes lectures, à tous les exercices de dévotion. Comme les hôtes du désert que rien ne trouble, elle peut jouir d'une continuelle tranquillité. L'époux revient tout froissé du choc de la vie publique, elle l'accueille et le délivre un instant des soucis qui l'assiègent. » Rien de plus puissant pour former au bien qu'une épouse pieuse et adroite. Elle tourne son mari où elle veut, comme il lui plaît. Et cet homme, qui rejetterait le conseil d'un maître, se rendra aux sages insinuations d'une femme dévouée.

Compagne de sa table, maîtresse de ses secrets, mère de ses enfants, au courant de ses allées et venues, ne faisant qu'un avec lui, pour peu qu'elle soit attentive, elle réussira infailliblement dans son travail de sanctification. Que ne fait pas une femme pour le bien ou pour le mal! Une femme perd Absalon, une autre perd Aman, une autre livre Samson aux Philistins. Une femme sauve Nabal, une femme arrache Joas à des meurtriers, Débora, Judith, Esther, s'illustrent par leurs exploits guerriers. Aux premiers siècles, les Perside, les Priscille, les Marie, les Blandine, les Agnès, les Cécile, se jettent dans la mêlée où combattent les martyrs. Imitez ces héroïnes du Christ. Unissez l'exemple aux conseils. La parure des âmes est belle, plus belle que celle des bijoux. Elle dure plus longtemps, elle ne fatigue jamais. Ce soleil est brillant: on s'habitue à sa lumière, personne n'en est surpris. L'éclat

de la vertu est toujours jeune, toujours nouveau. Celui qui en est sans cesse environné finira par se laisser pénétrer de ses doux reflets.

Sanctifier l'âme de vos maris, vous le devez et personne ne le doit plus que vous. Personne n'a reçu plus de bienfaits de la prédication de l'Évangile. Ah! c'est pour vous surtout que la venue de Jésus-Christ fut une bonne nouvelle: la nouvelle de l'affranchissement, de la réhabilitation, de la délivrance. Vous étiez esclaves, et quelles esclaves! sans honneur, sans dignité, sans espérance, sans autre droit que d'être écrasées par la main du plus fort. On frémit à la pensée de cette abjection où le paganisme avait jeté cette compagne de l'homme, qui depuis est devenue la mère chrétienne couronnée de gloire et d'honneur. Épouse, on la chassait au premier caprice d'un amour infidèle. Mère, on lui arrachait ses enfants pour les exposer, les vendre ou les tuer. Par l'indissolubilité du mariage, le Christ vous mit à l'abri des trahisons du vice, des hontes et des misères d'une vie d'aventures et d'une pudeur à l'encan. Il vous fit reines au foyer domestique, reines environnées de respect et d'affection.

Je vous demande de rendre à Jésus ce qu'il vous a donné. Il vous donna la liberté! Brisez les chaînes qui retiennent les âmes de vos maris. Il vous donna la grandeur! Rendez à vos maris leur place parmi les serviteurs de Dieu. Il vous donna le respect! Évitez à vos maris la honte d'une condamnation éternelle. Enfin il vous donna l'affection! Procurez à vos maris le droit d'aimer Dieu pendant l'éternité. Ce que vous aurez fait à vos époux, vous l'aurez fait à Jésus-Christ lui-même.

Si vous avez la foi, vous vous acquitterez de ce devoir avec un zèle intelligent, constant et infatigable. Vous avez au fond du cœur d'immortelles espérances et vous regarderiez comme le plus grand malheur de les sacrifier. Qu'une faute grave vienne à les compromettre, vous n'êtes plus tranquilles; la conscience ne vous permet plus de vrai repos. Tout près de vous, il y a quelqu'un à qui vous avez voué toutes vos affections. Vous demeurez sous le même toit, vous vivez à la même table, il est le gardien de votre honneur. Il partage vos joies et vos douleurs, vos craintes et vos espérances. En se partageant, vos joies sont plus douces et vos peines moins amères. Il vous est arrivé de désirer que le même moment vienne vous ravir à ce monde qui passe. Il vous est arrivé de désirer que la même tombe puisse recevoir ceux que les mêmes intérêts et les mêmes affections avaient unis. Mais n'auriez-vous pas le courage de porter vos ambitions plus haut et plus loin? Par delà les limites de ce monde, par delà les six pieds de terre

qui couvrent un cercueil, il y a l'éternité, la vie s'écoule rapidement. Bientôt viendra le redoutable discernement de la justice divine. Voudriez-vous qu'au jour où Dieu choisira ses élus, s'accomplît pour vous la terrible prédiction de l'Évangile? *Unus assumetur et alter relinquetur :* L'épouse suivant au ciel le Roi de gloire, et l'époux arraché de ses bras pour être jeté dans les flammes qui ne s'éteindront plus! Cette pensée fait frémir votre cœur. Et comment se fait-il que votre affection, si industrieuse quand il s'agit des intérêts d'un jour, s'endurcisse aux redoutables intérêts de l'éternité et s'habitue à les voir sacrifier chaque jour? Comment se fait-il que vous puissiez contempler d'un œil indifférent l'abandon des pratiques religieuses par le plus grand nombre des chefs de famille?

Ne me dites pas qu'il n'y a rien à faire. Conseillez, avertissez vous-même. Faites de vos enfants autant d'avocats pour plaider votre cause et la cause de Dieu. Profitez de toutes les circonstances que la Providence vous ménage : retraites, jubilés, premières communions. Offrez à Dieu vos peines et vos sacrifices. Si vos efforts demeurent inutiles, il vous reste vos prières et vos larmes. La prière est le gémissement du cœur qui supplie, les larmes sont le sang du cœur qui gémit devant le Seigneur. A ces deux puissances tout cède, et par elles la grâce triomphera. *Ame*

DEVOIRS DES PARENTS

Si la plante était cultivée par un jardinier habile, elle donnerait ses fleurs les plus belles et ses fruits les plus exquis. Si la sève était toujours parfaitement dirigée dans le jeune arbre, il élèverait vers le ciel ses branches vigoureuses et verdoyantes. De même, si l'âme encore tendre et délicate des enfants ne recevait que d'excellents principes, elle se formerait facilement à la vertu, et l'on serait plus rarement témoin de ces défections qui affligent l'Église, désolent les familles et bouleversent les sociétés. C'est à la source qu'il faut agir, quand on veut rendre les eaux d'une fontaine limpides et claires. C'est au commencement de la maladie qu'il faut appliquer le remède. C'est aux premières années qu'il faut greffer un sauvageon. Ainsi, voulez-vous des âmes vertueuses, des vies chrétiennes, des caractères solidement trempés, formez-les

de bonne heure. « Ce que l'on appelle l'homme, a dit quelque part le Comte de Maistre, se forme sur les genoux de sa mère, et rien ne remplacera cette première éducation. » En venant traiter au milieu de vous les devoirs des parents, j'aborde un des sujets les plus importants de la doctrine chrétienne, et je réclame votre plus bienveillante attention. Je ne parlerai que des obligations spirituelles, et je les réduis à quatre: instruire, édifier, veiller, corriger.

I. — *Instruire.* — La famille est la première école où doit commencer l'instruction religieuse des enfants. L'Esprit Saint n'en cite point d'autre que celle-là : *Qui docet filium suum, laudabitur in illo*[1]. Quand l'intelligence de vos enfants est à ses premières lueurs et que leurs lèvres engourdies ne peuvent encore prononcer que deux mots, les noms de leur père et de leur mère, apprenez-leur qu'au ciel ils ont un Père qui veille sur eux, une Mère qui les couvre de sa protection. Formez leur front à s'incliner devant les noms de Jésus et de Marie, dressez leurs mains à bénir le Sauveur, et tracez souvent le signe de croix sur eux.

A mesure que leur esprit s'ouvre et que leur mémoire se forme, vous ajouterez à ces premières leçons. Vous leur direz ce que c'est que Dieu, ce qu'il a fait pour les hommes. Vous leur direz comment il gouverne toutes choses, comment il leur demandera compte de leur vie. Vous saurez leur inspirer l'horreur du vice et le goût de la prière. Ainsi la conscience se forme, l'enfant apprend à redouter le désordre, et il n'est pas tranquille quand il s'y abandonne dans un moment de faiblesse.

L'heure est venue, votre enfant est arrivé à l'âge déterminé par l'Église; il fréquentera régulièrement le catéchisme, vous lui en intimerez le précepte, vous vous informerez s'il l'a accompli, vous lui demanderez compte des leçons reçues. Ne regrettez jamais, parents chrétiens, les quelques heures de chaque semaine consacrées à l'éducation religieuse de vos enfants : vous n'y perdrez rien, vous y aurez tout gagné.

Vous voulez des enfants sages, soumis, respectueux et obéissants, mettez entre leurs mains le livre où ils apprennent leurs devoirs à l'égard de Dieu, de leurs parents, de leur prochain: le catéchisme.

Vous ne voudriez pas pour tout au monde d'un enfant hypocrite, jureur, emporté, médisant ou menteur; envoyez-les à cette école où l'on condamne, de la part de Dieu, l'hypocrisie, le blasphème, la détraction, et tous les vices qui déshonorent l'humanité: le catéchisme.

1. Eccli., XXX, 2.

Vous redoutez d'avoir jamais des enfants qui soient l'opprobre et la honte de leur famille ; faites-leur donner par le ministre du ciel ces leçons de modestie qui sauvegardent la réputation: les leçons du catéchisme.

Oui c'est là, au catéchisme, sous l'œil de Dieu et de son prêtre, que se forment les premières assises de l'instruction religieuse. C'est là que l'on établit le fondement de toute vie honnête et chrétienne. C'est le roc qui sert de base, la pierre sur laquelle il faut bâtir. C'est le tout de l'éducation et de l'homme.

Donnez-moi le criminel le plus égaré, l'âme la plus vicieuse, la plus corrompue, la plus dégradée; donnez-moi un misérable qui va tout à l'heure porter sa tête sur un échafaud : s'il a des principes, s'il a su le catéchisme, je ne désespérerai pas, je lui parlerai de sa vertueuse mère, de ses premières années, de son bonheur d'autrefois, des souvenirs de sa première communion, et, par des sentiers inconnus, une larme remontera de son cœur jusqu'à ses yeux, je finirai par le ramener. Mais si ce scélérat n'a jamais été instruit de la religion, le convertir! jamais! Que voulez-vous construire, lorsque vous ne trouvez pas de terrain où placer une pierre solide? Aussi qu'ils sont coupables et quel compte ils auront à rendre, ces parents dont les enfants vagabondent à travers les rues d'une ville, tandis que le ministre du Seigneur dispense les premiers éléments de la doctrine! Ne seriez-vous donc père que pour grossir le nombre des êtres inutiles et malfaisants? Ne seriez-vous revêtu de cet honneur insigne que pour former des citoyens des prisons et des bagnes?

Une heure sonne à l'horloge qui compte les jours de votre enfant : cette heure s'appelle la première communion. Qui décidera une question si importante? Qui tranchera les difficultés accidentelles? Le ministre de Dieu et lui seul. Il choisira l'année et le mois et le jour. A lui de régler, à vous de vous soumettre; à lui de déterminer jusqu'à quel moment doit se prolonger la préparation des âmes qui lui sont confiées. Il consultera sa conscience, rien que sa conscience, et malheur à lui s'il devait faiblir devant une considération humaine ou céder à des réclamations peu surnaturelles!

Le jour de la première communion passé, tout n'est pas fini. Les enseignements reçus disparaîtront de la mémoire, si aucune parole ne vient les rappeler. L'Église y a pourvu : elle offre à ses enfants une place au banquet du Verbe divin caché sous l'écorce des instructions familières. Chaque dimanche développe une de ces vérités que l'intelligence avait effleurées au début de la vie. Le devoir des parents est de conduire leur

famille à ce festin spirituel. Et qu'on n'entende jamais cette excuse aussi ridicule que coupable : Maintenant, mon fils a dix-huit ans, c'est son affaire ! — C'est son affaire et la vôtre, car vous avez été chargé de son âme. A vingt-cinq ans, vous en répondez comme à sept et à huit, et S. Paul vous assure que celui qui n'a pas la sollicitude des siens a perdu la foi et devient pire qu'un infidèle : *Si quis suorum maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior* [1].

II. — *Édifier.* Ce n'est pas tout de montrer le chemin, il faut engager dans la voie ceux qui vous furent confiés. C'est peu d'apprendre le bien, il faut arriver à la pratique. Les paroles persuadent, les exemples entraînent. L'enfant surtout est porté à imiter, il fait ce qu'il voit faire, il agit comme il voit agir. Tel père, tel fils.

N'y aurait-il pas de contradiction entre vos paroles et vos actions ? entre ce que vous avez fait apprendre à votre famille et ce que vous lui apprenez, en réalité, par votre conduite ?

Vos enfants ont appris au catéchisme le respect de Dieu, de son Église, de la vertu, du prochain : c'est là toute la morale de la religion catholique. Ne les portez-vous pas au mépris de Dieu par des blasphèmes et des jurements continuels ? au mépris de l'Église par des révoltes et des critiques incessantes ? Ne les portez-vous pas au mépris du prochain par des médisances qui déchirent, en leur présence, les réputations les mieux établies ? par des propos malsonnants qui dressent, au foyer domestique, école de censure ? Ne les portez-vous pas au mépris de la pudeur par des discours pour le moins suspects et inconvenants, par le récit des faiblesses de votre jeunesse ? Hélas ! si vous renversez d'une main ce que vous élevez de l'autre, comment arriverez-vous au couronnement de l'édifice ?

Vous ne priez pas, et vous dites à votre enfant : Fais ta prière ; — et s'il vient à vous demander, dans sa naïveté, à quel âge on cesse de prier, que répondrez-vous ? N'avez-vous pas le même Symbole et les mêmes devoirs ? Et si vous ne savez plus vos prières, ils penseront que ce sont là tout autant de patenôtres bons pour l'enfance, nécessaires pour la première communion, ridicules le jour du mariage, et complètement inutiles pour vivre en honnête homme dans la société.

Vous envoyez vos enfants à la messe et, vous la manquez sans scrupule ; vous la faites manquer à des domestiques et à des journaliers, vous établissez une distinction entre les dimanches ordinaires et les bonnes fêtes. Savez-vous quelle

1. I Tim., V, 8.

sera la conclusion de vos leçons et de votre conduite? C'est ainsi, se dira l'enfant, que plus tard j'observerai le dimanche. Il paraît que les prêtres exagèrent singulièrement! S'il y avait faute grave pour une messe manquée, mon père, que je connais pour un homme sérieux, ne s'en dispenserait jamais! — A douze ans, il la manquera pour se récréer, à dix-huit ans, pour se livrer au désordre, à vingt-cinq ans, il n'y paraîtra plus.

Vous avez fait apprendre à votre enfant la nécessité de l'abstinence du vendredi et des autres jours de pénitence, et vous la violez pour les prétextes les plus futiles. Il fera comme vous, il inventera, pour s'en dispenser, les raisons les moins solides. S'il l'observe au foyer domestique, dans les sociétés, il la foulera aux pieds avec ostentation et mépris.

Enfin vous dites à votre jeune homme : Mon fils, il faut remplir ton devoir pascal, — et vous-mêmes depuis plusieurs années vous vivez éloigné des pratiques religieuses. Que direz-vous, s'il repond : Où donc est votre confesseur? quand communiez-vous? êtes-vous sans faiblesses et sans tentations?

Non, Mes Frères, on ne peut pas diviser la famille et la scinder en deux parts : d'un côté, un père indifférent et impie, de l'autre, des enfants chrétiens et pieux! D'un côté, une mère mondaine et légère, de l'autre, une fille réservée et prudente. La famille est un corps, et un corps n'a qu'une vie, et la vie a ses sources dans la tête et dans le cœur. Le père, c'est la tête, la mère, c'est le cœur. Tel père, tel fils; telle mère, telle fille. Il ne faut pas se contenter d'instruire, il est nécessaire d'édifier. Ce n'est pas assez de donner des leçons, il faut y ajouter le bon exemple.

III. — *Veiller.* — Le bien est possible à vos enfants, vos enseignements le leur ont appris, vos exemples le leur ont montré; il s'agit de leur rendre le mal impossible. Il y a en eux, comme en vous, deux hommes distincts : l'homme de la nature et l'homme de la grâce. Il y a, selon l'expression de S. François de Sales, l'étoffe d'un saint ou d'un scélérat. Il faut de bonne heure étouffer le scélérat et cultiver la vertu qui fera le chrétien. En un mot, il faut prévenir le vice ou le réprimer : le prévenir par la vigilance, le réprimer par la correction.

Vigilance sur vos enfants, lorsqu'ils sont jeunes encore, sur leurs récréations, sur les personnes qu'ils fréquentent, et surtout sur celles à qui vous les confiez.

Vigilance plus tard, lorsque déjà les passions commencent à s'éveiller, sur les compagnies qu'ils recherchent, sur les maisons où vous les envoyez, sur celles où ils se rendent eux-mêmes, sur le domestique, le commis, l'employé ou tout

autre étranger qui habite sous votre toit, et, si vous n'êtes pas les favorisés de la fortune, vigilance sur les maîtres qu'ils vont servir.

Vigilance plus tard encore, à l'heure d'un établissement : pas d'assiduités ni de liaisons suspectes ; pas même de longues fréquentations avec des personnes que vous croiriez irréprochables. Les Saints, tant qu'ils sont sur cette terre, dit S. Liguori, peuvent devenir des démons.

Vigilance le jour et plus encore la nuit. Vigilance lorsque vos enfants sont près de vous, plus encore s'ils sont éloignés. Vigilance à dix ans et plus encore à vingt ans. L'œil d'un père vraiment chrétien ne se ferme jamais, l'oreille d'une mère digne de ce nom est toujours attentive. Ils voient beaucoup par eux-mêmes, ils écoutent plus encore et s'assurent par les autres de ce qui aurait échappé à leurs regards.

Mais que de mauvais pères aujourd'hui! que de mères plus coupables sont de véritables prodiges d'aveuglement! Ils ne savent rien voir, à leurs yeux leurs enfants passent pour de petits saints et ils s'arrogeraient volontiers le droit de les canoniser. On dirait que dans leur famille personne n'a contracté la souillure originelle, et que depuis le baptême on y acquiert le droit d'impeccabilité. Ils donnent une licence sans frein et sans limites. Le devoir de la vigilance paternelle n'est rien. Ont-ils un domaine, ils le confieront à un fermier expérimenté, ou le travailleront par eux-mêmes. Ont-ils un troupeau, un berger vigilant sera chargé de le conduire, et si, le soir, une seule brebis manque au bercail, ils remueront ciel et terre pour la trouver. Ils ont des enfants, c'est-à-dire des âmes immortelles, des âmes rachetées par le sang du Christ, des âmes qu'ils peuvent sanctifier ou damner, et, le soir arrivé, ils ne savent pas même où elles sont.

Ce qui est pis encore, ordinairement ces parents-là ne veulent rien écouter. Par des avis charitables, des amis voisins cherchent à leur ouvrir les yeux. Le prêtre voudrait déchirer le bandeau fatal : il avertit, il supplie, il montre le danger, il fait des reproches, il sévit avec l'autorité de son ministère. Tout est inutile, on saura trouver des excuses pour s'endormir dans l'apathie et l'aveuglement.

Pour moi, dira cette mère de famille, je réponds de la vertu de ma fille, je sais qu'elle se comporte chrétiennement. Elle est trop sérieuse pour agir différemment. Je sais que mon jeune homme n'est pas sans défaut, mais ce dont on l'accuse ! pure invention ! malveillance !

Parlez à cette autre de certaines assiduités qui ne sont plus un mystère pour personne : Il faut bien, vous dira-t-elle, que

mes enfants se produisent pour s'établir. Il n'ont pas la vocation d'être moines ou reclus.

Priez celle-là de surveiller un peu plus régulièrement certaines menées qui éveillent les soupçons publics : Oh ! vous répondra-t-elle avec un air de mystérieux étonnement, je n'ai rien à me reprocher là-dessus, je suis peut-être à cet égard d'une sévérité excessive.

Prenez les précautions qu'il vous plaira, apportez en preuve les témoignages les plus solides, on vous écoute à peine, souvent on vous critique, et jamais on n'en devient plus vigilant. Et quand plus tard le crime est entré au sein d'une famille, quand on est obligé de baisser vers la terre un front déshonoré, alors on cherche le coupable, on l'accuse, on le déteste, on le condamne, on le maudit. Mais le coupable ! le coupable, c'est vous.

Le coupable, c'est vous qui avez laissé ce jeune enfant errer à travers les rues d'un village avec des vagabonds et des libertins qui ne devaient pas tarder de le pervertir ; vous qui avez admis dans votre maison des personnes sans mœurs et sans vertus, et qui leur avez donné l'infâme droit de tenir les discours les plus dépravés en présence de votre famille.

Le coupable, c'est vous qui avez envoyé votre enfant chez des maîtres scandaleux et corrupteurs, et qui n'avez pas su craindre des chutes que tout le monde redoutait à votre place et que l'on regardait comme inévitables.

Le coupable, c'est vous qui avez laissé entre les mains de votre fille le poison d'un mauvais roman, d'un feuilleton impie ou obscène ; vous qui avez autorisé des liaisons suspectes, la fréquentation des bals, les rendez-vous et les soirées interminables, loin de tout regard protecteur.

Le coupable, c'est vous, et c'est à vous qu'il sera demandé compte des crimes de votre famille. Ah ! si vous aviez surveillé vos enfants, ils seraient purs encore, ils auraient grandi dans la vertu, comme prospère l'arbre planté le long des eaux, appuyé d'un fort tuteur. Ils sont flétris, souillés, déshonorés. Non, non, ne cherchez pas ailleurs la cause de ce malheur à jamais déplorable : le coupable, c'est vous qui n'avez rien su voir, rien voulu écouter ; vous qui êtes des bourreaux : *Parentes sensimus parricidas.*

IV. — *Corriger.* — Mais voici le Saint Esprit qui, d'une parole, nous révèle encore le moyen d'étouffer le vice dans l'âme des enfants ! Celui qui épargne la verge déteste son fils : c'est-à-dire qu'il faut imiter le jardinier quand il taille et émonde, pour débarrasser le jeune arbre de toutes les branches inutiles ; le

statuaire quand il frappe le marbre à coups de ciseau, pour en faire sortir le chef-d'œuvre conçu dans son imagination ; le Créateur qui châtie ceux qu'il aime et corrige ceux qu'il a reçus au nombre de ses enfants.

Corrigez vos enfants et triomphez de leur obstination dès les premières années.

Corrigez, mais avec pureté d'intention, pour Dieu qui le commande et en donne l'exemple ; jamais par caprice ni par colère, jamais la haine dans le cœur ni le blasphème sur les lèvres.

Corrigez, mais avec sagesse ! Proportionnez la punition aux manquements. Aux fautes graves, les châtiments sévères ; aux fautes légères, des peines légères. Avertissez longtemps avant de frapper, réfléchissez beaucoup avant d'avertir, ayez des ménagements pour la faiblesse, l'âge et le caractère, mais surtout ne capitulez jamais.

Corrigez avec fermeté, ne cédez rien de votre autorité, ne craignez pas de faire verser des larmes : dans une famille, il faut nécessairement qu'il y ait des larmes versées, et, si les enfants n'ont jamais pleuré, ils rempliront le cœur de leurs parents de tristesse et d'amertume.

Ayez le courage de vouloir et de vous faire obéir par vous-mêmes ! Gardez-vous de menacer vos enfants l'un de l'autre : Si tu n'es pas sage, je le dirai à ton père ! — Et qu'avez-vous fait de votre autorité, vous, mères chrétiennes qui tenez un pareil langage ? — Si tu n'es pas sage, je le dirai à ta mère ! — Et c'est vous qui abdiquez ainsi, vous qui êtes père et qui avez le premier rang et la première place, vous à qui tout doit être soumis, jusqu'à l'épouse que le Ciel vous a donnée ! — Si tu n'obéis pas, nous le dirons à Monsieur le curé, à Monsieur l'instituteur ! — Et n'est-ce pas de vous que le pasteur d'une paroisse et le maître de vos enfants tiennent l'autorité qui s'impose, la parole qui commande et la verge qui frappe ? Ils sont vos aides et vos auxiliaires, mais vos remplaçants et vos gendarmes, jamais !

De la volonté ! encore de la volonté ! toujours de la volonté ! Je n'aime pas que, pour reprendre vos enfants, vous les menaciez d'un fantôme imaginaire : l'étranger qui l'emportera dans sa poche, le loup qui le guette, le tambour qui passe, le gendarme qui arrive. Pitoyables ressources ! croyez-moi ! Toutes ces craintes s'évanouissent avec l'âge, et l'enfant ne s'habitue pas à plier sous le joug et à respecter l'autorité de ses parents. La seule raison de l'obéissance, c'est votre commandement ! On doit se soumettre, parce que vous l'avez ordonné. « Je le veux, » doit être votre seul mot et votre seule devise, avant l'exécution de vos préceptes.

— Mais aujourd'hui les enfants ne veulent plus obéir ! — Parce que vous ne savez plus vouloir ni commander. Vous avez jeté le sceptre, ils l'ont recueilli ! Aujourd'hui ils sont rebelles, demain ils traiteront d'égal à égal. Dans quelques jours vous serez à genoux, et ils dicteront des lois que vous serez forcés de subir. Vous n'avez pas voulu prendre la verge dont parle l'Esprit Saint, ils en seront armés à votre place et contre vous.

— Mais mon enfant a vingt ans ! — Et vous aussi vous avez eu vingt ans, et vous n'aviez jamais eu la pensée de résister au commandement de votre père ; vous avez transmis le sang de vos aïeux, sachez léguer aussi cette austère discipline que vous aviez reçue.

— Mais il menace de quitter la famille ! — Il n'en fera rien ! S'il pousse l'ingratitude jusqu'à ce point, tant mieux ! Il saura ce que c'est que manger à vingt ans le pain de l'étranger, et l'expérience du malheur courbera ce front altier et assouplira ce caractère inflexible.

Pour vous, ne capitulez jamais ! Reprenez tant que vous trouverez un défaut réel ; corrigez tant que vous trouverez un défaut répréhensible ; ne dépouillez jamais le manteau royal dont le Créateur vous revêtit, et que vos enfants sachent qu'il est nécessaire d'obéir !

Un jour, un vieillard aux cheveux blancs traversait une forêt sombre et peu sûre. A peine entré, deux malfaiteurs lui mettent la main sur la gorge, en lui demandant la bourse ou la vie. Il leur offre quelques pièces de monnaie, les seules qui lui restent, et demande grâce pour la vie. Touchés des accents de sa parole suppliante, les malheureux lui permettent de continuer sa route et vont rendre compte de leur mission à leur chef. — Que ne me l'avez-vous amené ? j'en aurais tiré d'avantage. Poursuivez-le aussitôt, et vous répondez de lui sur votre existence. — Ils le rejoignent, ils le conduisent. Le chef de la forêt le regarde, l'examine, le regarde encore ; puis, montrant un petit chêne : Arrache-le, ou tu es mort, dit-il. — Le vieillard l'arrache facilement. Le brigand lui désigne un arbuste plus vieux : Arrache-le, ou tu es mort. — Le vieillard essaie la force de son bras, l'arbre résistait, il finit par en triompher. Enfin le chef des voleurs le place devant un chêne séculaire : Arrache-le, ou tu es mort. — Sentant son impuissance, la victime tombe à genoux. Pitié, dit-elle, pitié pour mes cheveux blancs ! voyez : je n'ai que quelques pièces de monnaie, et je les ai livrées, je n'ai plus que quelques tristes jours à vivre, laissez-moi terminer ma course comme Dieu le voudra. — Alors le brigand de lui dire : R garde-moi bien, me reconnais-tu ?

— Non, je ne vous connais pas. — Eh bien ! moi, je te reconnais: je suis Gaspard de Besse, ton fils. A quinze ans, je vivais dans le désordre : il fallait tordre le chêne quand il était jeune ; j'ai grandi dans le vice. A vingt ans, je n'aurais pas résisté encore à une forte et sévère correction. J'ai quarante ans : à cet âge, l'on ne se corrige plus, le chêne est trop vieux. Je descendrai dans l'enfer, mais toi, tu y descendras avec moi pour m'avoir perdu, et, dans l'enfer, sais-tu quel sera ton plus cruel démon? Ce sera moi !

Eh ! oui, Mes Frères, des enfants perdus par la faute de leurs parents entraîneraient ceux-ci dans l'abîme, et ils seraient leurs plus cruels démons. Ils diraient aux anges pervers : Nous maudissons votre cruauté, parce que vous nous avez fait tomber, mais nous maudissons plus encore ce père et cette mère qui nous ont jetés entre vos mains : *Perdidit nos aliena perfidia, parentes sensimus parricidas.* — Ils diraient aux flammes vengeresses : Nous maudissons votre activité, nous la comprenons cependant : vous êtes les instruments de la justice infinie ; mais nous ne comprendrons jamais la perfidie des parents qui nous ont lancés dans ce gouffre par leur lâcheté et leur négligence : *Perdidit nos aliena perfidia.*

Quel coup de poignard que ces paroles retentissant éternellement à l'oreille des parents prévaricateurs ! Quel désespoir de se dire : Et pourtant, je devais peupler le ciel, j'ai peuplé l'enfer, et là-bas je trouverai des victimes à qui j'avais donné la vie, et qui passeront leur éternité à me donner la mort !

Comprenez donc, parents chrétiens, toute l'étendue de vos devoirs, alors vous serez doublement le père et la mère de vos enfants; à la vie naturelle, vous ajouterez la vie surnaturelle, et vous gagnerez pour eux et pour vous la vie de la gloire ! *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XII, pp. 316-336; t. XVI, pp. 232-288.

DEVOIRS DES ENFANTS

Honora patrem tuum. (Exod., XX, 12.)

Le quatrième commandement sauvegarde tous les intérêts de la famille. Après les devoirs des parents et des époux, viennent les graves et rigoureuses obligations des enfants. Toutes les théologies en comptent quatre principales : le respect,

et l'obéissance qui en est le fruit; l'amour, et l'assistance qui en est le dérivé nécessaire.

I. — *Respect filial.* — On ne doit jamais mettre en question si les enfants doivent le respect à leurs parents: tout le proclame et mille voix s'unissent à celle de Dieu pour dire avec le Décalogue: *Honora patrem tuum et matrem tuam:* Honorez votre père et votre mère.

En effet, qu'est-ce qui commande le respect? L'âge, l'autorité, la puissance? Tous ces titres appartiennent aux parents dans la famille. Leur âge leur communique une grandeur qui est au-dessus de tout. Ils ont des droits imprescriptibles. Vous êtes leur propriété, du jour où vous avez reçu l'existence: le sang qui coule dans vos veines est leur sang, la vie qui anime votre poitrine est leur vie, la force répandue dans vos membres est leur force. Vous êtes leur bien et leur domaine: *Res patris filius*, dit S. Thomas d'Aquin.

Qu'est-ce qui commande le respect? La royauté? Inclinez-vous devant vos parents et saluez en eux les rois de la famille, les souverains établis par Dieu. Votre père est roi, votre mère est reine; ils ont été sacrés par la religion, quand le Christ bénit et sanctifia leur union au pied des autels; leur couronne est une couronne de bienfaits; leur sceptre un sceptre de tendresse et de sage sévérité; leur vêtement est une pourpre qui rayonne de la lumière divine.

Montons plus haut encore. Qu'est-ce qui commande le respect? Le sacerdoce? Vos parents ont un espèce de sacerdoce à remplir. Ils ont dû instruire votre esprit des vérités primordiales, former votre cœur à l'amour de la vertu et donner à votre âme la direction du bien. Ils participent en cela à la mission des prêtres autant qu'à la dignité et à la puissance des rois. Dès le commencement, la paternité, la royauté et le sacerdoce étaient réunis sur la même tête, et il reste, sur le front des parents, quelque chose de cette primitive grandeur.

Enfin, qu'est-ce qui commande le souverain respect? Dieu et tout ce qui est divin: son nom, sa parole, ses sacrements, son jour, sa religion. Plus une chose approche de la Divinité, plus elle est respectable. Parce que la Très Sainte Vierge est la mère de Dieu, nous l'honorons d'un culte particulier appelé « hyperdulie ». Parce que les Saints sont les amis de Dieu, nous leur adressons nos hommages chaque jour de l'année. Que dire donc de la vénération qui est due à nos parents? Ne sont-ils pas les représentants de celui qui, dans les cieux, aime à se donner le nom de père et nous a appris à l'invoquer sous ce titre? Ne sont-ils pas, selon l'expression des païens,

des Divinités visibles, des créateurs secondaires? Comme ils approchent du Seigneur! Comme Dieu, après Dieu, et par une participation toute divine, ils ont donné l'être qu'ils avaient reçu eux-mêmes. Comme Dieu, après Dieu et en son nom, ils dirigent, gouvernent et conduisent leurs enfants, ils sont les images vivantes de la Providence qui n'abandonne rien de ce qu'elle a créé. Aussi, le respect dû aux parents est, dit S. Thomas, un culte analogue à celui que nous devons à Dieu, et l'un et l'autre prennent le nom de piété: il y a la piété filiale comme il y a la piété divine et religieuse. Tertullien ajoute que c'est un sacrilège de désobéir à ses parents, comme c'est une impiété de déshonorer le Créateur. Et le Saint Esprit a encore là-dessus une de ces paroles qui n'ont que le tort de n'être pas assez méditées: « Celui qui craint le Seigneur, dit-il, honore les auteurs de ses jours, et il les servira comme autant de seigneurs et de maîtres: *Quasi dominis serviet his, qui se genuerunt*[1].

Arrivons maintenant à la pratique du respect filial. J'en trouve la règle dans l'Écriture, à côté du précepte: Honorez votre père de tout votre cœur, dans vos actions et vos paroles et par toute votre patience[2].

Toto corde. Le respect du cœur est un sentiment d'estime et de vénération intérieure qui pénètre toute notre âme. Il est toujours prêt à se traduire au dehors, quand l'occasion se présente. C'est l'âme, le principe et la source du respect extérieur. Il est à celui-ci ce qu'est la forme aux sacrements, la sève à l'arbre, l'attention à la prière, l'huile à la lampe et le souffle à la poitrine.

Sermone. Le respect du langage consiste à éviter dans les paroles tout ce qui indique le mépris ou le sans façon. Ne jamais élever la voix d'un ton de maître, se garder des réponses dures, insolentes et grossières. Ne jamais dédaigner leurs conseils ou leurs avis, ni même leurs reproches. Se garder des expressions blessantes, et, à plus forte raison, des injures ou des malédictions. Ne jamais révéler les fautes secrètes ou les défauts de vos parents. Ces scènes de famille, quelquefois plus amusantes qu'édifiantes, toujours regrettables et scandaleuses, ne doivent jamais dépasser le seuil du foyer domestique ni transpirer au dehors. Ne voyez-vous pas que vous vous flétririez vous-mêmes si vous étiez des enfants rapporteurs et médisants? On vous écoutera avec avidité divulguer les malheureux secrets de la famille, et quand vous aurez passé, il n'y aura qu'une voix pour dire: Tel père, tel fils.

1. Eccli., III, 8. — 2. Eccli., III, 9, 7, 28.

In opere. Le respect des actions. Un enfant bien né ne paraît jamais en présence de ses parents qu'avec un extérieur soumis. Il évite tout ce qui marque le dédain : secouer la tête, hausser les épaules, regarder d'un œil de menace et surtout lever la main contre eux. Ce dernier crime est si grave que, chez les Juifs, il était impitoyablement puni de mort. Autrefois l'Église condamnait les coupables à l'excommunication, et aujourd'hui encore elle en fait un cas réservé. Dieu le punit presque toujours par des châtiments exemplaires. Avez-vous jamais entendu raconter sans frémir le trait de cet enfant qui osa frapper son père et le traîna, sans pitié pour son âge, le long de cet escalier fameux où le vieillard l'arrêta tout court, pour lui dire : Grâce, mon fils, arrête là, car c'est ici où, traînant mon père, je me suis arrêté moi-même.....? La justice de Dieu a ses heures sur la terre ; la prospérité règne au sein des familles où les parents sont traités avec honneur, et la malédiction s'attache au foyer où la loi du respect est méconnue.

In opere. Un enfant bien élevé ne fait rien de grave sans consulter ses parents : voyages, négoce, établissement, projet, entreprise, tout doit se faire sous la direction du père et de la mère. Auriez-vous plus de lumière qu'eux, ménagez leur délicatesse en leur faisant part de tout. Ils n'enchaîneront pas tellement votre volonté que vous ne puissiez prendre le parti le plus convenable, et Dieu vous bénira d'avoir accordé à votre vieux père la consolation de penser qu'il n'est point entièrement oublié. Remarquons, en passant, que les affaires importantes traitées contre le gré des parents ne réussissent presque jamais. Que d'établissements accomplis de la sorte sont malheureux ! Alors les jeunes gens sont sans consolation : n'ayant écouté que leurs caprices, ils n'ont plus le cœur d'une mère pour y déverser leurs peines, ni la parole d'un père pour y trouver la force et le courage.

In omni patientia. Les parents peuvent avoir des défauts, ils peuvent, avec l'âge, tomber dans ces faiblesses intellectuelles et morales dont le spectacle contriste et dont le souvenir humilie. C'est alors, dit un grand écrivain, qu'il faut les servir avec le plus profond respect et embellir, à force de soins, cette existence devenue malheureuse. Il y a quelque chose qu'ils ne perdront jamais : le caractère divin de la paternité qui les rend augustes et vénérables. Ils abdiquent la gestion de leurs affaires, l'administration de leur domaine. Ils cèdent les travaux qu'ils faisaient autrefois avec habileté, ils laissent les soucis qui les ont vieillis, mais leur dignité et leur grandeur ! jamais ! Ils sont faibles, infirmes, leur front est courbé sous le poids des années, leur intelligence atteinte dans son exercice : ils

sont vos parents. Patience et respect! Ils vous ont supportés quand votre âme était encore ensevelie dans un corps à peine formé, les extrémités de la vie se ressemblent. Supportez-les à votre tour, vous ne ferez jamais la centième partie de ce qu'ils ont fait pour vous.

Vos parents peuvent avoir des défauts plus graves encore: ils ne seront recommandables ni par la conduite ni par les vertus, ils ne vous donneront que des exemples peu édifiants; ils se feront remarquer par leur dureté, leurs impatiences, leurs emportements et leur blasphèmes. Vous n'êtes pas dispensés du respect et vous devez redoubler de patience : *In omni patientia.*

Je vais plus loin. Des parents peuvent oublier leurs devoirs jusqu'à commander le mal. Il faut désobéir, mais avec respect: si vous êtes obligés d'être rebelles, soyez-le saintement. L'autorité paternelle est si haute, que rien ne saurait légitimer le mépris. La parole et les actes ne correspondent pas à la grandeur, la personne est sacrée. « Quelle que soit sa décadence, il est beau de voir la paternité quand un fils la respecte et la vénère. Ce sont des ruines, mais des ruines imposantes quand on y voit fleurir le respect filial[1]. »

II. — *Obéissance filiale.* — C'est la fille du respect et la fleur majestueuse de cette tige vénérable. Proclamons ce devoir en notre siècle de révolution et de désordre. Disons-le à haute et ferme voix, aujourd'hui que l'autorité chancelle de toutes parts. Répétons sans crainte et sans faiblesse ce que Dieu nous a révélé dans sa loi: Parents, vous êtes les maîtres de vos enfants, et vous avez toujours le droit de commander; enfants, vous êtes les serviteurs nés de vos parents, il faut obéir.

Il faut obéir, c'est votre intérêt! Que diriez-vous de celui qui aurait choisi un guide pour le conduire à travers des sentiers inconnus, si, engagé dans la route, il refusait de suivre son mentor? Qu'auriez-vous dit du jeune Tobie si, au lieu d'écouter l'archange Raphaël, il avait pris une direction toute opposée? Ce sentier où vous devez passer, c'est la vie. Il est inconnu pour vous, mais le Ciel vous a donné des guides. Votre père et votre mère ont fait avant vous et pour vous l'expérience du chemin. Vous ne voyez pas, ils ont vu pour vous. Vous ne comprenez pas, ils ont étudié pour vous. Acceptez leur commandement, et vous ne vous égarerez pas.

Au contraire, si vous ne suivez ces anges conducteurs, d'autres maîtres se présenteront, et vous subirez leurs lois. Vous obéirez à vos passions, à votre paresse, à votre vanité, à des penchants honteux, à l'amour de la dissipation et de la

1. Monseigneur Besson.

légèreté, et vous irez aboutir au précipice que vous auriez évité sous la direction de vos parents.

Il faut obéir, l'ordre l'exige! Une famille où tout le monde voudrait commander serait le séjour des guerres et des discordes, le foyer de l'anarchie et une vision de l'enfer. Elle serait pire que l'enfer : dans ce bagne de la colère divine, il y a une certaine obéissance : de gré ou de force, les démons sont obligés de se soumettre à celui qu'ils ont suivi dans la révolte; de gré ou de force, les damnés vivent sous l'empire des démons qui leur ont fait commettre le péché.

Il faut obéir, la religion sanctionne ce précepte de sa divine autorité! Enfants, dit-elle, écoutez les remontrances de votre père et ne résistez pas au commandement de votre mère. Puis elle range les rebelles à côté des avares et des impudiques, dans le royaume de la désolation éternelle. Enfants, ajoute-t-elle encore, obéissez à vos parents, c'est un devoir de justice et Dieu le veut. Il ne s'agit pas de savoir si la soumission est agréable, vous devez l'accepter pour Dieu qui commande par l'organe des supérieurs : *Hoc placitum est Deo.*

Il faut obéir en tout : *Obedite parentibus per omnia* : voilà encore la règle à côté du précepte. Il faut obéir en tout, mais surtout dans les commandements qu'ils vous font pour empêcher les offenses à Dieu : lorsqu'ils vous défendent l'entrée des maisons dangereuses, la fréquentation des personnes corrompues, les divertissements coupables, les bals, les liaisons criminelles et les promenades suspectes, et c'est un péché mortel de désobéir en ces circonstances.

Il faut obéir en tout, même lorsqu'il s'agit de recevoir des corrections! Vous croyez qu'il est heureux pour vous d'avoir des parents faibles et indulgents, l'Esprit Saint vous dit que celui qui épargne la verge déteste son fils, et que cette tendresse est une cruauté.

Il faut obéir à tout âge, tant que votre père aura assez de force pour donner un ordre et assez de voix pour dire un mot de commandement! Sans doute, l'autorité paternelle doit être modifiée avec les années, avec le caractère des enfants, mais pour ceux-ci, il n'y a qu'une règle et un chemin : l'obéissance.

Il faut obéir promptement et avec joie, sans retard ni murmure, sans délai ni plainte, sans résistance ni mauvaise grâce.

Anathème donc à ces enfants qui renvoient à leurs frères le soin d'exécuter les ordres de leurs parents, se plaignent d'être surchargés de préceptes et laissent à d'autres le devoir de les accomplir!

Anathème à ceux qui manquent la messe, les offices, les pratiques religieuses; qui nouent des intrigues, des liaisons;

qui vont dévorer dans les excès du cabaret l'argent mis à leur disposition !

Anathème à ceux qui spéculent sur la mort prochaine pour être rebelles, et refusent d'appeler un notaire, pour détourner une succession tout entière à leur profit !

Anathème enfin à ceux qui prolongent la révolte jusqu'après le trépas de leurs parents, foulent aux pieds les clauses d'un testament, ou le font déchirer et révoquer par des tribunaux trop complaisants !

Obéissez, Mes Frères, et, je vous le promets au nom de Dieu, vous remporterez des victoires : *Vir obediens loquetur victoriam*[1]. Vous commanderez à votre orgueil et à toutes vos passions, vous commanderez à vos parents et les forcerez de vous bénir, vous commanderez à Dieu qui fera votre volonté, comme vous aurez fait la sienne quand elle vous arrivait par l'organe des auteurs de vos jours. Obéir c'est régner, et quand on baisse la tête, c'est pour recevoir une couronne : *Vir obediens loquetur victoriam.*

III. — *Amour filial.* — Est-il besoin de dire à des enfants qui ont connu cette créature pleine de sollicitude et de tendresse qui s'appelle un père, et cette autre créature toute pétrie d'amour qui s'appelle une mère, est-il besoin de leur dire : Aimez vos parents... ?

Entrez dans une étable et voyez le petit agneau bondir autour de sa mère : il la distingue entre mille, il la suit de préférence à toutes les autres. Sortez à la campagne, jetez un regard à travers les branches du premier arbre qui borde le chemin, vous entendrez le petit oiseau chanter en la compagnie de sa mère, vous le verrez essayer ses forces pour s'élancer avec elle dans les espaces. Pénétrez dans les forêts les plus sombres, étudiez les habitudes des animaux féroces, et partout où vous rencontrerez une mère et des petits, vous remarquerez le même amour et la même tendresse.

Voulez-vous contempler le berceau où un enfant repose depuis quelque mois ? La loi de l'amour filial y est écrite et s'y développe chaque jour. Ces deux petites mains s'élevant du berceau préviennent une langue engourdie pour dire : Ma mère, je vous aime. — Ce sentiment naturel doit grandir à mesure que la raison vient rendre compte des bienfaits reçus. Rappelez, en effet, ce que vos parents ont fait depuis le jour de votre naissance. Que de craintes de la part de votre mère, que de jours sans repos, que de nuit sans sommeil ! Et cette mère qui essuya vos larmes, qui vous préserva du danger, qui s'immola

1. Prov., XXI, 28.

pour vous empêcher de souffrir, cette mère, vous ne l'aimeriez pas! Et pour votre père, que de soucis, que de travaux, que de peines, que de fatigues! Et ce père qui vous a nourri, vêtu, élevé, rendu heureux, n'aura pas la consolation de se dire: Mon enfant m'est dévoué, il m'aime!

Et cependant on dirait qu'il en coûte d'aimer ceux qui nous aiment, quand ils portent les noms de père et de mère. Que d'enfants ingrats! Les uns trouvent la compagnie de leurs parents fastidieuse, ils les abandonnent à un coin du foyer, les regardent à peine, ne leur parlent jamais, les traitent avec froideur, comme s'il leur tardait d'être débarrassés de leur personne.

D'autres les contristent par leurs scandales et leur libertinage, leur rendent la vie à charge par leurs blasphèmes et leurs emportements, couvrent de honte leur front blanchi, et leur font regarder la tombe comme le royaume de la délivrance.

D'autres encore ne peuvent supporter reproche ni conseil, au moindre avertissement ils leur jettent à la face cette odieuse et amère parole: Je suis tel, c'est à prendre ou à laisser, et si vous n'êtes pas content, je m'en irai.

Et que dire de ceux qui oseraient faire retentir les tribunaux de leurs scandaleuses chicanes, qui chercheraient à dépouiller un vieillard qui s'est sacrifié pour eux, et deviendraient les bourreaux de celui qui les a nourris?

Que dire de ceux qui rougiraient de reconnaître leurs parents sous des vêtements simples et modestes, qui n'oseraient ni les visiter ni les recevoir? Ils sont donc peu de chose ces parvenus d'hier, puisqu'un peu d'or fait toute leur grandeur, puisque toute leur gloire vient de la dépouille des animaux tissée en un vêtement. Ah! que je préfère Joseph descendant de son char à l'approche de son père et se jetant à ses pieds pour lui demander sa bénédiction! Que je préfère le roi très sage quittant son trône pour accueillir sa mère et la faire asseoir à ses côtés! Et le Fils de Dieu n'a-t-il pas abandonné les splendeurs du ciel, pour s'abaisser devant une humble vierge de Juda? Vos parents n'ont ni l'éclat des richesses ni celui de la puissance, ils ont une valeur bien plus grande: celle de la vertu et de l'expérience. Ils ont surtout des droits plus sacrés: les droits de l'amour qui s'est dévoué.

IV. *Assistance filiale.* — L'amour n'est pas oisif, et quand il ne se traduit pas dans les œuvres, il n'existe pas. Vos parents vous donnèrent la nourriture et l'entretien: ils le devaient à votre faiblesse et vous savez avec quel zèle ils remplirent ce devoir, avec quelle affection votre mère réchauffait vos membres délicats, avec quelle ardeur votre père affrontait la rigueur des

saisons. Vous avez grandi et ils chancellent sous le poids des années, leur bras ne peut plus porter un instrument de travail, à vous de les nourrir ; ils sont malades, à vous de les soigner. Ce serait une honte de vivre dans l'abondance, tandis que votre vieux père consumerait le reste de ses jours dans la misère et le dénûment. Ce serait une honte de spéculer sur ce que vous coûtera une mère exténuée de fatigues et de regretter une pièce de monnaie qu'il faudrait au médecin. Et surtout si vos parents se sont dépouillés en votre faveur, leur épargner le pain de la vieillesse, vous renvoyer l'un à l'autre le soin de les nourrir, serait un acte de barbare et indigne cruauté. Ah ! quel spectacle offrent quelquefois les familles sous ce rapport ! J'entre dans cette maison, je rencontre un vieillard assis au coin du feu. Ses cheveux blancs, son front ridé, ses épaules courbées par le travail lui donnent un aspect vénérable, mais il pleure. Mon père, me dit-il, je voudrais être mort et je prie Dieu de me retirer de ce monde. J'ai des enfants, ces mains n'ont agi que pour eux, et maintenant que je ne puis plus me plier à la peine, ils se disputent à qui me parlera le moins, et j'en suis réduit à souffrir les horreurs de l'indigence au sein d'une famille qui ne manque de rien.

Malheureux père ! mais enfants plus malheureux encore ! Attendez, la justice n'est pas loin ! Sous le même toit, à la même place, la même scène se jouera. Les acteurs changeront. Vous serez les méprisés et d'autres seront la verge de Dieu pour vous châtier, et vous crierez, mais trop tard, comme ce fils ingrat que nous citions tout à l'heure : Grâce, grâce ! Moi aussi, j'avais maltraité mon père, mais pas de la sorte.

Quand vous étiez jeune encore, vos parents vous devaient la vigilance et tous les soins qui l'accompagnent. Vous êtes robuste et fort, votre père et votre mère sont cloués sur un lit de douleur. A vous de veiller à votre tour, à vous de refaire cette couche de souffrances, à vous de procurer un peu de repos à des membres brisés par les dernières épreuves. Plus de prétextes. Auriez-vous été lésé dans l'héritage, votre place est à côté de ceux qui ont reçu vos premiers soupirs. Il faut panser ces plaies gagnées à votre service, assister ces maladies contractées à votre berceau. Ces pieds qui vous ont guidé, ces mains qui vous ont béni, ces bras qui vous ont porté doivent parler à votre cœur. Que les étrangers se retirent à l'approche du deuil, que les amis d'autrefois s'en aillent, je le comprends, mais qu'un fils et une fille ne soient point là, non, je ne le comprendrai jamais !

Maintenant, je vous demande un service qui devient chaque jour plus nécessaire, je réclame pour vos parents l'assistance

spirituelle, l'aumône de la foi et de la piété. Ils sont peut-être ignorants de leur religion, indifférents ou impies : c'est un malheur auquel il faut remédier. L'amour filial vous suggérera mille moyens, et, si vous n'en trouvez pas d'autre, il vous offrira la prière ; si Dieu ne vous accorde pas la conversion pendant la vie, approchez en toute confiance lorsque les derniers jours sont venus. Parlez du prêtre, faites-le entrer. Le prêtre n'est pas l'exécuteur des arrêts de la justice, mais le délégué de la miséricorde ; les sacrements ne tuent pas, ils consolent. N'attendez pas le moment où le malade n'aura plus assez de connaissance pour recevoir les grâces et les bénédictions de l'Église. Dès le commencement, vous vous mettez en mesure de savoir à qui ils laisseront leurs biens, occupez-vous plutôt de savoir à qui ils légueront leur âme. S'ils ont des restitutions à faire, encouragez-les et gardez-vous d'acheter à prix d'argent la damnation de votre père. S'ils ont des ennemis, encouragez-les à pardonner et donnez-leur l'exemple de la générosité et des réconciliations.

Enfin, à l'exemple de Tobie, vous fermerez les yeux à votre père et à votre mère mourant dans la paix du Seigneur, vous honorerez leur dépouille mortelle et vous ne les oublierez jamais. Ils souffriront peut-être pour vous avoir trop aimés, mais par la prière, le saint sacrifice, l'aumône, vous leur rendrez cet amour et vous leur procurerez le rafraîchissement et le repos.

Tels sont, en abrégé, les devoirs des enfants ; remplissez-les et vous jouirez des promesses de Dieu. Et quelles promesses ! Une longue et heureuse vie sur la terre. Il est juste, en effet qu'on use longtemps d'un bienfait qu'on a su reconnaître : *Ut sis longævus super terram.* La bénédiction de votre père : *Ut superveniat tibi benedictio ab eo.* Quelle consolation ! Quel bonheur ! C'est une couronne sur le front de l'enfant, une chaîne d'or à son cou, le gage de toutes les faveurs divines. Quand la mort frappe sans pitié et fait des orphelins, si le père a le temps de bénir, on augure bien pour sa famille : Dieu les aidera, dit-on, leur père les a bénis. — Quand on a à déplorer un de ces accidents qui emportent soudain, entre tous les regrets exprimés, il en est un qui ne tient pas la dernière place, et c'est de n'avoir pas vu descendre la bénédiction de la main et du cœur des parents : Pauvres enfants, il n'a pas eu le temps de les bénir ! — Et si, au moment suprême, ce qu'à Dieu ne plaise ! un père vient à refuser ce témoignage de pardon à un fils ingrat, on tremble pour le malheureux déshérité et il tremblera lui-même, et sa vie lui semblera maudite jusqu'à son dernier jour. Et il ne se rappellera jamais sans effroi cette

heure fatale où son pere le repoussa et le voua au malheur, et l'image de ce mourant irrité lui apparaîtra partout comme un fantôme horrible.

Honorez donc vos parents et ils vous béniront, et Dieu y ajoutera les bénédictions de l'éternité. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. IX, p. 379; t. XII, p. 309; t. XIV p. 371.

PARDON DES INJURES

Aimer son prochain comme soi-meme est un commandement que le Seigneur a fait à tous les membres de son Église. C'est là mon précepte, dit-il, c'est ma recommandation dernière: *Hoc est præceptum meum.* A cette charité, on reconnaîtra si vous êtes mes disciples. L'amour est le signe distinctif, le caractère spécial de mes serviteurs: *In hoc cognoscent omnes.* — Impossible d'être agréable au Créateur sans aimer les hommes, ses créatures et ses enfants. La charité est un arbre dont le tronc monte aux cieux et dont les branches couvrent la terre entière; une flamme qui s'allume au cœur de Dieu et embrase le cœur de nos frères par la nature et la grâce; une fleur dont la corolle s'ouvre vers le ciel et dont le parfum embaume tout ce qui l'environne. « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu et le prochain comme vous-mêmes: » voilà en deux mots l'essence, l'objet et la mesure de la charité.

Mais quel est ce prochain qu'il faut aimer comme soi-même? Ce sont d'abord nos parents : à eux nos plus tendres affections, pour eux nos premières sollicitudes: la nature l'enseigne, d'accord avec la foi. Ce sont nos amis et nos bienfaiteurs: la reconnaissance le proclame. Ce sont enfin nos ennemis et ceux qui nous veulent du mal : Dieu l'a dit.

Oui, chrétiens, nos ennemis eux-mêmes sont compris dans la loi générale de la charité, ils doivent avoir une part à nos prières et à nos secours, s'ils se trouvent dans la nécessité. Ils ont droit aux témoignages de bienveillance que nous accordons en général aux autres personnes de même condiction. Sont-ils nos supérieurs, nous leur devons le respect et la déférence. Sont-ils nos parents et nos alliés, nous leur devons les égards que réclame la parenté ou l'affinité. Sont-ils nos égaux ou nos inférieurs, nous ne pouvons rien faire extérieurement qui témoigne la haine ou la rancune, et il faut étouffer dans notre cœur tout ressentiment. Parlons du précepte de l'amour des

ennemis, de l'autorité qui nous l'impose, des exemples qui nous y engagent, des châtiments réservés à ceux qui ne veulent pas s'y soumettre.

I. — *Autorité qui commande le pardon.* — Le précepte du pardon des injures est aussi ancien que le monde. Il fallait de faux docteurs tels que les pharisiens, pour inventer le proverbe détestable: « Œil pour œil et dent pour dent. » Jésus-Christ arrivant se hâte d'user de sa toute-puissance pour ramener la loi à son antique pureté. Pesez toute la solennité de sa proclamation: *Ego autem dico vobis.* D'abord ce pronom « moi », placé au commencement, a une signification particulière: *Ego*, moi, le Créateur, et, par conséquent, le Maître suprême; moi, votre Père et votre bienfaiteur; moi, votre juge; moi, la Majesté souveraine de celui qui est tout: *Ego dico*, c'est moi qui commande en personne. Je ne veux pas que vous puissiez trouver le moindre prétexte et dire: Cette loi vient de Moïse ou des prophètes, ou des hommes. J'impose cette obligation à tout le monde, à vous, pauvres méprisés, à vous, riches humiliés; à vous que la calomnie à flétris injustement; à vous que des menteurs ont perdus devant le monde, à vous, femmes du siècle si délicates sur le point d'honneur; à vous, dont l'amour-propre blessé demande vengeance; à tous sans restriction ni distinction: *Ego dico vobis.*

C'est moi qui ai tiré votre âme du néant, elle est mon souffle, toutes ses pensées, tous ses sentiments m'appartiennent, et voici ce que je veux que vous fassiez de ce cœur qui est à moi, écoutez-le bien: Vous aimerez vos ennemis: *Diligite inimicos vestros.*

Votre corps est à moi, je l'ai façonné, c'est ma propriete, je suis libre d'en disposer, et vous ne pouvez en faire d'autre usage que celui que je veux; et j'ordonne que vous employiez toutes vos facultés à faire du bien à ceux qui vous haïssent: vos mains travailleront pour votre ennemi, vos pieds marcheront vers lui pour le secourir, vos lèvres parleront en sa faveur: *Ego dico vobis: Benefacite his qui oderunt vos.* — Quel précepte plus formel! Que la nature se révolte; que le sang bouillonne et les passions frémissent; que la colère s'enflamme et l'orgueil se redresse, il faut en prendre notre parti, à tous les prétextes de l'amour-propre, il n'y a qu'un mot à répondre: ou le pardon, ou l'enfer.

Mais c'est difficile! Quoi! difficile de pardonner à un frère! Votre ennemi est l'enfant du même Père qui est dans les cieux, la même origine et les mêmes destinées vous unissent, vous vivez de la même grâce, pourquoi élever entre lui et vous

un mur de séparation? Est-ce que les animaux d'une même famille se déchirent entre eux?

Quoi! difficile de pardonner pour l'amour de Dieu! Votre ennemi vous exaspère, son nom vous donne la fièvre, sa présence remplit votre âme de fiel, mais le Seigneur se met entre votre colère et il vous dit : C'est pour moi que je te demande grâce! il ne le mérite pas, je le mérite moi-même. — Oseriez-vous lui répondre : Non, mon Dieu, même pour vous, je ne veux pas.....? — Au reste, le Créateur fait du bien à cet ennemi, il lui conserve la vie et la santé, il est bon envers lui. Le haïr vous-même, c'est dire : Vous avez tort, ô mon Dieu, de lui témoigner de l'amour, vous avez tort de lui accorder des récompenses, vous avez tort de lui faire des grâces, je ne le voudrais pas. — C'est une insolence à côté d'une révolte.

Quoi! difficile de pardonner à votre Sauveur! Ce frère qui vous a offensé est le lieutenant du Christ, et le divin Rédempteur accepte pour lui la manière dont vous traiterez vos ennemis. Quand vous le rencontrez sur votre chemin, si vous détournez la tête, c'est à Jésus-Christ même que vous faites affront. Quand il vous tend la main en signe de réconciliation, si vous la repoussez, c'est le Sauveur lui-même que vous dédaignez. Quand son nom entre dans la conversation, si vous l'accablez de critiques, c'est Jésus-Christ que vous injuriez. Qu'un roi de la terre vienne vous promettre une place dans son palais et la moitié de son royaume, à la condition d'un pardon généreux accordé à un ennemi, quel est celui d'entre vous qui trouvera la condition irréalisable? Et vous ne feriez pas pour le ciel ce que vous faites pour une fortune temporelle! vous ne feriez pas pour Jésus-Christ ce que vous faites pour un roi du monde! Certes, si votre ennemi est indigne de pardon, comme vous le dites si haut et si souvent, votre Sauveur le mérite, il y a quelques droits, et il me semble que ce n'est pas trop vous demander que de vous dire : Pardonnez pour l'amour de lui.

D'ailleurs, qui êtes-vous en face de Dieu, vous qui rencontrez des ennemis sur la terre? Un échappé de l'enfer à qui il faut faire grâce, un damné couvert du manteau de la miséricorde, un mendiant de la clémence divine. Oseriez-vous refuser aux autres ce que vous désirez pour vous-même? Vous ne pouvez compter que sur le pardon accordé à vos frères, pour avoir l'assurance du pardon demandé pour vous.

Ne comptez pas sur le zèle. Sans doute le zèle est une grande vertu, mais S. Paul, au milieu des travaux de son apostolat, dans les fatigues et les sollicitudes de son ministère, tremblait de n'avoir pas obtenu le pardon de ses fautes : *Sed non in hoc justificatus sum.*

Ne comptez pas sur vos pénitences. Vous n'êtes pas aussi mortifié que les Saints du désert, et ces illustres anachorètes n'étaient jamais tranquilles sur l'état de leur âme, et ils se demandaient souvent les uns aux autres : Frères, pensez-vous que Dieu nous ait fait miséricorde ?

Ne comptez pas sur la résignation à la volonté de Dieu. Vous n'avez pas été si éprouvés que Job, le modèle de toute patience, et au milieu de ses revers, bénissant la main qui le faisait souffrir, Job redoutait les jugements de l'Éternel.

Sur quoi donc compterez-vous pour obtenir la miséricorde divine ? Sur la miséricorde elle-même. L'engagement en est formel de la part de Dieu : « Pardonnez et l'on vous pardonnera. » Il n'y a ici ni ambiguité ni équivoque, il n'y a ni restriction ni exception ; tout y est intelligible, précis et formel. Le Seigneur ne dit pas : Pardonnez et l'on vous pardonnera certain péché, — mais : Tous vos péchés vous seront remis. *Dimittite et dimittemini*[1]. Il n'est pas dit : On vous pardonnera quelquefois, — mais : Autant de fois que vous vous serez rendus coupables envers Dieu : *Et dimittemini.* Il n'est pas dit : On vous pardonnera après une pénitence de quelques années, — mais : Du moment que vous aurez fait miséricorde à votre ennemi, on vous la rendra à vous-mêmes : *Et dimittemini.* En un mot, la miséricorde divine est un temple, le pardon des injures en est la clé d'or. Toutes les fois que vous aurez fait grâce à un ennemi et que vous vous serez réconciliés, vous pourrez entrer dans ce temple, vous approcher de l'autel et dire à Dieu : Seigneur, je suis pécheur, mais j'ai droit à votre indulgence, vous me l'avez promise et je l'attends : j'ai fait mon devoir, à vous d'être fidèle à votre parole.

Mais c'est une honte de pardonner, l'honneur réclame la vengeance ! Quelle gloire de se venger ! Les païens en font tout autant ; l'être le plus vil trouve ce sentiment tout naturel. La hyène féroce a l'instinct de rendre le mal pour le mal. Le reptile des chemins, la hideuse vipère ne cherche qu'à glisser sa bave impure dans le sang de celui qui l'a frappé.

La gloire ! je la rencontre dans le cœur chrétien, et elle n'est que là ! Celui-ci, plus fort que tous les conquérants, sait se dominer lui-même ; plus courageux que le soldat sur les champs de bataille, il sait réprimer les mouvements désordonnés et dégradants. Il terrasse l'orgueil et se met au-dessus d'une injure. En pardonnant, le chrétien semble dire à son ennemi : Mon frère, je suis trop grand pour que vos outrages arrivent jusqu'à moi ; j'ai une âme trop élevée pour me rendre esclave d'une malheureuse passion ; je suis trop sage pour m'arrêter à

1. Luc., VI, 37.

une parole que le vent emporte, je veux me placer au-dessus des faiblesses humaines et ressembler au Père céleste qui fait du bien à ses ennemis, qui accorde les rayons du soleil et la rosée des nuages au juste et au pécheur. — Si ce n'est point là le véritable honneur, où le trouverez-vous?

II. — *Exemples du pardon.* — Celui qui nous fait le précepte est le premier à nous en donner l'exemple. Montez au Calvaire, c'est là que par lui-même il nous prêche le pardon: voyez s'il fut jamais générosité pareille à la sienne! L'avez-vous aperçu sur la croix? Sa tête est couronnée d'épines, sa face souillée de sang et de crachats, tous ses os brisés, toutes ses veines ouvertes, tout son corps couvert de meurtrissures. Au milieu de ces souffrances inouïes, il voit à ses pieds des impies qui l'insultent, des bourreaux qui le frappent, des passants qui l'outragent: il ne répond pas. Ce n'est pas assez du silence, il se constitue l'avocat de ses ennemis, il prie pour eux. Il avait une mère, une mère qui l'avait aimé et nourri, une mère qui l'avait suivi en pleurant. Avant de mourir, il la donne à S. Jean. Et ses meurtriers, il les recommande à son Père. Ses plaies, son sang, ses clous, sa croix, semblent protester: il étouffe toutes ses protestations et il n'écoute que la voix de son cœur: « Mon Père, pardonnez-leur! » Où êtes-vous, chrétiens qui avez dit: C'est impossible de pardonner...? — où sont vos plaies? où est votre couronne d'épines? où est votre croix? Un Dieu, en mourant, préfère ses ennemis à sa propre mère, et vous, les disciples de ce crucifié, vous n'avez pas honte de nourrir des pensées de haine et de rancune! Un Dieu recueille son dernier souffle et ses dernières forces pour les consacrer à ceux qui les lui arrachent, et vous, vous passez les mois et les années à méditer des projets de vengeance!

Venez au confessionnal! c'est là que par son prêtre Jésus-Christ vous dit: Mon frère, il faut voir cette personne, lui parler, vous réconcilier avec elle; assez et trop longtemps vous lui avez témoigné de la froideur, montrez-lui que votre cœur s'est ouvert à la charité. — Mais voyez si le divin Sauveur peut appuyer ses exhortations par des exemples plus pressants, plus entraînants et plus efficaces. Vous êtes à ses pieds comme pécheurs, vous lui avez souhaité la mort, vous l'avez fait mourir au fond de votre cœur autant qu'il a dépendu de vous; vous avez abusé de sa bonté, méprisé sa justice, outragé sa providence; vous êtes enfin ses ennemis jurés, et il n'a qu'un mot à vous dire: *Ego te absolvo.* Je t'absous, je te pardonne. — Seriez-vous coupables des fautes les plus énormes, auriez-vous passé votre vie dans les abominations, revenant à lui, il vous bénit, vous appelle ses enfants, vous ouvre le ciel.

Hé quoi ! Mes Frères, le Dieu des éternités, la Majesté infinie, l'Être incompréhensible s'abaisse jusqu'à recevoir dans ses bras un néant révolté, il lui tend la main, il lui ouvre son cœur, et l'homme croirait s'humilier en se réconciliant avec ses semblables !

Au reste, cet exemple vous paraît-il trop relevé, en voici d'autres que je recueille au sein de l'humanité. Vous souvient-il de la générosité du saint roi David? Jeune encore et fuyant devant la colère de Saül, injustement poursuivi par ce prince à qui il n'avait fait que du bien, il entre un jour dans une grotte, et y trouve son ennemi plongé dans un profond sommeil. Sans doute la colère lui disait : Prends cette épée, tranche-lui la tête. Il en veut à ta vie, arrache la sienne. Œil pour œil et dent pour dent. — Mais son cœur ne peut être accessible à la basse passion de la vengeance, il respecte la vie de son adversaire et continue à fuir.

Vous souvient-il du martyre de S. Étienne? Accablé sous une grêle de pierres, au moment où ses forces défaillent, quand déjà la source de la vie commence à tarir dans sa poitrine, le premier des martyrs regarde le Calvaire, il écoute le Sauveur mourant et il le prend pour modèle. Il lève les yeux au ciel et recommande ses bourreaux à la miséricorde de son Dieu: *Ignosce illis.*

Un gentilhomme se récréait un jour avec d'autres jeunes gens de sa condition. Passe un étranger qui trouble les jeux, je ne sais pourquoi. Le jeune homme irrité l'insulte, l'étranger répond d'un coup d'épée qu'il lui enfonce dans le cœur. A peine voit-il sa victime étendue, qu'il jette son épée ensanglantée et prend la fuite à travers la campagne. C'était le soir, il traversait un pays inconnu. L'ignorance des lieux, la crainte, la frayeur, le trouble, le souvenir du cadavre tombé sur la route, le mettent hors de lui même, il s'égare et, sans le savoir, revient frapper à la porte du château de la victime. La mère de l'infortuné le reçoit : à ses mains pleines de sang, elle reconnaît le meurtrier de son fils. Elle dissimule sa douleur et le conduit dans un appartement retiré. Elle lui apporte de l'eau pour se laver, le reçoit à sa table, lui donne l'hospitalité pendant le reste de la nuit. Le lendemain, elle lui indique sa route, et, avant de le congédier, elle le conduit dans la chambre mortuaire, lui montre le cadavre de sa victime. « C'est moi la mère de cet infortuné, dit-elle; c'était mon fils unique et vous me l'avez ravi ; mais je suis chrétienne, et voici comment la religion me dit de me venger. Désormais, vous serez mon fils, vous tiendrez dans mon cœur la place de cet enfant : tous les jours je prierai pour vous. Tenez, voici une

bourse pleine d'argent. Si je pouvais vous garder, je vous offrirais une demeure chez moi ; mais vous n'y seriez pas en sûreté. Partez donc, et que Dieu vous bénisse! A quelques pas d'ici vous trouverez un cheval préparé pour vous aider à échapper à la justice, allez, et si jamais la Providence vous ramène sur cette route, souvenez-vous que vous avez une mère au château. » Et le meurtrier partit, fondant en larmes. Qu'en pensez-vous, chrétiens? Vous a-t-on jamais demandé ce que cette mère eut le courage d'accomplir? Vous a-t-on réclamé tant d'héroïsme?

III. — *Châtiments contre celui qui ne pardonne pas.* — *Semper jurgia quærit malus, angelus autem crudelis mittetur contra eum*[1]. Jamais cette parole de l'Esprit Saint ne trouva plus frappante application. Le rancuneux est à lui-même son propre bourreau; la pensée de l'outrage reçu se présente continuellement à son esprit et blesse son cœur; ce souvenir tourmente son imagination comme une furie de l'enfer et le rend triste, sombre, acariâtre et mélancolique. Il grossit à ses propres yeux l'injure qu'on lui a faite, il prête à son ennemi des intentions qu'il n'a pas eues et d'un rien il fait une affaire d'État. Il passe les jours et les nuits à rêver des projets de vengeance. Son attention n'est plus à ses affaires, mais à la passion qui domine son cœur. Des conceptions, hideuses comme des oiseaux de nuit, voltigent dans son intelligence, son âme est tout entière à la rancune. Il calomnie et il s'irrite de voir que personne n'ajoute foi à ses paroles; il cherche à nuire, mais Dieu permet que ses efforts soient impuissants; il attaque, et la fatalité veut encore qu'il soit le vaincu. Il n'a plus de calme, plus de paix, ni dans la famille, ni au milieu de ses amis, ni avec ses propres enfants. C'est un furieux, un possédé : *Angelus crudelis mittetur contra eum.*

D'ailleurs, réussirait-il dans ses projets de vengeance, il n'en reste pas moins le plus malheureux des hommes. Il ne peut plus prier, car Jésus-Christ a dit : Seriez-vous déjà au pied de l'autel, si vous vous rappelez une mésintelligence avec votre frère, allez d'abord vous réconcilier et puis vous viendrez me présenter votre offrande. — S'il prie, il se condamne. Comment dirait-il : Pardonnez-nous comme nous pardonnons.....? — Il prononcerait son propre jugement. Aucun prêtre ne peut l'absoudre. S'il vient à s'approcher des sacrements, avec la haine dans le cœur, ce sont tout autant de sacrilèges, tout autant de chaînes qui le lient à l'enfer. La maladie un jour le couchera sur un lit

[1] Prov., XVII, 11.

de douleurs, et qui viendra l'assister, s'il ne pardonne pas? Ni le prêtre, ni les anges, ni Jésus-Christ, mais Satan en personne: *Stet diabolus a dextris ejus.* Son corps sera porté au pied des autels et l'Église fera des prières sur ce cadavre abandonné, et la croix de l'autel étendra ses bras pour protester de l'inutilité de ces suffrages: *Judicium sine misericordia.* Son âme paraîtra devant le souverain Juge et elle sera traitée comme il aura traité ses ennemis. Sa conduite à l'égard de ses frères sera la mesure de son jugement: conduite sans miséricorde, jugement sans miséricorde: *Judicium sine misericordia.* Et après ce jugement redoutable, il est de foi, de foi catholique, qu'elle descendra au fond des enfers, et pour l'éternité. Je m'arrête..... La haine n'expirerait-elle pas sur le seuil des redoutables abîmes?

Je ne veux pas ajouter les châtiments dont l'Esprit Saint menace la famille du vindicatif. Qu'il laisse une femme dans un triste veuvage, que ses enfants soient vagabonds et réduits à la mendicité! Que les étrangers dévorent ses biens! que son nom et sa mémoire périssent! que les iniquités du père soient toujours présentes aux yeux du Seigneur! que les péchés de la mère ne s'effacent jamais!

Et pourquoi, Mes Frères, tous ces châtiments? Parce que la vengeance est un crime qui s'enracine dans les familles, et quand il a été légué en héritage, il s'assied au foyer, il a sa place à la table commune, il partage la couche de tous les membres, il les suit partout. Pour assouvir cette passion, on n'épargne rien, on sème l'argent, on entame les procès. Ajoutez la malédiction divine qui pénètre jusqu'à la moelle des os et ne quitte pas les enfants du vindicatif. Que de maisons désolées! que de familles éteintes! que d'âmes perdues par la rancune!

Eh bien! soit, je pardonne, mais j'ai bonne mémoire. — Et Dieu aussi, chrétiens, a bonne mémoire. Est-ce que vous ne voudriez pas lui faire oublier vos péchés? *Eadem mensura.* — Je pardonne, mais je ne veux pas le voir. — Et Dieu non plus ne vous verra pas, et le ciel vous sera fermé à tout jamais: *Eadem mensura.*

Je pardonne! mais qu'il fasse son chemin. — Et Dieu aussi vous laissera faire votre chemin loin de lui, sans grâce et sans miséricorde: *Eadem mensura.* Je le pardonne, mais je le laisse tel qu'il est. — Et Dieu aussi vous laissera tel que vous êtes, pécheur et réprouvé: *Eadem mensura.*

Non, Mes Frères, point de ces réconciliations trompeuses, de ces faux pardons! C'est par là qu'on se fait illusion, qu'on éternise les discordes, qu'on fait des communions abominables et qu'enfin l'on se damne. Pardonnez sincérement, généreusement, efficacement, pardonnez et faites du bien. Plus de haines,

ni d'antipathies, ni de procès, ni de querelles, ni de jalousies! C'est la prière que vous fait Jésus mourant, la prière d'un mourant ne se repousse jamais. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. VII, p. 1; t. VIII, p. 43; t. XXVII, p. 842.

SCANDALE

Væ homini illi per quem scandalum venit!
(Matth., XVIII, 7.)

Il est un crime sur lequel pèse la malédiction divine, un crime que l'Évangile menace de châtiments terribles, et que Jésus-Christ repousse avec horreur. Il est la source de tous les autres, il se sert de tous les autres pour se propager, il en fait ses instruments et ses ouvriers. C'est l'adversaire déclaré de Dieu, le bourreau des âmes, la désolation de l'Église, le commis de l'enfer: c'est le scandale. Je viens vous en dire la nature. la malice, la responsabilité.

I. — *Nature du scandale.* — Il en est qui, entendant le nom de ce vice, pensent aussitôt à des excès qui bouleversent un pays, à des crimes capables de faire trembler le sol, à des désordres qui enlèvent l'honneur et la réputation. Sans doute ce sont là des scandales, de très graves scandales, mais ce ne sont pas les seuls. Il y a scandale, dit la théologie, dans toute parole, action ou omission capables de faire offenser Dieu. Entrons dans quelques détails à ce sujet.

On scandalise directement par voie de précepte quand on commande une action contraire aux commandements du Seigneur et de la sainte Église; par voie de conseil lorsqu'on donne des avis contraires aux maximes de l'Évangile, aux enseignements de Jésus-Christ et à la volonté de Dieu; par voie de mépris lorsque, par des railleries de mauvais goût, on porte une âme faible à manquer à ses devoirs, quand on enchaîne les volontés par le respect humain.

On scandalise directement par voie de connivence quand on favorise le crime. On l'a dit souvent: il n'y aurait pas de voleurs s'il n'y avait des receleurs; il n'y aurait pas de détracteurs si personne n'écoutait la détraction. Or tous ceux qui aident le mal, qui sont de connivence avec les coupables, quels que soient les prétextes dont ils se couvrent, se rendent coupables de scandale.

On scandalise par voie d'omission quand on est par état obligé d'empêcher le mal et qu'on ne fait rien pour remplir ce devoir sacré. Parents chrétiens, à vous incombe l'auguste mission d'élever des enfants pour le ciel, de les conduire dans les voies de la vertu. Vous répondrez, sang pour sang et âme pour âme, des créatures que le Seigneur vous a confiées, et vous ne quitterez pas la barre du tribunal du Christ avant que l'ange gardien de votre famille ait déposé pour ou contre vous. Et vous tous qui avez une portion de l'autorité, vous en êtes dépositaires pour la vérité, la justice, la droiture et la vertu. Vous tenez le glaive pour faire la guerre à Satan, et si vous ne savez ni instruire, ni édifier, ni veiller, ni corriger, votre vie n'est qu'un scandale continuel.

On scandalise par voie de séduction et d'enseignement: jamais le mauvais exemple ne se répandit avec plus d'activité. Ouvrez les yeux et voyez: des libertins qui, pour avoir des complices, cherchent à diminuer l'horreur du désordre; des discours qui ne cessent de semer l'irréligion et l'immoralité; des romans qui se colportent de main en main, apprennent le mal à ceux qui ne le connaissaient pas, ou le font commettre à ceux qui n'y pensaient pas; des réunions qui surexcitent les plus redoutables passions et engendrent tous les vices; des promenades qui reviennent à des époques déterminées et d'un dimanche s'ajournent à l'autre, pour faire du jour du Seigneur un jour de perversion; des veillées dont la première partie est occupée par des discours infâmes, et dont la dernière est réservée à des jeux qui alarmeraient la pudeur la moins craintive; des fréquentations enfin où la modestie est continuellement battue en brèche, où l'innocence des enfants n'est pas même respectée.

On scandalise indirectement par tout péché public. Vous manquez la messe le dimanche, on le sait; vous travaillez, on vous voit; vous blasphémez, on vous entend et on est porté à vous imiter: ce sont tout autant de mauvais exemples donnés et de crimes commis. Jugez encore par là de la diffusion de ce vice: partout les lois de Dieu sont violées avec dérision, on s'en fait gloire; les devoirs les plus sacrés sont méconnus, on affecte en public ces infidélités. Les sacrements sont méprisés, c'est un titre de recommandation de ne point faire cas des pratiques chrétiennes. Et ce qu'il y a de plus désespérant, c'est que le scandale vient précisément des sommets de la société où la vertu devrait toujours être honorée. Ce n'est pas rare aujourd'hui: quand une mère chrétienne invite des enfants à remplir leurs devoirs religieux, ceux-ci regardent en haut et ils voient leur père affranchi de ce joug, et ils déterminent déjà le moment

où ils revendiqueront leur liberté, et diront adieu pour toujours à des cérémonies et des mystères gênants.

II. — *Malice du scandale.* — Si je vous disais en ce moment : Voici un poignard, prenez-le et allez aussitôt l'enfoncer dans la poitrine de votre frère ou de votre ami!..... Ah! vous reculez d'horreur, cette proposition glace le sang de vos veines! Cependant qu'est-ce que la vie du corps en comparaison de celle de l'âme? Qu'est-ce que la vie du temps en comparaison de celle de l'éternité? On peut avec un poignard jeter un corps dans la tombe, mais on ne l'y couchera pas pour toujours. Il se relèvera malgré l'assassin, et, s'il est tombé dans la grâce, il se relèvera pour vivre toute l'éternité au ciel. Mais avec un scandale, on peut lancer une âme sur la voie de la damnation et la vouer irrémédiablement à la mort éternelle. Un péché qu'on a fait commettre, et l'on a devant soi un cadavre, une fleur desséchée et flétrie, une victime sous les coups de la justice de l'Éternel : *Peribit infirmus in tua scientia frater.*

L'histoire a gardé le souvenir du misérable qui appela un jour son frère et lui dit : Viens, allons offrir des sacrifices, — et, à peine sortis à la campagne, il l'immolait à ses jalouses fureurs. Le nom de Caïn est resté avec le stigmate de honte que le Ciel lui colla, avec la flétrissure qui le désignera à toutes les exécrations. Le crime du scandale n'est pas moindre que celui de Caïn. C'est un frère qu'il tue, enfant du même Dieu, nourri de la même doctrine, héritier du même bonheur, frère du même Christ, commensal du même banquet, membre de la même famille. La victime de vos mauvais exemples avait été baptisée comme vous dans le sang du Fils de Dieu, elle avait peut-être fait sa première communion avec vous, c'était votre frère et vous l'avez assassiné. *Peribit infirmus frater.*

Quel est celui qui aurait le courage de se présenter au pied du lit d'un moribond, prendre le malade et de rage l'étouffer dans ses bras? Quel est le soldat qui, au champ de bataille, oserait s'approcher d'un compagnon blessé, le transpercer à plaisir et le torturer inutilement? Tel est le crime du scandale. Il s'empare d'un frère déjà dévoré par la fièvre des passions, il se prévaut de sa faiblesse, il abuse de sa simplicité, il ébranle sa foi, il triomphe de sa pudeur, il le précipite dans le gouffre. Il ne s'attaquera pas au chrétien solidement trempé, mais s'il est un être faible et crédule, une pauvre créature facile à séduire, il s'insinuera dans sa confiance sous les dehors trompeurs d'une amitié cruelle, et la jettera dans l'abîme de la dégradation. Et si, un jour, cette créature entraînée ressent l'horreur de sa position, il la rassurera, il endormira les

tortures de sa conscience, en lui lançant à la face cette menteuse parole : Va, il y a moins de mal qu'on ne le dit : *Peribit infirmus frater.*

L'assassinat d'une âme ! Comprenez-vous bien ce qu'il y a de monstrueux dans ce vice ? Oui, que le monde s'aveugle tant qu'il voudra ; qu'il ait des lois pour condamner les meurtriers des corps, et des bagnes et des échafauds pour les punir, et qu'il regarde d'un œil indifférent les scandales donnés, qu'il applaudisse aux mauvais exemples, qu'il encourage le meurtre des âmes, la vérité n'en demeurera pas moins. Elle ne passera pas, parce qu'elle vient du Christ dont les paroles sont éternelles, et la vérité, c'est que le brigand qui tue au détour d'un chemin est moins coupable que l'instigateur du vice et l'apôtre d'iniquité. Le premier termine avec violence une existence passagère, le second arrache une vie qui ne devait jamais s'éteindre : *Peribit infirmus in tua scientia frater !*

L'assassinat d'une âme ! Ce n'est pas assez. Le scandale propage la mort, il la promène tout autour de lui. C'est un levain qui corrompt toute une province, tout un pays ; c'est une lèpre qui répand sa contagion partout ; c'est une source empoisonnée à laquelle tout le monde vient puiser et qui infiltre son venin dans toutes les constitutions. C'est une marchandise infectée qui se colporte de main en main et laisse en tous lieux les traces hideuses de son infection. Les Pères de l'Église nous assurent que Satan aurait voulu s'incarner pour détruire le règne du Christ qui nous a donné la vie. Quand je vois le scandaleux, je me demande s'il lui reste quelque chose à désirer. Celui-ci ne lui a-t-il pas prêté ses mains, ses yeux, ses lèvres, son corps, son âme, sa fortune, son autorité, et quelquefois un semblant de vertu ? N'est-il pas son commis, en continuant son apostolat de mensonge ? Ne fait-il pas son œuvre et ne la fait-il pas à merveille ? Je dirai : il la fait mieux que lui, car si le démon se fût incarné lui-même, les âmes prévenues de cette ruse infernale se seraient mises en garde et l'auraient repoussé en toute hâte dans son enfer ; agissant par des suppôts visibles, il séduit, il entraîne, il ne rentre jamais seul et sans victime. L'enfer ne connaît rien de plus puissant pour pervertir les cœurs, il n'emploie rien plus efficacement que le mauvais exemple. Il ne faut qu'un fruit gâté pour livrer tous les autres à la pourriture, il ne faut qu'un esprit méchant, une âme asservie aux passions, pour perdre la foi, l'innocence et les mœurs. Le scandale est une force qui entraîne malgré les meilleures résolutions, qui se propage malgré les plus minutieuses précautions. L'expérience des siècles est là pour le prouver. Les dix tribus séparées de Juda n'avaient pas l'intention de quitter le

Dieu qui les avait tirées de la servitude d'Égypte! elles eurent un roi idolâtre, le mauvais exemple les perdit, elles furent idolâtres elles-mêmes. S. Augustin avait reçu de Dieu d'excellentes dispositions, c'était une des plus belles intelligences et des plus grands cœurs; sa mère ne lui avait donné que de saints conseils, mais il se lia d'amitié avec des libertins et des impies, il se jeta à leur suite dans les vices qu'il eut à déplorer. *O nimis inimica amicitia!* disait-il plus tard, amis vraiment ennemis dont la fréquentation pousse au crime! amis vraiment ennemis en compagnie desquels on a honte d'avoir un peu de pudeur! *Pudet non esse impudentem!* Et que d'âmes, douées de qualités fort rares, n'auraient jamais connu le mal, si elles n'avaient rencontré sur leur route de ces amis qui leur ont tendu des pièges sous le charme de l'affection! *O nimis inimica amicitia!*

Mais ce n'est pas tout encore: après avoir donné la mort à ceux qui vous entouraient, le scandale la donnera à ceux qui vous suivront. C'est un nouveau péché originel qui se transmettra à la postérité. C'est un poignard que vous avez livré, il passera de main en main et il portera écrit, en caractères de sang, le nom de celui qui l'a aiguisé le premier. Depuis longtemps vous serez mort, mort et réduit en poussière, votre cendre aura été jetée à tous les vents du ciel et vos exemples subsisteront encore. C'est un torrent qui descend de la montagne renversant et les grands arbres et les petites fleurs, et les vertus solides et l'innocence délicate: et, par une malheureuse immortalité, il traversera les siècles jusqu'à la fin, promenant partout ses eaux empoisonnées et délétères.

Voyez Luther. Il y a quatre siècles qu'il dressa l'étendard du protestantisme. Luther est mort et réduit en poussière, sa cendre jetée à tous les vents. Ouvrez les yeux: l'Angleterre protestante, la Prusse protestante, la Suisse protestante, l'Amérique protestante, des protestants dans le monde entier: malheureux frères égarés par le scandale d'un seul homme, scandale qui ne peut mourir!

Voyez Voltaire. Il y a plus d'un siècle qu'il inventa cette devise infâme: Mentons, mentons, il en restera toujours quelque chose. — Voltaire est mort, réduit en cendres, de son vil cadavre il ne reste que le cœur relégué dans la poussière d'une bibliothèque. La haine qu'il sema contre la religion vit plus que jamais, la société s'ébranle de toutes parts, la porte des révolutions est ouverte à deux battants, les victimes de l'impiété ne cessent de tomber: malheureux frères perdus par le scandale d'un seul homme, scandale qui ne peut mourir! Est-il assassinat aussi cruel que celui-là? Est-il meurtre aussi coupable et

aussi désastreux? Est-il pareil brigandage dans le domaine des corps?

Lorsque, dans une de nos cours d'assisses, on voit paraître un de ces misérables qui ont vécu dans le sang et comptent sept ou huit victimes de leur férocité, la société entière frémit, la justice peut à peine contenir les justes colères d'une foule irritée. Ici c'est par milliers qu'il faut nombrer les victimes du scandale, c'est par milliers qu'elles se pressent aux champs de la mort, poignardées par le mauvais exemple.

III. — *Responsabilité du scandale.* — Aussi quelle responsabilité il assume celui qui ne craint pas de se rendre coupable de ce vice! Tous les péchés qu'il fait commettre, par une fatalité inévitable, deviennent ses propres péchés. Il en est solidairement chargé, il en est complice et garant, il en subira les redoutables conséquences.

Mais les péchés sont personnels et chacun portera son fardeau au jugement de Dieu! — Oui les péchés sont personnels, et les fautes qui viennent du scandale, appartiennent et à celui qui les a commises et à celui qui les a fait commettre. Oui, chacun portera son fardeau et celui qui a chargé son frère a augmenté d'autant le poids de ses iniquités, et il le traînera devant Dieu, et c'est justice.

Mais ces fautes ne m'étaient pas connues! — Connues ou non, vous répond S. Jérôme, ce sont les vôtres toutes les fois que le mauvais exemple en est la cause directe. Vous deviez les prévenir, vous deviez les craindre, vous deviez savoir que la racine empoisonnée porte des fruits de mort. Connues ou non, Dieu vous en demandera compte, et c'est justice!

Il était pur cet enfant quand il sortit des bras d'une mère chrétienne! ange terrestre, il n'avait pas la moindre idée des fanges du vice, il aurait triomphé du démon, il aurait franchi les limites de la vertu commune. Dieu l'y appelait. Mais un jour il rencontra un démon, et le voilà esclave de honteuses habitudes: demain ce sera une communion sacrilège, plus tard une vie de désordres, à la fin une mort dans l'impénitence. A qui la responsabilité de cette perversion? à l'auteur du scandale, et c'est justice!

Il était heureux ce jeune homme que la religion avait bercé dans ses pratiques vivifiantes! il avait fait le bonheur de son père et la consolation de sa mère, il ignorait les mystères de la vie et les orages des passions. Et voilà que dans ce pauvre cœur s'allument des flammes coupables, et un feu dévorant consume tout ce que la grâce y avait déposé de trésors. A qui la faute? à de perfides conseils, à des ajustements immodestes,

à des airs provocateurs, à des libertés coupables. Qui a fait fuir ce jeune homme du sanctuaire où s'épanouirent ses premières années? Qui l'a jeté dans une incrédulité précoce? Qui l'y retiendra alors même que son âme, prise entre les désespoirs du passé et les anxiétés de l'avenir, poussera vers le Dieu de sa mère d'amers et douloureux soupirs? Le scandale donné. Qui portera les responsabilités de cette perversion L'auteur du scandale, et c'est justice.

Père de famille où votre fils a-t-il appris à blasphémer? où a-t-il appris qu'à vingt ans on peut se passer de prêtre et de sacrements, et mépriser l'Église et ses lois? A votre école. Ah! si vous aviez été un père vertueux et chrétien, vous auriez doublé vos mérites, les gloires de votre famille auraient été votre propre gloire; mais vous avez été une source de désordres. C'était à vous, par votre devoir de père, à réprimer les saillies des passions, et vous les avez autorisées par des passions encore plus insensées, dans un âge où tout commandait le respect. C'était à vous de redresser les mœurs, et vous avez inspiré d'infâmes déréglements! Vous avez doublé vos démérites. Vous porterez la responsabilité de la perversion de toute une famille, et c'est justice.

Et vous, maître qui vous désintéressez avec tant de facilité du soin de vos serviteurs, vous qui ne craignez pas de coopérer à leur ruine, croyez-vous échapper aux redoutables conséquences d'une vie scandaleuse? L'enfant de l'étranger arriva chez vous innocente et candide; ses parents pauvres vous l'avaient confiée honnête et vertueuse, vous deviez être les gardiens de sa piété, les protecteurs de sa modestie. De cela, il n'y a que quelques mois, et elle a été obligée de sacrifier la loi de Dieu en travaillant le dimanche, le respect à l'Église en se nourrissant de viandes défendues. Elle a été forcée de coopérer à de coupables égarements, et votre maison a été une école de libertinage où elle a appris à déposer toute pudeur. Et vous la rendez souillée, flétrie et déshonorée, à des parents qui préféreraient la voir dans le tombeau. Elle n'a plus rien à perdre, puisqu'elle a tout perdu, et que de désordres vont être la suite de cette perversion! Mais qui en portera la responsabilité? Vous, l'auteur du scandale, et c'est justice.

Hé quoi! Mes Frères, Dieu qui venait demander à Caïn le sang de son frère Abel, ne se lèverait pas pour demander au scandaleux les âmes perdues! Les saints qui au ciel réclamaient vengeance contre leurs persécuteurs n'auraient plus assez de zèle pour appeler le châtiment contre ceux qui ont tué et l'âme et le corps! Non, Mes Frères, cela n'est pas possible et cela n'est pas.

Dieu viendra, Dieu dira comme à Caïn : *Ubi est frater?* Je te l'avais donné, ce frère, pour vous encourager mutuellement et vous soutenir; je te l'avais donné, ce fils, pour le diriger et le sauver; je te l'avais donnée cette fille, pour la surveiller et la conserver. Et c'est toi qui as initié son cœur novice à la science du mal, et c'est toi qui, sous prétexte d'apprendre les usages du monde, as donné l'éveil à toutes les passions, c'est toi qui as inspiré les goûts de la vanité et du plaisir. Où sont-ils?

Où sont-ils? Il me semble voir ces pauvres victimes au fond des gouffres où le scandale les précipita. Il me semble les entendre dans ce séjour où elles sont perdues et souffrant à jamais: Seigneur nous sommes ici tourmentés par d'inexprimables douleurs, victimes d'une justice que nous avons bien méritée, mais nous ne sommes ni les seuls ni les plus grands coupables. Serions-nous les seuls punis? Le scandaleux nous a damnés, pourrait-il se sauver encore? Il nous force à vous maudire, sa langue serait-elle assez pure pour vous bénir? Il nous a fermé la porte du ciel, lui serait-elle ouverte? Il a détruit pour nous la force de votre croix et anéanti le prix de votre sang, pourrait-il être protégé par la croix et purifié par votre sang?

Grand Dieu! quel moment d'inénarrables angoisses pour le scandaleux qui retrouve au seuil de l'éternité l'implacable multitude des victimes frappées par son poignard! quelles terreurs, quand il voit sortir de l'enfer les âmes que ses mauvais exemples y ont précipitées, quand il les entend réclamer vengeance et lui crier, en le poussant du pied: Misérable, c'est toi qui nous a perdues, nous n'étions pas plus mauvaises que d'autres, sans toi nous serions au ciel!

Que la miséricorde divine nous épargne cette honte et ce malheur! Soyons les uns pour les autres de vrais amis dans le Christ, des amis pour nous soutenir, pour nous reprendre, pour nous conseiller. Ah! si nous avons scandalisé nos frères, soyons désormais leur avocats auprès du Seigneur, nous les lui redonnerons par la prière et par une vie édifiante; ils iront à leur tour plaider notre cause et nous attireront au ciel. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XIV, p. 56; t. XXVII, p. 745.

IMPURETÉ

Il est un crime que tous les siècles ont condamné, que tous les saints ont eu en horreur et que le monde même a de tout temps regardé comme une flétrissure. Il fait déchoir l'homme de toute sa grandeur et le ravale au-dessous de l'être sans raison; il tue son corps, son intelligence, son âme et sa foi; il entasse les ruines et multiplie les vices: il s'appelle le vice impur. Je sais qu'il ne devrait pas être nommé dans une assemblée de chrétiens, mais la corruption du siècle nous force à parler. Ils ne sont plus les jours où le baptême opérait des miracles de transformation et d'un homme faisait pour toujours un ange visible sur la terre. A peine aujourd'hui est-on entré en pleine possession de la raison, qu'on s'en sert pour la dégrader et l'avilir. Parlons, puisqu'il le faut, mais avec la réserve que demande la parole sainte et le bien des âmes. Le vice impur entasse toutes les ruines, et traîne tous les démons après lui

I. — *Les ruines du vice impur.* — 1° La ruine de l'honneur. — L'honneur est le premier de tous les biens sacrifiés, le premier qui disparaît dans les bourbiers de la volupté. En vain la luxure s'est forgé des titres de noblesse, en vain elle s'est bâti des temples et créé des dieux, en vain elle est montée sur le trône dans la personne de rois infidèles à leur devoir, elle est restée et elle restera le crime de la honte: son front souillé sera à jamais stigmatisé par le déshonneur et l'ignominie. Ce vice redoute les regards, il a besoin de se dissimuler, et aussitôt qu'il est obligé ou qu'il a l'audace de paraître, le monde, quelque mauvais qu'il soit, frémit d'indignation et de mépris. Voyez ce qui se passe quand le désordre est entré dans une maison et qu'une pauvre enfant s'est laissée prendre aux amorces du plaisir: cette infortunée vit au sein de la famille et ne lui appartient plus. Elle avait des frères et des sœurs: elle n'en a plus, ou elle ne les voit que pour entendre des reproches amers et des injures sanglantes. Elle avait une mère. Ah! cette mère ne la maudira point: elle a trop de cœur et d'amour pour s'attaquer à ses enfants, quelque bas qu'ils soient tombés dans les régions du mal! mais elle pleure, comme au pied d'un tombeau; elle ne peut se rassasier de larmes. Elle pleure, parce que tout le monde le répète, et plus que personne elle le comprend. Tout près d'elle il y a des ruines accumulées par la

volupté, et des ruines qui ne se réédifieront jamais. Il y a une chute préparée et consommée par la luxure, et une de ces chutes que l'on plaint sans y rémédier.

2° La ruine de la tranquillité et de la paix. — Avant le crime, les troubles se font sentir et la guerre se déclare au fond du cœur; la raison, la conscience et la foi réclament et font payer le plaisir que le coupable veut acheter au prix d'une forfaiture. Aussitôt après la faiblesse, l'enfer apparaît avec ses supplices, et la victime est livrée, comme Caïn, à son propre péché. Le poison était au fond de la coupe, et le poison reste seul pour lui déchirer les entrailles, et plus il approchera de ses lèvres le breuvage fatal, plus il ressentira les atteintes mortelles du poison qu'il renferme. Le libertin est triste partout: dans la famille où il ne voit que des anges, tandis qu'il est un démon, dans son travail qu'il sait inutile et maudit du ciel, dans l'église où tout ce qu'il aperçoit est une nouvelle condamnation, dans les sociétés enfin où il porte le tourment d'une âme bourrelée et d'un cœur déchiré par le remords. Il a sans cesse devant les yeux l'image repoussante de ses vices, il semble qu'ils demeurent écrits sur sa face; où tout le monde peut en déchiffrer les caractères hideux. Il semble que sur son front une main de fer a écrit ces deux mots: Chrétien impudique!

3° La ruine de la fortune. — Faudrait-il aller bien loin, Mes Frères, pour voir des hommes qui avaient reçu un immense héritage et de riches trésors aujourd'hui noyés dans le sang de la volupté? Vous avez appris un jour que cette maison opulente allait être confisquée, que tous ses biens allaient passer entre les mains de créanciers impitoyables, que les objets les plus précieux étaient déjà sequestrés, et puis vous avez vu ce coupable héritier d'une grande fortune, parcourir les rues, sous les haillons de la misère. N'avez-vous point alors pensé au prodigue, *Qui devoravit substantiam suam cum meretricibus?* N'avez-vous pas accusé le libertinage d'être l'auteur de cette catastrophe? Faudrait-il aller bien loin pour rencontrer des magistrats et des hommes d'affaires déçus de leurs espérances et renversés du trône de leur grandeur par l'inconduite et la luxure? Une épouse pleure où régnait la joie et le bonheur. Des enfants meurent de faim où l'abondance avait multiplié ses dons. Qui fait verser ces pleurs? Qui a creusé cet abîme? Où sont allés ces joyaux précieux et ces riches meubles dont il ne reste que l'inventaire? Demandez-le à un infidèle qui a trahi la foi jurée. Il a fallu acheter de coupables jouissances et sacrifier le repos de la famille, et la volupté a été la ruine d'une fortune qui semblait défier tous les revers.

4° La ruine de la santé. — C'était un jeune homme plein de vigueur et d'avenir, il avait reçu un caractère souple et facile, un sang riche et généreux et une âme qui annonçait autant d'élévation que son front promettait de force et de vie. Son teint frais, son attitude fière et noble, l'esprit qui brillait dans ses yeux étaient à juste titre l'orgueil de ses parents. Et voilà quelques années à peine écoulées, son front se couvre de rides précoces; son teint est blafard, ses traits ont pâli, son regard est incertain, ses yeux caves et creux, et un cercle de plomb environne sa paupière. Trois ans pèsent sur ses épaules comme des siècles et des siècles honteux. Ses mains tremblent, ses bras n'ont plus de force, ses pieds chancellent, son caractère est sombre, sa tête découronnée cherche le tombeau, et des souffrances cruelles lui annoncent que le fossoyeur passera bientôt. Qui a fait ce cadavre de vingt ans? Qui a enlevé à ce jeune homme la force des années? Le libertinage. Oui, cette habitude mine rapidement l'existence qui la subit, elle creuse le sépulcre avant le temps. Les remèdes et l'art médical ne peuvent pallier ses tristes ravages, elle conduit à l'enfer par le chemin de l'hôpital et des incurables. Pensez-en ce qu'il vous plaira, et si vous ne voulez en croire le prêtre qui parle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, allez consulter et nos médecins et nos hôtels-Dieu et vous verrez les immenses désastres occasionnés par le vice impur.

5° La ruine de l'intelligence. — Cet homme devait être un chef de famille des plus distingués et un des plus habiles magistrats. Il s'était toujours fait remarquer par la sûreté de ses décisions et la prudence de ses conseils. Il aurait régné sur son pays par l'autorité du savoir et la majesté de la sagesse, mais le soufle impur pénètre son âme et tout à coup, comme une plante précieuse que le ver a touchée dans sa tige, son intelligence se flétrit, il rampe terre à terre. Le voilà lié à d'ignobles jouissances et plus nuisible qu'utile à la société. Ne lui demandez ni de la vigilance, ni de l'énergie, ni de l'application, ni de la prudence, ni des principes sûrs. Il est incapable de grandes et saines idées. Il gît dans la matière comme un mort dans un sépulcre, et sur ce tombeau, écoutez la triste oraison funèbre: Il avait de l'intelligence, il aurait pu parvenir, s'il avait su se vaincre!

6° La ruine de la foi. — Oui, c'est un fait avéré et universel, tant que le cœur est pur, la foi est vive, l'espérance est ferme. A mesure que le cœur se gâte, la foi s'ébranle, l'espérance chancelle. On ne pense pas même que le doute soit possible à l'époque d'une première communion saintement préparée et saintement accomplie; mais quand tout est désordonné dans

l'homme, quand le corps de boue a pris le sceptre et fait la loi et que l'âme est descendue au rang des esclaves, on retire sa confiance à la religion et l'on se dit à soi-même : Qui sait? — Oui, Mes Frères, vous pourrez rencontrer des infidèles et des païens vertueux, des hérétiques de bonne foi chastes et purs : mais des chrétiens qui ont eu la foi et l'ont perdue, qui ont connu l'Église et l'insultent, des apostats qui aient des mœurs intègres, je vous défie de m'en citer un seul. C'est du cœur que les ténèbres remontent à l'esprit, les nuages qui obscurcissent la foi ne sont que la fumée des flammes de la luxure. Salomon adora les idoles de chair avant les idoles de pierre, l'incrédule fait comme lui : il se courbe sous le poids de honteuses habitudes et, ne se proposant d'autre félicité que celle de l'être sans raison, il n'attend pas d'autre fin au delà du tombeau.

7° La ruine de la grandeur et de la dignité chrétienne. — Ce corps souillé par la luxure était le chef-d'œuvre de Dieu. L'Éternel y avait imprimé sa puissance, sa sagesse, sa bonté; il l'avait destiné à refléter ses divines perfections. Son travail à peine achevé, on le lui arrache des mains pour le jeter à la corruption et au vice. On efface l'image du Créateur pour n'y laisser que d'infâmes stigmates, les mystères hideux de la prostitution, le signe de la bête : *Sacramentum bestiæ.* Pardonnez-moi, Mes Frères, de répéter ces dures expressions de l'Écriture Le corps de l'homme avait été sanctifié par les sacrements : au baptême, le Christ était devenu son vêtement : *Christum induistis* à la première communion, sa nourriture, son sang et sa vie *Caro mea vere est cibus;* et ce corps tout pénétré de sainteté rougi d'un sang divin, nourri d'une substance divine, ce corps qui a goûté les dons de Dieu, le voilà dans la boue du chemin.

Par la grâce il était le temple du Saint Esprit; par la volupté cet édifice consacré est souillé, profané sacrilégement et livré tout entier à l'abomination. Il n'est pas de vice qui jette un désordre plus général dans l'économie humaine. La luxure souille l'esprit par des pensées criminelles et des représentations lascives, l'imagination par des fantômes lubriques. Elle enflamme le cœur de coupables désirs et de sentiments tout charnels. Elle nourrit la mémoire de souvenirs licencieux et la volonté de complaisances séduisantes. Elle profane la vue par des regards immodestes et pleins d'adultères, l'ouïe par des chants criminels, les lèvres par des discours infâmes..... Je m'arrête, je ne veux pas que la parole de Dieu essentiellement pure devienne un sujet de scandale pour le petit nombre des âmes encore innocentes. Interrogez votre intelligence, votre volonté, votre cœur, votre âme et toutes ses facultés, votre corps et tous ses sens : partout règne le désordre dans une âme

asservie à la volupté, partout la corruption et le crime, partout l'avilissement et la dégradation.

8° Enfin la ruine de l'éternité. — Interrogez l'Évangile et l'Écriture, ils vous répondent que Dieu châtiera ce vice par des supplices particuliers, que la corruption ne pourra jamais revêtir l'incorruptibilité, que rien de souillé n'entrera au ciel. Ils vous disent que les vices du volupteux dormiront avec lui dans la tombe, que sa poussière maudite n'est pas faite pour les gloires de la resurrection, que son âme appartient de droit à Satan, l'esprit immonde, l'auteur de toute souillure et l'instigateur de tout désordre.

Interrogez les Pères de l'Église: ils vous répondent, par l'organe de S. Liguori, que le démon de l'impureté est le plus habile artisan de la damnation des âmes et que le plus grand nombre des réprouvés auront à expier cette abomination : *Propter quod vitium major numerus animarum ad infernum delabitur.*

Interrogez l'histoire : le monde enseveli dans les eaux du déluge, Sodome et Gomorrhe dévorées par les flammes, vingt trois mille Hébreux périssant au désert, la race de Cham à jamais maudite, Babylone réduite en cendres, la ruine des cités, l'écroulement des empires et les maladies affreuses inventées par la colères du ciel pour punir ce désordre comme les autres ne le sont pas en ce monde, tout nous montre combien la justice de Dieu sera terrible contre les profanateurs de son temple; tout élève la voix pour dire avec S. Paul : La sainteté divine ne saurait épargner les coupables qui ont traîné son image dans la boue: Dieu est le vengeur de ces iniquités: *Vindex est Dominus de his omnibus*[1].

II. — *Le vice impur et son cortège de démons.* — 1° Avec le vice impur, le démon de l'impiété et de l'irréligion : Nous l'avons vu, c'est quand le cœur est gâté que l'on commence à blasphémer Dieu, sa religion et son prêtre. Le Seigneur ne veut pas condescendre aux ignominies de la chair et l'on refuse de croire à sa parole. La religion condamne les égarements de la volupté et l'on déserte ses enseignements. Le prêtre est attaqué parce que, n'éléverait-il jamais la voix pour flétrir les abus, en paraissant avec son habit de deuil il dit au libertin : le ciel n'est pas pour vous. — Et le temple catholique que devient-il ? Hélas ! l'esclave de ce crime n'y vient plus pour adorer le Dieu de nos tabernacles, mais pour rencontrer les divinités infâmes et leur offrir de sacrilèges adorations.

Et le dimanche, que sera-t-il ? Ah ! pauvre dimanche, que de

1. I Thess., IV, 6.

crimes médités, tramés, consommés en ce jour qui devait appartenir à Dieu!

2° Avec le vice impur, le démon de la révolte. Parents chrétiens, vous vous étonnez de voir vos enfants, pleins d'orgueil et d'insoumission, vous traiter à peu près comme des étrangers et des ennemis; vous en demandez la cause. Il y a longtemps que l'apôtre S. Paul a répondu: Le libertin et l'impudique ne seront jamais des enfants obéissants: *Parentibus non obedientes* Vous pleurez de les voir, sans affection pour vous, déserter le toit paternel, vous causer mille soucis, vous susciter mille chagrins. Pleurez plutôt sur votre insouciance et votre faiblesse! Vous les avez laissés se fabriquer des idoles au sein des fréquentations, aujourd'hui leur cœur est pris, il ne vous appartient plus, il ne peut pas être à deux choses à la fois. Ils ne vous aiment pas, c'est votre faute; ils sont les bourreaux de votre vie parce qu'ils sont des libertins.

3° Avec le démon de l'impureté, le démon de la haine et du scandale. Qui sépare les époux que la religion avait unis? Qui sème la discorde entre le frère et la sœur? Qui invente les atroces calomnies, suscite les dissensions et les querelles? L'intrigue et l'adultère, le vice impur. Pourquoi cherche-t-on à séduire l'innocence? Pourquoi travaille-t-on à éloigner les âmes de l'Église et de l'autel? Pourquoi dresse-t-on école de crime? Pour avoir des complices de ses désordres et alimenter les flammes de la luxure. Le scandale naît du libertinage comme la plante de la racine, comme le torrent d'une source empoisonnée. Cela est si vrai que les crimes d'éclat contre la sainte chasteté n'ont pas d'autre nom devant le public que celui du scandale.

4° Avec le vice impur, le démon du sacrilège. Si l'on a violé les autres commandements, on s'en accuse au confessionnal. Celui qui a manqué ses prières, calomnié, violé l'abstinence, blasphémé, manqué la messe, aura le courage de se repentir et de déclarer ses faiblesses. Le voleur lui-même, malgré la chaîne qui le retient, trouvera quelquefois assez d'énergie pour recevoir les sacrements avec fruit. Mais celui qui a violé le sixième commandement, consenti à de coupables désirs, souillé son corps par des mystères d'ignominie, est retenu par la honte, il trompe, il masque sa conscience, il la déguise et il vient à la table sainte s'incorporer la mort, et il fait des sacrements l'enclume de sa damnation. S'il a le courage de s'accuser, rarement il a celui de se repentir et de se corriger, et le résultat est toujours le même: sacrilège et damnation.

5° Avec le vice impur le démon du vol et de l'assassinat. Demandez-en la preuve à nos tribunaux et à nos cours d'assises.

Cette femme, au banc des accusés, déjà flétrie par l'opinion publique, sera bientôt condamnée par la justice humaine. Qu'a-t-elle fait? Elle a voulu acheter l'adultère par le poison, elle a brisé avec violence les liens les plus sacrés. Elle a les mains teintes de sang. Voyez sur le seuil du bagne une victime qui s'en va cacher son déshonneur et sa flétrissure. A jamais exécrée et maudite, elle languira dans la souffrance et la honte. Qu'a-t-elle fait? Elle a attenté aux jours de l'innocent, elle a cherché à lui faire porter son crime. Elle a les mains teintes de sang. Voyez enfin sur les marches d'un échafaud un misérable dont la mort restera comme un exemple à la société. Ses amis pleurent sur sa déchéance, sa famille courbe le front et portera à jamais le stigmate de ses crimes. Qu'a-t-il fait? Il a oublié les conseils d'une mère vertueuse, il a jeté une immense fortune dans le gouffre de l'impureté. Après cela, il a fallu demander au vol de quoi nourrir une infâme passion, et le vol n'a pas suffi, l'assassinat est venu s'y ajouter. Il a les mains teintes de sang.

Que de têtes tombées entre les mains d'une idole de chair, depuis Aman immolé à la passion de Thamar, jusqu'à Jean-Baptiste victime d'une impudique danseuse, fille d'une incestueuse adultère! C'est la luxure qui verse le sang, dit S. Jérôme C'est par le meurtre que ce crime se soutient, que l'adultère se délivre de l'importunité d'un rival, et que l'incontinence du sexe cherche à étouffer sa honte, en étouffant le fruit de son péché

6° Avec le vice impur, le démon de l'aveuglement et de l'endurcissement. La luxure couvre l'esprit d'épaisses ténèbres et comme d'une nuit profonde à travers laquelle on ne sait plus voir le chemin du ciel. L'homme adonné à ce vice est un pauvre aveugle qui ne peut plus se guider et qui ne veut plus se laisser conduire. Il n'y a plus de place dans son intelligence pour les vérités de l'ordre surnaturel, il n'est sensible qu'aux brutales émotions. C'est la bête que l'on mène inconsciente à la boucherie: *ducebamini euntes*[1]. C'est un aliéné qui a perdu toute connaissance de lui-même et de ses devoirs. Père, il oubliera ce qu'il doit à ses enfants et il deviendra un affreux séducteur. Ami, il foulera aux pieds les saintes lois de la confiance et en abusera pour pervertir. Épouse, elle brisera les serment les plus sacrés. Jeune fille, elle oubliera ce qu'elle doit à son honneur et à sa mère. Il n'est rien qu'on ne soit prêt à sacrifier.

Ajoutez encore les chaînes dont cette passion enlace notre âme. Avant d'entrer, le démon de l'impureté séduit et trompe; à peine s'est-il établi dans le cœur qu'il tyrannise et règne en

1. I Cor., XII, 2.

maître. Chaque jour il devient plus entreprenant, chaque jour il arrache de nouveaux crimes. Il est chez lui : *Domum meam*, et il se conduit en propriétaire. Le malheureux esclave ne voudrait pas se jeter à corps perdu dans la débauche : Marche! Marche! — C'est assez de mauvaises pensées et d'impures affections. — Marche! Marche! Va, pauvre victime! Descends jusqu'à l'épuisement de toutes vie surnaturelle, jusqu'à l'impénitence, jusqu'à l'enfer!

Elle y arrivera d'autant plus vite que le cœur s'endurcit sous les feux de la passion, il devient de bronze et de granit, il est enseveli dans la boue comme un mort dans un sépulcre. Frappez sur cette poitrine embrasée des flammes de la luxure, rien ne la touchera : ni la parole du prêtre, ni les instances d'un confesseur, ni les avertissements d'une mère, ni les conseils d'un ami. Parlez de l'éternité, le libertin se moque de vous. Montrez l'enfer, il traite de fables les enseignements de la foi. Il en arrive à ne plus avoir ni remords ni componction, et, après avoir vécu dans un état d'insensibilité qui faisait pleurer les saints, il meurt comme meurent les réprouvés.

Enfin, avec le vice impur, le démon du désespoir. Tout d'abord on se livre au désordre avec l'espoir de se convertir. On se confesse de temps en temps. Après la confession on retombe, on retombe plus profondément, on retombe plus souvent. Le démon de la luxure a dit : *Revertar:* Je rentrerai dans ma maison. Et il rentre, et l'impudique est plus esclave de la sensualité, plus emporté dans les occasions, plus inconstant dans ses résolutions. Enfin il perd toute espérance : Impossible de briser mes chaînes, dit-il, impossible de rompre avec cette liaison, de renoncer à cette fréquentation, impossible de vaincre cette habitude. Il désespère du passé, du présent, de l'avenir. Il désespère de Dieu et de lui-même. Il prend l'affreux parti de se livrer à tous ses désirs. Tout est fini.

S'il en est ainsi, me direz-vous, qui donc sera sauvé? — Je n'ai pas à supputer le nombre des élus. Dieu le connaît et il servirait de peu que nous en fussions instruits. Ce que je sais, c'est que les impudiques se corrigent difficilement, c'est que rien de souillé n'entrera au ciel. Ce que je sais, c'est qu'il est temps encore de revenir au Seigneur. La grâce toute-puissante aidera votre volonté ; faites provision de force dans la prière et les sacrements. Les occasions de tomber seront nombreuses, faites provision de vigilance, de prudence, de réserve, d'humilité et de modestie. Le démon viendra à la charge, préparez-vous au combat comme des athlètes généreux et commencez aussitôt la lutte qui doit durer toute la vie. Du courage! Mes Frères, du courage! Coûte que coûte, sauvons nos âmes; Ne sacrifions

jamais à la vie sensuelle les gloires de l'éternité. Du courage! A qui veut, la chasteté est possible, le ciel en est le prix. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XIII, p. 574; t. XV, pp. 146-159, 498; t. XXVII, p. 832; t. XXX, p. 94.

LE VOL

Le Seigneur, dont le règne est plein de sagesse, a tout prévu dans la loi qu'il nous a donnée. Il sauvegarde les intérêts de sa gloire par les trois premiers commandements; par le quatrième, il protège la vie des enfants et l'autorité des parents; le cinquième réprouve le double assassinat de l'âme et du corps; le sixième veille sur notre grandeur et sur la gloire du foyer conjugal; le huitième sur notre réputation. Restaient ces biens qui sont ici-bas la condition de notre existence: cette maison qui nous sert d'abri, ces champs qui nous donnent leurs produits, ces animaux qui nous abondonnent leur toison, ce domaine qui nous fait vivre. Or voici que Dieu, tout provident, nous en assure l'heureuse et tranquille possession; voici que, par un nouveau précepte, il flétrit l'injustice et range le vol au nombre des crimes qui excluent à jamais du ciel. Je viens examiner la structure de ce rempart élevé entre la propriété et l'avarice de l'usurpateur; je viens promulger le septième commandement et dire avec le Décalogue: *Non furtum facies.*

I. — *Le vol est-il défendu?* — Non, répond le socialisme, nous sommes les enfants du même Père et nous réclamons notre part à l'héritage commun: l'heure a sonné où bien des injustices seront réparées. Nous mettrons les fortunes au partage, car la propriété c'est le vol.

Je proteste, au nom de la religion, contre ces insanités, et je dis avec la foi: le vol est un crime, Dieu le condamne, la charité le défend, la société le réprouve, l'ordre et l'intérêt commun lui disent anathème, enfin le bon sens en fait justice

— Vous ne volerez point: c'est la parole de Dieu, personne ne la changera jamais. Aucune doctrine, si subversive qu'elle soit, ne prescrira contre cette doctrine. Bouleversez toutes les notions du juste et de l'injuste, du vrai et du faux, du bien et du mal. Débitez les leçons les plus scandaleuses, les théories les plus absurdes; criez à qui veut l'entendre: il faut dépouiller ceux qui possédent. Dieu élève la voix au fond de votre

conscience et le remords qui est son messager condamne ces absurdités, et quand vous ne voulez plus entendre cette voix intérieure, il la répète plus haut et plus fort par ses apôtres, ses prophètes et son Eglise, et il vous dit: Ni les voleurs, ni les avares, ni les ravisseurs du bien d'autrui n'entreront jamais dans le royaume des cieux: *Neque fures, neque rapaces, regnum Dei possidebunt.*

— Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît à vous-même: tel est le principe fondamental de la charité chrétienne. Or quel homme voudrait être furtivement ou par violence dépouillé de ses possessions? Le pauvre réclame le fruit de son travail, le riche ferme la porte de son domaine, l'ouvrier revendique son salaire. — Chacun défend le sien, dit S. Jean Chrysostome, avec un soin et une attention dictés par la nature. Nous nous précautionnons sans cesse contre la mauvaise foi des autres, nous sommes vigilants à prévenir le moindre tort et nous exigeons la plus rigoureuse équité. Pourrions-nous êtres libres d'en user autrement à l'égard du prochain, et la règle n'est-elle pas invariable quand elle dit: Ne faites pas aux autres ce que vous n'accepteriez pas pour vous...?

Fondées sur ce principe de droit naturel, toutes les sociétés ont réprouvé l'injustice. Les lois qui poursuivent et condamnent le vol sont de tous les siècles et de tous les lieux. Nos codes ont mentionné toutes les circonstances qui l'aggravent. Les tribunaux ne sauraient lui faire grâce, c'est de tous les vices celui qui rencontre le moins d'indulgence.

Je ne m'en étonne pas. Que deviendrait la société le jour où la rapine serait érigée en système? Que deviendrait la famille le jour où la propriété cesserait d'être sacrée? La société et la famille vivent de travail et d'économie; ce sont les deux grands ressorts de l'industrie, du commerce, de l'agriculture et de tous les arts; mais qui voudrait s'assujettir à ces deux lois pénibles, s'il était permis à un inconnu de s'approprier une partie des trésors que l'on a amassés? Quel père travaillerait pour ses enfants si, à la fin de sa vie, le premier aventurier arrivé je ne sais d'où pouvait revendiquer une portion de son domaine? Si la maison bâtie de ses deniers, l'arbre cultivé par ses soins, le champ arrosé de ses sueurs, ne lui appartenaient pas? Ainsi l'ordre et la raison, aussi bien que la foi et la charité, vous disent avec le Décalogue: *Non furtum facies.*

Au reste, le bon sens suffit pour faire justice des modernes élucubrations. Passez, en effet, le niveau égalitaire sur toutes les conditions, mettez les possessions au partage et qu'il n'y

ait plus de riches ni de pauvres. Je suppose que, par miracle, vous ayez réussi dans cette délicate opération ; vous avez été aussi consciencieux qu'habile. Je vous accorde assez d'honnêteté pour croire que vous ne ferez pas la part du lion. L'équilibre est établi, nous sommes tous égaux. Qu'arrive-t-il aussitôt? L'un s'en va dès l'aurore à son travail, il l'accomplit avec zèle et avec intelligence, le soir, il a fait fructifier la portion qui lui était échue, il est plus riche. L'autre se dirige vers le théâtre du plaisir et consume sa journée dans l'oisiveté et la débauche. Au soleil couchant, il n'a plus rien et il est pauvre. Recommencerez-vous en faveur de ce dissipateur une opération de partage à peine terminée et déjà inutile, pour voir reparaître demain soir deux classes bien distinctes de riches et de pauvres, et être obligé d'y revenir encore après-demain? Quelle étrange absurdité sous le masque enchanteur d'une fraternité universelle! Quelle piperie de mots!

II. — *Comment peut-on se rendre coupable de vol?* — Entrons dans le domaine de la pratique : essayons de suivre le serpent dans ses détours, il se glisse plus que tout autre. Nous aurons besoin d'attention et de détails pour le surprendre et le dévoiler tout entier.

On prend le bien d'autrui ou par rapine, ou par larcin, ou par fraude.

1° La rapine va ouvertement au but, elle ajoute la violence à l'injustice, l'affront et le mépris au vol et à la malhonnêteté. C'est le crime de ceux qui arrêtent les passants. Nous n'avons pas à nous arrêter pour le flétrir; nous démasquerons seulement un de ses voisins qui le touchent de très près, je veux dire la concussion. Les détrousseurs de grand chemin sont rares, les concussionnaires le sont bien moins. Combien, en effet, se prévalent de leur crédit, de leur fortune ou de leur autorité pour extorquer ce qui n'est pas dû! Combien, par la chicane, forcent d'honorables propriétaires à se dépouiller! Combien d'employés arrachent des présents, font languir les clients qui ne donnent rien, expédient au contraire ceux qui apportent de riches offrandes! Ils sont sur ce pied-là, on le sait, et le pauvre qui va leur demander un office peut s'attendre à être rebuté durement ou payé de bonnes paroles, et sans plus de profit!

2° Le simple vol ou larcin travaille dans le secret, il use d'adresse et de précautions pour échapper à la vigilance du maître.

Il y a le vol des larrons qui, avec de fausses clés, s'introduisent dans les maisons pour dérober de l'argent ou des denrées;

le vol des filous qui s'exercent à s'emparer avec habileté de tout ce qui se trouve sous leurs mains; le vol des maraudeurs qui courent la campagne pour dévaster les jardins et les vignes, prendre des légumes, des gerbes, des arbres, du bois; qui s'arrogent le droit et le devoir d'émonder les forêts et d'éclaircir les haies de la propriété voisine; qui vont même jusqu'à prendre des animaux de basse-cour et dépeupler les volières.

Il y a le vol d'empiètement. On arrache une borne, on la transplante, on la fait disparaître. On trace à l'heure de la moisson des sillons tortueux. On dirige avec la charrue ou la faux des pointes dans le champ voisin. On dresse une haie de jeunes plants dans la propriété étrangère, pour s'en faire plus tard un titre de possession et élargir d'autant son propre domaine. On prend un sillon d'un côté, une perche de l'autre, en un mot on ressemble à ces torrents qui envahissent, à ces rivières qui avancent à toutes les crues des eaux, et dont tout le monde redoute le voisinage.

Il y le vol des domestiques et des commis. Ceux ci, peu contents du traitement ou du salaire convenu, s'approprient des marchandises ou de l'argent et travaillent au préjudice d'un patron qui ne peut s'apercevoir de leur infidélité. Et, pour donner à ces injustices un semblant d'équité, ils ne manquent jamais de prétextes : leur gage n'est pas assez fort; on les fait travailer plus qu'ils ne croyaient; d'autres de leur condition gagnent beaucoup plus. Demandez, si vous le voulez, une augmentation de salaire; si votre maître estime votre travail autant que vous, il ne refusera rien; jusque-là, vous êtes tenu en conscience de respecter les conditions acceptées.

Il y a le vol des enfants qui veulent jouir avant l'heure de l'héritage de leursparents et dérobent le bien de la famille. Le jeune homme ordinairement veut satisfaire sa gourmandise, ou dissiper ce qu'il a pris, dans les excès et les jeux. Mademoiselle cherche à payer cette vanité qui la rend absolument ridicule à tous ceux qui connaissent la pauvreté de sa condition.

Il y a le vol des épouses qui font des dépenses secrètes contre le gré de leurs maris, ou travaillent à se former un petit pécule à part, ou bien encore amassent des ressources pour payer leur luxe et celui de leurs filles. La femme n'a jamais l'administration des biens de la famille, et toutes les fois qu'elle dérobe sans motif, elle se rend coupable d'injustice véritable. Je dis « sans motif », car elle serait autorisée si son mari, par une sordide épargne, lui refusait ce qui est nécessaire aux dépenses du ménage. Elle n'est pas obligée de faire d

miracles pour y pourvoir. D'un autre côté, si elle était lié à un prodigue, elle pourrait, elle devrait même soustraire autant que possible le bien des enfants à ses dissipations et à ses débauches.

Il y a le vol des vœufs ou autres héritiers qui, à la mort de leurs parents, font de perfides soustractions au préjudice de ceux qui auraient un droit légal. Ils font disparaître du linge, des meubles, de l'argent, des créances, et s'approprient ces divers objets contre la volonté des vrais propriétaires. Le vol des tuteurs, curateurs, agents d'affaires, qui gardent pour eux-mêmes un bien appartenant à ceux dont les intérêts leurs sont confiés ou qui ne gèrent pas ces mêmes intérêts en bons pères de famille.

Il y a le vol de négligence. C'est le péché des ouvriers ou journaliers vigilants, actifs, empressés, laborieux sous l'œil du maître, paresseux et oisifs en son absence; des gens de métier, tailleurs, cordonniers, tisserands, charrons et autres, qui n'exécutent pas leurs travaux selon les règles de l'art ou gâtent une partie de la marchandise confiée.

Il y a le vol d'ignorance. C'est celui de tout employé public qui n'a ni la science ni les qualités intellectuelles ou morales nécessaires pour s'acquitter dignement de ses fonctions. Il trompe ainsi la confiance publique et peut causer à la société autant qu'aux particuliers un très grave dommage. Aurait-il la meilleure volonté du monde, il est responsable devant Dieu et devant les hommes des préjudices occasionnés par son impéritie.

Il y a enfin le vol sacrilège. Il consiste à dérober une chose sacrée dans un lieu profane, ou une chose profane dans un lieu saint, ou enfin une chose sainte dans un lieu consacré. Il contient une malice d'irréligion ajoutée au péché d'injustice.

3° La fraude emploie le mensonge de paroles, de signes, d'actions ou d'omissions. Elle trompe pour s'enrichir aux dépens d'autrui. C'est une transgression du huitième et du septième commandement, quelquefois même du second, quand on se sert du parjure pour accréditer une fausseté.

Fraudes dans les ventes. On livre une substance pour une autre, du cuivre pour de l'or, de l'étain pour de l'argent. On offre une qualité supérieure et on donne une qualité moins que médiocre, du vin fabriqué pour du vin naturel, un cheval rétif pour un cheval robuste, vigoureux et sans défaut. Il y a des mélanges intéressés et perfides qui dénaturent les substances les plus nécessaires à la vie. On ajoute de la farine de fève au pur froment, de la chicorée au café ordinaire, du verre pilé au tabac, l'eau de source la plus authentique à ce qui n'est déjà

plus qu'un vin douteux et fort suspect. Il y a de faux poids et de fausses mesures : on sait faire jouer le petit doigt et rendre les ciseaux infidèles, on sait incliner la balance avec prestesse manier le racloir avec habileté. On jette du plâtre sur la laine, ou de l'eau sur le tabac avant de le livrer au débit. On choisit un appartement humide pour ajouter à une marchandise un poids fictif et trompeur. L'acheteur crédule a la simplicité de s'en rapporter à votre bonne foi, et vous abusez de sa confiance pour vivre sur son compte d'escroqueries et d'injustices. Fort peu déclarent les défauts cachés et nuisibles d'un objet qu'ils livrent au commerce; si les défauts sont visibles, presque tout le monde s'arroge le droit de faire payer une marchandise comme si elle était irréprochable. Et combien cherchent même à pallier artificiellement les mauvaises qualités ! combien se prévalent de l'ignorance de l'acheteur pour lui vendre à un prix excessif des objets reconnus comme tarés !

Fraudes dans les achats. Celui-ci prend à vil prix un objet dérobé. Celui-là prête la main à un fils de famille, à une épouse à un serviteur, l'engage au vol et s'offre à lui acheter au rabais ce qui aura été soustrait au propriétaire. Un autre se fait recéleur, ou traite avec les mineurs et les pupilles et profite de leur simplicité. Le commerçant spécule sur la pauvreté du vendeur pour ne donner qu'un prix vil, disproportionné et au-dessous du prix *minimum*. Cet aubergiste enfin, après avoir admis des jeunes gens contre le gré de leurs parents, se paie avec le fruit de leurs rapines.....

Fraudes des ouvriers. Ils retiennent une partie de la marchandise qui leur a été livrée pour un travail. Il y a des ciseaux qui dévorent le drap ou le cuir; il y a des teintures qui rongent la marchandise; il y a des métiers qui digèrent la laine et des meules qui consomment le grain au lieu de le broyer. Je n'accuse personne, Mes Frères, je ne veux pas faire la satire des états, mais je dénonce aux gens de profession le démon de la fraude qui se glisse facilement dans leurs métiers.

Fraudes des pauvres. Beaucoup n'ont que l'extérieur de l'indigence : leur vie est un mensonge perpétuel. Ils surprennent la bonne foi et extorquent continuellement des aumônes dont ils n'ont pas besoin.

Fraudes des riches. La société connait ces monopoleurs détestables qui font baisser le prix des denrées, en convenant entre eux de ne les acheter qu'à un prix dérisoire ; ces voleurs qui répandent de faux bruits pour tromper le public et profiter d'une heure d'affolement pour réaliser d'immenses fortunes

Fraudes dans les procès. On les intente sans motif et par pure chicane. Quand on s'y est engagé, on ne recule devant

aucune injustice: subtilités et falsifications de pièces; soustractions de titres, de créances, de conventions; antidates et faux-fuyants; ruses et prolongements indéfinis; présents corrupteurs et mensonges impudents, rien n'est épargné. Le méchant, dit l'Écriture, est toujours dans les procès, il réveille des affaires endormies depuis longtemps; il dresse des mémoires pleins de fiel; s'il connait un avocat fécond en injures, il le choisit pour en faire l'instrument de son crime; il vit de fraudes et de fourberies. Vous me permettrez, Mes Frères, de donner un conseil que j'ai trouvé dans l'apôtre S. Paul: Vous êtes chrétiens, et à ce titre vous devez être les ennemis des contestations: si quelque différend s'élève au milieu de vous, terminez-le à l'amiable; choisissez parmi vous des experts qui vous aideront, sans blesser la charité: vous y gagnerez doublement. Ne connaissez-vous pas la fable de l'huître et des plaideurs? L'huître est souvent dévoré par la justice humaine, tandis que l'on gratifie des coquilles les malheureux qui n'ont pas su faire des concessions et se mettre d'accord.

Fraudes dans les donations et testaments. Un père dépasse la quotité disponible, il favorise un des enfants et déshérite les autres sans raison, il emploie les ventes simulées et les substitutions. Un enfant trompe son père, il lui fait de fausses promesses pour l'empêcher de faire un testament et jouir en paix de toute la succession. Un débiteur fait cession de ses biens et se déclare en faillite, tandis qu'il fait des réserves et forme un pécule au détriment de ses créanciers. L'un extorque, l'autre empêche, et toujours l'intérêt prime sur la justice, et c'est partout le règne de la fraude.

Fraude dans les prêts. On se sert d'un objet prêté à usage pour une fin qui n'est pas convenue entre le prêteur et l'emprunteur: on le laisse par sa faute se déteriorer ou dépérir, on ne le rend pas au temps fixé.

Fraudes dans les commissions. C'est ordinaire de les voir acceptées à titre gratuit, plus ordinaire encore de prendre en secret le paiement exagéré d'un travail insignifiant.

Fraudes dans les servitudes. On les aggrave, on les change, on les refuse, on les modifie furtivement. On ne s'en tient jamais aux conditions premières proposées et acceptées de part et d'autre.

Enfin, se rendent coupables de vol et d'injustice ceux qui commandent la fraude ou le larcin, favorisent, conseillent l'improbité; ceux qui y consentent lorsqu'ils pourraient et devraient l'empêcher; ceux qui y poussent par flatteries, approbations ou railleries; ceux qui fournissent les moyens de l'accomplir; ceux qui donnent de fausses clefs, des échelles, ou font le guet

pour assurer l'impunité; ceux qui gardent le silence, refusent de dévoiler le coupable, lorsque leur condition, leur état, leur profession et peut-être les interrogations d'un juge leur en font un devoir; ceux enfin qui mettent les ayants droit dans l'impossibilité d'obtenir un avantage, un bien ou une position lucrative.

Le vieux Tobie était pauvre et craignant Dieu. Le Seigneur avait voulu l'éprouver en le frappant de cécité, et il n'avait regretté ni ses aumônes ni ses actes de miséricorde accomplis avec tant de zèle et de dévoûment. Cependant son épouse était obligée de gagner par son travail le pain de la famille, et un jour elle acheta un chevreau qu'elle conduisit à la maison. Le saint aveugle entendit les bêlements du jeune animal, et aussitôt de s'écrier : Prenez garde qu'il n'ait été dérobé, je ne le voudrais pas pour tout au monde, et je préfèrerais cent fois mourir que de vivre du fruit de la rapine : *Videte ne forte furtivus sit..., quia non licet edere ex furto aliquid aut contingere*[1].

Puissiez-vous, Mes Frères, avoir la même délicatesse de conscience et apporter la même probité dans toutes les circonstances de la vie! Dieu bénira cette vertu et, à votre dernière heure, vous pourrez dire à vos enfants, comme le vieillard exilé à Ninive: Mon fils, je ne te laisse pas de grandes richesses, mais je te laisse l'estime de tes concitoyens. Nous sommes pauvres, mais nous pouvons paraître partout le front haut et fier, nous n'avons pas besoin de courber les yeux : le nom que tu porteras est immaculé, c'est le synonyme de la justice, de la probité et de l'honneur. Nous n'avons pas le faste de la fortune, mais nous possédons les trésors de la grâce et l'espérance des biens immortels. Aussi aimés de Dieu que des hommes, nous ne connaissons pas d'adversaires, notre crédit s'étend au ciel et sur la terre, et dans notre indigence nous trouverons encore de quoi secourir les malheureux, dans notre indigence, nous sommes les héritiers de l'Éternel : *Pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus. Amen.*

1. Tob., II, 21.

RESTITUTION

Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari.
(Luc, XX, 25.)

Le vol est un crime: la raison et la foi le proclament, le ciel et la terre condamnent l'injustice. De plus, il n'en est pas de ce crime comme des autres transgressions de la loi divine. Pour expier celles-ci, le repentir est suffisant, mais pour obtenir le pardon de celui-là, il est nécessaire de faire entrer les personnes lésées dans la totalité de leurs droits.

I. — *Faut-il restituer?* — Oui, et jamais personne ne vous en dispensera : ni Dieu, ni l'Église, ni le confesseur.

Dieu qui vous a dit: Vous ne volerez point, — vous défend de continuer l'injustice en gardant un bien mal acquis : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il n'est pas plus permis de conserver un bien étranger que de ravir au Seigneur la gloire qui lui est due. Il n'est pas plus permis de retenir le fruit de la rapine que de blasphémer ou de profaner le dimanche ou de se livrer à l'idolâtrie: *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo.*

L'Église a le pouvoir de lier et de délier, elle peut absoudre des censures les plus foudroyantes, relever des serments les plus authentiques, faire cesser les vœux les plus solennels, dispenser des lois les plus rigoureuses; mais s'agit-il de restituer, elle avoue qu'elle a les mains liées elle-même, qu'elle ne peut ouvrir le ciel à un voleur, tant qu'il se trouve injustement chargé du bien d'autrui. Et après Dieu elle vient vous dire par la bouche de S. Augustin: Restitution ou damnation. Elle trace au confesseur une ligne de conduite des plus sévères et des plus inflexibles. Reprenez, dit-elle, ceux qui s'opiniâtrent à garder leurs injustes possessions: *Nolentes reddere arguimus;* traitez-les avec toute la rigueur de votre ministère: *Increpamus.* Faites-vous une loi de leur refuser les divins mystères. Ce sont des Judas que l'argent continue à damner, ne les admettez jamais à la divine communion. *Sancti altaris communione privamus.*

Refuser l'absolution et la communion est et sera toujours la règle invariable des bons prêtres à l'égard des possesseurs de mauvaise foi. Ce n'est pas ici une œuvre de surérogation et de conseil à laquelle ils puissent suppléer par d'autres

bonnes œuvres. Ce n'est pas une pénitence imposée librement, qu'ils aient le droit de diminuer ou d'augmenter. C'est un devoir naturel et essentiel, l'impossibilité physique ou morale est la seule raison qui dispense de le remplir. C'est une nécessité absolue, éternelle, immuable, pour celui qui n'est pas entièrement empêché de restituer. En un mot, sans la restitution, le prêtre éloigne de l'autel, Dieu repousse à jamais du ciel. *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum*[1].

II. — *Qui est obligé de restituer?* — Tous les possesseurs de mauvaise foi et tous les auteurs d'un dommage volontaire et injuste.

C'est retenir illicitement le bien d'autrui et être possesseur de mauvaise foi que de garder ce que l'on a volé par rapine, par larcin ou par fraude; c'est être possesseur de mauvaise foi que de ne pas rendre un dépôt quand il est réclamé légitimement par celui qui vous l'a remis; c'est fouler aux pieds les droits les plus sacrés, trahir les devoirs de la confiance et de l'amitié. — Mais le déposant est mort! — Il a des héritiers qui le représentent: s'ils ignorent leurs droits, Dieu et votre conscience sont là pour vous rappeler vos obligations, et surtout si le dépôt vous a été livré pour de bonnes œuvres, vous vous rendriez coupable de sacrilège et de barbare cruauté à l'égard de celui qui a compté sur votre probité pour faire quelque bien après sa mort.

On est possesseur de mauvaise foi quand on reçoit en dépôt et qu'on recèle des objets volés, soustraits à un inventaire ou une saisie. Le receleur favorise l'injustice et lui donne les moyens de subsister. Il lui offre l'hospitalité sous son toit, l'accepte dans sa famille et en prend toute la responsabilité pour lui.

C'est être possesseur de mauvaise foi que de ne pas payer ses dettes, renvoyer sans raison, se mettre, par ses jeux et ses dépenses, dans l'impossibilité de les acquitter, user de fraudes, de ruses, de menaces même pour obtenir des remises, faire entendre aux créanciers que s'ils veulent tout ils n'auront rien, emprunter quand on est incapable de payer, nier une dette certaine, refuser le salaire des ouvriers, le paiement des journaliers, l'honoraire des médecins, des avocats. Ah! que de mauvais payeurs! Si le crédit est mort, ne serait-ce pas eux qui l'ont tué? — Mais toutes ces dettes ne sont pas écrites! — Sur le papier, soit. Elles sont écrites dans votre conscience en caractères ineffaçables. Seriez-vous un de ceux

1. S. Augustin.

qui ne veulent marcher que par voie d'huissier et de gendarmes?

C'est retenir injustement le bien d'autrui que de profiter des erreurs commises dans les comptes: véritable vol dont la gravité répond à celle de la matière. Erreur ne fait pas compte, dit on, qu'elle soit volontaire ou non, vous devez la réparer.

On est encore injuste détenteur quand on garde un objet trouvé sans faire des recherches pour découvrir le véritable maître. Et ici que d'illusions! Quelqu'un a rencontré sur la voie publique un instrument de travail, un meuble, un vêtement, il l'enfouit dans sa maison, le cache comme un trésor et en use comme s'il lui avait toujours appartenu. Un autre s'aperçoit qu'une brebis étrangère est entrée dans son troupeau, il attend quelques jours sans en donner avis et la fait disparaître au premier marché. — Mais j'ai perdu bien des choses, on ne m'a rien rendu! — Peut-être ne vous a-t-on pas découvert malgré toutes les enquêtes, peut-être avez-vous été volé, et vous n'êtes pas autorisé pour cela à voler les autres. Ce que vous condamnez chez votre frère ne peut pas être un acte de justice quand c'est vous-même qui en êtes l'auteur. Recherchez le propriétaire de l'objet trouvé, et si vous ne pouvez le connaître, consultez votre confesseur pour savoir quelle sera votre conduite.

C'est être possesseur de mauvaise foi que de ne pas exécuter les clauses d'un testament, refuser de solder les legs particuliers, les donations aux pauvres, aux églises, aux hospices, garder l'argent destiné à des aumônes, messes ou autres œuvres pies.

Malheur, dit l'Esprit Saint, aux misérables qui dévorent les sacrifices des morts! Ils entassent ruines sur ruines. Ils ne sont pas des enfants ou des amis tels que les suppose un testament fait en leur faveur; ils se constituent geôliers du Purgatoire, se font les bourreaux de leurs parents et se vouent d'avance à la damnation.

Enfin c'est retenir injustement le bien d'autrui que de garder une possession fondée sur une prescription de mauvaise foi. La prescription est sans doute un titre de propriété légitime, un moyen d'acquérir, mais la bonne foi est nécessaire, la loi civile la suppose, les lois divines et ecclésiastiques l'exigent absolument.

A côté du possesseur de mauvaise foi, l'obligation de restituer atteint tous les auteurs d'un dommage volontaire et injuste. Ils ne se sont pas enrichis du bien d'autrui, mais ils ont, par vengeance ou par passion, appauvri leur prochain. Ils sont tenus à

réparer les consequences de leurs actions coupables et attentatoires à la propriété.

Or causent du dommage ceux qui passent dans les champs, foulent aux pieds les récoltes encore tendres, arrachent les jeunes plantes, rompent et détruisent les haies et les clôtures, ou conduisent leurs troupeaux dans les propriétés étrangères.

Causent du dommage ceux qui par médisance, calomnie et mensonge, ruinent la réputation de leur frère, l'empêchent de réussir dans un établissement, un négoce, un commerce, détournent ses clients et le réduisent à la misère, ou le condamnent à végéter.

Causent du dommage ceux qui par négligence, mauvaise direction, défaut de vigilance et, à plus forte raison, par mauvaise volonté, n'empêchent pas les injustices qu'ils sont obligés de prévenir. Un maître connait les torts opérés par un domestique, et il garde le silence et l'encourage même à persévérer dans la voie de l'iniquité.

Les gardes des champs, vignes ou forêts, ne dénoncent ou ne surveillent pas les délinquants. Tenus par serment de faire respecter la propriété, ceux-ci sont obligés à la restitution toutes les fois qu'ils permettent de graves infractions. Et que de vols de ce genre! On menace beauoup, mais la colère est vite noyée dans le vin, le devoir oublié au cabaret ou vendu à prix d'argent. On est si bien disposé à la miséricorde quand on a vidé une cruche ou que l'on se trouve en possession d'une misérable pièce de monnaie!

Causent du dommage les avocats de village, magistrats de la halle qui s'érigent en docteurs dans les pays éloignés des grands centres, se mêlent de faire terminer les différends sans la moindre connaissance de la justice, obligent à des compromis qui favorisent l'usurpation et fabriquent des lois pour les besoins du moment et de la cause, enfin se glissent dans toutes les affaires pour y recueillir quelque rétribution de leur ignorance ou de leur mauvaise foi.

Causent du dommage les aubergistes qui reçoivent les enfants mineurs, leur donnent à crédit, ou acceptent l'argent dérobé à la famille: ils favorisent ainsi la débauche, accoutument la jeunesse à la dilapidation et à la prodigalité, et assument la responsabilité de la restitution.

Enfin causent du dommage tous ceux qui le commandent, le conseillent, l'approuvent, le font commettre, en donnent les moyens, ou ne l'empêchent pas quand ils y sont tenus par devoir; en un mot, tous ceux qui en sont la cause volontaire, directe et efficace.

III. — *Objections et prétextes pour ne pas restituer.* — Celui à qui j'ai volé est mort et je ne sais pas à qui restituer! — Si la personne lésée est morte, elle a des héritiers nécessaires ou légaux qui la représentent. Ils ont pris son lieu et place, ils jouissent de tous ses droits, et la restitution, étant un acte de justice commutative, doit se faire à celui qui a été victime du vol ou à ceux qui sont censés le continuer ici-bas.

— Mais cette personne est riche et je suis pauvre, j'ai une femme et des enfants à élever, toute une famille à nourrir et à placer! — Avez-vous reçu mission de diminuer la fortune de ceux qui possédent et la rapine serait-elle un moyen de s'enrichir? Je suis pauvre! — Le brigand et l'assassin m'en diront tout autant, répond S. Augustin, ils excuseront ainsi leurs crimes et leurs maléfices: *Hoc et maleficus diceret.* Vous êtes pauvre? Comptez, pour rémédier à cette triste situation, sur le bon usage des talents que le Seigneur vous a donnés, comptez sur la santé, les forces du corps et le travail, et non sur le bien d'autrui retenu par violence.

J'ai une famille! — Ne vaut-il pas mieux la ruiner que de la damner? C'est la réponse de S. Chrysostome, et par elle-même elle suffirait à quiconque veut la méditer de bonne foi. Mais j'ajoute que la restitution ne ruinera jamais une famille, les enfants gagneront leur pain à la sueur de leur front. Dieu bénira ces labeurs accomplis dans la probité, ils seront pour la terre une semence de mérites et pour l'éternité une récolte de bonheur. J'ai beaucoup vu, dit le sage, et je n'ai jamais rencontré de juste abandonné de la Providence, je n'ai pas trouvé ses enfants à mendier leur pain.

— Celui à qui j'ai volé est un vieil avare qui ne fait jamais une prière, un impie qui n'a point souci de son âme, je ferai des aumônes à son intention, je donnerai quelques messes, et tout sera dit. — Avez-vous volé des aumônes ou des messes? A chacun le sien, c'est la loi indéclinable. Est-ce de bonne foi que vous comptez sur des œuvres de charité pour vous délivrer de vos dettes les plus certaines? comme si, pour être charitables, vous pouviez être injustes; comme si l'accomplissement d'un conseil pouvait vous dispenser d'un précepte. Non, il n'est pas permis de consacrer à des œuvres pies le fruit du vol quand la personne lésée est connue; on ne fait ainsi que les restitutions incertaines parce qu'alors il n'est pas possible de trouver le véritable propriétaire, et l'on dispose de son bien selon son intention présumée.

— Mais je n'ai rien! — Alors travaillez et économisez pour acquérir, diminuez la somme de vos folles dépenses. Je demande un peu moins de vanité chez vos filles, chez vous et

vos jeunes gens, un peu moins d'assiduité au cabaret, pour toute la famille, des efforts et des sacrifices, et cette volonté généreuse qui triomphe de tous les obstacles et fait tout concourir à un seul but : l'extinction des dettes, la réparation des injustices, la restitution.

— On m'a volé, personne ne restitue, pourquoi serais-je si délicat à l'égard des autres? Parce que Dieu vous le commande, que vous êtes chargé de votre salut et non de celui des autres Votre conduite en restituant n'est pas du tout de la délicatesse, mais de la stricte justice. Vous ne faites, en l'accomplissant, que votre devoir, dans ce qu'il a de plus large et de plus essentiel.

— Si je restitue, je serai par là même déshonoré! — N'en craignez rien : vous n'êtes pas obligé de restituer en personne ni de publier votre injustice sur les toits. Peu importe la voie par où le bien volé retourne à son véritable maître! pourvu qu'il arrive, votre devoir est rempli. Consultez votre confesseur, il vous suggèrera mille moyens pour cela, sans vous déshonorer le moins du monde.

Enfin j'en ai entendu qui me disaient : Après tout, je n'emporterai pas mes biens au tombeau, je mettrai un mot dans mon testament, j'ai même déjà recommandé à mes enfants de rendre ce que je ne possède pas légitimement. — Eh bien! moi je leur réponds que l'obligation de restituer ne souffre pas de retard. Autant de fois on renouvelle l'intention de différer l'accomplissement de ce devoir, autant de nouveaux péchés mortels. Autant de fois on reçoit les sacrements en ces dispositions, autant de sacrilèges. Autant de fruits on recueille du bien d'autrui, autant de nouvelles obligations. Et les dommages occasionnés au propriétaire lésé sont de nouvelles dettes qui viennent s'ajouter aux premières, et l'on entasse crimes sur iniquités, on s'engraisse de désordres et l'on se voue aux impitoyables fureurs de la colère divine. Peut-être celui qui a été la victime de l'injustice est malheureux, il languit de faim et de misère, la dette que l'on refuse de payer est le morceau de pain qui lui sauverait la vie, on s'enrichit de son infortune, on s'enivre de son sang, quelle cruauté! Et quel malheur quand on pense que la mort peut arriver à chaque instant de la journée et nous livrer au Dieu qui est l'équité même et qui veut trouver la probité dans toutes ses créatures! Quelle folie quand on sait que « le bien volé ne profite jamais » !

Achab s'en alla un jour trouver un pauvre propriétaire qui n'avait qu'une vigne au milieu des immenses possessions du souverain : Donne-moi cette vigne qui est dans mon domaine,

je t'en donnerai une autre, ou, si tu le préfères, je te la paierai ce qu'elle vaut. — Ah! Dieu me garde de céder jamais l'héritage de mes parents! il est sacré et personne n'y touchera! — L'impie éclate en frémissements à cette réponse aussi sage que religieuse, et il va cacher dans son palais son abattement et sa colère. — Vous êtes bien roi, lui dit Jézabel, puisque le dernier de vos sujets peut vous résister impunément! C'est moi qui vous la donnerai la vigne de Naboth, et le rebelle mourra pour vous avoir résisté. Ainsi dit, ainsi fait. Le crime se consomme, Naboth est assassiné et Achab descend vers la vigne longtemps convoitée. Au même instant, le prophète arrive de la montagne et arrête le roi coupable : « Tu l'as tué, le juste, et tu vas le dépouiller! Dans ce lieu même où les chiens ont léché le sang de Naboth, il lécheront aussi ton propre sang, ta maison sera détruite, ton palais renversé, Jézabel deviendra la proie des chiens et ta famille entière disparaîtra pour toujours. »

L'entendez-vous, Mes Frères? J'en prends à témoin la parole du prophète et l'expérience de six mille ans, le fruit de l'injustice traîne la ruine et la mort, le bien volé ne profite jamais.

On verra entrer dans cette maison édifiée avec le bien d'autrui, les guerres intestines, les divisions, les procès et les haines. On verra les contestations qui dévorent en quelques mois la fortune d'un siècle, les débauches qui l'engloutissent et le libertinage qui la consume. On verra les secrètes vengeances du ciel sur la famille du voleur. On verra la justice de Dieu le saisir par les cheveux, le tourmenter et dans ses enfants, et dans ses biens, et dans son honneur. Et la sagesse populaire qui avait compté les iniquités des pères, à chacune des catastrophes qui affligeront les descendants, dira pour la gloire de Dieu et l'honneur de sa providence: le bien volé ne profite jamais!

Ce n'est pas tout: la mort est le châtiment de l'injustice aussi bien que la ruine. Ah! il ne vit déjà plus, le malheureux coupable, il ne vit plus dans l'estime publique, et tout le monde demande au ciel d'être débarrassé de ses rapines. Il ne vit plus dans le cœur de ses enfants: aussi avares et aussi attachés que lui, ils convoitent son trépas pour jouir de ses biens. Il n'a pas reculé devant un crime, ils ne reculeront pas devant un autre crime, et le jour où de toutes ses fraudes il ne gardera que six pieds de terre, sera pour eux un jour de délivrance. Qu'il se hâte de passer, de s'en aller, de mourir! car il ne trouve déjà que froideurs, impatiences et ingratitudes, et s'il ne le sait pas encore, il l'apprendra de sa propre famille: le bien volé ne profite jamais!

Au tombeau tout n'est pas dit : la justice divine avait longtemps attendu une restitution qui ne se fit jamais, elle avait longtemps pressé l'homme de rapines, et cette fois elle le prend au seuil de l'éternité et lui montre que ses trésors entassés ne sont que des trésors de colère. Elle lui fait entendre le cri de ces domestiques privés de leur salaire, de ces créanciers frustrés de leurs droits, de ces propriétaires dépouillés dans l'ombre, de ces négociants frauduleusement trompés. Elle lui montre autant d'accusateurs que de victimes de ses vols, autant de témoins que de trésors injustement possédés, autant de trônes de flammes que d'avantages procurés par l'improbité. Elle lui montre, et l'enfer se chargera de prouver éternellement que le bien volé ne profite jamais !

Ah! chrétiens, que ces vérités de la foi et de l'expérience fassent impression sur votre âme ! J'ai souvent rencontré des vieillards à leur dernière heure, j'ai vu leurs fils au pied de leur couche de souffrance, à peine si une larme tombait de leurs yeux pour ce septuagénaire qui allait mourir. Je n'ai pas trouvé un seul de ces hommes dans la force de l'âge qui se fût offert en victime pour la conservation de son père. Ils disaient tous avec un air de douleur quelque peu exagérée : Que voulez-vous? il avait fini sa course.

Et vous, vieillard devant qui s'ouvre la redoutable éternité, pour ces ingrats qui vous regrettent à peine, vous irez subir la torture qui ne cesse jamais? Vous avez sacrifié votre conscience pour leur laisser des biens dont ils vous sauront peu de gré, ils vous rendront difficilement un souvenir, ce souvenir s'effacera rapidement, et pour eux vous vous obstinez dans l'injustice et la haine de Dieu! Ah! mon Frère, de grâce, soyez plus sage, laissez à vos descendants le soin de gagner leur vie par le travail et ayez pitié de vous-même, ayez pitié de votre âme immortelle! *Miserere animæ tuæ. Amen.*

Voir un autre discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. IX, p. 377.

PÉCHÉS DE LA LANGUE

Fratres, si quis non offendit in lingua, hic perfectus est vir. (Jac., III, 2.)

La parole est une des plus grandes choses de ce monde. De tous les êtres de la création, l'homme est le seul qui en possède le privilège, comme il est le seul doué d'intelligence et de raison, capable de connaître et d'aimer.

La parole est un des charmes de la vie. Sans elle l'univers ressemblerait au désert où l'on n'entend que des sons inarticulés, le bruit du vent qui dessèche, l'orage qui gronde à l'horizon. Nous ne pourrions plus établir avec nos frères ce courant de relations qui forment une des douceurs de l'existence, et la vie serait une mort anticipée.

La parole est un parfum qui guérit. Vous souffrez, votre âme est triste, vous êtes inquiet, sombre, mélancolique. Allez trouver un ami sincère, un ami sûr et fidèle, ouvrez-lui les plaies saignantes de votre cœur, il déversera quelques mots qui, semblables à une liqueur embaumée, apporteront à votre état de souffrance une sensible amélioration. La parole du sage est un remède de vie et d'immortalité: *Lingua sapientium sanitas est.*

La parole est un aiguillon qui excite. Avez-vous vu le cheval au bord du précipice? Il hésite, il recule, il s'effraie, il mord le frein. Le cavalier donne un coup d'éperon, le coursier s'élance et dévore l'espace. Ce coup d'éperon pour les âmes est quelquefois un bon mot entendu. Vous étiez hésitant entre le vice et la vertu, vous n'avanciez plus, il semblait même que vous étiez porté à reculer; vous êtes entré dans une église et vous avez recueilli une parole qui tombait de la chaire de vérité, et le courage est revenu à votre âme déconcertée, et vous êtes à tout jamais gagné à la cause de la vertu.

La parole est un clou d'or qui retient. Il y a des natures excellentes en elles-mêmes, mais mobiles, sans consistance et sans fixité. Leurs idées ressemblent à l'eau qui s'écoule et ne garde jamais la même place. Leurs résolutions sont comme la feuille du tremble, toutes vacillantes et sans solidité. Que faut-il pour donner de la durée au bien qu'elles entreprennent? Un bon conseil, une parole: *Verba sapientium quasi clavi in altum defixi.*

Je n'en finirais pas, Mes Frères, si je voulais énumérer tous les avantages de ce don du Créateur. Mais, hélas! pourquoi faut-il que toutes les médailles humaines aient leurs revers? La langue a trahi sa mission, elle a répandu dans le monde autant de maux qu'elle devait y produire de biens. Étant ce qu'il y a de meilleur, elle est devenue ce qu'il y a de pis, le plus actif organe du péché, l'arme la plus puissante au service de Satan et, nous dit S. Jacques, tout un monde d'iniquités: *Universitas iniquitatis.* Ecoutez la vive peinture que cet apôtre nous fait des ravages opérés par la parole. Mes Frères, dit-il, nous faisons beaucoup de fautes, mais si quelqu'un ne pèche point par la langue, c'est un chrétien parfait. Quelque fougueux que soit un cheval, au moyen d'un petit instrument de fer qui s'appelle le frein, on parvient à le dompter; quelque

immense que soit un navire, au moyen d'un morceau de bois qui s'appelle le gouvernail, on parvient à le diriger à travers l'océan. Nul ne peut dompter ni diriger sa langue. C'est un mal qu'on ne peut contenir, une étincelle qui enflamme toute notre existence.

I. — *La langue attaque Dieu par le blasphème.* — Elle outrage le Créateur et, comme une flèche empoisonnée, va directement au cœur de Dieu pour le transpercer. Voyez, au moment d'une contrariété, un homme cruel violent, emporté : à qui s'en prend-il? N'est-ce pas le Seigneur qu'il accuse, insulte et maudit? Et l'instrument qui distille la malédiction, c'est la langue.

Voyez cette femme en présence d'un évènement fâcheux : elle ne sait ni bénir la main qui frappe, ni demander l'accomplissement des volontés divines, mais de ses lèvres sortent les paroles de blasphème : Qu'ai-je fait à Dieu pour me traiter ainsi? il n'est point juste de tant souffrir.

Ecoutez cet autre qui voudrait pénétrer tous les secrets du monde et se scandalise de la Providence. Il voit les justes affligés, les méchants prospérer, et voilà, au service d'un esprit orgueilleux, une langue aussi méchante que criminelle : Dieu ne s'occupe pas de nous! S'il prenait garde à ce qui se passe sur la terre, il punirait le vice et récompenserait la vertu! — Je ne dirai qu'un mot du blasphème, sous quelque forme qu'il se produise, et il suffit pour le caractériser. L'orgueil est le péché de l'ange; l'avarice, le péché de l'homme; la luxure, le crime de l'être sans raison; le blasphème, l'iniquité du démon. L'orgueil est le péché du ciel; l'avarice et la luxure, les vices de la terre; le blasphème, le crime de l'enfer.

II. — *La langue attaque la religion.* — Péché à la mode aujourd'hui. Chaque siècle comme chaque individu a son caractère particulier et sa passion dominante. Le vice de notre temps est la haine de l'Église répandue par les sociétés secrètes et les journaux qui sont à leur service. On ne veut pas de cette autorité divine et infaillible comme on ne veut d'aucune autorité. De là ces attaques fréquentes, ces médisances et calomnies sacrilèges, ces quolibets et paroles envenimées qui courent presque toutes les sociétés. Et, chose déplorable! il n'est pas rare de rencontrer des chrétiens qui se croient parfaits, et qui, censurant l'Église et ses ministres, oubliant tout respect dû aux représentants du Christ, s'essuient pieusement les lèvres et disent avec une assurance écœurante : Je n'ai pas fait de mal : *Tergens os suum dicit : Non sum operata malum.*

Ils n'ont pas fait de mal! Ils ont imité les pharisiens détesta-

bles qui cherchaient à surprendre le Fils de Dieu pour l'accuser et le faire condamner, ils ont imité les impies de tous les siècles, ils sont les dignes fils de Voltaire qui disait: Mentons, mentons, il en restera toujours quelque chose. — Ils ont imité tous les persécuteurs de l'Église, employant contre elle leur langue qui est un fer tranchant et un feu dévorant.

III. — *La langue attaque l'innocence.* — *Corrompunt bonos mores eloquia mala.* Les mauvais discours pervertissent les mœurs. La parole mauvaise pénètre peu à peu comme le dard, elle s'insinue comme le serpent, et tôt ou tard elle arrive au cœur et donne la mort. Quoi de plus fréquent dans les réunions que ces conversations perfides qui empoisonnent les âmes et les courbent sous le joug du vice et des passions! Pourriez-vous compter ces paroles d'une liberté sans égale, ces mots à double sens, ces phrases voilées qui ne voilent rien du tout, ces chants criminels et pleins d'immoralité? Si aujourd'hui l'innocence fait naufrage de si bonne heure et si l'on rencontre, à dix ans, des enfants maîtres passés dans le crime, sans prétendre qu'ils soient la seule cause, nous n'hésiterons pas à dire que les mauvais discours sont la première et la plus puissante. Il est impossible de rester vertueux en la compagnie de ceux qui outragent la pudeur et la vertu; il est impossible que des conversations envenimées ne fassent pas de mortelles blessures. Et comment voulez-vous qu'un enfant, dont l'imagination est si vive, conserve son innocence lorsque, dans votre maison, la peinture du crime est sur toutes les lèvres, lorsque chacun a le droit de tenir les propos les plus désordonnés en leur présence, lorsque personne ne sait rien respecter?

Vous me direz peut-être que vos paroles n'ont pas toute la portée que je veux bien leur donner? Vous me direz que vos discours n'ont d'autre but que d'égayer la société et de faire passer le temps? Quel cruel enjouement et quel détestable passe-temps qui consiste à perdre les âmes rachetées par le sang d'un Dieu! Quel plaisir abominable que de se damner en damnant les autres!

Voulez-vous savoir ce que sont tous ces chrétiens dont la bouche est un sépulcre et dont les paroles sont mêlées à toutes les immondices du crime? Je répondrai: règle générale ce sont des âmes perverties, des cœurs avilis, des personnes asservies à toutes les mauvaises habitudes. Il est une expérience que les médecins font tous les jours dans l'ordre physiologique: quand l'estomac est malade, la langue se charge d'humeurs; si elle est nette et pure, c'est une preuve que l'organisme

fonctionne parfaitement bien. De même, dans l'ordre moral, les âmes dont la parole tue, comme le venin de la vipère, sont celles qui ont le poison du vice dans le cœur. On parle de ce que l'on aime. Le proverbe, pour être vulgaire, n'en est que plus vrai. Voulez-vous connaître les dispositions de quelqu'un, prenez part à ses conversations et vous serez complètement édifiés.

IV. — *La langue attaque le prochain par le mensonge.* — Disons, en passant, que tout mensonge est un abus de la parole, une injure à Dieu et, par conséquent, une faute. Serait-il prononcé pour récréer ou pour être utile, c'est un désordre et nous devons l'éviter. Mais le plus criminel et le plus détestable de tous les mensonges est celui qui blesse la réputation et l'honneur. Ainsi mentaient les pharisiens quand ils accusaient le Sauveur d'imposture, ainsi mentent tous ceux qui imputent à leur frère des fautes qu'il n'a point commises ou des défauts qu'il n'a pas en réalité. Les conséquences de ce vice sont abominables et le Saint Esprit va jusqu'à dire qu'il vaudrait mieux mourir que d'être calomnié. Pourquoi ce ménage est-il divisé et pourquoi ces époux, autrefois si unis, sont-ils irréconciliables? Parce qu'une langue perfide a trouvé le moyen de semer la discorde par de faux rapports. Pourquoi ces ouvriers à qui tout prospérait ont-ils été abandonnés et livrés à la misère? Pourquoi ne trouvent-ils plus où se placer, quoiqu'ils soient, à tous égards, dignes de la confiance publique? Parce qu'une langue perfide a semé de noires impostures et d'atroces calomnies. Pourquoi cet établissement bien assorti n'a-t-il pu réussir? Le public s'en étonne, on cherche la cause; il n'y en a pas d'autre qu'un odieux mensonge, une méchante invention.

Ne croyez pas, Mes Frères, que la calomnie soit un vice si rare dans le monde. Je sais que bien peu auraient le courage de fabriquer de graves impostures pour le cruel plaisir de déshonorer leurs frères ; mais que de mensonges naissent de sources cachées, arrivent par des canaux détournés et n'en font pas moins de mal !

Vous jalousez une personne (telle jalousie que vous voudrez, jalousie de métier, de fortune, de talent, de considération), aussitôt voilà la langue au service de la passion qui domine votre cœur. Vous la taillez en rasoir: *Novacula acuta*[1]; et alors comme elle tranche! comme elle coupe! comme elle déchiquette la pauvre réputation de la pauvre personne qui a le malheur de n'être pas votre amie ! Sans cesse cette

1. Ps. LI, 4.

personne est votre point de mire, son souvenir est un spectre toujours présent à vos yeux, son nom vous donne la fièvre, et vous ne pouvez vous empêcher de lui trouver des défauts qui, en réalité, n'existent que dans votre imagination.

Vous entendez faire son éloge : il semble qu'on vous martyrise, qu'on vous retourne sur le gril, ainsi que S. Laurent. Vous saurez bien vous dédommager de ces éloges qui vous ont tant fait souffrir, et un mot glissé adroitement aura bien vite détruit la bonne opinion que l'on avait de ce frère que vous n'aimez pas : Vous l'avez bien trouvé, l'honnête homme! Si celui-là est vertueux, c'est que les occasions lui manquent, vous ne le connaissez pas.

Si vous ne pouvez nier audacieusement, vous amoindrirez considérablement et vous direz : Oui, mais tout ce qui brille n'est pas d'or, tout ce qui est blanc n'est pas d'argent. Si vous saviez tout!

Ou bien encore vous saurez entourer vos amères pilules de paroles mielleuses et vous imiterez les païens qui ornaient leurs victimes avant de les immoler : Oui, c'était un jeune homme vertueux, mais, que voulez-vous? il a eu de mauvaises compagnies. C'était une jeune fille sérieuse, mais, hélas! tout le monde a ses faiblesses. Cette mère de famille est à son devoir, mais l'on peut s'oublier une fois. — Et toujours des mais, toujours de coupables restrictions au service de la jalousie.

Enfin si vous n'accusez pas formellement, vous garderez un silence absolu, un silence désapprobateur qui fera soupçonner beaucoup de choses qui ne sont pas, et ce silence sera encore une véritable calomnie.

La personne que vous n'aimez pas a-t-elle des défauts, est-elle tombée dans une faute, quelle heureuse fortune pour votre cœur rempli de fiel! Vite vous passez le binocle de votre jalousie et ces défauts grossissent d'une manière démesurée, et ces fautes se multiplient en un clin d'œil. Vous brodez, vous raillez, vous augmentez, vous mêlez le tout de réflexions malignes. D'un acte isolé vous faites une habitude. Cet homme a été surpris par le vin : c'est un intempérant; celui-ci a dérobé un fruit : c'est un voleur; celle là a dit un léger mensonge : c'est une hypocrite. Un peu plus doucement, de grâce! Tous les théologiens distinguent entre l'acte et l'habitude, l'apparition d'une hirondelle ne fait pas le printemps.

La personne que vous n'aimez pas est-elle irréprochable et sans imperfection, la jalousie aura son compte. Elle a le triste talent de donner un caractère mauvais aux meilleures choses;

elle dénature les intentions quand elle ne peut pas attaquer les actions. Pour elle la charité est hypocrisie, la justice, cruauté, la prudence, faiblesse, la bonté, prodigalité, l'économie, avarice, et elle gagne toujours sa cause détestable.

Et que dirai-je de la haine quand elle s'ajoute à la jalousie? Il est des cœurs auxquels la rancune s'attache comme la rouille au vieux fer. Il est des personnes qui, pour se venger, ne regardent ni le bien ni le mal. Elles parlent, ou plutôt c'est la colère qui s'exprime par leur bouche, et malheur au pauvre prochain qui se trouve sous les coups de cette haine parlante! Que dirai-je de l'orgueil et de la vanité? Il est des personnes qui veulent tout abaisser, tout niveler, afin de régner sur des ruines. Il y a toujours dans les plus belles choses des défauts essentiels, dans les plus beaux tableaux, des ombres accumulées, dans les personnes les plus accomplies, des vices grossiers. Elles ont besoin de déprécier. Véritables mouches cantharides, elles ont besoin de mordre les plus belles feuilles de l'arbre, et ces natures nivelantes se servent ordinairement du mensonge et de la calomnie.

Que dirai-je enfin des jugements téméraires? Cette promptitude à soupçonner, accuser, condamner; cette tendance à communiquer des soupçons peu charitables, de quoi se nourrit-elle? De mensonges et de calomnies.

V. — *La langue attaque le prochain par la vérité.* — Toutes les vérités ne doivent pas être publiées, dit un vieux proverbe, et c'est une cruauté et une injustice de noircir la réputation pour une faute cachée ou une faiblesse secrète.

Mais je n'ai dit que la vérité! Oui, répond S. Chrysostome, et avec cette vérité vous avez fait trois blessures: la première à celui qui a été l'objet de vos détractions: vous lui avez ravi la considération dont il jouissait et qui aurait continué à lui appartenir; la seconde à celui qui vous écoutait: vous l'avez rendu participant de votre crime; la troisième à votre âme que vous avez livrée à Satan et rendue odieuse au Seigneur: *Detractores Deo odibiles, quoniam regnum Dei non consequentur.*

Je n'ai dit que la vérité. Voulez-vous que je vous énumère quelques-unes des comparaisons dont les Pères de l'Église accablent les détracteurs?

Le médisant est semblable à l'oiseau de nuit dont les yeux ne peuvent souffrir la lumière. Les vertus de son frère l'incommodent et le tourmentent, il est heureux quand il a pu ramasser quelque faiblesse dans les ténèbres et la boue.

Le médisant est semblable à l'oiseau de proie qui laisse de côté les fleurs de la prairie pour s'abattre sur un cadavre. Son

esprit est un répertoire de tout ce qui se fait de mal, son cœur un réservoir de toutes les immondices, et sa conversation le journal vivant de toutes les histoires scandaleuses.

Le médisant est semblable au fou qui se promène dans un vaste jardin. Celui-ci ramasse tous les cailloux des allées et, sans faire le moins du monde attention aux fleurs des banquettes : voyez, dit-il, le triste jardin, il n'y a que des pierres. — Le médisant réunit tout ce qu'il y a de pierreux, de saugrenu dans la vie du prochain et il crie à qui veut l'entendre : Voyez la triste personne, ce qu'elle a fait tel jour et en telle compagnie !

Je n'ai dit que la vérité ! — Je n'hésiterai pas à vous répondre avec les théologiens que vous avez commis un péché mortel de sa nature, péché qui s'aggrave encore par les circonstances de personne, de temps, de lieu, d'intention, qui peuvent s'y ajouter, et par les conséquences matérielles et morales de la détraction.

Je n'hésiterai pas à dire, avec S. Bernard, que la médisance sera la cause d'un grand nombre de damnations. Ce vice en effet, se glisse partout ; il se cache même derrière les piliers de l'église, il trouve le moyen de s'arranger avec les choses saintes, même avec les communions fréquentes. Il est de toutes les confréries, il a sa place d'honneur dans les réunions pieuses. Est-ce qu'on pourrait se passer d'une si sainte personne ? La médisance ! elle est si habile, elle a tant de portes pour entrer, elle sait si bien se faufiler !

Aujourd'hui, c'est sous forme de confidence : Vous ne savez pas, l'on dit que cette jeune personne, autrefois si fervente, commence à nouer des intrigues, il y a de curieuses anecdotes sur son compte, ce serait un roman, je vous le dis sous le secret. — Gardez-le donc votre secret ! avez-vous peur qu'il vous déchire les entrailles ? Qu'arrive-t-il ordinairement de ces secrets de commère ? Ils sont dévoilés une seconde, une troisième fois et tout le pays les connaît sous le secret.

Une autre fois, ce vice se produit revêtu du manteau de la compassion : La pauvre jeune fille, que je la plains ! elle avait pourtant une excellente mère ! — Elle change de costume, mais c'est toujours la médisance qui joue la comédie.

Et qui sait si demain elle ne reparaîtra point sur la scène, coiffée du bonnet de la dévotion ? Oh ! dira-t-on, quel scandale ! que Dieu est bon de souffrir de pareilles insultes ! — Ces comédies-là sont moins rares qu'on n'aurait le droit de le penser. Elles amusent les gens du monde qui n'ont pas la foi, et ceux-ci rendent la religion responsable des faiblesses de ceux qui la pratiquent incomplètement. Pour eux, la piété se personnifie

dans ces petitesses et ces misères de coulisse et ils l'ont en horreur. Ils ont tort, mais le premier et le plus grave tort est à ces personnes qui veulent, sans la charité, appartenir au Dieu de toute charité.

Je n'en ai pas fini avec les deux péchés de la langue qui attaquent la réputation. J'aurais un compte sérieux à régler avec eux et je le règle en deux mots. L'estime et la considération publiques étant des biens plus précieux que les richesses, l'obligation de la réparation est aussi urgente et plus urgente que le devoir de la restitution pour l'injuste ravisseur du bien d'autrui. Souvent elle est bien plus difficile : la parole tombée de vos lèvres est une pierre lancée dans un lac, toute la surface de l'eau est agitée par la chute, et, de cercle en cercle, votre détraction a couru toute la société. C'est une tache d'huile sur un vêtement, il en restera toujours quelque chose. Quelle responsabilité ! Demandons à Dieu de placer une garde à nos lèvres afin que nous demeurions les maîtres de notre conversation ! Les arabes ont là-dessus un proverbe que nous devrions méditer : Tant que ta parole est dans ton cœur, elle est à toi, si elle arrive sur tes lèvres, c'est la propriété du public. — Gardons ce bien si précieux et qu'il ne soit livré à la société que pour de graves motifs, et toujours dans l'intérêt de ceux qui recevront ce trésor ! *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. V, pp. 500, 515.

LOIS DE L'ÉGLISE

L'oracle de Jésus-Christ est formel, quiconque n'écoute pas l'Église doit être regardé comme un païen et un publicain. L'Église est la Sion d'où vient la loi, la nouvelle Jérusalem d'où la parole de Dieu est sortie ; dépositaire et interprète des vérités révélées, elle juge en dernier ressort des controverses en matière de foi. Quand elle proclame un dogme, notre devoir est de répondre : Oui, je crois. Quand elle condamne une erreur, notre devoir est de la réprouver, de l'anathématiser et de l'éviter.

Ce n'est pas tout. L'Église commande aussi souvent qu'elle définit. Elle fait des lois avec la même autorité qu'elle enseigne les dogmes, elle gouverne en même temps qu'elle instruit. Je viens avec vous étudier et défendre ce pouvoir, je viens vous montrer qu'il est nécessaire, divin et plein de sagesse.

. — *Pouvoir nécessaire.* — L'Église est une société, et de toutes les sociétés la plus grande, la plus universelle, la plus respectable; une société à la fin la plus sublime, aux destinées les plus glorieuses; une société dont le fondateur vient du ciel, dont les enfants sont à la fois citoyens de la terre et du ciel : de la terre où ils passent en voyageurs, du ciel qu'ils convoitent dans leurs immortelles espérances; une société vivant au sein de toutes les autres, établie dans les familles, les cités, les empires, dans les villes, les bourgades et jusque dans les plus modestes hameaux; une société enfin qui est répandue comme nulle autre ne le sera jamais.

Or, où il y a une société, il faut une autorité qui commande et des sujets qui obéissent; à une société il faut des lois pour base et pour soutien. Ne seriez-vous que deux ou trois réunis pour un commerce, vous commencerez par faire des règlements qui serviront de lois à tous les co-sociétaires et marqueront leurs rapports entre eux.

Que deviendrait une école, pour ne prendre que cet exemple, où le précepteur ne disposerait d'aucun pouvoir? Vous verriez bientôt ces petits mutins s'armer de leur encre et de leurs livres contre le maître qui les enseigne, et se servir de leur papier pour se divertir, au détriment de leurs intérêts et de leur instruction.

Si personne n'a le droit de commander, la société se dissout, elle est condamnée à périr; comme un de ces astres errants que vous apercevez quelquefois dans l'obscurité de la nuit, elle durera un instant pour disparaître avec la rapidité de l'éclair. Croyez-vous que Jésus-Christ, en fondant son Église, ne lui ait pas réservé un autre sort? Croyez-vous qu'il l'ait bâtie pour la voir tomber le lendemain? Pour moi, je sais par l'Écriture et par l'histoire, qu'il l'a faite durable, durable jusqu'à la fin des siècles, et j'en conclus qu'il lui a donné le pouvoir de faire des lois pour subsister.

Prenons l'Évangile et développons cette idée dont la raison seule nous démontre l'évidente réalité.

Qu'est-ce que l'Église d'après nos livres sacrés? Un royaume: *Regnum cœlorum*. A chaque page, elle nous apparaît sous cette figure. S. Jean-Baptiste en proclame l'arrivée à ce titre : L'Évangile que le Sauveur annonce est appelé l'Évangile du royaume; la puissance donnée à Pierre est figurée par les clefs du royaume : *Claves regni*. Avez-vous jamais rencontré un empire sans roi ni autorités subalternes pour le gouverner, et lorsque ces autorités, appelez-les présidents ou empereurs, préfets ou maires, peu m'importe, lorsque ces autorités font des ordonnances, les sujets ont-ils le droit de se révolter et

de désobéir? Et vous voudriez contester à l'Eglise, au premier et au plus grand de tous les États, ce que vous accordez à la dernière des puissances?

L'Église est une famille : *Simile est regnum cœlorum homini patri familias :* une famille au sein de laquelle se trouvent réunies toutes les conditions, pauvres et riches, malheureux ou fortunés, tous disant à Dieu : Notre Père, — tous appelant Jésus-Christ leur frère, tous vivant de la vie de la grâce puisée au même baptême et fortifiée à la même table. Or que deviendrait une famille où la révolution s'établirait en permanence, où les parents n'oseraient commander et les enfants répondraient avec obstination à tous leurs ordres? Famille en ruines, image de l'enfer.

L'Église est un bercail : *Erit unum ovile.* Au bercail vous trouvez le pasteur qui dirige, conduit, règle et dispose selon sa volonté. Ce n'est pas aux brebis de choisir le lieu du pâturage de la journée ; ce n'est pas au troupeau de déterminer l'heure où il sortira de la bergerie, ni le chemin qu'il prendra, ni le moment où il doit rentrer. Au bercail il y a une autorité.

L'Église est une armée en bataille : *Castrorum acies ordinata.* Où le pouvoir est-il plus solidement établi que dans une armée? Là le commandement ne souffre pas la moindre difficulté, la parole des chefs est toujours exécutée, et le premier signal ébranle des milliers de bataillons comme un seul homme. Le nerf d'une armée, c'est la discipline, ou l'obéissance aux supérieurs.

L'Église est un navire figuré par la barque de Pierre : *Navicula.* Au milieu des flots de la vie, elle porte les passagers de la terre aux rivages de l'éternelle patrie. Savez-vous ce qui se passe sur les navires qui sillonnent l'océan? Un seul homme a le droit de commander, il répond du vaisseau tout entier, il rendra compte de sa gestion, mais il a droit de vie et de mort sur tout ce qui voudrait se révolter. Seul il dirige la navigation, seul il doit être obéi.

De même donc qu'il faut au navire un capitaine, à l'armée un général, au bercail un pasteur, à la famille un père, au royaume un souverain, ainsi il faut à l'Église une autorité qui s'impose, des magistrats spirituels qui gouvernent et qui aient le droit de se faire obéir. Et ce sera précisément cette subordination qui fera sa beauté, sa vie, sa force et sa grandeur. Et voyez : l'Église fut-elle jamais plus admirable qu'en notre siècle? La révolution l'attaque, les méchants l'insultent, les monarques et les sociétés l'abandonnent ; et cependant elle rayonne d'une splendeur toute nouvelle, elle parle, elle s'affirme, elle se lève en face des persécuteurs, elle craint

moins que jamais. Ah ! c'est que ses enfants lui sont plus fidèles que jamais. Unis dans les sentiments de l'obéissance parfaite, ils répondent à toutes ses définitions : Oui, nous croyons ; — et à toutes ses ordonnances sacrées : Oui, nous voici.

II. — *Pouvoir divin.* — L'Église a le pouvoir de faire des lois, parce qu'elle l'a reçu de Jésus-Christ, son fondateur, son Maître et son Dieu. Rien de mieux acquis que ce qui est donné.

Écoutez le testament et comme l'acte de donation de cette puissance sans limites : Allez, comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre, enseignez toutes les nations et apprenez-leur à garder mes préceptes.

Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie : c'est-à-dire, venant sur cette terre, j'ai reçu le commandement du monde entier, commandez à votre tour et avec les mêmes privilèges. Je suis le roi de toutes les créatures, toutes les nations m'ont été données en héritage, soyez rois, vous aussi, et avec la même étendue de pouvoirs. Tout ce que vous lierez et délierez sur la terre, sera lié et délié dans le ciel. Vos préceptes seront obligatoires comme mes préceptes, vos ordres seront mes ordres, votre volonté sera ma volonté et vos lois seront mes lois. Or qui doute que Jésus-Christ n'ait le pouvoir de commander ? Qui doute qu'il n'ait le droit de dicter des ordres ? Dites donc qu'il s'est trompé en envoyant son Église comme il fut envoyé lui-même, ou bien avouez avec nous que celle-ci a le droit de faire des lois.

Mais Jésus-Christ est Dieu, et dans l'Église, qui commande, sinon des hommes comme nous ? L'objection est-elle sérieuse, et dans l'État, qui gouverne ? Dans la famille, qui préside ? Dans un tribunal, qui porte des arrêts ? Au corps législatif qui vote ?

Des hommes comme nous ! Que voulez-vous dire ? Qu'ils ont deux mains, deux pieds, deux yeux ? qu'ils sont obligés de se nourrir pour vivre, d'étudier pour apprendre, d'ouvrir les yeux pour voir ? Nous sommes d'accord, et j'avoue humblement que nous ne sommes pas des anges ni des dieux.

Voulez-vous dire qu'ils ne sont pas investis d'un pouvoir surnaturel et divin ? Je viens de prouver le contraire. Voulez-vous prétendre qu'ils ne sont pas des envoyés du ciel ? L'Évangile en main, je viens de lire le passage où Jésus-Christ les charge d'instruire et de gouverner les âmes. Voulez-vous nous affirmer qu'ils n'ont rien de plus que vous ? Mais dites-moi

quel jour vous avez reçu le sacrement de l'Ordre, quel jour vous a été donné le pouvoir de remettre les péchés, de monter à l'autel, d'administrer l'Extrême-Onction, de diriger la vie et de sanctifier la mort, d'ouvrir et de fermer le ciel.

Dans une famille le père peut être considéré comme homme ou comme auteur de la vie de ses enfants. Comme homme, il n'a rien de plus que son fils, et quelquefois il sera moins instruit, moins robuste et moins fort. Comme père, il est roi, son fils est sujet. La paternité le revêt d'une dignité contre laquelle ne peuvent prescrire ni la science, ni la force, ni la solidité du tempérament. En tant que père, il n'est plus un homme comme son enfant.

De même, dans l'Église, quand un homme est revêtu du sacerdoce, de l'épiscopat ou de la dignité papale, il devient le délégué du Christ et son lieutenant; et dès lors lui obéir, c'est être soumis à Dieu; le mépriser, c'est mépriser Dieu lui-même.

Quand un roi envoie son ministre avec plein pouvoir d'agir en son nom, de régler tout comme il l'entendra, celui qui insulte ce représentant de l'autorité suprême fait affront à l'autorité elle-même, et c'est ainsi que dans l'Église la rébellion est une révolte contre l'Éternel, et si vous dites: Je veux bien obéir à Dieu, mais pas à un homme comme moi, — vous avez articulé un mensonge impie.

— Mais si ce pouvoir est divin, pourquoi change-t-il ses lois? Dieu ne modifie pas les siennes.

Je pourrais répondre que Dieu a changé le troisième précepte. Autrefois l'observance était fixée au septième jour, aujourd'hui elle est exclusivement réservée au premier. Mais passons.

J'avoue que Dieu ne change pas ses préceptes, parce qu'ils sont fondés sur le droit naturel et essentiel des choses, et il ne pourrait les changer sans bouleverser les lois du monde et jeter le trouble dans la société. Au contraire, certaines lois de l'Église peuvent recevoir des modifications sans inconvénient, et même il y a avantage à les modifier. Voulez-vous un exemple, prenons le commandement de l'abstinence.

La loi du samedi était faite pour obliger l'homme à la pénitence et l'aider à se purifier de ses fautes et à atteindre facilement la vie éternelle, terme et but de toutes nos aspirations ici-bas. Tant que les chrétiens ont observé ce précepte, l'Église l'a maintenu. Mais, la foi ayant diminué, l'amour de la pénitence ayant disparu de notre siècle égoïste et matériel, les constitutions étant considérablement affaiblies, voyant que cette obligation ne contribuait plus au salut de ses enfants, tendre mère, elle a compati à leur faiblesse, elle a jugé à

propos de dispenser de cette loi. Que trouvez-vous là d'extraordinaire ? Un père n'enlève-t-il pas l'arme qu'il a donnée à son enfant pour se défendre, lorsqu'il voit cet enfant l'employer à son malheur ?

Direz-vous que la religion a changé ? L'autorité change-t-elle dans la famille parce que le père donne quelquefois des ordres contraires à ceux qu'il avait formulés tout d'abord ? Quand un général s'aperçoit que l'ennemi change de tactique, il change également afin de vaincre avec plus de facilité. Dites-vous pour cela que la discipline générale de l'armée a été modifiée ? Non, Mes Frères, un précepte particulier ne fait pas la religion. L'Église, qui a reçu le pouvoir de faire une loi, a aussi celui de l'abroger. Tant que le commandement subsiste, il nous oblige, il lie nos consciences, et il ne nous est pas permis de le transgresser ; quand la dispense est accordée, notre liberté nous est rendue, jusqu'à ce qu'un nouveau précepte vienne vous demander un nouvel acte de soumission et d'obéissance.

III. — *Pouvoir plein de sagesse.* — J'entends le monde accuser l'Église d'imprévoyance et d'inopportunité : Pourquoi donc cette nouvelle charge ajoutée aux commandements divins ? La route du ciel était assez étroite et le chemin assez rude, pourquoi jeter de nouvelles pierres d'achoppement et de scandale où viennent se heurter tant de consciences faibles ?

Oui, consciences faibles, et aussi faibles que le raisonnement de ceux qui les défendent est peu solide. Non, Mes Frères, les lois de l'Église ne sont point un fardeau surajouté ni une charge nouvelle. Elles sont un aide et un soutien ; l'Église n'a parlé que pour nous dire le temps et la manière d'obéir à Dieu. Jésus-Christ lui avait dit : Apprenez à garder les préceptes que je vous ai confiés. C'est sa mission. Elle ne fait qu'expliquer les ordres de son Maître.

Le précepteur intelligent met entre les mains de son élève une grammaire ou une arithmétique bien rédigées, mais il ne se contente pas de lui en faire apprendre les règles, il les commente, il les développe, il en vient à l'application, il donne des problèmes et des devoirs.

L'Église ne s'est pas contentée non plus de nous livrer l'Évangile : ce code divin eût été pour nous lettre morte. Les préceptes y sont formulés d'une manière générale et personne ne se serait regardé comme obligé. A quelques exceptions près, personne ne serait demeuré dans les limites de la vérité, les uns exagérant les devoirs, le grand nombre les restreignant outre mesure.

Entrons dans les détails. Il y a un précepte de sanctifier le jour du Seigneur, le Décalogue l'affirme ; il y a un autre précepte d'entendre la messe, l'Évangile le promulgue en termes formels : *Hoc facite in meam commemorationem :* Faites ceci en mémoire de moi. Quelle est cette sanctification prescrite ? Une prière un peu plus prolongée le matin et renouvelée le soir pourrait-elle suffire ? L'indifférent qui ne prie jamais le croira facilement. Faut-il consacrer toutes les heures de cette sainte journée à l'oraison, comme les ermites du désert ? L'âme scrupuleuse s'y croira obligée. Faut-il ce jour-là se réunir dans les temples pour la célébration du sacrifice de la nouvelle loi ? Tout autant de doutes et d'incertitudes, sur le texte même de l'Écriture. L'Église nous éclaire de ses divines lumières et, pour ne rien imposer d'excessif, elle prescrit l'assistance à la messe sous peine de péché mortel, elle nous engage le plus vivement posssible à suivre les offices de la soirée. Mère toujours sage, elle nous dit comme les apôtres aux premiers fidèles : *Visum est Spiritui sancto et nobis :* Voici ce qui a paru nécessaire et à l'Esprit Saint et à nous : « Les dimanches messe ouïras et les fêtes pareillement. » Ainsi elle commente deux préceptes : celui de sanctifier le dimanche, donné par Dieu à Moïse, celui de l'assistance à la messe, laissé par Jésus-Christ à ses apôtres. Elle explique mais n'invente rien, Dieu avait commencé, elle achève en son nom et par son autorité.

En fondant son Église, Jésus-Christ laisse à ses apôtres le pouvoir de remettre et de retenir les péchés ; il impose aux fidèles l'obligation de se confesser pour être absous. La confession est clairement instituée dans l'Évangile, mais quand faut-il recourir à ce sacrement ? Ici vont surgir les discussions, l'indifférent se hâtera de répondre : J'en ai pour garant la bonté divine, un précepte tout aussi difficile que celui-là doit obliger tout au plus deux ou trois fois dans la vie : à la première communion, au mariage et à la mort. L'homme du monde, l'honnête négociant sera un peu plus large. A douze ans et jusqu'à dix-huit, on doit se confesser souvent, mais quand déjà l'on vogue à pleines voiles sur les flots de la vie, quand l'on est engagé dans la tempête des affaires, où trouver les moments et les moyens de se recueillir ? A plus tard, quand la vieillesse viendra de nouveau nous exiler des tumultueuses sociétés du monde. Seigneur, dira pieusement l'âme dévote, théologienne trop austère, nous péchons tous les jours, peut-être faut-il nous confesser tous les jours. Voilà les dissidences sur le commandement divin. L'Église tranche la difficulté. Mes enfants, dit-elle à l'indifférent, à l'honnête homme et à la

dévote, vous êtes tous dans l'erreur. Je vous engage beaucoup à venir le plus souvent possible purifier vos âmes dans le bain salutaire de la pénitence, mais la confession n'est obligatoire qu'une fois par an, sous peine de péché mortel: « Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an.

Vous avez lu dans l'Évangile le précepte formel de la communion. En vérité, en vérité, je vous le dis: si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Voilà la substance d'une loi, elle est portée par la suprême autorité, inscrite dans le code céleste, rappelée en plusieurs circonstances. La communion est de droit divin, mais le temps de ce devoir n'est pas déterminé. Le bienfait même le plus sublime devient une charge quand il est imposé, et, loin de l'accepter avec empressement, les hommes, peu enclins à l'obéissance, s'éloigneront de la table sainte, sous prétexte que le Sauveur n'a fixé nulle part le nombre des communions. Certes, il ne fallait pas qu'un sacrement aussi vénérable que l'Eucharistie pût être ainsi méprisé, et l'Église y a pourvu: Écoutez, dit-elle à ses enfants, mon désir serait de vous réunir au festin des âmes toutes les fois que vous assistez au saint sacrifice, mais la volonté de Dieu est que vous y veniez toutes les années à Pâques. Je veux que chacun reçoive ce sacrement dans sa paroisse, car la paroisse est une famille et les membres doivent se trouver au moins une fois l'an à la réunion du père. J'exige une préparation convenable, et une communion sacrilège ne satisfait jamais au précepte. J'ordonne que la loi soit accomplie à Pâques: la Pâque est l'anniversaire de l'institution de l'Eucharistie ; vers la Pâque se renouvelle la Passion du Sauveur dont l'Eucharistie est un mémorial; à Pâques se célèbre le mystère de la résurrection du Sauveur, symbole de la résurrection des âmes à la table sainte; la Pâque, enfin, est précédée d'un jeûne de quarante jours, préparation puissante et digne de la réception de son Dieu. Voilà le précepte, tout le précepte du devoir pascal, avec les motifs qui l'ont inspiré, c'est un commentaire de l'Évangile, et rien de plus.

Mais le jeûne et l'abstinence, voilà bien des lois toutes nouvelles. Pourquoi des distinctions entre les jours et les jours? Pourquoi ces différences que le soleil ne marque nullement?

J'avoue que le soleil ne fait pas de distinction, aussi bien l'on ne vous a jamais prêché l'obéissance au soleil. L'Église l'a faite, nous devons nous soumettre.

Une loi nouvelle! dit-on. Oui, aussi nouvelle que le péché, qui est aussi ancien que le monde. Dieu prêche la pénitence au

Paradis terrestre, les prophètes la rappellent, Jean-Baptiste déclare que c'est l'unique voie du ciel. Jésus-Christ confirme ces témoignages de sa divine autorité, les apôtres n'ouvrent qu'à ce prix les portes de l'Église : *Pœnitemini:* Faites pénitence est le premier et le dernier mot de la religion. C'est une potion amère à la nature, mais c'est un remède indispensable, c'est affaire de vie ou de mort éternelle.

Ici le mondain, le sensualiste, l'homme de plaisir, m'arrête. La pénitence, dit-il, oh ! la vie en est saturée, nos jours en sont pétris, le monde en est rempli. Que de travaux, de peines, de douleurs, de privations, de maladies, d'infirmités forment le triste cortège de notre pèlerinage terrestre ! voilà bien de quoi satisfaire à la justice céleste. Je suis sûr que vous êtes tentés d'approuver ce raisonnement. Voyez, au contraire, réplique l'âme au cœur généreux, voyez les anachorètes, ils ont passé soixante ans au désert, ils ont vécu de racines et d'herbes sauvages, ils n'ont bu que l'eau du torrent et ils n'osent pas mourir. Peut-être le ciel est-il à ce prix ?

A qui demanderons-nous de terminer un différend aussi sérieux, aussi redoutable ? A l'Église qui garde toujours ce juste milieu où est la vertu. Et voici ce qu'elle répond : Les mortifications de la vie ne suffisent pas, il faut y ajouter quelques pénitences volontaires ; mais les austérites des anachorètes ne sont pas nécessaires, elles seraient même nuisibles à la majorité. Voici donc comment vous accomplirez le précepte : deux jours par semaine seront consacrés à l'abstinence des viandes permises les autres jours. Le vendredi et le samedi sont des jours de deuil : votre Dieu mourut et fut enseveli, honorez par la mortification la mémoire de ces grands mystères.

Quatre fois l'année, les saisons se renouvellent. Il est convenable de s'humilier alors sous la main de l'Éternel. Il est utile de lui demander sa miséricorde pour le temps écoulé et sa bienveillance pour la saison qui commence. De plus, l'Eglise choisit ces époques pour l'ordination de ses prêtres, vous êtes tous intéressés à avoir de saints ministres. Pour ces raisons si graves, un jeûne de trois jours se pratiquera à toutes les saisons et s'appellera le jeûne des « Quatre-Temps ».

Il est certaines fêtes qui rappellent des bienfaits plus extraordinaires ; il faut, pour les célébrer dignement, plus de sainteté et d'innocence : vous vous purifierez par le jeûne des « vigiles ».

Enfin votre Maître Jésus-Christ s'est soumis à un jeûne de quarante jours avant de commencer l'œuvre de votre salut,

Il est convenable de l'imiter, et la même pénitence sera de rigueur chaque année et s'appellera « le carême ».

Voilà encore la loi de la Pénitence développée avec ses motifs. Si vous trouvez cela difficile, et l'Église par trop austère, je vous dirai comme Notre-Seigneur Jésus-Christ aux Pharisiens : Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre !

Oh ! Mes Frères, respectez les lois de votre mère, la sainte Église, si vous voulez que vos subordonnés se soumettent à vos lois. L'autorité est une, c'est une participation des droits et de la puissance divine. Si vous la méprisez dans les représentants du Christ, vos enfants la mépriseront dans vos ordres. La verge les domptera aux premiers jours de la vie, mais, arrivés à la force de l'âge, ils vous traiteront comme vous traitez vos supérieurs spirituels. Obéissez donc avec fidélité, ostensiblement et sans respect humain, et vous pourrez dire quand vous ferez un précepte : Toutes les fois que j'ai reconnu l'autorité divine, je me suis incliné, je parle au nom de Dieu, et l'on doit s'incliner. Sachez, disait le général Drouot à ceux qui le raillaient de sa soumission, que j'obéis à l'Église parce qu'elle me commande en vertu d'une délégation divine, comme moi je veux être obéi de mes artilleurs quand je les commande au nom de l'empereur. Chrétiens, vous pourrez appuyer vos paroles de vos exemples, elles seront entendues et exécutées. Ce sera l'ordre, la paix, la tranquilité et le bonheur. *Amen.*

SECTION III

Le grand ressort de la volonté chrétienne ou la Méditation des Vérités fondamentales de la Religion

FIN DE L'HOMME

Universa propter semetipsum operatus es Dominus. (Prov., XVI, 4)

L'histoire raconte qu'un célèbre courtisan fut visité, à son lit d'agonie, par le prince qu'il avait servi plus de vingt ans. — Demandez-moi, lui dit celui-ci, tout ce que vous voudrez,

serait-ce la moitié de mon royaume, je vous l'accorderai. A cette heure suprême, je ne saurais rien vous refuser. — Prince, répond le courtisan, j'ai besoin de vous, car, pour vous être agréable, j'ai oublié le Roi du ciel et je vais entrer en compte avec lui. Donnez-moi donc un quart d'heure de vie pour me préparer aux jugements de l'Éternel. — Un quart d'heure, mon ami! Vous savez bien que le temps n'est pas au pouvoir de l'homme; demandez-moi quelque chose que je puisse vous accorder, car, je vous le jure, je tiens à vous être agréable. — Tout autre chose m'est inutile: un quart d'heure, je vous prie. — Hélas, je regrette de ne pouvoir vous exaucer. — Hé quoi! continue alors le courtisan, voilà vingt ans que je sers les rois de la terre, j'ai oublié mon âme et trahi ma conscience pour faire leur bon plaisir; je ne demande qu'un quart d'heure et ils ne peuvent me le donner! Folie de s'attacher aux grandeurs d'ici-bas! je veux que demain l'on grave sur ma tombe cette épitaphe aussi vraie que triste: « Ici repose quelqu'un qui passa sur la terre sans savoir ce qu'il y faisait. »

Combien, Mes Frères, pourraient ainsi préparer l'épitaphe de leur tombeau! Ils ont réfléchi à tout, excepté à leur origine et à leurs destinées. Demandez-leur ce que c'est que la gloire, l'honneur, les richesses, ils vous répondront. Interrogez-les sur la manière de faire fructifier un négoce, ils répondront encore. Interrogez-les sur la culture de la terre et ses différentes productions, ils sauront vous renseigner de la manière la plus exacte. Demandez-leur qui les a placés sur la terre et pourquoi ils habitent une demeure parmi les mortels, ils sont interdits et, s'ils peuvent répondre, ils avouent qu'ils n'ont pas étudié ces questions depuis longtemps et qu'ils n'y pensent presque jamais. Posons aujourd'hui l'important problème de notre destinée et cherchons la solution exacte dans les données de la foi et de la religion. D'où venons-nous? Où allons-nous?

I. — *D'où venons-nous?* — L'existence est le premier avantage que nous possédions, la source et la condition de tous les autres biens. Il faut vivre pour acquérir, travailler, apprendre, jouir, être heureux. C'est à la vie que nous tenons le plus, et il n'est rien que nous ménagions pour conserver ce petit fil dont nous craignons à chaque instant la rupture: remèdes amers et quelquefois détestables, régime austère et pénible, opérations épouvantables, rien ne nous arrête. Voyez ce puissant de la terre cloué sur un lit de douleur; ses domaines sont immenses, ses coffres regorgent, la somptuosité la plus luxueuse l'environne, mais il va mourir. Voyez le mendiant en haillons qui se tient à sa porte depuis maintes et maintes

années ; si, pour lui rendre la santé, il ne demandait que la moitié de son domaine, quelle joie ! quelle prompte acceptation ! Vivre, vivre encore, vivre toujours est le plus impérieux besoin de notre cœur ; s'attacher, se cramponner à la vie est le travail de tous les jours, de tous les âges, de toutes les conditions.

Or, Mes Frères, qui vous a fait vivre ? Remontez à un siècle : qu'étiez-vous ? où étiez-vous ? qui pensait à vous ? Étiez-vous nécessaire ?

Qu'étiez-vous ? Rien, absolument rien : ni un moucheron, ni un brin d'herbe, ni un grain de sable, ni un atome quelconque. Il y avait des milliers d'années que le monde existait et, pendant ce temps-là, l'arbre qui couvrait la terre de son ombre, l'insecte que l'on foulait aux pieds dans la poussière, ce qu'il y avait de plus imperceptible était plus que vous. Tous ces êtres avaient l'honneur d'être façonnés par la main divine.

Où étiez-vous ? Je cherche votre place sous le toit qui vous abrite, elle est vide, toujours vide ; vous n'y paraissez ni le matin ni le soir, ni le jour ni la nuit. Je parcours les rues de ce village que vous habitez, je ne vous rencontre nulle part : ni dans la plaine, ni sur la montagne, ni sur les chemins, ni dans les champs ; votre nom n'est écrit nulle part, votre place n'est retenue nulle part, votre domicile n'est désigné nulle part.

Qui pensait à vous ? Personne, pas même les parents qui vous ont légué leur sang et leur vie. Les hommes d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, savaient bien qu'après eux il viendrait d'autres hommes ; mais de vous, de votre personne, de votre caractère, de vos vertus, de vos qualités, de vos défauts, de vous, tel que vous êtes avec votre individualité caractéristique, il n'en était nullement question. Les choses alors se passaient comme aujourd'hui, on s'occupait de ceux qui étaient actuellement sur la scène et l'on disait : tel général a remporté une victoire, ce roi a capitulé, ce négociant a fait faillite. On pensait un peu à ceux qui avaient fini leur rôle et, de loin en loin, leur nom rappelait leur souvenir, mais il n'y avait ni pensée, ni parole, ni souvenir, pour ceux qui devaient arriver dans cent ans.

Étiez-vous nécessaire ? Remontez le fleuve des jours. Parce que vous n'existiez pas, manquait-il au soleil un seul de ses rayons, à la terre une seule de ses plantes, au firmament un seul de ses astres ? Y avait-il une place vide au banquet de la vie ? Souffrait-on de votre absence ? Non, Mes Frères, les rouages du monde n'étaient point entravés dans leur marche. Vous pouvez disparaître et l'univers n'en sera troublé en rien : vous n'étiez pas nécessaire et vous ne l'êtes pas.

Cependant vous existez aujourd'hui, je vous rencontre sur le chemin des siècles. Mon frère, sauriez-vous me dire d'où vous êtes parti ?

Vous venez de Dieu et de Dieu seul. Revendiquez, si vous voulez, une part à tous les biens acquis depuis votre naissance: attribuez votre conservation à la prudence et à la sagesse de vos parents, votre science à la sagacité de votre esprit, votre vertu à la correspondance de votre volonté, votre fortune à la tenacité de vos efforts : jamais il n'en sera ainsi de votre existence. Personne n'assista au conseil où l'on délibéra si vous deviez être créé et quand vous deviez être créé, personne ne coopéra à l'exécution du décret éternel.

Vos parents n'y sont pour rien, et votre mère pourrait en ce moment vous dire, comme celle des Macchabées : Non, mon enfant, ce n'est pas moi qui t'ai donné la vie, regarde le ciel, Dieu seul fait vivre et mourir : *Ego occidam et vivere faciam.*

Vous n'aviez nul droit à l'existence. Des millions d'êtres auraient pu prendre votre place, ils auraient servi Dieu avec plus de fidélité, ils l'auraient aimé d'un amour plus généreux, et les siècles éternels passeront et le néant sera leur partage. Pourquoi avez-vous été les privilégiés ? Parce que Dieu l'a voulu et qu'il vous a aimés.

Vous pouviez naître de parents barbares, dans une contrée sauvage, destiné à être sauvages vous-mêmes. Où étiez-vous quand Dieu jeta dans la balance votre âme et celle de l'Esquimau né le même jour ? Pourquoi avez-vous été les privilégiés ? Parce que Dieu l'a voulu et qu'il vous a aimés.

Vous pouviez naître au sein de l'hérésie ou du schisme, vos parents auraient pu être incrédules et impies ; vous auriez reçu avec la vie matérielle le poison qui tue les âmes. Où étiez-vous quand l'Éternel choisissait votre place au cœur d'une famille chrétienne ? Pourquoi avez-vous été les privilégiés ? Parce que Dieu l'a voulu et qu'il vous a aimés.

Votre existence dépend de celui qui vous l'a conférée. L'air que vous respirez tient de Dieu la propriété de rajeunir votre sang, les aliments que vous prenez tiennent de Dieu la propriété de réparer vos forces usées par le temps. Et quand Dieu voudra, il n'aura qu'à faire un signe, et ce qui sert à votre conservation deviendra un poison pour vous tuer.

Vous êtes entièrement de Dieu : esprit, talent, santé, privilèges de la nature et de la grâce; en comptant tout ce que vous possédez, vous ne compterez que ses bienfaits.

Vous êtes de Dieu à tous les moments. Autant de secondes dans le temps qui mesure votre vie, autant de fois il vous fait présent de l'existence. Vous demeurez attachés à lui comme

la plante à la racine, le ruisseau à la source, la maison au fondement qui la soutient. Qu'il retire son bras, vous ne serez plus. L'horloge peut marcher quelques heures sans la main de celui qui l'a montée; vous ne pouvez faire un pas sans le Créateur. La locomotive peut, même sans la vapeur, parcourir une certaine distance, en vertu de la vitesse acquise ; que Dieu vous abandonne cette parcelle de temps que vous imaginez à peine, voilà incontinent la source de la vie tarie dans votre cœur, vous voilà dans le néant.

Vous venez de Dieu, donc vous appartenez à Dieu : conséquence inévitable, irrésistible. L'arbre appartient à celui qui l'a planté, le tableau à celui qui l'a dessiné, l'outil à celui qui l'a fabriqué. Cependant où est le cultivateur, le peintre, où est l'ouvrier qui aient fait pour leurs ouvrages ce que Dieu a fait pour nous ? L'homme peut arranger une matière préexistante, il peut façonner, sculpter, orner, tailler, coordonner Créer, je l'en défie ! On dit que la science est parvenue à faire de la poussière de diamant, elle avait pour cela la poussière de charbon. Je ne lui demande rien de si précieux, mais je la prie humblement de donner l'être tout entier à un atome imperceptible,... et j'attends !

Dieu a un droit de propriété entière sur nous. Il peut disposer de tout, nous ne pouvons disposer de rien. Les membres de votre corps ne vous appartiennent pas, il ne vous est pas permis de les mutiler. Votre vie ne vous appartient pas, il n'est pas permis d'y porter atteinte. Sentinelles placées à un poste quelconque, vous ne devez le quitter que sur l'ordre de celui qui vous a donné votre consigne. Le suicide sera toujours un crime énorme et une suprême lâcheté. Les facultés de votre âme ne vous appartiennent pas, et le péché, qui est le suicide de l'intelligence et du cœur, sera toujours une atteinte à la propriété divine, une dévastation du domaine du Créateur.

Dieu a sur nous un droit de juridiction absolue. A lui de commander, à nous d'obéir. Et quand les passions se trouveront en désaccord avec sa volonté sacro-sainte, quand le plaisir réclamera un crime, quand les autorités de la terre iront à l'encontre de sa loi, les passions devront être étouffées, les jouissances sacrifiées, les gouvernements d'ici-bas affrontés. En réalité, il n'y a de maître que ceux qui participent à l'autorité divine, il n'y en a pas en dehors du Créateur, et il n'y en aura jamais contre le Créateur.

Quelle conséquence, Mes Frères chrétiens ! Et combien peu l'ont méditée ! Combien s'arrogent le droit de vivre dans l'indépendance ! Révolutionnaires d'un jour, ils ont insulté

l ur Souverain pendant le voyage de la vie, mais il faudra bien qu'ils rentrent dans l'ordre, le voyage est court, la route est vite à son terme, et, à la station d'arrivée, tout sera remis à sa place, et devant l'autorité infinie tout genou fléchira pour l'éternité.

II. — *Où allons-nous ?* — Tout être raisonnable agit pour une fin digne de lui-même et de son ouvrage. Le soldat, sur les champs de bataille, se propose l'honneur et la victoire; le magistrat recherche la paix et la justice; le laboureur demande à la terre la moisson qui le nourrira. Il n'est pas jusqu'au plus petit enfant qui n'ait un but dans tout ce qu'il fait. Demandez-lui pourquoi il fréquente l'école de son village ou le catéchisme de son curé, il saura vous répondre qu'il veut acquérir les connaissances nécessaires dans le monde et se préparer à sa première communion. Telle est la loi générale : quand on est intelligent, on travaille pour quelque chose. Le serviteur qui ne saurait pas pourquoi il est dans la maison de son maître, le soldat qui ne saurait pas pourquoi il porte les armes, l'architecte qui préparerait des matériaux sans savoir ce qu'il veut construire, seraient des insensés. Quiconque ne sait ni ce qu'il fait ni pourquoi il le fait est un fou, il se dégrade.

Et Dieu, la Sagesse incréée, n'aurait-il travaillé pour rien en formant ce chef-d'œuvre qui s'appelle l'homme? L'aurait-il jeté comme un rebut, en disant : Va! sois juste, injuste honnête ou impie, chaste ou impudique, charitable ou voleur, peu m'importe...? L'aurait-il relégué à un coin des espaces, sans s'inquiéter de lui, comme le voyageur jette sur la route un roseau brisé qui ne peut lui servir de soutien? Non, Mes Frères, Dieu ne pouvait agir ainsi, et il ne l'a pas fait. Nous avons tous une mission à remplir. Nous avons un mandat à gérer et, au terme, il nous sera demandé compte de notre gestion.

Pourquoi sommes-nous sur la terre? La foi répond: Pour connaître, aimer et servir Dieu: *Deum time et serva mandata. hoc est enim omnis homo.* Craindre Dieu, observer sa loi, c'est le bonheur, le devoir, la gloire, la fin, le tout de l'homme Adorer le Seigneur-Dieu et le servir lui seul, est le premier et le plus grand des commandements: *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies*[1]. Dieu a tout fait pour sa gloire: les cieux la racontent, le firmament la publie et l'homme est le pontife de toutes les adorations de la Créature inférieure *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.*

Pourquoi sommes-nous sur la terre? La raison, d'accord avec la foi, répond encore: Pour connaître aimer et servir

1. Luc., IV, 8.

Dieu. En voyant les rouages d'une montre et le balancier et les aiguilles, il ne faut pas grande intelligence pour conclure qu'elle est destinée à marquer le temps, diviser les heures et les indiquer. En considérant l'arme du chasseur, il ne faut pas grande réflexion pour voir qu'elle est organisée dans le but de frapper une proie et de l'abattre. Eh bien! en étudiant l'homme, on reconnait d'une manière indubitable sa fin surnaturelle et divine. Je trouve en lui une intelligence remplie du désir de connaître et de savoir jusqu'à l'infini; je trouve un cœur tourmenté d'un besoin d'aimer que rien ne peut satisfaire. Oui, Mes Frères, il y a en nous un abîme que rien ne comblera, un vide immense que tous les objets de la terre ne rempliront jamais. Allez frapper à la porte des créatures, demandez-leur ce qu'elles ont de plus enivrant. Possédez les richesses, les honneurs et les plaisirs tels que personne ne les posséda jamais; au bout de tout cela, comme le sage de l'Écriture, vous trouverez l'affliction et le regret. Votre cœur vous criera encore: Non, ce n'est pas ce qu'il me faut! — et vous ne pourrez étouffer sa voix ni comprimer ses élans. Quand vous l'auriez jeté dans toutes les boues, matérialisé par toutes les jouissances, dégradé par toutes les abominations, il trouvera le moyen de se faire entendre. Du fond de ce gouffre où vous l'aurez enseveli, il trouvera le secret de réclamer le Dieu qui le créa pour sa gloire.

— Maintenant, bel ange, j'ai ce qu'il me faut, disait la Vénérable Sœur Benoite à l'esprit céleste qui, en lui donnant la communion, était venu l'unir à son Dieu. Oh! que cette parole est profonde! qu'elle dit de choses dans sa naïve simplicité! Nous sommes créés pour le Seigneur, il est notre paix, notre félicité, notre bonheur, notre tout. Tant que nous nous éloignerons de lui, jamais nous n'aurons ce qu'il nous faut.

Consultez votre expérience; quelque jeunes que vous soyez, elle vous répondra: Calculez, divisez, examinez, analysez, décomposez votre vie tout comme il vous plaira, voici le résultat de l'opération: journées, heures, mois, années passés au service de Dieu: moments de contentement, de consolation et de paix, vie heureuse. Alors vous étiez dans l'ordre; comme le vagon bien dirigé, vous marchiez sur la voie, vous accomplissiez votre destinée. Dieu! c'est ce qu'il vous faut! Journées, heures, mois, années passés dans les plaisirs et les satisfactions, dans le blasphème ou le libertinage, dans l'indifférence ou l'impiété: moments de remords, de trouble, d'agitation, de dégoût, de désespoir, existence empoisonnée. Alors vous étiez hors du rail, loin de votre mission; semblable au membre

disloqué, vous souffriez de n'être plus à votre place. Le vice n'est pas ce qu'il vous faut!

Grande vérité sur laquelle reposent toutes les autres vérités! Vous n'êtes point ici, laboureurs, pour remuer la glèbe et préparer une moisson; vous n'êtes pas ici, négociants, pour échanger des marchandises et de l'argent; vous n'êtes pas ici, magistrats, pour vous occuper uniquement des procès de la terre; vous n'êtes pas ici, parents, pour veiller à la garde d'une famille. Sans doute tout cela est nécessaire, les quelques années de notre pèlerinage le demandent, mais tout cela n'est que l'accessoire; la fin principale, c'est de servir Dieu.

Seriez-vous sur la terre pour vous élever et faire de vos semblables un piédestal à votre ambition, pour entasser l'or et l'adorer, pour vous prosterner au pied des idoles de chair? Non, non, le crime n'est pas notre destinée, Dieu n'a pas pu travailler contre lui, et il aurait agi contre sa gloire s'il avait fait de l'iniquité la fin de notre carrière. Tout cela c'est le désordre, mais l'ordre, c'est de servir le Créateur!

Si vous oubliez cette auguste mission, vous ressemblerez à un feu qui ne réchaufferait pas, à un soleil qui n'éclairerait plus, à une eau qui ne désaltérerait jamais, car vous êtes, pour le service de l'Éternel, ce que le soleil, l'eau et le feu sont pour votre service.

Ah! je sais que le soleil n'est pas libre de retirer sa lumière, l'eau n'est pas libre de désaltérer, ni le feu de réchauffer ou de refuser leur concours; vous, vous êtes libres de remplir votre mandat ou de le négliger, vous pouvez aimer Dieu ou le méconnaître; telle n'en est pas moins votre destinée, et tôt ou tard l'Éternel vous arrêtera pour vous demander si vous l'avez remplie. La liberté est une plante semée par le Créateur dans le jardin de votre âme, elle doit fructifier pour Dieu: *Res fructificat Domino suo*. Le char est lancé, une force irrésistible le pousse: bon gré mal gré, il aboutira à Dieu; s'il a suivi la voie, il ira se reposer à l'ombre de la miséricorde; s'il est sorti du chemin, il sera dans les abîmes, sous les étreintes de sa justice. Nous ne pouvons plus retourner vers le néant d'où nous sommes sortis, nous sommes immortels malgré nous, immortels pour servir l'éternel amour ou l'éternelle colère; mais il faudra servir.

Ah! je sais encore que le monde se présente à nous avec des dehors plus séduisants! Le monde est un volcan qui tôt ou tard engloutit ceux qui se donnent à lui. Avez-vous jamais entendu raconter les phénomènes qui se produisent aux environs de Naples, au pied du Vésuve? C'est une montagne qui, à certaines époques, charme les regards par sa fertilité et sa

verdure, la fleur s'y épanouit, l'arbuste y croît avec rapidité. Cependant les sillons de laves éteintes, les excavations du feu qui a jailli des flancs du rocher annoncent bien que tout n'est pas sans danger. Par une belle soirée de printemps, cinq cents touristes arrivaient auprès de la montagne, ils interrogèrent les sages du pays, et ceux-ci de leur répondre : Ne voyez-vous pas ce nuage de fumée qui s'élève comme un orage menaçant? Ne vous risquez point là, vous pourriez y périr. Ils n'écoutèrent pas, et on les vit, au soleil couchant, gravir les sentiers, à travers des prairies couvertes de fleurs ; on les vit plus haut, dresser leur tente sur des sommets déjà escarpés. C'est là qu'ils devaient attendre le retour de la lumière, c'est de là qu'ils devaient arriver jusqu'au point culminant de la montagne ; mais le lendemain, le volcan avait vomi ses feux et les malheureux imprudents étaient ensevelis dans la lave brûlante.

Tel est le monde, Mes Frères; il vous offre les dehors enchanteurs du plaisir. Là, je pourrais vivre au gré de mes plaisirs, dit la victime séduite, je m'abreuverai à la coupe de toutes les voluptés. Là, je serai libre de mes actes, je n'aurai point devant moi une loi pleine d'austérités et de sacrifices, je pourrai satisfaire les caprices de ma volonté. Et le minisitre de Dieu vient avec l'expérience de la foi vous dire : Ne vous risquez point là : en vérité, vous y périrez infailliblement. Le grand nombre est sourd à la voix de l'Évangile et l'on s'engage dans les vallons garnis de fleurs ; un moment on croit avoir rencontré le bonheur, et voilà que tout à coup cette terre perfide s'effondre sous les coups de la mort, le cratère béant de l'éternité s'entr'ouvre et l'enfer, vomissant ses flammes, enveloppe tous ceux qui n'ont pas écouté le langage et les conseils de la prudence. La dernière heure sonne, l'âme reconnaît son illusion, elle voit qu'au lieu de faire sa route elle a couru, comme l'enfant, après les papillons de la prairie. Il est nuit, les papillons ont disparu, les fleurs sont déjà bien loin et flétries à jamais ; le corps va partir pour le cimetière, les passions sont éteintes par le froid glacial de la mort, la créature désenchantée se précipite vers Dieu de toutes les forces de son être, mais c'est trop tard commencer le voyage, quand il devrait être fini. Dieu la repousse comme un être inutile qui n'a servi de rien.

Alors, ce qui avait amusé pendant la vie ne peut plus étourdir la conscience, cette pauvre égarée comprend qu'elle devait aimer son Dieu, et s'il fallait, pour voir sa fin dernière, gravir de la terre au ciel une échelle hérissée de pointes enflammées, elle n'hésiterait pas à ce sacrifice : C'est trop tard penser

à son devoir, quand il faudrait l'avoir accompli. Le désespoir s'empare d'elle : Hélas ! j'ai voulu étreindre et serrer dans mes bras le néant. Je me suis trompée : *Insensati, ergo erravimus!*

Reconnaissons notre erreur avant ce moment fatal et souvenons-nous, tous les jours de notre vie, de cette réponse de notre catéchisme : Dieu m'a créé pour le connaître, l'aimer, le servir et par ce moyen obtenir la vie éternelle : O mon fils, écrivait le grand Paul à Timothée, saisis la vie éternelle : *Apprehende vitam æternam.*

Comprenez-vous Mes Frères? Ce sont des efforts que l'on demande de nous, et le Sauveur avait tenu le même langage quand il disait : Tachez de passer par la porte étroite : *Contendite intrare per augustam portam.* Les sacrifices exigés pour l'accomplissement de notre destinée seront largement compensés par la satisfaction du devoir accompli et par la gloire et le bonheur de posséder Dieu, le terme de tous nos désirs et de toutes nos espérances. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. II, pp. 354, 374; t. VIII, p. 60; t. XIII. pp. 128, 565: t. XVI, p. 12.

SPIRITUALITÉ DE L'AME

Et factus est homo in animam viventem.
(Gen., II, 7.)

Il suffit d'avoir jeté un regard sur l'homme, pour être frappé du spectacle de sa grandeur. L'homme est placé au milieu de cet univers, comme un pontife dans son temple, comme un roi dans son palais, comme un prince dans son empire. La nature entière lui est soumise : le ciel n'a point de profondeurs qu'il n'ait parcourues du regard ou de la pensée ; la terre n'a point de secrets qu'il n'ait découverts ni de trésors qu'il ne lui ait arrachés ; l'océan lui-même, l'océan avec ses vagues et ses tempêtes, n'a pas assez de puissance pour l'arrêter, il le force à le servir et à le porter en frémissant d'une extrémité du monde à l'autre. D'où vient à l'homme tant de grandeur? Est-ce de cette partie de lui-même qu'il appelle son corps? Est-ce de ce corps qui, après quelques années de pèlerinage, partira pour le tombeau où il se brisera infailliblement? Non, Mes Frères, ce n'est point par les sens et la matière que l'homme domine la création, c'est au contraire par là qu'il est assujetti à tous les êtres environnants. Par les sens, il ressemble à la pierre dont il a l'être, au végétal dont il a les tissus, à l'être sans

raison dont il possède l'organisation intime. Mais il porte en lui une autre source de puissance, un autre principe de grandeur qui l'assimile au Créateur et aux anges des cieux. Et si, par son corps, il est tout un monde, comme on l'a dit avec raison, par son âme il est au-dessus du monde. il est une esquisse, un abrégé du ciel. Disons:

1° La nature de l'âme.
2° Ce qui la distingue de la matiè.
3° Ce qui la distingue de l'animal.

I. — *Qu'est-ce que l'âme?* L'ame humaine est une substance spirituelle et immortelle. Elle est exempte de composition et à l'abri de toute division, elle existe sans que nous puissions la voir, travaille sans que nos sens puissent la saisir. Elle vit dans le passé par la mémoire, dans le présent par la pensée et la réflexion, dans l'avenir par la prévoyance. Elle connaît le vrai, le bien, le beau, elle distingue l'erreur et le mal, la laideur physique et morale. Elle se rend compte de tout, agit en toute liberté, a conscience de ses actes, en est toujours maîtresse et demeure responsable de leurs conséquences.

II. — *Ce qui distingue l'âme de la matière.* — Sensation et sentiment. — Il est incontestable, Mes Frères, que vous ressentez le plaisir et la douleur; une trop grande chaleur vous incommode, un froid glacial vous oblige à passer la journée à votre foyer; vous ressentez, dans un ordre un peu plus élevé, la joie et la tristesse; vous triomphez d'un succès obtenu, un revers vous décourage. L'arrivée d'un enfant longtemps absent du toit paternel fait couler de douces larmes des yeux de la mère, le départ lui arrache les sanglots de la souffrance. Qu'est-ce qui éprouve toutes ces sensations et ces sentiments? Serait-ce la matière qui compose votre corps? Mettez un bloc de marbre, ou d'or ou d'argent, dans cette maison où se passent ces phénomènes, à la place de cette personne qui en est l'objet, mettez-y les substances qui entrent dans la structure du corps humain, elles seront toujours également froides et insensibles. Appelez à votre secours toutes les puissances de la physique et de la chimie, toutes les ressources de toutes les sciences réunies, jamais vous ne ferez passer dans la matière l'ombre d'un sentiment. Que manque-t-il pour cela? Ce qui s'appelle l'âme, c'est-à-dire le principe de vie et d'action, la forme substantielle, ainsi que parle l'école.

Perception. — Vous m'entendez lorsque je vous parle, et lorsque vous vous entretenez avec vos semblables vous savez qu'ils vous entendent. Vous me voyez entrer dans cette église

et je vous vois sortir. Qu'est-ce qui voit? Qu'est-ce qui entend? Serait-ce la matière qui compose votre œil ou votre oreille? Mettez à votre place une statue de bois ou de marbre, faites-lui deux yeux aussi parfaits que vous pourrez l'imaginer, ajoutez deux oreilles semblables à celles de l'homme, et puis, faites signe : elle ne verra rien ; parlez : elle n'entendra point. Je vous dirai comme le prophète Élie aux prêtres de l'idole Baal : Criez un peu plus fort, peut-être qu'elle dort ou qu'elle est un peu sourde. — Et vous redoublerez d'efforts et vous serez tout simplement ridicule. Si vous voulez vous épargner la peine de fabriquer une statue, souvenez-vous de l'état de l'homme après sa mort : il ne voit plus, il n'entend plus et cependant il a gardé les organes de la vue et de l'ouïe. Que manque-t-il à la statue? Que manque-t-il au cadavre? Une âme qui se sert des sens pour percevoir, comme le musicien d'un archet pour exécuter une mélodie.

Connaissance. — On vous commande, vous obéissez. Vous donnez un ordre, l'on se soumet à vos préceptes. Vous ne voulez pas vous assujettir à une loi, mais vous êtes menacé de la mort ou de la prison, et la crainte vous oblige à plier le genou. Faites un jour un voyage à la forêt, presentez-vous à un chêne séculaire, la hache à la main, menacez-le de toutes vos foudres, dites-lui que vous allez le déraciner s'il ne se hâte d'obéir. Vous serez aussi ridicule en face de l'arbre gigantesque, que tout à l'heure en présence de l'humble statue. Que manque-t-il à la plante et au végétal pour se soumettre? Une âme capable de connaissance.

Mémoire. — C'est un enfant de nos montagnes : il s'est éloigné du village où il avait passé ses premières années ; il s'en est allé dans nos grandes cités, ou sur des plages étrangères et lointaines, amasser une fortune par le commerce et l'industrie. De temps en temps, il se reporte vers le village qui l'a vu naître. Il voit cette maison où il a laissé son vieux père, sa bonne et tendre mère ; il aperçoit ce toit de chaume où les jours de son enfance coulèrent heureux et tranquilles ; il se rappelle les joies de sa première communion, ses amusements d'autrefois, ses récréations avec ses frères, puis les larmes de la séparation, le dernier adieu. Rien ne lui échappe, il a tout suivi pas à pas. Des yeux du corps? Non, il est à une distance que son regard ne peut franchir, un horizon étroit et borné limite ses opérations visuelles. Ce n'est pas son corps qui parcourt les rues de son village, les phases de sa vie passée ; c'est son âme qui a la faculté de se souvenir, son âme qui fait revivre ce qui n'est plus et dans les conditions où toutes choses ont existé. S'il revenait dans sa patrie, il rencontrerait bien des

changements. Que de modifications dans la structure des maisons, dans le tracé des rues! Que de vieillards ont disparu! Que d'enfants ont grandi et pris la place des jeunes d'autrefois! Ce n'est plus le pays tel qu'il le laissa au départ, et cependant ce pays, qui n'est plus en réalité, existe encore chez lui, il en jouit, il le possède, il en fait la comparaison avec le nouveau, il sait ce qu'il en reste, ce qui a péri, ce qui a été remplacé. Son âme a tout gardé par cette merveilleuse et mystérieuse faculté qui s'appelle la mémoire.

Imagination. — C'est un vieux soldat: il a fait maintes campagnes, lutté sur tous les champs de bataille et participé à toutes les grandes actions. Il vous parle de la Crimée, vous le suivez à Sébastopol; il vous parle de l'Italie, vous le suivez à Solférino et à Magenta; il vous parle de Sédan, vous l'accompagnez dans cette malheureuse journée où des milliers de soldats livrèrent leurs armes à l'ennemi; vous prenez avec eux le chemin de l'exil et vous comptez les Français qui gémissent dans la captivité et la servitude. En un instant, vous avez parcouru l'Europe entière, et s'il vous avait entretenu de l'Amérique, du Tonkin, de l'Algérie, vous l'auriez suivi dans toutes les parties du monde où il aurait bien voulu vous conduire. Cependant votre corps était immobile, et d'autant plus que le narrateur vous intéressait davantage par son récit, vos yeux étaient fixés et attentifs, vos mains continuaient leur travail ordinaire. Qui a fait le tour du monde en quelques minutes? Votre âme qui a la faculté de se représenter les choses les plus éloignées, qui de loin, trace leur image et leur photographie, et les reconnaît à distance dans le récit du voyageur ou du touriste.

Ne venez donc plus me dire: Personne n'a vu un esprit, personne n'a rencontré une âme; dans le corps humain, jamais le scalpel ne trouva son gîte. Il n'est pas nécessaire de voir une substance pour reconnaître sa présence; jamais non plus, vous n'avez aperçu l'électricité qui vole à travers les fils du télégraphe, jamais votre œil n'a vu le vent qui passe dans les feuilles de l'arbre, vous concluez des opérations visibles, à la présence d'un agent invisible, vous croyez en avoir le droit, et je ne vous contredirai pas; mais je réclame le même privilège en faveur de l'âme humaine. En assistant à des opérations immatérielles telles que je viens de les dépeindre, je veux, comme vous, le droit de conclure à la présence d'un agent immatériel. De la perception, du sentiment, de la connaissance, de la mémoire, de l'imagination, je conclus à l'existence d'un principe actif uni à la matière et, avec elle et par elle, source de toute vie sensitive.

III. — *Ce qui distingue l'âme de l'être sans raison.* — Le vrai. — Je vous parle de Dieu et, à ma parole, vous vous faites une idée de l'Infini ; je vous dis que la sagesse, la bonté, la justice sont ses attributs ; je vous le prouve, vous êtes convaincus et vous dites : c'est vrai. Je vous parle du monde ; je vous montre l'harmonie de la création, je vous découvre, dans un tableau plus ou moins parfait, les beautés semées par la main divine et je vous dis : N'est-il pas vrai qu'à l'œuvre on reconnaît l'ouvrier, et que tant de perfections indiquent la richesse de Celui qui a tout créé ? Convaincus encore, vous répondez : il a raison. Je vous parle du ciel ; je vous en fais une description magnifique, et je termine en vous invitant à conquérir ce bonheur ravissant de la patrie éternelle. Sous l'élan de la parole qui vous a enthousiasmés, vous avez juré de ravir la couronne des élus. Que l'être sans raison entende ces démonstrations, ces tableaux de Dieu, du monde, du ciel, sera-t-il touché, persuadé, convaincu ? Entrera-t-il dans la pensée du prédicateur pour suivre l'impulsion donnée ? Aura-t-il dit : C'est vrai ? — Non, Mes Frères, cette parole, il n'y a que l'homme qui la dise sur la terre, parce qu'ici-bas lui seul est intelligent, lui seul possède une âme indépendante de la matière, une âme capable de recevoir les notions générales et abstraites, une âme capable de saisir la vérité et de la distinguer de l'erreur.

Le beau. — En entrant dans un musée, vous êtes frappés de l'aspect d'un magnifique tableau, chef-d'œuvre de Raphaël ou de Michel-Ange. La représentation est si parfaite que vous croiriez être en présence d'un personnage vivant : les traits, la pose, le vêtement, tout est admirablement dépeint, c'est la nature imitée à la perfection. Un cri s'échappe instinctivement de vos lèvres : Que c'est beau !

A côté, se trouve une caricature détestable, sur des griffes de vautour, un corps de lion surmonté d'une tête humaine, vous dites aussitôt : Ou je ne sais ce que l'on a voulu représenter, ou cet assemblage est horrible. — Que l'être sans raison passe devant le chef-d'œuvre et la caricature, il regarde l'un et l'autre d'un œil stupide ; il ne s'étonne de rien : pourquoi ? Parce qu'il n'a rien compris. Il ne sait pas ce que c'est que le beau.

Le bien. — Un jour, un agriculteur part pour visiter ses propriétés. Chemin faisant, il rencontre un coin de terre qui arrondirait parfaitement son domaine ; il pourrait se l'approprier, car il appartient à de pauvres orphelins qui ne connaissent pas l'étendue de leurs possessions. Il lui vient à la pensée de déplacer la limite qui sépare son champ du champ voisin, mais aussitôt il se souvient que Dieu protège la veuve et

l'orphelin, et, par crainte de la justice divine, il respecte la propriété des malheureux. Il est en paix avec lui-même. Quelque chose lui dit : Tu as bien fait, tu as triomphé d'un mauvais désir, tu es digne d'éloge et de récompense. Au retour, il passe par le même chemin, il voit la limite, la fatale tentation survient et il succombe. Il a ajouté quelques pieds de terrain à son domaine, il est plus riche, mais il est moins heureux. Il est triste, le souvenir de la borne déplacée se présente sans cesse, trouble son âme et le prive de repos. Quelquefois aussi l'être sans raison fait sa visite aux propriétés voisines, il n'a pas la pensée de changer la borne, elle l'inquiète fort peu. Croyez-vous qu'il soit désolé après avoir ravagé une magnifique récolte ? Quel est donc ce censeur impitoyable que l'homme porte avec lui et que les animaux ne connaissent point ? Quel est ce juge qui condamne sans rémission et dit au coupable : tu as mal fait, tu es un voleur...? C'est son âme. L'homme a la conscience de ses devoirs, il distingue le bien du mal, le juste de l'injuste ; il est libre, le maître de ses actions. Quand il a failli à son devoir, il sait qu'il pouvait agir différemment et qu'il est responsable de son crime. C'est le secret du remords qui empoisonne une existence désordonnée. L'animal est sans conscience, il agit nécessairement, il cherche sa propre satisfaction ; il ne raisonne pas la moralité de ses actes, et quand il a atteint la fin qu'il cherchait, il est content, peu importe les moyens employés.

Le progrès. — Non seulement l'homme connaît le bien, le beau, mais il se perfectionne dans cette connaissance, il fait des progrès dans les sciences, les arts et la vertu. Il fait des inventions ! Témoin ce fil qui court comme un nerf d'un bout du monde à l'autre, portant la pensée et la volonté de l'homme avec la rapidité de la sensation. Témoin cet immense réseau de fer et ce convoi qui passe emporté par la vapeur comme par une âme vivante. Témoin, sur les vastes plaines de l'océan, le navire affranchi des caprices de l'atmosphère et de la tyrannie des vents, marchant sur l'abîme de son propre mouvement, et courant aux rivages pour y arriver à son heure et à sa volonté. Témoin nos cités illuminées par des splendeurs féériques, le gaz faisant à la nuit une couronne de lumière qui étonne le jour. Témoin, au sommet des tours, le fil conducteur qui va chercher la foudre dans les nues, la décompose et l'enfouit dans le puits creusé à ses pieds. Témoin, enfin, ces machines gigantesques de l'industrie qui s'en vont dans les entrailles du monde arracher en un jour plus de trésors que dix hommes n'auraient pu faire en vingt ans. L'homme se corrige de ses défauts, il profite de l'expérience de ses pères et de leurs

leçons. Montrez-moi un animal qui ait fait des progrès réels, qui puisse se vanter d'une seule invention : l'oiseau bâtit artistement un nid de mousse au sein de la verdure, mais c'est toujours le même dessin et la même exécution ; les abeilles d'aujourd'hui construisent leur ruche avec art, mais leurs devancières faisaient comme elles ; elles n'ont rien appris, pas même à fuir loin des habitations de l'homme qui leur dérobe leur miel. Rien n'instruit l'animal, rien ne lui donne de l'expérience. Jamais il ne lie avec ses semblables ces relations que la parole entretient au milieu des hommes. Vous ne voyez chez lui ni éducation, ni poésie, ni sciences, ni lettres. Il n'a ni théâtres, ni chaires, ni tribunes. Travailler, manger, boire et dormir, fait toute sa vie, et encore il ne travaille véritablement qu'au service et sous la direction de la créature intelligente. Le singe, qui se rapproche le plus de l'homme, a beau faire, tout ce qu'il produira ne sera jamais que grimace et copie. On dit qu'il se chauffe avec complaisance près d'un feu allumé : sitôt que la flamme s'éteint, il disparaît, il n'a pas la pensée d'approcher un peu de bois. Et voilà à qui l'on voudrait nous comparer ! Allons donc ! merci, messieurs de la science !!!.....

Royauté. — L'homme est roi. Celui qui oserait en douter, pourrait aller s'en convaincre à l'école des animaux. Tous se soumettent à lui ; quelque féroces qu'ils soient, il parvient à les dompter. Le lion tremble devant son regard, l'énorme éléphant devient sa bête de somme, le chameau s'incline pour recevoir sa charge, le bœuf et le cheval sont ses serviteurs. Les uns le portent, d'autres l'aident, d'autres lui servent de récréation. Celui-ci comprend le nom qu'il lui a donné et se rend à son appel, celui-là tremble et s'enfuit à son approche ; tous disent à leur manière : voilà notre Maître, voilà notre souverain. — D'où vient cet empire, où a-t-il sa source ? Dans la raison qui dirige la créature intelligente, la raison qui l'enveloppe d'une lumière divine : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*[1].

Placez l'homme au milieu de la nature, au sein d'une vaste campagne où le ciel a prodigué les beautés physiques et matérielles ; là, tout doute s'efface ; et malgré lui, il comprend qu'il est roi et qu'il est à cent coudées au-dessus de tout ce qui l'environne. Là, son âme s'impose à lui, elle lui dit : je suis là et je vaux infiniment plus que la nature entière. Il est entouré de plantes et d'arbres, il marche dans la verdure et les fleurs. Leur couleur tendre réjouit son regard, leur parfum délicieux enivre ses sens. Des milliers d'oiseaux cherchent à

1. Ps. IV, 7.

l'égayer par leurs harmonieuses chansons. La plaine immense couverte de moissons s'étend devant lui pour le charmer. A l'horizon il est attiré par les montagnes gigantesques que la main divine dressa comme autant de forteresses. Çà et là, sur les côteaux, les troupeaux répandus demandent leur nourriture, il entend leur cris, il saisit le son de la clochette argentine. Tout conspire à le ravir, à poétiser son existence, à lui enlever tout sentiment de sa faiblesse et de sa misère. On dirait que son âme séduite va se plonger tout entière dans cette majestueuse harmonie, et, trompée par la voix des créatures, elle s'oubliera elle-même. Et cependant au sein de tant de beautés l'homme s'ennuie, il parle et il ne trouve aucun écho; dans cette multitude d'êtres, pas un ne le comprend. Il est seul, la mélancolie s'empare de lui, quelquefois les larmes coulent de ses yeux. Expliquez ce phénomène de l'homme planté comme la statue d'un dieu au milieu de la création entière. Dites-nous pourquoi il est seul quand la nature est à ses côtés et à ses genoux. Dites-nous pourquoi des pensées tristes s'emparent de lui et pourquoi il ne fait part de ses rêves ni aux plantes, ni aux arbres Ah! chrétiens, c'est que l'homme est plus parfait que tout ce qui l'entoure. Son corps n'est qu'un atome dans ce vaste univers, un roseau que tout peut briser, mais son âme embrasse dans ses conceptions la terre et les cieux, elle connaît l'infini, elle aspire à le posséder. Elle s'abandonne à la tristesse, parce que rien en ce monde ne peut combler ses désirs et rassasier ses aspirations. Elle est descendue de Dieu et elle veut remonter à Dieu.

Puissions-nous, Mes Frères, répondre à de si nobles tendances! Fils de la vérité, puissions-nous suivre cette lumière qu'il nous a été donné de recevoir et nous diriger d'après les enseignements de la raison et de la foi! Disciples de la vertu et du bien, puissions-nous ne jamais trahir la conscience qui nous montre le devoir! Ainsi nous serons fidèles à notre destinée, nous développerons ces brillantes facultés dont le Créateur composa notre nature. Peu soucieux d'un corps qui nous égale à la matière, nous nous préoccuperons de l'esprit qui nous élève et nous monterons vers le Dieu qui choisit dans son essence le type et l'image de notre constitution. Plus près de Dieu, nous serons plus dignes de nous-mêmes, plus dignes de la vérité, de la beauté, de la vertu et du bien, plus capables de vrai progrès et de souveraineté: jusqu'au jour où notre âme s'épanouira dans la béatitude, et dans la contemplation de la vérité, de la bonté et de la beauté infinies. *Amen.*

IMMORTALITÉ DE L'AME

Deus creavit hominem in exterminabilem.
(Sap., II. 3.)

L'homme est un composé de matière et d'esprit. Le corps ne peut vivre sans l'âme, et celle-ci ne peut accomplir ses opérations d'une manière normale, sans le secours des sens. L'union de ces deux substances entièrement opposées forme une seule nature qui devient un principe de vie matérielle, sensitive et intellectuelle. Cependant l'âme n'est pas entièrement dépendante du corps, son existence n'est point complètement assujettie à celle de la matière, et, quand la mort vient dissoudre le composé, elle n'est pas condamnée à périr. Nous trouvons la preuve de cette vérité :

1° Dans le témoignage du genre humain.
2° Dans la méditation des perfections divines.
3° Dans la parole de Dieu.

I. — *Notre âme est immortelle, tous les peuples l'ont dit.* — Avez-vous remarqué, Mes Frères, quelle différence essentielle subsiste après la mort entre l'homme et l'être sans raison ? Quand l'animal succombe, on se hâte de l'écarter et de l'enfouir, et tout est fini. Il ne reste plus rien, pas même un souvenir. Quand l'homme s'en va et quitte pour toujours la scène du monde, son corps inanimé et sans vie est l'objet d'un culte particulier ; on l'emporte avec soin dans un lieu réservé et béni par la religion. Traversez le monde en tous sens, partout vous trouverez ce respect pour les morts, partout vous rencontrerez, à côté de la demeure des vivants, la demeure et l'habitation de ceux qui ne sont plus. Chez nous, c'est le cimetière avec ses croix, ses pierres tombales, ses mausolées, le cyprès de l'espérance. Le Chinois et l'Indien brûlent les restes des leurs, et gardent religieusement les cendres auprès desquelles ils viendront prier chaque soir. Partout les lois divines et humaines font respecter les tombeaux. Le champ des morts est fermé comme un temple et une église, il est vénéré comme une terre consacrée. Pourquoi, Mes Frères, ce culte général envers les défunts ? Pourquoi cette piété universellement répandue ? L'être sans raison n'agit pas comme nous, il ne connaît pas la tomb de son père, il ne s'inquiète pas de ses ossements. D'où nous vient à nous, d'où est venue à tous les peuples une si haute idée du sépulcre ? Un peu de poussière, quelques débris

méritaient-ils tant d'hommages ? Non, sans doute. Mais nous sommes persuadés que la mort n'est qu'un sommeil et le cimetière un dortoir, un endroit où l'on se repose pour se redresser ensuite plein de vigueur et de force : *Cœmeterium.* Nous sommes persuadés que le corps démoli par le trépas doit redevenir le temple d'une âme immortelle. Nous respectons les ruines de la maison, parce que l'habitant vit encore et qu'il viendra un jour la relever et la reconstruire.

Eh bien ! quand je parcours les nations et que je retrouve partout les mêmes croyances; quand je visite leurs cimetières et que je rencontre les mêmes actes de foi gravés sur le bois ou la pierre, j'en conclus avec raison que l'immortalité de l'âme est une de ces vérités que l'homme emporta du paradis terrestre, et qui se sont conservées dans les traditions universelles. Le père les a transmises à son enfant, comme un héritage de famille, les enfants ont pu les altérer, ils n'ont pas réussi à les faire disparaître du patrimoine de l'humanité. Alors je me retourne vers les quelques incrédules qui viennent à cette heure jeter le doute sur ce dogme fondamental, et je leur dis : De quel droit voulez-vous arracher à vos frères leurs dernières espérances ? Vous arrivez trop tard ! Il y a six mille ans que l'homme enterre ses morts, et six mille ans que, sur le bord de leur fosse ou au pied de l'urne qui garde leurs cendres, il dit, sur tous les points de l'univers : Je crois à la vie future. Il y a six mille ans qu'il grave sur la pierre qui recouvre des restes abandonnés : Au revoir ! Priez pour lui ! Pensez à lui ! — Non, non vous ne pouvez pas avoir raison contre tous, vous venez trop tard, et vous n'êtes pas assez nombreux, vous ne serez jamais que des monstres au sein de l'humanité intelligente.

II. — *Notre âme est immortelle, j'en atteste la sagesse, la bonté et la justice de Dieu.* — La sagesse. — Nous l'avons dit, Mes Frères, c'est par son âme que l'homme est grand, par elle qu'il commande à la nature entière. L'univers est son temple, tout a été fait pour elle. Serait-ce digne de la sagesse divine que tant de merveilles n'eussent d'autre fin que le néant ? Dieu serait-il par hasard un architecte insensé et bizarre qui ne bâtirait que pour démolir ? Ressemblerait-il à l'enfant qui élève des maisons avec les cailloux du chemin et les renverse aussitôt ? Le corps n'est pas anéanti, il se transforme, il devient poussière, mais cette poussière subsiste, elle garde l'être qui est le premier des bienfaits, et l'âme par laquelle le corps vivait, l'âme qui seule connaissait Dieu et le glorifiait, l'âme intelligente et libre cesserait d'exister ! Vous traiteriez d'insensé

celui qui sacrifierait un diamant pour conserver l'enveloppe, qui préfèrerait la maison à celui qui l'habite, et vous croyez que la Sagesse infinie laissera périr le diamant précieux qu'il est venu chercher, pour lequel il a donné son sang, tandis qu'il conserve le corps, enveloppe grossière de ce riche trésor! Un homme vient de disparaître de la scène du monde où il avait été un héros. C'était l'admiration de son siècle, la gloire des lettres, des sciences et des arts. Grand par le cœur autant que par l'intelligence, il avait fait le bonheur de sa famille et de ses concitoyens. Il est parti, laissant la terre pleine de son souvenir et de ses œuvres. Un ange au ciel se tourne vers Dieu et lui dit : Seigneur, où est cet homme qui a joué un rôle si important, ce prodige de science et de bonté ? Où est-il ? — Regarde au cimetière ces ossements, cette cendre, ce brin de poussière : le voilà ! — Je sais que le corps est là, c'était une maison fragile, les années l'ont démolie, mais le souverain qui habitait cette demeure, l'âme qui nous ressemblait, où est-elle ? — Dans le néant ! J'en atteste la Sagesse divine qui estime les choses à leur juste valeur, pareille réponse est impossible. Il reste quelque chose du corps, donc l'âme tout entière est immortelle.

La bonté. — Ou l'âme est immortelle, ou Dieu n'est plus le bon Dieu. Si, comme le dit l'impiété, quand on est mort tout est mort, nous sommes les plus misérables des créatures, et, loin de se montrer notre Père, le Créateur ne nous a enrichis de glorieux privilèges que pour accroître notre malheur. L'homme veut être heureux, il cherche un bonheur éternel et sans mesure, il le demande à ce qui l'entoure et jamais il ne le rencontre ici-bas : son âme est toujours inquiète, point de beauté qui le charme longtemps, point de plaisirs qui ne le dégoûtent, point de biens qui ne finissent par le lasser, il arrive à la fin de sa vie sans avoir trouvé ce qu'il cherchait Aurait-il été tout ce qu'on peut être ici-bas, il est forcé d'avouer que tout ne sert de rien : *Omnia fui et nihil expedit.* Il a traîné jusqu'au tombeau une longue chaîne d'illusions et d'espérances trompées. Il n'en est pas ainsi de l'être sans raison. La brute satisfait son appétit, un peu d'herbe et l'eau du torrent lui suffisent. L'homme n'est jamais content, s'il n'y a pas une vie future, pourquoi Dieu a-t-il mis en nous ce ver rongeur qui s'appelle le désir d'être heureux ? Où est sa bonté ?

Voyez ce père de famille courbé sous le poids de la chaleur et de la fatigue. — Il est au travail dès la première aurore, il ne rentre qu'aux dernières lueurs du jour. Sa vie est une vie de labeurs, de sollicitudes, de sueurs et de larmes. Il n'a pas un moment de bonheur complet et cependant il ne désirait que

cela : le bonheur, le bonheur parfait, le bonheur sans limites. Et ce héros de vertu et de dévoûment ne peut pas, sur les bords de la tombe, saluer un avenir meilleur ! Où est la bonté de Dieu.

Voyez cette mère toujours penchée vers le berceau de ses enfants, toujours vigilante, malgré sa faiblesse, toujours active, malgré ses infirmités. Elle arrive au tombeau, usée par les peines, les soucis et les souffrances. Elle n'a pas joui une heure entière, elle n'a pas trouvé le bonheur. Cependant elle le désirait, elle le voulait sans mélange, sans altération, sans mesure. Et cette victime de toutes les immolations, sur le point de disparaître à jamais, ne peut pas saluer un avenir meilleur et une vie de récompenses ! Où est la bonté de Dieu ?

Voyez ce pauvre, malade, infirme, sans consolation, sans soutien, sans abri, souffrant de la chaleur, du froid, de la faim, de la honte, de la fatigue, du dénûment. Après avoir vécu de privations, il expire misérablement, loin de tout secours humain. A-t-il été heureux ? Cependant comme le riche du siècle, cet infortuné aspirait au bonheur, il en avait un désir vif, ardent, indomptable. Et debout, en face de la mort, son regard interroge l'avenir et le néant seul se présente pour répondre à ses aspirations inquiètes ! Où est la bonté de Dieu ?

Je pourrais continuer cette énumération, en parcourant toutes les classes de la société. Je ferais votre histoire et la mienne, et celle du monde entier. Tous, nous voulons être heureux et nous ne le sommes jamais, et la vie n'est qu'un long martyre. Quelque obscure que soit votre maison, il y aura toujours une place pour y faire asseoir la tristesse, la maladie ou l'ennui. Quelque courte que soit votre vie, il y aura toujours une heure pour la souffrance. Vous êtes jeunes et vous n'avez pas ce que vous désirez, vous vieillirez, vos désirs s'élargiront et rien ne les comblera. Il vous faudra verser bien des larmes, il vous faudra mener bien des deuils. Retenez cette parole que je dis aujourd'hui, gardez-la surtout, vous que le sort favorisa jusqu'à cette heure ; le moment n'est pas loin où, les douces joies ayant disparu, les tristes déceptions de la vie arracheront à votre âme brisée ce cri de détresse : Il avait raison, la vie est un martyre ! — Et dès lors n'est-ce pas une cruauté de nous dire : quand on est mort, tout est mort ? N'est-ce pas nous dire : Va, pauvre victime, marche ! tu veux la paix et la félicité, tu ne la trouves pas et tu ne la rencontreras jamais ; cherche et cherche partout, tes efforts seront éternellement impuissants. — Oui, j'en atteste la bonté de Dieu après sa sagesse, c'est un blasphème !

La justice. — Enfin la vertu exige une récompense, le vice

un châtiment. Sur la terre, justice n'est pas toujours faite, donc il y a une autre vie. Écoutez, chrétiens, le court développement de cette pensée :

Sur la terre, peu souvent la vertu est honorée, ordinairement le vice triomphe. L'impiété est applaudie, la religion méprisée. Les méchants prospèrent, ils ont des richesses, des plaisirs, de la fortune; les gens de bien gémissent dans la misère et l'oppression. Que d'iniquités ne subiront jamais ici-bas un châtiment bien mérité ! que de dévoûments ne recevront jamais un salaire héroïquement conquis ! Aux jours des révolutions, la main parricide tient le poignard, l'innocent tombe sous le glaive meurtrier. Au tribunal des hommes, le mérite est quelquefois reconnu : honneur aux juges qui ne savent pas faillir au devoir ! Hélas ! trop souvent le crime, aidé des richesses, écrase l'innocence moins fortunée. La justice humaine punit de grands coupables et de plus scélérats échappent à ses coups.

Et pourtant, chrétiens, votre cœur veut la justice, et non seulement il la veut, mais il en a besoin, il en a faim et soif. Votre conscience et la conscience générale de l'humanité s'écrie avec le prophète : j'ai passé sur la terre, j'ai vu le coupable sur le trône, le juste dans la poussière, et j'ai dit : Le Seigneur jugera l'impie et l'homme de mérite : *Justum et impium judicabit Dominus*[1].

Quoi donc ! Mes Frères chrétiens, Dieu traiterait de la même manière l'assassin et sa victime ! le scandaleux qui enseigne le vice aux âmes encore innocentes, et le missionnaire qui donne sa vie pour les former à la vérité et à la vertu ! le voluptueux qui traîne son existence dans les mystères de prostitution, et le martyr de la chasteté qui porte dans un corps de boue la pureté de l'ange du ciel !

Quoi, Mes Frères, Dieu traiterait de la même manière le ravisseur du bien d'autrui, l'usurier, l'oppresseur des pauvres et la main charitable qui nourrit ses frères ! le blasphémateur et l'ange de la prière ! sainte Monique et la mère dénaturée ! S. Vincent de Paul et Robespierre et Marat, et les tigres de toutes les Communes !

Quoi ! Mes Frères, Dieu réserverait le même sort au martyr et au persécuteur ! Au martyr qui a été déchiré, brûlé, étendu sur des grils, jeté dans des prisons infectes, attaché à des colonnes enduites de poix fondante, au martyr qui a donné son sang et sa vie pour la défense de la vérité et qui serait prêt à la donner encore, et au persécuteur qui s'est enivré de sang, qui s'est repu des souffrances de ses victimes, qui a vécu dans

1. Eccli., III, 17.

le carnage, au persécuteur qui a tout fait pour éteindre le céleste flambeau de la vérité! Dieu, au départ de cette vie, leur dirait à chacun: Je ne vous dois rien, ni punition, ni récompense, ni blâme, ni louange! à tous deux le néant pour partage! Mon cœur s'inscrit en faux contre cette idée, ma raison proteste, ma conscience s'indigne. L'Éternel est juste, et, j'en atteste son équité, après sa sagesse et sa bonté, il récompensera la vertu, il écrasera le crime. Il y a une autre vie!

III. — *Mon âme est immortelle, j'en ai pour garant la parole de Dieu.* — Écoutez, Mes Frères, et que le Seigneur vous instruise par lui-même. Place dans vos intelligences à l'Esprit Saint et au Verbe de Dieu! Les âmes des justes sont entre les mains de l'Éternel, la mort ne les touchera jamais: *Justorum animæ in manu Dei sunt et non tanget illos tormentum mortis.* Les fous, les fous seulement croyaient à l'anéantissement des hommes de bien et les hommes de bien vivent dans la paix éternelle, et leur espérance est pleine d'immortalité: *Spes illorum immortalitate plena est*[1]. Les fous regardaient la mort comme une extermination, et la mort n'est qu'un voyage, et les élus du ciel brilleront comme des étoiles dans les siècles éternels. Peut-il y avoir des expressions plus énergiques et plus fortes que celles-là? La folie seule est capable de doute sur l'immortalité de l'âme: *Visi sunt oculis insipientium mori*[2]. Ce sont les propres paroles de Dieu, et la parole de Dieu ne passe pas.

Dieu a dit au soleil: Tu te lèveras sur l'horizon pour éclairer la terre, la réchauffer et la féconder. Et, chaque matin, l'astre du jour reparaît, il parcourt les espaces, répandant la lumière, la chaleur et la vie, et il vous dit que la parole de Dieu ne passe pas: *Verba mea non transibunt*[3].

Dieu a dit aux plantes et aux arbres: Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre de vos parfums, couvrez-la de votre ombre. Et chaque année, dans les prairies et sur les côteaux, à la montagne et dans la plaine, des milliers de végétaux se chargent de fleurs et de fruits pour vous dire que la parole de Dieu ne passe pas: *Verba mea non transibunt.*

Dieu a dit à l'eau: Descends, glisse sur la pente, va-t-en à la mer. Et, à toutes les secondes, à la fontaine, au ruisseau, dans la rivière et les grands fleuves, l'eau s'écoule pour respecter les ordres de l'Éternel et vous faire savoir que la parole divine ne passe jamais: *Verba mea non transibunt.*

J'en ai pour garant le témoignage indéfectible et infaillible: mon âme vivra éternellement: *Vivet anima mea et laudabit te*[4].

1. Sap., III, 4. — 2. *Ibid*, 2. — 3. Marc., XIII, 31. — 4. Ps. CXVIII, 175.

Elle vivra et elle consacrera l'éternité à louer le Seigneur ou à le blasphémer et le maudire. C'est Dieu qui l'a dit : *Vivet :* Elle vivra. Juste et sainte, elle dominera les peuples coupables, elle siègera sur le trône à côté du Souverain Juge des vivants et des morts, c'est Dieu qui l'a dit : *Dabo ei sedere mecum* [1]. Elle vivra, et si elle était encore coupable et souillée à l'heure où le temps se brisera pour faire place à la redoutable éternité, jamais elle n'aurait pour refuge la destruction et le néant. Elle ne peut remonter vers son origine, nul miracle ne la fera rétrograder jusqu'à son premier état. Elle marche vers sa fin, poussée par une force irrésistible, et sa fin c'est d'être immortelle dans le bonheur ou dans la souffrance : *Vivet anima mea...*

Tout passe ici-bas comme le vaisseau fend les ondes sans laisser trace de sa route, comme l'oiseau traverse le ciel dans son vol rapide, comme la flèche échappée de l'arc du chasseur court à son but, comme le boulet lancé par le canon des batailles se précipite en dévastant ce qu'il rencontre. Tout passe comme l'éclair illuminant les nues dans les ténèbres d'une sombre nuit, comme la vapeur s'élevant des toits après un moment d'orage, comme le rêve de l'imagination dans un sommeil agité. Tout passe, excepté notre âme que la main divine créa immortelle et indestructible : *Deus creavit hominem inexterminabilem* [2]. Le poignard de l'assassin ne l'atteint pas ; les obus et la mitraille ne la rencontrent pas ; la fièvre et les déchirements de l'agonie ne la dissolvent pas. Quand le suicidé tombe, son corps, victime de coupables attentats, n'a pu garder son âme ni l'ensevelir dans sa honte, et quand le damné blasphème dans ses horribles tourments, appelant la mort au secours de son infortune, la mort insensible ne lui répond plus et tous ses efforts demeurent impuissants devant la volonté éternelle qui conserve la vie dans la mort elle-même : *Vivet anima mea.*

Oui, Mes Frères, notre âme est immortelle et ils se réveilleront un jour ceux qui endormaient leur conscience dans le mépris en disant : quand on est mort, tout est mort. Ils se réveilleront au milieu de cette redoutable éternité qui les enveloppera de toutes parts, et ils jetteront aux échos des vallées du jugement ce cri cent fois répété : *Insensati! ergo erravimus.* Pauvres fous ! nous nous sommes donc trompés. La mort n'était qu'une porte et nous l'avons prise pour un abîme. C'était une transition, et nous nous sommes obstinés à la regarder comme un terme. Nous avons méprisé les serviteurs de Dieu, tourné en dérision la foi et ses pratiques.

1. Apoc., III, 21. — 2. Sap., II, 23.

condamné le sacrifice et la vertu. Que nous ont servi notre orgueil et notre jactance? *Quid nobis profuit superbia?*

Ce qu'ils diront alors, mais trop tard, il est bon de nous le redire souvent. Puisque nous sommes immortels, c'est une folie de sacrifier notre âme à une pensée fugitive, à un désir momentané, à un instant de jouissance. Puisque nous sommes immortels, tout ce qui passe ne mérite pas notre attention, et le travail de la vie temporelle est de préparer l'éternelle vie. Puisque nous sommes immortels, nous devons nous regarder comme les pèlerins de Dieu: *Peregrinamur a Domino*[1]. Le pèlerin arrive à un sanctuaire, il choisit une demeure pour passer la nuit, mais il n'oublie pas qu'il doit retourner dans sa famille. Pèlerins de Dieu, la terre n'est ni notre patrie ni notre fin, dressons la tente pour une nuit, mais souvenons-nous que notre famille est au ciel. *Amen.*

Voir un autre discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXVII, p. 233

LE SALUT

Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? (Matth., XXI, 26.)

Sur le point de mourir, un grand roi voulut donner à son fils une de ces leçons qui se fixent à jamais dans la mémoire. Il le convoque au pied de sa couche de souffrances, il lui fait, en quelques mots, le récit de ce qu'il a été, des victoires qu'il a remportées, des royaumes qu'il a commandés, des affaires politiques qu'il a réglées, des nations qu'il a forcées à le craindre et à le servir. Puis il soulève un instant la riche couverture de sont lit d'agonie, il montre une poitrine dévorée par un ulcère épouvantable et il ajoute: Mon fils, que me sert d'avoir été l'arbitre et le juge des peuples? demain je ne serai plus et dans quelques jours personne ne pensera plus à moi. Je vais entrer en compte avec le Souverain éternel dont je n'étais que le vassal et le serviteur, et malheureusement j'ai fort peu travaillé à lui être agréable. Apprends de cette poitrine dévorée par la gangrène à être plus sage que ton père, et que le souvenir de ma dernière heure reste toujours présent à ton esprit! Garde ton innocence et songe à ton salut.

1. II Cor., V. 6.

Vous n'êtes pas exposés aux dangers d'une cour et d'un palais, et cependant n'avez-vous jamais perdu de vue l'affaire importante de votre salut? Que l'exemple et les derniers moments de ce grand monarque soient pour vous aussi une leçon! Et ne trouvez pas mauvais que je vienne proposer à vos méditations les deux pensées suivantes: Rien de plus important que le salut, rien de plus négligé.

I. — *Rien de plus important que le salut.* — Est il une chose, chrétiens, à laquelle Dieu ait attaché plus d'importance? Ce n'est que pour nous sauver qu'il nous a tirés du néant et qu'il a mis toutes les créatures à notre service. L'univers, les cieux, l'air, la terre, les mers, les fleuves, les montagnes, les empires, n'existent que pour concourir à l'œuvre de notre salut. Tout vous appartient, disait S. Paul, mais vous, vous appartenez au Christ et par le Christ vous appartenez à Dieu, et vous êtes faits pour le posséder un jour. Tel est donc l'ordre établi dans la création; le monde entier doit remonter vers son auteur par le ministère de la créature intelligente et par la médiation du Verbe incarné. Et je puis, en ce moment, fondé sur les enseignements de la raison et de la foi, vous dire que le Seigneur n'a travaillé qu'à une seule chose: sa propre gloire et notre salut. Quand il jetait les fondements de la terre, quand il étendait le firmament comme un grand voile pour la protéger, quand il appelait les étoiles et que les astres dociles se hâtaient de répondre à sa volonté, savez vous à quoi il travaillait? A sa propre gloire et à notre salut.

Quand l'heure marquée dans ses décrets eut sonné à l'horloge de l'éternité, quand il souffla, sur notre corps à peine formé, une âme vivante et immortelle, que se proposa-t-il? Sa propre gloire par notre salut.

Oh! quelle grande chose que le salut de l'homme, puisque Dieu s'en occupe en tout et partout, puisqu'il fait de toutes les créatures autant de prédicateurs pour nous en rappeler l'importance!

L'œuvre de la Rédemption n'est pas moins significative que celle de la création. Qu'était venu chercher le Verbe incarné dans cette crèche de Bethléem où il prit une naissance semblable à la nôtre, dans cette humble demeure de Nazareth où il gagna comme nous le pain de la souffrance, dans ces bourgades de la Judée où il vécut des aumônes du peuple? Qu'était-il venu chercher dans ce jardin des olives resté célèbre par la plus douloureuse des agonies, dans ce prétoire de Pilate où de son corps meurtri coulèrent des fleuves de sang? Que cherchait-il enfin sur la voie douloureuse du Golgotha et

sur la croix de son sacrifice? Que cherchait-il? Notre salut : *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.*

Regardez autour de vous. Pourquoi ces fonts baptismaux placés à la porte de notre église? Quelle eau, de cette source sacrée, coula sur vos fronts naissants? L'eau régénératrice et salutaire. Pourquoi cette chaire? Quelle parole descend d'ici à vos cœurs? La parole divine, la parole du salut. Pourquoi cette table? Quelle nourriture est distribuée à ceux qui s'en approchent? Le pain de vie, la nourriture du salut. Pourquoi cet autel? Quelle victime est offerte par le sacerdoce chrétien? La victime du salut. Pourquoi ce tribunal? Quelle affaire se traite entre le confesseur et le pénitent? C'est l'affaire du salut. Je pourrais continuer et vous demander pourquoi les évêques, les prêtres, le pape, pourquoi la prière, les sacrements, les indulgences, et j'aurais toujours la même réponse : *Propter nos homines et propter nostram salutam:* le salut !

Je vous le demande, Mes Frères, si dans cette affaire Dieu était interessé à notre place, aurait-il pu faire davantage? S'il s'agissait de lui, comme il s'agit de nous, l'Éternel aurait-il dépensé plus de moyens et mis en jeu plus de forces? Donc, ou Dieu se trompe, — et qui d'entre vous oserait se lever pour dire que Dieu s'est trompé? — ou la sagesse infinie est en défaut, ou notre salut est quelque chose de divin, sa valeur est inappréciable ; ou Dieu se trompe, ou c'est nous qui sommes dans l'erreur, quand nous passons les journées, les semaines, les mois et peut-être les années, sans réfléchir à ce que nous avons de plus important !

Oui, Mes Frères, le salut est au-dessus de tout. Car, enfin, comment les hommes jugent-ils de la gravité de leurs affaires? C'est à votre propre tribunal que j'en appelle, et c'est par vous que je vais faire décider la question. Qu'est-ce qu'une affaire importante?

Ce serait une affaire importante que celle où il s'agirait de votre fortune, de vos trésors et de tout ce que vous possédez ; celle dont la réussite vous procurerait l'abondance de tous biens et l'exemption de toute souffrance.

Plus important serait un procès qui mettrait votre honneur en litige ; on dit tous les jours : mieux vaut la réputation que l'or et l'argent, et il n'est pas d'homme bien né qui ne place la considération publique au-dessus des richesses.

Plus importante encore serait une question de santé. Si vous deviez passer des années entières en proie, comme Job, à des tourments affreux ; si on parlait de renouveler à votre égard les souffrances des martyrs, et pendant des siècles et des siècles ; ne vous industrieriez-vous pas pour éviter un pareil malheur?

Enfin, ce serait une affaire capitale que celle de votre vie. Un procès où l'on décide si vous devez monter à l'échafaud et livrer votre tête au couperet de la guillotine, ne vous intéressera-t-il point au suprême degré ?

Mesurez maintenant le salut par ses conséquences. De quoi s'agit-il en cette question ? Il s'agit de votre fortune : ou vivre dans l'abondance, ou être réduit à la misère ; ou acquérir un bonheur qui ne laissera rien à désirer, ou affronter un malheur qui ne laissera pas la moindre espérance. L'œuvre du salut est un navire qui porte vos richesses : s'il arrive à bon port, tout est gagné ; s'il vient à sombrer, tout est perdu.

Il s'agit de votre honneur : être un jour les enfants de Dieu ou le jouet des démons : être glorifiés en face des anges et des hommes, ou voir la honte de vos crimes dévoilée en présence de l'univers entier ; ou monter sur un trône, ou être ensevelis au fond d'une prison.

Il s'agit de votre santé : manquer votre salut, c'est creuser un abîme de souffrances, préparer une éternité de tourments. Oui, Mes Frères, si vous ne marquez pas votre place au ciel, elle est de droit désignée dans ces flammes que la Justice alluma et qu'elle n'éteindra jamais !

Si vous n'inscrivez votre nom au livre de vie, il sera au livre des réprouvés, et rien ne l'effacera.

Il s'agit de votre vie : vivre éternellement dans le sein de Dieu, enivrés de délices, de bonheur, de jouissance, ou, au fond de l'abîme, mourir à chaque instant, et à chaque instant renaître pour mourir encore, vivre en mourant et mourir en vivant : *Vivendo moriuntur et moriendo vivunt.*

Que sont, en présence de cette pensée, les intérêts d'un jour, ces grands riens qui agitent les hommes, qui les tourmentent, qui les écrasent pendant cinquante ans ? Tout cela s'arrête à la porte du tombeau, le salut traverse le sépulcre et aborde aux rivages éternels. C'est la seule chose nécessaire, dit Jésus-Christ : *Porro unum est necessarium.*

Nécessaire ! Et pourquoi ? Parce qu'on peut se passer de tout, excepté de celle-là. On peut, de gré ou de force, par indifférence ou par mépris, renoncer à l'éclat de l'or : il y en a qui passent sur la terre en mendiant le pain de chaque jour. On peut, par esprit de sacrifice consentir aux humiliations, souffrir toutes les privations de la misère, être bafoué, conspué, traîné dans la boue. On peut livrer son corps aux tourments indéfinissables. Tout cela finit avec le temps, le temps passe vite, et la brièveté des peines est un principe de résignation, de force et de courage. Je vais plus loin, et, dussé-je vous scandaliser, je dirai : On pourrait à la rigueur se passer du

ciel, si la mort était pour nous, comme pour la brute, un complet anéantissement, mais la mort n'est pas la fin de toutes choses, elle n'est que la porte d'une vie qui ne finira point, et, pendant cette vie qui durera toujours, se passer de tout bonheur, de tout plaisir, de toute espérance, on ne le peut pas, on ne le pourra jamais ! Raisonnez tant que vous voudrez, niez les vérités de la foi, livrez-vous au désordre, abandonnez-vous aux séductions, moquez-vous de la religion. A quoi aurez-vous abouti ? A vous débarrasser de la pensée de l'éternité. Mais vous ne vous délivrerez ni de votre âme, ni de la puissance divine, ni de l'éternité elle-même ! L'heure de Dieu sonnera, et vous comprendrez, mais trop tard, que le salut est la seule chose nécessaire : *Unum est necessarium.*

II. — *Rien de plus négligé que le salut.* — Qui s'occupe de son salut, en ce siècle d'indifférence et d'impiété ? Est-ce le jeune enfant à peine entré dans la carrière, et dont la raison à peine éveillée commence à distinguer le bien du mal ? Hélas ! on l'a dit mille fois, aujourd'hui il n'y a plus d'innocence. L'enfant n'a de conscience que pour la sacrifier, il ne connait la vérité que pour la mépriser, il ne comprend le bien que pour le rejeter. Il sait tous les mystères d'iniquités et d'ignominie : il a tant d'exemples pervers sous les yeux ! Tant de paroles de scandale viennent frapper son imagination ! Comment ne saurait-il pas le désordre, puisque l'atmosphère où il vit est saturée de désordre ? Mais que sait-il de la religion ? Que fait-il de la loi du Seigneur ? Oui, parmi les enfants qui traversent les rues de vos villes ou qui prennent leurs ébats à la campagne, il y en a qui, frappés de mort subite, seraient déjà de petits damnés.

A douze ans, on s'arrête sur le chemin de la vie, on se replie sur soi-même pour compter ses infidélités, on les déplore aux pieds du ministre du Seigneur, et, avant de venir à la Table sainte, pendant quelques jours, on pense à son âme et à son éternité. Le jour de la première communion passé, tout rentre dans le domaine de l'oubli : instructions reçues, promesses faites à Dieu, serments prononcés. De douze à vingt ans, la vie de l'adolescent n'est qu'une vie d'hésitations et d'incertitudes : tantôt à la vertu, tantôt au vice ; un jour à la Table sainte et le lendemain au sein des mauvaises compagnies ; c'est une existence de chutes et de rechutes, une vie qui ne sauve pas.

Et puis vingt ans arrivent, et l'on accepte cette devise à jamais détestable : il faut que jeunesse passe. Et le plus beau temps de la vie s'écoule dans le crime, dans les fréquentations

et les liaisons suspectes, dans les rendez-vous et les bals scandaleux, dans le désordre et la honte. Et des chrétiens nourris à la table divine usent leur jeunesse à méditer le vice et les moyens de s'y abandonner; ils consument leurs forces à la satisfaction de vils penchants et de criminelles passions

A travers les voies souillées des voluptés qui profanent les premières années, on arrive aux soucis de l'âge mûr. La fièvre du plaisir n'est pas encore éteinte, et déjà une autre fièvre fait palpiter les poitrines. C'est la soif de l'or, après la soif du libertinage. Du bien! encore du bien! toujours du bien! Et pour les biens de ce monde, on néglige tout, même les saintes lois du repos et de la prière du dimanche; on sacrifie tout même la probité et la justice; on foule aux pieds tout ce qu'il y a de plus sacré, même son âme et son salut. Dans nos grandes cités, ces Babylones de la damnation, n'est-on pas arrivé à faire du vol et de la banqueroute plâtrée avec adresse, un moyen sûr et légal de parvenir? Et qui comptera les fraudes du commerce, les iniquités et les supercheries du comptoir, de l'atelier, de l'usine et de la campagne, où l'ange de la charité et de la justice se voile la face?

Enfin l'on arrive aux sommets blanchis de la vieillesse. La vue de la tombe, l'aspect de l'éternité, la crainte des jugements divins excitent quelquefois de graves et salutaires impressions, détachent le cœur et le tournent vers Dieu. Mais pour combien le nombre des années contraste avec les désordres de la vie! Que de vieillards sont encore le scandale de la génération qui grandit sous leurs yeux! Leur tête blanchie ressemble à la cime des volcans couronnés de neige, et leur cœur recèle le feu et la lave brûlante des passions. La mort vient déjà leur demander leur adieu à la terre, et ils ne l'ont pas encore dit à la luxure, ni au blasphème, ni à l'impiété.

Comprenez-vous, chrétiens, cette indifférence pour nos destinées immortelles? Comprenez-vous ce phénomène effroyable de notre temps? Concevez-vous que l'immense majorité des hommes vivent comme s'il n'y avait rien au delà de la tombe et s'attachent aux misérables intérêts d'un jour? L'homme du XIX[e] siècle a du temps pour tout: pour la politique, l'ambition, les affaires, les jouissances de la table, les plaisirs des sens, les bals, les intrigues et les divertissements, pour tout, excepté pour son salut. Et vous en trouverez dans un degré d'aveuglement si profond, dans une démence si complète, qu'ils croient obliger le prêtre, quand ils viennent assister à une mission, se confesser et remplir leurs devoirs. Il semble qu'on doit leur savoir gré de se convertir, de s'occuper de leur âme et de travailler à leur sanctification.

Et pourtant, que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme!...

Un malheureux avait deux procès : l'un où il s'agissait de sa fortune et l'autre où il était question de sa vie. Il ne cessa de travailler pour le premier et il négligea le second. Une sentence de tribunal lui conserva ses biens, une autre sentence le condamna à mort. Il allait être exécuté quand on arriva pour lui dire : Consolez-vous, vous venez de gagner le procès de vos richesses, votre patrimoine restera intact et inviolable. — Dût-il être bien consolé?

Cet homme, c'est vous et c'est moi. Vous avez devant vous deux procès pendants. L'un où il s'agit des commodités de ce monde, des coupables satisfactions, l'autre où il est question de la vie éternelle. Il faut nécessairement sacrifier un des deux. Impossible de faire sa volonté ici-bas et d'être heureux après cette vie, ou la croix du Sauveur en ce monde, ou l'enfer par delà les limites du temps. Lequel des deux procès voulez-vous gagner? Vous êtes libres, et c'est à vous de choisir.

Si vous préférez les plaisirs à la vertu, les jouissances au devoir, un jour et bientôt vous arriverez à l'heure de la mort et vous y serez comme un criminel qui va être exécuté. Et alors, que vous servira d'avoir vécu dans l'abondance, d'avoir donné libre essor à votre imagination, à votre cœur et à vos sens, de laisser à d'autres une fortune considérable et un nom glorieux, si, regardant le ciel, vous serez forcé de dire avec l'accent du désespoir : Il n'est pas et il ne sera jamais pour moi...? *Quid prodest?*

Que vous servira d'avoir entassé l'or dans vos coffres, accumulé les plaisirs dans votre vie et passé agréablement les quelques jours de votre course mortelle, quand il faudra subir le sort du mauvais riche? Le mauvais riche avait été heureux, plus que vous ne le serez ; il avait brillé dans les sociétés de son temps, plus que vous ne pouvez l'espérer. Tous les jours, il faisait de nombreuses invitations. Somptueusement nourri, somptueusement vêtu, rien ne lui manqua. Les miettes qui tombaient de sa table, ce qu'il ne voulait pas, auraient suffi à Lazare qui mendiait à sa porte. Le monde d'alors enviait le sort du riche, jetait vers le pauvre un regard de pitié; mais la misère de celui-ci fut vite finie, les anges vinrent le prendre sur le seuil de cette opulence qui l'avait méprisé, ils le transportèrent dans le sein d'Abraham. Le mauvais riche mourut à son tour : *Et sepultus est in inferno;* et il y a deux mille ans qu'il demande une goutte d'eau qui lui sera éternellement refusée. J'ai écouté partout où j'ai passé, le monde se tait sur le sort du riche et du pauvre, les éloges sont finis, finis les

applaudissements et les adulations. Je n'ai rien entendu. Mais la foi parle toujours, elle montre encore le juste dans le domaine de la vie, l'avare dans le domaine de la mort. Quel partage vous semble le meilleur? Je n'attends pas vos réponses, mais je vous dis : *Quid prodest?* Que servent les plaisirs? Que servent les richesses?

Thomas Morus enfermé à la tour de Londres, avec le saint évêque Fischer, apprend un jour que son compagnon vient d'être exécuté, et il se prépare lui-même au martyre. Sur ces entrefaites, sa femme vient le trouver pour ébranler sa constance et triompher de son courage. Elle est accompagnée de ses enfants. Elle ne rougit pas de leur faire plaider la cause de l'apostasie. Elle parle au nom de son amour, au nom des chères créatures qui vont être orphelines et peut-être condamnées à la misère. Elle promet la vie, la faveur de la cour, la fortune, la joie et le bonheur. Le saint martyr l'écoute avec une noble impassibilité et se contente de lui répondre : « Combien de temps me promettez-vous tout cela? — Pour le moins vingt ans et probablement près de quarante. — Vingt ans! quarante ans! et puis l'éternité! la comparaison n'est pas possible. Que Dieu vous pardonne la triste démarche que vous venez de faire et qu'il m'accorde le courage du sacrifice! Que Dieu bénisse mes enfants et qu'il les préserve du malheur d'avoir eu un père apostat!

Si quelqu'un d'entre vous était retenu par les séductions de la terre, qu'il me permette de lui donner un conseil. Ce soir, avant de prendre votre repos, demandez aux passions, demandez à vos amis, demandez à vos complices, combien de temps ils vous assurent les jouissances du crime, combien de temps durera l'injustice et le libertinage, combien de temps l'indifférence et l'irréligion. Pas un n'osera vous promettre un siècle. Un siècle et l'éternité! la comparaison n'est pas possible, et la seule raison vous dit : Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XIII, pp. 12, 482; t. XIV, 328; t. XX, 484.

TROIS MOYENS DE SALUT

Rogamus vos fratres ut vestrum negotium agatis. (I Thess., IV, 10-11)

Le salut de votre âme est la fin pour laquelle le Seigneur vous a placés sur la terre, le commandement qu'il vous a fait avant tous les commandements, ou plutôt le précepte

qui est le résumé de tous les autres. Dieu, de son côté, n'a rien négligé pour vous aider dans l'accomplissement de cette tâche et je serais infini si je voulais vous dire tous les moyens qu'il a mis à votre disposition. Je ne parlerai que de ceux qui dépendent entièrement de vous et qui sont votre part de coopération à l'œuvre divine. Je les réduis à trois :

1° Estimer son salut ;

2° Le vouloir fortement ;

3° Y travailler efficacement.

I. — *Estime du salut.* — De l'estime qu'on a d'une chose, dépend le plus ou moins d'ardeur avec laquelle on y travaille. Le soldat qui a pris à cœur de remporter la victoire, se précipite avec courage sur les rangs ennemis, il affronte la mitraille, il brave le fer et le feu, il méprise la mort elle-même. Le négociant qui aime la fortune subit les veilles, les inquiétudes, les fatigues et les soucis. Il marche le jour, il voyage la nuit ; il passe la mer et s'expose à tous les dangers d'une périlleuse traversée. Le laboureur habile dans sa profession travaille avec plus de soins le champ dont il espère une plus abondante moisson. Il l'effondre, l'ensemence, l'arrose, l'engraisse, de préférence à tous ceux qu'il estime moins.

Incontestable dans l'ordre des choses humaines, cette vérité trouve une application toute particulière dans l'œuvre de notre perfection et de notre salut. Dans cette grande entreprise, la contrainte, la violence, la force, ne sont rien, le cœur est tout. C'est le cœur qui doit commencer, c'est lui qui peut assurer le succès. Dans le cœur germent les bons et mauvais désirs, les habitudes de la vertu et du vice, les saintes actions et les crimes, les mérites et les démérites. C'est le cœur qui sera le premier ouvrier de notre sanctification ou de notre perte éternelle. Or le cœur se porte là où l'intelligence lui montre son bien. Puissance aveugle, il marche sous la tutelle de la raison, conduit par elle et entraîné vers le but où il espère rencontrer les plus sérieux avantages. D'où il suit que l'estime d'une chose sera nécessairement la règle de nos désirs et la mesure des soins que nous lui donnons.

Et croyez, Mes Frères, que si les hommes, ardents pour les misérables intérêts de cette terre, remuants et habiles quand il s'agit de parvenir, deviennent tout à coup incapables de sacrifices en face de la plus importante des affaires, c'est parce qu'ils ne pèsent pas les biens éternels dans une balance équitable : *Mendaces filii hominum in stateris*[1]. Séduits par les apparences, cherchant leur félicité où ils ne la rencontreront

1. Ps. LXI, 10.

jamais, ils ont perdu toute estime des promesses impérissables et des richesses divines; éblouis par je ne sais quel charme des créatures, ils les mettent à la place de Dieu, et, dans leur âme, les rôles sont changés : ce qui n'est rien occupe la première place, ce qui est essentiel et nécessaire n'a pas même la dernière, puisqu'il ne lui en reste point. Les désirs des biens terrestres sont vifs et ardents; le désir des biens célestes est faible et languissant. Les désirs des biens terrestres sont constants et solides; le désir des biens célestes est léger et transitoire, il se dissipe facilement, il se lasse promptement. Les désirs des biens terrestres les affectent profondément, ils sont inconsolables quand ils n'ont pu réussir; le désir des biens célestes ne fait qu'effleurer l'âme, ils n'en sont pas moins tranquilles quand ils ont perdu la grâce et qu'ils se trouvent déjà sur la voie de la damnation.

Et nous-mêmes, Mes Frères, sommes-nous certains de ne pas leur ressembler et d'avoir pris réellement à cœur la tâche de notre salut? Quand on estime une chose, on en parle, on s'en occupe, on soupire après le moment où elle sera définitivement réalisée. Le fils de Jacob, envoyé à la recherche de ses frères, s'adresse à tous ceux qu'il rencontre sur la route, il s'informe du chemin qu'ils ont suivi et du terme vers lequel ils ont dirigé leurs pas. Saül, pour trouver de vils animaux, gravit les monts et traverse les plaines; il ne croit pas trop faire en allant consulter, à ce sujet, le plus grand des prophètes de son temps: *Eamus ad Videntem*[1]. Éliézer, chargé par le patriarche Abraham d'un message très sérieux, refuse de prendre aucune nourriture, jusqu'à ce qu'il ait traité l'affaire de son maître. Est-ce là votre conduite vis-à-vis du salut? Avez-vous montré le même empressement à connaître le chemin de la vie éternelle? Avez-vous consulté d'une manière aussi sérieuse les prophètes de la loi évangélique? Avez-vous enfin refusé de vous asseoir au banquet des frivolités mondaines, quand il fallait gérer les intérêts de votre Dieu, qui sont aussi les intérêts de votre âme?

Quand on a pris une affaire à cœur, on y rêve et le jour et la nuit. L'Histoire nous raconte que des guerriers fameux étaient, jusque dans leurs songes, préoccupés des combats qu'ils auraient à livrer. Nos saints Livres nous apprennent que Salomon demandait la sagesse au Seigneur durant le repos et le sommeil. Combien de chrétiens, au contraire, laissent passer les années sans réfléchir à ce qui devrait être l'objet de leurs continuelles sollicitudes! Des frivolités, des bagatelles, des vanités, des jalousies, le soin de parer un corps fait pour

2. I Reg., IX, 9.

le sépulcre, des rivalités de bas étage, voilà ce qui absorbe toute leur intelligence : *Cogitatis inutile in cubilibus vestris*[1]. Quelques-uns sont préoccupés d'un commerce, de la culture d'un domaine, de l'établissement d'une famille; d'autres, moins sérieux, ne rêvent que jeux, fêtes, receptions, visites inutiles et passe-temps; d'autres, plus coupables, ne recherchent que le péché et les intrigues, et les liaisons, et les fréquentations dangereuses. Mais le salut n'a aucune place dans leur esprit et, tandis qu'il devrait être la fin de tout, il n'entre pour rien dans leurs projets et se trouve absolument banni de leur existence. Demandons à Dieu de faire retentir jusqu'au fond de notre âme cette parole qui est tombée des lèvres de son Fils incarné: Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? Que sert d'avoir vécu dans le plaisir et les amusements, s'il faut subir la réprobation éternelle? *Quid prodest ?.....*

Que sert d'avoir papillonné entre le service du monde et le service de Dieu, rassuré par je ne sais quelles pratiques de dévotion rien moins que solide, et par une existence qui n'offrait pas de très graves excès, bien qu'elle fût vide de tout bien, si l'on n'a pas travaillé à la grande entreprise et si le bandeau ne doit tomber des yeux qu'au sein des flammes éternelles? *Quid prodest?*

Demandons à Jésus-Christ de redire souvent à nos cœurs ces divines leçons qu'il donnait à ses apôtres: Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît: *Quœrite primum regnum Dei et justitiam ejus, et omnia adjicientur vobis.*

II. — *Volonté du salut.* — La volonté du salut n'est pas chose si commune qu'on pourrait le supposer tout d'abord. Au fond, personne n'a renoncé à la place préparée dans le séjour éternel, personne n'a dit: je veux être un réprouvé de la justice divine. Tous aspirent au salut, tous croient en avoir la volonté. Mais ce que l'on prend pour une volonté ferme, absolue, inflexible, n'est trop souvent que velléité sans consistance et sans fixité, désir transitoire et passager semblable à celui du paresseux qui veut et ne veut pas. Ces variations d'un cœur flottant entre la vertu et le vice, ces volontés faibles toujours combattues et vaincues par des volontés opposées, ne sont qu'une fausse monnaie dont la valeur est nulle au royaume de Dieu.

Ces désirs inefficaces ne préparent l'âme à aucun sacrifice, ils durent jusqu'à l'heure de la lutte et du travail. Aspirer à un but et ne rien faire pour y parvenir, ambitionner une

1. Mich., II, 1.

couronne et négliger les moyens de la gagner, attendre un trésor sans se donner la peine de l'acquérir, ce n'est point le vouloir. Permettez-moi une comparaison. Un jour vous rencontrez un voyageur qui vous paraît impatient d'arriver au terme de sa route. Vous l'arrêtez un instant, vous causez avec lui et vous ne tardez pas à vous apercevoir qu'il s'est égaré et qu'il marche dans une direction opposée à celle qu'il devrait suivre. Vous l'engagez à se raviser, à revenir sur ses pas et choisir un chemin plus sûr, et, sans répondre, il continue sa route. Aussitôt vous faites le procès à sa raison. Le procès, chrétiens, c'est à vous peut-être qu'il faut le faire, c'est à votre prudence. Si l'on vous demande le but de votre pérégrination terrestre, vous n'hésitez pas à répondre que vous voulez la couronne des élus; mais l'unique voie qui mène à la vie éternelle, la voie des commandements de Dieu et de l'Église, l'avez-vous suivie?

Vous dites que vous voulez vous sauver et la haine brûle votre cœur, la rancune le dévore; vous ne cessez de ternir la réputation de votre prochain par de noires impostures et de l'accabler de vos détractions. Cependant il est écrit : Celui qui s'irrite contre son frère est digne de mort, les médisants sont détestés de Dieu.

Cette jeune personne dit qu'elle veut se sauver, elle en a mille fois pris la résolution; mais elle ne veut pas quitter l'occasion qui lui arrache chaque jour de nouvelles chutes, elle ne renonce ni à ses visites dangereuses ni à ses affections criminelles. Cependant l'Esprit Saint a dit : Celui qui aime le danger y périra. *Qui amat periculum in illo peribit.*

Cette femme dit vouloir se sauver : on le croirait de prime abord. Elle vaque par intervalles à la prière, elle est régulière à l'extérieur, elle fréquente les exercices de la religion ; mais parlez-lui de cette inimitié qu'elle nourrit, de ces discours satiriques, amers et nuisibles, engagez-la à vaincre ses ressentiments, vous n'obtiendrez rien. Cependant le Seigneur a dit : Pardonnez et vous serez pardonnés. *Dimittite et dimittemini.*

Cette mère de famille affirme hautement qu'elle veut son salut, elle y travaillerait si elle n'avait que son âme à soigner, car elle aime l'Église et ses enseignements, la piété et ses pratiques; mais elle a des enfants qu'elle néglige, elle ferme les yeux sur leurs désordres, elle s'aveugle sur leurs égarements, elle leur donne une liberté qui va jusqu'à la licence. Cependant l'apôtre S. Paul a dit : « Celui qui n'a pas soin des siens est pire qu'un infidèle. »

Enfin vous voulez vous sauver et vous êtes infidèles aux

devoirs de votre état. Vous ressemblez à ces rêveurs qui, dans les illusions de la nuit, se trouvent sur le point d'exécuter des entreprises colossales, tandis que leurs membres, engourdis par le sommeil, demeurent dans un état d'inactivité semblable à la mort. Vous ressemblez à des soldats en peinture, qui ont toujours l'arme au bras et restent immobiles aux murs d'une salle dont ils sont le vulgaire ornement. Vous ressemblez à ces enfants qui croient arriver à de superbes résultats et faire de magnifiques constructions avec la terre et les cailloux du chemin. Vos dispositions peuvent être un rêve, un songe, une image, un embryon de volonté, elles ne seront jamais une volonté réelle, constante et efficace. Il ne suffit pas de dire: Seigneur! Seigneur! — pour entrer au royaume éternel; il n'est pas un de ceux qui sont aujourd'hui les victimes de la colère de Dieu, qui n'ait tenu ce langage et désiré l'incorruptible couronne; mais il faut exécuter les ordres du Père qui est dans les cieux. Ce n'est même pas assez de vouloir un jour et de se ralentir le lendemain, marcher à une époque de retraite et s'arrêter ensuite: le vaisseau balloté par les vents finit par se briser contre les rochers. La volonté doit être persévérante et forte comme celle du Christ qui a donné son sang et sa vie, courageuse et résistante comme celle des martyrs qui ont affronté les tourments et la mort, dévouée et tenace comme celle des saints qui ont combattu le bon combat jusqu'au dernier instant et ravi le ciel par la violence. Elle ne se dément jamais, elle poursuit invariablement son but, elle est toujours dirigée vers le terme. La tentation ne saurait la vaincre ni l'occasion l'attirer dans ses filets. La prospérité et la fortune ne l'énervent pas, l'adversité et le malheur ne peuvent l'abattre et la désespérer. Le démon est incapable de la dompter et la mort elle-même, malgré ses terreurs, ne la brise pas. Elle est plus forte que la mort: *Fortis ut mors dilectio.*

III. — *Travail du salut.* — Ce n'est pas sans raison que l'apôtre S. Paul nous recommande la crainte et les précautions dans le travail du salut. Qui ne tremblerait pour une affaire si importante et si difficile à réaliser? Qui ne tremblerait à la vue des conséquences redoutables de l'insuccès? Le salut une fois manqué l'est pour toujours: *Periisse semel æternum est.* Ici-bas il n'y pas de malheur définitif, pas d'infortune sans ressource. Avez-vous perdu vos biens dans une banqueroute désastreuse, l'économie, le travail, l'activité, pourront vous remettre à flot et rétablir votre ancienne prospérité. Avez-vous sacrifié votre santé, des ménagements, des soins et de la prudence chasse-

ont la maladie et vous rendront la solidité du tempérament. Avez-vous perdu un procès devant un tribunal, vous êtes en droit d'attendre une meilleure décision d'une cour supérieure. Enfin, vos récoltes ont-elles subi l'orage ou la grêle, une autre saison vous dédommagera des pertes éprouvées. Mais il n'y a aucun dédommagement à la perte de l'âme; elle est éternelle et irréparable: *Periisse semel æternum est.*

Que faut-il pour la sacrifier? Un jour, une heure, un instant! Une parole d'une personne que nous aimons, un respect humain, une attache aux biens de la terre, une amitié réputée innocente, une complaisance, un égard, une pensée peut nous faire tomber et nous perdre à jamais.

De longues années passées au service de Dieu ne peuvent nous immobiliser dans le bien. David était un juste éprouvé. il tomba par un regard; si Dieu l'avait frappé, c'en était fait de son salut. Salomon était un juste doué de la sagesse du ciel il tomba par des liaisons dangereuses et sa mort laisse les doutes les plus sérieux. L'ardeur de notre foi ne peut nous confirmer en grâce. Lucifer était un séraphin, une pensée le précipita au fond de l'abîme. L'homme du Paradis terrestre avait reçu toutes les lumières, une complaisance le perdit avec sa postérité.

Que deviendront les roseaux de la vallée, quand les cèdres du Liban sont renversés? Que deviendra le pécheur, quand le juste sera à peine sauvé? *Justus vir salvabitur.* Tout conspire à nous faire déchoir; des inclinations violentes nous portent au mal, un penchant funeste nous entraîne, un monde pervers nous offre ses plaisirs, une imagination ardente nous représente mille séductions, les amis nous trompent, les passions nous tyrannisent, l'orgueil nous éblouit. A chaque instant la glace peut se briser et l'abîme nous engloutir. Donc craignez: *Cum timore vestram salutem operamini.* N'allez pas vous exposer de vous-mêmes; ne recherchez pas les assemblées dissipantes les jeux dissolus, les bals licencieux, les spectacles passionnants, les occasions entraînantes.

Craignez et tremblez: *Cum timore et tremore vestram salutem operamini.* Dieu a environné de ténèbres cette affaire capitale: il avait ses raisons; il voulait nous tenir dans la dépendance et l'humilité, et la vigilance, et la prudence. Serons-nous sauvés ou damnés? Personne n'en sait rien: *Nemo scit.* Sommes-nous sur le chemin, dignes d'amour et de miséricorde? Sommes-nous hors la voie, dignes de colère et de justice? *Nemo scit.* Personne ne le sait. Voyez ce jeune homme qui, à la fleur de ses jours, se dépouille de tout pour suivre le crucifié. Il entre dans une religion austère, il y persévère jusqu'à la dernière vieillesse

il prend la discipline, il prie, il jeûne, il travaille, il termine cette vie, en apparence si sainte, par une mort non moins édifiante : oseriez-vous affirmer par serment qu'il est sauvé ? Non. Il est mort avec tous les signes du salut, mais Dieu seul connaissait son cœur, Dieu seul l'a jugé. Il y a eu des damnés sous des dehors aussi consolants. Sa prédestination est très probable, elle ne sera certaine qu'au jour où Dieu l'aura manifestée à son Église par des miracles, ou à l'univers assemblé pour les dernières révélations du jugement. S. Paul vit dans l'apostolat et les souffrances, il châtie son corps et le réduit en servitude, il ne se reproche rien, et il a peur d'être réprouvé : *Sed non in hoc justificatus sum.*

Ajoutez à cette affreuse incertitude le nombre incalculable de ceux qui font naufrage ; car enfin, Mes Frères, Jésus-Christ, la vérité infaillible, l'a assuré : la porte du ciel est étroite, beaucoup chercheront à y passer et ne le pourront pas, le chemin du salut est peu large et c'est la minorité qui le trouve : *Pauci sunt qui inveniunt eam.*

L'Église est un champ couvert de paille et de grain : la paille sera séparée, brûlée à un feu inextinguible, et dans le grenier du Père céleste il ne sera reçu que le pur froment. Or tout le monde sait qu'il y a plus de paille que de grain : *Paleas comburet igni inextinguibili.*

En vain commenterions-nous ces paroles divines, il faut avouer qu'un grand nombre manqueront leur salut, ce serait faire violence à l'Évangile que de soutenir le contraire. Si, en marchant au bord d'un précipice, vous étiez assuré qu'un de la compagnie dût y périr, iriez-vous vous endormir dans une fausse sécurité ? L'abîme que vous côtoyez est si effroyable, que, de tous les hommes qui sont sur la terre, un seul dût-il tomber, vous devriez à jamais craindre d'être ce malheureux. Comment donc osez-vous vous endormir dans les affaires et les plaisirs, dans la tiédeur et la léthargie, quand c'est la multitude qui succombe ? *Multi sunt qui inveniunt eam.* Comment osez-vous marcher à la légère sur cette pente où vous pouvez glisser à chaque instant, où tant d'autres ont été emportés par le courant, seront emportés après vous, peut-être à côté de vous, hélas ! peut-être avec vous, jusqu'au fond du gouffre où il n'y a plus ni salut ni rédemption ?

Prenez garde, Mes Frères. Jonas dormait quand on délibérait pour le jeter à la mer. Samson dormait quand Dalila amenait chez lui les Philistins, ses ennemis. Le maître du champ dormait avec toute sa famille, quand l'homme ennemi vint et sema l'ivraie au milieu du froment. Les habitants de la terre avaient cessé de craindre le Tout-Puissant, quand Dieu ouvrit

les cataractes du ciel et brisa les barrières de l'abîme pour les engloutir. C'est trop tard s'éveiller quand les jours de l'espérance sont passés, trop tard être sages quand la cognée est à la racine de l'arbre, trop tard trembler quand les flammes vengeresses vous enveloppent de toutes parts.

Nous vous en prions donc, Mes Frères, appliquez-vous avec crainte et tremblement à l'affaire importante de votre salut. Cherchez, si vous le voulez, à faire prospérer vos affaires, mais cherchez plus encore le négoce éternel ; soignez la culture de vos terres, mais soignez plus encore le champ de votre âme. Aspirez à la grandeur, à la science, à la gloire, mais ne négligez pas la science des sciences, la véritable grandeur et la seule gloire solide et durable. Que notre devise soit : Dans mon intelligence, l'éternité ; dans mon cœur, le ciel ; sous mes pieds, le monde. Un seul amour, Dieu ; un seul mal, le péché ; une seule chose, le salut ! *Amen.*

LA MORT

Siccine separat amara mors ?
(I Reg., XV, 32.)

Du haut d'une colline, un roi celèbre contemplait une immense armée étendue dans la plaine. Il était habitué au triomphe, la fortune avait souri à ses desseins et semblait lui promettre bien des victoires, cependant il était triste et il pleurait. Ses généraux l'abordent et lui demandent le sujet de sa douleur. Craint-il un revers? A-t-il le pressentiment d'un désastre? Peut-il douter de la fidélité de ses soldats? de leur bravoure? On le presse de répondre. — Je pleure, dit-il, parce que, dans cent ans, tous ces braves qui ont combattu pour moi seront couchés dans la tombe, leur valeur ne les sauvera point.

En voyant cet auditoire, un sentiment de tristesse me saisit. Dans cent ans, où serons-nous? Couchés dans la tombe où dorment ceux qui nous ont précédés. Nous sommes assis à la place des morts, alors nous serons réunis à eux dans leurs sombres demeures. Il faut mourir : on le croit volontiers des autres. Rien de plus simple, on le voit tous les jours. Tous les jours, la terre remuée par la pelle du fossoyeur reçoit quelque nouveau cadavre. On s'obstine à se croire immortel, le démon

continue à nous tromper. Pour nous ravir la glorieuse immortalité, il nous persuade de vivre comme si nous ne devions jamais mourir. Je dois donc mettre sous vos yeux le triste spectacle de vos derniers moments. La mort a.

1° Des séparations déchirantes ;
2° Des surprises redoutables ;
3° Des conséquences éternelles.

I. — *Séparations.* — La mort est un dépouillement. — Le rêve de l'homme ici-bas, c'est la fortune. Séduits par cette poussière brillante qui s'appelle l'or et l'argent, les fils de ce siècle ne reculent devant aucune fatigue et trop souvent devant aucune injustice. Il faut amasser, amasser avec fièvre, avec fureur, avec frénésie. Voyez-vous ce travailleur infatigable? Il avait projeté de s'entourer de l'éclat des richesses. Courbé vers les sillons de la matière, son âme matérialisée elle-même n'avait d'autre ambition que l'opulence, il avait réussi. Je ne manque de rien, disait-il, mon commerce est florissant, mes coffres regorgent, mes revenus peuvent combler toutes les dépenses que réclame la satisfaction de mes désirs. Personne ne me dépossèdera; solidement assis sur le roc, personne ne me renversera. Il avait compté sans la mort, et la voici. Elle ne lui donne pas le temps de jouir. Elle l'aborde d'un front sévère et, sans artifice de langage, elle lui dit brutalement : *Dispone domui tuæ, morieris tu* : Dispose de tes biens, il faut mourir. La victime doit exécuter ces ordres impitoyables. Un notaire arrive, il écrit sur un parchemin quelques mots : Je lègue mes biens, meubles et immeubles. Cela signifie : Je me dépouille forcément de tout ce que j'avais conquis au prix de tant de sueurs. Je ne puis rien conserver; puis la mort fait un signe, tout est dit. Il ne reste à cet ambitieux qu'un cercueil et une tombe. Ce cercueil ne lui appartient pas, il est à la mort qui le démolira pièce par pièce. Cette tombe ne lui appartient pas, elle est à la mort qui, un jour, y amènera un autre cercueil. Il aura beau écrire sur un mausolée orgueilleux : Concession à perpétuité, — la mort lui prouvera qu'il n'y a rien de perpétuel ici-bas, et, pour attendre quelques années, elle ne perdra rien de son empire destructeur : *Siccine separat amara mors?*

La mort est un adieu. — Mourir, c'est tout quitter, être quitté par tout, tout laisser, être délaissé de tous, tout abandonner, être abandonné de tous. Ne vous y trompez pas, Mes Frères, la dernière heure est celle de l'oubli. Seriez-vous le père le plus chéri, la mère la plus tendrement aimée, seriez-vous un enfant adoré, on vous oubliera et ce sera bientôt fait. Je n'ai presque jamais parcouru nos grandes villes sans faire un pèlerinage

à leurs cimetières, et je rencontrais des fosses nouvellement creusées. Elles recevaient des visites régulières. On y apportait des fleurs, des couronnes d'immortelles. On y versait des larmes et quelquefois des prières; et je disais: ces morts ne seront pas oubliés. Hélas! le temps emporte tous les sentiments dans sa course rapide. Revenu plus tard vers les mêmes tombeaux, j'ai trouvé les fleurs flétries et les couronnes ravagées. Je n'ai vu ni pleurs ni prières, et les ronces couvraient le marbre de la tombe au sein d'un lugubre silence. Les ronces, le silence! tristes symboles de l'oubli où dorment les cœurs amis, quand la mort les a séparés.

Et qu'ai-je vu dans nos cimetières de campagne? Au pied d'une croix nouvellement plantée, une veuve éplorée, un enfant attristé se prosternent; ils se lamentent, ils se désolent. Mais attendez quelques jours. On est déjà fatigué du deuil et personne ne vient plus s'agenouiller sur la terre qui garde les restes d'un être chéri. La tombe est seule, toujours seule. Qui se souvient aujourd'hui de ceux qui vivaient il y a cent ans? S'ils arrivaient au milieu de nous, ils ne seraient pas reconnus. Nulle part on ne garde leur souvenir. Leurs noms sont écrits aux archives de la mort; mais pour leur personne, c'est l'oubli, l'oubli universel, l'oubli éternel: *Siccine separat amara mors?*

La mort est la destruction de notre vie matérielle. — Il est une idole que le christianisme ne peut pas toujours briser. Elle a une infinité d'adorateurs. On lui sacrifie l'honneur, la vertu, la conscience, l'éternité. Cette idole, c'est le corps. Que d'âmes emprisonnées dans les sens oublient qu'elles ont été créées à l'image de Dieu, baptisées dans le sang de Jésus-Christ et appelées à la gloire des élus! Elles travaillent à se former à l'image de l'être sans raison. Esclaves de la volupté et du plaisir, elles ne connaissent d'autres émotions que les émotions dégradantes de l'immoralité. Mais la mort termine tous ces désordres par la destruction du corps humain. Voyez cette chambre où elle prépare sa victime, ce grabat de douleur où le libertin se débat avec la justice de Dieu. Le médecin est venu: il a interrogé, examiné, et n'a trouvé partout que les signes avant-coureurs d'une catastrophe. Le prêtre est venu, il a entendu les derniers aveux; ils sont pénibles quand on n'eut jamais le courage de ce devoir pendant la vie! Et voilà que tout à coup la respiration se précipite, l'extrémité des membres se glace, le sang n'a plus la force de circuler, le cœur ne bat que faiblement, un râle affreux envahit la poitrine du moribond, une sueur glaciale tombe de sa face, un dernier soupir, un cadavre livide. C'est fini: l'idole est brisée.

Revenez quelques mois après. En dépit de la délicatesse et

de la sensibilité, il faut voir où aboutissent les plaisirs d'ici-bas Où donc est cette divinité autrefois adorée? Je le demande à tous ceux qui furent ses compagnons de débauche. Personne ne répond. La mort seule me dit: Va au cimetière, elle est là. Mais quoi! Je vais au cimetière et je ne trouve qu'une idole livrée à la pourriture: un vêtement en lambeaux, des planches qui tombent en poussière, des membres qui se détachent comme les pierres d'une masure en démolition, des restes de chair en putréfaction, un crâne dépouillé, une humanité en ruines. Voilà comment la mort termine toutes les fêtes de ce monde. La cloche annonça cette destruction, quand elle sonna son glas lugubre sur votre cercueil. Et depuis, le silence s'est fait autour de votre tombe, et la mort à poursuivi son travail, et bientôt le fossoyeur viendra relever vos ossements sans les connaître, il ne trouvera qu'une pincée de poussière qu'il jettera à tous les vents. Vous ne serez pas même un cadavre, mais ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue: *Siccine separat amara mors?*

Telle est la mort. Nous l'avons vue passer, cinquante mille victimes lui paient tribut chaque jour. A chacune de mes paroles, correspond un de ses coups décisifs, chacun de vos pas peut marquer la place d'une tombe. Toutes les générations se sont courbées devant elle, et ont subi son joug. Son spectre hideux passe et repasse enveloppé d'images lugubres. Il se cache même sous ce que la nature a de plus gracieux.

La fleur s'ouvre le matin et se fane dans la journée: image de la mort. La vapeur s'élève, se dilate, se perd: image de la mort. L'éclair sillonne la nue dans les sombre obscurités de la nuit, en un clin d'œil, il a illuminé l'horizon, en un clin d'œil il a disparu: image de la mort.

Que dit la feuille d'automne, quand elle tombe dans la poussière et que les vents l'emportent au gré de leurs caprices? La puissance de la mort qui vous emportera au premier signal de Dieu.

Que dit à votre âme la récolte de froment, quand elle tombe sous la faucille du moissonneur? Tout à l'heure, elle dorait la campagne, maintenant elle est couchée sur le sol et le laboureur viendra la ramasser dans ses greniers. Ainsi la mort moissonnera notre vie, ainsi tomberont nos projets et nos espérances, ainsi la récolte de nos œuvres sera recueillie dans les greniers de l'Éternel: *Opera illorum sequuntur illos* [1].

Que dit à votre âme la goutte d'eau quand elle descend de la fontaine à la rivière et à l'océan? Ainsi coulent nos jours. ainsi

1. Apoc., XIV, 13.

passent les générations, ainsi les choses humaines vont, par la porte de la mort, se perdre à l'océan de l'éternité.

Elle viendra pour vous, cette messagère de Dieu. Impossible de lui résister. On résiste au feu, on résiste au fer, on résiste à l'eau. On est parvenu à se mettre à l'abri de la foudre, on a dompté les animaux les plus féroces, mais personne ne domptera la mort, chaque jour elle gagne du terrain, son triomphe sera définitif. Vous dites: J'ai vingt ans, quarante ans. La mort vous répond: Tu te trompes, ou tu as menti, ces années, c'est moi qui les tiens et je ne t'en livrerai jamais la propriété.

Vous dites: Je vais réparer mes forces par la nourriture et le repos. La mort vous répond: Tu te trompes ou tu as menti. Ce n'est point pour la vie que tu travailles, c'est pour moi. Je me sers de tout: le fonctionnement de l'organisme en use les ressorts jusque dans le sommeil. Tu as beau réparer, j'aurai le dernier mot. Le perpétuel usage de la vie, c'est de bâtir la mort.

II. — *Surprises.* — Le crime des vierges folles fut de s'endormir dans une coupable oisiveté; l'époux vint et entra dans la salle du festin, elles coururent garnir leur lampes: c'était trop tard, la porte était fermée. Combien de mourants ne s'éveillent qu'au moment où Dieu paraît! Ils ont en main la lampe de la foi, mais il manque l'huile de la charité; ils s'empressent, il s'inquiètent, ils s'agitent: ce n'est plus temps, la porte de la miséricorde est fermée.

Le divin Sauveur n'a nullement dit: Préparez-vous, — mais soyez toujours prêts: *Estote parati.* On n'attend pas, pour équiper un vaisseau, qu'il soit lancé au milieu des océans; on ne pense pas à munir une place quand déjà l'ennemi est entré dans ses murs; on ne garnit pas un palais lorsque le prince est à la porte et sur le point d'entrer. La mort est partout. Elle nous suit de l'œil, elle compte nos jours, elle écoute l'Éternel et quand la parole divine a désigné notre heure dernière, elle frappe sans pitié.

La mort regarde le ciel, Dieu lui dit: Frappe! frappe le libertin qui s'arrogeait le droit de la crapule. Il avait dit: Couronnons-nous de roses, demain elles seront flétries. Je ne lui ai promis nulle part d'attendre le lendemain, frappe au matin de la jeunesse. La mort répond: C'est fait, le libertin est tombé. Elle ne dit pas: Encore un jour, ce jeune homme ne croyait pas encore paraître devant votre justice, je l'avertirai. Il se débarrassera des liens honteux de la volupté. — Non, la mort ne l'a jamais dit.

Elle regarde le ciel et Dieu lui dit: Frappe cet ambitieux avide

de puissance. Il avait renié sa foi et son baptême, il ne se confiait qu'à la fortune et aux richesses, il me doit compte des grâces méprisées et des instructions reçues. La mort répond: C'est fait, l'incrédule est tombé. Elle se garde de donner le moindre pressentiment de son arrivée, elle se cache, se déguise, enfonce le poignard.

Elle regarde encore et Dieu lui dit : Frappe cette âme infidèle à sa vocation. Je lui avais prodigué mes lumières, mes conseils, mes inspirations, mes faveurs. Elle me doit compte de tous les bienfaits dont j'ai enrichi son existence, et la mort répond: C'est fait, l'âme qui abusait de la grâce est tombée.

La mort est partout: elle vous attend peut-être dans cette église où Dieu parle sans que vous l'écoutiez, où il frappe à la porte de votre cœur sans que vous daigniez lui ouvrir, où vous abusez de sa bonté par des irrévérences, de coupables distractions et des regards immodestes; et nous voyons dans l'Écriture Coré, Dathan et Abiron engloutis dans le temple même.

La mort vous attend peut-être dans cette maison de débauches qui retentit de vos blasphèmes; et nous lisons dans nos Livres sacrés, que Balthasar périt dans un festin, et l'expérience de toutes les années nous montre des victimes moissonnées dans un moment d'intempérance et d'orgie.

La mort vous attend peut-être au bal où vous oubliez, avec votre dignité de chrétien, les convenances de votre état et les saintes lois de la modestie, seule sauvegarde de la vertu; et nous savons, par l'Ancien Testament, que les Israélites tombèrent sous les coups de la justice divine, au moment où ils se divertissaient au pied du veau d'or.

La mort est partout; elle peut vous surprendre en voyage. Voyez-vous ces chars rouler sur des lignes de fer? Un monde se rend aux fêtes de la terre, une secousse violente survient et voilà des centaines de victimes dans l'éternité.

Elle peut vous surprendre au théâtre. Voyez-vous ces flots de peuple accourir à une représentation impie et immorale? Mais un oubli arrive, une bougie enflamme les draperies, et le lendemain on retire plus de deux cents cadavres des décombres.

La mort peut vous surprendre à table. Il n'y a pas longtemps, on célébrait des noces dans une petite ville. Vient l'heure du festin, un siège est vide, c'est celui de la maîtresse de la maison; on cherche, on s'empresse, on trouve dans une chambre une femme renversée, la pâleur sur le visage, elle était cadavre.

La mort peut vous surprendre au moment de la prière, et j'ai

connu un bon prêtre frappé à l'autel, en disant les paroles de la sainte liturgie : *Sursum corda!*

Elle peut vous atteindre au moment du crime, et je me souviendrai toujours d'avoir connu un jeune homme frappé, dans un bain, au milieu de ses deux compagnons, après une nuit d'orgies et de débauches.

La mort est partout et sur quoi compterez-vous pour échapper à ses surprises? Sur la jeunesse? Le fils de la veuve de Naïm était jeune. La mort ne respecte ni les âges ni les rangs. Il tombe plus d'épis au milieu des champs que d'arbres à la forêt.

La jeunesse! C'est précisément ce qui me fait craindre : des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, des excès de tout genre, pourraient bien ouvrir avec violence la porte du tombeau.

La jeunesse! Trente ans sont aujourd'hui la moyenne de la vie de l'homme. Peut-on se fier à la jeunesse?

Sur quoi compterez-vous alors? Sur la force du tempérament? Consultez les médecins, ils vous diront que le tempérament le plus robuste est aussi le plus exposé à l'apoplexie, cette grande faucheuse de la mort.

Sur quoi compterez-vous? Sur la maladie? Jésus-Christ vous répond : *Veniam ad vos tanquam fur.* Le voleur entre dans la maison au moment où le maître est endormi, et il le dépouille à son insu. La mort attendra l'heure où vous aurez cessé de veiller. Elle viendra quand vous n'y penserez plus. Pour être surpris, il n'est pas nécessaire d'être enseveli dans les ruines d'une habitation, ni d'être foudroyé par un transport au cerveau; ni d'être subitement désorganisé par les commotions du tonnerre. Mourant dans votre lit, au milieu de vos parents, vous pouvez être et vous serez certainement surpris. Parmi ceux que vous avez vus à leur dernière heure, y en a-t-il beaucoup qui se croyaient au moment critique? La mort les a trompés, elle leur a laissé quelques instants de vigueur insolite ou de repos inattendu, ils ont cessé de l'attendre, ont cru revenir à la vie : c'était l'heure marquée par le Fils de l'homme, elle a enfoncé le poignard et surpris ses victimes.

III. — *Conséquences de la mort.* — Sur le seuil du tombeau, elle a écrit ces trois mots : Plus de temps, plus de grâces, plus de mérites. Plus de temps! L'ange de l'éternité a rompu avec violence la trame de notre vie. La toile était encore sur le métier, il en a coupé tous les fils et nulle main ne se trouvera assez habile pour les renouer. C'est fini. Le soleil ne se lèvera plus pour ceux qui habitent dans la poussière de la tombe, il n'y

-ura plus de printemps qui ramène la sève et la resurrection, jusqu'au grand jour qui ne sera plus celui du temps, mais celui de l'éternité.

Plus de grâce! La mort renverse le tribunal de la miséricorde et dresse celui de la justice. Elle ferme le chemin qui conduisait à l'autel et à la table sainte Elle ôte les voiles, Jésus apparaît dans les splendeurs de sa puissance. Ce n'est plus un père, c'est un rémunérateur ou un vengeur. Il ne pardonne plus, il récompense ou punit. La mort ferme la porte du temple, tarit sur nos lèvres les paroles de la prière. Il n'y a plus de supplication possible. Il ne reste à l'âme, définitivement constituée dans le terme, que la louange éternelle ou les blasphèmes éternels.

Plus de mérite! L'arbre tombe et il demeure à jamais où il est tombé. Nous serons pendant les siècles des siècles, dans l'état où la mort nous aura rencontrés : *Momentum a quo pendet æternitas!* O moment terrible! qui pourra mesurer ta durée, peser tes conséquences? O mort! qui pourra jamais te prendre pour conseillère, sans devenir plus sage et sans être détrompé des illusions de la vie? Ah! je comprends François de Borgia, à la vue du cadavre d'une grande reine, renonçant aux brillantes espérances de la terre! je comprends cette parole qu'il répétait souvent : « Tout ce qui n'est pas éternel n'est rien. » Richesses, plaisirs, fortune, vous passerez : vous n'êtes rien. Divertissements et plaisirs, vous passerez : vous n'êtes rien. Applaudissements et honneurs, vous passerez : vous n'êtes rien. Grossières jouissances du vice, vous passerez : vous n'êtes rien. Pourquoi m'attacher à ces vanités? Il faudra mourir et tout quitter et s'en aller avec le regret de les avoir possédées. La vertu seule est immortelle comme mon âme, j'en ferai ma compagne pendant la vie et mon avocate au tribunal de la mort. Et l'heure dernière sera douce à mon cœur; elle sonnera le moment de la délivrance et le terme de l'exil. Elle sera la fin des craintes et des dangers et le commencement du bonheur qui ne passe plus. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. I, p. 137; t. VIII, p. 159; t. XIII, pp. 25 507; t. XV, p. 433; t. XXVIII, p. 495.

DELAI DE LA CONVERSION

Ne differas de die in diem converti ad Dominum. (Eccli, V, 8.)

Il faut avouer, Mes Frères, que la conversion du péché mortel à la grâce sanctifiante est une œuvre toujours difficile à la nature humaine. Il en coûte de changer de pensées, de maximes, de jugements, de conduite et d'habitudes. Quand le cœur a goûté au charme enivrant de la passion, malgré les amertumes qu'il y a rencontrées, il ne se résout que par des opérations pénibles, à rejeter et vomir le poison. Cependant, de tous ceux qui ont abandonné les sentiers de la vertu, il n'en est peut-être point qui n'aient gardé un espoir de retour. Pas un n'a choisi sa place au fond de l'enfer et ne s'est dit de sang-froid : Je serai un jour damné pour l'éternité ! Tous veulent rentrer au bercail du divin pasteur, ils n'en sont sortis que pour un temps. Hélas ! c'est une illusion de leur part, et je viens aujourd'hui vous montrer la vanité de toutes leurs espérances, je viens leur dire :

1° Vous comptez que la conversion sera plus facile, et les difficultés auront augmenté à mesure que vous aurez vieilli ;

2° Vous comptez sur le temps, et le temps vous manquera;

3° Vous comptez sur la grâce, et la grâce vous manquera ;

4° Vous comptez sur les secours de la religion, et les secours de la religion ne vous sont pas assurés, ou ils seront inutiles.

I. — *Les difficultés augmentent.* — Avec ses vingt ans, la vigueur de la jeunesse, la force de l'âge, le jeune homme égaré dans les sentiers du désordre s'est dit à lui-même : Attendons, plus tard la saison des plaisirs aura passé, je me convertirai.

Maintenant les soucis absorbent toute mon âme, attendons, dit à son tour l'homme arrivé à la maturité de l'âge ; les jours de la vieillesse arriveront, et ce sera l'heure de me convertir.

Plus tard encore, dit le vieillard, la dernière maladie m'avertira, je donnerai quelques heures à Dieu, et tout sera dit.

Qu'attendent-ils ? Qu'il n'en coûte rien de dire adieu au vice, qu'ils puissent sans peine brûler ce qu'ils avaient adoré et adorer ce qu'ils avaient outragé, que les obstacles se renversent et que la voie s'aplanisse d'elle-même. Insensés ! ils ressemblent à celui qui, assis sur la pierre du rivage, attend, pour passer, que le fleuve se soit écoulé et que le lit soit desséché. Et les

neiges fondent sur les montagnes, et les pluies arrivent, et les torrents grossissent, et l'eau ne disparaît jamais, et il meurt loin du terme de son voyage.

Non, Mes Frères, ce n'est pas en persévérant dans le vice que l'on facilite sa conversion. Vous l'avouez vous-même, ce qui retient votre âme dans les chaînes, ce qui l'enferme dans les prisons du désordre, c'est la passion, c'est l'habitude. Mais la passion, au lieu de décroître, va toujours en augmentant, l'habitude s'enracine chaque jour. Tout à l'heure sortant d'ici, vous pourrez remarquer les arbres qui bordent votre chemin : il y en a de très élevés, d'autres sont à leur premier printemps. Essayez la force de votre bras sur les uns et les autres, les derniers cèdent facilement, mais les premiers résistent opiniâtrément. Voilà bien l'image de tout ce qui se forme, naît et grandit dans le cœur humain. Tout d'abord, ce sont des arbustes qu'il est facile de déraciner, avec le temps ces arbustes s'enracinent et parviennent à défier ous les efforts. D'où me paraît l'inconséquence de ceux qui disent : pour le moment, c'est trop difficile, plus tard !

C'est trop difficile, Mon Frère, quand le mal n'est encore qu'un filet d'eau échappé de la source, et quand les passions satisfaites, et fortifiées par des vingt ans de désordre, ressembleront au torrent qui dévaste tout, vous vous convertirez !

C'est trop difficile quand la maladie est à son début et que l'on peut sans danger appliquer les remèdes, et quand elle aura fait des progrès à désespérer l'art médical, vous guérirez !

C'est trop difficile quand les instincts dépravés ne sont encore, au fond de votre âme, que des serviteurs révoltés, et quand ils seront devenus, par la force de l'habitude, des tyrans qui commandent, vous les réduirez à l'obéissance !

C'est trop difficile, quand votre volonté est encore portée au bien, et que votre cœur, épris de la vertu, regrette de s'être égaré ; et quand cette volonté, entamée par le désordre, comme une tour battue par le bélier, ne sera plus qu'un monceau de ruines, quand le remords aura fait, dans votre âme, un triste et lugubre silence, vous aurez assez d'énergie pour réaliser un travail qui vous paraît impossible !

Ne vous y trompez pas, Mes Frères, le cœur s'endurcit au lieu de s'amollir par le temps. Vous avez sans doute quelquefois rencontré, sur votre chemin, des sources qui tiennent en dissolution des calcaires ou des métaux, le fer, la magnésie, le soufre, le tuf, et vous avez remarqué, sur le parcours des eaux, des pétrifications qui durcissent avec la chaleur du soleil. Où elles passent, la végétation est morte et la terre sans fécondité. Un phénomène tristement semblable arrive

dans le cœur humain, quand la source empoisonnée du vice y promène ses eaux délétères. Il se forme autour de ce cœur une pétrification de désordre, qui durcit au soleil brûlant de la passion. Que Dieu cherche plus tard à y pénétrer, sa grâce ne filtre plus à travers cette couche de rocher. Frappez et frappez encore avec le marteau des grandes vérités, vous n'y ferez jamais entrer la pointe du remords, qui a disparu avec le temps et l'habitude. Ou, si elle y pénètre, elle ne trouvera qu'une terre inféconde, vouée à la stérilité et à la mort. Ainsi, les passions s'émancipent, les habitudes se forment, les inclinations s'enracinent, le cœur s'endurcit, et l'heure de la conversion n'arrive jamais.

II. — *Vous comptez sur le temps, et il vous manquera.* — Le temps est un traître qui dépouille au milieu des ténèbres et qui peut arracher soudain aux plus belles espérances. Il ne dépend pas de vous. Vous n'avez pas assisté au conseil où l'on compta le nombre de vos jours. Ce n'est pas vous qui faites lever le soleil à l'horizon, ce n'est pas vous qui le poussez derrière la montagne. L'aiguille du cadran qui mesure votre vie est invisible, invisible le marteau qui sonnera la dernière, et personne ne viendra vous dire : Préparez-vous, le marteau va frapper. Vous ne serez pas avertis, et la mort fondra sur vous, comme le vautour sur sa proie inattentive et tranquille. « Que de fois, dit l'auteur de l'*Imitation*, vous avez entendu dire : Cet homme a été tué d'un coup d'épée, celui-ci s'est jeté à l'eau, celui-là s'est brisé en tombant d'un lieu élevé ; l'un a expiré à table, l'autre au jeu ; l'un a péri par une explosion de flammes, l'autre a succombé sous le fer de l'assassin. » Ah ! que dirait-il aujourd'hui, en voyant le nombre incalculable de morts subites et imprévues, et l'insensibilité des hommes qui ne savent plus trembler à l'approche de ces catastrophes ! Aujourd'hui ces accidents sont passés à l'ordre du jour, et vous, qui comptez sur l'avenir, montrez-moi votre carte d'assurance contre l'apoplexie ou tout autre attaque soudaine.

2° Le temps est un prestidigitateur qui vous enchantera. Il sait dérober le passé et le présent, il ne montre que l'avenir, et l'avenir, il l'agrandit, il le prolonge, il lui donne des proportions gigantesques ; il vous dira sans cesse : Tu as encore du chemin, tu n'es pas au terme. Grâce à ses mensonges, vous ne verrez pas arriver le dernier moment. Aujourd'hui vous vous promettez des années, alors vous vous promettrez des mois ou des jours. Sur le seuil du cimetière, vous ne réglerez pas définitivement les affaires de votre conscience.

Quand vous commencerez à trembler, la mort diminuera ses étreintes, vous croirez revenir à la vie et vous serez frappés, et le temps sur lequel vous comptiez s'évanouira entre vos mains.

III. — *Vous comptez sur la grâce, et la grâce peut vous être refusée.* — Je sais que le Seigneur est plein de bonté. Les divines Écritures nous donnent partout de sa tendresse les idées les plus consolantes : tantôt c'est un maître qui dissimule les fautes, pour laisser le temps de la pénitence ; tantôt c'est l'ami qui fait sentinelle à la porte d'un cœur fermé ; tantôt c'est le bon pasteur qui cherche et ramène la brebis égarée ; tantôt enfin, car on n'aurait jamais tout dit, c'est le père du prodigue qui court à la rencontre de son enfant, pour le recevoir dans ses bras et le convier à sa table. Mais cette bonté n'est point, dit Bossuet, un manteau qui puisse abriter le vice et lui donner le pouvoir d'insulter Dieu impunément.

Je sais que tout le temps de la vie est un temps de salut ; mais, c'est une vérité enseignée par tous les théologiens et tous les Pères de l'Église, il y a un nombre de fautes après lesquelles Dieu ne frappe que faiblement à la porte du cœur. Il y a un nombre d'infidélités après lesquelles la grâce, comme un soleil d'hiver, ne réchauffe que faiblement notre pauvre âme.

Le pécheur me dira que Dieu lui a promis de le recevoir à l'heure qu'il voudra se convertir. Oui, et j'ajouterai : c'est de foi. Mais citez-moi un passage de l'Écriture où l'on promette au pécheur de lui offrir la grâce pour vouloir sa conversion, à l'heure qu'il a déterminée dans son ingratitude. Deux choses bien différentes, Mes Frères : on vous pardonnera quand vous vous convertirez, Dieu l'a dit et il ne manquera jamais à sa parole ; on viendra, au moment désigné, vous apporter le désir de la conversion, la volonté de la conversion, Dieu ne le doit à personne et il a menacé positivement de refuser cette grâce au pécheur obstiné.

Écoutez : *Vocavi et renuistis* : J'ai appelé et vous ne m'avez pas entendu. *Vocavi* : voilà bien la grâce de Dieu qui appela, sollicita, pressa l'infidèle, par les plus touchantes inspirations. Voilà bien la grâce qui avait emprunté toutes les voix pour se faire entendre : voix de la fortune et de l'adversité, voix de la prospérité et des afflictions, voix des remords secrets et des conseils intimes, voix du pasteur et des fidèles... *Et renuistis.* Voilà aussi le pécheur qui s'étourdit, pour continuer à l'aise une vie de scandales.

Extendi manum meam et non fuit qui aspiceret. J'ai étendu la

main et vous n'avez pas daigné regarder. C'est la main de Dieu qui s'étend pour bénir ou pour frapper, et toujours pour pardonner. C'est la main de Jésus qui avait serré la main du pécheur, au jour de sa première communion, et, plus tard, repoussée, elle ne cessa de le chercher pour l'étreindre dans son amour. Et le pécheur détourne la tête, il ne veut pas même voir les témoignages de la tendresse. Il semblait triompher dans son audace; mais son jour passe rapidement et voici la justice de Dieu qui arrive.

In interitu vestro ridebo. Je me moquerai de vous à l'heure de la mort. Comprenez ces paroles, Mes Frères. Cette heure de la mort où le pécheur avait fixé son retour, c'est le moment où Dieu se moque, où il méprise, où il semble insulter aux larmes de l'impie mourant. C'est le moment où l'amour dédaigné se console dans sa vengeance et se transforme en colère, en colère éternelle.

Écoutez encore l'écho de ces terribles paroles, qui se prolonge jusque sous la loi de grâce et à travers les miséricordes de l'Évangile. Écoutez la dernière sentence du Christ contre les Juifs et tous ceux qui, sur leurs traces, abuseront de la bonté divine : *Ego vado, quæretis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* Vous n'avez pas voulu de ma visite au jour où je me présentai à votre porte , j'ai passé. A votre tour vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché. L'histoire est là pour dire la réalisation de cette prophétie. Il y a deux mille ans que les Juifs cherchent le Messie, et ils ne l'ont pas trouvé; il y a deux mille ans qu'ils meurent dans leur obstination, loin de la rédemption et du salut.

IV. — *Vous comptez sur les secours de la religion, ils vous manqueront, ou ils seront inutiles.* — 1° Cette religion que le pécheur avait longtemps dédaignée et souvent tournée en dérision, il l'appellera à ses derniers moments, comme une mère charitable. Le prêtre dont il méprisait les avertissements, il le demandera comme un sauveur et un ami. Mais qui lui assure que le prêtre ne sera point absent, au moment où on viendra le supplier en sa faveur? Qui lui assure que le prêtre n'arrivera point trop tard pour dispenser les mystères sacrés? Au lieu de trouver un malade à pardonner, il n'aurait qu'une réprobation à constater. Ce malheur est de tous les jours dans ce siècle où, pour ne pas épouvanter un mourant, on attend que le malade n'ait plus de connaissance. N'avez-vous pas entendu bien des fois les parents se consoler en ces termes: Il avait demandé le prêtre, Dieu lui aura fait miséricorde...?

Hélas ! Le prêtre n'est pas arrivé, c'est peut-être la justice qui a passé avant lui. Qui assure au pécheur que le prêtre ne s'illusionnera point lui-même, sur la gravité de la maladie, et, par inadvertance, ne laissera partir un malheureux sans réconciliation ?

2° Mais il y a un danger plus grave, celui de l'inutilité des sacrements. Voici donc le pécheur arrivé à cette heure fatale dont il avait tant espéré. Après avoir longtemps répété : plus tard ! plus tard ! il avait planté la limite au bout de la carrière et il avait ajouté : à la mort. La raison, disait-il, se réveillera en face du tombeau, la foi captive reprendra sa liberté et la volonté son empire : trompeuses illusions ! espoir chimérique !

La raison se réveillera ! Pour l'endormir, au contraire, que de fatigues et d'accablement ! Accablements de la maladie, une âme toute plongée dans ses douleurs, défaillante sous le poids de ses maux, à qui il reste à peine assez de vie pour animer un cadavre, une mémoire qui se confond, un cœur qui s'éteint, une intelligence déjà immobile et liée à la souffrance. On ne peut songer qu'à son mal : des rêves, des insomnies, des défaillances, mille et mille nouveaux accidents. Où est alors la raison de l'homme ? Lui confieriez-vous une affaire importante : la décision d'un procès, l'issue d'un commerce ? Et quand elle ne pensera plus que comme on pense en rêvant, vous lui ferez décider votre éternité !

Ajoutez à cela les fatigues des remèdes : on recommande le repos, l'éloignement de tout ce qui pourrait donner la moindre préoccupation. Ajoutez la fatigue des affaires : une succession embrouillée, des dettes à payer, des parents alarmés.

Comment votre raison se débarrassera-t-elle de toutes ces chaînes ? Quand chaque molécule de votre corps affaissé vous dira, par l'épuisement et la douleur : pensez à moi ; quand des créanciers impitoyables, à la vue de votre bien dévoré par la débauche, vous diront : pensez à nous ; quand vos affaires vous diront, par le désordre où vous les aurez mises : pensez à nous ; quand vos parents viendront au pied de votre couche funèbre, vous dire par leurs soupirs : hélas ! pour la dernière fois, pensez à nous ; si votre raison aux abois vient à s'écrier, du fond de votre âme criminelle : pense à toi, malheureux, songe à ton éternité ! sera-t-elle écoutée, sera-t-elle entendue ? Habitués à l'étouffer, ne la mépriserez-vous pas une dernière fois ? Sur toutes sortes de raisons, toujours la passion l'emporta ; raisons de pudeur dans la jeunesse, raisons d'intérêt dans l'âge mûr, raisons de santé dans la vieillesse ne comptèrent pour rien. Dans cette lutte suprême de la raison contre

Satan, la passion ne restera-t-elle pas victorieuse, et Satan maître du champ de bataille?

Mais, dites-vous, la foi est au fond du cœur, elle revivra en face de l'éternité, elle viendra au secours de la raison.

Que la foi soit au fond du cœur, je l'accorde. Même en notre siècle d'impiété, quelle est l'âme qui ne ressente pas les salutaires influences de cette céleste reine. Celui qui dit: Je n'ai pas la foi — se trompe la plupart du temps. Il l'a obscurcie de mille doutes, enveloppée de mille nuages, cachée sous le masque de l'impiété, mais elle résiste comme la racine d'un vieil arbre qu'on ne peut arracher.

Que la foi revive en face de l'éternité, je l'accorde encore. Oui, vous penserez et vous direz peut-être: je crois; — mais, pour être un élu, ces deux mots ne suffisent pas. Il faut dire: je veux, — et quand on n'a jamais su vouloir, où trouvera-t-on assez de force pour réaliser cette devise des saints?

Lâche à fuir le péché, à l'éviter, à le craindre, on avait répété à tous les âges de la vie: je ne puis maintenant, ne me parlez pas de vertu, — et quand on trouvera dans son âme la multitude des péchés, l'énormité des péchés, l'insensibilité au péché, on aura assez de courage pour dire: Je renonce au péché! — Oui, on le dira, mais cette parole échappée des lèvres d'un mourant ne sera-t-elle pas un mensonge?

— Mon Dieu, s'écrira l'impie, je rétracte les blasphèmes que je vomissais dans l'ivresse de l'orgueil et des passions, je veux être un enfant dévoué de votre Église et un disciple de la foi. — Je le crois bien! Vous remettez les armes quand vous n'êtes plus sur les champs de bataille; vous demandez grâce quand le glaive du Seigneur est levé sur vos jours, vous vous donnez à l'Église quand elle ne peut plus recevoir qu'un cadavre. Est-ce vous, demande S. Ambroise, est-ce bien vous qui abandonnez le péché? N'est-ce pas le péché qui vous abandonne? *Non tu peccata deseris, sed tua te peccata deserunt.*

Grâce! dit le libertin, Grâce pour les plaisirs désordonnés et coupables! Grâce pour mes débauches et mes crimes! Grâce pour tant de scandales donnés et reçus! Je veux fuir les occasions du monde. Les fréquentations, et les théâtres, et les soirées, et les intrigues ne seront plus rien pour moi. — Je le crois bien! Déjà le froid glacial de la mort a passé dans vos membres. Vous ne quitterez la couche funèbre que pour le cercueil et le cimetière. Vous regardez le ciel quand la terre vous échappe, Ce n'est pas vous qui abandonnez le libertinage, c'est le libertinage qui vous abandonne. *Non tu peccata deseris, sed tua te peccata deserunt.*

Mon Dieu! j'ai été un mauvais père de famille, une mère lâche et coupable, mais je m'humilie sous votre main, j'en demande pardon à votre autorité que j'ai mal représentée, je ne veux plus donner autour de moi le mauvais exemple et le scandale. — Je le crois bien! Déjà votre famille en larmes vous a serré la main pour la dernière fois. Dieu a vu qu'assez et trop longtemps vous aviez été au foyer une pierre d'achoppement. L'ange de la mort vient vous demander le sang et l'âme de vos enfants. Est-ce l'heure de quitter le péché? N'est-ce pas le péché qui vous quitte?

Oui, Mes Frères, si cette volonté peut être réelle, il est permis de s'en défier. Les passions qui étaient entrées dans le tempérament du pécheur ne s'évanouissent pas en un instant. Deux jours de maladie ne créent pas un cœur nouveau. L'Esprit de Dieu a dit que les os du vieillard et du mourant seront encore pleins des crimes de sa jeunesse et que, pour l'ordinaire, ses vices dormiront avec lui dans sa tombe.

3° Mais, hélas! il faut dire toute la vérité. Ces protestations de retour, qui étaient ordinaires autrefois sur le bord de la tombe, deviennent de plus en plus rares, et le ministre de la religion doit se contenter de confessions incomplètes, de signes vagues et indéterminés, de termes mal suivis, de réponses fort peu intelligibles, de promesses arrachées à une conscience insensibilisée. Il dépense tout son zèle pour remplir dignement sa mission et arracher une âme à l'enfer, et puis il hasarde une absolution et récite les dernières prières de la foi catholique. Partez, âme chrétienne! *Profisciscere, anima christiana.* Grand Dieu! Quel départ! Chrétien, et chrétien pour toujours!

Chrétien, il fallait renoncer au monde et à Satan: on l'avait promis, on l'avait juré; et le pécheur suivit toutes les fêtes, assista à tous les spectacles, ne manqua aucun divertissement criminel.

Chrétien, il fallait se faire violence, crucifier la chair et ses convoitises: on l'avait promis, on l'avait juré; et le pécheur fut l'esclave de la chair, le partisan et l'apologiste de tout ce qui s'appela le plaisir.

Chrétien, né du ciel et de la grâce, il fallait être spirituel et céleste, il fallait passer en ce monde comme un voyageur, et le pécheur avait dit à Dieu: Gardez votre ciel et laissez-moi la terre, laissez-moi la liberté du désordre, les jouissances pour destinée et la boue pour tombeau.

Il faut partir pourtant, avec ce caractère dont on ne se défera jamais. Chrétien et chrétien pour toujours! Partez au nom

du Père tout-puissant et du Fils Rédempteur et de l'Esprit sanctificateur !

Au nom du Père! Et le pécheur a blasphémé son nom et profané son jour, et il n'a jamais su s'incliner devant lui.

Au nom du Fils! Et le pécheur a outragé son Eglise, méprisé ses sacrements, rougi de sa croix et foulé aux pieds son sang divin.

Au nom du Saint Esprit! Et le pécheur à souillé son temple, il l'a tué dans son âme par le désordre et dans l'âme de ses frères par le scandale.

Il faut partir pourtant et se retrouver en face de la puissance, de la sagesse et de la justice de ce Dieu insulté.

Partez au nom des Anges et des Saints. Et le pécheur a rejeté les inspirations de son ange gardien, tourné en dérision les exemples des Saints. De quel droit demanderait-il a être reçu dans leurs rangs?

Il faut partir, le rideau du temps se déchire.

Quel départ! quelle arrivée !

Ah! Mes Frères, le temps de la mort est le temps des remèdes, ce n'est plus celui des mystères, la pénitence des mourants est mourante, elle-même, dit S. Augustin, n'attendons pas la dernière heure, pour revenir au Seigneur. Suivez les lumières de sa grâce, rendez-vous aux invitations de sa bonté. La mort sera l'écho de la vie, et l'éternité la couronne de vos mérites et de votre docilité. *Amen.*

Voir un autre discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXX, p. 154.

JUGEMENT PARTICULIER

Omnes nos stabimus ante tribunal Christi.
Rom., XIV, 10.)

Dans une grande église de France, une assistance de fidèles accompagnait à sa dernière demeure un homme qui avait été aussi mondain que sa dignité lui commandait d'être pieux. Le cadavre était au milieu de la foule et l'on chantait l'office des morts. Par trois fois le cercueil s'anime, la victime se lève, et par trois fois elle jette ces mots au peuple épouvanté : « J'ai été cité, jugé, condamné par un juste jugement de Dieu. » Un de ses anciens amis était là ; témoin du miracle et frappé du sort de cet infortuné, il part. Il quitte Paris, pour aller dans quelque désert, méditer les jugements éternels. Il arrive non loin de

Grenoble, dans cette solitude qui est aujourd'hui la Grande Chartreuse, il s'y ensevelit tout vivant; il y attire d'autres âmes, comme lui dégoûtées du monde, et il y sauve la sienne. C'était Bruno, aujourd'hui S. Bruno.

Que faudrait-il, Mes Frères, pour retirer nos âmes de l'abîme du vice? Que faudrai-t-il pour nous pénétrer de sainteté? La méditation des justices divines. Le Saint Esprit l'a dit: Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pècherez pas. Venez donc et transportons-nous au delà des limites du temps, pour assister au jugement particulier du pécheur. C'est une tragédie en trois actes, dignes de toutes nos réflexions: le tribunal où il est cité, l'examen de sa vie, la sentence qui décide de son éternité.

I. — *Le tribunal.* — On peut échapper à la justice humaine, mais personne n'évitera le tribunal du Christ. La foi nous dit que son trône est dressé aux portes de la vie, et il faudra y subir la manifestation de nos œuvres.

Omnes nos stabimus. Nous y arriverons tous, avec notre caractère et notre cœur, enrichis de bonnes œuvres ou chargés de crimes. Le riche y sera traité avec la même impartialité que le pauvre; le savant et le maître auront plus de responsabilité que l'ignorant et le serviteur, et le puissant comprendra qu'il n'y a qu'un seul souverain. Vous y serez; j'y serai moi-même: *Omnes nos.*

Nous y serons seuls: *Ut referat unusquisque.* Personne pour venir à notre secours, personne pour nous défendre; parents, amis, alliés, tout aura disparu. Ils seront autour de notre cadavre, interrogeant nos lèvres et notre cœur, pour y surprendre un souffle ou un battement qui annonce la vie, et déjà nous aurons comparu devant celui qui juge les justices mêmes.

Où sont-ils, pécheurs, ces faux amis qui vous excitaient au crime, en vous disant: Brisons le joug du Seigneur, car il est trop pesant, et mieux vaut vivre au gré de ses plaisirs...? Où sont-ils ces libertins que vous écoutiez comme des oracles, quand ils vous répétaient, le sourire sur les lèvres: Il y aura le temps de se préparer à la mort, jouissons de la vie, Dieu aura la vieillesse et la décrépitude des derniers jours...? Dieu est venu au moment où vous y pensiez le moins: le voilà. Où sont ceux qui vous ont trompés? Que ne viennent-ils vous apprendre à vous débarrasser, encore une fois, de la puissance du Créateur? Pourquoi ces larmes versées sur une tombe? Pourquoi ces regrets inutiles? Dieu ne veut pas des regrets, mais des vertus.

Nous serons seuls. Pas une voix qui réponde à notre appel; seuls, loin du monde, dans un pays inconnu, sur une terre

étrangère; tombés entre les mains de Dieu, comme le voyageur égaré dans les horreurs d'une sombre nuit, tombe entre les mains du voleur: *Veniam ad te tanquam fur*[1]; seuls, comme l'enfant d'un jour qu'une mère dénaturée abandonne sur les sables du désert, à la merci des bêtes sauvages; avec cette différence, que l'enfant d'un jour excite la compassion du missionnaire qui passe, tandis que le pécheur n'aura devant lui que la colère de son juge.

Et le juge, c'est le Christ: *Ante tribunal Christi*. Et le Christ est le Dieu infiniment saint: *Sanctus*. Il hait le vice, il le poursuit d'une exécration infinie, il le déteste et l'abhorre essentiellement.

Et le Christ est le Dieu infiniment juste: *Juste judex*. Juste d'une justice sévère, impitoyable et sans miséricorde; juste d'une justice qui fermera éternellement le ciel à tout péché mortel.

Et le Christ est le Dieu infiniment clairvoyant: *Cui aperta sunt omnia*. Le pécheur le sait bien, Jésus a tout vu, tout examiné, tout pesé dans la balance de l'équité. Jésus a pénétré dans les plis et les replis de la conscience. Les crimes ensevelis dans l'ombre n'ont point passé inaperçus; dérobés au regard des hommes, ils n'ont pas échappé à l'œil qui voit tout. Les discours tenus dans le silence de la nuit, ont été entendus, tout est compté.

Et le Christ est le Dieu Tout-Puissant: *Dominus omnipotens*. Le pécheur est tout saisi de cette majesté; il regarde à sa droite, il voit les anges prosternés, adorant; il regarde à sa gauche, il voit les démons enchaînés et vaincus; il regarde devant lui, il aperçoit un trône, qui est celui d'un roi.

Et le Christ est le Dieu de toute charité: *Deus charitas*. Oh! qui dira ce que pèse, sur l'âme coupable, cet amour divin tant de fois repoussé sur la terre, tant de fois insulté et méprisé? Qui dira combien elle épouvante, cette croix sur laquelle Jésus versa son sang, dans une divine folie d'amour, et qui aujourd'hui étend ses deux bras pour écraser le pécheur?

II. — *L'examen*. — Aussitôt que le tribunal fut dressé, deux livres de témoignage s'ouvrirent, dit le prophète, qui avait assisté en vision à ce jugement de l'Éternel: *Et judicium sedit et libri aperti sunt*. Ces livres de témoignage, ces pièces à conviction, je n'ai pas besoin de les nommer, vous les connaissez: ce sont les Évangiles et la conscience. L'Évangile qui dira ce que nous devions croire et pratiquer, l'Évangile qui dira ce que nous aurons cru et pratiqué; l'Évangile abrégé

1. Apoc., III, 3.

de nos devoirs, la conscience témoin de notre vie ; l'Évangile dont nous ne pourrons nier la vérité, la conscience dont nous ne pourrons récuser la certitude.

Oui, Mes Frères, ces vérités que l'on vous prêche si souvent, et que vous devez croire sur la parole de Dieu et de son Église, ces dogmes incontestables de l'immortalité de l'âme, de l'enfer, de l'éternité, s'imposeront à vos convictions. Vous en saisirez la réalité, et la conscience se dressera devant vous pour vous montrer le nombre de vos doutes et de vos apostasies, et la vérité, qui aurait dû vous sauver, deviendra votre accusateur et votre juge : *Veritas judicabit vos.*

Et ces devoirs que l'on vous rappelle du haut de la chaire de vérité, vous en comprendrez l'importance, vous verrez que le ministre de Dieu avait raison d'insister, de vous reprocher vos infidélités, de vous inviter au repentir. Mais si vous n'avez pas écouté la voix du ministre, quand le Maître parlera à son tour, ce sera trop tard. Si vous avez connu et enfreint la loi, vous serez jugés et condamnés par la loi : *Quicumque in lege peccaverunt, per legem judicabuntur*[1].

Jésus prendra en main ce décalogue tant de fois déchiré dans la conduite du pécheur, il le lui montrera dans toute son intégrité, sans y retrancher un seul iota.

Il jugera, par le premier commandement, l'impie qui dédaigna de fléchir le genou, l'indifférant et l'incrédule qui vivaient sans religion, sans foi et sans culte.

Il jugera, par le second commandement, le blasphémateur qui vomissait l'outrage contre le Ciel, et le cruel emporté qui accablait de malédictions ceux qui eurent le malheur de vivre en sa compagnie.

Il jugera, par le troisième commandement, le profanateur du dimanche qui préféra les intérêts du temps à la gloire de son Dieu, et voua au culte de Satan un jour consacré à la sainteté et à la prière.

La vie sera mise en parallèle avec les préceptes divins; la conscience sera appelée en témoignage. A chaque reproche formulé au pécheur, elle l'écrasera sous le poids de ses dépositions : C'est vrai, c'était tel jour, tel heure et à tel moment de ta vie. A chaque déposition, la loi prononcera un nouvel anathème : *Per legem judicabuntur.*

Vous serez jugés par le quatrième commandement, enfants dénaturés et parents infidèles : enfants dénaturés, héritiers de Cham et d'Absalon, qui, par vos révoltes, vos mépris, vos injures, aviez araché tant de larmes à vos parents; pères

1. Rom., II, 12.

infidèles qui aviez dépouillé le manteau de l'autorité divine et laissé vos enfants à l'abri de toute vigilance, abandonnés à eux-mêmes, comme un vaisseau sans gouvernail: *Per legem judicabuntur.*

Vous serez jugés par le précepte de la charité, héritiers de Caïn, vindicatifs odieux qui avez nourri la vipère de la rancune; audacieux calomniateur dont la langue coupable, non contente de divulguer ce qui était un secret, ne rougit pas d'inventer ce qui était un mensonge impudent; rapporteur brouillon dont la malice sema les discordes, les inimitiés et les guerres: scandaleux empoisonneurs des âmes qui avez passé votre vie à donner les leçons du vice et à prêcher le crime par vos discours et par vos exemples: *Per legem judicabuntur.*

Vous serez jugés par le précepte de la sainte chasteté, dignes héritiers des infamies de Sodome, qui demandiez au crime des satisfactions égoïstes et déshonorantes; coupables adultères qui aviez trahi la foi jurée, libertins impudiques, esclaves du démon qui inspira toutes les prostitutions: *Per legem judicabuntur.*

Ah! que de fautes qui, à la lumière de cet examen, apparaîtront a l'âme coupable comme autant de spectres hideux. Depuis dix, vingt, trente ans, qu'elle se familiarisait avec le crime et qu'elle cherchait à y familiariser les autres, que de vices ignorés des hommes et connus de Dieu! Pas un n'a échappé au regard divin, pas un n'échappera à la justice éternelle. Ils sont écrits au fond de la conscience, et la conscience les montre dans leur véritable jour, avec tout ce qu'ils ont d'odieux. Elle les montre comme une armée dirigée par Satan et prête à entraîner le pécheur dans l'abîme.

Et encore, si tous ces crimes avaient été commis par un infidèle! s'ils ne contrastaient pas avec la dignité de chrétien! si le pécheur avait pu, à force d'apostasies, effacer de son front la couronne du baptême! Mais non, rien ne l'effacera, ce caractère sacré que l'eau sainte imprima dans notre âme. Le péché le souille sans le détruire, l'enfer le respectera, l'éternité ne pourra l'oblitérer, et jusque dans l'enfer, si nous avions le malheur d'y tomber, nous serions chrétiens, c'est-à-dire des rois, mais des rois détrônés, déchus, dégradés.

Le souvenir de votre baptême passera au jugement de Dieu et l'image des fonts baptismaux se dressera à côté du tribunal redoutable, et le Christ, prenant la place de son ministre, vous demandera compte de vos promesses et de vos serments.

Abrenuntias sæculo? Avez-vous renoncé au siècle, aux pompes du monde, à ses vanités, à ses amusements, à ses appâts,

à ses honneurs, à ses richesses, à tout ce qui était contraire à une vie véritablement chrétienne? Pécheurs, que répondrez-vous?

Abrenuntias carni? Avez-vous renoncé à la chair, aux pensées criminelles, aux affections désordonnées, aux intrigues coupables, aux attaches sensuelles, aux regards pleins d'adultères, aux familiarités inconvenantes, aux lectures dangereuses? Que répondrez-vous?

Abrenuntias Satanæ? Avez-vous renoncé à Satan, résisté à ses tentations, préféré la vertu au péché, le sacrifice au plaisir, le bonheur de l'éternité à une jouissance momentanée? Avez-vous été jaloux de votre liberté d'enfants de Dieu? Avez-vous été rois pour commander à vos passions et à vos instincts dépravés? Que répondrez-vous?

Au baptême, le démon entendit vos serments et il jura de vous faire déchoir en vous séduisant. Au jugement, il viendra vous reprocher vos infidélités et, après vous avoir trompés, il se fera votre accusateur. Seigneur, dira-t-il, je n'ai pas versé pour cette âme une goutte de sang; je n'ai souffert pour elle ni les tourments de l'agonie, ni la flagellation, ni le couronnement d'épines; je n'ai pas gravi le Calvaire pour la sauver, et cependant ce n'est pas vous, c'est moi qu'elle a servi. Vous étiez son ami et son père, vous lui avez donné vos grâces et vos lumières; j'étais son ennemi et son bourreau, je lui ai tendu des piéges. Elle a résisté à la lumière pour tomber dans le précipice. Non, elle ne vous appartient pas. Je lui ai donné des arrhes, elle les a acceptées. Levez-vous et jugez votre cause! Pécheurs, que répondrez-vous?

Nierez-vous alors ces accusations? Chercherez-vous à déguiser vos fautes, comme vous le faites aujourd'hui au tribunal de la divine confession? Impossible! Le livre de la conscience est ouvert. Les sceaux du mensonge et de l'hypocrisie sont brisés. Il faut compter le nombre des iniquités : *Libri aperti sunt.*

Direz-vous que les mauvais exemples vous ont pervertis, que de faux amis vous ont trompés? Mais votre conscience vous reprochera ces liaisons commencées malgré les avertissements d'une mère, ces rendez-vous donnés contre le gré du pasteur, ces fréquentations entretenues en résistant à tous les conseils de la prudence. Votre conscience vous dira ce qu'elle vous avait toujours dit : Celui qui aime le danger doit y périr : *Qui amat periculum in illo peribit.*

Direz-vous que la grâce vous a manqué? Aussitôt on vous montrera l'autel, la Table sainte, le confessionnal : sources intarissables des faveurs les plus abondantes, grands réservoirs

du sang du Christ; et vos prières aussi souvent omises que mal faites, et les sacrements aussi peu fréquentés que mal reçus, et la très sainte messe délaissée et méprisée. Tout vous dira : Non ce n'est pas la grâce qui t'a manqué, c'est la bonne volonté : *Perditio tua ex te.*

Direz-vous que vous n'aviez pas le temps? Toutes les années de votre vie, ces jours passés dans l'oisiveté ou des occupations inutiles: temps perdu pour l'éternité; ces heures écoulées dans le péché mortel : temps perdu pour l'éternité ; ces instants dévorés par l'infidélité, quand un seul eût suffi pour acheter le Ciel : temps perdu pour l'éternité. Toute votre existence, du berceau à la tombe, se dressera devant vous pour vous dire : Non, non ce n'est pas le temps qui t'a manqué, c'est la bonne volonté : *Perditio tua ex te.*

Direz-vous que vous ne saviez pas?... Comment! vous, chrétiens, instruits à l'école de Jésus-Christ, élevés par l'Église de Jésus-Christ, nourris des enseignements de Jésus-Christ, vous ne saviez pas! Que d'instructions reçues en chaire et au confessionnal, en public et en secret, missions, retraites, catéchismes, bons conseils, dernières recommandations d'une mère sur son lit de douleur, résolutions et bonheur d'une première communion, lumières avant le crime, remords dans le désordre même, que de leçons données inutilement reviendront au pécheur pour le confondre et lui dire : Non, non ce n'est pas la science qui t'a manqué, c'est la bonne volonté...! *Perditio tua ex te.*

Demandez-vous des avocats? La Sainte Vierge refuse d'être la mère d'un ennemi juré de son Fils ; l'ange gardien du pécheur vient lui reprocher ses conseils méprisés et ses inspirations rejetées; les anges gardiens de ses frères lui demandent compte des âmes perdues par ses scandales ; les anges du sanctuaire lui rappellent avec amertume ses irrévérences et ses sacrilèges et ses indifférences ; les Saints lui montrent la voie qu'ils ont suivie, voie de sacrifices, de renoncement et d'obéissance, tandis qu'il s'est obstiné dans la voie large du plaisir et de la révolte. Tous, d'un commun accord, se lèvent pour lui jeter l'anathème!

La voilà donc cette pauvre âme, convaincue de toutes parts! Elle disait autrefois en son cœur: Il n'y a peut-être pas de Dieu; —et l'Éternel a paru, au milieu de sa cour, environné de gloire, de majesté et de puissance, et il lui a répondu : *Ego Dominus :* Je suis le Maître, et il n'y a pas d'autre souverain que moi!

Elle disait : Dieu a peut-être oublié mes crimes; — et un livre lui a été présenté où il a retrouvé toutes ses actions gravées en caractères inffaçables.

Elle disait : Dieu est trop bon pour me perdre, — et voilà que la bonté a fait place à la colère, la Miséricorde, qui l'avait cherché depuis longtemps, s'est effacée devant la Justice. Silence ! La Justice va prononcer ses arrêts. Écoutons la sentence pour l'éviter.

III. — *Sentence. — Discedite a me, maledicti, in ignem æternum :* Va-t-en, maudit ! Anathème à toi et à tes crimes ! Va-t-en, brebis infidèle ! Pouvais-je t'aimer davantage, après avoir donné mon sang ? Tu n'as pas pas écouté la voix du pasteur qui t'appelait, elle ne t'importunera plus. Anathème à toi et à tes crimes ! *Discedite, maledicti.*

Va-t-en, serviteur inutile ! Aurais-je pu manifester une plus grande douceur et plus de tendresse? Tu n'a pas voulu de mon service, je ne veux pas de toi à la récompense. Anathème à tes crimes ! *Discedite, maledicti.*

Va-t-en, fils dénaturé ! J'étais ton père dans les humiliations de la crèche, dans les labeurs de l'atelier, dans les souffrances de l'apostolat, dans les ignominies du Calvaire, dans les anéantissements de l'Eucharistie, j'étais ton père partout et toujours, et tu n'as pas voulu être mon enfant : je te renie, je te maudis. Anathème à toi et à tes crimes !

J'en jure par cette croix, par mes plaies sacrées, par tout mon sang ! j'en jure par ma Mère qui fut ta mère aussi ! je ne t'avais pas créé pour l'enfer ! Tu n'as pas voulu de mon amour, il ne te sera plus à charge et tu sauras ce que pèse un amour infini, quand il a été longtemps foulé aux pieds. Anathème ! Anathème !

— Mais, Seigneur, ne suis-je pas chrétien ? J'ai cru en vous, j'ai fréquenté vos sacrements, j'ai été de votre Église, je n'étais pas un infidèle, je passais pour une personne de piété. — En vérité, je ne te connais pas ! Anathème ! Anathème à toi et à tes crimes !

Sous le poids de cette sentence que l'enfer accueille en frémissant, l'âme condamnée tombe et retombe dans les abîmes. Elle voudrait parler encore, mais sa voix se perd dans le gouffre béant. L'éternelle détention s'ouvre et se referme. L'ange de la colère jette la clé dans l'océan de l'éternité. Sur les portes scellées des sceaux de la justice et de la puissance infinies, il écrit deux mots désespérants : Toujours, jamais. Tout est fini !

Oh ! Mes Frères, jugeons-nous afin de n'être pas jugés. Allons à Jésus qui est encore notre Sauveur et notre Ami ; jetons-nous aux pieds de sa miséricorde inépuisable, seul espoir de l'âme criminelle ! Préparons-nous des avocats, pour le jour

terrible de ses manifestations, en lui confiant les bonnes œuvres de toute notre vie et le suppliant de les bénir et de les purifier !

Juste judex ultionis,
Donum fac remissionis,
A diem rationis.

Amen.

JUGEMENT PARTICULIER

Il ne serait pas si difficile de mourir, si la mort n'avait pour l'homme de longues et de terribles conséquences. Quelque dure que soit cette loi, on s'y résignerait encore si, à la destruction de notre être, ne venaient s'ajouter les chances redoutables d'un jugement sans miséricorde. Mais, c'est écrit au livre des justices de l'Éternel, la même force qui nous arrache à la terre nous entraîne, à l'instant même, au tribunal du Christ, où sera discutée notre vie entière. Heureux et glorieux pour le juste, ce moment sera horrible et désespérant pour le pécheur. Pour celui-ci le jugement se présente sous le triple aspect d'un compte sévère, d'une vision effrayante et d'une défaite accablante : compte des biens que Dieu lui avait donnés, vision des ingratitudes dont il s'est rendu coupable, défaite de l'orgueil et des passions révoltées, dont l'Éternel triomphe par la colère, n'ayant pu vaincre par amour.

I. — *Compte sévère.* — La vie est une administration : Dieu nous constitue ses lieutenants, il nous donne ses biens, à nous de les faire valoir. A qui il a été accordé davantage, il sera demandé davantage et la sainteté de la vie doit croître en proportion des grâces reçues. Le jugement le plus dur attend, par delà la tombe, ceux qui furent les plus élevés : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet* [1].

Qu'en sera-t-il du chrétien placé par le baptême sur un trône d'où il devait commander à toutes ses passions, et régner en maître sur tout ce qui s'oppose à l'action de la grâce ? *Exiguo conceditur misericordia :* Il sera fait miséricorde à ceux qui furent moins favorisés : l'infidèle dont la vie s'écoule loin de l'Église et de la vérité, trouvera un juge disposé à prendre son sort en pitié. L'infidèle rencontrera un Dieu compatissant pour

VI, 5.

la faiblesse humaine abandonnée à sa misère. Mais le chrétien armé de pied en cap par les sacrements, le chrétien que les secours divins rendaient presque tout-puissant, sera traité sans ménagement et sans miséricorde. Le Christ discutera sa vie avec la plus sévère rigueur et il déploiera, pour le punir, toute la force de son bras : *Potentes autem potenter tormenta patientur*[1].

Aussi bien, quel compte n'aura-t-il pas à rendre du bien qu'il aurait pu faire et qu'il n'aura pas fait, des grâces qu'il aurait pu recevoir et qu'il n'aura pas reçues, et même des vertus pratiquées incomplètement !

Rends compte, ô pécheur, du bien que tu aurais pu faire et que tu n'as pas fait : *Redde rationem*... La foi qui a fait les martyrs pouvait opérer des prodiges et transporter les montagnes. Qu'est-elle devenue dans le cœur criminel ? Constamment insultée par de nouveaux blasphèmes, attaquée par des doutes continuels, battue en brèche par des discours perfides et des lectures dangereuses, elle a fini par disparaître, éteindre son flambeau et faire place à l'incrédulité. Ensevelie dans le linceul du péché mortel, elle n'a été qu'une foi morte et stérile. Trahie par la dissipation, elle a été une foi endormie, sans influence sur les œuvres, sans action sur la vie. Ce domaine immense de la foi reçue ne fut qu'un domaine inexploité, un champ ravagé et couvert de buissons.

La prière et les pratiques de piété devaient être une source intarissable de vertus. C'est par la prière que tous les Saints sont arrivés à Dieu. L'âme criminelle se soucia fort peu de l'oraison et de tout ce qui devait unir son cœur au Sacré-Cœur de Jésus. Des prières omises ou mal faites, des exercices de piété accomplis avec dégoût et fort rarement, devinrent un long tissu d'infidélités et de prévarications.

Les sacrements offraient le moyen de se relever après les chutes, de se fortifier dans les faiblesses. L'âme coupable délaissa ces réservoirs précieux du sang de Jésus-Christ. Des confessions incomplètes, des communions infructueuses furent autant d'ingratitudes criantes et d'énormes abus de la grâce.

Enfin le sacrifice de la messe mettait chaque jour à sa disposition la prière et le dévoûment du Christ. Le pécheur dédaigna ce Calvaire d'amour. Les mondains le trouvaient à leurs fêtes criminelles, rarement l'Église le rencontra à ses touchantes solennités.

Et cette multitude d'inspirations et de faveurs qui l'accompagnèrent partout, et cette bonté dont l'autel est le foyer et qui,

1. Sap., VI, 7.

partant de là, ne cessa de le poursuivre pour lui faire accomplir le bien et la vertu ! Que la numération des grâces reçues sera terrible, quand le Sauveur viendra demander le prix de son sang et de sa croix et lui dire : *Redde rationem.* Rends compte des remords que tu as entendus et que tu n'as pas voulu écouter. Rends compte des avertissements qui ont éclairé ton âme sans la convertir. Rends compte des retraites, jubilés et missions qui ont ajouté tant de force aux remords sans les faire triompher : *Redde rationem.* La moitié de ces grâces en aurait sauvé cent autres ; je les ai prodiguées et tu demeuras insensible. Autant je fus généreux, autant tu fus ingrat ; autant je t'aimais, autant tu multiplias tes infidélités et tes mépris : *Redde rationem.*

A ce compte déjà terrible, vient s'ajouter celui des grâces qu'il aurait pu avoir et dont il s'est privé par sa faute. Tout s'enchaîne dans l'ordre de la Providence. Une faveur reçue est le principe d'une autre, et celle-ci d'une troisième : de même que, dans un jardin, une fleur éclose laisse après elle la semence de plusieurs autres plantes, aussi belles et aussi précieuses. Dieu a marqué cela dans ses décrets éternels et il a assigné à chacun de nous une mesure qu'il faut réaliser. Autant de fleurs manqueront à ce parterre, autant de comptes à rendre. Cette pluie de bénédictions est tombée sur une terre ingrate et stérile, elle n'y restera point ; elle remontera comme une vapeur de colère, pour retomber en pluie brûlante et dévorer les os du pécheur.

Ajoutez encore le compte du bien que le coupable aura fait et mal fait. Ce n'est pas seulement l'âme ostensiblement infidèle que Dieu scrutera avec le flambeau de sa justice ; ce n'est pas seulement Tyr et Sidon qu'il visitera dans son courroux : c'est Jérusalem elle-même, l'âme en apparence chrétienne et trop souvent hypocrite : *Scrutabor Jerusalem in lucernis*[1]. Il passera au crible ses prétendues bonnes œuvres et il pèsera dans la balance ce qu'elles ont donné au monde et ce qu'elles ont donné au ciel. Il fera la part de la vanité, de l'amour-propre, du tempérament, de la routine, de la nécessité, des convenances ; et, cette division accomplie, que restera-t-il au pécheur ? Ah ! que d'actions étaient prises pour de l'or et seront à peine du cuivre, du plomb, du bois et même de la poussière ! Que d'œuvres on regardait comme du pur froment destiné au grenier et seront à peine de la paille impitoyablement condamnée au feu !

Scrutabor, dit le Seigneur. J'examinerai ces prétendues

1. Soph., I, 12.

conversions, dont l'hypocrisie fut le principe et l'orgueil l'unique base; j'examinerai ces aumônes que l'ostentation inspira et qui furent plutôt des œuvres de vanité que de charité; j'examinerai cette série de pratiques languissant dans la tiédeur et l'habitude, où rien ne fut surnaturel et divin; j'examinerai ce zèle intempestif, toujours disposé à censurer et qui ne fut ordinairement qu'un esprit de médisance et de critique; j'examinerai surtout ces jours passés dans le péché mortel, ce temps perdu dans le désordre, ces œuvres louables accomplies sans la grâce sanctifiante et inutilisées par le vice, et je montrerai, à la grande confusion du pécheur, qu'il pouvait se sauver sans faire plus qu'il n'a fait, mais en faisant mieux qu'il n'a fait : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

II. — *Vision effrayante.* — Alors une vision épouvantable se produit aux regards de l'âme criminelle : la conscience s'ouvre, les pages de ce livre apportent la nomenclature des fautes commises et gravées en caractères ineffaçables.

Peccator videbit, dit l'Écriture. Le pécheur verra et il frémira de rage et tous ses désirs seront confondus. Il verra la loi qu'il méprisait ou qu'il trouvait dure. Ce Décalogue foulé aux pieds dans sa vie désordonnée, il le verra écrit en lettres d'or, sur la croix au pied de laquelle il sera jugé; il le verra avec ses points et ses virgules, pas un iota n'en sera retranché. Tel que Dieu le communiqua au paradis terrestre, tel qu'il l'enseigna à Moïse sur le Sinaï, tel que l'Église le prêche à la terre; il le verra avec sa sagesse, sa facilité, sa douceur. Il lira avec une lumière irrésistible et les paroles, et le sens, et l'obligation de chacun des préceptes tant de fois altérés dans sa conduite.

Puis, la conscience faisant la comparaison de sa vie avec cette loi trois fois sainte, il verra la série effrayante de ses crimes. Depuis les faiblesses de l'enfance et les emportements de la jeunesse, jusqu'à l'indifférence de l'âge mûr et l'endurcissements de la vieillesse, rien n'y manquera. L'histoire de sa vie se dépliera tout entière, rien ne lui sera épargné : ni une pensée, ni un désir, ni une action, ni une omission, on ne lui fera pas la moindre grâce. Si les cheveux de notre tête sont comptés, que doit-il en être de nos œuvres? Quelle vue! Mes Frères, et quelle vue! Depuis dix, vingt, trente ans que ce pécheur vivait loin de Dieu, quelle chaîne affreuse de dégradations, d'ingratitudes, de crimes, de scandales, dont il faudra calculer la noirceur, peser la gravité, porter la responsabilité!

Peccator videbit. Le pécheur verra la cause volontaire de ses désordres. Ces occasions prochaines où il s'engageait malgré les avertissements d'une mère et d'un confesseur, ces fréquen-

tations, ces entrevues, ces assiduités, ces divertissements, ces discours sont encore autant de crimes qui viendront s'ajouter aux premiers. Il reconnaîtra ces dangers qu'il avait toujours niés; il ouvrira les yeux quand il sera tombé au fond du précipice et qu'il sera trop tard pour en remonter.

Peccator videbit. Le pécheur verra les circonstances qui accompagnèrent ses désordres. Au tribunal de la miséricorde on ne veut pas les examiner et souvent de dix péchés réunis on n'en déclare qu'un seul. On ne fait attention qu'à la substance de l'acte, sans scruter l'intention qui l'a précédé, ni les effets qui l'ont suivi. Mais, au tribunal de la justice, Dieu suppléera à l'insuffisance de nos jugements, il en corrigera toutes les erreurs volontaires.

Aujourd'hui on dit: j'ai entretenu une liaison criminelle et noué de coupables intrigues; — mais on n'ajoute pas que c'est contre le gré d'une mère et d'un père chrétiens, que c'est au grand scandale d'une famille ou du public. Dieu le dira au pécheur en face de sa conscience dévoilée et la conscience répondra: c'est vrai, c'était tel jour, telle heure, à tel moment de ta vie.

Aujourd'hui on dit encore: j'ai parlé peu charitablement du prochain, et fait des médisances; mais on n'ajoute pas qu'en parlant de la sorte, on a perdu son frère de réputation et ruiné sa fortune; on n'ajoute pas que la détraction était inspirée par une jalousie cruelle ou une vengeance atroce. Dieu le dira en déroulant les pages de la conscience, et la conscience répondra: c'est vrai, c'était tel jour et à tel moment de ta vie!

On dit encore: j'ai tenu de mauvais discours et des conversations suspectes; — mais on n'ajoute pas que l'on a soi-même commencé la conversation et que l'on a ainsi donné le désir du mal, scandalisé et perdu les âmes. Dieu le dira pour notre confusion et notre désespoir, et la conscience convaincue ne cessera de répondre: c'est vrai, c'était à telle époque de ton existence criminelle.

Peccator videbit. Le pécheur verra les désordres dont il aura été la cause volontaire et efficace. Et voici, au tribunal du juge, l'ange gardien des âmes séduites. Il tient entre ses mains la robe dont il avait revêtu ses protégés au baptême. Il l'a trouvée dans la boue et ramassée dans les bas-fonds du vice où le scandaleux entraîna ses complices. Voici les âmes damnées par le mauvais exemple qui viennent demander vengeance contre l'auteur de leur ruine, qui le poussent du pied dans le gouffre et appellent toutes les foudres du ciel. Voici le juge lui-même qui demande sang pour sang et âme pour âme. Et surtout si le malheureux est un père ou une mère, un chrétien

revêtu d'une autorité quelconque, combien terrible sera l'examen des fautes qu'il aura fait commettre ou qu'il n'aura pas empêchées quand il le devait. Rends-moi ces âmes sacrifiées à tes passions, dira le Maître souverain, je m'étais livré pour elles à la mort, je les avais achetées au prix de mon sang. Je m'en prends à toi de leur malheur. La flamme qui les dévore te consumera toi-même. Leurs péchés t'appartiennent et la colère qui les poursuit te retombera sur la tête. Compte le nombre de tes victimes, tu auras autant de bourreaux.

III. — *Défaite accablante.* — L'histoire raconte qu'un célèbre général résumait en trois mots le récit de ses triomphes : Je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu : *Veni, vidi, vici.*

Sans doute, Mes Frères, Dieu n'a pas besoin d'emprunter à l'orgueil humain son langage insultant, mais tout ce que la superbe de la créature s'attribue dans un moment de délire, il a le droit de le revendiquer pour sa majesté infinie. Et j'imagine qu'il clora toute destinée humaine par ces trois mots du grand conquérant : Je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu.

Veni : Je suis venu, non pour te frapper, mais pour te bénir. Et tu m'as rencontré sur tous les sentiers de la vie. Jeune encore, tu fuyais mon temple et ma présence et je me cachai, pour t'attirer, sous le doux et puissant empire de la foi et du cœur maternels. Plus tard, quand le tourbillon eut effeuillé une à une les fleurs des célestes vérités, je me montrai sous la forme nouvelle d'une sainte épouse et dans le suave ascendant d'un cœur qui n'aime que pour sanctifier. Plus tard encore quand, après de longues obstinations et de longs oublis, devenu vieillard, tu jetais sur l'avenir un regard inquiet et triste, je fis une dernière apparition sous la gracieuse image d'une vertueuse enfant.

J'étais ton Dieu, par l'empire souverain que je devais exercer, mais plus encore par l'amour que je te témoignais. J'étais ton Dieu au jour de la création, je te couronnais de gloire et d'honneur, je t'appelais mon fils.

Je suis venu et j'étais ton Dieu au jour de la Rédemption, dans les abaissements d'une vie pauvre et laborieuse, je mettais tout en commun avec toi, je partageais ta rude et difficile existence, je vivais comme toi du pain de la douleur.

Je suis venu et j'étais ton Dieu au Calvaire en prenant la place que tu avais méritée et assumant les vengeances qui devaient t'écraser.

Je suis venu avec ma charité infinie et éternelle, et je t'ai poursuivi partout, et j'ai mendié ton cœur sur tous les chemins : *In charitate perpetua dilexi te.*

Je suis venu à toi par les sacrements, par la parole, par la prière et par l'Église. J'ai inventé tout ce qu'une puissance infinie, aidée d'une sagesse sans bornes, peut imaginer.

Vidi. — Et j'ai vu l'ingratitude continuelle à côté de l'amour sans limites.

J'ai vu les incrédulités et les apostasies trahissant la foi du baptême. J'ai vu les jours sans prière et les dimanches sans repos. J'ai vu la langue souillée par le blasphème, la calomnie et l'obscénité.

J'ai vu un corps consacré par ma présence déshonoré par la luxure. J'ai vu des larmes amères tombant des yeux d'un père qui voulait te sauver, et le désordre ravageant une famille que tu n'as pas su protéger à ton tour. J'ai vu des pensées coupables, des désirs criminels, des actions d'ignominie, l'insulte à l'Église, l'outrage à mes ministres, le sacrilège dans mes temples, les rancunes contre mes enfants, les imprécations contre mon nom, les défiances à l'égard de ma Providence, les abus de ma miséricorde, l'obstination contre ma grâce et l'impénitence du dernier moment : *Vidi.*

Et maintenant il faut que le dernier mot soit à ma justice, puisque l'amour n'a pu vaincre les résistances de ton ingratitude : *Discedite.*

Je n'ai pu triompher en te rapprochant de mon cœur, en exerçant ce domaine de la charité qui s'étend comme la brise bienfaisante. Je remporterai la victoire en te rejetant dans les sombres abîmes où la colère règne sans contestation : *Discedite.*

Je n'ai pu gagner ton affection et ta confiance par la bénédiction qui descendait comme une rosée rafraichissante, je dominerai par la malédiction qui pénètre comme l'huile enflammée et maudit tu seras dans ton esprit qui n'aura plus une bonne pensée, maudit dans ton cœur qui n'aura plus un bon désir, maudit dans ta mémoire qui n'aura plus un doux souvenir, maudit dans toutes tes facultés où le vide le plus affreux va exercer les tortures éternelles : *Discedite, maledicti...*

Je n'ai pu être roi de miséricorde par la grâce qui purifie en guérissant, je serai roi de justice par le feu qui dévore sans purifier : *Discedite, maledicti, in ignem.* Je n'ai pu te faire aimer les courts sacrifices du temps qui passe comme l'éclair, je broirai ton âme par les désespoirs de l'éternité qui accable sans ouvrir d'horizon : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.*

Je l'avais dit et toute créature le saura, le triomphe ne restera jamais au néant, la victoire est à l'Éternel : *Vici.*

Intelligam in novissimis, dit le prophète. Que sont auprès de ces choses dernières les bagatelles imperceptibles de cette pauvre

vie? Dieu a son heure et la superbe du pécheur est abattue. C'est le jeu de sa puissance, c'est l'affaire d'un instant: *Subito defecerunt* [1]. La vie du pervers n'était qu'un songe: la nuit écoulée, le songe s'est évanoui. Dieu dit son mot glacial: *Non novi vos*. Je te connais pas. Tout est fini: dans la cité sainte, nul ne prononcera le nom du condamné, nul ne gardera son souvenir, nul ne jettera à son malheur le plus fugitif regard: *In civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges* [2]. La victoire est à l'Éternel.

Mon Dieu, vous m'avez racheté au prix de vos souffrances et de votre sang, vous vous êtes fatigué à me chercher dans les voies de la misère et du mal: ne perdez pas le fruit de tant de labeurs. Régnez, ô Jésus, régnez par le charme de votre bonté, triomphez de moi par une de ces grâces auxquelles rien ne résiste et, s'il le faut, par ces châtiments qui brisent pour sauver. Mais, je vous en conjure, éloignez de moi ce règne de la justice qui écrase sans pitié: *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas. Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. IV, p. 21; t. VI, 597; t. VII, 153; t. XXVIII, 555.

LES TALENTS

Homo peregre proficiscens, vocavit servos suos et tradidit illis bona sua.
(Matth., XXV, 14.)

Cet homme qui part pour un voyage lointain, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ montant au ciel. La chair glorifiée du Sauveur a franchi la plus grande distance qu'il soit possible à l'humanité de franchir, elle est allée s'asseoir à la droite du Père dans les splendeurs de l'éternité, elle a pénétré jusqu'aux plus intimes profondeurs de la Divinité. Le trône qu'elle occupe ne peut être et ne sera jamais celui d'un simple mortel, et c'est avec raison que le divin Maître disait à l'heure de son départ: *Quo ego vado, vos non potestis venire*. Où je vais moi-même, personne de vous ne peut arriver.

Mais il a eu soin de nous prévenir: ce voyage n'est point définitif, ce n'est qu'une absence temporaire, une pérégrination: *Peregre profisciscens*. Si longue qu'elle soit, elle aura un terme. Je vais et je reviens, disait-il encore, vous verrez le Fils de l'homme paraître au dessus des nuées des cieux.

1. Ps. LXXII, . — 2 *Ibid.*, 20.

Je reviendrai, fut le dernier mot qu'il laissa au départ, le mot que les anges vinrent confirmer aux disciples affligés de son absence. Je reviendrai, et pourquoi? Une parabole que nous allons méditer nous apprend le but de ce retour. Sur la terre, Jésus-Christ a distribué ses biens, établi son Église, répandu la grâce et il redescendra pour recevoir officiellement ou rejeter le travail de ceux qu'il avait conviés à la foi. Le divin Maître, dans son saint Évangile, nous fait assister à tro· · scènes également instructives :

1° La distribution des dons;

2° L'exploitation faite par les serviteurs;

3° La reddition des comptes.

I. — *La distribution.* — Un homme partait pour un lointain voyage, il appela ses serviteurs et il leur livra ses biens. A l'un il donna cinq talents, à l'autre deux, à l'autre un seul, et il partit aussitôt... Dans cette donation, je remarque la gratuité et la diversité. Le Maître, qui appelle-t-il? Des enfants qui par leur naissance ont un droit à l'héritage? Non. C'étaient des étrangers, ils ne faisaient point partie de la famille, c'étaient des serviteurs : *Vocavit servos suos.*

Que leur livre-t-il? Des biens que l'on avait gagnés dans une société commune? Des richesses dont la propriété leur appartenait avant la tradition des titres? Non. C'était sa fortune personnelle : *Bona sua.* Reconnaissez-vous sous cette image la bonté de Dieu et notre dépendance? Ce que vous possédez n'est point à vous. Dieu seul est propriétaire et nous ne sommes que des serviteurs dans sa maison. S'il nous est permis de jouir de quelque chose en ce monde, c'est une concession qu'il nous a faite sur le domaine de son infinie richesse : *Tradidit illis bona sua.* Tous les biens de la nature, tous les biens de la grâce, l'espérance des biens de la gloire, tout est à Dieu avant d'être à vous.

Ce que nous n'avions pas le droit d'exiger comme une dette, nous ne pouvions pas même le demander comme une faveur et il est dit que le Maître appela ses serviteurs avant qu'ils eussent l'idée de son départ. Dites-moi, Mes Frères, qu'étiez-vous avant que Dieu vous eût conféré une intelligence capable de s'élever à la connaissance des choses, une volonté qui domine et règne sur le monde, une mémoire qui embrasse le passé comme le présent, une imagination et une sensibilité qui entrent en rapport avec la création inférieure, un cœur enfin qui établit les mystérieuses relations de l'affection et de l'amour? Qu'étiez-vous? Rien. Que pouviez-vous demander? Ce que le néant peut vous demander aujourd'hui : rien. Et Dieu

vous appela de cet abîme où vous dormiez, à la possession de la vie et des biens qui l'accompagnent. Il vous dit : viens, vois, pense, sens et aime. Sois homme, sois une créature raisonnable : *Tradidit illis bona sua.*

Dans l'ordre de la grâce, qu'étiez-vous à votre apparition sur la terre? Un condamné à mort, enfant d'un autre condamné. Or les condamnés ont perdu leurs droits, s'ils en eurent jamais. Et la vie commença par un appel de la miséricorde divine et une vocation partie de son cœur et de sa libre volonté. « Viens à ce baptême qui te purifie du péché héréditaire, voici mes richesses, je te les livre : sois chrétien et le fils de mon Église : *Tradidit illis bona sua.* » Ces biens de l'ordre surnaturel, nous aurions eu beau les chercher, nous ne les aurions jamais trouvés. Que dis-je ! L'idée ne nous serait jamais venue de les chercher. C'était à l'Éternel à s'incliner vers le néant pour l'enrichir.

Et dans l'ordre de la gloire, qui vous a dit : lève les yeux plus haut que la terre ; là haut dans ce temple de lumière où réside le Très-Haut, au sein même de Dieu un trône est préparé pour te recevoir...? Qui pouvait vous dire cela? Dieu et Dieu seul. Il était libre de se montrer à qui bon lui semble. Nous n'avons pas mérité cette sublime vocation, elle ne nous était pas due. En couronnant ses élus, le Seigneur couronnera ses propres bienfaits : *Coronando merita coronas dona tua. Tradidit illis bona sua.*

Aussi bien, Mes Frères, Dieu, étant le seul maître de ses dons, les diversifie comme bon lui semble. Il accorde à l'un cinq talents, à l'autre deux, à l'autre un seul, selon la mesure marquée dans les décrets de sa Sagesse éternelle : *Unicuique secundum mensuram suam.* Personne n'a le droit de se plaindre. Celui qui reçoit un héritage auquel il était loin de s'attendre, ne trouve point tort à son bienfaiteur d'avoir voulu faire une part plus large à son voisin, il accepte et remercie ! Il se garde de maudire le propriétaire qui s'est généreusement dépouillé en sa faveur. Et nous, cependant, que faisons-nous à l'égard du Créateur? Que de fois nous nous plaignons de notre pauvreté, nous murmurons contre le sort et nous jetons un regard de haine sur les favorisés de la Providence ! Aujourd'hui surtout, la guerre est déclarée entre le pauvre et le riche, entre l'ouvrier et le capitaliste, et une parole de blasphème retentit à tous les coins de notre société : « Il n'est pas juste que les uns possèdent d'immenses richesses et que d'autres restent continuellement attelés au char de la matière ! Renversons les trônes bâtis par l'orgueil et rétablissons l'égalité ! »

Il n'est pas juste, dites-vous, qu'il y ait des riches et des

pauvres ! Eh bien ! voulez-vous entrer en compte avec Dieu et lui rendre tout qui lui appartient ? A Dieu ce soleil qui vous éclaire, cette terre qui vous porte, ce feu qui vous réchauffe, ce froment qui vous nourrit, cette eau qui vous désaltère : à Dieu votre âme, votre corps et tout ce qui est à leur service. Que vous reste-t-il ? Le néant et le péché. Gardez cette triste propriété, et laissez à Dieu le soin de donner les avantages même temporels, puisque ce sont ces biens et qu'il n'en est redevable à personne : *Tradidit illis bona sua.*

Quoi qu'il en soit de ces pensées blasphématoires, Dieu a fait la diversité des conditions, elle existe et persévèrera malgré vous. Vous pourrez poursuivre de vos outrages la Sagesse qui l'a établie, vous n'y changerez rien ! Le Seigneur ne donne jamais tout à l'un, ne refuse jamais tout à l'autre. Celui-ci est un peu plus favorisé, celui-là l'est un peu moins : tous sont ses débiteurs. Faites des révolutions, dressez des bûchers, allumez des flammes incendiaires, semez le pétrole, promenez l'échafaud et la guillotine; proclamez tant qu'il vous plaira le régime de la suprême égalité : la Providence y mettra bon ordre. Le lendemain de vos crimes, on se retrouvera devant cette même hiérarchie de fortunes, de génies et de capacités; le lendemain du jour où vous aurez passé le niveau sur le monde, vous rencontrerez sur votre route un serviteur qui aura cinq talents, un autre qui en aura deux et un troisième qui n'en aura qu'un seul ! Dieu est libre de ses dons, et il les répand comme il lui plaît.

II. — *L'exploitation.* — « Aussitôt après la distribution, le Maître partit, et les serviteurs se séparèrent : celui qui avait reçu cinq talents en gagna cinq autres, de même celui qui en avait reçu deux; celui qui n'en avait qu'un, creusa dans la terre, et y cacha la portion de son héritage. »

Ainsi se forment deux classes bien distinctes : les serviteurs diligents et actifs, les indolents et paresseux. Le vrai serviteur travaille, il ne se contente pas de défendre des voleurs le trésor qu'on lui a livré, il le fait fructifier, il l'exploite, il amasse des revenus, et il arrive devant le Seigneur chargé de mérites et de vertus. Tels furent les apôtres que Dieu avait appelés à sa suite. Ils s'en allèrent à travers le monde, cherchant d'autres âmes, et, par l'ardeur de leur foi, la ferveur de leur charité, l'énergie de leur dévouement, ils en firent des servantes du Christ : *Alia quinque superlucratus est.* Tel est, au milieu du monde, le religieux enrichi d'une vocation privilégiée. Il exploite, dans la solitude et le silence, les talents de la pauvreté, de la sainte chasteté et de l'obéissance, il cultive avec courage le

champ de la perfection, et il se trouve à la fin chargé des vertus et des mérites qui font l'admiration des anges : *Alia quinque lucratus est.*

Un peu plus bas, vivent et travaillent les serviteurs qui ont reçu deux talents. Ils sont moins riches, mais ils ne sont pas moins laborieux ; c'est un père vigilant, une mère dévouée ; c'est le jeune homme qui consacre à la religion la force de ses vingt ans, c'est la jeune fille dont les pas ne se sont pas égarés dans les mauvaises compagnies ; c'est la foule des bons chrétiens qui conservent à leur vie le trésor de l'innocence.

Je sais qu'ils sont obligés d'arroser la terre de leurs sueurs, pour préparer des revenus et témoigner de leur fidélité. Rien sans peine, et l'on n'est point vertueux sans qu'il en coûte ! Aussi le monde sourit de dédain en voyant le bon serviteur, il hausse l'épaule de mépris et semble lui dire : Pauvre insensé ! que gagnes-tu à te crucifier ainsi sur la terre ? Ce qu'il gagne ! Il réalise sa vie entière. Tandis que pour le pécheur tout est perte et malheur, pour lui tout est gain et profit. Ce qui pour le mauvais serviteur n'est que peine et fatigue, pour lui est trésor et mérite. Oh ! qui pourra énumérer ce qu'il réunit de richesses dans la patience de la vie, la résignation des souffrances et les luttes de la tentation !

— Mais, me direz-vous, il souffre et sa vie est une vie crucifiée; il meurt à lui-même, il est privé de tout plaisir. — C'est vrai et l'apôtre S. Paul l'avait dit avant vous : Le monde m'est crucifié, je le suis au monde : *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo.* Deux crucifiés l'un à côté de l'autre, deux morts dans le même cimetière.

Vous croyez que c'est un malheur et moi je vous réponds que c'est la condition de toute vraie félicité. Ah ! si cette vie était la vie, si ce monde était la patrie, si cette existence était le terme, je comprendrais votre pitié et vos sourires. Mais cette vie n'est qu'un voyage, ce monde un prélude, cette existence une épreuve, cette lumière une ombre : c'est notre foi, notre espérance et notre soutien ; la lutte et la peine sont notre bonheur. Dans le sacrifice, nous doublons nos richesses pour le jour où la patrie s'ouvrira devant nous. Attendus là-haut par un amour infini, nous ne nous plaindrons ni des difficultés de la route ni des sables du désert, et, si jamais nous venons à tomber sur le chemin, nous nous relèverons aussitôt pour recommencer notre négoce. De nos deux talents reçus, la foi et la charité, nous nous ferons une créance hypothéquée sur le domaine de l'éternité.

Tandis que les serviteurs fidèles vont faire fructifier leur héritage, de la même maison et au même instant part le

serviteur indolent et paresseux, il enfouit le talent de son prince et le cache dans la terre. Triste image du chrétien infidèle à sa vocation ! Voyez l'incrédule : il était parti du même baptême que l'âme croyante, il avait été instruit par la même Église et il avait reçu les mêmes faveurs de la vie surnaturelle. La foi était un talent précieux qu'il devait exploiter : mais vingt ans sonnèrent, il cessa de regarder le ciel, il se courba vers le crime et perdit cette simplicité qui acceptait les décisions de l'Église et les leçons de l'Évangile. Il ne croyait plus qu'à la matière et aux sens : *Abscondit in terram pecuniam Domini sui.*

Voyez le voluptueux. Dieu lui avait donné une intelligence assez grande pour planer au-dessus des choses terrestres, et un cœur fait pour le plus pur amour. Et cette intelligence, appelée à connaître le Créateur, fut abrutie dans le sensualisme et ensevelie dans la boue. Ce cœur que Dieu respectait dans sa liberté se prostitua à de coupables émotions, et son corps que le Très-Haut avait demandé pour sa royale résidence, tué dans la fange, fut enfoui dans une tombe ignominieuse : *Fodit in terram et abscondit pecuniam Domini sui.*

Voyez le père de famille infidèle à sa mission. Dieu lui avait confié des âmes immortelles. Certes, si jamais il y eut un talent de richesses et de grandeurs, c'était celui-là. Des âmes ! le prix du sang du Christ, ce qu'il y a de plus noble après les anges du ciel, les princesses de la cour céleste, les héritières de l'Éternel. Des âmes à élever et à cultiver ! quelles nobles et sublimes fonctions ! Et il pouvait les faire prospérer, les former à la vertu et à la religion ; il pouvait les rendre au ciel chargées de mérites, il pouvait s'en faire une couronne vivante. C'était son devoir et ce devait être sa gloire. Et à son école, elles n'entendirent que des paroles de blasphème, elles se formèrent à l'indifférence et à la haine de la religion, elles foulèrent aux pieds les lois sacrées de l'honneur et de la modestie. Pauvres cœurs vendus au désordre ! magnifiques trésors jetés dans la boue, par l'insouciance de celui qui devait les garder ! *Fodit in terram et abscondit pecuniam Domini sui.*

Voyez encore l'égoïste adorateur de la fortune. Il avait tout pour gagner des adorateurs à Dieu et il pouvait conquérir la plus salutaire des influences. C'était un chef d'industrie, le possesseur d'un vaste domaine ; l'élévation et la fortune rassemblaient autour de lui un peuple immense de travailleurs occupés à le servir. Il devait les sanctifier en les utilisant. Mais non : il ne songe qu'à jouir, satisfaire son ambition et nourrir son insatiable cupidité. L'enfant de l'ouvrier n'est, entre ses mains, qu'une machine à fonctionnement, un outil vivant à employer depuis le matin jusqu'au soir, depuis le

commencement de l'année jusqu'à la fin. Ne lui parlez ni de la foi, ni du repos dominical, ni de ce qui élève l'âme au-dessus de la terre. Pourvu que son subordonné produise sa part au budget des économies domestiques, pourvu qu'il apporte son offrande au veau d'or qu'il adore, c'est assez. Et tout un atelier, toute une armée industrielle demeurera continuellement asservie à la matière, continuellement ensevelie dans les préoccupations vulgaires de la fortune et de l'argent : *Fodit in terram et abscondit pecuniam Domini sui.*

Voulez-vous enfin contempler plus près de vous la paresse de l'âme tiède et négligente ? Dieu l'avait placée dans le sanctuaire de la grâce, il lui avait prodigué ses faveurs : instructions, sacrements, inspirations, bons conseils, rien ne fut épargné. Mais tous ces dons furent sacrifiés à la plus coupable des indolences. L'arbre planté le long des eaux se dessécha, le figuier entouré de soins demeura stérile et la vigne effondrée ne produisit qu'un détestable verjus. La dissipation, la légèreté, l'amour-propre et le sensualisme absorbèrent la pluie des bénédictions célestes, et la terre, brûlée par les passions, ne fructifia jamais pour le ciel : *Fodit in terram et abscondit pecuniam Domini sui.*

Ainsi passent sur la terre le serviteur laborieux et le mercenaire paresseux, l'ouvrier de la foi et l'esclave de la matière, le travailleur du ciel et l'adorateur de ce monde. Le voyage du Maître se prolonge : *Post multum temporis...* C'est toute une vie de vingt, de cinquante ans que le juste souffre, prie et mérite sans voir arriver la récompense. C'est toute une vie aussi que le pécheur se moque de Dieu, abuse de ses dons sans croire au châtiment. Le juste espère toujours ; le pécheur a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu ou, s'il y en a un, nous ne le verrons jamais. — Le juste est sans cesse à la peine ; pour son âme du moins, le pécheur ne travaille jamais. Le juste s'humilie, le pécheur triomphe insolemment. Mais les siècles sont écoulés, la fin des temps est venue. Le Maître que l'âme chrétienne avait attendu, que l'infidèle avait oublié, retourne, et voici le dénouement terrible, et la fin du drame.

III. — *Reddition des comptes.* — Moment délicieux ! moment épouvantable ! Quelle magnifique peinture notre parabole nous fait du triomphe dernier de l'âme chrétienne ! Comme le rapprochement qui va suivre nous montre bien la supériorité et le prix de la vertu !

C'est le fidèle serviteur qui se présente le premier, il n'a point peur et il est tout heureux de comparaître : *Accedens.* Il s'avance hardiment. Comme ces vainqueurs d'autrefois, chargés des

dépouilles opimes des nations, montaient au Capitole au milieu des acclamations et des applaudissements, ainsi paraît avec une noble fierté l'âme dévouée aux intérêts de son Maître. Elle présente ses trophées et réclame sa juste part du triomphe. Sans doute elle est humble dans ses réclamations elle reconnait tout ce qu'elle doit à son Créateur dans la réalisation du salut. Seigneur, dit-elle, vous m'aviez donné cinq talents, je ne les méritais pas. Vous m'avez prévenu de votre grâce, vous m'avez donné le courage de vouloir et la force d'agir. Avec ces dons de votre amour, j'ai travaillé et voici cinq autres talents, gagnés au prix de mes sueurs, que je puis offrir à votre infinie majesté. Voici toute une vie de sacrifice qui plaide en ma faveur. J'ai prié, respecté la grandeur de votre nom et la sainteté de votre jour. Enfant, je fus soumis, père, je fus vigilant, chrétien, je fus chaste et patient, probe et charitable, pieux et dévoué à votre Église: *Ecce alia quinque superlucratus sum.*

Il n'a pas besoin d'autres demandes, le Maître se hâte de répondre avec douceur: Courage, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Dieu. Courage! c'est le mot qui relève définitivement le serviteur du chantier de la souffrance, c'est l'annonce de l'éternelle glorification, le prélude de la béatitude.

Serviteur bon et fidèle, Dieu se fait le panégyriste de son enfant, il loue ses vertus. Lui que tout glorifie, lui dont la création entière chante les louanges, lui dont tout publie la grandeur, il s'incline pour adresser des éloges à l'ouvrage de ses mains. Oh! qui dira le doux frémissement de bonheur qui fera tressaillir nos âmes, lorsqu'au témoignage de notre conscience Dieu viendra ajouter son propre témoignage! Quand celui que tout adore viendra dire à l'oreille de notre cœur: O mon juste, c'est bien, je te loue et je te bénis: *Serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.*

Mais tout ne se résume pas en de stériles éloges, et le Maître continue: O mon serviteur, dit-il, vos sacrifices furent pénibles et durs, mais ils n'étaient rien en comparaison du bonheur que je vous réservais et que je vais vous donner: *Super pauca fuisti fidelis.* Venez prendre possession du trône que je vous ai préparé et entrez dans la joie de votre Seigneur. Remarquez-vous, Mes Frères, toute l'énergie de cette expression? Ici-bas nous tâchons de faire entrer le bonheur et la joie dans notre âme, nous aspirons les voluptés de la terre, comme nos poumons aspirent l'air du ciel. Elles pénètrent et notre cœur n'est point rassasié, la soif est toujours la même. A l'heure dernière, il en sera tout autrement, c'est nous qui entrerons dans la joie. Cette félicité nous pénétrera tout entiers, elle nous

enveloppera et rayonnera tout autour de nous. Il ne restera plus de vide, plus de désirs. Nous entrerons dans le triomphe, comme le poisson dans l'eau, et ce sera notre élément pour l'éternité: *Intra in gaudium Domini tui.*

Hélas! pourquoi faut-il détourner les regards d'un spectacle si consolant pour assister à la dernière rencontre de Dieu et du pécheur?

Quelles sont les excuses du serviteur infidèle? *Scio quia homo austerus es:* Je sais que vous êtes dur. C'est là toujours le blasphème de l'impie sur la terre. Au lieu d'accuser sa paresse, il attaque l'Éternel et le soupçonne de cruauté. Il s'en prend à la loi, aux dogmes, aux promesses, aux menaces. Cette loi est impraticable, ces dogmes absurdes, ces promesses sont des chimères, ces menaces sont injustes. O Dieu! votre christianisme me pèse, je n'en veux pas! *Homo austerus es.*

« Vous moissonnez où vous n'avez pas semé. » — Qu'ai-je à faire avec Dieu? Je ne lui dois rien. Je suis mon maître et pourquoi vient-il me gêner dans mes plaisirs? Ah! combien aujourd'hui jettent cette impertinence au ciel! Nous voulons être indépendants, disent-ils, et nous choisirons le genre de vie qu'il nous plaira. Pourquoi ces prêtres qui cherchent à nous troubler, cette Église qui nous menace, cette confession qui nous gêne? Nous réclamons contre Dieu même la liberté de conscience. Et ils ont ajouté dans leur haine satanique: « Nous ne voulons plus rien de commun avec Dieu. Nous aurons le plaisir d'assister à l'agonie de tous les prêtres qui mourront lentement et terriblement sous nos yeux. Nous renonçons à notre place du ciel, nous faisons avec le Créateur séparation de corps et de biens et, en retour, il nous faut deux choses: jouissance et vengeance! Ce que nous voulons, c'est l'enfer, l'enfer avec toutes les voluptés qui le précèdent, et nous laissons le paradis au Dieu des cléricaux. » O mon Dieu! pardon d'avoir répété de si horribles blasphèmes! Ce sont bien là des révoltés à qui vous avez tout accordé et qui vous accusent impudemment de recueillir où vous n'aviez rien semé. *Metis ubi non seminasti.*

Mais voici la dernière excuse, celle du grand nombre: *Timui*: J'ai craint. Que craignait-il le serviteur infidèle? A-t-il jamais redouté la majesté de son Maître? Non. L'Éternel ne fut point dans ses voies, ni la pensée de Dieu dans son cœur. Que craignait-il donc cet homme, ce magistrat, ce vieillard qui avait la foi, à qui la foi disait: Sois chrétien et fais profession de vivre en chrétien! — et qui répondit à sa foi: Je n'ose pas...? Que craignait-il ce jeune homme qui avait gardé un profond souvenir de sa première communion, que sa mère invitait

par tant de larmes à un pieux retour, et qui répondit à sa mère : Je n'ose pas...? Ce qu'il craignait! le voici. Un jour il rencontra un impie qui se moquait de la foi, qui insultait l'Église, qui tournait en dérision les pratiques chrétiennes, et il eut peur. Il eut peur d'entendre murmurer à voix basse le nom de jésuite et de clérical. Il tendit la main à l'impie et il courut avec lui, en tremblant, déshonorer sa conscience dans les bouges de la volupté : *Timui.*

Tous les blasphèmes n'ont qu'un temps et Dieu a le sien. Ecoutez sa réponse : Serviteur paresseux, je te prends par tes paroles. Tu m'accusais de sévérité, d'exigence, il fallait redouter mes jugements. Tu avais peur, il fallait trembler devant ma puissance et non devant la faiblesse des roseaux de chair! Venez, ô ministres de ma vengeance, c'est assez d'outrages, commencez l'exécution dernière : *Tollite ab eo talentum.* Ce corps qui a refusé d'être mon temple, ô mort, achève de le dégrader dans la nuit du sépulcre, jusqu'au jour où il se relèvera pour les supplices éternels, *Tollite ab eo talentum.* Cette âme qui s'est nourrie des fumées de l'orgueil ou des hontes de la luxure, ange de l'enfer, tourmente-la : qu'il n'y ait plus dans cette intelligence une seule pensée consolante, que dans ce cœur il ne reste plus un seul désir rassurant! *Tollite ab eo talentum.* Ces grâces qui frappèrent à la porte de cet ingrat, ces dons enfouis dans la terre du vice, ange de ma Providence, porte-les à des serviteurs plus généreux, ceux-là regorgeront de délices et le serviteur infidèle sera dépouillé. *Tollite talentum!* Ce mot achève la condamnation. Le voilà, une main implacable lui arrache tout : le temps, la grâce, la miséricorde, la gloire. Il n'a plus ni maison, ni asile, ni patrie. Suivent les ténèbres que les rayons de la bonté divine ne transperceront jamais. Suivent les pleurs que l'éternité ne pourra tarir!

Choisissons notre place parmi les fidèles serviteurs. Aujourd'hui les camps se tranchent et les dévoués du Christ doivent se montrer. Plus que jamais nous avons besoin de travail, de lutte, de générosité : *Operatus est in eis.* Laissons les lâches enfouir les croyances de leur baptême. Laissons les timides et les poltrons renier leur Dieu! Armons-nous de courage pour faire fructifier le talent inappréciable de la vie surnaturelle, qui s'épanouira dans la gloire éternelle : *Super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam, intra in gaudium Domini tui. Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. VIII, p. 60; t. XXII, p. 425.

L'ENFER

Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. (Matth., XXV, 41.)

C'est pour moi, Mes Frères, autant que pour vous, que je viens méditer cette parole terrible du saint Évangile. L'enfer! L'enfer éternel! cette destinée est épouvantable, et comment ne tremblerait-on pas en pensant qu'elle peut être la nôtre? Comment le cœur de celui qui est obligé d'en parler ne serait-il glacé d'effroi?

L'enfer! L'enfer éternel! cette révélation est dure, elle répugne à la nature coupable; mais le Verbe divin ne saurait demeurer captif: *Verbum Dei non est alligatum*[1]. Malheur à moi si je voulais mutiler l'Évangile du Christ et l'accommoder aux passions humaines! Un jour cette chaire s'élèverait contre moi pour m'accuser de trahison et, pour n'avoir pas osé annoncer les châtiments de la justice divine, je m'y verrais infailliblement condamné.

L'enfer! L'enfer éternel! ce dogme est triste, mais il est utile et salutaire de l'approfondir, et, de toute nécessité, il faut descendre dans cet abîme, ou pendant la vie pour en méditer les supplices, ou après la mort pour en subir les tortures. J'ai pensé que vous préfériez y aller en esprit que d'y tomber en réalité et j'ai choisi dans ce gouffre deux pensées que je soumets à vos réflexions:

1° Rien de plus certain que l'enfer.

2° Tout ce qui prouve l'existence, prouve aussi l'éternité de l'enfer.

I. — *Rien de plus certain que l'enfer.* — La voix de Dieu, la voix des peuples, la voix de la raison en démontrent l'existence.

1° Vous avez peut-être entendu, dans le monde, le langage des impies qui s'excitaient au crime et attiraient des complices. Personne, disaient-ils, n'est revenu pour nous dire ce qui se passe par delà le tombeau, qui sait s'il y a un enfer?

Personne n'est revenu! Vous n'avez donc point de témoignage à opposer à la révélation divine, point de preuve qui détruise la solidité de votre foi, point de motif pour abjurer votre croyance, déchirer le symbole et renier votre baptême.

1. II Tim., II, 9.

Personne n'est revenu ! Ah ! c'est que l'enfer n'est pas un exil volontaire que l'on puisse quitter à son heure et à son jour : c'est une détention fermée par les verroux d'une justice qui ne passe pas, scellée des sceaux d'un pouvoir que rien ne peut briser. Supposez qu'il y ait sur la terre un bagne de condamnés à perpétuité où jamais personne ne fait grâce, d'où aucune victime ne peut s'évader. Comment accueillerez-vous celui qui viendrait vous tenir ce langage : personne ne revient; donc le bagne n'existe pas...?

Personne n'est revenu ! Si en ce moment vous voyiez apparaître dans cette église, un de ces morts qui habitent le cimetière depuis vingt ans. C'était un de vos amis, vous l'aviez bien connu, vous aviez veillé au pied de sa couche de souffrance et recueilli son dernier soupir, vous l'aviez accompagné à sa dernière demeure et il dormait le sommeil de la mort et de l'oubli, quand tout à coup il se montre à cet auditoire stupéfait et consterné. Écoutez, vous dit-il, j'ai vu les sombres abîmes de la justice éternelle, j'ai entendu les cris de désespoir des réprouvés. Il y a un enfer. Quel est celui d'entre vous qui oserait encore douter de cette vérité ?

Cependant votre ami veut vous prouver la vérité de ses affirmations et il vous conduit au cimetière, et il s'adresse aux morts qui reposaient à côté de lui et il leur ordonne de se lever, et à sa voix, les morts reviennent à la vie. Est-ce que ces apparitions ne laisseraient pas dans votre âme des convictions inébranlables, et défiant toutes les attaques de l'impiété ?

Quelque chose de pareil est arrivé. L'Histoire en garde le souvenir dans la langue de tous les peuples. Il y eut un jour une apparition étrange au milieu des nations. Les anges l'annoncèrent, la nature entière la reconnut. Elle dura trente ans. Quel était donc ce messager de l'éternité ? Était-ce un homme ? Oui, mais c'était plus qu'un homme. Le témoignage d'un simple mortel n'offrait pas assez de garanties ; il aurait pu se tromper, il aurait pu me tromper, et, quand il s'agit d'un dogme aussi terrifiant que l'enfer, je ne veux pas même la possibilité du doute. Était-ce un ange ? L'ange n'est pas infaillible de sa nature, sa parole ne suffit pas pour me faire croire à l'enfer. C'était le Dieu des éternités, le Dieu qui connaît les choses visibles et invisibles, le présent et l'avenir, le Dieu pour qui ni le temps ni l'espace n'ont de barrières. Il est venu et il a prouvé sa mission en guérissant les malades et ressuscitant les morts. Il est venu et il a laissé les enseignements les plus clairs sur le dogme que je vous explique.

A la fin du monde, dit-il, le Fils de l'homme enverra ses anges sonner le jugement des nations, les étoiles tomberont

du ciel, le soleil ne donnera plus de lumière, les éléments seront confondus, et, la croix apparaissant au-dessus des nuées, les morts quitteront leur poussière pour n'y plus rentrer, et les anges sépareront les justes d'avec les méchants.

L'entendez-vous, Mes Frères? à la fin des temps il y aura une séparation terrible, épouvantable, désespérante. Les justes seront à droite, les méchants à gauche. Ils n'avaient pas suivi le même chemin, ils ne pouvaient aboutir au même terme. A droite, le père religieux et chrétien; à gauche, l'incrédule, l'impie et le débauché. A droite, l'épouse chaste et fidèle: à gauche, la femme volage et légère: *Separabunt*. A droite, le jeune homme qui consola les vieux jours de son père, à gauche, le voluptueux qui usa ses vingt ans dans le désordre. A droite, l'ange de piété et de modestie, à gauche, l'effrontée dont les provocations firent tant de victimes: *Separabunt*. A droite, à gauche, et pour toujours!

Tel est le langage du Christ et il insiste pour frapper l'imagination de ses disciples, comme aussi pour confondre l'incrédule. Avez-vous compris, dit-il: *Intellexistis hæc omnia?* Les anges enverront les méchants, ils n'iront pas avec eux, mais ils les jetteront dans la fournaise où il n'y a que des pleurs et des grincements de dents: *Ibi erit fletus et stridor dentium.*

2° Ainsi parlait le Messie envoyé du ciel, ainsi parlèrent tous ses disciples, ainsi ont parlé tous les peuples.

Si jamais vous rencontrez un protestant héréditaire des révoltes de Luther et de Calvin, interrogez-le et demandez-lui s'il croit au purgatoire, à l'Église, aux sacrements, il vous répondra: non. A l'enfer, oui.

Interrogez le schismatique. Croit-il aù pape? Non. Au saint Esprit procédant du Père et du Fils? Non. A l'enfer? Oui.

Les hérétiques ont pu déchirer d'autres pages de l'Évangile, ils n'ont pu déchirer la révélation de l'enfer. Il ne serait rien resté de nos Livres sacrés.

Interrogez le Mahométan: croit-il à la divinité du Christ? Non. A la mission des apôtres? Non. A l'enfer? Oui. Et le Dieu de Mahomet est un Dieu cruel et scélérat, qui a divisé le monde en deux parts: l'une éternellement prédestinée au ciel, quoiqu'elle commette de crimes et de turpitudes; l'autre fatalement vouée à la souffrance, quoiqu'elle fasse de bien et pratique la vertu.

Est-ce tout? Pas encore. Nos missionnaires pénétrant les forêts sauvages, ou les déserts inhabités, ont rencontré de pauvres âmes qui n'avaient jamais entendu parler de religion. Elles ignoraient la nature de la divinité, la nature de leur âme. Elles avaient toujours une idée de l'existance de l'enfer, idée

plus ou moins vague et développée, selon qu'ils s'éloignaient davantage du commerce des autres peuples. Le sauvage a pu à force de passions et de crimes arracher de son âme le souvenir d'autres révélations, règle générale, il n'a perdu ni le souvenir de Dieu ni celui de sa justice.

Est-ce tout? Pas encore. L'histoire nous a redit le nom et les actes de certains êtres dégradés qui s'appelaient des incrédules. Elle nous a parlé de Voltaire, Diderot, d'Alembert, Broussais, d'Holbach. Tous ces esprits forts tremblaient devant la pensée de l'enfer: — Plus j'examine, plus j'y crois, disait l'un d'entr'eux. — Tu as menti, répondait Voltaire à un libertin qui niait ce dogme devant lui, il est impossible qu'il n'y ait pas un enfer. — Ecrasant témoignage, parce qu'il vient de ceux qui avaient tout intérêt à ne pas le donner.

C'est que, Mes Frères, ou il y a un enfer, ou il n'y a pas de Dieu. c'est un blasphème: je ne le retire pas. Il n'y a pas de Dieu, s'il n'y a pas d'enfer.

Voici deux hommes qui arrivent devant Dieu le même jour et à la même heure. Le premier fut le gardien de toutes les traditions de vertu et d'honneur. Excelent chrétien, il devint aussi bon père, époux fidèle, citoyen dévoué. C'était beau de le voir prodiguer tous ses moments à l'éducation de sa famille; c'était beau le voir, auprès des pauvres, se faire leur serviteur et leur ami; c'était beau de le voir immolé pour le bien de sa patrie. L'autre fut le scandaleux adultère, qui ne recule devant aucun crime pour la satisfaction d'ignobles penchants; il ne recula pas même devant l'assassinat, et plus de vingt victimes tombèrent sous son poignard. Les voilà devant Dieu, côte à côte, avec leurs œuvres et leur vie.

— Qui es-tu? dit le Seigneur au premier. — Je suis l'homme de bon conseil, la victime de tous les sacrifices, le héros de tous les dévouements.

— Qui es-tu? dit le Seigneur au second. — Je suis l'adultère et l'assassin.

— A tous deux la récompense: l'un la mérita par ses vertus, l'autre la gagna par ses crimes. Je vous dois la couronne et le bonheur. Pour moi le bien et le mal n'ont pas de différence, et je ne connais pas ces distinctions que vous faisiez là-bas. Venez, et entrez dans la gloire.

Si Dieu tient un pareil langage, il n'est plus le Dieu juste, et, j'avais raison de le dire, il n'y a pas de Dieu.

II. — *Rien de plus incontestable que l'éternité de l'enfer.* — Tout ce qui prouve l'enfer démontre son éternité! La voix de Dieu, la voix des peuples, la voix de la raison.

1° Quand la séparation annoncée par l'Évangile sera terminée, Jésus-Christ appellera à lui ses fidèles, les bénis du Père ; puis, s'adressant aux malheureux rangés à gauche : Retirez-vous de moi, maudits, leur dira-t-il. — Et où faut-il aller, Seigneur, loin de vous qui étiez notre Père, notre Sauveur et notre Ami ? — Allez au feu ! Vous êtes la paille stérile qui ne me donna jamais le moindre grain de froment ! Je l'avais dit dans mon Évangile : « La paille sera brûlée ! *Paleas comburet*[1]. » Vous êtes le sarment inutile qui ne m'offrit jamais la plus petite grappe de bonnes œuvres ! Je l'avais dit dans mon Évangile : « Les sarments seront réunis en faisceaux et jetés dans le feu : *In ignem.* » — Et combien de temps faudra-t-il habiter dans ces flammes qui nous consumeront ? — Toute l'éternité, car, dans le royaume de ma justice, le ver ne meurt pas et le feu ne s'éteint jamais ! *Vermis non moritur et ignis non extinguitur*[2].

Si vous me dites que c'est là un passage de l'Écriture qu'il faut expliquer par d'autres, d'accord avec vous. Plus de vingt fois, dans les seuls Évangiles, Jésus-Christ parle, ou de la géhenne qui brûle toujours, ou du ver impérissable, ou du feu inextinguible ; plus de six fois il parle des ténèbres où il n'y a que pleurs et grincements de dents.

C'est une de ces rares doctrines que le Maître confirme par un trait, afin de saisir l'imagination de la foule et de prévenir l'oubli de ces fondamentales vérités. Et l'enfer du mauvais riche, c'est l'enfer éternel, car entre le père Abraham et l'abîme où il est tourmenté, il y a un chaos immense, et personne, ni en haut, ni en bas, ne peut franchir cette distance infinie : *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est*[3].

Mais, puisque nous sommes en un siècle paganisé, allons demander aux païens des enseignements qui serviront à nous confondre : interrogeons leurs philosophes, leurs incrédules et leurs poètes. Au nom de la philosophie, Platon distingue trois sortes d'âmes : les unes sont pures comme le soleil, et reçues dans les Champs Élisées immédiatement après la mort ; les autres se purifient dans les ombres, passent le fleuve et finissent par aboutir au bonheur ; les troisièmes sont incurables et à jamais condamnées au Tartare ! On croirait entendre l'Évangile.

Malgré son incrédulité, Lucain tremble de tous ses membres et il avoue qu'on ne peut dormir tranquille, ayant sans cesse devant les yeux la pensée de châtiments qui ne finissent pas. On croirait entendre un Père de l'Église.

Chez les poètes, je trouve un grand coupable appelé Promé-

1. Matth., III, 12. Luc, III, 17. — 2. Marc., IX, 43, 45, 47. — 3. Luc., XVI, 26.

thée; un vautour lui dévore le foie, et ses entrailles renaissent toujours pour être victimes du même supplice: *Immortale jecur tundens.*

Je trouve un grand coupable nommé Ixion, il est attaché à une roue tournante, sans espoir de voir finir ses tourments

Je trouve un grand coupable nommé Sisyphe, il roule à force de bras, un rocher qui lui échappe toujours.

Et Tantale est dans un fleuve, et il est dévoré par une soif brûlante, et il ne peut se rafraîchir. Et Thésée est assis, éternellement assis dans l'immobilité de la souffrance : *Sedet æternumque sedebit, infelix Theseus.* Ne reconnaissez-vous pas sous ces images la croyance à l'éternité de l'enfer?

3° Or, la raison elle-même vient à l'appui de ce dogme. La raison me montre deux montagnes d'où la vue de l'éternité est claire, nette et précise: le Sinaï et le Golgotha.

Au Sinaï, la loi est promulguée. Mais un Dieu qui donne une loi, doit la faire observer. Une Chambre qui promulguerait des préceptes, sans viser à leur exécutions, serait une Chambre de fous. Eh bien, Mes Frères, s'il n'y avait pas un enfer éternel, qui se soumettrait au Décalogue? La pensée du ciel empêche-t-elle beaucoup de crimes? La pensée du purgatoire, qui est un enfer sans l'éternité, empêche-t-elle de violer la loi du Seigneur? Combien de fois la pensée du purgatoire vous a-t-elle arrêtés sur le chemin de l'iniquité et du crime? Combien de fois a-t-elle glacé votre langue sur le point de plasphémer Dieu ou de calomnier vos frères, ou d'outrager la pudeur? Vous êtes-vous dit quelquefois : Il y a un purgatoire, donc je dois résister à cette violente tentation, fuir cette compagnie, étouffer cette amitié criminelle...? Vous savez fort bien que, pour étouffer le feu des passions, il faut lui opposer les flammes éternelles, et, pour bâtir solidement l'édifice de votre salut, il faut le construire sur la voûte de l'enfer.

Au Golgotha, la Rédemption est accomplie. C'est un Dieu qui meurt pour sauver sa créature. Mais un Dieu doit agir pour des motifs dignes de son infinie grandeur et, s'il est condamné à la mort, il faut que ce soit pour délivrer d'un châtiment infini. C'est logique : l'infini d'une part, réclame l'infini de l'autre côté. Comprendriez-vous l'éternel, l'immense, la majesté du Souverain Roi abaissée jusqu'aux anéantissements du Calvaire, si ce n'était pas pour délivrer l'homme d'un supplice infini dans sa durée? Comprendriez-vous la croix pour fermer le purgatoire? Si l'enfer n'est pas éternel, le Père a été injuste envers son Fils, au jardin des oliviers. Celui-ci l'a prié de l'exempter du calice de la passion : *Transeat a me calix iste.* Et il en avait le droit, car jamais un mal temporaire

n'eût été digne des souffrances d'un Dieu... Vous me direz : Dieu est bon ! Oui il est bon, parce qu'il punit le péché qui est le mal, et il doit le punir tant qu'il subsistera.

Or, le pécheur est mort collé au désordre, il a emporté le vice avec lui, son péché subsistera éternellement. Il faudrait, pour l'expier, le sang du Christ, et là-bas il n'y a plus de rédemption. Il faudrait le repentir, et là-bas il n'y a qu'un repentir forcé et sans mérite. Le damné détestera tout, excepté le vice. Il haïra Dieu, ses châtiments, sa justice ; il haïra ses compagnons et ses complices ; il se haïra lui-même, mais il gardera sa volonté désordonnée. Est-il étonnant que la justice de Dieu toujours créancière ne cesse d'exiger ses droits ? Est-il étonnant que sa main frappe toujours, quand rien n'essaie de la désarmer ?

Et maintenant, qu'est-ce que l'éternité de l'enfer ? N'attendez pas de moi des tableaux que l'imagination noircit à plaisir : ils vous paraîtraient bien sombres et ils ne le seraient jamais autant que la réalité. Qu'il me suffise de lire avec vous quelques uns des passages de l'Évangile, où ce dogme est révélé à notre faiblesse.

Ce feu qui ne s'éteint pas ! Cette montagne de flammes toujours s'élevant et toujours s'abaissant pour envelopper le damné, le pénétrer comme pénètre la lave d'un volcan, et le saturer des plus cruelles tortures : *Omnis victima igne salietur. Ignis non extinguitur !*

Ce ver qui ne meurt pas ! Le damné se disant éternellement à lui même : et pourtant si j'avais voulu, je serais au ciel ! Il y a là-haut des frères qui ont eu moins de grâces que moi. J'ai été baptisé comme eux, j'avais fait ma première communion avec eux. C'est ma faute, si je suis dans cet abîme : *Vermis non moritur !* La séparation éternelle et le vide de Dieu ! Ah ! pendant la vie, étourdie par les passions, éblouie par les attraits mondains, emprisonnée dans les sens, l'âme ne sait pas ce que c'est que Dieu ; elle ne regrette pas de vivre loin de lui. Mais, à la mort, les passions ne sont plus rien, le monde n'est plus rien, et ce n'est rien que ce cadavre laissé aux ténèbres de la tombe. Alors l'âme éprouve le vide de Dieu, elle ressent un besoin infini de Dieu, et une main invisible la repousse. L'échelle de la grâce est brisée. C'est le chaos infranchissable, Dieu perdu ! perdu pour l'éternité ! Qui dira combien ces quelques mots écrasent le pauvre damné ! *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est.*

Supposez, dit un Père de l'Église, que Dieu se penche vers Judas et lui donne encore le nom d'ami ; va-t-en lui dit-il, prends un grain de sable et jette-le dans la mer, tu feras

ainsi tous les mille ans. Et quand tous les océans seront comblés, l'enfer sera fini. Un grain de sable tous les mille ans! Six depuis le commencement du monde! Et il faut remplir tous les abîmes, combler toutes les mers! Et pendant ce temps, il faut subir le plus affreux supplice que l'homme connaisse. Que c'est long grand Dieu! Et cependant, le jour, où cette nouvelle serait portée à Judas, Judas cesserait de pleurer. Il n'y aurait plus d'enfer pour lui, parce qu'il n'y aurait plus d'éternité.

Quis ex vobis poterit habitare cum igne devorante? Pourrez-vous, Mes Frères, habiter dans ces flammes dévorantes? La moindre intempérie vous alarme, la moindre souffrance vous arrache des blasphèmes, la plus légère pénitence vous répugne, et vous ne tremblez pas à la pensée d'un malheur sans espérance?

Quis habitabit cum ardoribus sempiternis? Y aura-t-il des damnés parmi vous? Voyez votre conduite, un seul péché mortel est digne de l'enfer, c'est de foi. N'avez-vous pas à vous reprocher des vols, des injustices, des cruautés, des scandales des calomnies, des sensualités, des voluptés coupables, des profanations du dimanche et d'autres crimes proscrits par la loi divine? Nous vous avons prêché le repentir au nom de l'amour de Dieu et de sa miséricorde, c'est au nom de la justice que nous vous invitons aujourd'hui. Ah! si les mots d'amnistie et de conversion pouvaient retentir sous les voûtes éternelles, avec quel empressement ils seraient accueillis par les victimes de la colère infinie! Mais là-bas, il n'y a plus d'Évangile, il n'y a plus de bonne nouvelle. Ce bonheur nous est exclusivement réservé. Dieu parle pour nous, Dieu nous appelle à la grâce. Par crainte de sa justice, allons à son amour. *Amen.*

Voir un autre discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. VI, pp. 197, 598; t. VIII, p. 218; t. XIII, p. 257; t. XIV, p. 38; t. XV, p. 544; t. XXVIII, p. 510.

L'ETERNITE

Ibit homo in domum æternitatis suæ.
(Eccle., XII, 5)

1. — *Il y a une éternité.* — Etres de passage sur la terre, nous sommes immortels quant à la plus noble portion de nous-mêmes. Créés indestructibles par la sagesse qui nous tira du néant, nous sommes destinés à vivre autant que Dieu, notre

patrie nous attend : c'est l'éternité : *Ibit homo in domum æternitatis suæ.*

Voyez-vous le train qui passe rapide, emporté par la vapeur, emportant ce qu'il contient? Il laisse tout derrière lui : les villes, les villages, les fermes, les campagnes, les travailleurs, les forêts, les jardins, les rochers, la prairie. Ce train, c'est la vie. La vapeur, c'est le temps : force irrésistible. La station de départ, c'est le berceau. La gare d'arrivée, c'est l'éternité. La mort en est la porte et l'arrêt ne se compte plus par heures ni par minutes. Il est général et définitif. Tous les hommes ont pris place dans le redoutable convoi. Derrière eux, tout ce qui amuse ici-bas : les bagatelles de l'enfance, les divertissements de la jeunesse, les soucis de l'âge mûr, les frêles espérances du vieillard. Ils sont emportés avec une rapidité vertigineuse : *Ibi homo in domum æternitatis suæ.*

La goutte d'eau s'échappe des flancs de la montagne. Où va-t-elle? à l'océan. Sur sa route, elle trouve des sources, des rivières et des fleuves. Elle s'associe à leur marche et ne s'arrête jamais. Sa loi est de couler sur la pente, jusqu'à ce grand réservoir où les rayons du soleil puiseront l'humidité qui féconde la terre. La goutte d'eau, c'est notre âme, les fleuves sont les peuples et les nations, l'océan c'est l'éternité. La loi de notre existence est de glisser vers cet abîme où un jour nous irons nous perdre sans retour. Jetez des obstacles sur le passage du torrent : les eaux s'agitent, bouillonnent, tourbillonnent, mugissent, frémissent, brisent la digue et s'élancent avec fureur, et le torrent continue sa marche bondissante. Moins encore vous arrêterez le courant de la vie humaine. Les jours poussent les jours comme le flot chasse le flot. Les années tombent en cascade à travers les rochers de la souffrance. Au bas de la colline, les rivages austères de l'océan, et l'océan, c'est l'éternite : *Ibit homo in domum æternitatis suæ.*

La pierre tombe dans un lac, elle secoue la surface, mais l'eau se referme, elle à disparu. Comme elle, nous sommes attirés par une force qui nous domine. Bien jeunes encore, nous avons creusé le sillon qui nous engloutira bientôt. Le gouffre est béant. Un instant d'agitation : voilà la vie, puis l'abîme se referme et voilà l'éternité : *Sustulit lapidem magnum molarem et misit in mare, et ultra non invenietur*[1].

Il n'y a pas d'autre conclusion aux premisses de la vie, que celle de l'Évangile : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam* : aux méchants les supplices, aux justes la

1. Apoc., XVIII, 21.

vie, aux justes et aux méchants, l'éternité. En vain les passions frémissent, les coupables ferment les yeux, l'impie blasphème. Dieu a parlé, cela suffit. Ce n'est pas en fermant les yeux que l'on peut enlever au soleil ses rayons, et ce ne sont pas les blasphèmes des méchants qui arrêteront la puissance divine, dans l'exécution des décrets de sa sagesse infinie.

II. — *Qu'est-ce que l'éternité?* — 1° Un domaine sans limites. — Rien de plus incompréhensible : aucune image ne peut en donner une idée, aucun raisonnement ne peut en montrer l'immensité d'une manière adéquate. Lancez votre imagination... Sur les ailes de la vapeur? La vapeur parcourt des centaines de kilomètres à l'heure : elle marche trop lentement. Sur les ailes de l'électricité? L'électricité peut en un moment faire le tour du monde : elle marche trop lentement. Sur les ailes de la lumière? La lumière parcourt soixante et dix mille lieues à la seconde. Elle se traîne dans cet abîme et n'arrive jamais à la limite. Sur les ailes de la pensée? La pensée scrute les mondes existants et les mondes possibles. Creusez et creusez encore. Quand vous aurez parcouru des espaces immenses, il reste l'immensité qui s'est dérobée à vos investigations. Quand vous avez découvert des rivages sans nombre, l'éternité demeure tout entière voilée à vos regards. Le mystère est toujours le même : c'est le mystère de l'infini. Domaine sans limites, l'éternité est le royaume de la vie ou de la mort. Sur la terre la vie est mêlée de mort, au ciel la vie s'épanouit dans sa plus belle fleur, dans l'enfer la mort exerce ses plus affreux ravages et chasse tout ce qui ressemble à la vie.

Ici, chrétiens, la vie n'est qu'une lutte constante avec la mort. Nous lui disputons le terrain pas à pas, et elle finit par demeurer maitresse du champ de bataille. L'éternité change absolument la face des choses, elle fait régner la vie ou la mort, une vie sans mélange, une mort sans adoucissement.

Au ciel l'éternité c'est la couronne de vie : *Dabo tibi coronam vitæ*[1]. Là-haut plus de deuil, plus de tristesse, plus de concupiscence, plus de dangers, plus de craintes, plus de maladies : c'est la couronne. La couronne est une circonférence sans terme. Elle est tressée de fleurs qui s'unissent pour offrir sur tous les points un aspect délicieux. Voilà le ciel avec son engageante éternité : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem*[2].

Mais hélas! dans l'enfer, l'éternité, c'est la mort, c'est une agonie qui dure toujours, c'est le royaume des pleurs et des grincements de dents : *Fletus et stridor dentium.* Figurez-vous,

1. Apoc., II, 10. — 2. Ps. CXVIII, 112.

Mes Frères, un malade torturé par une de ces souffrances qui ne laissent pas le moindre répit. Il a attendu le médecin pendant les longues heures d'une nuit entière. Oh! que ces heures sont tristes! Que cette nuit est pesante! Que de fois il a interrogé le cadran qui mesure sa vie! Marche donc plus vite, aiguille cruelle, tes lenteurs prolongent mon agonie. Enfin voici l'heure. Le médecin est là, il interroge son malade, il l'ausculte, il l'examine, il écoute encore, il réfléchit et, pour toute consolation, il se contente de jeter ces mots désespérants: Mon ami, il faut vous résigner, vous en aurez au moins pour cinquante ans de pareilles tortures. Ah! Mes Frères, le voyez-vous, ce pauvre malade, retombant sur lui-même, abattu, brisé, déconcerté et roulant dans son imagination délirante les paroles de sa condamnation: cinquante ans de pareilles tortures! Eh bien! Cette fiction ne vous dira jamais ce que c'est que l'éternité pour une âme à qui Dieu a dit: je te réprouve et c'est pour toujours!... Pauvre âme! Elle s'en va loin de son Dieu, enfant sans père, citoyen sans patrie, roi sans trône, chrétien sans Jésus-Christ! Elle interrogera le cadran fatal, et toujours l'aiguille cruelle la ramènera à la même heure: Éternité!

Pauvre prisonnière! Elle parcourt cette effroyable détention avec la rapidité de l'éclair. Elle cherche une voie, un chemin, un sentier. Elle n'en trouve plus. Partout elle rencontre la justice de Dieu montant la garde, la justice qui la condamna au sortir de la vie, la justice dont la voix terrible ne cesse de répéter: On ne passe plus: Éternité!

2° Une durée sans mesures. — Notre siècle a voulu tout assujettir à la puissance des nombres: la profondeur des abîmes, la distance des astres, la grosseur des étoiles, les lois qui régissent les corps. Les calculs de l'homme ont opéré des merveilles. Il est une chose qui échappera toujours à ses mesures: l'Éternité. On peut dire d'une âme qu'elle a commencé son éternité, on ne pourra jamais dire qu'elle est arrivée au quart, au centième, à la cent-millionième partie; dans cette durée, il n'existe ni additions ni soustractions, ni fractions, ni dividendes, ni diviseurs. Deux mots la mesurent, mais ces deux mots ne se mesurent pas: Toujours! jamais! Le balancier inflexible oscille perpétuellement entre ces deux extrémités et son tic-tac monotone ne redit que ces deux mots: Là-haut toujours la joie, là-bas toujours la tristesse. Là-haut jamais de diminution aux ineffables jouissances, là-bas jamais de soulagement aux effroyables tortures. Là-haut toujours les transports et les chants d'allégresse, là-bas toujours les blasphèmes et les grincements de dents.

O mère, vous aviez un fils chéri. Vous l'aviez aimé selon le cœur de Dieu, jamais votre indulgence ne consentit à une capitulation ; jamais votre fermeté ne recula devant les sévérités d'une sage correction. Votre amour priait, avertissait, châtiait discrètement. Un jour la mort vous ravit l'objet de si tendres sollicitudes et des larmes brûlantes tombèrent de vos paupières. Ne pleurez pas, levez les yeux vers le ciel. Il est là-haut. Et l'ange de l'éternité à chaque instant renouvelle son bonheur, et les rivages de la patrie retentissent des mêmes harmonies, et les échos de la Jérusalem céleste redisent les mêmes chants de bonheur : Toujours jouir !

Hélas ! pourquoi faut-il faire d'autres suppositions? N'y a-t-il pas des enfants que l'amour idolâtre, que la faiblesse sacrifie, que le mauvais exemple pervertit? N'y a-t-il pas des victimes que la main paternelle immola sur les autels du libertinage? Ces victimes tombèrent sous les coups de la mort. Et un père coupable se lamentait et une mère infidèle se désespérait. Penchez-vous, cruels parents, anges conducteurs, devenus des assassins spirituels, penchez-vous, vers l'abîme : ne cherchez pas à mesurer le gouffre où se traîne le libertin que vous avez perdu. Ce gouffre, on ne le mesure pas ; mais l'ange de l'éternité découvrant un coin du sombre voile qui cache d'atroces supplices, résume en un seul mot son effrayante destinée : Toujours souffrir !

3° Une situation qui ne change pas. — Ici tout est succession et changement. Le temps coule sur la terre, il coule rapidement. Il consume tous les êtres. Les plus grands arbres vieillissent et tombent après avoir essuyé bien des orages. Les plus solides bâtiments ont vu passer bien des générations et ont passé comme elles, ne laissant que des masures en ruines. Les mers changent de place. Les lacs s'écoulent. Les empires s'écroulent. L'histoire du monde n'est qu'un récit de vicissitudes et de changements.

A la mort, le temps se brise entre nos mains. L'arbre tombe et il reste où il est tombé. Au moment où le grand roi Louis XIV mourut, un de ses courtisans arrêta la pendule de la chambre où il venait de rendre le dernier soupir. Cette date immortelle fut ainsi marquée dans les annales du peuple français. C'était le 1er septembre 1715. L'aiguille marquait quatre heures et demie du soir. On dit qu'elle est restée sur cette heure depuis près de deux siècles. Voilà l'image de l'éternité. Il y a un moment où tout s'immobilise. Rien ne marque plus la division des heures. Il n'y a plus ni temps ni division. Cet instant viendra pour vous et pour moi. Personne ne songera à la marquer dans les fastes de l'histoire, l'aiguille visible ne s'arrêtera nulle part,

mais l'aiguilleur invisible fera un signe et nous serons à jamais dans le terme et l'immobilité.

Quand vos parents vous quittèrent, votre cœur se serra et vous disiez : Où sont-ils? où sont-ils? Au terme définitif où rien ne change plus. Pourquoi les plaignez vous? S'ils étaient chrétiens, ils ont échappé à ces vicissitudes qui effraient, à ces coups de fortune qui épouvantent, à ces dangers qui pèsent sur notre vie comme autant d'épées de Damoclès suspendues sur notre tête. S'ils ont été prédestinés, ils se trouvent à l'abri de ces catastrophes qui jettent le deuil au milieu des heureux du monde. Ils sont à la félicité conquise et leur béatitude participe à l'immutabilité divine. C'est la possession parfaite et simultanée du bonheur de Dieu; c'est une situation qui ne change pas.

Mais qu'est-ce donc que l'éternité dans l'enfer? Ah! Mes Frères, là aussi, plus de mois, plus de jours, plus de succession, plus que le présent perpétuel : *Nunc perpetuum.* Il y a un passage dans l'Écriture qui m'a toujours frappé par son étrange construction : Jésus-Christ dit du pécheur que les anges du ciel le prendront, le jetteront dans la fournaise et il brûle. Remarquez-vous ces trois membres de phrase et leur arrangement? « Les anges du ciel prendront le pécheur. » La phrase est au futur .. « Le jetteront au feu; » encore le futur, le temps de l'avenir. « Il brûle, » c'est le présent. C'est pour montrer que dans l'enfer, il n'y a plus ni passé, ni futur : rien que le présent et toujours le présent. Demandez ce que fait le damné aujourd'hui. L'Évangile répond : *Ardet* : Il brûle. Que fera-t-il dans cent ans : *Ardet.* Et lorsque autant de siècles auront passé sur ses souffrances, qu'il y a d'étoiles au firmament et de grains de sable sur les bords de la mer, l'Évangile répond : Il est encore et toujours au même point : *Ardet* : Il brûle. Rien n'émousse le trait qui frappe; rien n'endurcit le cœur qui souffre : les lèvres blasphèment, la mémoire torture, le remords déchire, l'intelligence approfondit, l'imagination épouvante, le feu consume et sur tout cela plane l'immobilité. Il n'y a ni jour d'hier, ni jour de demain. Des millions de siècles n'y ajouteront rien, des millions de siècles n'en auront rien retranché. C'est une situation qui ne change pas.

Ah! c'est à cette conclusion finale des événements que je reconnais la Providence et la justice de ses voies, Dieu donne à chacun ce qu'il a voulu et choisi librement.

Dans la générosité de son âme et la ferveur de ses désirs, le juste avait dit à Dieu : Je veux vous aimer toujours! coûte que coûte, il faudra bien que je vous aime : *Quis me separabit a*

charitate Christi? Et il s'était mis à la suite du Christ à travers les sentiers du Calvaire. Le monde riait : il se moqua de ses sourires. L'enfer le harcelait de tentations : il conserva le calme de la vertu et le courage de la victoire. Les passions frémissaient : il les étouffa d'une main vigoureuse. Il mourut à la tache glorieuse qu'il s'était imposée, il mourut en disant à Dieu : Donnez-moi de vous aimer. — Au même moment Dieu lui répondit : Soit, mon enfant. Viens ; le ciel, c'est l'amour : tu l'avais désiré pour toujours, ici rien ne pourra le ravir à ton cœur enivré. Viens ! aime-moi toujours et qu'il te soit fait selon ta parole.

Dans l'ivresse des passions et les dégradations du libertinage, le pécheur avait rejeté tout culte du Très-Haut. Il avait dit : Gardez vos dons et vos grâces et vos bienfaits et votre amour, je n'en veux pas : *Homo austerus es.* Maître impitoyable, je vous refuse tout service. Laissez-moi à mes jouissances et ne venez pas m'importuner par votre souvenir. Alors, il rejeta de sa pensée tout ce qui pouvait le rappeler à Dieu. Il éteignit dans son cœur la dernière étincelle du feu de la charité, et il forma de son existence comme un cercle de débauches dans lequel il se retourna, en se vautrant dans le crime : *In circuitu impii ambulant.* Jusqu'au dernier instant, il tint ce langage d'ingratitude et de haine ; jusqu'au dernier soupir, il dit au Créateur : Je ne veux pas de votre amour. Le Créateur vint à lui tel qu'il l'avait désiré et il lui répondit : Soit ! tu ne veux pas de la charité, tu ne l'a jamais voulue, tu ne l'auras jamais. Tu as désiré l'éternité du crime, tu auras l'éternité du crime. La justice brisa ce cercle de voluptés et de plaisirs où s'enveloppait l'âme coupable, elle ne lui laissa que ses crimes dans leur horrible nudité avec les châtiments qu'ils méritèrent. Et le voilà pour toujours enfermé entre le crime et le châtiment : *In circuitu ambulant.* L'éternité est l'écho de la vie. Marche, pauvre victime ! marche ! Où vas-tu ? Tu reviens fatalement au même point, pour recommencer encore et revenir toujours. Toujours la haine sera ton partage, Dieu te concède ce que tu as voulu !

III. — *Quelle sera notre eternité ?* — Et dire, Mes Frères, que ce redoutable avenir dépend de nous ! C'est nous qui le préparons en détail et dans chacune de nos actions. Les œuvres de l'homme sont la semence de la vie future : *Opera illorum sequuntur illos.* Une pensée traverse votre esprit, une parole sort de votre bouche, un désir s'imprime dans votre cœur et disparaît. Rien n'est perdu. Tout va s'inscrire sur les pages du livre éternel. Vous êtes jeune, déjà une portion de votre existence

vous attend là-bas ; vous êtes vieillard, vos quatre-vingts ans ne vous appartiennent plus : ils sont à Dieu et à l'éternité : *Æternitati pingo*, disait un peintre d'autrefois. Je ne sais s'il est resté beaucoup de ses chefs-d'œuvre ; ce que je sais, c'est qu'il disait vrai. Les coups de pinceau qu'il jetait sur sa toile, allaient aussitôt se dessiner sur la toile invisible où le Créateur garde notre vie. Et vous aussi, vous pouvez dire : *Æternitati pingo*. Vous étudiez, vous remuez la terre, vous cédez à une tentation ; vous faites des œuvres que rien ne défera, vous composez les pièces du plaidoyer qui, au tribunal du Christ, décidera de votre éternité. Votre sort est entre vos mains, c'est vous qui le fixez à jamais.

Je dis plus : c'est peut-être un moment de votre vie qui décidera de votre éternité. Lequel ? Vous n'en savez rien. La grâce a ses instants qu'il faut saisir. L'étoile brille et disparaît. David, S. Pierre, Marie-Madeleine seront éternellement heureux, pour avoir obéi à la voix du Seigneur, Judas éternellement malheureux, pour avoir laissé passer le moment de la grâce. Donc, *vigilate*. Profitez de tous les avertissements du Ciel. Vous êtes sur les bords de l'abîme. Entre le gouffre profond et votre pied, il n'y a qu'une légère couche de glace. Un coup de sang, un faible soupir peuvent être le signe de votre disparition. Un épanchement se fait au cerveau, un battement du cœur s'arrête, vous voilà engloutis.

Ah ! je comprends Stanislas de Kostka oubliant les bagatelles de ce monde, et, à ceux qui le conviaient au banquet de la vie, répondant avec une sublime énergie : *Non ad caduca, sed ad æterna natus sum :* Je ne suis pas ici pour la frivolité qui passe, je vis pour l'éternité qui m'attend.

Je comprends Louis de Gonzague dans son ambition pour le sacrifice : Il ne veut plus des grandeurs que le sort lui préparait, la vie religieuse séduit son cœur désenchanté des créatures, et il meurt innocent et pur à vingt et un ans. Louis de Gonzague avait souvent médité cette parole de François de Borgia : Ce qui n'est pas éternel n'est rien.

Je comprends les martyrs livrant leurs corps aux supplices et embrassant leurs bourreaux avec bonheur. Si les bêtes féroces ne veulent pas me dévorer, je les exciterai, disait S. Ignace d'Antioche. Les martyrs, regardant le ciel, avaient pour devise cette maxime de l'un d'entre eux. *Quid hæc ad æternitatem*. Qu'est-ce que cela en face de l'éternité ?

Et nous aussi, Mes Frères, nous repasserons, dans notre mémoire, ce mystère redoutable : *Annos æternos in mente habui*[1].

1. Ps. LXXVI, 6.

Par le souvenir de nos destinées et la crainte des arrêts divins, nous parviendrons à l'éternité de la gloire, de la vie et du bonheur. *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. VIII. p. 270; t. XXVI, p. 57

LE PURGATOIRE

I. — *Existence du Purgatoire.* — Il y a un purgatoire, Mes Frères, je ne viens pas le prouver à votre foi, je veux lire avec vous les passages de l'Écriture où ce dogme consolant nous est révélé. J'ouvre l'Ancien Testament et j'y rencontre le fait suivant emprunté à l'histoire des Macchabées : Judas, le plus célèbre de toute cette race, vient de remporter une victoire sur les ennemis du peuple hébreu. Il a perdu un grand nombre de ses soldats et laissé bien des vaillants au champ de la lutte. Or, il ne se borne pas à recueillir leur dépouille mortelle et à les ensevelir avec honneur. Il ordonne une collecte parmi les survivants, réunit douze mille drachmes d'argent et les envoie à Jérusalem afin d'offrir des sacrifices pour les âmes des héros tombés victimes de leur dévouement. Certes, on ne peut blâmer cette conduite du chef d'Israël, grand prêtre de la loi ancienne, il connaissait assurément les pratiques de la vraie religion. L'Esprit Saint, loin de le condamner, l'approuve expressément et conclut toute cette page en déclarant que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés : *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis orare ut a peccatis solvantur.*

S'il faut prier pour les morts, ce n'est point sans doute pour ceux qui sont au ciel : ils n'ont pas besoin des suffrages des vivants ; ce n'est pas davantage pour les damnés : à ceux-ci les prières sont inutiles et dans l'enfer il n'y a pas de rédemption. Donc Judas Macchabée croyait à un lieu d'expiation où les âmes des justes achèvent de se purifier et, en envoyant le fruit de ses collectes, il faisait devant tout le peuple un acte de foi au purgatoire.

Que répond Luther, le premier qui ait osé nier la vérité de ce dogme ? Il déchire cette page de nos saints livres et l'enlève de sa Bible : le remède est radical, si vous le voulez, mais cette conduite déloyale ne prouve qu'une chose : la mauvaise foi des hérétiques.

Arrivons tout de suite au Nouveau Testament et écoutons

Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Hâtez-vous, nous dit-il, de vous réconcilier avec votre créancier, pendant que vous êtes en chemin, de peur que le juge ne vienne et ne vous jette dans une prison où l'on vous demandera jusqu'à la dernière obole.

Ce créancier, c'est Dieu offensé par nos infidélités et nos crimes ; le chemin où l'on peut transiger avec sa justice et se réconcilier, c'est la vie ; le juge inexorable, c'est Jésus-Christ ; l'heure où il arrive pour faire valoir ses droits, c'est la mort. Quelle est cette prison où l'on peut payer encore, mais où il faut solder jusqu'à la dernière obole ? Ce n'est pas le ciel : le paradis est un triomphe sans cesse renouvelé, là-haut il n'y a plus ni dettes, ni chaînes, ni verroux, ni cachots. Ce n'est pas l'enfer : là-bas, on souffre, mais l'on expie jamais, on est torturé, mais l'on ne satisfait pas. On ne peut plus payer et la dette subsiste toujours et tout entière. Ce lieu où l'on passe un temps déterminé dans l'expiation et la pénitence, pour en sortir après avoir entièrement satisfait, la foi catholique le nomme le purgatoire.

Après le Maître, voici le disciple qui proclame la même vérité. Au jour du Seigneur, dit le grand apôtre, les œuvres de chacun seront manifestées, on verra les édifices d'or ou d'argent, de bois et de paille. Le feu éprouvera les justes et les sauvera en les purifiant. Un feu qui sauve, un feu qui enlève les taches du péché ne peut être que celui du purgatoire.

Pour bien comprendre cette parole de S. Paul, il faut nous rappeler qu'il y a trois classes d'âmes parfaitement distinctes. Les unes arrivent devant Dieu privées de la vie de la grâce, semblables au cadavre qu'elles ont abandonné au sépulcre. Le regard divin ne peut les supporter et la main de la colère les rejette au fond des abîmes. C'est le bois sec, c'est la paille qui reste sur l'aire quand le froment est criblé ; le bois sec et la paille seront brûlés éternellement ! C'est la classe des damnés.

Il y en a d'autres toutes pures, brillantes comme le cristal traversé par les rayons du soleil. Semblables à des miroirs sans tache, elles reflètent la beauté, la sainteté et la perfection divines. C'est l'or pur, l'argent immaculé, c'est le froment destiné aux greniers de l'Éternel. A peine la mort a brisé les liens qui retenaient ces âmes célestes à un corps de poussière et de terre, que le Seigneur les reçoit en sa présence. Point de retard, l'heure de leur entrée au seuil de l'éternité est le moment de leur glorification ; la terre, en les perdant, les donne au Ciel et à Dieu.

Sont-elles nombreuses ces âmes privilégiées ? Y a-t-il beaucoup parmi vous et autour de vous de ces chrétiens qui conservent leur cœur à l'abri de toute souillure ou qui embrassent la

pénitence avec ardeur lorsqu'ils sont tombés ? Comparez votre siècle aux siècles de ferveur qui enfantaient les martyrs et qui peuplaient les déserts de solitaires ; comparez-vous aux temps qui produisirent les apôtres et les vierges. Dès notre enfance, le péché est entré dans notre âme, nous passons la moitié de notre vie loin de Dieu et de la vertu, nous nous faisons du crime une longue et triste habitude, et où sont nos mortifications ? Où sont les satisfactions données à la justice du Seigneur outragé ?

Et dans les plus saints eux-mêmes que d'infidélités ! que de grâces négligées ou perdues ! que de prières omises ou mal faites ! que de sacrifices à la vanité et au plaisir ! que d'attachements à la terre et à l'argent ! que de misérables recherches de soi-même et de ses commodités ! que de légères médisances, d'impatiences et de mensonges ! Oui, c'est le cas de le dire, le juste tombe souvent et contracte des dettes innombrables envers le Dieu qu'il devrait servir avec une entière constance !

Or ce juste qui tombe, ces pécheurs qui se convertissent et meurent sans avoir satisfait, que deviendront-ils ? Dieu les recevra-t-il au ciel ? Non, sa sainteté s'y oppose, sa majesté ne veut rien d'impur ni de souillé. Les condamnera-t-il à tout jamais ? Non, sa miséricorde le défend. Voici, dit-elle, des vases précieux, longtemps exposés aux injures de l'air, ils ont recueilli quelques grains de poussière, mais ce sont des vases de prix, il ne faut pas les briser ; voici des plantes magnifiques, elles sont légèrement attaquées par la rouille, mais ce sont des plantes nourries par la sève de la grâce, elles ne méritent pas d'être sacrifiées.

Et la justice et la miséricorde se sont entendues pour sauvegarder leurs droits respectifs ; elles ont bâti le purgatoire comme une grande prison où la justice punit, comme un grand hôpital où la miséricorde guérit.

Que ce dogme est consolant ! Mes Frères chrétiens ! Vous avez perdu vos proches et vous tremblez sur leur sort en pensant à la pureté nécessaire pour le Ciel. Cette mère avait eu ses moments d'oubli ; ce père avait perdu de vue les devoirs de la vie présente et les promesses de la vie future, cette jeune fille avait sacrifié au dieu des plaisirs et des amusements coupables ; ce jeune homme avait bu à la coupe de la volupté et des illusions, il avait scandalisé par son libertinage et ses désordres. Cependant ils se sont repentis à la dernière heure, et vous avez vu la main du prêtre se lever sur ces têtes chéries. Mais comment une absolution, une seule absolution reçue au dernier instant, pourra-t-elle suffire à tant de crimes ? Ah ! s'il n'y avait que le ciel et l'enfer, quel sujet

de craintes et d'inquiétudes ! Confiance, vous dit la foi catholique, il y a un purgatoire, et là, dans un bain d'amère souffrance, les âmes de vos parents achèveront l'expiation commencée au seuil de l'éternité ! Priez, et vous abrègerez le temps de leurs douleurs; priez, et vous les retrouverez dans la gloire et la félicité !

Vous avez peut-être assisté aux derniers moments d'un grand criminel cent fois puni par la justice humaine. Dans cette malheureuse existence, tout était crime, désordre, obstination. Il y a eu cependant un acte de repentir, mais un acte échappé à la dernière extrémité et arraché par les terreurs de la mort. La justice divine se contentera-t-elle d'un retour si tardif, d'une contrition si faible, d'une pénitence si courte ? Cette pénitence dure à peine quelques secondes, et c'est toute une vie de forfaits qu'il faudrait expier ! S'il n'y avait que le ciel et l'enfer, quelles terreurs inspirerait le sort de cet infortuné ! Confiance, dit la religion, il y a un purgatoire. Ce grand coupable est encore un fruit que Dieu mûrira pour le Ciel dans les feux et la douleur. Cette âme s'est envolée à la dernière heure des mains de l'oiseleur infernal, Dieu l'a recueillie dans sa miséricorde et non dans sa justice ; c'est un élu qui expie, qui se prépare à l'éternelle délivrance, et l'on pourra demain graver sur sa tombe : Priez, priez pour lui !

Ah ! Mes Frères, vous comprendrez un jour toutes les douceurs de cet article de notre foi chrétienne. Vos parents et vos amis seront réunis autour de votre couche funèbre pour vous dire le dernier adieu et vous mesurerez du regard l'éternité prête à s'ouvrir. Cet abîme vous paraîtra sombre, noir, effrayant. Vous le considérerez alors à travers le prisme de ces infidélités que vous vous pardonnez si facilement aujourd'hui, et vous le trouverez d'une obscurité désespérante, et il ne vous restera plus qu'une seule consolation, et ce sera de dire à ceux que vous laisserez après vous, ce que disait autrefois Monique à son fils : Partout où vous serez, souvenez-vous de moi ! Priez ! priez pour moi !

Aussi bien, la foi au purgatoire est de tous les pays et de tous les temps. Elle a commencé avec le monde et ne finira qu'avec lui.

C'était la foi des Juifs de l'ancienne loi. Quand les anciens patriarches, les Jacob, les Joseph, mouraient en exil, ils demandaient avec instance à leurs enfants de reporter leurs cendres dans la Palestine, afin que leurs petits neveux pussent offrir sur leur tombe des sacrifices pour le repos de leur âme. Tobie allait chaque jour faire des offrandes près des restes de ses aïeux. David, Michée, Isaïe et tous les prophètes s'ajoutent

aux patriarches pour dire avec eux: Nous croyons au purgatoire. — C'est la foi de l'Indien et du Chinois, de l'Américain et du Japonais.

C'est la foi de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi.

C'est la foi du paganisme et du christianisme, des barbares et des nations civilisées. Tous les peuples n'ont qu'une voix pour dire: Oui, il y a un lieu d'expiation au seuil de l'éternité. Quand nous ne serons plus, respectez notre tombeau, honorez notre dépouille mortelle, mais songez par dessus tout à notre âme qui vivra pour souffrir peut-être longtemps: priez! priez pour nous.

II. — *Souffrances du purgatoire.* — Ici-bas, Mes Frères, on s'accorde avec la justice de Dieu, on passe des transactions avec elle. Le Seigneur exige quelque chose, mais il remet plus encore. Dans le purgatoire il faut payer jusqu'à la dernière obole et souffrir autant que le péché le mérite: *Usque ad novissimum quadrantem.*

Que cette vérité m'épouvante, Mes Frères! Pensez à tous les maux qui ont désolé la terre: guerres, désastres, maladies, épidémies, massacres, incendies, supplices et martyres. Comptez toutes les misères de la pauvre humanité. Réunissez-les en un faisceau. Quel spectacle, grand Dieu! Et cependant rien de tout cela ne peut nous fournir une juste idée du purgatoire. Ici on s'accorde avec Dieu et là-bas il faut souffrir autant que le péché le mérite et payer jusqu'à la dernière obole: *Usque ad novissimum quadrantem.*

Voyez en détail les souffrances des martyrs disloqués par d'affreux tiraillements, broyés par des roues tournantes, étendus sur des grils de fer rougi, brulés sur des colonnes enduites de poix, juxtaposés à des cadavres en putréfaction, jetés dans des fosses pleines de serpents. Quels tourments, grand Dieu! Et cependant il n'y a dans tout cela qu'une transaction passée avec la justice infinie; Dieu ici-bas remet et pardonne; dans le purgatoire, il faut payer jusqu'à la dernière obole: *Usque ad novissimum quadrantem.*

Oh! qu'elles sont terribles les exigences de cette justice qui réclame tous ses droits! Qu'elle est dure cette verge qui frappe dans la proportion du péché commis! — Mais ce sont des élus qui expient. Ce sont des âmes gagnées à Jésus-Christ, ses épouses et ses amies. Oui, Mes Frères, et c'est précisément pour cela que leurs souffrances sont dignes de pitié. Oui, elles aiment Dieu, ces pauvres prisonnières, elles l'aiment d'un amour vif, indomptable, éternel. Elles l'aiment par dessus tout, elles n'aiment que lui. Vides de tout objet terrestre,

séparées de tout ce qui amusa l'imagination et le cœur, elles n'aspirent qu'à Dieu, ne cherchent que Dieu, ne veulent que Dieu. Elles s'abandonnent à l'impétuosité de leur amour qui devient leur propre supplice. Elles s'élancent vers le ciel avec une force qu'elles n'eurent jamais ici-bas, et un bras invisible les retient, et une voix inexorable leur redit cette dure et triste parole : Attendez ! Attendez !

Oh ! s'écrient-elles, dans l'ardeur de leurs désirs, quand finira notre exil ? Quand s'ouvrira la porte de la patrie que nous avons cherchée sur la terre ? — Attendez ! Attendez !

Qu'il est dur de rester dans une prison quand on est fait pour la liberté ! Qu'il est douloureux d'être orphelin, quand on est votre enfant, ô mon Dieu ! Les portes de cette détention se briseront-elles bientôt ? — Attendez ! Attendez !

Que nos larmes sont amères et ces flammes brûlantes ! Que le temps est long, loin du père que nous avions aimé et que nous aimerons toujours ! O amour de notre cœur, venez ! O souverain bien, soyez à nous ! O amabilité infinie, attirez-nous à vous !..... — Attendez ! Attendez !

Et combien de temps durera une attente aussi douloureuse ? Je n'en sais rien. L'Église fait prier pour ses morts plusieurs siècles après leur trépas, elle autorise les fondations à perpétuité. Elle craint que la justice divine ne s'exerce des centaines d'années et jusqu'à la fin du monde.

S. Augustin pria trente années pour sa mère sainte Monique. Ce grand docteur redoutait trente ans de souffrances pour les moindres fautes échappées à la fragilité des Saints.

Il y a plusieurs siècles, une personne du monde apparut à son frère, S. Vincent Ferrier, elle lui dit que pour une vie de libertinage dont elle s'était repentie à la mort, elle était condamnée à souffrir jusqu'à la fin des temps. Vincent, touché de ce malheur, se mit à prier et à jeûner, il offrit chaque jour le saint sacrifice de la messe pour sa sœur et ce ne fut qu'après huit ans de prières, de pénitences et de sacrifices, qu'il la vit s'envoler au ciel dans le triomphe et la joie.

La vénérable Sœur Benoite vit un jour un personnage condamné à cinq cents ans de purgatoire pour une vie de désordre et de scandale.

Combien de temps durera l'exil du purgatoire ? Je n'en sais rien, mais je sais et la foi m'affirme que la dernière tache doit disparaître avant que le ciel ne puisse s'ouvrir, la dernière trace de rouille doit être consumée et ces pauvres âmes ne peuvent plus rien pour elles, ni par leurs vertus, ni par leur résignation, ni par leur prière, ni par leurs soupirs, il n'y a plus pour elles ni temps, ni mérite, ni miséricorde.

Je me trompe, la miséricorde peut encore forcer les portes de cette prison, mais c'est à nous de préparer son triomphe. Voyez ces ornements de deuil et ce catafalque, écoutez ces chants lugubres, suivez les bénédictions que l'Église verse sur la tombe de ceux qui ne sont plus et les cérémonies instituées en faveur des défunts. L'Église a vu ses enfants dans la détresse, elle se tourne vers leurs frères militants et elle leur dit : Au secours !

III. — *Au secours !* — Au secours ! Dieu le veut ! Le Père a donné son Fils pour ces âmes, le Fils a donné son sang, le Saint Esprit s'est donné lui-même et en a fait ses temples. Chaque jour un torrent d'amour part du cœur de l'Éternel, il est prêt à s'épancher sur ces élus et une digue infranchissable en détourne le cours. A nous, Mes Frères, de renverser cette barrière et d'ouvrir les voies à la charité infinie. Le Seigneur ne demande qu'un intercesseur, nous aurions bien peu de zèle si nous négligions de lui procurer cette gloire.

Nous admirons le dévoûment de l'apôtre qui s'en va sur des plages lointaines gagner des âmes à Jésus-Christ. Son ardeur excite notre envie et nous regrettons de n'avoir pas le même courage. Mais, chrétiens, les âmes du purgatoire ne sont-elles pas plus chères à Dieu que l'âme d'un Chinois, d'un Indien ou d'un infidèle ? Donnez vos prières et vos travaux et vos pénitences, et vous aurez fait autant que l'apôtre. Donnez vos œuvres et votre vie et votre mort, et vous aurez fait autant que les martyrs.

Quand, au moyen âge, la parole sainte retentissait dans les chaires chrétiennes, à ces mots : Dieu le veut ! les peuples se levaient, des armées de combattants couraient s'exposer aux rigueurs d'un long voyage ; vieillards, femmes et enfants affrontaient les dangers et les fatigues, pour délivrer les lieux qui furent sanctifiés par la présence et la vie du Sauveur. Dieu le veut ! C'est une autre croisade que je vous prêche, il ne s'agit plus de délivrer le berceau ni la tombe du Christ, mais ses temples vivants. Il n'est pas nécessaire de s'exposer à des périls sans nombre ; la sainte croisade, c'est une prière récitée, une indulgence gagnée, une messe entendue, une communion, une bonne œuvre, un souvenir. Au secours ! *Miseremini.*

Au secours ! Je le réclame au nom de votre intérêt. N'avez-vous, pas, vous aussi, des faiblesses que vous n'avez pas le courage d'expier ici-bas ? Un grand orateur vient de le dire : jamais siècle ne s'est achevé avec plus de dettes à payer en l'autre monde, car personne ne se met plus en peine d'y faire honneur en cette vie. Ces dettes s'accumulent, on avait grandi

dans le péché, on vieillit dans la négligence et au lendemain de la mort c'est le compte de toute une vie qu'il faut faire, apurer et solder. Qu'en sera-t-il de vous, lorsque ces fautes de toute une existence : paroles inutiles, mensonges, distractions, colères, désobéissances, auront accumulé sur votre front les foudres de la justice divine?

Ce qu'il en sera! Jésus-Christ vous l'assure. Tel vous aurez été à l'égard des autres, tels vos descendants seront pour vous. On vous mesurera à la même mesure, on vous pèsera dans la même balance : *Eadem mensura remetietur vobis.*

Vous avez oublié ceux qui étaient frappés avant vous, on vous oubliera quand vous serez frappés à votre tour. Vous fûtes insensibles aux gémissements de vos frères, ils seron durs à vos souffrances. Ils appelaient et vous ne répondiez pas, les jours passeront, les années s'écouleront pesantes comme des siècles, et vous réclamerez l'assistance de vos amis, et personne n'écoutera, et personne ne jettera un regard sur votre douleur. Préparez d'avance un remède à cette triste situation, faites-vous des avocats en délivrant des victimes. Au secours! c'est votre intérêt : *Miseremini.*

Au secours! Je le réclame au nom du malheur. Quand, au milieu des ténèbres de la nuit, du haut des sentiers de la montagne, on entend au fond du précipice une voix qui se plaint et qui appelle, la population tout entière est en émoi, les haines sont étouffées, les inimitiés cessent et chacun se fait un devoir de contribuer à la délivrance de l'infortuné qui a glissé le long du rocher. C'est du fond d'un abîme enveloppé de noires ténèbres qu'une voix s'élève vers vous. Vous passez sur le sentier de la vie. Arrêtez-vous un instant, considérez ce malheur et comprenez la gravité de la chute. Y a-t-il infortune plus profonde que d'être privé de tout bien? Y a-t-il accident plus terrible que de tomber dans un incendie allumé au souffle de la colère infinie? Arrêtez-vous un instant, rien qu'un instant, pour verser une prière et un souvenir. *Miseremini!* Au secours!

Au secours! Je le réclame au nom de pauvres abandonnés. Que d'âmes sur les brasiers du Purgatoire ressemblent à l'infortuné voyageur de Jéricho que tout le monde voyait et que personne ne relevait de la poussière où les voleurs l'avaient laissé demi-mort! Tombées entre les mains de ce voleur qui s'appelle le peché, plus mortes que vives, elles supplient, elles gémissent, elles tendent la main, elles regardent s'il ne viendra pas un sauveur, et personne ne répand sur leurs plaies l'huile de la prière et le vin du sacrifice.

Elles se plaignent avec les accents du paralytique de l'Évan-

gile : *Hominem non habeo.* Je n'aurai donc personne ! Quoi ! parmi tant d'héritiers et de mercenaires occupés à jouir du fruit de mes travaux, dans cette famille qui se nourrit de mes fatigues et boit mes sueurs, il n'y aura pas un consolateur, un frère, un aide, un libérateur, un ami ! *Miseremini!* Au secours !

Au secours ! Je le réclame au nom de l'amitié. Cette âme qui souffre avait un jour rencontré votre âme et vous vous étiez juré fidélité éternelle. Tout était commun dans votre vie, les joies, les douleurs, les plaisirs, les espérances. Ami véritable et sincère, il prévenait vos désirs, il accourait à votre appel, il répondait à vos sentiments. Avant de partir, il vous serra la main pour vous rappeler l'affection qui vous avait unis, et la graver dans votre esprit par un de ces souvenirs qui ne s'effacent jamais. De cela, il n'y a que quelques mois et déjà il frappe inutilement à la porte de votre cœur ! Oh ! montrez-lui que votre amitié n'était pas un mensonge. Il expie peut être des excès de complaisance à votre égard. Pitié ! pitié pour cet ami qui vous appelle ! *Miseremini!* Au secours !

Au secours ! Je le réclame au nom de la parenté et du sang. Ce malheureux qui souffre, c'est un père, un époux, un frère. Cette âme abandonnée, c'est une mere, une fille, une sœur. Vous souvient-il du jour où ces parents vous recommandèrent leur âme en vous disant le dernier adieu ? Désormais, murmuraient-ils d'une voix déjà éteinte, vous serez possesseurs de nos biens. Cette maison que vous habiterez, c'est nous qui l'avons bâtie. Ce domaine qui vous fera vivre, nous l'avons cultivé jusqu'à ce moment. Tout vous appartiendra et tout vous y parlera de nous. Et ce père ajoutait en suppliant : je vous demande l'exécution de mes dernières volontés, je réclame quelques suffrages pour fléchir la justice divine. Et cette mère exhalait le dernier soupir en vous disant comme la mère d'Augustin : Priez pour moi. Je vais souffrir pour vous avoir trop aimé. Et vous, les larmes aux yeux, serrant dans vos mains cette main déjà glacée par la mort, vous répondites : Oui. Ce oui était presque un serment. Avez-vous été fidèles ? Hélas ! Mes Frères, la piété envers les morts s'en va tous les jours avec le respect de la religion. Les parents et les alliés de ceux qui ne sont plus foulent aux pieds la tombe qui reçut leur dépouille, ils déposent une couronne, quelques fleurs, un bouquet d'immortelles, mais ils ont désappris la prière qui soulage et ils ne pensent plus à appeler sur leurs âmes la bénédiction du Seigneur : *Et non dixerunt qui prœteribant : benedictio Domini super vos.*

Que dis-je ! Non seulement la voix du malheur, de l'amitié, de la parenté, mais trop souvent la voix de la justice est

meconnue, et parmi de coupables héritiers, parmi les enfants d'un même père, il s'en trouve qui, par une suprême ingratitude, démolissent ce que les morts avaient ordonné pour le salut de leur âme. Et cette main baignée des sueurs de l'agonie d'une mère, d'une épouse ou d'une sœur, s'apprête à déchirer un testament qui avait prévu quelques legs pieux et à leur voler la minime portion de l'héritage qu'elles s'étaient réservée. Cette donation était peut-être une restitution longtemps différée, ces offrandes destinées à effacer les péchés étaient un droit de celui qui s'en est allé ; malgré ce droit, malgré la volonté certaine du mourant, malgré le testament, malgré les promesses faites en face de la mort, on hésite, on diffère, on invoque les décisions des tribunaux, et de gaîté de cœur on devient le bourreau de son père et le geôlier de sa prison.

Il n'y en a point ici, Mes Frères, de ces ingrats qui dévorent les sacrifices des morts : soyez-en bénis, vous aimez vos pauvres défunts, soyez-en remerciés de leur part. Continuez de leur faire l'aumône, comme ils ne cessent de vous tendre la main.

Date eleemosinam. Faites-leur l'aumône d'une prière et d'un *De profundis.* Cette prière montera vers le Seigneur et retombera comme une douce rosée, pour tempérer les flammes qui les consument.

Date eleemosinam. Faites-leur l'aumône de quelques messes célébrées en leur faveur. La messe est la prière de Dieu. Les prières de l'homme sont toujours boiteuses, elles montent lentement, elles frappent timidement. Le sang du Christ ne trouve d'obstacle ni au ciel ni au purgatoire. Il monte droit au ciel pour éteindre la foudre, il va droit au purgatoire pour éteindre le feu.

Date eleemosinam. Faites-leur l'aumône d'une pièce de monnaie versée dans le sein du pauvre. Cette aumône priera pour eux et pour vous. Elle vous méritera les biens impérissables de la grâce, elle introduira vos parents dans le lieu de rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

Date eleemosinam. Faites-leur l'aumône d'une communion consacrée à leur soulagement, d'une indulgence gagnée en leur faveur, d'une bonne œuvre offerte à leur intention, de toutes les actions de votre journée. Et, quand vous ne serez plus, votre âme obtiendra la seule grâce qui pourra la soulager encore : la grâce d'une messe. Vous entendrez le seul éloge qui pourra vous être agréable : l'éloge d'un *De profundis. Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. II, VIII, XI, XIII, XXVIII, XXX.

SECTION IV

Le grand don de la vie chrétienne ou l'Eucharistie, mystère, sacrifice et sacrement

PRÉSENCE RÉELLE

Ecce vobiscum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.
(Matth., XXVIII, 20.)

Tous les sacrements nous confèrent la grâce et contribuent à notre sanctification. Ce sont des canaux par lesquels la céleste rosée des bénédictions divines arrive jusqu'à notre âme pour l'enrichir des vertus chrétiennes. Mais, entre tous, le sacrement de nos autels tient le premier rang par son excellence, sa dignité et ses effets. Ce n'est plus seulement la grâce qu'il communique, mais l'auteur lui-même de la grâce, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi l'appelle-t-on l'Eucharistie, c'est-à-dire la grâce par excellence et au-dessus de laquelle il n'y a plus à espérer que le Ciel.

Ce sont là, Mes Frères, des vérités dont pas un d'entre vous n'oserait douter, et mon but n'est pas de vous apprendre à croire ce qui est déjà l'objet de votre foi. Cependant, pour affermir cette croyance et ranimer votre amour envers l'adorable mystère, permettez-moi de vous exposer quelques-unes des preuves de la présence réelle. Trois pensées feront le partage de cette instruction et le sujet de votre attention. Le mystère de la présence réelle a été clairement promis et certainement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a été visiblement confirmé par une multitude de miracles.

I. — *La promesse.* — C'était aux environs de Capharnaüm, petite ville de Juda. Jésus-Christ venait de rassasier des milliers de personnes avec cinq pains et quelques poissons. La foule l'environnait, émerveillée, suprise et confondue. Ses ennemis gardaient le silence et commençaient à le redouter. Le divin Maître n'avait accompli le miracle que pour leur annoncer un prodige plus extraordinaire ! Il profite de leur étonnement. Vous me suivez, leur dit-il, parce que vous avez été nourris

d'un pain miraculeux, mais pourquoi ne croyez-vous pas à mes enseignements? Pourquoi ne cédez-vous pas à ma parole? — Sensibles à ce reproche, les habiles, les savants d'alors sans doute, se lèvent et répondent avec orgueil : Nous croyons à Moïse, parce qu'il nous avait nourris de la manne descendue du Ciel, et vous, quel signe donnez-vous de votre mission? — Les insensés ! ils ont déjà oublié le miracle et ils ne voient pas qu'un homme, en multipliant les substances, se déclare par là même l'envoyé du ciel.

Le Sauveur daigne cependant répondre à cette question impertinente. Je vous donnerai, dit-il, un signe plus grand encore : le vrai pain du Ciel n'est pas celui de Moïse, mais celui que vous recevrez de moi ! Vos pères ont mangé la manne et ils sont morts, celui qui mangera de ce pain vivra toujours. — O Seigneur, s'écrie la foule, distribuez-nous aussitôt ce pain de vie. — Et le Maître de continuer : Je suis moi-même le pain vivant descendu du Ciel, celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie en lui.

A ces paroles, des murmures s'élèvent de toutes parts et des disputes s'engagent entre les auditeurs. Comment, disent les uns, peut-il affirmer qu'il est venu du Ciel? — Comment peut-il nous donner sa chair à manger et son sang à boire? ajoutent les autres; il rêve, il délire, c'est un insensé ! — Les troisièmes, un peu plus modérés, croient à une parabole, à quelque figure comme il en faisait souvent.

Jésus va parler, et, s'il ne fait pas cesser les murmures, il terminera la discussion et édifiera tout le monde sur le sens de ses paroles. Cherche-t-il à faire entendre qu'il s'est exprimé allégoriquement? Non, Mes Frères, au lieu de diminuer la force de ses paroles, au lieu d'en altérer la première signification, il la corrobore, il ajoute la foi du serment : En vérité, en vérité je vous le dis, ma chair est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage, et si vous ne mangez cette nourriture, vous n'aurez pas la vie en vous : *Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.*

Que se passe-t-il alors? Quelques-uns de ceux qui étaient restés la première fois, croyant à une parabole, sont scandalisés de ces nouvelles affirmations et se disposent à partir. Ils se prennent à murmurer contre les divins enseignements et les étranges doctrines qu'on vient de leur proposer. C'est impossible, disent-ils, n'écoutons plus un pareil langage : *Durus est hic sermo et quis potest eum audire?*

Jésus, connaissant leurs murmures, se garde bien de les retenir et de s'accommoder à leurs désirs. Bien au contraire,

il étonne et confond leur raison orgueilleuse par des difficultés plus insolubles et des merveilles plus surprenantes. Vous ne pouvez croire, dit-il, aujourd'hui que j'habite la terre comme vous ! Je ne serai pas toujours en ce monde. J'irai au ciel prendre possession de mon trône et comment croirez-vous alors? Cependant il le faut absolument, je l'ai répété jusqu'à cinq fois, on ne saurait être mon disciple sans la foi à ce mystère. Si vous ne voulez admettre que ce que vos sens vous rapportent, séparez-vous de moi, je ne veux pas de disciples charnels et grossiers, mes vrais serviteurs se guident par l'esprit, la grâce et la foi : *Verba mea spiritus et vita sunt.*

A ces mots, un grand nombre d'auditeurs s'éloignèrent pour ne plus revenir, et Jésus, voyant leur incrédulité, se tourna vers les douze et il leur dit : Et vous aussi, voulez-vous partir? *Numquid et vos vultis abire ?* — C'est-à-dire, vous avez entendu cette nouvelle doctrine, je n'ai rien à retrancher de ces paroles, je n'ai pas à les expliquer, elles sont claires. Si le fond du mystère est obscur, la promesse en est formelle ! Je ne veux rien y ajouter, je n'en puis rien rabattre. Choisissez dès maintenant, prenez-en votre parti : voulez-vous vous en aller? *Numquid et vos vultis abire ?*

Ce fut alors que Pierre, au nom des apôtres, fit le premier acte de foi à l'Eucharistie. « Seigneur, à qui irions-nous? vous seul avez les paroles de la vie éternelle. » Nous ne comprenons pas votre puissance, mais nous lui faisons hommage d'une foi humble, sincère et inébranlable : *Ad quem ibimus, verba vitæ æternæ habes?*

Depuis ce jour, Mes Frères, Jésus n'a cessé de se trouver entre les deux camps qui se formèrent au désert. D'un côte, l'impie qui murmure, l'incrédule qui dit : *Quomodo?* Comment cela peut-il se faire? De l'autre, le fidèle à la foi simple qui adore la puissance divine et croit à sa parole. A nous le choix. Le divin Maître ne changera rien à ses dogmes. Du fond de son tabernacle, il vous dit comme aux apôtres : *Numquid et vos vultis abire?* Si la foi vous manque, sortez de mon temple, quittez mon église, faites-vous justice comme les juifs, comme Judas qui se rangea parmi les incroyants. N'affectez plus d'être mon disciple, car sans la foi à l'Eucharistie on ne peut pas être et l'on ne sera jamais chrétien.

II. — *Institution.* — L'heure marquée dans les décrets éternels pour la Rédemption du monde a sonné. Jésus est à la veille de gravir les sommets du Golgotha. Une dernière fois, il a réuni ses disciples autour de lui pour terminer la Pâque ancienne et commencer la Pâque nouvelle. Au milieu du repas, il se lève,

il lave les pieds à ses apôtres, puis, quittant le linge blanc dont il s'était environné les reins, il prend du pain, lève les yeux au ciel, prononce quelques paroles et le miracle promis au désert est réalisé, et les apôtres vont manger la chair et boire le sang du Fils de l'homme.

Écoutons encore et comprenons les paroles de notre Dieu. Si jamais il a dû parler en figures, ce n'est pas aujourd'hui. Il va passer avec les hommes un nouveau contrat d'alliance et tout contrat, vous le savez, doit être clairement exprimé. Il va établir un nouveau rite et toute institution doit être consolidée sur les bases les plus inébranlables ; il faudra que personne ne puisse attaquer ni la valeur des termes ni la construction de l'acte. Il s'adresse à ses apôtres et ses apôtres sont habitués à prendre tous ses enseignements au pied de la lettre, jamais il n'a eu rien de secret pour eux ; il s'adresse à l'Église de tous les siècles et il n'aura plus l'occasion de lui parler en personne. Serait-il croyable qu'il fut ici question d'énigmes ou de paraboles ? Serait-il croyable que le Sauveur eût voulu, par ses derniers enseignements, induire en erreur les fidèles de tous les temps et de toutes les nations ? Non, Mes Frères, si jamais il a dû la vérité à ceux qu'il appelait les siens, il la doit aujourd'hui claire, nette, précise et formulée sans ambages ni équivoques.

C'est un testament enfin qu'il va faire et, dans son testament, un père ne laisse prise à aucune discusion. Il ne veut pas que ses enfants viennent se disputer son héritage au pied de son cercueil.

Que va-t-il donc nous donner, chrétiens, lui qui ne posséda rien en propre sur la terre ? Lui qui naquit dans une grotte abandonnée, vécut de l'aumône des pauvres et mourra demain sur une croix d'emprunt ?

Que nous léguera-t-il, lui qui disait : Les renards ont leur tannière, les oiseaux du ciel leur nid, mais le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer sa tête... ? Que nous laissera-t-il ? L'Évangile répond : *Et dixit : Comedite :* Et il dit : « Mangez, ceci est mon corps, buvez, ceci est mon sang, faites ceci en mémoire de moi. » Voilà l'héritage et nous n'en demanderons pas d'autre. Qu'y a-t-il de plus précieux que le corps et le sang d'un Dieu ? Ce n'est plus la manne de l'Hébreu, c'est le pain du ciel. Ce n'est plus la victime de l'Égypte, c'est l'Agneau immolé pour le salut du monde. Ce n'est plus l'arbre de vie du paradis terrestre, c'est l'auteur lui-même de la vie et de l'immortalité.

« Ceci est mon corps, ceci est mon sang, le même qui sera offert pour vous. » Rien de plus clair que ces paroles, et le Sauveur ne pouvait exprimer plus nettement le mystère de la

présence réelle. Luther qui avait tout démoli, tout renversé, tout ruiné en fait de religion, n'osa point s'attaquer à ce texte de la divine Écriture. Je voudrais bien, disait-il, qu'on me prouvât que l'Eucharistie est tout simplement un peu de pain et de vin figurant le Christ, j'ai travaillé cette question à la sueur de mon front... L'entendez-vous, Mes Frères? il voudrait abolir la présence réelle, il a travaillé, sué, épuisé tous ses efforts. Qu'est-il arrivé? J'avoue, continue-t-il, que je suis enchaîné, aucun moyen de sortir de là, le texte de l'Évangile est trop clair, il faudrait le massacrer, le traiter en bourreau pour arriver à son but.

Tu as raison, ô Luther, le texte de l'Évangile est à l'abri de toute discusion, le mystère est inattaquable et quiconque voudra conserver la vraie foi devra le ranger au nombre de ses croyances nécessaires.

Telle est aussi notre persuasion. Il faudrait ou une ignorance incompréhensible ou une insigne mauvaise foi pour ne pas se ranger à ces principes. Donc tout catholique doit croire que le sacrement de nos autels n'est pas seulement un signe et une figure, mais qu'il contient réellement et véritablement la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, son corps, son sang, son âme et sa divinité.

Tout catholique doit croire qu'après la consécration le pain et le vin ne subsistent plus, mais que, par une conversion prodigieuse, le pain est devenu le corps du divin Sauveur et le vin s'est changé en son sang.

Tout catholique doit croire que Jésus-Christ est vivant dans la sainte hostie, comme au jour de sa résurrection, contenu tout entier dans chaque espèce consacrée et dans chaque partie de l'espèce divisée.

Tout catholique doit croire que, dans la communion, ce n'est pas le pain qu'il reçoit, mais le Fils de Dieu, le Verbe incarné, la seconde personne de la sainte Trinité.

Telle était la foi de S. Paul et elle lui inspira une des plus belles pages touchant ce dogme sacré. Que l'homme s'éprouve, disait-il, qu'il se purifie avant de manger le pain eucharistique et de boire le calice du Seigneur, car celui qui s'approche de la table sainte sans les dispositions nécessaires mange et boit sa propre condamnation. Il se rend coupable et responsable du corps et du sang du Fils de Dieu.

Telle fut, à travers les siècles, la foi de tous les Pères et des Docteurs de la sainte Église. Leur accord est unanime. Chacun a apporté son tribut d'hommage au divin sacrement de nos autels. L'Eucharistie est le centre autour duquel gravite tout ce qu'il y a de sainteté, de vertu et de véritable science sur la terre.

Telle est encore dans toutes les contrées du monde la foi des fidèles et des pasteurs. Demandez à ces temples qui s'élèvent dans toutes les régions de l'univers, à ces tabernacles qui dominent les autels chrétiens, à ces tables de communion qui ornent nos églises, à ces ciboires artistement sculptés, à ces calices, à ces ostensoirs admirablement travaillés, demandez-leur ce qu'ils signifient... La présence du Dieu fait homme dans l'Eucharistie.

Demandez à la cloche de nos paroisses ce qu'elle dit au cœur catholique, quand elle fait retentir dans les airs ces joyeuses volées... La présence du Fils de Dieu dans l'Eucharistie.

Demandez à la lampe des sanctuaires de France, d'Italie, d'Angleterre, d'Espagne, de Russie et de tous les pays habités par des chrétiens, demandez-lui pour qui elle se consume et le jour et la nuit... Pour le Fils de Dieu présent dans l'Eucharistie.

Transportez-vous au delà des mers, sur les rivages où le missionnaire aborde au nom de la civilisation et de la foi. A peine débarqué, l'envoyé de Dieu plante une croix, il prend possession de son domaine au nom de Jésus-Christ. Puis il tire de son sac une ardoise consacrée, d'humbles ornements, un pain azime. Au pied de cette croix, sur cette pierre, unique souvenir matériel de sa patrie, il fait descendre le Fils de Dieu, comme pour dire à tous les témoins de ce premier sacrifice qu'il vient prêcher la foi à l'Eucharistie.

Voyez, quelques mois après, cette cabane en joncs bâtie au milieu du désert, cette hutte modeste dressée au centre d'une forêt. De pauvres sauvages ont fait des heures entières pour venir s'agenouiller dans ces asiles de la pauvreté. Ils ont traversé des chemins perdus, des forêts profondes, des rivières sans gué. Ils se sont exposés à mille dangers, à mille fatigues. Qu'y a-t-il donc qui les attire avec tant de puissance? Que sont-ils venus chercher dans ces modestes refuges? Ah! c'est le Dieu de l'Eucharistie qui a parlé à leur âme; c'est le Fils de la Vierge que leur cher missionnaire va offrir en sacrifice. Ils sont venus le contempler sous les espèces sacramentelles, le recevoir en nourriture, puiser à ses pieds la force de la persévérance et, s'il le faut, le courage du martyre.

Qu'il est beau ce spectacle de tous les chrétiens réunis dans la même foi, au pied des mêmes autels, adorant les mêmes mystères, priant le même Dieu, aimant le même amour!

III — *Miracles.* — Les paroles du Sauveur et l'enseignement de l'Église suffiraient sans doute pour nous convaincre de la vérité de la présence réelle. Quand Dieu a parlé, quand son Église a défini, le devoir du chrétien est de se taire et de se

soumettre. Il n'est pas besoin d'autres explications, tant pis pour l'orgueil et l'impertinence qui demandent à l'Éternel compte de ses mystères.

Cependant Dieu toujours condescendant a voulu s'accommoder à notre faiblesse; il sait que nous sommes dominés par les sens, et il a parlé à nos sens par le miracle.

Quand Jésus le veut, les saintes espèces s'animent, un jour l'hostie se change en un agneau plein de douceur, une autre fois, c'est un enfant admirable qui s'offre tout à coup aux regards du peuple émerveillé. Tout le monde accourt. S. Louis reste en prière et nous donne un exemple de foi héroïque: Allez voir cet enfant, vous qui ne croyez pas, moi je suis aussi convaincu de sa présence que si je le voyais de mes yeux

Vous connaissez tous, Mes Frères, le sacrilège de cette misérable qui emporta l'hostie à un Juif et l'apparition soudaine de Notre-Seigneur Jésus-Christ en croix et la parole de l'enfant hébreu à un chrétien qui passait: N'allez plus au temple adorer votre Dieu, mon père l'a tué, je l'ai vu. C'était en 1250, le Juif tomba sous les coups de la justice humaine, la maison du miracle devint un couvent de religieux chargés de réparer, par une adoration perpétuelle, les outrages faits au divin Maître dans son sacrement.

Près de quatre siècles après, un prodige plus consolant vient encore confirmer la vérité de la présence réelle. C'est aux fêtes de la Pentecôte, le saint sacrement est demeuré pendant toute une journée sur l'autel de Notre-Dame de Favernay. Le soir est venu et l'ostensoir reste sur le tabernacle richement paré. Tout à coup la flamme des bougies gagne le rideau qui servait aux décorations. Lampes, draperies, chapelle, tout est consumé en quelques moments. L'ostensoir demeure suspendu en l'air et l'hostie est intacte. La foule se presse, les fidèles accourent. Dix mille assistants sont réunis et le miracle dure toujours. Trente-trois heures durant, on peut jouir de ce spectacle céleste. Enfin les dernières traces de l'incendie ont disparu, un prêtre voisin conduit son peuple en procession, improvise un autel et commence le sacrifice. Les flambeaux s'éteignent et se rallument d'eux-mêmes, on entend dans les airs le son argentin d'une clochette invisible et, au moment de la consécration, l'ostensoir descend et vient se placer entre les mains du célébrant. De tous côtés un cri s'élève: miracle! miracle! Ici Dieu commande à la nature et en suspend toutes les lois pour attester sa divine présence.

Vous parlerai-je de ce calice où le précieux sang se met à bouillir et se répand sur le corporal pour ranimer la foi d'un

prêtre expose au doute! de cette hostie qui s'échappe des mains d'un autre prêtre incrédule, descend les degrés de l'autel et laisse partout des traces de sang?

Vous parlerai-je de ce voleur sacrilège qui emportait une hostie dans un ciboire dérobé? Le pain consacré sort du vase béni, il s'élève en l'air, flamboyant comme une étoile. Un prêtre passe, il descend et vient se placer entre ses mains.

Je n'en finirais pas, Mes Frères, si je voulais rappeler tous les prodiges qui attestent la présence réelle. La vénérable sœur Benoite vit plusieurs fois, dans le sanctuaire de Notre-Dame du Laus, le chaste époux de son âme qui lui apparaissait sous la figure d'un petit enfant.

D'ailleurs votre foi est inébranlable et volontiers elle dirait avec S. Louis : « Inutile de voir, il suffit de croire. » Oui, Mes Frères, il suffit de croire pourvu que vous mettiez votre conduite en harmonie avec vos principes. Jésus-Christ est sur l'autel, vous le savez : donc, si vous voulez que votre foi vous glorifie devant Dieu, vous viendrez le visiter, l'adorer et surtout le recevoir. Ainsi faisaient les premiers fidèles. Le temple était leur demeure habituelle ; ils savaient, au pied de l'autel, verser les larmes du repentir, les prières et les sollicitations d'un cœur confiant. La table sainte était leur bonheur, chaque jour l'Eucharistie était leur nourriture et, lorsque la persécution les éloignait des assemblées pieuses, ils emportaient une hostie dans leurs prisons. C'était leur consolation dans les souffrances et leur force dans la mort.

Mais, ô douleur! cet esprit du christianisme n'est plus. La source des grâces est déserte, la table sainte dédaignée, on se fait gloire de s'en exiler.

Aussi n'allez pas demander à ces paroisses demi-chrétiennes et demi-païennes la générosité, les dévouements et le sacrifice. La foi y est chancelante, l'espérance sans fermeté, la charité sans ardeur. L'air n'y retentit que des sons du blasphème et des discours empoisonnés de la licence. Les dimanches y sont profanés, les offices religieux sans concours, les parents sans honneur, les enfants sans respect, les familles sans union, et, si les désordres n'y sont pas toujours sans frein, grâces en soient rendues à un reste de foi et de pudeur que le christianisme y avait déposées. Triste spectacle que nous avons vu et dont notre cœur a été navrée! Nous avons entendu des êtres arrivés à ce point de dégradation qu'ils divinisaient devant nous le soleil qui les éclaire ou la vigne qui les nourrit. Nous n'osions plus en croire notre expérience et nous nous sommes trouvés tout à coup dans une région d'infidèles!

Oh! Mes Frères, gardez votre foi à l'Eucharistie. Gardez-la

pour vous et léguez-la à vos enfants. C'est l'héritage de votre Dieu, c'est un dépôt sacré, transmettez-le dans toute son intégrité. Que dans leurs peines et leurs sacrifices vos arrière-petits-neveux puissent encore venir puiser le courage aux pieds du Dieu qui bénit et console! *Amen.*

Voir d'autres discours sur le même sujet dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. II, p. 276; t. III p. 382; t. X, p. 271; t. XXI, p. 124.

EUCHARISTIE, MYSTÈRE DE FOI

Mysterium fidei!

Au centre du sacrifice de la messe, qui lui-même est le centre de la religion, se trouve une parole pleine de salutaires leçons: *Mysterium fidei.* Aussitôt après la consécration des deux espèces et, pour ainsi dire, dans l'acte même de la consécration, le prêtre s'avertit lui-même, il se rappelle à la foi. Il serait bien téméraire celui qui, oubliant cet avertissement sacré, voudrait scruter un dogme si profond avec le pâle flambeau de la raison. L'Eucharistie est le mystère de la foi. Elle a des trésors incomparables pour enrichir ceux que la foi éclaire et guide dans leurs recherches; elle abandonne à leur pauvreté ceux qu'une vaine curiosité anime. Au pied du tabernacle chrétien, les âmes croyantes sont éblouies par des clartés infinies, l'incrédule se heurte à toutes sortes d'obscurités et n'aperçoit qu'ombres épaisses et désespérantes. Ici enfin la foi trouve son objet le plus élevé, son motif le plus pur. S. Thomas a parfaitement exprimé cette vérité dans la strophe suivante: Je vous adore, ô Dieu vraiment caché sous les espèces du pain, mon âme se soumet toute entière à votre parole, parce que ma raison est confondue par les merveilles opérées dans ce mystère infini.

Adoro te, devote, latens Deitas
Quæ sub his figuris vere latitas,
Tibi se cor meum totum subjicit,
Quia te contemplans totum deficí

I. — *L'Eucharistie contient l'objet le plus élevé de la foi.* — Il y a dans le monde planétaire, disent les savants, une constellation autour de laquelle gravitent toutes les autres. C'est le point central du mouvement de l'univers. Tous ces corps qui brillent au-dessus de nos têtes, dans la douce obscurité de la nuit,

sont enrayés dans leur marche incessante par une force mystérieuse, partie de ce centre commun. De même, au firmament des dogmes chrétiens, il y a une vérité qui donne à toutes les autres leur réalité, leur lumière et leur vie. Tous les enseignements de la religion convergent vers elle comme autant de rayons de la même circonférence. Cette vérité, c'est l'existence de Dieu et de ses perfections infinies.

Or à quoi s'adresse votre foi dans l'Eucharistie? A Dieu réellement et substantiellement présent. Les autres sacrements contiennent la grâce, ils sont les signes sensibles de la sanctification de notre âme, les canaux des bénédictions célestes les instruments de notre élévation surnaturelle; celui-ci renferme le principe même de tout surnaturel, l'auteur de la grâce, le commencement et la fin de toutes choses : *Adoro te, latens Deitas.*

Sans doute la divinité n'est point visible à celui qui s'approche de l'Eucharistie, mais n'est-ce pas une propriété de l'essence infinie de se dérober à nos regards? Tant que nous sommes en cette terre d'épreuves, le Seigneur est invisible, ses perfections sont voilées: *Nullus hominum vidit, nec videre potest.* Qu'il se cache sous les apparences d'un pain vulgaire ou au milieu des créatures qui nous parlent de lui, il est toujours le même Dieu. Qu'il habite le tabernacle chrétien ou le vaste univers qu'il remplit de son essence, de sa présence et de sa puissance, c'est toujours la même majesté. C'est le Verbe divin par qui tout a été créé et tout subsiste: *Adoro te, latens Deitas.*

Oui, Mes Frères, Dieu est là avec tous ses attributs, Dieu a renfermé dans ce mystère toutes ses grandeurs. Laquelle des divines perfections vous plaît-il de méditer? La puissance? La puissance divine! je l'adore au ciel quand d'une parole elle féconde le néant, quand elle fait jaillir la lumière du chaos primitif, quand elle commande à la terre de produire les plantes et les arbres, quand elle assigne au jour et à la nuit leurs limites respectives, quand elle peuple le monde d'êtres organisés et vivants, quand enfin elle ordonne aux astres de parcourir les espaces par des routes qu'ils n'abandonneront jamais.

La puissance divine! je l'adore dans la conservation du monde qui est son ouvrage, dans la préparation de la pluie, la distribution de la chaleur, le grondement du tonnerre, les mugissements de l'orage, les tendres nuances de la fleur, les riches espérances de la moisson, la grappe naissante qui descend en festons le long des pampres verdoyants, le fruit vermeil que la main de l'homme cueillera aux derniers soleils d'automne.

Mais combien plus admirable n'est-elle pas dans le sacrement de nos autels! Ici Dieu se montre le maître de l'univers, il en suspend les lois à son gré. Soixante-quatre prodiges s'opèrent et chacun demande un pouvoir infini. Trois mots d'un prêtre suffisent pour faire ces miracles. Il serait trop long de les énumérer, je ne vous en citerai qu'un petit nombre et vous verrez comment la volonté qui donna des lois au monde produit des exceptions merveilleuses dans l'Eucharistie. En créant l'univers, Dieu ne voulut pas que le même corps pût habiter dans plusieurs contrées à la fois. Ici il le veut et le corps du Christ est au même moment sur tous les autels de la terre.

En créant le monde, Dieu ne voulut pas que les accidents pussent exister sans la substance. Ici il le veut et le miracle s'opère, il y a dans l'hostie toutes les apparences du pain : la couleur, la figure, le goût, et la substance du pain a disparu.

En créant le monde, Dieu ne voulut pas laisser à l'homme le pouvoir de changer les substances. Celles ci sont immuables de leur nature et résistent à l'action de toute créature. Les agents les plus actifs n'opèrent que des modifications et des transformations. Ici, au contraire, un homme parle comme ministre du Christ et ce qui était la substance du pain devient le corps du Verbe incarné, ce qui était la substance du vin devient le sang du Fils de Dieu.

Il y a transsubstantiation véritable accomplie par la parole qui confectionne le sacrement. Ne reconnaissez-vous pas à ces prodiges le vrai Souverain de la création et la toute-puissance qui est à son service : *Adoro te, devote latens Deitas.*

Laquelle des perfections divines voudrez-vous encore méditer? La clémence et la miséricorde?

Sans doute elle est admirable dans les pardons accordés à travers les âges, dans les saintes industries qu'elle invente pour ramener le pécheur à la grâce. Je me prosterne à deux genoux quand je la vois passer du ciel à Bethléem, de Bethléem à Nazareth et de Nazareth au Calvaire. Mais, je vous le demande, qu'est-ce qui a conduit le Rédempteur du Calvaire au Tabernacle? N'est-ce pas la miséricorde? Qu'est-ce que le Dieu de l'autel? N'est-ce pas le Dieu de la clémence et de la bonté compatissante? Son travail est de préparer au coupable les grâces de retour. Sa vie est une médiation continuelle, sa mission un ministère d'intercession, de prière et de pardon: *Adoro te, latens Deitas.*

Vous voudriez peut-être savoir où est la justice divine dans un sacrement d'amour? La justice est un attribut inséparable de la Divinité et elle est redoutable dans les châtiments qu'elle

a exercés sur la coupable humanité. Le déluge, le feu de Sodome, les captivités d'Israël, la ruine de Babylone et de Ninive, l'écroulement des cités, la destruction des empires, les guerres, les épidémies, les famines nous parlent de ses terribles fureurs. Ses vengeances sont écrites sur toutes les plages du monde. Mais écoutez l'apôtre S. Paul : Que l'homme s'éprouve et qu'il mange cette nourriture avec de saintes dispositions, car le profanateur de ce mystère mange et boit sa propre condamnation. Voilà la justice de Dieu qui plane au-dessus de cet autel et de cette table. Justice sévère dans ses menaces, car il est écrit : Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi. Justice effrayante dans son exercice, car pour le profanateur d'autres mystères on écrit la sentence ou on la prononce, le profanateur de l'Eucharistie se l'incorpore comme un aliment empoisonné : *Judicium sibi manducat et bibit.*

Enfin voulez-vous admirer la bonté qui se communique ? Où se donne-t-elle plus parfaitement qu'au ciel? On nous dit que là-haut l'intelligence perdue dans l'infini nagera dans la lumière comme dans un océan sans rivage, qu'elle en sera inondée et débordée. Toute ombre s'effacera, le doute ne sera plus de mise et l'âme comblée se reposera dans la possession de la vérité. On nous dit que là-haut le cœur, arrivé au terme de ses désirs ne sera plus agité par les passions qui le creusent sans le satisfaire, qui le dévorent sans le rendre heureux. Confirmé à jamais dans la charité divine, il pourra s'abandonner à des transports toujours renouvelés et toujours plus enivrants.

On nous dit que là-haut c'est le rivage de la paix, de la joie, la terre des divins frémissements, la patrie où l'on chante les cantiques de l'éternelle action de grâces. Là-haut plus de concupiscence, ni de deuil, ni de larmes, plus de cris déchirants, ni de soupirs, ni de désespoirs. C'est un monde nouveau : le monde du triomphe et des fêtes qui ne finissent pas.

Et notre âme a tressailli au récit des merveilles de la cité céleste et nous avons dit avec les accents de l'exilé qui languit : *Quando apparebo ante conspectum Dei ?* Quand donc pourrai-je jouir de la présence de mon Dieu ! Mais nos pieds sont déjà sur la porte de la cité et notre habitation est dans le vestibule de Jérusalem. Qu'est-ce que l'Eucharistie ? N'est-ce pas le Dieu du ciel, le Dieu de toute vérité se communiquant à la créature pour l'instruire, l'éclairer, l'illuminer ? N'est-ce pas le Dieu du ciel, le Dieu de toute charité se donnant à la créature pour combler ses désirs, remplir les vides de son âme et satisfaire

les aspirations de son cœur? N'est-ce pas le Dieu du ciel, le Dieu de toute consolation s'approchant de nos infirmités pour les guérir, de nos misères pour en alléger le fardeau, de nos amertumes pour verser au calice la seule goutte de miel capable de l'adoucir? Je me représente souvent l'Eucharistie comme un fleuve aux grandes eaux, portant la fécondité sur les rivages qu'il parcourt et je me mets à genoux sur les bords de ce fleuve et j'adore le Dieu caché dans ces merveilles et je lui dis avec S. Thomas : O mon Seigneur, Dieu de la miséricorde, de la puissance, de la bonté, de la justice et de l'amour, je vous bénis dans vos humiliations. Je vous révère dans les anéantissements que vous avez voulu subir, pour m'apporter un rayon du bonheur éternel. Dieu de ma foi, je vous rencontre sous ces voiles tel que je vous verrai dans la patrie éternelle. A moi l'Eucharistie, c'est le ciel. *Adoro te, devote, Latens Deitas.*

II. — *L'Eucharistie nous offre le motif de la foi dans toute sa pureté.* — Pourquoi croyons-nous? Parce que Dieu a parlé Ce n'est point quand notre raison a compris une vérité que la foi peut s'exercer. Cette vertu a pour motif unique la révélation divine. Sans doute cette croyance n'est pas aveugle et, avant de donner notre assentiment, nous devons nous assurer que Dieu a réellement enseigné tel ou tel dogme, mais dès lors que nous savons, ou par nous-mêmes ou par l'Église catholique gardienne de la révélation, qu'un mystère a été proposé à l'intelligence humaine, immédiatement nous devons donner notre adhésion. Dieu parle, l'homme écoute et il dit : Je crois aux affirmations infaillibles de mon Créateur. Voilà en deux mots le mystère de la foi chrétienne.

Il suit de là que moins les sens et la raison peuvent scruter une vérité et plus la foi a d'extension dans son exercice Moins l'intelligence humaine comprend un dogme et plus elle peut se soumettre à l'intelligence divine et lui faire hommage de dépendance et d'abnégation.

Il y a un mérite réel à croire à l'existence de Dieu, cependant en examinant le monde créé, la raison seule nous dit qu'il doit y avoir un Créateur, que tant de merveilles sont l'effet d'une cause pleine de sagesse et de puissance. Le mérite est plus grand quand il s'agit du mystère de la Trinité, parce que la science humaine ne peut rien découvrir de ce dogme insondable. Or l'Eucharistie est une de ces vérités où l'on montre l'impuissance absolue de la raison et où la foi seule reste avec son motif, sa base surnaturelle et son fondement divin *Auditui solo tuto creditur.*

Un jour on vient me dire: Avez-vous entendu parler des merveilles qui s'opèrent en ce moment? On dit que Dieu est devenu semblable à nous, on dit qu'il est descendu sur la terre avec la nature humaine. L'Éternel s'est fait homme. Le Verbe s'est fait chair. J'examine ces prodiges, je vois un homme qui affirme sa Divinité, qui passe en guérissant les malades et ressuscitant les morts. Avec ma simple raison, je me dis: Il n'y a que Dieu qui puisse commander à la création. L'objet de ma foi, tout voilé qu'il soit, ne reste pas entièrement dans l'obscurité. J'ai reconnu dans les miracles accomplis les paroles et les actions de celui qui est le Maître du monde. Tel est le mystère de l'Incarnation.

Ce Dieu incarné se trouve à un moment donné entre les mains de la justice humaine; on le condamne, on le crucifie; mais à sa mort le soleil se voile, les rochers se brisent, la terre s'agite dans des convulsions étranges. Voilà la mort d'un Dieu, j'y crois et je dis avec le Centurion: Celui-là était vraiment le Fils de l'Éternel. Mon intelligence sans doute ne comprend pas le fond du mystère, elle ne peut s'expliquer la nature du dogme; cependant elle le saisit jusqu'à un certain point. Telle est la vérité de la Rédemption.

Enfin, ce Dieu avait dit: Je ressusciterai dans trois jours, — et il apparaît à ses amis, on reconnaît les traces de son crucifiement, on met le doigt dans les plaies qui restent à ses mains, ses pieds et son cœur. Évidemment encore je ne puis saisir le nœud du mystère, mais je me rends parfaitement compte du fait. J'avais vu mourir un homme, je l'aperçois plein de vie. L'acte de puissance par lequel il a brisé les liens de la mort est palpable. Je crois, parce que Dieu a parlé, mais les sens ne sont pas absolument muets sur cette vérité! Tel est le dogme de la Résurrection.

Si nous arrivons à l'Eucharistie, la raison garde le silence, les sens ne disent rien. La surface et les profondeurs du mystère restent inaccessibles à notre pauvre intelligence. La vue, le goût, l'ouïe, le tact, tromperaient infailliblement; nous croyons uniquement, parce que nous avons entendu le Fils de Dieu nous dire: Ceci est mon corps, ceci est mon sang; parce que nous sommes assurés de n'être point induits en erreur par le Verbe de vérité, et voilà le mérite de la foi et tout le mérite de la foi. Voilà l'abnégation complète de nos lumières devant la lumière infinie du Ciel: *Visus, tactus gustus in te fallitur, sed auditu solo tuto creditur.*

Ici, Mes Frères, nous ne voyons pas l'humanité du Sauveur qui paraissait encore au Calvaire dans les humiliations du martyre. Elle est cachée sous les apparences d'une nourriture, il faut

transpercer ces voiles et reconnaître la même victime. Le bon larron ne cherchait que la Divinité, nous cherchons l'humanité et la Divinité. Plus soumise, notre foi est plus parfaite, notre prière aura des ailes plus puissantes et montera d'un vol plus rapide : *Ambo credens atque confitens, Peto quod petivit latro penitens.*

S. Thomas pouvait se convaincre de la résurrection du Sauveur. Apôtre incrédule, avant de devenir disciple fidèle, il pouvait examiner les plaisirs de la passion et voir resplendissant de gloire Celui qu'il avait vu couvert d'opprobres. Ici, nous n'avons devant nous que l'image de la mort, la froide pierre de l'autel, des espèces insensibles. Notre mérite, c'est de reconnaître la vie, de confesser notre Dieu triomphant et glorieux. Plus généreuse, notre foi est plus agréable à Dieu et à nous s'appliquent les paroles du Sauveur : Bienheureux ceux qui croiront sans avoir vu : *Beati qui non viderunt et crediderunt.*

Oh ! Mes Frères, ne perdons pas le bénéfice de cette foi par de folles hésitations et des doutes mal avisés ! Et pourquoi donc hésiterions-nous ? Serait-ce parce que nous n'avons pas vu ? Notre faible regard ne peut pas mesurer la vérité ni en fixer les limites. S'il ne fallait croire que ce que nous avons expérimenté, de quoi ne douterions-nous pas ? Je demanderais à l'enfant, pourquoi il se fie à la parole de son père; au jeune homme, pourquoi il accepte les leçons de son maître avec tant de docilité ; au savant lui-même, pourquoi il admet les données des savants qui ont passé avant lui. Par-dessus les horizons qui bordent notre vue, il y a le regard divin qui parcourt, jusqu'aux derniers rivages, l'océan de la vérité.

Pourquoi hésiterions-nous ? Serait-ce parce que nous n'avons pas compris ? Mais aussi bien que les sens du corps, l'intelligence est assujettie à des limites. Dieu comprend plus et il comprend mieux que nous. Que dis-je ? Ce mot de comprendre n'est pas vrai quand il s'applique à l'homme. Il signifie pénétrer jusqu'aux dernières profondeurs de l'être, en suivre tous les contours, le scruter avec plénitude. Nulle créature n'a ce pouvoir. Il y a dans tous les êtres une limite que nulle intelligence créée ne peut franchir. Celui-ci sait un peu plus, celui-là un peu moins, personne ne sait le tout de rien. Et comment donc serions-nous étonnés que le sacrement divin par excellence, ait des profondeurs que notre raison ne peut atteindre ? La goutte de rosée qui tombe du ciel a des mystères, et l'océan de l'infinie grandeur n'en aurait pas ? Le rayon de miel, que l'abeille a formé dans sa ruche, vous offre des problèmes insolubles, et vous ne voudriez pas le moindre inconnu quand

il s'agit de la manne divine, du pain vivant et éternel, du miel des célestes amours !

Ne perdons pas le bénéfice de notre foi par une indifférence attristante. La lampe se consume en brillant devant le saint tabernacle : elle est le symbole de notre croyance. En éclairant notre esprit, la foi doit brûler notre cœur des ardeurs de la charité.

Et à qui irons-nous, si nous délaissons le Dieu de l'autel? *Ad quem ibimus ?* Aujourd'hui surtout l'âme fidèle n'aperçoit que défections et scandales ! La vérité est amoindrie, la foi méprisée, la vertu délaissée. Depuis le plus élevé jusqu'au plus petit, les hommes sont sortis de la voie du bien. Et vous vous plaignez quelquefois d'être seuls à n'avoir pas oublié votre origine et vos destinées, seuls à comprendre ce que la créature doit à son Dieu. Non, Mes Frères, vous n'êtes pas seuls. Près de vous le divin solitaire du tabernacle rend hommage à son Père. Ses adorations montent silencieusement vers le ciel. Sa prière appelle la vôtre. Dans les tristesses de l'abandon, il demande un consolateur. Joignez-vous à lui et vous aurez trouvé un ami qui ne vous délaissera jamais !

A qui irons-nous sans Jésus ? *Ad quem ibimus ?* Le chrétien est persécuté : il suffit qu'un homme embrasse le parti de la religion pour être écrasé de quolibets et d'injures ; on vous traite d'esprits faibles et d'intelligences dévoyées ; on vous accuse de conspirer contre la sécurité générale. Et vous vous plaignez du sort qui est réservé à la vertu, et vous trouvez qu'il est dur d'être livré seul et sans appui aux attaques des méchants ! Et non, Mes Frères, vous n'êtes pas seuls ! Près de vous le divin solitaire du tabernacle subit les mêmes aggressions ; il est confiné dans son temple comme un criminel dans un cachot ; défense lui est faite de traverser les rues de nos villes ; s'il passe pour se rendre vers un moribond, il doit se dissimuler comme un malfaiteur. Les édits de la tyrannie humaine lui mesurent un reste de liberté, lui tracent des bornes qu'il ne doit pas franchir. Ces édits sont commentés par les feuilles publiques. C'est au nom de la sécurité générale que de pareils crimes se commettent ; le Christ passe toujours pour le perturbateur des peuples, et les Pharisiens modernes ne cessent de crier aux Pilates de nos jours : « Nous l'avons trouvé qui soulevait la nation. » Cependant le Maître plein de tendresse, qui est l'objet de si cruelles ingratitudes, s'adresse aux fidèles de son cœur et lui demande de se serrer auprès de lui. Venez au pied de son tabernacle, il vous apprendra à souffrir pour la vérité et la justice.

Ad quem ibimus ? Nous vieillirons, Mes Frères, et arrivés

aux sommets blanchis de notre existence, nous jetterons un regard autour de nous et nous laisserons tomber malgré nous la parole qui est sortie de toutes les lèvres humaines: *Vanitas vanitatum.* Tout aura disparu; il ne restera que l'ami du tabernacle, cet ami des vieux jours que le Saint Esprit nous conseille de ne jamais abandonner: *Ne derelinquas amicum antiquum*[1]. Plus nous serons désolés, tristes, et plus il se rapprochera de nous. Mais si nous l'avons délaissé quand la vie nous offrait ses vanités, lorsque nos espérances seront flétries comme la feuille d'automne: *Ad quem ibimus?* A qui irons-nous?

Le passereau trouve son abri sous le toit de l'homme; la tourterelle, dans le feuillage, un nid pour déposer ses petits. Nous, Mes Frères, nous n'avons d'autre refuge que les autels du Seigneur. Dans cette vallée de larmes, il y aura des jours brûlants, des heures arides, des orages effrayants, des tempêtes épouvantables, et, si nous ne pouvons trouver un abri dans le cœur de Jésus, si nous n'avons pas disposé les ascensions de son amour dans notre âme: *Ad quem ibimus?* A qui irons-nous?

L'aigle va chercher la nourriture à ses aiglons. Il les fortifie, les habitue à parcourir les espaces, leur apprend à affronter du regard les rayons du soleil. Nous, Mes Frères, nous sommes destinés à prendre notre vol vers les cieux, à contempler le soleil de justice. Notre nourriture, c'est l'Eucharistie. *Ubicumque fuerit corpus ibi congregabuntur aquilæ.* Si nous dédaignons cet aliment divin, si nous désertons cette table fortifiante: *Ad quem ibimus?* A qui irons-nous?

O pieux pélican de la solitude Eucharistique, non je ne veux pas me séparer de vous! O pain de vie, faites à mon âme la faveur de goûter vos infinies douceurs sur la terre d'exil! Et puis, un jour les voiles s'effaceront: vous ne serez plus le mémorial de mort, mais le roi immortel de la gloire. Vous ne serez plus le Dieu du Calvaire Eucharistique, mais le Dieu du Thabor éternel. Votre doux visage s'épanouira devant le regard de mon âme. Je ne croirai plus, mais je verrai. Je ne prierai plus à vos genoux dans les tristesses de l'épreuve, mais je vous bénirai dans l'ivresse du bonheur; et la soif de mon cœur sera apaisée et je m'écrierai avec Pierre: *Bonum est nos hic esse.* Il est bon d'être ici, et je n'aurai plus besoin de tentes, car je ne serai plus l'exilé de la terre lointaine, mais l'habitant de la patrie et l'enfant de la famille. *Amen.*

1. Ecc. IX, 14.

Voir de nombreux discours sur l'Eucharistie dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine.

FIGURES EUCHARISTIQUES

Dieu prépare ses grandes œuvres et il les fait attendre. Il en parle parmi les hommes, afin de leur en donner une idée digne de sa grandeur. Ainsi a-t-il fait désirer l'arrivée de son Fils, ainsi a-t-il caché sous les voiles de l'Ancien Testament, l'alliance éternelle qu'il devait contracter avec les hommes.

Or, dans notre sainte religion, il existe un sacrement qui dépasse tous les autres en dignité : c'est le centre du monde catholique et le pivot du christianisme, c'est le dernier terme de la puissance, de la sagesse et de l'amour divin. Je voudrais vous montrer l'Éternel occupé, pendant quatre mille ans, à la préparation de l'Eucharistie, et traçant, dans les ombres de l'ancienne loi, les premiers linéaments de ce chef-d'œuvre. Vous verrez la vérité briller au milieu des figures et, derrière les nuages, apparaître le soleil de la grâce évangélique.

I. — *Arbre de vie.* — L'arbre de vie est la première de toutes les figures, dans l'ordre des temps. Au commencement, dit l'Écriture, l'homme fut placé dans un jardin complanté d'arbres beaux à la vue et au fruits délicieux. Entre tous, on remarquait l'arbre de vie destiné à communiquer la vigueur et la santé, prolonger l'existence humaine et la rendre heureuse. Y eut-il jamais un fruit aux propriétés si merveilleuses ! Conserver la force, exempter de maladies, délivrer des chagrins et assurer contre la mort ? Que de larmes versées quand le premier coupable fut chassé de la terre où croissait cet arbre prodigieux ! Pleure pauvre infortuné et laisse tes regrets à ta postérité ! Marche sans espoir vers la poussière dont le Créateur te forma, sur le chemin aride où tu vas passer, jamais tu ne rencontreras l'arbre de vie.

Je me trompe, Mes Frères, Dieu, dans sa bonté, a complanté un autre jardin et au centre il a placé l'arbre de vie. Le jardin c'est l'Église, l'arbre miraculeux c'est l'Eucharistie.

1° L'arbre de vie avait été créé pour donner à l'homme la double immortalité de l'âme et du corps. L'Eucharistie préserve l'âme de la mort du péché, affaiblit le penchant qui la porte au mal, purifie ses affections et la rend digne de la vie éternelle. De plus, ce sacrement dépose dans le corps de celui qui le reçoit un germe précieux de gloire et de résurrection. Un jour quelques hommes portaient un cadavre dans la terre de Judée et

des voleurs du pays de Moab s'avançaient vers eux pendant la lugubre cérémonie. Saisis de frayeur, ils jetèrent promptement le mort dans le sépulcre d'Élisée et il arriva que le cadavre, ayant touché les ossements du prophète, se releva plein de vigueur et participant lui-même à l'esprit de prophétie. Notre corps est marqué du sceau de la mort et il doit en payer le tribut infailliblement; mais, par la communion, il se trouve en contact avec le Dieu qui est la vie essentielle, il y puise une vertu secrète qui le rendra à la santé et à la force. L'Eucharistie est une étincelle cachée dans la poussière de notre mortalité, cette étincelle nous accompagnera dans la tombe. Au souffle de la bonté divine, elle se rallumera et deviendra une vive flamme pour l'éternité.

Vous semez un grain de froment (faites attention, Mes Frères, à cette comparaison de S. Paul), ce grain de blé semble perdu: il se dissout et se désorganise; mais quelques jours après, les rayons du soleil ayant réchauffé la terre, il lève d'abord en herbe et puis en épi, enfin il produit d'autres grains semblables à lui. Cette transformation s'est opérée en vertu d'un germe incorruptible qui n'a pu être détruit. De même, vous avez accompagné au cimetière le chrétien qui s'était nourri de l'Eucharistie: sous les six pieds de terre refoulée vers sa tombe, il se dissoudra, il deviendra cendre et poussière; mais un jour les rayons vivifiants de la parole divine viendront le dépouiller de la corruption, il se relèvera vêtu de beauté et de gloire: *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria*[1]. Il se trouvera plein de force et de puissance: *Surget in virtute.* Matériel et grossier, il sera spiritualisé et subtil: *Surget spirituale.* Et tous ces prodiges seront la conséquence immédiate de l'Eucharistie. La promesse de Dieu en est claire: celui qui mange de ce pain vivra éternellement et je le ressusciterai au dernier jour. Il n'en sera pas ainsi de l'impie ou de l'indifférent. Son cadavre a été livré à la dissolution comme celui du juste; les anges viendront un jour lui crier: Morts réveillez-vous, et il se réveillera, traînant après lui sa corruption: sans beauté, sans force et sans vie. Ce corps souillé par le vice n'a pas été mis en contact avec le corps glorieux du prophète des prophètes, il n'a pas reçu le germe de la résurrection, il n'y aura pas de miracle pour lui et il restera ce qu'il fut toujours: le corps d'un esclave et d'un damné.

2° L'arbre de vie donnait la force aux membres du corps humain. Il réparait, par une vertu particulière, le dépérissement de vigueur qui se fait dans les opérations vitales. Aujourd'hui tout nous affaiblit: le travail, le repos, la respiration, la

1. I Cor., XV, 43.

nourriture, le sommeil; alors l'homme eût eté dans une perpétuelle jeunesse et toujours à la fleur de l'âge.

Je sais, Mes Frères, que l'Eucharistie ne rétablit point ces effets merveilleux dans la vie matérielle: nous restons assujettis aux déclinaisons du temps; mais elle agit d'une manière plus efficace sur les âmes, elle a d'autres effets plus précieux, elle garde toute sa force à la volonté du chrétien. Elle affermit le cœur comme le roc de la montagne, le rend de granit contre la tentation et lui donne une puissance d'action surhumaine et illimitée. C'est au sortir du banquet eucharistique, que les martyrs vont s'immoler sous la dent des bêtes féroces; c'est l'Eucharistie qui donne à des jeunes filles de quinze ans assez de courage pour défier la cruauté des bourreaux. C'est à l'autel du Dieu de l'Eucharistie que le missionnaire puise le dévoûment d'une vie entière, et la sœur de charité vient à la table sainte réchauffer son cœur de cet amour qui ne vieillira jamais.

3° L'arbre de vie fournissait une médecine salutaire. Son fruit établissait une harmonie parfaite dans le corps humain, il étouffait les germes de maladie et l'état de l'homme nourri de ce précieux remède eût été un état de santé continuelle. Que de maladies sont entrées dans le monde avec le péché! Que de fièvres dévorent notre âme et notre corps! Jésus est le médecin par excellence et l'Eucharistie le remède supérieur à tous les remèdes. Il n'est infirmité spirituelle qui résiste à sa puissance. Il guérit la fièvre de l'envie par la charité, l'hydropisie de l'avarice par la soif de la pauvreté, la paralysie de la tiédeur par la sainte activité de l'amour. Il transperce l'enflure de l'orgueil par la lancette de l'humilité. Il fait disparaître la lèpre impure par le baume virginal de la sainte chasteté. De plus, les passions étant apaisées dans l'âme, la concupiscence émoussée et la soif des plaisirs qui usent notre vie éteinte, le corps lui-même ressent les précieux effets de ce remède surnaturel. Que de douleurs seraient étouffées à cette pharmacie du divin médecin, si les hommes voulaient y avoir recours.

4° Enfin l'arbre de vie supposait la sainteté sans la produire. La main de celui qui voulait en cueillir les fruits devait être pure et sans tache. Et nous voyons qu'à la première désobéissance, l'homme fut chassé du paradis terrestre et un ange vint du ciel pour lui en fermer impitoyablement les abords; l'Eucharistie, il est vrai, suppose la grâce sanctifiante dans celui qui en approche, mais il l'augmente, il rend la vie plus sainte et plus agréable. Comme le soleil communique sa chaleur à tout ce qui l'environne, Jésus transmet ses vertus à ceux qui viennent à lui. Le cœur du communiant est comme un ostensoir à travers lequel brille l'hostie, c'est à-dire la perfection du Sauveur. Le

fruit de l'arbre de vie ne pouvait être utile qu'à ceux qui s'en nourrissaient, la présence et la vue ne servaient de rien. Il n'en est pas ainsi, Mes Frères, du sacrement de nos autels. Un instant passé dans nos temples ne reste pas sans récompense. Que faut-il pour fortifier un cœur troublé, un cœur agité par les vagues de la tentation? Que faut-il pour guérir une âme brisée de douleur et rendre l'énergie au courage abattu? Que faut-il pour raffermir une volonté qui chancelle? Un regard vers l'Eucharistie, une prière au pied de l'autel. Il faut moins que cela : la pensée d'une communion à faire, le souvenir d'une communion accomplie suffisent pour exciter à la vigilance, à la garde des sens et à la pratique de la vertu.

Ah ! Mes Frères, vous tenez à la vie, vous l'aimez avec passion, vous ne pourrez jamais la quitter sans regret ni amertume. Il vous faudra souffrir et souffrir beaucoup pour absorber cette pillule dégoûtante qui s'appelle la mort. Comprenez donc où se trouve l'objet et le terme de vos aspirations. La vie est à l'autel et elle n'est que là. Laissez au monde ses divertissements et ses fêtes. Là est le germe de toutes les dissolutions. Laissez les morts ensevelir leurs morts. Jésus est le Dieu de la vie, venez à lui et il préparera votre âme et votre corps à la résurrection et à la gloire : *Ego sum resurrectio et vita.*

II. — *Agneau pascal.* — Vous connaissez tous, Mes Frères, l'histoire de la sortie d'Égypte. Rappelons-en pourtant les principales circonstances. Le Seigneur a déjà frappé Pharaon et ses sujets et, ce prince endurci résiste aux ordres de l'Éternel. Voici, dit alors Jéovah à Moïse, voici le commencement de votre délivrance. Chaque famille prendra un agneau d'un an et vous l'immolerez tous, le même jour, vers le soir, vous teindrez de son sang les portes de vos maisons et l'ange exterminateur, passant dans la nuit, frappera toutes celles qui n'auront pas été marquées et il fera justice de toutes les idoles de l'Égypte.

Or, voici comment vous préparerez et vous immolerez la victime : vous ne mangerez rien de cru, vous ne le ferez point cuire dans l'eau ; mais il sera rôti au feu et, cette nuit-là même, vous vous nourrirez de sa chair mêlée à des pains azimes et à des laitues amères. Pendant sept jours consécutifs, on ne trouvera aucun levain dans vos maisons, sous peine de mort.

Avant de commencer le sacrifice, vous ceindrez vos reins, vous mettrez votre chaussure et vous prendrez votre bâton de voyage. Vous achèverez le repas au plus vite et, s'il reste quelque chose de l'Agneau immolé, vous le brûlerez. C'est la Pâque, c'est le passage du Seigneur.

Ce récit est plein de mystères, dit un Père de l'Eglise : *Gravida mysteriis historia.*

1° Mystère dans le choix de la victime. L'Agneau, symbole de douceur et d'innocence, n'est-il pas la figure du Christ immolé pour le salut du monde? Tous les prophètes ont célébré la patience et la mansuétude du Verbe incarné. Il n'est pas venu au milieu des agitations et des cris, il ne s'est pas fait remarquer par le tumulte et le bruit, il a été comme l'agneau devant celui qui le tond, il a gardé le silence en face des supplices, il n'acheva point le roseau brisé et n'éteignit jamais la mèche qui fumait encore. Oui, nous pouvons dire avec S. Jean : *Ecce Agnus Dei.* Voici Celui qui efface les péchés du monde, qui opère la véritable sortie d'Égypte, qui délivre le peuple de Dieu de la servitude accablante. *Ecce*, le voilà, nous le reconnaissons à ses traits d'infinie douceur. Le voilà dans l'Eucharistie. C'est ici que sa patience est au-dessus de tout éloge. Délaissé, abandonné, insulté, persécuté, il n'a jamais un seul mot de reproche pour les ingrats. Sa vie est un silence perpétuel, le silence de la miséricorde. Qu'il y ait des Judas qui le trahissent, des Pierres qui le renient, des disciples qui s'éloignent de lui, il ne s'irrite pas. Qu'il y ait dès scribes et des pharisiens qui le poursuivent de leur haine et voudraient le chasser des familles, des institutions, des lois et des gouvernements. Qu'il y ait des Pilates qui pourraient empêcher le mal et l'approuvent par lâcheté, il garde le silence le plus absolu. Que de scribes de l'enfer dans les mauvais journaux ! Que de pharisiens au sommet de l'échelle sociale ! Que de Pilates dans les assemblées populaires et sur les trônes. Jésus reçoit leurs injures et il ne répond pas : *Jesu autem tacebat.*

2° Mystère dans la préparation et l'immolation de l'Agneau pascal. Il était défendu de le faire cuire dans l'eau, il devait être rôti au feu sur des charbons étendus en forme de croix. L'eau est le symbole de la consolation, le feu celui du martyre. De même que l'eau tempère les ardeurs des flammes, la consolation soulage les âmes souffrantes. Quelle est donc cette victime brûlée sur les charbons ardents? Il me semble que c'est bien là le Sauveur consumé par la douleur sur la croix, dévoré par la souffrance, sans que la moindre goutte de consolation soit venue alléger ses peines. Il est vraiment, dans l'Eucharistie, le pain cuit sous la cendre du sacrifice, l'agneau préparé sur les charbons ardents de la torture.

Chaque famille devait marquer sa porte du sang de l'Agneau. Ainsi le chrétien doit être marqué du sang du Christ. La justice éternelle, représentée par l'ange exterminateur, condamnera impitoyablement à la mort tous ceux qui n'auront pas ce signe

distinctif. L'Eucharistie est la nourriture des prédestinés et malheur à celui qui a dédaigné ce festin sacré! Le monde sourit et méprise la communion. Pratiquer sa religion semble suranné et ridicule. On pardonnera de venir dans nos temples assister à l'immolation de l'Agneau; mais le respect humain défend d'aller plus loin. Que le monde dise et pense ce qu'il voudra, un jour l'ange de la colère divine livrera aux tourments éternels tous ceux qui ne porteront pas le sceau des élus imprimé avec le sang du Christ.

Pendant sept jours consécutifs, on ne devait garder aucun levain dans les maisons. Le peuple devait se nourrir de pain azime et de laitues amères. Le pain azime, dans nos Écritures est le symbole de la grâce sanctifiante, le ferment est l'image du péché, l'amertume le signe de la pénitence: Réjouissons-nous, dit l'apôtre S. Paul, dans les azimes de la vertu et de la vérité. Loin de nous tout levain de malice et de corruption.

Donc, quand nous approchons de la table sainte, dépouillons les livrées du siècle, abjurons ses croyances et purifions notre cœur de tout désir mauvais. Loin de nous le ferment impur de l'iniquité. Le juif qui mangeait l'Agneau pascal avec du pain fermenté devait être traduit devant le conseil du peuple et condamné à mort. Pas n'est besoin de tribunal ni de conseil pour condamner l'indigne communiant. Sa mort est écrite au ciel où Jésus prononce l'anathème, dans l'enfer où Judas l'a portée le premier, dans son cœur qui absorbe sa propre condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit.* Excitons-nous à la piété, dit S. Chrysostome ; la modestie, les méditations, les veilles, les prières et surtout les confessions sont des plantes amères, mais, pour l'âme souillée de péché mortel ce sont des exercices indispensables.

3° Mystère dans la manière de manger l'Agneau pascal. Vous serez debout, les pieds chaussés et le bâton de voyage à la main, avait dit le Seigneur.

Debout aussi chrétiens, quand vous venez manger la chair et le sang du fils de l'homme. Vous êtes voyageurs et l'Eucharistie vous est donnée pour vous rappeler le terme de la route, vous êtes exilés et la communion doit vous parler de la patrie.

Ceignez vos reins et prenez le bâton du pèlerin, au sortir de la table sainte, il faut marcher dans les sentiers difficiles de la vertu, il faut quitter l'Égypte, la terre du crime, passer le torrent des passions. Il faut entrer au désert, dans cette solitude où Dieu conduit les âmes pour leur donner sa loi; au désert, loin des occasions du monde, loin des fréquentations et des soirées, loin des bals et des romans. Il en coûte de fuir tout cela, le chemin de la piété est rude ; chaussez les sandales de

la bonne volonté et des résolutions énergiques. La volonté triomphe de tout.

III. — *La manne et le pain d'Élie.* — C'était quelques mois après la sortie d'Égypte. Les Israélites partis d'Élim arrivèrent au désert. Effrayés de l'aridité de cette contrée sauvage, ils s'élevèrent contre Moïse et Aaron. « Ah! que ne sommes-nous restés dans l'Égypte où nous avions en abondance la nourriture de chaque jour, là du moins ni le pain ni la viande ne nous ont jamais manqué. » *Sedebamus super ollas carnium!* Et le lendemain, continue l'Écriture, la terre se trouva couverte comme d'une rosée solide et brillante comme le cristal. Qu'est-ce donc demande le peuple étonné? Le pain que Dieu vous envoie, répond Moïse, il a entendu vos cris et il veut vous montrer qu'il ne vous a point tirés de l'Égypte pour vous laisser mourir de faim. Vous ramasserez de cette nourriture miraculeuse chacun une mesure et vous n'en garderez point pour le lendemain. La veille du sabbat pourtant, vous en recueillerez pour le jour du Seigneur. Et les fils d'Israël vécurent de ce pain mystérieux jusqu'à leur entrée dans la terre promise: *Donec venirent in terram habitabilem* [1].

Descendons de quelques siècles l'histoire du même peuple; nous nous retrouvons dans un autre désert avec le prophète Élie. Il fuit devant ses ennemis. Il manque de nourriture. Il est triste, abattu, découragé. Ah! Seigneur, s'écrie-t-il, la vie est trop pesante, votre nom est blasphémé partout et vos serviteurs persécutés; je ne puis prolonger d'avantage une existence si cruelle. Seigneur faites-moi mourir. Et il se jette à l'ombre d'un arbrisseau. A peine est-il endormi qu'un ange lui touche l'épaule en lui disant: Lève-toi et mange. Élie se relève il voit tout près de lui un pain cuit sous la cendre, il le mange et se rendort. L'ange revient, lui offre un pain semblable au premier et lui annonce qu'il lui reste encore beaucoup de chemin. Le prophète prend le second pain et recouvre la force nécessaire pour continuer sa route jusqu'à la montagne d'Horeb.

Il y a entre ces deux prodiges des analogies frappantes et des rapports très nombreux avec l'Eucharistie.

1° La manne et le pain d'Élie furent donnés au désert. La vie où le Très Saint-Sacrement nous est accordé est aussi le désert et la solitude pour l'âme chrétienne. Au désert rien n'est agréable à l'œil, il n'y a pas de fertilité, on ne rencontre pas de culture. Dans le monde rien ne doit plaire au chrétien,

1. Exod. XVI, 35.

rien ne doit le séduire. Il est certain que la vertu ne s'y féconde pas et que la culture des âmes y est très difficile.

Au désert, on n'entend que des bruits étourdissants, l'orage qui gronde, la tempête qui mugit, le vent qui soulève les sables brûlants. Dans le monde que de tumulte ! Que de profanes bruits pour étourdir le chrétien et lui faire oublier le terme de son voyage.

2° La manne était formée dans le ciel au-dessus de cette atmosphère. Le pain d'Élie était apporté par un ange. Il faut à l'âme quelque chose de divin. Fille du ciel et de Dieu, elle ne peut se contenter des grossiers aliments de la terre. Le Fils de l'Éternel est descendu pour se faire notre nourriture, il est le pain vivant préparé au ciel : *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi.*

3° Les juifs qui reçurent la manne allaient à la terre promise, Élie marchait vers Horeb, la montagne de la vision. Quand on vous parle de l'Eucharistie, n'oubliez pas que c'est le viatique de la véritable terre promise. Vous marchez vers cette patrie où coulent le lait et le miel de toutes les délices. Vous allez à la montagne de la vision béatifique. Aujourd'hui vous voyez par la foi mais comme à travers un nuage et dans l'ombre. Vous êtes appelés à contempler Dieu dans son immensité et sa gloire. L'Eucharistie est le pain de la route.

4° Quand les hébreux reçurent la manne, ils étaient découragés et regrettaient les viandes d'Égypte. Élie appelait la mort pour le délivrer de ses angoisses. Il est des jours dans la vie chrétienne où l'on retombe sur soi-même. Il semble que tout ce que l'on avait de vie spirituelle a disparu. Toutes les résolutions d'autrefois demeurent sans effet. Les pensées surnaturelles ne pénètrent plus. Ah ! l'on est déjà bien près d'une chute, on regrette les viandes d'Égypte, on envie le sort des mondains ennemis de Jésus. Au moins, dit on, ceux-là ont des jouissances, ils cherchent et trouvent leurs satisfactions. Ils vivent à leur gré. Satan est sous cette vision du monde. Il l'embellit, car il a le pouvoir de l'illusion, la rage et le secret de tromper. Si rien de surhumain ne vient rendre la force de la vertu à cette âme énervée, le goût du bien à ce cœur affadi, c'en est fait. Voulez-vous éviter ce malheur ? Venez à l'Eucharistie. Quand vous sentirez les violences de la tentation, venez réconforter votre foi et la rendre pratique par la communion.

5° La manne avait toutes sortes de saveurs et, par une faveur miraculeuse, chacun y trouvait le goût proportionné à ses dispositions. L'Eucharistie apporte à tous les états la grâce necessaire ou utile. C'est une céleste pharmacie où se

trouvent tous les remèdes, un arsenal divin où l'on rencontre toutes sortes d'armes. Voulez-vous servir Dieu avec ce courage qu'il attend d'un chrétien : *Corde magno et animo volenti*, avec cette joie qu'il aime à trouver dans les âmes : *Hilarem datorem diligit Deus ?* Venez et revenez souvent à la table sainte, le propre de la nourriture est de reconforter et de réjouir.

Telles sont, Mes Frères, quelques-unes des figures du sacrement de nos autels et leurs significations principales. Remercions Dieu de nous avoir appelés sur la terre en ce temps où les ombres ont disparu, où la réalité s'offre à nous avec tant de richesses. Remercions Dieu d'avoir remplacé les symboles de l'ancienne loi par un chef-d'œuvre d'amour si grand et si merveilleux. Que la reconnaissance excite dans nos âmes une solide dévotion à l'Eucharistie, et soyons persuadés que, si nous aimons Jésus au tabernacle, nous le bénirons dans l'éternité glorieuse. *Amen.*

EFFETS DE L'EUCHARISTIE

Qui manducat me vivet propter me.
(Joan., VI, 58.)

Tous les sacrements ont leur grace speciale représentée par le signe qui la produit. Le baptême purifie, l'eau en est le symbole. La confirmation fortifie, le Saint-Chrême et l'imposition des mains en sont les emblêmes. L'Eucharistie est un aliment et il a, pour la vie spirituelle, toutes les propriétés des substances alimentaires pour la vie matérielle. Il opère les mêmes résultats et dans les mêmes conditions.

I. — *Pour vivre, il faut une nourriture.* — D'abord, c'est une loi : il faut vivre pour se nourrir. L'être inerte où inanimé ne s'assimile rien. La pierre s'unit à une autre pierre, mais elle ne s'en nourrit pas. Le sable et la chaux peuvent se pétrir ensemble, ils ne vivent pas l'un de l'autre. Le cadavre se dissout, se désagrège et ne peut plus réparer les ruines que la mort opère à chaque instant. Il faut vivre pour se nourrir et l'on ne doit jamais offrir l'Eucharistie à un mort spirituel. L'âme en état de péché mortel est indigne de cette nourriture sacro-sainte, et n'en peut retirer que des fruits de malédiction et de mort.

Réciproquement, il faut se nourrir pour vivre. Tout ce qui a la vie cherche au dehors sa conservation, son accroissement et sa perfection. Par ses racines, la plante va recueillir les sucs de la terre, elle les élabore, elle en forme la sève, et la sève est comme le sang de la plante. Le végétal respire par ses feuilles, il transforme les gaz et autres principes que l'atmosphère contient, il prépare cette merveilleuse vie qui se traduit par les parfums de la fleur et la perfection du fruit.

L'animal vient à son tour, il s'empare de la plante, de la fleur, du fruit, il les travaille, il en forme de la chair, du sang, des os, ce courant de vie sensitive qui circule et se renouvelle incessamment.

Le corps de l'homme est placé plus haut. Sa structure est plus parfaite, ses sens plus délicats, son attitude plus noble. Seul de tous les êtres d'ici-bas, il n'est point courbé vers la terre, il n'est point attaché à la matière. Sa tête est élevée, son regard fixe le ciel. Et cependant il n'échappe point à la loi générale, pour vivre il doit se nourrir. Ses forces vont en dépérissant, il a besoin de les réparer et il va prendre la vie dans la nature entière pour se l'approprier. L'arbre lui donne son fruit, la terre ses légumes, les animaux leur sang et leur vie. Il domine le monde entier. Il se soutient, se conserve et s'accroit par l'assimilation de toutes les substances dont il s'empare.

Nous avons une âme: elle n'arrive pas sans aliment à sa perfection même naturelle. Voyez quelle différence entre l'enfant d'un jour et l'homme mûr qui a scruté les profondeurs de la science. D'un côté, quelle pauvreté! Quel vide! Quelles ténèbres; de l'autre, quels trésors! Quelle plénitude! Quelles lumières! Et cependant, au seuil de la vie, l'enfant est quelquefois merveilleusement doué, mieux doué que le savant au déclin de son existence. D'où vient le contraste? L'enfant n'a point encore puisé, aux sources de la vérité, ces aliments robustes qui développent la vie intellectuelle, et, si vous supprimiez toute éducation, vous le condamneriez à un état d'ignorance voisin de l'idiotisme et de l'abêtissement: on a trouvé de pauvres sauvages qui, à vingt ans, ne savaient pas même articuler une parole.

Dieu seul se suffit. Il est son essence, sa raison d'être. Sa vie est de se connaître et de s'aimer. Son activité toujours en exercice, ne s'épuise jamais. Dieu se nourrit de lui-même.

Nous sommes chrétiens et, comme tels, nous jouissons de la vie divine. Comme chrétiens, nous avons une constitution divine, des organes divins, un tempérament divin. Comme chrétiens, nous devons nourrir notre âme de Dieu

lui même. Et voilà le dernier terme et la fin suprême de l'Eucharistie. Ce n'est pas seulement pour être notre concitoyen que Jésus-Christ habite au milieu de nous, c'est pour devenir notre nourriture. Près du tabernacle est la table sainte où il nous attend. Le sacrifice de la Messe est composé de deux parties, l'une essentielle, l'autre intégrante : la consécration et la communion. La consécration est l'anéantissement du Sauveur devant son Père, c'est plus spécialement la part de Dieu. La communion est le don du Christ à la créature, c'est la part de l'homme.

Quelle est donc la vie qui nous est communiquée dans la communion ? Veuillez y faire attention, Mes Frères, et par les effets de ce sacrement, jugez de l'estime que vous devez en avoir : L'Eucharistie nous fait vivre avec Dieu, en nous unissant à lui : *Adunatio hominis ad Christum* [1]. Elle nous fait vivre de Dieu, en nous transformant en lui : *Ego multabor in te* [2]. Enfin elle nous fait vivre en Dieu, en nous donnant les arrhes de la vie éternelle : *Pignus æterna gloriæ* [3].

II. — *L'Eucharistie nous fait vivre avec Dieu.* — Communion signifie l'union de la créature au Créateur, le commun partage de la même existence, la présence de Dieu en nous : l'Emmanuel.

C'est un fait étrange : jamais l'homme n'a pu se dispenser de désirer cette union. Au paradis terrestre, nos premiers parents avaient conversé avec la Divinité. Leurs enfants s'en souvinrent et, sur la terre entière devenue pour tous un exil, ils trouvèrent leur bonheur à construire des autels pour y faire descendre l'Éternel. Les païens étaient profondément déchus, mais ils ne purent se passer de Dieu. Ils en firent de bois, de pierre, de marbre pour les avoir avec eux, les transporter dans leurs voyages et leurs pérégrinations à travers le monde. Vaincus sur les champs de batailles, ils ne perdaient pas tout espoir et ils auguraient bien de l'avenir, quand ils avaient pu sauver leurs idoles de la captivité. D'un pôle du monde à l'autre, ce n'est qu'un cri pour dire au Maître du ciel : Descends ! viens avec nous ; prends, si tu veux, nos passions et nos vices, mais viens : nous ne pouvons nous passer de toi !

Un jour le Fils de Dieu combla ces désirs dans ce qu'ils avaient de légitime et de noble, il vint habiter trente-trois ans au milieu des hommes. Mais qu'est-ce qu'un séjour de trente ans dans la série des siècles ? Une goutte d'eau dans l'Océan. Maintenant que Jésus-Christ est remonté vers son Père, se peut-il que la terre soit redevenue semblable à un désert ? Après un jour de joie, se peut-il qu'une nuit aussi noire que la

1. Conc. Flor. — 2. S. Aug. — 3. S. Thomas.

première couvre la terre de ses ombres? Non, Mes Frères, Dieu ne reprend jamais d'une main ce qu'il a accordé de l'autre. Il s'est donné dans l'Incarnation. C'est un bienfait sans repentance, l'Eucharistie en sera la continuation indéfinie et incessante. La communion est une espèce d'Incarnation du Fils de Dieu en chacun de nous. Celui qui disait : Je ne vous laisserai pas orphelins, a trouvé le moyen de perpétuer sa présence. C'est le plus profond témoignage de son amour, la plus sainte industrie de sa sagesse et le plus grand miracle de sa puissance. Il est notre compagnon ; quand vous avez communié, il prie et travaille avec vous. Il s'est fait une augmentation de la grâce qui rend en nous la divinité plus présente, une espèce d'alliance entre le Sauveur et notre âme, un contrat de mutuelle donation qui enchaîne l'un à l'autre les cœurs et les volontés : *Affectus consociat et confœderat voluntates*[1].

Oh! Mes Frères, le beau moment que celui de la communion, quand vous pouvez vous réfugier dans le cœur sacré de Jésus, boire à longs traits les eaux de la grâce qui s'écoulent de cette source sacrée, comme le sang coulait de la blessure du Calvaire! Que nous serions coupables de ne pas savourer le plaisir de vivre avec Dieu! Pour ne pas sentir le besoin de l'action de grâce, il faut ou fermer son cœur à la reconnaissance, ou ne pas comprendre la grandeur de l'action que l'on vient de faire. Ce serait le cas de rappeler la parole de S. Jean Chrysostôme : « Judas est le premier qui n'a point remercié Jésus de cet immense bienfait. Après la communion il sortit : *Exivit continuo.* » Beaucoup de chrétiens lui ressemblent : la messe où ils ont participé à nos saints mystères est à peine terminée qu'ils se hâtent de fuir loin du temple ; ils vont ensevelir leur Dieu dans les préoccupations matérielles, ils n'ont rien à lui dire, rien à lui demander. Ne savons-nous donc pas que les instants qui suivent la communion sont les plus riches de notre vie? Ne savons-nous pas que la table sainte est le terme où Dieu et l'homme se rencontrent? Dieu vient avec ses tendresses et ses miséricordes, l'homme avec ses misères et ses besoins ; le ciel descend, la terre monte et les extrêmes les plus opposés se trouvent ainsi associés dans la même existence : *Adunatio hominis ad Christum.*

III. — *L'Eucharistie nous fait vivre de Dieu.* — *Non tu mutaberis in me, sed ego mutabor in te*[2]. L'Eucharistie nous transforme et, sans faire cesser notre vie, elle nous donne celle de Dieu. Jésus-Christ nous a révélé ce prodige quand il a dit : « Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang un breuvage. Celui

1. S Amb. — 2. S. Aug.

qui vient à ce banquet vivra pour moi comme je vis pour mon Père. » Remarquez le terme de comparaison : Jésus-Christ et son Père, leurs existence se ressemblent, leurs opérations sont identiques. Le chrétien communiant et Jésus-Christ : c'est une similitude qui participe de la première. Et ici se place une magnifique réflexion de S. Augustin : il n'en est pas de la communion comme des aliments vulgaires. Ordinairement la nourriture est inférieure à l'être qui se l'incorpore, inférieure en perfection et en puissance, et c'est elle qui perd sa vie. La plante plus riche que le minéral le transforme dans le parcours de ses cellules, l'élève à sa hauteur, en fait sa propre substance. Notre corps est au-dessus de tout ce qui l'environne et la nourriture qu'il prend ne peut résister à la puissance de son organisme, il la dissout, l'oblige à perdre la forme qui lui est propre. Ce qui tout à l'heure était du pain devient ma chair et mon sang. Mais Dieu que nous recevons dans l'Eucharistie est plus grand et plus parfait que nous, il ne peut pas perdre sa vie, il ne peut pas même s'abaisser au niveau de l'homme. Aussi c'est lui qui s'empare de notre âme, conforme nos mœurs et nos tendances à ses mœurs et à ses tendances divines, nous donne ses pensées, ses désirs, ses affections. Il nous transporte dans des régions surnaturelles jusqu'à ces sublimes hauteurs où il réside lui-même et, jouissant de sa vie, nous pouvons nous écrier au sortir du banquet eucharistique : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.*

Demandons-nous, Mes Frères, comment cette sublime transformation s'opère insensiblement dans notre cœur et, autant que notre faiblesse le permet, tâchons d'en surprendre les secrets

1° D'abord l'Eucharistie répare, dit la théologie. Hélas! le péché est la désorganisation; plus il séjourne dans une âme, plus il désorganise. Et même, quand il a disparu, par la vertu d'une sainte absolution, les conséquences de ce désordre se font sentir à notre volonté blessée. Ne remarquez-vous pas plus de difficultés pour faire le bien quand, à votre faiblesse naturelle, viennent s'ajouter de vieilles habitudes de dissolution? Que de peine alors pour remonter le courant et que de chutes retardent notre marche dans les sentiers que nous avons choisis! Que de pas en arrière sur cette voie devenue si rocailleuse! L'Eucharistie a pour effet de restaurer l'édifice qui tombe en ruines; comme toute nourriture elle répare, *reparat*. Elle remet tout en ordre dans les facultés de notre âme et les dispose au service de Dieu. Elle conduit le convalescent à la plénitude de la santé. Elle se répand dans ses membres comme

une huile fortifiante et comme un baume d'agréable odeur qui cicatrise les blessures encore saignantes.

2° *Auget.* Le péché véniel est une déperdition constante de vie. Il affaiblit notre constitution, mine notre tempérament et peu à peu nous conduirait à la mort. La communion remplace ce qui se perd du feu divin de la charité, augmente la ferveur de l'âme et remet directement tout péché véniel. Elle est, dit S. Augustin, un remède quotidien à nos infirmités quotidiennes; et, pour produire ces heureux effets, elle n'exige pas des dispositions exceptionnelles, il suffit que le chrétien n'ait pas une affection volontaire et actuelle au péché véniel.

3° *Delectat.* D'après le principe de S. Augustin, que l'augmentation de la charité est la diminution de la cupidité, l'Eucharistie amoindrit la triste influence des passions et rend à notre âme son heureuse liberté. Les trois hébreux sont dans la fournaise, mais l'ange est venu et il a soufflé un vent frais, répandu une douce rosée qui neutralise complètement l'action du feu. Ils chantent dans les flammes la divine bonté qui les a sauvés de la mort! Pour l'âme chrétienne la fournaise, c'est le monde. Le feu du vice y est allumé de toutes parts, et partout les scandales se propagent comme un aliment funeste pour l'activer. La douce rosée, c'est le sang du Christ répandu par la communion. Donnez-moi des âmes fidèles à leurs pratiques, et les flammes de la volupté s'éteindront, et elles chanteront la puissance du Dieu qui délivre et renouvelle la jeunesse de l'âme comme celle de l'aigle : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.* Celui qui ne sent plus les tristes émotions de la colère, de l'envie et de la luxure, peut remercier le corps et le sang du Sauveur, c'est la vertu du sacrement qui opère en lui[1].

4° *Sustentat.* Faut-il encore vaincre les puissances du monde et de l'enfer? Vous entendrez S. Chrysostôme vous dire que le chrétien communiant est terrible au démon. Il sort de l'Église semblable au lion dont le regard étincelle et dont le souffle brûle sa victime. Satan tremble devant un cœur qui donne asile au Sauveur: le nom de Jésus le met en fuite et, à plus forte raison, sa présence substantielle. Vous verrez les premiers chrétiens communier et s'en aller au martyre sans crainte de l'apostasie. Qu'importent les tyrans et leurs supplices? Ils ont la force de Dieu. Qu'importent les promesses et les menaces? Ils ont la richesse et la puissance de Dieu. Qu'importent la vie et la mort? Ils ont le Dieu qui est la résurrection, et il leur a été dit qu'ils ne mourront pas pour toujours : *Non morietur in æternum.*

5° *Ardentior eâ fit christianus ad amorem.* Soustraire une âme

1. S. Bernard.

au péché, aux passions, au monde, à l'enfer, ce n'est pas encore la faire vivre de la vie divine. Aussi l'Eucharistie va plus loin, elle donne des ailes à notre âme en lui donnant l'ardeur de l'amour de Jésus-Christ.

L'ardeur de l'amour ! Que de sublimes choses dans ces deux mots de S. Bernard ! Voyez, sous l'influence du soleil, comme tout change dans la nature ! Les prairies reverdissent, la fleur y épanouit sa brillante corolle, l'arbre bourgeonne, la vigne couvre les côteaux de ses pampres naissants ; la vie s'élance, bondit, s'étale avec toutes ses formes si brillantes, si riches, si variées. Telle est l'influencé de la communion dans une âme bien disposée: l'amour de Dieu n'est pas oisif, il la presse, il la pousse vers l'héroïsme de la vertu et la pratique du dévouement. Quand l'amour divin devient l'inspirateur d'une vie, les prodiges se multiplient. Rien n'arrête le cœur qui en est possédé ; il va, il vient, il court, il vole.

Alors c'est François d'Assise qui parcourt les villes en se plaignant que Dieu n'est pas aimé, et qui, en trente ans, donne au monde trente mille religieux pour le ramener au Christ.

Alors c'est François Xavier épris de zèle pour la civilisation des peuples, qui s'en va mourir sur le sommet d'une île lointaine, la croix du Christ à la main, et sur les lèvres le cri de la charité qui le dévore : « O mon Dieu ! Donnez-moi la mort ou des âmes ! »

Alors c'est Dom Bosco que le monde traitait comme un fou, et qui, par la folie de l'amour, en moins de vingt ans, trouve un asile à soixante mille orphelins et donne à la société six mille prêtres pour l'évangéliser !

Alors c'est la vénérable sœur Benoite qui sacrifie à la conversion des pécheurs, cinquante années durant, ses jeûnes, ses prières, ses travaux, ses veilles, ses larmes et son sang.

Le charbon incandescent peut-il ne pas brûler et un cœur qui a reçu l'amour substantiel pourrait-il ne pas aimer ?

Aussi tout ce qui porte un reflet du ciel arrive sur la terre en passant par la Table sainte. Ces femmes étonnantes qui, au foyer domestique, donnent l'exemple des plus solides vertus ; ces jeunes filles qui savent résister à toutes les séductions, pour garder la parure de l'innocence ; ces jeunes gens qui gardent leur âme pure, dans un âge où les passions bouleversent ; ces hommes dans la maturité de l'âge, pleins de sagesse et de dévoûment ; ces vénérables vieillards qui ont fourni la carrière, entourés d'honneur et de respect, je ne crains pas de le dire, ce sont des convives de l'Eucharistie.

Cette âme avait la foi, mais l'Eucharistie lui donne des lumières qu'elle n'aurait pas espérées. Elle voit mieux ce

qu'elle croyait déjà. Elle aperçoit des horizons qu'elle n'avait pas découverts. Elle vit dans un monde qui n'est plus de la terre.

Elle était résignée à la volonté de Dieu : l'Eucharistie lui apprend à s'immoler, sa résignation devient le désir du sacrifice, la sainte passion du martyre, une soif insatiable d'humiliations et d'opprobres.

Elle était prudente : l'Eucharistie lui inspire le goût de la solitude, l'amour de la retraite et la vocation à une vie religieuse et pénitente.

Ne serait-ce pas l'occasion de nous demander ce que valent nos communions ? Nous venons de voir les effets que ce sacrement peut produire, et nous, tant de fois admis au banquet de la vie, de la liberté et de l'amour, nous nous traînons dans les ornières du vice : il n'y a rien de céleste dans notre vie, rien de généreux. Nous sommes à la source de la chaleur, et nos cœurs restent froids ; nous recevons la lumière, et nous sommes environnés de ténèbres. Notre piété est languissante, notre ferveur éteinte. Point de détachement ni de zèle, point de progrès dans la vertu, point de réserve dans nos mœurs. Ne serait-ce pas une preuve de la nullité, hélas ! peut-être du désordre de nos communions ?

IV. — *L'Eucharistie nous fait vivre en Dieu comme les élus dans le ciel : Futuræ gloriæ nobis pignus datur.* — Qu'est-ce que le ciel ? La possession de Dieu qui se rend présent à l'âme, remplit les vides du cœur, comble ses désirs et y fait déborder une joie que rien ne trouble. Voir Dieu tel qu'il est et sans voile, voir en lui toutes les beautés du monde, l'aimer uniquement, s'enivrer à jamais des délices de son amour, voilà les promesses qui nous sont faites, voilà le bonheur qui nous attend. De ces promesses nous avons un gage ici-bas, de ce bonheur un avant-goût, et les arrhes valent autant que la chose promise, et l'avant-goût n'est pas au-dessous de la réalité.

Au ciel et à la Table sainte, c'est Dieu qui se donne ; au ciel et à la Table sainte, c'est Dieu qui béatifie l'âme chrétienne.

Il se donne sans réserve. L'essence divine est en nous. Il habite substantiellement l'étroite prison de nos cœurs. Il n'y a de différence que dans la manière On a dit quelquefois que les anges nous envient l'Eucharistie, c'est une pieuse exagération, les anges n'ont rien à nous envier, ils possèdent Dieu. Ce qui est vrai, c'est qu'au moment de la communion ils viennent adorer Jésus-Christ en nous, chanter près de nous les cantiques de l'éternité et alors notre cœur est un ciel pour leur amour.

Vous me direz peut-être : le ciel, c'est la félicité ; l'Eucharistie

n'est que le pain d'exil. Quelle différence entre les ineffables jouissances de la patrie et le modeste viatique du pèlerin! Ils s'en allaient et ils pleuraient : *Euntes ibant et flebant.*

Non, Mes Frères, ce n'est pas à la Table sainte que l'on verse des pleurs, ou bien ce sont des larmes de joie. Ici, au contraire, toutes les douleurs ont un soulagement. Gage du ciel, l'Eucharistie donne le bonheur.

Amenez à ce banquet l'âme que les souffrances ont brisée, la victime des catastrophes humaines, elle y trouvera une douce ivresse qui donne la force de supporter les revers. Elle y trouvera le courage de la résignation et les douceurs de l'espérance.

Conduisez à ce banquet le jeune homme que le doute dévore, et que les passions torturent. La nuit se fait dans son cœur, il a perdu son soleil en perdant sa foi. Qu'il vienne! l'Eucharistie est la lumière et elle a le secret d'épanouir les cœurs.

Les joies de l'Eucharistie! ne les avons-nous pas éprouvées quand nous venions pour la première fois à cette table? Alors les anges nous admiraient, les fidèles nous environnaient de leurs chants d'allégresse, et nos mères furent saintement fières de nous avoir donné le jour, parce que leur enfant était le tabernacle de son Dieu. Et nous, agenouillés sur le pavé du sanctuaire, nous dilations nos cœurs, pour y faire passer un souffle qui n'était pas de la terre. Et ce jour est resté dans nos plus doux souvenirs, comme le symbole de la joie pure, comme l'expression du bonheur sans mélange, comme une vision et un gage du ciel : *Pignus æternæ gloriæ.*

Un moment viendra où la douceur de ce calice contrastera plus encore avec les tristesses d'ici-bas et ce sera le jour de la dernière communion, le jour du Saint Viatique. Mais comment parler de joies en présence de l'agonie et de la mort? Oui, Mes Frères, dans le cœur du moribond, il y a encore place pour la consolation, parce qu'il y a place pour l'Eucharistie. Alors Jésus viendra vers nous, comme nous étions allés vers lui pendant les heures du pèlerinage. La course touchera à son terme. Les peines et les ennuis seront près de finir sans retour. Le Dieu de la communion viendra chercher sa fiancée du banquet Eucharistique, pour célébrer les noces éternelles. Il viendra cueillir à l'arbre de vie le fruit mûri pour la gloire. Et le viatique sera encore une source de saintes allégresses, parce qu'il sera le dernier gage de la vie qui ne finit pas, les dernières arrhes du triomphe définitif, j'allais dire la première communion du ciel : *Pignus æternæ gloriæ.*

Et notre corps assisterait-il à ce banquet sans recevoir sa part des avantages? Non, Mes Frères, notre limon est pétri

par ce sacrement d'un parfum qui l'embaume et le réserve pour les triomphes de la résurrection. Le Christ y est venu, dit Tertullien, il s'est approprié notre chair, il en a fait son prochain : *Tot modis sibi proximam.* Il se doit à lui-même d'y faire éclater sa gloire, sa miséricorde et sa bonté. Il y a déposé une qualité surnaturelle, toujours persévérante, qui est le germe de la vie.

Et S. Chrysostôme va jusqu'à dire que les anges veillent auprès des sépulcres, par respect pour l'Eucharistie qui fut l'aliment de cette chair visitée par la mort. Ah! chrétiens, qu'importent les dissolutions et la tombe? qu'importent les ravages de la décomposition et du temps? Cela, c'est l'élément matériel qui se dégage, mais l'élément divin reste comme une semence de gloire et d'immortalité, comme un ferment qui pénètre toute la masse, la sanctifie, la divinise, l'illumine et la prépare aux splendeurs de la patrie.

Mais, me direz-vous, est-ce bien là un privilège exclusif des communiants? Les enfants morts après le baptême, les élus que la bonne foi a sauvés loin de l'Église, ne ressusciteront-ils pas aussi à la gloire et leur corps ne sera-t-il pas transformé? Oui, mais il y a clarté et clarté, lumière et lumière, comme il y a étoile et étoile. Les dévots de l'Eucharistie auront avec le Christ ressuscité une plus parfaite ressemblance. Aux splendeurs particulières dont ils seront environnés, à la surabondance de vie qui débordera de tout leur être, on reconnaîtra au ciel les communiants de l'exil et pour eux la communion éternelle sera plus remplie de joie, de délices et de beauté. Qu'importent la mort et son cortège de deuil? Avec une pareille atteinte, la mort n'a plus de tristesses et le deuil le plus sombre est illuminé par les rayons d'une indomptable espérance. Les plus douloureuses séparations n'ont plus de déchirements. Le corps qui succombe, c'est le grain de froment que la terre reçoit pour le faire germer à la vie. Ils sont là, ces chrétiens qui nous ont précédés, nos parents, nos frères, nos amis. L'ange de l'Eucharistie veille près de leurs restes funèbres. Vous avez vu le Dieu du Saint Viatique accourir à leurs derniers moments, le tombeau n'est pas pour eux une demeure de désolation, mais le royaume de l'attente et la dernière étape des transformations divines. J'en atteste les promesses qui nous furent faites à tous, pour ces fidèles du Très-Saint-Sacrement, le cimetière est le vestibule du ciel.

Amen.

L'EUCHARISTIE, SOURCE DE SAINTETE
ET DU COURAGE CHRETIEN

Ego dixi : Dii estis et filii excelsi omnes.
Ps. LXXXI, 6

Cette parole, Mes Frères, Satan la prononça le premier à nos parents encore innocents, pour leur arracher une coupable désobéissance. Vous serez comme des dieux, leur avait-il dit dans sa haine hypocrite, vous aurez sa science et son bonheur : *Eritis sicut dii*[1]. Et l'homme qui avait une inclination naturelle à s'égaler à Dieu, ayant été fait à son image et à sa ressemblance, l'homme trompé étendit la main, cueillit le fruit défendu, consomma la chute qui devait lui ravir les glorieux privilèges de l'innocence et de la sainteté.

Satan avait menti, l'expérience l'a manifestement prouvé. Au lieu de s'élever les coupables sont descendus. Au lieu de l'égalité divine qu'ils avaient recherchée, ils sont tombés à la forme de l'esclave, et leur postérité ira plus loin encore sur le chemin de la dégradation, elle s'abaissera jusqu'au niveau de l'être sans raison.

Cependant Dieu a décrété la réhabilitation de l'homme. Que fera-t-il ? Il saisira l'ennemi dans ses propres filets, il le terrassera par ses propres armes. Le tentateur a promis de nous rendre semblables à Dieu, Jésus-Christ reprendra en sous-œuvre cette promesse brillante et il la réalisera. Jésus-Christ montrera un autre fruit et il dira : Prenez et mangez et vous vivrez de la vie divine. Ce fruit céleste, vous l'avez nommé : c'est l'Eucharistie, et l'Eucharistie fait monter l'homme jusqu'à Dieu en lui communiquant la sainteté et la force divines.

I. — *L'Eucharistie nous donne la sainteté.* — Et comment n'en serait-il pas ainsi ? Si près du foyer de toute perfection, pourrait-on n'être pas sanctifié soi-même ? Et quand le cœur de l'homme viendra à cette table unir ses sentiments, ses aspirations et sa vie aux sentiments, aux aspirations et à la vie de Jésus, il n'y aurait en lui aucun rejaillissement de la bonté du Très-Haut ! Cela n'est pas possible et cela n'est pas. Aussi bien, l'histoire de la sainteté n'est autre que celle de l'Eucharistie. La terre où n'existe plus le mystère de nos autels est frappée de la malédiction du vice et de la stérilité de la vertu. Dans ce monde

1. Genèse II.

qui a délaissé la divine nourriture, vous pourrez rencontrer l'honnête homme, mais ce qu'on appelle un saint, jamais! L'honnête homme peut vivre sans la communion et pourquoi? parce que toute sa perfection consiste à dissimuler ses vices, et pour cela il ne faut qu'un manteau d'hypocrisie; parce qu'il n'y a pas un seul honnête homme qui le soit complètement et toujours: si par hasard il s'en trouvait quelqu'un, ce serait chose aussi rare qu'une curiosité exposée aux regards de l'étranger, sous les vitrines d'un musée, et le monde attend encore que cette curiosité vienne enrichir les découvertes de la science. Mais l'homme aux vertus solides, l'homme qui ne se dément ni en public ni en secret, l'homme digne de l'admiration des peuples par sa sainteté: Paul, Augustin, Vincent de Paul, François Xavier, François de Sales, tous ces vaillants de la foi et de la perfection chrétiennes se recrutent à la Table sainte et auprès de l'Eucharistie. Cette table est sainte parce qu'elle exige de pieuses dispositions, mais encore et surtout parce qu'elle est le foyer de l'innocence. De même que Dieu est saint parce qu'il purifie les âmes et les divinise, de même que l'Église est sainte parce qu'elle opère des miracles de transformation et de salut.

Ah! ne cherchez pas où ont pris naissance tous ces dévouements que la terre admire, que l'enfer redoute, que l'Église encourage et que le ciel couronne. Il n'y a et il ne peut y avoir à la sainteté divine qu'une seule raison: L'homme s'est nourri de la divinité et il est devenu semblable à Dieu: *Ego dixi; Dii estis*

Sous le vêtement grossier de la pénitence, dans l'immolation du sacrifice et les crucifiements de l'abnégation chrétienne, vous admirerez la sainteté du religieux qui ne se contente pas de suivre les préceptes évangéliques mais qui aspire à réaliser les conseils divins dans toute leur étendue. Eh bien! à l'ombre de ce cloître où expirent tous les bruits de la terre, le religieux n'a qu'une chose pour le soutenir: le tabernacle, et cette chose divine, c'est tout pour lui: c'est la richesse de sa pauvreté, la gloire de sa chasteté, la couronne de son obéissance, la joie de son martyre; cette chose divine c'est la source de la sainteté divine dans la pénitence et le détachement: *Ego dixi; Dii estis.*

Vous admirez le dévouement de la sœur de charité qui s'est éprise des souffrances du pauvre et a renoncé à de brillantes espérances pour les consoler. Sachez-le bien: la religieuse de Saint-Vincent-de-Paul n'avait pas plus d'attrait que vous pour l'hôpital et la mansarde de l'indigent. Les cris déchirants du fiévreux, les défaillances de l'agonisant, la vue continuelle de la mort, les plaies hideuses du blessé,

les opérations qui font frémir la nature n'avaient rien pour captiver son âme délicate. Quand le monde veut organiser le service de la souffrance, il ne trouve que des mercenaires à gage et le malade n'a pas de peine à distinguer entre ces mercenaires et l'ange terrestre que l'on nomme une sœur de charité. Qui a fait cette différence? C'est l'Eucharistie. L'Eucharistie, c'est l'amour de Dieu se communiquant à la créature, c'est Dieu disant à la religieuse : Va, j'ai été pauvre, j'ai souffert, mes os ont été brisés, ce malheureux me ressemble, c'est un autre moi-même. Si tu m'aimes, sacrifie cette position, laisse cette fortune, immole les excessives délicatesses, sois la servante de l'indigent et je serai ta récompense. Et la religieuse part sur l'intimation de cet amour, et, quand la vie lui semblera trop dure et le sacrifice trop pesant, elle viendra retremper son cœur au pied de l'autel et le Dieu du tabernacle renouvellera son dévouement et sa sainteté : *Ego dixi; dii estis.*

A vingt ans, un jeune homme regarde la Chine et le Japon. « Il y a, dit-il, des âmes qui ne se sauvent pas. Adieu ô ma mère, adieu ô ma patrie! Je serai missionnaire et je sauverai ceux qui se perdent. » Et il part. Voilà la sainteté sans doute, la sainteté qui ne se contente pas de marcher elle-même, mais qui veut entraîner les autres à sa suite. Il en coûtera pour la réaliser. Il en coûtera un martyre continuel dans une longue vie d'apôtre. Il en coûtera peut-être du sang! Qu'importe. Le missionnaire emporte son calice et son calice lui parlera chaque matin du Dieu qui vint le premier sur la terre étrangère : son calice empruntera la voix du ciel pour lui dire : Courage et courage toujours, ton Dieu fut méprisé, sois insulté comme lui, martyrisé et broyé. L'épreuve est courte bientôt tu lui ressembleras dans la gloire : *Ego dixi; dii estis.*

La sainteté! Ah! je la vois, elle rayonne dans ce temple qui nous réunit [1]. C'est elle qui s'en est allée loin d'ici étreindre vos âmes et leur dire : Viens au Laus; au Laus il y a un tombeau et des ossements sacrés. Ce tombeau est scellé de la gloire de la vertu, ces ossement exhalent le parfum de la vertu et vous avez répondu : oui, j'irai, j'irai m'agenouiller sur la dalle qui ferme ce sépulcre, j'irai respirer cet arome si pur, si suave, si enivrant. J'irai offrir ma prière et demander assistance à celle qu'on appelle déjà la vénérable et qu'un jour, je l'espère, je saluerai du nom de sainte Benoite. Ce que vous avez dit, vos pères l'avaient dit avant vous; ce que vous avez fait, ils l'avaient fait comme vous. La perfection qui vous attire les

1. Ce sermon a été prêché à Notre-Dame du Laus.

avait gagnes les premiers. Or, où cette perfection s'est-elle formée? Où cette vie qui se termina il y a cent soixante ans s'est-elle sanctifiée? Je ne nierai pas les salutaires influences des apparitions de la Sainte Vierge, des anges et des saints. Ce qui dut s'opérer de merveilles dans cinquante-quatre années de communications avec le ciel, je le reconnais. Mais aucun de vous ne me contredira quand je vous dirai que les communications avec le Dieu de l'Eucharistie furent une des principales causes de la sainteté de sœur Benoite. Vous savez que la dévotion au sacrement de nos autels était dans le cœur de la bergère, à l'état de noble et ardente passion. Les jours ne suffisaient pas pour veiller au pied du tabernacle, elle avait besoin d'y rester la nuit Il fallait que les anges du ciel devinssent complices de sa piété clandestine, en lui ouvrant les portes de la chapelle, au moment où tout le monde se livrait au repos. La chapelle était son paradis sur la terre, le lieu de toutes ses délices. La communion était le terme de toutes ses aspirations et plus d'une fois sa seule nourriture. Préparer de saintes communions fut son unique travail auprès des pélerins, cinquante-quatre années durant. Quand elle même ne trouva personne pour la communier, les anges du ciel descendirent et renouvelèrent le prodige si souvent opéré pendant la vie Eucharistique du Sauveur: Ils lui distribuèrent eux-mêmes le pain qu'on nomme si bien le pain des anges. Et c'est ainsi que la vertu de la pieuse enfant de Marie s'est formée, épurée, embellie et divinisée dans le sacrement de nos autels: *Ego dixi, dii estis et filii excelsi omnes.*

Mais je ne voudrais pas m'arrêter à ces vocations exceptionnelles, vous pourriez en conclure que l'Eucharistie est nécessaire seulement pour les états d'une sainteté suréminente et ce serait une erreur. Entrez au foyer de la vie commune, pénétrez dans l'humble hameau et la chaumière du laboureur, ou bien dans la vaste cité et les salons resplendissants, ou bien encore dans la demeure de l'ouvrier et de l'artisan, partout où vous rencontrerez des vertus chrétiennes, je vous défie de ne pas y trouver aussi la dévotion à l'Eucharistie et réciproquement partout où vous trouverez la dévotion à l'Eucharistie, je vous défie de ne pas y rencontrer la sainteté comme noble compagne. C'est là, à la table du Dieu de toute perfection, oui c'est là que les parents auront puisé l'autorité dans la patience, la sévérité dans la douceur, la vigilance dans l'amour et la fermeté dans le dévouement. C'est là, oui c'est là que la jeune personne aura recueilli les fleurs sans tache de la modestie et de l'innocence. C'est là, oui c'est là que le jeune homme sera venu éteindre les ardeurs qui dévorent un cœur de vingt ans,

Et si vous me dites : J'ai eu le bonheur d'assister à un spectacle consolant, j'ai vu des frères qui s'aiment, des époux qui s'entr'aident. J'ai vu de bons pères, des amis véritables. J'ai vu le désintéressement du riche, la résignation du pauvre. J'ai vu quelque chose de céleste et de divin : sans crainte de me tromper, je me tournerai vers l'humble chapelle où une lampe se consume devant le Très Saint Sacrement et je vous répondrai : Voilà le secret des merveilles qui vous ont ravies. Dieu est là et c'est là qu'il donne et sa nature et ses perfections : *Ego dixi; dii estis.*

Ah! chrétiens l'on s'étonne quelquefois de voir la somme du bien diminuer d'une manière étrange, on accuse l'Église et l'on demande pourquoi il n'y a plus de saints comme les siècles passés en produisirent. Et comment voulez-vous que la sainteté existe quand vous en avez éloigné le foyer. Vous ridiculisez chaque jour nos pratiques et vous insultez de vos sourires les âmes restées fidèles. Vous travaillez avec un zèle infernal à faire déserter la Table eucharistique. Jouissez de votre œuvre. Vous avez semé le désordre, vous recueillez des ruines.

Je le sais : vous jetez à votre âme d'autres pâtures pour remplacer la sainte nourriture du tabernacle. Vous avez des spectacles, et des journaux et des feuilletons et des romans et des soirées. Vos spectacles démoralisent, vos bals deviennent des écoles de prostitution, vos journaux des artisans d'impostures, vos romans des conseillers d'adultère, vos feuilletons des instigateurs de libertinage.

Je ne l'ignore pas, il y en a qui trouveront cette doctrine exagérée et qui s'aviseront de me répondre : dites ce que vous voulez, nous n'avons pas besoin de vos pratiques et de vos mystères pour demeurer irréprochables.

Irréprochables ! Ils peuvent l'affirmer, ils ne le pensent pas, et leur conscience est là pour protester et pour soutenir que les déserteurs des pratiques chrétiennes ont apostasié pour des raisons fort peu avouables.

Irréprochables ! Ils le diront peut-être à une victime qu'ils veulent associer à de coupables intrigues. Ils trouveront entre cette victime et leurs desseins criminels une noble et sainte barrière. Cette âme aura communié, elle voudra communier encore; et, pour renverser cette dernière sauvegarde de l'innocence, ils ne cesseront de répéter que l'on peut-être considéré sans se soumettre à de gênantes dévotions. Elle finira par le croire, et bientôt, tombée dans la boue, découronnée de sa vertu et de son honneur, tiraillée par d'épouvantables remords, elle maudira les mensonges qui la séduisirent; elle viendra, au pied de l'autel, protester par ses larmes contre la prétendue

honorabilité de ceux qui s'éloignent de l'Eucharistie. Nous, prêtres du Christ, gardiens du tabernacle, nous l'accueillerons avec la miséricorde du ciel et nous lui montrerons, pour recouvrer la sainteté du repentir après avoir perdu la sainteté de l'innocence, cette même table dont on l'avait éloignée, ces mêmes pratiques qu'on lui avait appris à vilipender.

II. — *L'Eucharistie, source du courage chrétien.* — Il est donc vrai que la vertu a sa source dans le tabernacle, mais il y a une vertu sur laquelle je veux insister, parce qu'elle est le besoin spécial de notre siècle : c'est la force chrétienne.

La force est cette vertu cardinale qui dispose la volonté à surmonter les obstacles pour remplir son devoir, à supporter les tentations et les souffrances, à mépriser les railleries et les insultes, à braver les persécutions et la mort elle-même, plutôt que de forfaire à l'honneur.

La force et le courage chrétiens ! Où les trouver aujourd'hui ? Où trouver des convictions généreuses, des caractères solidement trempés et un attachement inviolable à son devoir ? Nous sommes bien obligés de l'avouer : énervés par l'amour du bien-être et la fièvre des plaisirs, la force nous manque en tout et pour tout. Ouvrez les yeux que voyez-vous ? Des hommes occupés à considérer d'où vient le vent de l'opinion. Dites-leur : c'est par ici que l'on peut parvenir, gens sans dignité, ils se mettent en mesure de suivre la voie indiquée, sans s'inquiéter de savoir si c'est ou non le chemin de l'honneur. Prêtez l'oreille, qu'entendez-vous ? Quand le ministre du Seigneur proclame les lois éternelles et les devoirs imprescriptibles, tout cela, dit-on, c'est la vérité, c'est le parti que la conscience conseille, mais que voulez-vous ? Aujourd'hui ce n'est plus la coutume, c'est bien vieux, c'est trop difficile, et l'on passe en jetant une fin de non recevoir à sa conscience et à son Dieu.

La force ! cherchez-la dans la famille. Là où le père commandait avec tant d'autorité, où la mère imposait ses ordres avec une si sainte énergie, où les enfants rivalisaient de respect et de soumission, que rencontrez-vous ? Des capitulations et toujours des capitulations ; des faiblesses et toujours des faiblesses. Les parents ne savent plus vouloir, les enfants traitent avec eux d'égal à égal. Les parents cèdent aux enfants, les enfants cèdent à leurs passions.

La force ! Demandez-en compte à l'indigne esclave du respect humain, à cet être pétri de lâcheté que je n'ose plus nommer un chrétien, à cet apostat, à ce traître qui vend son âme à la peur.

Demandez-en compte à l'esclave des passions que la moindre

circonstance fascine, qui en est toujours à d'indignes transactions, à des marchés de Judas avec sa conscience et son devoir.

Demandez-en compte à ces hommes publics à qui la société réclamait la justice et qui n'ont été que les vils courtisans du pouvoir, au lieu d'être les représentants du droit.

Demandez-en compte à ces puissants de la terre que la patrie regardait avec anxiété, qui n'ont pas rougi de devenir les indignes serviteurs d'un mot d'ordre, quand il fallait être les nobles sauveurs des traditions, de la justice et de l'honneur.

Eh bien! voulez-vous cette vertu qui trempe le caractère d'une vigueur surhumaine? Venez et revenez souvent à l'Eucharistie. De même que la nourriture matérielle fortifie le corps en augmentant sa vie, de même le sacrement de nos autels corrobore l'âme en la perfectionnant. Est-ce étonnant? Là, Dieu se donne avec sa puissance, il enflamme notre volonté; là, il stimule notre courage, il nous revêt de sa grâce comme d'une armure invisible; là enfin, il nous donne le courage de tout oser et la faculté de tout accomplir. L'expérience prouve que les chrétiens sont les seuls forts, les seuls capables de tout devoir; non pas, entendons-nous, ceux qui gardent du christianisme le nom, du baptême le caractère, de la religion un souvenir, mais les chrétiens pratiquants. Ceux-là seuls ont le courage des sacrifices que réclame leur position, ceux-là seuls ont gardé un amour ardent et effectif pour la patrie.

Et qui donc au milieu de nos désastres a conservé à la France un vestige de son ancienne gloire? Ces braves soldats qui, à Patay, vendaient au prix de leur sang et du sang ennemi une victoire qu'ils ne pouvaient conjurer. Qu'étaient-ils? La mort ne les a point fait pâlir et la défaite ne les a point arrêtés; ils sont restés plus forts que la fortune elle-même et ils ont arraché à leurs adversaires cet aveu qui suffirait à nous dédommager de nos revers: En France les soldats se battent comme des lions. Ah! c'est qu'ils s'appelaient les soldats du Sacré-Cœur. Avant de partir pour les champs de batailles, on les avait vus s'agenouiller au pied de l'autel. Munis du pain des forts, ils pouvaient mourir parce qu'ils mouraient en chrétiens. Écrasés par le nombre, ils tombèrent comme tombent les braves, comme meurent les martyrs.

Les martyrs! Encore des témoins irrécusables de la force qui a sa source dans l'Eucharistie. Ils étaient des millions de tout âge, de tout sexe, de toute condition. Il y avait parmi eux des vieillards, des enfants, de jeunes filles: tout ce que la terre compte de plus débile et de plus faible, contre eux tout ce qu'il y a de plus fort: les rois, les empereurs, les savants

et surtout le bourreau. Et la timidité triompha de la puissance, et la faiblesse l'emporta sur la force : je ne vous surprendrai pas en vous disant que le secret de ce courage est dans le tabernacle. Les martyrs avaient communié avant de paraître dans les amphithéâtres de Rome, ils avaient emporté une hostie pour se communier encore au moment du supplice. Et j'entends l'un d'eux s'écrier dans l'ardeur de cet amour puisé au Cœur de Jésus : *Nunc frumentum Christi sum.* Oh ! oui, maintenant que j'ai mangé le pain du Christ, envoyez-moi à la torture, faites-moi la grâce de me tuer, il faut que je sois le froment du Christ, il faut que je sois moulu par la dent des bêtes féroces, et si vos tigres et vos léopards ne veulent pas me dévorer, je les exciterai : *Dentibus bestiarum molar.*

Chrétiens, je ne suis ni prophète ni fils de prophète, mais n'entendez-vous pas l'orage gronder sur l'horizon chargé de nuages ? Des bruits de guerre traversent notre société, des déclarations hostiles à la foi catholique s'étalent au soleil et s'affichent partout. On ne s'en cache plus, et nous, les fils de toute charité, nous les héros de tous les dévouements, nous que les siècles ont trouvés partout où il y avait une larme à essuyer, une aumône à faire et un affligé à consoler, nous sommes traités en ennemis et en vaincus. Toutes les fois que la révolution domine, bête féroce, elle s'apprête à boire le sang des frères du Christ. Si cette société redevenue la tyrannie organisée, comme au temps de Néron, devait un jour vous pourchasser jusqu'au pied d'un échafaud, vous auriez besoin de force, de caractère, de fermeté et d'énergie. Il faudrait que vos corps couchés par la hache du bourreau, protestassent de la foi de vos âmes parties pour l'éternité. Il faudrait que l'on pût vous dire, en vous qui tant pour la dernière fois, ce que le prêtre dit au roi-martyr : Ames chrétiennes, fils de S. Louis, montez au ciel. Cette fermeté, ce courage, vous le trouverez auprès du Dieu de votre première communion. C'est à la Table sainte, souvenez-vous-en toujours, c'est à la communion que se forment les martyrs !

Mais avant ces jours d'épreuve, heureusement encore incertains, châtiments terribles que je prie le Seigneur d'épargner à mon pays, il y a pour nous d'autres luttes à soutenir, j'allais dire d'autres martyres à subir. Il faut avoir le courage de la sanctification du dimanche, de la soumission à l'Église, de la foi, de la sainte chasteté, et ce courage vous ne le trouverez que dans l'Eucharistie. Faites-en l'épreuve, Mes Frères chrétiens, dont la vie est déshonorée par tant de faiblesses : venez et revenez souvent à la Table sainte. Sans doute, l'accomplissement du devoir pascal est un immense avantage, s'il manque c'est un

vide profond, une lacune effrayante, cependant, permettez-moi de vous le dire, pour un grand nombre d'âmes, ce n'est pas assez. La vie reçue, la force acquise n'agit pas à une longue distance. Il faut se rapprocher plus souvent du foyer de l'amour divin qui enflamme la volonté. Que de remords épargnés et que de crimes de moins dans une vie où l'Eucharistie trouverait une plus large place !

Vous dites quelquefois : La religion est difficile. — Je le crois bien, vous n'en prenez que la moitié. Vous entendez la prédication de vos devoirs et vous ne voulez pas des sacrements. Vous négligez les moyens qu'elle vous offre pour alléger votre fardeau. Elle vous indique le chemin et vous rejetez le bâton de voyage qu'elle vous présente. N'accusez que vous-mêmes de votre impuissance.

Je résume et je finis. Tous nous sommes appelés à la sainteté : l'Eucharistie est le sacrement de la perfection : *Sanctissimum Sacramentum*. Pour réaliser le bonheur de notre vocation, nous avons besoin de force : l'Eucharistie est le pain des forts, *Panis fortium*. Allons à Notre-Seigneur Jésus-Christ, au Très Saint Sacrement, et nous aurons le courage du devoir, nous éviterons les défaillances qui attristent nos regards et désolent le cœur de l'Église. Nous serons vraiment des hommes de cœur, des chrétiens généreux, et des élus que Dieu couronnera dans la gloire éternelle.

VIE EUCHARISTIQUE

uum anexisset suos qui erani in mundo
in finem dilexit eos. (Joan., XIII, 1.)

Pourquoi le divin Sauveur a-t-il voulu rester dans l'Eucharistie ? Est-ce pour racheter le monde et le sauver ? Non, Mes Frères. La Rédemption était accomplie sur le Calvaire. Dieu avait accepté le sang offert, la justice et la miséricorde s'étaient rencontrées au pied de la croix et Jésus avait pu dire en mourant : *Consummatum est*. Tout est consommé, tout est fini entre Dieu et l'homme. Plus de guerre à soutenir. Paix éternelle !

Pourquoi Jésus a-t-il voulu rester avec nous ? Serait-ce pour nous distribuer la grâce et nous sanctifier ? Il pouvait le faire du haut du ciel, sa présence n'est pas indispensable pour le salut de l'homme. D'ailleurs six autres sacrements sont institués

dans ce but. Le Baptême prend l'homme à sa première heure et le tourne vers le ciel. La Confirmation en fait un soldat du Christ et le revêt des armes toutes puissantes. S'il vient à tomber sur la route, la Pénitence lui tend la main et l'aide à se relever. L'Ordre assure la prospérité de l'Église, en lui donnant des pasteurs dévoués et de saints prêtres. Le Mariage sanctifie l'union légitime et indissoluble des époux et fait le bonheur de la famille. L'Extrême-Onction enfin attend l'homme à la fin de son existence pour le fortifier contre les derniers assauts, c'est le baptême de l'éternité. Le baptême ouvrait l'entrée de l'Église militante, l'Extrême-onction prépare l'arrivée à l'Église triomphante.

Pourquoi donc un nouveau sacrement qui nécessite la présence corporelle du divin Sauveur? Cherchez les motifs de cette conduite, demandez-les au ciel et à la terre, vous n'en trouverez pas d'autre que celui donné par S. Jean dans l'institution de l'Eucharistie : *Quem dilexisset suos qui erant in mundo.* Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. L'amour de Dieu pour les hommes, voilà l'unique raison du mystère. Ce n'était pas assez pour cet amour de quitter le ciel, d'accepter les langes de Bethléem, la pauvreté de Nazareth, les labeurs de l'apostolat, les opprobres du Calvaire : il fallait un mystère qui résumât tous ces mystères. Il l'a trouvé et l'Eucharistie est le mémorial de la vie et de la Passion du Sauveur. Mon but aujourd'hui est ep développer la première partie de cette proposition et de comparer la vie Eucharistique à l'existence mortelle du Sauveur.

I. — *Bethléem et l'Eucharistie.* — Il y a dix-huit siècles passés, des bergers veillaient à la garde de leurs troupeaux. Au milieu des ténèbres de la nuit, une lumière extraordinaire les environne, un ange leur annonce la nouvelle de la naissance d'un Sauveur et les presse d'aller à Bethléem. Ils trouveront le nouveau-né dans une crèche, enveloppé de pauvres langes, couché sur un peu de paille et, sous ces humbles dehors, c'est le Christ leur Roi et leur Dieu.

Quelques jours après, une étoile brillait à l'Orient et conduisait à la crèche les personnages les plus distingués du paganisme, et celui qui n'avait pas trouvé une place dans les hôtelleries, remuait le monde entier et l'attirait à son berceau.

Tous ces prodiges se renouvellent dans l'Eucharistie. Sur l'autel, le Sauveur se rend à la parole du prêtre et, sous la figure d'un pain qui n'est plus, il reçoit une existence inaccessible à nos sens mais évidente aux yeux de la foi. Il a une vie sacramentelle, comme il a eu une vie temporelle et comme il

a une vie divine et éternelle. Le tabernacle est la crèche ou il repose, les espèces visibles, les langes qui l'enveloppent ; sous ces vulgaires apparences c'est notre Seigneur et notre Maître. Les paroles de la consécration terminées, les anges du sanctuaire annoncent à l'assistance la venue d'un Sauveur. Soyez fidèles comme les bergers, empruntez leur docilité et leur prière. L'étoile de la révélation brille au-dessus de l'autel. Soyez généreux comme les Mages, offrez l'or de la charité, l'encens de l'adoration, et la myrrhe de l'immolation et de la pénitence chrétiennes. Je vous demande de compter parmi le petit nombre des visiteurs de la crèche eucharistique, je vous convie à Bethléem, à la maison du pain vivant descendu du ciel. Hélas! trop de chrétiens imitent l'indifférence des habitants de la ville où le Sauveur voulut naître pour son peuple. Passez, lui disent-ils, il n'y a pas de place pour vous : *Non erat eis locus*... Pas de place dans notre esprit qui est aux pensées criminelles, pas de place dans notre cœur, esclave de jouissances égoïstes, pas de place dans notre âme vendue à toutes les dégradations: *Non erat eis locus*. Passez, nous ne communierons pas. Que venez-vous nous demander un logement dans notre poitrine? Laissez-nous la liberté du mal et allez frapper à d'autres portes. Le trône de notre cœur est retenu, il y a un autre habitant un autre maître, un autre roi : *Non erat eis locus*.

II. — *Nazareth et l'Eucharistie.* — Jésus ne fit que passer à Bethléem, mais trente années de sa vie mortelle s'écoulèrent dans l'humble atelier de Nazareth. Que faisait-il dans cette modeste demeure? Que fait-il sur l'autel?

1° A Nazareth Jésus commençait par la prière l'œuvre de notre Rédemption qu'il devait plus tard continuer par la parole et achever par la mort. Sur l'autel il ne cesse d'intercéder pour nous. Ah! Mes Frères, quand on voit la perversité du monde, les scandales qui se produisent de toutes parts, les crimes qui débordent, le torrent de désordres qui a rompu ses digues et promène à travers la société ses eaux empoisonnées, ne serait-on pas tenté de demander s'il y a encore au ciel un Dieu qui s'occupe de nous? Ce Dieu punissait autrefois tout un peuple pour une vanité de son roi, il frappait cinquante mille Bethsamites pour un regard indiscret, il condamnait à la lapidation les infracteurs de sa loi. N'est-il donc plus le Dieu juste? A-t-il fait un pacte avec le mal? Y a-t-il quelque chose de changé au ciel? Non, Mes Frères, mais sur la terre il y a un autel et un tabernacle de plus et dans ce tabernacle et sur cet autel, le Dieu de Nazareth qui continue sa prière d'amour,

Quand la justice est prête à sévir, il élève en haut ses mains suppliantes, il montre à son Père les plaies gagnées à notre service et la foudre s'échappe inoffensive des mains du Tout-Puissant. Merci, ô divin avocat, priez toujours pour que le pécheur ait le temps du repentir et de la miséricorde!

2° A Nazareth Jésus travaillait; et il dut être beau le spectacle du Fils de l'Éternel, armé d'un instrument de charpentier, demandant du travail, comme un vulgaire ouvrier, aux habitants de la petite ville, et gagnant son pain à la sueur de son front. Quel sujet d'admiration pour Joseph et Marie instruits des mystères divins! Que fait-il sur l'autel? Il travaille non plus à des bâtiments matériels et périssables, mais à des édifices éternels. Armé de sa grâce, il polit les âmes, il leur enlève l'écorce du péché, il les orne des richesses de la grâce. Le confessionnal et la Table sainte sont les célestes établis du divin ouvrier. C'est là qu'il fera de nous des matériaux précieux, capables d'entrer dans la composition de la Jérusalem céleste. Pauvres pécheurs, c'est à vous qu'il demande du travail, ne résistez jamais aux appels de sa tendresse, laissez-vous façonner par son amour.

3° A Nazareth Jésus obéissait, sur l'autel il obéit. Que les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes! Aujourd'hui surtout tout le monde veut commander, personne ne sait obéir. La révolution est dans la société où l'on brise les trônes, où l'on trame et l'on complote; dans la société où la guerre est déclarée entre le capital et l'intérêt, entre le patron et l'ouvrier; dans la famille où les époux conspirent l'un contre l'autre parle crime, et les enfants contre les parents par la révolte; dans l'individu enfin, qui ne veut plus se soumettre ni à son Christ, ni à son Église. L'homme ne sait pas obéir; le Fils de Dieu descend pour lui apprendre l'humilité et la dépendance: *Venit ministrare*. Trente années de sa vie mortelle sont consacrées à l'obéissance, toute sa vie eucharistique ne sera qu'un exercice perpétuel de cette vertu. Voyez: Un jeune homme de vingt-quatre ans tombe prosterné sur le pavé du sanctuaire, il se relève un instant après, présente ses mains au pontife de son diocèse, l'évêque verse une goutte d'huile, et il est prêtre, et le lendemain il monte à l'autel et il commande au Verbe Incarné et le Fils de Dieu lui obéit. Et désormais sa vie s'écoulera dans ce cercle glorieux de commandement de sa part et d'obéissance de la part de Jésus. Ce prêtre viendra frapper à la porte du tabernacle disant: Seigneur, dans cette église, il y a des âmes qui désirent vous recevoir, vous êtes la nourriture des fidèles et la force des combattants, ils réclament votre présence, il faut vous rendre à leurs supplications.

Jamais Jésus ne répondra : Ce n'est pas l'heure, ce n'est pas le jour. — Obéissance !

Ce prêtre se présentera à l'autel disant : Seigneur, il faut sortir de votre demeure, traverser les rues des villages, bénir les habitants, leurs maisons, leurs travaux. Jamais Jésus ne répondra : Attendez un autre jour, attendez quelques heures. – Obéissance !

Ce prêtre viendra frapper à la porte du tabernacle disant : Seigneur, là haut dans ce village perché comme un nid d'aigle sur la montagne, dans ces masures en ruines où l'aisance n'entra jamais, une âme est sur le point d'accomplir le grand voyage du temps à l'éternité ; vous êtes le Viatique des mourants et la force des agonisants ; il faut, à la hâte, traverser la distance qui vous sépare de cette âme ; il faut entrer dans la maison où ce chrétien rendra le dernier soupir, vous ne la trouverez ni somptueuse ni bien ornée. Serez-vous honoré pendant la route ? Je l'ignore. Serez-vous bien accueilli à l'arrivée ? Je n'en sais rien. Jamais Jésus ne répondra : Ce n'est pas l'heure, ce n'est pas le jour. — Obéissance !

Dans l'Eucharistie, Jésus obéit au prêtre qui consacre, au simple fidèle qui demande la communion, au sacrilège qui profane le sacrement, à l'impie qui l'outrage.

Il obéit même aux lois physiques qu'il a portées lui-même. Qu'un accident survienne, il ne fera pas un miracle pour échapper. Un incendie se déclare, le feu consume les saintes espèces, le ciboire se renverse, l'hostie tombe sur le pavé, il se laisse fouler aux pieds. — Obéissance !

Quel exemple pour nous dire : Enfants, respect à vos parents ; chrétiens, soumission à l'Église ; citoyens, obéissance aux justes lois de la patrie.

III. — *La vie apostolique et l'Eucharistie.* — 1° Jésus docteur. — Quittons l'atelier de Nazareth et entrons dans la vie publique du Sauveur. Les trois années que le Seigneur y consacra se passèrent à instruire, consoler et guérir. Sagesse éternelle et Docteur des nations, il apprit aux hommes leur grandeur et leurs devoirs. Médecin charitable et puissant, il arracha à la maladie et à la mort leurs victimes les plus disgrâciées. Ami compatissant, il versa sur toutes les souffrances le baume de la consolation. Grâce à l'Eucharistie, la Judée n'est pas la seule contrée du monde qui ait eu le privilège de l'apostolat du divin Rédempteur ; les mêmes avantages nous sont accordés et nous n'avons plus rien à envier aux hébreux. Au tabernacle vous retrouverez le docteur qui enseigne, le médecin qui guérit, l'ami qui console.

Ce n'est plus la parole de Jésus que vous entendez, ce sont ses exemples que vous voyez et le langage des œuvres est toujours plus éloquent.

Ici ses abaissements vous disent : apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Ici il accepte avec la même indifférence la vaste basilique des cités et l'humble chapelle des hameaux et son désintéressement vous dit : heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume de Dieu leur appartient. Ici il est insulté par l'impiété, trahi par le sacrilège, abandonné par l'indifférence et il ne se plaint pas et son silence est une leçon qui vous dit : réjouissez-vous quand les hommes vous persécuteront, car mon Père vous prépare une récompense au séjour des prédestinés. Ici enfin on rencontre à la même table le juste innocent et le pécheur réconcilié ; l'âme dévote toujours fidèle et l'enfant prodigue revenu au foyer paternel tous deux reçoivent les mêmes grâces et goûtent le même bonheur et ce spectacle est une prédication vivante du Sauveur qui vous répète ce qu'il disait pendant sa vie mortelle : heureux les miséricordieux, parce qu'il leur sera fait miséricorde. Aimez vos ennemis et faites du bien à ceux qui vous font du mal.

Dans l'Eucharistie, Jésus enseigne par les inspirations de sa grâce. A l'âme juste il recommande la persévérance : soyez fidèle jusqu'à la mort et vous aurez la couronne de vie : *Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitæ*[1]. A l'âme tiède, il reproche ses défaillances : je connais vos œuvres, elles sont bonnes ; mais j'ai de graves réprimandes à vous adresser. Où est votre première ferveur? Où est le zèle et la piété d'autrefois? Où sont les sentiments de votre première communion? *Habeo aliquid adversum te, quod charitatem tuam primam reliquiste*[2]. Enfin au pécheur il représente l'état effrayant d'une âme coupable : vous semblez vivant et vous êtes mort : *Nomen habes quod vivas et mortuus es*[3]. O mon fils, rendez-moi votre cœur afin que j'y rétablisse la paix, la joie et le bonheur : *Præbe fili cor tuum mihi.*

Ne vous êtes-vous jamais surpris écoutant sans le savoir les enseignements du Dieu de l'Eucharistie? Ne vous est-il jamais arrivé de laisser aller votre imagination au pied des saints autels et je ne sais quoi vous disait au fond du cœur : qu'ils sont heureux ceux qui pratiquent leur religion avec courage et franchise ! Que j'étais heureux moi-même aux jours où la vertu régnait dans mon âme ! Que j'étais heureux dans ces moments où, sans rougir, je pouvais prendre place au milieu des anges du sanctuaire ! Pour peu qu'il reste de foi, on ne

1. Apoc. — 2. *Ibid.* — 3 *Ibid.*

peut entrer dans un temple chrétien, sans être saisi par la vue du tabernacle et sans comprendre les avertissements et les leçons du Dieu docteur dans le Très Saint Sacrement.

2° Jésus médecin. — Jean-Baptiste envoya un jour deux de ses disciples demander au Sauveur s'il était réellement le Messie incarné. Le Maître se contenta de répondre : Allez, annoncez à Jean les merveilles dont vous avez été les témoins : les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les muets parlent, les morts ressuscitent. Si en ce moment le premier venu d'entre vous me disait : Qu'est-ce que l'Eucharistie? Je lui ferais la même réponse.

Cœci vident. Au pied des autels, les âmes qui ne voyaient plus le chemin du ciel ont senti les écailles tomber de leurs yeux, les hérétiques et les incrédules ont reçu les lumières de la foi, les pécheurs obstinés et aveuglés ont aperçu l'abîme ouvert sous leurs pas.

Surdi audiunt. Au pied des autels, la docilité revient aux malheureux insensibles. Et des âmes à qui Dieu parlait inutilement, pour qui le ministre de Dieu prêchait sans fruit, que la conscience tourmentait sans profit, ont entendu, dans une prière recueillie, la voix qui terrasse les Pauls, qui convertit les Augustins, la voix qui brise les cèdres orgueilleux et qui ébranle les plus arides déserts : *Vox Domini confringeniu cedros. Vox Domini concutientis desertum.*

Claudi ambulant. Au pied des autels les boîteux sont redressés. Ils ne manquent pas ces malades spirituels. Elles sont plus nombreuses que jamais ces âmes qui veulent être à Jésus-Christ et à Bélial, à la communion et aux occasions de crimes, à la messe et au théâtre, au ciel et à l'enfer. Le médecin qui peut les guérir est au tabernacle et il n'est que là. Le Dieu de l'Eucharistie et lui seul donnera cette volonté qui marche avec constance sur la voie des préceptes divins, et ne se détourne jamais pour écouter les illusions du monde et des sens.

Muti loquuntur. Au pied des autels, les muets parlent. Ici la parole de la prière jaillit spontanément du cœur vaincu par la grâce. On n'entre pas dans cette demeure de la Divinité sans être pénétré du respect de sa Majesté et les plus impies eux-mêmes sentent la nécessité de fléchir le genou. Ici, la parole de l'aveu est facile, et une faute qui serait restée ensevelie dans le silence d'un cœur éloigné du tabernacle, monte naturellement sur les lèvres de celui qui n'a pas désappris le chemin de nos temples. La prière et la confession, paroles divinés d'un cœur qui s'humilie, sont les échos de la voix de Jésus parlant à l'âme chrétienne dans le silence de l'Eucharistie.

Mortui resurgunt. Au pied des autels, les morts ressuscitent. Vous vous tournez vers le tribunal de la divine miséricorde et vous dites : N'est-ce point là que s'opèrent les résurrections spirituelles ! N'est-ce point là le sanctuaire des pardons? Oui, Mes Frères; mais la voix qui dit au pécheur: levez-vous, est partie de l'autel ; la grâce qui est rendue au coupable descend du cœur du Dieu du Très Saint Sacrement. Le tabernacle est la source, la pénitence est le canal. Et voilà en quelques mots l'histoire de l'Eucharistie, c'est l'histoire du divin médecin, de ses merveilles, de ses guérisons, des prodiges de sa bienfaisance, et l'on peut la résumer par ces paroles de l'Évangile : Il a passé en faisant le bien et en guérissant toutes les infirmités de la terre : *Transiit benefaciendo et sanando omnes* [1].

3° Jésus ami. — Un ami est chose précieuse, dit l'Écriture, et celui qui l'a trouvé entre mille a rencontré un trésor. Un ami véritable et puissant, fidèle et dévoué il y en a un sur la terre, et il n'y en a qu'un, c'est lé Dieu de l'Eucharistie.

Un ami fidèle dans l'adversité comme aux jours du bonheur, dans l'infortune comme au temps de la prospérité, un ami puissant et fort, capable de nous faire du bien et toujours uni à notre âme quelque soit notre sort ! N'allez pas le chercher dans les assemblées mondaines, ni dans les réunions du plaisir ; là vous touverez des mercenaires qui s'attacheront à vos succès, des égoïstes qui ne demanderont qu'à jouir en votre compagnie. Mais, ne vous y trompez pas, à une heure ou à l'autre, l'infortune viendra s'asseoir à votre foyer, les larmes couleront de vos yeux et les mercenaires disparaîtront.

L'ami du monde n'est à vous que parce que vous lui apportez des éléments de plaisir. Il vous suit quand vous pouvez contribuer à l'animation de ses fêtes, il feint de vous adorer quand vous le servez dans ses désordres ; mais, si vous n'avez à lui offrir que des gémissements et des larmes, il s'en va. Il jette à votre douleur quelques mots de cérémonie plus froids que la glace et il part.

Il part. Ce n'était pas vous qu'il recherchait, c'était votre ombre, cette frêle apparence qui se colore des noms de jeunesse, de beauté, d'enjouement, de bonté. Mais vous, vous qui vivez encore quand les frivolités ont disparu, vous qui êtes encore là quand l'enjouement et la jeunesse ne sont plus, vous qui demeurez avec votre cœur avide de consolations, quand la maladie vous a cloué sur un grabat, quand la vieillesse vous charge de rides, quand le malheur vous arrache vos

1. Actes.

richesses, non, le monde ne vous aime pas et la preuve c'est qu'il se retire à l'heure où sa présence vous serait le plus nécessaire.

Ah! il le sait bien, le monde, qu'il n'est pas fait pour guérir les plaies du cœur humain! De toutes parts, il s'organise, il forme des sociétés, mais toujours en dehors du pauvre, toujours en dehors de ceux qui souffrent. Admettre le riche, l'opulent, l'homme qui a un avenir et qui peut vous protéger, à la bonne heure! Voilà, dit-on la bonne compagnie, la classe des gens comme il faut. Mais le déshérité, laissez-le à sa misère, laissez-le dans la poussière ou il traîne ses haillons et ses douleurs!

Aussi Jésus-Christ n'a point dit: « Quand vous porterez le poids de la souffrance, allez trouver vos semblables, allez frapper à la porte des riches et des heureux, mais: venez à moi »: *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.* Oh! Mes Frères, qu'il faut posséder de trésors, pour s'adresser à toutes les infortunes et leur promettre la richesse et le soulagement! Qu'il faut avoir le cœur grand pour y offrir un abri à tous les cœurs qui souffrent ici-bas!

Ne craignez pas de voir la promesse sans effet: ce cœur qui vous appelle est celui d'un Dieu et un Dieu a toujours des trésors de bonté en réserve. Donnez-moi l'âme la plus cruellement éprouvée, broyée par une de ces catastrophes qu'il semble impossible de supporter. Aurait-il ce malheureux, le poignard homicide, pour en finir avec une vie dont le poids l'écrase. S'il veut prier avec foi au pied du tabernacle j'affirme, et dix-huit siècles d'expérience affirment avec moi, que l'espérance renaîtra à son cœur brisé et que le poignard tombera de ses mains reconfortées

Je vois d'ici une mère chrétienne à qui la mort ravissait un jour l'unique soutien de son existence et de sa famille. Seule alors, sans appui et sans espérance, elle pria, elle pleura longtemps. Un jour elle considérait avec amertume des enfants qui lui demandaient le pain qu'elle n'avait pas et leurs larmes brûlaient son cœur matériel, cédant à une cruelle pensée, elle partit pour se jeter à la Seine. Par quelle inspiration, je n'en sais rien, elle entra dans une église, le Saint Sacrement était exposé, cette vue la saisit, elle tomba à genoux sur le pavé du sanctuaire, et quand elle se releva, elle avait pleuré des larmes de repentir et d'espérance. Jésus avait guéri les plaies saignantes de son âme, et elle revenait vers ses orphelins continuer sa mission de dévouement et d'amour.

Ainsi en sera-t-il de tout cœur désolé qui viendra à l'Eucharistie. Croyez-moi, chrétiens, quand l'homme est accablé,

Dieu seul peut le relever. Quand la terre ne repond plus à nos souffrances, au ciel brille l'étoile dont les rayons pénètrent doucement, et le ciel de la terre, c'est l'Eucharistie.

Lorsque, dans un de ces moments où la parole trahit les sentiments du cœur, un enfant a dit à sa mère : Je vous aime celle-ci tressaille de bonheur et d'allégresse, elle ne peut contenir son affection, on dirait que son cœur veut s'échapper et se donner tout entier à cet être chéri qui lui a dit une parole d'amour.

Il y a dix-huit siècles que le Dieu de l'Eucharistie, du fond de sa solitude, ne cesse de nous dire : je vous aime. Il nous l'a dit au jour de notre première communion et il nous souvient des transports qui répondaient à son amour. Il nous l'a dit toutes les fois que nous sommes venus à la table où il se donne substantiellement. Il nous le dira aussi souvent que nous viendrons à ses pieds et surtout quand le monde nous délaissera. Et nous, Mes Frères, le repousserons-nous jamais quand il sollicitera une petite place dans notre cœur? Viendra-t-il un jour où nous lui jetterons l'insulte des juifs ingrats : *Nolumus hunc regnare super nos.* Nous ne voulons plus de son règne, ni de sa loi, ni de ses sacrements, ni de ses pratiques? Oh! non, Mes Frères, j'en ai la douce confiance, jamais l'ingratitude ne chassera Jésus de votre vie. Si l'amour appelle l'amour, le Dieu de l'Eucharistie enchaînera votre cœur de ces liens aussi doux que forts et aussi agréables que puissants, de ces liens que le péché ne brise pas, que la mort ne peut pas rompre et que l'éternité consolide tout à jamais. *Amen.*

PASSION EUCHARISTIQUE

Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me. (Isaïe, I, 2.)

Il y a dix-huit siècles passés, un homme courbé sous le poids d'un énorme et pesant gibet, gagnait péniblement le sommet d'une montagne où il devait mourir. Trois fois il succomba sous la pression de la douleur et trois fois la foule qui l'escortait se précipita sur lui comme le lion sur sa victime, et vint ajouter à ses souffrances les tortures du blasphème, de l'insulte et de l'outrage. Il arrivait enfin, quand, au milieu de cette populace, il aperçut quelques femmes qui versaient des

larmes de compassion et de pitié. Il s'arrête, il se retourne et, d'une voix haute et ferme, il leur dit : « Femmes de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous et sur ceux qui viendront après vous » : *Sed super vos ipsas flete et super filios vestros*. Cette victime, vous la connaissez tous, c'est l'hostie de l'autel. Quel étrange langage ! *Super vos flete !* Quoi donc, Mes Frères, pleurer sur nous, et c'est lui qui va mourir ! Pleurer sur nous, et ses veines sont brisées et ses ennemis portent le marteau et les clous qui achèveront le sacrifice ! Pleurer sur nous, et pourquoi ? Il est la victime, nous sommes les bourreaux, sa mort est notre ouvrage. Ne me demandez pas quelle est cette tristesse qui, au jardin de l'agonie lui arrache une sueur de sang ; ne me demandez pas pourquoi il tremble, il s'ennuie, il a peur : il a vu nos péchés, son agonie est notre ouvrage. Ne me demandez pas quelles chaînes l'ont attaché à la colonne du prétoire, ni quelle est cette horrible couronne qu'il porte sur sa tête ensanglantée : sa flagellation est notre ouvrage. Ne me demandez pas quelle est cette coupe que le soldat lui apporte au Calvaire, quel est ce marteau qui enfonce d'énormes clous dans ses mains et ses pieds sacrés : la justice de Dieu poursuit dans l'innocent les crimes des coupables, son crucifiement est notre ouvrage.

Ce n'est pas tout, le péché qui avait planté la croix sur le Calvaire a trouvé le secret de la planter sur l'autel. La malice des hommes a continué dans l'Eucharistie les scènes de la Passion et renouvelé les mystères de douleur qui étonnèrent le monde il y a dix-huit cents ans. Je ne parle point en figures et je viens avec regret faire l'histoire de la Passion eucharistique.

I. — *Jésus trahi.* — Que lisons-nous dans la Passion du Sauveur ? Le mystère de la trahison de Judas. Dans l'Eucharistie Jésus est trahi par ces chrétiens qui ont simulé de fausses conversions et fait des promesses menteuses, et qui arrivent avec le crime dans le cœur, pour livrer le Sauveur au démon qui réside dans leur âme. Sous le manteau trompeur de la prière, ces nouveaux Judas apportent une conscience souillée, donnent au Dieu caché le baiser perfide et s'incorporent la malédiction.

Jésus est trahi après la communion par tous les infidèles qui ne se mettent point en peine de la persévérance, qui violent sans effort les serments les plus sacrés et répondent par l'ingratitude aux témoignages les plus authentiques de l'amour et du dévouement. Ceux-ci auraient horreur du sacrilège, mais, quand Jésus s'est donné à eux, il leur tarde de se débarrasser de sa présence et ne rougissent pas de conclure les marchés

les plus infâmes avec les passions qui les tyrannisent. Que de trahisons exécutées par l'orgueil qui ambitionnait la fumée de la gloire et des honneurs, désir insensé d'être quelque chose aux yeux des hommes qui, sans s'expliquer franchement, ne disait que trop ouvertement la parole du disciple perfide : *Quid vultis mihi dare et ego vobis eum tradam ?* Donnez-moi des louanges, faites attention à moi, procurez-moi ce poste dans votre société et je vous livrerai ma conscience, ma foi et ma vie.

Que de trahisons exécutées par l'avarice d'un cœur possédé du démon de la matière, cupidité insatiable toujours à la recherche de l'or et des richesses qui ne cessait de répéter le cri de Judas : Donnez-moi de l'argent et je ne reculerai pas devant un crime, et je cèderai ma dignité de chrétien par l'injustice et le travail du dimanche, et, ne serait-ce que pour quelques misérables deniers, je renoncerai à mes espérances immortelles : *Quid vultis mihi dare?*

Que de trahisons exécutées par la passion effrénée d'une créature à qui il fallait de coupables jouissances, à qui la volupté disait : « Descends ! descends et descends toujours jusqu'à l'avilissement et à la dégradation ; » et qui répondait à la volupté : « Donne-moi des plaisirs et je te sacrifierai mon âme, ma foi, mon éternité, mon honneur de créature raisonnable, ma grandeur de père, mes serments d'épouse » : *Quid vultis mihi dare ?*

Que de trahisons enfin exécutées par la faiblesse d'une victime à qui il fallait de l'argent et qui, sans le crier sur les voies publiques, n'avait que trop dit : *Quid vultis mihi dare?* Que me donnerez-vous?

II. — *Jésus renié.* — Que lisons-nous dans la Passion du Sauveur? Le reniement d'un autre disciple, Pierre tremblant à la voix d'une servante et foulant aux pieds, dans un triple parjure, les serments les plus solennels. Et vous, chrétiens, n'avez-vous jamais entendu des mécréants sourire à côté de vous? N'avez-vous jamais entendu des avocats d'impiété se moquer de votre foi et de votre Dieu? « Toi aussi, vous disaient-ils, tu veux être avec Jésus de Nazareth ! Tu vas te ranger au nombre des ignorants qui écoutent le prêtre et ses enseignements ! » C'était l'heure de montrer vos croyances, de les étaler fièrement en face de l'incrédulité. C'était l'heure d'honorer vos convictions, de rendre gloire à votre baptême. Qu'avez-vous fait de ce devoir? Je vous ai vus trembler de tous vos membres, vous avez abdiqué votre titre d'enfant du ciel, vous avez courbé la tête, renié Dieu et son Christ et ses sacrements, et

son Eglise et ses lois. Non, non, avez-vous répondu, je ne connais rien de tout cela, ne me parlez plus de christianisme, déjà je suis des vôtres et, s'il le faut, je ferai le serment de rester à jamais au milieu de vous : *Cœrit anathematizare et jurare quia nescio hominem istum quem dicitis*[1].

III. — *Jésus abandonné.* — Que voyons-nous dans la Passion du Sauveur? Un Dieu abandonné par tous ses apôtres. Avez-vous jamais réfléchi, Mes Frères, à cette ingratitude des disciples du Rédempteur? Voilà des hommes que Jésus a choisis, qu'il a élevés à l'école de ses enseignements célestes, il les a nourris de sa parole, il n'avait rien de caché pour eux. A eux les plus tendres effusions de son cœur, à eux les plus claires manifestations de ses mystères. Et ces hommes, l'heure du péril arrivée, prennent la fuite et laissent leur Maître seul entre les mains de ses ennemis; ils n'attendent pas même le danger, ils s'en vont avant que personne ait cherché à leur faire du mal.

Le chrétien, lui aussi, avait été choisi pour former la cour du Sauveur, il avait été admis au rang de ses disciples. Dès l'âge le plus tendre, Jésus l'avait attendu dans son temple, pour lui communiquer sa doctrine. Dieu a-t-il quelque chose de secret pour le chrétien? J'avais retrouvé à la Table du Christ cet enfant privilégié, et je l'avais entendu à douze ans faire une double et solennelle promesse : promesse de revenir chaque semaine s'agenouiller sur le pavé du sanctuaire, promesse de revenir chaque année s'asseoir au banquet eucharistique. C'était bien le moins qu'il pût accorder à son bienfaiteur.

Et ces promesses que sont-elles devenues? Demandez-le à ces infidèles baptisés qui, chaque dimanche, étalent dans notre France catholique des révoltes que les nations protestantes ne connaissent pas. Demandez-le à ces magasins toujours ouverts, à ces ateliers qui ne se ferment plus, à ces chantiers continués sans interruption, à ces jours du Seigneur transformés en jours de débauche et de libertinage. Demandez-le à ces esclaves du vice que l'Église ne rencontre plus aux sources du pardon : chrétiens déchus qui, chaque jour, tressent une maille du manteau d'ignominie, jettent une pierre sur leur tombeau, ajoutent un nœud de fer à leurs chaînes, et couvrent de nouvelles taches la robe de leur innocence.

Disciples du Christ, vous l'aviez abandonné; mais je comprends votre conduite: vous redoutiez pour vous la mort qu'on lui fit souffrir. Aujourd'hui les fils de son Église le délaissent : oserai-je dire pourquoi? Parce que le monde et ses coutumes

1. Marc. XI. 4.

le veulent. Ils n'ont plus devant eux la croix du Calvaire ni la flagellation du prétoire, mais les usages d'un siècle impie et pervers. Et pour ne pas choquer les méchants qu'il méprise, le chrétien se retire de nos temples, il abandonne le Christ qu'il aimait. Ingratitude !

IV. — *Jésus insulté.* — Que lisons-nous dans la Passion du Sauveur ? Le récit des outrages qu'on lui prodigua chez Caïphe et chez Pilate : Les soldats lui bandent les yeux, le frappent et le déchirent. Ils jettent sur son épaule un lambeau de pourpre vieux, sale et déchiré. Ils lui mettent dans les mains un roseau brisé, sur la tête une couronne d'épines. Et Jésus paraissant au balcon n'est plus qu'un roi de dérision et de théâtre : *Scenam regem*, dit un père de l'Église.

Et n'est-il pas ici un roi de dérision et de théâtre, pour ces chrétiens qui paraissent dans nos temples avec une immodestie scandaleuse, qui par le désordre de leurs pensées et de leurs désirs, font de nos églises le rendez-vous de l'enfer ?

N'est-il pas ici un roi insulté, un roi de théâtre pour ces jeunes personnes qui viennent avec toutes les livrées de la vanité du siècle, faire concurrence au Dieu de l'Eucharistie et attirer de sacrilèges adorations ?

N'est-il pas ici un roi insulté, un roi de théâtre pour le libertin qui ne cherche qu'à se divertir au pied de l'autel, pour l'incrédule qui dédaigne de fléchir le genou, même à l'heure solennelle de la consécration et du sacrifice, pour l'impie qui l'outrage quand il passe dans nos rues pour se rendre au chevet d'un moribond ?

O mon Jésus, votre royauté étaitmé connaissable, quand Pilate vous conduisit sur le balcon du prétoire, en face du peuple qui réclamait votre sang. Mais qui donc, en voyant la conduite de ces chrétiens dans vos temples, oserait encore vous donner le titre de Roi ? Le païen n'offre-t-il pas de plus réels hommages à son idole de bois ou de pierre ?

V. — *Jésus comparé à Barrabbas et condamné par Pilate.* — Que voyons-nous dans la Passion du Sauveur ? Un Dieu mis en parallèle avec Barrabbas. Le Fils de l'Éternel comparé à un scélérat : l'innocence même à un être dégradé qui avait mérité de cacher dans les bagnes ses crimes et son déshonneur. Celui qui avait rendu la vie aux morts à celui qui l'avait arrachée aux vivants. Le Dieu qui avait réjoui tant de mères éplorées, au malfaiteur qui avait mis en deuil les mères, les épouses et les enfants. Ce Pilate qui fait cette digne comparaison, c'est vous pécheur : vous avez mis le Dieu de votre

première communion en parallèle avec le démon, le séditieux qui se révolta contre le Créateur, l'homicide qui donna la mort aux anges du ciel et à l'homme du paradis terrestre, le prisonnier de la justice éternelle, le malfaiteur de l'enfer. Et vous aussi, devant le plaisir, devant les satisfactions grossières et les jouissances du vice, vous avez crié comme les juifs : *Nolumus hunc regnare super nos.* Je ne veux pas du règne du Christ ; qu'il soit crucifié, et qu'il cesse de m'importuner par ses lois, ses avertissements et ses leçons !

Pilate se lava les mains en sacrifiant le juste. Il le condamna en déclarant son innocence. Ce Pilate, c'est vous, parents coupables, vous qui avez abandonné au désordre l'âme de vos enfants, le prix du sang divin. Vous avez livré cette fille de Dieu à des sociétés qui l'ont tuée, vous l'avez vendue à des réunions de libertins et à des occasions qui l'ont pervertie. Pour conserver une place lucrative, vous l'avez sacrifiée à des écoles qui lui ont arraché la foi de son baptême. Et vous vous êtes lavé les mains en présence de vos familles déchristianisées et démoralisées, quand votre indifférence, votre faiblesse et votre lâcheté étaient les causes avérées de ces désastres. Vous avez tué le Christ au milieu des vôtres, lavez vous les mains tant qu'il vous plaira, son sang retombera sur vous et Dieu viendra un jour vous redemander âme pour âme.

VI. — *Jésus crucifié.* — Enfin que lisons-nous dans la Passion du Sauveur ? L'histoire de la haine qui poursuit le Christ, arrache, par d'atroces fureurs, une condamnation injuste et criminelle et achève le déïcide dans les ignominies du Calvaire.

Certes, Mes Frères, les faiblesses sont de tous les siècles et de tous les temps. L'homme n'est pas un ange, et l'ange lui-même un jour ne fut pas assez fort pour résister à ce penchant qui entraîne toute créature vers le péché. Mais l'aversion contre le Dieu de l'Eucharistie, est elle compréhensible ? La haine du Dieu qui s'est voué, par charité pour nous, à l'isolement du tabernacle, faut-il en admettre la possibilité ? Hélas ! Oui, cette haine est le triste partage de notre siècle. En d'autres temps on se livra au désordre, on sacrifia son devoir par entraînement, aujourd'hui, comme au Calvaire, la haine inspire les malfaiteurs.

Vous avez entendu le blasphème retentir de toutes parts, vous avez vu le prêtre, seul espoir et seul ami du pauvre, insulté dans tous les journaux et toutes les réunions. Vous avez vu l'Église vouée aux violences des ennemis de la foi, les ordres religieux proscrits comme des adversaires dangereux et de vulgaires criminels. Vous avez vu les doctrines immorales et

subversives enseignées et prônées dans les écoles de la jeunesse, et l'enfance, en se faisant initier aux sciences humaines, a désappris les croyances de son baptême.

Vous avez entendu réclamer de toutes parts une instruction qu'ils appellent laïque, et qui ne sera autre chose que le matérialisme et l'irréligion, entrés dans l'école pour surprendre un âge encore crédule. Enfin, vous avez vu les restes de la vieille législation chrétienne disparaître dans l'abîme, comme les dernières épaves d'un naufrage que la tempête engloutit à tout jamais.

Notre siècle a été témoin d'excès que d'autres temps n'avaient pas connus. La croix, qui un jour fut portée en triomphe par les soldats de la Révolution, n'a pas trouvé grâce devant les vandales de nos jours et les iconoclastes d'avant-hier. Ils sont descendus dans l'école, ils ont détaché le Christ appendu à la muraille, ils l'ont jeté dans la poussière et les égoûts, et ils ont fait de ces pauvres créatures de petits sans Dieu. Ils leur ont appris à blasphémer, à insulter, à outrager le Rédempteur avant de l'avoir connu. Appelez ces crimes du nom qu'il vous plaira, moi j'y trouve la haine du Christ et le renouvellement des scènes atroces du Calvaire.

Dans une de nos villes de France, au milieu des ténèbres de la nuit, pendant que tout repose sous le manteau de la vigilante Providence du Dieu de l'Eucharistie, des misérables sont venus briser la porte du tabernacle, s'emparer du ciboire consacré, pour le cruel plaisir de le broyer et de jeter les saintes espèces dans la poussière, la boue et l'ordure. Ils ont souillé les vêtements sacerdotaux, les linges d'autel, les nappes saintes, et ils se sont retirés laissant des débris de l'hostie sur tous les coins du pavé. Ces crimes se renouvellent malheureusement tous les jours, les journaux nous en apportent le lamentable récit; les âmes saintes gémissent et pleurent, le grand nombre est insensible, les forcenés de l'impiété applaudissent et encouragent les auteurs de ces coupables attentats.

Dans une puissance voisine où la persécution a voulu essayer ses forces contre l'Église, un soldat, après avoir emprisonné le prêtre du Christ, est allé enfoncer la porte du tabernacle et, prenant l'hostie dans ses mains sacrilèges, il l'a portée à sa victime, lui disant: Tiens, le voilà! est-ce ton Dieu? Il ne sait pas se défendre. — Donnez à ces cruautés le nom qu'il vous plaira, moi j'y trouve la haine du Dieu de l'Eucharistie et le renouvellement des scènes du Calvaire.

Et ces sociétés qui guettent l'âme au lendemain de la première communion, pour l'enrôler dans leurs cadres souterrains, ces réunions où un jeune homme entre sans trop apercevoir les

dangers qui exposeront sa foi, tandis qu'il sera conduit à l'abjuration et à l'apostasie ; ces associations infernales qui députeront leurs délégués au pied du lit des mourants pour fermer la porte au ministre du saint viatique, pour barricader cette couche d'agonie contre la religion et les sacrements ; ces fraternités cruelles qui se vantent d'une mission sauvage, remplie avec un zèle infernal, en répétant cette parole d'un impie célèbre : « Si je n'avais été là, il aurait fait le plongeon. » De quel nom les flétrirez-vous ? Moi j'y trouve la physionomie du Calvaire et le renouvellement des scènes du crucifiement.

Ah ! j'aime à me rappeler qu'au pied de la croix, il y avait un disciple qui nous représentait, un disciple qui avait aimé Jésus et que Jésus avait aimé, il était là pour consoler son Maître de l'abandon des autres apôtres, pour le dédommager du mépris des ingrats en recueillant son dernier soupir. Il était là fidèle image du petit nombre des âmes dévouées à l'Eucharistie. Il était là, pour nous montrer où nous devons être nous-mêmes. L'histoire de S. Jean sera la nôtre. Il était à genoux au pied de la croix, nous resterons à genoux au pied de l'autel devenu par la malice des hommes un nouveau Calvaire.

Aujourd'hui, Mes Frères, le monde s'est partagé en deux camps et forme deux classes bien distinctes et entièrement opposées. D'un côté des cœurs attiédis, incapables de dévoûment ; des âmes sans générosité et sans vertu ; des natures énervées qui ne savent plus porter le joug du devoir et qui cherchent une religion accommodée à toutes les passions humaines : plus de prière, plus de pénitence, plus de vigilance, plus de confessions, plus de communions. De l'autre, les chrétiens sincères et francs, qui embrassent la foi avec ses dévoûments et ses sacrifices; ceux-ci se groupent autour du Sacré-Cœur et cherchent à le consoler des insultes de la multitude. Je vous souhaite d'être de ce nombre et vous serez parmi les élus que Dieu couronne dans l'éternité.

J'ai lu quelque part qu'au moment où la persécution sévissait en Angleterre, un martyr allait mourir victime de son attachement à la foi catholique. Le bourreau, avant de le voir expirer, lui ouvre la poitrine avec un poignard ; de ses mains barbares, il lui arrache le cœur et, le montrant à cette populace qui assistait à l'exécution : Voilà, dit-il, le cœur d'un traître !

Mais Dieu, par un miracle, continua la vie à cette poitrine qui ne pouvait plus respirer et le généreux athlète du Christ jeta au bourreau ce démenti solennel : Non, non, ce cœur que tu tiens n'est pas le cœur d'un traître, c'est le cœur d'un soldat fidèle à son drapeau, d'un chrétien fidèle à son Dieu

Au jour de son baptême, il avait fait des serments qu'il ne veut pas violer; tu peux recueillir et boire mon sang, mais tu ne rencontreras pas une lâcheté dans ma vie; tu peux m'arracher l'existence, tu ne m'arracheras jamais l'apostasie.

Fasse le ciel, Mes Frères, qu'à votre dernière heure, quand l'esprit du mal viendra rôder autour de votre couche de douleur, vous puissiez lui dire comme ce vaillant de l'île des saints: Arrière Satan! Arrière! Ce cœur qui fait palpiter ma poitrine et qui bientôt aura cessé de battre, n'est pas le cœur d'un traître. Au baptême et à la première communion, il avait fait des promesses qu'il ne viola jamais; il appartient à Jésus et il sera à lui dans l'éternité. *Amen.*

LA SAINTE MESSE

In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. (Mal., I, 11.)

Il est dans la religion une pratique qui a traversé tous les siècles, depuis les premiers jours du christianisme. Jésus-Christ l'a instituée. Nos Pères dans la foi l'acceptèrent avec bonheur et même avec une sorte d'enthousiasme.

Aujourd'hui encore, elle est le centre de toutes les autres pratiques, et comme l'astre autour duquel gravite tout le système religieux. Dans nos contrées, depuis longtemps appelées à la vocation surnaturelle, rien n'est si souvent recommandé. Sur les plages non encore civilisées, le nouveau converti fait, pour l'accomplir, des journées de marche à travers le désert aride ou l'inhospitalière forêt. Cependant l'impiété moderne s'est avisée de la tourner en ridicule; par crainte de ses sourires, les lâches et les timides l'abandonnent, et il devient nécessaire d'en inspirer le respect et d'en faire comprendre la dignité et la valeur. Vous l'avez nommée, c'est le Saint Sacrifice de la messe. Je viens répondre à ces trois questions: Qu'est-ce que la messe? Faut-il assister à la messe? Comment faut-il prendre part au divin sacrifice.

I. — *Qu'est-ce que la messe?* — La messe est la prière la plus puissante, l'offrande la plus parfaite que l'on rencontre dans la religion, le plus redoutable mystère qu'elle présente à la foi de ses enfants, la grande action du christianisme. C'est l'affaire

capitale et comme l'affaire d'État, qui se passe entre Dieu et l'Église.

La messe est un contrat solennel, un échange entre le ciel et la terre, un envoi de Dieu au monde et du monde à Dieu. Dieu envoie son Fils au milieu de nous, il nous le présente pour notre sanctification, il nous l'offre pour notre salut, et Jésus descend sur l'autel avec ses grâces, ses faveurs et ses bénédictions; et, aussitôt qu'il a pris naissance au milieu de nous, le prêtre devenu possesseur de ce Dieu incarné sous les espèces du pain et du vin, le présente au Père éternel, pour reconnaître son souverain domaine et lui rendre gloire ainsi qu'il le mérite. A la volonté du prêtre, Jésus porte au ciel nos prières, nos adorations, nos hommages, l'expression de notre indigence et de notre misère. Les fidèles sont les témoins de ce contrat, d'accord avec les anges du ciel qui viennent escorter leur Dieu et leur Roi.

La messe est le Calvaire continué. Que se passait-il il y a dix-huit siècles sur la montagne du Golgotha. J'y rencontre des bourreaux, des chaînes, des clous, une croix, un Dieu Sauveur. Les chaînes et les clous, la lance et la croix ne sont que des instruments; mais c'est Dieu qui s'offre volontairement et de plein gré, c'est lui qui, au jardin de Gethsémani, va se livrer à ses bourreaux : Vous cherchez Jésus de Nazareth, le voici, c'est moi. C'est lui qui s'étend sur le gibet infâme. C'est lui qui incline la tête et fait signe à la mort de le frapper. Il déclare lui-même que personne ne lui arrache la vie, qu'il la cède pour notre rédemption : *Animam meam pono a me ipso.* Il déclare à ses bourreaux qu'ils n'ont aucune puissance sur lui : Oui, leur dit-il, je suis le maître de ma vie et personne n'a le droit de me faire mourir; mes ennemis n'ont d'autre pouvoir que celui que je leur donne moi-même. Il y aura un sacrifice, mais j'en serai le pontife et le prêtre, et il n'y aura pas d'autre sacrificateur.

Que se passe-t-il à la très sainte messe? Il y a un prêtre visible : il offre, il prie, il immole; mais il n'est que ministre et représentant. Il prête à Jésus ses lèvres, son cœur, ses mains et sa prière. Le principal auteur du sacrifice est le Sauveur lui-même, ainsi qu'il le fut au Calvaire. Au moment solennel, à l'heure même de la consécration qui est l'essence de la messe, le ministre s'efface; il parle encore, mais ce n'est plus en son nom; il ne dit pas : Ceci est le corps de Jésus-Christ, le sang de Jésus-Christ. Il cède la place au prêtre invisible et il dit : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, comme s'il ne faisait plus qu'un avec le divin Sauveur, comme si, en ce moment-là même, sa vie avait sa source dans le cœur du

Sauveur, comme si ses lèvres étaient mues par l'âme du Christ: *Hoc est corpus meum.* Oh! quelle merveille! Ne vous arrêtez plus aux apparences, Mes Frères, cessez de considérer cet homme que vous avez vu monter les degrés de l'autel. Ce n'est plus lui qui agit, il y a un autre pontife et ce pontife est celui du Calvaire, c'est le Fils de la Vierge, c'est le Fils de l'Éternel, ce prêtre c'est Jésus-Christ.

Que se passait-il encore il y a dix-huit siècles sur le Calvaire? Je regarde au sommet de la montagne, je rencontre un Dieu anéanti et humilié jusqu'à la mort de la Croix. Il fallait une victime pour laver les péchés du monde, tous les peuples l'attendaient depuis quatre mille ans. Elle vient de donner son dernier soupir et la dernière goutte de son sang et vous pouvez contempler, dans les bras de Marie, l'Agneau immolé pour la Rédemption des hommes. Sur l'autel, même prodige: la matière du sacrifice est toujours le corps de Jésus-Christ caché sous les apparences du pain et reposant sur le marbre de l'autel, le sang du Fils de Dieu voilé sous les espèces du vin et inondant invisiblement les parois du calice sacré, comme autrefois il inonda la terre du Calvaire. Là aussi il y a une victime et cette victime c'est le Fils de la Vierge, le Fils de l'Éternel; cette victime c'est Jésus-Christ.

L'Église chaque année célèbre la fête de la Nativité du Sauveur. Noël est un mémorial, un anniversaire, mais le mystère de la naissance temporelle du Messie, ne se reproduit pas dans toute sa réalité et ses circonstances. Tous les ans la fête de l'Ascension nous rappelle le jour qui vit le Sauveur monter aux cieux, en présence de ses disciples réunis; cependant on ne peut affirmer que Notre-Seigneur Jésus-Christ quitte réellement la terre, pour aller prendrepossession de sa gloire, à la droite de son Père. Dix jours plus tard; la Pentecôte nous transporte au Cénacle et nous montre l'Esprit céleste venant embraser de ses feux les apôtres qui priaient, mais la Pentecôte célèbre sans renouveler cette fructueuse descente. La messe est la figure du Calvaire, le mémorial du grand drame opéré il y a dix-huit cents ans, l'emblême de tous les mystères de la Passion; mais c'est plus que tout cela. On peut dire et tous les théologiens assurent que le sacrifice du Calvaire se renouvelle en toute réalité, non pas tous les jours, mais autant de fois que se célèbre le saint sacrifice de nos autels. L'action que le divin Sauveur accomplit en offrant sur la croix son sang et sa vie, l'anéantissement auquel il se voua pour le salut du monde, l'adoration qu'il y présente à son Père, l'expiation qu'il donna à la justice éternelle, la rédemption qu'il réalisa, tout cela ne diffère pas essentiellement de la consécration du pain

et du vin dans la très sainte messe et, de même que le Calvaire était déjà un autel, l'autel est toujours un Calvaire. Il y a une différence pourtant, mais accidentelle. Au Calvaire la victime était visible, ici elle est voilée et c'est à la foi de la montrer. Au Calvaire elle était sanglante, ici elle est glorieuse. Au Calvaire elle offrait sa mort présente, ici elle offre sa mort passée et réelle, et sa mort présente, mystique et sacramentelle. Au Calvaire elle était broyée par la douleur, ici elle est impassible. Du reste c'est la même action. L'Eucharistie et la Rédemption, la croix et le calice, la Messe et le Calvaire, c'est tout un.

Et de là, Mes Frères, jugez et condamnez la malice et l'inconduite des chrétiens dans nos temples. A l'heure de nos redoutables mystères, nous sommes au Calvaire et nous y apportons des airs distraits, une imagination errante, des pensées toutes profanes et souvent un extérieur immodeste. Nous y demeurons avec froideur, indifférence et dégoût, et nous en sortons sans savoir ce qui s'est opéré de merveilles et ce que nous aurions pu recevoir de grâces et de bienfaits.

Nous assistons à la Rédemption du monde, comme autrefois Madeleine et S. Jean, et l'on remarque sur nos fronts tout l'orgueil et toute l'affectation du libertinage et de l'impiété. L'humilité des anges et le respect de la foi sont bannis de nos églises, et des chrétiens dégénérés y étalent des libertés que je ne craindrai pas, pour l'honneur de mon Dieu, de traiter d'insultes et d'insolences.

Nous sommes au Calvaire et nous y restons chargés de tous les insignes de la légèreté et de la vanité mondaines. On cherche à prendre pour soi l'encens qui doit monter au ciel, on mendie à la créature les adorations qui doivent s'élancer vers le Créateur, sur les ailes de la reconnaissance et de l'amour. Quel crime de choisir le temple chrétien pour en faire le théâtre de l'iniquité et la demeure de Satan ! C'est avec douleur que je découvre ce désordre, disait déjà S. Cyprien, mais il vaut mieux guérir les plaies que de les aggraver en les dissimulant. Cette douleur, je m'y associe, Mes Frères, et je dois prendre la même liberté dans mon ministère. Quel crime de choisir l'heure des mystères sacrés pour venir inspirer de criminelles passions, pour chercher des occasions qu'on ne rencontre pas ailleurs et faire de la présence divine un voile destiné à couvrir les tristes secrets d'un cœur dégradé ! Quel crime de crucifier Jésus-Christ dans le lieu même où il s'offre à son Père et faire servir à notre perte les saintes industries inventées par l'amour d'un Dieu qui veut nous conduire au ciel !

II. — *Faut-il assister à la messe?* Votre première mission sur la terre c'est l'adoration de la Divinité qui vous y a placés. Il est dans l'ordre que le Créateur soit reconnu par ses créatures comme le roi par ses sujets. Il est dans l'ordre que nous rendions à notre Dieu des hommages proportionnés à sa grandeur. C'est un devoir essentiel et nul ne peut s'en dispenser. Or, la sainte messe est le seul moyen d'adorer le Créateur d'une manière digne de lui. Seuls dans votre maison, dans ce *chez moi* où l'impie prétend faire sa religion, vous pourrez vous prosterner, vous agenouiller, tomber la face contre terre, mais ce ne seront jamais là des hommages dignes de l'Éternel. Vous êtes comme moi cendre et poussière, limite et imperfection, néant et péché. Dieu est l'immensité, l'infinité, la sainteté. Ce n'est point à la mort de bénir la vie, ce n'est point aux ténèbres de donner des louanges à la lumière. Dieu réclame des adorations infinies, l'homme, quelque grand qu'il soit, ne peut être capable de payer une dette infinie.

Au milieu de cette campagne où vous vivez, dans ces champs qui constituent votre domaine, vous pourrez encore prier et chanter la gloire du Très-Haut, vous emprunterez la voix du firmament, du soleil et des astres. Vous direz comme le prophète aux plantes et aux arbres de bénir le Seigneur, vous inviterez les êtres sans raison à se joindre à vous pour former un concert de louanges. Vous pourrez encore supplier les anges et les archanges, les chérubins et les séraphins de vous prêter leurs accents et leurs brûlantes harmonies. Toutes les créatures et tous les mondes seraient-ils réunis dans une même prière, ne pourront louer le Créateur ni l'adorer d'une manière digne de sa grandeur. Il faut un hommage d'un mérite infini et toute créature est essentiellement bornée.

Mais venez dans un temple à l'heure où se célèbre le très saint sacrifice de la messe. Là et là seulement, vous trouverez des prières dignes de Dieu. Que se passe-t il en effet au moment de la consécration? C'est le Fils de Dieu qui dit à son Père : « Me voici, les hommes ne savent pas vous louer, les hommes ne peuvent pas vous rendre hommage. Me voici, moi, éternel comme vous, infini comme vous, immense et tout-puissant comme vous; me voici humilié et anéanti à leur place. Je vous offre pour eux mes adorations, elles sont suffisantes, elles sont surabondantes. Prenez-les afin que leur dette soit payée. » C'est pour vous, Mes Frères, qu'il tient ce langage; mais pour que sa prière devienne votre prière, il est des jours où il exige que vous soyez tout près de lui, environnant l'autel de son sacrifice, unissant votre voix à ses accents divins. Il exige une adoration imparfaite mêlée à ses adorations infinies. D'où

je conclus que votre premier devoir étant d'adorer Dieu, par une conséquence rigoureuse, c'est aussi une obligation indispensable d'assister à la messe.

Celui qui a reçu un bienfait doit remercier. Jamais rien ne dispensera de la reconnaissance, rien n'enchaîne comme une faveur. A Dieu que devez-vous, chrétiens, ou plutôt que ne devez-vous pas? Il est devenu banal de compter les témoignages de sa bonté et on ne les comptera jamais tous: l'existence, la vie du corps et de l'âme, la nature et la grâce, la croix, la table sainte, le tabernacle, que de choses élèvent la voix pour prêcher avec S. Paul: « O homme qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? » Si nous avons tout reçu, que rendrons-nous au Seigneur? Au moins quand le pauvre frappe à la porte du riche, il a sa parole et sa prière: la parole qui tombe du cœur et dit le merci de la gratitude, la prière qui monte au ciel et fait descendre les bénédictions divines à la place de la modeste aumône qu'on lui a donnée. En face de Dieu nous sommes cent fois plus indigents, rien ne nous appartient, pas même notre parole et notre prière. Faudra-t-il donc vivre et mourir dans l'ingratitude? Non, Mes Frères, vous avez la très sainte messe pour payer votre dette de reconnaissance sur l'autel. J'entends encore Jésus-Christ qui dit à son Père: « Les hommes ne savent pas et ne peuvent pas vous remercier, ce pouvoir m'appartient comme Dieu. Ils sont pauvres, je suis riche. Ils n'ont rien, j'ai ma croix, mon sang, mon autel. Je vous offre tout cela pour eux, car je suis de leur famille et, par la loi de la solidarité, tout ce qui est à moi devient leur propriété. » Pour recevoir le bénéfice de cette action de grâces, il est certains jours où votre présence est indispensable, l'Église les a marqués; d'où je conclus encore que, sous peine de ne pas remplir votre mission sur la terre, sous peine de vivre dans une ingratitude continuelle, vous devez nécessairement assister au saint sacrifice de la messe.

Quand on a dit de quelqu'un: c'est un ingrat, il ne sait pas se souvenir d'un bienfait, c'en est fait de lui, il est flétri, on est en défiance continuelle contre lui, et, s'il vient à savoir lui-même que dans le public on a pareille opinion de sa personne, quelque méchant qu'il soit, il se sentira blessé jusqu'au plus profond du cœur. Si vous dédaignez la très sainte messe, je puis vous le dire en toute vérité, vous aurez beau vanter vos vertus et vos mérites, vous n'êtes que des ingrats incapables de vous souvenir des faveurs reçues.

Ce n'est pas tout: nous sommes pécheurs et nous avons besoin de satisfaire à la justice de Dieu; il faut calmer sa colère justement irritée contre nous. Interrogez votre esprit,

votre cœur et vos sens : que de cris de révolte ont passé par là ! L'homme peut-il compter le nombre de ses iniquités?..... Vous me direz : pour toutes ces fautes, Jésus a largement satisfait sur la croix, il en a payé le prix à son Père. C'est vrai, mais les mérites du Calvaire ne sont appliqués que par le sacrifice de la messe, le fruit des souffrances de la Passion n'arrive au chrétien qu'après avoir traversé l'autel. Là le trésor fut fondé, ici il faut le faire valoir. Là-bas la mine fut créée, ici il faut l'exploiter. Là-bas la source fut creusée, ici il faut en recueillir les eaux salutaires. Là enfin le remède fut préparé, ici il faut l'appliquer à nos âmes. Le sang du Fils de Dieu s'élève de l'autel pour demander miséricorde et pardon. Que de châtiments il nous a épargnés ! Que de fois il a arrêté la foudre prête à éclater ! C'est le soleil de la sainte Église qui dissipe les nuages de la colère divine, c'est l'arc-en-ciel qui annonce la fin des orages, c'est le paratonnerre qui nous met à l'abri des foudres divines.

Cependant la très sainte messe n'efface point directement les péchés comme le sacrement de pénitence. Dieu a institué la confession pour arriver à ce but et il ne veut pas que nous le négligions ; mais, à l'autel, il accorde la grâce du repentir qui prépare au sacrement, et, quand le pécheur a obtenu la rémission de ses fautes, le saint sacrifice remet la peine qui reste après le péché pardonné.

Oh ! si nous comprenions les intérêts de notre âme, si nous ressentions le poids de tant de dettes contractées par les irrégularités de notre vie, au lieu de manquer au devoir sacré de la messe quand elle est d'obligation rigoureuse, nous nous procurerions ce bonheur tous les jours de notre existence et nous serions avides de recueillir le pardon et la grâce qui découlent de l'autel.

D'ailleurs, Mes Frères, c'est un précepte formel de Jésus-Christ, il faut, à certains jours, assister au saint sacrifice. Faites ceci en mémoire de moi, dit-il à ses apôtres, après avoir célébré la première messe au cénacle. Certes, il ne nous est pas plus permis qu'aux apôtres d'oublier notre Maître, il ne nous est pas plus permis de perdre la mémoire de ses souffrances et de sa Passion. C'est à nous prêtres qu'il a été dit : faites ceci, c'est-à-dire consacrez le pain et le vin comme moi, mais c'est à vous fidèles d'entourer comme les apôtres cette table de l'autel où Jésus s'immole pour notre sanctification. Prêtres, nous manquerions à notre devoir si nous ne célébrions jamais, nous avons été choisis pour cela et il nous sera demandé compte des grâces de l'ordination ; fidèles, vous n'y manquez pas moins si vous refusez d'assister au

sacrifice qui s'offre pour vous, et il vous sera demandé compte des messes auxquelles vous deviez et vous pouviez participer. Notre devoir et le vôtre sont corrélatifs, chacun de nous portera la responsabilité de ses omissions. Prêtres, nous trahirions notre Dieu si nous manquions de procurer sa gloire en offrant la divine oblation et l'Église nous a dit : *Presbyterum oportet celebrare.* Lorsque vous serez revêtus du sacerdoce, obligation vous est imposée de célébrer ; fidèles, vous ne le trahissez pas moins si vous ne venez par votre présence contribuer à la gloire du Créateur et l'Église vous a dit avec la même autorité : Les dimanches messes ouïras et les fêtes qui te sont de commandement.

III. — *Comment faut-il assister à la messe.* — Remontons par la pensée le fleuve des siècles, arrivons à travers l'espace de dix-huit cents ans jusqu'à la montagne où s'accomplit le sacrifice modèle et archétype de tous les autres. Quels furent les assistants de la première messe commencée au cénacle et terminée sur la croix ?

Au Calvaire, dit l'Écriture, il y avait des blasphémateurs, des insulteurs qui couvraient Notre-Seigneur Jésus-Christ d'opprobres et d'outrages : *Illudebant ei dicentes ave rex judæorum.*

Et au pied de l'autel qu'avez-vous rencontré ? L'insulte de l'incrédulité, qui ne daigne pas fléchir le genou. L'insulte de la légèreté, qui passe à des causeries frivoles le temps des plus redoutables mystères et qui fait du sanctuaire une place publique. L'insulte de la volupté qui, par des airs mondains, scandalise les anges du sanctuaire et fait du lieu saint un abri pour l'intrigue et le désordre : *Illudebant ei.*

Au Calvaire se trouvait une foule qui n'avait d'autre but que de satisfaire sa curiosité : *Stabat populus spectans.* Ils regardaient, dit l'Évangile, sans rien comprendre de ce qui se passait. Quelle était cette victime immolée au milieu de tant de supplices ? Pour qui ses souffrances ? Qu'avait-elle fait durant sa vie ? Ils l'ignoraient complètement, ou ne le connaissaient que d'une manière fort vague.

Quand la cloche annonce l'heure de nos mystères, vous voyez encore quelquefois les chemins hantés par les populations chrétiennes et nous nous en réjouissons avec l'Église qui salue leur arrivée au saint lieu. Mais que s'est proposé cette multitude ? Que vient-elle faire ? Hélas ! rien ou presque rien. Elle est entraînée par une vieille habitude, par une idée confuse de remplir un devoir, ou la nécessité de faire comme les autres. La foi vive de nos pères n'est plus dans cette démarche, ce n'est presque plus un acte de piété.

Pendant la messe, ils prient peu ou pas du tout, ils auraient honte d'avoir un livre, ils n'ont rien à demander à Dieu, ils cherchent les messes basses les plus courtes possible, ils causent volontiers, dorment plus volontiers encore, ils demeurent assis avec des attitudes que la bonne compagnie ne tolèrerait pas. Le temps leur dure et cette demi-heure est pesante comme un siècle. A peine le dernier Évangile est-il commencé, qu'ils se hâtent de s'enfuir. Ils ont tout vu excepté l'immolation de leur Dieu. Ils ont pensé à leurs affaires, à leur négoce, à leur métier, à leur ménage, à tout excepté à la prière. Ils ont tout vu excepté le sacrifice de la divine victime. Ils ont parcouru du regard tous les objets du sanctuaire. Voilà toute leur dévotion : *Erat populos spectans.*

Au Calvaire enfin était Marie qui prenait part à la Passion du Sauveur. Les yeux fixés sur son Fils, elle souffrait avec lui et en lui. Jean le disciple bien-aimé et les saintes femmes se lamentaient, le bon larron demandait sa grâce et l'obtenait.

Voilà, Mes Frères, les vraies dispositions. Comme la Très Sainte Vierge soyez unis au prêtre qui s'immole, suivez-le dans les différentes prières du sacrifice. Comme les saintes femmes humiliez-vous et pleurez vos fautes. Comme le bon larron demandez grâce pour vos infidélités. Faites prier vos yeux en leur imposant la modestie et le plus souvent en les occupant à de saintes lectures. Il n'est pas absolument nécessaire de suivre dans un livre les prières de la messe, mais cette pratique est d'une utilité incontestable et nous vous la recommandons avec les plus vives instances. Faites prier votre imagination et votre esprit en la fixant à de saintes pensées, faites prier votre cœur en témoignant à Jésus votre amour, faites prier enfin votre corps en le soumettant à une tenue respectueuse et sainte.

Soyez des victimes avec Jésus-Christ. Immolez sans pitié les habitudes du péché, les attaches coupables, les affections sensuelles, les désirs d'un cœur dépravé. Soyez des hosties vivantes avec l'hostie immaculée : *Spirituales hostias.*

Alors, Mes Frères, la messe sera pour vous un moyen de sanctification, vous sortirez du temple toujours plus pieux, toujours meilleurs. L'Église sera le vestibule du ciel où se dira l'éternelle messe de l'éternelle action de grâces. *Amen.*

LA COMMUNION

Hoc facite in meam Commemorationem.
Nisi manducaveritis carnem filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. (Joan. VI, 54.)

Ce texte de l'Evangile renferme un précepte formel et un devoir essentiel de la vie chrétienne. Je viens vous montrer la gravité de ce précepte et vous dire le temps où ce devoir doit être rempli. Il faut communier. Quand faut-il communier?

I. — *Il faut communier.* — Vous devez conserver la vie de votre âme, la fortifier et l'augmenter. Or, l'expérience prouve qu'à toute vie il faut une nourriture ; tout ce qui manque d'aliments dépérit et meurt. La plante se nourrit du suc de la terre et de la rosée du ciel ; l'arbre se nourrit des substances que les racines puisent dans le sein de la terre et que la sève transporte jusqu'à l'extrémité des feuilles ; le petit insecte comme l'animal superbe et fort a besoin de nourriture pour conserver la frêle existence que Dieu lui a donnée ; l'oiseau du ciel cherche le grain de froment ; le poisson de la mer l'insecte ou l'animalcule que la Providence lui offre dans les abîmes profonds. Votre corps ne se soutiendrait pas longtemps sans réparer les forces qu'il a perdues. Faute d'aliments, le corps s'affaisse, décline et tombe sans retour : telle est la loi générale. L'âme n'en est pas dispensée. Comme le reste des créatures, elle a faim et soif : faim spirituelle, soif immatérielle. Comme le reste des créatures, elle réclame une nourriture et si vous ne lui donnez pas l'Eucharistie qui l'élève et la déifie, elle se courbera vers la terre, elle ira demander aux convoitises de la chair un aliment impur qui étouffera sa vie au lieu de l'agrandir. Si vous lui refusez le vin qui fortifie, elle prendra la coupe empoisonnée des passions qui dégradent. Si enfin elle n'est point à la Table sainte, elle ira s'asseoir aux festins grossiers de la volupté. Il lui faut une nourriture, il la faut à tout prix et vous n'êtes pas libres de la refuser.

Et de grâce ! pourquoi multipliez-vous vos théâtres et vos opéras? Pourquoi êtes-vous si avides de spectacles et de bals? Pourquoi ces journaux que vous attendez avec tant d'impatience et que vous dévorez avec fièvre? Qu'est-ce que tout cela, sinon la voix de votre âme qui vous dit : Je veux vivre et je ne le puis sans aliments; Dieu l'a ainsi ordonné.

Oui, Mes Frères, Dieu l'a ordonné et, de sa main divine, il a dressé le banquet, préparé le festin où notre âme doit se rassasier et personne ne peut s'en éloigner sans se rendre coupable de suicide spirituel.

Comment, en effet, conserver la vie de la grâce sans la communion? J'en appelle à votre cœur, interrogez-le avec moi. Que de misères habitent ce pauvre cœur fait pour Dieu! Que de chaînes l'attachent à la terre! Que d'inclinations le portent vers le mal, l'éloignent du ciel et l'entraînent vers l'enfer! Les rêves de l'imagination, l'inquiétude de l'esprit, les fantômes de la mémoire, des passions emportées, des désirs qu'on n'ose pas satisfaire et qu'on ne voudrait pas déposer, des sentiments effrénés, des affections déréglées; tout conspire à le rendre exclave. Et combien il est faible au milieu de tous ces dangers, vous le savez. La vue d'une personne, un regard, une pensée suffit pour lui faire oublier ses plus solennelles résolutions. A la moindre chute le découragement le saisit, le désespoir vient s'ajouter à toutes ses défaillances. Si ce cœur s'éloigne du cœur sacré de Jésus, source de la force et de l'énergie chrétiennes, que lui donnerez-vous pour le soutenir?

Un jour le prophète Élie fuyait au désert. Épuisé de fatigue et de faim, succombant sous le poids de l'ennui, il se jette à l'ombre d'un arbrisseau et il adresse à Dieu cette prière désespérée: Seigneur, j'ai assez vécu pour voir votre nom blasphémé, la vie me manque et la force m'abandonne, faites-moi mourir; et, en disant ces mots, il s'endort et l'ange du Seigneur descend, lui touche l'épaule et lui dit. Prophète, lève-toi et mange, il te reste encore beaucoup de chemin à parcourir. Le prophète se lève, voit un pain mystérieux, il le prend et, fortifié par cette nourriture, il marche pendant quarante jours jusqu'à la montagne d'Horeb.

Tel est le chrétien sur la terre. Il fuit devant ses ennemis à travers le désert aride de cette existence mortelle. Le monde et l'enfer ont juré sa perte. Souvent dans cette lutte le courage disparait et la force s'en va. Ecoutez ces pauvres combattants: « Je n'ose plus rien promettre, j'ai été trop souvent infidèle à mes serments, je ne saurais répondre de moi. Je ne sais si je serai assez généreux pour quitter l'occasion prochaine. » Ils veulent et ils ne veulent pas. Ils désireraient faire le bien et ils n'ont pas le courage des sacrifices qu'il demande. Ce qu'il y a de plus étonnant, ce n'est pas cette faiblesse, elle est le partage de l'homme déchu, mais c'est l'indifférence pour la nourriture qui réconforterait les cœurs défaillants. Une table est dressée et toujours servie de mets fortifiants, et, elle est déserte. La communion nous rendrait terribles comme des lions respirant le

feu de l'amour divin, et la communion est abandonnée. Le ministre du Seigneur nous dit, comme autrefois l'ange au prophète, voici le pain de vie, le pain des voyageurs fatigués et abattus ; mais il faut se lever, secouer une apathie léthargique, il faut marcher dans les rudes sentiers des montagnes de la vertu, on ne veut rien de tout cela et l'on refuse la nourriture pour ne pas être obligé de vivre chrétiennement. Une soif dévorante brûle notre cœur, une fontaine des plus pures nous invite par la fraîcheur de ses eaux, et nous ne voulons pas nous désaltérer. Insensés ! Est-il étonnant, que nous soyons faibles en fuyant l'auteur de la force, évitant la source de la vie? est-il surprenant, que nous soyons morts devant Dieu?

A ce langage de la raison, ajoutons l'autorité de la foi. La foi vous dit par la bouche de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang vous n'aurez pas la vie en vous. » C'est bien là, si je ne me trompe, un précepte, et quel précepte ! Il a pour base un serment de notre Dieu. « En vérité, en vérité je vous le dis. *Amen, amen dico vobis.* » Il a l'enfer pour sanction : « Vous n'aurez pas la vie. » Il donne le ciel à ceux qui l'observent : « Celui qui mange de ce pain et boit de ce vin aura la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » Sur la terre, l'accomplissement de ce devoir apporte déjà la vie divine : « De même que je vis en mon Père et pour mon Père, ainsi vivra en moi et pour moi celui qui se nourrit de l'Eucharistie. »

Est-il une loi plus universelle? Le pauvre n'en est pas exclu et c'est pour qu'il puisse y participer que Jésus a choisi le vulgaire symbole d'un peu de pain et de vin. L'indigent et le malheureux sont admis à un titre spécial, ils ressemblent plus parfaitement au Dieu qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. « Allez, dit le Sauveur à ses ministres, cherchez dans les rues, les pauvres, les boiteux, les estropiés et forcez-les à entrer. « En vertu de cet ordre, demain peut-être, le mendiant qui frappe à votre porte et que vous méprisez, ô riches de la terre, viendra s'asseoir au banquet de la vie éternelle et il en sortira environné du respect des anges, emportant dans son cœur le Dieu qui fait sa richesse et son espérance.

La foi nous parle par l'organe de l'Église et l'exemple des fidèles de tous les temps. La pratique de la communion commence avec l'Église et se perpétue à travers tous les siècles. Les disciples du Sauveur se réunissent dans une maison particulière et y persévèrent dans l'oraison et la prière : c'est leur préparation. Après la prière, ils rompent le pain sacré que leur maître leur a laissé en héritage, ils prennent

cette nourriture avec autant de joie que de simplicité. Avec la foi chrétienne, naît le désir de la communion et nul des initiés n'assiste au sacrifice de la messe, sans s'en approprier le fruit par l'union sacramentelle avec la victime immolée. La prière et la communion sont le soutien des âmes généreuses jusqu'au jour où, la persécution sévissant, relègue l'Église au fond des catacombes.

Or, entrez dans cette Rome nouvelle où le catholicisme se propage, trois siècles entiers, par le sang des martyrs : le spectacle ne change pas. Là encore, au fond de quelque allée perdue bien avant dans les ombres souterraines, un flambeau allumé annonce l'heure où commencent les saints mystères et les fidèles de se presser autour du pauvre autel. La messe finie, tous s'avancent vers le prêtre qui leur distribue le pain des forts, et c'est là que les apostats conduisent les persécuteurs pour les surprendre et les livrer au martyre.

Sortant de cette messe des catacombes, qui chaque jour pouvait être la dernière, ils emportent souvent avec eux le pain eucharistique, pour se communier à l'heure où le bourreau viendra leur demander le sacrifice de leur vie. Enchaînés et martyrs, leur prison devient une église et leur poitrine un autel. Ah ! Mes Frères, la conduite de ces généreux témoins de Jésus-Christ est et sera toujours une condamnation formelle de notre indifférence. Cette ardeur des premiers chrétiens pour la communion, ce désir toujours brûlant pour l'Eucharistie, accuse les hommes de ce siècle, et, pour ma part, il me semble voir cette cendre des martyrs s'agiter, se lever au milieu de notre pauvre société et dire à ces milliers de chrétiens apostats de leur baptême et de leur première communion : vous n'êtes pas des nôtres, car vous n'avez plus notre esprit, l'esprit de communion !

Si j'en avais le temps, je vous montrerais cette pratique sainte traversant les siècles avec le christianisme, portée sur les trônes par les Clovis, les Charlemagne, les S. Louis, les S. Édouard, les S. Henri et tous les pieux gouverneurs des peuples; sur les champs de bataille par les Sobieski, les Duguesclin et les Bayard ; dans les croisades par les Godefroy et les Richard ; dans les déserts par les solitaires ; dans les cloîtres, les prisons, les hôpitaux, partout où la foi a des adeptes, l'Église des enfants et Jésus-Christ des serviteurs, et je vous dirais : voilà les exemples que vos pères vous ont légués ; êtes vous chrétiens, vous qui avez perdu leur esprit, l'esprit de communion ?

Je sais que le monde allègue la coutume du siècle ; mais qu'importe la diversité des coutumes, si la loi et le devoir sont

toujours les mêmes. Le torrent qui descend de la montagne peut couvrir votre terre de pierres roulées et la détériorer en la dévastant, jamais le torrent des usages mondains ne ravagera la loi divine. Quelles que soient les habitudes des hommes, la volonté du Christ est souveraine et rien ne prescrira contre ses décrets.

Je n'ignore pas qu'un certain nombre, avant de remplir ce devoir sacré, voudraient être assurés que personne ne sourira. Mais, juste ciel ! Un respect humain, un fade sourire, une plate plaisanterie pèserait plus à vos yeux que votre conscience et votre éternité ! Ah ! plutôt soyez les fils des saints, et comme eux, à qui voudrait ridiculiser votre foi, répondez fièrement : rira bien qui rira le dernier. je suis chrétien et je veux rester pratiquant

II. — *Quand faut-il communier ?* — Notre divin Sauveur n'a point précisément déterminé les époques où la communion est obligatoire. Tout ce que l'on peut dire, c'est que de droit divin ce précepte doit être rempli plusieurs fois dans la vie. Mais le Maître a laissé aux apôtres et à l'Église le soin de spécifier et de désigner les circonstances où chaque fidèle doit s'approcher de la table sainte. Or, si je consulte la théologie, je rencontre trois époques distinctes où la loi oblige sous peine de péché mortel : Quand on a atteint l'âge de discrétion, toutes les années à Pâques, et à l'heure de la mort. Ces trois préceptes rigoureux ont un nom dans le langage ordinaire, ils s appellent la première communion, le devoir pascal et le saint viatique.

La première communion. A quelques exceptions près la première communion est encore une fête de famille autant qu'une fête d'église. Il n'est point de parents (car il faut mettre à part ces êtres dénaturés qui ont vendu à Satan leur âme et celle de leur malheureuse famille, ces rénégats qui se sont séparés de Dieu par l'affreuse barrière d'un serment impie, êtres abjects dont nos campagnes n'ont pas encore vu la triste figure), il n'est point de parents, dis-je, qui ne comprennent la nécessité de préparer les tendres cœurs de leurs enfants au plus grand bonheur de la vie. Ce jour est sacré ; la foi se réveille, l âme s attendrit, le plus indifférent est accessible au remords et l impie lui-même ne peut retenir ses larmes. Ah ! que ce jour est éloquent ! Comme l'écho de ses enseignements se prolonge dans l existence de l'homme ! Avec quelle puissance il lui dit « Viens et viens souvent à la table sainte et tu seras heureux ! » Hélas ! Sait-on écouter aujourd'hui les douces leçons du Dieu de la première communion ? Résolutions, serments, promesses et espérances de ce beau jour, où êtes-vous ? Autant on met

d'intérêt et de zèle à commencer, autant on redoute de continuer avec exactitude ce devoir rigoureux ; autant on est empressé pour la première communion, autant on est indifférent pour la communion pascale.

La communion pascale ! On n'en veut plus, et c'est la plaie de notre siècle. On s'enrôle sous la bannière du Christ et on ne veut pas combattre sous ses étendards. On veut être initié aux sacrés mystères, et l'initiation à peine achevée, on refuse malgré la loi d'y prendre part chaque année. A douze ans la communion semble un devoir et une nécessité, à quinze, vingt, trente ans elle est devenue une pratique surannée et ridicule.

Mais, de bonne foi, pourquoi ce renversement d'idées et cette confusion de principes? A douze ans qu'aviez-vous à vous reprocher? De légères désobéissances, des mensonges, des négligences, des fautes relativement peu graves et peu attristantes. Qu'aviez-vous à craindre? Des passions naissantes mais non encore développées, des inclinations déjà perverses sans être cependant tyranniques, un penchant vers le mal, mais un penchant qui ne vous entraînait pas encore, et, à douze ans, vous vous êtes réfugié à la table sainte, vous êtes venu au sanctuaire chercher un abri contre le démon et la chair. Et vous avez vingt ans, votre cœur se trouble, il est déjà enchaîné à la créature, le sang bouillonne dans vos veines, la tentation vous presse, des passions indomptées tyrannisent votre âme et, chaque jour, de nouvelles chutes viennent vous donner la preuve de votre faiblesse. Il vous faudrait à tous les jours des conseils, à toutes les heures des lumières, à tous les instants des avis, à tous les pas des barrières pour vous séparer du monde, et, à cette époque critique, vous désertez la table sainte, sous prétexte que la loi de la communion est une loi démodée !

De grâce ! n'outrageons pas le bon sens et la raison. Écoutez, mon frère, pourquoi ne communiez-vous plus? N'auriez-vous pas le bien d'autrui? N'auriez-vous pas souillé vos sens par des mystères d'ignominie? Ne seriez-vous pas retenu loin de l'autel par des chaînes de fer? Votre cœur ne brûlerait-il pas de quelque flamme coupable ou de quelque haine cruelle? Et si c'est pour continuer vos injustices et vos adultères que vous avez abandonné toute pratique, si c'est pour ne pas pardonner ou pour persévérer dans une vie de dégradations et d'impuretés, que devient ce titre d'honnête homme, dont vous aimez à vous glorifier? Ne serait-ce pas quand votre conscience vous adresse de sanglants reproches, que vous vous parez de ce qualificatif comme d'un manteau complaisant pour abriter vos désordres?

Non, non ! Ce n'est pas le chrétien infidèle au devoir pascal, qui inspire la confiance par la pureté des mœurs et la régularité de la vie. Je n'irai point chez lui chercher la justice, le respect de la probité et de l'innocence. Je ne sache pas avoir souvent rencontré des vertus solides chez l'apostat pratique. Il y a ordinairement une brêche dans cette pauvre existence, secrète ou publique cette brêche s'élargit tous les jours. L'Église flétrit ce malheureux, le menace de l'excommunication, ce n'est pas sans motifs. Je me défie de lui. C'est un homme dont les vices n'ont plus de frein, et que de ravages dans la famille et la société seront la triste conséquence de son émancipation religieuse !

Soyons francs, Mes Frères, et disons-le hardiment pour l'honneur de la vérité : Il y a peu de chrétiens assidus à la table sainte, parce que la multitude ne veut plus s'assujettir au joug de la vertu. Il est surtout tel et tel commandement qui ordonnent le respect de la propriété et du foyer, qu'on voudrait rayer du nombre des préceptes obligatoires. On ne veut plus de la confession et de la communion, parce que ces deux sacrements ne se lassent de répéter à l'homme qui s'en approche : « Restitue et sois chaste. » Ne me dites pas : je n'ai plus la foi, car je vous répondrais ausssitôt : Mon frère, soyez saint et vous communierez, communiez et vous croirez.

Le Saint Viatique ! Son nom vous le dit, c'est la divine provision du grand voyage, c'est la dernière communion de la terre, j'allais dire : c'est la première communion de l'éternité. Au moment où la mêlée est ardente, où le choc est terrible, où l'on se bat corps à corps avec l'ennemi, le général paie de son exemple et de sa personne, il s'élance le premier, stimulant ses soldats par sa bravoure et les encourageant de ses exhortations. Ce moment solennel et décisif pour le chrétien, c'est l'heure de la mort. Alors l'âme est faible comme le corps, l'armée de Satan acharnée à sa perte la serre de près, l'ennemi redouble de ruse, multiplie les assauts et déploie tout ce que la haine de Dieu lui inspire. Mais c'est alors aussi que le divin général va payer de sa personne. Il entre en lutte et préside le combat suprême. Il est la force de l'agonisant et le soutien du moribond. Hâtez-vous donc aussitôt que la maladie annonce un danger sérieux d'appeler ce puissant auxiliaire. C'est un devoir aussi rigoureux que le bienfait est sublime, un devoir imposé au malade sous peine de faute grave et de damnation, et impliquant pour les parents et les amis l'obligation de l'avertir sur son état.

Quelle responsabilité grand Dieu ! assument les médecins,

les enfants, les proches qui, par leur faute, laissent partir une âme sans les derniers secours de l'Église ! Quelle cruauté envers une existence qu'ils disent leur être chère ! Quoi ! Mes Frères, tout le monde, excepté le ministre de la miséricorde, sera convoqué au pied de ce lit d'agonie ! Le notaire et le médecin y seront avant le prêtre, avant Jésus-Christ ! Vous soignerez le corps que tous vos remèdes n'empêcheront pas de tomber en dissolution et vous négligerez une âme que la visite de son Dieu eût arrachée à Satan ! Vous vous préoccuperez de savoir à qui ce père laissera des biens périssables et vous ne lui demanderez pas à qui il se donnera lui-même pour l'éternité ! Et vous appelez cela de la tendresse, de la commisération et de la pitié ! Eh bien ! moi je l'appelle le comble de la barbarie !

Ah ! ne dites pas : il tremblera à la vue du prêtre. Pourquoi tremblerait il ? Le prêtre n'est pas l'exécuteur des arrêts de la justice divine, il est l'ange et le délégué de son amour. Je ne l'ai jamais vu quitter la couche de souffrance, sans qu'il y ait laissé un rayon d'espérance et le courage de la résignation.

Ne dites pas : Il tremblera en entendant le son de la cloche d'agonie. Laissez-la sonner bien haut cette cloche bénie ! Laissez-la demander à vos frères les prières qui feront descendre sur le malade les flots de la grâce divine. Laissez-la réunir autour de lui l'assistance des chrétiens qui accompagneront le Saint Viatique. Cette assistance est une escorte qui vient défendre le moribond, c'est un bataillon de soldats qui vient l'aider à remporter le dernier triomphe.

Ne dites pas : Il tremblera quand on lui parlera du Saint Viatique. Pourquoi tremblerait-il ? Le Saint Viatique c'est Jésus qui se présente une dernière fois comme Pére, Sauveur et Ami, avant de se montrer comme juge. C'est Jésus qui se voile pour pardonner, avant d'apparaître dans les terreurs de l'éternité. Pourquoi craindriez-vous, mon frère agonisant, de lui ouvrir votre maison ? Vous avez tant besoin qu'il vous ouvre la sienne ! Et si le prêtre doit vous surprendre et vous tromper, s'il doit entrer à la dérobée, s'il est obligé de forcer la porte de la chambre où vous allez expirer, pour y introduire furtivement votre Dieu, je vous le demande, est-ce là mourir en chrétien ?

Au reste, l'absence du prêtre ne retardera point l'arrivée du Fils de l'Homme, la mort frappera à son heure et malheur à vous s'il faut mettre à la voile, sans avoir recueilli les provisions de la traversée !

Malheur à vous s'il faut commencer la route, sans avoir reçu le pain du voyage !

J'ai fini; mais je ne descendrai pas de cette chaire sans vous exprimer un désir de Jésus-Christ et de l'Église. Je vous ai montré et commenté le précepte dans ce qu'il a de strictement obligatoire, je veux vous transmettre un conseil et vous dire : Voulez-vous témoigner votre reconnaissance au divin Sauveur et vous montrer ses enfants bien-aimés? Voulez-vous lui donner les marques de déférence filiale qu'un enfant ne refuse jamais à son père? Communiez souvent. Rendez-vous dignes de participer à cet auguste sacrement toutes les fois que vous assistez au saint sacrifice de la messe: *Sic vive ut quotidie sumas.* Ne laissez du moins passer aucune solennité sans renouveler la vie et la jeunesse de votre âme dans une si sainte pratique. Qu'elle serait heureuse la paroisse où la table sacrée qui serait constamment entourée comme un banquet de famille! Un protestant a dit et vous ne trouverez pas ce témoignage suspect : « Qu'elle serait heureuse la société où la communion entrerait dans les habitudes de chaque citoyen! » Pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour l'Église, pour vos âmes, pour vos familles, pour la France, je vous demande de revenir à vos anciennes traditions, je vous supplie de revenir à l'amour de l'Eucharistie. *Amen.*

COMMUNION FRÉQUENTE

Trois motifs doivent nous y porter : le désir de Jésus-Christ, l'intention de l'Église, les besoins de notre âme.

I. — *Le désir de Jésus-Christ.* — Qu'ils sont doux et tendres, qu'ils sont vifs et pressants les appels du Sauveur invitant l'âme chrétienne à se nourrir de sa chair immaculée! Assis sur les autels comme sur un trône d'amour, il s'adresse à nous, il supplie, il conjure : « Enfants de la terre, nous dit-il, j'ai désiré d'un grand désir de faire cette Pâque avec vous. Venez, mangez la nourriture que je vous ai préparée, buvez le vin délicieux que je vous ai destiné. » Ce Père, le plus tendre des pères, n'a rien tant à cœur que de nous réunir à sa Table, il ne souhaite rien tant que de nous voir à son banquet, recevoir la nourriture des anges et participer à sa vie.

Pour vous en convaincre, remontez par la pensée à dix-neuf siècles de ce temps. L'heure de la Rédemption a sonné à

l'horloge de l'éternité. Avant de partir pour le Calvaire, Jésus doit laisser à ses apôtres le plus précieux des héritages, il leur a promis son corps et son sang, il peut choisir telle substance qu'il voudra comme moyen de transmission de ce précieux trésor, il peut se cacher sous les apparences brillantes de l'or et de l'argent, peut-être serait-ce en rapport avec sa puissance et sa majesté ; mais il consulte son amour et son amour lui répond : Seigneur, si vous choisissez une substance de haut prix et de grande valeur, une multitude de fidèles ne pourront participer au privilège de vous recevoir. Le pauvre en sera pour toujours exclu ou ne pourra être admis que rarement. — La voix de l'amour est entendue, le pain est choisi, le pain qui n'est jamais un aliment précieux, recherché, difficile à trouver, le pain qui est la nourriture la plus simple, la plus commune, la plus universellement répandue, le pain qui est à la disposition de tous et dont nous avons besoin tous les jours. Ainsi le Maître nous prêche, ainsi il nous invite à la fréquente communion, ainsi il semble nous dire : Venez, vous n'avez pas d'excuse pour vous dispenser, je suis à la disposition de tous : du pauvre comme du riche, de l'homme que l'infortune a relégué au dernier rang, comme du favori que la richesse a conduit aux plus hauts sommets de la gloire et de la jouissance.

De plus, Jésus-Christ pourrait limiter le pouvoir du prêtre qui consacre, permettre ce mystère quelquefois dans la vie, ou dans l'année, fixer d'avance ses heures et ses jours. Certes, quand les grands de la terre se mettent à la disposition de leurs inférieurs, c'est toujours avec mesure et parcimonie, ils ont soin de déterminer leurs moments ; mais l'amour divin continue à plaider notre cause : Seigneur, l'homme esclave de la terre, l'homme attaché à un comptoir, à un métier, à une charrue, l'homme obligé, depuis le péché, de gagner à la sueur de son front la nourriture de chaque jour, n'est pas libre de ses moments, si vous vous donnez avec réserve un grand nombre seront déshérités. La voix de l'amour est entendue, Jésus lègue à ses apôtres un pouvoir universel et illimité. Le crime lui-même ne pourra l'enchaîner, et toutes les fois qu'un prêtre prononcera les paroles sacramentelles, ce prêtre serait-il prévaricateur, infidèle, apostat, ce prêtre aurait-il foulé aux pieds tous ses serments et traîné sa robe sacerdotale dans la boue de toutes les trahisons, le mystère de la Cène se reproduira entre ses mains et le Verbe de Dieu se mettra à sa disposition.

Enfin, le Sauveur pouvait n'habiter que dans un seul pays de la terre. Il semble que les hommes auraient eu un plus grand respect pour sa Divinité. N'est-ce pas un proverbe reçu

qu'une chose perd de son prix à mesure qu'elle devient plus facile à acquérir ? Cependant sortez d'ici, à quelques pas vous retrouverez une église et un tabernacle et une lampe qui vous annonce la présence divine. Traversez des milliers de contrées, vous assisterez des milliers de fois au même spectacle. Quand vous ne rencontrerez plus la vaste basilique des cités, ce sera l'humble chapelle du hameau, ou la modeste et pauvre hutte du sauvage, et partout le tabernacle et Jésus. Pourquoi, Mes Frères, cette prodigalité ? Pourquoi cette multiplication plus admirable que celle des pains au désert ? Vous devinez les intentions de son amour : C'est pour rendre l'accès de la Table sainte aussi facile que possible et enlever tout prétexte à l'indifférence : « Hommes de tous les siècles et de tous les pays, nous dit-il, je suis avec vous à toutes les heures et dans tous les lieux, quelle que soit votre condition, quelle que soit votre patrie, venez au festin de noces, tout est disposé pour vous recevoir : *Omnia parata sunt, venite ad nuptias.*

II. — *L'intention de l'Église.* — Adressez-vous maintenant à l'Église pour lui demander ses intentions. Elle est la dépositaire des oracles divins, l'organe de l'esprit de Dieu, l'interpréte infaillible de la parole de Jésus-Christ. Combien de fois permet-elle la communion à ses enfants ? Que pense-t-elle de la communion fréquente ?

L'Église vous répond par la bouche de S. Ambroise : Puisque l'Eucharistie est le pain de chaque jour, pourquoi passer des années sans y participer ? Pourquoi ne pas recevoir tous les jours, ce qui peut profiter tous les jours ? »

Elle vous répond par l'organe de S. Chrysôstome : « Ce n'est pas une grande distance entre les communions qui est une disposition à ce sacrement ; il n'est pas même nécessaire d'attendre une solennité pour en approcher. C'est toujours fête quand on a la pureté nécessaire. » L'apôtre S. Paul ne dit-il pas que la vie du chrétien est une fête de tous les jours ?

Elle vous répond encore par le même Pontife : « Avec la même ardeur que l'enfant s'attache au sein maternel, nous devons venir à la Table sainte puiser la force et la vie. Que notre seule affliction soit d'être longtemps privé de cet aliment spirituel : *Unus sit nobis dolor hoc alimento privari* [1].

Elle vous répond enfin par l'exemple des premiers fidèles et elle vous dit : « Mes premiers enfants communiaient tous les jours, ce sont vos modèles, je propose leur piété à votre imitation. » Certes, Mes Frères, qui fut jamais autant que ces nouveaux convertis, rempli de l'esprit du Christ ? Qui mieux

1. S. hrysostôme.

qu'eux pratiqua le véritable Evangile et comprit la religion dans toute son étendue ? Ils étaient à la source. Quelques-uns avaient suivi le Maître, tous ou presque tous avaient vu les premiers disciples du Sauveur. Et de quel droit vient notre siècle condamner les habitudes de la fréquente communion ? Pourquoi ces railleries à l'adresse de ceux qui suivent les exemples de nos pères dans la foi ? Si les chrétiens des catacombes avaient deviné les intentions de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne faut-il pas dire, par une conséquence rigoureuse, qu'ils possèdent eux-mêmes l'esprit d'apostasie et le génie de l'enfer ?

Mais, m'objecterez-vous, l'Église n'a ordonné la communion qu'une seule fois l'annee. C'est vrai, connaissant notre triste indifférence pour les choses du ciel, elle n'a pas voulu nous imposer des obligations trop nombreuses ; voyant notre faiblesse, elle a épargné à nos épaules un fardeau trop lourd à porter ; mais, si le commandement est restreint, les désirs ne le sont pas. Elle exhorte tous les fidèles avec la plus vive affection : *affectus paterno*, elle les conjure par les motifs les plus touchants, elle les supplie par les entrailles de la miséricorde divine, de vivre d'une manière assez pure pour recevoir fréquemment ce pain surnaturel, elle voudrait même faire revivre les beaux jours de l'Église naissante et, si les fidèles entraient dans ses vues, toutes les fois qu'ils assistent à la messe, ils s'en approprieraient le fruit par la sainte communion.

Voilà les vœux de votre Mère : enfants du Christ, qu'en avez-vous fait ? Hélas ! Je vous vois courir avec avidité aux festins profanes, je vous vois enivrés à la coupe de Babylone et les noces divines ne se célèbrent plus. C'est à peine si le ministre du ciel, à force de conjurer, de solliciter, de presser, peut enfin réunir à la Table sainte un petit nombre d'âmes fidèles à leur Dieu. Est-il au monde indifférence plus coupable que celle de ces soi-disant chrétiens qui ne communient pas ? Est-il plus criminelle ingratitude ? Ils conservent, disent-ils, le meilleur souvenir du jour où ils sont venus pour la première fois au festin du Sauveur, et ils ne rougissent pas de passer les années sans renouveler ce bonheur, et ils attendent quelquefois jusqu'à la mort pour revenir à Celui qui les a comblés de délices !

III. — *Les besoins de notre âme.* — Qui êtes-vous, mon frère à qui j'ai entendu dire : La communion est une pratique surannée et ridicule ! *Quis es tu ?* Vous n'êtes pas seulement un corps organisé, vous ne pouvez vous comparer dignement ni à la plante des champs, ni à l'arbre de la forêt, ni à l'être sans raison. Vous descendez du ciel et vous avez une âme immor-

telle et cette âme a besoin de lumière, comme votre œil des rayons du soleil. Je vous répondrai donc avec un Père de l'Église : Communiez et communiez souvent, l'Eucharistie chasse les ténèbres spirituelles : *Si tenebras fugis, lux est.* Jésus-Christ éclaire tous ceux qui approchent de lui et, à plus forte raison, tous ceux qui le reçoivent. C'est à la vue des plaies du Sauveur, que Thomas reconnaît sa Divinité et que, d'apôtre incrédule, il devient disciple fidèle. C'est sur le cœur de Jésus que le disciple bien-aimé puise les sublimes connaissances qui l'ont fait appeler : « l'Aigle des Évangélistes. » C'est à la fraction du pain que les disciples d'Emmaüs reconnaissent leur Maître et croient en lui. Chrétiens aveuglés par les séductions du monde, disciples à la foi faible et vacillante, approchez de la table eucharistique et les écailles tomberont de vos, yeux et vous reconnaîtrez la grandeur de sa religion, et votre âme s'illuminera des splendeurs de la Divinité : *Si tenebras fugis, lux est.*

Qui êtes-vous, mon frère qui délaissez la communion ? vous êtes un cœur dévoré par la fièvre et, cette fièvre, c'est l'orgueil, l'avarice, la colère, la luxure ; la fièvre, c'est toute passion qui habite votre âme. Je vous dirai encore : Communiez et communiez souvent ; l'Eucharistie est une médecine qui absorbe le mal et l'apaise, c'est un contre-poison qui détruit l'effet des passions comme l'alcali neutralise le virus du serpent, un cœur fiévreux est sans cesse tourmenté par la soif ; venez vous désaltérer à cette source divine qui calme toutes les ardeurs, éteint tous les feux de la luxure, et rend la fertilité à toute terre désséchée par les rayons brûlants d'un soleil inclément : *Si tebribus æstuas, fons est.*

Qui êtes-vous encore, mon frère qui refusez de communier ? Une âme qui soupire après la vie, qui la veut large, abondante, éternelle. N'en sentez-vous pas le besoin au fond de votre cœur, un besoin ardent, impérieux, irrésistible ? N'y a-t-il pas une voix qui vous crie : Je veux vivre, vivre beaucoup, vivre toujours ? Regardez autour de vous : pour vivre il faut se nourrir : la plante se nourrit des sucs de la terre, l'animal de l'herbe des champs, l'oiseau du grain de sénevé et du froment échappé à la main du laboureur, votre corps du pain de chaque jour. Je vous dirai donc : Communiez et communiez souvent. L'Eucharistie est la nourriture des âmes. De même qu'il ne suffit pas à votre corps d'un jour de nourriture chaque année, de même c'est exposer votre âme à l'épuisement spirituel que de la réduire à l'unique communion pascale. L'Eucharistie est le pain qui fera de vous des rois, des anges des dieux sur la terre : *Si cibum quæris, alimentum est*

Que faites-vous sur la terre, mon frère qui releguez la communion au rang des pratiques tombées en désuétude? n'avez-vous pas à lutter contre de terribles tentations? Soldats du Christ n'avez-vous pas été souvent blessé sur les champs de bataille? Je vous entends chaque jour me dire : Je suis si faible, si malade, si impuissant. Comment persévérer dans la vertu? Vous êtes faible, infirme, malade, blessé par le démon! Communiez et communiez souvent, le médecin qui doit vous guérir est à l'autel. C'est à la table sainte que s'achèvera votre rétablissement spirituel et que vous reprendrez les forces de la parfaite santé. Si vos tentations sont de tous les jours, pourquoi ne prendriez-vous pas souvent le remède infaillible? Si vous portez sans cesse des blessures toujours ouvertes, pourquoi ne renouvelleriez-vous pas très souvent le céleste antidote de la pharmacie du divin médecin. Surtout ne dites jamais: Je ne puis pas, tant que vous serez indifférent à la communion. Vous vous éloignez de la source de vie, est-il étonnant que votre âme meure d'inanition? Vous fuyez l'auteur de la force, est-ce un miracle que vous soyez faible? Vous repoussez le médecin, pouvez-vous guérir vos souffrances : *Si vulnus curare desideras, medicus est.*

De quoi vous plaignez-vous encore quand on vous invite aux saintes austérités de la vertu? Vous alléguez le poids de la concupiscence, le nombre des fautes passées, la violence des habitudes, le fardeau des iniquités commises, la force des inclinations perverses, la puissance des occasions, venez donc et venez toujours à l'Eucharistie : là est la victime offerte pour vos iniquités, le préservatif de toute rechute. « Une expérience de trente-sept ans m'a appris, disait S. François de Sales, que pour détacher du péché, il n'y a qu'un moyen : la communion fréquente. » L'expérience de tous les jours vient s'ajouter à celle du saint évêque : elle nous montre ceux qui communient une seule fois l'année vivant ordinairement dans l'abîme du désordre, et si Dieu venait à les frapper à quelque distance du temps pascal, il trouverait autant de victimes pour l'enfer. Et ce n'est pas surprenant : le boulet lancé avec le plus de rapidité finit par s'arrêter et retomber. Le vent le plus violent se perd à travers la forêt, le vagon détaché de la machine ne garde pas longtemps la vitesse de mouvement acquise. Ainsi les meilleures résolutions s'usent, les plus consolantes dispositions se ralentissent et, si l'on veut conserver l'énergie de volonté, il faut la retremper à la source de la force ; si l'on veut conserver au cœur sa liberté, il faut, à la communion, le débarrasser de tous les fardeaux qui l'accablent : *Si gravaris iniquitate, victima est*

Où allez-vous, mon Frère qui avez dit : c'est inutile de communier ? Vous ne le savez que trop, votre corps marche à la destruction et à la mort, cette maison de chair doit être démolie. Vous avez souvent tremblé à la pensée de l'heure dernière et vous frissonnerez plus encore quand vous la verrez à deux pas de distance et que déjà l'agonie vous étreindra dans ses serres cruelles. Voulez-vous ne plus craindre la mort ? Aimez l'Eucharistie et communiez souvent : *Si mortem times, vita est.* La communion, c'est la vie, la vie de Dieu communiquée sur cette terre où tout meurt, où chaque jour nous mourons nous-mêmes. Qu'il sera doux au chrétien qui a aimé le Très Saint Sacrement, de recevoir, au dernier moment, le viatique des moribonds ! Qu'il lui sera doux et consolant de dire à Jésus : Seigneur, je crains la mort, mais vous êtes ma vie, venez prendre mon âme, la presser sur votre cœur et l'emporter dans la demeure de votre gloire, dans le royaume de l'éternelle jeunesse : *Si mortem times, vita est.*

Où allez-vous enfin, mon frère chrétien ? Votre corps va à la tombe, votre âme à l'éternité et je lui souhaite d'arriver à l'éternité du bonheur céleste, et pour cela je lui conseille d'aimer et de fréquenter l'Eucharistie qui est le gage et l'apprentissage du ciel.

L'Eucharistie, c'est le ciel qui descend sur la terre, c'est la terre qui monte au ciel ; c'est Dieu qui devient l'aliment de l'homme, c'est l'homme qui devient semblable à Dieu : *Si cœlum amas, via est*

IV. — *Pratique de la communion fréquente.* — Deux choses sont à éviter dans la communion fréquente : l'excès dans la préparation, et le défaut de préparation.

Il y a des personnes d'une timidité scrupuleuse et d'une crainte excessive sur les dispositions à apporter aux sacrements. Elles portent jusqu'aux dernières limites la vigilance et la précaution, elles dépassent même les bornes ; elles ne sont jamais tranquilles sur leur examen, ni sur leur contrition. Il faut, pour une confession de quelques jours, un travail immense, un temps infini à rechercher, à ranger dans la mémoire quelques fautes échappées à la fragilité. Si elles réussissent, nouveau travail pour la contrition, elles veulent la sentir, la toucher du doigt, elles mettent leur esprit à la torture et le tiraillent dans tous les sens. L'acte de contrition péniblement élaboré, nouveau travail encore pour l'accusation, ce sont des troubles, de longs discours ou un mot suffirait : on revient, on répète, on redoute de n'être pas compris, on ne se tranquillise pas, on ne veut presque jamais recevoir

l'absolution. L'absolution enfin acceptée comme une des plus amères potions, elles n'osent pas communier, la moitié du temps elles manquent d'obéissance. Mais, de grâce ! pourquoi ces scrupules, ces hésitations, ces doutes, ces terreurs ? La confession n'est pas le tourment du bourreau, Dieu ne demande pas des dispositions angéliques. Jésus-Christ veut du sérieux il n'exige pas des miracles.

Hâtons-nous de dire que la timidité excessive n'est pas le défaut ordinaire ; nous avons plus à nous précautionner contre une confiance illimitée qui amène la légèreté, la négligence et la routine. Quel malheur ! La familiarité avec les choses saintes, la routine des communions ! C'est la perte des âmes et la plus déplorable source de vices.

Avez-vous déposé l'affection au péché mortel, à toutes les occasions de fautes graves ? Sans cela, non seulement on ne mérite pas la communion fréquente, mais on ne doit jamais communier. Avez-vous été sincère dans vos promesses au tribunal de la miséricorde ? Prenez-y garde, c'est chose sérieuse, et la légèreté entraîne ordinairement le sacrilège. Il ne suffit pas de dire avec une volonté plus ou moins chancelante : Je ferai mon possible, je prendrai mes mesures pour me retenir Dieu vous demande des résolutions énergiques, il vous offre sa grâce pour les formuler et les accomplir. Si vous n'en avez pas le courage, n'avancez pas, car vous ne viendriez que pour river vos chaînes et écrire votre condamnation avec le sang du Christ.

Pour communier souvent, il faut encore combattre l'affection au péché véniel : c'est la doctrine de S. François de Sales et de tous les auteurs de la vie spirituelle. Se garder, par conséquent, des communions faites par émulation, pour ressembler à une telle, pour s'attirer une réputation de personne de piété. Ce serait faire servir à la vanité ce qu'il y a de plus sacré et de plus auguste dans la religion.

Enfin, il est nécessaire que la communion fréquente produise des fruits de salut et de perfection. Peut-on être près du foyer sans recevoir quelques rayons de chaleur ? Si vous restez froid après votre communion, si on ne remarque aucun changement dans votre conduite, si vous n'êtes ni plus circonspect dans vos regards, ni plus discret dans vos paroles, ni plus patient dans vos relations, ni plus mortifié dans vos sens, ni plus résigné dans les souffrances, ni plus charitable dans vos conversations, quelle doit être la conclusion de votre conduite et de vos communions ? C'est que votre cœur est loin de Jésus-Christ au moment où il descend dans votre âme. La nourriture sainte est donnée à un fiévreux, vous devez réfor-

mer votre vie ou cesser des pratiques qui engendreraient la plus terrible responsabilité.

Mais mon confesseur me permet la communion. — Tant pis! C'est une preuve que vous ne lui dévoilez pas l'état de votre âme.

Je me suis fait connaître à lui. — Vous vous êtes un peu accusé, beaucoup excusé. Vous avez caché bien de petites faiblesses qui l'auraient décidé à régler tout autrement le nombre de vos communions. Vous avez passé sous silence bien des haines, des rancunes, des impatiences, des vivacités, des médisances, des censures qui forment le fond de votre caractère et qui attirent force mépris sur la religion que vous fréquentez. En tout cas, le sacrement le plus parfait reste sans fruits, donc vous en abusez et vous en répondrez.

Je laisserai donc mes communions. — Avec un peu plus d'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous raisonneriez tout autrement. N'y a-t-il donc plus de milieu entre ne pas communier et mal communier? Ne pourriez-vous pas tirer cette conclusion conforme au désir du Sauveur? « Je communierai et je serai plus fidèle à mes devoirs; je marcherai de vertu en vertu, je déclarerai la guerre à mes défauts et je m'approcherai de mon Dieu par la sainteté de la vie? » Je pourrai dire avec S. Paul: « Je vis, et ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus qui vit en moi ou avec l'épouse des saints cantiques: « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. » *Amen.*

LE SACRILEGE

Qui manducat indigne, judicium sibi manducat et bibit. (Cor., XI, 29.)

L'Eucharistie est une nourriture capable de produire tous les fruits de salut. C'est un remède à notre faiblesse, un préservatif contre le péché, une semence de mérites, une source intarissable de grâces, un gage de l'éternelle béatitude. Malheureusement l'homme abuse de tous les dons du ciel et, entre ses mains, les plus grandes richesses deviennent un principe de ruine et de mort.

Pierre et Judas sont à côté de Jésus, à la même table, au même moment. Quelle différence dans la suite! Pierre est le

premier des apôtres, le chef de l'Église naissante. Judas est le premier bourreau du Sauveur, un traître et un damné! Le juste et le pécheur arrivent au même banquet, reçoivent la même hostie et le même Dieu. Que les suites sont diverses! *Mors est malis, vita bonis.* Le juste puise la vie, la grâce, la gloire; le pécheur s'incorpore la malédiction, le crime, la damnation.

Faut-il, Mes Frères, vous parler du sacrilège? La mort tragique de Judas ne prêche t-elle pas encore à dix-huit siècles de distance? Votre foi et votre piété ne suffisent-elles pas à vous faire éviter le sacrilège? Hélas! Ce serait s'abuser que de le croire. Notre siècle n'est point supérieur aux premiers jours du christianisme, et cependant, au berceau de l'Église, quand la croix venait d'être plantée au Calvaire, quand la terre fumait pour ainsi dire encore du sang du Christ, il y avait déjà des traîtres au Dieu de l'Eucharistie, et S. Paul s'élevait contre eux avec toute l'énergie de la parole sainte. Quelque chrétiens que vous soyez, je ne crois pas vous outrager en disant que cette assemblée ne vaut pas celles des catacombes, et cependant, dans ces assemblées composées de martyrs, d'apôtres, de fidèles qui avaient reçu les dons les plus sublimes, dans ces églises qui opéraient des miracles par la vertu de l'esprit de Dieu, il y avait des sacrilèges et des profanateurs des saints mystères. Ne sommes-nous pas obligés de les craindre nous-mêmes et d'en inspirer l'horreur? Oh! qui donnera à mon cœur assez d'indignation pour flétrir un vice si funeste! Qui donnera à ma parole assez d'énergie pour le stigmatiser!

I. — *Qui sont ceux qui font des sacrilèges?* — Ce n'est point cette âme sérieuse et réfléchie qui, avant de se confesser, examine sérieusement l'état de sa conscience, tombe à genoux au pied de l'Éternel, pour lui demander la grâce du repentir, qui s'avance au tribunal sacré avec un sentiment de douleur profonde et la résolution bien arrêtée de ne plus pécher; si vous êtes de ce nombre, soyez bénis, vous avez fait de bonnes confessions.

Ce n'est point le chrétien qui est entré dans le sanctuaire en tremblant, l'esprit animé d'une foi vive, le cœur brûlant de l'amour le plus généreux, la volonté armée d'une ferme détermination; si vous êtes de ce nombre, soyez bénis, vous avez fait d'excellentes communions.

Qui sont ceux qui font des sacrilèges? Je réponds d'un seul mot consolant pour les âmes de bonne volonté, mais terrible au pécheur qu'il laisse sans excuse: fait des sacrilèges

celui qui le veut, celui qui vient sciemment à la table sainte avec un péché mortel sur la conscience ou qui reçoit une absolution sans les dispositions rigoureusement nécessaires.

Il y a les sacrilèges de légèreté. On entre dans l'Église, la veille d'une solennité, on s'est dit à soi-même : demain il faudra communier. On regarde du côté du confessionnal, il y a encore un certain nombre de fidèles qui attendent le ministère du prêtre, au lieu de pénétrer dans sa conscience avec le flambeau de l'examen, on jette un coup d'œil sur tous les objets du sanctuaire, on passe en revue toutes les toilettes que l'on remarque dans le temple, si on reste un moment, on l'emploie à des causeries frivoles. On tourne une seconde fois les yeux du côté du tribunal sacré, le moment est venu, il n'y a plus le temps de compter ses faiblesses. C'est toujours à peu près le même genre de vie, dit-on, quelques impatiences, quelques mensonges, quelques distractions, quelques médisances, voilà ce qui va faire le sujet de ma confession; et cette âme superficielle ne sait ni le nombre ni l'espèce de ses fautes, elle accuse comme pensée mauvaise ce qui est action criminelle, comme désir ce qui est crime consommé ; elle ne tient nul compte des scandales donnés, des victimes entraînées dans le désordre, et, pour tout dire en un mot, elle oublie, par une négligence gravement coupable, des péchés qu'il est nécessaire de soumettre aux clés de l'Église : Sacrilège !

D'autres auront fait leur examen, mais ils manquent de la contrition qui est l'âme de la confession : contrition intérieure qui réside au plus intime du cœur, contrition souveraine qui sacrifie même ce que l'on a rencontré de plus cher sur le chemin du crime, contrition universelle qui n'a ni passion favorite, ni benjamin du cœur, contrition surnaturelle demandée à Dieu dans la prière et la méditation : ils ne pensent pas même à cette condition essentielle et ils viennent, sans réflexion et sans piété, faire machinalement l'histoire de leurs faiblesses. La confession n'est pas une histoire, c'est un aveu, un acte de repentir, un témoignage de douleur : *Accusatio dolorosa*, l'expression d'un cœur contrit et humilié qui revient au Seigneur. Si par notre faute, elle n'est qu'une narration ordinaire, cette narration est une sacrilège.

Il y a les sacrilèges de crainte : vous êtes d'un caractère timide, une fausse honte vous ferme la bouche, et vous n'osez pas dévoiler au ministre de Dieu, les fautes que vous n'avez pas rougi de commettre en présence de Dieu lui-même. Satan vous répète cette parole à jamais ridicule : qui sait ce que pensera de toi ton confesseur ! Pleins de cette triste pensée, vous déguisez vos fautes, vous les cachez, vous en diminuez

la gravité, vous vous excusez à tort, vous déclarez comme forcé et involontaire ce qui est le produit du consentement réfléchi et libre, vous habillez vos péchés, vous fardez votre conscience; vous passez sous silence des circonstances nécessaires, vous mentez à Dieu : Sacrilége!

Il y a des sacriléges d'irrésolution et ils ne sont peut-être pas les moins fréquents. On pensera encore au passé et au présent, quand on vient au tribunal de la miséricorde, mais l'avenir, qui le prévoit? Quel est celui qui formule, dans le fond de sa conscience, un de ces propos que rien ne renverse? Que de chrétiens font de la confession un moyen de se débarrasser d'un fardeau qui les écrase et non un principe de conversion, de retour à Dieu et de salut. Ils suspendent la chaîne de leurs désordres, ils ne renoncent pas au péché. Etaient-ils dans l'occasion prochaine? Ils ont promis la fuite de ces maisons, de ces personnes, de ces divertissements qui étaient autant d'écueils à leur vertu, et dans leur intention, ils gardaient le secret désir de conserver ces piéges tendus. Étaient-ils esclaves de vieilles habitudes? Ils ont promis de se faire violence, de rompre avec de coupables instincts et leur volonté n'était pas changée le moins du monde. Avaient-ils dans les mains le bien d'autrui ou la haine dans le cœur? Ils ont promis des restitutions qui ne s'accomplissent jamais, des réconciliations qui n'arrivent pas pour faire cesser des scandales continuels. Ils se confessent pour se confesser et non pour s'amender, ils se moquent de Dieu et commettent des sacriléges, dit la théologie après S. Augustin : *Irrisor est non pœnitens.*

D'après la doctrine de l'Église formulée au saint concile de Trente, trois choses sont absolument nécessaires pour la validité du sacrement de pénitence : 1° L'accusation des péchés mortels dont on se souvient après un examen diligent, l'accusation du nombre des fautes et des circonstances qui en changent l'espèce. 2° La contrition ou regret intime et détestation du vice. 3° La volonté de changer de vie et de satisfaire à Dieu et au prochain : trois choses nécessaires comme l'eau au baptême, le pain d'autel à la messe, l'huile sainte à l'extrême-onction ; nécessaires comme l'air à votre poitrine, la nourriture à l'estomac, la sève à l'arbre, l'huile à la lampe. Si l'une de ces trois conditions vient à manquer par notre faute, la confession n'est plus qu'un sacrilége et la communion qui suit une abominable trahison

II. — *Malice du sacrilége.* — Une indigne confession et une indigne communion, quels crimes et quels attentats!

Prendre son Dieu et l'unir à une âme souillée! Prendre la sainte hostie et la jeter, non pas sur le pavé du sanctuaire, ni dans un égoût, (qu'est-ce que cela pour Jésus-Christ en comparaison d'un seul péché mortel ?) Mais dans un cœur environné de cette lèpre hideuse, seul objet de la colère divine et seul terme de la haine du ciel! Quelle cruauté!

J'ai lu quelque part dans l'histoire qu'un jour un tyran envoya chercher des cadavres pour y attacher les chrétiens, et laissa ces pauvres victimes expirer au milieu de ces exhalaisons qui révoltent et font bondir la poitrine des vivants. C'était une cruauté sans doute, c'était une atroce barbarie. Le sacrilège en fait tout autant. L'âme coupable de péché mortel est un cadavre aux yeux du Seigneur et c'est à ce cadavre que l'indigne communiant attache le Christ, et, si Jésus pouvait mourir, sa langue deviendrait un instrument de supplice, son cœur un Calvaire, sa poitrine un tombeau.

J'ai lu encore dans l'histoire qu'un jour une misérable s'en alla dans le temple, reçut la sainte hostie sur ses lèvres, la jeta dans son tablier pour la porter à un Juif et la livrer à ses outrages. Celui-ci reçoit le Dieu des chrétiens avec la rage qui inspirait ses aïeux au Calvaire, il la foule aux pieds, l'hostie lui échappe, plus furieux encore, il la jette dans une chaudière bouillante, l'hostie s'élève dans les airs. Alors, dans un accès que j'appellerai la folie de la haine, il se met à la transpercer à coups de canif et le sang jaillit aussitôt et Jésus apparaît en croix, tel qu'il était en sa Passion. C'était une cruauté et une barbarie: le sacrilège en fait tout autant. Il ensevelit le Christ dans un cœur où réside le démon qui inspirait les Juifs, et c'est là que Satan sera en pleine possession d'insulter l'Éternel, c'est là qu'il le fera servir de jouet à sa haine, c'est là qu'il exercera contre lui cette rage qu'il emporta en quittant le ciel.

J'ai lu encore dans l'histoire qu'un persécuteur, pour empêcher les progrès de l'Évangile, fit creuser des fosses, les remplit de serpents venimeux, et y enferma les chrétiens dépouillés de leurs vêtements. C'était une cruauté et je ne sache pas qu'il existe supplice plus épouvantable. Le sacrilège en fait tout autant. Quelle caverne qu'une poitrine embrasée d'une flamme impure! Qui pourait en faire la description? C'est le repaire des reptiles de l'enfer, c'est l'habitation de celui qui emprunta un jour la forme du serpent et qui en a toute la malice, et c'est là que cet être hideux et dégradé pourra souiller de sa bave dégoûtante, les saintes espèces qui cachent le Dieu de toute sainteté.

Et à cette cruauté point d'excuses: ce n'est point par ignorance que l'on commet des sacrilèges. Il connaît Jésus,

l'indigne communiant, il sait et la grandeur du Dieu de l'Eucharistie, et sa bonté et son amour. Il sait les dispositions nécessaires pour approcher dignement. Il sait qu'un seul péché mortel est un obstacle essentiel à une sainte communion.

Comment ne le saurait-il pas? Les premières années de sa vie se passèrent à l'instruire de ces devoirs. De huit à douze ans le prêtre le lui avait dit. Il se rappelle fort bien qu'à la première réception du Très Saint Sacrement, il était presque scrupuleux, et qu'il venait déverser dans l'oreille du ministre de Dieu les fautes les plus légères et même de simples imperfections. Il le sait, il s'en souvient, et il apporte les habitudes les plus honteuses.

La grâce et les avertissements ne lui ont pas manqué avant la perpétration de son crime. Il s'est confessé et la conscience lui disait: il faut briser tes chaînes, sortir de cette occasion, quitter cette personne; il faut déclarer ces fautes depuis longtemps ensevelies dans un coupable secret. Il a balancé, hésité, il n'en a pas eu le courage. Sans découvrir ses faiblesses, sans y renoncer, il a reçu une malheureuse absolution, et le remords continuait à travailler, secouer, agiter, déchirer son pauvre cœur. La nuit est venue et la nuit avait encore une voix pour l'accuser, et des terreurs pour le confondre. Le jour a reparu et il ne lui a point apporté la paix, et sa foi lui a montré la plus triste des heures dans celle qui aurait dû lui donner les joies les plus pures. De toutes parts la grâce faisait le siège de son âme, de toutes parts la main divine voulait en forcer la porte, et partout il a résisté à l'appel de la bonté et jamais il n'a hésité à fouler aux pieds ce Dieu qui à chaque instant se trouvait sur son chemin pour l'arrêter. Oh! qu'il a dû réfléchir à la noirceur de sa cruauté! Que ses réflexions ont dû être accablantes quand le remords ne cessait de lui crier: « Malheureux, où vas-tu? Comment peux-tu trahir ainsi le Dieu de ton baptême et de la première communion? *Osculo filium hominis tradis?* »

Ce serait encore une excuse pour une âme qui a des défauts et des faiblesses si on pouvait dire d'elle: au moins elle a la franchise en partage, elle répugne à la fourberie et au mensonge. Cette excuse manque au sacrilège et l'hypocrisie perfide est son caractère dominant. Suivez l'indigne communiant à l'Église et vous en serez convaincus. Il entre les yeux baissés, le front incliné vers la terre, il sait donner à son corps une attitude de piété, il sait imposer à ses sens le recueillement extérieur, il laissera échapper de ses lèvres les accents de la prière; et ces yeux, en apparence si modestes, hier encore faisaient leur pâture des fantômes les plus lubriques; et cette langue est encore profanée par des discours criminels et des paroles

scandaleuses; et ces mains qui soulèvent la blanche nappe de communion sont encore souillées d'injustices, de vols, d'abominations et de crimes; et cet extérieur si recueilli abrite les pensées les plus coupables, les désirs les plus désordonnés, les affections les plus sensuelles, les haines les plus invétérées; et sous cette attitude si modeste, il y a des volcans de luxure qui bouillonnent, et sous le masque de l'ange, il y a un démon.

Écoutez cet hypocrite faire un semblant de préparation, comme déjà il a fait un semblant de confession.

Mon Dieu, je crois! Vous croyez à la présence de Dieu! Tremblez, mon frère, il est le Dieu puissant et jaloux, il tient vos destinées entre ses mains et le moment de votre crime peut être celui de votre réprobation.

Mon Dieu, j'espère! Que vous restera-t-il à espérer quand vous aurez bu, comme Judas, à la coupe du sacrilège, sinon de boire comme lui à la coupe de la colère.

Mon Dieu, je vous aime! Ah! dites plutôt que vous le détestez jusqu'aux dernières limites. De même que Jésus est bon jusqu'à n'en pouvoir davantage: *In finem dilexit*, ainsi vous êtes cruel autant que votre néant vous le permet.

Mon Dieu, dites une parole et mon âme sera guérie! Est-ce bien à Dieu de parler? Sa voix, ses inspirations, ses avertissements, ont-ils manqué? Ne serait-ce pas plutôt au sacrilège de dire cette parole d'aveu, de repentir, de bon propos qui guérit les âmes et les rend dignes de l'Eucharistie?.....

Mon Dieu, venez je vous désire! Oui, mais comme l'enfant parricide attend son père pour le poignarder, comme le bourreau attend sa victime. Il viendra cependant malgré votre cruauté, parce qu'il s'est engagé par serment à se livrer à toutes les insultes, il viendra malgré vos désordres et vos crimes. Encore quelques instants vous pourrez lui donner le baiser de Judas et le livrer à ses ennemis, mais ce sera le commencement de votre malheur.

III. — *Effets du sacrilège.* — Qu'emporte l'indigne communiant de la table sainte? Trois choses, dit S. Chysostôme, un jugement incorporé, l'endurcissement dans le crime, le viatique de sa damnation: *Judicium, morbus indurationis, viaticum majoris et æternæ punitionis.*

Judicium! Et où donc est le juge qui doit prononcer? Ah! Mes Frères, il n'en faut pas d'autre que le Dieu de l'Eucharistie. Ce Jésus que le pécheur a reçu est son maître, son juge, son souverain, et un juge d'autant plus irrité, qu'il avait été plus généreux dans son amour. Il l'aura sans cesse avec lui, il ne le quittera jamais.

Judicium ! Et d'où viendront les témoins accusateurs ! Est-il besoin d'autres témoins que la conscience elle-même du coupable et ce remords qui le déchire en tout lieu ? D'ailleurs s'il fallait des accusateurs, les anges du sanctuaire seraient là. Ils ont pénétré le mystère d'iniquité et ils en ont frémi d'horreur

Judicium ! Et où se dressera le tribunal où la sentence va être prononcée ? Il est dressé depuis longtemps, c'est à la table sainte que le crime se commet, c'est là aussi que le jugement se prononce. Que dis-je ? S'il était seulement prononcé on pourrait le révoquer ; s'il était écrit sur le parchemin, on pourrait le déchirer et le brûler ; s'il était gravé sur la pierre, ce diamant, quelque dur qu'il fût, ne résisterait pas à l'action du marteau, on pourrait le broyer ; mais il y a plus que tout cela, et S. Paul nous assure que le sacrilège mange et boit sa propre condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit.* Il s'incorpore la malédiction, il en fait sa propre substance et l'os de ses os. On dirait qu'à chaque pulsation des poumons, à chaque battement du cœur le sang se hâte de la transporter jusqu'aux dernières fibres de son être. Séparez la nourriture de celui qui l'a prise ! Séparez le jugement de celui qui l'a dévoré !

Morbus indurationis. Alors l'âme tombe dans une maladie affreuse qui la conduira aux dernières extrémités. Jésus lassé d'avertir, de solliciter, de presser, abandonne enfin le pécheur à lui-même et lui dit comme à Judas : *Quod fac, fac citius.* Faites ce que vous voulez, agissez au gré de vos caprices, usez de la vie comme il vous plaira et périssez puisque vous voulez périr. Et le démon entre, il commande, il rive les chaînes du pauvre condamné : *Introivit in eum Satanas.* Représentez-vous l'état de ce malheureux possédé que la violence du démon avait rendu sourd et muet, et qui se traînait dans la boue en présence du Sauveur, tout en insultant les auteurs de ses jours : c'est l'image de l'âme possédée du démon du sacrilège.

Adducunt ei surdum. Elle est sourde. Le prêtre lui parle, elle n'entend plus les conseils de la prudence. La conscience lui parle, elle étouffe ses cris importuns. Le souvenir de la première communion lui parle, elle détourne son esprit de ce passé qui l'accable.

Adducunt ei mutum. Elle est muette. C'est au lendemain d'un sacrilége que l'on cesse de parler à Dieu dans la prière. C'est au lendemain d'un sacrilège qu'une mère ne saura plus adresser un reproche, ni inspirer un sentiment de piété. C'est au lendemain d'un sacrilège qu'une jeune fille ne saura plus donner un bon conseil et qu'elle deviendra sur tous les chemins une pierre de scandale.

Et volutabatur spumans. Elle descendra dans la poussière et sa vie n'aura plus rien de grand, rien de chrétien, rien de surnaturel et divin. Avant la communion il restait encore quelques sentiments de piété et de religion ; tout s'éteint, tout s'anéantit. Avant la communion il restait quelques désirs de conversion et de salut ; tout se dissipe, tout s'évanouit. Avant la communion elle ne commettait le péché qu'en tremblant, elle n'étouffait qu'avec peine le remords de la conscience ; elle se livre au crime avec fureur : *Volutabatur spumans*, les passions s'émancipent, le vice n'a plus de frein. Une communion faite indignement affranchit contre la crainte d'une seconde et un jour arrive où cette pauvre âme se servira de ses pratiques comme d'un voile affreux pour cacher d'horribles désordres. Et voilà ce qui explique les scandales qui étonnent le monde. Quand on insulte son Dieu, pourrait-on respecter sa réputation ? Quand on foule aux pieds le sang de Jésus-Christ, pourrait-on être criminel avec mesure ? Oui, quand vous verrez une victime baisser vers la terre un front déshonoré et flétri, soyez persuadés que le sacrilège fut à la base de cette perversion.

Et puis qu'arrive-t-il ? *Viaticum majoris punitionis*, c'est-à-dire que l'Eucharistie étant pour les malades bien disposés, le pain du voyage de la terre au ciel se transforme pour les morts spirituels en viatique de l'enfer. Et elle y conduit par trois chemins larges et glissants.

La voie de l'habitude : on passe des années entières dans le désordre, et la dernière communion sur le lit d'agonie est le dernier anneau d'une série de sacrilèges ; on s'engraisse avec le sang du Christ pour les flammes éternelles : *Victimæ saginatæ ad supplicium.*

La voie de l'indifférence : fatigué de ces pratiques qui tourmentent son âme, l'indigne communiant les abandonne, il tourne le dos à la religion, et son cœur blasé ne sent plus la nécessité de revenir et la mort elle-même est impuissante à faire pénétrer le remords dans sa conscience endormie.

La voie du désespoir : le démon arrache le cri de Caïn et de Judas ; mon péché est trop grand pour être pardonné, et une mort tragique vient terminer brusquement une vie de sacrilèges et de profanations. Un enfant avait été élevé avec soin par une mère chrétienne et jusqu'à dix ans il avait vécu loin du danger, innocent et pur. Vint le moment de quitter le toit paternel pour entrer dans une maison d'éducation, le père le voulait ainsi. La mère ne se sépara de lui qu'avec regret : on eût dit qu'elle pressentait quelque chose de triste dans l'avenir. En effet, cet enfant ne tarda pas à se lier d'amitié avec des compagnons qui le pervertirent. L'époque de la première communion arrivée

il était déjà bien gâté. Il se confessa, cacha ses fautes : premier sacrilège ; il communia : second sacrilège. Dès ce moment il fut totalement changé : sombre, maussade, inquiet et rebelle, un rien suffisait pour l'irriter. Un jour il poussa la révolte si loin qu'on l'enferma dans une salle de collège. C'est là que la justice de Dieu l'attendait. L'heure de la délivrance venue, on frappe à la porte, on entre : il était suspendu à une muraille et à côté de lui se trouvait un papier digne d'un Judas : « J'ai vécu en sacrilège, je suis mort en damné ! »

Oh ! Mes Frères, au nom de Dieu, au nom de Jésus-Christ, au nom de tous vos intérêts temporels et éternels, renoncez au crime avant de venir à la table sainte, revêtez votre âme de la robe nuptiale avant d'entrer au festin de l'agneau et, selon le conseil de l'apôtre, éprouvez vos dispositions : *Probet autem seipsum homo.*

Éprouvez votre esprit et débarrassez-le de toute pensée mauvaise et de toute imagination coupable. Éprouvez votre cœur et purifiez-le de tout désir criminel, bannissez toute affection que Dieu serait obligé de condamner, brisez toute liaison qui ne conviendrait pas à la sainteté de nos mystères et, tant qu'il reste une idole, brisez-la et réduisez-la en poussière sous le marteau d'une ferme résolution. Éprouvez votre conscience et, s'il y a le moindre doute, s'il y a une page fermée, quelque difficulté que vous rencontriez, faites-y pénétrer la lumière d'une sainte confession : *Probet seipsum homo.*

Éprouvez-vous, et surtout, si vous aviez eu le malheur de commettre quelque sacrilège, évitez le désespoir. Votre crime est grand sans doute, mais la miséricorde de Dieu est plus grande encore. Votre crime s'est attaqué à Dieu, mais c'est Dieu lui-même qui sera votre miséricorde : *Deus meus misericordia mea.* Courage et confiance ! ne laissez plus de nuage entre Dieu et vous, et le Sauveur descendra pour être les délices et la joie de votre vie et le gage de l'éternelle béatitude. *Amen.*

LES PROMESSES DU SACRÉ-CŒUR

Quand une dévotion a le privilège de s'attirer, d'un côte, les suffrages des âmes ferventes et le respect des champions de la foi, de l'autre, la haine des hérétiques et les blasphèmes des impies, on peut affirmer d'avance qu'elle est souverainement fructueuse et salutaire. L'enfer est déchaîné contre elle parce

qu'il prévoit les heureux résultats qu'elle contient en germe pour le salut des âmes. Les satellites de l'enfer enragent, parce qu'elle deviendra le centre du rallicment de l'armée du Christ. Telle est la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Dès son apparition elle se trouva en butte aux outrages de l'hérésie, aux railleries de l'impiété et aux méfiances de l'ignorance elle-même. Mais tous les fidèles l'adoptèrent avec enthousiasme et reconnaissance. Descendue du ciel par le Calvaire, venue de l'Église par le cloître de Paray-le-Monial, ils l'accueillirent comme la messagère de Dieu et l'ange du salut. Si j'avais à parler à des chrétiens prévenus, je leur montrerais la légitimité de cette dévotion par la double autorité de la foi et de la raison. Si vous étiez moins éclairés, je vous en ferais connaître le double objet matériel et moral : objet matériel, c'est-à-dire le cœur du Christ uni à la Divinité, que nous adorons comme l'humanité toute entière du Sauveur ; objet moral, c'est-à-dire l'amour immense dont ce cœur fut le foyer et le centre. Mais je m'adresse à des croyants dont l'intelligence est instruite de tous ces mystères et dont la piété demande à être excitée par la méditation de ce qu'ils savent déjà. Rien ne m'a paru plus propre à ce but, que de vous montrer les avantages de cette dévotion ; pour cela, je me bornerai à commenter les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Les personnes séculières trouveront les secours nécessaires à leur état : la paix dans les familles, la joie dans les travaux, la bénédiction dans leurs entreprises et un refuge assuré à l'heure de la mort !... Qu'il est doux de mourir après avoir eu une dévotion constante au cœur de Celui qui doit nous juger ! »

I. — *Paix dans les familles.* — La France offre, sous ce rapport, un des plus tristes spectacles. Sans doute, les passions et les intérêts jetèrent souvent dans la famille des germes de division et de discorde ; ce petit royaume, dont la charité est la loi et la vie, fut souvent déchiré par les guerres et la haine. Tous les siècles ont vu cela, et c'est une des plaies de l'humanité ! Elle suffirait à prouver notre déchéance. Mais hélas ! il était donné à notre temps d'ajouter à ces malheurs et de faire pénétrer au foyer domestique la guerre des principes et la division des croyances. Est-il rare, chrétiens, de rencontrer ces familles où le mari outrage, au moins par sa conduite, le Dieu que l'épouse sert avec fidélité et tendresse? Est-il rare de voir le jeune homme, impie de dix-huit ans, épouvanter les oreilles d'une mère chrétienne, par le cynisme de ses blasphèmes et de ses négations? Est-il rare enfin, d'entendre les pleurs d'une

femme ou d'une fille chrétienne, sur l'indifférence d'un père ou d'un époux infidèle à ses devoirs religieux? Aussi bien, comment voulez-vous que la paix et le bonheur habitent les familles lorsque, sur la première et la plus grande des questions, les membres demeurent et vivent entièrement divisés? Le Dieu que l'épouse vient adorer au temple chrétien demande des sacrifices que son mari ne comprend plus, et n'a pas le courage de s'imposer. Le Dieu que la jeune fille vient recevoir à la table sainte, impose des devoirs qui font sourire le jeune incrédule. A son tour, le monde qu'adore le père incroyant et le fils libertin, pousse à des dégradations qui répugnent à la conscience encore éclairée des lueurs de la foi. De là, des tiraillements, des dissensions, et quelquefois des inimitiés qui s'éternisent à ce foyer où l'amour le plus pur devait seul trouver une place.

Je sais que l'urbanité, les convenances et la charité de ceux qui pratiquent peuvent adoucir le choc et prévenir les explosions. Au fond, l'abîme est creusé et la plaie est béante; au fond, la muraille de séparation s'élève entre les intelligences, les cœurs et les volontés. Un froid glacial pénètre tous les membres de la famille et un malaise indéfinissable pèse sur les consciences violentées. La mère, voyant cet enfant qu'elle avait élevée avec tendresse, renier aux jours de l'adolescence, les principes de ses premières années, pleure toutes les larmes de son amour brisé; quelquefois elle se prend à maudire celui qui, assis à la première place, n'eût d'autorité que pour le scandale et la perversion des âmes.

Et que dire de ces malheureux qui ne se contentent pas du rôle de traîtres, mais qui usurpent celui de tyrans et de persécuteurs! Ils sont encore peu nombreux, il est vrai, ces misérables qui portent la haine de la religion jusqu'à ne plus en souffrir le moindre spectacle et le mépris des âmes jusqu'à les outrager dans les droits sacrés de la croyance et de la pratique; cependant notre siècle commence à voir de ces tyrannies auprès desquelles les autres semblent n'avoir plus de violences. Oui, il y a des familles où il faut servir Dieu furtivement et à la dérobée; il y a des familles où il faut cacher la foi de son cœur comme sur une terre infidèle et païenne. Et combien, en entrant dans une maison, après une éducation chrétienne, ne se doutaient nullement de l'alternative déplorable de persécution ou d'apostasie qui les y attendait! Cette jeune épouse arrivait avec la foi de sa mère, elle avait résolu de transmettre ses croyances aux fils que la Providence lui donnerait, et bientôt elle aura à choisir entre deux situations également tristes et cruelles. Ou bien elle restera fidèle, et alors

elle devra se resoudre à vivre continuellement froissée par le sarcasme et l'ironie, blessée dans ce que la conscience a de plus intime et quelquefois, sous une apparente liberté, victime du plus odieux despotisme : despotisme brutal dans les classes infimes de la société, despotisme plus raffiné, mais non moins affligeant dans les classes mieux élevées. Ou bien, hélas! elle se façonnera au joug, elle s'habituera peu à peu à une vie sans religion et achètera par la trahison de son Dieu, une paix cent fois plus malheureuse que la guerre elle-même.

La paix dans les familles! surtout cette paix qui a sa source dans la communauté de sentiments, de foi et de principes, voilà ce qui nous manque. Les méchants l'ont compris; tout aussi bien que nous ils veulent l'union, mais l'union dans le matérialisme, l'impiété et l'abjection. Si Dieu leur en donne le temps, ils vont travailler à la déchristianisation de la mère et de la fille chrétiennes. Pour nous, Mes Frères, nous devons tendre à un but opposé et y marcher par une voie contraire. C'est l'union dans la foi qu'il faut chercher, c'est la conversion des égarés qu'il faut demander, c'est la paix dans la vertu vers laquelle il faut aspirer et pour cela, je propose la dévotion au Sacré-Cœur. Je me permets de m'adresser directement à ces âmes qui pleurent les égarements de leurs amis et je leur dirai : mon frère, ma sœur, vous avez essayé de tout, les conseils et les avertissements ne peuvent plus rien. Les avis inspirés par la douceur sont inutiles, les pressants appels du zèle demeurent infructueux, il vous reste encore une arme puissante, c'est la prière au Sacré-Cœur. Il vous reste de tomber à genoux au pied de sa sainte image et de dire : « O cœur divin, à qui s'adresse à vous, vous avez promis la paix des familles. J'abandonne à votre charité les malheureux qui ne veulent plus de votre culte. Vous ne mépriserez pas les larmes d'un cœur qui aime et qui se confie en vous.

Ajoutons, Mes Frères, que la paix tant désirée pour les familles est aussi nécessaire à la société. L'impiété, dit S. Augustin, est fille de la division, elle vit pour la guerre. C'est le privilège de la doctrine catholique d'être une doctrine de pacification et de charité. Elle seule fait aimer l'union et la concorde universelle. Les autres peuvent parler de fraternité, en pratique elles n'en connaissent pas le premier mot. Et nous le voyons bien : tout ce qui se dévoue, tout ce qui sait prier encore est odieux au génie du mal. Tout ce qui a le courage de l'abnégation chrétienne est le terme de la haine des méchants. Les amis de l'incrédulité arrivent des îles lointaines armés pour les luttes fratricides, amnistiés des crimes qui avaient déjà ensanglanté la patrie. A ce combat, l'Église aura

des soldats, les champions de la parole ne manqueront pas. Mais tous nous pouvons et nous devons être ses défenseurs et je vous convie à vous enrôler sous l'étendard de la prière. Je vous supplie de devenir des chrétiens militants en étant les soldats du Sacré-Cœur.

II. — *Joie dans les travaux.* — Le travail est pour l'homme une loi de nature, l'oiseau naît pour voler et l'homme pour travailler. Il n'en coûte pas à l'oiseau de s'élever dans les airs, c'est la condition de sa vie. Aussi agréable devait être le travail pour les enfants des hommes; mais, depuis le péché, il est devenu la première et la plus inévitable des pénitences. Il pèse à nos épaules de tout le poids de l'iniquité et de la révolte : c'est un boulet que nous traînons à regret, c'est une lourde chaîne que nous voudrions, mais que nous ne pourrons jamais briser, c'est une servitude qui répugne à notre âme avide d'indépendance et de liberté.

Le travail ! hélas ! du dernier degré de la société jusqu'à ses plus hauts sommets, ce n'est qu'un cri pour le maudire. Quelquefois on s'y livre avec fureur et frénésie, c'est très rare qu'on l'aime réellement. Voyez ce riche qui dirige un vaste domaine ou une puissante industrie et qui donne à tous ses subordonnés l'exemple d'une activité prodigieuse et d'une diligence qui tient du miracle, vous croiriez qu'il aime le travail : c'est la fortune qu'il poursuit, c'est l'or et l'argent qu'il adore. Ce qui l'inspire, ce n'est pas la soumission à la volonté de Dieu, mais l'avarice, passion inquiète, jalouse et aussi insatiable que l'enfer. Sa vie n'est point une vie de tranquilles labeurs, mais une existence de fièvre soucieuse. Il ne connaît pas la joie du travail. Le mécontentement se trahit surtout dans les basses classes de la société : ici, le cultivateur accuse et maudit la Providence qui le condamna à remuer un sol hérissé d'épines; là, l'ouvrier jaloux du patron et envieux de sa prospérité, par ses grèves insensées et absurdes, témoigne hautement de sa haine envers tout ce qui est au-dessus de lui et de son horreur instinctive pour toute occupation sérieuse. Non, Mes Frères, on n'aime pas le travail. Aussi bien, la joie n'étant que là où l'on aime, vous ne trouverez pas beaucoup d'heureux sur la terre.

Voulez-vous un remède à cette situation ? Je le trouve dans la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Quand le Christ vint sur la terre, ce fut pour être pauvre et travailler, et c'est son cœur qui choisit l'humble condition où il naquit et vécut. Oui, Mes Frères, c'est le cœur de Jésus qui a demandé l'étable de Bethléem, l'atelier du charpentier Joseph, les pénibles labeurs

de l'apostolat. Là, comme sur le Calvaire, vous le trouvez partageant volontairement l'héritage de nos souffrances. Partout il recherche l'austérité de notre condition et s'en va au-devant de nos misères. Et si vous aimez ce divin cœur, vous vous retrouverez constamment en face de ce modèle. Ses exemples parleront à votre âme. Il n'est pas possible qu'un jour ou l'autre il ne nous vienne la pensée de dire : « Voilà un Dieu, l'infini, l'innocence même, il gagnait comme moi son pain à la sueur de son front, son cœur aima les dures fatigues et la pauvreté qui humilie ; et moi, créature, je dédaignerais cette grande loi du travail qui est la condition de ma vie, et moi, pécheur, je maudirais cette nécessité de l'expiation qui est le chemin de la gloire éternelle ! » Ah ! Mes Frères, lorsque le front penché vers la terre, le visage ruisselant de sueur, les bras paralysés par la souffrance, vous vous surprendrez à la veille du blasphème, tournez vos regards vers le cœur de Jésus, votre pénitence vous paraîtra plus douce, vos peines seront plus fructueuses et plus fécondes et vous aurez la joie du travail.

III. — *Bénédiction dans les entreprises.* — Dans toutes nos démarches nous pouvons distinguer deux éléments : l'élément divin et l'élément humain. Nous pouvons faire deux parts : la nôtre et celle du Créateur. Dieu nous donne de commencer et de parfaire nos œuvres. Là où manque ce concours favorable du souverain Maître, rien ne prospère. Il ne faut pas attendre d'heureux résultats d'une entreprise que la Providence n'a point agréée. Si le Seigneur n'édifie la maison, inutile est la journée des ouvriers occupés à construire, s'il ne garde la cité, inutile la vigilance des sentinelles placées à ses portes. Livrez-vous à d'incessants labeurs, à des veilles prolongées, soyez debout bien avant l'aurore, si le Créateur ne vous a pris sous sa protection toute-puissante, tous vos efforts n'aboutiront qu'à vous nourrir du pain de la misère et de la douleur.

La bénédiction de Dieu ! C'est la rosée qui féconde la plante, c'est la sève qui nourrit l'arbre, c'est le soleil qui réchauffe la terre sans la brûler, c'est la pluie qui fertilise le sol sans le dévaster, c'est, en un mot, cet admirable concours des éléments naturels dirigés par une main invisible qui nous apporte la prospérité et la réussite.

Notre siècle, plus que d'autres, a souri à ces théories de la raison et de la foi. Il avait fait tant de progrès ! Il se croyait déjà maître du monde et se dispensait aisément de demander la bénédiction du ciel, et voilà que Dieu arrive avec les fléaux de sa justice : un insecte méchant ronge la vigne et la dévore,

un froid plus vif anéantit la moitié de nos trésors agricoles, quelque minutes d'orage détruisent une riche moisson et la campagne dévastée ressemble à une région où la guerre a promené ses ravages, et la science humaine confondue avoue qu'elle ne peut rien contre ces désastres inespérés. Il eut été, ce me semble, plus raisonnable de s'incliner sous la main de celui qui dispense le pain de chaque jour. Il eut été plus avantageux de vivre de manière à mériter la clémence divine

La bénédiction de Dieu! Précieuse promesse du Sacré-Cœur de Jésus. Le concours divin est assuré aux amis du Sauveur et les bienfaits du ciel leur sont largement dispensés.

La bénédiction d'un père est déjà bien riche; c'est un trésor inappréciable. Elle assure la prospérité de l'enfant, c'est une couronne de grâce sur son front, une chaîne d'or à son cou. C'est une parole qui crée, qui féconde, qui fait croître et fleurir. C'est le gage de la santé, de la force et de la joie et aussi de la résignation, si nécessaire et si rare. C'est une escorte dans les dangers, c'est un rempart contre l'ennemi [1]. C'est une espèce de sacrement, elle transmet la grâce qu'elle souhaite. Heureux les enfants que leur père a bénis!

Plus riche encore est la bénédiction de l'Église. Quand elle tombe sur un objet, elle le transforme, le consacre, le sépare du membre des objets profanes, lui donne le privilège de remettre les péchés et de conjurer le démon. Une médaille bénie est un talisman sur lequel les balles viennent quelquefois s'aplatir. Un crucifix indulgencié contient la grâce d'une pieuse vie et d'une sainte mort. Une vertu particulière est attachée à ces objets, depuis que l'Église les a honorés de ses prières, vertu puissante qui fait trembler l'enfer lui-même. Un peu d'eau bénite chasse le démon du corps des possédés.

Que sera donc, Mes Frères, la bénédiction du Sacré-Cœur de Jésus, de ce cœur substantiellement uni à la Divinité, de ce cœur où réside la puissance du Créateur lui-même, de ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui a mis à leur service toutes les ressources de son pouvoir et de son crédit! Ah! si l'amour infini vous a bénis, qui jamais pourra vous nuire efficacement? Si, dans vos entreprises, vous pouvez compter sur le concours du cœur le plus tendre et le plus généreux, comment ne seraient-elles pas prospères? Les hommes pourront vous haïr, vous tendre des piéges, leurs efforts impuissants viendront échouer contre la force de Dieu qui résidera en vous. L'enfer essaiera de porter atteinte à votre bonheur, mais il sera enchaîné par la grâce divine qui vous suivra partout. Ne craignez pas, une égide plus solide que l'acier couvre votre poitrine

1. Écriture sainte, *passim.*

et la met à l'abri de tous les traits ennemis. Un drapeau glorieux est déployé, et il est le synonyme de l'honneur et du triomphe Sans doute, vous aurez des revers à essuyer, l'infortune vous atteindra peut-être, mais ces malheurs du temps seront encore une bénédiction du Sacré-Cœur, pour faire réussir la grande entreprise de votre salut. A côté de ces épreuves, vous trouverez le courage de la patience, et à côté de la patience, les mérites que rien ne pourra vous enlever.

IV. — *Un refuge assuré dans la mort.* — C'est ici, Mes Frères, qu'apparait le néant de toutes les institutions humaines et l'avantage des institutions divines. Le monde avec sa science et ses progrès arrive jusqu'au bord du tombeau ; là, il s'arrête. Une industrie bien dirigée peut vous donner la fortune, mais quand il faut mourir, on n'emporte pas les trésors de cette terre. Un domaine bien cultivé peut être un sujet d'orgueil, mais la dernière heure sonnant nous chasse sans pitié de toutes nos possessions. L'intelligence humaine brille dans ces découvertes qui honorent le monde moderne, mais les progrès qui facilitent les relations de la vie n'ont rien changé aux lois de la mort. Les richesses, le talent, l'amitié viennent jusque là, puis ils s'arrêtent, jettent un souvenir à celui qui est parti et le laissent à son cercueil, à sa tombe et à son éternité.

Or, c'est dans cette éternité que l'âme chrétienne retrouve le cœur de Jésus avec son infinie tendresse. C'est là que nous serons accueillis par lui et c'est en lui que nous trouverons un refuge assuré : « Qu'il est doux de mourir après avoir témoigné une dévotion constante au cœur de celui qui doit nous juger[1] ! » La colombe poursuivie par le vautour va se réfugier dans le creux du rocher, et mon âme attaquée par l'oiseleur infernal ira chercher un abri dans la plaie ouverte par la lance du Calvaire. O cœur de Jésus que je vous aime tous les jours de ma vie ! Que j'imite la perfection de vos vertus ! Que mon âme, semblable à un miroir fidèle, reflète votre charité, votre douceur, votre patience, votre pureté et votre humilité ! Que mon dernier soupir soit une prière et le dernier regard de mon âme, sur le seuil de la tombe, un regard vers votre image bénie ! Mon dernier adieu ici-bas bénira votre miséricorde et ma première louange au ciel chantera votre amour.

Telles sont, Mes Frères, les promesses du cœur de Jésus, tels sont les avantages de cette pieuse et touchante dévotion. Rallions-nous autour de ce signe sacré, proposé aux justes des derniers temps. Laissons à l'impiété les fades blasphèmes appuyés sur le droit de la force brutale. Plus on blasphème,

1. B. Marg. Marie.

plus nous devons demander miséricorde et pardon : Le culte du Sacré-Cœur est un culte de réparation. Le mal est incalculable, mais dans la balance nous ne cesserons de mettre le cœur de Jésus avec ses mérites infinis, et la balance inclinera vers la bonté et l'amour. Amis du divin Rédempteur, nous serons les avocats de ceux qui se perdent et nous les ramènerons. Nous avons pour nous la joie, la paix et le bonheur. Nous aurons les succès véritables, ceux qui se comptent au ciel et sur la terre. Nous aurons dans nos familles l'unité des croyances et des pratiques, et un jour, visités par la grâce qui descendra encore de cette source bénie, serrant sur nos lèvres son image vénérée, nous éprouverons la vérité de cette parole : Qu'il est doux de mourir après avoir témoigné une dévotion constante au cœur de Celui qui doit nous juger. *Amen.*

AVANT LA COMMUNION

Beati qui ad cœnam agni vocati sunt.
(Apoc., XIX, 9.)

C'est vous, Mes Frères, qui, dans quelques instants, aurez le bonheur dont je viens de vous parler en empruntant les paroles du saint Évangile, c'est vous qui allez participer au banquet divin, c'est vous qui allez vous incorporer la chair et le sang du Fils de l'Homme. Bonheur indicible ! Délices ineffables dont nous ne comprendrons jamais ici-bas tout le prix !

Si en ce moment je vous disais : Encore quelques secondes et vous serez au ciel, pourriez-vous contenir votre joie ? Oh ! Je verrais un frisson d'allégresse traverser votre cœur à cette nouvelle si douce ; le contentement rayonnerait comme un soleil sur votre front et quelque chose de céleste se passerait dans cette Église. Eh bien ! Je vous le dis et j'en suis certain, encore quelques instants et vous serez au ciel, vous monterez vers ces régions sublimes où habite la divinité et vous jouirez de sa présence substantielle. Ou plutôt, miracle plus digne de votre admiration ! le ciel viendra jusqu'à vous, le ciel se penchera vers vous et descendra dans vos cœurs. L'Éternel cherchera sa pauvre créature dans les abîmes de son néant et la relèvera de sa bassesse, pour la faire participer à sa grandeur, à sa gloire et à son bonheur. Vous allez devenir semblables aux anges et aux saints. Comme eux vous posséderez Dieu, vous serez

unis à Dieu, vous goûterez Dieu. Le Roi de toutes les créatures, le Maître de tous les mondes, le Souverain de l'univers, l'Auteur de tout ce qu'il y a de perfection, de sainteté, d'amabilité, de vertu, de beauté, sera votre nourriture, il habitera dans votre âme et votre corps, et il vous assimilera à lui. N'est-ce pas le bonheur du ciel? Comme la fleur est dans le bourgeon, comme la plante est dans le germe, comme le chêne est dans le gland qui le produit, ainsi les mystères de l'éternelle glorification sont contenus dans les merveilles de la transformation surnaturelle, et par dessus tout, dans les prodiges eucharistiques.

Or, pour entrer au ciel, il faut être pur et innocent; rien de souillé n'y sera jamis admis. La moindre tache exclut les âmes du séjour de la divinité. Le Créateur ne peut supporter le mal, il l'abhorre essentiellement: *Quonian non Deus volens iniquitatem tu es.* Etes-vous donc assez innocents pour monter au ciel? Votre âme n'est-elle plus souillée par la lèpre du péché? Oui, Mes Frères, nous en avons la douce confiance, votre fidélité aux saints exercices, la sincérité et le courage de vos aveux, la bonne volonté dont nous avons été si souvent les heureux témoins, nous en donnent l'assurance; vous êtes préparés à cette grâce la plus grande que Dieu puisse faire à l'homme ici-bas. Je vous dirai comme Notre-Seigneur Jésus-Christ aux apôtres: *Vos estis mundi*, vous êtes purs, vous êtes sanctifiés par la vertu de la sainte absolution, vous êtes les frères des anges par la noblesse de vos sentiments, vous êtes les dignes fils des saints, vos aînés de la patrie. Je n'ajouterai pas avec le Maître, vous ne l'êtes pas tous: *Sed non omnes.* Non, il n'y a pas ici de déicide, il n'y a pas de bourreau, il n'y a pas de Judas. Vous avez en horreur le sacrilège qui viendrait donner à Jésus l'infâme baiser du jardin de l'agonie; vous redoutez d'écrire au fond de votre cœur la sentence de votre condamnation, et vous avez consenti à tous les sacrifices pour préserver votre âme de ce malheur. La démarche religieuse que vous avez faite est sincère, vos promesses sont sérieuses et vous êtes tout disposés à les renouveler à la table sainte, vous êtes sanctifiés et vous l'êtes tous: *Vos estis mundi et omnes:* je suis heureux de pouvoir changer en ceci le texte du Saint Évangile. Ayez donc confiance, Mes Frères, et, malgré toutes les faiblesses que vous avez pu avoir, approchez sans crainte du Dieu qui connaît vos résolutions; malgré les égarements de votre vie, venez à Celui qui vous a déjà pardonné le passé en considération de l'avenir. Que la méditation de ses grandeurs ne vous trouble point, considérez plutôt les anéantissements qui le dérobent

à votre vue et cet amour immense qui cache la majesté pour ne pas épouvanter notre misère. Pourquoi craindriez-vous? C'est le bon Pasteur qui conduit dans les gras pâturages la brebis infidèle après l'avoir ramenée ; c'est le père compatissant qui a préparé le festin au prodigue revenu de la terre lointaine, c'est l'ami fidèle qui fait ses délices d'être avec les enfants des hommes, c'est le médecin charitable qui veut panser les blessures recueillies sur les champs de bataille. Il connait notre faiblesse et il n'exige que les dispositions ordinaires de sainteté pour un sacrement où il faudrait des vertus angéliques. Il a fait de l'Eucharistie un remède et non une récompense. La communion est un moyen de sanctification proposée à l'âme qui ressent son indigence et non le salaire de la perfection déjà réalisée.

Confiance donc ! Ravivez votre foi. L'Eucharistie est le mystère de la foi: *Mysterium fidei.* Dans les autres sacrements, Dieu a laissé quelque chose aux sens et à la raison. Au baptême on nous dit: c'est l'eau qui purifie l'âme de la tache originelle, sous ce signe sensible le Sauveur a caché la grâce de la régénération. Les yeux regardent et, sans pénétrer le mystère, ils voient cependant l'eau couler sur la tête du nouveau-né. A la confirmation, l'Église nous dit: les onctions du Saint-Chrême et l'imposition des mains symbolisent et donnent la vertu de l'Esprit; les yeux regardent et voient l'huile consacrée coulant sur le front du jeune soldat du Christ, pendant que le pontife étend la main vers lui pour prendre possession de son âme au nom de l'Éternel. A l'Extrême-Onction on voit encore l'huile qui oint et l'on entend les prières de la foi qui sauvent le malade, à la pénitence on voit les actes du pénitent et l'on entend la sentence d'absolution. Ici les sens ne disent rien et la raison garde le plus profond silence, Dieu a voulu les enchaîner entièrement. Ici tout est mystère et miracle: un Dieu changeant le pain en son corps, un Homme-Dieu habitant à la fois dans toutes les contrées de l'univers, se donnant également à tous ceux qui approchent de sa table, un Dieu devenant notre nourriture sans que sa vie puisse en être altérée, notre existence divinisée par le contact de cette nourriture sans qu'elle éprouve le moindre changement. Les yeux voient du pain là où il n'y en a plus, le palais goûte du pain là ou il n'y en a plus, cette hostie où les apparences resteront les mêmes, ne sera point tout-à-l'heure ce qu'elle est maintenant; il y aura là un corps vivant et animé, plus vivant que le nôtre; il y aura un Dieu avec son immensité. O prodiges de la puissance et de la bonté de notre Sauveur! Arrière toute pensée humaine! Arrière toute curiosité

indiscrète! Petits moucherons, voudrions-nous embrasser l'Océan? Créatures d'un jour voudrions-nous demander à l'Éternel compte de ses actes et de ses bienfaits? L'Éternel a parlé, il a dit: Ceci est mon corps, ceci est mon sang. Que la foi seule agisse et, comme un nouvel ange gardien, vous conduise à la table sainte. Oui, la foi au Dieu de la crèche, au Dieu de Nazareth, au Dieu du Calvaire. Il est là sous ces dehors humbles et pauvres. Il est là et son regard vous contemple avec bonheur, vous ses frères qu'il aima plus que lui-même. Transpercez ces brouillards du mystère. Regardez à la lumière de la parole divine, et, d'une foi ferme, convaincue, vivante et inébranlable, soulevez ces voiles et arrivez jusqu'à votre Créateur qui veut s'unir directement à vous.

Vous ne comprenez pas comment va s'opérer cette alliance merveilleuse. Qu'importe? Que de mystères la nature offre à votre regard et que vous êtes obligés d'admettre sans contrôle? Savez-vous comment la nourriture que vous prenez se change en votre corps et votre sang, et devient votre propre substance? Savez-vous comment les grains de blés échappés de la main du laboureur, s'assimilent la terre où ils sont tombés, la pluie qui descend du ciel, l'air qui pénètre, la chaleur que le soleil envoie; comment par ces transformations ils préparent un champ d'épis et la vie de toute une contrée?

Vous ne comprenez pas comment vous jouirez tous de la présence de votre Dieu! La parole que je vous adresse est une, chacun de vous la reçoit tout entière et en profite sans division, ni diminution. Si elle était reproduite par l'écriture ou l'impression, elle pourrait subsister à la fois dans tous les pays du monde et elle ne perdrait rien de sa force ni de sa clarté. Ma pensée se serait incarnée dans tous ces livres, elle serait reçue par tous ceux qui voudraient en faire la lecture. Ce mystère-là, mon Frère, le comprenez-vous? Laissez donc au Verbe de Dieu la permission que vous ne pouvez refuser au verbe de l'homme. Laissez aux merveilles de la grâce les mêmes droits que vous accordez aux prodiges de la nature. Au lieu de discuter les œuvres de l'intelligence infinie, humiliez votre raison toujours si bornée et dites au Seigneur: *Credo Domine, adjuva tamen incredubitatem meam.* Je crois, aidez cependant mon impuissance, et allumez en moi ce flambeau divin qui me découvrira vos grandeurs et qui, par les sentiers de l'abnégation, me conduira jusqu'aux profondeurs de votre amour.

Oui, Mes Frères, dilatez votre cœur après avoir éclairé votre intelligence, ouvrez votre âme tout entière à la charité divine qui la pénètrera. Quel amour de la part de Dieu qui se donne

à vous ! Ce n'était pas assez pour lui de nous avoir créés à son image et à sa ressemblance, il nous donna un des princes de sa cour pour veiller sur nous et nous garder. Malgré les précautions de sa bienveillance, nous étions tombés et il vint prendre la place que nous avions méritée, il subit la mort à laquelle nous étions condamnés. Avant de monter au ciel, il se donna pour être notre concitoyen, notre ami, notre consolateur. Il choisit une demeure à côté de nos demeures, une habitation au milieu de nos pauvres villages.

Tout cela cependant ne suffisait pas à sa tendresse, nous étions trop loin de son cœur, il souffrait encore de cette distance. Eh bien ! dans quelques moments elle s'effacera, Jésus sera en vous et vous serez en lui, comme il est en son Père et comme son Père est en lui. Deux cires fondues ensemble, deux lingots d'or jetés dans le même creuset ne sont pas plus étroitement unis que vous ne le serez à votre Dieu. La pluie pénètre moins la terre où elle tombe que votre Sauveur ne pénètrera votre âme. Le fer dans la fournaise s'approprie moins les qualités du feu que votre cœur ne s'appropriera les qualités divines. Votre existence transformée par la vertu de l'Éternel, étonnera les anges eux-mêmes et ces esprits habitués aux prodiges célestes s'écrieront dans leur ravissement : *Que est ista que ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ?* Quelle est cette sœur chérie qui monte du désert, s'élève aussi haut que nous, jouit de notre bonheur et s'appuie sur son bien-aimé, le même qui est l'objet de notre amour ? Quelle puissance a pu réaliser dans la terre de l'exil des merveilles dignes de la patrie éternelle ? Le Créateur vous contemplera avec délices, vous serez les fils de ses complaisances divines. Et vous, Mes Frères, vous les privilégiés de cet amour qui se donne jusqu'à l'infini, vous pourrez vous écrier dans l'ardeur de vos sentiments : *Quid retribuam Domino ?* Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il a fait en ma faveur ? Je prendrai le calice de son sang et j'invoquerai son nom, je l'adorerai en présence de tout son peuple, dans le vestibule de sa maison, et au milieu de la Jérusalem qu'il a choisie pour sa demeure.

Cette Jérusalem, Mes Frères, c'est votre âme et, pas plus que celle du ciel, elle n'aura besoin des soleils ternis de ce monde, car sa lumière c'est l'Agneau divin, le Dieu de toute vérité : *Lucerna ejus est agnus.* Pas plus que la Jérusalem céleste, elle n'aura besoin des fades jouissances de la terre, car son bonheur c'est de suivre l'agneau divin, ou plutôt de le porter et de vivre de sa vie : *Sequuntur agnum quocumque ierit.*

Satan avait trompé nos premiers parents quand il leur dit :

mangez de ce fruit et vous serez semblables à Dieu. L'expérience l'a bien prouvé, le fruit du paradis terrestre n'a été qu'un fruit empoisonné; un fruit de malédiction et de mort. Il a déchiré les entrailles de ceux qui ont voulu en savourer les perfides douceurs. Je vous le dis et je ne vous trompe pas : mangez le pain vivant descendu du ciel et vous aurez ce que le démon avait faussement promis, vous serez semblables à Dieu : *Eritis sicut dii.*

Un jour un ambassadeur revenant de Rome parlait avec enthousiasme du Sénat de la grande ville. Je viens, disait-il, de contempler des prodiges et j'ai assisté à une assemblée de rois. Bientôt je sortirai de cette Église et ma foi confondue s'extasiera devant les œuvres de l'amour divin, et si je rencontrais quelqu'un sur ma route et s'il me demandait : d'où venez-vous? je lui répondrais sans hésiter, je viens d'assister à une réunion de divinités, et moi qui vous parle, moi qui ai communié au sacrifice du Christ, je suis déifié et c'est Dieu qui vit en moi : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.*

On dit, (c'est une fiction, mais elle sert parfaitement à nous donner une idée de la communion,) on dit que le pélican ayant abandonné ses petits sur les bords de l'océan, s'en va parcourir les dunes et les rivages, pour trouver un peu de nourriture. Inquiet et triste, il demande à tous les vents de la mer quelque épave de la tempête pour rendre la vie à sa couvée; et quand le soir, il arrive et qu'il n'a rien trouvé, il regarde avec douleur ces petits êtres qui crient vers lui et qui vont mourir. Alors n'y tenant plus, il s'ouvre le cœur et il les abreuve de son sang. Tel notre Dieu nous contempla un jour du haut du ciel. Pauvres, abandonnés sur les rivages austères et déserts, nous étions ses fils et nous allions mourir. La tempête du mal avait tout englouti et il ne restait pas la moindre épave pour nous rendre la force et la vie. Sa charité ne résista point à ce spectacle navrant, il descendit, ouvrit son cœur et, versant dans un calice précieux le sang qui coulait de la blessure, il nous dit : abreuvez-vous, vous serez semblables à moi, vous vivrez de ma vie : *Eritis sicut dii.*

Et dire, Mes Frères, que Jésus nous invite, nous engage, nous presse par l'ardeur de ses désirs à venir nous approprier ce bonheur !

Et dire qu'il nous en fait un commandement exprès, qu'il nous y oblige sous peine de damnation et qu'il veut à tout prix se communiquer à nous !

Et dire qu'il nous menace de l'enfer si nous ne sommes fidèles à son appel ! Si ce n'est point là de l'amour, je vous le demande, où le trouverez-vous ?

Eh! bien, Mes Frères, l'amour l'appelle amour et, il me semble qu'avant de se donner à nous, il s'adresse à vous du fond de son tabernacle vous disant, comme autrefois au prince des apôtres : « *Amas me plus his.* M'aimez-vous plus que ceux qui n'ont pas le bonheur de me connaître ? Plus que ceux qui n'auront pas aujourd'hui le bonheur d'une communion ? » Répondez-lui et ce sera votre dernière parole : Seigneur vous savez que je vous aime : *Tu scis quia amo te.* Vous savez que je veux au moins être fidèle à votre saint amour, je vous aime et, pour vous le prouver, je respecterai vos préceptes si justes et si doux. Plus de prières manquées, plus d'incrédulités ni de doutes volontaires, plus de blasphèmes ni de profanations du dimanche, plus de haines, d'injustices ni de vols, plus de pensées coupables ni de criminelles actions, plus de désobéissances à votre Église, je vous aime à la vie et à la mort.

Amen

FIN DU TOME HUITIÈME

TABLE ANALYTIQUE

SERMONS SUR LA VIE CHRETIENNE

Par le R. P. ALLEQ, missionnaire apostolique, de Notre-Dame du Laus

COMBAT CHRÉTIEN

DEUX MAITRES

ARMURE DU CHRÉTIEN

FIN DU CHRÉTIEN

LE TRAVAIL CHRÉTIEN

HORS DE L'ÉGLISE, POINT DE SALUT

S. JOSEPH, PATRON DE L'ÉGLISE

ENNEMIS DE L'ÉGLISE

OBLIGATION DE CROIRE A L'ÉGLISE

PRATIQUE CHRÉTIENNE

LA FOI CHRÉTIENNE CONSOLE DANS LE MALHEUR

INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE

LE SACERDOCE CHRÉTIEN

SECTION II

LA REGLE DE LA VOLONTÉ CHRÉTIENNE OU LE DECALOGUE

DANS SES PRINCIPALES OBLIGATIONS

LOI DE DIEU

LE PÉCHÉ, MAL DE DIEU

LE PÉCHÉ, C'EST LA RUINE

LE PÉCHÉ, C'EST LA TORTURE ET LA MORT

FRUITS DU PÉCHÉ DANS L'UNIVERS

LE PÉCHÉ VENIEL

TENTATIONS

LA FOI

MIRACLES

RESPECT HUMAIN

MISÉRICORDE DIVINE

LA PROVIDENCE

OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE

RÉSIGNATION A LA VOLONTÉ DIVINE

AMOUR DE DIEU

LE SACRIFICE

LA RELIGION

L'HOMME ET LA RELIGION

PREMIER SERMON SUR LA PRIÈRE

DEUXIÈME SERMON SUR LA PRIÈRE

LE BLASPHÈME

LE DIMANCHE

PREMIER SERMON SUR LA PAROLE DE DIEU

DEUXIÈME SERMON SUR LA PAROLE DE DIEU

DEVOIRS DES ÉPOUSES CHRETIENNES

DEVOIRS DES PARENTS

DEVOIRS DES ENFANTS

PARDON DES INJURES

SCANDALE

IMPURETÉ

LE VOL

RESTITUTION

PÉCHÉS DE LA LANGUE

LOIS DE L'ÉGLISE

SECTION III

LE GRAND RESSORT DE LA VOLONTÉ CHRÉTIENNE OU LA MÉDITATION DES VÉRITÉS FONDAMENTALES DE LA RELIGION

FIN DE L'HOMME

SPIRITUALITÉ DE L'AME

IMMORTALITÉ DE L'AME

LE SALUT

TROIS MOYENS DE SALUT

LA MORT

DÉLAI DE LA CONVERSION

PREMIER SERMON SUR LE JUGEMENT PARTICULIER

DEUXIÈME SERMON SUR LE JUGEMENT PARTICULIER

LES TALENTS

L'ENFER

L'ÉTERNITÉ

LE PURGATOIRE

SECTION IV

LE GRAND DON DE LA VIE CHRÉTIENNE OU L'EUCHARISTIE

MYSTÈRE, SACRIFICE ET SACREMENT

PRÉSENCE REELLE

EUCHARISTIE, MYSTÈRE DE FOI

FIGURES EUCHARISTIQUES

EFFETS DE L'EUCHARISTIE

EUCHARISTIE, SOURCE DE SAINTETÉ ET DU COURAGE CHRÉTIEN

VIE EUCHARISTIQUE

PASSION EUCHARISTIQUE

SAINTE MESSE

LA COMMUNION

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 01 12 03 04 6